# JOURNAL ÉTRANGER

Réimpression de l'édition de Paris, 1754-1762. 45 vol. in-12.

# JOURNAL ÉTRANGER

année 1762

TOME VIII



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1968

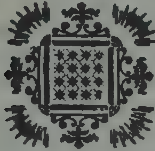
# JOURNAL ÉTRANGER.

JANVIER 1762.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

*Par M. l'Abbé* ARNAUD.

*Quæ robora cuique,*
*Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.*
Virgil. Georg. II.



A PARIS,

Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands Augustins.

M. DCC. LXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

## CONDITIONS.

*ON souscrit* A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

*Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la* Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvu qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.





*CE journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.*

| | |
|---|---|
| *Amiens*, . . . | François. |
| *Amsterdam*, . . . | Rey. |
| *Bayonne*, . . . . | Trebosc. |
| *Bruxelles*, . . . . | Pierre Vasse. |
| *Chaalons en Champagne*, | Briquet. |
| *Geneve*, . . . . . | Detournes le jeune. |
| *La Rochelle*, . . . | Chaboceau Grand'-Maison. |
| *Lyon*, . . . | Deville. |
| *Montpellier*, . . . | Rigaud. |
| *Nantes*, . . . . | la veuve Vatar. |
| *Nismes*, . . . | Gaudes. |
| *Orléans*, . . . . | Tournay. |
| *Provins*, . . . . | la veuve Michelin. |
| *Rouen*, . . . . . | Pierre Le Boucher, sous la galerie du Palais. |
| *Soissons*, . . . . | la veuve Varoquier. |
| *Strasbourg*, . . . | Dulcesker. |
| *Turin*, . . . . . | les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve. |



# JOURNAL ÉTRANGER.

## ARTICLE I.

### *ELOGE* de Richardson.

EN faisant graver le portrait de Richardson, nous nous étions proposés de donner quelques observations sur le génie de cet Ecrivain original & sur le caractere de ses ouvrages. Le hasard nous a mieux servis que ne l'auroient fait tous nos efforts. Il nous est tombé entre les mains un exemplaire anglois de Clarisse, accompagné de réflexions manuscrites, dont l'Auteur, quel qu'il soit, ne peut être qu'un homme de beaucoup d'esprit, mais dont un homme qui n'auroit que beaucoup d'es-

prit, ne ſeroit jamais l'auteur. Ces réflexions portent ſur-tout le caractere d'une imagination forte & d'un cœur très-ſenſible; elles n'ont pu naître que dans ces momens d'enthouſiaſme où une ame tendre & profondément affectée cede au beſoin preſſant d'épancher au-dehors les ſentimens dont elle eſt pour ainſi dire oppreſſée. Une telle ſituation ſans doute n'admet point les procédés froids & auſteres de la méthode : auſſi l'Auteur laiſſe-t-il errer ſa plume au gré de ſon imagination. « J'ai tracé des lignes, dit-il lui-même, » ſans liaiſon, ſans deſſein & ſans » ordre, à meſure qu'elles m'étoient » inſpirées dans le tumulte de mon » cœur ». Mais à-travers le deſordre & la négligence aimable d'un pinceau qui s'abandonne, on reconnoît aiſément la main ſûre & ſavante d'un grand Peintre. La flamme du génie brilloit ſur ſon front, lorſqu'il a peint « l'envie » cruelle pourſuivant l'homme de mé- » rite juſqu'au bord de ſa tombe, là » diſparoître & céder ſa place à la juſ- » tice des ſiecles ».

Mais nous ne devons ni prévenir, ni ſuſpendre plus long-tems l'impa-



tience de nos Lecteurs. C'eſt le Panégyriſte de Richardſon qui va parler.

PAR un roman on a entendu juſqu'à ce jour un tiſſu d'événemens chimériques & frivoles, dont la lecture étoit dangereuſe pour le goût & pour les mœurs. Je voudrois bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardſon, qui élevent l'eſprit, qui touchent l'ame, qui reſpirent partout l'amour du bien, & qu'on appelle auſſi des romans.

Tout ce que Montagne, Charon, la Rochefoucault & Nicole ont mis en maximes, Richardſon l'a mis en action. Mais un homme d'eſprit qui lit avec réflexion les ouvrages de Richardſon, refait la plûpart des ſentences des Moraliſtes, & avec toutes ces ſentences il ne referoit pas une page de Richardſon.

Une maxime eſt une regle abſtraite & générale de conduite, dont on nous laiſſe l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image ſenſible dans notre eſprit : mais celui qui agit, on le voit, on ſe met à ſa





place ou à ſes côtés; on ſe paſſionne pour ou contre lui; on s'unit à ſon rôle, s'il eſt vertueux; on s'en écarte avec indignation, s'il eſt injuſte & vicieux. Qui eſt-ce que le caractere d'un Lovelace, d'un Tomlinſon n'a pas fait frémir? Qui eſt-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du ton pathétique & vrai, de l'air de candeur & de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus? Qui eſt-ce qui ne s'eſt pas dit au fond de ſon cœur qu'il faudroit fuir de la ſociété & ſe refugier au fond des forêts, s'il y avoit un certain nombre d'hommes d'une pareille diſſimulation?

O Richardſon! on prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tes ouvrages, on ſe mêle à la converſation, on approuve, on blâme, on admire, on s'irrite, on s'indigne. Combien de fois ne me ſuis-je pas ſurpris, comme il eſt arrivé à des enfans qu'on avoit menés aux ſpectacles pour la premiere fois, criant : *ne le croyez pas, il vous trompe..... ſi vous allez là, vous êtes perdu.* Mon ame étoit tenue dans une agitation perpétuelle. Combien j'étois bon! combien j'étois juſte! que j'étois ſatisfait de



moi! j'étois au ſortir de ta lecture, ce qu'eſt un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

J'avois parcouru dans l'intervalle de quelques heures un grand nombre de ſituations que la vie la plus longue offre à peine dans toute ſa durée. J'avois entendu les vrais diſcours des paſſions; j'avois vu les reſſorts de l'intérêt & de l'amour-propre jouer en cent façons diverſes; j'étois devenu ſpectateur d'une multitude d'incidens; je ſentois que j'avois acquis de l'expérience.

Cet Auteur ne fait point couler le ſang le long des lambris; il ne vous égare point dans des forêts; il ne vous tranſporte point dans des contrées éloignées; il ne vous expoſe point à être dévoré par des Sauvages; il ne ſe renferme point dans des lieux clandeſtins de débauche; il ne ſe perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons eſt le lieu de ſa ſcene; le fond de ſon drame eſt vrai; ſes perſonnages ont toute la réalité poſſible; ſes caracteres ſont pris du milieu de la ſociété; ſes incidens ſont dans les mœurs de toutes les nations policées; les paſſions qu'il peint

ſont telles que je les éprouve en moi, ce ſont les mêmes objets qui les émeuvent, elles ont l'énergie que je leur connois; les traverſes & les afflictions de ſes perſonnages ſont de la nature de celles qui me menacent ſans ceſſe; il me montre le cours général des choſes qui m'environnent. Sans cet art, mon ame ſe pliant avec peine à des biais chimériques, l'illuſion ne ſeroit que momentanée, & l'impreſſion foible & paſſagere.

Qu'eſt-ce que la vertu? C'eſt, ſous quelque face qu'on la conſidere, un ſacrifice de ſoi-même. Le ſacrifice que l'on fait de ſoi même en idée eſt une diſpoſition préconçue à s'immoler en réalité.

Richardſon ſeme dans les cœurs des germes de vertus qui y reſtent d'abord oiſifs & tranquilles: ils y ſont ſecrettement juſqu'à ce qu'il ſe préſente une occaſion qui les remue & les faſſe éclore. Alors ils ſe développent; on ſe ſent porter au bien avec une impétuoſité qu'on ne ſe connoiſſoit pas. On éprouve à l'aſpect de l'injuſtice une révolte qu'on ne ſauroit s'expliquer à ſoi-même. C'eſt qu'on a fréquenté Richardſon;



c'eſt qu'on a converſé avec l'homme de bien, dans des momens où l'ame déſintéreſſée étoit ouverte à la vérité.

Je me ſouviens encore de la premiere fois que les ouvrages de Richardſon tomberent entre mes mains: j'étois à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieuſement! A chaque inſtant je voyois mon bonheur s'abréger d'une page. Bientôt j'éprouvai la même ſenſation qu'éprouveroient des hommes d'un commerce excellent qui auroient vécu enſemble pendant long-tems & qui ſeroient ſur le point de ſe ſéparer. A la fin il me ſembla tout-à-coup que j'étois reſté ſeul.

Cet Auteur vous ramene ſans ceſſe aux objets importans de la vie. Plus on le lit, plus on ſe plaît à le lire.

C'eſt lui qui porte le flambeau au fond de la caverne; c'eſt lui qui apprend à diſcerner les motifs ſubtils & déshonnêtes, qui ſe cachent & ſe dérobent ſons d'autres motifs qui ſont honnêtes & qui ſe hâtent de ſe montrer les premiers. Il ſouffle ſur le fantôme ſublime qui ſe préſente à l'entrée de la caverne; & le More hideux qu'il maſquoit, s'apperçoit.





C'eſt lui qui ſait faire parler les paſſions: tantôt avec cette violence qu'elles ont lorſqu'elles ne peuvent plus ſe contraindre; tantôt avec ce ton artificieux & modéré qu'elles affectent en d'autres occaſions.

C'eſt lui qui fait tenir aux hommes de tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonſtances de la vie, des diſcours qu'on reconnoît. S'il eſt au fond de l'ame du perſonnage qu'il introduit, un ſentiment ſecret, écoutez bien, & vous entendrez un ton diſſonant qui le décélera. C'eſt que Richardſon a reconnu que le menſonge ne pouvoit jamais reſſembler parfaitement à la vérité, parce qu'elle eſt la vérité & qu'il eſt le menſonge.

S'il importe aux hommes d'être perſuadés qu'indépendamment de toute conſidération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire pour être heureux que d'être vertueux, quel ſervice Richardſon n'a-t-il pas rendu à l'eſpece humaine? Il n'a point démontré cette vérité, mais il l'a fait ſentir: à chaque ligne il fait préférer le ſort de la vertu opprimée au ſort du vice



triomphant. Qui eſt-ce qui voudroit être Lovelace avec tous ſes avantages? Qui eſt-ce qui ne voudroit pas être Clariſſe, malgré toutes ſes infortunes?

Souvent j'ai dit en le liſant: je donnerois volontiers ma vie pour reſſembler à celle-ci; j'aimerois mieux être mort que d'être celui-là.

Si je ſais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, diſtribuer mon mépris ou mon eſtime ſelon la juſte meſure de l'impartialité, c'eſt à Richardſon que je le dois. Mes amis, reliſez-le, & vous n'exagererez plus de petites qualités qui vous ſont utiles; vous ne déprimerez plus de grands talens qui vous croiſent ou qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous reconcilier avec les maux de la vie; venez, nous pleurerons enſemble ſur les perſonnages malheureux de ſes fictions, & nous dirons, ſi le ſort nous accable: du moins les honnêtes gens pleureront auſſi ſur nous. Si Richardſon s'eſt propoſé d'intéreſſer, c'eſt pour les malheureux. Dans ſon ouvrage, comme dans ce monde, les hommes ſont partagés en deux claſſes:

ceux qui jouiſſent & ceux qui ſouffrent. C'eſt toujours à ceux-ci qu'il m'aſſocie; &, ſans que je m'en apperçoive, le ſentiment de la commiſération s'exerce & ſe fortifie.

Il m'a laiſſé une mélancolie qui me plaît & qui dure; quelquefois on s'en apperçoit & l'on me demande : qu'avez-vous ? vous n'êtes pas dans votre état naturel ? que vous eſt-il arrivé ? On m'interroge ſur ma ſanté, ſur ma fortune, ſur mes parens, ſur mes amis. O mes amis ! Pamela, Clariſſe & Grandiſon ſont trois grands drames. Arraché à cette lecture par des occupations ſérieuſes, j'éprouvois un dégoût invincible; je laiſſois là le devoir & je reprenois le livre de Richardſon. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorſque vous aurez quelques devoirs à remplir.

Qui eſt-ce qui a lu les ouvrages de Richardſon ſans deſirer de connoître cet homme, de l'avoir pour frere ou pour ami ? Qui eſt-ce qui ne lui a pas ſouhaité toutes ſortes de bénédictions ?

O Richardſon, Richardſon, homme unique à mes yeux ! tu ſeras ma



lecture dans tous les tems. Forcé par des beſoins preſſans, ſi mon ami tombe dans l'indigence, ſi la médiocrité de ma fortune ne ſuffit pas pour donner à mes enfans les ſoins néceſſaires à leur éducation, je vendrai mes livres, mais tu me reſteras; tu me reſteras ſur le même rayon avec Moyſe, Homere, Euripide & Sophocle, & je vous lirai tour-à-tour.

Plus on a l'ame belle, plus on a le goût exquis & pur, plus on connoît la nature, plus on aime la vérité, plus on eſtime les ouvrages de Richardſon.

J'ai entendu reprocher à mon Auteur ſes détails qu'on appelloit des longueurs : combien ces reproches m'ont impatienté !

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrieres que l'uſage & le tems ont preſcrites aux productions des arts & qui foule au pied le protocole & ſes formules ! Il ſe paſſera de longues années après ſa mort, avant que la juſtice qu'il mérite lui ſoit rendue.

Cependant ſoyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille diſtractions, où le jour n'a pas aſſez de ſes 24 heures pour les amuſemens dont il



s'eſt accoutumé de les remplir, les livres de Richardſon doivent paroître longs. C'eſt par la même raiſon que ce peuple n'a déja plus d'Opera, & qu'inceſſamment on ne jouera ſur ſes autres théâtres que des ſcenes détachées de Comédie & de Tragédie.

Mes chers concitoyens, ſi les romans de Richardſon vous paroiſſent longs, que ne les abrégez-vous ? Soyez conſéquens. Vous n'allez guere à une Tragédie que pour en voir le dernier acte. Sautez tout de ſuite aux vingt dernieres pages de Clarice.

Les détails de Richardſon déplaiſent & doivent déplaire à un homme frivole & diſſipé; mais ce n'eſt pas pour cet homme-là qu'il écrivoit, c'eſt pour l'homme tranquille & ſolitaire, qui a connu la vanité du bruit & des amuſemens du monde & qui aime à habiter l'ombre d'une retraite & à s'attendrir utilement dans le ſilence.

Vous accuſez Richardſon de longueurs ! Vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de ſoins, de mouvemens, pour faire réuſſir la moindre entrepriſe, terminer un procès, conclure un mariage, amener une



réconciliation. Penſez de ces détails ce qu'il vous plaira; mais ils ſeront intéreſſans pour moi, s'ils ſont vrais, s'ils font ſortir les paſſions, s'ils montrent les caracteres.

Ils ſont communs, dites-vous ; c'eſt ce qu'on voit tous les jours ! Vous vous trompez : c'eſt ce qui ſe paſſe tous les jours ſous vos yeux & que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde; vous faites le procès aux plus grands Poëtes, ſous le nom de Richardſon. Vous avez vu cent fois le coucher du ſoleil & le lever des étoiles, vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiſeaux ; mais qui de vous a ſenti que c'étoit le bruit du jour qui rendoit le ſilence de la nuit plus touchant? Eh bien il en eſt pour vous des phénomenes moraux ainſi que des phénomenes phyſiques : les éclats des paſſions ont ſouvent frappé vos oreilles; mais vous êtes bien loin de connoître tout ce qu'il y a de ſecret dans leurs accens & dans leurs expreſſions. Il n'y en a aucune qui n'ait ſa phyſionomie; toutes ces phyſionomies ſe ſuccedent ſur un viſage, ſans qu'il ceſſe d'être

le même ; & l'art du grand Poëte & du grand Peintre eſt de vous montrer une circonſtance fugitive qui vous avoit échappé.

Peintres, Poëtes, gens de goût, gens de bien, liſez Richardſon, liſez-le ſans ceſſe.

Sachez que c'eſt à cette multitude de petites choſes que tient l'illuſion : il y a bien de la difficulté à les imaginer, il y en a bien encore à les rendre. Le geſte eſt quelquefois auſſi ſublime que le mot, & puis ce ſont toutes ces vérités de détails qui préparent l'ame aux impreſſions fortes des grands événemens. Lorſque votre impatience aura été ſuſpendue par ces délais momentanés qui lui ſervoient de digues, avec quelle impétuoſité ne ſe répandra-t-elle pas au moment où il plaira au Poëte de les rompre ! C'eſt alors qu'affaiſſé de douleur ou tranſporté de joie, vous n'aurez plus la force de retenir vos larmes prêtes à couler & de vous dire à vous-même : *mais peut-être que cela n'eſt pas vrai.* Cette penſée a été éloignée de vous peu-à-peu, & elle eſt ſi loin qu'elle ne ſe préſentera pas.



Une idée qui m'eſt venue quelquefois en rêvant aux ouvrages de Richardſon, c'eſt que j'avois acheté un vieux château, qu'en viſitant un jour ſes appartemens, j'avois apperçu dans un angle une armoire qu'on n'avoit pas ouverte depuis long-tems, & que l'ayant enfoncée, j'y avois trouvé pêle-mêle les lettres de Clarice & de Pamela. Après en avoir lu quelques-unes, avec quel empreſſement ne les aurois-je pas rangées par ordre de dates ! Quel chagrin n'aurois-je pas reſſenti, s'il y avoit eu quelque lacune entre elles ! Croit-on que j'euſſe ſouffert qu'une main téméraire (j'ai preſque dit ſacrilege) en eût ſupprimé une ligne ?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardſon que dans votre élégante traduction françoiſe & qui croyez les connoître, vous vous trompez.

Vous ne connoiſſez pas Lovelace, vous ne connoiſſez pas Clémentine, vous ne connoiſſez pas l'infortunée Clariſſe, vous ne connoiſſez pas Miſs Howe, ſa chere & tendre Miſs Howe, puiſque vous ne l'avez point vue échevelée & étendue ſur le cercueil de ſon amie, ſe tordant les bras,



levant ſes yeux noyés de larmes vers le ciel, rempliſſant la demeure des Harlove de ſes cris aigus, & chargeant d'imprécations toute cette famille cruelle ; vous ignorez l'effet de ces circonſtances que votre petit goût ſupprimeroit, puiſque vous n'avez pas entendu le ſon lugubre des cloches de la paroiſſe, porté par le vent ſur la demeure des Harloves, & réveillant dans ces ames de pierre le remord aſſoupi ; puiſque vous n'avez pas vu le treſſaillement qu'ils éprouverent au bruit des roues du char qui portoit le cadavre de leur victime. Ce fut alors que le ſilence morne qui regnoit au milieu d'eux, fut rompu par les ſanglots du pere & de la mere ; ce fut alors que le vrai ſupplice de ces méchantes ames commença & que les ſerpens ſe remuerent au fond de leurs cœurs & les déchirerent. Heureux ceux qui purent pleurer.

J'ai remarqué que dans une ſociété où la lecture de Richardſon ſe faiſoit en commun ou ſéparément, la converſation en devenoit plus intéreſſante & plus vive.

J'ai entendu, à l'occaſion de cette



lecture, les points les plus importans de la morale & du goût, diſcutés & approfondis.

J'ai entendu diſputer ſur la conduite de ſes perſonnages, comme ſur des événemens réels, louer, blâmer Pamela, Clariſſe, Grandiſon, comme des perſonnages vivans qu'on auroit connus & auxquels on auroit pris le plus grand intérêt.

Quelqu'un d'étranger à la lecture qui avoit précédé & qui avoit amené la converſation, ſe ſeroit imaginé, à la vérité & à la chaleur de l'entretien, qu'il s'agiſſoit d'un voiſin, d'un parent, d'un ami, d'un frere, d'une ſœur.

Le dirai-je ? .... J'ai vu de la diverſité des jugemens naître des haines ſecretes, des mépris cachés, en un mot les mêmes diviſions entre des perſonnes unies, que s'il eût été queſtion de l'affaire la plus ſérieuſe. Alors je comparois l'ouvrage de Richardſon à un livre plus ſacré encore, à un Evangile apporté ſur la terre pour ſéparer l'époux de l'épouſe, le pere du fils, la fille de la mere, le frere de la ſœur ; & ſon travail rentroit ainſi dans la condition des

êtres les plus parfaits de la nature. Tous ſortis d'une main toute-puiſſante & d'une intelligence infiniment ſage, il n'y en a aucun qui ne peche par quelque endroit. Un bien préſent peut être dans l'avenir la ſource d'un grand mal; un mal, la ſource d'un grand bien.

Mais qu'importe, ſi, graces à cet Auteur, j'ai plus aimé mes ſemblables, plus aimé mes devoirs, ſi je n'ai eu pour les méchans que de la pitié, ſi j'ai conçu plus de commiſération pour les malheureux, plus de vénération pour les bons, plus de circonſpection dans l'uſage des choſes préſentes, plus d'indifférence ſur les choſes futures, plus de mépris pour la vie & plus d'amour pour la vertu, le ſeul bien que nous puiſſions demander au Ciel & le ſeul qu'il puiſſe nous accorder, ſans nous châtier de nos demandes indiſcretes.

Je connois la maiſon des Harloves comme la mienne; la demeure de mon pere ne m'eſt pas plus familiere que celle de Grandiſon. Je me ſuis fait une image des perſonnages que l'Auteur a mis en ſcene; leurs phyſionomies ſont là: je les reconnois dans les rues,



dans les places publiques, dans les maiſons; elles m'inſpirent du penchant ou de l'averſion. Un des avantages de ſon travail, c'eſt qu'ayant embraſſé un champ immenſe, il ſubſiſte ſans ceſſe ſous mes yeux quelque portion de ſon tableau. Il eſt rare que j'aye trouvé ſix perſonnes raſſemblées, ſans leur attacher quelques-uns de ſes noms. Il m'adreſſe aux honnêtes gens, il m'écarte des méchans; il m'a appris à les reconnoître à des ſignes prompts & délicats. Il me guide quelquefois ſans que je m'en apperçoive.

Les ouvrages de Richardſon plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les tems & dans tous les lieux; mais le nombre des lecteurs qui en ſentiront tout le prix, ne ſera jamais grand: il faut un goût trop ſévere; & puis la variété des événemens y eſt telle, les rapports y ſont ſi multipliés, la conduite en eſt ſi compliquée, il y a tant de choſes préparées, tant d'autres ſauvées, tant de perſonnages, tant de caracteres. A peine ai-je parcouru quelques pages de Clariſſe, que j'en compte déja quinze ou ſeize; bientôt le nombre ſe double. Il y en a juſqu'à qua-



rante dans Grandiſon; mais ce qui confond d'étonnement, c'eſt que chacun a ſes idées, ſes expreſſions, ſon ton, & que ces idées, ces expreſſions, ce ton varient ſelon les circonſtances, les intérêts, les paſſions, comme on voit ſur un même viſage les phyſionomies diverſes des paſſions ſe ſuccéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de Madame Norton pour la lettre d'une des tantes de Clariſſes, la lettre d'une tante pour celle d'une autre tante ou de Madame Howe, ni un billet de Madame Howe pour un billet de Madame Harlove; quoiqu'il arrive que ces perſonnages ſoient dans la même poſition, dans les mêmes ſentimens, relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printems, on ne trouve point deux feuilles qui ſoient d'un même verd. Quelle immenſe variété de nuances! S'il eſt difficile à celui qui lit de les ſaiſir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'Auteur de les trouver & de les peindre!

O Richardſon! j'oſerai dire que l'hiſtoire la plus vraie eſt pleine de



menſonges & que ton roman eſt plein de vérités. L'Hiſtoire peint quelques individus, tu peins l'eſpece humaine: l'Hiſtoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit ni fait; tout ce que tu attribues à l'homme, il l'a dit & fait: l'Hiſtoire n'embraſſe qu'une portion de la durée, qu'un point de la ſurface du globe; tu as embraſſé tous les lieux & tous les tems. Le cœur humain qui a été, eſt & ſera toujours le même, eſt le modele d'après lequel tu copies. Si l'on appliquoit au meilleur Hiſtorien une critique ſévere, y en a-t-il aucun qui la ſoutînt comme toi? Sous ce point de vue j'oſerai dire que ſouvent l'Hiſtoire eſt un mauvais roman, & que le roman, comme tu l'as fait, eſt une bonne hiſtoire. O Peintre de la nature! c'eſt toi qui ne mens jamais.

Je ne me laſſerai point d'admirer la prodigieuſe étendue de tête qu'il t'a fallu pour conduire des drames de trente à quarante perſonnages qui tous conſervent ſi rigoureuſement les caracteres que tu leur as donnés; l'étonnante connoiſſance des loix, des coutumes, des uſages, des mœurs, du

cœur humain, de la vie; l'inépuisable fond de morale, d'expériences, d'observations qu'ils te supposent.

L'intérêt & le charme de l'ouvrage dérobent l'art de Richardson à ceux qui sont le plus faits pour l'appercevoir. Plusieurs fois j'ai commencé la lecture de Clarisse pour me former, autant de fois j'ai oublié mon projet à la vingtieme page; j'ai seulement été frappé, comme tous les Lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de sagesse & de prudence, qui ne fait pas une seule démarche qui ne soit fausse, sans qu'on puisse l'accuser, parce qu'elle a des parens inhumains & un homme abominable pour amant; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive & la plus folle, qui ne dit & ne fait rien que de raisonnable, sans que la vraisemblance en soit blessée; à celle-ci un honnête homme pour amant, mais un honnête homme empesé & ridicule que sa maîtresse désole, malgré l'agrément & la protection d'une mere qui l'appuye; à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares & les vices les plus odieux, la



bassesse avec la générosité, la profondeur & la frivolité, la violence & le sang froid, le bon sens & la folie; à en avoir fait un scélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on méprise, qui vous étonne, sous quelque forme qu'il se présente, & qui ne garde pas un instant la même; & cette foule de personnages subalternes, comme ils sont caractérisés! combien il y en a! & ce Belford avec ses compagnons, & Madame Howe & son Hickman, & Madame Norton, & les Harloves, pere, mere, frere, sœurs, oncles & tantes, & toutes les créatures qui peuplent le lieu de débauches! Quels contrastes d'intérêts & d'humeurs! Comme tous agissent & parlent! Comment une jeune fille, seule contre tant d'ennemis réunis, n'auroit-elle pas succombé! Et encore quelle est sa chûte!

Ne reconnoît-on pas sur un fond tout divers la même variété de caracteres! la même force d'événemens & de conduite dans Grandison!

Pamela est un ouvrage plus simple, moins étendu, moins intrigué; mais y a-t-il moins de génie? Or ces trois





ouvrages, dont un seul suffiroit pour immortaliser, un seul homme les a faits.

Depuis qu'ils me sont connus, ils ont été ma pierre de touche; ceux à qui ils déplaisent, sont jugés pour moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'estimasse, sans trembler que son jugement ne se rapportât pas au mien. Je n'ai jamais rencontré personne qui partageât mon enthousiasme, que je n'aie été tenté de le serrer entre mes bras & de l'embrasser.

Richardson n'est plus. Quelle perte pour les Lettres & pour l'humanité! Cette perte m'a touché comme s'il eût été mon frere. Je le portois en mon cœur sans l'avoir vu, sans le connoître que par ses ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ses compatriotes, un des miens, qui eût voyagé en Angleterre, sans lui demander: avez-vous vu le Poëte Richardson? ensuite: avez-vous vu le Philosophe Hume?

Un jour une femme d'un goût & d'une sensibilité peu commune, fortement préoccupée de l'histoire de Grandison qu'elle venoit de lire, dit



à un de ses amis qui partoit pour Londres: je vous prie de voir de ma part Miss Emilie, M. Belfort & sur-tout Miss Howe, si elle vit encore.

Une autre fois une femme de ma connoissance, qui s'étoit engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyoit innocent, effrayée du sort de Clarisse, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage.

Est-ce que deux amies ne se sont pas brouillées, sans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réussi, parce que l'une méprisoit l'histoire de Clarisse, devant laquelle l'autre étoit prosternée.

J'écrivis à celle-ci, & voici quelques endroits de sa réponse.

« *La piété de Clarisse l'impatiente!* Eh quoi! veut-elle donc qu'une jeune fille de dix-huit ans, élevée par des parens vertueux & chrétiens, timide, malheureuse sur la terre, n'ayant guere d'espérance de voir améliorer son sort que dans une autre vie, soit sans religion & sans foi? Ce sentiment est si grand, si doux, si touchant en elle; ses idées de religion sont si saines & si pures; ce sentiment donne à son

caractere une nuance ſi pathétique ! Non, non, vous ne me perſuadrez jamais que cette façon de penſer ſoit d'une ame bien née ».

« *Elle rit, quand elle voit cette enfant déſeſpérée de la malédiction de ſon pere !* Elle rit, & c'eſt une mere. Je vous dis que cette femme ne peut jamais être mon amie : je rougis qu'elle l'ait été. Vous verrez que la malédiction d'un pere reſpecté, une malédiction qui ſemble s'être déja accomplie en pluſieurs points importans, ne doit pas être une choſe terrible pour un enfant de ce caractere : & qui ſait ſi Dieu ne ratifiera dans l'éternité la ſentence prononcée par ſon pere ».

« *Elle trouve extraordinaire que cette lecture m'arrache des larmes !* Et ce qui m'étonne toujours, moi, quand j'en ſuis aux derniers inſtans de cette innocente, c'eſt que les pierres, les murs, les carreaux inſenſibles & froids ſur leſquels je marche ne s'émeuvent pas & ne joignent pas leur plainte à la mienne. Alors tout s'obſcurcit autour de moi, mon ame ſe remplit de ténebres & il me ſemble que la nature ſe voile d'un crêpe épais ».



« *A ſon avis, l'eſprit de Clariſſe conſiſte à faire des phraſes ; & lorſqu'elle en a pu faire quelques-unes, la voilà conſolée.* C'eſt, je vous l'avoue, une grande malédiction que de ſentir & penſer ainſi, mais ſi grande, que j'aimerois mieux tout-à-l'heure que ma fille mourût entre mes bras que de l'en avoir frappée. Ma fille!.... Oui, j'y ai penſé & je ne m'en dédis pas ».

« Travaillez à préſent, hommes merveilleux, travaillez, conſumez-vous ; voyez la fin de votre carriere à l'âge où les autres commencent la leur, afin qu'on porte de vos chefs-d'œuvres des jugemens pareils. Nature, prépare pendant des ſiecles un homme tel que Richardſon ; pour le douer, épuiſe-toi ; ſois ingrate envers tes autres enfans : ce ne ſera que pour un petit nombre d'ames comme la mienne, que tu l'auras fait naître, & la larme qui tombera de mes yeux ſera l'unique récompenſe de ſes veilles ».

Et par poſtſcript elle ajoute : « Vous me demandez l'enterrement & le teſtament de Clariſſe, & je vous les envoie ; mais je ne vous pardonnerois de ma vie d'en avoir fait part à cette





femme. Je me rétracte : liſez-lui vous-même ces deux morceaux, & ne manquez pas de m'apprendre que ſes ris ont accompagné Clariſſe juſques dans ſa derniere demeure, afin que mon averſion pour elle ſoit parfaite ».

Il y a, comme on voit, dans les choſes de goût, ainſi que dans les choſes religieuſes, une eſpece d'intolérance que je blâme, mais dont je ne me garantirois que par un effort de raiſon.

J'étois avec un ami, lorſqu'on me remit l'enterrement & le teſtament de Clariſſe, deux morceaux que le Traducteur François a ſupprimés, ſans qu'on ſache trop pourquoi. Cet ami eſt un des hommes les plus ſenſibles que je connoiſſe & un des plus ardens fanatiques de Richardſon : peu s'en faut qu'il ne le ſoit autant que moi. Le voilà qui s'empare des cahiers, qui ſe retire dans un coin & qui lit. Je l'examinois : d'abord je vois couler des pleurs, bientôt il s'interrompt, il ſanglote ; tout-à-coup il ſe leve, il marche ſans ſavoir où il va, il pouſſe des cris comme un homme déſolé & il adreſſe les reproches les plus amers à toute la famille des Harloves.



Je m'étois propoſé de noter les beaux endroits des trois poëmes de Richardſon ; mais le moyen ? Il y en a tant.

Je me rappelle ſeulement que la cent vingt-huitieme lettre qui eſt de Madame Hervey à ſa niece, eſt un chef-d'œuvre ; ſans apprêt, ſans art apparent, avec une vérité qui ne ſe conçoit pas, elle ôte à Clariſſe toute eſpérance de réconciliation avec ſes parens, ſeconde les vues de ſon raviſſeur, la livre à ſa méchanceté, la détermine au voyage de Londres, à entendre des propoſitions de mariage, *&c.* Je ne ſais ce qu'elle ne produit pas : elle accuſe la famille, en l'excuſant ; elle démontre la néceſſité de la fuite de Clariſſe, en la blâmant. C'eſt un des endroits entre beaucoup d'autres, où je me ſuis écrié : *divin Richardſon !* Mais pour éprouver ce tranſport, il faut commencer l'ouvrage & lire juſqu'à cet endroit.

J'ai crayonné dans mon exemplaire la cent vingt quatrieme lettre qui eſt de Lovelace à ſon complice Léman, comme un morceau charmant : c'eſt-là qu'on voit toute la folie, toute la gaieté, toute la ruſe, tout l'eſprit de

ce perſonnage. On ne ſait ſi l'on doit aimer ou déteſter ce Démon. Comme il ſéduit ce pauvre Domeſtique ! *C'eſt le bon, c'eſt l'honnête Léman.* Comme il lui peint la récompenſe qui l'attend! *Tu ſeras Monſieur l'Hôte de l'ours blanc; on appellera ta femme Madame l'Hôteſſe.* Et puis en finiſſant : *Je ſuis votre ami Lovelace.* Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités, quand il s'agit de réuſſir : tous ceux qui concourent à ſes vues, ſont ſes amis.

Il n'y avoit qu'un grand Maître qui pût ſonger à aſſocier à Lovelace cette troupe d'hommes perdus d'honneur & de débauche, ces viles créatures qui l'irritent par des railleries & l'enhardiſſent au crime. Si Belford s'éleve ſeul contre ſon ſcélérat ami, combien il lui eſt inférieur! Qu'il falloit de génie pour introduire & pour garder quelque équilibre entre tant d'intérêts oppoſés!

Et croit-on que ce ſoit ſans deſſein que l'Auteur a ſuppoſé à ſon héros cette impétuoſité de caractere, cette chaleur d'imagination, cette frayeur du mariage, ce goût effréné de l'intrigue & de la liberté, cette vanité dé-



meſurée, tant de qualités & de vices !

Poëtes, apprenez de Richardſon à donner des confidens aux méchans, afin de diminuer l'horreur de leurs forfaits, en la partageant; & par la raiſon oppoſée, à n'en point donner aux honnêtes gens, afin de leur laiſſer tout le mérite de leur bonté.

Avec quel art ce Lovelace ſe dégrade & ſe releve! Voyez la lettre 175. Ce ſont les ſentimens d'un Cannibale; c'eſt le cri d'une bête féroce. Quatre lignes de poſtcript le transforment tout-à-coup en un homme de bien ou peu s'en faut.

Grandiſon & Pamela ſont auſſi deux beaux ouvrages, mais je leur préfere Clariſſe. Ici l'Auteur ne fait pas un pas qui ne ſoit de génie.

Cependant on ne voit point arriver à la porte du Lord le vieux pere de Pamela, qui a marché toute la nuit; on ne l'entend point s'adreſſer aux valets de la maiſon, ſans éprouver les plus violentes ſecouſſes.

Tout l'épiſode de Clémentine dans Grandiſon eſt de la plus grande beauté.

Et quel eſt le moment où Clémentine & Clariſſe deviennent deux créa-





tures ſublimes ? Le moment où l'une a perdu l'honneur & l'autre la raiſon.

Je ne me rappelle point ſans friſſonner l'entrée de Clémentine dans la chambre de ſa mere, pâle, les yeux égarés, le bras ceint d'une bande, le ſang coulant le long de ſon bras & dégouttant du bout de ſes doigts, & ſon diſcours : *Maman, voyez c'eſt le vôtre.* Cela déchire l'ame.

Mais pourquoi cette Clémentine eſt-elle ſi intéreſſante dans ſa folie ? C'eſt que n'étant plus maîtreſſe des penſées de ſon eſprit ni des mouvemens de ſon cœur, s'il ſe paſſoit en elle quelque choſe honteuſe, elle lui échapperoit. Mais elle ne dit pas un mot qui ne montre de la candeur & de l'innocence, & ſon état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit.

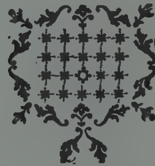
On m'a rapporté que Richardſon avoit paſſé pluſieurs années dans la ſociété, preſque ſans parler.

Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritoit. Quelle paſſion que l'envie ! C'eſt la plus cruelle des Euménides ! elle ſuit l'homme de mérite juſqu'au bord de la tombe; là elle diſparoît, & la juſtice des ſiécles s'aſſied à ſa place.



O Richardſon ! ſi tu n'as joui de ton vivant de toute la réputation que tu méritois, combien tu ſeras grand chez nos neveux, lorſqu'ils te verront à la diſtance d'où nous voyons Homere ! Alors qui eſt-ce qui oſera arracher une ligne de ton ſublime ouvrage ? Tu as eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie, & je m'en réjouis. Siecles, hâtez-vous de couler & d'amener avec vous les honneurs qui ſont dûs à Richardſon ! J'en atteſte tous ceux qui m'écoutent : je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage; dès aujourd'hui j'étois incliné au pied de ta ſtatue, je t'adorois, cherchant au fond de mon ame des expreſſions qui répondiſſent à l'étendue de l'admiration que je te portois, & je n'en trouvois point. Vous qui parcourez ces lignes que j'ai tracées ſans liaiſon, ſans deſſein & ſans ordre, à meſure qu'elles m'étoient inſpirées dans le tumulte de mon cœur, ſi vous avez reçu du Ciel une ame plus ſenſible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardſon a étouffé ce que j'en avois. Ses fantômes errent ſans ceſſe dans mon imagina-

tion ; ſi je veux écrire, j'entends la plainte de Clémentine, l'ombre de Clariſſe m'apparoît, je vois marcher devant moi Grandiſon, Lovelace me trouble & la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, ſpectres plus doux, Emilie, Charlotte, Pamela, chere Miſs Howe, tandis que je converſe avec vous, les années du travail & de la moiſſon des lauriers ſe paſſent, & je m'avance vers le dernier terme, ſans rien tenter qui puiſſe me recommander auſſi aux tems à venir.





## ARTICLE II.

*RAGGUAGLIO delle antichita e rarità che ſi conſervano nella Galleria Mediceo-Imperiale di Firenze, parte I. opera di* Giuſeppe Bianchi, *Cuſtode della Medeſima ; dedicata all' illuſtriſſ. Sig. March.* Bernardino Riccardi, *de Signore di Chianni, Rivalto*, &c. *Cavaliere del militare Ordine di S. Stefano P. E. M. Priore di Fiandra e Guarderoba maggiore per S. M. I. in Toſcana. In Firenze, nella Stamperia Imperiale*, &c.

« PRECIS des antiquités & des raretés » qui ſe conſervent dans la Galerie » Impériale Medicis de Florence, » partie I. ouvrage de M. *Joſeph* » *Bianchi*, Garde de cette Galerie, » dédié au Marquis *Bernardino Riccardi* ; in 8°. pag. 236. ».

ON peut regarder la deſcription de la célebre Galerie de Florence comme les trophées de Miltiade, qui



exciterent le courage de Thémiſtocle. Tous les gens de Lettres devroient tourner de tems en tems leurs regards vers cette nouvelle Athenes, le Lycée moderne, la Nourrice des Arts, l'Ecole de l'Europe entiere, comme les anciens Perſes ſe tournoient vers le Soleil levant pour l'adorer. Tout étoit couvert des ombres de l'ignorance & de la barbarie, lorſque les Lettres & les Arts brilloient de l'éclat le plus vif dans ce pays privilégié de la nature. La Galérie de Florence reſſemble à ces aſyles religieux des Guebres, où ils conſervent le feu ſacré ; c'eſt le dépôt auguſte, ſi l'on peut le dire, des monumens les plus précieux de l'antiquité. On diroit que la nature & l'art ſe ſont réunis pour accumuler leurs richeſſes dans ce nouveau Muſée. Notre Auteur a été d'autant plus empreſſé à nous faire préſent de cette deſcription intéreſſante, que l'amour de la vérité & de la patrie ne lui a pas permis de laiſſer ſubſiſter les fautes groſſieres où ſont tombés Miſſon, Addiſon, Reil, le Jeſuite Gelleran, le Pere Montfaucon & tant d'autres Voyageurs qui ont mal vu ou vu avec précipitation, ou



que l'envie de décocher quelques prétendus bons mots contre l'Italie a aveuglés ſur les beautés réelles que cette Galerie renferme. Cette production a encore le mérite de ſervir de guide ſûr aux étrangers ; l'Auteur nous répond de ſon zele & de ſa fidélité dans les récits ; il abandonne par modeſtie tous les autres talens qu'il déclare lui manquer. Il nous permettra d'être juſtes : c'eſt l'aſſurer à tous égards d'un éloge décidé.

La Galerie de Medicis eſt une des entrepriſes ſublimes qui ont diſtingué le gouvernement de Côme de Medicis II. Duc de Florence & enſuite premier Grand-Duc de Toſcane. Georges Vaſari a été l'Architecte de ce fameux édifice dont on nous donne ici la deſcription la mieux détaillée. Cette ſuperbe Galerie eſt diſtribuée en trois corridors. Les Architectes & les amateurs trouveront à s'inſtruire dans l'expoſition étendue de toutes les parties uui compoſent ce bâtiment : les meſures, les proportions, tout nous eſt repréſenté exactement. M. Bianchi nous offre d'abord les richeſſes que renferme le veſtibule ; on y voit pluſieurs

ſtatues dont il croit que la premiere eſt une *Juno pronuba* ( Junon qui préſidoit aux nôces ), parce qu'elle porte le voile qui étoit l'ornement des épouſées. L'Auteur à ce ſujet entre dans un examen ſavant auquel on renvoie le Lecteur. Les autres ſtatues méritent moins d'être remarquées : l'*Athlete* n'a d'antique que la poitrine & le dos. Le *Gladiateur* ou le *Soldat* eſt un ouvrage purement moderne : nous ne nous étendrons point ſur les autres morceaux ; nous obſerverons ſeulement qu'Addiſon a fait un très-grand éloge du *Gladiateur*, qu'il regardoit comme un monument antique : en quoi il a décelé ſon peu de connoiſſance. Cet ouvrage eſt de la main de Pieratti, Sculpteur qui avoit quelque mérite & qui vivoit vers la fin du ſeizieme ſiecle.

Parmi les bas-reliefs qu'on admire, il en eſt un qui pour la grandeur, pour la beauté & ſur-tout pour l'invention l'emporte ſur tous les monumens anciens de ce genre qui ſont parvenus juſqu'à nous ; il repréſente une grande femme élevée ſur une eſpece de monticule : à en juger par ſes emblêmes & par ſes attributs, on pren-



droit cette figure pour celle de la Terre rendue féconde par l'aſſociation de l'air & de l'eau. On peut encore citer quelques autres bas-reliefs, tels que ceux d'un *Soldat Romain* ſoumettant ſon cheval à la revue du Cenſeur dont l'emploi dans cette partie approchoit de celui de nos Inſpecteurs de Cavalerie ; de *Marc-Antoine* expoſant aux yeux du Sénat la robe enſanglantée de Céſar ; de *Piſon* qui publie le teſtament du Dictateur ; d'*Ulyſſe* attaché au mât du vaiſſeau & entouré de trois Sirenes qui cherchent à le ſéduire moins encore par leurs chants que par les agrémens de leurs figures. Nous renvoyons à la deſcription mêmes pour les autres curioſités.

L'Agriculture, comme le premier & le plus ancien des arts, occupe le premier eſpace des voûtes : elle eſt repréſentée avec divers ſymboles, tout autour ſont quatre portraits d'excellens Auteurs Florentins qui nous ont laiſſé les préceptes de la culture en général, enſuite de celle des oliviers & des vignes, & des traits principaux ſur la connoiſſance des plantes & des herbes.

A l'Agriculture ſuccede la Peinture :



on voit les portraits des premiers Maîtres qui lui ont rendu la vie, ceux de *Cimabué*, de *Giotto*, de *Maraccio*. On y a joint les habiles Profeſſeurs dans cet art : *Bartolommeo dalla Porta*, dont le nom mérite de paſſer à la poſtérité, quand il n'auroit eu d'autre mérite que de former le génie du célebre Raphaël : *Andrea del Sarto*, *Lodovico Cigoli*, *Criſtofano Bronzino*, *Lionardo da Vinci*, tous grands hommes dans l'art de la Peinture, ſont expoſés dans cette Galerie à l'admiration publique.

La Sculpture vient à ſon tour, qui partage nos reſpects & nos hommages : ceux qui ſe ſont le plus diſtingués dans cet art, ont auſſi leurs portraits conſacrés dans ces voûtes qu'on pourroit appeller poétiquement les *lambris de l'immortalité*. A la tête de ces Artiſtes ſont *Donatello*, *Luca della Robbia*, *Lorenzo Ghiberti* & enfin le célebre *Michel-Agnolo Buonarotti*, un des plus puiſſans & des plus vaſtes génies dont le Ciel ait fait préſent à la terre.

On s'attend bien à voir paroître l'Architecture : le premier portrait dont elle eſt accompagnée, eſt celui du grand homme dont nous venons de



parler, de *Buonarotti*, Artiſte qu'on ne louera jamais aſſez, avec la vue de ſa coupole de S. Pierre de Rome ; près de lui eſt *Filippo Brunelleſco*, auteur de la coupole de Florence, le premier monument en ce genre que les Modernes ayent oſé élever. La liſte des autres Architectes nous conduiroit trop loin.

La Poéſie auroit peut-être à ſe plaindre de ne point occuper la premiere place ; il faut qu'on l'ait regardée comme la fille en quelque ſorte de tous ces arts ; elle ſuit l'Architecture. Le pinceau a fait revivre les images immortelles du *Dante*, de *Petrarque*, créateurs de la Poéſie Italienne, celles de *Guide Cavalcanti*, de *Monſignor Gio : della Caſa*, de *Louis Alamanni*, de *Louis Pulci*, de *Burchiello*, de *François Berni*.

A l'article de l'Hiſtoire ſont *Machiavel*, *Guicciardini*, *Adriani*, &c.

Viennent après la Langue Toſcane, exprimée par des attributs, entourée des Savans qui ont le mieux énoncé ſes regles ; les diverſes Académies que Florence a établies ; la Muſique, dont les Florntins ont étendu le pouvoir enchanteurs ; les portraits des Muſiciens

lus plus célebres & des Instituteurs de cet art, à la tête desquels on doit mettre *Antoine Squarcialupi*; la Medecine; la Politique & ceux qui ont écrit de ces principes; la Philosophie, accompagnée de ses plus fameux Maîtres; le Droit & ses Professeurs; la Théologie & les hommes qui se sont distingués dans cette science sacrée.

Il étoit juste que le sanctuaire des Muses & des hommes de Lettres vît aussi des autels élevés à l'honneur de ces ames sublimes qui sentent tout le prix des arts & qui savent les protéger & les récompenser. Les premiers hommages avec raison sont pour l'immortel *Côme de Medicis, pere de la patrie*, qui non-seulement appella dans Florence tous les Savans, tous les Artistes de l'Italie, mais qui ouvrit, si l'on peut le dire, son sein aux Arts rejettés & bannis de la Grece par la fureur des armes. O grand homme! les Lettres peuvent-elles assez consacrer la reconnoissance qu'elles te doivent! Près de *Côme de Medicis* est son neveu *Laurent*, qui cultiva avec succès les arts & les vertus qu'il combla de ses bienfaits. Je passe sous silence les



noms d'une infinité d'autres amis des Arts, qu'on peut lire dans l'ouvrage de M. Bianchi. L'amour des Lettres, comme la source des vertus & des belles actions (n'en déplaise à M. Rousseau de Geneve) conduit naturellement à l'amour de la patrie & aux honneurs que méritent ceux qui se sont distingués dans cet amour le plus noble de tous. *Laurent de Medicis* tient le plus haut rang parmi ces vrais Citoyens. On rappelle ce trait de l'héroïsme le plus pur & digne de l'ame d'un Grec ou d'un ancien Romain, quand il s'offrit en quelque sorte à la mort pour Florence, en se rendant auprès de Ferdinant, Roi de Naples, qui de concert avec Sixte IV. menaçoit les Florentins d'une guerre sanglante.

Les Mathématiques avec leurs emblêmes & leurs plus habiles Maîtres, ont leur place dans ces voûtes, nous sommes tentés d'ajouter *sacrées*. Les Ambassadeurs dont Florence a eu lieu d'estimer les négociations, ne sont point oubliés dans ces monumens scellés de l'immortalité, ainsi que l'Erudition & les Savans, les Artistes de tout genre, les plus grands Princes dont l'univers ché-



rit encore la mémoire, comme *Charlemagne*, *Leon X. Charles-Quint*, *Charles Duc de Lorraine*; les plus célebres Généraux tant sur mer que sur terre; *Americ Vespuce* se fait distinguer parmi ces personnages illustres; *Jean de Verrazzano* qui découvrit la Nouvelle-France; en un mot les bienfaiteurs de Florence, ceux de la terre entiere; les réellement grands hommes ont chacun des honneurs particuliers dans cette Galerie, le vrai temple de mémoire. Tous ces noms sont consacrés dans l'ouvrage de notre savant Florentin. De la description des voûtes il passe à celle des statues: c'est la même fidélité & la même précision; il semble que toutes ces curiosités intéressantes soient sous nos yeux, que nous parcourions cette superbe Galerie, tant M. Bianchi a eu l'art de resserrer tous ces objets & de nous les faire admirer d'un seul coup-d'œil. On diroit que l'antiquité a réuni dans ce palais ses marbres les plus précieux; on y compte plus de soixante-deux statues & quatre-vingt-douze bustes avec des têtes antiques: les principales dans les premieres sont, *Hercule* com-





battant le centaure *Nessus*, deux figures de femmes dont les attributs font croire qu'elles ont été détachées de quelque tombeau où elles représentoient les vertus de la personne renfermée dans ce monument, laquelle pouvoit être Agrippine, mere de Neron; une figure dont la tête semble être celle d'Auguste quand il étoit Triumvir; *Marc-Aurele* tenant dans sa main droite un globe, dans sa gauche une épée, & couronné de lauriers; un *Combattant au Pugilat*, ou un *Athlete*; *Vesta* ou une *Vestale*, *Mercure*, *Bacchus*, *Pomone* avec des guirlandes composées de feuillages & de fruits; une *Bacchante*, *Endimion*, *Venus* semblable dans son attitude & dans ses proportions à la fameuse *Venus de Medicis*; *Mars* plus grand que le naturel; *Apollon*, *Prométhée*, *Flore*, un *Censeur Romain*, *Mars* & *Venus*, grouppe au-dessus du naturel; *Uranie* qui préside à l'Astronomie, la *Chimere*, *Leda*, *Venus* s'arrachant une épine du pied, un grouppe de l'*Amour* & de *Psiché*, la Muse *Calliope*, *Midas*, un *Philosophe*, la *Victoire*, *Apollon*, *Diane*, *Jupiter*, *Junon*, *Hercule* dans son ex-

trême jeuneſſe, *Venus* nue, *Minerve*, *Pâris* regardant *Venus*; *Laocoon*, copie de celui de Rome. Nous ne citons ici que les ſtatues les plus connues par les objets qu'elles repréſentent. M. Bianchi s'étend ſur leurs divers degrés de mérite, ſur leurs attributs & leurs emblêmes; on voit un Savant qui répand par-tout la lumiere de la diſcuſſion. Tous ces détails ſont infiniment curieux; les bornes d'un extrait nous empêchent de les offrir aux yeux du Lecteur. Notre Auteur fait voir la même habileté, les mêmes connoiſſances des arts dans la deſcription des buſtes. Toutes les têtes ſont antiques, mais tous les buſtes ne le ſont pas. Leur plus grand mérite conſiſte à nous expoſer une ſuite des Empereurs Romains, qui n'eſt guere interrompue que vers la décadence de l'Empire: *Sapho*, *Marcus-Agrippa*, *Sophocle*, *Ariſtipe*, *Seneque*, *Carnéade*, *Xenocrate*, *Julia* fille de Titus, les deux *Fauſtines*, la mere & la fille, ſont, après les Empereurs, ce qui attache le plus dans cette quantité de Buſtes.

M. Bianchi s'arrête ſur des détails extrêmement curieux; ce qu'il dit des



armes & des ornemens militaires, prouve ſa vaſte & profonde érudition. On voit qu'il a pris plaiſir à puiſer dans les ſources de l'antiquité, & que les langue grecque & latine lui ont ouvert toutes leurs richeſſes. De ces deſcriptions il nous mene à celle des chambres. La premiere eſt appellée *la chambre des Peintres*; on y voit tous les tréſors de la Peinture & ſur-tout les portraits des Peintres les plus illuſtres, faits par eux-mêmes, au nombre de 223; en un mot on y ſaiſit d'un coup-d'œil la naiſſance, les progrès & l'éclat des trois Ecoles, la Romaine, la Lombarde & l'Ultramontaine. Cette collection eſt en quelque ſorte couronnée par une ſtatue de marbre, ouvrage de Jean-Baptiſte Foggini, qui repréſente *Léopold de Medicis*, bien digne de ce nom, l'objet éternel des reſpects & de la reconnoiſſance des gens de Lettres.

La ſeconde chambre eſt celle des porcelaines: le Japon & la Chine y ſemblent avoir entaſſé les productions les plus eſtimées en ce genre.

La troiſieme eſt la chambre des Ido-





les: à la porte eſt une curioſité ſinguliere, une colonne du plus bel albâtre oriental, le chef-d'œuvre de la nature & de l'art. On n'entreprendra pas de donner même une idée de tout ce que ce cabinet renferme: c'eſt un amas de tout ce que l'imagination payenne a inventé de plus extraordinaire dans ſes diverſes eſpeces d'idolatrie. C'eſt-là qu'un Philoſophe a bien droit de ſe recrier: ô ſottiſe! ô imbécillité humaine! Les bronzes ſont au nombre de trois cens pieces: les plus remarquables ſont un *Saturne*, une *Cybele* avec ſes attributs, *Jupiter*, *Junon*, *Veſta*, *Hercule* ſoulevant *Anthée* dans ſes bras, *Minerve*, *Bacchus*, *Téleſphore*, un fils d'Eſculape & d'Igée, qui eut place parmi les Divinités, comme la Divinité titulaire de la convaleſcence; *Serapis*, *Iſis* repréſentée ſous pluſieurs formes dans le même morceau, *Oſiris*, *Anubis*, *Canope*, toutes Déités Egyptiennes; *Harpocrate*, *Cléopatre* dans l'attitude d'une femme mourante & le bras gauche enveloppé de l'aſpic qui va lui percer le ſein. Il ſemble qu'on liſe ſur le front de cette



figure ces beaux vers d'Horace ſi connus:

*Fatale monſtrum quæ generoſiùs*
*Perire quærens, nec muliebriter*
*Expavit enſem, nec latentes*
*Claſſe citâ reparavit oras,*
*Auſa & jacentem viſere Regiam*
*Vultu ſereno fortis, & aſperos*
*Tractare ſerpentes, ut atrum*
*Corpore combiberent venenum.*

On obſerve encore un nombre infini de couronnes de toute eſpece, des trépieds, des pateres, des lampes, des candelabres, des urnes, des inſtrumens de Muſique.

La quatrieme chambre eſt celle des arts: on y voit les tableaux qui ont précédé les beaux jours de la Peinture, c'eſt-à-dire les chefs-d'œuvres de Raphaël, d'André del Sarto, de Leonard de Vinci. Parmi tous ces monumens de la vieille Ecole, on remarque le tableau de Jacques Coppi, Peintre eſtimé, qui vivoit en 1481: cet ouvrage repréſente l'invention de la poudre pour les armes à feu, avec un étalage de divers inſtrumens néceſſaires à cette opération; dans un coin du tableau

est le portrait de l'auteur de cette invention : le fameux *Damien SchWart.* Les embelliſſemens de ce cabinet ſont ſupérieurs à ceux des autres ; les plus beaux ouvrages en yvoire ou taillés ou tournés y ſont réunis ; ceux de la derniere ſorte ſont de la main de Philippe Sengher, Allemand de nation & un des plus grand Maître en cet art, établi à Florence dans le ſiecle dernier. Il ſe trouve auſſi dans ce cabinet des ouvrages en cire qui font l'étonnement des voyageurs : un Ouvrier Sicilien, ſur la fin du dix-ſeptieme ſiecle, en fut l'inventeur. Nous ne parlons pas de pluſieurs autres curioſités que contient cette chambre & qu'on peut connoître en liſant M. Bianchi.

La cinquieme chambre s'appelle *des Flamands :* elle renferme une quantité de tableaux des Maîtres les plus modernes avec quelques-uns des anciens, tous de l'Ecole Ultramontaine. Ils ſont au nombre de cent quarante, en commençant par *Albert Durer* & *Lucas Kranach*, & allant de ſiecle en ſiecle juſqu'à *Miris* & *Wanderveff*, qui tous deux ſont morts il y a environ ſoixante ans. Dans cette collection ſi riche s'ad-



mirent *Holbeins*, *Vandeick*, *Brughel*, *Necher*, *Tenieres*, *Callot*, *Meus*, *Sutterman ;* enſuite les meilleurs Payſagiſtes de Flandres & d'Allemagne. Au milieu de ce cabinet est un coffre auſſi précieux par le travail que par les matieres qui le compoſent ; il est de forme octangulaire un peu irréguliere, haut de neuf pieds & neuf doigts, & incruſtré de pierres recherchées, comme le *lapis lazzuli*, le *jaſpe*, & dans leſquelles ſont figurés les traits les plus mémorables de l'ancien & du nouveau Teſtament. On remarque encore dans cette chambre une horloge & une orgue qui exécutent un *concerto*, & dont M. Bianchi nous donne une deſcription détaillée.

Les Mathématiques, & tout ce qui a rapport à cette ſcience, comme une infinité d'inſtrumens conſacrés à cet art, travaillés dans la derniere perfection ; deux globes, l'un céleſte, l'autre terreſtre ; un morceau d'aimant oriental d'une telle force, qu'il ſoutient quarante livres de fer peſant ; un miroir ardent d'une grandeur que l'on n'a pas vue juſqu'ici, puiſqu'il a deux tiers de diametre ; un autre morceau





d'alun oriental, long de ſi braſſes & un quart, qui fait l'étonnement de tous les ſpectateurs. Telles ſont à-peu-près les curioſités qui occupent la ſixieme chambre, dite *des Mathématiques.*

La ſeptieme, dite *la Tribune*, offre d'abord quatorze ſtatues de marbre, autant de merveilles de l'art : *Venus marine* ou, pour la mieux faire connoître, la *Venus de Medicis*, dont la deſcription reſſemble fort à celle de la *Venus de Gnide* de Praxitelle, telle qu'on la lit dans Lucien ; M. Bianchi rapporte tout entier ce paſſage traduit en latin : toutes les graces, toutes les proportions, le charme en un mot de cette Venus y ſont dépeints avec énergie ; on croit voir & toucher cette ſtatue, le miracle de la Sculpture. M. Bianchi a ajouté ſon talent à celui de Lucien : il nous décrit ce ſuberbe morceau d'une maniere, ſi l'on peut le dire, enflammée. Un *Dauphin* est à côté de cette Venus. On diſpute ſur le mérite de l'inſcription : les uns la diſent ancienne ; d'autres prétendent qu'elle est l'ouvrage d'un Moderne, dans le tems que cette admirable ſtatue fut trouvée à Tivoli. Quoi



qu'il en ſoit, la voici : ΚΛΕΟΜΕΝΗΣ ΑΠΟΛΛΟΔΩΡΟΥ ΑΘΗΝΑΙΟΣ ΕΠΩΕΣΕΝ. *Cleomenes Apollodori filius, Athenienſis, faciebat.* M. Bianchi est du nombre de ceux qui ſoupçonnent l'authenticité de cette inſcription.

On admire dans ce cabinet une autre *Venus* qui est la *Venus céleſte*, ou la *Venus Uranie :* elle porte ſa main droite élevée ſur ſon front : un *Faune* admirable, une des plus belles ſtatues qui ſoient reſtées des ouvrages de l'antiquité : il est tout nud. Un *Remouleur :* on croit qu'il repréſente le Remouleur qui découvrit la conjuration de Catilina, ainſi qu'on peut le lire dans Salluſte ; d'autres imaginent que c'est l'Augure Novius qui en préſence de Tarquin l'Ancien coupa une pierre en deux parties avec ſon couteau ; une *lutte ;* une *Venus* qui a remporté le prix au jugement de Pâris ; deux *petits Garçons* en deux marbres ſéparés, d'égale grandeur, tous deux nuds & dormant d'un ſommeil tranquille : ils paroiſſent être de mains différentes ; *Britannicus* repréſenté dans un âge tendre & habillé comme les enfans de qualité dans leur quatorzieme

annee; une autre grouppe de *petits Garçons* séparés en deux mabres différens, mais se ressemblant pour l'attitude; *Hercule* dans le berceau, serrant entre ses mains les deux serpens dont nous parle la Fable : ces deux animaux étouffés & domptés par le jeune héros, forment des mouvemens qui semblent, si l'on ose le dire, trahir le marbre & l'animer; *Bacchus* qui grimpe sur une roche pour saisir quelques grappes de raisin pendantes d'une vigne qu'il s'efforce d'arracher ; le vieux *Silene* assis & comme couché, s'appuyant avec un air de mal-adresse sur son bras gauche : il a tous les traits caractéristiques d'un homme abandonné à l'yvresse ; il tient dans sa main droite une tasse qu'il voudroit approcher de ses levres; le sommeil, ainsi que l'impuissance causée par le vin qu'il a bu, ne lui permet pas de boire. Ce sont-là les plus riches morceaux qui forment cette superbe collection. On y a ajouté des tableaux des plus célebres Maîtres, tels que Correge, Titien, Paul Véronese, Palma, Guide, Bassan, André del Sarto, Raphaël. Entre ces tableaux sont des marbres antiques



d'un prix inestimable, représentant des figures intéressantes par elles-mêmes. Ces raretés sont relevées encore par l'assemblage d'une infinité de pierres précieuses qui sont embellies des plus excellentes gravures ; elles éblouissent les yeux & font en quelque sorte de cette chambre un séjour d'enchantement pour les connoisseurs : toutes les richesses de l'Orient en ce qui concerne les pierres de prix, paroissent être déposées dans ce temple des Arts.

La huitieme chambre porte le nom de *l'Hermaphrodite :* c'est un cabinet de peu d'étendue, rempli des curiosités les plus rares & de toute espece, comme dessins des plus grands Maîtres, travaux les plus délicats en or, en cire, en bois, en yvoire; miniatures les plus parfaites ; cent dix idoles tant de bronze que de marbre, dont cependant la plus grande partie appartient au moderne ; trois cens tableaux de valeur, parmi lesquels celui qui a la premiere place, est un ouvrage d'Albert Durer, qui représente dans un nombre de figures les plus petites, toute la passion de Jesus-Christ; quinze statues d'une médiocre hauteur, dont





la plûpart sont modernes, si l'on en excepte une grouppe admirable de deux figures représentant *Drusille* cherchant à retenir son frere *Caligula* qui avec une action de dédain lui tourne le dos. L'habillement l'attitude, l'expression, tout rend ce grouppe précieux aux amateurs.

On prend plaisir encore à considérer un *Satyre* orné de tous les attributs dont la Fable a fait présent à ces demi-Dieux ; une statue symbolique, sous la figure d'un *Terme ;* celle d'*Euripide ;* un *Hermaphrodite* couché comme celui de Rome, dans une attitude assez semblable, & dont on reconnoît aisément les deux sexes; *Priape*, & d'autres monumens de l'ancienne Rome.

De ce cabinet on passe a celui des Médailles : c'est peut-être en ce genre une des collections la plus complette; on a orné les murailles de cette salle des ouvrages des meilleurs Peintres des Ecoles modernes. L'Albane, Carlo Dolci, Giutto Suttermans, Carletto Cagliari, Diego Velasco, Pierre de Cortone, Daniel de Volterre & d'autres Maîtres de la premiere classe sont à la tête de ces Peintres immortels.



*L'Arsenal* est le nom de la dixieme chambre, on y à rassemblé les morceaux les moins estimés de la Galerie : on y trouve un nombre prodigieux de bronzes tant anciens que modernes, les estampes les plus belles qu'on a pu recueillir dans toute l'Europe, les études & les esquisses des Peintres célebres, une infinité de vases étrusques en marbre & en terre, des copies fidelles & hardies de la *Venus*, du *Faume*, du *Remouleur*, &c. qui se conservent dans la chambre de la Tribune.

L'onzieme chambre, dite *del Ciborio* ( du Ciboire ), est comme le dépôt du superbe ciboire destiné à la chapelle de saint Laurent : les murs sont enrichis de vingt-deux bustes, parmi lesquels il y en a dix de modernes, qui représentent quelques Princes de l'illustre maison de Medicis.

Quatre cabinets enfin terminent cette superbe Galerie : ils sont remplis de tout ce qui peut appartenir au Militaire : armes offensives, défensives, les unes d'or, d'argent, les autres enrichies de pierres précieuses.

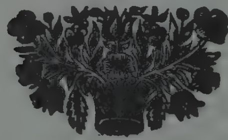
22



*I, nunc argentum & marmor vetus, æraque*
*& artes*
*Inspice* (a).

Littérateurs, Artistes, jettez les yeux sur ce sanctuaire, voyez ce que les Lettres & les Arts doivent aux Souverains qui les protegent, & prosternez-vous devant les images des Medicis. Que les Souverains apprennent à leur tour qu'il n'appartient qu'aux Lettres & aux Arts de dispenser la véritable gloire & la seule sorte d'immortalité dont ils doivent être jaloux.

(a) Hor. Epît. à Mecene.





## ARTICLE III.

*Beskivelse over Eylandet S. Croix.*

« Description de l'Isle de Sainte-Croix » en Amérique. A Coppenh. 1758 ».

CEux qui voudront faire des établissemens dans cette partie de l'Amérique, trouveront des instructions fort utiles dans les observations économiques que fournit cette relation; elle est faite par un homme qui paroît bien connoître la nature du climat, la culture & le produit des terres de l'isle de Sainte-Croix.

Cette isle est située sous la zone torride; mais comme elle n'est qu'à cinq degrés du tropique, la chaleur n'est pas égale pendant toute l'année : les mois de juillet & d'août sont les plus chauds, & en même tems les plus marqués par des ouragans qui causent des ravages affreux dans les habitations. Ce qui doit paroître singulier, c'est que la chaleur la plus excessive & la fraîcheur la plus grande ne nuisent



point aux plantes; les arbres y sont toujours verds en général; l'air y est tranquille, le ciel serein : mais les sécheresses y sont pernicieuses lorsqu'elles sont continuelles; ce qui n'est pas rare, parce qu'il y pleut rarement. Il s'éleve le soir un brouillard bienfaisant pour les plantes, mais mal-sain pour les corps. On prend grand soin de l'éviter.

L'Auteur de cette relation combat l'opinion de ceux qui prétendent que l'isle de Sainte-Croix est un séjour mal-sain : il convient cependant que le changement d'air altere le tempérament de ceux qui y abordent, & qu'ils débutent toujours par quelque maladie; il prétend qu'on ne doit pas accuser la nature du climat, si l'on voit mourir un si grand nombre de ceux qui y viennent habiter; il assure que c'est par la vieillesse, par misere ou par débauche : aujourd'hui yvres, puis demain morts; le procès est vîte terminé.

Le milieu de l'isle est dominé par des hauteurs considérables, dont la vue ne présente pas une idée avantageuse de l'isle. On pourroit la prendre de loin pour un amas informe de montagnes escarpées qui n'ont pas une



lieue d'étendue de terre propre à la culture. Ces montagnes sont d'une grande utilité, puisqu'elles forment un rideau qui défend la partie méridionale contre les vents du Nord, & conserve le coton qu'on y cultive.

Les Danois sont les premiers qui ayent formé des établissemens dans l'isle de Sainte-Croix. Lorsqu'ils commencerent à cultiver ce pays, il étoit encore tout couvert de bois, dont ils firent un très-grand commerce, en le vendant fort cher aux isles Angloises & Hollandoises qui en manquent. Dans l'espace de peu de tems le prix & la valeur des terres augmenterent considérablement par le défrichement que l'on en fit. Une terre qui s'étoit vendue en friche cinq cens écus, étoit revendue mille, après en avoir tiré de grosses sommes par la vente des bois. Voilà le fruit du travail & de l'industrie.

Une des grandes incommodités qu'il y ait dans cette isle, est le manque d'eau dans les grandes sécheresses. On a beaucoup à souffrir, sur-tout les esclaves & les bestiaux. On n'a, pour ainsi dire, que de l'eau de citerne; & com-

me les pluies ſont fort rares, les citernes ſont ſouvent à ſec. Ce manque d'eau fut une des raiſons qu'on allégua au Gouvernement François pour tranſporter à Saint-Domingue les habitans de l'iſle de Sainte-Croix.

La capitale de l'iſle ſe nomme *Chriſtianſtad;* elle eſt bâtie dans une plaine, & préſente une perſpective agréable. Il n'y avoit autrefois que quatre rues garnies de maiſons, mais le nombre en augmente tous les jours; & depuis 1739, la ville s'eſt agrandie & embellie conſidérablement: il y a des maiſons bien bâties; les fenêtres n'en ſont pas de verre, ce n'eſt qu'un chaſſis qu'on leve le matin & qu'on baiſſe le ſoir; elles ne ſont qu'à deux étages & couvertes de lattes de bois au lieu de tuiles.

La couche de bonne terre eſt en quelques endroits de cette iſle, fort profonde & très-fertile; le fond de la nourriture qu'elle produit ſont le maïs & des racines; mais les fruits & la pêche du poiſſon ſont d'une grande reſſource dans un pays où tout eſt fort cher. La volaille & la viande de boucherie y ſont d'un prix exceſſif. La



pêche la plus conſidérable que l'on y fait eſt celle des tortues: elles ſont ſi fécondes en œufs, qu'il y en a qui en ont dans leur ventre juſqu'à deux, trois & quatre cens.

Il n'y a dans cette iſle qu'un ſeul Tribunal où l'on juge les différends qui ſurviennent entre les habitans: ce qui occaſionne des longueurs & des frais conſidérables. Un plaideur qui habite une des extrémités de l'iſle, eſt obligé de quitter ſa famille & de négliger ſes affaires domeſtiques pour venir pourſuivre dans la capitale un procès dont la multiplicité des emplois augmente encore les frais.

L'iſle de Sainte-Croix eſt cultivée par des eſclaves negres, comme toutes celles dont on tire le ſucre. Les plus eſtimés ſont ceux que les vaiſſeaux danois apportent des côtes d'Afrique à Saint-Thomas, où ſe tient encore la foire où ſe vendent ces malheureuſes victimes de notre luxe & de notre avarice: ils ſont expoſés en vente tout nuds; on choiſit les plus robuſtes & les mieux conſtitués; on leur fait faire différens mouvemens pour s'aſſurer de leur bonne conformation. Le prix d'un



eſclave qui a de la ſanté & de la force eſt de quatre cens écus: pour ſept à huit cens on a quelquefois une famille entiere.

Rien n'eſt plus pénible & plus affligeant pour l'humanité, que le travail de ces eſclaves: on les fait marcher à l'ouvrage comme des bêtes de ſomme, à coups de fouets ou de nerfs de bœuf. Tous les matins avant le jour, leur Inſpecteur & leur Prevôt, qu'on nomme le *Bomba*, les éveille au bruit d'un cornet qui reſſemble à ceux des Pâtres de nos campagnes: le même cornet les appelle au travail, au repas & à la retraite. Le *Bomba* ne les quitte point dans le moment du travail; & s'il s'apperçoit de quelque lenteur, il leur rend de l'activité à grands coups de fouet.

Mais il eſt quelquefois dangereux de trop appeſantir le joug de l'eſclavage ſur des hommes qui ne ſoupirent qu'après la liberté. La rigueur des châtimens qu'ils eſſuyent & la crainte des ſupplices dont on les menace, leur font tout entreprendre pour ſe dérober au pouvoir de leurs Maîtres barbares. Quelques-uns ont le courage de ſe pendre par déſeſpoir; d'autres ſont ca-



pables de ſe porter au meurtre, à l'aſſaſſinat; pluſieurs s'échappent & ſe retirent à Portorico où ils jouiſſent de leur liberté, après avoir travaillé un an pour le Roi d'Eſpagne.

On compte ſix à ſept mille eſclaves à ſainte-Croix: ils ne profeſſent aucune Religion, leurs enfans ne ſont pas baptiſés; & lorſqu'ils ſont en âge de vaquer aux travaux, ils menent la vie pénible & laborieuſe de leurs peres. Les propriétaires ſont de différentes nations qui ſuivent chacune avec liberté un culte différent, ſans que ce mêlange de Religions faſſe naître le moindre trouble dans l'iſle, bien plus heureuſe que la plûpart des Gouvernemens d'Europe, où la différence des cultes entraîne & cauſe ſouvent de grands deſordres. Les nations habitantes de l'iſle de Sainte-Croix ſont les Danois, les Anglois, les Hollandois & les François; mais ces derniers y ſont en petit nombre & n'ont point de Prêtres, quoique les autres nations ayent chacune leur Miniſtre.



## ARTICLE IV.

*THE History of England, from the invasion of Julius-Cæsar to the accession of Henry VII. By* David Hume, *Esq. For* A. Millar, 1761, 2 *volumes* in-4°.

« L'HISTOIRE d'Angleterre, depuis » l'invasion de Jules-César jusqu'au » regne de Henri VII. Par *D. Hume*, » Chez *Millar*, 1761. 2 vol. *in-4°*. »

EN donnant l'histoire de la maison de Stuart, M. Hume ne s'étoit pas vraisemblablement proposé de faire une histoire complette d'Angleterre. Le succès de ces deux premiers volumes, ou d'autres raisons l'ont engagé peut-être à remonter au regne de Tudor, dont l'histoire vient se réunir à celle des Stuart : enfin les deux volumes que ce célebre Ecrivain publie aujourd'hui, complettent l'histoire d'Angleterre depuis l'invasion de Jules-César jusqu'à l'expulsion de Jacques II.

Nous ne faisons qu'annoncer ces



deux nouveaux volumes, parce qu'ils ne nous sont pas encore parvenus. En attendant que nous puissions satisfaire l'empressement du public sur un ouvrage dont l'objet & l'Auteur doivent intéresser également, nous allons donner la traduction d'un morceau curieux que les papiers de Londres ont détaché de l'ouvrage & qui mérite bien d'être recueilli. C'est le caractere d'Alfred le Grand qui mérita véritablement ce titre & celui de Fondateur de la Monarchie Angloise.

Ce Prince, soit qu'on le considere dans sa vie privée ou dans sa vie publique, peut figurer avec avantage à côté des meilleurs Citoyens & des plus grands Rois dont l'histoire nous ait conservé les noms. Il paroît en effet le modele le plus achevé de ce caractere parfait de l'homme vraiment sage & éclairé, dont les Philosophes ont pris plaisir à tracer l'image, comme une belle fiction qu'ils n'avoient pas même l'espérance de voir réaliser, tant ses vertus étoient heureusement tempérées l'une par l'autre & se retenoient mutuellement dans les limites propres à chacune. Alfred savoit concilier l'au-



dace de l'entreprise avec le sang froid de l'exécution; la persévérance la plus décidée avec la flexibilité la plus adroite; la plus sévere justice avec la plus grande humanité; le commandement le plus ferme avec l'affabilité la plus séduisante; les plus heureuses dispositions à s'instruire & les talens les plus brillans pour agir. Ses vertus civiles & militaires furent également l'objet de l'admiration publique; mais les premieres étant plus rares & dépendant d'un usage plus fréquent parmi les Princes, méritent encore plus nos applaudissemens. La nature desirant, pour ainsi dire, de mettre une si belle production dans le plus beau jour, avoit versé sur Alfred toutes les perfections du corps : la vigueur des nerfs, la beauté de la figure, un air de dignité, une physionomie ouverte, un maintien agréable & engageant. Mais la fortune en le faisant naître dans un siecle de barbarie, lui refusa un Historien digne de transmettre sa gloire à la postérité. Il seroit bien à souhaiter qu'on nous le peignît avec des couleurs plus vives, avec des coups de pinceau plus forts, sans cependant nous aveugler sur les



taches légeres dont il n'a pu s'exempter entierement, puisqu'il étoit homme.

Mais nous ne donnerions qu'une idée bien imparfaite de son mérite, si nous nous bornions à ses exploits militaires & si nous n'insistions pas davantage sur les sages institutions qu'il fit pour rendre la justice, aussi-bien que sur son zele à encourager les Arts & les Sciences.

Après qu'Alfred eut subjugué, calmé ou chassé les Danois, il trouva son royaume dans l'état le plus déplorable, dans la plus grande désolation, par les ravages de ces barbares : les désordres où il étoit plongé sembloient devoir perpétuer le malheur. Malgré la défaite des grandes Armées Danoises, le pays restoit infesté de Soldats dispersés que l'habitude du pillage avoit accoutumés à vivre de brigandage : incapables de travail & d'industrie, ils se portoient à plus de violence qu'il n'en falloit pour avoir le nécessaire. Les Anglois eux-mêmes réduits à l'extrême indigence par ces déprédations continuelles, avoient secoué le joug salutaire des Loix; & ceux qui avoient été dépouillés la veille, pous-

ſés par le déſeſpoir, ſe joignoient le lendemain aux brigands pour piller & ruiner leurs malheureux concitoyens. Tels étoient les maux qui demandoient de la part d'Alfred la plus exacte vigilance & l'activité la plus ſoutenue pour y remédier.

Il diviſa donc, afin de rétablir l'ordre & la juſtice, il diviſa toute l'Angleterre en comtés, les comtés en tribus de cent hommes avec leurs familles, & les tribus en dix familles. Chaque Chef répondoit de la conduite de ſes enfans, de ſes domeſtiques & même de ſes hôtes, s'ils paſſoient plus de trois jours dans ſa maiſon. Les dix Chefs les plus voiſins formoient une eſpece de communauté dont les membres répondoient l'un pour l'autre; & l'un d'eux y préſidoit. Quiconque ne ſe faiſoit pas enregiſtrer dans quelque communauté, étoit puni comme un vagabond. Perſonne ne pouvoit changer d'habitation ſans la permiſſion par écrit du Chef de la communauté à laquelle il s'étoit attaché.

Si quelqu'un de la communauté ſe rendoit coupable de quelque crime, le Chef étoit ſommé de le cautionner



pour comparoître lorſqu'on le demanderoit; & ſi le Chef refuſoit la caution, alors on empriſonnoit le coupable juſqu'à ſon jugement: mais ſi le coupable prenoit la fuite avant ou après la caution, alors on informoit contre le Chef & il encouroit des peines portées par les loix. On accordoit trente-un jours à la communauté pour produire le coupable; & ſi après ce terme elle ne le produiſoit pas, le Chef avec deux autres membres étoit obligé de comparoître: il s'y joignoit auſſi trois membres des trois communautés les plus voiſines, faiſant en tout le nombre de douze, pour jurer que la communauté du coupable étoit parfaitement innocente du crime en queſtion & de la fuite du criminel. Enfin ſi le Chef ne pouvoit pas trouver ce nombre pour répondre de ſon innocence, la communauté étoit forcée à faire ſatisfaction au Roi, par une amende ſelon le degré du crime. Par cette inſtitution, chaque homme ſe trouvoit obligé par ſon propre intérêt à veiller ſur la conduite de ſes voiſins, & il garantiſſoit en quelque ſorte la probité de ſes communiers. C'eſt de là que ces





communauté des dix prirent le nom de *cautionnaires*.

Cette diſtribution réguliere du peuple, par laquelle les ſujets étoient confinés dans leurs habitations, ne conviendroit peut-être pas à des tems où les Citoyens ſont plus accoutumés à l'obéiſſance & à la juſtice, & on pourroit la regarder comme deſtructive de la liberté & du commerce dans un Etat policé: mais elle étoit néceſſaire pour réduire un peuple féroce & licencieux ſous le joug ſalutaire de la loi & du gouvernement. D'ailleurs Alfred eut ſoin de tempérer cette rigueur par d'autres inſtitutions favorables à la liberté & à la ſûreté des Citoyens; & rien ne pouvoit être plus populaire & plus humain que le plan qui ſuit, pour l'adminiſtration de la juſtice.

Le Préſident de la communauté ſommoit les dix Chefs de l'aider à juger les petits différends qui pouvoient ſurvenir entre les membres; mais dans les affaires de conſéquence, ou lorſqu'on appelloit de la communauté, ou dans les conteſtations entre les membres de différentes communautés, la cauſe étoit portée devant les Cente-



niers qui comprenoient dix communautés ou cent familles d'hommes libres, qui s'aſſembloient régulierement une fois chaque mois pour juger. Leur façon de juger mérite de l'attention, comme étant l'origine de nos Jurés: inſtitution admirable en elle-même & la mieux combinée de toutes celles que l'eſprit humain inventa pour conſerver la liberté avec l'ordre de la juſtice. On choiſiſſoit douze propriétaires de franc-aleu qui, après avoir juré conjointement avec le Préſident de la communauté des Cent, de rendre la juſtice avec impartialité, procédoient à l'examen de la cauſe pendante. Outre l'aſſemblée des Cent, chaque mois il y avoit une aſſemblée annuelle pour une inſpection plus générale de la police du diſtrict, la pourſuite des crimes, la réformation des abus dans la Magiſtrature, l'obligation pour chaque perſonne de nommer la communauté où elle étoit enregiſtrée. Le peuple, à l'imitation de ſes ancêtres les anciens Germains, s'aſſembloit en armes. Cette Cour judiciaire ſervoit non-ſeulement pour l'adminiſtration de la juſtice, mais

encore pour le ſoutien de la diſcipline militaire.

Mais une Cour ſupérieure à celle des Cent étoit la Cour du Comté qui s'aſſembloit deux fois par an, à la S. Michel & à Pâque, compoſée de tous les propriétaires de fief, qui avoient une voix égale dans la déciſion des affaires : c'étoit l'Evêque qui préſidoit dans cette Cour avec l'Alderman (*a*). Le propre objet de cette Cour étoit de recevoir les appels des Cent ou des Dix & de décider les conteſtations qui s'élevoient entre les membres des différentes communautés des Cens. Avant ce tems l'Alderman étoit revêtu de l'autorité civile & militaire ; mais Alfred craignant que cette union des pouvoirs ne rendît la Nobleſſe dangereuſe & indépendante, établit un Shériff (*b*) dans chaque comté, qui partageoit l'autorité judiciaire dans la Cour du Comté. Sa place lui donoit auſſi la garde des droits de la Couronne dans

(*a*) Echevin.

(*b*) Magiſtrat annuel, dont les fonctions ſont à-peu-près comme celle de Prevôt de l'Iſle de France.



le Comté & le pouvoir de faire payer les amendes qui dans ces anciens tems faiſoient une portion conſidérable des revenus publics.

S'il arrivoit un déni de juſtice, on appelloit des différentes Cours au Conſeil du Roi ; & comme le peuple étoit pénétré de la plus grande confiance dans l'équité & les lumieres d'Alfred, ce Prince étoit ſouvent ſurchargé d'appels qui venoient de toutes les comtés. Il étoit infatigable dans le travail, & les affaires s'expédioient auſſi promptement qu'il étoit poſſible ; mais comme cette branche de l'adminiſtration lui enlevoit trop de tems, il chercha à remédier à cet inconvénient, en corrigeant l'ignorance & la corruption des Magiſtrats inférieurs. Il eut ſoin de faire inſtruire la Nobleſſe dans les Lettres & dans les Loix ; il choiſit des Comtes & des Shériffs parmi les Nobles les plus renommés pour la probité & les connoiſſances. Il puniſſoit ſéverement toute malverſation ; il éloignoit tous les Comtes qui ſe rendoient indignes de la confiance publique, accordant ſeulement aux vieillards de ſervir par députés, juſqu'à ce que leur





mort laiſſât la place libre à de plus dignes ſucceſſeurs.

Mais le plus grand moyen qu'il employa pour la bonne adminiſtration de la juſtice, fut la formation d'un corps de loix qui s'eſt perdu, mais qui a ſervi de baſe pendant long-tems à la Juriſprudence Angloiſe ; & qu'on regarde généralement comme l'origine du Droit coutumier. Il établit l'aſſemblée des Etats d'Angleterre deux fois l'année à Londres, ville qu'il répara & qu'il embellit pour en faire la capitale du royaume. La reſſemblance de pluſieurs de ſes inſtitutions aux coutumes des anciens Germains, aux pratiques des autres conquérans du Nord & aux loix ſaxonnes durant l'heptarchie, ne nous permet pas de regarder Alfred comme le ſeul auteur de ce plan de gouvernement, & nous fait croire qu'en homme ſage il ſe contenta de réformer, d'étendre, de perfectionner les inſtitutions qu'il trouva établies. Mais en général ſa légiſlation eut un ſi grand ſuccès, que tout changea de face en Angleterre. Le vol & les crimes de toute eſpece furent réprimés par le ſupplice ou par la réforme des cou-



pables ; & la police générale étoit ſi exacte qu'Alfred, dit-on, par une eſpece de bravade, ſuſpendit des bracelets d'or ſur le grand chemin, & que perſonne n'oſa y toucher. Mais au milieu des rigueurs de la juſtice, ce grand Prince reſpecta la liberté de ſon peuple, & il diſoit communément qu'il étoit juſte que le Peuple Anglois fût auſſi libre que la penſée.

Comme la bonne morale & les connoiſſances ſont inſéparables dans tous les ſiecles, quoiqu'elles ne s'allient pas toujours dans tous les individus, le zele d'Alfred pour encourager les Sciences parmi ſes ſujets étoit une autre branche de la légiſlation & tendoit à corriger les Anglois de la corruption & de la diſſolution de leurs mœurs ; mais dans cette réforme le Roi étoit moins guidé par des vues politiques que par ſon amour pour les Lettres. Lorſqu'il monta ſur le thrône, il trouva les Anglois plongés dans la plus groſſiere ignorance & dans la barbarie dont les deſordres continuels du gouvernement & les ravages des Danois étoient la ſource ; les monaſteres étoient détruits, les Moines égorgés ou diſper-

sés, les bibliotheques brûlées, en un mot toutes les retraites où la Science habitoit alors, étoient détruites. Alfred avouoit lui-même qu'à son avénement au thrône il ne connoissoit personne au Midi de l'Angleterre, qui pût expliquer l'Office latin de l'Eglise, & fort peu dans le Nord qui eussent atteint ce degré d'érudition; mais il appella les Professeurs les plus célebres de toutes les parties de l'Europe, il établit par-tout des écoles pour l'instruction du peuple; il fonda ou du moins il répara l'Université d'Oxford, à laquelle il donna de beaux privileges, des revenus & des immunités. Il ordonna à tous les propriétaires de fief qui possédoient quatre-vingts arpens de terre ou plus, d'envoyer leurs enfans aux écoles pour être instruits : il n'éleva dans l'Eglise & dans l'Etat que ceux qui s'étoient distingués dans les Sciences; par tous ces expédiens il jouit avant sa mort du plaisir de voir un grand changement dans le royaume; & dans un ouvrage qui reste de lui, il se félicite des fruits que la Science cultivée sous sa protection a produits en Angleterre.



Mais le moyen le plus efficace qu'il employa pour encourager les connoissances, ce fut son propre exemple & sa constante assiduité à les cultiver, malgré la multitude des affaires. Il partageoit son tems en trois parties égales : l'une pour le sommeil, l'autre pour les affaires, la troisieme pour l'étude & les devoirs de Religion; & pour mesurer les heures plus exactement, il allumoit des flambeaux d'une égale durée, qu'il plaçoit dans des lanternes : usage conforme à l'ignorance de ce siecle où la gnomonique & le mécanisme des horloges étoient totalement inconnus. C'est ainsi que par une sage économie du tems, malgré les infirmités qui le travailloient souvent, ce Héros qui avoit livré en personne cinquante-six batailles sur mer & sur terre, se mit en état pendant une vie qui ne fut pas extrêmement longue, d'acquerir plus de connoissances & de composer plus de livres que les hommes les plus studieux, dans des siecles plus éclairés & maîtres de leur tems, n'ont pu faire.

Sachant que les hommes en tout tems, mais spécialement lorsque l'esprit est obscurci par l'ignorance & par





une mauvaise éducation, ne sont pas susceptibles des sciences spéculatives, Alfred mit sa morale en apologues, en paraboles, en histoires, en apophtegmes, le tout versifié; car outre les Poésies saxonnes en ce genre qu'il avoit trouvées & dont il répandoit la lecture parmi ses sujets, il exerça sa verve à en composer d'autres, aussi-bien qu'à traduire du grec les Fables élégantes d'Esope. Il traduisit aussi en saxon les Histoires d'Orosius & de Bede, & la *Consolation de la Philosophie* de Boëce. Par ces occupations qui tendoient à instruire la nation, il ne croyoit pas déroger à sa qualité de Roi, de Législateur, de Guerrier & de Politique.

Tandis qu'il s'appliquoit à répandre le goût des Lettres, il ne faut pas croire qu'il négligeât les Arts mécaniques qui ont une liaison plus sensible, quoique moins intime avec les intérêts de la société. Il appelloit de toute part des étrangers industrieux pour repeupler ses Etats ravagés par les Danois; il créa, il encouragea des manufactures de toute espece, & il ne laissoit sans récompense ni l'inventeur ni celui qui perfectionnoit. Il engagea des hommes



actifs à se livrer à la navigation, à étendre le commerce dans les pays les plus éloignés & à s'enrichir, en répandant l'industrie parmi leurs concitoyens. Il destina la septieme partie de ses revenus pour l'entretien d'un certain nombre d'Artisans qu'il employa constamment à rebâtir ses villes, ses châteaux, ses places, ses monasteres ruinés. Il n'oublioit pas les délicatesses de la vie, qu'il faisoit venir des Indes & de la Méditerranée; & ses sujets, en jouissant des productions des Arts de la paix, apprenoient à respecter les vertus & l'industrie dont elles sont le fruit. Enfin pendant qu'il vécut & après sa mort, Alfred a passé pendant bien des siecles, chez les étrangers autant que dans l'esprit de ses sujets, pour le plus grand Prince qui ait regné en Europe depuis Charlemagne, & pour un des plus sages & des meilleurs Rois qui ayent décoré les annales d'aucune nation.

Nous rapprocherons de ce tableau intéressant les traits dont le brillant Auteur de l'*Essai sur l'Histoire universelle* a peint ce même Alfred. « Il me sem-

» ble, dit-il, qu'il n'y a point de véritablement grand homme ſans avoir » un bon eſprit. Alfred fonda l'Univerſité d'Oxford. Il fit venir des livres de Rome; l'Angleterre toute » barbare n'en avoit preſque point. Il » ſe plaignoit qu'il n'y eût pas alors » un Prêtre Anglois qui ſût le latin: » pour lui il le ſavoit, il étoit même » aſſez bon Géometre pour ce tems-là. » Il poſſédoit l'Hiſtoire; on dit même » qu'il faiſoit des vers en anglo-ſaxon. » Les momens qu'il ne donnoit pas » aux ſoins de l'État, il les donnoit à » l'étude. Une ſage économie le mit » en état d'être libéral. On voit qu'il » rebâtit pluſieurs égliſes, mais aucun » monaſtere. Il penſoit ſans doute que » dans un État déſolé qu'il falloit repeupler, il eût mal ſervi ſa patrie, » en favoriſant trop ces familles immenſes ſans pere & ſans enfant, qui » ſe perpétuent aux dépens de la nation: auſſi ne fut-il pas au nombre » des Saints; mais l'Hiſtoire, qui d'ailleurs ne lui reproche ni défaut ni » foibleſſe, le met au premier rang » des héros utiles au genre humain qui, » ſans ces hommes extraordinaires,



» eût toujours été ſemblable aux bêtes » farouches ». Nous remarquerons ſeulement que l'éloge qu'on donne ici à Alfred de n'avoir rebâti aucun monaſtere, eſt fondé ſur un fait contredit par M. Hume & par d'autres Ecrivains. Voyez la *Biographia Britannica*, art. *Alfred*.





## ARTICLE V.

*EXTRAIT de la Préface qui eſt à la tête du Livre intitulé :* le Jardin des roſes. *Par* Saadi, *Poëte Perſan.*

UNE partie des ouvrages de ce fameux Poëte, l'Homere des Orientaux, a été, comme nous l'avons déja annoncé, traduite en latin par Gentius, ſous le titre de *Roſarium politicum.* Nous nous ſommes engagés à faire connoître cet ouvrage curieux, dans lequel à-travers le deſordre d'imagination, les exagérations métaphoriques & l'abus de la parabole qu'on peut reprocher aux Orientaux, on découvre une infinité de traits d'une Poéſie ſublime & d'une Philoſophie profonde. Nos Lecteurs pourront s'en former une idée, d'après le ton de la préface dont nous allons donner un extrait; nous y joindrons quelques nouvelles Fables miſes en vers par la même main à qui nous devons déja celles que nous avons inſérées dans Journal de novembre & qui ont été accueillies



favorablement du public. C'eſt Saadi qui va parler.

LOUANGE au Dieu tout-puiſſant & incomparable; il recevra dans ſon ſein l'homme qui lui obéit, & il répandra ſes dons ſur celui qui lui rend des actions de graces. Obéiſſez à Dieu, ô poſtérité de David, louez Dieu; la roſée de ſa miſéricorde eſt tombée ſur tous les êtres: il a préparé ſur toute la nature un feſtin magnifique auquel il invite l'innocent, mais auquel il admet le coupable.

O Dieu bienfaiſant! tu ordonnes à la terre de produire des alimens pour les adorateurs du feu, pour les idolâtres & pour tes ſerviteurs fideles. Il ordonne au vent du Midi d'étendre les tapis d'émeraudes ſur la ſurface de la terre; il ordonne aux nuées de nourrir les plantes & il a revêtu les arbres de verdure; les nuées, les vents, la lune, le ſoleil & le ciel préparent ton pain; ô mortel! le mangeras-tu avec ingratitude? Tout ſe meut & obéit pour toi: refuſeras-tu de travailler & d'obéir? Le plus coupable des hommes peut ſe préſenter au pied du thrône de Dieu; le premier jour Dieu en dé-

tournera la vue : qu'il reste & se repente ; le second jour Dieu le verra d'un œil sévere : qu'il reste & qu'il pleure ; le troisieme jour Dieu jettera sur lui un regard de pitié : qu'il reste & qu'il pousse des gémissemens ; alors il entendra la voix de Dieu qui dira : O mes Anges ! je rougis de mon serviteur ; mais il n'a de maître que moi, puis-je entendre long-tems les gémissemens de mon serviteur ?

Le Dieu bon a eu pitié de Saadi, & la mémoire de Saadi sera chérie parmi les hommes ; ce qu'il a écrit, ce qu'il a dit, passera de bouche en bouche à la derniere postérité. Ils sont délicieux les fruits qu'on cueille dans les jardins de Saadi ; mais ce n'est pas à lui qu'il faut en rapporter la gloire, c'est au Seigneur des Seigneurs, c'est au Successeur de Salomon, au Roi des Roi, au Tuteur des hommes, à l'excellent Mussafer Addin Abubeker, fils d'Abu Nasri, ombre de Dieu sur la terre. O Dieu ! soyez bienfaisant pour lui, rendez-le bienfaisant. Il m'a regardé d'un œil de clémence, il m'a aimé, & de-là les Grands & le Peuple m'ont témoigné de l'amitié & j'ai mé-



rité l'amitié des Grands & du Peuple.

Es-tu de l'ambre, disois-je à un morceau de terre odoriférante que j'avois ramassé dans un bain ? Tu me charmes par ton parfum. Il me répondit : Je ne suis qu'une terre vile, mais j'ai habité quelque tems avec la rose.

O Dieu ! bénissez les fideles, en prolongeant les jours de Mussafer. Le monde est heureux par lui ; que sa puissance soit durable : manifeste les secours que tu lui donnes, Dieu très-haut, Dieu très-saint, maintiens la paix dans Shiras & rend-la florissante par la sagesse de ses Juges & par les veilles de ses sages. Dans ma jeunesse je me suis éloigné de l'aimable Shiras ; elle étoit en proie aux dissensions & à des hommes semblables à des bêtes féroces. Je revins dans ma patrie, & les tygres avoient perdu leurs mœurs. Dans les beaux jours de ma vie je voyois regner à Shiras le trouble & les calamités ; mais le tems qui a suivi a été un tems de calme & de bonheur sous le regne d'Abubeker, fils d'Abu Nasri : c'est à lui à élever l'ame du pauvre, & c'est à moi à l'en louer ; c'est à celui qui a fait l'univers, à préserver la



Perse du mouvement des tempêtes aussi long-tems que dureront la terre & les vents. Je me retraçois pendant la nuit le spectacle de ma vie passée, & je vis avec horreur que j'avois consumé le tems sans l'employer : je versois des larmes, mon cœur endurci s'attendrissoit, & ces vers conformes à ma situation échapperent de mon sein.

A chaque moment une portion de l'esprit de vie s'éteint pour jamais, & ce qui m'en reste est bien peu de chose. Tu sommeilles, toi qui as déja vu s'écouler cinquante ans de ta durée : ô si tu avois assez de lumiere & de sagesse pour faire un bon usage du peu de jours qui te sont destinés ! Il rougit de honte, celui qui est parti sans avoir achevé l'ouvrage que lui imposoit la nature ; la trompette a sonné, & il ne préparoit point ses bagages. Un sommeil agréable arrêtoit ce voyageur long-tems après le lever de l'aurore. Il naît un homme, il commence un édifice & il meurt : il en naît un autre qui commence un autre édifice & meurt de même. Les races se succedent ; tout se commence & rien n'est fini. Heureux qui a remporté sur la



terre le prix de la bonté ! sa récompense l'attend dans l'autre vie. Envoyez sur la route ce qui vous est nécessaire pour le voyage : personne ne pourra vous le donner, faites-le partir avant vous, écoutez les conseils de Saadi, écoutez-les des oreilles de l'ame : je vous dis comment il faut faire le voyage, montrez-vous homme & partez.

Après ces réflexions je retirai mon cœur du commerce des hommes ; j'ai vu qu'il falloit effacer ce que j'avois écrit & qu'il ne falloit plus proférer une parole maligne ou téméraire : j'ai donc cherché la solitude & je me suis voué au silence. Un ami avec lequel j'avois fait autrefois le voyage de la Mecque, monté sur le même chameau, & avec lequel je m'étois livré aux délices de la vie, vint me trouver dans ma retraite ; il me fit plusieurs questions auxquelles je ne répondis pas, Dieu me fit la grace de ne pas même lever ma tête qui étoit appuyée sur mes genoux ; mais enfin mon ami s'offensa & me dit : il y a des expiations pour les sacrileges qui ont violé leurs vœux ; mais qu'y a-t-il qui puisse expier une offense faite à l'amitié ? Par-

le ; je t'en conjure, peut-être demain l'Ange de la mort va te forcer au ſilence. Qu'eſt-ce que la langue dans la bouche de l'homme vertueux ? C'eſt la clef qui ouvre un tréſor. J'embraſſai mon ami, je lui parlai, & nous ſortîmes pour nous égayer par le ſpectacle de la nature. Le froid ne ſe faiſoit plus ſentir, le printems commençoit & les roſes venoient de naître ; la terre étoit parée comme une belle femme riche ſe pare un jour de fête ; le roſſignol chantoit ſur les branches les plus élevées des grands arbres ; les gouttes de roſée brilloient comme des diamans ſur le poupre des roſes, ou comme les larmes ſur les joues d'une jeune fille honnête qui a reçu un léger affront.

Mon ami me mena dans un de ſes jardins & nous ne pouvions en ſortir. Ce jardin renfermoit les plus belles prairies ; il étoit en quelques endroits couvert d'arbres chargés de fruits & de fleurs. Dans ces bocages l'ame ſe trouvoit plus ſenſible & tomboit dans un doux raviſſement. Dans d'autres endroits on voyoit les fleurs ſortir du gazon, comme des pierres précieuſes



étendues ſur un tapis verd. Un ruiſſeau couloit dans ces jardins ; l'eau en étoit agréable comme le nectar. Le verger étoit rempli d'oiſeaux ; leur ramage étoit touchant comme une belle muſique ſur des vers tendres. Quand nous quittâmes enfin ce lieu de délices, je vis mon ami remplir ſon ſein de toutes les ſortes de fleurs, & je lui dis : Tu ſais que la vie de ces fleurs paſſe dans un jour, pourquoi faire proviſion de tréſors ſi peu durables ? Il répondit : cela eſt vrai ; mais qu'ai-je à faire de mieux ? Je puis, lui dis-je, raſſembler des fleurs qui ne ſe flétriront jamais ; je les cueillerai dans le jardin des ſages. Mon ami m'entendit & jetta ſes fleurs. Alors nous diſcourûmes des mœurs des Rois, des mœurs des Religieux, du mérite de la continence, des avantages du ſilence, de la jeuneſſe & de l'amour, de la foibleſſe & de la vieilleſſe, de l'inſtitution des loix, du talent de la converſation. J'ai écrit mes penſées ; & mon livre eſt bon, s'il peut plaire au Souverain des Perſes, l'ornement du thrône & la gloire de la Religion, Aubuker fils d'Abu Naſſi.



J'ai ceſſé de vivre à la Cour & je me ſuis retiré dans la ſolitude, pour méditer long-tems ce que j'avois à dire. Les ſages de l'Inde reprochoient un jour au grand Buſurchumbur de faire trop attendre ſes paroles, & il leur répondit : Le tems que j'emploie à méditer ce que je dois dire, eſt pris ſur le tems où je me repentirois d'avoir parlé.

J'ai eu d'autres motifs de chercher la ſolitude. Si je vivois dans le palais du Prince où ſe raſſemblent les ſages & les hommes vertueux, aurois-je bonne grace d'y donner des leçons & des conſeils ? Bâtiſſez une haute tour au pied de la montagne d'Elvas, & la tour paroîtra petite : j'ai de belles fleurs ; mais elles ne brilleroient pas dans les jardins des Rois : on vante la beauté de la maîtreſſe de mon cœur ; mais on n'en diroit rien en Circaſſie.

Si mon travail eſt utile, je ne devrai ma ſécurité qu'à ma retraite. Si l'homme qui inſtruit les hommes vit avec eux, il les offenſe tous. Quand mon livre paroîtra, je ſerai mort au monde : & on ne fait point la guerre aux morts.

On



On demandoit au ſage Lokman de qui il avoit appris la ſageſſe : des aveugles, dit-il, qui ne poſent point le pied ſans s'être aſſuré de la ſolidité du terrein. J'ai obſervé avant de penſer, & j'ai penſé avant d'écrire. J'ai donné à cet ouvrage une partie précieuſe de ma vie, afin que ma mémoire ſoit honorée & que je ne meure point ſans avoir ſervi aux progrès de la vertu. Ce livre, fruit de mon repos & de ma ſolitude, a été achevé la ſix cent cinquante-ſixieme année de l'hégire ; & lorſqu'il a été achevé, j'en ai rendu hommage à Dieu & j'ai ceſſé de craindre la mort.

## FABLES DE SAADY.

### *Le Calomniateur.*

UN Calomniateur alloit perdre la vie,
Déja l'échaffaut eſt tout prêt,
Le Calyphe a dicté l'Arrêt,
Lorſqu'un des Grands de ſa Cour le ſupplie
De pardonner à l'infâme impoſteur ;
De deux mille dinars (*a*) dont il étoit porteur

(*a*) *Monnoie aſiatique du poids d'un ſequin de Ver*

E

Il accompagne ſa requête,
Il croyoit l'offre très-honnête;
Et plus d'un Calyphe en effet
Eût pris l'argent & n'en eût pas mieux fait.
Mais Monſtanged que l'or ne peut ſéduire,
A mon Courtiſan ſtupéfait
Adreſſe ces mots que j'admire :
Vas me chercher encor un homme auſſi méchant,
Qui comme celui-ci diffame l'innocence,
Je vais le faire expirer ſur le champ,
Et dix mille dinars ſeront ta récompenſe.

*Le Protecteur.*

Moins riche en tréſors qu'en ſcience
Aboulaina du Viſir Iſmaël
Etoit courtiſan éternel,
Suivoit par-tout ſon Excellence,
Soir & matin enyvroit Monſeigneur
Du doux nectar de la louange,
Lui trouvoit tout l'eſprit d'un Ange,
Et célébroit ſur-tout les vertus de ſon cœur.
L'idole cependant ſourde, aveugle & muette
Savouroit le menſonge & laiſſoit ſans pudeur
Aboulaina dans la diſette.
Sa fille un jour le voyant revenir
Triſte & chagrin de chez notre Viſir,



Eh bien, dit-elle, il eſt toujours de même ?
Ne lui peignez-vous pas votre indigence extrême ? . . .
J'en parle aſſez ſouvent, il n'écoute jamais....
Mais ne la voit-il pas à ce triſte équipage ?...
Il ne jette ſur moi que des regards diſtraits.
O mon pere ! en ce cas abjurez l'eſclavage ;
C'eſt à la fois votre opprobre & le mien :
Qui ne voit, qui n'entend & qui ne ſert à rien
N'eſt pas digne de notre hommage.

*La Reconnoiſſance.*

Un ſucceſſeur des Barmécides
Défendit à tous ſes ſujets,
Sous les peines les plus rigides,
De célébrer jamais leur nom & leurs bienfaits ;
Mais tous les jours plein de reconnoiſſance,
Mondir brava cette défenſe,
Et des fils de Barmac étala les hauts faits,
La ſageſſe & la bienveillance.
Aux pieds du Souverain Mondir eſt amené.
Je veux vous impoſer ſilence,
Dit le Calyphe au coupable obſtiné.





Prenez cet or, & déſormais je penſe
Qu'à moi ſeul votre eſprit borné
Ne s'occupera plus que de ma bienfaiſance.
Pardonnez, dit Mondir au Prince ſtupéfait,
Des enfans de Barmac je garde la mémoire,
Je vais même augmenter leur gloire,
Car je leur dois votre propre bienfait.

*Mahmoud.*

Dame Nature eſt ſinguliere,
Elle bâtit ſouvent un Roi, ſans réfléchir
Que c'eſt le cas d'embellir la matiere ;
Que le ſujet qui doit fléchir
Cherche dans l'œil du Prince un rayon de lumiere
Qui l'avertiſſe d'obéir :
Elle en fait quelquefois de laids outre meſure.
Témoin Mahmoud qui par haſard
Voyant dans un miroir ſa vilaine figure,
En alla bouder à l'écart.
De cette humeur on ignoroit la cauſe :
Son Grand-Viſir veut en être informé.
Ecoutez-moi, dit Mahmoud allarmé,
Voici naïvement la choſe :
Vous m'avez dit cent fois dans vos conſeils ſecrets
Que la face du Prince au cœur de ſes ſujets



Portoit une allégreſſe extrême :
Or je ne puis goûter ce bonheur précieux ;
A l'inſtant je me ſuis épouvanté moi-même,
Je dois effrayer tous les yeux.
Laiſſez, dit le Viſir, cette crainte inutile,
Songez à la vertu, c'eſt-là votre beauté.
Qui connoîtra votre difformité ?
De vos ſujets à peine un entre mille ;
Mais ſachez qu'ils connoîtront tous
Votre eſprit, vos mœurs & vôtre ame ;
Faites-les reſpecter, tous les cœurs ſont à vous.
Mahmoud que cet eſpoir enflamme,
Eſt juſte, chaſte, libéral ;
Il ne regrette plus ce don ſouvent fatal,
Dont le deſtin dédommage une femme.
Mahmoud fait des heureux, Mahmoud eſt adoré.
Si la vertu toujours charmante
Séduit par-tout notre cœur enyvré,
C'eſt ſur le thrône qu'elle enchante.

*Le Souhait.*

Sur le duvet mollement étendu,
Un Roi Perſan diſoit à ſon Eſclave :
Que le thrône a d'appas pour mon cœur éperdu !

Pourquoi faut-il que le tems qui me brave,
Dans ses décrets n'ait pas rendu
Ce doux plaisir toujours durable ?
Ce désir n'est pas raisonnable,
Répond l'amante ; on pourroit le passer,
S'il s'agissoit de la tendresse :
S'aimer sans fin, sans fin se caresser
Nous égaleroit presque à la divine espece.
Quant au bien de régner, croyez-moi, si le Ciel
Qui voit toujours le mieux dans tout ce qu'il ordonne,
Eût rendu par malheur ce plaisir éternel,
Je vous verrois sans sceptre & sans couronne,
Sujet soumis de ce prédécesseur
Qui le premier monta sur votre thrône ;
Vous n'auriez aujourd'hui l'Empire ni mon cœur.

*Le Roi malade.*

Un Roi souffroit une douleur horrible ;
Quoiqu'il eût vu cent Médecins
Qui tous avoient promis un remede infaillible.
On eut recours aux Mages, aux Devins
Ceux-ci pour se tirer d'intrigue, s'accorderent



A demander le fiel de quelque adolescent
Qui sur son corps eût offert en naissant
Une marque bisarre & qu'ils imaginerent.
Sans doute ils se flattoient, quelque peine qu'on prît,
Que le signe fatal bien couché par écrit,
N'existoit que dans leur idée.
L'espérance étoit mal fondée,
Le signe fut trouvé par d'odieux commis.
D'un pere intéressé l'argent obtint le fils
Qui portoit la marque donnée :
Voilà la victime amenée ;
Pour l'égorger le fer est prêt.
Qui dit Roi dit un pere, & le nôtre en effet
Ne put du malheureux voir terminer la vie,
Sans consulter auparavant
Et les Juges du temple & ceux de la patrie
Sur la répugnance qu'il sent
A voir sa santé rétablie
Par le trépas d'un innocent.
On délibere, on discute, on arrête
Que le salut d'un Monarque puissant
N'est pas trop payé d'une tête.
Le jugement fut lu devant l'adolescent
Qui, loin de craindre la tempête,
Se met à rire aux yeux du Prince languissant.
Le Roi veut savoir du jeune homme





La raison d'un rire imprévu.
Il le conjure, il le presse, il le somme
D'en dévoiler le motif inconnu.
Alors d'un ton & d'un air ingénu,
Au Monarque en riant il fait cette réponse :
Le sein d'un pere a servi de tout tems
D'asyle sûr à ses foibles enfans,
Et mon pere aujourd'hui me vend & me renonce
Protecteurs nés du malheureux,
Nos Magistrats sont faits pour sa défense ;
Et moi qui n'ai commis, je crois, aucune offense,
Je suis l'objet d'un arrêt rigoureux.
Depuis que vous régnez sur des sujets heureux,
Vous n'avez puni que le crime ;
Et cependant sans vous aimer moins qu'eux,
Je vais être votre victime.
Il faut en rire & se féliciter
D'abandonner le séjour de la terre.
Bientôt aux cieux que je vais habiter,
Je n'aurai rien à redouter
Des Rois, des Juges, ni d'un pere.
O mon fils, s'écria le Roi !
Je vois la vie avec indifférence,
Si pour calmer les maux qui s'acharnent sur moi,



Je dois immoler l'innocence.
Le jeune homme fut libre & comblé de bienfaits.
Le Roi souffrit avec moins de murmure,
Et puis fut quelque tems après
Guéri par la seule nature.
Pour terminer cette aventure,
Il eût fallu punir le pere & les Devins :
Je dirois presque aussi, sans la peur de déplaire
A gens dont par malheur on a souvent affaire
Les Cadis & les Médecins.



## ARTICLE VI.

LESSING *Kleinigkeiten. Francfort*, 1757, *in-8°*

« BAGATELLES ou Chansons de *Les-* » *sing*. Francfort, 1757, *in-8°*.

NOUS aurions dû peut-être nous borner à annoncer ce recueil, sans entreprendre de le faire connoître. S'il est un genre de Poésie qui soit réellement intraduisible, c'est sans contredit celui de la chanson. Les formes qui le caractérisent sont si tendres, si délicates, que pour peu qu'elles soient altérées, elles perdent tout leur agrément; la combinaison mélodieuse des élémens qui composent les mots, la place que ces mots occupent, leur mouvement & leur accord : tels sont les moyens fragiles dont le concours produit le charme qui leur est propre. Comment ce charme pourroit-il jamais être conservé dans la prose, elle qui trouble, bouleverse & détruit essentiellement le vers, elle qui ne ressemble pas plus à la



poésie que la marche ordinaire ne ressemble à la danse ?

Les formes qui regnent dans l'ode, dans l'épopée & dans le drame sont si sublimes, si brillantes & si robustes, que quelque atteinte qu'elles éprouvent, elles peuvent du moins conserver une partie de leur grandeur, de leur véhémence & de leur éclat; mais ici, où elle frappent à peine les sens, tant leur délicatesse est extrême, elles ne sont point susceptibles de dégradation : tout ce qui les altere les détruit nécessairement. On peut affoiblir les teintes du Carrache & du Guerchin; si vous tentez d'éteindre celles du Guide, surtout lors de la seconde maniere, elles disparoîtront comme une vapeur. Longin a donné des préceptes sur le sublime, Hermogene a écrit sur toutes les formes du style, ils n'ont rien prescrit ni l'un ni l'autre sur la *délicatesse* ; à peine ce dernier, tout subtil qu'il est, en a-t-il dit un mot en passant : en effet il n'est permis que de l'appercevoir, elle ne se laisse pas enchaîner. On peut appliquer à la *délicatesse* tout ce que nous avons dit autrefois de la *grace*.





Celui de tous les Poëtes que cette qualité distingue & caractérise le plus, c'est le doux, le tendre, l'inimitable Anacréon ; ses chansons respirent la simplicité, & cette simplicité est cent fois plus touchante que la parure la plus recherchée ; il semble que tout ce que dit ce Poëte aimable, ne peut ni ne doit se dire autrement ; il n'a point l'air d'avoir travaillé à ses ouvrages, ils lui sont venus tous faits & sont tombés sans effort de son cœur ; ses tableaux sont charmans, & l'on n'y sent ni palette ni pinceau. Il plaît, il intéresse, il enchante, sans qu'on puisse l'accuser d'avoir jamais eu recours aux prestiges de l'Art. Nous osons dire de ses vers ce qu'il dit lui-même des eaux d'une fontaine : ils *roulent la persuasion*. Il y a plus : lors même qu'il badine & qu'il semble ne vouloir que badiner, quand il demande des fleurs, prenez-y garde, c'est pour les jetter sur les vérités les plus importantes, c'est pour en orner le sein de la Philosophie.

Nous chercherions en vain cette délicatesse, cette simplicité touchante, ces graces ingénues dans nos chansons



françoises : notre langue à la vérité nous refuse les ressources qu'Anacréon puisoit abondamment dans la sienne. Condamnés à nous servir d'un instrument sourd & ingrat, il semble que nous ayons voulu nous dédommager à force d'art & d'esprit, de tout ce que nous nous trouvions dans la nécessité de perdre du côté des sens. Presque toutes nos chansons sont épigrammatiques. Qu'on y fasse bien attention, & l'on verra que dans celles mêmes qui passent pour les meilleures, notre premier hommage s'adresse communément à l'Auteur. Il faut excepter cependant certains couplets de Quinault, qui sont l'expression la plus naïve du sentiment & de la nature.

L'Auteur des chansons que nous allons traduire n'a pas pensé comme la foule des grands Poëtes qui illustrent aujourd'hui sa patrie ; il a mieux aimé monter sa lyre au ton de la lyre françoise qu'au ton de celle d'Anacréon. M. Lessing est cependant le Poëte favori de l'Allemagne : mais quelqu'honorables que soient pour nous & la façon de penser de M. Lessing & le préjugé de sa nation, nous ne balan-

cerons pas à lui préférer dans ce genre les Gleim, les Hagedorn & les Zacharie. Qu'avons-nous beſoin d'eſprit? Il y a trop long-tems qu'il empoiſonne & nos ouvrages & nos jugemens.

*A ma Lyre.*

RÉSONNE, ma lyre, que tes cordes animées par le plaiſir & par le vin, expriment la joie & l'amour.

Chanter les farouches Guerriers, chanter la vengeance & le carnage, eſt-ce là de l'enthouſiaſme? .... Non, c'eſt de la fureur.

Il eſt vrai, le Chantre héroïque recueille des lauriers: Eh bien, en vivra-t-il plus long-tems, & ſon nom en périra-t-il moins? Non.

Voyez comme il ſe tourmente, comme il s'agite, juſqu'à ce que plein de la divinité, il voie l'olympe ouvert, tandis qu'il ne voit pas la mort qui s'avance à grands pas!

Pendant ſa vie il s'enſévelit dans la méditation, pour vivre quand il ne ſera plus que cendre & pouſſiere.

Ah! louez ſon feu, il eſt digne de l'immortalité : quant à moi, quant à



ma lyre, ne nous louez que pour avoir chanté l'art de jouir du tems.

*La Certitude.*

SI je vivrai demain, c'eſt aſſurément ce que je ne ſais pas; mais ce que je ſais bien, c'eſt que ſi je vis demain, très-certainement je boirai.

*La force du Vin.*

LE vin eſt plus fort que l'eau : ſes ennemis même en conviennent. L'eau renverſe les maiſons, elle fait tomber les chênes, pourquoi donc s'étonner que le vin m'ait jetté par terre?

*Le Sommeil.*

TANDIS qu'un avare mon voiſin s'allarme, s'inquiete & veille ſans ceſſe ſur ſon tréſor, je bois, je me réjouis & je chante tes louanges, ô Bacchus! Alors la ſoif me quitte & le chagrin s'enfuit. Mais ſans toi, doux ſommeil! ſans toi, ma ſoif ne reviendroit plus; & ſi je n'étois plus altéré, je ne boirois plus de vin. O ſommeil, que de biens tu fais ſur la terre!



*Le Tonnerre*

ENTENDS-tu gronder le tonnerre? Oui, je l'entends : vîte qu'on ôte le vin d'ici! Quoi, ne plus boire? Non, mon ami, non; il faut gémir & ſe proſterner humblement à terre. Comment! n'as-tu pas honte de trembler? Un buveur a la conſcience nette. Il tonne : eh bien, bois & jette les yeux ſur moi & non pas ſur les éclairs qui ſerpentent dans les nues.

La crainte fuit à l'aſpect de l'yvreſſe; le verre renferme le courage & la gaieté; pourquoi nous laiſſer abattre? Allons, ami, buvons & prends du cœur.

Bon cela! vuide encore une fois le verre. C'eſt aux buveurs d'eau de trembler. Jupiter eſt juſte, il châtie la mer: lanceroit-il ſes carreaux ſur ſon nectar?

*La Mort.*

HIER, mes amis, pourrez-vous le croire! hier pendant que je m'amuſois avec le jus de la grappe (repréſentez-vous ma frayeur), la mort vint me trouver.



Le ſquelette affreux leve ſa faulx & me dit d'un ton menaçant : Meurs, ſerviteur de Bacchus, meurs; tu as aſſez bu.

O mort, lui dis-je les larmes aux yeux! pourquoi veux-tu m'enlever de deſſus la terre? Bois plutôt un coup avec moi; tiens, voilà du vin excellent que je te préſente.

La mort prit le verre en ſouriant; & après l'avoir vuidé à la ſanté de ſa couſine la peſte, elle le remit d'un air ſatisfait ſur la table.

J'étois tranſporté de joie, je me croyois déja hors de tout danger, lorſque renouvellant ſes menaces : inſenſé, me dit-elle, crois-tu que je te tienne quitte pour ton verre de vin?

O mort, m'écriai-je alors d'un ton lamentable! je voudrois bien me faire Médecin dans ce monde; laiſſe-moi vivre, je te promets la moitié de mes malades.

A la bonne heure, dit-elle : en ce cas tu peux vivre; mais ſois-moi toujours attaché. Vis juſqu'à ce que tu ſois las d'aimer & de boire.

Oh, que ces mots flatterent agréa-

blement mon oreille ! O mort ! tu m'as donné un nouvel être.

Je vais donc vivre éternellement, car c'eſt à toi, Bacchus, que je l'ai juré : l'amour & le vin feront éternellement mes délices.

*Le Tremblement de terre.*

AMI, ſoutiens-moi ! je ne ſaurois marcher. D'où vient que tu chanceles ? Viens, je vais te conduire. Ah mon ami ! doucement. Quoi, tu bronches ! tu tombes ! attends, je vais te relever. Eh, je tombe moi-même ! Vois-tu comme ces murs chancelent, vois-tu ſauter la table & les bouteilles ? Prends donc garde, ce verre va ſe briſer.

Ciel ! bientôt nous ne boirons plus, nous ne vivrons plus ! Ne ſens-tu pas les ſecouſſes du tremblement de terre ? C'eſt fait de nous, nous allons ſubir le deſtin de Lima ! Ami, faut-il que ce vin périſſe auſſi avec nous, ce vin deſtiné à être bu aujourd'hui ? Non, je ne veux pas qu'on ait ce crime à m'imputer. Ami, tu ne le voudrois pas non plus ; car dans les derniers momens de ſa vie on aime bien à rem-



plir ſes devoirs. Regarde, voilà déja une maiſon qui s'écroule ! en voilà une autre de renverſée. Allons, il faut ſe dépêcher, partageons ce flacon. Vîte, vîte ! acheve de boire.

LE TILLEUL.

*Par M. Zacharie.*

(*a*) O tilleul majeſtueux que Lucile vient ſouvent viſiter dans la ſoirée, lorſque cherchant un doux repos, elle veut, à la fraîcheur de ton ombrage, attendre la nuit qui s'approche ! Ah, puiſſent tes rameaux reſpectés des aquilons, n'être agités que par les doux zéphirs dont les aîles légeres répandront dans les airs le parfum de tes fleurs.

La timide Lucile ſe plaît à te contempler : elle eſt ta voiſine, elle n'aime

(*a*) Ces chanſons ſont, comme les nôtres, compoſées de couplets de meſure égale & de vers rimés maſculins & féminins. Toute la différence qu'il y a, c'eſt qu'elles ont un rithme conſtant & reſſenti qui quelquefois eſt compoſé du trochée & du dactile, mais preſque toujours de l'ïambe.



que ton ombrage. Combien de fois n'a-t-elle pas admiré ta verdure fleurie & loué l'épaiſſeur de ton feuillage !

Dès que les premiers rayons du ſoleil commencent à colorer le ſommet des montagnes, tous les oiſeaux te ſaluent par leurs concerts mélodieux : alors Lucile, l'aimable Lucile mêle ſa voix à leurs accens ; & lorſque le Laboureur courbé ramene lentement à ſa cabane ſes chevaux harraſſés, il te ſalue auſſi par des chanſons ruſtiques.

Mais déja la nuit obſcure s'approche en ſilence de nos tranquilles demeures, déja la verdure de ces arbres élevés commence à ſe rembrunir, & les prés altérés s'abreuvent de roſée. Arbre fortuné, répands dans les airs tes parfums les plus doux ; que portés vers la fenêtre de Lucile, ils flattent ſes ſens aſſoupis & l'avertiſſent que tu lui ſouhaites un doux repos.

LA LYRE.

*Du même Auteur.*

ECHO de mes tendres plaintes,



ma fidelle lyre ! après tant de jours malheureux, elle eſt enfin venue cette nuit fortunée, le terme de mes douleurs. Accords touchans, accords ſenſibles, obéiſſez-moi, aidez à diſſiper les traces de mes ſouffrances....Ah, que dis-je ! arrêtez, laiſſez-moi mes allarmes, laiſſez-moi ma langueur.

Lorſque je paroiſſois livré au déſeſpoir, j'aimois encore ma douleur ; & lorſque dans la ſolitude je verſois des larmes, c'étoit avec plaiſir que je les répandois. Charmes d'un monde turbulent, vains & pénibles amuſemens ; valez-vous cette douce triſteſſe ?

Organe de mon amour, ô ma lyre ! fais éclore des ſons harmonieux, mépriſe les loix que l'Art t'a données, égare-toi avec mes penſées, ſois douce comme ma tendreſſe, exprime ma langueur, & que tes accens mélodieux, par des effets inconnus juſqu'ici, annoncent le Dieu qui les inſpire.

### LE ROSSIGNOL.

*Par le même.*

CHANTRE aimable de la nuit, tendre roſſignol, comme tes accens ſont plaintifs ! que t'eſt-il donc arrivé ? Ah ! je crois que tu es amoureux.

Hélas ! cher petit oiſeau, j'aime auſſi, j'aime comme toi, & j'ai fui loin de la ville pour venir dans cette ſolitude pleurer une fois en liberté.

Que dans cette ville tout m'importune ! ils ſont toujours gais, ils veulent toujours rire, ils voudroient me contraindre à rire avec eux ; mais je me ſuis échappé, mais je ſuis venu près de toi.

Viens donc, viens te plaindre avec moi : que tes plaintes ſont tendres ! que tes ſoupirs ſont touchans ! Tu demandes, n'eſt-il pas vrai, ta compagne chérie que l'Oiſeleur t'a enlevée ?

Hélas ! le deſtin me ſépare auſſi de mon amante : mais vois, petit oiſeau,



vois combien tu es plus heureux que moi ; tu as des aîles, tu peux voler vers la tienne.

Ah ! ſi comme toi j'avois des aîles, je ne reſterois pas triſtement couché ſur ce gazon, je n'arroſerois pas de mes larmes le pied de cet ormeau ; ah ! ſi comme toi j'avois des aîles, j'aurois déja volé près de mon amante.

### LE MAY.

*Par M. Hagedorn.*

DÉJA le roſſignol entonne ſa chanſon mélodieuſe ; déja la ſérénité des jours annonce la jeuneſſe de l'année. L'alouette s'éleve & chante, les étourneaux voltigent en babillant, & les cicognes errantes font retentir les airs de leurs cris tumultueux.

Voyez quelle allégreſſe font éclater les troupeaux & les Bergers ! Comme la terre eſt riante & fleurie ! comme toute la création eſt joyeuſe ! Sur ce rameau deux colombes ſe donnent mille baiſers ; là le moineau libertin ſautille,



ici le canard ſe joue dans l'onde qu'il a troublée.

Zéphir & Flore renouvellent leur union. Couple bien aſſorti ! le changement fait ſa loi. Zéphir aime la variété dans ſes careſſes, Flore dans ſes couleurs. Jamais la jalouſie n'a troublé leurs plaiſirs.

Maintenant les plantes ſont couvertes de fleurs, les arbres ſont revêtus de feuillages, la forme affreuſe de l'hyver a diſparu, les ſources jailliſſent en gazouillant, les ruiſſeaux arroſent en ſerpentant les prés, les champs & les bois.

Que le ſouffle du zéphyr eſt amoureux & doux ! comme il échauffe & ranime les collines, les vallons & le rivage ! La jeuneſſe folâtre reſſent un trouble ſecret qui l'enflamme & l'agite : elle entend la voix du plaiſir.

Mais je vois tous nos Bergers ſortir en ſe tenant par la main. Accourez, le hautbois vous appelle, accourez, danſeurs agiles, foulez d'un pied lege



l'herbe tendre & fleurie, & ſur vos bras robuſtes élevez & balancez la Bergere timide.

Tel autrefois le Romain nerveux & martial embraſſoit les Sabines délicates. O hameaux ! ô campagnes ! réjouiſſez-vous, brillez en dépit des villes. Eh ! rien peut-il égaler la gaieté de nos champs ?

### LA BELLE ENDORMIE.

*Par M. Zacharie.*

LA Divinité qui préſide au repos, la tranquille Nuit s'élevoit en ſilence du ſein de la mer d'Occident ; nul hautbois, nul chalumeau n'interrompoit les échos par des ſons amoureux, & la lune répandoit ſur la plaine une pâle clarté.

Le Dieu qui m'inſpire me ramena près de ma jeune maîtreſſe. Souvent j'avois vu dans ſes regards l'amour prêt à vaincre la fierté, & toutefois je n'avois pas encore haſardé de demander un baiſer.

Elle étoit nonchalamment couchée

ſur un lit de gazon ; mais enchaîné par l'habitude de craindre, je n'oſai m'approcher d'elle, quoique ſes joues colorées & ſa bouche vermeille euſſent réveillé toute l'ardeur de mes deſirs.

Jamais les zéphyrs folâtres n'ont ſouri plus agréablement ; jamais la Reine des fleurs, couchée ſur un lit de roſes, n'étala plus de charmes, & jamais le ciel favorable ne fit briller une plus douce ſérénité.

Ah, me dis-je à moi-même ! ſi dans cet inſtant tu ne ravis un baiſer, tu n'en goûteras jamais les délices. Déja je m'avançois, mais hélas ! elle s'éveilla. Quel plus grand malheur pouvois-je éprouver ? Car, il n'en faut point douter, jamais, non, jamais elle ne s'endormira plus à propos, jamais le ſommeil ne ſervira mieux mes deſirs.

### LA NUIT.

*Par le même.*

(*a*) Le terme conſtant & deſiré de

(*a*) Il eſt aiſé de voir que cette ode eſt



tant de jours de douleur, l'obſcure nuit eſt enfin venue : ô mon ame ! profite de ſes ténebres, pleure, ſoupire ; cette nuit, cette heure eſt peut-être la derniere.

Les tourmens, les plaintes que l'on renferme en ſoi-même, ſe gravent dans notre cœur en cicatrices profondes & lui font payer par des larmes de ſang celles que nos yeux n'oſent répandre.

Maintenant que je ne vois plus autour de moi ces témoins importuns de ma triſte exiſtence, je veux me livrer à toute ma douleur ; car ce n'eſt qu'en ſe raſſaſiant d'elle-même, qu'elle peut ſe ſoulager.

Peut-être le ſommeil ne me refuſera-t-il plus ſes pavots, lui qui ſouvent me fuyoit encore lorſque l'aurore colorant nos collines, venoit frapper mes yeux inondés de larmes.

Hélas ! je l'appelle, je l'implore ſans

une imitation du commencement de la premiere Nuit d'Young. En général les Allemands liſent beaucoup les Anglois.





ceſſe ; mais, ſemblable aux faux amis, il ne fréquente que les mortels fortunés & ne viſite point des yeux mouillés de pleurs.

Mais déja les clartés du jour ont triomphé des ombres de la nuit. Où es-tu donc, Dieu du ſommeil ? Mais il vient, il s'approche & ferme pour la premiere fois des paupieres humides.





## ARTICLE VII.

*VIDA do Infante D. Henrique, eſcrita e dedicada à Majeſtate Fideliſſima de el Rey D.* Joſeph I. *par Candido Luſitano. Lisboa*, 1758.

« VIE de l'Infant D. Henri, dédiée » à Sa Majeſté Très-Fidelle le » Roi D. *Joſeph I.* &c. Lisbonne, » 1758 ».

PEU de Princes ſe ſont montrés auſſi dignes du ſouvenir & de l'admiration des hommes que Don Henri, cinquieme fils de D. Jean I. Roi de Portugal. Cependant juſqu'à aujourd'hui ſes actions étoient preſqu'ignorées : éparſes dans une multitude de volumes, à peine frappoient-elles l'œil du Lecteur : un Portugais jaloux de la gloire de ce Prince & de celle de ſa nation, vient enfin de les recueillir, ces actions, de les préſenter ſous un ſeul point de vue & d'en former un tableau très-intéreſſant.

Henri naquit dans la ville de Porto,

le 4 de mars 1394. Ce Prince dont la Reine ſa mere voulut former elle-même l'éducation, annonça dès ſon enfance les grandes qualités dont l'avoit doué la nature. Sa raiſon étoit à peine développée, qu'il montra le goût le plus vif pour les Sciences & une paſſion extraordinaire pour la gloire. Il partagea tous ſes momens entre l'étude & les exercices militaires.

Parvenu à un âge plus avancé, il témoigna au Roi ſon pere le deſir qu'il avoit d'être armé Chevalier. L'uſage étoit de faire cette cérémonie ſous les yeux de l'ennemi, après quelque action d'éclat; mais comme le Portugal jouiſſoit alors d'une paix profonde, le Monarque, pour répondre à l'empreſſement de ſon fils, imagina de donner des fêtes accompagnées de joûtes & de tournois, où ſeroient invités les plus fameux Chevaliers tant Portugais qu'étrangers.

D. Henri fut très-ſenſible à la complaiſance du Roi ſon pere; mais il rejetta un expédient trop peu conforme à la hauteur de ſon ame. L'honneur qu'il ambitionnoit, il vouloit le mériter en ſe ſignalant contre les ennemis



de la patrie. Dans cette vue il propoſa à ſon pere de s'emparer de la ville de Ceuta, occupée alors par les Maures. Le Roi céda aux inſtances de ſon fils & conſentit à cette entrepriſe. Malgré la poſition très-avantageuſe de cette ville, ſituée à l'entrée du détroit de Gibraltar, entre ſept montagnes qui la défendent; D. Henri ne douta pas un moment qu'elle ne fût bientôt aſſujettie à la domination portugaiſe: ſon eſpérance ne fut pas trompée. On a dit que ſouvent le ſuccès ſuit l'audace; il falloit dire que ſouvent l'audace produit le ſuccès. Secondé par l'Infant D. Edouard ſon frere, Henri en moins de vingt-quatre heures emporta la ville l'épée à la main & ſe rendit maître du château. De retour de cette expédition glorieuſe, ce Prince fut armé Chevalier. Le Roi qui en fit la cérémonie à Tavira dans le mois de ſeptembre de l'année 1415, le fit en même tems Duc de Viſeu & Seigneur de Covilhan.

Notre Auteur a diviſé ſon hiſtoire en quatre livres: il parle dans le ſecond, de deux autres voyages que D. Henri fit en Afrique. Le premier fut





pour ſecourir Ceuta, aſſiégé par les Maures; mais le ſeul bruit de ſon arrivée diſſipa l'armée ennemie. Alors ce Prince voulut tourner ſes forces contre Gibraltar, lorſqu'une groſſe tempête & enſuite une lettre du Roi qui le rappelloit en Portugal, le forcerent à renoncer à ce deſſein. Son autre voyage eut pour but la priſe de Tanger, & fut bien moins heureux. Il faut lire dans l'ouvrage même les prodiges de valeur que D. Henri & les Portugais firent à ce ſiege; ils ſe virent cependant contraints de le lever, & le Prince emporta avec lui la douleur de laiſſer entre les mains des Maures l'Infant D. Ferdinand ſon jeune frere, qu'il avoit été forcé de leur donner pour garant d'un traité que les perfides ne tarderent pas à rompre.

D. Henri ne s'occupa plus qu'à réaliſer les vaſtes projets qu'il méditoit depuis long-tems: il ſentit qu'il falloit d'abord diſſiper les terreurs paniques qui juſqu'alors avoient empêché les Navigateurs de doubler le cap Bojador ſur la côte d'Afrique; non-ſeulement, pour cet effet il ſe livra tout entier à l'étude des Mathémati-



ques & de la Géographie, mais il fit venir de différens endroits de l'Europe les hommes les plus capables de lui fournir les éclairciſſemens dont il avoit beſoin; il fonda dans l'anſe du Promontoire ſacré au royaume d'Algarve, comme dans un lieu très-propre pour ſes obſervations, à cauſe de l'extrême élevation de ce cap, une ville qu'il nomma *Terca-Nabal*, & qui a pris dans la ſuite le nom de *Sagres*. En un mot il ne négligea rien de ce qu'il jugea propre à faire réuſſir ſes grandes vues: la découverte de pluſieurs iſles & de trois cens ſoixante-dix lieues de côte, depuis le cap Bojador juſqu'à la Sierre-Lionne, fut le fruit de ſon courage, de ſes recherches, de ſes dépenſes & de ſes travaux.

Nous n'entrerons point dans le détail de ces expéditions: on les trouve décrites dans d'autres ouvrages.

L'Auteur fait encore mention d'un troiſieme & dernier voyage que l'Infant D. Henri fit en Afrique. Les Mahométans ayant enlevé le ſceptre à Conſtantin Paléologue, Empereur d'Orient, le Pape Callixte III. écrivit en 1455 à tous les Princes chrétiens, pour

les engager à réunir leurs forces contre leurs ennemis communs. D. Alphonse V. qui occupoit alors le trône de Portugal, promit au Pontife douze mille hommes, & fit en conséquence des préparatifs dont l'objet fut détruit par la mort du Pape, arrivée peu de tems après. Cependant le Monarque qui avoit déja ses ports pleins de vaisseaux bien pourvus de munitions & une armée en bon état, ne voulut pas avoir fait inutilement des dépenses si considérables; il proposa à Dom Henri le siege de Tanger : l'Infant à qui il tardoit de trouver l'occasion de réparer le seul revers qu'il eût éprouvé, n'eut garde de s'opposer à cette résolution; mais le Roi ayant jugé à propos, sur des représentations qui lui furent faites, d'assiéger plutôt Alcacer-Seguer; parce que la prise de cette place facilitoit celle de Tanger, il partit avec une flotte de deux cens vingt voiles & vingt mille hommes de débarquement. L'Infant D. Henri l'accompagna; & ce fut à son intelligence & à sa valeur qu'on dut encore la réduction de cette place qui fut emportée d'assaut.

Tout couvert de gloire, D. Henri



retourna se renfermer dans sa retraite & reprit ses anciennes occupations. Il voulut découvrir le continent du Cap Vert & chargea en 1460 Antoine de Nolle, Gentilhomme Génois, de cette importante expédition : mais tout le fruit de ce voyage fut la découverte d'une isle qu'Antoine de Nolle nomma *Saint Jacques & Saint Philippe*, pour l'avoir abordée le jour de ces deux Saints; quoique d'anciens Ecrivains prétendent qu'il reconnut encore le même jour deux autres isles qui reçurent de lui le nom, l'une de *Bonne-vue*, & l'autre de *May*.

Cette expédition fut la derniere qui se fit par ordre de l'Infant D. Henri. Ce Prince mourut le 13 de novembre de la même année, âgé de 67 ans. Quarante jours avant sa mort il avoit adopté l'Infant D. Ferdinand son neveu, & il lui avoit fait présent des isles *Tercare* & *Gracieuse*.

L'Infant Dom Henri, Duc de Viseu, Seigneur de Covilla, & Grand-Maître de l'Ordre de Christ, étoit d'une taille ordinaire; mais la nature a formé peu d'hommes aussi robustes. Sa grosseur, proportionnée à sa gran-





deur, ne prenoit rien sur son adresse & son agilité; il excelloit dans toutes les sortes d'exercice. Il avoit les cheveux un peu hérissés, mais il étoit d'une belle figure, & la blancheur de son teint ajoutoit encore à la beauté de ses traits; son air grave & imposant inspiroit une sorte de crainte à ceux qui n'étoient pas accoutumés à lui parler; mais il n'avoit qu'à ouvrir la bouche, & les personnes les plus timides étoient rassurées & même enhardies.

Les Dieux, dit un ancien, nous ont vendu la gloire au prix du travail & de la peine. Dom Henri acheta la sienne par quarante années d'application & de constance. Il médita les plus grands projets, il s'occupa des moyens propres à les réaliser; il dissipa les terreurs superstitieuses qui en empêchoient l'exécution; il méprisa les murmures du peuple : c'est ainsi qu'il parvint à raffermir, à étendre la puissance du Portugal & à creuser le premier la source des richesses que partagent & se disputent aujourd'hui les nations de l'Europe. Il réunit toutes les vertus qui font le héros, le grand homme & le sage. Il cultiva les



sciences & récompensa les Savans; il étudia la Philosophie des mœurs, il les respecta & les fit respecter; son palais fut appellé l'*Ecole de la vertueuse Noblesse*.

Quelques-uns l'ont blâmé de n'avoir pas embrassé le parti du Régent, son frere, lorsqu'il fut disgracié (*a*); mais au fond cette conduite n'a pu être regardée que comme un trait de

(*a*) L'Infant D. Pierre avoit été déclaré par les Etats Régent du royaume pendant la minorité du Roi D. Alphonse V. son neveu, au préjudice de la Reine Léonore, sa belle-sœur, avec qui elle eut à cette occasion de grands demêlés. Quoiqu'il mariât dans la suite Elisabeth sa fille à son pupille, ses ennemis indisposerent tellement le gendre contre le beau-pere, que celui-ci qui s'avançoit vers Lisbonne avec une escorte de quinze cens hommes, à dessein de venir se justifier, fut investi sur les bords de la riviere d'Alfarobeira par une armée de trente mille combattans qui avoient le Roi à leur tête, & fut tué d'un coup de fleche en se défendant. L'Infant D. Henri ayant obtenu dans la suite, quoiqu'avec beaucoup de peine, la permission de transférer ses ossemens au monastere royal de la Bataille, en fit la cérémonie à grands frais & avec une pompe qui prouvoit son amour pour ce frere.

prudence. D'autres le taxent d'avoir moins consulté les mouvemens de la nature que les intérêts de sa propre gloire, lorsqu'il s'opposa à ce que Tanger fût restitué à l'ennemi, quoique ce fût là le seul moyen de racheter l'Infant Dom Ferdinand; mais devoit-il sacrifier le bien de l'Etat à celui de son frere, pour la liberté duquel il avoit d'ailleurs offert plusieurs fois sa propre personne? Enfin on l'accuse d'avoir porté l'attachement à ses idées jusqu'à l'opiniâtreté; mais cette prétendue opiniâtreté n'étoit autre chose qu'une fermeté vraiment héroïque, & appuyée sur des lumieres & des connoissances supérieures.

Cette Histoire nous a paru bien faite & sur-tout très-bien écrite; nous n'avons qu'un reproche à faire à l'Auteur, c'est d'avoir donné aux vertus religieuses de son héros une tournure que certainement elles n'avoient pas. Dom Henri étoit plein de religion, mais il savoit que la piété des Rois & des Princes ne doit pas être celle d'un Hermite.





## ARTICLE VIII.

### *LATHMON*, *Poëme Erse.*

CE petit Poëme est tiré de la nouvelle collection de Poésies en langue Erse, que nous avons annoncée dans notre dernier Journal, page 50. En voici le sujet:

Lathmon, fils de Nuath, Prince Breton, profitant d'un voyage de Fingal en Irlande, fait une descente à Morven & s'avance jusqu'à Selma qui étoit le palais du Roi. Fingal arrive en même tems, & Lathmon se retire sous une colline où son armée est surprise pendant la nuit, & lui-même est fait prisonnier par Oscian fils de Fingal, & Gaul fils de Morni. On pourra remarquer que cet exploit d'Oscian & de Gaul ressemble beaucoup au bel épisode de Nisus & d'Euryale, dans le neuvieme livre de l'*Enéide*.

O Selma! le silence regne dans tes murs; nul son ne retentit dans les fo-



rêts de Morven (*a*); on n'entend que le bruit des vagues qui se brisent sur la côte; le soleil darde en silence ses rayons sur la plaine. Les filles de Morven s'avancent comme l'arc de la pluie; elles tournent les yeux vers la verte Ullin (*b*), pour appercevoir les voiles blanches du Roi. Il avoit promis d'être de retour, mais les vents du Nord se sont élevés (*c*).

Qui descend de la colline d'Orient, semblable à un torrent ténébreux? C'est l'armée de Lathmon. Il a appris l'absence de Fingal; il se confie sur le vent du Nord; son ame étincele de joie. Pourquoi viens-tu, Lathmon? Les puissans ne sont pas dans Selma.

(*a*) Toute la partie du Nord-Ouest de l'Ecosse portoit vraisemblablement autrefois la dénomination de *Morven*, qui signifie *une chaîne de très-hautes montagnes.*

(*b*) C'est aujourd'hui la province d'Ulster en Irlande.

(*c*) Ce premier paragraphe est en vers de mesure lyrique, qui paroissent avoir été chantés au son de la harpe, pour servir de prélude à la partie narrative du Poëme, laquelle est en vers héroïques.



Pourquoi viens-tu avec la pointe (*a*) de ta lance en avant? Les filles de Morven combattront-elles? Mais arrête, ô torrent redoutable, suspens ta course! Lathmon n'apperçoit-il pas ces voiles? Pourquoi t'évanouis-tu, Lathmon, comme le brouillard du Lac? Mais la tempête impétueuse est derriere toi; Fingal suit tes pas.

Le Roi de Morven se réveilla en sursaut, comme nous roulions sur l'onde bleuâtre. Il porta la main à sa lance & les héros se leverent autour de lui. Il avoit vu ses ancêtres (car ils lui apparoissoient souvent dans ses songes, lorsque l'épée de l'ennemi étoit levée sur ses états), & la guerre répandit ses ténebres devant nous.

Où as-tu fui, ô vent, s'écria le Roi de Morven? Fais-tu entendre tes mugissemens dans les cavernes du Sud? Poursuis-tu la pluie dans d'autres climats? Pourquoi ne viens-tu pas enfler

(*a*) Dans ce tems-là, lorsqu'un Guerrier qui débarquoit dans une terre étrangere, tenoit la pointe de sa lance en avant, il annonçoit qu'il venoit comme ennemi; s'il portoit la pointe derriere lui, c'étoit un signe d'amitié.

mes voiles & agiter la surface bleue de mes mers ? L'ennemi est sur les terres de Morven, & le Roi est absent. Que chacun s'arme de sa cuirasse; que chacun saisisse son bouclier : étendez toutes vos lances sur les vagues ; que toutes les épées sortent du fourreau. Lathmon (*a*) est devant nous avec son armée, lui qui a fui devant Fingal dans les plaines (*b*) de Lona ; mais il revient semblable à un torrent qui s'est grossi dans sa course, & dont le mugissement retentit entre nos collines.

Telles furent les paroles de Fingal. Nous entrâmes dans la baye de Carmona. Oscian monta la colline, & frappa trois fois son bouclier arrondi. Le rocher de Morven répeta le son, & les biches s'avancerent en bondissant.

(*a*) On sait par la tradition historique, que Fingal ne revint d'Irlande que parce qu'il avoit reçu la nouvelle de l'invasion de Lathmon. Le Poëte suppose, pour rendre son sujet plus merveilleux, que Fingal apprend cette nouvelle par une révélation de ses ancêtres.

(*b*) Ceci fait allusion à une victoire déja remportée sur Lathmon par Fingal.



Les ennemis se troublerent à ma présence, & rassemblerent leur troupe ténébreuse ; car je m'arrêtai, comme un nuage sur la colline, fier des armes de ma jeunesse.

Morni (*a*) étoit assis sous un arbre, près des eaux bruyantes de Strumon. Ses cheveux sont blanchis par la vieillesse ; il s'appuye sur son bâton. Le jeune Gaul est auprès, écoutant le récit des batailles de la jeunesse du héros. Souvent il se levoit, dans l'ardeur de son ame, transporté des hauts faits de Morni.

Le vieillard entendit le son du bouclier d'Oscian ; il reconnut le signal du combat ; il tressaillit. Ses cheveux gris se partagent sur son dos ; il se rappelle les actions des tems passés. Mon fils, dit-il à Gaul aux beaux cheveux, j'entens les sons de bataille. Le Roi de Morven est revenu ; on entend le

(*a*) Morni étoit Chef d'une tribu nombreuse, dans le tems de Fingal. Combal, pere de Fingal, fut tué dans une bataille contre la tribu de Morni ; mais elle fut subjuguée ensuite par la valeur & la prudence de Fingal. Ces deux héros paroissent fort unis dans ce Poeme.



signal de la guerre. Va dans le palais de Strumon, & apporte à Morni ses armes. Apporte les armes que mon pere portoit dans sa vieillesse, car mon bras commence à défaillir. Prens aussi ton amure, ô Gaul, & cours au premier de tes combats. Que ton bras t'éleve à la renommée de tes peres ; & que ta course au champ de bataille soit comme le vol de l'aigle ! Pourquoi craindrois-tu la mort, ô mon fils ? Les vaillans tombent avec gloire, & la renommée repose sur leurs cheveux blancs. Ne vois-tu pas, ô Gaul, combien les pas de ma vieillesse sont honorés ? Morni s'avance & les jeunes gens vont au-devant de lui, & suivent de l'œil ses pas avec un silence mêlé de plaisir. Mais je n'ai jamais fui le danger, mon fils. Mon épée étinceloit à travers les ténebres de la bataille. L'étranger se fondoit devant moi ; les puissans étoient renversés en ma présence.

Gaul apporta les armes de Morni ; le vieux guerrier se couvrit de fer. Il prit dans sa main la lance qui avoit été souvent teinte du sang des vaillans. Il marcha vers Fingal ; son fils



suivoit ses pas. Le fils de Comhal (Fingal) se réjouit de voir ce guerrier s'avancer avec les cheveux de la vieillesse.

Roi du bruyant (*a*) Strumon, dit Fingal dans sa joie naissante, est-ce toi que je vois en armes lorsque la force t'a abandonné ? Souvent Morni a brillé dans les combats, semblable au rayon du Soleil levant, lorsqu'il disperse les nuages orageux de la colline, & rend la paix aux plaines brillantes. Mais pourquoi ne cherches-tu pas le repos dans ta vieillesse ? Ta renommée est consacrée dans nos chants. Le peuple te regarde & bénit le départ de Morni. Pourquoi n'as-tu pas cherché le repos dans ta vieillesse ? car l'ennemi s'évanouira devant Fingal.

Fils de Comhal, répondit le vieux guerrier, la force de mon bras m'a abandonné. J'essaye de tirer l'épée de ma jeunesse, mais elle reste dans sa place. Je jette le javelot, mais il n'atteint pas jusqu'au but, & je sens le poids de mon bouclier. Nous nous flétrissons comme l'herbe de la monta-

(*a*) Ruisseau dans le voisinage de Selma.

gne, & notre force ne revient plus. J'ai un fils, ô Fingal, ſon ame ſe complaiſoit dans les exploits de la jeuneſſe de Morni; mais ſon épée n'a pas encore été tirée contre l'ennemi, & ſa réputation n'eſt pas commencée. Je viens avec lui au combat, pour guider ſon bras. Sa renommée ſera un ſoleil qui éclairera le moment ténébreux de mon trépas. O, que le nom de Morni ſoit oublié parmi le peuple! qu'en me voyant déſormais les héros diſent ſeulement; « regardez le pere » de Gaul ».

Roi de Strumon, répondit Fingal, Gaul tirera l'épée dans la bataille; mais il la tirera devant Fingal; mon bras défendra ſa jeuneſſe. Mais, toi, vas te repoſer dans Selma, & là attens le récit de nos exploits. Fais jouer de la harpe, & que la voix du Barde retentiſſe, afin que ceux qui tomberont ſe réjouiſſent dans leur renommée, & que l'ame de Morni brille de joie.... Toi, Oſcian! tu as combattu dans les batailles; ta lance eſt rougie du ſang des étrangers. Marche avec Gaul dans la mêlée, mais ne vous écartez pas des côtés de Fingal, de crainte que l'en-



nemi ne vous trouve ſeuls, & que la renommée de l'un & de l'autre ne périſſe à la fois.

Je (*a*) vis Gaul couvert de ſes armes, & mon ame ſe mêla à la ſienne; car le feu de la bataille étoit dans ſes yeux. Ses yeux ſe tournoient avec joie vers l'ennemi. Nous nous dîmes en ſecret les paroles de l'amitié, & nous fîmes briller enſemble l'éclair de nos épées; car nous les tirâmes derriere la forêt, & nous eſſayâmes la force de nos bras dans le vuide de l'air.

La nuit deſcendit ſur Morven. Fingal étoit aſſis à la lumiere (*b*) du chêne.

(*a*) C'eſt Oſcian, fils de Fingal, qui eſt l'auteur de ce Poëme, & c'eſt lui qui raconte. Le contraſte entre le diſcours des vieux & des jeunes héros eſt ſenſible. Le mouvement de ceux-ci qui tirent leurs épées & les agitent dans l'air, exprime admirablement l'ardeur de deux jeunes Guerriers impatiens d'éprouver leur courage.

(*b*) Ceci fait alluſion à une coutume qui s'eſt conſervée juſques dans ces derniers tems dans le Nord de l'Ecoſſe. On brûloit à chaque fête publique un large tronc de chêne que l'on appelloit *le tronc de la fête*. Le tems avoit rendu cette cérémonie ſi reſ-



A ſes côtés étoit Morni avec ſes cheveux gris & flotans. Leur diſcours roula ſur les tems paſſés, & ſur les actions de leurs ancêtres. Trois Bardes jouoient en même tems de la harpe, & Ullin étoit près d'eux qui joignit ſa voix aux ſons des harpes. Il chanta le puiſſant Comhal, mais un ſombre nuage ſe répandit ſur (*a*) le front de Morni. Il roula des yeux enflammés ſur Ullin, & le chant du Poëte ceſſa. Fingal obſerva le vieux guerrier, & lui dit avec douceur: Prince du Strumont, d'où vient cette triſteſſe? Que les jours des autres années ſoient oubliés. Nos peres luttoient enſemble

pectable que le peuple regardoit comme un ſacrilege de la négliger.

(*a*) Ullin choiſiſſoit mal le ſujet de ſes chants. La triſteſſe qui vient couvrir le front de Morni ne provenoit d'aucune averſion pour le nom de Combal, quoiqu'ils euſſent été ennemis, comme nous avons dit plus haut; mais ce vieillard craignoit que ces chants ne réveillaſſent dans l'ame de Fingal le ſouvenir des diviſions qui avoient autrefois ſubſiſté entre les deux familles. Le diſcours de Fingal à cette occaſion eſt plein de généroſité & de raiſon.



dans les combats, mais nous ſommes réunis à la fête. Nos épées ſont tournées ſur l'ennemi, & il ſe fond devant nous au champ de bataille. Que les jours de nos peres ſoient oubliés, Roi du Strumon.

Roi de Morven, répondit le chef, je me ſouviens avec plaiſir de ton pere. Il étoit terrible dans la bataille; la fureur du chef étoit mortelle. Mes yeux ſe remplirent de pleurs quand le prince des héros tomba. Le vaillant tombe, ô Fingal, & le foible reſte ſur les collines. Combien de héros ont été moiſſonnés pendant la vie de Morni! Je n'ai cependant pas évité la bataille; je n'ai jamais fui la rencontre du vaillant.

Maintenant laiſſons repoſer les amis de Fingal; (car la nuit eſt autour d'eux,) afin qu'ils puiſſent ſe réveiller avec la force, pour combattre Lathmon. J'entends le bruit de ſon armée, comme le tonnerre qui gronde ſur une plaine éloignée. Oſcian & vous Gaul aux beaux cheveux! vous êtes legers à la courſe. Obſervez les ennemis de Fingal, de cette colline couverte de bois. Mais n'approchez pas d'eux, vos peres

ne font pas près de vous pour vous défendre. Que la renommée de tous deux ne périsse pas d'un seul coup. La valeur de la jeunesse peut succomber.

Nous écoutons avec joie les paroles du chef, & nous marchons au bruit de nos armes. Nos pas se tournent vers la colline couverte de bois. Le ciel brûle de toutes ses étoiles. Les météores de mort (a) volent sur le champ de bataille. Le bruit éloigné de l'ennemi parvient à nos oreilles. Ce fut alors que Gaul parla plein de son courage ; sa main tira à demi l'épée du fourreau.

« Fils de Fingal, dit-il, pourquoi l'ame de Gaul se sent-elle brûlante ?

(a) C'est une opinion qui s'est long-tems conservée chez les anciens Ecossois, qu'on entendoit un esprit gémir près du lieu où une mort doit arriver. Les détails de cette apparition étoient imaginés d'une maniere assez poétique. L'esprit vient, disoit-on, monté sur un météore & fait deux ou trois fois le tour du lieu où la personne doit mourir ; alors il se met à tracer la route par laquelle le convoi doit passer, en poussant des cris aigus par intervalles ; enfin l'esprit & le météore s'évanouissent sur la place où le mort doit être enterré.


Mon cœur palpite avec force ; mes pas sont mal assurés, & ma main tremble sur mon épée. Quand je regarde vers l'ennemi, mon ame se précipite, pour ainsi dire, au-devant de moi, & je vois leur troupe endormie. Est-ce ainsi que tremblent les ames des vaillans dans les combats de la lance ?... Ah ! comme l'ame de Morni s'éleveroit si nous fondions sur l'ennemi ! notre renommée croîtroit dans les chants des Poëtes, & nos pas seroient grands aux yeux du brave ».

« Fils de Morni, répondis-je, mon ame se plaît dans la bataille. J'aime à briller seul dans le combat, & à donner mon nom aux Poëtes ; mais si l'ennemi est victorieux, pourrai-je rencontrer les regards du Roi ? Ils sont terribles dans sa colere, & ressemblent aux flammes de la mort. Mais non, je ne les verrai pas dans sa colere ; Ossian triomphera ou périra. La renommée des vaincus s'élevera-t-elle ? .... Ils s'évanouissent comme une ombre, & la gloire d'Ossian croîtra ; ses exploits égaleront ceux de ses peres. Courons avec nos armes, fils de Morni, courons au combat. Gaul, si tu retour-





nes, vas dans les murs élevés de Selma ; dis à Evirallin (a) que je suis tombé avec gloire ; porte cette épée à la fille de Branno ; qu'elle la donne à Oscar, lorsque les années de sa jeunesse croîtront ».

« Fils de Fingal, répondit Gaul avec un soupir ; retournerois-je après qu'Ossian ne seroit plus ! que diroit mon pere & Fingal roi des hommes ? Les foibles tourneroient les yeux sur moi & diroient » : regarde le puissant Gaul, qui a laissé son ami dans son sang.... Mais vous ne me verrez pas, hommes foibles, si ce n'est dans ma gloire. Ossian, j'ai entendu raconter à mon pere les puissantes actions des héros ; les puissantes actions qu'ils ont faites seuls, car l'ame s'éleve dans le danger ».

« Fils de Morni, repliquai-je, en marchant devant lui à travers la bruyere, nos peres loueront notre valeur en pleurant notre chûte. Un rayon de joie brillera dans leur ame, lorsque leurs yeux seront mouillés de pleurs.

(a) Fille de Branno & femme d'Ossian qui en a un enfant nommé Oscar.


Ils diront : « nos fils ne sont pas tombés comme l'herbe des champs, car ils ont répandu la mort autour d'eux......» Mais pourquoi penserions-nous à la maison [a] étroite ? L'épée défend le vaillant ; mais la mort poursuit la fuite des lâches ; & leur renommée ne se fait point entendre ».

Nous nous hatâmes, au milieu de la nuit ; & nous avançâmes au bruit d'un ruisseau qui dirigeoit sa course bleuâtre tout autour de l'ennemi, à travers des arbres dont l'écho répétoit le murmure de son onde. Nous arrivâmes au bord du torrent, & nous trouvâmes l'ennemi endormi. Leurs feux étoient éteints sur la bruyere, & les pas solitaires de leurs patrouilles se dirigeoient d'un autre côté. J'appuyai ma lance devant moi pour soutenir mon corps en sautant le ruisseau : mais Gaul me prit la main & me dit les paroles du vaillant.

« Le fils de Fingal [b] fondra-t-il

[a] Le tombeau : *La maison destinée à tous les vivans*, dit Job.

[b] La proposition de Gaul est beaucoup plus noble & plus conforme au véritable héroïsme

fur un ennemi endormi ? Viendra-t-il comme un vent de la nuit qui déracine en fecret les jeunes arbres ? Ce n'eft pas ainfi que Fingal a obtenu fa renommée ; ce n'eft pas pour de telles actions que la gloire repofe fur les cheveux blancs de Morni. Frappe, Ofcian, frappe le bouclier du combat, & que ces milliers d'hommes fe levent ; qu'ils viennent au-devant de Gaul dans fa premiere bataille, afin qu'il puiffe éprouver la force de fon bras

Mon ame fe réjouiffoit fur le Guerrier, & des pleurs échappés defcendoient fur mes joues. « L'ennemi rencontrera Gaul, m'écriai-je ; la renommée du fils de Morni s'élevera, mais ne te laiffe pas emporter trop loin, mon héros ; que ton acier étincele près d'Ofcian. Joignons nos mains dans

que la conduite d'Uliffe & de Diomede dans l'Iliade, ou celle de Nifus & d'Euryale dans l'Enéide. Ce fentiment de valeur & de générofité dans le héros Ecoffois eft devenu le principe de fon fuccès ; car l'ennemi effrayé en fuyant devant ces deux Guerriers, croyoit fuir devant l'armée entiere de Fingal : ce qui conferve la vraifemblance a cette aventure.



le carnage.......Gaul, ne vois-tu pas ce rocher? Ses flancs grifâtres font à peine éclairés par la lueur des étoiles. Si l'ennemi l'emporte, appuyons notre dos fur le rocher : alors ils craindront d'approcher de nos lances, car la mort eft dans nos mains.

Je frappai trois fois mon bouclier retentiffant ; l'ennemi treffaillit & fe leva. Ils s'enfuirent en foule à-travers les bruyeres ; car ils crurent que le puiffant Fingal venoit, & la force de leurs bras s'évanouit. Le bruit de leur fuite étoit femblable à celui de la flamme, quand elle court à-travers les bocages defféchés.

Ce fut alors que la lance de Gaul s'exerça dans toute fa force ; ce fut alors que fon épée fe leva. Cremor tomba & le puiffant Leth ; Dunthormo fe débattit dans fon fang. L'acier traverfa les flancs de Crotho, au moment où il fe penchoit fur fa lance pour fe relever : le fang noir jaillit en fifflant de fa plaie fur le chêne à-demi éteint. Cathmin vit les pas du héros derriere lui & monta fur un arbre defféché ; mais la lance l'atteignit par derriere : il tombe en gémiffant, en foupirant,





& il entraîne dans fa chûte la mouffe & les branches mortes qui viennent couvrir les armes bleues de Gaul.

Tels furent tes exploits, fils de Morni, dans le premier de tes combats. L'épée ne dormit pas à ton côté, ô toi le dernier de la race de Fingal ! Ofcian marche en avant dans fa force, & les hommes tomboient devant lui, comme l'herbe ou la barbe grifâtre du chardon fous le bâton d'un enfant qui va fifflant le long de la bruyere. Mais le jeune homme avance fans y faire attention ; il porte fes pas vers le défert.

Le matin grifâtre s'éleva autour de nous; les ruiffeaux ferpentans brilloient le long de la plaine. L'ennemi fe raffembla fur une colline, & la fureur de Lathmon s'alluma. Il baiffa un œil enflammé de fa colere ; il fe tut dans fa douleur naiffante. Souvent il frappoit fon bouclier arrondi, & il marchoit d'un pas incertain fur la bruyere. Je vis le héros dans l'obfcurité de l'éloignement & je dis au fils de Morni.

« Chef du Strumon, ne vois-tu pas l'ennemi ? Ils fe raffemblent fur la colline dans leur fureur. Tournons nos



pas vers le Roi. Il fe levera dans fa force, & l'armée de Lathmon s'évanouira. Notre renommée nous environne, Guerrier ! Les yeux des vieillards (*a*) feront fatisfaits ; mais éloignons-nous, fils de Morni : Lathmon defcend de la colline.

Eh bien donc, répondit Gaul aux beaux cheveux, retirons-nous à pas lents (*b*), de crainte que l'ennemi ne dife avec un fourire : « voyez ces guer-» riers de nuit ; ils font comme les » efprits, terribles dans les ténebres ; » mais ils s'évanouiffent devant les » rayons de l'Orient ». Ofcian, prens le bouclier de Golmar qui eft tombé fous ta lance, afin que les vieux guerriers fe réjouiffent en voyant les exploits de leurs enfans.

Telles furent nos paroles fur la plai-

(*a*) Fingal & Morni.

(*b*) Toute la conduite de Gaul dans le cours de ce Poëme eft vraiment héroïque. La modeftie d'Ofcian fur fes propres exploits n'eft pas moins remarquable que fon impartialité au fujet de Gaul ; car l'hiftoire nous apprend que Gaul fe révolta dans la fuite contre Fingal, ce qui auroit pu laiffer dans l'ame d'Ofcian des traces de prévention contre ce Guerrier.

ne, quand Sulmath s'avança près de Lathmon; Sulmath, chef de Dutha sur le torrent aux eaux bourbeuses de Duvranna. Pourquoi n'avances-tu pas, fils de Nuath, avec mille de tes héros? Pourquoi ne descends-tu pas avec ton armée, pour prévenir la fuite des guerriers? Leurs armes bleuâtres réfléchissent la lumiere naissante, & leurs pas sont devant nous sur la bruyere.

Fils d'une main foible, dit Lathmon, mon armée descendroit-elle? Ils ne sont que deux, fils de Dutha; mille (*a*) leveroient-ils le fer sur eux? Nuath pleureroit dans son palais sur la perte

(*a*) Oscian ne manque guere de donner à ses héros, quoique ses ennemis, un caractere qui fait l'éloge du sien. Ceux qui méprisent trop leurs ennemis, n'entendent pas les intérêts de leur orgueil. La coutume de déprimer le mérite de ses ennemis ne doit pas être regardée comme un raffinement de l'héroïsme moderne. Cette disposition est un des défauts essentiels qu'on ait reprochés aux caracteres des héros d'Homere qui peignoit les mœurs de son tems. Milton a imité en cela le Poëte Grec; mais les railleries sont moins choquantes dans des esprits infernaux qui sont des objets d'horreur, que dans des héros que l'on donne comme des modeles à imiter.



de sa renommée; ses yeux se détourneroient de Lathmon, lorsque la trace de ses pieds s'approcheroit du vieillard.

Vas aux héros, chef de Dutha, car je vois les pas majestueux d'Oscian. Sa renommée est digne de mon épée. Qu'il combatte avec Lathmon

Le noble Sulmath vint. Je me réjouis des paroles du Roi. Je levai mon bouclier sur mon bras, & Gaul plaça dans ma main l'épée de Morni. Nous revînmes près du ruisseau murmurant. Lathmon vint dans sa force. Sa troupe obscure rouloit, comme les nuées, autour de lui; mais le fils de Nuath étoit éclatant dans son armure.

Fils de Fingal, dit le héros, ta réputation s'est élevée sur notre chûte. Combien de mes guerriers sont étendus ici par ta main, ô Roi des hommes! Leve maintenant ta lance contre Lathmon, & étends sur la terre le fils de Nuath. Qu'il tombe au milieu de ses compagnons, ou péris toi-même. Il ne sera pas dit dans mon palais que mes guerriers sont tombés en ma présence, qu'ils sont tombés tandis que l'épée de Lathmon reposoit à son côté.





Les yeux bleus de Cutha (*a*) rouleront dans les pleurs; elle portera des pas solitaires dans les vallées de Dunlathmon.

Il ne sera pas dit, répliquai-je, que le fils de Fingal aura fui. Quand ses pas seroient couverts de ténebres, Oscian ne fuiroit point. Son (*b*) génie viendroit au-devant de lui, & lui diroit: « le Poëte de Selma craint-il » l'ennemi? »..... Non, il ne craint pas l'ennemi; sa joie est au milieu de la bataille.

Lathmon s'avança avec sa lance & perça le bouclier d'Oscian. Je sentis le froid acier à mon côté; je tirai l'épée de Morni, & je coupai la lance en deux; le fer brillant tomba sur la terre. Le fils de Nuath brûloit dans sa colere; il éleva son bouclier retentissant. Mais la lance d'Oscian perça les bosses éclatantes du bouclier, & alla se plonger dans un arbre qui s'élevoit

(*a*) Il paroît que Cutha étoit la femme ou la maîtresse de Lathmon.

(*b*) On croyoit dans le tems d'Oscian, que chaque homme avoit son génie particulier qui veilloit sur lui. Au reste la tradition sur ce point est très-obscure & très-imparfaite.



derriere Lathmon. Le bouclier se trouva suspendu à la lance tremblante; mais Lathmon avançoit toujours. Gaul prévit la chûte du chef, & présenta son bouclier au-devant de mon épée, au moment où elle descendoit, rapide comme un torrent de lumiere, sur le Roi de Dunlathmon.

Lathmon regarda le fils de Morni, & des pleurs s'échapperent de ses yeux. Il jetta l'épée de ses ancêtres sur la terre, & dit les paroles du vaillant: pourquoi Lathmon combattroit-il contre les premiers des mortels? Vos ames sont des rayons descendus du ciel; vos épées sont les flammes de la mort. Qui pourra égaler la renommée des héros dont la jeunesse est marquée par d'aussi grandes actions! ô que n'êtes-vous dans le palais de Nuath, dans la vaste habitation de Lathmon! alors mon pere diroit que son fils n'a pas succombé sous la main des foibles..... Mais qui s'avance, semblable à un torrent redoutable, le long de la bruyere retentissante? Les petites collines s'agitent devant lui, & mille esprits voltigent sur l'éclat de ses armes: ce sont les esprits de ceux qui doivent tomber

ſous la main du Roi de Morven. Que tu es heureux, ô Fingal, tes enfans combattront dans tes guerres. Ils marchent devant toi ; & ils retournent avec les pas de leur gloire.

Fingal s'approche avec douceur, ſe réjouiſſant en ſecret des actions de ſon fils. Le viſage de Morni éclatoit de contentement, & ſes yeux affoiblis par l'âge brilloient foiblement au travers des pleurs de la joie. Nous revînmes à Selma, & nous nous aſſîmes autour de la fête (*a*) des Coquilles. Les filles du Chant, & Evirallin colorée d'une tendre rougeur, parurent en notre préſence. Ses cheveux noirs flottoient ſur ſon col de neige ; ſon œil rouloit en ſecret ſur Oſcian ; elle toucha la harpe de l'harmonie, & nous bénîmes la fille de Branno.

Fingal ſe leva & parla au Roi guerrier de Dunlathmon ; l'épée de (*b*) Trenmor trembloit à ſon côté, quand

(*a*) C'étoit une coutume en uſage du tems d'Oſcian chez les anciens Ecoſſois, de faire une fête après une victoire ; & ces peuples, ainſi que les Montagnards d'aujourd'hui, buvoient dans des coquilles.

(*b*.) Biſayeul de Fingal.



il levoit ſon bras puiſſant. Fils de Nuath, dit-il, pourquoi cherches-tu la renommée dans Morven ? Nous ne ſommes pas de la race des foibles ; nos épées ne brillent pas ſur les foibles. Quand ſommes-nous allés à Dulathmon, faire entendre le ſon de guerre ? Fingal ne ſe plaît point dans les combats, quoique ſon bras ſoit puiſſant. Ma renommée croît ſur la chûte des ſuperbes. La foudre de mon acier tombe ſur le guerrier orgueilleux. La bataille vient, & les tombeaux des vaillans s'élevent. Les tombeaux de mes ſujets s'élevent, ô mes peres ! & je reſterai ſeul à la fin. . . . . Mais je reſterai couvert de gloire, & le départ de mon ame ſera un courant de lumiere. Lathmon, retire-toi ; porte tes batailles ſur d'autres terres ; la race de Morven eſt renommée, & ſes ennemis ſont les enfans du malheur.





## ARTICLE IX.

*A Catalogue of the Royal and Noble authors of England, With liſts of their Woorks. New edition corrected and enlarged. Edimbourg, 1761.*

« CATALOGUE des Nobles & des » Rois d'Angleterre qui ont écrit, » avec une liſte de leurs ouvrages. » Nouvelle édition corrigée & augmentée (*a*). A Edimbourg, 1761. » 2 vol. *in*-8°. »

NOus annonçons ce catalogue comme un monument curieux, qui fait honneur aux Lettres en général & à l'Angleterre en particulier. Nous avons déja remarqué que cette nation étoit de toutes les nations modernes celle où

(*a*) La premiere édition de cet Ouvrage parut à Londres en 1759, & eut le plus grand ſuccès. L'auteur eſt un fils du célebre Miniſtre Robert Walpole, Comte d'Orford, M. Horace Walpole, déja connu en Angleterre par pluſieurs écrits ingénieux.



les Lettres étoient le plus véritablement aimées, cultivées & honorées pour elles-mêmes. S'il y avoit un pays où les grands fiſſent parade de leur ignorance, ce ne pourroit être qu'un pays barbare ; telle fut la France, lorſque nos preux Chevaliers ne connoiſſoient & n'eſtimoient que l'art de manier la lance & l'épée, & ſavoient à peine ſigner leurs noms. Nos grands Seigneurs, plus inſtruits aujourd'hui, plus éclairés ſans doute, ne ſe vantent plus de leur ignorance ; mais ils ſont encore loin d'eſtimer la culture de l'eſprit ce qu'elle vaut. L'étude des Lettres & des Sciences eſt toujours aux yeux du plus grand nombre une profeſſion roturiere ; c'eſt une tache de l'ancienne barbarie que le vernis de la politeſſe moderne n'a pu effacer entierement.

Les Anglois penſent à cet égard comme les Grecs & les Romains ; ils ne ſe ſont pas encore aviſés d'imaginer que la Littérature & la Philoſophie fuſſent incompatibles avec le talent des grandes affaires & avec les premiers emplois du gouvernement : les Periclès, les Alcibiades, les Xeno-

phons, les Epaminondas, s'etoient formés dans les écoles des Philosophes; Ciceron étoit aussi grand homme d'état que grand Orateur; & César étoit après Ciceron l'homme le plus éloquent de son tems, comme il en étoit le plus grand guerrier. Bacon qui étoit Chancelier d'Angleterre étoit le plus grand Philosophe, non-seulement de son siecle, mais encore de tous les siecles qui ont précédé le sien. Le Chancelier Clarendon est un des meilleurs Historiens de sa nation. Addison fut Ministre d'état & Prior Ambassadeur; Locke & Newton furent employés par le gouvernement. Mylord Bolingbroke étoit érudit & très-éloquent. Mylord Chesterfield & le Comte de Bath, qui vivent encore, se sont distingués dans la Littérature comme dans le gouvernement. Il paroîtra étrange à beaucoup d'illustres ignorans, que des hommes élevés aux plus hautes dignités, & occupés des plus grandes affaires, s'amusent à écrire des vers ou des pamphlets; tandis qu'on a vu ailleurs des hommes, qui auroient été ignorés toute leur vie s'ils n'avoient écrit quelques morceaux de Littérature,


rougir ensuite de ces mêmes ouvrages lorsque le hasard les a placés dans les emplois du ministere.

L'Angleterre seule a pu fournir une liste de Nobles & de Rois auteurs, qui jointe au catalogue de leurs ouvrages formât deux volumes. « Ce catalogue singulier, dit l'Auteur dans son avertissement, contient les noms & les ouvrages de dix Rois, & de plus de quatre-vingt-dix Pairs d'Angleterre, qui ont jetté quelques grains dans le trésor de la Littérature. Ce nombre excede de beaucoup ce qu'on en connoît généralement. Peut-être que l'obscurité de quelques-uns ne fera pas d'abord une impression favorable sur l'esprit du Lecteur qui pourra croire que ce n'étoit guere la peine de conserver les noms des Auteurs dont les ouvrages n'avoient pas mérité d'être conservés ».

M. Walpole justifie ensuite l'idée qu'il a eue de faire une classe particuliere de cet ordre d'Ecrivains. « Bacon, Clarendon, le Duc de Buckingham, le Comte de Shaftsbury, le Lord Herbert, le Lord Dorset, & d'autres méritent bien, dit-il, d'être les fonda-


teurs d'une classe nouvelle. Il y a quelques années que rien n'étoit si commun que ces divisions d'écrivains. Combien d'Allemands, de Hollandois & d'autres savans ont classé des Auteurs de cette maniere! Balthazar Bonifacius a fait un recueil de ceux qui ont été amoureux de statues; Ravisius Textor, de ceux qui sont morts en riant; Vossius, des Chronologistes; Bartholin, des Médecins qui ont été Poëtes. Il y a des catalogues des Auteurs modernes de Poësie grecque; des illustres bâtards; des traducteurs; des François qui ont étudié l'Hébreu, &c ».

» Je n'ai pas voulu, dit ensuite l'Auteur, remonter plus haut que la conquête, quoique le respectable nom d'Alfred m'invitât fortement à en orner ma collection. Mais je n'aurois su alors à quelle époque me fixer; & d'ailleurs j'ai été effrayé de voir que j'aurois à faire à un autre Alfred, Roi de Northumberland, avec un Arviragus, un Canut, & même avec la fameuse Boadicée, & avec le Roi Bladud qui découvrit les eaux de Bath & l'art de voler ».


M. Walpole explique ce dernier trait dans une note. « Il semble, dit-il que Bladud ait eu envie de passer pour un Dieu. Comme il avoit invité son peuple à voir une preuve de sa divinité, il se mit à s'élancer dans l'air; ses aîles lui manquerent, il tomba sur le temple d'Apollon & se rompit le cou. Le Docteur le Land rapporte ce fait comme une punition divine; il aime mieux convenir d'une absurdité que de perdre un miracle ».

M. Walpole justifie la liberté qu'il a prise d'attaquer quelquefois des réputations consacrées par l'autorité des plus grands noms & par l'estime de plusieurs siecles. « Cette liberté, dit-il, est le droit de tout être pensant. Les plus grands hommes peuvent certainement se tromper; les jugemens même des siecles ne sont pas exempts d'erreur. Il n'y a point d'autorité, excepté celle de Dieu, qu'on ne puisse appeller au tribunal de la raison. Et quelque respectable que la Monarchie puisse paroître dans un état, personne ne doit desirer de voir le gouvernement des lettres perdre sa forme républicaine ».

« Je propose mes idées, ajoute-t-il, avec une juste défiance; je ne prétends point qu'on les adopte à moins qu'elles ne soient conformes à la raison. Je prétends encore moins joûter pour les défendre si elles sont contestées. J'ai fait cet ouvrage pour amuser : s'il offense quelqu'un, ou s'il est traité trop séverement j'en serai fâché; mais je ne prendrai jamais la chose assez sérieusement pour répondre aux critiques ».

Nous allons passer en revue, avec M. Walpole, les Princes qui ont mérité une place dans ce catalogue. La liste des Nobles fera l'objet d'un second extrait. Monsieur Walpole ne s'est pas contenté de donner une simple nomenclature d'Auteurs & d'ouvrages; il y a joint des réflexions très-sensées, très-ingénieuses, & souvent satyriques. Nous nous attacherons à recueillir les traits les plus piquans, & ceux qui peuvent intéresser les lecteurs de toutes les nations.

On est assez surpris de trouver à la tête des Rois Auteurs, le farouche Richard I. surnommé *Cœur de Lion*. A la fin du regne de son pere qu'il



troubla par ses rébellions, on dit qu'il vêcut beaucoup à la cour des Princes de Provence, qu'il apprit leur langue, & cultiva leur poésie, qu'on appelloit alors la *gaye science*, & qui étoit le modele de la politesse (a) de ce siecle. Les Anglois, qui avoient du goût pour la poésie, s'appliquerent particulierement à l'étude de cet idiôme, parce qu'ils trouvoient leur propre langue sourde & inflexible. Monsieur Walpole nous donne ici une chanson en langue Romance, qu'il appelle, je ne sais pourquoi, un sonnet; on l'attribue à Richard I. & notre Auteur l'a recueillie à la Bibliotheque Laurentine à Florence.

On attribue à Edouard II. un poëme Latin, intitulé : *Lamentatio gloriosi Regis Edwardi de Carnavan, quam edidit tempore suæ incarcerationis.* Comme ce Prince n'a jamais donné aucun symptôme de goût pour les Lettres, on peut croire cette plainte mélodieuse du Monarque expirant, à-peu-près aussi authentique que le chant

(a) Richard vivoit à la fin du onzieme siecle.



du cigne des Poëtes anciens. Celui qui a pu lui donner l'épithete de *gloriosi*, qu'on lit dans ce titre, a bien pu lui faire aussi présent des vers.

Comme tous les successeurs d'Henri VIII. doivent le titre invariable de *Défenseur de la Foi* à sa piété & à sa science, nous ne nous aviserons pas de lui refuser une place dans ce catalogue. Autrement un peu de septicisme sur les talens de ce Prince, pourroit nous faire douter s'il n'a pas écrit *la défense des Sacremens contre Luther*, comme un de ses successeurs est censé avoir écrit l'Εἰκὼν (a) Βασιλική, c'est-à-dire avec la plume de quelque Prélat (b) de cour. Il arriva malheureusement que le champion de l'Eglise ne convainquit ni son adversaire ni lui-même. Luther mourut hérétique; & le Roi l'auroit été aussi s'il ne s'étoit pas mis à la tête de cette même Eglise après l'avoir attaquée, & après n'avoir reçu le titre glorieux de *Défenseur de la Foi*, que pour l'avoir attaquée. Mais par

(a) Ouvrage célebre sous le nom de Charles I.

(b) La défense des Sacremens est attribuée à l'Evêque Fisher ou au Chevalier Th. More.



par un bonheur singulier dans l'énonciation de ce titre, il convenoit également bien à Henri lorsqu'il brûloit des Papistes ou des Protestans; il convenoit également à Marie & à Elisabeth ses filles, au Martyr Charles I. & au débauché Charles II. au Papiste Jacques, & au Calviniste Guillaume; & enfin il paroissoit singulierement approprié à l'esprit foible de la Reine Anne, protectrice de la haute Eglise.

Des Historiens nous disent qu'Henri VIII. avoit d'abord été destiné par son pere à l'Archevêché de Cantorberi. Les Catholiques ont raison de regretter que ce plan n'ait pas eu lieu (a). Un homme qui, pour satisfaire ses passions a renversé une Eglise, en auroit soutenu vivement les droits, s'il y avoit trouvé son propre intérêt.

Parmi les ouvrages qu'on attribue à Henri VIII. on cite ceux-ci : *De christiani hominis institutione, lib.* 1. *De instituenda pube, lib.* 1. Il seroit cu-

(a) Il est inutile d'avertir que dans le courant de cet extrait nous traduisons presque par-tout simplement le texte.

H

rieux de voix quelles regles établiſſoit pour l'éducation de la jeuneſſe un homme qui confondoit toute idée de gouvernement & de religion ; qui faiſoit brûler au même poteau des martyrs de ſectes oppoſées ; qui déclaroit bâtards ſes propres enfans, & enſuite leur ſubſtituoit ſon royaume, & qui ſemble n'avoir ſongé qu'à préparer une ſucceſſion de guerres civiles, par la diſpoſition équivoque qu'il avoit faite de ſes domaines.

Outre les talens littéraires d'Henri VIII. il entendoit fort bien la muſique ; il compoſoit des ſervices pour ſa chapelle, & il y chantoit ſa partie. On a conſervé un miſſel qui avoit appartenu à ce Prince après ſa ſéparation de l'Egliſe Romaine. On a remarqué qu'il avoit effacé dans le calendrier tous les Saints qui avoient été Papes.

Après le nom de ces Rois on trouve celui de la Reine Catherine Parr, ſixieme femme d'Henri VIII. Sa beauté l'avoit miſe ſur le thrône, & par ſes vertus elle méritoit un meilleur ſort que celui d'être unie à ce Prince biſarre & cruel, dont on a dit qu'il n'a-



voit jamais refuſé l'honneur d'une femme à ſes deſirs, ni la vie d'un homme à ſa haine. Cette Princeſſe étoit non-ſeulement ſavante, mais encore protectrice des Lettres ; elle intercéda pour qu'on épargnât l'Univerſité de Cambridge, lorſqu'on paſſa un acte pour détruire tous les colleges à la diſpoſition du Roi. Il reſte d'elle quelques ouvrages.

Pluſieurs Ecrivains ont cité les écrits d'Edouard VI. Cardan fait de grands éloges de ſes talens & de ſes connoiſſances. On dit qu'il avoit fait une très-élégante Comédie, intitulée : *la Put... de Babylone.* Quelque précieuſe que fût cette relique aux yeux des zélés & des antiquaires, je ne ſaurois regretter qu'elle ait péri. Malgré toute ſon *élégance*, je doute qu'elle ſurpaſſât les autres pieuſes bouffonneries qui avoient envahi tous les théâtres de l'Europe dans ce tems-là.

Il reſte quelques ouvrages de piété de la Reine Marie ; Eraſme dit qu'elle écrivoit très-bien des lettres latines : cela peut être ; mais ſes lettres françoiſes ſont miſérables. Peu de Souverains peuvent ſe vanter d'avoir fait





brûler plus d'Hérétiques que cette Reine. L'Evêque Tanner a la ſimplicité de lui attribuer une *Hiſtoire*, compoſée par elle-même, *de ſa vie & de ſa* mort, *avec un détail des Martyrs de ſon regne.*

La Reine Eliſabeth fut vraiment ſavante : elle avoit donné à l'étude les tems de l'adverſité, c'eſt-à-dire les années qui précéderent ſon avénement. Cette femme extraordinaire réuniſſoit les talens d'un grand Roi, les connoiſſances d'un Etudit & les foibleſſes d'une femme coquette. Elle traduiſoit Euripide, Horace, Iſocrate, & commentoit Platon ; elle répondoit ſur le champ avec beaucoup de facilité en grec & en latin ; elle écrivoit en vers & en proſe ; &, ce qui n'eſt pas moins ſingulier, c'eſt qu'elle réuſſiſſoit merveilleuſement à compoſer des logogryphes & des *rébus*. On a remarqué qu'il n'y avoit preſque pas une égliſe à Londres où l'on ne trouvât une épitaphe de cette Reine.

On a pu conteſter l'authenticité des ouvrages des deux Champions de l'Egliſe, Henri VIII. & Charles I. mais on ne peut pas ſoupçonner que le gros



*in-folio* qui porte le nom reſpectable de Jacques I. ne ſoit de ſa compoſition. Rocher Aſcham a bien pu corriger les phraſes de ſon illuſtre pupille (Eliſabeth) ; mais perſonne n'imaginera que Buchanan ait dicté un ſeul mot de la *Dæmonologia*, ou du traité élégant intitulé : *A Counterblaſt to tobacco*, que nous traduiſons au haſard par *Contrepoiſon du tabac.* Citations, pointes, paſſages de l'Ecriture, bel eſprit, ſuperſtition, vanité, ſermens, deſpotiſme & pédanterie, tels ſont les ingrédiens qui compoſent tous les ouvrages de Sa Majeſté & lui ont mérité l'encens des Théologiens de ſon tems & des flatteurs de ſa Cour. Malgré l'érudition ſi vantée de Jacques I. il étoit ſi ignorant ſur l'hiſtoire & ſur l'état d'un royaume qui avoit des liaiſons étroites avec le ſien, que lorſqu'Eliſabeth voulut le détourner d'épouſer une Princeſſe de Danemarck, Wooton, Ambaſſadeur d'Eliſabeth, perſuada à ce Prince que le Roi de Danemarck deſcendoit de ſimples Négocians, & qu'il n'y avoit que ceux qui parlent hollandois, qui fiſſent cas de ce Roi & de ſon royaume.

Les ouvrages de Charles I. furent recueillis immédiatement après ſa mort & publiés à la Haye ſous ce titre : *Reliquiæ ſacræ Carolinæ*, ou *les ouvrages tant civils que ſacrés de ce grand Monarque & glorieux Martyr le Roi Charles I.* Parmi ces ouvrages on trouve une traduction des *Leçons de l'Evêque* Saunderſon *ſur l'obligation du ſerment promiſſoire*. M. Walpole fait ici une réflexion qui mérite d'être recueillie. « Un homme, dit-il, qui étudie ſi ſoigneuſement des cas de conſcience, eſt probablement un honnête homme ; mais au moins les étudie-t-il dans l'eſpérance de trouver qu'il n'eſt pas obligé d'être auſſi honnête qu'il le croyoit. Cromwel, qui n'étoit pas ſi ſcrupuleux, ſavoit qu'on n'avoit pas beſoin de conſulter les Caſuiſtes pour tenir ſon ſerment, & qu'on pouvoit y avoir recours pour le violer. Si Cromwel s'étoit fié au Roi, Sa Majeſté vraiſemblablement ne ſe ſeroit pas contentée de l'avis du Docteur Saunderſon, mais elle auroit cherché quelque Caſuiſte qui enſeignât qu'on ne doit pas garder ſa foi aux rebelles ».

Le ſeul homme d'eſprit de la famille



de Stuart, Charles II. ne fut point auteur. Son frere Jacques écrivit des *Mémoires de ſa vie & de ſes campagnes juſqu'à la reſtauration*. On a auſſi de lui un recueil de méditations, de ſoliloques, de vœux, *&c.* L'un de ces *vœux* eſt de ſe lever tous les jours à ſept heures du matin. Ce recueil, qu'on dit avoir été composé par Jacques II. à Saint-Germain, eſt écrit en mauvais anglois, & fut publié à Paris par le P. Bretonneau, Jéſuite. Le frontiſpice repréſente le Roi aſſis dans un fauteuil, avec un air penſif & une couronne d'épines ſur la tête.

C'eſt ici que finit le catalogue des Rois. Nous reprendrons la liſte des Nobles dans le Journal prochain.







## ARTICLE X.

*FABLES des Renards ; par le célebre Philoſophe* Rabi Berachia Ben-Natronai Hanakdan. *A Berlin, de l'Imprimerie Hébraïque*, in-8°.

CET Auteur a vécu vers la fin du treizieme ſiecle : ſes fables, au nombre de cent ſept, ſont en partie imitées d'Eſope & en partie de ſa propre invention. Il y en a parmi ces dernieres qui ne ſeroient pas indignes du Fabuliſte grec. Le P. Melchior Hanel, Jéſuite, en a fait une verſion Latine qu'il publia avec l'original à Prague en 1661 ; mais le P. Hanel n'a traduit que les mots, jamais il n'a rendu le ſens.

La meſure dont ſe ſervoient les anciens Hébreux dans leur poéſie, eſt aujourd'hui tellement ignorée, que bien des ſavans doutent de ſon exiſtence. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas poſſible de ſavoir au juſte quel étoit le mètre de la verſification ancienne des Hébreux ; mais quand on y fait bien attention, on



remarque dans leur poéſie une cadence & une harmonie qui la diſtingue ſenſiblement de la proſe, & qui ne ſauroit être l'ouvrage du haſard.

Il paroît que c'eſt pour n'avoir pas connu cette meſure, qu'à l'exemple des autres nations Orientales, les Poëtes Hébreux modernes ont eu recours à la rime. Leur poéſie n'eſt plus diſtinguée de la proſe que par le nombre des ſyllabes, & par l'uniformité des déſinences ; & c'eſt ainſi que ſont écrites les fables d'Hanakdan.

C'eſt une entrepriſe très-délicate pour les Hébreux modernes que d'écrire des ouvrages d'eſprit ; ils ne doivent ſe permettre aucune tournure, aucune expreſſion qui n'ait été employée dans l'Ecriture-ſainte. Notre Poëte a merveilleuſement réuſſi dans cette partie, on voit avec étonnement les expreſſions les plus ſublimes des Prophetes, prendre dans ſes mains un caractere & un ton de naïveté, tel que les animaux n'en employeroient point d'autre, s'ils avoient la faculté de parler. Ce mérite diſparoît néceſſairement dans toute eſpece de traduction, & plus encore dans une traduction Françoiſe

que dans une traduction Allemande ; car le langage des livres saints perd bien plus en passant dans le nôtre que dans celui des Allemands. Mais si le style de notre Auteur est simple & naïf, il s'en faut bien qu'on en puisse dire autant de ses idées & du fonds de quelques-unes de ses fables ; nos lecteurs en jugeront par la suivante, que nous avons cru devoir rapporter pour sa singularité.

*La Souris, le Soleil, le Nuage, le Vent & le Mur.*

UNE petite-maîtresse parmi les souris s'avisa de réfléchir : me voilà seule, & je sens que j'aurois besoin d'une compagne ; mais de quelque côté que je porte mes regards, je ne trouve personne qui me plaise. Je voudrois un époux qui fût beau, doux, puissant & sur-tout magnifique....Où le trouver?.... Il me vient dans l'esprit d'épouser le soleil, oui le soleil. Est il rien d'égal à sa splendeur & à sa magnificence? le soleil porte sur ses aîles la lumiere, tandis que tous les habitans de la terre dorment ensévelis dans les



ténebres..... justement le soleil se levoit. La souris transportée s'écrie : je t'ai toujours aimé, ô bel astre! je veux t'en donner aujourd'hui la plus grande preuve, je veux t'épouser ! Mais ma pauvre petite bête, tu es folle, répondit le soleil. Pourquoi choisir une lumiere qui s'éteint à tout instant ? Combien de fois ne suis-je pas obscurci par les nuages? Ah ! les nuages sont bien au-dessus de moi. Eleve tes desirs jusqu'à eux, & tu seras plus heureuse. La souris va trouver le nuage : je t'ai cherché long-tems, mon bien-aimé, mon favori, viens, sois mon époux ; je ne te quitterai jamais...... Si tu m'épouses, répondit le nuage, il faut te résoudre à mener une vie toujours errante & fugitive. Le vent me pousse où il lui plaît. Crois-moi, laisse-là le serviteur, & adresse-toi à mon maître ; car je suis le serviteur très-humble du vent. Sur cela la souris cherche le vent & le trouve dans un desert. Quitte ce desert, lui dit-elle, & viens avec moi ! Je t'ai choisi pour mon compagnon entre toutes les créatures.....Tu te trompes fort, répond le vent, si tu me crois si puissant : hélas! j'ai beau souffler, le moindre mur me





brave. O, que le mur te rendroit bien plus heureuse que moi!... Notre souris fait sa déclaration au mur : Je viens à toi de la part du soleil, du nuage & du vent, & c'est pour t'épouser...Allez! répondit le mur en colere ; parce que je ne sais pas me remuer aussi-bien que vous, devez-vous m'insulter ? hélas! vous devriez plutôt avoir pitié de moi : en ce moment même, les souris minent mes fondemens ; en voilà plus de deux cens familles qui ont établi leur demeure dans mon sein, & qui me creusent de leurs dents & de leurs pieds. Et vous voulez me prendre pour...? Notre jeune amante trompée dans ses audacieuses espérances, retourna vers les animaux de son espece, & y prit un époux dont les goûts s'accommodoient aux siens, & qui ne la quitta jamais.





ARTICLE XI.

*OPERE diverse del Regio Consigliere* Giuseppe Aurelio di Gennaro ; *volume primo. In Napoli*, 1756.

« ŒUVRES diverses de M. *Joseph* » *Aurelio di Gennaro*, Conseiller » du Roi ; tome I. *&c.* »

L'AUTEUR dans son épître dédicatoire, adressée à Dom Carlos, alors Roi de Naples & de Sicile, aujourd'hui Roi d'Espagne, trace lui-même le plan des matieres que renferme ce recueil. La Jurisprudence antique & civile des Romains en est le principal objet. La puissance à laquelle ce peuple s'éleva par les armes n'est plus ; mais les monumens de sa sagesse subsistent encore & subsisteront aussi long-tems que la raison & l'humanité.

M. de Gennaro fait entrer dans les éloges de son Souverain le projet digne d'un Monarque qui veille au bonheur de ses sujets, celui de ramasser dans un seul corps de Jurisprudence les loix

diverses du royaume. La premiere production qui orne ce recueil est un poëme très-considérable en latin, & traduit par l'Auteur même en *versi sciolti*. Ce poëme roule sur l'ancienne Jurisprudence du Sénat & du Peuple Romain. L'Auteur a répandu sur ce sujet austere toutes les graces, tous les charmes de la Poésie. Il débute par nous exposer l'origine des loix dont il attribue l'invention à Cerès.

Cette Déesse ne se contente pas d'avoir enrichi les campagnes de l'or des moissons, elle veut s'élever à des prodiges plus dignes encore de la divinité ; elle veut que les hommes soumettent désormais les passions tumultueuses à l'empire de la raison, & que les loix polissent la rudesse farouche des mœurs. Animée de ce desir sublime, Cerès déclare son dessein dans l'assemblée des Dieux : Jupiter l'approuve & harangue à ce sujet les immortels. Il est donc decidé dans l'Olympe que la terre auroit des loix ; l'Egypte la premiere en reçut les semences. L'Auteur n'oublie pas Rhadamante, que quelques-uns regardent comme le premier des Législateurs.



Ensuite viennent Zamolxis en Scythie, Lycurgue, Dracon & Solon parmi les Grecs. Il passe à l'origine des loix romaines : ici l'Auteur invoque Apollon, à l'exemple des Poëtes anciens, qui ont recours à la divinité toutes les fois qu'ils vont nous entretenir de quelque chose de sublime & d'intéressant ; soit qu'ils regardassent comme une inspiration divine les lumieres soudaines qui leur venoient de l'enthousiasme, soit qu'ils voulussent par-là donner à leurs idées plus de poids & d'autorité. Romulus fut l'instituteur des loix chez les Romains ; Numa Pompilius leur imprima le sceau de la Religion, & Tullius soumit à la forme civile la foi des contrats. Tels furent les élémens de la Jurisprudence Romaine. Les Rois ne tarderent pas à abuser de leur puissance : on sait jusqu'où se porta la passion du fils de Tarquin pour Lucrece. M. de Gennaro met un discours très-éloquent & très-pathétique dans la bouche de cette femme célebre qui demande vengeance à son pere & à son mari. On aimera ces vers :

*En morior tua nata, parens! tua sponsa, marite*



*Deprecor, inque meæ posco solatia mortis*
*Tu natam genitor, tu sponsam ulciscere conjux :*
*Communis caussa est.*

Le pere & la mere de Lucrece sont enflammés de fureur ; le premier s'adresse au peuple ; le thrône est renversé ; le nom de Souverain proscrit ; Tarquin en un mot est banni de Rome, & les loix créées par les Rois sont anéanties avec eux. La puissance consulaire remplace la monarchique : l'auteur expose l'origine des loix des douze tables ; il développe *le droit paternel* ; Horace condamné pour avoir tué sa sœur, & absous par le peuple à la requisition de son pere qui reclame son droit en sa faveur, est un exemple que n'oublie pas de rapporter M. de Gennaro. Il entre dans l'explication de ces diverses loix, appuyé toujours d'exemples qui sont autant d'épisodes intéressans, & quelquefois même égayant son sujet par des fables ingénieuses qui empêchent la monotonie de donner la mort à ce poëme. Après avoir peint d'une maniere également noble & vigoureuse les mœurs de ce



tems heureux, où, fiere d'être cultivée par les mains des triomphateurs, la terre reconnoissante sembloit redoubler de fécondité ; telles furent, s'écrie M. de Gennaro, les délices du peuple romain tant qu'il regarda le sentiment de la vertu comme la récompense la plus flatteuse de la vertu même, tant que son front sévere & superbe dédaigna les applaudissemens populaires ; il ne se delassoit des pénibles travaux de la guerre que par les travaux doux & paisibles de la campagne.

Nous regrettons de ne pouvoir pas nous arrêter plus long-tems sur ce savant & beau poëme. O que la poésie a de charmes, lorsque, rappellée à son premier objet, elle est appliquée aux grandes choses, lorsqu'en flattant l'oreille & en échauffant le cœur, elle éclaire l'esprit & fortifie la raison !

A la suite du poëme se lisent des dissertations ou traités sous ce titre : *Ragionamenti sù la politica dell' anticua Giurisprudenza romana* ; l'introduction mérite d'être mise sous les yeux de nos lecteurs françois ; nous en donnerons une idée étendue ; nous tâcherons même de ne pas perdre de vue

notre original. « Autant l'art du bonheur eſt néceſſaire, autant il eſt difficile de le mettre en action. Il conſiſte à faire un eſprit unique des eſprits divers d'une nation & à impoſer ſilence aux mouvemens tumultueux des paſſions particulieres, ſur-tout de celles qui troublent & bleſſent la ſociété; à rendre enfin le peuple ſenſible à l'amour de la gloire & de la vertu. Tel fut de tout tems le principal objet de tous ceux qui, placés à la tête des nations, s'occuperent des moyens de créer & d'affermir la félicité publique. Cet art naquit avec le monde; car avec le monde parurent les vices qu'il falloit réprimer pour conſerver le lien des parties qui conſtituent la perfection du tout: ce fut à la ſimplicité des premiers hommes, bien plus qu'à la profondeur de leurs idées, qu'il fut d'abord redevable de ſa puiſſance, ſes forces s'augmenterent proportionnément aux progrès que faiſoit la méchanceté: il fallut pour les arrêter, ces progrès, employer des armes également puiſſantes & adroites; d'une part la répugnance à ſe ſoumettre, de l'autre la néceſſité d'exiger cette ſoumiſſion



réveillerent l'adreſſe & étendirent la prudence; l'art politique prit de jour en jour du luſtre & de la vigueur juſqu'à ce qu'enfin on en fit une ſcience. Cet art ne ſe préſente pas toujours ſous un même point de vue, toujours il ne paroît pas ſous la même forme, il ne ſuit pas conſtamment la même route: tantôt il ſe montre avec majeſté, tantôt il ſe cache avec décence, il ſe hâte ſans précipitation, il s'arrête & ſe repoſe ſans ceſſer d'agir, il s'irrite ſans cruauté & ſe radoucit ſans rien perdre de ſa force. Il fait plus qu'il ne dit, lorſque ce qu'il diroit pourroit affoiblir ce qu'il ſe propoſe de faire; quelquefois auſſi il dit plus qu'il ne prétend exécuter; il menace de punir & de récompenſer, également diſpoſé à ſuſpendre le châtiment pour donner le tems du repentir, & à ne faire jamais attendre la récompenſe pour encourager & répandre le goût des actions vertueuſes; il jette les yeux ſur le paſſé, il regle le préſent & prévoit l'avenir; il réfléchit profondément ſur les moyens de parvenir à ſon but; il les fortifie s'ils ſont foibles; il leur prête de l'activité s'ils ſont trop lents; il en ſuſpend l'ap-



plication ſi le moment n'eſt pas favorable: il n'écoute point la faveur, parce qu'elle corrompt les regles de la juſtice; il n'admet point la haine, parce qu'elle fomente le génie de la vengeance; il ne nourrit point des deſirs qui excedent les bornes de l'honnêteté; il ne diſtribue point de récompenſes qui, au lieu d'exciter à la vertu, puiſſent devenir un objet d'envie; il ne diſpenſe point de châtimens qui paroiſſent moins venir de la néceſſité de remédier à la corruption, que du deſir de ſatisfaire le reſſentiment & la fureur; il fait de la paix un repos utile qui, loin de détruire les forces de l'état, les conſerve & les augmente; ſi les droits du Prince & le bien de la patrie exigent la guerre, il deſire & tâche de vaincre, moins pour s'enorgueillir de la victoire, que pour faire ſentir aux vaincus, à force de bienfaiſance & de généroſité, qu'ils avoient tort de combattre ».

Voilà le fidele portrait de la politique; il s'en faut beaucoup qu'elle ait toujours conſervé ce grand & beau caractere: ſouvent, dit M. de Gennaro, lors même qu'elle paroît ne s'occuper



que du bien public, elle forme & nourrit l'affreux deſſein de tout renverſer, elle feint de ſoulager pour opprimer davantage, elle affecte la clémence quand elle médite la perſécution: ſous une perfide apparence d'honnêteté, elle met en mouvement les reſſorts de la deſtruction, elle prête ſa main à la tyrannie, elle porte la mort au ſein des états dont elle cauſe toujours la décadence & la ruine. Quelque variée que ſoit dans ſes procédés la vraie politique, elle eſt conſtante dans ſes principes; la juſtice, dont la diverſité des mœurs ne ſauroit infirmer les regles, eſt ſans ceſſe à ſes côtés, & l'équité l'accompagne dans tous ſes mouvemens.

C'eſt aux Romains que cet Art, le premier & le plus important de tous les Arts, dut ſa nobleſſe & ſa perfection; & il ne falloit rien attendre de moins d'un peuple dont les Héros ſe formoient à l'école de l'infortune, qui mépriſoit la louange, lorſqu'il ne la méritoit pas, qui déteſtoit la fraude & l'artifice, que la proſpérité n'enyvroit point, & qui ne reſpiroit que l'amour de la véritable gloire. Après avoir profondément réfléchi ſur le ſyſtême politique des Grecs,

les Romains adopterent en partie les maximes de Lycurgue & en partie celles de Solon.

Lycurgue avoit banni de sa république les Sciences, les Arts, le luxe & toute espece de divertissemens. L'austérité de cette législation convenoit très-bien aux Spartiates, peuple élevé dans une ville située au fond d'un vallon stérile & sauvage & entourée de collines arides & de montagnes inaccessibles ; peuple qui ne connoissoit d'autre exercice que celui de combattre & d'autre gloire que celle de vaincre & de conquerir.

Solon qui avoit étudié le caractere & les mœurs des Athéniens, se garda bien de leur dicter des loix aussi séveres : loin d'exclure les divertissemens & les plaisirs, ce Philosophe les consacra en les faisant servir à l'utilité publique. Rome qui, à sa naissance, avoit embrassé les dures & gênantes institutions de Lycurgue, sentit dans la suite les avantages des maximes plus douces & plus humaines du Législateur athénien ; & c'est pour avoir tempéré la rigueur des unes par la douceur des autres, que les Romains par-



vinrent à former un systême politique dont la sagesse fera à jamais la plus belle portion de la gloire de ce peuple.

C'est sur-tout dans le corps des loix, comme dans le dépôt de la sagesse propre de chaque nation, que la politique déploie sa dignité. L'histoire peut bien nous conduire à nous faire une idée de la politique des différens Etats ; mais l'histoire est toujours altérée, ou par l'adulation, ou par la rivalité, ou par la crainte, ou par l'incertitude & l'obscurité des traditions. Il n'appartient qu'aux loix de révéler le vrai caractere des hommes ; elles seules exposent fidelement à nos yeux l'ame & l'esprit des différentes sociétés. Aussi est-ce par la perfection des loix romaines que nous jugeons de l'excellence de la politique des Romains. Ils envisagerent l'humanité sous le point de vue le plus sublime & le plus avantageux ; leur Jurisprudence n'avoit ni l'obscurité de celle des Egyptiens, ni la mollesse de celle des Athéniens, ni la sévérité de celle des Spartiates, ni la rudesse de celle des anciens Germains. Impérieuse & forte lorsqu'il s'agissoit de maintenir l'accord de la ré-



publique, empressée & active pour donner à ses desseins une exécution prompte & facile, prudente & sage dans l'inévitable variété des circonstances, agréable & conforme au génie des citoyens pour lesquels elle étoit établie, & en même tems propre à s'insinuer & à se maintenir dans l'ame des nations vaincues : voilà quel fut son caractere.

La loi romaine, il est vrai, subit les vicissitudes malheureusement inséparables de toutes les choses humaines : elle tomba subjuguée par la force & par le caprice, funestes enfans du despotisme ; mais alors même la grandeur de l'ame romaine ne laissoit pas de transluire ; & le despotisme même se vit contraint d'affecter l'amour du bien & de l'intérêt public. Le Capitole étoit renversé, les Oracles du Sénat étoient muets : l'univers subjugué ne reconnoissoit plus par des tribus & par des hommages la domination de Rome ; mais le nom romain vivoit encore & les loix de ce peuple triompherent, & des outrages des Barbares & des ombres de l'oubli.

En France le droit Romain fut toujours respecté, & plusieurs grands hom-



mes de cette nation ont consacré leurs talens & leurs veilles à lui rendre sa splendeur & sa force. Les loix gothiques, à la vérité, regnerent en Espagne jusqu'au onzieme siecle ; mais au moment même que le génie de cette nation commença à se polir, le droit romain s'y établit pour jamais. L'Angleterre soumise par César à la domination romaine, reçut & observa les loix de ses vainqueurs. L'Allemagne devenue province de l'Empire, en adopta les loix, & ne cessa de les reconnoître que lorsqu'après avoir négligé toute espece d'étude, elle ne fut plus gouvernée que par ses coutumes domestiques & particulieres. Mais au tems de Charlemagne la Jurisprudence romaine s'éleva à son antique autorité, & devint l'objet principal & presqu'unique de l'étude des Allemands. L'Italie qui, après la chûte de la puissance romaine, devint le théâtre des malheurs, parce qu'elle étoit le pays des délices, adopta confusément jusqu'à Lothaire I. les loix romaines, saliques & lombardes ; un même esprit ne gouvernoit pas les membres de ce

Corps politique; chacun y suivoit la loi que l'exemple de ses ancêtres lui rendoit plus respectable, ou que son goût & son penchant particulier lui faisoit envisager comme plus doux & plus commode. Mais aux premiers rayons que jetterent les Arts, l'Italie reconnut cette Jurisprudence née dans son propre sein; & peu contente de l'accueillir, elle l'enrichit la premiere d'interprétations ingénieuses & de commentaires utiles.

C'est sur cette ancienne Jurisprudence romaine que M. de Gennaro a fixé toutes ses pensées; ses dissertations n'ont d'autre objet que de pénétrer la politique qu'elle renferme, & de nous faire voir avec quel art elle conduisoit & régloit ce peuple immortel qui devoit être l'exemple & le modele de tous les peuples de la terre.

L'Auteur nous présente d'abord la fondation de Rome, de quelle façon Romulus se conduisit pour ramasser en un corps tant de membres épars, les loix qu'il créa, & celles que Numa Pompilius & Servus Tullius établirent à leur tour.


Rome s'éleva tout-à-coup, & le moment où elle parut n'eut rien de frappant : il sembloit plutôt que cet édifice assis sur de foibles fondemens dût être renversé au premier moment de sa naissance. Rien ne présageoit ce degré d'élevation qui devoit lui faire effacer les autres Empires, ceux qui avoient déja brillé & ceux qui devoient figurer à leur tour dans le cercle fatal & rapide des événemens. Ce fut Romulus qui fit sortir de la poussiere ce géant qui devoit dans la suite presser l'univers; & il faut avouer que cette cause cachée qu'on nomme *le hasard*, ou plutôt que le bras invisible du Maître de toutes les especes de créations travailla pour aider Romulus dans son entreprise. Ce coup-d'œil sur ce fondateur de l'Empire Romain est admirable dans l'original : c'est un tableau immense dont nous tenterions inutilement de faire passer les traits dans une analyse; nous renvoyons nos Lecteurs à l'ouvrage même, ouvrage plein d'érudition, de chaleur & de lumieres; ouvrage d'autant plus nécessaire aux véritables gens de Lettres, qu'il




est impossible d'avoir une connoissance sûre & profonde de l'antiquité, si l'on n'a porté ses regards jusques sur l'origine & les fondemens de la Jurisprudence des Romains.





## ARTICLE XII.

*ECLIPSES Satellitum Jovis*, *anni* 1761, *factæ Viennæ*, *in Observatorio Cæs. Regio publico Universitatis*, *à R. P.* Hell, *S. J. cuibus adjectæ sunt observationes correspondentes*, *factæ Parisiis à DD.* Maraldi & de Lalande.

I. Die 30 junii.
Immersio I. Satell.

| Serenum. | Temp. verum. H. | M. | S. |
|---|---|---|---|
| D. l'Abbé *Lysogorski*, tel. 2 ped. . . . | 1 | 33 | 21 |
| M. *Rain* S. J. tubo newt. 4 ped. . . . | 1 | 33 | 56 |
| P. *Hell* S. J. tubo $4\frac{1}{2}$ ped. . . . | 1 | 34 | 2 |

II. Die 6 julii.
Immersio 2 Satell.

| | | | |
|---|---|---|---|
| M. *Rain* S. J. tubo 4 ped. newt. . . . | 11 | 46 | 18 |
| D. *Lysogorski*, tub. $4\frac{1}{2}$ ped. newt. . . . | 11 | 46 | 58 |

56



III. Die 22 julii
Emersio 3 Satell.
*Cælo vaporoso.*

| | Temp. verum. H. | M. | S. |
|---|---|---|---|
| P. *Hell* S.J. tub. $4\frac{1}{2}$ ped. newt. | 11 | 10 | 51 |

IV. Die 23 julii
Immersio 1 Satell.
*Serenum.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| P. *Hell* S.J. tub. $4\frac{1}{2}$ ped. newt. | 1 | 40 | 50 |
| D. *Maraldi*, tubo 15 ped. dioptrico. | 0 | 45 | 15 |

V. Die 30 julii
Immersio 3 Satell. ob nubes dubia.

| | | | |
|---|---|---|---|
| P. *Hell* S.J. tub. $4\frac{1}{2}$ ped. newt. | 0 | 14 | 34 |
| D. *Maraldi*, } tub. 15 p. | 11 | 18 | 49 |
| D. *de Lalande*, } tub. 15 p. | 11 | 18 | 13 |

VI. Die eâd. 30 julii.
Emersio 3 Satell.
*Serenum.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| P. *Hell* S. J. tub. $4\frac{1}{2}$ p. newt. | 3 | 8 | 7 |

VII. Die eâd. 30 julii.
Immersio 1 Satell.
*Serenum.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| P. *Pilgram* S. J. tub. 4 ped. newt. | 3 | 34 | 25 |
| P. *Hell* S. J. tub. $4\frac{1}{2}$ p. newt. | 3 | 34 | 50 |
| D. *Maraldi*, tubo 15 ped. dioptrico, | 2 | 38 | 35 |



| | Temp. verum. H. | M. | S. |
|---|---|---|---|
| D. *de Lalande*, tubo 18 p. dioptrico, | 2 | 38 | 8 |

VIII. Die 8 augusti.
Immersio 1 Satell. ob nubes dubia.

| | | | |
|---|---|---|---|
| M. *Rain* S. J. tubo newt. 26 poll. | 11 | 56 | 53 |
| P. *Pilgram* S. J. tubo 4 ped. newt. | 11 | 56 | 57 |
| P. *Hell* S. J. tub. $4\frac{1}{2}$ p. newt. | 11 | 57 | 15 |

IX. Die 22 augusti.
Immersio 1 Satell.
*Serenum.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| P. *Pilgram* S. J. tubo 4 ped. newt. | 3 | 48 | 2 |
| P. *Hell* S. J. tub. $4\frac{1}{2}$ p. newt. | 3 | 48 | 19 |
| D. *Maraldi*, tubo 15 ped. dioptrico, | 2 | 51 | 56 |

X. Die 23 augusti.
Immersio 1 Satell.
*Serenum.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| M. *Rain* S. J. tubo newt. 26 poll. | 10 | 16 | 22 |
| P. *Pilgram* S. J. tubo 4 ped. newt. | 10 | 16 | 48 |
| P. *Hell* S. J. tub. $4\frac{1}{2}$ p. newt. | 10 | 17 | 9 |





| | Temp. verum. H. | M. | S. |
|---|---|---|---|
| D. *Maraldi*, tubo 15 ped. dioptrico, | 9 | 20 | 49 |

XI. Die 27 augusti.
Immersio 4 Satell.
*Serenum.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| P. *Pilgram* S. J. tubo 4 ped. newt. | 9 | 43 | 13 |
| M. *Rain* S. J. tubo newton. 26 poll. | 9 | 44 | 31 |
| P. *Hell* S. J. tub. $4\frac{1}{2}$ p. newt. | 9 | 45 | 13 |

XII. Die 28 augusti.
Emersio 4 Satell.
*Serenum.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| P. *Hell* S. J. tub. $4\frac{1}{2}$ p. newt. | 0 | 43 | 58 |
| P. *Pilgram* S. J. tubo 4 ped. newt. | 0 | 44 | 48 |
| D. *Maraldi*, tubo 15 ped. dioptrico. | 11 | 47 | 41 |

XIII. Die 31 augusti.
Immersio 1 Satell.
*Serenum.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| M. *Rain* S. J. tub. 4 p. newt. | 0 | 12 | 32 |
| D. *Kunkel*, tubo newt. 26 poll. | 0 | 12 | 57 |
| P. *Hell* S. J. tub. $4\frac{1}{2}$ p. newt. | 0 | 13 | 21 |



XIV. Die 1 septemb.
Immersio 2 Satell.
*Cælo aliquantùm vaporoso.*

| | Temp. verum. H. | M. | S |
|---|---|---|---|
| M. *Rain* S. J. tub. 4 p. newt. | 8 | 53 | 20 |
| P. *Hell* S. J. tub. $4\frac{1}{2}$ p. newt. | 8 | 53 | 39 |

XV. Die 3 septemb.
Immersio 3 Satell.
*Serenum.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| M. *Rain* S. J. tub. newt. 26 poll. | 8 | 26 | 31 |
| P. *Pilgram* S. J. tubo 4 ped. newt. | 8 | 26 | 33 |
| P. *Hell* S. J. tub. $4\frac{1}{2}$ p. newt. | 8 | 27 | 36 |

XVI. Die 8 septemb.
Immersio 1 Satell.
*Serenum.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| M. *Rain* S. J. tubo newt 26 poll. | 8 | 37 | 12 |
| P. *Pilgram* S. J. tubo 4 ped. newt. | 8 | 37 | 32 |
| P. *Hell* S. J. $4\frac{1}{2}$ tub. p. newt. | 8 | 37 | 45 |

XVII. Die eâd. 8 septemb.
Immersio 2 Satell.
*Serenum.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| M. *Rain* S. J. tubo newt. 26 poll. | 11 | 32 | 44 |
| P. *Pilgram* S. J. tub. 4 p. N. | 11 | 33 | 26 |

| | *Temp. verum.* H. M. S. |
|---|---|
| P. *Hell* S. J. tubo 4½ p. N. | 11 33 45 |
| D. *Maraldi*, tubo 15 ped. | 10 37 59 |

XVIII. Die 11 septemb.
Immersio 3 Satell.
*Serenum.*

| | |
|---|---|
| P. *Pilgram* S. J. 4 ped. N. . | 0 30 50 |
| P. *Hell.* S. J. tub. 4½ ped. N. | 0 32 7 |

XIX. Die 15 septemb.
Immersio 1 Satell.
*Cœlum vaporosum.*
Satelles propè discum Jovis.

| | |
|---|---|
| P *Pilgram* S. J. tub. 4 p. N. | 10 34 3 |
| P. *Hell* S. J. tub. 4½ ped. N. | 10 34 43 |

XX. Die 26 septemb.
Emersio 2 Satell.

| | |
|---|---|
| M. *Rain* S. J. tub. 4½ p. N. | 8 58 5 |

XXI. Die 3 octobr.
Emersio 2 Satell.
*Serenum.*

| | |
|---|---|
| P. *Hell* S. J. tubo 4½ ped. N. | 11 37 17 |

XXII. Die 9 octobris.
Emersio 1 Satell.
*Serenum.*

| | |
|---|---|
| P. *Hell* S. J. tub, 4½ p. N. | 1 6 28 |



XXIII. Die 11 octobris.
Emersio 2 Satell.
*Cœlum vaporosum.*

| | *Temp. verum.* H. M. S. |
|---|---|
| P. *Hell* S. J. tub. 4½ ped. N. | 2 17 14 |

XXIV. Die 17 octobris
Emersio 1 Sattell.
*Serenum cum vento.*

M. *Rain* S. J. tub. 4 ped. N.
P. *Hell* S. J. tubo 4½ ped. N.

---

*ECLIPSES Satellitum Jovis, observatæ Tyrnaviæ in Ungaria, anno 1761, à R. P.* Francisco Weiss *è S. J. Tyrnavia orientalior est Viennâ* 4′ 45″.

| | *Temp. verum.* H. M. S. |
|---|---|
| Die 6 julii, cœlo sereno, sub crepusculo matutino, tubo 4 ped. newt. immersio 1 Satell. . . . | 15 31 33 |
| Die 22 julii, cœlo sereno & Lunâ proximâ tubo eodem, emersio 3 Sat. | 11 15 22 |

Die eâdem 22 julii, cœlo





| | *Temp. verum.* H. M. S. |
|---|---|
| sereno, immersio 1 Sat. | 13 45 47 |
| Die 29 julii, cœlo sereno, emersio 3 Satell. . : . | 14 13 12 |
| Die eâdem 29 julii, cœlo sereno, sub crepusculum matut. immersio 1 Sat. | 15 39 23 |
| Die 21 augusti, cœlo vaporoso, immersio 1 Sat. | 15 52 44 |
| Die 23 augusti, cœlo sereno, immersio 1 Satell. | 10 21 51 |
| Die 27 augusti, cœlo sereno, immersio 4 Satell. | 9 51 36 |
| Die eâdem, cœlo sereno, emersio 4 Satell. . . | 12 46 19 |
| Die 30 augusti, cœlo sudo, immersio 1 Satell. | 12 18 9 |
| Die 1 septembris, cœlo sereno, immersio 2 Satell. | 8 58 44 |
| Die 3 septembris, cœlo sereno, immersio 3 Satell. | 8 33 9 |
| Die 8 septembris, cœlo sereno, immersio 1 Satell. | 8 42 44 |

Die eâdem, cœlo sudo



| | *Tempus verum.* H. M. S. |
|---|---|
| immersio 2 Satell. . . | 11 38 40 |
| Die 17 septembris, cœlo sereno, immersio 3 Sat. | 16 38 20 |
| Die 24 septembris, cœlo sudo, emersio 1 Satell. | 9 19 0 |
| Die 8 octobris, cœlo vaporoso, emersio 1 Satell. | 13 12 15 |

Par un milieu arithmétique pris entre neuf déterminations, il résulte que la ville de Vienne est orientale au méridien de Paris de 56 5″ de tems; au lieu que par les observations de 1757, 1758, 1759 & 1769, cette longitude se déduit de 56′ 10″, ce qui en parties de l'Equateur donne 14° 2′ 30″.

La différence des méridiens entre Vienne & Tyrnau se conclud par ces observations de 4′ 45″, donc de Tyrnau à Paris, 1° 0′ 55″=15° 13′ 45″.

La hauteur du Pole de Vienne a été déterminée par le P. Hell, Jésuite, à 48° 12 32″, d'après un très-grand nombre de hauteurs des Fixes & du Soleil.

On donnera dans les Journaux sui-

vans plusieurs observations faites en Pologne aux ordres de plusieurs Palatins, pour déterminer les positions de plusieurs villes.

POLOGNE.

A Sandomirsz, ville capitale du Palatinat de ce nom, dont la latitude est de 50° 37′ 6″, on a éprouvé, la nuit du 16 au 17 novembre de l'année derniere, deux terribles secousses de tremblement de terre. Ce tremblement a duré environ trois minutes; chaque secousse étoit périodique d'une minute & demie de tems, & la direction d'Occident en Orient.





# NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ALLEMAGNE.

### I.

*ATDLAS géographique, contenant la Mappe-monde & les quatre parties, avec les différens Etats d'Europe,* &c. 1762.

AVERTISSEMENT.

LES Cartes qui composent ce petit Atlas, ont été dressées sous les yeux de M. Rizzi Zannoni, de la Société Royale de Gottingue. Les principaux points répandus sur la surface du globe, n'y ont été fixés que d'après un très-grand nombre d'observations astronomiques, qui consistent dans des éclipses du Soleil ou de la Lune, de celles des Satellites de Jupiter, & des occultations des fixes & des planetes par la ☾. Le méridien de Paris est celui qu'on a pris pour le premier. Ce



méridien ayant l'avantage de former un compte rond; & d'ailleurs il est si célebre, qu'il seroit à souhaiter que tous les Géographes l'adoptassent pour le premier & y rapportassent toutes les observations célestes, comme nous avons fait.

Pour ce qui regarde le chassis géométrique des cartes de ce recueil, le plus grand art est de représenter toutes les lignes & tous les cercles imaginés sur notre globe, suivant les loix d'une projection légitime, & de faire ensorte que le local garde les mêmes rapports, y occupe les mêmes points que sur la surface de la terre. La simple Géométrie démontre l'impossibilité d'écraser une section quelconque d'une sphere, sans déroger aux particules de sa surface convexe. Un tel dérangement dans la disposition des parties devient d'autant plus considérable, que les traces sphériques développées sur une surface plate, ont plus d'amplitude.

Les anciens Géographes ont mis en usage la *projection stéréographique*, *orthographique*, les *cartes réduites* & les *cartes plates*; M. Zannoni n'adopte



généralement que la *stéréographique*. Il est vrai que l'échelle n'est pas applicable aux cartes dressées suivant cette construction; mais ce Géographe au lieu de supposer l'œil sur la surface de la terre, le place à différentes distances du plan de projection, suivant que la carte l'exige; & par-là une grande partie de l'inconvénient est détruite. Pour les contrées qui s'approchent le plus des poles, il n'y a point de loi d'Optique à observer; le développement de la surface courbe d'un cône tronqué dont le sommet seroit dans l'axe de la terre, si on le prolongeoit autant qu'il est nécessaire, suffit pour conserver les rapports des méridiens & des paralleles; & pour que l'échelle soit sensiblement la même dans presque toute l'étendue de la développée : ajoutons à cela la faculté du calcul, qui ne consiste qu'en deux analogies pour chaque degré convergent. Il s'en faut beaucoup que les méthodes nouvelles nous procurent de pareils avantages.

Nous n'indiquerons point les matériaux ni les secours d'où on en a emprunté les détails; car il seroit ridi-

cule d'étaler les cartes suédoises du comptoir géographique de Stockolm, celles d'Angleterre, ni les espagnoles de Pereyra, d'autant que la petitesse du point auquel ce recueil a été borné, ne paroît pas contenir des collections complettées & topographiques; nous pouvons dire cependant que les cartes de MM. d'Anville, Hasius & Zannoni nous ont été fort utiles.

Il s'agissoit ensuite d'établir la position respective des lieux les plus remarquables de la surface terrestre; outre les moyens géographiques dont nous avons parlé, on a consulté les observations célestes, mais d'une maniere qui n'a pas été jusqu'ici pratiquée. Aucun Géographe n'a encore fait usage des nouvelles déterminaisons de la parallaxe de la Lune & des planetes; cependant elles influent d'une quantité assez considérable sur les éclipses du Soleil ou des fixes, ou au passage des planetes inférieures sur le disque du Soleil, qui sont la base des longitudes géographiques. Depuis plusieurs années M. Zannoni s'applique à rassembler les différentes positions fixées par toutes ces sortes d'observa-



tions. Il en a déja plus de douze cens, dont il fera usage dans les cartes qu'il se propose de donner : elles y seront distinguées de celles qui résultent des distances itinéraires, des routes maritimes & des opérations géodésiques, dont il a plus de trois mille. Avec de tels secours il est en état d'exécuter un travail qui n'a même pas encore été imaginé, & qui peut être très-favorable à l'avancement de la Géographie & à la sûreté de la Navigation.

Voilà sur quel fondement nos cartes ont été construites. Si le public daigne en accueillir le recueil, l'Editeur se propose de donner successivement chaque année une nouvelle collection de cartes, dans le même goût, qui pourroit ne point se borner aux seules occurrences géographiques, mais former un ensemble utile en tems de paix, nécessaire pour le Commerce, indispensable en tems de guerre, dans lequel on trouveroit des détails & des circonstances locales, qui ne sont point connues. Cet ouvrage qui ne pouvoit être exécuté avec plus d'élégance & de soin, se vend ainsi que l'Atlas mili-



taire, chez *Latré*, Graveur, rue Saint Jacques, à la ville de Bordeaux.

## II.

*ELEMENTA Arithmeticæ numericæ & litteralis, seu Algebræ; à R. P.* Maximiliano Hell *è Societate Jesu. Viennæ*, 1761, *in-8°*

Un célebre Professeur de Mathématiques de l'Université de Vienne en Autriche, Astronome impérial & royal, Correspondant de l'Académie des Sciences de Paris, & le plus grand Observateur de toute l'Allemagne en matiere d'Astronomie, vient de faire imprimer les leçons d'Algebre qu'il professe dans l'Université. Le nom seul de l'Auteur annonce un ouvrage de main de Maître, & le public ne peut que s'intéresser beaucoup à sa publication.

Les personnes qui veulent s'instruire sans Maître dans cette profonde & pénible Science, trouvent rarement dans les livres élémentaires la netteté & la clarté dont ils auroient besoin. Il n'appartient pas à tous les grands Géome-



tres de remplir une pareille tâche, mais seulement à ceux qui, comme le Pere Hell, s'étant consacrés à l'instruction des étudians, se sont accoutumés à descendre & à se proportionner aux besoins de ceux qui commencent.

C'est ici la troisieme édition de cet ouvrage intéressant depuis l'année 1755, autre marque de bonté & d'utilité; car il est rare que dans des matieres si peu cultivées, les éditions se succedent si rapidement.

On s'étonne de voir l'Auteur de cet ouvrage suffire à toutes les productions qui sortent de sa plume. Le calcul des éphémérides que le Pere Hell publie chaque année pour le méridien de Vienne & qui demanderoit seul un homme tout entier, les observations astronomiques qu'il envoie continuellement à Paris, les tables qu'il compose pour l'utilité des Astronomes, tout cela est pourtant l'ouvrage d'un homme seul qui n'est aidé de personne. Nous avons vu ici des Académiciens se plaindre sincerement de ce qu'un homme aussi rare ne trouvoit pas dans sa patrie des secours proportionnés à l'importance de ses entreprises & à

l'immensité de ses recherches. Toute l'Astronomie de l'Autriche roule sur lui seul, & le Pere Hell n'a pas même un aide qui soit payé par l'Etat pour le seconder dans ses travaux.

Nous n'entrerons pas à l'occasion de cet ouvrage dans des détails peu propres à un journal; il nous suffit d'avoir fait connoître l'Auteur; nous ajouterons seulement que l'on trouve dans cet ouvrage toute la théorie des proportions & progressions, les regles d'alliages, & en général tous les problêmes dont on a besoin dans le détail de la vie, dans le Commerce, dans le Droit, dans les Monnoies, & dont la solution exige les élémens de l'Algebre. L'Auteur se propose de faire suivre cet ouvrage par un autre dont la théorie sera plus sublime & dont celui-ci n'est que l'introduction.

## III.

### Jena.

*JENAISCHE philosophische Bibliothek, unter der aufsicht des herrn Hofrath* Daries, *Herausgegeben zvvey Bände. Bey* Ch. Fr. Gollner, 1761.

» BIBLIOTHEQUE philosophique



» de Jena, publiée sous la direction » de M. *Daries*, Conseiller Aulique; deux volumes. Chez *Ch. Fr. Gollner*, 1761 ».

Cet ouvrage périodique, où non-seulement on traite de toutes les matieres de Philosophie, mais encore de toutes les parties de la Littérature, renferme quelques mémoires très-curieux.

Il ne faudroit pas en juger sans doute par une réfutation sérieuse & raisonnée de Candide, faite par un certain M. Munter. Cet Auteur prend les plaisanteries du Docteur Ralph pour autant de syllogismes & fait voir combien ils sont défectueux & peu capables de renverser le systême de la religion & de l'opticisme. Il trouve dans la Philosophie de Martin une contradiction manifeste & entre à ce sujet dans des détails qui prouvent qu'en effet M. Munter a plus de dialectique que M. Martin.

Une dissertation de M. Meyer sur les noctambules nous a paru neuve & intéressante. Les noctambules rêvent, à la vérité, mais leurs rêves sont entre-



mêlés de sensations très-vives & très-fortes. Ils ne voyent, ne sentent ni n'entendent assez vivement pour distinguer leurs délires & leurs fictions des sensations réelles, mais assez vivement pour être en état de mouvoir leurs organes extérieurs, conformément aux sensations qu'ils éprouvent. Ils n'en ont point une perception entiere, aussi sont-ils confus dans leurs pensées & dans leurs actions.

Selon M. Meyer, il en est de l'imagination des noctambules comme de celle des personnes qui ont l'esprit égaré; ce dernier état suppose seulement un moindre degré d'égarement & de folie.

L'Auteur explique par l'absence de la crainte les actions hardies des notambules, telles que de marcher sur les extrémités du toît. Un noctambule, dit-il, ne voit devant lui que le sentier étroit qu'il mesure, sans appercevoir ni la pente ni les profondeurs qui l'environnent : c'est uniquement l'aspect & le sentiment du danger, qui fait naître la peur : aussi le voit-on parcourir avec confiance sa périlleuse route; n'étant déterminé par aucun objet de mouvoir



mouvoir son corps sur une autre direction, il marche droit & conserve l'équilibre; & l'expérience confirme tous les jours le raisonnement de M. Meyer. Il faut, pour ainsi dire, rêver à demi pour se tirer d'affaire dans les dangers. Si l'on regarde trop autour de soi, on sera beaucoup plus timide & plus alarmé que si l'on a les yeux uniquement attachés sur le sentier qu'on se propose de parcourir.

## IV.

### Breslau.

*FABELIM aus dem allerthume, in vier buchern. Bey* Meyer, 1760, *in*-8°.

« FABLES de l'antiquité, en quatre » livres. Chez *Meyer*, 1760, *in*-8°.»

L'Auteur de ces fables dit modestement dans une préface, qu'il n'a cherché qu'à donner une nouvelle tournure aux Fabulistes latins, tels que Phedre & Fœrnus. En effet, il les a entierement défigurés. Il attaque vivement M. Gellert; cela vaut mieux que

s'il avoit entrepris de donner une nouvelle tournure aux fables de ce grand homme, le *la Fontaine* de l'Allemagne.

V.

ANSPACH.

*MISCHNAH, oder der Text des Talmulds, aus dem hebraiſchen überſetrt, und mit anmerkungen erlautert von* J. Jac. Raben. *Bey* J. Ch. Poſch, 3. *theil*, 1760, 1761, *in*-4°

« LE Miſchnah, ou le Texte des Talmuds, traduit de l'hébreu, commenté & enrichi de remarques, » par *J. J. Rabe*. Chez *J. Ch. Poſch*, » 3 parties, 1760, 1761, *in*-4°. »

Il y a déja quelques années que M. Rabe publia dans un *proſpectus* le deſſein qu'il avoit conçu de traduire en allemand le Miſchnah. Il expoſa en même tems la marche qu'il ſe propoſoit de ſuivre. Dès ce moment il fut encouragé par tous les Savans de ſon pays, & les trois volumes qu'il a déja donnés ont été très-favorablement reçus.



On ſait que le Miſchnach eſt une compilation d'anciennes traditions, & qu'il eſt devenu la regle du judaïſme moderne.

VI.

ALTONA.

*DAS Dorf, ein Gedicht, von* J. J. Duſch, 1760.

« LE Village, Poëme; par *J. J. Duſch*, » 1760 ».

LES compatriotes de M. Duſch lui ont toujours reproché ſa trop grande fécondité & ſur-tout ſa profonde négligence. Ce poëme eſt encore plus imparfait que tous ceux qu'il a publiés juſqu'à préſent : il nous dit dans la préface qu'il l'a fait imprimer plutôt qu'il n'auroit dû, pour ſe plaindre au public de M. Leſſing. Ce poëme n'a donc été donné que pour la préface.

VII.

ALTONA & LUBECK.

*SHERZHAFTE lieder, mit melo-*





*dien, don* Ch. Er. Roſenbaum, 1760.

« CHANSONS badines, avec les airs, » par *Ch. Er. Roſenbaum*, 1760 ».

LES Allemands ſe plaignent de ce que la plûpart de leurs Muſiciens compoſent des airs ſi difficiles pour leurs chanſons de ſociété, qu'ils ont de la peine à les chanter. Ce reproche ne ſauroit tomber ſur ce petit recueil; les airs en ſont fort agréables & faciles. Les paroles ſont de M. Weiſs. Monſieur Breitkopf en a imprimé la muſique.

VIII.

MAGDEBOURG.

*EXTRAIT d'une Lettre de Magdebourg du 22 novembre.*

« Je veux vous faire connoître une femme très-extraordinaire que nous admirons ici & qui mérite d'être connue au-dehors. Son nom eſt *Rarſchin.* Le Ciel l'a douée du génie le plus étonnant pour la Poéſie. Je crois réellement qu'on n'a jamais rien vu de



ſemblable ni chez les Anciens ni chez les Modernes. Elle excelle dans pluſieurs genres de Poéſie, mais particuliérement dans les odes & dans les contes. Sa figure n'eſt pas agréable. Elle eſt née en Siléſie d'une baſſe extraction & n'a reçu aucune ſorte d'éducation ni d'inſtruction. Ses parens la forcerent d'épouſer un Tailleur qui l'a traitée de la maniere la plus barbare; elle faiſoit de beaux vers, tandis que ſon mari faiſoit mal des habits : elle en eſt maintenant ſéparée & vit à Berlin, d'où elle eſt venue dans cette ville pour voir la cour. Tout le monde s'empreſſe de la voir, & l'on va publier par ſouſcription un volume de ſes Poéſies ».

« Elle ſurpaſſe non-ſeulement tous nos Poëtes Allemands, mais encore les anciens. La plus belle ode ne lui coûte que quelques minutes; dans une ſoirée elle en fit une fois douze auſſi étonnantes l'une que l'autre. Elle parle auſſi en vers, mais ſans enthouſiaſme; elle emploie les expreſſions les plus nobles & paroît pleine d'idées grandes & élevées. Tout ce que je vous dis a l'air d'une fable; mais ſi vous voyiez la rapidité avec laquelle elle écrit ſes odes les

plus sublimes, vous trouveriez cela encore plus fabuleux. Cette inconcevable femme donne bien à penser à nos meilleures têtes, & détruit toutes les théories du génie. Beaucoup de gens la prennent pour un *démon*, & en effet c'est un phénomene bien extraordinaire ».

Nous avons entre les mains quelques Poésies de cette femme extraordinaire : la traduction que nous en préparons mettra nos Lecteurs à portée de juger jusqu'à quel point elle mérite les éloges que lui prodigue l'auteur de cette lettre.

I X

*CHANT de la Nymphe* Persantis. *A Colberg, ce 24 septembre 1761.*

La lyre de M. Gleim rend tour-à-tour des sons doux & sublimes. Ce Poëte qui, dans ses chansons, respire la tendresse & les graces, devient, dans quelques-unes de ses odes, terrible comme la mer dans un tems d'orage. On sait que la Persante baigne les murs de Colberg. Le nom de ce fleuve a donné occasion à la fiction in-



genieuse qui regne dans ce petit morceau de poésie. Nous ne croyons pas qu'il soit encore nécessaire de prévenir nos lecteurs qu'en rendant compte des ouvrages des nations étrangeres, nous ne nous proposons que de faire connoître la tournure de leur esprit, & que nous sommes fort éloignés de partager leurs intérêts & leurs passions.

Il est victorieux ! Mon Héros est victorieux !.... O vous, larmes de joie, n'étouffez point mes chants de louange!... Ondes de mon fleuve, racontez à toutes les mers la défaite du Dragon !

Ici où la mer Baltique borde le rivage de hautes dunes, pour mettre à l'abri Colberg, ma ville, j'étois assise ; & transportée de joie je chantois aux Tritons attentifs une hymne en l'honneur de mon ami.

« Son bras victorieux vient de terrasser le monstre farouche que le Riphée couvert de neige a vomi sur mon rivage ; abandonnée des Dieux, j'allois devenir sa proie ».

Je vis un dragon s'élancer du fond des abîmes azurés : il avoit cinquante gueules ouvertes qui vomissoient la





flamme ; foible & tremblante, j'étois étendue sur le rivage.

Quand tout-à-coup Persée descendit de sa retraite, il déploya son fer glorieux ; pendant trois fois neuf jours il tint la mort arrêtée dans la mer.

O ! quels torrens de larmes l'hydre lança contre sa vie !.... Enfin mes accens plaintifs trouverent l'oreille des Dieux ; ils firent tomber des armes là où mon Héros combattoit.

Il couvrit sa tête du casque de Pluton ; il fut porté sur les aîles d'Hermes ; il saisit de sa main droite la lance de la terrible Minerve, & le monstre fut précipité dans les flots.

Sans cesse mes lévres feront retentir ses louanges ; tant que dans le bras de ce port on verra flotter les voiles enflées par les vents, je célébrerai mon Héros

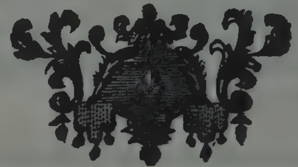
Et quand il viendra lui-même saluer mon rivage, je répandrai des coquillages sur son chemin : car mon fleuve est pauvre ; il ne roule ni l'ambre, ni des sables d'or.

Et toi, mon Barde, toi qui jadis devant les portes de ta ville maternelle balbutiois des chansons ; ah ! si celle



qui t'a vu naître a encore ton amour :

Chante mon favori, chante mon libérateur, sur ce luth que tu viens de monter, & sur lequel tu chantes le combats des Dieux avec les Titans.



# DANNEMARK.

*RECHERCHES ſur l'économie politique, par M.* Otto Dideriƈti Lüthen. *A Soroë*, 1760.

CE recueil eſtimable eſt compoſé de dix morceaux dont les ſujets préſentent tous quelque choſe d'intéreſſant à la curioſité du lecteur. La maniere dont ils ſont traités offre des vues profondes, de la hardieſſe dans les penſées & de l'étendue dans les idées. En examinant cette queſtion, que le nombre des habitans fait le bonheur des Etats, notre Auteur obſerve qu'il ſeroit faux de dire que le bonheur des hommes en général eſt en raiſon de leur nombre & de leur multiplication; car s'ils venoient à ſurpaſſer ce que le produit de la terre & l'eau du globe que nous habitons en peut nourrir, ils s'affameroient réciproquement & peut-être viendroient-ils à ſe dévorer: mais la Providence, continue l'auteur, a remédié aux déſordres



qui pourroient naître de la trop grande multiplication de l'eſpece humaine; & parmi les moyens dont elle s'eſt ſervie, il compte l'invention de la poudre, la conquête de l'Amérique & l'accroiſſement des maladies. Il faut avouer que tous ces moyens ſont en effet très-deſtructeurs, & qu'il n'en eſt point de plus puiſſans pour diminuer l'eſpece humaine.

On ſe plaint, dit l'Auteur, dans la plûpart des Etats que la population tombe, que le nombre des hommes diminue. Cette obſervation n'eſt pas toujours juſte: on ne manque pas d'hommes; mais on manque de citoyens utiles. Il y a des conditions qui ſont ſurchargées par un trop grand nombre d'hommes. Qu'on diminue celui des bourgeois oiſifs, des marchands en détail, des gens de plume & d'étude. Qu'on les diſtribue dans des claſſes plus utiles au bien du gouvernement, dans les manufactures, la navigation & l'agriculture. L'Auteur prétend que ces deux dernieres branches du commerce ne manquent pas en Danemark de bras propres à les cultiver. Il prouve que la navigation





ne manque pas d'hommes, par l'exemple des Juſlandois qui vont tous les ans chercher du ſervice chez les Hollandois, & par celui des étrangers qui vont fréter des vaiſſeaux du Holſtein. En effet, ce n'eſt pas manquer d'hommes propres à la navigation que de fournir aux étrangers des matelots & des vaiſſeaux. La preuve qu'il donne que le Dannemarck ne manque pas d'hommes pour le labourage, c'eſt que l'agriculture eſt très-floriſſante dans cet Etat, qu'elle y eſt preſque portée à ſa perfection, & qu'on cultive plutôt trop de terre que trop peu. L'avidité des hommes, dit l'auteur, ôte aux beſtiaux leur pâturage.





# SUEDE.

*EXTRAIT du Voyage de M.* Torens. *A Stockolm*, 1760.

ON trouve dans la relation de ce voyage des obſervations curieuſes ſur les Indes, & particulierement ſur la ville de Surate. L'objet des Suédois, dans cette expédition, étoit d'y établir une nouvelle branche de commerce, en y portant directement leur fer. Le pays où Surate eſt ſitué eſt bas, couvert de plantes, agréablement varié par des campagnes & de forêts nombreuſes, mais d'une ſéchereſſe ſi grande, qu'on eſt obligé de porter l'eau à la ville ſur le dos des buffles. Sous une couche très-légere de terre fertile, on trouve de l'argile à Potier, dont le grand uſage dédommage de la ſtérilité du terrein. Les rues de Surate ſont irrégulierement percées, ſans pavé, & coupées par de grandes places vuides où les maiſons ont été brûlées. Les bâtimens de brique & de charpente ſont aſſez bien conſtruits; les murs

des maiſons ſont revêtus en-dedans d'un enduit d'une blancheur à éblouir & d'un poli de marbre. Cet enduit eſt composé de lie de ſucre pilée avec des coquilles d'œuf. Le premier étage n'a point de fenêtre, les autres en ont très-peu, & cela, à cauſe des voleurs ou de la jalouſie des habitans. La Juſtice s'exerce très-ſévérement à Surate; & ſi la rigueur des peines étoit un frein contre le vol, on n'en devroit jamais voir dans ce pays-là : pendant le ſéjour de M. Lorne on y coupa les deux mains à un homme qui avoit volé quelques bouteilles d'eau roſe.

Les habitans de Surate ſont de trois nations qui ont chacune leurs mœurs & leurs religions différentes. Les Guébres, qui ſont ſi pauvres, ſi peu induſtrieux, qu'ils ſont obligés de ſe prêter aux plus vils emplois : leurs mœurs ſont ſimples, & leurs femmes ſont chaſtes; ils adorent le feu ſacré. La ſeconde nation habitante de Surate eſt celle que les voyageurs ont appellée Mores; ils profeſſent la Religion Mahométane qui eſt la dominante.

La nation la plus remarquable de



Surate ſont les Malabares. Ils adorent le Dieu Brama, & leurs Prêtres ſont les Bramines. Leur premier article de Foi eſt la métempſycoſe; ils ſont ſi pleins de vénération pour tous les animaux, qu'ils ont la ſuperſtition de nourrir de ſucre en poudre les rats de leurs greniers. Ils vivent de laitage, de légumes & de fruits : on croit que la loi qui leur en fait un précepte, eſt une loi de ſanté puiſée dans la nature du climat, comme les ablutions des Mahométans.

Les hommes chez les Malabares ſont grands & bien pris dans leur taille; ils ont de la régularité dans les traits, de l'aiſance dans leur air & de la vivacité dans les yeux; leur teint eſt baſanné; la taille de leurs femmes eſt beaucoup plus baſſe & plus groſſe; elles ont une façon ſinguliere de s'habiller, leur corſet ne leur couvre que la poitrine; elles s'enveloppent le bas du corps d'une bande de toile de coton rayée de rouge, dont le bout paſſe entre leurs jambes & vient s'attacher par-devant; leur tête eſt liée d'une bande de la même étoffe; elles portent au nez du côté gauche des boucles



comme aux oreilles; elles ſont enrichies de grenats & de rubis, avec deux perles. Ces femmes n'étoient pas en réputation d'être auſſi chaſtes que celles des Guebres. C'eſt parmi elles qu'on choiſit les chanteuſes dont le grand art conſiſte à accompagner des geſtes les plus laſcifs les chanſons les plus groſſieres & les plus impudiques. Ce qui doit paroître ſingulier, c'eſt que des tambours & des timbales forment l'accompagnement de ces voix efféminées & de cette muſique voluptueuſe.

La langue de communication de Surate eſt celle du Portugais, parce qu'ils ont abordé les premiers dans ce pays, où le commerce a attiré un grand nombre de Juifs & de Chrétiens de toutes les nations.





# ANGLETERRE.

## I.

*PRINCIPLES of equity*. In-folio. *For* Millar.

« PRINCIPES d'équité. Chez *Millar*, » in-fol. »

ARISTOTE diſtingue l'honnête homme d'avec le bon citoyen, & les actions juſtes d'avec les actions légitimes. En effet, comme les Légiſlateurs n'ont eu en vue que l'utilité commune & publique, ils n'ont pas toujours puiſé les loix qu'ils ont établies au ſein de l'honnêteté rigoureuſe ou de l'équité. C'eſt à marquer la limite qui ſépare la loi proprement dite d'avec l'équité, que notre Auteur s'attache dans tout le cours de ſon ouvrage. Il traite d'abord des pouvoirs d'une Cour d'équité, fondés ſur les principes de la juſtice, enſuite des pouvoirs fondés ſur l'utilité, & finit par appliquer ces pouvoirs à pluſieurs objets importans.

I I.

*LETTERS and Tracts on the choice of company, and others subjects. For* Dodfley, 1761, *in*-8°.

« LETTRES & Traités fur le choix » de la compagnie, & fur d'autres » fujets. Chez *Dodfley*, 1761 ».

Il feroit difficile de rien dire d'abfolument neuf fur des fujets qui ont été traités tant de fois par les meilleurs Ecrivains. Il n'y a plus de vérités à découvrir dans la Morale-pratique; le meilleur Moralifte eft celui qui donne aux vérités déja connues le plus grand degré de force, de clarté & d'intérêt; & à cet égard l'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons mérite une place diftinguée dans cette claffe d'Ecrivains.

Cet Auteur eft M. le Docteur Bolton, Doyen de Carlifle. Les effais qu'il publie ici roulent *fur le choix de la compagnie*, *fur l'intempérance dans le boire & le manger*, *fur le plaifir & fur le culte public*. Il a eu particulierement en vue l'inftruction des jeunes



perfonnes, & fa maniere d'écrire eft heureufement appropriée à cet objet. Il a de la fimplicité dans le ftyle, de la force & de la dignité dans les penfées, & les regles qu'il prefcrit font toujours fondées fur les principes de la faine raifon & fur des exemples heureufement choifis.

I I I.

*A new account of the Spain's inhabitants, commerce and government. For* J. Hinxman, 1761.

« NOUVELLE defcription des habi» tans, du commerce & du gouver» nement d'Efpagne. Chez *J. Hinx*» *man*, 1761 ».

Ce n'eft qu'une brochure dans laquelle on trouve, 1°. une defcription très-fuperficielle du fol, des productions & des manufactures, du nombre, du génie & du caractere des habitans; 2°. un détail des branches de commerce des Efpagnols, l'état de leurs affaires dans l'Inde, la force de leurs armées & leur marine, le produit des impôts & des revenus de la



Couronne; 3°. un tableau de la conftitution d'Efpagne & des révolutions de fon hiftoire, particulierement le paffage de la Couronne de la maifon d'Autriche à celle de Bourbon, les conféquences de cette révolution, l'état préfent, les maximes de gouvernement, le véritable intérêt & les engagemens politiques de ce royaume, fur-tout relativement à la Grande-Bretagne.

On a ajouté à cela une defcription des ports de mer principaux de l'Efpagne, avec des plans.

Les Anglois viennent de perdre M. Roubilliac, Sculpteur, qui a fait plufieurs ouvrages fort eftimés dans fa patrie.

*Fin du Journal de Janvier.*



# TABLE
# *DES ARTICLES.*

# TABLE DES MATIERES,

Par ordre des Langues.

## ALLEMAGNE.



## ANGLETERRE.



## DANNEMARK.



## ITALIE.



## PERSE.



## PORTUGAL.



*ERRATA de ce Volume.*

*Page* 52, *ligne* 18, un fils, *liſez* fils; d'Igée *liſez* d'Hygie.
*Page* 60, *ligne* 18, de l'ancienne Rome, *liſez* de l'antiquité. *Même page*, *ligne* 21, la plus, *liſez* les plus.
*Page* 61, *dans la note*, à Mécene, *liſez* à Numicius.

*APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois de Janvier. Cet Ouvrage périodique, qui embraſſe toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des ſuffrages du Public. Les extraits ſont faits avec goût, & ſemés de réflexions propres à répandre un nouveau jour ſur les matieres qui en ſont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique ſage & qui eſt également éloignée de la paſſion & de l'adulation. A Paris, ce 9 Février 1762.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

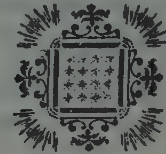
# JOURNAL ÉTRANGER.

FEVRIER 1762.

DEDIÉ A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN,

*Par M. l'Abbé* ARNAUD.

*Quæ robora cuique,*
*Quis color, & quæ ſit rebus natura creandis.*
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Chriſtine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Auguſtins.

M. DCC. LXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

## CONDITIONS.

*ON ſouſcrit* A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Chriſtine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Auguſtins*

*Chaque Volume du Journal ſera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la* Souſcription *des douze Volumes pour l'année ſera de vingt-*quatre livres. *Les Souſcripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le ſoin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume ſe vendra ſéparément quarante-cinq ſols.

*CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.*


| | |
|---|---|
| *Amiens*, . . . | François. |
| *Amsterdam*, . . . | Rey. |
| *Bayonne*, . . . . | Trebosc. |
| *Bruxelles*, . . . . | Pierre Vasse. |
| *Chaalons en Champagne*, | Briquet. |
| *Geneve*, . . . . . | Detournes le jeune. |
| *La Rochelle*, . . . | Chaboceau Grand-Maison. |
| *Lyon*, . . . | Deville. |
| *Montpellier*, . . . | Rigaud. |
| *Nantes*, . . . . | la veuve Vatar. |
| *Nismes*, . . . | Gaudes. |
| *Orléans*, . . . . | Tournay. |
| *Provins*, . . . . | la veuve Michelin. |
| *Rouen*, . . . . . | Pierre Le Boucher, sous la gallerie du Palais. |
| *Soissons*, . . . . | la veuve Varoquier. |
| *Strasbourg*, . . . | Dulcesker. |
| *Turin*, . . . . . | les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve. |




# JOURNAL ÉTRANGER.

## ARTICLE I.

*LE Pitture antiche* d'Ercolano, *&c incise con qualche spiegazione.*

« LES Peintures antiques d'*Herculanum*, gravées avec des explications ; » t. 2. A Naples, 1760, de l'Imp. R.

LE premier volume de ce précieux recueil n'avoit fait qu'irriter notre curiosité ; il nous tardoit d'en connoître la suite & de nous voir à portée de la faire connoître à nos Lecteurs. (*a*) Un des hommes de l'Europe le plus profondément versé dans la

(*a*) M. Mariette.





connoissance de toutes les parties des Arts a bien voulu servir notre empressement & notre zele, en nous faisant part non-seulement de l'exemplaire qui lui appartenoit, mais encore des réflexions que lui a fait naître un examen approfondi de l'ouvrage. Ce procédé nous inspire d'autant plus de reconnoissance, que quelque étendues & quelque savantes que soient les explications des différens morceaux qui sont renfermés dans ce volume, nous y aurions cherché inutilement les idées fines & profondes que notre savant & judicieux amateur nous a communiquées.

Les Académiciens, éditeurs de ce recueil, nous apprennent dans la préface qu'un Peintre Vénitien, nommé *Joseph Guerra*, avoit trouvé le secret de mettre à profit le soin extrême avec lequel on veilloit à la garde du trésor d'Herculanum ; l'idée qu'on en donnoit & plus encore la difficulté de pouvoir rien en arracher, enflammoit l'avidité des amateurs & des curieux. Il est aisé de tromper les hommes sur les choses qui les intéressent vivement ; que fit M. Guerra ? Il vendit comme origi-





nales des peintures qu'il avoit faites lui-même d'après les estampes, & donna à entendre qu'elles avoient été soustraites par ceux qui faisoient les fouilles à Herculanum. La Cour de Naples alarmée ordonna des perquisitions ; les ouvrages du Peintre Vénitien furent confrontés publiquement avec les originaux : la fraude fut découverte, tous les doutes tomberent, & l'Artiste se vit obligé de se déclarer faussaire.

Ce volume nous offre d'abord la représentation intéressante d'Apollon & du chœur des Muses, peintures qui ont été trouvées en 1755 dans les fouilles de Civita, au pied du Vésuve du côté du Midi, non loin de la riviere de Sarno. Ces figures, dont le plus grand nombre sont debout & placées sur des especes de consoles, ont des attitudes nobles, simples & variées ; elles ne manquent pas d'expression, & les draperies en sont d'un beau choix : mais ce qui les rend encore plus précieuses, ce sont les attributs qui les accompagnent & qui les caractérisent. Ces attributs avoient été regardés jusqu'à présent comme arbitraires, ou du moins on n'avoit aucune rai-

ſon de prétendre qu'ils convinſſent à une Muſe plutôt qu'à une autre. On avoit bien une ſuite des Muſes en ſculpture ; mais ces belles ſtatues que Chriſtine, Reine de Suede, avoit raſſemblées & qui ſont paſſées en Eſpagne, étoient preſque toutes mutilées, lorſqu'on en fit la découverte ; de ſorte que les inſtrumens qu'on leur voit actuellement dans les mains, ſont l'ouvrage des Sulpteurs modernes & ne peuvent être par conſéquent d'aucune autorité. Il n'en eſt pas ainſi de nos peintures ; elles ſont pures & entieres : chaque Muſe ici porte ſon nom écrit en lettres majuſcules grecques ; toutes les difficultés ſont donc levées à cet égard, & déſormais il ne ſera plus permis de ſe méprendre aux attributs caractériſtiques des Muſes.

Le Dieu qui leur préſide eſt repréſenté couronné de lauriers & aſſis ſur un thrône dont la forme eſt ſinguliere : ſon attitude eſt naturelle & bien entendue ; il porte avec grace ſa main gauche ſur la tête, & de la droite il tient ſa cythare ou ſa lyre ; car quoique les anciens prétendent que Mercure avoit diſputé à Apollon l'invention



de la lyre, & que par conſéquent ces inſtrumens fuſſent diſtingués, les Poëtes n'ont pas laiſſé de les confondre & de les prendre indiſtinctement l'un pour l'autre. Une longue draperie qui de l'épaule gauche deſcend ſur le côté droit, enveloppe la figure depuis la ceinture juſqu'en-bas & laiſſe voir à nud toute la partie ſupérieure du corps. Les auteurs de la deſcription de ces peintures ont été d'autant plus fondés à mettre cet Apollon à la tête des Muſes, qu'il n'eſt guere permis de douter que l'Artiſte n'ait voulu repréſenter ici Apollon *Muſagete* (*a*).

*Clio*, la premiere des Muſes, eſt repréſentée aſſiſe & couronnée de laurier ; elle tient de la main gauche un volume à-demi ouvert, ſur lequel ſont écrits ces mots ΚΕΙΩ ΙΣΤΟΡΙΑ, *Clio a inventé l'Hiſtoire*, ou bien, *Clio préſide à l'Hiſtoire*. A ce volume eſt attachée une petite bande ou étiquette ſur

(*a*) On ſait qu'une même Divinité étoit différemment repréſentée, ſelon ſes différentes dénominations. Jupiter *Pluvieux* n'étoit pas figuré comme Jupiter *Fulminateur*, ni Apollon *Pœan* ou Dieu de la Médecine, comme Apollon *Muſagete* ou conducteur des Muſes.





laquelle nos éditeurs conjecturent qu'on écrivoit le nom de l'auteur & le titre du livre. M. l'Abbé Barthelemy, dont l'œil perçant a démêlé des objets impénétrables juſqu'à lui, ne laiſſe aucun doute à ce ſujet ; il a lu ſur l'étiquette même dont il s'agit ici, le nom de l'auteur. Il eſt étonnant que cette découverte ait échappé aux ſavans Académiciens d'Herculanum. Au-bas de la figure on voit une caſſette où ſont renfermés pluſieurs volumes ou livres en rouleau, placés perpendiculairement, & qui portent tous la petite bande ou l'étiquette dont nous venons de parler. Ces caſſettes étoient appellées par les Latins *capſulæ* ou *ſcrinia*.

Après Clio on s'attend à trouver *Euterpe*, mais il n'a pas été poſſible de la reconnoître : les traits & la couleur de ce morceau ſont détruits ; du reſte ſi l'on fait attention aux attributs que le Peintre a affectés aux autres Muſes, il eſt vraiſemblable qu'il avoit donné les flûtes (*a*) à Euterpe : tel eſt du moins l'inſtrument que lui aſſigne le plus grand nombre des auteurs. Cette

(*a*) *Tibiæ.*



Muſe préſidoit à l'art de plaire ; Plutarque prétend qu'on lui attribuoit ſurtout la contemplation des vérités phyſiques : plaiſir, ajoute-t-il, qu'il faut regarder comme le plus pur & le plus touchant des plaiſirs.

Vient *Thalie* qui de la main gauche tient un maſque comique, & de la droite un bâton recourbé, appellé *pedum* par les Latins. On ſait que la comédie naquit à la campagne, ainſi que la tragédie ; de-là l'introduction de la houlette ou du bâton paſtoral ſur la ſcene.

*Melpomene* tient de la main droite une maſſue, & de la gauche un maſque tragique, dont le caractere ne ſauroit être ni plus noble ni plus ſiniſtre : cette maſſue dans les mains de la Muſe tragique n'eſt pas un attribut ſans exemple. Parmi les différentes conjectures que cet objet a fait naître, il en eſt deux qui méritent d'être rapportées : la premiere, & peut-être la plus vraiſemblable & la plus ſimple, c'eſt que non-ſeulement Hercule, mais tous les premiers héros s'étant ſervis de la maſſue, cet inſtrument déſigne en général les actions de tous les hé-

ros : l'autre, c'eſt que la maſſue dans les mains de la Tragédie repréſente le ſceptre antique. Il faut obſerver ici que les deux mots grecs qui ſignifient *ſceptre* & *maſſue*, ſont ſynonimes, & que les Poëtes les ont pris indifféremment l'un pour l'autre. Tlepoleme, dit Pindare, aſſomma Licinius avec un *ſceptre* d'olivier. J'en jure, dit Achille dans Homere, par ce *ſceptre* qui, depuis que le fer l'a ſéparé du tronc & l'a dépouillé de ſes feuilles & de ſon écorce, ne doit plus germer ni produire des rameaux, *&c.* Le *ſceptre* antique n'étoit donc autre choſe qu'un morceau de bois groſſierement orné & aſſez élevé pour que les Rois puſſent s'y appuyer, lorſqu'étant debout ils haranguoient leurs armées.

*Terpſicore*, Muſe de la Poéſie lyrique, n'offre rien de particulier & de bien intéreſſant. Il n'en eſt pas de même de la deſcription de la Muſe *Erato.* A l'occaſion du nom de cette Muſe & de la façon dont les lettres de ce nom ſont figurées, nos Académiciens rapportent un vers d'Euripide, qu'ils diſent avoir été trouvé écrit en forme



de ſentence, ſur un pan de muraille faiſant face à une rue dans les fouilles de Reſina en 1743. S'il n'y avoit point ici de ſupercherie, ce vers termineroit en même tems la queſtion ſur l'époque des accens, époque que le plus grand nombre des Savans ne font pas remonter au-delà du ſeptieme ſiecle, & celle qui roule ſur la forme des caracteres grecs minuſcules ; car le vers eſt écrit en caracteres courans, & les accens y ſont exactement marqués : mais nous ſoupçonnons fortement l'authenticité de cette inſcription. Nos éditeurs paroiſſent ne pas en douter : cela ne nous ſuffit pas, il falloit des preuves. Cette Muſe eſt repréſentée avec une eſpece de harpe qu'elle pince d'une main & que de l'autre elle frappe avec le *plectrum.* La forme de cet inſtrument donne beaucoup à penſer ou plutôt à conjecturer à nos éditeurs ; mais comment pouvoir rien déterminer à ce ſujet ? Les altérations, les changemens que ſubirent les anciens inſtrumens de muſique en paſſant d'un peuple à l'autre, le peu de préciſion, les différences même qui ſe trouvent dans les deſcriptions qu'on en a faites,



le procédé des Auteurs & ſur-tout des Poëtes qui les ont pris indifféremment les uns pour les autres, tout cela répand ſur cette matiere une obſcurité que la plus profonde érudition & la critique la plus éclairée ne ſauroient faire diſparoître.

*Polymnie* eſt celle de toutes les Muſes dont la repréſentation eſt la plus ſimple : elle n'eſt diſtinguée par aucun attribut ; elle porte ſeulement l'*index* de la main droite ſur la bouche, ſigne ordinaire du ſilence : l'Artiſte a donc voulu repréſenter une Muſe qui s'exprime ſans emprunter le ſecours de la parole & qui n'a beſoin que du geſte pour développer ſes penſées. En effet on attribue communément à Polymnie l'invention de la chironomie & de la pantomime ; mais pourquoi le Peintre lui a-t-il donné l'invention de la fable, dans l'inſcription qu'il a ajoutée aubas de la figure (*a*) ? Les auteurs de la deſcription répondent à cela que quoique les pantomimes exprimaſſent tout au moyen du geſte, c'étoit cependant dans la fable qu'ils prenoient le plus ſou-

(*a*) ΠΟΔΥΜΝΙΑ ΜΥΘΟΥΣ. *Polymnia fabulas.*



vent leurs ſujets ; d'ailleurs, ajoutent-ils, comme le mot latin *fabula* ſignifie toute eſpece de récit, ſoit vrai, ſoit fabuleux, de même le mot grec μυθος s'applique également à toutes les ſortes de narration

*Uranie* eſt repréſentée tenant le globe céleſte d'une main, & de l'autre une baguette avec laquelle elle a l'air de démontrer ce qui eſt tracé ſur le globe. Cette Muſe eſt la ſeule au-bas de laquelle on ne trouve point d'inſcription. L'Artiſte a cru ſans doute que c'eût été inſulter à l'intelligence du ſpectateur, que de rien ajouter aux attributs avec leſquels il l'a repréſentée.

*Calliope a inventé le poëme.* ΚΑΛΛΙΟ..ΗΠΟ.ΗΜΑ. Telle eſt l'inſcription qu'on lit au-bas de la figure de cette Muſe repréſentée par le Peintre couronnée de lierre avec un *volume* dans les mains. Le *volume* eſt l'attribut conſtant de Calliope ; c'eſt ainſi qu'elle eſt figurée dans tous les monumens de l'antiquité : les raiſons qu'on en donne paroiſſent aſſez vraiſemblables. 1°. Cette Muſe paſſoit chez les anciens pour avoir inventé la Poéſie, & ſur-

tout l'épopée : or les premiers auteurs, les premiers écrivains ont été les Poëtes & particulierement les Poëtes épiques. Secondement le Poëte épique ſe ſuffit à lui-même; il raconte les aventures & les actions de ſon héros, ſans avoir beſoin du ſecours de perſonne : de-là vient que l'Artiſte donne des maſques à Thalie & à Melpomene, pour donner à entendre que la Poéſie comique & tragique conſiſte dans l'action, & qu'au contraire il met ſimplement un volume entre les mains de Calliope, pour faire voir qu'au moment même où l'épopée eſt écrite, elle a reçu toute la plénitude de ſon exiſtence.

La plûpart des peintures qui ſuivent celles des Muſes ne ſont ſuſceptibles d'aucune explication ſatisfaiſante; il ſe peut qu'il fût aiſé d'en interpréter les ſujets dans le tems, mais aujourd'hui ce ſont autant d'énigmes impénétrables. La peinture ( planche X. ) eſt de ce genre; car que peuvent ſignifier les trois figures de femmes qu'on y voit, & dont deux ont la tête rayonnante & couronnée d'un nimbe lumineux, ainſi qu'un vieillard couronné de feuilles de chêne & armé d'un bâton recourbé,



qui obſerve ces femmes du haut d'un rocher? Du reſte ce fragment, par rapport à l'art, eſt, au jugement des connoiſſeurs, un excellent morceau de peinture. Les chairs en ſont peintes avec la plus grande fraîcheur.

Le tableau ſuivant eſt compoſé de trois figures de femmes ſeulement, & le ſujet en eſt tout auſſi obſcur que celui du précédent, mais la compoſition en eſt admirable, & ce morceau eſt bien capable de reconcilier avec la noble ſimplicité de l'antique, ceux qu'un goût pervers attache encore au faux clinquant des ordonnances trop licencieuſes & trop compoſées.

Le douzieme tableau repréſente l'éducation de Bacchus : on y voit les trois Nymphes qui l'ont nourri, dont deux ſont debout derriere un arbre, tandis que l'autre couronnée de feuilles & drappée d'une peau de cerf, préſente dans une attitude extrêmement gracieuſe, une grappe de raiſin au petit Dieu qui ſoulevé par Silene, tend avec avidité ſes deux mains pour s'en ſaiſir : aux pieds de Silene eſt ſon âne, couché, endormi, couronné de lierre & portant ſur ſon dos une ſelle tout-



à-fait ſemblable aux ſelles dont on ſe ſert aujourd'hui : de l'autre côté eſt une Prêtreſſe qui touche une cymbale garnie de ſonnettes : Mercure à-demi nud & repréſenté avec toutes les formes d'un beau jeune homme, eſt aſſis ſur un tonneau & pince les cordes d'une lyre; il a ſon pétaſe ſur la tête & aux pieds ſa chauſſure aîlée qu'un Satyre dénoue d'une main, pendant que de l'autre il montre en ſouriant l'attitude empreſſée du jeune Bacchus.

Le ſujet de la treizieme planche eſt une lutte de Pan & de l'Amour. On voit clairement ici que les anciens ſe ſont quelquefois écartés de cette belle ſimplicité que nous admirons dans le plus grand nombre de leurs ouvrages; ce n'eſt pas que dans ces deux derniers tableaux on ne trouve d'aſſez belles parties, mais le tout enſemble fait un mauvais effet : les grouppes ſont mal liés, & l'on ne peut excuſer le Peintre d'y avoir introduit, ſur-tout dans le premier, des figures d'animaux qui placés ſur le premier plan, ſont d'une beaucoup trop petite proportion relativement aux autres figures, & font avec elles une diſparate choquante. Ces



deux tableaux, trouvés dans le même endroit & compoſés de la même maniere & avec les mêmes défauts, ſont, à n'en point douter, des productions du même Maître. Chaque école, chaque pays avoit ſes Peintres dont les manieres étoient reconnoiſſables & ſervoient, comme elles le ſont encore aujourd'hui, à nommer ſûrement & ſans craindre de ſe méprendre, les auteurs de l'ouvrage. Quant à ceux-ci, ils ſont pleins de poéſie; on voit qu'ils partent d'un génie fécond & brillant qui ſait ajouter à ſon ſujet, pour le rendre auſſi intéreſſant qu'il eſt poſſible.

La fable d'Ariadne abandonnée & trouvée par Bacchus, occupe les quatorzieme, quinzieme & ſeizieme tableaux. Le quinzieme met en évidence ce que nous venons de faire obſerver, que chez les anciens il y a eu, comme parmi nous, des Peintres maniérés & qui s'écartant des routes marquées, n'ont pas laiſſé que de plaire. Ici la figure d'Ariadne eſt d'une longueur qui rappelle la maniere du Parmeſan, de ce Peintre tout ſpirituel qui en alongeant ſes figures, a fait des ouvrages ſi agréables.

Le dix-septieme tableau revient dans cette maniere simple qui méritera toujours à juste titre la préférence sur toutes les autres manieres : il est composé seulement de deux figures ; l'une est appuyée sur un pilastre ou sur un autel ; elle tient un arc détendu dans sa main, son carquois est au-bas du pilastre, sa tête est environnée d'un nimbe lumineux ; des longs & blonds cheveux descendent & flottent sur ses épaules. L'autre est une jeune femme assise sur un siege très-large, couronnée de feuillages verds, tenant une branche de laurier à la main & baissant la tête par un sentiment de modestie, & non de tristesse ou de honte. Ce tableau est de toute beauté, mais qu'est-ce qu'il représente ? Est-ce Iphigénie qui remercie Diane de l'avoir arrachée à la mort ? Est-ce Cassandre apprenant d'Apollon l'art de deviner ? ( Car les traits & les attributs que l'Artiste a donnés à la Divinité, peuvent également convenir à Apollon & à Diane. ) Nous nous épuiserions en citations & en conjectures, sans parvenir à rien dire de satisfaisant à ce sujet.

Le sacrifice représenté dans le dix-



huitieme morceau, est d'une disposition infiniment légere & agréable : une femme ajustée & drappée avec tout le goût imaginable, tient de la main droite un bassin & de la gauche elle pose sur un autel ou des gâteaux, ou des fruits, ou des fleurs ; le tort que le tems a fait à plusieurs parties de ce tableau, ne permet pas de démêler ce que c'est. Sur un piédestal élevé paroît la statue de la Divinité qui est l'objet du sacrifice ; sa tête est couronnée de feuilles de pampre ; des bandelettes lui pendent sur le col ; la jeunesse & la gaieté brillent sur son visage ; la poitrine, le diadême, l'ajustement, tout semble indiquer une figure de femme : d'une main elle tient un tyrse, & de l'autre un vase renversé. Derriere la statue s'éleve un morceau de marbre ou plutôt une colonne de même couleur que le piédestal : cette partie du tableau étant entierement effacée, les auteurs de la description ne décident rien sur l'usage auquel le Peintre s'étoit proposé de la destiner. Quoi qu'il en soit, on a plus d'un exemple de colonnes consacrées à des Divinités, & celle-ci l'étoit vraisemblablement à Bacchus ; car quoi-



que dans la statue tout indique une figure de femme, on sait que l'un & l'autre sexe convenoit également à toutes les Divinités, & particulierement à Bacchus.

Plusieurs tableaux en maniere de frise, depuis la planche 19 jusqu'à la 27, représentent sur des fonds noirs, des danses, des sacrifices & d'autres sujets qui paroissent être de pure fantaisie, & dont plusieurs renferment des figures tout-à-fait élégantes & d'un tour heureux. Ces enduits noirs ou d'autres couleurs entieres étoient fort du goût des anciens & faisoient souvent le fond de leurs tableaux. La vingtieme planche renferme un morceau très-curieux ; c'est la vue d'un jardin orné de berceaux, de treillages, de palissades ; de volieres & d'eaux jaillissantes. Tels étoient les jardins de ces maisons de plaisance où venoient se reposer de leurs fatigues dans les contrées délicieuses des environs de Naples, les Ciceron & les Pompée.

Si quelque morceau dans le volume mérite une attention particuliere, c'est assurément celui qui occupe le milieu de la planche vingt-huitieme : on y



remarque une espece de gradin chargé de tous les ustensiles qui servoient aux pompes, aux sacrifices & aux mysteres de Bacchus ; ils y sont posés avec goût & pour faire de l'effet, par un Peintre habile qui possédoit parfaitement la perspective. Ce seul morceau prouve que les anciens n'étoient pas aussi peu instruits dans cette partie que vouloit le faire croire leur antagoniste Charles Perrault : aussi cette peinture paroît-elle avoir été en grande estime, lors même que subsistoit Herculanum. Elle avoit été dès ce tems-là détachée de la muraille sur laquelle elle étoit peinte, pour être rapportée dans la chambre de quelque curieux qui en connoissoit tout le prix ; on l'y a trouvée suspendue à un crochet de fer, & l'on a jugé par d'autres pareils crochets qui étoient scellés aux murs de la même chambre, que cette piece a pu être décorée autrefois d'autres semblables tableaux amovibles. Le procédé dont on fait usage pour enlever les peintures de dessus les murailles, & qu'il a fallu employer à l'égard de toutes celles d'Herculanum, n'est pas, comme on

le voit, un procédé nouveau, ni qui nous ſoit particulier.

Nous ne dirons rien des figures qui ſont à la ſuite de cette 28$^{e}$ planche. Elles ne conſiſtent toutes qu'en des fragmens qu'on a ſauvés & qui faiſoient partie de pluſieurs grandes compoſitions que le tems a dévorées; quelques-unes de ces figures, celles par exemple que l'on trouve aux planches 36, 37 & 38, entroient dans des compartimens d'ornemens. Les tiges qui partent de deſſus leur tête & auxquelles elles paroiſſent comme ſuſpendues, ne permettent pas de former ſur cela le moindre doute. La figure d'Hermaphrodite ſortant du bain, à la planche 34, eſt déſignée par tout ce qui peut le faire reconnoître.

La planche 41 nous offre un des morceaux les plus curieux de ce recueil: on y voit un bouclier ſur lequel eſt repréſentée Minerve prête à enfoncer ſon épée dans le ſein du géant Pallas étendu à ſes pieds; ce bouclier eſt poſé ſur un piédeſtal & ſoutenu par un Génie. Au-bas du tableau s'éleve un autel où brûle le feu ſacré ſur lequel la Victoire aîlée & couronnée verſe une liqueur,





liqueur, tandis qu'un Génie également aîlé & couronné pouſſe une brebis vers l'autel. Le fond du tableau eſt rempli par un édifice entouré d'oliviers. Ce bouclier tenant lieu de la ſtatue, c'eſt-à-dire de la Divinité même, eſt une ſingularité dont l'antiquité n'offre peut-être que cet exemple unique: il eſt étonnans que nos ſavans commentateurs n'en ayent pas été frappés. Du reſte la compoſition de ce tableau eſt admirable; tout y eſt placé avec goût, avec ſoin & avec intention.

Nous trouvons dans la planche 52 des Satyres luttans avec un bouc. Il faut que ce ſujet ait d'abord été traité avec un grand ſuccès par quelque Artiſte célebre; car il en eſt peu qu'on ait renouvellé plus ſouvent par des copies: on le trouve ſur beaucoup de bas-reliefs & de pierres gravées, & nous voyons ici qu'il a exercé plus d'une fois le pinceau des Peintres de l'antiquité.

Les anciens varioient, autant qu'il leur étoit poſſible, leurs exercices & leurs ſpectacles: une des peintures de la planche 44 en fournit un exemple; on y voit deux nains aux priſes & com-





battant à coups de poings, exercice qui ſe nommoit le *pugilat.* Aux deux extrémités du tableau ſont deux vaſes & des palmes deſtinés à celui des deux athletes qui demeurera vainqueur. Dans tous les monumens où il eſt queſtion de jeux publics, on voit toujours un vaſe d'où ſortent des palmes.

Les *groteſques* dont les anciens aimoient à charger les murailles des lieux qu'ils habitoient, & contre le goût deſquelles Vetruve s'eſt ſi fort déchaîné, n'étoient pas moins de mode à Herculanum qu'elles ne l'étoient à Rome. Dans pluſieurs des compoſitions biſarres qui ſont rapportées dans ce recueil, on trouve des diſpoſitions de colones infiniment greles, qui reſſemblent beaucoup à celles que les Chinois & les peuples des Indes employent depuis un tems immémorial dans leurs édifices. Ne ſeroit-ce pas de ces deux nations que les anciens auroient emprunté ce goût? On remarque dans les planches 48 & 50 des diſpoſitions de fabrique, ſemées çà & là & portées en l'air ſans aucune liaiſon, tout comme ſur nos feuilles de paravens. Ajou-



tons à cela que dans la planche 46 on voit ſur un portique fermé par des colonnes dans le goût chinois, un éléphant avec ſon petit; comme ſi par la repréſentation d'un animal qui vivoit dans les parties les plus orientales de l'Aſie, l'Artiſte qui a ordonné cette compoſition, avoit voulu indiquer le pays qui lui avoit ſuggéré l'idée des colonnes biſarres qu'il employoit. On a fourni depuis peu des preuves aſſez convaincantes d'une communication réelle entre les Egyptiens & les Chinois, laquelle gagnant de proche en proche, s'étendit juſqu'à l'Italie. Trouvera-t-on que celle-ci ait moins de force?

La vue d'un port de mer, repréſenté dans la planche 55, donne l'idée d'une place de très-grande importance, & eſt peut-être celle de l'ancien Herculanum du côté de la mer.

Nombre de tableaux qui viennent enſuite, font voir que les anciens avoient leurs Deſportes & leurs Oudry. Du gibier, des fruits, des poiſſons, y ſont repréſentés avec beaucoup de vérité, & les amateurs d'Hiſtoire naturelle

les regarderont avec plaiſir & trouveront peut-être à s'y inſtruire.

Les deux peintures qui terminent le recueil nous ont paru les plus intéreſſantes de tout l'ouvrage : elles ſont tirées l'une & l'autre des ruines d'Herculanum ; chaque tableau porte au moins deux pieds & demi en tout ſens, & repréſente des fêtes ou cérémonies religieuſes des Egyptiens. Au milieu du premier eſt un autel ſur lequel le feu ſacré vient d'être allumé & jette déja des tourbillons de flamme. Sur le piédeſtal de l'autel on voit deux ibis. Tout autour ſont diſpoſés en différentes attitudes onze perſonnages de tout âge & de tout ſexe. La figure principale, celle du moins qui frappe le plus par la véhémence de ſes mouvemens, eſt une femme à genoux, ayant une couronne ſur la tête, les cheveux épars & les pieds tout nuds, laquelle d'une main tient un baſſin rempli d'herbes & de fruits, & de l'autre éleve & agite un *ſiſtre*. Derriere cette femme, une jeune fille tient de la main droite un vaſe de ſacrifice, & de la gauche ſoutient une corbeille


qu'elle porte ſur la tête : des deux figures qui ſont à ſes côtés, l'une paroît être une femme avec des cheveux flottans, l'autre a la tête raſée ; elle porte dans la main gauche un petit rameau, & dans la droite un ſiſtre : elle eſt nue juſqu'à la ceinture ; là une draperie blanche l'enveloppe & la couvre juſqu'aux pieds. De l'autre côté du tableau un vieillard à genoux, chauve & à-demi-nud, éleve les deux mains, comme s'il faiſoit une priere. Plus loin ſont trois figures entierement vêtues : la premiere eſt une femme tenant de la main gauche un petit rameau, & de la droite une eſpece de ſiſtre ; les deux autres ſont une fille & un vieillard. Tout auprès on voit encore trois figures : la premiere eſt une fille qui n'a point d'action ; l'autre ſonne d'une eſpece de trompette ; la troiſieme tient d'une main une chaîne formée de quatre anneaux, & de l'autre un inſtrument compoſé d'une eſpece de bâton qui ſert de diametre à un petit cercle garni tout autour de ſonnettes. Cinq marches, deux colonnes & l'*épiſtyle* forment l'entrée du temple. Aux deux extrémités du tableau ſont deux




murs contigus au temple, avec un boſquet qui domine le mur à droite & au milieu duquel s'éleve un palmier. Les colonnes ſont entourées de lierre & ont chacune une branche de palmier attachée à la partie ſupérieure. Au milieu de l'entrée eſt ſuſpendue une couronne. Ici nous trouvons ſix perſonnages repréſentés dans le fond du tableau : deux font agir des ſiſtres ; l'autre joue de la cymbale ; le quatrieme éleve l'index de la main droite, comme s'il vouloit recommander le ſecret ; le cinquieme ſemble faire des geſtes, ou joue peut-être de quelque inſtrument, car on ne diſtingue pas aſſez ſon action ; la derniere enfin, qui ſe trouve au milieu, eſt un homme barbu qui danſe, ayant des branches de palmier autour de ſa tête, & des vêtemens ſi juſtes & ſi ſerrés, que ſes bras, ſes cuiſſes, ſes jambes & ſes pieds paroiſſent être nuds.

Le ſecond tableau offre un différent ſpectacle, mais qui rentre dans le même objet & doit être regardé comme une ſuite de la premiere cérémonie. On y voit au milieu un autel orné de feſtons, & un Prêtre qui agitant un


eventail tout-à-fait ſemblable à ceux dont on ſe ſert aujourd'hui, allume le feu ſacré, dont la flamme commence à paroître. A ſes côtés, un autre Prêtre couvert d'un vêtement à courtes manches, long & étroit, tient d'une main un long bâton, & de l'autre une eſpece de ſceptre ou d'épée ; une foule de perſonnages de tout ſexe, de tout âge & d'habillemens différens, forme deux bandes ou deux chœurs ſéparés, à la tête deſquels on voit d'un côté un joueur de longue flûte, aſſis à terre ; & de l'autre une Egyptienne & un Ethiopien qui font agir des ſiſtres. Au milieu de ces deux bandes eſt un autre Ethiopien qui d'une main tient un ſiſtre, & de l'autre un ſceptre ou une épée. On arrive au temple par un eſcalier compoſé d'onze marches. Aux deux côtés on voit ſur des hautes baſes deux ſphinx avec la fleur de *lotos* ſur la tête, ainſi qu'une *ibis* indépendamment de deux autres *ibis* qui ſont autour de l'autel. Au devant de la porte du temple, un Prêtre pénétré de reſpect, montre aux ſpectateurs un vaſe myſterieux, ſans doute le *canope*. A ſes côtés & ſur le même plan ſont deux

figures, l'une d'un Ethiopien, l'autre d'une Egyptienne vêtus d'une longue robe, & toutes deux semblables par l'habillement aux deux figures de même nation, que nous avons décrites faisant agir des sistres à la tête d'un des chœurs. La porte du temple est ornée d'une couronne & de festons; une balustrade en forme l'entrée, & tout autour est un bosquet agréable, où de chaque côté s'élevent des palmiers.

Le *canope* tenoit le premier rang dans les fêtes d'*Isis*. S. Clément d'Alexandrie, en parlant des Prêtres Egyptiens, dit que le premier de tous portoit en public le *canope* sur son sein.

Ce vase étoit en effet le symbole de la Déesse Isis elle-même. Cette observation a conduit quelques Savans à penser que ce dernier tableau regardoit Isis, & que le premier pouvoit être rapporté à Osiris représenté par ce Danseur qu'on voit couronné de branches de palmier, dont la disposition imite assez bien les rayons du Soleil, & vêtu en maniere de *Soldat*, ce qui étoit encore un symbole du Soleil ou d'Osiris; mais, comme le remarquent très-bien les Académiciens d'Herculanum,



on trouve dans la *Table Isiaque* & dans d'autres monumens Egyptiens, Isis avec les mêmes habillemens. Nous ne rapporterons point ici tout ce que renferment de curieux & d'intéressant les notes dont la description de ces deux tableaux est accompagnée; il nous suffira de dire que nous serions assez portés à embrasser le sentiment de ceux qui pensent que les sujets de ces deux peintures égyptiennes avoient trait aux cérémonies qui se faisoient le soir & le matin, lorsqu'on ouvroit & qu'on fermoit le temple d'Isis ou d'Osiris.

Dans le premier tableau, cet homme qui danse sur le seuil du temple sera sans doute le Prêtre que S. Clément d'Alexandrie appelle *le Chanteur* ὁ ᾠδὸς & qui, au rapport de Porphyre, commençoit la priere, laquelle étoit suivie du sacrifice du matin. Les anciens auteurs ne disent rien de son habillement; on lit seulement dans Porphyre qu'étant debout sur le seuil du temple, il invoquoit le Dieu Osiris, & que l'appellant par son nom égyptien, il l'invitoit à sortir de son sommeil. Tibulle dit que les femmes qui sacrifioient à Isis avoient les cheveux épars; cela est





conforme à la figure de femme qui se présente à genoux dans le premier tableau, & qui d'une main faisant agir un sistre, tient de l'autre main son offrande. Selon le même Poëte, toutes sortes de personnes pouvoient assister à cette cérémonie religieuse : on en voit ici de tout âge & de tout sexe. Dans l'un & l'autre tableau, l'autel est au milieu du parvis : cette coutume d'offrir les sacrifices en plein air & vis-à-vis l'entrée du temple étoit commune aux Israélites. Comme les lieux sacrés doivent être purs, les Egyptiens y entretenoient des ibis, oiseau qui ne souffroit ni serpens ni aucune bête vénimeuse dans les lieux qu'il habitoit. Hérodote prétend que les femmes n'étoient point admises dans les cérémonies religieuses des Egyptiens, & que les hommes seuls y exerçoient le sacerdoce; il faudroit croire alors que toutes celles qu'on voit ici, viennent simplement rendre leurs hommages à la Divinité, ou que la beauté de leurs voix & le talent de bien jouer des instrumens, les faisoient admettre dans les chœurs de musique, qui faisoient une des parties les plus essentielles des



sacrifices des Egyptiens; mais, quelque respect que nous ayons pour le pere de l'Histoire, comment accorder son témoignage avec les monumens égyptiens qui tous nous offrent des Prêtresses? Il faut lire sur cela les ouvrages d'un de nos Savans, qui par ses connoissances & par son zele a répandu le plus de lumieres sur l'érudition égyptienne (*a*). Les encognures des autels sont marquées par des éminences saillantes : ce sont les cornes de l'Arche, dont il est parlé dans les livres saints.

Dans le second tableau, le personnage qui est au-devant du temple & qui expose à la vénération du peuple l'urne mystérieuse qu'il tient enveloppée d'une espece d'écharpe, est, à n'en point douter, le Prêtre qui portoit le nom de *Prophete* & qui, avant qu'on fermât le temple, lorsque la procession du soir étoit finie, montroit au peuple cette urne ou le *canope*, & la serroit ensuite dans le temple. Cette cérémonie étant achevée, un Prêtre qu'Apulée appelle *Grammateus*, congédioit l'as-

(*a*) M. le Comte de Caylus.

ſemblée ; & ce doit être ſans doute celui qui tenant une eſpece de ſceptre à la main, eſt au bas de l'eſcalier & ſemble tout prêt à faire cette fonction. Il eſt aiſé de diſtinguer les Prêtres d'avec les autres aſſiſtans : ceux-là ont la tête & le menton raſés & ſont couverts d'un vêtement de lin qui eſt à franges par le bas & laiſſe le corps à découvert depuis la ceinture juſqu'en-haut. Il ne faut donc pas mettre au nombre des Prêtres le perſonnage qn'on voit près de l'autel & qui d'une main tient un long bâton & de l'autre une eſpece d'épée ou de ſceptre ; on doit plutôt le regarder comme un Hérault qui avoit ſoin que tout ſe paſſât dans l'ordre (*a*). Les aſſiſtans ont tous des bonnets ſur la tête & ſont vêtus de longues robes & de manteaux (*b*). Preſque tous étendent le bras, geſte qui ne permet pas de douter qu'ils ne ſoient en priere.

Nous voudrions bien revenir ſur nos pas & donner au moins une idée des

(*a*) Les Grecs avoient de ces Héraults.
(*b*) Cet habillement eſt celui de pluſieurs gyptiens dans la Moſaïque de Paleſtrime.



peintures dont on a formé les vignettes & les culs de lampe ; mais nous nous appercevons que nous excédons déja de beaucoup les bornes d'un extrait : d'ailleurs la plûpart de ces peintures ne repréſentent que des objets où il n'y a ni action, ni mœurs, ni mouvement, ni paſſion ; il ſeroit difficile d'en offrir une deſcription qui ſans le ſecours de l'eſtampe pût devenir intéreſſante & utile.

Les deux premiers volumes des antiquités d'Herculanum ne contiennent pas la moitié des peintures qui ont été découvertes juſqu'à préſent, & dont le Roi des deux Siciles, aujourd'hui Roi dEſpagne, a fait orner les appartemens de ſon palais à Portici. On en prépare un troiſieme volume, après quoi l'on ſuſpendra la publication des peintures, pour ſatisfaire à l'empreſſement du public impatient de connoître & d'admirer les morceaux d'un autre genre, qu'a fournis cette importante découverte. On commencera par les ſculptures, & l'on ne ſera pas moins ſurpris de leur nombre que de leur ſingularité.



Les objets que renferme le recueil des antiquités d'Herculanum, l'exactitude avec laquelle ils ſont décrits, l'érudition & la ſagacité qui regnent dans les notes dont les deſcriptions ſont accompagnées, la correction & l'élégance des gravures, la beauté de la partie typographique, tout concourt à rendre cet ouvrage infiniment précieux.

Ce ſecond volume eſt dédié à Charles III. Roi d'Eſpagne. Il étoit juſte que la ſuite d'une auſſi magnifique entrepriſe parût ſous les auſpices du Monarque qui en a ordonné & favoriſé l'exécution. Don Carlos en paſſant du thrône des deux Siciles à celui de l'Eſpagne, n'a pas perdu de vue une découverte dont l'époque ſeule immortaliſera ſon regne, comme ſes qualités & ſes vertus immortaliſeront ſa perſonne. L'ame de ce grand Prince ſemble s'étendre en proportion des objets qui appellent & meritent ſon attention. « Tout ce qui nous environne, diſent nos ſavans éditeurs dans leur épître dédicatoire, de quelque côté que nous portions nos pas & nos regards, la légiſlation, la diſcipline mi-



litaire, la navigation, les arts, les chemins, les ports, les manufactures, la terre, la mer, tout nous préſente vos bienfaits & vous-même. Digne image de l'Etre ſuprême, vous avez fait reſſentir à toutes les parties de votre gouvernement les innombrables effets de votre *providence* ».

Nous croyons avoir fait nous-mêmes le plus bel éloge de ce Monarque, lorſque nous avons expoſé ſimplement le détail de tout ce qu'il a fait d'utile & de grand, pendant qu'il a regné ſur les deux Siciles (*a*).

(*a*) Voyez notre volume de février 1760.



## ARTICLE II.

*A Catalogue of the Royal and Noble authors of England*, &c.

« CATALOGUE des Rois & des » Nobles d'Angleterre qui ont été » auteurs, *&c* ».

*Second Extrait.*

MONSIEUR Walpole commence son catalogue des Nobles d'Angleterre auteurs, par un trait de Proteſtantiſme qui merite d'être relevé « L'abolition du goût & de la Litté» rature, dit-il, n'étoit pas le moin» dre des abus qu'entraînoit le Papiſ» me. La renaiſſance des Lettres fut » un des plus grands ſervices qu'ait » produits la réformation. Le Clergé » craignoit qne les hommes ne pen» ſaſſent dès qu'ils ſe mettroient à lire ; » & il eſt vrai qu'on écrivit ſi-tôt qu'on « ſut penſer, *&c.* » Tout ce paſſage nous paroît plein de préjugés & d'erreurs. Ce n'eſt point la Religion romaine, c'eſt



le bouleverſement de l'Italie, qui perdit la Littérature. Tous les Arts furent enſévelis ſous les débris de l'empire d'Occident. Les Latins déſolés par une longue ſuite de troubles & de guerres, & aſſervis à une foule de nations barbares, devinrent bientôt auſſi ignorans que leurs maîtres ; mais lorſque des circonſtances plus heureuſes eurent ranimé les cendres du goût & du génie, n'eſt-ce pas au ſein même de ce que M. Walpole appelle le *Papiſme*, qu'on en vit naître les premiers fruits? L'Egliſe Romaine chercha-t-elle à étouffer ces germes naiſſans ? N'eſt-ce pas un Pape qui appella, qui recueillit à Rome même les derniers reſtes de la Littérature grecque ? Il ſeroit bien étrange que Martin Luther, qui n'excita qu'un fanatiſme théologique, eût eu plus de part à la renaiſſance des Lettres que ſon antagoniſte Léon X. qui appella, encouragea, récompenſa tous les Savans & tous les Artiſtes. Long-tems avant que ce Moine emporté s'aviſât de troubler le monde, parce qu'on avoit ôté aux Moines de ſon Ordre le droit de publier des indulgences, la Littérature italienne avoit fait de



grand progrès. L'invention de l'Imprimerie, époque à laquelle nous devons les plus grands progrès des connoiſſances humaines, étoit antérieure à la réformation. Le Dante, Boccace, Petraque, l'Aretin, Machiavel & l'Arioſte même ont devancé Luther.

Bien loin que la renaiſſance des Lettres fût un bienfait de la réformation, la réformation au contraire fut un effet malheureux de la renaiſſance des Lettres : deux ſiecles plutôt, Luther n'auroit prêché que contre le commerce des indulgences, & ſe feroit fait brûler.

La religion la plus ſainte prend des teintes de barbarie dans des ſiecles barbares ; l'ignorance avoit introduit des abus dans le Chriſtianiſme, & la ſuperſtition avoit un peu défiguré l'ouvrage de Dieu ; des hommes ſages & éclairés avoient apperçu ces inconvéniens, mais ils ſe garderent bien de lever l'étendard de la révolte ; ils ſavoient que ces taches s'effaceroient par le progrès inſenſible de la Philoſophie, & que le meilleur moyen d'épurer la religion étoit d'éclairer les peuples. Eraſme avoit attaqué avec beaucoup



d'adreſſe & d'eſprit quelques-uns des abus qui s'étoient gliſſés dans l'Egliſe ; les traits déliés de la ſatyre auroient pu amener une réformation douce & utile dans l'extérieur de la religion ; mais le fanatique Luther perdit tout. Un Docteur de Sorbonne du ſeizieme ſiecle dit dans l'*Hiſtoire catholique de ſon tems*, qu'*Eraſme par occaſion a faict plus de mal que Luther ; pource que Luther n'a faict que eſlargir l'ouverture de l'huis duquel Eraſme avoit ja crocheté la ſerrure, & l'avoit entre ouvert.* Mais Eraſme ne vouloit qu'élaguer des branches ſuperflues & nuiſibles ; Luther oſa tenter de porter la coignée au tronc de l'arbre, & il fit par-là non-ſeulement à la religion, mais encore à l'humanité, une plaie qui ſaigne encore. Peut-on ſe rappeller ſans frémir combien ces odieuſes querelles ont déſolé de peuples, combien de ruiſſeaux de ſang elles ont fait couler ! Si l'on conſidere l'intérêt des Lettres & des Arts, la réformation étoit bien plus propre à en retarder les progrès, qu'à les accélerer. Les guerres civiles, qui ont la liberté pour objet, peuvent bien quelquefois enflammer

les imaginations, élever les esprits, produire des Orateurs & des Poëtes; mais les guerres de religion sont toujours funestes au développement du goût & de la raison. Le regne du fanatisme en Angleterre du tems de Cromwel, fut un moment d'éclipse pour la belle Littérature. Il résulte de tout cela que les biens qu'on attribue à la réformation, se seroient bien faits sans elle, & que les maux infinis qu'elle a produits, doivent la faire regarder, même à la considérer sous un point de vue purement philosophique, comme un des plus redoutables fléaux qui ayent jamais affligé la nature humaine.

Revenons à notre catalogne. Le premier nom qui se présente dans la liste des Seigneurs d'Angleterre, est celui du Chevalier Jean Oldcastle, appellé *le bon Lord Cobham.* On a conservé de lui quelques vers rimés en latin barbare; mais cela valoit encore mieux que de s'attacher à la doctrine de Wiclef, dont il fut le martyr. Les services qu'il avoit rendus à son Roi Henri V. n'empêcherent pas ce Prince foible de le livrer aux mains des Inquisiteurs qui le firent brûler sans miséricorde.



Ce Lord mourut avec la fermeté d'un enthousiaste. Au pied du bûcher il demanda pour prix de sa vie, que s'il ressuscitoit le troisieme jour, on laissât sa secte tranquille.

Dans ces siecles grossiers, où la valeur & l'ignorance étoient les attributs de la noblesse, où *les enfans des Nobles*, disoit un Seigneur Anglois du tems d'Henri VIII. *contens de savoir donner du cor & mener le faucon, laissoient l'étude & la Science aux enfans du peuple*, il n'est pas étonnant qu'on vît sur l'épée d'un preux Chevalier cette inscription barbare :

*Sum Talboti pro occidere inimicos.*

On trouve cependant dans ces tems de troubles & d'ignorance, des Seigneurs qui protégeoient & cultivoient les Lettres : il est vrai que ces Ecrivains se bornoient à faire des commentaires & des traductions, mais c'étoit beaucoup. Il faut se rappeller que les livres étoient fort rares, qu'on ne connoissoit que peu d'auteurs classiques, & qu'on en entendoit encore moins. Tout ouvrage traduit étoit une nou-



veauté, un présent réel qu'on faisoit au public. L'invention n'agit que lorsqu'il n'y a point de modele, ou lorsque tous les modeles sont épuisés. Le Comte de Rivers, qui dans l'aurore de la Littérature traduisoit en vers les *proverbes* de Christine de Pise, auroit traduit dans ce siecle *l'Esprit des loix*, mais il ne l'auroit pas traduit en vers.

Il semble qu'il y ait eu une fatalité pour les Nobles de ce tems-là qui cultivoient les Sciences; le Lord Cobham, le Comte de Worchester & le Comte de Rivers, qu'on peut regarder comme les restaurateurs des Lettres en Angleterre, tous trois les plus braves & les plus honnêtes hommes du royaume, périrent par la main d'un Bourreau.

Georges Boleyn, Vicomte de Rochford, étoit le frere de l'infortunée Anne Boleyn, dont il partagea la fortune & la disgrace. Il fut accusé d'avoir vécu trop familierement avec sa sœur; & la plus forte preuve qu'on allégât contre lui, fut d'avoir parlé à l'oreille de la Reine, un matin qu'elle étoit encore dans son lit. Cela pouvoit bien être traité d'inceste dans un tems où



un Tyran jaloux & inconstant ne connoissoit d'autres regles que ses passions & ses caprices.

On a conservé une conversation assez curieuse entre la femme de ce Vicomte de Rochford & Anne de Cleves. Myladi Rochford qui vouloit savoir si cette Princesse étoit grosse, lui faisoit des questions auxquelles la jeune Reine fit cette réponse naïve : *Lorsque nous nous fûmes mis au lit, le Roi me prit la main, me donna un baiser & me dit :* bonne nuit, mon cher cœur; *& le matin il me donna encore un baiser & me dit :* adieu ma chere. *N'est-ce pas assez ?*

Les Anglois rangent presqu'au nombre des auteurs classiques le fameux Henri Howord, Comte de Surrey, l'ornement d'un siecle qui, quoique tumultueux, n'étoit pas dénué de politesse. Ce Seigneur, non moins vaillant que savant, est célebre par les éloges de Dryden, de Pope, & par sa mort tragique, car il périt aussi sur un échafaud.

François premier avoit donné une nouvelle vie aux Lettres qu'il encourageoit en y mêlant de la galanterie, & en introduisant à la fois dans sa

Cour les femmes & les Savans. Henri VIII. qui avoit pour le moins autant de goût pour les femmes que pour les Lettres & qui aimoit le faſte & les faits d'armes, contribua de ſon côté à donner un air romaneſque aux ouvrages de Littérature. Pétrarque devoit naturellement ſervir de modele aux Poëtes dans une Cour de ce caractere. Il reſte un volume de ſonnets pleins de tendreſſe & d'élégance, compoſés par Surrey qui chanta une *Geraldine*, comme Pétrarque avoit chanté ſa *Laure*.

On trouve une note curieuſe à l'article du fameux Edouard Seymour, Duc de Sommerſet. Ce Seigneur étant déclaré Lord Protecteur du royaume, établit dans ſa propre maiſon une *Cour des Requêtes*, deſtinée à recevoir les plaintes & les demandes des pauvres : il ſe faiſoit rendre compte de leurs affaires; & lorſqu'il ne pouvoit les finir par lui-même, il écrivoit à la Chancellerie en leur faveur. Lorſque Sommerſet tomba dans la diſgrace, on lui reprocha cet établiſſement, comme une uſurpation du pouvoir ſouverain. Mais dans un tems où chaque acte public étoit



un acte de tyrannie, combien cette juriſdiction illégale ne paroît-elle pas reſpectable ! Si les Princes qui affectent le pouvoir arbitraire, l'exerçoient de cette maniere, le deſpotiſme ſeroit le ſeul gouvernement qu'on dût choiſir. Tandis qu'à la honte de l'Hiſtoire, on a écrit des volumes à l'honneur des deſtructeurs de l'humanité, à peine a-t-on écrit quelques lignes ſur la vie de Mahomet Galadin, Empereur du Mogol, qui donnoit audience deux fois par jour à ſes ſujets, & qui avoit fait placer une ſonnette qui de la rue répondoit à ſa chambre : ceux qui avoient quelque grace à lui demander, venoient tirer la ſonnette & étoient ſûrs d'avoir une réponſe. Un Bénédictin, dit M. Walpole, qui rapporte le fait, ajoute qu'on ne ſait de quelle ſecte étoit cet Empereur. Ce Moine ne voyoit pas qu'il étoit de la religion univerſelle, qu'on appelle *humanité*, dont la loi divine n'eſt que le développement & la perfection.

Un des articles les plus curieux de ce catalogue eſt celui de Robert Devereux, Comte d'Eſſex. C'eſt un perſonnage ſi connu dans l'Hiſtoire, qu'on





nous ſaura gré de rapporter ici quelques anecdotes que M. Walpole a recueillies ſur les aventures de ce célebre & infortuné favori d'Eliſabeth.

Le Comte d'Eſſex fut la victime de ſa hauteur & de ſa préſomption. L'impétuoſité de ſon caractere ne lui permettoit pas d'être toujours en garde contre les artifices malins d'une Cour intrigante. Ce n'eſt pas qu'il manquât d'adreſſe, mais il ſe repoſoit ſur la tendreſſe de la Reine; il croyoit pouvoir la maîtriſer toujours, même en s'éloignant d'elle; & ſes ennemis profiterent de cette occaſion pour le perdre.

Je n'ignore pas, dit M. Walpole, qu'il eſt devenu à la mode de regarder la paſſion d'Eliſabeth comme un roman. M. de Voltaire s'en moque & obſerve que dans le tems où l'amour de la Reine devoit être le plus violent, c'eſt-à-dire à la mort du Comte, elle avoit ſoixante-huit ans. Il n'eſt pas néceſſaire d'être jeune pour aimer; ſi le Comte d'Eſſex avoit eu lui-même ſoixante-huit ans, probablement Eliſabeth n'en auroit point été amoureuſe.

M. Walpole raſſemble ici une mul-



titude de preuves qui ne laiſſent aucun doute ſur l'amour d'Eliſabeth. On ſait combien elle étoit économe de ſes faveurs; cependant elle accumula ſur la tête du Comte d'Eſſex, très-jeune encore, les premieres places & les plus grands honneurs. Elle étoit encore moins prodigue d'argent, & on a calculé qu'il avoit reçu d'elle la valeur de trois cens mille livres ſterling. Cette Princeſſe lui reproche elle-même dans une de ſes lettres, toutes les graces dont elle l'a comblé, ſans qu'il eût rien fait pour les mériter.

Il eſt vrai que le mariage du Comte d'Eſſex avec la veuve du Chevalier Philippe Sidney, ſemble prouver qu'il ne ſoupçonnoit pas la tendreſſe de la Reine pour lui; peut-être auſſi avoit-il appris par l'exemple de ſon beau-pere ( le Comte de Leiceſter ), que les goûts de Sa Majeſté ne s'étendoient pas juſqu'au mariage.

Le Comte d'Eſſex cherchoit plutôt à maîtriſer la tendreſſe de la Reine qu'à la mériter. S'il étoit contredit dans quelqu'un de ſes deſirs, il s'éloignoit de la Cour & faiſoit acheter ſon retour. Il n'y a qu'une femme tendre

avec qui on puiſſe en agir ainſi ; & ce n'eſt pas de cette maniere, que de ſimples favoris traitent avec leurs Souverains. Lorſque Charles I. ordonnoit, pour quelque motif de jalouſie, au Comte de Hollande de ne pas ſortir de chez lui, la Reine refuſoit de recevoir ſon mari juſqu'à ce que l'ordre fût révoqué. Dès que le Comte d'Eſſex étoit malade, Eliſabeth ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans envoyer pluſieurs fois chez lui ; un jour même elle s'aſſit aſſez long-tems à côté de lui, & ordonna tout ce dont il avoit beſoin. On a rapporté encore que le Comte étant incommodé, eut la hardieſſe d'aller en robe de chambre chez la Reine. Il eſt bien difficile de donner à des familiarités auſſi marquées un autre motif que celui de l'amour.

M. Walpole rapporte auſſi pluſieurs témoignages anciens qui prouvent que la Cour d'Eliſabeth & toute l'Europe avoient la même idée ſur les ſentimens de cette Princeſſe pour le Comte d'Eſſex. Le trait le plus frappant eſt le mot que notre bon Roi Henri IV. dit au Chevalier Antoine Mildmai : *que Sa Majeſté ne laiſſeroit jamais ſon con-*



*ſin d'Eſſex s'éloigner de ſon cotillon.* Eliſabeth ayant été informée de ce propos, écrivit de ſa propre main au Roi quatre lignes qu'on juge avoir été très-piquantes, puiſque Henri IV. fit ſortir de ſon appartement l'Ambaſſadeur qui lui avoit remis la lettre, & fut même ſur le point de le frapper.

Le Comte d'Eſſex étant revenu d'Irlande, contre les ordres d'Eliſabeth, elle le reçut avec un mêlange biſarre de tendreſſe & de ſévérité. Quoiqu'il fût entré bruſquement dans la chambre de la Reine au moment où elle ſe levoit, elle lui parla long-tems avec froideur & avec bonté ; & elle ne fut choquée de la hardieſſe du Comte, que lorſque ſes Miniſtres la lui eurent fait appercevoir. Elle l'interdit de ſes charges ; elle lui donna un Garde, mais qu'elle retira bientôt ; & lorſqu'elle apprit que d'Eſſex étoit tombé malade, elle lui fit dire les larmes aux yeux, qu'*elle iroit le voir, ſi elle pouvoit le faire avec honneur.* Il y a là plus que de la faveur. L'affection des Souverains n'eſt pas romaneſque ; elle peut être outrée, mais jamais galante.

Cependant au milieu de ces excès





où l'amour ſemble avoir entraîné Eliſabeth, elle n'oublia jamais ce qu'elle devoit à ſon rang. Son caractere étoit un mêlange de tendreſſe & de fierté, mais la fierté dominoit encore ſur la tendreſſe. Ordinairement les Souverains prennent les préjugés de leurs favoris ; il n'en étoit pas de même d'Eliſabeth. On voit par mille exemples que les ſollicitations du Comte d'Eſſex étoient plus nuiſibles qu'utiles à ceux en faveur de qui il les employoit.

Eſſex ſe perdit pour n'avoir pas aſſez ménagé la hauteur de cette Princeſſe, qui étoit auſſi jalouſe de la tendreſſe de ſon favori que de l'autorité de ſon rang, & qui ne pardonnoit point qu'on manquât au reſpect, ou plutôt à l'adoration à laquelle on l'avoit accoutumée. Le Comte lui ayant un jour tourné le dos avec un air de mépris, elle lui donna un ſoufflet. Qu'auroit-elle fait, ſi elle avoit entendu ce qu'il diſoit une autre fois : *qu'elle devenoit vieille & décrépite, & que ſon eſprit étoit auſſi caſſé que ſon corps.* La ridicule coquetterie d'Eliſabeth ſur ſa figure étoit ſi bien connue, que l'Am-



baſſadeur de Hollande, Verken, lui dit lorſqu'il lui fut préſenté, « qu'il avoit long-tems deſiré d'entreprendre ce voyage pour voir Sa Majeſté qui, pour la *beauté* & la ſageſſe, ſurpaſſoit tous les Princes du monde ». Elle avoit alors ſoixante-ſept ans.

Voici à ce ſujet une anecdote bien ſinguliere : Eliſabeth avoit coutume de donner audience dans ſon jardin, lorſque le tems le permettoit. Comme ſes traits étoient fortement prononcés, les ombres avoient moins de force en plein air. Elle ne vouloit pas que ſon Peintre mît aucune ombre à ſon portrait, parce que, diſoit-elle, l'ombre n'eſt qu'un accident & n'exiſte pas naturellement ſur un viſage. M. Walpole donne ici le deſſin gravé du fragment d'une médaille qu'il poſſede & ſur laquelle la tête d'Eliſabeth eſt repréſentée avec toute la décrépitude & la difformité de la vieilleſſe. Cette médaille ne ſe trouve point entiere ; on prétend qu'Eliſabeth honteuſe de ſe voir auſſi hideuſe, avoit fait briſer le coin, & que ce fragment s'étoit conſervé par haſard.

Quoiqu'on pût reprocher au Comte

d'Essex de l'indiscrétion, de la hauteur, même de l'insolence à l'égard d'Elisabeth, on ne peut nier qu'il n'eût des qualités aimables & séduisantes, qui justifioient l'empire qu'il avoit pris sur cette Reine. Il étoit d'un courage héroïque ; son esprit étoit propre aux plus grandes affaires ; il aimoit & cultivoit les Lettres, & rien n'égaloit son zele pour la gloire & la sûreté de sa maîtresse. Il se signala à la guerre dès l'âge de dix-neuf ans ; à vingt deux il se présenta en qualité de Volontaire, pour rétablir Don Antonio sur le thrône de Portugal, usurpé par Philippe ennemi déclaré de la Reine, & il défia à son de trompe le Gouverneur de la Corogne ou quelqu'autre Cavalier d'un rang égal, au combat singulier. Il traita de même Villars, Gouverneur de Rouen. « Si vous voulez, lui écrivit-il, accepter le combat à pied ou à cheval, je soutiendrai que la cause d'Henri IV. est plus juste que celle de la ligue, que je vaux mieux que vous, & que ma maîtresse est plus belle que la vôtre ».

La haine qu'il portoit à Philippe, Roi d'Espagne, étoit devenue une haine personnelle ; il écrivit dans une



lettre : *J'apprendrai à cet orgueilleux Roi*, &c. Mais quelque raison qu'eût Elisabeth de haïr Philippe, elle trouva fort mauvais que le Comte se servît d'une expression aussi arrogante, en parlant d'une tête couronnée.

Essex étoit galant, romanesque & fastueux. Les fêtes qu'il donnoit à la ville l'avoient rendu l'idole du peuple & des femmes. Son génie pour ce genre de spectacles & de divertissemens qui présentent l'image de la guerre, étoit aussi remarquable que l'habileté qu'il y montroit Un auteur contemporain nous a laissé la description d'une espece de mascarade imaginée par le Comte d'Essex, & dont nous allons dire quatre mots, pour donner une idée des amusemens de ce siecle.

Avant que d'entrer en champ-clos, le Comte envoya à la Reine un Page qui revint avec un gant de Sa Majesté. Lorsqu'Essex se présenta lui-même, il trouva sur son passage un vieil Hermite, un Secretaire d'Etat, un brave Guerrier & un Ecuyer : le premier lui présenta un livre de méditations ; le second, des discours politiques ; le troisieme, des oraisons de combat ; le





quatrieme n'étoit que le suivant même du Comte. Les trois premiers personnages vouloient persuader au Comte de renoncer aux vaines poursuites de l'amour, & chacun d'eux cherchoit à le gagner à sa profession ; mais l'Ecuyer prit la parole & leur dit : « que son Chevalier ne renonceroit jamais à l'amour de sa maîtresse dont la vertu rendoit toutes ses pensées divines, dont la sagesse lui enseignoit la véritable politique, dont le mérite & la *beauté* (*a*) suffisoient pour le rendre capable de commander des armées ». La Reine dit à ce sujet qu'elle n'auroit point assisté à la fête, si elle avoit imaginé qu'il y eût été si fort question d'elle.

Nous ne dirons rien des ouvrages du Comte d'Essex, qui sont peu importans par eux-mêmes, & nous passerons à l'article de Thomas Sackville, Lord Buckhurst. De lui sortit une race d'hommes d'esprit & de génie. C'est l'Auteur de la fameuse tragédie de *Gorboduc*, le premier ouvrage dramatique de quelque mérite qui ait été écrit en langue angloise. M. Pope

(*a*) Elisabeth avoit alors 63 ans.



s'étonnoit que le naturel & la décence qu'on trouve dans cette piece, n'ayent pas été imités par les auteurs dramatiques du siecle suivant.

Les Comtes de Tiptoft & de Rivers avoient donné l'exemple d'emprunter des lumieres du pays étranger, & protégeoient Caxton qui avoit apporté l'Imprimerie en Angleterre. Les Comtes d'Oxford & Mylord Buckurst donnerent une nouvelle forme à l'art dramatique, & on commença à se dégoûter de ces ridicules & monstrueuses représentations des histoires de l'ancien & du nouveau-Testament, qui avoient amusé jusques-là la multitude. C'est aux deux premiers de ces Seigneurs que l'Angleterre doit l'Imprimerie, & aux deux derniers le goût. » C'est peut-être à la hardiesse de quelques scenes du Lord Buckurst, que nous devons Shakespar, dit M. Walpole. Cela seul suffiroit pour nous justifier d'avoir entrepris un catalogue des Nobles auteurs ».

Nous nous arrêtons à l'article de l'immortel François Bacon, Vicomte de Saint-Albans. M. Walpole n'en dit que quatre mots, mais ils sont remar-

quables; les voici : « Bacon fut le Prophete des Arts que Newton vint ensuite révéler. Il seroit superflu pour nos Lecteurs d'entrer dans aucun détail sur ses ouvrages : tant que la Science existera, son génie & ses écrits seront universellement admirés. Tant que l'ingratitude & l'adulation seront méprisables, nous déplorerons la corruption du cœur de ce grand Homme. Hélas! pourquoi faut-il que celui qui pouvoit commander à la renommée, se soit abaissé jusqu'aux petitesses de l'ambition »!

*Nous réservons la fin de cet extrai pour le volume prochain.*





## ARTICLE III.

*EXTRAIT du premier Chapitre de* Saadi, *intitulé :* Des mœurs des Rois.

UN Roi avoit condamné à mort un de ses esclaves; celui-ci étant sans espérance, ne ménageoit plus rien & accabloit le Roi d'injures. Que dit-il, demanda le Roi à son favori? Seigneur, il dit que les récompenses de l'autre vie sont pour les Princes qui pardonnent, & il vous demande grace. Je l'accorde, dit le Roi. Un Courtisan, depuis long-tems l'ennemi du favori, avoit entendu les discours de l'Esclave : on vous trompe, dit-il au Roi, ce malheureux vous accabloit d'injures. Le Roi répondit : le mensonge qu'on m'a fait étoit humain, & la vérité est cruelle; & puis se tournant vers son favori : oh! mon ami, lui dit-il, c'est toi qui me diras toujours la vérité.

UN des Rois du Chorazan vit en





songe Mahmoud qui regnoit cent ans auparavant lui; il vit le corps de ce Prince se consumer entierement & se dissiper en poussiere, il n'en resta que les yeux qui jettoient continuellement des regards sur le palais & sur le thrône. Le Roi demanda aux Devins ce que pouvoit signifier ce songe. L'un d'eux lui dit : Mahmoud voit à présent qu'il ne lui reste rien de sa grandeur & que tu occupes le thrône & le palais qu'il a occupés; il voit qu'on n'emporte avec soi que le bien qu'on a fait. O Roi! fais le bien, avant que dans ton palais en deuil on entende une voix lugubre prononcer ces mots : *Il n'est plus.*

UN Prince avoit trois fils : le dernier étoit fort petit & fort laid; ses freres l'aimoient, mais son pere le méprisoit : il entreprit de s'en faire estimer. Il survint une guerre; on donna une bataille, dans laquelle l'armée du Roi prit la fuite : mais le jeune Prince la rallia, la força d'attaquer de nouveau l'ennemi & remporta une victoire complette. Depuis ces services, le Roi le préféroit à ses autres fils. Il



revint à la Cour, où il fut caressé & loué des Courtisans : cependant ses freres gardoient le silence; & quelques jours après son arrivée, le jeune Prince mourut empoisonné. Le tigre se cache sous le feuillage paisible. Craignez à la Cour le silence de l'envie.

JE vis un jour dans le palais d'Uglumith le fils d'un Gouverneur de province, qui dans un âge encore tendre avoit de l'esprit, de la prudence & du jugement; malgré son extrême jeunesse, sa physionomie avoit un caractere de grandeur. Le Roi qui étoit fort jeune en fit son ami, & les jeunes gens de la Cour le prirent en aversion; ils lui tendirent des pieges, ils chercherent à le perdre ou à le faire périr; mais ils ne purent y réussir, parce qu'il avoit dans le Roi un véritable ami. Un jour ce Prince lui disoit : quelle peut-être la cause de la haine que tu inspires à mes Courtisans? Elle est violente; ne pourrois-tu la faire cesser? O Roi, répondit le favori! j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets & pour ta gloire : à mesure que je me conciliois le cœur

de ton peuple & ton cœur, j'éloignois de moi mes anciens amis, mes égaux; je ne me connois qu'un moyen de les ramener, c'est de faire des fautes. Poursuis & ne crains rien, dit le Roi; le soleil ne doit pas cesser d'éclairer, parce que sa lumiere blesse les yeux des oiseaux de nuit.

Un Roi de Perse avoit étendu la main de l'iniquité sur les biens de ses sujets, il leur marquoit du mépris & il les tenoit dans un cruel esclavage. Impatiens d'un joug si humiliant & si rude, la plûpart abandonnerent leur patrie & chercherent un asyle chez l'étranger. Les revenus du Prince diminuerent avec le nombre de ses sujets, il se trouva bientôt sans défenseurs; ses voisins en profiterent, & il fut détrôné. Un Roi doit nourrir son peuple de sa propre substance, parce qu'il tient son royaume de son peuple. Tout Citoyen est Soldat sous un Roi juste.

Je m'assis un jour à la porte d'une mosquée dans la ville de Damas & auprès du tombeau du Prophete Jean: que la paix soit avec lui; un Roi d'A-



rabie, fameux par ses cruautés & par ses injustices, vint faire sa priere au tombeau du Prophete. Ainsi tout ce qui est homme, dans quelque rang qu'il soit placé, quelle que soit sa fortune, a toujours des graces à demander à Dieu. Ce Roi me regarda & me dit: prie pour moi, & puissent tes prieres me faire obtenir le secours dont j'ai besoin; la crainte d'un ennemi puissant agite mon ame. Je lui répondis: fais graces au foible, soulage le pauvre, rends la justice à tous, & tu ne craindras pas d'ennemis. Vois-tu venir le jour de la justice divine? Le vois-tu? O fils d'Adam! la nature vous crie que vous êtes tous les membres d'un même corps.

O Rois! craignez les plaintes des malheureux; elles pénetrent les cieux, elles changent la face des empires; il ne faut qu'un soupir de l'innocent opprimé, pour remuer le monde.

Vous demandez si la fourmi qui est sous vos pieds a le droit de se plaindre? Oui, ou vous n'avez pas le droit de vous plaindre, lorsque vous êtes écrasé par l'éléphant.



Un jeune Roi à son avénement au thrône, avoit trouvé des trésors immenses dans les coffres de son pere; la main de la magnificence s'ouvrit, & les richesses du Prince se répandirent sur son peuple. Un Courtisan en fit des reproches au Prince: si l'ennemi venoit sur vos frontieres, quels moyens auriez-vous de lui résister, après avoir distribué votre argent à vos sujets? Alors, dit le Roi, je le redemanderai à mes amis.

Un Religieux étoit respecté dans Bagdad pour sa piété, & le peuple & les Grands avoient confiance en ses prieres. Hoschas Joseph, Tyran de Bagdad, vint le trouver & lui dit: prie Dieu pour moi: O Dieu, dit le Religieux en élevant les mains au ciel! ôte de la terre Hoschas Joseph. Malheureux! tu me maudis, lui dit le Tyran. Je demande au Ciel, répondit le Religieux, la plus grande grande grace qu'il puisse accorder à ton peuple & à toi.

Je me promenois avec mon ami pendant la plus grande chaleur du jour,



sous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Un ruisseau serpentoit entre ces arbres & entretenoit la fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à se reposer. Je vis l'injuste sur ce gazon; il dormoit. Grand Dieu, disois-je! le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le repos de l'injuste? Mon ami m'entendoit & me dit: Dieu accorde le sommeil aux méchans, afin que les bons soient tranquilles.

Un jeune Roi s'abandonnoit à la dissipation & à tous les plaisirs que lui préparoient les Courtisans. Un jour il chantoit dans un festin ces paroles: je jouissois du moment qui est passé, je jouis encore du moment qui passe, & je commence à jouir de celui qui succede, content & tranquille; l'espérance d'aucun bien, la crainte d'aucun mal, ne me donne d'inquiétude. Un pauvre assis sous la fenêtre de la salle du festin entendit le Roi, & lui cria, si tu es sans inquiétude pour ton sort, n'en as-tu jamais pour le nôtre? Le

Roi fut touché de ce diſcours, il s'approcha de la fenêtre, regarda quelque tems le pauvre avec attention, & ſans lui parler, lui fit donner une ſomme conſidérable. Il ſortit enſuite de la ſalle du feſtin en faiſant des réflexions ſur ſa vie paſſée : elle avoit été oppoſée à tous ſes devoirs ; il en eut honte : il prit en main les rênes du gouvernement, qu'il avoit juſqu'alors abandonnées à ſes favoris : on le vit travailler aſſiduement, & dans peu il rétablit l'ordre & le bonheur dans l'Empire. Depuis qu'il étoit occupé de l'adminiſtration de ſes Etats, on lui faiſoit ſouvent des plaintes de la licence & du déſordre dans leſquels vivoit le pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin il le vit un jour à la porte du Palais : il étoit couvert de lambeaux, & il revenoit demander l'aumône. Le Roi le montrant à un des Sages de ſa Cour, lui dit : vois-tu les effets de la bonté ? tu m'as vu combler cet homme de richeſſes, vois-tu quel en eſt le fruit? Mes bienfaits ont corrompu le pauvre ; ils ont été pour lui une ſource de nouveaux vices & d'une nouvelle miſere. Cela



eſt vrai, lui répondit le Sage, parce que tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail.

Le Miniſtre d'un Roi fut diſgracié, & ſe retira dans une maiſon de Religieux : comme il n'avoit pas merité ſa diſgrace, il s'en conſola aiſément, & il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embraſſé. Le Roi qui l'aimoit & qui eſtimoit ſes talens, ſentit la perte qu'il avoit faite, & l'alla trouver pour le prier de revenir à la Cour ; mais le Miniſtre refuſa le Roi & lui dit : tu m'avois élevé aux premieres dignités, j'ai ſoutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs ; tu m'as forcé à la retraite ; j'en goûte le repos ; laiſſe-m'en jouir. Se retirer du monde, c'eſt arracher les dents aux animaux dévorans, c'eſt ôter aux méchans l'uſage de ſon poignard, à la calomnie ſes poiſons, & ſes ſerpens à l'envie. Le Roi inſiſta & dit : j'aurois beſoin d'un eſprit éclairé & d'un cœur droit & bon, qui voulût ſupporter avec moi le fardeau de ma puiſſance ; je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'eſt néceſſaire. Tu le trouveras, répondit le



Miniſtre, ſi tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.

On demandoit à ce petit animal, qui marche toujours devant le lion pour faire partir le gibier : pourquoi t'es-tu conſacré ainſi au ſervice du lion ? C'eſt, dit l'animal, que je me nourris des reſtes de ſa table. Mais pourquoi ne l'approches-tu jamais ? Tu jouirois de ſon amitié & de ſa reconnoiſſance.... Oui, mais s'il alloit ſe mettre en colere ?

Le feu étoit adoré dans Perſépolis, & elle a été dévorée par le feu, image des Rois & de leurs favoris.

Craignez le caprice dans celui qui peut tout ; vous réuſſirez peut-être par des vérités dures ; vous offenſerez peut-être par de la flatterie.

Les Sages ont dit, les agrémens ſont les vertus des Cours, & preſque des vices dans les Sages. Attachez-vous à faire le bien, que vos mœurs ſoient pures, & laiſſez les facéties aux courtiſans.

Un de mes amis vint un jour ſe plaindre à moi de ſa ſituation : je n'ai pas de fortune, me dit-il, & j'ai une



famille nombreuſe ; je ne puis ſupporter plus long-tems le poids de ſa miſere & de la mienne ; j'ai le deſſein de m'éloigner de ma patrie où j'ai honte de ma pauvreté : dans les pays éloignés je ſerai pauvre ſans en rougir, puiſque j'y ſerai inconnu. Pluſieurs malheureux ſe ſont endormis du ſommeil éternel, dans le ſein de l'Etranger qui ne les connoiſſoit pas, & ils ont trouvé quelque douceur à mourir ſans être ni mépriſés ni regrettés. Un ſeul motif me retient encore : je ne veux pas faire triompher mes ennemis ; ils diront, ſi je pars : le voilà donc qui s'exile, ce miſérable à qui le plaiſir n'a jamais ſouri dans ſa patrie ; il s'exile, & il laiſſe ſa miſere à ſa femme & à ſes enfans. Si je puis me mettre au-deſſus de ces diſcours & partir, je ſens que je ne ſuis pas ſans talens & ſans connoiſſances, & que j'en pourrois faire uſage dans les pays étrangers ; j'écris paſſablement ; je ſais l'arithmétique ; & ſi vous vouliez me recommander à votre ami le Gouverneur du Ghuliſtan, & qu'il voulût m'employer dans les affaires du Roi, peut-être la fortune ſe laſſeroit-elle de me perſécuter ; peut-

être que je parviendrois aux dignités. Mon ami, lui dis-je, prends garde à toi, il y a deux ſortes de places chez les Rois, celles qui donnent le néceſſaire & celles qui donnent de la puiſſance : dans les premieres, on eſt aſſez tranquille, on ne dit pas à celui qui n'a rien, paye le cens de ta vigne ou de ton champ. Dans les grandes places, on eſt environné de dangers ; il faut te réſoudre à te contenter de peu, ou à craindre beaucoup. Mon ami me répondit que dans l'état où il étoit, il ne vouloit pas faire ces réflexions, que l'eſpérance étoit ſa ſeule conſolation, & qu'il vouloit s'y livrer ; qu'au reſte ſa probité feroit par-tout ſa ſûreté, & qu'enfin il n'avoit jamais vu l'honnête-homme convaincu de malverſation, & puni comme criminel. Mon ami, lui dis-je, vous me rappellez ce qu'on m'a conté d'un certain renard un peu plus prudent que vous ne l'êtes. Quelqu'un le vit un jour courir de toutes ſes forces & s'enfuir vers ſon terrier ; il lui demanda, pourquoi cette fuite précipitée ? As-tu commis quelque crime dont tu craignes le châtiment ? Aucun, dit le Renard, Dieu merci, & ma conſcience



conſcience ne me reproche rien, mais je viens d'entendre des chaſſeurs dire qu'ils avoient beſoin d'un dromadaire, qu'ils vouloient en prendre un, le mettre en eſclavage & s'en ſervir. Et qu'as-tu de commun avec un dromadaire ? Mon Dieu ! dit le Renard, les gens d'eſprit ont toujours des ennemis ; ſi quelqu'un s'aviſoit de me montrer aux chaſſeurs, en diſant voilà un dromadaire, je ſerois chaſſé, pris, enchaîné, ſans qu'on ſe donnât la peine de m'examiner. Mon ami, je reviens à vous, je connois votre intégrité ; mais les hommes faux vous cacheront les pieges qu'ils ſemeront ſous vos pas, le méchant fera entendre ſa voix flétriſſante, le Prince ſera prévenu, & qui trouverez-vous à la Cour qui prenne votre défenſe ? Soyez modéré, la mer eſt le chemin des richeſſes : mais ſi vous aimez la ſécurité, reſtez au rivage. Je m'apperçus que mon ami s'offenſoit de mes conſeils : je vois bien, dit-il, que vous me refuſez votre protection, je vous croyois mon ami, & vous m'abandonnez dans ma miſere, vous l'augmentez même, puiſque vous m'ôtez l'eſpérance. Je lui dis que je lui devois





comme ſon ami, mes conſeils & mes ſervices, & qu'il auroit l'un & l'autre. Je lui remis entre les mains une lettre pour le Gouverneur du Ghuliſtan, qui lui donna d'abord un petit emploi : on lui trouva de la politeſſe, de la dextérité, du jugement : on l'avança ; on fut également content de lui dans des poſtes plus élevés, & enfin il fut mandé à la Cour. Le Roi prit pour lui de l'eſtime & du goût, il en fit ſon Miniſtre favori ; on le montroit au doigt : voilà, diſoit-on, l'ami de notre Maître. Tous les Grands lui demandoient ſa protection. Il ne tarda pas à me faire part de ſes ſuccès. Dieu ſoit loué, diſois-je, je vois qu'il ne faut jamais renoncer au bonheur : les ſources du bien & du mal ſont cachées, & nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroſer l'eſpace de la vie. Oh homme ! oh qui que tu ſois, mon frere dans le malheur, ſois patient & eſpere !

Peu de tems après que je fus inſtruit de la proſpérité de mon ami, j'allai faire le pélerinage de la Mecque. A mon retour je rencontrai dans un vallon ſauvage, mais fort agréable, un homme en habit de payſan, qui ſor-



toit d'une petite cabane & venoit à moi : il m'aborda dans un chemin couvert de grands arbres, & il me dit : les Courtiſans que vous m'aviez peints ont été mes ennemis, du jour que le Roi m'approcha de ſa perſonne ; ils m'ont accuſé de complots contre l'Etat & d'innovations dangereuſes. Le Roi a négligé de connoître la vérité. Mes amis, ceux que j'avois obligés, ont gardé le ſilence, & quelques-uns même ſe ſont joints à mes accuſateurs. Tout le monde met le pied ſur la tête de celui qui tombe du faîte de la grandeur. J'ai été accablé par tout le monde : on m'a jetté dans une affreuſe priſon, où j'ai gémi long-tems : on m'a fait éprouver diverſes ſortes de ſupplices : on m'a enfin exilé, après avoir confiſqué mes biens ; & vous me voyez pauvre, aſſez heureux cependant, puiſque je connois les hommes, puiſque je connois la fortune, que j'ai une cabane, que je cultive ce petit champ, & qu'il ſuffit aux beſoins de ma famille & aux miens.

NOURSHIVAN le Juſte étant à la chaſſe, voulut manger du gibier qu'il avoit tué, mais il n'avoit point de ſel ;

il en envoya chercher au village le plus voisin, en défendant sous les peines les plus terribles de le prendre sans le payer. Quel mal arriveroit-il, dit un des Courtisans, si l'on ne payoit pas un peu de sel? Nourshivan répondit: si un Roi cueille une pomme dans le jardin d'un de ses sujets, le lendemain les Courtisans coupent les arbres.

Un Roi d'Arabie fit récompenser un de ses Officiers avec magnificence, non pas que cet Officier eût de grands talens, non qu'il eût rendu de grands services; mais il remplissoit ses devoirs avec exactitude. L'exactitude dans les Officiers du Prince est la marque la plus certaine d'un Empire bien gouverné.

Un Roi vertueux, dans un moment de colere, alloit faire punir un innocent: oh Roi! lui dit-il, mon supplice va finir avec ma vie, mais le tien va commencer & sera éternel. Le Roi fit grace.

Les Ministres de Nourshivan étoient d'un avis opposé à celui de ce Prince.



Busurshumhur approuva l'avis du Roi. Quelqu'un lui demanda à l'oreille pourquoi il avoit embrassé une opinion différente de celle de tous les Ministres: parce qu'elle est celle du Roi, dit-il; si l'événement est heureux, il me saura gré d'avoir pensé comme lui, & si l'évenement est malheureux, il me pardonnera, parce que j'aurai pensé comme lui. Combattre l'opinion d'un Roi, c'est tremper les mains dans son propre sang. Si le Roi dit au milieu du jour qu'il est nuit, dites que la Lune est brillante, voyez-vous les Pléiades?

Un Ministre étoit bienfaisant: un jour il déplut à son Maître, & il fut mis en prison; mais le peuple sollicita sa délivrance: les Gardes lui rendoient sa prison agréable. Les Courtisans parloient au Roi de ses vertus, & le Roi lui pardonna. Vendez le jardin de votre pere pour en acheter un seul cœur. Brûlez les meubles de votre maison, si vous manquez de bois pour préparer le repas de votre ami. Faites du bien à vos ennemis, faites-leur des présens. Ne menacez pas le chien qui aboie, jettez-lui un morceau de pain.





Le fils d'Aaron Veschide vint se plaindre d'un homme qui avoit calomnié sa mere, & en demander vengeance. Oh, mon fils! lui dit Aaron Veschide, tu vas faire plus de tort à ta mere que le calomniateur; tu vas faire croire qu'elle ne t'a point appris à pardonner.

Un homme sans fortune avoit deux fils: il mourut. L'aîné se rendit à la Cour: il sut plaire, & il eut une charge auprès du Prince. Le plus jeune cultiva un champ que son pere leur avoit laissé, & vécut du travail de ses mains. Un jour l'aîné disoit au cadet: pourquoi n'apprends-tu pas à faire ta cour & à plaire? tu ne serois pas obligé de travailler ainsi pour vivre. Le cadet lui répondit: pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi? tu ne serois pas obligé d'être esclave.

Quelques Ministres de Cosroës avoient délibéré d'une affaire importante en présence de Busurshumhur, & ils avoient décidé sans que ce sage eût ouvert la bouche. L'un des Ministres lui demanda pourquoi il avoit



gardé le silence: c'est, dit-il, parce que vous avez toujours vu le vrai & pris le bon parti; je n'aurois pu parler que pour moi, & il ne faut dans le Conseil parler que pour le bien des affaires.

On demandoit au grand Alexandre comment ayant eu à combattre tant de Rois plus puissans que lui, il avoit pu parvenir à faire la conquête du monde. Je n'ai jamais opprimé les vaincus, dit-il, & dans chacun des pays que j'ai conquis, j'ai toujours honoré la mémoire des grands hommes de la nation. Les sages ne donneront point le nom de grand à celui qui veut flétrir la mémoire des grands hommes. Respectez, ô Rois, ceux que respectent vos sujets: imposez des services à votre peuple; demandez-lui, si vous en avez besoin, une partie de ses richesses, mais ne heurtez pas ses opinions: laissez aimer, aimez vous-même ceux qui ont fait du bien. Qu'est-ce que les thrônes, la fortune & la victoire, qui passent avec la rapidité de l'éclair? Cosroës avoit fait graver cette inscription sur son diadême: *Plusieurs l'ont possédé, plusieurs le posséderont.* O postérité!

tu imprimeras les veſtiges de tes pas ſur la pouſſiere de mon tombeau. Il ne reſte que la mémoire du bien qu'on a fait : ſachez honorer la poſtérité, arbitres des hommes, afin que votre mémoire ſoit honorée.





## ARTICLE II.

*DE l'Orgueil national, par M.* Zimmermann.

L'ORGUEIL domine tous les hommes ; c'eſt le ſentiment le plus univerſel & le plus profond. Le Souverain ſur ſon thrône & le pauvre dans ſa chaumiere, le ſavant & l'ignorant ſe bercent tous de l'idée d'une ſupériorité quelconque, ſoit réelle, ſoit chimérique. Chacun de nous dans ſa ſphere s'éleve aux dépens de ſon voiſin ; & parce qu'on connoît des gens plus petits que ſoi, on s'imagine être bien grand. Il en eſt des nations comme des individus. Depuis les Chinois juſqu'aux habitans de l'iſle la moins étendue, chaque peuple a ſon orgueil particulier & s'attribue des qualités qui le diſtinguent des autres peuples. Ces qualités ſont ou réelles ou imaginaires. S'enorgueillir des premieres, c'eſt un ridicule, ſans doute ; mais ſe vanter des ſecondes, c'eſt le comble de l'extravagance.





L'orgueil ou la haute opinion qu'on ſe forme de ſoi-même naît du ſentiment qu'on a de ſa propre grandeur ; & le mépris pour les autres, du ſentiment de leur petiteſſe. L'orgueil national conſiſte donc dans le parallele qu'un peuple fait de ſes avantages avec les avantages des autres peuples.

L'homme eſt grand ou petit, ſelon le point de vûe ſous lequel on le conſidere. Tantôt comme l'inſecte qui rampe, ſes yeux ne quittent pas le petit eſpace de terre qu'il occupe : tantôt il veut percer de ſes regards l'immenſité des choſes. M. Zimmermann trace d'abord ce premier genre d'orgueil & en fait ſentir tout le ridicule, il tâche enſuite de donner au ſecond des couleurs ſupportables. Mon projet eſt vaſte, dit-il, mais je n'ai pas à craindre que les matériaux me manquent ; c'eſt la folie des hommes qui me les fournit.

Notre Auteur pourſuit & ſaiſit l'orgueil ſous les différentes formes dont ce vice a coutume de ſe revêtir ; mais il lui échappe ſouvent des traits qui pourroient faire penſer que dans ſa ſatyre il n'a pas enviſagé toutes les



nations : il ſeroit à deſirer qu'il eût porté de tems en tems ſes regards autour de lui & qu'il eût offert quelques-uns des exemples que très-certainement il auroit trouvés ſous ſa main ; car s'il lui a été ſi aiſé d'appercevoir chez les François, chez les Eſpagnols, chez les Anglois, des traces de cet orgueil qu'il ridiculiſe, lui eût il été plus difficile d'en découvrir en Allemagne ? Et ne ſeroit-il pas dans le cas d'être attaqué lui-même ſur cet oubli qui ſemble tenir de ſi près à l'orgueil national ? Au reſte M. Zimmermann n'en veut qu'à cette eſpece d'hommes que tout être raiſonnable regarde avec pitié, & dont la façon de penſer ne ſauroit altérer l'idée qu'on ſe forme du corps entier de la nation.

Suivons l'Auteur dans la premiere partie de ſon ouvrage.

Pour peu qu'on ait réfléchi ſur le caractere & ſur les mœurs des hommes, on aura remarqué le mépris général & réciproque qu'ils ont tous les uns pour les autres. Tous ſe ſuppoſent des talens qu'ils ne trouvent pas ailleurs. Tout ce qui n'eſt pas eux leur paroît mépriſable. Inſenſés ! ils ſe re-

gardent comme le centre & l'objet de toute la création.

Mais cela n'a rien d'étonnant; la source de l'orgueil est inépuisable : l'amour propre est l'ame de la nature humaine.

Joignez à cet amour propre un génie borné, & vous aurez un être tout-à-la-fois vain & ridicule.

C'est cet amour propre qui nous fait toujours donner la préférence à nos services, à nos talens, à nos connoissances.

Après la bataille de Salamine, on obligea tous les Généraux de déclarer avec serment sur l'autel de Neptune celui qui s'étoit le plus distingué dans le combat. Chacun se nomma soi-même & assigna le second rang à Thémistocle. Demandez à tous nos Auteurs quels sont les ouvrages qui passeront à la postérité, chacun d'eux vous répondra : les miens.

Un Maître à danser François demandoit à un de ses amis s'il étoit vrai que Harlay eût été fait Comte d'Oxford & grand-Trésorier d'Angleterre : on lui dit qu'oui. Cela m'étonne, répondit le Maître à danser ! quel


mérite la Reine a-t-elle donc trouvé à ce Harlay ? Pour moi j'ai eu cet homme deux ans entre les mains, & jamais je n'en ai pu rien faire.

La Folie est la Reine du monde. On est fort éloigné de mériter une réputation, on ne laisse pas de vouloir en jouir. Le vieux Denis s'emporta contre Platon, parce que ce Philosophe avoit refusé de le reconnoître pour le plus vaillant des guerriers.

L'homme ne cherche & ne voit que lui-même dans tous les objets qui l'environnent : c'est la mouche d'Esope.

On n'estime que ce qu'on aime à faire, que ce qu'on fait avec succès. Nous voudrions que tout le monde réglât sa façon de penser, sa conduite & ses goûts sur les nôtres. Je ris de tous ceux qui me trouvent ridicule, disoit un vieux Cynique : eh bien, lui répondit-on, personne au monde ne rit donc plus souvent que vous.

Cet esprit contempteur a pénétré toutes les professions, tous les états. N'a-t-on qu'un genre de talens & d'occupations, tous les avantages s'y concentrent à nos yeux; il n'y a que ce talent qui soit louable, qui soit utile.



On ne conçoit pas qu'il puisse exister de ces génies vastes qui embrassent plusieurs objets à la fois. Le compas d'un sot c'est sa tête.

Le Physicien regarde un Ecrivain de morale comme un visionnaire : le Moraliste à son tour méprise le Physicien.

Quelqu'un demandoit en France : qu'est-ce qu'un Métaphysicien ? *C'est*, répondit un Géometre, *un homme qui ne sait rien.* Demandez de nos jours à Paris aux Chymistes, aux Physiciens, aux Naturalistes, aux Erudits, ce que c'est qu'un Géometre; ils vous diront : *un homme qui ne sait rien.*

Le Poëte ne fait aucun cas d'un Ecrivain en prose; car qui est-ce qui ne fait pas de la prose ?... Celui-ci gémit sur la frivolité de la Poésie; il ne voit pas en quoi cette occupation peut être utile à l'Etat. Les Poëtes se méprisent les uns les autres : nos Prosateurs en font autant.

L'extrême orgueil ne vient que de l'extrême ignorance de soi-même. Quiconque ne s'est pas étudié long-tems, ne sauroit percer le voile qui lui cache les vices ou les vertus, les quali-


tés ou les défauts, l'ineptie ou les talens d'autrui. On attache de l'admiration ou du mépris aux choses & aux personnes, proportionnément au degré d'analogie ou de dissemblance qu'on leur apperçoit avec soi-même. On commence d'abord par n'estimer que soi; & si l'on partage ce sentiment, ce n'est qu'avec ceux dont la façon de penser s'accorde avec la nôtre.

Le Chancelier Bacon dit qu'*il ne faut pas trop se fier à un homme qui sait être l'ami des sots.* On ne se forme pas une haute idée de quelqu'un dont un esprit borné devient le panégyriste. L'espece de consanguinité qui ne fait des sots qu'une même famille, se démasque dans ces éloges : c'est le cri du sang. Le regne d'un sot devient le regne de tous les sots : qu'un de ces génies bornés monte sur le thrône, vous voyez aussi-tôt un essain d'imbécilles, plus nombreux que les mouches à l'approche du printems, accourir & bourdonner autour du nouveau Souverain : les voilà dans leur élément. Tout méprisables qu'ils sont, on les attache aux flancs du Monarque; ils ouvrent, ils ferment les canaux de la

faveur : les gens raiſonnables ſont mépriſés, haïs, perſécutés, livrés à l'indigence & condamnés aux fers.

Les jugemens humains ſont trop dépendans des objets qui nous environnent, ils tiennent trop à la ſphere particuliere dans laquelle nous vivons, pour qu'ils ſoient toujours l'ouvrage de la raiſon. Chaque lieu, chaque état a une propriété diſtinctive : on prend le caractere du pays que l'on habite ou de la charge que l'on occupe ; la ſociété, la mode, tout concourt à donner à notre eſprit une tournure indeſtructible. On détermine à ſon gré le vrai, le grand, le beau ; on ſe pénetre des idées qu'on s'eſt faites ; on les careſſe, on les admire, & l'on dédaigne, l'on rejette tout ce qui peut les heurter & les combattre.

Après avoir traité de l'orgueil des hommes envisagés ſéparément, M. Zimmermann conſidere ſes effets ſur l'eſprit des nations entieres.

L'homme eſt, relativement à un peuple, ce que l'unité eſt à une ſomme de chiffres ; les défauts d'un individu ſeront les défauts de tous, quand ces individus ſeront multipliés & réunis.



Chaque peuple préfere ſon gouvernement, ſes mœurs, ſa conſtitution, aux loix, aux uſages & à la forme d'adminiſtration de ſes voiſins. Patin appelloit les Anglois des loups voraces ; Addiſon plus poli ſe contente d'inſinuer qu'on pourroit trouver aux François de la reſſemblance avec les ſinges. Qu'ont produit Patin & Addiſſon ? Le grand nombre des Anglois en a-t-il acquis plus d'aménité, & celui des François plus de raiſon ?

Les êtres les plus entichés de la fureur de comparer & de tourner les choſes à leur avantage, ſont ces machines toujours agiſſantes & toujours inutiles, qui dans tout état forment un corps conſidérable. En France cette eſpece d'hommes s'attribue l'univerſalité de talens ; ils ſe croyent les ſeuls êtres penſans ſur la terre : ſemblables aux Grecs, ils appellent tout étranger *barbare*, & tout barbare *étranger*. Quelques Cavaliers François dînoient en Allemagne à la table d'un Prince ; l'un d'eux après avoir conſidéré tous les convives, s'écria : *rien n'eſt plus plaiſant ; il n'y a que Monſeigneur ici d'étranger.*



On trouve auſſi de ces eſprits frivoles & ridiculement fiers parmi les Anglois : ſans parler ici de la haine brutale qui leur fait joindre au nom françois les épithetes les plus odieuſes, on ſe rappelle cet Orateur hyperbolique qui à la fin du dernier ſiecle, diſoit en plein public : *Oui, Mylords, avant peu vous verrez Louis XIV. aux pieds du Parlement, lui demander la paix.*

L'Arabe perſuadé que ſon Caliphe eſt infaillible, rit de la ſimplicité de ce bon Tartare qui s'imagine que ſon Lama eſt immortel. L'Africain s'agenouille devant une racine & une écreviſſe : il ſort chaque jour de deſſous terre un nouveau Dieu pour lui ; il lui paroît ridicule de n'en adorer qu'un.

L'habitant du mont Bata eſt convaincu que pour être ſauvé, il faut manger avant de mourir un coucou à la broche : auſſi hauſſe-t-il les épaules, quand il voit un Indien conduire une vache au lit d'un moribond, la tirailler par la queue & ne douter plus du ſalut du malade, quand cet animal lui a piſſé ſur le viſage.



Je connois peu de nation qui ne puiſſe fournir quelque anecdote dans ce genre. Un Eſpagnol ſoutenoit que Notre-Seigneur eût certainement ſuccombé à la tentation dans le déſert, ſi le Diable lui eût montré l'Eſpagne. Le Canadien croit faire un grand éloge du François, en diſant : *c'eſt un homme comme moi.* Tous les peuples ſont également vains : les eſprits cultivés donnent un peu moins dans cette fatuité ; mais le ſage ſeul en eſt exempt. D'ailleurs la partie éclairée d'une nation eſt en butte aux railleries de la troupe des imbécilles : & dans un pays où le plus grand nombre des habitans eſt borné, allez demander qu'on vous indique les ſots du canton ; on vous montrera le peu de gens raiſonnables qui s'y trouvent.

Les Fabuliſtes Indiens racontent qu'il eſt une contrée dans les Indes où tous les habitans ſont boſſus. Un jeune étranger beau & bien fait y arriva ; auſſitôt on s'empreſſa, on s'attroupa autour de lui pour conſidérer une figure auſſi extraordinaire. Heureuſement il ſe trouva un ſavant dans cette laide aſſemblée, lequel avoit entendu dire

qu'il étoit poſſible de naître ſans boſſe: *épargnons*, dit-il, *ce malheureux; faut-il l'injurier, parce que le Ciel ne l'a pas formé d'une figure auſſi agréable que la nôtre? Allons plutôt au temple réitérer à l'Eternel nos remerciemens pour la boſſe dont il a daigné nous favoriſer.* Concluons de-là que pour ne pas être expoſé au mépris public, je ne dis pas dans un pays de boſſus, mais dans un pays où les eſprits ſont tortus, il faut renoncer à ſa raiſon, mettre des entraves à ſon génie, épouſer les travers nationaux & endoſſer une boſſe poſtiche (*a*).

Dans l'énumération des ſujets d'orgueil imaginaires, M. Zimmermann attaque celui qui prend ſa ſource dans l'ancienneté de l'origine. Quelques nations ont le ridicule de s'en faire une qui précede de pluſieurs ſiecles la création du monde : tels ſont les Egyp-

(*a*) O Philoſophes ! n'oubliez jamais que vous êtes étrangers ſur la terre. En quelque pays que vous vous trouviez, ſi vous refuſez de vous ſoumettre aux loix, aux mœurs, aux coutumes que vous y verrez établies, vous ſerez infailliblement opprimés par la foule des naturels.



tiens, les Japonois, les habitans de l'Indouſtan, les Malabares. L'Auteur rapporte quelques traits de cette biſarre chronologie, auxquels les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de nous arrêter.

Des peuples du Midi il paſſe à ceux du Nord, & trouve dans leurs annales les monumens de cette même vanité. Si cette oſtentation eſt digne de blâme, n'en concluons rien contre les avantages & les droits attachés à la nobleſſe. Rien de plus reſpectable ſans doute que d'avoir à citer les ſervices & les belles actions d'un grand nombre d'ayeux; mais l'orgueil en devient-il plus légitime dans un de leurs deſcendans qui n'eſt illuſtré que par des armoiries & des titres, qui a l'honneur d'appartenir à des héros, & le malheur de ne leur reſſembler en rien? Ce ſentiment d'élevation que donne la nobleſſe, n'eſt vraiment à ſa place que dans le cœur d'un homme qui ajoute l'éclat de ſes ſervices à celui dont ſes peres l'ont couvert.

Un Payſan Eſpagnol attache de l'humiliation à la culture de ſes terres : le travail, ſelon lui, eſt la marque de



l'eſclavage; moins il y conſacre de tems, plus il croit acquérir de conſidération; il remet la charrue entre les mains d'un étranger, il s'occupe à des exercices plus relevés, il joue de la guittare; ou ſi ſes mains daignent conduire le ſoc, il ſait ennoblir cette pénible fonction : ſon chapeau eſt couvert de plumes, il porte l'épée au côté, ſe couvre de ſon manteau & marche gravement : on le prendroit pour un cavalier qui ſe promene.

Une autre branche de l'orgueil national c'eſt la religion dominante d'un pays : chaque peuple attache le ſalut éternel à la ſienne, & condamne aux flammes les ſectateurs d'une doctrine étrangere. La vraie religion eſt ſimple; elle ne promet aux fideles que ce qu'ils doivent raiſonnablement eſpérer. Les religions fauſſes offrent à chaque pas les traces de la main des hommes; elles vous repaiſſent d'attentes folles & chimériques. Il n'eſt pas de religion plus capable de graver l'orgueil dans les cœurs que le Mahométiſme. Si l'on conſidere toute l'étendue de la gloire terreſtre que Mahomet promet à ſes diſciples & les délices qu'il leur an-



nonce dans le ciel, on ne ſera plus ſurpris de voir le Muſulman mépriſer des religions plus pures & moins faſtueuſes.

Parmi les différentes ſectes, il n'en eſt pas de plus ſuperbes que celles qui n'ont aucune religion. L'eſprit fort croit pouvoir ſe conſtruire lui-même l'édifice de ſon bonheur; il gémit ſur la ſimplicité du vulgaire trop borné pour le ſuivre dans le tourbillon de ſes ſophiſmes; il donne à ce qu'il y a de plus ſacré la tournure de l'épigramme; il s'affiche pour l'ennemi de l'honneur & de la vertu. Voici à-peu-près comme il raiſonne : « Quand le cœur de l'homme penche vers le mal, pourquoi » gêner cette propenſion? Eſt-il enclin » à la probité, tant mieux, qu'il s'y » maintienne; mais ne changeons rien » à la deſtination de chaque être. Le » bonheur dans ce monde n'eſt pas » toujours le partage de la vertu, & » tous les méchans ne ſont pas malheureux. On ſe familiariſe avec le » ſouvenir d'un crime qui nous a enrichis, & les remords ſe perdent » dans le tumulte des plaiſirs. L'eſſentiel eſt donc de jouir de la vie; tout » le reſte eſt chimérique. Qu'eſt-ce que

» le moment de la mort ? Un songe » agréable pour le juste, un rêve ef- » frayant pour le coupable ».

Tels sont les principes qu'établit un esprit fort. Il regarde cette heureuse bonne-foi du Chrétien qui ne rougit pas de sa docilité, comme la marque distinctive de l'ignorance; & croire, selon lui, c'est renoncer à l'usage de la pensée.

Suivons notre Auteur dans tous les divers replis de l'ame, où il cherche les causes de l'orgueil.

La liberté, la valeur, la puissance sont des avantages sur lesquels on ne s'abuse que trop souvent. Tigranes méprise Lucullus; ce mépris le rend imprudent, il perd la bataille. Le Roi des Malouins se qualifie de Roi des vents & des mers depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. Lorsque le Kan des Tartares, qui ne possede pas une maison & ne vit que de rapines, a achevé son dîner consistant en laitage & en chair de cheval, il fait publier par un hérault que *tous les Potentats, Princes & Grands de la terre peuvent se mettre à table.* Dans un canton de l'Amérique, près des rives du Missisipi au



fond de la Louisiane, le Souverain sort dès le grand matin hors de sa cabane, & trace au soleil le chemin qu'il doit parcourir. On amena devant un Prince Negre sur la côte de Guinée quelques François qui venoient d'aborder. Il étoit assis sous un arbre; pour thrône il avoit une grosse bûche; ses Gardes étoient trois ou quatre Negres armés de piques de bois. Ce ridicule Monarque demanda : *parle-t-on beaucoup de moi en France?* L'orgueil national naît presque toujours du peu de connoissance qu'on a de ce qui concerne les étrangers; on méprise ce que l'on ne connoît pas. Avec quelle injustice n'a-t-on pas traité les Allemands? Un Ecrivain Italien les qualifie de véritables automates, & leurs Académiciens de *bestiaux enfermés par Minerve dans une étable.* Baillet qui rapporte cette *fine* plaisanterie, ajoute gravement : « Il » ne faut donc pas s'étonner si l'on ne » trouve pas dans les poëmes allemands » cette chaleur de Poésie qui caracté- » rise les ouvrages des Grecs, des Ro- » mains & des Italiens de nos jours ».

La plûpart des Persans regardent notre partie du monde comme une





petite isle où l'on manque du nécessaire. *Pourquoi*, disent-ils, *les Européens viennent-ils acheter nos marchandises? C'est qu'ils ne trouvent rien chez eux.*

Les Chinois sont fort célebres pour leur érudition; leur orgueil sur ce point est extrême, voyons s'il est fondé. Les Chinois ont à la vérité des bibliotheques immenses & un grand nombre de beaux édifices pour l'instruction de la jeunesse. La science chez eux est le seul chemin qui conduit aux honneurs; une de leurs plus anciennes loix n'adjuge qu'aux personnes instruites les places, les charges & les gouvernemens. Rien n'est plus propre sans doute à faire croire que les Chinois sont le peuple le plus sage & le plus éclairé de l'univers; mais un examen plus approfondi suffira pour nous détromper.

Une profonde connoissance de leur langue, étude à laquelle ils sacrifient la plus grande partie de leur vie, la Jurisprudence, l'Histoire, la Morale, voilà l'objet unique de leur savoir; ils ne vont pas plus avant. Pour être reçu Docteur & obtenir par ce moyen quelque charge considérable dans l'état, il faut posséder à fond la langue & s'être



mis en état d'en tracer tous les caracteres. On exige encore que le candidat prononce un discours sur la Morale & sur la Politique. Ils s'appliquent surtout à ce qu'ils appellent la *civilité*, & ils ont des écoles où l'on ne montre qu'à faire agréablement une révérence, à prendre avec grace une tasse de thé, & à bien manier le parasol. Un de leurs livres, qui traite de cette sorte de civilité, contient environ trois mille regles.

Ils s'en faut bien qu'ils donnent la même attention aux autres études; il est des sciences qui leur sont tout-à-fait inconnues; ils n'ont que des idées très-obscures sur l'essence de l'Être suprême, sur l'immortalité de l'ame & sur la nécessité d'une religion. Leur Astronomie est très-ancienne, mais très-imparfaite.

On a coutume d'attribuer aux Chinois le génie de l'invention, & cependant à peine possedent-ils le talent de l'imitation. On ne trouve pas chez eux un bon armurier; ils se disent les peres de l'harmonie, & leur Musique est pitoyable. Les Peintres Chinois ont du coloris, mais ils n'ont aucune con-

noissance du clair-obscur ; d'ailleurs il n'y a ni invention, ni dessin, ni composition dans leurs ouvrages. Un de nos vaisseaux est pour eux un objet de surprise ; mais c'est les offenser, que de leur proposer d'en construire de pareils.

Ce qui rend sur-tout les Chinois petits à mes yeux, c'est leur superstition, étiquette infaillible de l'ignorance. Ils attribuent aux *esprits* les causes des événemens les plus communs. Ils font une espece de loterie, pour savoir s'ils doivent entreprendre un voyage, vendre ou acheter, s'il faut marier leurs enfans, *&c.*

Si quelqu'un d'entre eux a plus de savoir que les autres, s'il parvient au Doctorat de bonne heure, s'il est élu Mandarin à la fleur de son âge, ce n'est ni à ses talens, ni à ses travaux, qu'il s'en croit redevable ; c'est uniquement au bonheur qu'il a eu de découvrir un lieu favorable pour y ensévelir ses parens.

Telle est, dit M. Zimmermann avec une sorte d'aigreur, l'ignorance de ce peuple superbe qui dédaigne & méprise tous les peuples de l'univers.



Il faut avouer que l'orgueil de la nation Chinoise est extrême ; mais est-il aussi ridicule & aussi peu fondé que le prétend notre Auteur ? C'est par leur science seule, dit-il, que les Chinois parviennent aux honneurs, & leur science ne consiste que dans la connoissance des loix, des mœurs, des vertus politiques, c'est-à-dire dans la connoissance de l'art de connoître les hommes, de les gouverner & de les rendre heureux. M. Zimmermann aimeroit-il mieux que les Chinois se perdissent dans des contemplations inutiles, qu'ils employassent leur loisir & leurs talens à observer des pucerons, à fabriquer des systêmes, à compiler de petites anecdotes, à faire des madrigaux & à écrire des romans ? Combien de Littérateurs en Europe, à qui nous pourrions adresser ces paroles d'Arrien ! « Vous avez » perdu de vue sans doute l'objet que » vous vous étiez proposé ; c'est par-là » qu'il falloit passer, mais ce n'est pas » là que vous deviez vous arrêter ».

*Les Chinois passent la plus grande partie de leur vie à étudier leur langue.* Mais c'est par cette étude seule qu'ils peuvent parvenir à la connoissance de





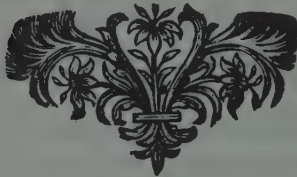
leurs mœurs, de leurs usages, des faits de leurs ancêtres & des événemens de leur empire. *Ils attachent la plus haute importance aux choses de cérémonie.* Mais c'est ainsi qu'ils apprennent à se respecter & à respecter les autres ; c'est cette science des égards ou de la mesure des respects & des honneurs qu'on doit rendre à un chacun, qui arrête l'orgueil, empêche les rangs de se confondre & maintient la subordination. *Ils n'ont sur l'Etre suprême que des idées très-obscures.* Ils pensent que la nature est une, immense & infinie ; que son mouvement est continuel & incréé ; que du développement de son immensité naît la production perpétuelle des ames & des corps ; qu'elle fournit de sa substance proportionnément à ce que l'organisation de chaque être peut en extraire. Ce sentiment fut celui des Egyptiens, de Pythagore, des Stoïciens & enfin du plus grand nombre des Philosophes que n'a point éclairés la révélation. *On leur attribue le génie de l'invention, & ils n'ont pas même celui de l'imitation.* Les Chinois, ainsi qu'autrefois les Egyptiens, cultivent religieusement les arts & les mé-



tiers sous les yeux de leurs maîtres & des loix, sans en rien retrancher, sans y rien ajouter : le degré de perfection où ils les ont trouvés suffit à leurs besoins & à leur félicité. *Ils regardent les limites de la Chine comme celles du monde, & ne croyent pas que ce qui peut exister au-delà soit digne de leur attention.* Mais si jamais ils s'instruisoient de l'histoire des autres peuples, leur fierté s'en accroîtroit bien davantage. Leurs mœurs & leurs usages n'ont rien souffert des révolutions qu'ils ont essuyées, ils y ont soumis leurs vainqueurs ; leurs loix n'ont jamais cessé de regner : enfin leur empire a vu tomber tous les empires de l'univers, & sont restés eux seuls debout au milieu des ruines du monde. Terminons la premiere partie de cet extrait par une observation qui tombe plus immédiatement sur l'ouvrage de M. Zimmermann. Si l'orgueil national est un ridicule aux yeux du Philosophe, il doit être regardé par le Politique comme un sentiment très-utile.

*La suite pour le volume prochain.*

Nous devons cet extrait à M. Riviere, Secretaire d'Ambassade du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, également versé dans la Littérature allemande & françoise; aussi estimable par l'honnêteté de son caractere que par ses connoissances & ses talens. Nous lui étions déja redevables de la traduction du poëme *Inckel & Yarico*, inséré dans notre volume de décembre 1761.





## ARTICLE V.

*ODE à Chloris, traduite de l'allemand, du Baron* de Cronegk (*a*).

INGRATE Chloris, adieu, je fuis & je vais chercher dans les sombres forêts la solitude & la mélancolie. Sois heureuse ! Je fais encore des vœux pour toi ! La derniere larme qui s'arrêtera sur la joue de ton amant expirant, te bénira encore.

Tu ne sens pas aujourd'hui ma perte : environnée de jeunes insensés, tu oublies avec quelle tendresse Thyrsis t'aimoit. Un jour (je ne le desire pas), mais hélas ! un jour viendra où tu me regretteras, où tu soupireras après moi.

Pardonne à un mouvement d'orgueil : mais le Ciel n'envoie pas souvent sur la terre des ames aussi tendres

(*a*) Poëte négligé, mais ingénieux & sensible ; nous avons donné sa vie dans le volume de janvier 1761.





que celle dont le destin m'a doué; des cœurs aussi sensibles, aussi passionnés que celui du Berger dont ta fierté dédaigne l'hommage.

Lorsqu'un jour cette ame affranchie de ses liens, s'élancera de nouveau vers le ciel, alors entraînée par un repentir secret, tu viendras dans ce vallon paisible, tu interrogeras les innocens Bergers qui l'habitent; tu leur diras : Bergers, avez-vous vu Thyrsis ?

Nous l'avons vu il y a peu de tems, répondra l'un d'entre eux ; il erroit ici autour en silence & plongé dans une rêverie profonde. Souvent nos belles le suivoient des yeux & disoient en soupirant : Heureuse la jeune fille à qui l'amour le destine pour son Berger.

Souvent on l'a vu solitaire au bord de ce ruisseau considérer ses flots murmurans ; souvent on l'a vu dans cette vallée ombragée. Ici pendant les claires nuits retentissoient les tendres sons de sa lyre, & nous admirions, en l'écoutant, la douceur de ses chants.

Maintenant on ne le voit plus au



bord du ruisseau, considérer ses flots murmurans ; on ne le voit plus errer dans la vallée ombragée. Nous n'entendons plus pendant les claires nuits les tendres sons de sa lyre, & nous n'admirons plus la douceur de ses chants.

Vous voyez là-bas ce bosquet solitaire : là repose maintenant son cadavre; là, dit-on, son ombre est encore errante; là souvent (c'est ainsi qu'on le raconte avec saisissement) le voyageur entend la troupe des Nymphes qui se réjouissent en dansant au clair de la lune.

Viens alors, Chloris, viens visiter ma tombe. Infortuné jeune homme ! repose paisiblement, diras-tu peut-être avec quelques soupirs, repose paisiblement. Oh ! pourquoi mon orgueil a-t-il dédaigné le plus tendre de tous les cœurs, le cœur de l'infortuné Thyrsis ?



## ARTICLE IV.

*LE Spectateur du Nord* (der Nordische Aufscher), *publié par* André Kramer *à Coppenhague & à Leipsick, chez* Benjamin Ackermann, 1758. *Tom.* 1, 60 *morceaux*, 580 *pag. A Leipsick.*

CICERON dit de Socrate qu'il arracha le premier la *Philosophie* à la contemplation des objets que la nature a couverts de ses ombres ou qu'elle a placés hors de la sphere de l'esprit humain, pour l'appliquer à la connoissance des vertus & des vices. On peut en dire autant d'Addison & de Stéele. Ces hommes véritablement *sages* ont su transporter la Philosophie, des ombres du cabinet sur la scene du monde; ils ont mis les leçons de la morale & les préceptes du goût à la portée de tous les esprits, qu'ils ont éclairés sans avoir l'air d'y prétendre. C'est par cette adresse philosophique, qu'ils ont formé l'esprit & le cœur de leurs compatriotes. Il falloit que ces grands



hommes parussent & prissent la plume, pour que les Anglois n'ignorassent pas qu'ils avoient parmi eux un Poëte comparable à Homere. Frappés des avantages qu'ont produits *le Spectateur*, *le Censeur & le Babillard*, les Allemands, grands imitateurs des Anglois, se sont empressés de donner des feuilles hebdomadaires; ils en ont inondé leur patrie: on pourroit former un volume assez considérable des seuls titres dont ils les ont revêtues. Parmi la foule des productions de cette sorte, *le Patriote*, *le Citoyen du monde* ou *le Cosmopolite*, *l'Ami de l'homme*, *le jeune Homme*, *l'Etranger*, *l'Ami*, &c. sont celles qui ont le plus approché de la perfection de leurs modeles; mais *le Spectateur du Nord* doit être mis à côté du *Spectateur Anglois*. Les talens de l'Auteur pour la sublime poésie, son éloquence, la connoissance profonde qu'il a du cœur humain, son zele pour l'avancement de la vertu, pour l'instruction & pour le bonheur de ses compatriotes, toutes ces qualités réunies sont empreintes dans *le Spectateur du Nord*. Voici quel est son objet; nous empruntons ses idées & ses expressions:



attacher l'homme au joug de l'application, le ramener à l'examen des principes qu'il n'a souvent qu'entrevus, lui faire sonder son propre cœur, l'accoutumer à se rendre compte de ses sensations & de ses jugemens, affermir le mortel vertueux dans l'idée du bien, l'encourager dans ses affections honnêtes, exposer au méchant toute l'horreur du vice, le lui montrer dans une nudité que lui-même ne pourra supporter, lui faire connoître qu'il ne peut goûter aucun plaisir, parce qu'il est impossible qu'il y ait des plaisirs où n'est pas la vertu. Tel est le fond de l'ouvrage de M. Kramer. Il descend ensuite dans des détails d'instruction, il examine ce qui peut ouvrir les yeux à la jeune Noblesse & la convaincre que la véritable grandeur repose dans la pratique des devoirs de la Morale. Il veut aussi que les Dames apprennent qu'il est une autre beauté que la beauté extérieure; que les graces sont embellies par les vertus; qu'une femme qui remplit les devoirs de son sexe & de son état, est la seule femme philosophe. Les Artistes y sont animés par l'éloge, ou éclairés par une critique sage & profonde. Enfin les vues



de l'Auteur dans cet ouvrage sont de démontrer à tous les hommes combien il est de leur propre intérêt de réunir leurs forces & leurs lumieres pour la conservation & l'accroissement de la religion & des vertus morales. M. Kramer n'oublie pas ce public qui, livré à des occupations dominantes, ne peut jetter qu'un coup-d'œil rapide sur les Arts; il lui distribue une feuille particuliere, & c'est sur-tout à lui qu'il adresse les ouvrages d'agrément & d'imagination, parce qu'il n'est guere possible d'instruire le vulgaire sans l'amuser. Il essaye de faire connoître la liaison intime de la religion avec la saine philosophie; il arrache ces voiles séduisans dont se parent l'esprit faux & les maximes dangereuses; il établit enfin le thrône de la raison & de la vertu sur les débris de la folie & des passions. Cette science de la Morale que M. Kramer parcourt & suit dans toutes ses branches, le conduit nécessairement à l'avancement du commerce, à l'amélioration de l'agriculture, à la multiplication & à l'emploi avantageux des productions du pays, à la perfection des ouvrages manuels, des

métiers, des manufactures, &c. reſſorts auſſi néceſſaires à l'entretien du grand édifice du bonheur général, que la vertu & la ſageſſe, auxquelles appartiennent le ſoin de mettre ces reſſorts en mouvement.

Plein de cet eſprit vraiment philoſophique, notre Auteur marque avec ſoin tous les degrés, tous les pas qui tendent à l'accroiſſement de ce qu'on peut nommer le bien-être de l'homme; il s'empreſſe de publier les inventions & les projets qui ſont relatifs à ſes vues toujours grandes, toujours patriotiques.

Nous nous ſommes étendus ſur la nature de cet ouvrage, parce que dans ce genre c'eſt peut-être le meilleur modele qu'on puiſſe propoſer

Voyons préſentement ſi M. Kramer a rempli avec ſuccès un projet auſſi bien conçu. Nous donnerons ſimplement une courte notice de la partie littéraire de ſes feuilles; car il ſeroit inutile & même ridicule d'en vouloir extraire la partie morale: cet objet n'offre point de vérités neuves; on peut tout au plus le préſenter ſous un air de nouveauté au moyen de la tournure & de l'expreſſion, & ce moyen eſt très-puiſſant;



« car, dit Addiſon, il y a autant de différence à percevoir une penſée revêtue du langage éloquent de Ciceron, ou préſentée ſous les expreſſions vulgaires d'un Ecrivain commun, qu'à voir un objet à la clarté du ſoleil, ou ſimplement à la lueur d'un flambeau ».

Le premier morceau, qui eſt en quelque ſorte le frontiſpice du Journal, roule ſur l'emploi important de *Spectateur*: celui-ci a eu pour pere le célebre Neſtor Ironſide, le *Spectateur Anglois*. A l'âge de cinquante ans ſon cœur s'ouvrit encore au ſentiment de l'amour en faveur de la veuve d'un Négociant Allemand: il l'épouſa; & de ce mariage eſt iſſu Arthur Ironſide, notre *Spectateur du Nord*.

La piece ſuivante eſt purement philoſophique; elle découvre pluſieurs ſources de plaiſirs que les hommes pourroient s'ouvrir, & leur apprend à étendre leurs ſenſations.

La troiſieme diſſertation traite de la cenſure réciproque des hommes, les uns à l'égard des autres, comme d'une vertu renfermée dans l'emploi judicieux de la connoiſſance que nous avons de ces mêmes hommes, pour remédier



à leurs déſordres, pour les appuyer dans l'honnêteté & la nobleſſe de leurs ſentimens, pour encourager & même récompenſer leurs vertus & leurs qualités louables & avantageuſes à la ſociété. Notre Auteur qui veut que l'exemple ſoit à la ſuite de ſes leçons & leur communique ſa force, nous repréſente ici M. Dagueſſeau, dont les vertus & les talens ont honoré ſon ſiecle & ſa nation. On nous trace le caractere de ſes écrits: on entre à ce ſujet dans des détails auſſi intéreſſans qu'inſtructifs; on fait voir que ce grand Magiſtrat n'a jamais adopté ce vernis de bel eſprit qui défigure la Littérature moderne: la clarté, la préciſion, la nobleſſe, l'énergie, tels ſont les caracteres de ſon ſtyle.

Le cinquieme morceau eſt un developpement du troiſieme; il a pour objet les divers liens des devoirs compris ſous le nom de cenſure commune ou ſociale. Cette chaîne eſt compoſée de tant d'anneaux; l'indifférence à l'égard de la perfection & du bonheur d'autrui eſt un vice ſi enraciné dans le cœur humain, la corruption générale des mœurs que cette eſpece d'inſpection critique s'attache à combattre eſt ſi



répandue, qu'on regarderoit preſque comme une entrepriſe impoſſible à exécuter, le ſoin de rapprocher les diverſes branches de cette vertu.

Le ſixieme écrit contient des lettres où l'on reproche au Spectateur ſon ſérieux trop marqué, & les réponſes à ces lettres.

Le ſeptieme morceau eſt la continuation des diſcours de M. Dagueſſeau; ſes panégyriques ſont le principal ornement de cette feuille. On rapporte pluſieurs paſſages de celui de M. de Pont-Chartrain, comme des preuves de l'art que poſſédoit M. Dagueſſeau de louer noblement.

Le huitieme morceau traite de la pudeur, qu'Addiſon dans ſon *Caton* appelle la *ſainteté des mœurs*.

Pour ne pas donner à cet article la ſéchereſſe d'une nomenclature, nous nous bornerons déſormais à indiquer les morceaux qui nous ont le plus frappés. Celui qui roule ſur l'obligation d'être chrétien nous a paru très profond. Il ne ſuffit pas, dit M. Kramer, que l'eſprit conçoive & retienne une idée diſtincte de la religion, il faut que cette penſée deſcende juſqu'au cœur &

qu'elle y prenne toute la chaleur du sentiment. De tous les Poëtes qui se sont exercés sur ce grand objet, celui qui, au jugement de notre Critique, mérite la premiere place, est le Docteur Young. M. Kramer esquisse la grande image de son *Triomphe chrétien ;* il compare cet ouvrage à ceux de Milton, & le leur préfere. Nous n'examinerons pas ici quelles impressions peuvent exciter à l'égard de la Religion les poëmes de ces deux grands Hommes. Considéré sous cet aspect, un simple Poëte moraliste auroit peut-être des avantages sur un Poëte épique, sans que le dernier lui cédât la palme du génie : autrement Théognis seroit supérieur à Homere, & *** l'emporteroit sur Virgile ; mais lorsqu'il s'agit simplement de comparer un Poëte avec un autre Poëte pour la partie du génie & de prononcer entre les deux, il faudroit d'abord examiner si le plan & l'exécution poétique d'une épopée telle que le *Paradis perdu*, exigent moins d'étendue & de supériorité de génie que des pensées détachées de Religion & de Morale, embellies de tous les charmes de la Poésie & présentées avec tout



le feu de l'inspiration ou de l'enthousiasme. Si Young eût composé un poëme héroïque, il seroit plus aisé d'en juger ; mais nous n'avons pour prononcer, d'autre ressource que la comparaison des simples descriptions poétiques, quoique de ce côté-là même nous doutions si Young mérite d'être placé audessus de Milton. Du reste M. Kramer donne tant de force à son opinion & la présente en même tems avec tant de circonspection & de sagesse, que ceux mêmes des Critiques qui seroient le moins disposés à l'adopter, doivent lui savoir gré de l'avoir proposée.

Ici nous trouvons une ode sublime sur la mort du Rédempteur, dont voici les deux premieres strophes.

Mortels, abaissez-vous & soyez prosternés,
Abaissez-vous encor, que vos fronts consternés
Soient abîmés dans la poussiere ;
Que le deuil de la mort, le silence, l'horreur
Jettent un voile épais sur la nature entiere ;
Que vos cœurs soient brisés des traits de la terreur :
Ce grand jour est marqué du sceau de la justice,



L'Artisan de vos cœurs va les interroger.
Que la terre en effroi tremble & s'anéantisse
A la voix de celui qui vient pour la juger.

Des cieux tremblans le voile est déchiré,
Dieu paroît sur un char de lumiere entouré,
Et sous ses pieds la nuit s'écoule ;
Les mondes que sa main seme inégalement
Dans ce fluide immense où notre globe roule,
S'arrêtent dans leur course avec étonnement ;
Ces astres d'où jaillit la splendeur & la vie,
Fuyent & perdent leurs clartés
Et des célestes corps la pompeuse harmonie
Se taît dans les déserts des cieux épouvantés.

A la suite de cette ode sont des observations sur la versification & sur la réserve avec laquelle les jeunes Poëtes doivent employer ce que l'on appelle *licences poétiques.* En Allemagne, la jeunesse enflammée de l'amour des vers, se traîne trop servilement sur les pas de géant des Klopstock & des Kramer ; sans se posséder de leur génie, elle copie leur maneire avec une fidélité qui produit nécessairement la sécheresse. Les mêmes défauts attaquent les Versificateurs françois ; ils ont tous les yeux



levés sur des modeles souverainement dignes à la vérité de leur admiration, mais il en est un qu'ils négligent & que seul ils devroient imiter : c'est la nature.

M. Kramer s'éleve ensuite avec véhémence contre les esprits forts ; il expose sur-tout les artifices dont se servit Julien pour exterminer la religion chrétienne. L'auteur soumet à l'examen plusieurs pensées de cet Empereur philosophe ; il en démontre le peu de solidité & y joint une lettre qui n'est pas à l'avantage de Mylord Bollinbroke.

Tâchons de donner une idée d'une des plus belles odes qui ayent été faites ; elle est de M. Kramer même, & a pour objet la naissance du Roi de Dannemarck.

« Je le vis : des myriades de prieres s'élancerent vers l'Etre suprême sur des aîles de feu, comme un éclair rapide s'élance dans la partie supérieure de l'athmosphere. Elles combattoient de zele & d'ardeur ; elles se disputoient laquelle d'une aîle plus rapide s'éleveroit jusqu'au thrône du Très-Haut, & toutes voloient avec la même vîtesse ; leur allégresse & leur éclat se communiquoient aux nuages qui les empor-

toient, & laissoient sur leurs traces des sillons de lumiere. Elles arrivent ensemble au thrône de la Majesté suprême; leurs chants se font entendre à la fois; tout l'Olympe retentit du nom de Frédéric. *Nous sommes les filles de Jehova, c'est à nous que la terre doit le présent que Jehova vient de lui faire. Volez, notre reconnoissance, remplissez l'espace; que le suprême Bienfaiteur qui fit présent à la terre de* Frédéric, *fixe ses rayons de bonté sur sa tête! Quel cœur n'aime pas son maître? Mais quel maître est aimé plus justement & plus tendrement que* Frédéric »?

Homere a peint les *Prieres* boiteuses, louches, couvertes de rides, occupées à guérir ou à consoler les malheureux. M. Kramer, comme on voit, les présente sous un aspect bien différent; mais sa fiction, pour être moins philosophique que celle d'Homere, n'en est ni moins poétique ni moins vraisemblable.

La dissertation qui roule sur la meilleure maniere de s'occuper de Dieu, nous a paru très-intéressante. Avoir atteint en cela le suprême degré, dit notre Critique, c'est être dans un état



où tant de sentimens & de pensées agissent si impérieusement sur l'ame, que ce qui se passe alors en elle, perdroit à chaque description. M. Kramer fait mention à ce sujet d'un poëme dont il ne nomme pas l'auteur; mais il en cite un fragment qui nous a paru mériter d'être traduit. C'est Henock qui parle.

» Lorsque je ne vivois encore que de la vie terrestre & que je soupirois après le moment où je jouirois enfin de toute la perfection de mon existence, j'allois souvent dans la forêt m'asseoir au pied d'un cedre; là j'entendois les airs agiter les rameaux & s'entretenir avec les feuilles; tous les êtres se sentoient autour de moi, & moi je sentois mon immortalité. Alors, ô moment que je bénis encore! alors je fus saisi de la plus grande & de la plus sublime des pensées, de la pensée du premier des êtres. Cette idée s'empara de toute mon ame; jamais sensation ne fut plus profonde ni plus impérieuse. Je voulus parler, mais l'étonnement avoit roidi mes levres & suspendu mon haleine; le cercle de ma vie avoit perdu le mouvement, les





heures s'étoient arrêtées & le tems cessoit de couler. Abîmé dans la contemplation, je m'écriai de la profondeur de mon ame: qui es-tu, Etre des êtres, qui es-tu?..... Dieu....Infini....Etre sans origine....Tout étoit donc solitude!... Mais non, tout n'étoit pas éternellement solitude; l'*amour*....A cette idée je recouvrai l'usage de la voix, & je répandis un torrent de larmes ».

Il est impossible de rendre dans notre langue ce trouble & ce désordre d'expression qui dans l'original peint si bien le trouble de l'ame & le désordre des idées. Cette dissertation est suivie de remarques sur la langue allemande, qui toutes portent le caractere de la finesse, de la profondeur & de la vérité.

Quelle est l'ame insensible & barbare à qui la seule esquisse que nous venons de tracer du *Spectateur du Nord* n'inspirera pas pour l'auteur de cet ouvrage la vénération la plus profonde! M. Kramer consacre ses talens, ses connoissances & ses veilles à former le cœur, l'esprit & le goût de ses compatriotes; & son nom nous est à peine connu! Les hommes ne sauront-ils donc jamais placer leur estime? Cette



admiration, ces éloges qu'ils prodiguent aux héros qui désolent l'humanité, ne les adresseront-ils jamais aux Philosophes qui l'éclairent & la consolent!



## ARTICLE IV.

***HISTOIRE** des Ours marins, par M.* Steller, *de l'Académie des Sciences de Petersbourg.*

QUELQUES Payſans Ruſſes ont donné le nom d'*ours marin* à un animal amphibie, en effet ſemblable à l'ours par ſa figure, ſon inſtinct & la férocité de ſon naturel. En 1736 un de ces animaux renverſa une barque de pêcheurs, & déchira deux hommes. Les autres furent ſi épouvantés de ſes mugiſſemens, qu'ils abandonnerent la pêche des loutres & des veaux marins, pour ſe mettre en ſûreté dans le continent. Cet animal a, dit-on, les poils blancs. On aſſure qu'il fréquente les iſles Kurilles & les côtes du Japon : cependant perſonne ne dit en avoir vu ſur les bords de la mer.

Ce n'eſt pas là le véritable ours marin dont nous allons donner l'hiſtoire. Celui-ci ne paroît jamais dans la mer de Pentchin : on n'en voit que fort peu ſur les bords du pays des Kalmscha-





dales & des iſles Kurilles : on n'en prend même que dans trois de ces iſles, & à l'embouchure du golfe Kamtzkatka, depuis le cinquantieme degré de latitude juſqu'au cinquante-ſixieme.

Ces animaux paſſent les iſles Kurilles au printems & au mois de Septembre : mais on en voit peu à l'embouchure du Diſchupanowa : on en prend beaucoup plus vers le promontoire de Kronoski, parce qu'entre ce promontoire & celui de Schipun, la mer eſt plus tranquille, & qu'elle forme des golfes où ces animaux ſe retirent & s'arrêtent long-tems. Ceux que l'on prend au printems ſont preſque tous des femelles, qui portent leurs petits à-peu-près tout formés. On n'en trouve nulle part ailleurs autant qu'en cet endroit, depuis le commencement de juin juſqu'à la fin d'août, tems auquel ils s'en retournent avec leurs petits vers les parties méridionales. Pendant pluſieurs années ces animaux vagabonds ont été un ſujet d'étonnement & d'admiration pour les habitans des côtes, qui avoient pris beaucoup de goût pour cette eſpece de chaſſe, & qui étoient extrêmement curieux de ſavoir d'où venoient ces



animaux ſi gras, & toujours en guerre les uns avec les autres ; où ils pouvoient aller en ſi grand nombre ; quelles étoient les cauſes de leurs paſſages, & enfin pourquoi ils étoient ſi maigres, ſi exténués & ſi épuiſés dans l'automne quand ils s'en retournoient avec leur portée.

En obſervant qu'ils venoient du côté du midi, & qu'ils y retournoient, ces peuples ont conjecturé que ces animaux n'avoient pas un long trajet à faire ; qu'autrement ils maigriroient ; & en les voyant tirer du côté de l'Orient & s'arrêter vers le promontoire de Kronoski & à l'embouchure du Kamtschatka, ils ont conclu qu'il y avoit néceſſairement quelques terres ou quelques iſles vis-à-vis de ce promontoire, près du pays des Kamſchadales.

Les ours marins changent de climat comme les oyes, les cignes & les hirondelles parmi les oiſeaux, les truites parmi les poiſſons, les lievres & les rats parmi les quadrupedes. Certains animaux ne changent de demeure que pour chercher de la nourriture quand ils commencent à en manquer. Les oiſeaux cherchent des lieux ſolitaires, &





les poiſſons des mers tranquilles, pour y dépoſer plus ſûrement leurs œufs, pour peupler ſans être inquiétés, & pour réparer leurs forces. La nature a donné le même inſtinct aux ours marins : ils cherchent les mers ſeptentrionales & les iſles déſertes qui ſont en grand nombre entre l'Amérique & l'Aſie, depuis le cinquantieme degré de latitude, juſqu'au cinquante-ſixieme. Ils s'arrêtent dans les parties du continent qui leur paroiſſent les plus tranquilles. Les femelles y mettent bas leur portée, nourriſſent leurs petits & s'en retournent avec eux au bout de trois mois dans leur premiere demeure.

Les meres alaitent leurs petits pendant deux mois : elles ont deux mammelles ſituées comme celles des loutres, près de la vulve, de la même forme & de la même grandeur. Après qu'elles ont mis bas, elles coupent avec leurs dents le cordon ombilical, & à force de le lécher, elles arrêtent le ſang, & deſſechent le cordon. Quant à l'arriere-faix, elles l'avalent. Les petits naiſſent avec les yeux ouverts, & ont déja trente-deux dents hors de leurs alvéoles : mais les quatre canines, qui ſont les plus

grandes, & dont ils se servent dans leurs combats, ne paroissent que le quatrieme jour. Au moment que leurs meres les mettent bas, ils sont d'un noir très-brillant : mais quatre ou cinq jours après les poils sous les pieds de devant changent peu-à peu de couleur, & prennent celle de la chevre de Pline dans l'espace d'un mois; le ventre & les côtés sont bigarrés, & entremêlés de poils de cette même couleur. Les mâles à leur naissance sont beaucoup plus grands, plus forts que les femelles, & leur peau devient de jour en jour plus noire, au lieu que celle des femelles est constamment d'une couleur cendrée, avec quelques taches rousses sous les pieds. Les mâles en different si fort par la grandeur & la force du corps, qu'on les prendroit pour une autre espece. Les femelles sont beaucoup plus craintives & moins féroces. Ces animaux ont la glande du thymus très-grosse, formée de plusieurs glandes, & enveloppée d'un sac membraneux. Des observateurs ont coupé un rameau de l'artere pulmonaire; & l'ayant soufflé avec un tuyau, ils ont remarqué que non-seulement les oreillettes du cœur, mais encore cette



glande s'enfloit considérablement.

Les femelles ont pour leurs petits une tendresse vraiment maternelle : elles ne les quittent pas, & sont toujours rassemblées avec eux sur les bords, où elles passent une partie du tems à dormir. Pendant les premiers jours les petits folâtrent entre eux comme des jeunes chiens, imitent les postures des peres & meres quand ils s'accouplent, & s'exercent déja au combat. Si l'un d'eux renverse l'autre à terre, le pere survient en murmurant, les sépare, caresse le vainqueur, le leche amoureusement, l'oblige quelquefois à se coucher sur la terre; & s'il résiste il paroît l'en aimer davantage : le pere semble s'applaudir & se féliciter d'avoir un successeur digne de lui : mais il témoigne moins d'empressement pour les paresseux & les foibles. Ceux-ci sont toujours à la suite de leur mere, tandis que les courageux & les forts accompagnent leur pere par-tout.

Chaque mâle a plusieurs femelles, huit, quinze, & jusqu'à cinquante, qu'il garde avec beaucoup de soin & d'inquiétude. Si quelqu'autre mâle en approche, il entre en fureur, & le combat le plus sanglant commence entre ces





deux rivaux. Quoiqu'ils soient rassemblés par milliers, les familles forment toujours des troupeaux séparés. Une famille est souvent composée de 120.

Les ours de l'année qui sont appariés paroissent vigoureux & robustes. Les vieux, qui par impuissance sont séparés des femelles, menent une vie oisive & solitaire : ils sont gras, comme les jeunes qui ne sont pas encore appariés, & répandent une odeur infecte; ils sont mornes, chagrins & très-féroces; ils restent pendant un mois entier dans le même endroit sans prendre de nourriture, dorment sans cesse, & se jettent avec fureur sur ceux qui passent près d'eux : dès qu'ils voyent un homme, ils courent à lui pour lui couper le chemin, enfin, chaque ours a une place marquée, & il est prêt à combattre & à verser jusqu'à la derniere goutte de son sang pour la défendre contre tout usurpateur.

Quelquefois les voyageurs obligés de poursuivre leur chemin écartent ces animaux, en les attaquant à coups de pierres, sur lesquelles ils se jettent, & qu'ils saisissent avec cette fureur qu'on remarque quelquefois dans les chiens. Leur rage en augmente, & ils remplis-



sent l'air de hurlemens affreux. On s'attache d'abord à leur créver les yeux & à leur casser les dents à coups de pierre : mais quoique aveuglé & couvert de blessures, un ours ne quitte jamais sa place, parce que s'il s'en éloigne d'un pas, les autres se jettent sur lui, & l'obligent à coups de dents de la reprendre, & quelquefois le mettent en pieces. Si quelques-uns d'entre eux accourent à lui pour l'empêcher de fuir, d'autres les soupçonnent de vouloir fuir eux-mêmes, & se jettent sur eux, ce qui donne lieu à différens combats particuliers, & forme un spectacle tout-à-la fois plaisant & horrible. Une chose singuliere, c'est que si deux ours en attaquent un seul, les autres viennent au secours de l'opprimé, comme indignés de l'inégalité du combat : ceux qui sont encore dans la mer levent la tête pour contempler ce spectacle sanglant; ensuite ils s'animent, sortent de l'eau, & viennent tout furieux se jetter dans la mêlée & augmenter le carnage. Pendant qu'ils se battent ainsi entre eux, les voyageurs peuvent suivre tranquillement leur chemin.

J'ai quelquefois, dit M. Steller,

provoqué à deſſein quelques-uns de ces animaux. Après avoir crevé les yeux à un, nous en attaquions quatre ou cinq autres à coups de pierres, & lorſqu'ils nous pourſuivoient, nous nous retirions derriere celui qui étoit aveuglé, & qui ne ſachant ſi les ours qu'il entendoit nous fuyoient ou nous pourſuivoient, ſe jettoit indifféremment ſur ceux qui venoient le ſecourir ou l'attaquer : tous les ours ſe réuniſſoient contre lui comme contre l'ennemi commun. La mer n'eſt pas pour lui un aſyle contre leur animoſité ; ils l'en arrachent & le déchirent à coups de dents ſur la terre, juſqu'à ce qu'il tombe ſans force & qu'il expire enragé, & pouſſant d'affreux mugiſſemens. J'en ai vu quelquefois deux ſe battre pendant une heure entiere, ſe tendre des piéges, ſe coucher de laſſitude l'un auprès de l'autre, haletans, ſans force & ſans mouvement ; puis ſe relevant tout-à-coup l'un & l'autre, s'exciter & recommencer un nouveau combat. En ſe battant ils prennent chacun une place qu'ils n'abandonnent jamais : ils tournent la tête de côté, & ſe frappent de bas en haut, chacun tâchant d'éviter le coup de ſon


adverſaire : tant qu'ils ſont d'égale force, ils ne peuvent frapper que des pieds : mais bientôt le plus fort ſaiſit l'autre avec les dents & le terraſſe : les autres ours, ſpectateurs du combat, accourent alors au ſecours du plus foible, & terminent la querelle.

Ces animaux ſe font réciproquement de ſi larges bleſſures, qu'elles reſſemblent à de grands coups de ſabre ; on n'en voit aucun à la fin de juillet qui n'en ſoit couvert : d'abord après le combat ils ſe jettent à la mer pour les laver.

Les ſujets de leurs combats ſont ordinairement de trois eſpeces :

Le premier, & celui qui les anime le plus, c'eſt la jalouſie. Si l'un d'eux enleve à l'autre ſa femelle, ou fait mine de la détourner ſeulement de ſa famille, il s'éleve de grands combats, à la fin deſquels celle qui en a été le ſujet ſuit toujours le vainqueur.

La place que chacun veut occuper eſt encore parmi eux un ſujet de querelle : ſi l'eſpace eſt trop étroit, ou que l'un d'eux s'approche de trop près, & donne lieu à ſon voiſin de ſoupçonner qu'il en veuille à ſes femelles, ſujet de duel, ils ſe battent.



Un autre ſujet de leur combat eſt pour ſéparer ceux qui ſont acharnés l'un contre l'autre, & pour ſecourir le plus foible & l'opprimé.

Ils aiment extrêmement leurs femelles & leurs petits, dont ils ſont fort redoutés, & ſur leſquels ils exercent un empire très-abſolu ; ils ſont à leur égard, pour le plus leger ſujet, d'une ſévérité ſinguliere. Lorſqu'on attaque leur ferrail & qu'on leur enleve leurs petits, ſi la mere prend la fuite & les abandonne, le mâle quitte le combat qu'on lui livre, ſaiſit la femelle avec les dents ; & l'élevant fort haut, la jette deux ou trois fois à terre avec violence : elle y reſte comme morte pendant quelque tems ; après quoi reprenant ſes forces, elle ſe traîne en ſuppliante aux pieds du mâle & le baiſe en répandant des larmes en très-grande abondance. Le mâle loin d'être attendri par ce ſpectacle, ſe promene fierement à droite & à gauche, les yeux étincelans de rage, & branlant la tête de côté & d'autre, comme font tous les ours. Enfin quand il voit emporter ſes petits, il verſe des pleurs comme la femelle. Cet animal ne manque jamais de pleurer lorſqu'il eſt


mortellement bleſſé, ou qu'il ne peut ſe venger des inſultes qu'il a reçues. On a remarqué la même choſe dans le veau marin.

Un autre motif qui oblige les ours à chercher des iſles déſertes, eſt ſans doute pour ſe décharger d'une graiſſe incommode, en faiſant une diete de trois mois, comme on voit ceux de terre paſſer les mois de juin, de juillet & d'août à dormir ou à ſe repoſer ſur les rocs, où ils ſe regardent mutuellement, s'étendent, mugiſſent ou bâillent ſans prendre aucune nourriture.

Quelques voyageurs ayant obſervé des ours marins qui demeuroient un mois entier dans la même place ſans la quitter un ſeul moment, les ont tués, les ont ouverts & n'ont trouvé dans l'eſtomac & les inteſtins que de l'écume ſans excrémens. On a remarqué que le pannicule adipeux diminuoit tous les jours, ainſi que la circonférence de leur corps, & que leur peau devenoit ſi flaſque & ſi lâche, qu'elle pendoit de tous les côtés comme un ſac. Les plus jeunes qui dans le mois de juin ne ſont pas ſi gras, travaillent à la propagation ; ils ſont extrêmement agiles, paſſent

continuellement de la mer au continent & du continent à la mer.

Quand ces animaux s'accouplent, la femelle ſe couche ſur le dos, & le mâle ſur elle. Cette opération ſe fait ordinairement vers la fin du jour : une heure avant que de s'accoupler, le male & la femelle nagent tranquillement à côté l'un de l'autre & reviennent enſemble ſur le continent. Enſuite le mâle appuyé ſur ſes pieds de devant, ſe livre ardemment à ſon inſtinct ; ſes pieds ſont entierement cachés dans le ſable, dans lequel ſon poids fait enfoncer tout le corps de la femelle, à l'exception de la tête. Ils ſont ſi fort occupés de leur ouvrage, qu'on eſt ſouvent long-tems à les examiner avant qu'ils vous apperçoivent. Si vous vous aviſez de les troubler & de les diſtraire, ils quittent leur femelle, ſe jettent ſur vous & vous dévoreroient, ſi vous ne vous dérobiez à leur rage par la vîteſſe de la courſe.

Les ours marins ont quatre eſpeces de cris. Lorſqu'ils ſont couchés & dans l'inaction ſur le continent, ils meuglent comme les vaches qui ont perdu leurs petits : dans la fureur de leurs combats, ils hurlent & crient comme les ours ;



les vainqueurs jettent à diverſes repriſes des cris fort aigus & redoublés, ſemblables à ceux des grillets domeſtiques : ceux qui ſont bleſſés & accablés ſous l'effort de leurs ennemis, gémiſſent & ſe plaignent comme les loutres marines.

Quand ils ſortent de l'eau, ils ſecouent tout le corps, ſe frottent la poitrine & arrangent leurs poils avec les pieds de derriere. Le mâle appuye amoureuſement l'extrémité de ſes levres ſur celles de ſa femelle, comme s'il vouloit la baiſer. Lorſqu'ils ſont couchés à quelqu'abri au ſoleil, ils élevent les pieds de derriere en haut & les remuent ſans ceſſe, comme les chiens remuent la queue. Ils ſe couchent tantôt ſur le dos, tantôt ſur le ventre, tantôt tout le corps ployé en cercle ; quelquefois couchés ſur le côté, ils appuyent leurs pieds de devant contre leurs flancs. Quelque profond que ſoit leur ſommeil, avec quelque précaution qu'un homme puiſſe marcher, ils s'en apperçoivent & s'éveillent : le ſentent-ils ? l'entendent-ils ? C'eſt ce qu'on n'a point encore découvert.

Les plus grands & les plus vieux ne fuyent jamais devant un homme, ni



même devant pluſieurs ; ils ſe préparent d'abord au combat : cependant on a remarqué que des troupeaux entiers prenoient la fuite dès qu'ils entendoient ſiffler. De ce nombre ſont ſur-tout les jeunes & les femelles ; lorſqu'ils ſont ſurpris par de grands cris, on en voit des milliers ſe jetter à la mer avec précipitation : ils ſuivent toujours en nageant le long des bords, les voyageurs qu'ils regardent avec étonnement.

Ces animaux nagent avec tant de vîteſſe, qu'ils peuvent faire deux milles d'Allemagne par heure. Si quelqu'un d'entre eux eſt bleſſé par les pêcheurs, ils entraînent la barque avec tant d'impétuoſité qu'elle ſemble voler, & la renverſent, ſi l'on n'eſt pas attentif à la conduire. Quand ils nagent ſur le ventre, l'on ne voit jamais leurs pieds de devant, mais ceux de derriere paroiſſent ſouvent hors de l'eau où ils peuvent demeurer très long-tems parce qu'ils ont le trou ovale ouvert. Lorſqu'ils ſe jettent du continent à la mer, ils plongent la tête la premiere, ainſi que tous les grands animaux marins, les loutres, le lion, la baleine, le veau. Quand ils montent ſur quelque roc, ils



ſe ſervent de leurs pieds de devant, comme les veaux marins, en traînant les parties poſtérieures de leurs corps, le dos voûté en arc & la tête baiſſée, pour ſe donner plus d'action & de reſſort. S'ils ſont ſuivis à la courſe, le plus agile coureur ne peut les devancer.

On courroit riſque de la vie, s'ils avoient autant de facilité ſur terre que ſur l'eau ; mais comme ils ne peuvent monter les endroits eſcarpés qu'avec beaucoup de peine, on échappe à leur fureur. On en voit ſur-tout une ſi grande quantité dans l'iſle de Bering, que les bords de la mer en ſont quelquefois tout couverts, & que des voyageurs ont été obligés de les abandonner pour prendre les hauteurs.

Les loutres marines craignent beaucoup les ours : elles ne ſe mêlent point avec eux, non plus que les veaux marins ; mais il y a parmi eux de grands troupeaux de lions qu'ils redoutent & qu'ils reſpectent au point de n'oſer ſe battre en leur préſence, crainte qu'ils ne ſe mêlent du combat, comme cela arrive aſſez ſouvent. Les lions occupent toujours les meilleures places : c'eſt le droit du plus fort. Les ours n'oſent les

empêcher d'approcher de leurs femelles, avec leſquelles les lions ſe joignent volontiers.

Les voyageurs qui veulent s'amuſer à la chaſſe de ces animaux dans le continent, commencent par les aveugler avec des pierres & les aſſomment enſuite à coups de bâton; mais ils ſont ſi durs, que deux ou trois hommes armés de maſſues n'en peuvent ſouvent venir à bout, même en les frappant ſur la tête de pluſieurs coups redoublés. Quoiqu'il ait le crâne briſé en pluſieurs morceaux, une partie de la cervelle répandue & les dents toutes caſſées, cet animal ſe défend encore & demeure quelquefois plus de quinze jours vivant & immobile dans la même place.

Les ours marins viennent rarement ſur terre. Les Kamſchadales les attaquent & les bleſſent avec une eſpece de javelot troué qu'ils appellent *noſok*, dont le fer abandonnant le bois, reſte dans le corps de l'animal; & comme il entre de biais, il n'en peut ſortir. Le fer eſt arrêté à une corde très-forte, dont les pêcheurs tiennent l'autre extrémité. L'animal bleſſé fuit avec la vîteſſe d'une fleche, entraîne avec lui



la barque, juſqu'à ce que fatigué par la courſe & épuiſé par la perte de ſon ſang, il s'arrête; dans ce moment les pêcheurs tirent à eux la corde, percent l'ours de leurs lances; & s'il fait quelques mouvemens pour renverſer la barque, ils lui coupent les pieds de devant avec des haches & lui caſſent la tête à coups de maſſue; quand il eſt mort, ils le chargent dans leur barque.

Ils s'attachent particuliérement aux femelles qui viennent mettre bas leurs petits au printemps; & entre les mâles, aux plus jeunes: mais ils n'oſent attaquer les vieux & les plus grands; & dès qu'ils en voyent, ils diſent *ſipung*, qui eſt une eſpece de conjuration.

Toutes les années il périt un grand nombre d'ours marins de vieilleſſe dans cette iſle, & ſur-tout des bleſſures qu'ils ont reçues dans les combats. Quelques endroits de ces bords ſont tout couverts d'oſſemens & de crânes. Dampierre dit avoir trouvé dans l'iſle de Jean Fernandès, ſituée au trenteſixieme degré de latitude, tous les bords couverts de veaux, d'ours & de lions marins: ce qui doit paroîrre ſurprenant, ſi l'on veut s'imaginer que ces



animaux ayent paſſé de la partie auſtrale. Il eſt plus naturel de penſer que les mers auſtrales ſont peuplées d'animaux de la même eſpece que l'hémiſphere boréale, ſous la même latitude ou à-peu-près. Il paroît vraiſemblable que nos ours marins paſſent l'hiver dans cette derniere partie. Nous avons découvert leur retraite d'été; peut-être qu'un jour nous découvrirons celle d'hiver, qu'on croit être la terre appellée *de la compagnie*, ou quelqu'autre terre peu éloignée.





## ARTICLE VIII.

*LETTRE de M. le Comte de* BISSY *à M. l'Abbé Arnaud.*

QUELS ſont les hommes, Monſieur, aſſez peu jaloux de la gloire des Lettres & des progrès de l'eſprit humain, pour ne pas s'intéreſſer vivement à votre Journal; & quel eſt l'Ecrivain qui ne ſoit flatté de contribuer à votre ſuccès, & de voir ſon nom ou ſon ouvrage placé à la ſuite de l'éloge de Richardſon? Je l'ai lu, je l'ai relu cet éloge touchant & ſublime, & j'ai ſenti combien le génie & la vertu réunis, ſe prêtent mutuellement de puiſſance & de charmes: non, l'auteur de Clariſſe n'a pas joui de la plus douce récompenſe qu'il pût attendre de ſes talens. Il a manqué au bonheur de ſa vie de voir un étranger lui adreſſer un hommage que ne lui avoient point rendu ſes propres compatriotes.

Si comme le Peintre profond & ſenſible de l'ame & de l'eſprit de Richardſon, je ne peux, par mes propres idées, contribuer à l'ornement de votre Jour-

nal, j'eſſayerai au moins de l'embellir par les idées d'autrui.

Le grand ſuccès qu'ont eu en Angleterre les penſées nocturnes d'Young, les deux traductions qu'on en a faites en Allemagne, m'avoient déja donné du mérite de cet Auteur l'opinion la plus avantageuſe : j'ai voulu en juger par moi-même : j'ai lu ſon ouvrage, & frappé des beautés que j'y ai apperçues, j'ai oſé entreprendre d'en faire paſſer une partie dans notre langue.

En traduiſant la premiere des Nuits d'Young, mon objet a été uniquement d'engager ceux qui poſſedent la langue Angloiſe mieux que moi à les traduire toutes ; car j'avoue que cette entrepriſe eſt au-deſſus de mes forces. Ce n'eſt pas le tems qui m'arrête, je crains ſeulement de le mal employer : mais ſi jamais une main plus habile que la mienne l'exécute, j'oſe répondre du ſuccès. Bien des perſonnes ennuyées de ne connoître les Auteurs Anglois que par l'exceſſive liberté de leurs opinions, verront avec plaiſir comment ils s'expriment ſur la mort, comment ils traitent les grands objets de la foi. On s'imagine communément qu'il y a moins



de religion en Angleterre qu'en France : on ſe trompe ; c'eſt aux Anglois que nous devons les meilleurs ouvrages qui ayent été faits en faveur de la religion, & celui de M. Young eſt un de ceux que les Anglois eux-mêmes eſtiment le plus. Les ſujets qu'ils traitent ne ſont pas neufs, mais ils ſont bien intéreſſans : d'ailleurs je ne vois pas pourquoi l'on ceſſeroit d'écrire ſur la mort & ſur les malheurs attachés à l'humanité. Pourroit-on jamais épuiſer un ſujet qui malheureuſement eſt ſi fécond, & ſe préſente ſous tant de formes diverſes ?

Le genre de M. Young, ſi commun en Angleterre, eſt preſqu'inconnu en France. Nous n'avons pas de ces ouvrages remplis d'idées grandes, mais ſombres, triſtes & cependant délicieuſes ; de ces ouvrages qui laiſſent après eux une impreſſion de mélancolie, qui nous précipite dans les profondeurs de la méditation : ce n'eſt ni au goût ni aux mœurs de notre nation, mais uniquement au procédé de nos Ecrivains qu'il faut s'en prendre. L'ame de nos Auteurs eſt, pour ainſi dire, toute au-dehors ; plus diſſipés, moins





ſolitaires que les Auteurs Anglois, ils habitent trop avec les hommes ; & comme ils ne les voyent le plus ſouvent que dans le grand monde, où les idées riantes ont ſeules le droit de plaire, ils accommodent leurs ouvrages au goût qu'ils ont cru remarquer dans le plus grand nombre des lecteurs. Mais que ne les ſuit-on, ces lecteurs, au fond de leur cabinet, & l'on verroit que les ouvrages mélancoliques ſont ceux qui plaiſent & attachent le plus ?

Le genre triſte eſt d'ailleurs le ſeul qui convienne aux grands objets, & les grands objets ſont les ſeuls qui conviennent aux hommes. On ne peut parler gaiment du tems, de l'eſpace, de l'éternité, de l'immenſité, de Dieu. Toutes ces grandes idées ne peuvent ſe rendre qu'avec des couleurs un peu ſombres : le ſon même des mots qui les rappelle excite en nous une ſorte de terreur & de frémiſſement involontaire, avant que la réflexion nous ait appris à trembler & à nous ſoumettre.

Il en eſt de même des tableaux que M. Young trace du malheur, des foibleſſes, de la miſere & des contradic-



tions de la nature humaine. Ces objets ſont grands en eux-mêmes & bien intéreſſans, par le rapport qu'ils ont avec nous. Quelque ſombres qu'ils ſoient, ils plaiſent également aux gens triſtes & aux perſonnes gaies, aux gens heureux & aux infortunés. Le tableau de la miſere humaine fait mieux ſentir à ceux qui ſont heureux le bonheur dont ils jouiſſent. Il conſole en même tems les autres, en leur montrant que les hommes ſont égaux dans l'excès du malheur de leur condition naturelle, & que ces mêmes perſonnes dont ils envioient tout-à-l'heure la ſituation, ſont réellement ſi miſérables, qu'elles doivent plutôt exciter leur attendriſſement & leur pitié, que leur haine & leur jalouſie.

Tel eſt à-peu-près l'effet que produiſent les réflexions ſur la condition des hommes, & tel eſt en partie le but que s'eſt propoſé M. Young, excepté qu'il voudroit un peu troubler le bonheur des gens heureux, & il en convient lui-même, lorſqu'en parlant de la mort de ſon ami Philandre, il dit au commencement de la ſeconde de ſes nuits.

« Pourrai-je chanter ces objets d'une façon qui puiſſe plaire à ton eſprit, & cependant troubler un peu ton cœur ? O qu'alors je ſerai content de moi-même ! mes pinceaux traceront ſur le nuage noir qui m'environne, un arc-en-ciel un peu pâle, & cette vue me fera paſſer du chagrin à la joie ».

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on permît aux traducteurs des Poëmes de M. Young tous les écarts qu'il s'eſt permis lui-même. Les expreſſions les moins uſitées, les tranſitions les plus bruſques, les images les plus hardies, ſe trouvent à chaque page de ſon Livre. Mais notre langue ne ſouffre pas de pareilles licences ; cependant comment exprimer des idées ſublimes, lorſque le ſtyle ſera dans les fers ? Mais c'eſt aux Ecrivains ſeuls qui ont eu ces hautes idées, à ſe permettre les expreſſions & les tournures que ces idées exigent, & je craindrois que les traducteurs de l'ouvrage de M. Young, en voulant s'élever avec lui, ne tombaſſent dans des obſcurités impardonnables, & n'employaſſent des images & des expreſſions giganteſques. M. Young conſidéroit peu les humains au moment où il a écrit. Ce qu'il ai-



moit n'étoit plus ; *la terre déſenchantée*, comme il le dit lui-même, *n'étoit plus pour lui qu'une vaſte ſolitude* ; il venoit de perdre tout ce qui l'attachoit au monde.

Il avoit épouſé une ſœur du Comte de Lichfield, & en avoit eu une fille, qu'il avoit mariée au fils de Mylord Palmeſtron, qu'il déſigne ſous le nom de Philandre. En trois mois il perd ſa femme, ſa fille & ſon gendre. C'eſt dans ces momens de douleur que notre Auteur prend la plume. Tout le monde a éprouvé des malheurs : qu'on ſe repréſente donc juſqu'à quel point une telle ſuite d'infortunes peut agir ſur un cœur tendre & ſur une imagination vive, & l'on ne ſera pas ſurpris s'il y a peu d'ordre dans ſes penſées : elles ſont inſpirées par la douleur. La douleur connoît-elle la méthode ?

Le Docteur Young eſt intimément perſuadé de l'immortalité de l'ame : il a puiſé beaucoup d'idées & d'images dans les Livres ſaints, & particuliérement dans Job & dans Jérémie, qui étoient les hommes dont la ſituation convenoit le plus à la ſienne. J'oſerois dire de ce Poëte qu'il eſt en





profondeur, ce qu'Homere & Pindare ſont en élevation. Il me ſeroit difficile de rendre compte de l'effet que fit ſur moi la premiere lecture de ſon ouvrage. Telle ſeroit à-peu-près l'impreſſion que j'éprouverois au fond d'un déſert pendant une nuit orageuſe & ſombre dont les éclairs perceroient de tems en tems l'obſcurité ».

J'ai l'honneur d'être, *&c.*

POUR bien ſentir tout le mérite de la traduction ſuivante, il faut abſolument connoître l'original. De tous les Poëtes Anglois, Young eſt peut-être le plus obſcur : nous l'avons lu nous-mêmes avec attention, & nous nous ſommes rappellé ce que Platon dit autrefois des ouvrages d'Héraclite, ſurnommé le *Ténébreux : Ce que j'en entends eſt ſi beau, que je ſuis tenté d'admirer ce que je n'entends pas.* M. de Biſſy a jetté ſur ce Poëte un coup-d'œil plus heureux ; il a pénétré l'obſcurité répandue ſur les idées de ſon modele ; la timidité de notre langue ne lui a pas toujours permis d'en conſerver toute la force,



mais il les a toujours rendues d'une maniere plus ſimple & plus lumineuſe. Si, comme l'a dit Mylord Roſcomon, un traducteur doit choiſir un Auteur, comme il choiſiroit un ami ; ſi pour bien rendre les penſées de ſon modele, il faut être animé du même eſprit, à qui convenoit-il mieux qu'à M. le Comte de Biſſy, de traduire un ouvrage qui reſpire la vertu ?

---

*THE Complaint, or Night-thoughts on life, death and immortality.*

« COMPLAINTE ou Penſées nocturnes ſur la vie, la mort & l'immortalité ».

*Sunt lacrymæ rerum & mentem mortalia tangunt.* Virg.

SOMMEIL ! doux reſtaurateur de la nature épuiſée, ſemblable aux hommes corrompus, tu viſites ceux que la fortune careſſe ; tu fuis les malheureux : ton aîle légere s'éloigne de l'infortune, & ne s'abat que ſur des paupieres qui ne ſont jamais trempées de larmes. Après un repos court & interrompu je m'éveille. Heureux ceux qui ne s'éveillent plus ! ſi toutefois les ſonges ne trou-

blent point encore les tombeaux. Je m'éveille agité de rêves tumultueux & inſenſés. Le ſommeil avoit plongé mes ſens dans l'erreur d'une infortune imaginaire ; le réveil n'eſt pour moi qu'un changement de maux. Le jour ne ſuffit point à mes peines, & la nuit la plus ſombre ne peut me dérober à l'horreur de mon ſort.

O Nuit ! ſombre divinité ! majeſtueuſe ſans éclat, de ton thrône d'ébene tu étends un ſceptre de plomb ſur un monde aſſoupi. Quel ſilence ! quelle obſcurité ! l'œil ne voit point : l'oreille n'entend rien : le mouvement eſt arrêté. La nature ſe repoſe. Repos terrible, image de ſa fin ! O deſtin ! hâte ce moment ; je n'ai plus rien à perdre.

Silence ! obſcurité ! couple auguſte, enfans de l'antique Nuit, vous à qui l'on doit de ſi douces penſées, c'eſt vous que j'invoque en ce jour. Aidez-moi, inſpirez-moi, je vous remercierai dans les tombeaux : c'eſt là votre véritable empire, & c'eſt là que chacun de nous doit ſe rendre, comme une victime dévouée à vos autels épouvantables. Mais qui es-tu, toi qui rompis le premier ce ſilence éternel, lorſ-



que les étoiles du matin parurent ſur cet univers qui ſortoit du cahos ? O toi, qui d'un mot fis ſortir la lumiere du ſein de l'impénétrable Nuit ! grand Dieu ! fais naître la ſageſſe en mon ame : elle vole à toi comme à ſon ſeul refuge. Daigne conduire mon eſprit : il eſt ſi foible, qu'il voudroit ſe dérober au poids de ſa miſere. Inſpire-lui de plus nobles penſées : qu'elles naiſſent du ſpectacle de la vie & de la mort. Dirige ma conduite ainſi que mes chants. Montre-moi la raiſon. Force ma volonté à ſe porter vers le bien ; & puiſque ta vengeance s'eſt appeſantie ſur ma tête, qui t'eſt dévouée, fais que ce ne ſoit pas en vain.

Minuit ſonne. Nous ne remarquons le tems que par ſa perte. Eſt-il donc ſi vil qu'il faille frapper nos ſens pour nous y faire penſer ? L'induſtrie des hommes a donné une langue au tems, & mon ame treſſaille au ſon de la cloche, comme à la voix d'un Ange. L'ai-je bien entendu ? Eſt-ce donc la derniere de mes heures ? Où ſont celles qui ont précédé le moment où j'exiſte ? Elles ſont avec les années qui précéderent le déluge. Ce bruit aigu annonce





ma fin : il m'appelle. O combien cependant ai-je encore de choſes à faire ! Mes eſpérances & mes craintes ſe réveillent avec effroi. Où vais-je ?... Des limites étroites de cette vie je porte mes regards tremblans ſur un avenir ſans fin : je n'y vois qu'un abîme immenſe. Redoutable éternité !... Eſt-ce que l'éternité peut m'appartenir, à moi qui chaque inſtant peut ceſſer d'être ?

Quel être étrange que l'homme ! quel étonnant pouvoir raſſembla dans lui tant d'extrêmes ! Mêlange biſarre de grandeur & de foibleſſe, anneau remarquable dans la grande chaîne des êtres, il erre entre le néant & l'infini. Rayon céleſte, ſouillé, avili, & cependant divin, image de la toute-puiſſance, fragile enfant de la pouſſiere, rebut de la nature, héritier de la gloire, un ver, un Dieu... Je frémis... Mon eſprit s'égare, il ſe trouble ; il s'étonne en ſe conſidérant ainſi lui-même. O quel prodige pour l'homme que l'homme ! Il paſſe rapidement de la triſteſſe à la joie : mais quelle joie, mais quel trouble le ſéduit ou l'effraye ? Qui peut conſerver ſa vie ou qui peut la détruire ? Le bras d'un Ange



ne peut l'arracher du tombeau, & des légions d'Anges ne ſauroient l'y précipiter.

Tandis que la douce puiſſance du ſommeil s'étendoit ſur mes ſens, mon ame active couroit après des images fantaſtiques : elle s'égaroit dans les labyrinthes du menſonge, franchiſſoit des mers idéales ; & s'élevant au-deſſus des mondes poſſibles, elle perdoit de vue les bornes de l'univers. Mais de telles erreurs montrent que lors même qu'elle s'égare, l'ame eſt d'une autre nature que le corps qu'elle habite. Tout annonce ſon immortalité : le ſilence de la nuit proclame un jour éternel. Le ſommeil inſtruit, & les ſonges ne folâtrent pas en vain. Pourquoi ! pourquoi donc pleuré-je la perte de ceux qui ne ſont pas perdus ? Pourquoi mes penſées errent-elles autour de leurs tombeaux ? Pourquoi les fatiguer encore des cris de ma douleur impie ? Un feu céleſte eſt-il éteint, parce qu'il eſt enterré ſous la cendre ? Non : ils vivent ; ils vivent réellement, mais d'une vie qui nous eſt incompréhenſible. Leurs yeux pleins de tendreſſe jettent des regards conſolans ſur moi, ſur

moi qu'avec bien plus de raiſon ils pourroient mettre au rang des morts. C'eſt ici le déſert, c'eſt ici la ſolitude, & les tombeaux ſont peuplés & pleins de vie. C'eſt ici la vallée des morts, le pays des apparitions. Tout, tout eſt ombre ſur la terre : au-delà tout eſt ſubſtance. O que tout eſt ſolide où il n'y a plus de changement!

Cette vie, comme le bouton des fleurs, renferme toute notre exiſtence : c'eſt l'aurore de nos jours; c'eſt le paſſage qui conduit au théâtre de la vie. Mais la mort, la mort puiſſante peut ſeule nous en ouvrir l'entrée. Celui qui ne jouit pas encore de la lumiere, l'embrion, n'eſt pas plus loin que nous de la vie : nous en ſommes privés juſqu'au moment où cette enveloppe groſſiere qui nous environne venant à ſe rompre, nous fera jouir de la véritable vie, & cependant l'homme, l'homme pervers enfouit ici-bas ſes deſirs : il enſévelit ſans regret des eſpérances céleſtes : il laiſſe ramper des idées qu'il avoit reçues du Ciel pour s'élancer dans l'infini, pour s'élever vers ce ſéjour où les Séraphins, aſſemblés autour du thrône de Dieu, jouiſſent de



l'immortalité. Là les âges ne ſont plus. Là le tems, le haſard, les regrets, les peines, le déſeſpoir, la mort expirent.

Le cours rapide de quelques années peut-il donc éteindre en nous l'idée de l'éternité? Peut-il étouffer dans la pouſſiere une ame impériſſable? L'Océan ne ſouleve point ſes tempêtes pour enlever une plume ou pour noyer un arbriſſeau, & l'ame, l'ame immortelle, ſe laiſſe entraîner dans l'orage des paſſions, émue aux moindres apparences ou de joie ou de crainte. Mais ſur qui tombent ces réflexions? Elles m'accablent moi-même. Mon cœur avili ne fut-il pas toujours l'eſclave du monde? Semblable au vers à ſoie, mon ame ſe laiſſoit envelopper des tendres & molles penſées qu'enfantoit mon imagination; & ma raiſon, couverte de nuages, enivrée du charme des plaiſirs, n'oſoit s'élever juſqu'à la contemplation des choſes céleſtes. Et cependant qu'admirons-nous? que voyons-nous ici-bas? Sans la puiſſante magie des organes, la terre ſeroit encore un cahos informe & ſans couleurs. L'homme forme l'image que l'homme admire; négligera-t-il donc toujours les merveilles qui



ſont renfermées dans ſon être, pour promener ſon imagination ſur les objets qui l'environnent, tandis qu'il eſt lui-même l'ame de tout ce qu'il voit?

Les ſonges de la nuit peuvent être utiles, & les rêves que nous faiſons en veillant nous ſont ſouvent funeſtes. Combien de fois n'ai-je pas ſongé à des choſes impoſſibles? Le ſommeil en feroit-il plus? Les fantômes qu'il produit ſont-ils plus menſongers que ces illuſions de bonheur que créoit mon imagination? Les fantaiſies de ma jeuneſſe ſe peignoient à mes yeux ſous les couleurs les plus riantes; l'avenir ne m'annonçoit que des plaiſirs ſans fin; je me croyois heureux, j'arrangeois les événemens ſuivant mes caprices, & je changeois l'ordre des deſtinées, pour les conformer au déſordre de mon ame; je formois des plans, j'enfantois des projets; & pour les voir s'accomplir, je reculois les bornes de ma vie; je ne ſongeois pas à la mort, & cependant je l'entends qui m'appelle chaque jour; elle évoque des milliers d'hommes à ſes autels. Où ſont maintenant les pompeux ornemens que me préſentoit mon imagination fréné-



tique? Une loge tapiſſée de voiles d'araignée & dont les ais mal aſſemblés ſont enduits d'un frêle argile, eſt le palais que bientôt je vais occuper. Le fil le plus mince eſt un cable auprès du lien qui m'attache à la vie; au moindre ſouffle il peut ſe rompre : mais qu'il ſe briſe, qu'il ne me retienne plus dans un monde dont les viciſſitudes perpétuelles prouveroient ſeules que le bonheur n'y habita jamais.

Le portrait de la vie eſt généralement trop flatté, & celui de la mort eſt peint ſous des couleurs trop noires. La crainte trouble l'imagination du Peintre. J'avoue que la route de la mort eſt parſemée des ruines de monumens qui méritoient d'être conſervés. Elle n'épargne ni la beauté, ni l'art, ni le génie; elle abat ce que le monde a de plus brillant, ce que la race humaine a d'illuſtre; elle humilie le Potentat, le conquerant : mais la vie eſt plus barbare encore, elle humilie l'homme. La mort n'a de terreurs que celles que la vie fait naître, & la vie n'a de plaiſirs que ceux que la mort promet. La mort enſévelit le corps, & la vie enſévelit l'ame. Je maudirois ma naiſ-

ſance ſi je n'avois pas à mourir. Ici chaque heure amene des changemens, & rarement pour le mieux, & ce qui nous paroît avantageux eſt plus terrible encore que ne le ſont les loix ordinaires du deſtin. Le tems entraîne après lui les débris des ſyſtêmes, des erreurs & des vérités; il renverſe les empires, & chaque moment détruit les germes de notre bonheur terreſtre.

Félicité! félicité terreſtre! ſuperbes & vaines paroles; bonheur! mot d'orgueil & de vanité; uſurpation hardie des droits du ciel! j'ai cru vous rencontrer, & je n'ai embraſſé que des fantômes.

Dans tous les inſtans de ma vie, dans tous les lieux, le ſouvenir de mes malheurs m'accable. La penſée trop active pour mon repos, ſemblable à un aſſaſſin que guide le ſilence de la nuit, ſe gliſſe furtivement dans mon ame & la remplit du fantôme de mes plaiſirs paſſés; je ne me rappelle même qu'avec effroi le tems où je fus heureux; je frémis, en me retraçant ces biens que je demandai avec tant d'inſtance, ces biens qui me parurent alors ſi précieux & qui maintenant me déchirent le



cœur. Mais pourquoi me plains-je, ou pourquoi ne plains-je que moi? Suis-je donc le ſeul infortuné? C'eſt le ſort commun des hommes; les décrets du Ciel ont aſſigné des douleurs ſans nombre, des douleurs égales à celles de l'enfantement, à tous ceux qui ſont nés des femmes; & nous ne ſommes pas plus leurs enfans, que nous ne ſommes les héritiers de leurs peines.

La guerre, la famine, la peſte, les diviſions inteſtines, la tyrannie aſſiegent l'humanité; des travaux de toute eſpece accablent les hommes. Ici le deſir d'arracher les métaux des entrailles de la terre, exile dans ſon ſein des malheureux qui oublient que le ſoleil luit: là les orages de l'air renverſent les moiſſons, & le Laboureur épuiſé de fatigue ne recueille que le déſeſpoir. Le Soldat qui pour des maîtres avares a répandu ſon ſang & ſacrifié ſes membres au milieu des batailles, mendie aujourd'hui du pain noir dans ces mêmes pays que ſa valeur a ſauvés tant de fois. Combien d'infortunés, qui nourris autrefois dans le ſein des plaiſirs, implorent aujourd'hui la main



froide & lente de la charité, & l'implorent en vain.

Que nous ſerions heureux, ſi les chagrins attaquoient ſeulement ceux que la prudence & la vertu ne défendent pas! Mais les maladies regnent ſouvent avec la tempérance, & ſouvent l'on eſt puni ſans être coupable. Les inquiétudes viennent, juſqu'au fond des bois, troubler les amis de la paix. Rarement la fortune remplit ce qu'elle ſemble promettre; nos ſouhaits même accomplis ne nous donnent pas toujours ce que nous avons deſiré; & ſouvent les idées que nous chériſſons davantage, nous éloignent le plus du bonheur que nous cherchons. Le cours le plus doux de la nature a ſes peines; & nos amis, ſans le vouloir, troublent ſouvent notre repos. Sans malheurs, que de calamités! & combien d'hoſtilités ſans ennemis! Non que ſur la terre il manque d'ennemis au meilleur des hommes; mais les malheurs de l'homme ſont innombrables, & nos ſoupirs s'épuiſeront plutôt que leur cauſe.

Que la partie habitée de ce globe eſt petite! Le reſte eſt un déſert; des



rochers, des mers glacées, des abîmes ou des ſables brûlans, ſauvage repaire des monſtres, des ſerpens, des poiſons & de la mort, voilà, voilà le triſte tableau de notre globe: mais, ce qui eſt plus triſte encore, ce tableau eſt auſſi celui de notre vie. O terre! votre maître altier eſt, comme vous, entouré d'écueils & d'abîmes; comme vous, le malheur l'environne; le trouble, les paſſions l'agitent; les calamités le preſſent; il ne ſait où ſe repoſer, il ne ſait à quoi s'arrêter; chaque jour il ſe voit mourir, & ſon dépériſſement journalier l'effraye ſur ſa fin prochaine; incertain & chancelant ſur le bord du précipice, il tremble un moment & tombe.

Dans la vieilleſſe & dans l'enfance tout notre eſpoir eſt dans le ſecours d'autrui, & cela même nous enſeigne à être bon: c'eſt la premiere & la derniere leçon que la nature a donnée aux hommes. Un cœur qui n'eſt bon qu'à ſoi mérite les peines qu'il endure. En partageant le malheur des autres, on ſent moins la violence de ſes propres maux: ainſi un torrent s'appaiſe en multipliant ſes canaux. Reçois donc,

ô monde ! les larmes que je te dois ; que ta vue de tes plaiſirs eſt affligeante pour ceux dont les penſées vont au-delà du moment préſent ! La fortune te ſourit, Lorenzo, & ton cœur eſt ouvert aux doux chants des Sirenes. Mais tremble, Lorenzo, & ne me haïs pas ; je ne viens point détruire, mais aſſurer ton bonheur. Tu ris ſans ceſſe, mais apprends que tes plaiſirs ſont le garant de tes peines. Le malheur, comme un créancier ſévere qui multiplie ſes demandes en proportion des délais qu'il accorde, augmente nos maux en proportion de nos proſpérités paſſées. Toi heureux ! Ah ! l'eſt-on par ſon aveuglement ? Ne penſe pas que la frayeur ne ſoit deſtinée qu'aux orages ; crains auſſi les ſourires de la fortune. Si le Ciel eſt redoutable dans ſa colere, il l'eſt auſſi dans ſa faveur ; ſes bienfaits ſont des épreuves, & non des récompenſes. Les plaiſirs, comme des citoyens dans une guerre civile, s'élevent avec impétuoſité, pour porter le trouble dans le ſein même qui les a conçus. Crains, cher Lorenzo, crains ce que le monde appelle bonheur ; crains tous les plaiſirs, excepté ceux


qui ne mourront jamais. Celui qui ne bâtit pas ſur un fonds immortel, quelqu'amour qu'il ait pour ſon ouvrage, le condamne à périr dès l'inſtant qu'il l'éleve.

Tous mes plaiſirs ſont morts avec toi, mon cher Philandre ; ton dernier ſoupir a détruit tous leurs charmes ; la terre deſenchantée a perdu ſon éclat. Où ſont ces illuſions ſi tendres ? où ſont ces fantômes de bonheur ? où ſont-ils ? Je ne vois ici-bas qu'un déſert ; de vaſtes ténebres le couvrent ; il eſt inondé de pleurs. Le grand Magicien eſt mort : quel changement, quel changement ſubit ! Ah ! que ce monde eſt différent de ce qu'il étoit hier ! Cher Philandre quel éclat étoit répandu ſur tes jours ! Quelle gloire fut plus grande que la tienne ! quelle ambition plus ſatisfaite ! (Ambition vraiment grande que celle de la vertu !) Mais tandis que ta gloire éclatoit au-dehors, la mort cachée dans ton ſein, comme un Mineur perfide & ruſé, travailloit dans l'obſcurité & rioit de tes projets ; le ver ourdiſſoit la trame dont il devoit envelopper cette roſe à peine fleurie qui s'eſt fanée avant le tems.


La prévoyance de l'homme eſt incertaine, & la ſageſſe ſe change ſouvent en folie. Que notre vue eſt bornée L'inſtant préſent en termine l'étendue ; des nuages épais nous dérobent l'inſtant qui ſuit. Nous conjecturons, nous prophétiſons en vain. Le tems ne nous eſt diſtribué que par parties ; trop foibles pour réſiſter à l'orage des paſſions, elles s'écoulent ; l'arrêt irrévocable du deſtin s'exécute, & nous mourons ſans avoir ſu ce que c'étoit que la vie. Selon les loix de la nature, tout ce qui eſt poſſible peut être dans l'inſtant. Il n'y a point de prérogatives dans les heures humaines. Quelle audacieuſe penſée s'éleve donc dans le cœur de l'homme lorſqu'il compte ſur le lendemain ! Où eſt ce lendemain ? dans un autre monde. Cela eſt ſûr pour bien des hommes, le contraire ne l'eſt pour perſonne ; & cependant, ſur cette incertitude, nous bâtiſſons comme ſur un roc de diamant, des eſpérances infinies ; nous tramons d'éternels projets comme ſi nous tenions le fuſeau des Parques, & nous mourons tous préoccupés du jour qui ſuit.

Philandre lui-même n'avoit-il pas


commandé ſon cercueil, & cependant il n'en avoit aucune raiſon. Une révélation l'avoit-elle averti ? Ah, combien de gens meurent auſſi promptement ! Crains, Lorenzo, crains une mort imprévue. Qu'elle eſt redoutable cette mort inattendue ! Commence donc, dès aujourd'hui, à ſuivre les ſentiers de la ſageſſe. Il y auroit de la folie à différer. Le jour qui vient ne te fourniroit-il pas de nouveaux prétextes pour différer encore ? Les délais abſorbent le tems, ils conſument nos années, & nous ſacrifions à l'appât d'un moment, des eſpérances éternelles. Le tems dont les hommes peuvent diſpoſer, ils l'abandonnent à la folie, & deſtinent à la raiſon celui qui eſt au pouvoir du deſtin. Qui peut produire une négligence auſſi monſtrueuſe ? C'eſt que les hommes ſe regardent comme immortels, ils ne ſongent à la mort que lorſqu'une alarme imprévue vient frapper leurs cœurs d'une terreur ſoudaine ; mais leurs cœurs bleſſés ſe cicatriſent bientôt ; leur crainte expire avec le danger, & dans le tombeau même où nous renfermons ceux qui nous furent chers, nous enſéveliſſons l'idée de la mort

avec les larmes dont nous avons baigné leurs cendres. Quoi, j'oublierois Philandre! Non, jamais. Eh! comment t'oublierois-je, cher Philandre ? Je ne ſonge qu'à toi. Si je laiſſois un libre cours à mes penſées, les plus longues nuits me ſembleroient trop courtes, & l'alouette vigilante me trouveroit encore occupé à déplorer ta perte.

Mais je l'entends qui éveille l'aurore par ſes chants vifs & perçans; & moi, l'ame oppreſſée du poids de ma douleur, je cherche, comme toi, tendre Philomele, à charmer mes noires penſées par des chants mélancoliques. comme toi j'éleve mes accens vers les cieux, mais les étoiles s'arrêtent pour t'entendre, & la nature entiere eſt ſourde à ma voix. Il fut cependant des hommes qui comme toi ſurent charmer; leur mélodie fut auſſi touchante que la tienne, & elle enchantera encore les ſiecles à venir. Environné de ténebres dans ces heures de ſilence, je répete ſouvent, pour charmer ma douleur, ce que leur inſpira un enthouſiaſme divin. Je reſſens leurs tranſports, mais je n'ai pas leur génie. O, immortel Homere! ô, ſublime Milton, que ne ſuis-



je animé de ce feu divin qui vous inſpira. Que n'ai-je le génie de celui qui ſe rendit Homere ſi familier! Il chanta l'homme, je chante l'homme immortel; mes chants vont au-delà des bornes de la vie humaine. Et qu'eſt-ce qui peut plaire, ſi ce n'eſt l'immortalité? Ah! ſi Pope avoit ſuivi l'homme au-delà du théatre obſcur où il l'a conſidéré, il ſe ſeroit élevé ſur ſes aîles de feu; & tandis que je ne fais que ramper & réfléchir, il eût étonné les humains, & les eût inondés de lumiere.





## ARTICLE IX.

*ESSAI géographique ſur une Carte générale de l'Allemagne, par MM.* de Linſelles, *ancien Militaire, &* Rizzi Zannoni *de la Société Coſmographique de Gottingue. A Berlin*, 1762.

LE *Proſpectus* de cet ouvrage commence par une eſpece de diſſertation ſur toutes les ſciences qui ayant un objet certain, ſont du reſſort des Mathématiques, & dont la perfection dépend en même tems de l'expérience & des obſervations. On voit que la géographie doit être abſolument rangée dans cette claſſe. Si ſes progrès ont été lents, particuliérement lorſqu'elle a commencé à être cultivée, ce n'eſt peut-être pas tant au manque de moyens & de reſſources qu'il faut s'en prendre, qu'au peu d'intelligence & de capacité de la plûpart des Géographes. Et ſans remonter bien haut, combien ne voyons-nous pas encore aujourd'hui de perſonnes qui, dépourvues des connoiſ-



ſances les plus eſſentielles, s'imaginent que tout l'art du Géographe ſe réduit à des compilations & à des réductions arbitraires! Mais qu'on enviſage cette ſcience avec un peu d'attention, & l'on en ſentira toute l'étendue, & l'on ſe convaincra que le Géometre doit connoître & ſavoir mettre à profit les reſſources de l'analyſe. Ces conſidérations engagent notre Auteur dans une ſorte de digreſſion un peu longue à la vérité, mais bien raiſonnée, ſur les progrès que l'on a faits dans cette partie des Mathématiques, & ſur ce qu'il y auroit encore à deſirer pour porter l'aſtronomie phyſique au degré de perfection dont elle eſt ſuſceptible.

Lorſqu'après avoir parcouru l'eſpace immenſe de l'univers, le Philoſophe vient à jetter ſes regards ſur notre petit globe, il n'y voit aucune partie qui ne lui paroiſſe digne de ſon attention & de ſes recherches. Mais le deſir de ſe rendre utile le fixe & le détermine bientôt à porter par préférence ſes yeux ſur les vaſtes pays qui forment, pour ainſi dire, le centre de tous les Etats peuplés par des hommes civiliſés. L'Allemagne dans l'Europe ſemble deſtinée

par ſa poſition à jouir plus que tout autre pays de cette prérogative. C'eſt elle qui a le plus occupé juſqu'ici les Géographes & les Hiſtoriens; c'eſt auſſi celle que M. Zannoni a choiſie pour l'objet de ſes travaux géographiques. Il commence par nous tracer une hiſtoire abrégée des diverſes tentatives que l'on a faites en différens tems pour lever une carte générale de l'Empire Germanique. Le peu de ſuccès qu'elles ont eu malgré les talens des Géographes qui y ont été employés, malgré les ſommes prodigieuſes qu'on y a conſacrées, prouve ſuffiſamment la difficulté d'une entrepriſe de cette nature, & doit donner la plus grande idée du mérite de ceux qui y ont réuſſi. M. Zannoni fait éclater ici les ſentimens de ſon eſtime & de ſa reconnoiſſance envers M. le Maréchal Schmetau: c'eſt à ce Général qu'il doit une grande partie des matériaux qu'il a employés dans ſon ouvrage.

De-là notre Auteur paſſe en revue les differentes cartes d'Allemagne que l'on a publiées juſqu'ici, & nous en indique les meilleures. De ce nombre ſont particuliérement celles de MM.



Hazius & Tob. Mayer, & ſur-tout la carte dont on eſt redevable à M. Rodé, & que ce Géographe a entrepriſe par ordre de l'Académie de Berlin. Le premier article eſt terminé par une invitation adreſſée à ceux des Souverains qui peuvent favoriſer des travaux ſi importans, & même y contribuer de la maniere la plus efficace, non-ſeulement par des dépenſes dignes de leur rang, & par une puiſſante protection, mais encore par la communication des tréſors dont ils ſont dépoſitaires.

Avant d'entrer dans aucun détail ſur la carte dont il eſt queſtion ici, on commence par nous tracer un tableau précis des procédés que doit tenir le Géographe. La route eſt tellement fixée, qu'il ne devroit jamais s'en écarter. L'utilité ſeule doit d'abord le déterminer dans le choix des ſujets géographiques auxquels il veut s'appliquer: enſuite il n'eſt plus le maître de prendre arbitrairement telle ou telle projection: il ne lui eſt plus permis de s'arrêter qu'à celle qui a le plus de rapport à l'étendue du pays qu'il veut décrire. Les principaux points de ſa carte faiſant, pour ainſi dire, la baſe de ſon édifice, il ne doit





rien négliger de ce qui peut aſſurer davantage leur poſition, & c'eſt ici qu'il doit tâcher de réunir le plus grand nombre d'obſervations aſtronomiques, pour choiſir celles qui lui paroîtront le plus convenables. La connoiſſance des Hiſtoriens tant anciens que modernes, ainſi que des itinéraires, & même de la géographie la plus reculée, ne lui eſt pas moins néceſſaire. Il faut encore qu'il s'attache à donner du local à la configuration la plus exacte & la plus fidelle. Enfin pour perfectionner & faire reſpecter ſon ouvrage, il faut qu'il ſoit en état de préſenter au public, & particuliérement aux Académies, l'analyſe de ſes opérations, & les motifs qui l'ont déterminé.

Trouveroit on beaucoup de géographes diſpoſés à faire de cet article une partie eſſentielle de leur art? Il ſeroit pourtant à ſouhaiter qu'ils y fuſſent tous rigoureuſement obligés. Ce ſeroit là l'unique moyen d'arrêter le cours d'une infinité de mauvais ouvrages, & ce qui eſt encore plus important, de porter la géographie à la perfection dont elle eſt ſuſceptible.

On ſent aſſez les avantages qui ré-



ſulteroient néceſſairement d'un travail qui porteroit tous les caracteres que nous venons d'aſſigner.

Les projections qui toutes ont leurs avantages & leurs défauts inſéparables de la repréſentation d'une portion de ſphere ſur une ſurface plane, occupent depuis long-tems M. Zannoni. Outre celles qu'il nous donne, il annonce encore un traité complet de ces ſortes de développemens, dans lequel on trouvera de nouvelles manieres de conſtruire les fuſeaux dont on fait uſage dans la conſtruction des globes céleſtes & terreſtres. Il prévient enſuite une objection qu'on pourroit lui faire en conſéquence des découvertes de ce ſiecle ſur la figure de la terre. Nous penſons comme lui que les différences qu'elle pourroit introduire ne peuvent devenir ſenſibles dans une carte. De plus, avant d'y avoir égard, il faudroit ſavoir ſi les courbures des différens méridiens ſont abſolument ſemblables; ou ce qui revient au même, ſi notre globe applati eſt un ſphéroïde de révolution. Or comme on a tout lieu de croire que cela n'eſt pas, il faut par conſéquent s'en tenir là-deſſus aux anciennes pratiques,

en ſuppoſant ſeulement le degré moyen de 57060 toiſes, tel qu'il a été fixé par Meſſieurs de l'Académie des Sciences.

La carte qui occupe actuellement M. Zannoni doit contenir neuf feuilles, & n'eſt cependant que l'eſquiſſe de la carte qui eſt relative à cette analyſe, & qui doit en avoir 64. Il explique la nature du développement dont il fait uſage dans celle-ci, & donne quelques formules algébriques, d'où l'on peut déduire les procédés qu'il faut ſuivre pour déterminer un point quelconque dans ſon ſyſtême de projection.

Notre Auteur revient enſuite aux préceptes de ſon art, & compare le navigateur au géographe. Tous deux en effet s'occupent de la poſition reſpective des différens points du globe ; mais le premier n'a pas beſoin d'une repréſentation naturelle du pays qu'il parcourt, il lui ſuffit d'être aſſuré de ſa poſition actuelle. Le géographe au contraire obligé de figurer exactement tous les lieux qu'il décrit, & d'éclairer le navigateur dans ſa route, ne doit rien négliger pour donner à ſon tableau le plus de vérité qu'il eſt poſſible.

M. Zannoni diſtingue encore trois



ſortes de moyens dont le géographe eſt indiſpenſablement obligé de faire uſage. Les moyens *géographiques*, c'eſt-à-dire tous ceux qu'on peut déduire des opérations déja faites, & particuliérement de la combinaiſon de la géographie ancienne avec la moderne ; les moyens *nautiques* ou les eſtimations des longueurs faites par la route ou le ſillage du vaiſſeau ; enfin les obſervations *aſtronomiques*, qui en effet fourniſſent au géographe les plus grandes reſſources, & ſont, pour ainſi dire, la baſe de toutes ſes opérations. Tout le monde ſait avec quelle facilité l'on peut obſerver ſur terre & ſur mer les latitudes. Il n'en eſt pas de même des longitudes. L'on connoît ſeulement quels ſont les moyens qui peuvent conduire à la perfection de cette opération importante. Tout phénomene qui arrive au Ciel dans un inſtant phyſique eſt comme un ſignal univerſellement donné & reconnu pour fixer les différentes longitudes. La découverte des téleſcopes a multiplié ces inſtans précieux, & nous en avons aujourd'hui un nombre ſuffiſant. C'eſt uniquement de l'exactitude des obſervations correſpondantes





que dépend la perfection de la géographie. On peut même ſe paſſer d'un obſervateur, en conſtruiſant des tables qui indiquent le moment précis de l'apparition des phénomenes ſous un méridien donné. C'eſt là le but du travail des Géometres qui depuis pluſieurs années s'occupent à nous donner des tables du mouvement de la lune, ſoit en les conſtruiſant d'après les calculs fondés ſur la théorie ſublime de la gravitation, ſoit en rectifiant les anciennes par des obſervations immédiates, faites pendant pluſieurs périodes.

Il n'appartient qu'à l'ignorance d'attaquer les opérations faites ſur d'auſſi bons principes. L'on ne doit pas douter qu'il ne fût poſſible de porter la Géographie au plus haut point de perfection, ſi rien ne s'oppoſoit à l'exactitude abſolue des obſervations.

Nous ne diſſimulerons pas qu'un grand nombre d'obſtacles qu'on ne s'aviſeroit pas même de ſoupçonner, embarraſſent l'opération & introduiſent toujours quelques petites erreurs inévitables dans les réſultats ; mais que doit en conclure tout homme zélé pour le progrès des Sciences ? C'eſt qu'il



faut qu'un Géographe ſoit parfaitement inſtruit de tout ce qui peut altérer ou modifier la préciſion du calcul. Il ſuit encore de-là qu'il eſt abſolument néceſſaire d'avoir un grand nombre d'obſervations, pour déterminer les points principaux. Les mémoires des différentes Académies de l'Europe fourniront pour cet objet des ſecours abondans & qui ſe multiplient de jour en jour, graces au zele & aux travaux du grand nombre de perſonnes qui cultivent aujourd'hui les Mathématiques & l'Aſtronomie.

Il nous paroît que le moyen le plus ſimple & le plus ſûr de fixer un point ſur lequel on a un nombre ſuffiſant d'obſervations, c'eſt de s'arrêter à celles qui donnent ſenſiblement le réſultat, pour prendre enſuite la moyenne arithmétiques entre toutes.

Nous nous propoſons d'examiner dans le volume ſuivant la méthode d'interpolation que M. Zannoni conſeille d'employer.



## ARTICLE X

*FRIEDRICH der Beſchützer und Liebenſwürdige, beſungen den 24 jenner 1759, von* Anna-Louiſe Karſchin.

« FREDERIC le Défenſeur & l'Aimable; chanté le 24 janvier 1759, » par *Anne Louiſe Karſchin.*

CETTE femme extraordinaire nous rappelle les idées des Anciens touchant l'enthouſiaſme ou la fureur poétique. Platon diſtingue deux ſortes de fureurs. « L'une, dit-il, ravale l'homme au-deſſous de la brute, l'autre l'éleve au-deſſus de l'humanité & le diviniſe en quelque ſorte; & telle eſt la fureur qui fait les Poëtes : ſi votre ame n'en a pas éprouvé les accès, c'eſt en vain que vous frapperez à la porte du temple de la Poéſie. Les Corybantes ne danſent pas de ſens froid, & le Poëte ne peut chanter s'il n'eſt inſpiré, agité, tranſporté hors de lui-même ». C'eſt à ce ſujet que, pour faire ſentir



combien les Poëtes, ces tyrans des paſſions humaines, ſont tyranniſés eux-mêmes, ce Philoſophe nous repréſente la multitude entraînée par le Poëte, & le Poëte entraîné par une force ſupérieure & divine, ſous l'image d'une chaîne aimantée, dont les anneaux attirés les uns par les autres, ſont tous ſuſpendus à la divinité.

Ariſtote regarde auſſi la Poéſie comme fille de l'enthouſiaſme; mais pour rendre raiſon de la fureur poétique, il n'a pas recours à la divinité, il en trouve la cauſe ou le germe dans le tempérament mélancolique. Il ſemble en effet que les perſonnes de cette complexion ayent plus de ſenſibilité & de reſſort que le reſte des hommes : leur ame ſouple & mobile ſe prête à toutes les manieres d'être morales; leur imagination tendre, brillante & active embellit, anime & paſſionne tous les êtres; la réflexion les tyranniſe, elle ſemble leur ôter l'uſage des ſens & ſe peint ſur leur viſage, ſous les traits de la plus profonde triſteſſe, & c'eſt alors même qu'elles jouiſſent de la plus grande exiſtence & qu'elles ſont prêtes à la communiquer à tout



ce qui les environne; leur pénétration eſt extrême, elles devinent en quelque ſorte ce qu'elles ne ſavent pas; tout les frappe, tout les affecte : auſſi s'expriment-elles avec chaleur, avec facilité & ſouvent avec un bonheur qui n'arriveroit pas aux perſonnes profondément verſées dans les objets dont celles-ci ont à peine quelque connoiſſance.

Cette organiſation, commune dans les pays chauds, y étoit autrefois extrêmement exercée, particulierement chez les Grecs, où les jeux, les ſpectacles, les fêtes, les cérémonies religieuſes frappoient ſans ceſſe les ſens & l'imagination; qu'on ajoute à cela la commodité de la langue poétique de ce peuple, & l'on concevra ſans peine tout ce que Platon, Ariſtote, Strabon, Plutarque, Longin ont dit de l'enthouſiaſme & de ſes effets : aujourd'hui même en Italie, dont le climat differe peu de celui de la Grece & où l'inſtrument poétique eſt ſouple, libre & facile, on voit des perſonnes de tout ſexe qui ſur le champ compoſent des odes & des poëmes de très-longue haleine. Mais ce que notre



Femme Poëte offre de ſingulier, c'eſt qu'en Italie, comme autrefois chez les Grecs, le génie des *Improviſateurs* eſt tellement attaché à leurs inſtrumens de muſique, qu'il ne leur ſeroit pas poſſible d'exalter leur imagination & d'entrer dans l'enthouſiaſme, ſans le ſecours des ſons & du chant; au lieu que l'*improviſatrice* de Magdebourg trouve dans elle-même tout le reſſort dont elle a beſoin pour enflammer ſes eſprits & élever ſon ame. Il y a plus : ſon enthouſiaſme ſemble moins l'agiter qu'il ne l'éclaire; du moins ſa contenance & ſes traits n'ont rien qui ſe reſſente de la violence & de l'agitation.

MM. Gleim & Sulzer préparent une édition de ſes poéſies, qu'ils ne tarderont pas de publier; en attendant, nous offrons à nos Lecteurs l'ode ſuivante où parmi des idées aſſez communes, ſe trouvent des images grandes, ſublimes & vraiment poétiques.

LA fureur & la deſtruction s'arment, l'avenir en tremble; elles n'ont rien d'effrayant pour nous, notre Dieu tutélaire vit.

La diſcorde implacable donne le ſignal de la guerre dans l'un & l'autre monde ; mais elle eſt étonnée & l'univers avec elle, du courage & des victoires de Frédéric

Son nom retentit comme un coup de tonnerre, à l'oreille de l'ennemi épouvanté, qui dans ſa fuite perd le courage, & cependant veut paroître encore courageux.

Fort comme un Chérubin qui deſcend du ciel plein de ſon Dieu, mon Héros précipite dans la tombe l'ennemi qui déja nous regardoit comme ſa proie.

Ses regards lancent la crainte, la terreur le précede. Il vit l'ennemi, comme la maiſon de Jacob vit la mer fugitive.

Le Dieu des Dieux fait marcher avec lui la victoire & le ſalut : où il marche à la tête de ſes Guerriers, là l'intrépidité même ſuccombe.

Le Ruſſe, ferme comme un mur,



combattoit avec la rage d'un tygre ; mais dès qu'il vit Frédéric, il chancela & tomba avec fracas.

A Zondorf, la terre couverte de Ruſſes retentit de leur chûte, comme elle retentit quand la pierre & le Héros (*a*) terraſſerent le Géant.

Le fer dans les mains de Frédéric fumoit encore d'un ſang noir, lorſqu'il tourna vers la Saxe ce glaive qui fait des prodiges.

Le triomphe planoit ſur ſa tête ; la confuſion s'empara de l'ennemi qui juſqu'alors avoit regardé ſes revers comme un ſonge qui les avoit trompés.

Ils rêvoient des conquêtes, ils marchoient fierement devant Neiſs ; mais dès que mon Héros eut fait briller ſon épée, ils furent glacés d'effroi.

Son cheval de bataille hennit, ils l'entendirent & prirent la fuite ; la terreur parut au milieu d'eux, comme

(*a*) David.



un tyran qui entraîne & ſubjugue.

Le chemin fut parſemé de poudre & couvert de bales & de boulets ; la valeur qui ne peut réſiſter à mon Roi, les avoit abandonnés.

Le bruit de ſon pied chaſſe la puiſſance ennemie ; Daun ſe retire, & la Saxe ne s'entretient que d'entrepriſes manquées pour la ſauver.

Cependant ce pays fut débarraſſé de ſes libérateurs ; il jouit enfin du repos ; & Frédéric, grand par lui-même, termina la campagne.

L'éclat de ſes victoires a fixé ſur lui les yeux de l'Europe ; le monde ne peut comprendre comment cinq armées fuyent devant lui.

Ses ſujets verſent des larmes de joie ; mais quand ils penſent qu'il a encore des ennemis à combattre, ils verſent des larmes de douleur.

L'ennemi ſe dépouille de ſa honte, il revient de ſa chûte, il revient plus



hardi que jamais & oſe braver Frédéric.

Lui que le ſoin de notre repos éveille ſouvent aux heures de la nuit : l'ennemi inondant les campagnes, l'appelle déja au champ de bataille.

Leur courage n'eſt que fureur, leur bras n'eſt que de chair, leur ſoutien eſt de roſeau ; ils s'avancent à grand bruit, comme des nuages orageux.

L'Aquilon ſe taît, la nature n'a point de frimats au ſein de l'hyver, & mon Héros combat dans des campagnes à-demi vertes la puiſſance ennemie.

Elle tombe, cette puiſſance ; ſa fureur expire aux pieds de Frédéric : l'ennemi mord la pouſſiere, & ſon ame ſort avec ſon ſang.

Vive mon Roi ! Dieu le créa pour être le ſage & le Héros de ſon tems ; ſa voix l'appella dans le meilleur des mondes.

Dieu dit, & auſſi-tôt il exiſta un

être plein de lumiere, le meilleur & le plus grand des humains.

Ses ſujets le contemplent comme un Ange bienfaiſant, & l'ennemi épouvanté le voit comme un météore terrible.

Son cœur, ſemblable au cœur de Dieu, plein d'humanité, eſt touché du malheur de tant de provinces; mon Héros mêle ſes larmes au ſang qu'on le force de répandre.

Ah, faut-il qu'il ſoit accablé de tant de ſoucis, ce Héros rempli de la divinité! Et que ne peut-il enfin ſe jetter dans les bras du repos!

Nous dormons, notre Roi veille; nous goûtons la joie, & notre défenſeur eſt obligé d'affronter la mort dans les batailles.

Fureur & deſtruction, en dépit de vous, nous ſommes encore intrépides & tranquilles, pourvu que le Ciel couvre de ſa protection notre Dieu tutélaire.



*FRAGMENS de l'Ode ſur la bataille de Torgau; par la même, en 1760.*

Muse, qui d'un vol hardi pénetres juſques dans le tumulte des batailles, toi qui ſuis mon Héros dans le combat, toi qui comptes & qui chantes ſes exploits & ceux de ſon armée, porte mon imagination ſur tes aîles là où l'Elbe éleva la tête au-deſſus de ſes eaux, pour voir comment ſur les hauteurs voiſines mon Roi exécuta de grandes choſes.

Daun ſe confiant en ſa prudence, tenoit ſon épée dans ſa main; il vit ſon armée immenſe déployée à perte de vue le long du fleuve; fier de ſa poſition, il s'arrête & compte le nombre de ſes chariots deſtinés à vomir la flamme & la mort. Déja il ſe croit célébré par des chants de victoire.

Laſcy revenu de Berlin où il venoit de porter les horreurs de la guerre, avoit augmenté ſes forces & ſes eſpérances. Cependant Frédéric enflammé de la colere juſte & terrible des Héros,


vient fondre ſur eux: tel un aigle ſe précipite ſur un ſerpent caché entre des rochers, où il ſe croyoit en ſûreté.

Frédéric donne le ſignal, les Cavaliers froncent gravement les ſourcils, & leurs bras s'appeſantiſſent ſur les crânes de leurs ennemis; les ſabres étincelans fendent les têtes, entr'ouvrent les flancs & déchirent les entrailles.





## ARTICLE XI.

### Le Bonheur.

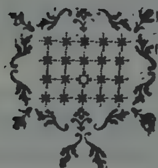
*Conte moral, imité de l'anglois, par M.* Bret.

Hervey que Londre avoit vu naître,
Poſſédoit tout, paſſoit pour être heureux.
Pour plaire il n'avoit qu'à paroître,
On prévenoit, on rempliſſoit ſes vœux.
Tout lui réuſſiſſoit, projet, plaiſir, affaire;
Mais, comme s'il falloit pour le cœur des humains
Qu'ils trouvaſſent à leurs deſſeins
Quelque difficulté, quelque obſtacle contraire,
Hervey ne croyoit plus au bonheur d'ici-bas;
Des ennuis la ſombre cohorte
Sans relâche aſſiégeoit ſa porte
Et très-fidelement accompagnoit ſes pas.
Le Bonheur, diſoit-il, n'eſt donc qu'une chimere?
Maiſon ſuperbe & grande chere,
Spectacles, jeux, concerts, arts de luxe & de goût,
Aujourd'hui je déteſte tout,

Jusqu'aux beautés piquantes d'Angleterre.
Qu'ai-je à voir encor dans ces lieux?
Et que m'y reste-t-il à faire ?
Rien que je sache : aussi le jour m'est odieux,
Et le plus prompt trépas me seroit salutaire.
Ainsi parloit Hervey dans un triste hameau
Où l'humeur l'entraînoit souvent pour le distraire
Du spectacle de son château.
Des sanglots frappent son oreille ;
Il voit des malheureux, & son ame s'éveille.
Qu'avez-vous, leur dit-il ? Ah! répond un enfant
Qu'entouroient de plus jeunes freres,
Rien n'est égal à nos miseres,
Et nous touchons au revers le plus grand.
Déja nous n'avions plus de mere,
Mylord, il nous restoit un pere :
Venez le voir sur son lit expirant.
Hervey les suit : le pere en le voyant paroître
Fixa sur lui des yeux attendrissans,
Du doigt lui montra ses enfans,
S'agite, veut parler, & cet effort peut-être
Abrege ses derniers instans.
Il meurt; j'entends les cris de la troupe orpheline.
L'Anglois de ce spectacle ému,
Pleure



Pleure avec elle & tout bas imagine
De réparer tout ce qu'elle a perdu.
Chez lui-même il la fait conduire,
La chérit, l'éleve avec soin.
Déja les ennuis sont bien loin ;
Avec nos orphelins chaque jour le voit rire
Ses desirs ne sont plus tous réunis sur lui,
Et d'autres objets aujourd'hui
Les animent, les font renaître ;
Hervey fait des heureux, il le devient aussi,
C'est le secret infaillible de l'être.





## ARTICLE XII.

### *OITHONA. Poëme.*

CE petit poëme est encore tiré de la collection des poésies en langue Erse. L'accueil que le public a fait aux différens fragmens de ces poésies dont nous avons donné la traduction, nous impose l'obligation de faire connoître successivement les morceaux les plus intéressans qui composent cette collection curieuse.

Avant de donner la traduction d'*Oithona*, il est à-propos d'en faire connoître le sujet, tel que la tradition l'a conservé.

On a vu dans le poëme de *Lathmon*, inséré dans le volume dernier, que Gaul, fils de Morni, après la défaite de Lathmon à Morven, avoit suivi ce guerrier dans son pays. Gaul fut reçu avec beaucoup d'amitié par Nuath, pere de Lathmon, & devint amoureux de sa fille Oithona. Le cœur d'Oithona ne fut pas invincible, & Nuath consentit à les unir. Au moment où le mariage



alloit se terminer, Fingal qui préparoit une expédition dans le pays des Bretons, envoya à Gaul un ordre de revenir. Gaul obéit, & partit après avoir promis à sa maîtresse de revenir un certain jour, s'il échpapoit aux dangers de la guerre. Lathmon fut obligé aussi de suivre son pere Nuath à la guerre, & Oithona resta seule à Dunlathmon, qui étoit le séjour de sa famille. Dunrommath, Seigneur d'Uthal, profita de cette occasion pour enlever Oithona qui avoit autrefois rejetté son amour ; il la transporta dans une isle déserte nommée Tromathon, où il la renferma dans une caverne.

Gaul revint au jour qu'il avoit fixé : il apprit l'enlevement de sa maîtresse & vola à Tromathon. Voilà où commence ce petit poëme, dont les faits se sont conservés par la tradition. Ce morceau nous a paru l'un des plus touchans de toute la collection. Le Lecteur va en juger.

L'obscurité habite autour de Dunlathmon, quoique la lune montre la moitié de son visage sur la colline. La fille de la nuit détourne ses yeux, car

elle voit la douleur qui s'approche. Le fils de Morni paroît sur la plaine, mais aucun son ne retentit dans le palais : aucun rayon de lumiere ne perce en tremblant à travers l'obscurité : la voix (*a*) d'Oithona ne se fait point entendre avec le bruit des torrens de Duvranna.

Où es-tu allée avec ta beauté, fille de Nuath aux cheveux noirs ? Lathmon est dans le champ du vaillant, mais tu avois promis de rester dans le palais ; tu as promis de rester dans le palais jusqu'au retour du fils de Morni, jusqu'à ce qu'il revînt de Strumon vers la fille de son amour. Les pleurs descendirent sur tes joues à son départ ; les soupirs s'élevoient en secret dans ton sein ; mais tu ne viens point à sa rencontre avec des chants accompagnés du doux frémissement des sons de la harpe.

Telles furent les paroles de Gaul, lorsqu'il approcha des tours de Dunlathmon. Les portes étoient ouvertes & sombres : les vents souffloient dans les salles : les feuilles des arbres en jon-

(*a*) *Oi-thona* signifie dans la langue Erse ou Celtique, *la Vierge de l'Onde.*



choient l'entrée, & le murmure de la nuit se faisoit entendre tout autour. Triste & silencieux le fils de Morni s'assit sur un rocher. Son ame trembla pour la fille de son amour, mais il ne savoit où porter ses pas. Le fils de (*a*) Leth étoit à quelque distance, mais il n'éleva pas la voix ; car il vit la tristesse de Gaul.

Le sommeil descendit sur les Héros : les fantômes de nuit s'éleverent : Oithona apparut dans un songe aux yeux du fils de Morni. Ses cheveux noirs flottoient en désordre : son œil aimable rouloit dans les pleurs : son bras de neige étoit teint de sang : sa robe cachoit à moitié la blessure de son sein : elle s'arrêta devant le guerrier, & sa voix fit entendre ces mots.

Il dort le fils de Morni, lui qui parut aimable aux yeux d'Oithona ! il dort sur un rocher éloigné, & la fille de Nuath expire ! la mer roule ses flots autour de l'isle obscure de Tromathon ! j'habite dans les larmes au fond de la

(*a*) Morlo, fils de Leth, étoit un des plus fameux Guerriers de Fingal. Il suivit Gaul dans l'expédition de Tromathon.





caverne, & je n'y suis pas seul, ô Gaul ; le noir chef de Cutal y est aussi ; il y est avec la fureur de l'amour & que peut faire Oithona ?

Un vent plus impétueux vint agiter la branche du chêne : le songe de nuit s'en alla. Gaul prit sa lance de tremble : il se leva avec la rage de la colere : ses yeux se tournoient souvent vers l'Orient, & accusoient la lenteur du jour. Enfin le matin parut, le Héros mit à la voile, les vents descendoient avec fracas de la montagne ; il vogua sur les flots de l'abîme, & le troisieme jour, l'isle de Tromathon parut à sa vue comme un bouclier bleuâtre (*a*) au milieu de

(*a*) Cette comparaison accuse évidemment des mœurs simples & guerrieres ; tous les objets qui tiennent de près à l'esprit général, au caractere dominant d'un peuple, s'agrandissent naturellement dans l'imagination & deviennent les termes de comparaison les plus familiers & les plus nobles. Ossian, dans la belle apostrophe au soleil, que nous avons citée (*Journal de décembre 1761*), compare le soleil au bouclier de ses peres, parce qu'il n'y a rien de si respectable à ses yeux que le bouclier de ses peres. Au reste rien ne justifie mieux la comparaison du bouclier avec l'isle de Tromathon, que l'exemple d'Ho-



la mer. La vague blanchissante mugissoit contre les rochers de l'isle. La triste Oithona étoit sur la côte ; elle regardoit les flots roulans, & les pleurs couloient sur son visage. . . Mais lorsqu'elle apperçut Gaul couvert de ses armes, elle tressaillit & détourna les yeux. Sa joue charmante se baissa & rougit ; le tremblement agita ses bras de neige ; trois fois elle essaya de s'enfuir, mais ses forces l'abandonnerent.

Fille de Nuath, dit le Héros, pourquoi veux-tu me fuir ? Mes yeux lancent-ils la flamme de la mort, ou la haine obscurcit-elle mon ame ? Tu es pour moi comme le rayon de l'Orient, quand il se leve dans une terre inconnue. . . . Mais ton visage se couvre de tristesse, ô fille du haut Dunlathmon ! L'ennemi d'Oithona est-il près d'ici ? Mon ame brûle de le rencontrer dans la bataille. L'épée tremble aux côtés de Gaul, impatiente d'étinceler à sa main.

mere qui emploie exactement la même image dans le Liv. V. de l'Odissée, v. 280. Il dit : « Les côtes de la Phæacie parurent à » ses yeux semblables à un large bouclier au » milieu de la mer ténébreuse. ὡς ὅτε ῥινὸν ἐν ἠεροειδέϊ πόντῳ.

... Parle, fille de Nuath, ne vois-tu pas mes pleurs.

Chef de Strumon, répondit Oithona en ſoupirant, pourquoi viens-tu à-travers les ondes bleuâtres chercher la malheureuſe fille de Nuath? Pourquoi n'ai-je pas expiré inconnue comme la fleur du rocher qui éleve ſa belle tête ſans être apperçue, & dont les feuilles deſſéchées tombent au ſouffle du vent? Pourquoi es-tu venu, ô Gaul, pour entendre mon dernier ſoupir? Je me flétris dans ma jeuneſſe, & mon nom ne ſera point entendu.... ou il ne le ſera qu'avec douleur, & il fera couler les larmes de Nuath : tu ſeras triſte, fils de Morni, en apprenant la chûte de ma réputation; mais je vais m'endormir dans la demeure étroite, loin de la voix de l'amant affligé.... pourquoi es-tu venu, Chef de Strumon, ſur ces rochers battus des flots?

Je ſuis venu chercher tes ennemis, fille de Nuath; le chef de Cuthal tombera devant moi, ou le fils de Morni tombera... Oithona! ſi Gaul eſt étendu à terre, éleve ma tombe ſur ce rocher fangeux; & lorſque tu appercevras un navire voguant ſur les vagues obſcures,



appelle les enfans de la mer; appelle-les & donne-leur cette épée; qu'ils la portent au palais de Morni, afin que le héros aux cheveux blancs ceſſe de tourner ſes regards vers le déſert, dans l'eſpérance de revoir ſon fils.

Eh! la fille de Nuath vivra-t-elle, répondit Oithona en laiſſant échapper un ſoupir, vivra-t-elle, quand le fils de Morni ne ſera plus? mon cœur n'eſt pas formé de ce rocher; mon ame n'eſt pas inſenſible comme cette mer qui éleve ſes vagues bleuâtres au gré de tous les vents, & roule ſes ondes au-deſſous de la tempête. Le même ſouffle qui te terraſſera, étendra ſur la terre les branches d'Oithona : nous nous deſſécherons enſemble, fils de Morni. Je ne crains point la demeure étroite ni la pierre griſe des morts; car je ne quitterai plus tes rochers, ô Thromathon, que la mer environne.....! (a) La nuit s'avan-

(a) Oithona commence ici le récit de ſon enlevement. Le paſſage paroîtra bien bruſque; mais nous n'avons pas cru devoir ſuppléer ici une tranſition. Nous craignons également d'altérer les défauts & les beautés de ces poéſies extraordinaires.





çoit au milieu de ſes nuages, lorſque Lathmon partit pour les guerres de ſes peres. La nuit s'avançoit, & j'étois aſſiſe à la clarté du chêne. Le vent ſouffloit au-dehors dans les arbres. J'entendis le bruit des armes. La joie s'éleva ſur mon viſage; car je penſai à ton retour. C'étoit le Chef de Cuthal qui a des cheveux rouges; c'étoit le puiſſant de Dunrommath. Ses yeux rouloient dans la flamme. Le ſang de mon peuple étoit ſur ſon épée. Ceux qui défendoient Oithona tomberent ſous les coups du Chef terrible..... Que pouvois-je faire? Mon bras étoit foible; il n'étoit pas en état de lever ta lance. Dunrommath m'emmena dans ma douleur : il mit à la voile malgré mes pleurs. Il craignoit le retour du puiſſant Lathmon, le frere de la malheureuſe Oithona..... Mais regarde, il vient avec ſes guerriers : la ſombre vague ſe diviſe devant lui!... Où porteras-tu tes pas, fils de Morni? Ils ſont en grand nombre, les guerriers de Dunrommath.

Mes pas n'ont jamais évité le combat, répondit le héros en tirant ſon



épée. Commencerai-je à craindre, Oithona, lorſque tes ennemis ſont près de moi? Vas dans ta caverne, fille de Nuath, juſqu'à ce que le combat ſoit terminé. Toi, fils de Leth, apporte les arcs de nos peres & le carquois réſonnant de Morni. Que nos trois guerriers bandent l'arc, & nous, prenons la lance Ils ſont une armée ſur le rocher, mais nos ames ſont puiſſantes.

La fille de Nuath ſe retira dans la caverne. Une joie confuſe s'éleva dans ſon ame, comme un ſillon rougeâtre que trace l'éclair ſur la nue orageuſe. Son ame s'enhardit, & les larmes ſe ſécherent ſur ſon œil égaré.

Dunrommath approchoit lentement, car il reconnut le fils de Morni. Le mépris contractoit les traits de ſon viſage. Un ſourire étoit ſur ſa joue noirâtre. Son œil rouge rouloit, à-demi caché, au-deſſous de ſes ſourcils épais.

D'où viennent les fils de la mer, demanda le ſombre Chef? Les vents vous ont-ils jettés ſur les rochers de Tromathon, ou venez-vous chercher la blanche fille de Nuath? Hommes foibles, les fils des malheureux tombent ſous

la main de Dunrommath ! Son œil n'épargne pas le lâche, & il se plaît dans le sang des étrangers. Oithona est un rayon de lumiere, & le Chef de Cuthal en jouit en secret. Voudrois-tu, fils d'une main foible, fondre sur sa beauté comme un nuage?..... Tu as bien pu venir, mais t'en retourneras-tu dans la demeure de tes peres?

Ne me connois-tu pas, Chef de Cuthal aux cheveux rouges, dit Gaul? Tes pieds étoient agiles sur la bruyere dans la bataille de Lathmon, lorsque l'épée du fils de Morni poursuivoit l'armée du fils de Nuath, dans les terres couvertes de bois. Dunrommath, tes paroles sont fieres, car tes guerriers se rassemblent derriere toi. Mais est-ce à moi de les craindre, fils de l'orgueil? Je ne suis pas de la race des foibles.

Gaul s'avança avec ses armes. Dunrommath se retira derriere ses guerriers: mais Gaul perça le sombre Chef de sa lance, & de son épée sépara la tête au moment où elle s'inclinoit pour mourir. Le fils de Morni la secoua trois fois par les cheveux. Les guerriers de Dunrommath s'enfuirent. Les fleches de



Morven les poursuivirent. Dix tomberent sur la mousse des rochers... Le reste mit à la voile & vogua sur l'abîme retentissant.

Gaul s'avança vers la caverne d'Oithona: il vit un jeune guerrier appuyé contre un rocher; une fleche avoit percé ses flancs, & son œil rouloit foiblement sous son casque. L'ame du fils de Morni s'attrista; il approcha, & dit les paroles de paix.

La main de Gaul peut-elle te guérir, jeune homme au front triste? J'ai cherché les plantes des montagnes: je les ai recueillies sur les bords cachés des courans: ma main a fermé souvent la plaie des vaillans, & leurs yeux ont béni le fils de Morni. Où habitent tes peres, guerrier? Etoient-ils de la race des puissans? La tristesse se répandra comme la nuit sur les lieux de ta naissance, car tu es tombé dans ta jeunesse.

Mes peres, répondit l'Etranger, étoient de la race des puissans: mais ils ne seront pas affligés, car ma réputation s'est évanouie comme le brouillard du matin. De hautes murailles



s'élevent sur les bords de Duvranna, & réfléchissent leur tours couvertes de mousse dans le ruisseau. Un rocher monte derriere ces murs avec ses sapins inclinés. Tu peux le voir de loin; c'est là qu'habite mon frere: il est renommé dans la bataille. Donne-lui ce casque luisant.

Le casque s'échappa de la main de Gaul; car c'étoit Oithona blessée. Elle s'étoit armée dans sa caverne, & étoit venue chercher la mort. Ses yeux appesantis sont à moitié fermés. Le sang jaillit de son sein.

Fils de Morni, dit-elle, prépare la tombe étroite. Le sommeil descend comme un nuage sur mon ame. Les yeux d'Oithona se troublent. Oh! si j'étois restée à Duvranna, dans l'éclat brillant de ma réputation, mes années couleroient avec la joie, & les vierges béniroient mes pas. Mais je tombe dans ma jeunesse, fils de Morni, & mon pere rougira dans son palais.

Elle pâlit, & tomba sur le rocher de Tromathon. Le héros affligé lui dressa un tombeau. Il vint à Morven: mais nous vîmes la sombre tristesse de



son ame. Oscian prit la harpe & chanta les louanges d'Oithona. La lumiere reparut sur le visage de Gaul: mais ses soupirs s'élevoient quelquefois au milieu de ses amis, comme les vents agitent encore leurs aîles par intervalles lorsque l'orage est appaisé



# NOUVELLES
## LITTÉRAIRES.
## ITALIE.
### I.

*JOANNIS Joviani Pontani Vita, auctore* Roberto de Sarno, *Congregationis Oratorii Napolitani Presbytero.*

LA Vie de Pontanus, par le révé- » rend Pere *de Sarno*, Prêtre de la » Congrégation de l'Oratoire de » Naples. A Naples, 1761, de l'Im- » primerie des freres *Simoni* »

NOus nous proposons de rendre compte incessamment de cette histoire pleine de recherches & écrite avec la plus grande pureté.

### I I

*MONUMENTA Peloponesia, com-*



*mentariis explicata à* Paulo M. Pacciaudio, *C. R.* &c. *Romæ, sumptibus* Nicolai & Marci Palearini.

MONUMENS du Péloponèse, » commentés & expliqués par le » R. P. *Pacciaudi*, Clerc régulier, » Historiographe de l'Ordre de S. » Jean de Jérusalem & de l'Acadé- » mie Royale des Inscriptions & » Belles-Lettres de Paris. A Rome, » chez *Nicolas* & *Marc Pagliarini*.

Nous rendrons compte incessamment de cet ouvrage savant, bien fait & bien écrit.

### I I I.

*VITA del P. F. Gierolimo Savonarola, dell'Ordine de' Predicatori, scritta gia del P. F.* Pacifico Burlamacchi, *Lucchese dell'istesso Ordine e familiare del medesimo, riveduta poco dopo ed aggiunta del P. F.* Timotio Botonio, *del medesimo Ordine. In Lucca, à speze di* Giovani Riccomini.

« VIE du R. P. Savonarola, de l'Ordre » des Freres Prêcheurs, écrite par le



» R. P. *Burlamacchi*, & ensuite re- » vue & augmentée par le R. P. *Bo- » tonio*, tous deux Religieux du » même Ordre. A Lucques, 1761 ».

JEROME Savonarola naquit à Ferrare le 21 septembre 1452. Son goût pour l'étude éclata de bonne heure, & il s'y livra tout entier. A l'âge de vingt-deux ans il prit l'habit des Freres Prêcheurs dans le couvent de S. Dominique à Bologne. En 1483 il commença à avoir ses prétendues révélations. Ses ouvrages, ses sermons, la singularité & la hardiesse de quelques-unes de ses opinions le rendirent célébre; il fut fait Prieur du couvent de Florence, & malheureusement pour lui, il prit parti dans les affaires de la république. Il fut actif, entreprenant & ne craignoit pas de s'élever contre le Pape lui-même, qui l'excommunia dès ce moment. Sa vie ne fut qu'un tissu de malheurs, jusqu'à ce qu'enfin il fut brûlé le 23 de mai 1498, sur la place de la *Seigneurie* de Florence, avec deux de ses compagnons, dont l'un étoit le P. Dominique da Pescia, & l'autre Sylvestre Maneffi.



### I V.

JOSEPH Rocchi informe les Savans qu'il se prépare à réimprimer tous les ouvrages du célebre *Antoine Augustin*, Evêque de Tarragona. Ce recueil sera divisé en plusieurs tomes *in-fol.* dont chacun ne contiendra ni moins de cent soixante, ni plus de deux cens feuilles. Pour suppléer plus facilement aux dépenses considérables qu'entraîne une aussi grande entreprise, le Libraire propose la voie de souscription : il s'engage à donner chaque tome aux Souscripteurs pour trente paules livrés à Lucques, pourvu qu'on ait donné son nom avant que l'année 1762 soit expirée. Il en coûtera à ceux qui n'auront pas souscrit, deux sequins pour chaque tome. Nous allons donner ici la liste des ouvrages qui sont renfermés dans l'édition qu'on nous annonce.

I. *Emendationum & opinionum Juris civilis, lib.* 4.

II. *De nominibus propriis Pandectarum.*

III. *Familiæ Romanorum XXX. cum Fulvii Ursini familiis.*

IV. *Epist. ad Hyeronimum Blancam, de Cæsaraugustæ Patriæ communis Episcopis atque Conciliis.*

V. *Ad Modestinum, sive de excusationibus, liber singularis.*

VI. *Ad Lælium Taurelium de militiis epistola.*

VII. *De Legibus & Senatus-Consultis Romanorum, liber cum notis Fulvii Ursini.*

VIII. *Novellarum Juliani antecessoris epitome, cum notis & paratitlis; & Constitutiones græcæ, Augustino interprete.*

IX. *Antiquæ collectiones Decretalium, cum notis eruditis.*

X. *Canones pœnitentiales, cum notis.*

XI. *Constitutiones provinciales item & synodales Terraconensium.*

XII. *Epitome Juris pontificii veteris, in tres partes divisi: I. de personis, II. de rebus, III. de judiciis.*

XIII. *Concilia Græca & Latina.*

XIV. *Bibliotheca ant. Augustini librorum mss. index.*

XV. *Dialogi XI. Numismatum Græcorum & Romanorum, ex versione latina Andreæ Schotti.*



XVI. *Collectio constitutionum codicis Justiniani.*

XVII. *Leges Rhodiorum navales, militares &c.*

XVIII. *Repertorium decisionum* [illegible]

XIX. *De Pontifice Maximo, Patriarchis, Primatibus & Archiepiscopis.*

XX. *De perfecto Jurisconsulto & Episcopo.*

XXI. *Dialogorum libri II. de emendatione Gratiani & edit. Stephani Baluzii.*

XXII. *Adnotationes ad M. Valerii Flacci quæ extant, de verborum significatione.*

XXIII. *Breviarium, Horæ & Ordinarium Ecclesiæ Verdensis*

Tous ces ouvrages sont connus; les suivans n'ont point encore été publiés.

I. *Juris pontificii institutiones.*

II. *In Pandectas Florentinas Index verborum omnium, & variæ lectiones.*

III. *Ad Hadrianum liber singularis. Item ad Edictum.*

IV. *Fragmenta veterum Scriptorum & Oratorum.*

V. *Notæ in Pœnitentiale romanum.*



V.

*ANIMA brutorum, secundùm sanioris Philosophiæ canones vindicata, altera editio, cum additionibus & notis quæ illud omne complectuntur quod hactenus hâc in re scitu dignum à Philosophis excogitatum est*, &c.

« L'AME des bêtes, vengée d'après » les principes de la plus saine Philosophie, nouvelle édition, avec » des additions & des notes qui embrassent tout ce que les Philosophes ont imaginé de plus curieux » & de plus intéressans sur cette » matiere, *&c.* »

L'AUTEUR de cet ouvrage pense & soutient que l'ame des bêtes est immatérielle & spirituelle. Les notes dont le texte est accompagné, ont fixé presque toute notre attention. On y examine d'abord qui sont ceux des anciens qui ont soutenu la spiritualité de l'ame des bêtes. Il n'est pas douteux que Platon n'admît la raison & l'intelligence dans les bêtes, & il est probable qu'avant ce Philosophe, Parmé-



nide, Empedocle, Démocrite & Anaxagore pensoient de même. Il seroit difficile de savoir quel étoit sur cela le sentiment d'Aristote. Il paroît que Straton & Enesideme accordoient aux bêtes une ame raisonnable; Philon n'en doute point; Gallien n'est pas éloigné de cette opinion. Porphyre affirma clairement que les bêtes avoient une ame intelligente & raisonnable. S. Basile croyoit que dans l'état d'innocence originelle, les bêtes vivoient en société. Arnobe ne met point de différence entre leur industrie & celle des hommes. Lactance ne voit que la religion qui distingue les hommes d'avec les bêtes. Les Arabes croyoient qu'il n'y avoit qu'une ame, qu'elle étoit universelle & commune à tous les êtres. Maimmide refuse aux bêtes la raison, mais il leur accorde la volonté. Selon le Rabbin *Menasse Ben-Israël*, leur ame est spirituelle, mais elle meurt.

Après la renaissance des Lettres en Europe, les Philosophes se diviserent en quatre parties touchant le principe qui anime les bêtes. Les uns prétendirent qu'il étoit spirituel & de la même nature que celui qui anime

l'homme; les autres ne le regarderent que comme un simple & pur instinct; quelques-uns en firent une substance moyenne entre la matiere & l'esprit, & l'appellerent *forme substantielle*; d'autres enfin la leur refuserent tout-à-fait & soutinrent que les bêtes n'étoient que des pures machines.

Nous nous bornerons à faire connoître ceux des modernes qui ont accordé la spiritualité aux bêtes. Montagne tâcha d'égaler leur ame à celle de l'homme & leur accorde la liberté, les vertus & même la religion. M. Boullier, dans son *Essai philosophique sur l'ame des bêtes*, prétend qu'elle est spirituelle & immatérielle; mais qu'elle est essentiellement différente de l'ame humaine. M. de la Chambre avoit jetté les semences de ce système dans son *Traité de la connoissance des animaux*, imprimé à Paris en 1664. Dans la même année où l'ouvrage de M. Boullier fut publié, parut un traité traduit de l'anglois en françois, & intitulé : *la Religion chrétienne, démontrée par la résurrection de Notre-Seigneur Jesus-Christ*, &c. *avec un supplément où l'on développe les princi-*



*paux points de la Religion naturelle, par M. Homfroi Ditton.* Dans ce supplément l'Auteur prouve que la faculté de penser ne peut convenir aucunement à la matiere : d'où il conclud que l'ame des bêtes est immatérielle & pensante. Daniel Sennert, Professeur de Médecine dans l'Académie de Wittemberg, avoit déja prétendu que non-seulement l'ame des bêtes étoit immatérielle, mais encore raisonnable & immortelle, tout comme celle des hommes; pour justifier son opinion, ce Professeur fit voir que plusieurs Savans d'Allemagne l'avoient soutenue avant lui : en effet Jean Ciprianus observe que cinquante ans avant Sennert, les Théologiens de Leipsick, de Rostock, de Bale & de Konisberg admettoient la spiritualité & même l'immortalité de l'ame des bêtes. Long-tems auparavant, Scot, Erigene, Lipse & Henri Morus avoient insinué la même opinion. M. Hildrop, dans l'examen qu'il a ajouté au petit ouvrage du Pere Bougeant, affirme que l'immortalité est une conséquence nécessaire de la spiritualité, & assigne aux bêtes la faculté de mériter & de démériter, &





conséquemment des peines ou des récompenses dans l'autre vie. Rorarius en avoit dit tout autant. Bayle ne croit pas que l'ame des bêtes puisse être spirituelle si elle n'est immortelle. Etienne Pâquier, Charron, Saumaise sont encore au nombre de ceux qui ont soutenu la spiritualité & l'immortalité de l'ame des bêtes.

Selon Leibnitz, l'ame des bêtes est incorporelle & simple, mais elle n'est point immortelle, quoique de sa nature elle soit indestructible. Les bêtes ont à la vérité la perception des choses individuelles, mais elles sont privées du vrai raisonnement, de la vraie pensée. Wolf n'a fait que rendre le système de son maître encore plus bisarre. L'ame des bêtes, dit-il, est incorporelle & simple, mais elle n'est point spirituelle, parce qu'elle manque d'*intellect* & de volonté libre. Il leur accorde cependant les perceptions & la connoissance de ces perceptions, l'imagination, la mémoire, l'appétit sensitif, & quelque chose d'analogue à la raison ; il ajoute que leur ame est incorruptible, sans être cependant immortelle. Kantsius veut qu'elle soit non-seulement imma-



térielle, mais encore spirituelle, & lui refuse l'immortalité. Le Comte Magalotti admet dans les bêtes une substance spirituelle, mais moins parfaite que dans les hommes, & ne croit pas qu'il soit absurde de la regarder comme immortelle. Sherlok convient que l'ame des bêtes est spirituelle, mais de maniere qu'elle dépend essentiellement du corps & qu'elle périt avec lui. L'Auteur de l'article *Ame des bêtes* dans l'*Eyclopédie* confirme ce sentiment, & M. de Maupertuis semble l'avoir adopté, lorsqu'il a dit que Dieu a assigné un terme à l'ame des bêtes.

M. Genovesi, le P. della Torre, le P. Boscovich, M. Stay en Italie, & M. Hume peuvent être regardés comme autant de partisans de la spiritualité de l'ame des bêtes.

L'opinion de M. le Comte Barbieri est très-singuliere : il ne regarde pas comme impossible que l'ame des bêtes soit spirituelle ; mais il aime mieux croire que Dieu par sa toute-puissance immédiate, supplée les fonctions de cette ame, en suppléant dans les animaux toutes les opérations qu'il prévoit que feroit cette ame possible, s'ils en

étoient doués : comme si Dieu étoit l'ame des bêtes, ou que les bêtes ne fussent que des machines. Quant au systême du P. Bougeant, on peut voir ce qu'en ont dit Hildrop & l'Auteur des *réflexions sur l'ame des bêtes, en forme d'amusement philosophique.*

V I.

*SAULLE, tragedia del P. D.* Francesco Ringhieri, *&c.*

« SAUL, tragédie de D. *François* » *Ringhieri*, Lecteur de Théologie, » dédiée à S. E. Madame la Com- » tesse Scotti. A Padoue, 1761, » chez *Conzatti*, in-8°. »





# ANGLETERRE.

I.

*ELEGIES of* Tyrthæus, *translated into english verse, with notes and the original text.* Payne, 1762.

« LES Elégies de *Tyrthée*, traduites » en vers anglois, avec des notes & » le texte original. Chez *Payne*, » 1762 ».

LORSQUE les Spartiates firent le siege de Messene, ils consulterent l'Oracle de Delphes, qui leur répondit qu'ils ne réussiroient pas dans leur entreprise, à moins qu'ils n'eussent un Général Athénien. Les Athéniens leur envoyerent par dérision Tyrthée, qui étoit un pauvre Poëte boiteux, borgne, hideux & méprisé. Tyrthée n'étoit en aucune maniere propre à commander une armée; mais il sut tellement échauffer l'ame des Spartiates & exciter leur courage par le charme & l'éloquence de ses chants, qu'ils emporterent la ville.





On nous présente ici la traduction de six élégies qu'on suppose être l'ouvrage de Tyrthée. On leur donne le nom d'*élégies*, parce qu'elles ont le caractere & la mesure élégiaques; mais elles s'élevent quelquefois au sublime. Horace semble croire que Tyrthée étoit à-peu-près contemporain d'Homere. La simplicité de style qui distingue les élégies que nous annonçons, rend cette opinion vraisemblable. Toutes les beautés de la Poésie s'y trouvent répandues : on y remarque sur-tout l'art heureux d'imiter par l'harmonie du vers & le choix des mots, le sentiment & l'image que le Poëte a voulu exprimer. En lisant le vers suivant, où l'on a voulu peindre le corps gigantesque d'un Cyclope, on croit monter, pour ainsi dire, sur le géant avec une échelle.

Ουδ' ει Κυκλωπων μεν εχοι μεγεθος τε βιην τε.

Le vers qui vient après n'exprime pas avec moins de bonheur la vîtesse de Borée.

Νικων δε θεων Θρηικιον Βορεην.

Nous ne disons rien de la traduction



angloise dont le mérite intéresse peu les étrangers, & qui d'ailleurs passe pour être peu digne de l'original.

I I.

*LETTERS to a young Nobleman. For* Millar, 1761.

« LETTRES à un jeune Noble. Chez » *Millar*, 1761, *in-8°.* avec cette » épigraphe :

*Civis & egregius patriæ contingis ovanti.*

CES lettres roulent sur l'étude en général, & sur celle de l'Histoire en particulier; sur la Biographie; sur le goût & sur ce qui distingue à cet égard Londres & Paris; sur l'influence de la liberté dans les choses de goût; sur le siecle d'Auguste & celui de Louis XIV; & sur cette question assez délicate & fort difficile à traiter : pourquoi la Poésie a-t-elle fleuri davantage en Angleterre, que la Sculpture & la Peinture.

I I I.

*EPITHALAMIA Oxoniensia, sive gratias in augustissimi Regis* Georgii

III. *& illustrissimæ Principessæ* Sophiæ-Charlottæ *Nuptias auspicatissimas. Oxonii*, in-fol.

*GRATULATIO Academiæ Cantabrigiensis, auspicatissimas* Georgii III. *Magnæ-Britanniæ Regis, & serenissimæ* Charlottæ, *Principis de Mecklenburgh-Strelitz, Nuptias celebrantis. Cantabrigiæ.*

NOUS annonçons à la fois ces deux collections des félicitations des Universités d'Oxford & de Cambridge, sur le mariage de leur Roi Georges III. avec la Princesse de Mecklenbourg. Les Membres de ces deux savantes Sociétés ont voulu signaler leur zele & leurs talens. On trouve dans ce recueil d'épithalames, des pieces de vers non-seulement en anglois, en latin & en grec, mais encore en hébreu, en arabe & même en phénicien.

I V.

*THE perspective of Architecture, in two parts, a Work entirely new, deduced from the principles of Doctor* Brook Taylor, *& performed by*



*two rules ouly, of universal aplication*, &c. *By* Joshua Kirby, *Designer in perspective to His Majesty.* Davies, 1761, 2 *vol.* in-fol.

« LA perspective de l'Architecture, » en deux parties, ouvrage entierement neuf, déduit des principes » du Docteur *Brook Taylor*, & » exécuté d'après deux seuls principes d'une application universelle. » Par *Joshua Kirby*, Dessinateur en » perspective de Sa Majesté. Chez » *Davies*, 1761, 2 vol. *in-fol.* »

NOUS ne ferons qu'annoncer le titre de cet ouvrage important & estimé, que nous espérons être à portée de faire connoître plus particulierement.

V.

*THE Muptials, a didactic poëm in thre books.* Flexney.

« LES Noces, poëme didactique en » trois chants. Chez *Flexney* ».

LE genre didactique n'est pas le plus favorable aux grands mouvemens de la



Poésie; l'austérité du précepte gêne l'essor de l'imagination, & l'on est obligé de sacrifier souvent les graces à la justesse. L'Auteur du poëme que nous annonçons a trouvé dans son sujet & dans son génie des ressources pour rendre l'instruction intéressante. Il a su ramener dans son plan des épisodes ingénieuses, des tableaux agréables & des caracteres heureusement dessinés : mais on desireroit dans cet ouvrage plus de nouveauté dans les idées, & plus d'harmonie dans la versification.

V I.

*THE Battle of the Players, in imitation of Swift's Battle of Books, in which are introduced the characters of all the Actors and Actresses on the Engtish Stage; with and impartial æstimate of their respective merits. By the author.* Richards.

« LA Bataille des Comédiens, en imi» tation de la Bataille des Livres de » Swift, dans laquelle on trouve le » caractere de chaque Acteur & » Actrice du Théâtre anglois, avec



» une appréciation impartiale de » leurs talens. Chez *Richards* ».

TOUT le monde connoît la fameuse *Bataille des Livres* de Swift : on en trouve la forme & non l'esprit dans cette imitation, dont le sujet d'ailleurs ne peut avoir aucun intérêt hors de Londres.

V I I.

*A familiar Introduction to the knowledge of our-selves, in two parts; by* Samuel Walker. Oliver.

« INTRODUCTION familiere à la » connoissance de nous-mêmes. En » deux parties, par Samuel Walker. » Chez *Oliver* ».

L'AUTEUR a eu bonne intention, mais ses talens n'ont pas secondé son zele.

V I I I.

*A view of the silver coin and coinage of England, from the Norman conquest to the present time, considered with regard to the type, legend*

*ſorts, rarity, vveight, fineneſs, and value. For* Snelling, *in-4°.*

« VUE des monnoies d'argent & du » monnoyage d'Angleterre, depuis » la conquête des Normands, juſ- » qu'au tems préſent. Chez *T. Snel-* » *ling*, in-4°. »

Nous avons appris qu'on devoit cet ouvrage ſur les monnoies à M. Stanley que nous avons vu à Paris en qualité de Miniſtre Plénipotentiaire pour la derniere négociation de la paix. Nous rendrons compte de cet ouvrage important, s'il parvient entre nos mains.

I X.

ON a repréſenté il y a quelque tems ſur un des théâtres de Londres une comédie en trois actes, intitulée : l'*Ecole des Amans*. Comme cette comédie a eu du ſuccès, nous croyons faire plaiſir à nos Lecteurs de leur en tracer le plan. Sir Henri Beverley a laiſſé ſa fille Celie ſous la tutele d'un ami aimable & vertueux, nommé ſir Jean Doriland. Celie eſt héritiere d'un bien conſidérable, à condition qu'elle épouſera ſon tuteur



La ſcene eſt à une maiſon de campagne de Doriland. Celui-ci a une ſœur nommée Araminthe, qui eſt à la veille d'épouſer un petit-maître nommé Modely. Ce Modely étoit venu pour conclure le mariage ; mais il avoit été frappé des charmes de Celie, & il s'étoit mis dans la tête d'inſpirer du goût pour lui à cette aimable fille. Il avoit trouvé en effet le ſecret de lui plaire ; mais la vertu de Celie, ſon eſtime pour ſon tuteur, ſon amitié pour Araminthe, & ſon reſpect pour les volontés de ſon pere ne lui auroient pas permis d'écouter les galanteries de Modely, ſi ladi Beverley n'avoit concouru à la tromper. Cette coquette ſurannée s'étois mis en tête de plaire à ſir Jean : elle prétend que c'eſt d'elle qu'il eſt amoureux, & elle dit à ſa fille qu'il eſt prêt à la réſigner (Celie) avec ſa fortune à Modely. Celie trompée, avoue le penchant qu'elle ſe ſent pour Modely, & conſent à s'y livrer, pourvû que ſon tuteur n'en ſoit point offenſé.

Doriland a une entrevue avec ladi Beverley, dans laquelle il déconcerte les projets de cette femme, en déclarant la réſolution où il eſt d'exécuter les der-



nieres volontés de ſon ami, en épouſant Celie, dont les charmes & les vertus ont fait ſur ſon cœur une impreſſion ineffaçable. Ladi Beverley piquée & jalouſe, dit à Doriland que le cœur de Celie n'eſt pas auſſi libre qu'il le penſe, & qu'elle aime un autre que lui. Doriland déſolé ne ſait ſur qui arrêter ſes ſoupçons. Il prend le parti de demander une explication à Celie : la tromperie eſt dévoilée. La découverte de la perfidie de Modely efface du cœur de Celie juſqu'aux traces du goût qu'elle avoit ſenti pour lui, & elle ſe détermine à donner ſa main à Doriland qui lui a cependant rendu généreuſement les droits qu'il avoit par le teſtament de Beverley.

Modely trompé dans les eſpérances qu'il avoit conçues ſur Celie, revient à Araminthe ; mais celle-ci, inſtruite de la perfidie de ſon amant, le traite avec indignation & avec mépris : cependant comme elle a un goût très-décidé pour lui, on adoucit un peu ſon juſte reſſentiment. Modely paroît ſincerement repentant de ſon infidélité, & ſa maîtreſſe lui laiſſe eſpérer un pardon prochain. Tel eſt le canevas de cette piece. Il



n'y a rien ni de neuf, ni de bien intéreſſant, ni de plaiſant dans les ſituations, & il y a apparence que ce ſont les détails qui ont fait le ſuccès de cette comédie.

X.

*AN account of the Souh-Carolina, containing*, &c. *For* Dodſley, 1761.

« DESCRIPTION de la Caroline méridionale, contenant pluſieurs détails curieux & intéreſſans, relatifs à l'hiſtoire civile & naturelle & au commerce de cette Colonie. » Chez *Dodſley* ».

CET ouvrage qu'on attribue à un Anglois qui a été Gouverneur de la Caroline méridionale, paſſe pour fort exact. L'Auteur s'étend peu ſur la deſcription du pays, & s'arrête principalement ſur l'adminiſtration, les taxes, la population, le commerce intérieur & extérieur, les qualités phyſiques du ſol & du climat, &c.

# ALLEMAGNE.

## I.

### STRASBOURG.

*NOUVEAU Dictionnaire allemand-françois & françois-allemand, à l'usage des deux Nations. Tom. I. contenant l'allemand expliqué par le françois. Chez* Arnaud Konig, *Libraire*, 1762, in-4°. & in-8°.

L'Allemagne a produit depuis environ trente ans un si grand nombre d'ouvrages de réputation écrits en langue allemande, que les étrangers commencent enfin à se rendre cette langue familiere. Les François sur-tout l'étudient beaucoup depuis quelque tems. Mais il leur manquoit encore un bon Dictionnaire qui leur en facilitât l'intelligence; car jusqu'à présent on n'avoit eu pour but que de faciliter l'intelligence de la langue françoise aux Allemands, encore étoit-on très-défectueux dans cette partie. Ainsi les François & les Allemands avoient égale-



ment besoin de l'ouvrage que nous annonçons.

Le Libraire Konig vient de remplir les vœux des deux Nations. Il vient de mettre au jour le premier volume d'un nouveau Dictionnaire, contenant la partie allemande expliquée en françois. Les Allemands n'ont encore qu'un petit nombre d'observations sur leur langue (*a*), de sorte que cette partie devenoit très-difficile à traiter; d'ailleurs comme on l'a déja observé, les autres Dictionnaires n'avoient pour but que d'être utile aux Allemands. On trouvera ici non-seulement une grande parties des mots qui manquent dans *Rondeau*, regardé jusqu'ici comme le meilleur Dictionnaire, mais encore tous les termes beaucoup mieux expliqués en françois.

Il auroit été à desirer que dans les noms substantifs on eût marqué comment il falloit terminer le pluriel, ce qui fait une grande difficulté, même pour les Allemands, sur-tout dans les

(*a*) Ils n'ont pas d'autre Dictionnaire que celui de Frisch, en 2 vol. *in*-4°. composé il y a plus de vingt ans, & très-imparfait.



noms monosyllabiques. M. Gottsched ayant réduit tous les noms allemands en cinq déclinaisons distinguées par les terminaisons au pluriel, il étoit aisé d'après cela d'indiquer le pluriel par un chiffre ou par la terminaison même.

Pour la commodité du public, on a faits deux éditions en deux formats différens; l'une en *in*-4°. & l'autre en grand *in*-8°. La partie qui contiendra le françois expliqué en allemand, ne tardera pas de paroître, & sera terminée par une table des verbes irréguliers, tant allemands que françois.

## II.

LA généalogie de la Maison d'Autriche, dont le P. Hergoff a déja donné six ou sept tomes *in-fol.* est continuée par le P. Rusten. Le P. Forster, Bibliothécaire du Monastere de S. Emeram de Ratisbonne, travaille à l'édition d'*Alcuin*; & le savant P. Gerbert vient de publier en latin l'histoire du chant & de la musique ecclésiastique, depuis le premier âge de l'Eglise jusqu'au tems présent. Il traite 1°. de l'usage de la musique & du chant dans toutes les fonctions sacrées : 2°. il expose



ce que les premiers Fideles chantoient pendant le Sacrifice de la Messe, & dans les autres parties de l'Office divin : 3°. il examine quel étoit le chant dont les Saints Peres vouloient qu'on fît usage; il s'étend sur l'état & les progrès du chant ecclésiastique, & particulierement du chant romain dans le moyen âge : il traite de la Musique instrumentale & à plusieurs voix; des chants de l'Eglise, du chant pendant la Messe solemnelle, des ouvrages qui appartiennent à l'Office & au chant sacré, des Auteurs célebres dans le chant & la musique ecclésiastique, du goût & des modes musicaux propres & affectés au chant d'Eglise, des anciennes notes de musique, de la discipline du chant & de la musique ecclésiastique, de la musique figurée & des plus célebres Musiciens, du sentiment des Peres & des Savans de nos jours sur le caractere que doit avoir la musique d'Eglise; & termine son ouvrage par la comparaison de la musique ancienne avec la moderne.

III.

*EXTRAIT d'une lettre de Vienne, du .... janvier 1762.*

M. Stork vient de donner un supplément d'observations à son traité sur l'usage de la ciguë dans les maladies cancéreuses, squirreuses, *&c.* M. de Haen vient de publier aussi la cinquieme & sixieme partie de l'ouvrage qui a pour titre : *Methodus medendi.* Les Médecins vont enfin jouir d'un ouvrage qu'ils attendent avec empressement depuis si long-tems ; c'est le quatrieme volume des Commentaires de M. le Baron de Wan-Sviethen sur les aphorismes de Boërhaave. On nous annonce en même tems le cinquieme volume qui contiendra la suite des Commentaires, avec un *index* fort ample à la matiere médicale de Boërhaave, que M. Van-Sviethen a revue & purgée des erreurs qu'y avoient introduites les fréquentes éditions qui en ont été faites.

*Fin du Journal de Février.*

# TABLE DES ARTICLES.



NOUVELLES LITTERAIRES.





# TABLE DES MATIERES,

Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.



ANGLETERRE.



ITALIE.



PERSE.



RUSSIE.





*ERRATA de ce Volume.*

*Page* 62, *ligne* 2, auparavant lui, *lisez* avant lui.
*Page* 81, Article II. *lisez* Article IV.
*Page* 108, Article IV. *lisez* Art. VI.

*APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois de Février. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 16 Mars 1762.

DEPASSE.

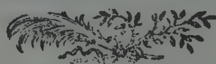
De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

# JOURNAL ÉTRANGER.

MARS 1762.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,
Par M. l'Abbé ARNAUD,
De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.


*Quæ robora cuique,*
*Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.*
Virgil. Georg. II.




A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.

M. DCC. LXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*


## CONDITIONS.

*ON souscrit* A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

*Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la* Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.



*CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.*

| | |
|---|---|
| *Amiens*, . . . | François. |
| *Amsterdam*, . . . | Rey. |
| *Bayonne*, . . . . | Trebosc. |
| *Bruxelles*, . . . . | Pierre Vasse. |
| *Chaalons en Champagne*, | Briquet. |
| *Geneve*, . . . . . | Detournes le jeune. |
| *La Rochelle*, . . . | Chaboceau Grand-Maison. |
| *Lyon*, . . . | Deville. |
| *Montpellier*, . . . | Rigaud. |
| *Nantes*, . . . . | la veuve Vatar. |
| *Nismes*, . . . | Gaudes. |
| *Orléans*, . . . . | Tournay. |
| *Provins*, . . . . | la veuve Michelin. |
| *Rouen*, . . . . . | Pierre Le Boucher, sous la gallerie du Palais. |
| *Soissons*, . . . . | la veuve Varoquier. |
| *Strasbourg*, . . . | Dulcesker. |
| *Turin*, . . . . . | les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve. |



# JOURNAL ÉTRANGER.

## ARTICLE I.

### *L'ENTERREMENT de Clarisse.*



L'ELOGE de Richardson en fixant l'attention d'une partie du public sur cet immortel Ecrivain, a réveillé toutes les impressions qu'avoit fait naître la lecture de ses ouvrages, & a fait regretter que le célebre auteur de la traduction de Clarisse n'ait pas conservé toutes les scenes de ce roman sublime. En supprimant quelques portions de l'original, M. l'Abbé Prevôt a sans doute moins consulté son propre goût qu'il n'a cédé à la crainte de déplaire à certains Lecteurs dont l'esprit

eſt trop diſſipé pour s'intéreſſer à de longs ouvrages, ou dont le cœur eſt trop foible pour ſoutenir une continuité d'émotions fortes & profondes. Ce n'eſt pas pour ces ames frivoles & froides que ſont faits les tableaux pathétiques. Que tous ceux qui craignent de s'attendrir & de verſer des larmes, détournent les yeux de la ſcene déſolante que nous allons préſenter ici Nous avions craint d'abord que ce morceau détaché de l'ouvrage dont il fait partie, ne produisît pas tout l'effet qu'on en attend; mais les traits en ſont ſi vigoureux! les caracteres ſi fortement prononcés! la nature y eſt ſi touchante & l'art ſi caché! les accens de la douleur y ſont ſi vrais & ſi perçans! . . . . . . Nous convenons cependant qu'il ne ſera ni ſenti ni jugé de la même maniere par celui qui en commencera la lecture, froid, ſans aucune préparation & entierement étranger aux événemens & aux perſonnages; & par celui qui y aura été amené par une longue ſuite d'impreſſions diverſes qu'il aura conſervées au fond de ſon cœur où elles retentiront encore, comme les harmoniques d'un



corps ſonore qui frémit long-tems après qu'on a ceſſé de le frapper.

Mais il eſt d'expérience que l'effet d'un grand tableau dépend infiniment plus de l'art & du génie du Peintre, que d'une connoiſſance détaillée du ſujet. L'art & le génie appellent & arrêtent preſqu'également & le ſpectateur ignorant & l'homme inſtruit.

Suppoſons, par exemple, qu'on ait repréſenté ſur la toile une jeune fille penchée ſur un autel, la tête renverſée, les cheveux épars, les yeux à-demi-fermés, les levres pâles & mourantes, & offrant ſon ſein découvert au couteau d'un Sacrificateur prêt à la frapper; qu'elle ſoit entourée des compagnes de ſa jeuneſſe; qu'il y ait à ſes pieds un Victimaire tendant un large baſſin au ſang qui va couler; que tout un peuple armé frémiſſe autour de cette ſcene; que les uns en détournent la vue, que d'autres s'empreſſent pour en être témoins; que la douleur, la pitié, la commiſération, l'horreur ſe peignent ſur tous les viſages; qu'au milieu de la foule un homme debout ſe faſſe remarquer par ſon caractere grand & noble, mais ſur-tout par ſa douleur profonde &





muette; qu'un autre cherche, en lui parlant, à empêcher les gémiſſemens de la victime d'arriver à ſon oreille, & à lui dérober l'horreur du ſpectacle, en le ſerrant entre ſes bras; qu'à-travers le peuple & les Soldats qu'elle écarte, on voye une femme échevelée, qui accoure, tende les bras, montre l'image du déſeſpoir & en faſſe entendre le cri; l'homme un peu inſtruit dira: c'eſt le ſacrifice d'Iphygenie, voilà Agamemnon, Neſtor, Clytemneſtre; je reconnois Ulyſſe. L'ignorant dira, celui qui eſt là dans un coin, & qu'on voit accablé de ſa douleur, il faut que ce ſoit le pere; cet autre qui l'embraſſe & qui lui parle a bien l'air d'un faux ami qui le trompe; & cette femme qui paroît avoir la tête perdue & qui arrive en criant de toute ſa force, je ſuis ſûr que c'eſt la mere. Les diſcours ſeront différens, mais l'émotion ſera la même, & l'Artiſte ſera peut-être plus flatté de l'éloge de l'ignorant.

C'eſt ainſi qu'il en ſera de la pompe funebre de Clariſſe. Il ſuffira de ſavoir qu'elle fut jeune, riche, vertueuſe & belle, belle par excellence; que le Ciel l'avoit comblée de tous ſes dons; que



le peu de jours qu'il lui accorda furent un tiſſu d'amertumes; que ſon pere, ſa mere, ſon frere, ſa ſœur, ſes tantes, ſes oncles, ſes parens, ſes amis, ſes connoiſſances, en un mot tous ceux qui l'approcherent, concoururent, les uns par foibleſſe, les autres par méchanceté, à l'éloigner de la maiſon paternelle, à la livrer à la merci d'un ſcélérat & à la plonger dans l'infortune; qu'elle fut errante dans un monde inconnu, ſe ſauvant devant le crime qui la pourſuivoit; qu'elle mourut loin des ſiens; que des mains étrangeres lui fermerent les yeux; & qu'elle rentra dans la maiſon funeſte où elle avoit pris naiſſance, enveloppée d'un linceuil & renfermée dans une biere. La force du tableau & la ſenſibilité du ſpectateur feront le reſte

### *LETTRE* (a) *du Colonel* Morden *à M.* Belford.

Mon cher Monſieur,

Je vous envoie, comme je vous l'ai

(a) Cette lettre qui ſe trouve la 79 de l'original, doit être placée après la 344 de la traduction françoiſe, XXII. tom. p. 288

promis, le récit de ce qui s'eſt paſſé ici. Cette pauvre Madame Norton s'eſt trouvée ſi mal en chemin, que malgré la lenteur avec laquelle j'avois fait avancer le convoi & la chaiſe, je craignois bien qu'elle ne pût pas aller juſqu'à Saint-Albans. Nous y arrivâmes cependant : j'eſpérois qu'un peu de repos la mettroit en état de continuer la route, mais je fus forcé de la laiſſer en cet endroit, & j'ordonnai à la fille que vous aviez bien voulu lui donner, d'en prendre le plus grand ſoin. Elle mérite toutes ſortes d'attentions, non-ſeulement par égard pour ma couſine, mais encore pour elle-même : c'eſt une digne femme.

Lorſque nous fûmes à cinq milles du château d'Harlove, je fis marcher le convoi encore plus lentement, parce que les chemins de traverſe que nous étions obligés de prendre, étoient fort mauvais, & que d'ailleurs j'avois plus de tems qu'il ne m'en falloit ; car je voulois que le char funebre n'arrivât qu'à l'entrée de la nuit.

Pour moi, je pris le petit galop & j'arrivai au château ſur les quatre heures. Vous imaginez bien que je trouvai



une maiſon déſolée ; mais vous voulez que j'entre dans tous les détails.

En entrant dans la cour, je trouvai tout le monde en mouvement. Tous les domeſtiques que j'apperçus avoient les yeux gros & paroiſſoient ſi affligés, que je crus d'abord qu'il étoit ſurvenu quelque nouveau malheur dans la famille.

MM. John & Antoine Harlove & Madame Hervey étoient dans la cour ; ils s'excitoient mutuellement à la douleur, comme auparavant ils s'étoient excités mutuellement à la dureté.

Mon couſin James me reçut à l'entrée de l'appartement : une douleur profonde étoit peinte ſur ſa phyſionomie ; il me pria d'excuſer les procédés qu'il avoit eus avec moi la derniere fois que j'étois venu au château.

Ma couſine Arabelle vint à moi, déſolée & toute en larmes : ô mon couſin, me dit-elle en ſe penchant ſur mon bras ! je n'oſe vous faire de queſtions. Vraiſemblablement elle auroit voulu me parler de l'arrivée du char funebre.

J'étois moi-même accablé de douleur ; & ſans pouvoir ni répondre ni





aller plus avant, je me jettai ſur la premiere chaiſe que je trouvai dans la ſalle. Le frere s'aſſit à ma droite, & la ſœur à ma gauche : elle fondoit en larmes, & tous deux gardoient le ſilence.

M. Antoine Harlove vint à moi peu de tems après : ſon viſage exprimoit la déſolation ; il me pria de paſſer dans le *parloir*, où étoient, diſoit-il, tous ſes compagnons de deuil. Je l'accompagnai ; mon couſin James & Arabelle nous ſuivirent.

Au moment où j'entrai dans le parloir, je fus frappé du ſpectacle d'une douleur univerſelle. Mon couſin Harlove, le pere de Clariſſe, s'écria en me voyant : ô mon couſin, mon couſin ! vous êtes le ſeul de toute la famille qui n'ayez rien à vous reprocher.... Que vous êtes heureux !

La pauvre mere pencha douloureuſement ſa tête vers moi, ſans pouvoir proférer une parole, & s'aſſit en couvrant ſes yeux avec ſon mouchoir d'une main, tandis que ſa ſœur Hervey ſerroit l'autre main entre les ſiennes & l'arroſoit de ſes larmes. M. John Harlove étoit aſſis près de la fe-



nêtre, les yeux rouges & gros, & le dos tourné à cette ſcene d'affliction.

Mon couſin Antoine en rentrant dans le parloir, alla vers Madame Harlove ; il vouloit lui parler : ma chere ſœur, lui diſoit-il, ne vous laiſſez pas... & puis ſe tournant vers mon couſin Harlove : mon cher frere, ne vous laiſſez point abattre... Il ne put pas en dire davantage, il avoit beſoin lui-même des conſolations qu'il vouloit donner ; il alla dans un coin du parloir & ſe jetta ſur une chaiſe, en pouſſant un profond ſoupir.

Miſs Arabelle qui avoit ſuivi ſon oncle Antoine, paroiſſoit vouloir dire quelques paroles d'encouragement à ſa malheureuſe mere, & n'avoit pas la force de les prononcer. Elle paſſa derriere la chaiſe de Madame Harlove & pencha la tête ſur ſon épaule, comme pour demander les conſolations qu'elle avoit coutume de recevoir de cette tendre mere qui pour lors n'étoit pas en état de lui en donner.

Le jeune Harlove, malgré la violence de ſon caractere, étoit abattu. Ses remords ſans doute avoient dompté ſon orgueil.

Oh, Monſieur ! quelles devoient être les penſées qui les occupoient alors, qui les privoient, pour ainſi dire, de mouvement & ne leur laiſſoient pour s'expliquer que des ſoupirs & des gémiſſemens ?..Ils étoient tous bien dignes de pitié, de la plus grande pitié ! Mais de quelles malédictions n'eſt pas digne ce déteſtable Lovelace qui par des artifices abominables & une ſcélérateſſe inouie, a cauſé lui ſeul tous les maux qui enveloppent tant de perſonnes à la fois ! Que Dieu me puniſſe, ſi....mais je m'arrête....cet homme eſt votre ami... vous me dites que ſa raiſon eſt déja altérée....que le Ciel la lui rende !...... ſi je trouve que les choſes ſe ſont paſſées comme je l'imagine....& en effet ce qu'elle a laiſſé échapper dans ſon teſtament & dans la premiere lettre qu'elle m'a écrite, ne ſuffit-il pas pour juſtifier mes ſoupçons ?.... O ma chere couſine ! la bien-aimée de mon cœur ! ne crois pas que ton ame ſi douce, qui ne reſpire que pardon & charité pour le plus vil des hommes, puiſſe le garantir....Mais encore une fois, je m'arrête....Pardonnez-moi, Monſieur...Qui pourroit avoir été témoin de cette



ſcene, qui pourroit avoir vu ſa propre famille abîmée dans la douleur, qui pourroit s'en rappeller l'horreur, en tracer le tableau avec tous les détails que vous me demandez, & ne pas ſentir ſon cœur ſe ſoulever contre l'auteur de tant de maux ?

Comme j'étois le ſeul, quelqu'affligé que je fuſſe, de qui les autres puſſent attendre quelque conſolation, je m'approchai de la mere déſolée : ma chere couſine, lui dis-je, ne vous laiſſez pas aller à une douleur qui toute juſte qu'elle eſt, ne nous ſert de rien. Nous nous tourmentons, & nos tourmens ne ſauroient rappeller à la vie la chere enfant que nous pleurons.... eh ! vous ne voudriez pas vous-même l'y rappeller, ſi vous ſaviez avec quelle aſſurance d'un bonheur éternel elle a quitté le monde...Elle eſt heureuſe, Madame, ſoyez-en ſûre, elle eſt heureuſe. Que cette idée ranime votre courage.

O mon couſin ! mon couſin ! s'écria cette malheureuſe mere, en retirant ſa main d'entre celles de Madame Hervey, pour ſerrer la mienne ; vous ne ſavez pas quel enfant j'ai perdu !..... Puis elle ajouta d'une voix plus baſſe :



& comment l'ai-je perdu !.... C'eſt-là ce qui me rend cette perte inſupportable.

Dans ce moment ils ſe réunirent tous, pour s'accuſer eux-mêmes ou pour ſe faire des reproches les uns aux autres. Mais tous les yeux ſe tournerent à la fois ſur mon couſin James, comme ſur celui qui avoit excité le reſſentiment de toute la famille contre une ſi douce créature. Tandis qu'il luttoit avec effort contre ſes propres remords, Miſs Harlove, qui ne pouvoit plus réſiſter aux ſiens, s'écria : avec quelle dureté ne lui ai-je pas écrit ! avec quelle barbarie ne l'ai-je pas inſultée ! Cependant avec quelle patience n'a-t elle pas ſupporté mes outrages !.. Qui auroit cru qu'elle fût ſi près de ſa fin !...O mon frere !...mon frere !... ſans vous !...ſans vous !...

Ah ! ne redouble pas mes tourmens, répondit le frere....tout ce qui s'eſt paſſé vient ſe repréſenter à mon eſprit, & le trouble.... Je ne voulois que ramener dans le bon chemin une ſœur qui m'étoit chere & qui s'en écartoit ! J'étois bien éloigné de vouloir déſeſpérer ſon tendre cœur ! Ah ! c'eſt l'infame Lovelace



qui a tout fait....ce n'eſt aucun de nous, c'eſt lui qu'il faut accuſer....Cependant, mon cher couſin, n'eſt-ce pas ſur moi qu'elle a rejetté tous les maux ?..Je crains qu'elle ne l'ait fait....Dites-moi ſeulement, a-t-elle prononcé mon nom ? a-t-elle parlé de moi dans ſes derniers momens ?... J'eſpere que celle qui a bien pu pardonner au plus grand ſcélérat qu'il y ait ſur la terre & intercéder pour le ſouſtraire à notre juſte vengeance, n'aura pas refuſé de me pardonner.

Elle eſt morte, répondis-je, en vous béniſſant tous ; loin de condamner votre ſévérité à ſon égard, elle la juſtifioit elle-même.

A ces mots il s'éleva un cri général. Nous voyons bien, dit le pere, nous voyons aſſez par les lettres déchirantes qu'elle nous a écrites, dans quelle heureuſe diſpoſition elle ſe trouvoit quelques jours avant ſa mort ; mais a-t-elle perſiſté juſqu'au dernier inſtant ? n'a-t-elle montré aucun regret ? n'a-t-elle eu aucun mouvement d'impatience ou de reſſentiment ?

Point du tout. Je n'ai jamais vu & l'on ne verra jamais une plus ſainte

mort. Cela n'eſt pas étonnant : jamais on ne s'y eſt mieux préparé, elle y conſacroit depuis pluſieurs ſemaines toutes les heures de ſes jours. Que ce ſouvenir nous conſole! Nous ne pourrions deſirer une plus heureuſe fin, ni pour nous-mêmes ni pour ceux qui nous ſont le plus chers. Nous pouvons nous reprocher les mauvais traitemens qu'elle a reçus de nous : mais quand tout ſe ſeroit paſſé au gré de ſes deſirs, elle n'auroit pas pu faire une fin plus heureuſe; peut-être cette fin l'eût-elle été moins.

Chere ame ! chere & douce créature ! s'écrierent tout-à-la-fois le pere, les oncles, la ſœur & Madame Hervey, avec des accens de douleur qu'il eſt impoſſible de rendre.

Nous nous reprocherons toute notre vie, diſoit la malheureuſe mere, notre injuſtice envers un enfant ſi doux.... En vérité, en vérité, ajouta-t-elle plus doucement à ſa ſœur Hervey, j'ai été trop endurante, beaucoup trop endurante. Cette tranquillité momentanée que j'ai toujours recherchée avec tant de ſoin, me coûtera des regrets éternels. Ici elle s'arrêta. Ma chere ſœur...



Ce fut tout ce que Madame Hervey put lui répondre.

Je n'ai rempli que la moitié de mes engagemens, reprit la pauvre Madame Harlove, envers la fille la plus chere, la plus vertueuſe....non, je n'en ai pas rempli la moitié....Comment nos cœurs ont-ils pu s'endurcir contre elle !...Les pleurs fermerent le paſſage à ſa voix. Madame Hervey voulut lui parler, mais elle ne put prononcer que ces mots : chere ſœur ! ma chere ſœur !.... encore, s'écria cette mere déſolée, ſi j'avois pu ſeulement la voir une fois!.... Puis ſe tournant vers mon couſin James & vers ſa ſœur....ô mon fils ! ô Arabelle ! ſi l'on nous traite un jour avec auſſi peu de pitié !... Elle s'arrêta; les larmes l'empêcherent de continuer. Pendant ce tems-là chacun gardoit le ſilence. Toutes les phyſionomies exprimoient une affliction trop vive pour être rendue par des paroles.

Vous voyez, M. Belford, qu'on rend maintenant juſtice à ma chere couſine....Ah ! quelles penſées terribles doivent s'élever dans des ames qui ont



à ſe reprocher des procédés auſſi barbares, auſſi dénaturés !

C'eſt votre indigne ami, M. Belford, c'eſt ce déteſtable Lovelace, c'eſt lui qui eſt la cauſe....Pardonnez-moi, Monſieur, je quitte la plume; j'ai beſoin d'un peu plus de tranquillité pour continuer.

*A une heure du matin.*

C'EST en vain, Monſieur, que je cherche à calmer mon eſprit agité; il m'eſt impoſſible de trouver du repos. Vous voulez que j'entre dans tous les détails, j'y conſens. Ces funeſtes objets rempliſſent encore toute mon ame.

Vers les ſix heures le char arriva à la porte. Nons avions été avertis de ſon approche. L'égliſe de la paroiſſe eſt un peu éloignée du château; mais le vent qui venoit de ce côté, portoit juſqu'à nous le ſon de la cloche qui annonce les cérémonies funebres. Les premiers ſons de cette cloche lugubre nous firent treſſaillir d'effroi & redoublerent l'affliction de toute cette famille éplorée. C'étoit, comme nous le



conjecturâmes tous, un hommage que l'amour des habitans rendoit à la mémoire de ma chere couſine, lorſque ſon corps paſſoit devant l'égliſe.

Si telle étoit la douleur de la famille dans l'attente du convoi, jugez de ce qu'elle fut lorſqu'il arriva. Un domeſtique vint nous annoncer ce que le bruit du char que nous entendîmes rouler ſur le pavé de la cour, nous avoit déja appris. Il ne parla point, il ne pouvoit pas parler; il nous regarda, il s'inclina & ſe retira. Je ſortis; perſonne dans ce moment n'eut la force de m'accompagner: cependant le frere ſe leva un inſtant après & me ſuivit.

Lorſque j'arrivai à la porte, je fus frappé d'un ſpectacle bien attendriſſant. Vous avez appris, Monſieur, combien ma chere couſine étoit univerſellement chérie, ſur-tout des pauvres & des gens du commun : auſſi jamais une jeune Dame ne mérita-t-elle mieux d'être aimée; elle étoit la protectrice de tous les pauvres qui ſe trouvoient dans ſon voiſinage, quand ils étoient gens de bien.

Lorſqu'on eſt plein d'une douleur

profonde & sincere, il est naturel d'intéresser tous ceux qu'on connoît à l'objet de sa douleur. Les domestiques de la maison avoient dit sans doute à leurs amis, & ceux-ci à d'autres, qu'on alloit apporter le corps de leur jeune Maîtresse dans cette maison où on n'avoit pas voulu la recevoir vivante. Le tems étoit si court, qu'il étoit facile à ceux qui avoient su la mort, de conjecturer à-peu-près le moment où le corps arriveroit. Un convoi funebre qui vient de Londres & qui passe par des villages, ne peut manquer d'attirer l'attention de tout le monde, quelque peu suivi qu'il soit, comme celui de notre chere Clarisse, car la chaise étoit restée auprès de la pauvre Madame Norton. D'ailleurs, lorsque le char prit les chemins de traverse qui conduisent au château d'Harlove, quoiqu'il ne fût point orné d'écussons, on devina aisément ce que c'étoit : de sorte que le convoi, joint au son de la cloche, avoit rassemblé au moins cinquante personnes, tant hommes que femmes & enfans. Tous avoient les larmes aux yeux, tous déploroient la mort de cette admirable



personne qui ne fit jamais une démarche que quelqu'un ne s'en trouvât mieux.

Lorsqu'on eut descendu le cercueil, cette foule s'empressa tout autour & empêcha pendant quelques momens qu'on ne le fît entrer. Les jeunes gens se disputoient pour le porter; cependant tout cela se passoit à voix basse, sans clameurs & sans tumulte, marque singuliere de vénération, dont je n'ai point vu d'exemple dans mes voyages, de la part de gens sans éducation, dont les disputes sont inséparables du bruit. A la fin on permit à six filles de prendre le cercueil par les six anses.

Le corps fut ainsi porté avec le plus grand respect dans la salle, où il fut placé sur deux tabourets. Les plaques d'argent, les emblêmes & l'inscription fixerent tous les yeux; & l'admiration des spectateurs redoubla, lorsqu'ils apprirent que tout cela avoit été ordonné par Clarisse elle-même. Ils demanderent qu'on leur permît de voir le corps; mais ils le desiroient plus qu'ils ne l'espéroient. Lorsque leur curiosité fut satisfaite, ils se disperserent en bénissant la mémoire de cette fille céleste,



non sans répandre des larmes & sans laisser échapper des plaintes : « elle est » heureuse, disoient-ils !... si elle ne » l'est pas, que sera-ce de nous »? D'autres se rappelloient le bien qu'elle se plaisoit à faire, & quelques-uns appelloient les malédictions sur celui qui avoit causé sa perte.

Les domestiques vinrent ensuite autour du cercueil, ce qu'ils n'avoient pu faire plutôt : ce fut une nouvelle scene de douleur, mais une scene muette, car ils ne se parloient que par des regards & des soupirs. Ils contemploient le cercueil tour-à-tour & se regardoient les uns les autres, en élevant leurs mains vers le ciel. Peut-être que la présence de leur jeune Maître leur en imposoit & ne leur permettoit d'exprimer leur affliction que par leurs mouvemens.

Pour M. James Harlove qui m'avoit accompagné, mais qui s'étoit retiré quand il avoit vu la foule, il se mit à considérer d'un œil fixe le cercueil, dès que la salle fut libre; mais je suis bien sûr qu'il n'auroit pas pu rendre compte d'un seul emblême ou d'un seul caractere, si on lui en eût fait la ques-



tion. Il resta debout, abîmé dans une rêverie profonde, les bras croisés, la tête penchée d'un côté, & ayant sur son visage toutes les marques d'une douleur stupide.

Le corps fut ensuite porté dans le petit parloir attenant à la salle, qu'elle avoit coutume d'appeller *son parloir*. Alors le pere & la mere, les deux oncles, la tante Hervey & la sœur arriverent, les genoux tremblans & l'ame serrée ; ils nous joignirent, M. James & moi, & la scene devint encore plus attendrissante. Leur affliction se fortifioit sans doute du souvenir de leur implacable dureté ; mais quand ils virent devant eux le réceptacle qui contenoit les restes de cette chere enfant, la gloire de leur famille, que leurs injustes violences avoient chassée de la maison & qui ne pouvoit plus leur être rendue, leur douleur ne connut plus de bornes.

Ils avoient voulu, à ce qu'il semble, empêcher la mere d'entrer, & ne pouvant la retenir, ils l'avoient accompagnée, quoiqu'ils hésitassent d'entrer eux-mêmes auparavant : mais ils étoient entraînés par une force à laquelle ils

ne pouvoient pas résister. La pauvre mere porta les yeux sur le cercueil & les détourna sur le champ, en se retirant avec un mouvement de désespoir vers la fenêtre, joignant les mains & les étendant, comme si elle se fût adressée à sa chere fille. « O mon enfant! » mon enfant ! s'écria-t-elle, toi qui » fus l'orgueil de mes espérances....ah! » s'il m'avoit du moins été permis de » t'annoncer le pardon & la paix!... » oh! pardonne à ta barbare mere ».

Son fils qui laissoit voir dans ses yeux combien son cœur étoit attendri, la conjura de se retirer; & la Femme-de-chambre de Madame Harlove ayant paru dans ce moment, il l'appella pour l'aider à reconduire cette malheureuse mere dans le parloir du milieu; en revenant il rencontra à la porte son pere, qui n'avoit fait que jetter un coup-d'œil sur la biere & qui cédoit aux instances que je lui faisois de se retirer. La douleur de M. Harlove avoit été trop profonde pour s'exhaler en paroles jusqu'au moment où il apperçut son fils; alors poussant un profond soupir, il s'écria : jamais, non jamais il n'y eut d'affliction comme la mien-



ne!...O mon fils!...mon fils!...ajouta-t-il avec un ton de reproche & détournant ses regards de dessus lui. Je l'accompagnai dans le parloir du milieu, & je tâchois de le consoler; sa femme y étoit plongée dans la désolation, elle le regarda. Il fit un mouvement pour aller vers elle : ô ma chere!...s'écria-t-il. Puis se retournant sur le champ, les yeux remplis de larmes & le cœur serré, il se hâta de passer dans le grand parloir, & là il me pria de le laisser à lui-même.

Les oncles & la sœur ne cessoient de porter & de ramener leurs regards sur les emblêmes, en gardant un silence de tristesse. Madame Hervey cherchoit à lire l'inscription, elle lisoit bien ces mots : *C'est ici que les méchans cessent de tourmenter*.... mais elle ne pouvoit pas achever; ses pleurs tomboient en grosses gouttes sur les plaques d'argent qu'elle considéroit; l'impatience se mêloit à sa douleur, parce qu'elle ne pouvoit pas satisfaire sa curiosité, quoiqu'elle essuyât sans cesse ses yeux à mesure qu'ils se remplissoient de larmes.

Vous dont le cœur est plein d'hu-





manité, jugez, M. Belford, combien je devois être touché : cependant j'étois obligé d'essayer de les consoler.

Mais je veux fermer ma lettre ici, afin de pouvoir vous l'envoyer demain de grand matin : cependant j'en commencerai une autre, dans la supposition que ma triste prolixité ne vous sera point désagréable. Je suis hors d'état de prendre du repos, comme je vous l'ai déja marqué; ainsi je ne peux faire autre chose qu'écrire. J'ai encore des scenes plus tristes à vous peindre, & ma plume est, si j'ose le dire, infatigable. Ces scenes sont encore toute récentes dans ma mémoire; peut-être qu'un jour je vous demanderai la permission d'en revoir le récit, lorsque la grande désolation aura fait place à une plus douce mélancolie.

Je suis, *&c.*

GUILLAUME MORDEN.

*Le Colonel* Morden *au même.*

LORSQUE toute cette malheureuse famille se fut retirée, je fis ouvrir le



cercueil, pour y jetter de nouvelles fleurs & d'autres aromates. Le corps n'avoit pas souffert beaucoup d'altération du voyage; le doux sourire étoit encore sur la bouche.

Les filles qui avoient apporté les fleurs s'empressoient de les répandre, en faisant des plaintes continuelles sur son sort; elles regrettoient toutes de n'avoir pas eu le bonheur de la suivre à Londres. Une d'elles en particulier, qui me parut être attachée à la personne de ma cousine Arabelle, mettoit plus d'éclat & d'emportement dans sa douleur; & au moment où elle tourna le dos, les autres convinrent qu'elle en avoit bien sujet. Je m'informai de ce qu'elle étoit, & j'appris qu'elle avoit été chargée de garder ma cousine, lorsque l'injuste sévérité de ses parens la tenoit renfermée dans sa chambre.

Juste Ciel ! disoient ces filles, est-il possible qu'on ait pu traiter ainsi, ou souffrir qu'on traitât ainsi une jeune personne qui étoit faite pour donner des loix à toute sa famille!

Quand on eut dit à mes cousins que le cercueil étoit découvert, tous

s'empreſſerent d'entrer, excepté le malheureux pere & la tendre mere, qui ſembloient par attention l'un pour l'autre, ſe priver de ce douloureux ſpectacle. Madame Hervey baiſa ces levres que la mort avoit décolorées, & ne put prononcer que ces mots : ornement de ce monde!... Miſs Arabelle s'approcha pour baiſer le front de celle qu'elle avoit ſi cruellement perſécutée. O mon frere!... s'écria-t-elle en jettant les yeux tour-à-tour ſur le corps & ſur mon couſin James qui ſe ſaiſit d'une main glacée par la mort, & qui après l'avoir baiſée, ſe retira avec précipitation.

Les deux oncles étoient reſtés juſqu'alors plongés dans un morne ſilence ; ils ſembloient attendre l'exemple l'un de l'autre pour s'approcher du corps. Je donnai des ordres pour recouvrir la biere, alors ils s'approcherent & tous les autres revinrent pour dire les derniers adieux à ce triſte & cher objet qui alloit leur être enlevé pour toujours.

Ce fut alors que chacun d'eux moins opprimé de ſa douleur, trouva des expreſſions pour la rendre. Ils adreſſerent



tous à ce corps inanimé les plaintes les plus tendres. La chere créature ! s'écrioient-ils, c'eſt le même air de bonté ! la même douceur de phyſionomie ! la même dignité naturelle!...ah, ſans doute elle eſt heureuſe ! ce doux ſourire nous l'annonce....C'eſt nous ! c'eſt nous qui ſommes malheureux!...Mon couſin James prit encore la main de ſa ſœur & jura ſur cette main froide & ſans vie qu'il vengeroit les maux de toute ſa famille ſur le monſtre qui les avoit cauſés.

Le pere & la mere vouloient dire auſſi un dernier adieu à cette fille autrefois ſi chérie ; ils étoient venus juſqu'à la porte du parloir, mais ni l'un ni l'autre n'eut la force d'entrer. La pauvre Madame Harlove diſoit qu'elle vouloit voir encore une fois cet enfant de ſon cœur, ou qu'elle n'auroit plus un moment de paix dans ſa vie ; mais ils conſentirent cependant à différer juſqu'au lendemain leur triſte curioſité, & ils ſe retirerent tous deux inconſolables & le viſage inondé de douleur ; ils ne pouvoient prononcer une ſeule parole & n'oſoient ſe regar-





der, parce qu'ils n'auroient pu ſoutenir la vue de leur déſolation mutuelle.

*Lundi matin, entre 8 & 9 heures.*

CETTE famille infortunée ſe diſpoſe pour une triſte entrevue à déjeuner. M. James Harlove qui a pris auſſi peu de repos que moi, a écrit à M. Melvill qui a promis de préparer un court éloge de Clariſſe. On attend à tous les inſtans Miſs Howe qui veut voir pour la derniere fois ſa tendre amie. Elle a fait prier par ſon Meſſager qu'on ne fît pas attention à elle ; elle ne veut pas reſter ſix minutes : ce ſont ſes paroles. On n'aura pas de peine à ſe conformer à ce qu'elle deſire.

Je ſuis, *&c.*

*Le même au même.*

*Lundi après midi.*

NOUS ſommes ſi mauvaiſe compagnie les uns pour les autres, que c'eſt une conſolation pour moi de chercher la ſolitude & d'écrire.

On m'avertit pour le déjeuner ſur



les neuf heures & demie. Chacun prit ſa place avec un air d'inattention, les yeux gros & le viſage abattu. On ſe demandoit l'un à l'autre comment on avoit repoſé, ſans eſpérer une réponſe conſolante. La pauvre Madame Harlove répondoit qu'il n'y avoit plus de repos pour elle.

Au moment où nous étions placés, on entendit le ſon de la cloche, les portes de la cour s'ouvrirent, & le bruit d'un carroſſe qui entra, cauſa une émotion générale. Je ſortis & j'arrivai aſſez tôt pour donner la main à Miſs Howe qui deſcendoit de ſa voiture où elle laiſſoit ſa Femme-de-chambre toute éplorée.

Je crois, Monſieur, vous avoir ouï dire que vous n'aviez jamais vu Miſs Howe. C'eſt une jeune Dame pleine de nobleſſe & de graces. Une ſombre triſteſſe répandue ſur toute ſa perſonne obſcurciſſoit le feu & la vivacité de ſon caractere, qui perçoit cependant de tems en tems à-travers les nuages de la mélancolie. L'amitié qui l'attachoit à ma chere couſine m'a inſpiré pour elle une eſtime que je conſerverai toute ma vie.

Je ne croyois pas, dit-elle en me donnant la main, rentrer jamais dans cette maiſon ; mais, morte ou vivante, ma chere Clariſſe m'entraîne par-tout après elle.

Nous entrâmes dans le petit parloir. Dès qu'elle eut apperçu le cercueil, elle retira ſa main de dedans la mienne & écarta avec précipitation le voile qui couvroit le corps de ſon amie : alors d'un air égaré elle joignit ſes mains avec force, & les élevant au-deſſus de ſa tête, tantôt elle laiſſoit tomber ſes regards ſur le corps, tantôt elle les élevoit vers le ciel, comme pour lui reprocher ſes douleurs. Les mouvemens précipités de ſon ſein faiſoient voir à-travers ſon mouchoir l'agitation de ſon ame. Enfin elle rompit ce douloureux ſilence : ah ! voyez-vous, Monſieur, me dit-elle, voyez-vous celle qui fut la gloire de notre ſexe, entraînée dans le tombeau par celui qui doit être la honte & l'horreur du vôtre ?... O ma bien-heureuſe amie ! s'écria-t-elle en preſſant de ſes levres ces levres froides qui ne pouvoient plus répondre à ſes careſſes : ô ma douce compagne ! mon modele &



mon guide !... eſt-ce donc là tout !... eſt-ce là tout.... tout ce qui reſte de ma Clariſſe !.... Après une courte pauſe & un profond ſoupir, elle tourna ſes yeux ſur moi & les ramena bientôt ſur ſon amie.... Eſt-ce bien elle !... ſe peut-il qu'elle ſoit réellement morte !... Oh ! non.... non.... elle dort peut-être !.... Eveille-toi, ma bien-aimée, ma douce amie, éveille-toi !... Ne ſerois-tu donc plus qu'une argile inſenſible !... Que ta chere Anne Howe te rappelle à la vie !..... reſpire ma vie ! que la chaleur de mes levres ranime tes levres glacées !... En prononçant ces paroles, ſa bouche étoit collée ſur celle de Clariſſe. Elle laiſſa encore échapper un ſoupir qui ſembloit venir du fond de ſon cœur ; puis, comme ſi elle eût été affligée de ne pas obtenir de réponſe, elle dit : étoit-ce donc ainſi que tant de perfections devoient finir ! eſt-il bien vrai !... eſt-ce donc ſans retour que tu as quitté ton amie ?... O cruelle Clariſſe !...

Après quelques inſtans de ſilence, elle parut revenir à elle ; & ſe tournant vers moi : pardonnez, me dit-elle, pardonnez à mon égarement.....





je ne ſuis pas à moi.... ah ! je n'y ſerai plus..... Vous ne connoiſſez pas toutes les perfections.... non vous ne connoiſſez pas la moitié des perfections qui ſont enſévelies dans cette biere.... Puis elle répétoit : non cela n'eſt pas poſſible !... ce ne peut être là tout ce qui reſte de ma Clariſſe !... As-tu donné une larme, ajouta-t-elle après une petite pauſe, une ſeule larme à ton amie ? O ma chere Clariſſe !... Mais quel triſte ſilence !.... Hélas ! que ne puis-je moi-même ſoulager par quelques larmes ce cœur oppreſſé qui ne peut plus contenir ſa douleur !.... Pourquoi donc, M. Morden, pourquoi l'a-t-on envoyée ici ? pourquoi ne me l'a-t-on pas envoyée ? Elle n'a ni pere, ni mere, ni parens ; non, elle n'en a point ! Ne l'avoient-ils pas tous déſavouée, abandonnée ? J'étois l'amie de ſon cœur.... eh ! n'avois-je pas les meilleurs droits à poſſéder les reſtes de cette chere créature ?... Qu'eſt-ce que des noms ſans la nature, pour leur ſacrifier une tendreſſe comme la mienne ?.. Elle baiſoit encore les levres, les joues, le front de ſa Clariſſe, & pouſſoit des ſoupirs qui ſembloient déchirer ſon tendre cœur. Pourquoi, reprit-elle,



m'a-t-on empêché de voir cette trop chere amie, avant que le Ciel en fit un Ange ?... Ah ! j'ai trop différé cette viſite dont mon cœur avoit beſoin.... De quels regrets cette réflexion va-t-elle empoiſonner ma vie !... O ma bien-heureuſe amie ! qui ſait, ſi je fuſſe arrivée à tems vers toi, qui ſait ce que les tendres conſolations de mon cœur auroient pu produire ſur toi !.... Elle jetta dans ce moment des regards troublés autour d'elle, comme ſi elle eût craint d'appercevoir quelqu'un de la famille... Encore un baiſer, mon Ange ! mon amie ! chere compagne que j'ai perdue, que je regretterai ſans ceſſe !.. Encore un baiſer, & laiſſe-moi fuir de cette maiſon déteſtée que je n'ai jamais aimée que pour toi !.. Adieu donc, ma chere, ma trop chere Clariſſe !..... Tu es heureuſe, je n'en doute pas, comme tu me l'as aſſuré dans ta derniere lettre.... Oh ! puiſſions-nous nous rejoindre bientôt dans un ſéjour de paix & de bonheur, où d'infames Lovelaces & des parens dénaturés ne viennent pas attenter à notre innocence & troubler notre félicité !

Elle garda encore un moment le ſi-

lence. . . . Elle vouloit ſortir, & n'en avoit pas la force. Opprimée de ſa douleur, elle luttoit contre ſon propre déſeſpoir : heureuſement, un torrent de larmes s'échappa de ſes yeux. Enfin, dit-elle en reſpirant fortement, enfin . . . . je ſuis un peu ſoulagée. . . . ſans ce ſecours, mon cœur alloit ſe briſer. . . . Ah ! je dois encore bien d'autres larmes à ma Clariſſe, dont le conſeils ſont faits pour moi ce que les miens n'ont pu faire pour elle. . . . Mais pourquoi, reprit-elle en regardant le corps, les mains jointes & élevées, pourquoi pleuré-je celle qui eſt heureuſe maintenant? . . Oui, tu l'es, & cette idée fait ma conſolation . . . . oui, c'eſt ma conſolation, chere Clariſſe, ajouta-t-elle en la couvrant de baiſers.

Excuſez-moi, Monſieur, dit-elle en ſe tournant vers moi qui étois auſſi touché qu'elle-même ; j'aimois cette chere créature, comme jamais une femme n'a aimé une femme : excuſez l'emportement de ma douleur . . . eſt-il poſſible que ma Clariſſe, la gloire de ſon ſexe, ſoit ainſi la victime de la ſcélérateſſe & de la dureté?

Ah ! Madame, repondis-je, ils en



ſont punis! ils en ſont tous bien punis! . . . Eh bien ! qu'ils en ſoient punis, reprit-elle; je trahirois la tendreſſe que j'ai pour l'amie de mon cœur, ſi j'avois pitié d'eux. . . . Que je ſuis malheureuſe, ajouta-t'elle en ramenant ſes regards ſur le corps, de n'avoir pu la voir encore avant que ſes yeux s'éteigniſſent, avant que ſes levres ſe fermaſſent pour jamais! . . . ah! Monſieur, vous ne ſavez pas combien de douceur, combien de ſageſſe découloit ſans ceſſe de ces levres, lorſqu'elle parloit! vous ne ſavez pas quelle amie j'ai perdue!

Elle jetta alors les yeux ſur le cercueil, & parut tout-d'un-coup frappée du ſens des emblêmes. Cette vue donna de nouvelles forces à ſa douleur; & quoiqu'elle eſſuyât ſans ceſſe ſes yeux, les larmes en couloient avec tant d'abondance, qu'il lui fut impoſſible de lire les inſcriptions : elle fut obligée de me prier de lui expliquer par écrit les emblêmes, & les textes qui les accompagnoient. Ne pourrai-je pas obtenir, me dit-elle enſuite, une boucle de cheveux de ma chere Clariſſe? Je lui repondis que l'exécuteur



teſtamentaire feroit l'un & l'autre, & lui envoyeroit auſſi une copie du teſtament. Vous y trouverez, ajoutai-je, des marques du tendre ſouvenir de celle qui vous appelle *la ſœur de ſon cœur*. . . . Ah ! c'eſt bien avec juſtice, repondit Miſs Howe, qu'elle me donne ce nom! nous n'avions qu'un cœur & qu'une ame! . . . mais moi, qui viens d'être ſeparée de la plus belle moitié de moi-même, que vais-je devenir?

Un domeſtique qui paſſa près de la porte lui fit jetter de regards inquiets autour d'elle : elle craignoit toujours de rencontrer quelqu'un de la famille. . . . Encore une fois, s'écria-t-elle, que je te diſe un dernier, un éternel adieu! . . . Helas! c'eſt moi qui te dis un dernier, un éternel adieu! elle ſerra le viſage de Clariſſe entre ſes mains, & le baiſa encore; elle prit enſuite ſes mains qu'elle baiſa l'une après l'autre; puis s'appuyant ſur mon bras, elle ſortit de la chambre avec précipitation, ſe jetta dans ſon carroſſe, & là ſe livrant à toute ſa douleur, le viſage inondé de larmes, & le cœur gros de ſoupirs, elle me fit un ſigne de la tête, & s'éloigna de moi.



Il faut que je termine ici cette lettre : le ſouvenir de cette ſcène attendriſſante me jette dans un trouble qui ne me laiſſe pas la force de continuer.

Je ſuis, &c.

*Le même au même.*

*Mardi au matin, 12 ſeptembre.*

LA bonne Madame Norton eſt arrivée; elle a un peu repris courage, & c'eſt l'effet de ces mêmes lettres poſthumes, dont nous craignions vous & moi qu'elle ne fût trop affectée. Je ne peux attribuer cela qu'à la bonne trempe de ſon eſprit. Il paroît qu'elle eſt familiariſée avec les afflictions & qu'elle vit dans l'eſpérance habituelle d'une meilleure vie ; comme ſon cœur ne lui reproche rien à l'égard de ſa chere fille que nous pleurons tous, elle a cru devoir ranimer toute ſa fermeté, pour être en état de donner quelque conſolation à une mere infortunée.

O M. Belford ! combien de voix s'élevent autour de moi pour louer & pour plaindre ma chere couſine!...Ah! ſi elle eût été ma fille ou ma ſœur!....

Mais croyez-vous que l'homme qui a cauſé cette grande, cette univerſelle déſolation....Mais je m'arrête.

Le teſtament ne ſera ouvert qu'après que la cérémonie funebre ſera achevée. On fait tous les préparatifs néceſſaires pour cette ſolemnité : tous les parens & les domeſtiques ont déja pris le grand deuil.

Je viens dans ce moment de prêter mon ſecours au pere & à la mere qui ont voulu faire encore un effort pour voir le corps de leur chere fille; ils avoient deſiré que je les accompagnaſſe avec la bonne Madame Norton. C'eſt un dernier adieu, diſoit la mere, qu'il faut que je lui faſſe. Vain effort! dès que le cercueil s'eſt offert à leurs yeux & avant même qu'on le découvrît : ô ma chere! s'écria le pere en ſe retirant, je ne ſaurois....je ſens que je ne ſaurois y réſiſter!... Ah! pourquoi.... pourquoi mon cœur a-t-il eu tant de dureté!...Alors s'approchant de ſa femme, il n'eut que le tems de la prendre dans ſes bras pour l'empêcher de tomber. O ma chere ame! a-t-il repris, c'en eſt trop!...c'en eſt trop!...retirons-



nous. Madame Norton qui venoit de quitter Madame Harlove pour s'approcher du funeſte cercueil, revint promptement près d'elle. Chere Norton! lui dit la malheureuſe mere en paſſant les bras autour de ſon col, emportez-moi, ôtez-moi d'ici.... O ma fille! ma fille! ma Clariſſe Harlove! toi qui étois l'orgueil & la joie de ta mere....ne te verrai-je donc plus!....jamais!...jamais!...

Je ſoutins le malheureux pere, Madame Norton aida la mere défaillante à paſſer dans la chambre voiſine : là elle ſe jetta ſur un lit de repos, & le pere ſe laiſſa aller dans un fauteuil à côté d'elle. La bonne Norton s'étoit miſe aux pieds de Madame Harlove qu'elle tenoit embraſſée par la ceinture. Quelle image que les deux meres de ma chere Clariſſe ( je peux bien me ſervir de cette expreſſion ), auſſi étroitement unies l'une à l'autre!...quelle variété d'images douloureuſes, dans ces ſcenes de triſteſſe & de déſeſpoir!

Le malheureux pere tâchoit de conſoler ſa femme & exagéroit ſes propres torts. Plût à Dieu, ma chere, diſoit-il, plût à Dieu que je n'euſſe pas plus



de reproches à me faire que vous Vous vous étiez laiſſée toucher!...vous m'auriez perſuadé de me laiſſer fléchir auſſi!...Eh! ma faute n'en eſt que plus grande, répondit-elle vivement; pourquoi ai-je eu la foibleſſe de céder, quand j'ai vu que la ſévérité étoit pouſſée trop loin?... Mere barbare! comment deux de mes enfans ont-ils pu me faire oublier que j'étois auſſi la mere d'un troiſieme!... & quel troiſieme! Madame Norton employoit les raiſons & les prieres pour la conſoler. O ma chere Norton! répondoit la malheureuſe femme, vous avez été la véritable mere de cette chere créature!...Plût au Ciel que je n'euſſe pas plus de reproches à me faire que vous!

C'eſt ainſi que ce couple infortuné ſe tourmentoit par de vains regrets & des remords ſuperflus, lorſque ma couſine Hervey entra; elle conduiſit, avec le ſecours de Madame Norton, l'inconſolable mere dans ſa chambre. Les deux oncles & M. Hervey qui vinrent enſuite, engagerent de leur côté M. Harlove à ſe retirer avec eux dans la ſienne. Ils ſortirent, en renonçant l'un & l'autre à l'eſpérance de revoir ja-



mais cette fille chérie dont ils ne pouvoient trop déplorer la perte.

Il n'y a que le tems, M. Belford, qui puiſſe affoiblir le ſentiment d'une privation auſſi douloureuſe. Lorſque la perte eſt encore toute récente, les conſeils ne peuvent l'adoucir. La nature veut avoir ſon cours, & cela doit être, juſqu'à ce que l'affliction s'épuiſe enfin & ſe conſume elle-même. Alors la religion & la raiſon réuniſſent leurs ſecours puiſſans, pour ranimer l'ame abattue.

Je ne vois aucun viſage qui reſſemble à ce qu'il étoit lorſque je vins ici pour la premiere fois. Je ne trouvai alors que hauteur & qu'inflexibilité ſur toutes les phyſionomies : qu'elles ſont changées aujourd'hui! l'excès de l'affliction a alongé leurs traits & gonflé leurs muſcles; leurs yeux qui lançoient alors la colere & le reſſentiment, ſemblent implorer aujourd'hui la pitié de tous ceux qui les approchent. Eſt-il poſſible d'expier plus amerement la dureté de cœur volontaire!

Les vers ſuivans de Juvenal conviennent bien à cette malheureuſe fa-

mille : ils se sont présentés souvent à mon esprit depuis dimanche au soir.

*Humani generis mores tibi nosse volenti*
*Sufficit una domus : paucos consume dies, &*
*Dicere te miserum, postquam illinc veneris, aude.*

Je suis, *&c.*

Nous venons d'assister à la derniere & lugubre cérémonie. Le pere & la mere auroient bien voulu se joindre au reste de la famille pour rendre ces tristes devoirs à leur chere fille, mais ils n'en avoient pas la force; ils étoient trop indisposés l'un & l'autre, & ils le sont encore. L'inconsolable mere pria Madame Norton de rester avec elle : il ne faut pas, disoit-elle, que les deux meres de la fille la plus douce qu'il y ait jamais eu, se séparent l'une de l'autre.

Toute la solemnité s'exécuta avec beaucoup d'ordre & de décence. Le château d'Harlove est éloigné de l'église d'un demi-mile. Dans toute la route le convoi fut suivi d'un grand



nombre de personnes de tout état. Il étoit neuf heures lorsqu'il arriva à l'église qui étoit déja remplie de monde. Une tristesse mêlée d'attention étoit répandue sur tous les visages. Je n'ai jamais vu régner un silence aussi profond & aussi respectueux aux funérailles des Princes.

M. Melvill qui s'étoit chargé de faire l'éloge de ma chere cousine, prononça un discours très-pathétique. Les larmes tomboient souvent sur son visage, & ne cessoient de couler des yeux des auditeurs; on fut sur-tout singulierement affecté, quand M. Melvill dit que le texte de son discours avoit été choisi par Clarisse elle-même.

A mesure que l'Orateur faisoit l'énumération des belles qualités de Clarisse, un grand nombre des auditeurs se parloient à l'oreille, pour confirmer par leur propre témoignage chaque trait de l'éloge.

Lorsqu'il désigna la place de l'église où elle avoit coutume de prier, tout l'auditoire s'est tourné vers cette place avec l'air du respect, comme pour l'y chercher encore.

Lorsqu'il loua sa douceur toujours



pleine de dignité, des murmures d'approbation se firent entendre dans toute l'église; & une pauvre femme qui étoit près de moi, dit : ah! c'étoit la bonté même; elle parloit à tout le monde.

Le récit des charités qu'elle se plaisoit tant à faire & qu'elle plaçoit si bien, fit couler beaucoup de larmes. L'éloge de sa bienfaisance sortoit de toutes les bouches & s'exprimoit par des interjections ou par des regrets : les pauvres, disoient les uns, ont fait une perte qu'ils ne répareront jamais. Une jeune Dame disoit : Miss Clarisse Harlove alloit au-devant des malheureux & n'attendoit pas que leur courage surpris par l'infortune, en fût opprimé.

Elle avoit un certain nombre de pauvres qu'elle avoit distingués, parce qu'ils avoient de la probité & de l'industrie & qu'ils n'étoient pauvres que parce qu'ils étoient malheureux. Ils étoient venus volontairement rendre les derniers devoirs à leur bienfaitrice & avoient percé la foule pour s'approcher de l'endroit où étoit placé le corps; ils confirmoient par leur approbation les éloges de l'orateur.

Quelques-



Quelques-uns de ceux qui connoissoient la malheureuse histoire de Clarisse, remarquoient l'air abattu du frere & les larmes qui couloient des yeux de la sœur, & ils se disoient : que ne donneroient-ils pas maintenant, pour n'avoir pas eu tant de dureté! D'autres poursuivant, pour ainsi dire, le pere cruel & la malheureuse mere jusqu'au fond de leur chambre, s'écrioient : ils gémissent sans doute maintenant, mais c'est trop tard; de quelle douleur ne doivent-ils pas être saisis!...Il ne faut pas s'étonner qu'ils n'ayent pas osé assister à cette cérémonie!

Plusieurs exprimoient leur étonnement de ce qu'il pouvoit y avoir un homme assez peu touché de tant de perfections, pour avoir traité un objet aussi vertueux avec aussi peu de justice....... de justice! disons plutôt avec aussi peu d'humanité; comment a-t-il pu même consulter aussi peu ses propres intérêts, en considérant le rang & la fortune de Clarisse, quand il n'auroit pas eu d'autres motifs pour être juste.

Enfin l'Orateur a insisté particulierement sur l'heureuse fin que Clarisse

avoit faite, & il a tiré de-là des conſolations pour la famille & de l'inſtruction pour ſes auditeurs.

Au moment où l'on ſe diſpoſoit à deſcendre le corps dans le caveau, on s'eſt empreſſé d'approcher du cercueil, pour lire les inſcriptions : deux Gentilshommes ſur-tout perçoient la foule, le viſage couvert de leurs manteaux; c'étoient, je crois, M. Mullins & M. Wierley, qui étoient ſi fort attachés à ma couſine.

Dans ce petit eſpace, dit M. Mullins en conſidérant le cercueil, ſont renfermées toutes les perfections humaines. M. Wierley ne pouvant réſiſter à ſon affliction, a été obligé de ſortir de l'égliſe; & nous avons appris qu'il eſt très-mal.

On dit que M. Solmes étoit dans un coin de l'égliſe, enveloppé d'une redingotte, & qu'on l'a vu ſouvent eſſuyer ſes larmes; mais je ne l'ai point apperçu.

Un autre Gentilhomme y étoit auſſi *incognitò :* on n'y avoit point fait attention d'abord; mais la grande émotion qu'il a témoignée lorſqu'on a deſ-



cendu le corps, l'a fait reconnoître par M. Hickman, le digne ami de Miſs Howe.

Mes couſins Jean & Antoine Harlove ne vouloient point deſcendre dans le caveau qui renfermoit les corps de leurs ancêtres.

Miſs Harlove étoit vivement touchée; ſa conſcience & ſa tendreſſe déchiroient à la fois ſon cœur : elle vouloit deſcendre avec le corps de ſa chere ſœur, qu'elle appelloit ſon unique ſœur, mais ſon frere s'y eſt oppoſé. Ses yeux inondés de larmes ont ſuivi le cercueil juſqu'à ce qu'il ait entierement diſparu; alors elle s'eſt laiſſé aller ſur ſon ſiege & a été prête à s'évanouir.

J'ai accompagné le corps au fond du caveau, non-ſeulement pour me ſatisfaire moi-même, mais encore pour pouvoir vous aſſurer, vous, Monſieur, qui êtes l'exécuteur teſtamentaire, qu'elle a été, comme elle l'a demandé, enterrée aux pieds de ſon grand pere. Là j'ai laiſſé les reſtes de ma chere couſine, après avoir marqué ma place a côté de ſon cercueil.

A mon retour au château, je me





ſuis contenté d'envoyer faire mes complimens à la famille, & je me ſuis retiré dans ma chambre : je ne crains pas d'avouer qu'en y entrant, je n'ai pu m'empêcher de me livrer de nouveau à toute l'amertume de ma douleur.





---

## ARTICLE II.

*EXTRAIT du ſecond Chapitre de* Saadi.

JE vis un jour à l'entrée du temple de la Mecque un Derviche; il avoit le front attaché à la terre & il crioit à haute voix : ô Dieu miſéricordieux ! que peux-tu attendre de l'homme, de cette foible & vile créature ? Quoi que j'aie pu faire pour t'honorer, quoique j'aie conſacré tous mes momens à ton culte, je viens te demander pardon de ne t'avoir pas aſſez honoré. Les Eſclaves exigent la récompenſe de leurs ſervices, les Marchands le prix de leurs marchandiſes; mais moi, grand Dieu, j'apporte dans ton temple l'eſpérance & non le droit d'obtenir. Mes prieres continuelles & ferventes, mon exacte obéiſſance à ta loi, mes jeûnes, mes ſermons, mes macérations, qu'eſt-ce que toutes ces choſes peuvent mériter de toi ? Traite-moi comme il eſt digne de toi de traiter ta créature, ne me traite pas comme ta créature le mérite.

Quel que ſoit ton arrêt, ô grand Dieu, je l'attends le front proſterné ſur le pavé de ton temple, & je bénirai ta volonté. Un Derviche peu éloigné de celui-ci baiſoit fréquemment la terre & crioit de tems en tems à haute voix : grand Dieu ! ne te ſouviendras-tu pas de ton ſerviteur qui ne t'a jamais oublié ? Un Laboureur étoit entr'eux ; il avoit la tête panchée ſur la poitrine, & de tems en tems il ſoupiroit, en diſant à-demi-voix : grand Dieu ! pardonne-moi mes fautes ; & pour récompenſer le peu de bien que j'ai pu faire, donne-moi la force de faire le bien.

J'ai vu des Religieux me dire qu'il ne falloit pas contriſter l'ame de ſon ennemi. J'ai vu un ſage, dans la cabane duquel un voleur étoit entré pendant la nuit : celui-ci ne trouva rien ; le ſage ſe leva & lui donna la natte ſur laquelle il étoit couché. Il ne faut pas, dit-il, qu'un coupable ait un chagrin de plus.

Un Molak étoit à la table du Roi ; il mangea fort peu & rendit à Dieu de longues actions de graces, après leſquels le Roi lui donna de l'argent & le congédia. Le Molak en rentrant



chez lui, dit à ſon Eſclave : va me chercher à manger, je veux des mets excellens. Eh quoi, lui dit l'Eſclave ! n'avez-vous pas dîné au palais ? Apprends, lui dit le Molak, que je ſuis à la table des grands pour prier, & dans ma cellule pour manger.

Je vis chez un grand Seigneur fort riche pluſieurs Molaks qui lui donnoient des louanges exagérées. Il leur dit : vous louez celui qui ſe connoît, & vous l'affligez ; vous vantez le plumage du paon, mais il voit ſes pieds & il ſoupire. Tenez, dit-il, en leur donnant une ſomme conſidérable, recevez cet argent, & je vous en donnerai davantage, ſi vous ne me louez plus. Ils prirent l'argent & ne louerent plus le grand Seigneur.

Je rencontrai un jour au bord de la mer un Religieux qu'un tygre avoit à-demi dévoré ; il étoit prêt d'expirer & ſouffroit beaucoup. Grand Dieu, diſoit-il ! je te rends graces de n'être accablé que de douleurs, & non de remords.

Un Roi demandoit à un Religieux : vous occupez-vous de moi quelque-





fois ? Oui, dit le Religieux, lorſque j'oublie Dieu.

Des Solitaires avoient volé une caravanne ; les Marchands les conjuroient les larmes aux yeux de leur laiſſer du moins de quoi continuer le voyage : les Solitaires furent inexorables. Le ſage Lockman étoit alors parmi eux, & un des Marchands lui dit : eſt-ce ainſi que vous inſtruiſez ces hommes pervers? Je ne les inſtruis pas, dit Lockman ; que feroient-ils de la ſageſſe ? Et que faites-vous donc avec les méchans ? Je cherche, dit Lockman à découvrir comment ils le ſont devenus.

La miſéricorde divine avoit conduit un homme vicieux dans une ſociété de Religieux dont les mœurs étoient ſaintes & pures ; il fut touché de leurs vertus, il ne tarda pas à les imiter & à perdre ſes anciennes habitudes : il devint juſte, ſobre, patient, laborieux & bienfaiſant ; on ne pouvoit nier ſes œuvres, mais on leur donnoit des motifs odieux ; on vantoit ſes bonnes actions, & on mépriſoit ſa perſonne ; on vouloit toujours le juger par ce



qu'il avoit été, & non par ce qu'il étoit devenu. Cette injuſtice le pénétroit de douleur, il répandit ſes larmes dans le ſein d'un vieux Solitaire plus juſte & plus humain que les autres. O mon fils ! lui dit le vieillard, tu vaux mieux que ta réputation, rends graces à Dieu. Heureux celui qui peut dire : mes ennemis & mes rivaux cenſurent en moi des vices que je n'ai pas ! Que t'importe, ſi tu es bon, que les hommes te pourſuivent & même te puniſſent comme méchant? N'as-tu pas pour te conſoler, deux témoins éclairés de tes actions ? Dieu & ta conſcience.

Je diſois un jour à un vénérable vieillard : Menehedin m'accuſe de me livrer à la débauche, & cette accuſation me fait rougir. Mon fils, me dit le vieillard, fais-le rougir de ta pudeur & de ta vertu.

Un Roi mourut ſans laiſſer d'héritiers, & par ſon teſtament il donna ſa couronne à celui qui après ſa mort entreroit le premier dans la ville : un pauvre Santon parut aux portes lorſque le Roi venoit d'expirer, & il fut couronné. Il eut à ſoutenir des guerres inteſtines & étrangeres, à ranimer le

commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts & à pourvoir à la subsistance de son peuple; il étoit rempli de soins & dévoré d'inquiétudes. Un de ses compagnons vint le voir & lui dit : graces soient rendues au Dieu incomparable & tout-puissant qui vous a élevé à un si haut degré de gloire & de puissance ! Ah mon ami, lui dit le Roi ! au lieu de rendre graces à Dieu de mon élevation, demande-lui pour moi le courage & la patience; plains-moi, au lieu de me féliciter; dans mon ancien état je ne souffrois que de mes besoins, & je souffre aujourd'hui des besoins de chacun de mes sujets.

Un homme avoit quitté la société des Derviches & s'étoit retiré dans celle des sages : quelle différence, lui disois-je un jour, trouvez-vous entre un sage & un Derviche ? Il me répondit : tous deux traversent un grand fleuve à la nage avec plusieurs de leurs freres; le Derviche s'écarte de la troupe pour nager plus commodément & arriver seul au rivage : le sage au contraire nage avec la troupe & tend quelquefois la main à ses freres.



Un jeune homme s'étoit enyvré, & un Derviche lui reprocha sa faute avec amertume. Il falloit ne pas t'appercevoir de ma faute, lui dit le jeune homme, il falloit du moins la taire. O toi qui prétends à la perfection, apprends d'abord à être indulgent, & apprends ensuite à cacher que tu as de l'indulgence.

Un Santon prioit un Roi de punir un homme qui lui avoit dit des injures : tu manques à ta regle, lui dit le Roi; elle t'ordonne le pardon des offenses & la patience.

Un homme aveugle avoit une femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un Médecin offrit à l'aveugle de lui rendre la vue, il ne voulut pas y consentir : je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma femme, & cet amour me rend heureux. Homme de Dieu, réponds-moi, lequel importe le plus à l'homme, le bonheur ou la connoissance de la vérité ?

O Saadi ! pardonne à l'homme inutile; remplis ton cœur du délicieux sentiment de la bienveillance, & il s'en répandra quelque partie sur l'hom-





me trompé & sur l'homme trompeur. Pardonne au vice même; ne lui dois-tu pas l'exercice de quelque vertu ?

Le fils de Nourshivan vit un jour un sage qui avoit les yeux & les bras levés vers le ciel & le visage tourné du côté de l'Orient; il faisoit à Dieu cette priere : O grand Dieu ! ayez pitié des méchans; car vous avez tout fait pour les bons, lorsque vous les avez fait bons.





## ARTICLE III.

*ESSAI analytique sur les facultés de l'ame, par* Charles Bonnet, &c. *A Coppenhague*, 1760.

NE regardera-t-on pas un nouvel Essai sur la nature de l'ame, sur ses facultés & sur ses opérations, comme une entreprise téméraire ou superflue ? Depuis Platon, & même avant ce Philosophe, jusques à nos modernes Métaphysiciens, l'on a tant médité, tant écrit, & l'on est encore si éloigné de découvrir ce mystere voilé aux yeux de notre intelligence, qu'il semble que l'on devroit être las de travailler sur un sujet qui se refuse à tous les efforts de notre curiosité : d'ailleurs quelle est l'utilité d'une pareille recherche ? En devient-on meilleur ? En est-on plus savant ? Et quand on seroit venu à bout de tirer une partie du voile qui nous cache la maniere dont l'ame reçoit les impressions, & dont elle agit elle-même sur l'organe; ou que l'on auroit pénétré dans la nature même des deux

substances réunies, n'y auroit-il pas du danger à révéler ce secret à des yeux trop peu clairvoyans pour appercevoir le point qui les sépare, & en bien sentir les différences?

Ces objections, fussent-elles poussées beaucoup plus loin, ne sauroient porter sur l'ouvrage que vient de publier M. Bonnet, sous le titre modeste d'*Essai analytique sur les facultés de l'ame*, pourvu toutefois qu'on le lise jusqu'au bout, qu'on cherche à l'entendre, & qu'on n'en juge qu'après l'avoir lu. C'est ici le fruit des réflexions d'un homme sage, d'un vrai Philosophe qui a porté dans la Métaphysique ce même esprit d'observation qui l'avoit guidé dans l'étude de la Physique. Il entreprend aujourd'hui d'étudier l'homme sur l'expérience & sur les faits: il sait distinguer ce qui est caché à nos foibles regards d'avec ce qui peut être apperçu: il s'attache à la méchanique de nos idées: il les suit dans l'instrument qui sert à leur formation, à leurs rapports, à leur enchaînement; sans porter ses regards trop avant dans le sanctuaire de l'ame, où il sait très-bien qu'il ne lui est pas plus permis de pénétrer qu'à



tant de grands hommes qui l'ont précédé, il part d'un point dont tous les Philosophes doivent convenir aujourd'hui; c'est que nos idées tirent leur origine des sens: il observe ce qui se passe dans l'organe, lorsqu'il transmet à l'ame l'impression des objets: il cherche à découvrir les rapports qui lient les fibres sensibles, les résultats de ces rapports: il voit que c'est sur des rapports ou des déterminations propres aux différens êtres, que le génie observateur peut s'exercer: il y trouve des faits qu'il sait combiner, comparer & décomposer jusques dans leurs moindres parties, pour les examiner séparément, les rapprocher ensuite, y découvrir les points qui les unissent; en un mot, il analyse tout ce qui tient au physique de nos idées, pour en tirer des conséquences immédiates, qui deviennent pour lui des principes à la lueur desquels, & sans autre guide, il a tenté de pénétrer dans le labyrinthe ténébreux de notre être. Il ne se flatte pas d'avoir atteint le vrai d'une maniere complette; c'est beaucoup, suivant lui, s'il a saisi le vraisemblable: mais c'est assez, si en nous communi-



quant ses observations, il donne quelque étendue à nos connoissances sur les opérations de notre ame. Il y a plus: quand M. Bonnet se borneroit à nous entretenir d'objets déja connus, ou de découvertes faites avant lui; si, en suivant la méthode analytique, il nous trace une route sûre, & nous assigne des bornes au-delà desquelles nous ne devons point à son exemple chercher à pénétrer, l'Auteur se sera rendu plus utile qu'il ne le croit lui-même.

L'Auteur va jusques à prévenir les conséquences dangereuses que l'on pourroit tirer, non d'un systême (car il n'en forme point), mais d'une analyse qui pourra paroître enveloppée aux esprits superficiels. Il demande qu'elle soit étudiée. Il sent qu'il a eu à traiter des matieres délicates qui touchent à une infinité de choses qu'il respecte autant que qui que ce soit au monde. Il s'agit ici de recherches philosophiques, sur lesquelles il est permis de s'éloigner des opinions reçues, si on les croit contraires à ce que l'amour de la vérité nous fait découvrir. La religion n'y est point intéressée: ceux qui l'aiment & la respectent autant



que l'Auteur, ne doivent pas la confondre ni la mêler avec ce qui n'est point elle. Quels que soient nos systêmes sur les opérations & les facultés de l'ame, la morale chrétienne sera toujours la route du bonheur; l'homme sera toujours doué d'un entendement pour connoître cette route, & d'une volonté pour la suivre. Les dogmes qui appuyent cette morale n'en reposeront pas moins sur des faits dont la certitude est au-dessus des vains efforts des incrédules. Après un tel aveu, l'Auteur devroit-il craindre des conséquences odieuses qui n'appartiennent en rien à ses principes, auxquels il demande seulement qu'on veuille bien ne pas donner plus d'étendue qu'ils n'en ont réellement. Il n'offre ses méditations qu'aux personnes assez éclairées pour les suivre & les approfondir, & en même tems assez sages pour ne point aller au-delà. Heureux s'il a pu les instruire sur un sujet qui, quoique de simple spéculation (il faut en convenir), devient d'autant plus intéressant, que nous n'avons pas de desir plus utile que celui de connoître avec quelque sûreté ce que l'on peut

découvrir dans l'économie de notre être.

Nous oſons donner l'extrait d'un Livre qu'il eſt difficile d'abréger ſans faire quelque tort à la clarté & à l'ordre qui en font le merite : c'eſt une chaîne d'idées, dont il eſt impoſſible d'ôter un ſeul anneau, ſans que le tout ne ſouffre de ce retranchement. Nous ſuivrons donc l'Auteur dans ſa marche : nous tâcherons même de ne rien omettre d'intéreſſant, & nous ne dirons rien que l'Auteur ne puiſſe avouer. Ne quittons pas encore la Préface qui ſert d'introduction à ſon ouvrage.

M. Bonnet s'attend bien à eſſuyer l'objection qu'on a coutume de faire contre tous les Livres qui traitent de l'ame. Nous ne connoiſſons point dit-on, & nous ne connoîtrons jamais les deux ſubſtances de l'union deſquelles l'homme eſt formé. Nous ignorons le ſecret de cette union. Votre analyſe ne nous apprendra pas comment le mouvement d'une fibre produit une idée, ni comment à l'occaſion d'une idée il s'excite un mouvement dans une fibre. Nous ne connoiſſons pas, il eſt vrai, l'eſſence réelle des deux



ſubſtances : auſſi ne cherchons-nous pas ici à la connoître : mais s'enſuit-il que nous ne connoiſſions rien de ce qui appartient à l'ame & au corps. Ces ſubſtances ne nous ſont connues que dans leurs rapports à nos facultés : or ces rapports, ſous leſquels elles ſe montrent aux différens êtres, ſont réels : ils découlent de l'eſſence même des ſubſtances combinées avec celle des êtres qui les apperçoivent. Je puis affirmer qu'il eſt hors de moi quelque choſe qui me donne l'idée d'étendue ſolide : ces attributs de la matiere, l'étendue, la ſolidité, qui me ſont connus, ſont des effets. Je les obſerve, quoique j'en ignore les cauſes. Il peut y avoir d'autres effets dont je ne ſoupçonne pas même l'exiſtence, mais que je ſuis aſſuré n'être point oppoſés à ceux qui me ſont connus. Si je trouve au-dedans de moi des choſes qui renferment une oppoſition évidente avec les attributs de la matiere que je connois, je puis affirmer que ces choſes ne découlent pas de quelque autre attribut ſecret, mais qu'elles ſont les effets d'une cauſe très-diſtincte de la matiere. De-là ces facultés, que je reconnois



m'appartenir, parce que je les exerce à chaque inſtant, & que j'ai une conſcience claire de mes propres perceptions. Ces facultés, telles que l'entendement, la volonté, la liberté, ſont des attributs d'un ſujet qui ne m'eſt pas mieux connu que la matiere ; ce ſont des effets dont j'ignore la cauſe, mais dont cependant je ne puis pas révoquer en doute l'exiſtence : ce ſeroit douter de la mienne propre. Je puis donc raiſonner, & raiſonner juſte ſur les facultés de mon ame, & ignorer entiérement l'eſſence de cette ame. Je puis diſtinguer ces facultés, comme les propriétés de la matiere : je puis les définir, étudier leurs liaiſons, leur développement, leurs opérations, la maniere de les diriger, en tirer des conſéquences d'autant plus ſûres, que j'aurai mieux développé les faits. L'on voit donc par-là que la ſcience de l'ame, comme celle des corps, a un objet que l'on peut étudier & connoître, & qu'elle repoſe également ſur l'obſervation & l'expérience.

L'on dit encore qu'il n'y a que la nature qui ſoit l'objet de l'expérience & de l'obſervation, que nos abſtrac-



tions ne ſont pas dans la nature, & qu'elles n'ont de réalité que dans notre entendement. Il n'exiſte point de matiere en général, cela eſt vrai, mais il exiſte une infinité de corps particuliers qui ont des déterminations communes ; d'où nous déduiſons, par la réflexion, la notion des attributs eſſentiels des corps, & nous donnons le nom de matiere à l'aſſemblage de ces attributs. Les corps particuliers ſont des modifications variées de la matiere. Entre ces modifications, l'organiſation tient le premier rang : nous nous attachons à y conſidérer les déterminations particulieres qu'y reçoivent les attributs eſſentiels, d'où réſultent des rapports plus ou moins ſenſibles à une fin commune. Plus l'on découvre d'unité & de variété dans ces rapports, d'utilité dans la fin, plus l'organiſation ſemble être parfaite. Telle eſt cette portion de matiere dont notre corps eſt formé. Elle tient par cinq points à la nature entiere. Ils forment une infinité de rapports qui tous ſervent à une fin commune, qui eſt de nous tranſmettre les impreſſions de tous les objets qui nous environnent. Ces ſens vont ſe réunir au cerveau,

ou du moins à une partie de ce viſcere qui ſemble deſtinée à être le centre de toutes les impreſſions ſenſibles, & le ſiége immédiat du ſentiment : ce n'eſt pas que ces impreſſions s'y confondent. Nous avons le ſentiment diſtinct de pluſieurs impreſſions ſimultanées : ce ſentiment eſt un & ſimple, & c'eſt lui qui conſtitue le *moi* en nous, bien différent de la matiere, ſur laquelle deux objets agiſſant à la fois, y excitent deux impulſions diſtinctes, & y occaſionnent un mouvement compoſé, qui eſt le produit des deux premiers, ſans être ni l'un ni l'autre ; d'où l'on conclut que le ſentiment très-clair & unique de ces deux impreſſions ne peut réſulter de ce mouvement compoſé, & que par conſéquent ce ſentiment du *moi* ne réſide pas dans la ſubſtance matérielle.

Il y a donc en nous quelque choſe qui n'eſt pas matiere, à quoi appartiennent le ſentiment & la penſée ; ce quelque choſe eſt l'ame ou la ſubſtance immatérielle. Voilà donc deux ſubſtances qui ne nous offrent rien de commun, & qui cependant ſont unies. L'homme réſulte de leur union : c'eſt



là tout ce que nous en ſavons ; en pourrions-nous ſavoir davantage ? L'ame ne connoît que par le miniſtere des ſens, & comment des ſens matériels lui donneroient-ils la perception d'elle-même ? Elle ne voit auſſi la matiere qu'à travers un milieu : elle n'en juge que dans le rapport à ſes ſens. Ainſi nous ne voyons par-tout que des effets, des réſultats ; & les principes, le *comment*, reſtent pour nous dans l'obſcurité. Mais faut-il donc renoncer à toute eſpece de recherches ſur l'économie de notre être ? J'ignore comment le mouvement de certaines fibres de mon cerveau produit des idées dans mon ame : mais je ſais très-bien que je n'ai des idées qu'enſuite de ces mouvemens. Je raiſonne donc ſur ces fibres & ſur leurs mouvemens : je les regarde comme des ſignes naturels, des idées ; j'étudie ces ſignes & les réſultats de leurs combinaiſons : j'analyſe les mouvemens des fibres ſenſibles, l'eſpece de ces fibres, l'ordre dans lequel elles ſont ébranlées, les rapports, les liaiſons que l'on conçoit entr'elles, les effets qu'y opere l'action plus ou moins répétée des objets ; tout cela bien analyſé, don-



nera l'ordre de la génération des idées dans notre ame.

D'un autre côté, cette ame agit ; elle a des deſirs : ce ſont autant d'actes qui ſont que je la regarde, avec raiſon, comme une force qui s'applique à un ſujet. Ce ſujet ne peut être autre que les fibres ſenſibles, puiſque d'un certain deſir, d'une certaine volonté, réſulte une augmentation de mouvement dans certaines fibres. L'on ne cherche pas à pénétrer ici comment l'ame agit : mais l'on obſerve ce qui réſulte de ſon action ſur les fibres ; l'on déduit des faits obſervés, les principes ; & ſans s'arrêter, ni prendre parti entre les différens ſyſtêmes qui cherchent à expliquer l'union de l'ame & du corps, l'on s'en tient au fait ou à ce qui paroît l'être, c'eſt-à-dire, à l'influence phyſique.

Tel eſt le but & le plan de cet ouvrage : l'analyſe de notre Auteur ne roule pas, comme on le voit, ſur un objet chimérique, ou qui ſoit au-deſſus de la portée de nos obſervations & de nos connoiſſances. Il opere ſur un être dont toutes les facultés ſont mixtes, & liées d'une maniere



ſi intime, qu'il n'eſt pas impoſſible que des eſprits, ou peu capables d'attention & d'abſtraction, ou mal préparés, ne prêtent à l'une des ſubſtances, ce qui n'appartient qu'à l'autre, ou ne confondent leurs conſéquences particulieres avec les principes de l'Auteur. L'homme pour être compoſé de fibres qui influent ſur la formation des idées dans l'ame, n'en eſt pas moins ſpirituel ni moins parfait dans ſon genre : il n'en poſſede pas moins un entendement, une volonté : il n'en eſt pas moins en état de les cultiver & de parvenir par-là au bonheur. Sa vertu perdroit-elle de ſon prix, parce qu'il ſera prouvé qu'elle tient en partie à certaines fibres du cerveau ? Parce que l'homme eſt en partie matiere, en ſera-t-il moins appellé à l'immortalité ? Et puiſqu'une analyſe telle que celle que l'on trouve ici (du jeu des fibres du cerveau) nous apprend que nous ne pouvons attribuer à la matiere tous les phénomenes que nous découvrons dans l'homme, n'en conclurons-nous pas avec l'Auteur l'exiſtence ſpirituelle de l'ame & ſa ſupériorité ſur la matiere ? Nous pourrions dès-à-préſent renvoyer le Lec-

teur à ce qu'il trouvera dans le Chapitre vingt-quatrieme ſur la perſonalité de notre individu, où l'Auteur tire de ſes principes, des armes pour combattre & détruire les idées peu philoſophiques des Matérialiſtes: mais nous croyons que l'on ſentira mieux la force de ſes raiſonnemens & la juſteſſe de ſes conſéquences, en les laiſſant dans la place que l'ordre naturel leur donne. Nous ne manquerons pas de les faire valoir, en faiſant néanmoins parler l'Auteur lui-même le plus ſouvent qu'il nous ſera poſſible.

Les cinq premiers Chapitres ne ſont que les préliminaires de l'analyſe qui doit ſuivre : ce ſont des réflexions générales ſur la nature de l'homme, ſur l'exiſtence des deux ſubſtances dont il eſt le compoſé, ſur leur union & leur influence réciproque, ſur leurs propriétés & leurs rapports. L'on y donne le deſſein de cet ouvrage, dans la vue de tout ſimplifier, ce qu'on ne peut trop faire ſur un ſujet auſſi compoſé. On n'entreprend pas de conſidérer ce qui arrive chez un homme fait, environné de mille objets qu'il peut contempler, ni même chez un enfant dont



les ſens ſont bien vîte ouverts à un grand nombre de ſenſations; mais l'on recourt à une fiction qui a ſon fondement dans la nature. L'on introduit un homme, ou plutôt une eſpece de ſtatue, dont tous les ſens ſont en bon état, mais qui n'en a fait encore aucun uſage. L'on ſuppoſe que l'on a le pouvoir de mettre en liberté les ſens de cette ſtatue animée, dans l'ordre, le tems, & de la maniere qu'il plaît à l'Auteur; qu'il peut offrir ſucceſſivement à chaque ſens, & enſuite à différens ſens à la fois, les objets propres à les affecter. L'on cherche ce qui doit réſulter de ces impreſſions : l'on ſuit ainſi le développement de l'ame de cet homme-ſtatue : l'on analyſe ſes facultés, ſes propriétés, & le réſultat de leurs rapports, pour l'élever par degrés au rang d'être penſant.

L'idée de cet ouvrage avoit été conçue long-tems avant que le *Traité des Senſations* de M. l'Abbé de Condillac eût paru : c'eſt une même ſtatue que l'on anime ; c'eſt un même plan : mais l'exécution en eſt différente ; & en rendant juſtice à la métaphyſique du





*Traité des Senſations*, l'on ſe flatte d'être allé beaucoup plus loin, & d'y être parvenu par une marche plus liée & plus ſuivie.

Nous ſommes capables de penſer. Les idées ne nous viennent que par les ſens : l'ame n'agit que par l'intervention du corps; elle eſt modifiée par ſes impulſions, & ſéparée de lui, elle ne peut avoir aucune idée de ſes opérations : voilà les prémiſſes d'où l'on part : l'homme que l'on introduit n'eſt qu'une véritable ſtatue organiſée, qui n'a point ſenti encore, mais qui eſt prête à éprouver & les effets de cette liaiſon intime que les ſens ont avec l'ame, & l'empire que celle-ci exerce à ſon tour ſur les organes des ſens. Tels ſont les fondemens de l'édifice que notre Auteur ſe propoſe d'élever.

Une premiere obſervation fait découvrir dans les nerfs un des principaux inſtrumens de l'union. L'expérience fait voir que l'ame ne ſent & ne ſe meut qu'à l'aide de ces nerfs. L'anatomie nous inſtruit que les nerfs tirent leur origine du cerveau, & ſe répandent de-là dans toutes les régions du corps. L'origine des nerfs a fait



placer l'ame dans le cerveau : l'on eſt allé même juſqu'à décider que le corps calleux étoit l'organe immédiat du ſentiment. Quoi qu'il en ſoit, l'on ſe contente ici de dire que l'ame eſt préſente au cerveau, & par-là à ſon corps, d'une maniere que l'on ne peut définir.

Les nerfs ſont moux : ils ne ſont pas tendus comme les cordes d'un inſtrument, ce qui ſemble porter à admettre dans les nerfs un fluide, dont la ſubtilité & la mobilité approcheroient de celle de la lumiere : ce ſeroit une eſpece de feu électrique, ou un feu élémentaire, ou un compoſé d'eſprits animaux, au moyen duquel on expliqueroit aſſez bien la célérité avec laquelle les impreſſions ſe communiquent à l'ame, & celle avec laquelle l'ame exécute tant d'opérations différentes.

Nous avons cinq ſens qui forment cinq claſſes de ſenſations, ſubdiviſées en un nombre infini de genres & d'eſpeces. Il y aura donc dans les nerfs & dans les eſprits qui tiennent aux nerfs, une diverſité relative à celle que nous obſervons dans nos ſenſations : il doit y avoir, par exemple, des eſprits ou

des fibres à l'uniſſon des ſept couleurs, comme il y en a à l'uniſſon des ſept tons. Le genre nerveux étant l'organe des ſenſations, ſa mobilité déterminera le plus ou le moins de vivacité des impreſſions, & celle-ci, le degré d'activité de l'ame.

Voilà à-peu-près les préliminaires de l'analyſe de notre Auteur, qu'il appelle, à l'imitation des Géometres, les *données* ſur leſquelles il doit opérer.

*La ſuite pour le volume prochain.*





## ARTICLE IV.

*LA Soirée d'hiver. Par feu M. le Baron de* Cronegk

O la plus belle & la plus aimable des ſaiſons, aimable printems ! reviens, ranime la nature & mes chants ! Nos bois languiſſans t'attendent ; un vaſte ſilence eſt répandu ſur nos campagnes. L'hiver qui déploie encore ſa puiſſance par des tempêtes, retient le villageois empriſonné dans ſa cabane enfumée. Le voyageur tranſi de froid, s'efforce de gagner d'un pas rapide l'aſyle d'un foyer ruſtique. Je vois là-bas du milieu de cette forêt dépouillée le pin majeſtueux porter juſques dans les nues qui deſcendent aux approches de la nuit, ſa tête couverte de glaçons. Que l'univers eſt morne !

Hélas ! ( ô ſouvenir trop doux ) c'eſt ici même que le printems, lorſqu'il ſourioit à nos contrées, faiſoit de ces campagnes ſilencieuſes un jardin de délices; c'eſt ici que la roſe nouvelle couronnoit mon front; c'eſt ici que l'écho retentiſſoit du nom de Chloé.





Eſt-ce encore là ce bois ? Eſt-ce encore ce même arbre ſous lequel tant de fois pendant les ardeurs du midi, bercé par d'aimables ſonges, au doux murmure du ruiſſeau voiſin, je m'endormois d'un ſommeil qu'aucun ſouci ne troubloit ? Eſt-ce encore là cet arbre autour duquel j'ai vu ſi ſouvent, pendant les heures paiſibles de la nuit, danſer les Dryades légeres, vêtues de robes d'une blancheur éblouiſſante ? C'eſt le même arbre ! Oui, je reconnois encore ſur ſa fidelle écorce les traces du nom de Chloé.

Aujourd'hui, renfermé de nouveau dans l'enceinte bruyante de la ville, je cherche en vain le repos ; jamais je ne puis être ſeul, jamais je ne peux me dérober au monde & à ſes embarras.... les ſoucis me ſuivent juſqu'au fond de mon alcove. Les ſots me perſécutent, tantôt leur amitié, tantôt leur haine me pourſuit ſans relâche. Mon feu poétique s'éteint. Je n'ai à moi que les inſtans où ſeul & ſans témoins, à la clarté d'une lampe nocturne, tandis que tout dort autour de moi, je puis, éloigné de tous les humains, réfléchir & me retrouver dans



moi-même, affranchi de cette diſſipation, piege ſi ſouvent funeſte à l'eſprit, qui lui perſuade preſque, mais ſans jamais le convaincre, qu'elle le rend heureux.

Bonheur ſi rarement tranquille, & qui échappe dès l'inſtant qu'on veut le goûter.

Ici je contemple en riant les ſcenes bigarrées de la vie humaine, les Virgiles du bon ton, les Mécenes de la vieille Cour, les ſavans qui le plus ſouvent ne s'entendent pas eux-mêmes, & les tartuffes qu'anime une ſainte colere contre la paiſible vertu, & les charmes fardés des belles qu'ont admirées nos peres, & qui, à ce qu'on m'a dit, étoient dès-lors diſtinguées par le nom de *belles*. En un mot je vois d'un œil calme l'orgueil, l'eſpérance, la fortune, toutes les illuſions & toutes les miſeres de la vie. Le ſort peut opprimer à ſon gré le ſage. Celui qui penſe & ſent noblement, peut toujours être heureux par lui-même. Les chants de triomphe des ſots étourdiſſent, il eſt vrai, ton oreille, mais c'eſt en vain : celui qui s'en laiſſeroit abattre, ne ſeroit déja plus un

ſage. Le Ciel veille pour nous ; que les ſots triomphent à leur gré. Un cœur bas n'a jamais connu de véritables plaiſirs.

O ſageſſe ! apprends-moi à vivre ſeul & content. O nuit ! environne-moi de tes ombres ſacrées, cache-moi à ce monde qui ne connoît point le mérite, qui inſulte orgueilleuſement aux ſages & donne à un fat le nom d'*aimable*. Dans ce réduit, où mon tranquille foyer étincele pendant les heures tardives de la nuit, ſouvent la Muſe qui accorde ma lyre, vient elle-même me viſiter.

O jeune homme, dit-elle avec douceur, & je vois ſes boucles flottantes tomber en ondes brunes ſur ſon col d'albâtre : mon cœur s'éleve en la contemplant. Dans mon extaſe j'entends déja réſonner ſes accens, avant même qu'elle ait commencé à chanter ; le ſon de ſa voix argentine porte le calme dans mon ſein. « O jeune homme ! » quelles plaintes abaiſſent ton cœur ? » Après les jours de trouble viennent » les jours de joie & de ſérénité. La » légion des vents ne ſouleve pas tou- » jours les flots tumultueux ; le deſtin



» n'opprimera pas ſans ceſſe la vertu. » Foibles mortels ! vous donnez ſou- » vent aux châtimens du Ciel le nom » de *bonheur*. Hircan s'enrichit, ſon » avarice devient ſa punition. Serpile » en devenant pauvre, devient grand, » car il devient vertueux. Apprends à » ſéparer le vrai bonheur d'avec un » faux eclat ; apprends, avant de te » plaindre, à connoître le bonheur & » le malheur.

» Vous autres, Poëtes, vous vous » plaignez ſans ceſſe & vous inſultez » à votre patrie. L'Allemagne manque » d'un Mécene pour vous, il vous » manque un Sylla. *O ſi des chants al- » lemands charmoient l'oreille de nos » Princes ! O ſi Dreſde, Vienne & » Prague eſtimoient un bon Poëte !* » bientôt alors l'Allemagne ſe verroit » inondée d'un déluge d'Ecrivail- » leurs, auxquels la crainte du ridicule » ſert encore de digue. Criſpin, cet » eſclave de la mode, qui rend hom- » mage à toute eſpece de ſottiſe, & » dont l'orgueil ſtupide inſulte main- » tenant à la Poéſie, Criſpin rimeroit, & » ne ſeroit-il pas pire qu'auparavant ? » Le plus inſupportable des ſots eſt un





» ſot bel eſprit. Un perſifflage imper- » tinent prendroit la place des penſées, » & une légion de Hunolds & de Han- » kes aſſailliroit le Parnaſſe. La Pro- » vidence eſt juſte....un Poëte bien payé » écrit toujours mal.

» Pourſuis, jeune homme, & ſois » fidele à mes leçons ; ne te laiſſe trou- » bler ni par la jalouſie des petits au- » teurs, ni par le mépris des ſots ; » écris, mais avec ſageſſe ; ſuis la trace » des anciens. Que ton eſprit ne ſoit » que le ſentiment ; que ton art ne » ſoit que la nature. Ton cœur, s'il » penſe avec nobleſſe, donnera une » ame à toutes tes paroles, & tu peux » à ton choix employer ou négliger la » rime. Que tes expreſſions ſoient cor- » rectes, mais ſans contrainte ; faciles, » mais pures ; fortes, mais non d'une » audace fanatique : ce ne ſont pas » ſeulement les mots, ce ſont les idées » vives, enflammées & cependant » toujours naturelles, qui font re- » connoître le Poëte. Que le carmin » & la ceruſe rehauſſent les attraits » de Phryné : une jeune fille vraiment » belle eſt belle ſans fard. Celui qui » n'a jamais ſenti cette flamme qui



» fait les Poëtes, celui-là ſeul orne & » ajuſte ſon ſtyle, comme un élégant » ajuſte ſa chevelure. L'art & le tra- » vail ne charment pas toujours la » poſtérité. Correge, dont les Gra- » ces conduiſirent la main, ſouvent » dans ſa beauté négligée plaît davan- » tage par ſa touche de Maître, que » Vanderwerf par ſon beau fini. Un Poë- » te plus riche du côté de l'art que du côté » de l'invention, écrit comme Baſſan » peignoit ; il reſte toujours ſemblable à » lui-même & ne peint que lui ſeul. » Un autre deſſine vigoureuſement, » mais tout ce qu'il peint eſt roide & » outré.

» Un très-grand critique peut être » un très-petit Poëte, ſavant comme » Golzius & dur comme Floris. Suis » la nature, non celle que nous a » peinte Oſtade, mais cette nature » dans les yeux de laquelle rayonne le » génie & le ſublime. Le grand Ra- » phaël avoit d'abord ſuivi des traces » étrangeres, ſa maniere étoit ſeche ; » il ſuivit la nature, & bientôt il la » ſurpaſſa. Apprends de ſes tableaux » à eſquiſſer d'un pinceau libre & » ferme la nature & les mœurs.

» Ce n'eſt point aſſez encore ; ce n'eſt pas ſeulement par ſon eſprit, c'eſt par ſa vie qu'un Poëte doit inſtruire. Apprends des Poëtes de l'ancienne Rome à t'élever par des hardieſſes heureuſes ; apprends d'eux comment il faut écrire ; apprends des ſages comment il faut vivre. Sois ſage, c'eſt le premier devoir de l'homme. Celui qui nuit par ſon exemple, ne ſera point utile par ſes leçons. Vois ſans t'émouvoir les caprices du vulgaire qui ne ceſſe d'inſulter aux Poëtes. A quoi ſert la ſcience, lorſqu'elle n'éleve pas le cœur ? Que ta gloire ſoit dans la vertu, ô mon ami ! Tout le monde ne peut pas être un grand auteur, eh bien ſois un grand homme : tout homme peut l'être, s'il eſt vraiment vertueux. Le héros qui voit l'univers ſe courber devant lui, ne le ſera pas, s'il oublie dans ſa fortune le vrai but de l'humanité, ſi, maître du monde entier, il eſt eſclave au fond de ſon cœur. Sois donc vraiment grand.

» Un eſſain de critiques furieux peut inſulter à la ſageſſe tranquille,



ils peuvent outrager moi & mon Poëte : je te protégerai, moi. Et qui eſt-ce qui t'outrage ? Une foule mépriſable que la mort va faire diſparoître & dont il ne reſtera rien. Un Cherile t'inſulte ; mais lorſque nos derniers neveux liront tes écrits, qui ſe doutera que Cherile ait exiſté ?

» O mon ami ! celui qui aime la véritable vertu, ne meurt pas tout entier. Le nom de Gellert rayonne de ſon propre éclat ; & tandis que les génies à venir le nommeront avec reſpect, le nom de*** ne leur ſera connu que comme une injure. Si jamais tes chants généreux n'ont été conſacrés au vice agréable, & ſi ta vie a éte vertueuſe comme tes écrits, ſi jamais ton encens n'a brûlé pour les ſots, même couronnés, je te donnerai ma lyre qu'Apollon m'a confiée, je ſoufflerai dans ton ame ce feu qui rend un Poëte immortel, & que Klopſtock a ſenti ; moi-même je répandrai des roſes ſur ta tombe. Un jour le voyageur l'honorera par un doux frémiſſement, ou entendra



pendant les nuits les Nymphes gémir à l'entour.

» Et quand même ce monde ne ſe ſouviendroit plus de toi ni de tes chants, ô mon ami ! l'on ne ſent rien quand on n'eſt que pouſſiere. Ils n'ont pas été véritablement grands, tous ceux que nous louons dans notre erreur ; & la poſtérité ne connoît pas tous ceux qui ont été véritablement grands.

» Un pareil ſouhait n'eſt-il pas même trop petit pour un ſage ? Il ſe connoît, c'eſt aſſez ; il peut ſe tenir lieu de la poſtérité. Et que ſera cette poſtérité ? Elle tirera ſon origine de nous, elle ſera ſemblable à nous : & que ſommes-nous ? Des foux. Mortels, enorgueilliſſez-vous de ce que vous ne vous connoiſſez pas vous-mêmes & de ce que vous donnez à chaque eſpece de folie le nom de *ſageſſe*.

» Le Ciel connoît ſeul quelle ſera après votre mort la folie régnante. Jean de Saxe n'eſt plus à la mode, il y a été, & qui ſait ſi dans les tems à venir quelque critique ne



s'aviſera pas encore de l'encenſer ? Aucun ſiecle n'a été ſi ſtupide, ſi profondément plongé dans les tenebres, où l'on ne ſe ſoit écrié : voici l'âge d'or ! voici le tems de la gloire ! nous avons fait les plus grands progrès : oui, les ſiecles paſſés n'ont jamais penſé ſi finement. L'envie nous inſulte, il eſt vrai, l'on écrit contre nous des ſatyres, l'on nous ſiffle, mais patience, nous en appellons : la poſtérité nous jugera, elle qui poſſede le bon goût. Ainſi crioit jadis Pradon, ainſi crie encore Stentor.

» Celui-là ſeul qui vit avec nobleſſe, peut écrire bien & noblement ; mais qui n'écrit que pour être célebre, ne le ſera preſque jamais. Ce n'eſt ni l'écrivain qui compoſe rapidement & ſans peine & que la moitié de l'Allemagne exalte, ni celui que vantent les nations voiſines, qui eſt à mes yeux un grand homme. Celui qui eſt utile à ſes concitoyens, qui répand la vertu en amuſant, qui penſe beaucoup, écrit peu & n'inſtruit que par ſes actions, celui-là, dût-il n'être encenſé par aucun Poëte,

» ſera aux yeux du Ciel & aux miens » plus que Voltaire. La modeſtie eſt » inſéparable du véritable génie. Le » ſage reſte ſage, dût-il n'être connu » de perſonne. Les foux ſont la ma- » tiere dont la Providence a formé » tantôt les Philoſophes, tantôt les » Héros. La vraie gloire eſt ſouvent » plus cachée que nous ne le penſons. » Un ſage eſt trop grand pour paroître » grand à la terre ».





## ARTICLE V.

*DE l'Orgueil national, ſecond extrait.*

MONSIEUR Zimmermann développe dans la ſeconde partie de ſon ouvrage la réflexion par laquelle nous avons terminé l'extrait que nous avons donné de la premiere. L'orgueil, dit-il, n'eſt pas toujours un vice. Ce ſentiment eſt ſuſceptible de pluſieurs modifications : il devient le germe des plus grandes choſes, lorſque nous le devons à la connoiſſance de notre propre merite. Une ame qui ſe méconnoît & s'ignore, eſt incapable de s'élever à des actions ſublimes. Si on ne s'eſtime pas ſoi-même, pourra-t-on jamais parvenir à ſe rendre digne de l'eſtime publique ?

La pierre de touche de l'orgueil légitime, pourſuit notre Auteur, c'eſt la ſenſation que font ſur nous les talens d'autrui. En concevoir de la jalouſie, c'eſt expoſer au grand jour la crainte d'être effacé. Le vrai mérite



exclud la baſſe envie, & ne fait naître que l'émulation, ſentiment ſi néceſſaire au progrès du bien. Il n'appartient qu'aux talens médiocres de redouter ce qui porte l'empreinte de la ſupériorité. Après avoir établi ces principes, M. Zimmermann les étend du particulier au général.

Une nation qui tire toute ſa gloire du rôle qu'ont joué ſes ancêtres ſur la ſcène du monde, & qui ſe repoſe ſur la ſtérile réminiſcence de ſon antique ſplendeur, s'attire le même mépris qu'un Noble dont tout le mérite conſiſte à pouvoir nommer d'illuſtres ayeux. Les titres ne ſont rien, s'ils ne ſont juſtifiés, animés par l'émulation.

Thucidide fait dire aux Corinthiens: «Vos peres ont marché à la vertu par » des chemins eſcarpés & pénibles : » ayez toujours leur exemple devant » les yeux : il ne faut pas perdre au » ſein de l'opulence & d'une lâche oi- » ſiveté, ce que vous ont acquis le » travail & la pauvreté ».

Telle fut chez les Grecs la ſource des actions & des vertus qui ont rendu cette nation ſi célebre. La ſtatue d'Harmodius ou d'Ariſtogiton réveilloit dans



l'ame des Athéniens l'horreur pour les tyrans, & la reconnoiſſance pour les défenſeurs de la liberté. Après une bataille on étaloit aux yeux du peuple les oſſemens de ceux qui avoient péri pour la patrie en combattant. On s'empreſſoit de couvrir de fleurs les reſtes de ces intrépides citoyens. Les mêmes honneurs étoient décernés au Soldat & au Général. On renouvelloit tous les ans ſa mémoire par des ſacrifices publics ; ſon nom paſſoit à la poſtérité, & ſa ſtatue étoit placée à côté de celles des Dieux. De quelle ardeur pour la gloire ne devoient pas bruler des ames toujours frappées par de ſemblables images? auſſi les Soldats faiſoient-ils de ces objets leur unique entretien avant la bataille : ils invoquoient les ames des citoyens morts pour la patrie, & croyoient combattre devant autant de Juges. Le même eſprit anima les Romains, & leur valut l'empire du monde. Les Arabes, les Tartares, les Scythes, ne furent redoutables que parce qu'ils ſe tranſmettoient ſucceſſivement un amour inviolable pour la liberté, pour les coutumes & pour la religion de leurs peres. Odin, le Dieu des Scythes, compoſa ſon code

sur les inclinations qu'il connoissoit à ce peuple : il n'attacha l'immortalité qu'à la pratique des vertus guerrieres: pour y parvenir, il falloit mourir les armes à la main, & le moment qui devoit décider de l'éternité bienheureuse ou malheureuse, dépendoit tellement de l'effusion du sang, qu'un malade avant d'expirer étoit tenu de se faire une blessure pour paroître ensanglanté devant les Dieux. Les peuples de la Scandinavie se croyoient obligés de marcher par des routes de sang pour arriver au suprême degré du bonheur & de la volupté. On voit, disent leurs Poëtes, on voit nos guerriers dans la mêlée, percés du trait mortel, tomber, rire & mourir. Lorbruese, un Roi du Nord, s'écrie : quel champ de plaisir s'ouvre à mes yeux ! je meurs ; j'entends la voix d'Odin qui m'appelle : je le vois qui m'ouvre les portes de son palais. Des jeunes filles à moitié nues en sortent : des ceintures bleues relevent la blancheur de leurs seins : elles volent vers moi, & me présentent un breuvage délicieux dans le crâne sanglant de mes ennemis.

Chez les Goths la premiere des ver-



tus c'étoit la bravoue. Les femmes apprenoient à manier les armes. Un jeune homme trouvoit difficilement à se marier s'il n'avoit donné des preuves éclatantes de courage. Le fils du Roi ne pouvoit refuser de se battre avec un paysan. La religion ordonnoit ces combats singuliers, & la victoire décidoit de l'innocence. Les Huns éclatoient en transports furieux au récit des actions de leurs ancêtres, & les vieillards répandoient des larmes, quand l'âge ayant épuisé leurs forces, ils n'avoient plus que les bras de leurs enfans à offrir pour la patrie. La vie n'est rien pour les habitans du Japon, & le suicide leur est plus familier qu'aux Anglois. A peine leurs enfans sont-ils nés, qu'on fait retentir à leurs oreilles des cris de guerre & des chants de victoire. Dans les écoles on les oblige à transcrire les faits de leurs ayeux morts dans les combats ou de leurs propres mains. Est-il rien d'impossible pour un peuple chez qui de pareils sentimens, & l'orgueil qu'ils produisent, seront héréditaires? Voyons-en l'effet chez les Suisses, une poignée de pâtres leur acquiert la liberté. Le souvenir de ces pâtres les a fait



vaincre dans les combats les plus inégaux, & leur assure maintenant cette douce tranquillité qu'ils consacrent à cultiver les Sciences.

De ce genre d'orgueil, si utile au succès des armes, passons à celui qu'inspire la culture des Lettres & des Arts. Les Sciences ouvrent l'esprit : elles donnent du jeu à ses ressorts. Un homme éclairé entrevoit de loin les erreurs : il distingue d'un coup d'œil le préjugé. Quelque éblouissant qu'il soit, le faux ne peut le séduire. Semblable à un être céleste, il voit du haut du ciel les hommes tâtonner dans l'obscurité. Ce que nous disons des individus, il faut l'appliquer à toute nation qui compte une grande quantité de gens de mérite, & chez qui les esprits ont tous à-peu-près le même ton de supériorité. La gloire y est également partagée entre le héros qui défend sa patrie, & le savant qui l'éclaire. Les Grecs prononçoient avec le même enthousiasme & le même respect les noms de Lycurgue, d'Hippocrate, de Démocrite, d'Apelle, d'Hérodote, de Pindare, de Miltiade, de Thémistocle & d'Epaminondas. Ptolomée Philadelphe préféroit l'estime



l'estime des Savans à la gloire que ses ancêtres avoit fait consister à braver la puissance du tems par d'immenses pyramides. Les Athéniens faits prisonniers à la malheureuse entreprise de Nicias sur la Sicile, obtinrent la liberté de leurs nouveaux maîtres, en leur récitant des vers d'Euripide. Les beaux esprits de la Grece avoient une réputation si étendue qu'un Roi de Perse donnant audience aux Ambassadeurs Grecs, commença par leur demander comment se portoit Aristophane. Chez les Romains la même couronne ceignoit le front du Héros & du Poëte. Virgile lisoit ses vers au maître du monde, & quand sa voix s'affoiblissoit, le Ministre d'Etat prenoit le Livre & lisoit à sa place. Auguste voulut qu'Horace fût son favori, & Horace osa refuser de l'être. Cet orgueil qu'inspirent les Arts & les Sciences n'a rien perdu de sa force parmi nous. En Angleterre ce n'est pas la place qui fait estimer l'homme : on méprise le Ministre d'Etat, s'il ne répond à l'opinion qu'on s'est faite de ses talens. Les Anglois vont fouiller dans les ténebres de l'indigence pour y déterrer le mérite. Leur

main hardie ose dépouiller le Grand, & flétrit à jamais toute gloire qui n'est point méritée. Ce peuple si jaloux de sa liberté oublie ses sectes, ses factions & ses haines, quand il s'agit de récompenser le savoir de ses citoyens. Pope étoit Catholique, titre que des préjugés invincibles rendoient odieux : il fut cependant le favori de sa nation, & son portrait se trouve dans presque toutes les maisons d'Angleterre. L'Eglise de Westmenster prouve à toute la terre combien les talens sont honorés par les Anglois.

Les François, avec autant de mérite & d'orgueil, n'ont pas le même enthousiasme : ils ne condamnent pas leurs Ecrivains satyriques au carcan ; mais on ne les voit pas dresser des statues aux Gens de Lettres. Ils ne fusillent point leurs Amiraux ; mais leurs Généraux ne sont point enterrés à Saint-Denis. Les Anglois portent tout à l'excès : ils punissent comme ils récompensent.

Quant à l'Italie, elle est à l'Europe ce que l'Egypte fut autrefois à tout l'univers. C'est aux Italiens que nous devons d'être sortis de la barbarie. On les



accuse de ne plus se ressembler depuis quelque tems, & il ne tient pas à certains Ecrivains que nous ne regardions aujourd'hui l'Italie entiere comme un vaste tombeau qui n'a que des cendres, des urnes, des ruines & des ombres à nous offrir. Quelle injustice ! la main des Michel-Ange & des Raphaël n'y anime plus à la vérité le marbre & la toile : mais les Mathématiques, la Physique, l'Histoire naturelle, la Médecine, en un mot les Sciences, y sont cultivées avec autant de zele & de succès qu'en France & qu'en Angleterre.

En France les Lettres & les Arts n'ont rien perdu de l'éclat dont ils brilloient au temps de Louis XIV. Il n'est pas vrai que le goût y soit affoibli, & l'on ne sauroit douter que les Sciences n'y fassent de jour en jour de nouveaux progrès. L'art de penser y est devenu en quelque sorte vulgaire : les raisonnemens les plus abstraits y sont revêtus de toutes les graces du style. Les François embrassent tous les genres, & tous les genres semblent faits pour eux. Vous les voyez tour-à-tour mesurer les astres, & nous arracher des lar-





mes sur la Scène. En France un Savant est un homme : peut-être même les François tiennent-ils un peu trop aux foiblesses de l'humanité ; peut-être seroient-ils plus grands, si leur esprit ne recevoit trop facilement tous les plis que lui donne un sexe qui, tout séduisant qu'il est, ne devroit regner que sur les cœurs.

L'esprit de liberté peut créer & multiplier à l'infini les lumieres d'une nation. Nous parlons de cet esprit qui des ouvrages Anglois a passé dans l'ame des François. Ces derniers en ont quelquefois abusé : mais quelle utilité n'en retireroit-on pas, si l'on savoit s'interdire des écarts dangereux, & se borner à tracer aux hommes des vérités utiles ? Un Ecrivain devroit toujours être le bienfaiteur de l'humanité.

Les Anglois regardent les François comme des esclaves, & cependant un François au pied même du thrône, est plus libre que cet Anglois qui le méprise. Je connois de ces héros : leur cœur est grand dans l'infortune : leurs yeux sont ouverts au milieu de l'obscurité, & leur bouche n'ira pas racheter par une bassesse les biens & les hon-



neurs qu'on leur arrache. Cet esprit de liberté est indépendant de la forme du gouvernement : c'est la Philosophie qui le donne, & la nation la plus respectable à cet égard n'est pas celle qui affiche la liberté, parce qu'elle est libre : mais celle qui en montre, & qui ne l'est pas. Concluons de tout ceci que l'état florissant des Arts & des Sciences en France, en Angleterre & en Italie, doit inspirer l'orgueil à chacun de ces peuples : en estimant ce qui est grand, on devient grand soi-même.

La forme du gouvernement a chez un peuple beaucoup d'influence sur les esprits. Quand un citoyen se croit heureux, son ame s'éleve, & il ne peut imaginer que le bonheur se trouve ailleurs que dans sa patrie. Mais ce sentiment ne sauroit être général chez le même peuple : il dépend du tempérament, de l'éducation & de la façon de penser. Une tête ardente desirera la démocratie. Un esprit sage, tranquille, vertueux, préfere l'aristocratie. Une ame ambitieuse, & qui sait se plier à tous les événemens, n'aime que la monarchie. Le véritable Philosophe envisage les choses d'un œil moins intéres-

ſé : il vit ſatisfait dans tous les gouvernemens modérés : il ſait qu'il n'en exiſte point, & qu'il ne ſauroit en exiſter d'aſſez bien conſtitués pour qu'on n'y ſurprenne aucun vice. C'eſt ſur-tout dans les Gouvernemens les plus ſages, dit un Politique Italien, que l'on voit le peuple gémir & ſe plaindre. La raiſon en eſt ſimple : on n'apperçoit que lentement & difficilement les grands biens qui réſultent des Loix & de l'adminiſtration : mais les petits inconvéniens qui en ſont inſéparables paroiſſent à découvert : le peuple les ſent & s'écrie.

M. Zimmermann n'eſt pas ſurpris de voir l'orgueil pouſſé à ſon plus haut période chez les Républicains. Rien de ſi fort que le ſentiment de la liberté : il éleve le cœur, il aggrandit l'eſprit. Un Républicain oſe dire ce qu'il penſe, & penſer tout ce qui tient à l'élévation. Dans une République l'éloquence eſt reſpectée, parce qu'elle trace le chemin des belles actions. La liberté étend ſon empire juſques ſur la Philoſophie ; & quand il s'agit de préſenter la vérité, elle s'y montre toute nue. Un autre avantage du Gouvernement



républicain, c'eſt l'égalité. De quels ſentimens d'horreurs & de mépris ne doit pas être rempli un citoyen libre à l'aſpect du deſpotiſme & du malheureux, qui gémit dans les fers de la tyrannie ? Le Deſpote, loin de régler ſes mœurs ſur les Loix, ne dicte des Loix que d'après ſes mœurs : il oſe tout, parce que rien ne l'empêche de faire ce qu'il veut. Cambiſe, ſucceſſeur de Cirus, vouloit épouſer ſa ſœur. Il demanda aux Juriſconſultes s'il n'y avoit aucune loi qui autoriſât ces ſortes de mariages. Ceux-ci ſe trouverent fort embarraſſés, & répondirent au Tyran qu'aucune loi à la vérité ne permettoit à un frere d'épouſer ſa ſœur ; mais qu'il y en avoit une fort ancienne qui donnoit au Souverain le pouvoir de faire tout ce qu'il vouloit. Voilà le code de tout Deſpote. Sourd au cri de la raiſon, de la juſtice & de l'humanité, il regarde tous ſes ſujets comme des êtres créés pour ſon amuſement : leurs gémiſſemens frappent ſes oreilles ſans que ſes entrailles de fer en ſoient émues : il dévore toute la ſubſtance de ſes peuples, & s'abreuve de leur ſang,







lui qui pour les rendre heureux devroit répandre tout le ſien. Muley Iſmaël, Empereur de Maroc, a prouvé à l'univers juſques où s'étend la cruauté d'un Deſpote : il tua de ſa propre main quarante mille de ſes ſujets. Il avoit une maniere bizarre de rendre la juſtice à ſon peuple. Un jour un de ſes Officiers vint ſe plaindre à lui que ſa femme, dans un tranſport de colere, l'avoit ſaiſi par la barbe. Comment une femme, s'écria l'Empereur ! cela mérite d'être puni, & ſur le champ, pour prévenir une récidive, il fait arracher un à un tous les poils de la barbe au malheureux Officier. Une autre fois il rencontre un payſan qui conduiſoit un troupeau de moutons : à qui ſont ces moutons, demanda l'Empereur ? Le payſan répondit humblement, *ils ſont à moi, ô Iſmaël, fils d'Elehim de la branche de Huſſan.* A toi, malheureux ! reprit l'Empereur ; je croyois pourtant être ſeul propriétaire de tout ce que poſſedent mes ſujets. A ces mots il tue le payſan d'un coup de ſabre, & partage les moutons parmi les ſoldats de ſa garde. Quand Muley donnoit



audience à un Ambaſſadeur étranger, il étoit à cheval dans une grande cour : ſes Officiers l'environnoient les pieds nuds, tremblans, proſternés le viſage contre terre, & à chaque parole que diſoit l'Empereur, ils s'écrioient tous : *grande eſt la ſageſſe de notre Maître : la voix de notre Maître eſt comme la voix d'un Ange du Ciel.* Sa Majeſté ne congédioit jamais les Ambaſſadeurs ſans leur montrer ſon adreſſe à faire voler les têtes, & c'eſt par cet exercice que finiſſoit la cérémonie.

Conſidérons maintenant l'orgueil dans les Monarchies.

Il s'en faut beaucoup que le ſujet d'un Monarque ſoit de nos jours un être miſérable. Les anciens ne connoiſſoient pas le ſyſtême modéré de nos Monarchies. Leurs Gouvernemens étoient ou républicains ou deſpotiques. Ils ne ſe doutoient pas *que l'on pût voir fleurir la liberté publique ſous l'ombrage ſacré du pouvoir monarchique* (a).

L'orgueil national dans une Monar-

---

(a) M. de Voltaire.

chie sera d'autant plus profond & plus étendu, que le Monarque sera plus puissant & plus chéri. Les années d'un Prince qui s'occupe des moyens de rendre ses sujets heureux, sont un printems toujours renaissant : l'éclat de son thrône brille comme un soleil dont la lumiere réfléchit du Roi sur le peuple, & qui du peuple remonte à sa source pour y puiser de nouveaux rayons.

Notre Auteur voudroit que pour autoriser l'orgueil de son peuple, un Monarque passât les premieres années de sa jeunesse à s'instruire comme un simple particulier; que dans l'âge où les passions remuent l'ame, il vît de près l'infortune, & qu'il employât le reste de sa vie à étudier l'art de regner. Egalement grand dans la guerre & dans la paix, le vrai Monarque, dit M. Zimmermann, gémit sur la nécessité où il est d'arracher son peuple au repos. En conduisant le soldat au combat, il l'exhorte & le plaint : il verse l'huile dans ses plaies, le visite dans sa tente, adoucit son agonie, illustre sa mémoire, le récompense dans sa femme & dans ses



enfans. Au milieu d'une bataille sanglante, s'il tient dans la main l'étendard de la mort, son œil attentif calcule les gouttes de sang qui se répandent pour son service, & combine la retraite en ordonnant les attaques, jusqu'à ce qu'enfin il donne la paix, parce qu'il la desire, & que plus grand par sa modération que par ses succès, il crie aux peuples épuisés : *c'en est assez*.

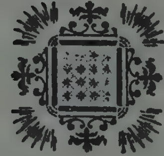
Il n'est point de François à qui ce portrait ne rappelle les exemples de clémence & d'humanité que notre auguste Souverain a donnés à toute l'Europe.

M. Zimmermann expose de nouveau les inconvéniens & les avantages de l'orgueil national : il observe que l'orgueil même qui naît de l'amour pour la patrie, est répréhensible lorsqu'il sort de ses justes bornes. Ce sentiment ne rompt en effet que trop souvent les liens par lesquels nous tenons aux devoirs réciproques de l'humanité. Un Japonois qui ose sourire à un Hollandois & lui rendre quelque service, est regardé par ses concitoyens comme un ennemi de la patrie.





L'Auteur après avoir jugé tous les genres d'orgueil en Philosophe, convient de l'utilité qu'en peut retirer le législateur. C'est à celui-ci à profiter des observations du premier, & ce n'est qu'à ce prix que, semblable à la Divinité, il fera naître le bien des entrailles du mal, & que du sein même du trouble, il tirera l'ordre & la tranquillité.





## ARTICLE V.

### *DESCRIPTION de la maniere dont on fait le papier au Japon avec l'écorce d'un arbre.*

LEs Japonois font leur papier de la maniere suivante, avec l'écorce du *morus papyrifera sativa* ou *vrai arbre de papier*. Les rejettons de cet arbre sont fort succulens; chaque année après la chûte des feuilles, ou dans le dixieme mois des Japonois, qui répond ordinairement à notre mois de décembre, on les coupe à la longueur d'environ trois pieds ou quelque chose de moins : on les lie en faisceaux, pour les faire bouillir dans de l'eau & des cendres. S'ils se desséchoient trop avant qu'on pût les faire bouillir, il faudroit les mettre tremper d'avance dans de l'eau commune pendant environ vingt-quatre heures. On lie fortement ensemble ces faisceaux ou fagots, & on les place debout dans une grande chaudiere qu'on doit avoir soin de bien couvrir. On les fait ensuite

bouillir juſqu'à ce que l'écorce ſe retire d'un pouce dans la longueur du bois; quand ces bâtons ont ſuffiſamment bouilli, il faut les ôter de l'eau & les expoſer à l'air, juſqu'à ce qu'ils ſoient entierement refroidis : alors on les fend en longueur pour en retirer l'écorce. On jette le bois qui n'eſt d'aucun uſage, mais on fait ſécher l'écorce & on la couvre ſoigneuſement, pour lui faire ſubir une autre préparation qui doit la rendre propre à la fabrication du papier. Cette préparation conſiſte à la purifier de nouveau & à la trier avec ſoin : pour cela on la fait tremper dans l'eau pendant trois ou quatre heures; & quand elle eſt amollie, on en ratiſſe la peau noire & la ſurface verte : on emploie à cet uſage un couteau appellé dans la langue du pays *kaadſi kuſaggi*, c'eſt-à-dire raſoir *kaadſi*. On ſépare en même tems la plus forte écorce qui eſt la croiſſance de l'année, de la plus mince qui couvre les plus jeunes branches : la premiere fait le papier le meilleur & le plus blanc, l'autre ſert pour le papier d'une qualité inférieure. S'il ſe trouve de l'écorce de plus d'une année,



mêlée avec le reſte, on la ſépare pareillement & on la met de côté pour le plus gros & le plus mauvais papier, ainſi que toutes les parties groſſieres & noueuſes & tout ce qui paroît défectueux & décoloré en la moindre choſe.

Quand l'écorce a été ſuffiſamment nettoyée, préparée & triée ſuivant ſes différens degrés de bonté, on la fait bouillir dans une leſſive claire. Si-tôt qu'elle commence à bouillonner, on la remue continuellement avec un fort roſeau & on remet de tems en tems autant de leſſive fraîche qu'il eſt néceſſaire pour réparer la diminution que cauſe l'évaporation. Il faut continuer de faire bouillir la matiere, juſqu'à ce qu'elle devienne aſſez tendre pour ſe diviſer en fibres & en particules, dès qu'on la touche légerement avec le doigt. Leur leſſive eſt faite avec toutes ſortes de cendres, de la maniere ſuivante : ils poſent deux pieces de bois en croix ſur une cuve & les couvrent de paille; ils mettent deſſus leurs cendres mouillées, & verſent par-deſſus de l'eau bouillante; cette eau, en coulant dans la cuve au-travers dela paille, s'impregne des particules ſalines



contenues dans les cendres, & forme ce qu'ils appellent leur leſſive.

Après avoir fait bouillir l'écorce comme je viens de le décrire, il faut la laver : cette opération eſt de grande conſéquence dans la fabrication du papier & demande beaucoup de jugement & d'attention. Si on ne lave point aſſez long-tems l'écorce, le papier ſera fort à la vérité & d'une bonne conſiſtance, mais groſſier & de peu de valeur : ſi au contraire on l'a lavé trop long-tems, on aura un papier plus blanc, mais qui ne pourra ſoutenir l'encre. On doit donc apporter le plus grand ſoin & les plus grandes précautions dans cette partie de la papeterie japonoiſe, & garder un milieu entre les deux extrémités. Le lavage ſe fait dans une riviere, en mettant l'écorce dans une eſpece de crible, au-travers duquel l'eau paſſe librement : ils l'agitent continuellement à force de bras, juſqu'à ce que la matiere ſoit délayée en un mucilage délicat. Pour la plus belle eſpece de papier, on doit répéter cette opération, mais il faut mettre l'écorce dans une piece de linge, en place de crible. Plus on continue le la-



vage, & plus l'écorce ſe diviſe; c'eſt pourquoi elle deviendroit ſi mince & ſi menue, qu'elle ſe perdroit par les trous du crible. Il faut en même tems achever de retirer tout ce qui reſte de nœuds & de particules dures & toutes les parties hétérogenes, & les mettre avec la plus groſſiere écorce pour le mauvais papier. Lorſque l'écorce a été aſſez lavée, on la met ſur une table de bois épaiſſe & bien unie, & on la bat avec des bâtons durs du bois *kuſnoki* : ce qui ſe fait ordinairement par deux ou trois perſonnes, juſqu'à ce qu'elle ſoit devenue aſſez fine & aſſez mince pour reſſembler à une pulpe de papier mouillé, qui, miſe dans l'eau, ſe diſſoudroit comme de la farine. On met l'écorce ainſi préparée dans un petit cuvier avec une infuſion de ris & une autre infuſion de la racine *oreni* qui eſt pareillement viſqueuſe & mucilagineuſe; ces trois ingrédiens joints enſemble, doivent être remués avec un roſeau foible & bien net, juſqu'à ce que le tout ſoit bien mêlé & converti en une ſubſtance liquide, homogene & d'une bonne conſiſtance. Cela réuſſit mieux dans un petit cuvier, mais il faut

tranſvaſer ce mêlange dans un autre plus grand, à-peu-près comme ceux qui ſont en uſage dans nos moulins à papier; on ôte de ce cuvier les feuilles une par une, ſur des moules faits de jonc, au lieu de fil d'archal, appellés *mys*. Il ne reſte plus maintenant que la façon particuliere de les faire ſécher. On les met en tas ſur une table couverte de deux nattes; on met entre chaque feuille un brin de jonc qui doit déborder par un bout, pour ſervir à les lever plus commodément & à les prendre chacune ſéparément. Chaque tas eſt couvert par une petite tablette ou planche de la même forme & de la même grandeur que le papier; on charge cette planche de poids foibles d'abord, de peur que les feuilles encore tendres & mouillées ne ſe joignent par une trop grande preſſion & ne ſe réduiſent en une ſeule maſſe: on augmente ces poids par degrés, pour exprimer toute l'eau contenue dans le papier. Le jour ſuivant on ôte les poids; & à l'aide du brin de jonc dont nous avons parlé, on leve les feuilles de papier l'une après l'autre, & on les applique avec la paume de



la main contre des planches un peu raboteuſes & travaillées exprès, où le papier s'attache facilement, à cauſe du peu d'humidité qu'il a conſervé. On l'expoſe de cette façon au ſoleil; & quand il eſt tout-à-fait ſec, on l'ôte & on l'arrange en tas, on en rogne les bords & on le garde pour s'en ſervir ou pour le vendre.

J'ai dit que l'infuſion de ris avec une légere agitation, eſt néceſſaire pour cette opération à cauſe de ſa couleur blanche & de ſa qualité graſſe & gluante; ce qui donne à la fois au papier une bonne conſiſtance & une blancheur agréable. La ſimple infuſion de fleur de ris ne fait pas le même effet, parce qu'elle n'a pas la même viſcoſité, qualité fort néceſſaire pour cet uſage. L'infuſion dont je parle ſe fait dans un pot de terre non verniſſé; on y met les grains de ris tremper dans de l'eau & on ſecoue le pot doucement d'abord, enſuite fortement, par degrés. Enfin on y remet de l'eau fraîche & on paſſe le tout par un linge; ce qui reſte doit ſubir de nouveau la même opération: on y remet de l'eau & on recommence toujours tant qu'il



reſte la moindre viſcoſité dans le ris. Le ris japonois, comme le plus blanc & le plus gras de toute l'Aſie, eſt le meilleur pour cet uſage.

Voici comme on fait l'infuſion de la racine *oreni*. On la pile ou on la coupe par petits morceaux & on la met dans de l'eau fraîche qui en une ſeule nuit devient mucilagineuſe & propre à l'emploi auquel on la deſtine, après avoir été paſſée au-travers d'un linge. Les différentes ſaiſons demandent une différente quantité d'eau pour l'infuſion de cette racine; on dit que tout l'art conſiſte à ſavoir bien fixer cette doſe: en été, quand la chaleur de l'air diſſout la gelée & la rend plus fluide, il en faut une plus grande quantité, & moins à proportion dans l'hiver & dans les tems froids. Trop de cette infuſion mêlée avec les autres ingrédiens, rendra le papier plus mince à proportion; trop peu au contraire le rendra trop épais: il en faut donc une quantité mitoyenne, pour faire du bon papier & d'une épaiſſeur convenable; en tout cas, en en prenant quelques feuilles, il eſt aiſé de voir ſi l'on a péché par l'une de ces extré-



mités. Au lieu de la racine *oreni* qui eſt quelquefois rare dans le commencement de l'été, les fabricans de papier employent un arbriſſeau rampant appellé *ſane kadſura*, dont les feuilles donnent beaucoup de mucilage, mais qui n'eſt pas ſi bon que celui de la racine *oreni*. J'ai parlé auſſi du *juncus ſativus* que les Japonois cultivent avec beaucoup de ſoin & d'induſtrie. Il croît haut, menu & fort; dans le pays on en fait des voiles & des nattes très-fines pour étendre ſur le plancher.

On a obſervé ci-deſſus qu'après avoir retiré les feuilles de papier de leurs moules, on les met en tas ſur une table couverte de deux nattes; ces deux nattes ſont de différente façon: celle de deſſous eſt plus groſſiere que celle de deſſus; celle-ci eſt mince & faite d'un jonc plus fin & plus menu; le tiſſu en doit être aſſez lâche pour que l'eau puiſſe aiſément paſſer au-travers, & aſſez fin pour ne laiſſer aucune impreſſion ſur le papier.

Le papier plus gros & propre à envelopper & à pluſieurs autres uſages, eſt fait avec l'écorce de l'arbriſſeau appellé *kadſe kadſura*, ſuivant la mé-

thode qu'on vient de décrire. Le papier du Japon est très-net & très-fort; on pourroit le tordre pour en faire des cordes. On fait à Siriga, l'une des villes les plus considérables du Japon & la capitale de la province du même nom, un papier fort & épais, plié & peint très-proprement, dont une piece suffit pour faire un habit complet. Il ressemble si fort à une étoffe de soie ou de laine, qu'il est aisé de s'y méprendre. A la Chine & à Tonquin on fait de coton & de bamboa un papier mince & net, qui a un œil jaunâtre. Les Siamois font leur papier de l'écorce de l'arbre qu'ils nomment *pliokkloi;* ils en ont deux especes, l'une blanche & l'autre noire, toutes les deux grossieres, rudes & simples, comme ils le sont eux-mêmes. Ils en forment des livres, en les pliant comme nos éventails; ils écrivent des deux côtés, non pas avec un pinceau, comme les nations plus policées qui sont plus avancées dans l'Orient, mais avec un stile grossier d'argile.

Voilà la description de la façon de faire du papier dans l'Orient, que le


savant Becmannus étoit si curieux de connoître, & sur laquelle il interrogeoit si ardemment les voyageurs. On voit par cette relation combien il se trompoit, en croyant qu'on le faisoit de coton, tandis que toutes les nations au-delà du Gange le font d'écorce d'arbre. Les peuples asiatiques qui sont en-deçà du Gange, excepté les noirs, habitans des parties les plus méridionales, font leur papier avec de vieux chiffons d'étoffe de coton; & leur méthode ne differe de celle qui est usitée en Europe, qu'en ce qu'elle est plus simple & que les instrumens dont ils se servent sont plus grossiers.







## ARTICLE VI.

*OPERE di Lodovico Ariosto*, &c.

SUR ce que nous venons d'apprendre qu'on prépare à Lucques une nouvelle édition de l'Arioste, nous n'avons pu nous empêcher de jetter quelques réflexions au sujet de l'*Orlando*, le chef-d'œuvre de ce Poëte.

Tous les Italiens ont unanimement regardé cet ouvrage comme un roman: mais les Italiens, ceux au moins de leurs critiques qui ont vu la Poésie en Philosophes, ne mettent aucune différence essentielle entre le roman & l'épopée. L'un & l'autre Poëme, dit le Tasse, se proposent les mêmes objets à imiter, les imitent de la même maniere, & avec le même instrument. La seule chose qui les distingue, c'est que le Poëme épique chante une seule action, ou plutôt plusieurs actions concentrées en une seule qui se ramifient, au lieu que le roman embrasse plusieurs actions de plusieurs personnages. Quant à nous autres François qui n'attachons pas


aux romans une idée aussi étendue que les Italiens, qui réduisons ce genre de composition aux seules fictions amoureuses, & qui loin de regarder le vers comme une partie qui leur soit essentielle, croyons au contraire qu'il leur est absolument étranger; de quel nom appellerons nous l'ouvrage de l'Arioste? Nous croyons qu'on peut & qu'on doit le mettre au rang des Poëmes épiques. L'Epopée, selon Aristote même, n'embrasse-t-elle pas tous les ouvrages mêlés de narration & d'action? Du reste nous connoissons trop le prix du tems pour entrer dans une discussion aussi frivole. Nous nous sommes élevés plus d'une fois contre ces Critiques superstitieux, qui toujours prêts à sacrifier leurs sensations aux préjugés par lesquels ils sont dominés, rejettent & proscrivent tout ouvrage qu'ils ne peuvent pas soumettre à leurs définitions étroites & gratuites. On donnera au Poëme de l'Arioste le nom que l'on voudra, ce Poëme n'en sera ni moins original ni moins intéressant. Nous en connoissons tous les défauts, & notre intention n'est pas de les justifier. A le prendre à la rigueur,

l'*Orlando* n'a ni commencement ni milieu ni fin ; on ne ſait quel en eſt le héros principal : auſſi la *diſcorde* des Sarraſins, qui en fait une des plus belles parties, eſt-elle moins fameuſe que celle qui s'eſt élevée entre les Champions de l'Arioſte. Chacun a pris la lance pour un héros différent : ceux-ci ſe ſont déclarés pour Roland : ceux-là pour Roger, d'autres enfin pour Aſtolphe : il n'y a pas dans ce poëme un ſeul épiſode qui naiſſe du fonds du ſujet ; le comique, & ſouvent un comique bas & obſcene, s'y trouve confondu avec le tragique & l'héroïque : il eſt plein de digreſſions inutiles & d'exagérations outrées ; l'interruption perpétuelle des narrations dont il eſt tiſſu, fatigue & impatiente. Mais tel eſt l'art, ou plutôt le bonheur de l'Arioſte, qu'il a ſçu répandre le charme ſur ſes négligences & même ſur ſes défauts. D'ailleurs qui donna jamais tant d'attraits & d'empire à la fiction ? Où trouver une imagination plus brillante & plus féconde, des idées plus neuves, des vers plus doux, plus élégans, plus faciles ? Ses rimes ſe reſſentent-elles jamais de la néceſſité de remplir les loix de la



verſification ? Ne paroiſſent-elles pas plutôt être nées avec la penſée même ? Comme il embellit tout ce qu'il touche ! comme les images & les comparaiſons qu'il emprunte des anciens, prennent entre ſes mains une nouvelle fraîcheur, un nouvel éclat ! avec quel art il prépare les prodiges ! avec quel ſuccès il réunit le vraiſemblable au merveilleux ! quel feu dans ſes deſcriptions ! quelle vérité dans ſes détails ! ah ! l'Arioſte eſt trop ſéduiſant, s'écrioit le célebre Martelli ; il eſt trop ſéduiſant : je n'ai jamais ouvert ſon Poëme, que je ne me viſſe contraint, par je ne ſais quel enchantement, de le lire d'un bout à l'autre ; & après l'avoir lu juſqu'à la fin, je tournai encore le feuillet pour voir s'il ne me reſtoit plus rien à lire. Ce Poëme a toujours fait les délices de la Nation Italienne. Le célebre Galilée le ſavoit par cœur. On le chante à la table des grands Seigneurs. Les gens de cabinet ſe délaſſent à réciter tantôt la folie de Roland, tantôt les plaintes d'Iſabelle, ou les emportemens de Mandricard, ou bien la trahiſon d'Olimpie, &c. Les ouvriers, les artiſans mêmes, perdent le ſentiment de la





peine & du travail en chantant les vers de l'Arioſte. L'Auteur ingénieux du *Ricciardetto*, pour venger l'Arioſte du mépris où certains pédans voudroient faire tomber ſon Poëme, parce que les regles de l'Epopée n'y ſont pas obſervées ; a imaginé une fable dont il nous a paru que nos jeunes Poëtes & nos vieux Critiques pourroient également profiter. Le roſſignol & le coucou, dit-il, ſe diſputerent un jour le prix du chant : le coucou prétendoit que le ſien étoit égal, naturel & meſuré ; & moi, diſoit le roſſignol, je ſoutiens que mon ramage l'emporte non-ſeulement ſur le tien, mais ſur celui de tous les oiſeaux. La diſpute s'aigrit, & les choſes ſeroient allées loin, ſi les deux parties n'étoient convenues de prendre un arbitre : elles prennent le vol, quand tout-à-coup, du haut des airs, elles apperçoivent au milieu d'un pré, un âne qui paiſſoit tranquillement. Les Dieux ſoyent loués, dit le coucou, ils nous offrent le meilleur Juge que nous puſſions trouver : regarde quelles oreilles ! Nos deux oiſeaux s'abattent, ſe perchent ſur les branches d'un jeune



arbriſſeau, & ſupplient l'âne de vouloir bien les entendre & les juger. Celui-ci plus ſenſible au beſoin de manger qu'à l'honneur de trancher du juge, leve gravement la tête, la laiſſe retomber, & ſecouant deux ou trois fois ſes longues oreilles, leur fait entendre que ce jour-là il ne donnoit point audience. Cependant on le prie avec tant d'inſtance & d'honnêteté, qu'enfin ayant ceſſé un moment de paître, levant la tête & dreſſant les oreilles, chantez, leur dit-il, & dépêchez-vous ; quand je vous aurai entendu, je vous dirai naturellement ce que je penſe. Le coucou s'empreſſa de débuter. Faites bien attention, ſeigneur juge, à la beauté de mon chant, & ſur-tout à l'art avec lequel je le compoſe : il dit, & tout de ſuite il enfle ſon goſier, ſe fait entendre cinq à ſix fois, ſecoue ſon plumage, & ſe taît. Le roſſignol, ſans recourir à aucun préambule, commence ſon ramage, & met tant de douceur, de mélodie & de variété dans ſes chants, qu'il attire tous les habitans des forêts d'alentour : il chantoit encore, lorſque le juge ennuyé de cette longue épreuve, ſe met à braire ;

& s'adressant au rossignol, il se peut, lui dit-il, que ton chant ait plus de grace que celui du coucou, mais celui du coucou *a bien plus de méthode.*

Revenons à l'Arioste : ce Poëte chante pêle & mêle des héros & des bouffons, des matrônes & des courtisanes, des paladins & des cabaretiers, en un mot il a voulu représenter dans un seul tableau des personnes de tout âge, de tout sexe & de toute condition, & personne n'a sçu mieux que lui varier ses tons, ses couleurs & ses formes selon les objets, les passions, les caracteres & les mœurs, qu'il avoit à peindre. On sent combien il est difficile de faire passer avec quelque succès dans notre langue, & sur-tout en vers, un ouvrage de cette nature.

L'Auteur très-connu du poëme sur la Peinture n'a pas craint de le tenter; & l'essai qu'il en a fait & dont il a bien voulu nous faire part, nous a paru très-heureux & très-digne d'être encouragé par le public. Il n'est pas douteux que les connoissances profondes & fines que M. Watelet a sur les Arts ne doivent le mettre en état de sentir & de rendre mieux que personne, non-



seulement les détails dans lesquels excelle l'Arioste & qui seuls dans la Poésie, ainsi que dans la Peinture, constituent la vérité ou plutôt l'évidence, mais encore les différences marquées & les nuances délicates qui se trouvent dans le nombre infini des tons & des formes dont le bisarre & charmant Auteur du *Roland* a fait usage. Aussi sa traduction retrace-t-elle merveilleusement l'original; on y trouve un caractere de liberté, d'aisance, de franchise & de gaieté qu'il est bien difficile de prêter à nos vers alexandrins, sur-tout lorsqu'à la gravité ou plutôt à la pesanteur qui leur est naturelle, se joint la nécessité de les faire servir à rendre les idées d'autrui. Ceux qui connoissent l'Arioste ( eh qui ne le connoît pas! ) en jugeront par les morceaux suivans.

Je chante les amans, les guerriers & les belles,
Je chante les combats que donnerent pour elles
Ces anciens Chevaliers valeureux & courtois,
Qui par des soins galans, par de fameux exploits,





Signalerent leur nom dans ces tems de vengeance,
Où les Maures armés ravagerent la France
Ils servoient les transports & l'orgueil irrité
D'Agramant, jeune Roi, qui lors s'étoit vanté
De venger, sans respect pour le titre suprême,
Le trépas d'un guerrier sur l'Empereur lui-même.
Du Paladin Roland je veux chanter aussi
Ce que personne encor n'a chanté jusqu'ici.
Hélas! il devint fou, ce Paladin si sage, &c.

Ne reconnoît-on pas là le ton naïf & cavalier de l'Arioste? Pour mieux faire sentir le prix de ce début, rapprochons le texte de la traduction.

*Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori*
*Le cortesie, l'audaci imprese io canto*
*Che furo al tempo, che passaro i Mori*
*D'Africa il mare, e in Francia nocquer tanto*
*Seguendo l'ire, e i giovenil furori*
*D'Agramante lor Re, che si die vanto*
*Di vindicar la morte di Trajano*
*Sopra Re Carlo, Imperator Romano.*

*Dirò d'Orlando in un medesmo tratto*
*Cosa non detta omai in prosa, nè in rima*



*Che per amor venne in furore, e matto*
*D'uom, che si saggio era stimato prima*, &c.

L'aventure de Ferragus, lorsqu'occupé à rattraper son casque tombé au fond de la riviere, il apperçoit Angelique, est contée avec la même exactitude & la même facilité.

Il reconnoît des traits dont il porte l'empreinte.
L'absence ni le tems, la pâleur ni la crainte
Ne peuvent déguiser Angelique à ses yeux;
Intrépide, galant & sans doute amoureux
Autant que ses rivaux, Ferragus de la belle
Se dispose à l'instant à venger la querelle :
Il ne se souvient plus, tant il est animé,
Que son casque lui manque; & se croyant armé,
Il tire son épée, & d'un ton plein d'audace
Il s'oppose à Renaud qui craint peu sa menace.
Déja depuis long-tems par différens combats
Ils avoient éprouvé la force de leurs bras.
Celui-ci fut cruel : dès qu'ils se rencontrerent,
La forêt retentit des coups qu'ils se porterent.
On vit voler au loin les armes en éclats,

Et chaque coup sembloit annoncer le trépas.
Ils signaloient ainsi leur terrible entrevue,
Quand le coursier fougueux que nous perdons de vue,
Aux efforts d'Angelique obéissant toujours,
Dans les bois & les champs lui cherchoit du secours.
Cependant nos guerriers sans aucun avantage
Avoient mis tous deux l'art & la force en usage.
Ils étoient l'un & l'autre adroits & vigoureux;
Ils ne se lassoient pas : lorsqu'enfin l'un des deux
S'arrête ; c'est Renaud. Moins occupé sans doute
Du succès du combat que de ce qu'il lui coute,
Tout entier à l'amour qui dispose de lui :
Quand nous combattrions, dit-il, tout aujourd'hui,
Quand tu vaincrois enfin, serois-je seul à plaindre?
Tous deux brûlés d'un feu que nous voulons éteindre,
Nous combattons en vain : le prix de nos combats,



Perdu pour le vainqueur, adresse ailleurs ses pas.
Si de nos différends Angelique est la source,
Ne vaudroit-il pas mieux l'arrêter dans sa course?
Alors en sa présence & pour des droits certains,
Nous pourrions par le fer décider nos destins.
Ferragus fut frappé de la juste éloquence
De l'amoureux Renaud, & contre l'apparence,
Leur combat fut suivi d'un si parfait accord,
Qu'oubliant sa colere & calmant son transport,
Le Sarrasin voulut que dans cette aventure
Son rival sans coursier partageât sa monture ;
Et Renauld de la croupe acceptant le secours,
On vit nos deux guerriers suivre ainsi leurs amours.
O de nos Chevaliers loyauté mémorable ! &c.

M. Wattelet traduit d'une maniere bien simple, bien douce & bien naturelle la comparaison que l'Arioste a empruntée de Catulle.

*La verginella è simile alla rosa*
*Ch'n bel giardin sù la nativa spina*





*Mentre sola, e sicura si riposa*
*Nè gregge, ne Pastor se le avvicina*
*L'aura soave, e l'alba rugiadosa*
*L'acqua, e la terra al suo favor s'inchina*
*Gioveni vaghi e donne innamorate*
*Amano averne seni, e tempie ornate.*

*Ma non si tosto dal materno stelo*
*Rimossa viene e dal suo ceppo verde*
*Che quanto avea da gli huomini e dal cielo*
*Favor, grazia, e bellezza, tutto perde*, &c.

Une vierge est semblable à la naissante rose
Qui dans un beau jardin sur l'épine est éclose.
L'aurore en s'éveillant l'arrose de ses pleurs,
Le zéphir rafraîchit l'émail de ses couleurs,
La terre la nourrit ; chaque élément partage
L'honneur de l'embellir & de lui rendre hommage.
Les troupeaux en paissant craignent de la toucher :
Elle fait les desirs de qui peut l'approcher.
Cependant le Berger, pour couronner sa tête,
Pour plaire à ses amours, en tente la conquête ;
La Bergere amoureuse en veut orner son sein,
Chacun veut la cueillr, on la moissonne enfin,
Elle se fane alors : & telle est une belle, &c.



Il est encore bien des morceaux que nous nous empresserions de rapporter, si nous ne craignions de sortir de notre objet : d'ailleurs ce n'est ici qu'une esquisse, mais à laquelle il seroit bien à desirer que l'Auteur voulût mettre la derniere main.



## ARTICLE VII.

DEI *Discorsi toscani del Dottore* Antonio Cocchi, *Medico ed Antiquario Cesareo, dedicati a Sua Excellenza la Signora Contessa d'Orford, parte prima. In Firenze appresso* Andræa Bonducci, 1761.

« PREMIERE partie des Discours toscans du Docteur *Cocchi*, &c. A Florence, chez *André Bonducci* ».

MONSIEUR Cocchi étoit un de ces hommes rares, nés pour l'honneur de la nature & de la raison. Ses connoissances n'étoient pas bornées à un seul objet; il embrassa toutes les Sciences, parce qu'il les avoit appréciées, non pas d'après l'opinion des génies médiocres & bornés, mais sur le plus ou moins de rapport qu'elles ont avec l'homme; parce qu'il étoit convaincu que les vérités qui seules peuvent remplir notre cœur & tranquilliser notre esprit, sont toutes étroitement unies entre elles.



Nous commencerons par extraire ou plutôt par traduire le premier des discours de ce Médecin célebre : il roule sur l'Anatomie; & la maniere dont l'Auteur y trace l'histoire & les avantages de cette Science, prouve combien la Philosophie & les Lettres répandent d'intérêt & de charmes sur tous les objets des connoissances humaines.

L'ANATOMIE est l'art de séparer adroitement & de mettre devant les yeux les parties qui constituent la structure du corps des animaux & principalement de l'homme. On comprend encore sous le nom d'*Anatomie* cette science ou cette somme de connoissances liées & certaines qui a pour objet d'examiner & de démontrer, au moyen de la dissection, les qualités sensibles de chacune des parties qui entrent dans la composition du corps humain, ainsi que la maniere dont elles sont enchaînées les unes aux autres.

Les connoissances accessibles à notre entendement se réduisent à trois classes : la connoissance des pensées, ou





la Métaphysique; celle des actions humaines, ou la Morale; & celle des choses matérielles, ou la Physique : c'est à cette derniere qu'appartient l'Anatomie. Mais comme indépendamment de la matiere & de la disposition des parties, on observe de plus dans le corps humain une force motrice dont la nature est inexplicable, l'Anatomie se borne à connoître la seule composition & abandonne aux autres Sciences l'examen du mouvement & de ce qui le produit, de sorte qu'elle est entierement séparée, comme l'a remarqué Erasistrate, du raisonnement méchanique sur les actions du corps humain : ce raisonnement constitue une autre partie de la Physique, qui s'appelle *Physiologie*, ou connoissance de l'économie animale.

L'Anatomie est encore plus distinguée de la Physiologie poétique, qui ne cherchant qu'à produire l'étonnement & la surprise, considere la grandeur des phénomenes; & loin d'en rechercher les causes & de chercher à les expliquer, les enveloppe dans les idées troubles & confuses de je ne sais quels agens pleins de volonté & de force.



Il ne faut pas non plus confondre avec l'Anatomie toutes ces vaines exclamations & ces pieux efforts de certains enthousiastes qui voudroient en faire le sujet de méditations théologiques. Le Physicien est convaincu que la vraie Anatomie a rempli tout son objet, lorsqu'elle a décrit d'une maniere simple & lumineuse la matiere, la figure, la grandeur, la situation & la connexion de toutes les parties qui paroissent dans le corps humain, soit au premier aspect, soit au moyen de la dissection. Elle se borne à réfléchir sur la correspondance, l'attitude & la proportion des parties entre elles; & pour saisir tous ces rapports, on n'a besoin que de la simple inspection.

D'après cette idée juste & précise de l'Anatomie, l'on sent que cette Science ne demande ni génie ni invention; l'ame s'y porte pour ainsi dire d'une maniere passive : toutes les connoissances qu'elle renferme dépendent uniquement de l'application suffisante des sens à chaque objet particulier.

Je sais, dit notre Auteur, que la nature des corps est telle qu'il ne nous

est pas possible de parvenir à la connoissance de leurs qualités originelles & premieres, non plus que de leurs affections méchaniques; mais nous pouvons nous assurer de la différence de leurs qualités sensibles, & cela suffit pour en avoir des idées claires & distinctes, quoiqu'imparfaites en elles-mêmes. Or cette connoissance, cette certitude physique est d'autant plus grande en Anatomie, qu'on y a ses matériaux sous les yeux & dans les mains; & quoiqu'elle ne soit pas absolue, mais relative, cependant, au moyen de l'enchaînement de ses propositions dépendantes, elle peut produire cette évidence qu'on appelle scientifique & démonstrative, pourvu toutefois qu'on procede méthodiquement & qu'on vérifie les phénomenes par des observations réitérées.

Les disputes qui se sont élevées parmi les plus célebres Anatomistes, semblent au premier coup-d'œil porter atteinte à la certitude de cette Science; mais pour peu qu'on examine de près le sujet de leurs différends, on s'appercevra sans peine que les uns ont décrit ce qu'ils avoient imaginé, bien



plus que ce qu'ils avoient observé; que les autres ont abusé des termes établis; que tantôt on a cherché les usages & les effets de quelque partie, ce qui sort des limites de l'Anatomie pure, ou qu'enfin on s'est disputé la gloire de quelque découverte, ce qui est du ressort de l'Histoire littéraire.

De la certitude sensible & démonstrative de l'Anatomie naît sa premiere & sa plus grande utilité, c'est-à-dire la découverte de la vérité, & conséquemment la destruction de l'ignorance & de l'erreur. L'homme ne sauroit prévoir distinctement le bien que peut produire dans une infinité d'occasions la découverte de quelque connoissance particuliere; cependant les parties de l'univers sont tellement unies entre elles, que les opinions fausses, dans quel genre que ce puisse être, sont toujours infiniment dangereuses; & rien ne contribue tant à diminuer la somme des erreurs, disoit le célebre Galilée, que de travailler simplement & sans autre intention à augmenter le nombre des vérités. Ici M. Cocchi, après avoir exposé l'objet de la Physique en général, s'éleve con-



tre Socrate qui le premier détourna les hommes de l'étude des vérités naturelles, pour les jetter dans des disputes de Morale & de Politique, dont il ne paroît pas en effet que la Politique & la Morale ayent retiré de grands avantages.

M. Cocchi prétend avec raison que la connoissance de cette partie intéressante de la Science naturelle, qui développe la méchanique entiere des animaux & de l'homme, suppose nécessairement celle de l'Anatomie; il fait voir que toutes les infirmités, même celles des humeurs, étant organiques & instrumentales, comme l'observa autrefois Erasistrate, & comme il est aisé de le démontrer aujourd'hui, il est impossible d'en connoître la nature, si l'on ne connoît la structure du corps humain; que toute la matiere étrangere ne peut apporter aucun changement méchanique dans l'état du malade, sans le concours des forces qui lui restent encore; que sans l'action des parties de notre organisation, il ne faut attendre aucun effet ni des alimens ni des remedes : d'où il conclud que l'Anatomie est absolument néces-



saire, non-seulement pour connoître les maladies, mais encore pour les guérir.

M. Cocchi s'énonce sans détour au sujet de la matiere des médicamens. Il n'est pas possible, dit-il, d'en avoir une connoissance absolue & générale, & celle dont se vante la pharmacie est imparfaite, trompeuse, dangereuse; il faut être sincere, ajoute-t-il, il est des maladies qui se guerissent d'elles-mêmes, il en est qui de leur nature sont incurables & triomphent de toute experience. Dans l'un & l'autre cas la médecine sera donc inutile : oui, sans doute, tant qu'on l'exercera comme l'exerce la populace des Médecins; il n'appartient qu'aux Anatomistes profonds de prononcer sainement sur le mal actuel, & d'en prévoir avec quelque certitude les évenemens. Aussi n'est-ce qu'à ceux des Médecins qui ont été versés dans l'anatomie que nous devons la methode admirable de guérir les maladies susceptibles de guerison avec peu de remedes, soit au moyen du seul regime, soit avec de l'eau de fontaine, soit seulement avec le tems, en soutenant la patience du malade

par des propos consolans & propres à lui inspirer de la confiance. Quant aux maladies incurables, il faut se contenter d'un prognostic raisonnable. Quoique ce procédé ne soit pas bien satisfaisant pour les personnes qu'il intéresse, c'est là cependant la fonction la plus difficile &, si l'on y fait bien attention, la plus importante du Médecin. Les connoissances anatomiques, réunies aux lumieres de la vraie Physique, servent encore merveilleusement à faire sentir combien ridicule & déraisonnable est la confiance qu'on a dans certains remedes inutiles & souvent dangereux; il est étonnant, il est inconcevable que dans les écrits de plusieurs grands hommes de l'antiquité & même de nos jours, on trouve tant de traces de cette foiblesse. Graces immortelles soient rendues aux Borelli, aux Redi & aux Bellini, qui ont délivré l'Art de la Médecine d'une aussi honteuse crédulité, & d'après lesquels l'Ecole toscane s'est bornée aux procédés simples, méchaniques & raisonnés, qui font aujourd'hui son caractere, & dont il seroit à souhaiter que les autres Ecoles voulussent toutes se rapprocher.



Mais, dira-t-on, l'Anatomie n'est pas aussi nécessaire au Médecin que vous le prétendez. Hippocrate, à en juger au moins par les écrits que nous avons sous son nom, n'étoit pas assurément un grand Anatomiste; & s'il faut s'en rapporter à Celse & à Gallien, les empyriques, ainsi que les méthodiques (*a*), regardoient les recherches anatomiques comme souverainement inutiles, & prétendoient qu'il suffisoit d'avoir une connoissance superficielle des principaux visceres. Enfin de nos jours même, un des plus grands Philosophes qui ayent jamais été, le célebre Locke, a fait un discours sur le peu d'utilité de l'Anatomie trop recherchée, quant à l'exercice de la Médecine (*b*).

(*a*) Sectes fameuses de Médecins chez les anciens.

(*b*) Le sentiment de Locke sur ces matieres sembleroit d'abord ne devoir pas être d'une grande autorité; mais M. Cocchi nous apprend que ce Philosophe a eu grande part aux ouvrages profonds du célebre Sydenham: il ajoute qu'il possede un volume considérable de ses écrits originaux sur la Médecine, où il est aisé de remarquer combien Locke étoit profond dans cette Science.



M. Cocchi réduit ces objections à ce simple raisonnement : les opérations de la vie & de la santé ont lieu dans des parties de nous-mêmes qui seront à jamais inaccessibles à nos sens, & sont produites par des mouvemens dépendans de certaines forces qu'il ne nous est pas possible de mesurer : en un mot, c'est dans les parties intérieures & insensibles, que la nature fait le mêlange & la séparation de nos liquides, & l'Anatomie ne connoît que les parties sensibles & superficielles. Or les maladies n'étant autre chose que les altérations de ces parties occultes, comment l'Anatomie pourra-t-elle en appercevoir les causes, & de quel secours sera-t-elle pour prévoir l'effet des remedes sur des sujets aussi cachés, aussi impénétrables?

Tout ce qu'on peut conclure de ces objections, c'est que dans l'impossibilité d'appercevoir le tout de la structure de notre corps, & de connoître les causes de ses mouvemens intérieurs, il n'y a aucun risque à négliger les parties mêmes de cette structure, que nous pouvons appercevoir & connoître.

A cela M. Cocchi répond qu'il est vrai



que l'Anatomie ne connoît ni la composition intrinseque & élémentaire des parties, ni la nature de la force qui les unit & les meut; que la cause des maux, que les anciens appelloient cachée, consiste à la vérité dans l'altération de la force motrice, & que cette force étant d'une nature incompréhensible, l'Anatomie ne peut être à cet égard d'aucune utilité pour la Médecine. Mais comme cette force produit ses effets dans des parties sensibles & connues, comme c'est dans l'altération de la structure & de la connexion totale de ces parties que consistent les causes véritables & méchaniques des maladies, peut-on nier que l'Anatomie ne présente alors à la Médecine les secours les plus puissans? Il seroit injuste de mesurer l'utilité d'un art sur les objets que par la nature des choses il ne sauroit obtenir : mais si au contraire on juge de l'importance de l'Anatomie par ce qu'elle connoît déja d'une maniere évidente, ne faudra-t-il pas conclure contre nos adversaires que loin d'abandonner cette science, on doit s'attacher à la perfectionner de plus en plus?

Il est incontestable qu'au moyen des connoissances que nous avons aujourd'hui de l'usage évident de certaines parties, ainsi que de leur structure, nous sommes en état d'établir le siege de plusieurs maladies, d'en prévoir les suites, & d'en diriger la cure avec beaucoup plus d'exactitude & de sûreté que ne le faisoient les anciens, qui n'avoient sur tous ces objets que des idées très-confuses. Jettez les yeux sur les plus fréquentes & les plus dangereuses des infirmités, celles qui offensent constamment la respiration & le mouvement du cœur; dans combien d'erreurs sont tombés ceux des anciens qui ont traité ces matieres, pour n'avoir pas connu la structure des poumons & de leurs vaisseaux aëriens, ainsi que de tous les organes particuliers du cœur?

J'avoue que l'expérience des remedes est nécessaire. La vie & la santé sont un bien si précieux, que tout ce qui peut y contribuer, doit être respecté & recueilli avec soin. Mais si vous n'avez recours à l'Anatomie, n'espérez pas qu'il vous soit possible de bien faire ces expériences; d'en tirer



des conclusions utiles, de dissiper les préjugés des esprits trop crédules, ni de distinguer enfin toutes les vérités qui ont trait au corps humain. Si l'observateur le plus exact & le plus profond qui ait jamais existé, le grand Hippocrate eût été plus versé dans les connoissances anatomiques, il auroit pu distinguer les symptômes étrangers & accidentels d'avec les signes essentiels & constans: il eût réduit ces derniers à certains genres, leur eût assigné des noms fixes, & nous en eût donné des idées distinctes & claires: il auroit résisté à la crédule simplicité du vulgaire, & se seroit peut-être abstenu de certains remedes qui ne sont nullement proportionnés aux fibres tendres & délicates du corps sur lequel ils doivent opérer. Aussi, j'ose le dire, les écrits de ce grand homme ne sauroient-ils être d'une grande utilité pour tous ceux qu'une longue étude de l'Anatomie & de la vraie Physiologie n'aura point mis en état de suppléer à ses défauts. Quant aux empiriques, aux méthodiques & à ceux de nos modernes qui ont regardé l'Anatomie comme une science dont les Mé-





decins pourroient très-bien se passer il faut croire que les circonstances & les temps ne leur ont pas permis sans doute de l'étudier; & comme il est naturel à l'homme de chercher à se consoler de son ignorance, le moyen le plus prompt & le plus aisé c'est sans contredit de se persuader qu'il est inutile de savoir ce qu'on ignore.

M. Cocchi passe aux avantages que la Chirurgie a retirés de l'Anatomie: Il n'est pas douteux que ce ne soit cette derniere science qui a rendu plus faciles, plus certaines & plus universelles une infinité d'opérations importantes, dont les unes n'ont jamais été ni traitées, ni imaginées par les anciens, & dont les autres avoient presque toujours des suites malheureuses.

Les anciens ont connu à la vérité l'opération de la pierre, & Celse en a donné la description: mais elle ne convenoit qu'aux enfans, & seulement dans les cas les plus faciles. Celle qui est aujourd'hui en usage, & qui a été faite pour la premiere fois à Rome il y a plus de deux cens ans, propre à tout âge & dans tous les cas, n'a été perfectionnée qu'au moyen de plusieurs



observations délicates, fondées sur la connoissance des parties du corps humain, ainsi que de l'application & de l'industrie des nations ultramontaines, qui ont su étendre & enrichir les sciences & les arts que leur ont transmis les Italiens.

C'est l'Anatomie qui nous a démontré que la compression violente & quelquefois cachée d'une très-petite partie des intestins, devoit être mise au nombre des plus cruelles maladies qui affligent la vie de l'homme. Il ne paroît pas que cette maladie entierement méchanique fût bien connue des anciens: aujourd'hui même la négligence du Médecin ou celle du malade la rend souvent mortelle.

Les avantages que les arts utiles à la société peuvent retirer de la connoissance du corps de l'homme & des autres animaux, sont innombrables, soit qu'il s'agisse de mesurer leurs forces par des conjectures sur la similitude & l'analogie des parties; soit qu'on veuille trouver le siege & la qualité de leurs liquides ou salutaires ou vénimeux, soit qu'on cherche à démêler l'artifice des divers instrumens dont

les a pourvus la nature.

Enfin c'eſt à l'application ingénieuſe de l'Anatomie, aux végétaux, que nous ſommes redevables de la diſpoſition méthodique & ſcientifique que les Botaniſtes modernes ont heureuſement introduite dans l'étude des plantes.

Tels ſont les avantages qui dans tous les tems & dans tous les lieux ont engagé les hommes à ſe ſervir de tous les moyens poſſibles pour acquérir la connoiſſance de l'Anatomie : mais ces moyens étoient malheureuſement dépendans de la différence des coutumes & des opinions populaires, de la ſituation des obſervateurs particuliers & des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvoient : car il faut avouer que cette belle & intéreſſante partie de la Phyſique a rencontré dans tous les tems des obſtacles difficiles à ſurmonter, & ſouvent même inſurmontables, quoiqu'uniquement fondés ſur des vûes intéreſſées ou ſur une aſſociation d'idées, qui de leur nature étoient diſtinctes & ſéparées.

Cette horreur pour le ſang, que nous obſervons encore aujourd'hui dans bien des perſonnes, étoit extrême



chez tous les peuples dont il nous reſte quelque connoiſſance. Soit que cette averſion prît ſa ſource dans le préjugé qui leur faiſoit regarder le ſang comme la ſubſtance même, ou du moins comme le ſiege propre de l'ame ; ſoit que les Légiſlateurs nourriſſent cette foibleſſe pour empêcher plus aiſément les hommes de ſe porter à l'homicide, il eſt certain que dans l'hiſtoire les crimes grands & petits, les opérations de la magie, & tout ce qu'il y a de plus propre à faire naître l'averſion & l'horreur, ſe trouve toujours accompagné de quelque effuſion de ſang. D'ailleurs l'opinion qui domina pendant pluſieurs ſiecles, & qui fut fortifiée par l'école délirante de Platon, que les ames ſans ceſſe errantes autour de leurs corps, tâchoient d'y rentrer, l'idée confuſe qu'on avoit de la putréfaction, l'ignorance univerſelle & profonde où l'on étoit ſur la génération des inſectes, enfin la méchanceté & l'envie qui caractériſent trop ſouvent les procédés des hommes, toutes ces raiſons nous font aiſément comprendre comment l'Anatomie a dû toujours trouver parmi le peuple les obſtacles les plus in-





vincibles, pendant que quelques Philoſophes, pénétrés de l'utilité de cette ſcience, ne négligeoient aucun des moyens qu'il leur étoit permis d'employer pour y faire quelques progrès.

Ce petit nombre d'hommes procéderent d'abord par analogie, & puiſerent leurs premieres connoiſſances dans le corps des animaux qu'ils ouvroient, ſoit dans les ſacrifices, ſoit pour s'en nourrir, ſoit enfin uniquement pour s'inſtruire ; d'où naquit l'Anatomie comparée ou la Zootomie : ils profiterent ſur-tout avec avidité des ouvertures caſuelles occaſionnées dans le corps humain par la violence de quelque cauſe extérieure, ce qui donna lieu à l'Anatomie *traumatique* (*a*) & fortuite, dont les anciens empirique ſont ſi ſouvent parlé.

Quelques Auteurs ont prétendu qu'il a été un temps où les hommes condamnés à mort étoient livrés aux Médecins qui, pour s'inſtruire dans l'Anatomie, les ouvroient tout vivans : mais cette opinion n'eſt point appuyée ſur des autorités ſuffiſantes.

(*a*) Du mot grec τραῦμα *plaie, bleſſure.*



Du reſte il ne faudroit pas être ſurpris que le deſir de s'inſtruire eût porté les anciens Médecins à des procédés ſemblables. La légiſlation ancienne regardoit comme une action indifférente la diſſection de quiconque n'étoit plus regardé comme membre de la ſociété civile, ou ſe trouvoit ſoumis à la puiſſance particuliere. De-là la permiſſion non-ſeulement d'expoſer, mais encore d'égorger les enfans qui ne faiſoient que de naître : permiſſion accordée aux meres mêmes, pourvu toutefois que leur groſſeſſe n'eût point été légitime ; le droit de vendre & de tuer les eſclaves & même les enfans adultes ; le droit également inhumain & ridicule de mettre en pieces le corps du débiteur qui ne payoit pas ; de-là enfin tous ces traits de barbarie & de férocité, qu'on trouve dans l'hiſtoire des Grecs & des Barbares, &, ce qu'il y a de plus incroyable, dans les loix mêmes de cette Ville qui après avoir étendu ſes conquêtes & perfectionné ſa légiſlation, entreprit de former de l'univers entier une ſeule patrie, & qui paſſant enfin ſous le joug de la Religion chrétienne, forma le ſyſtême

héroïque & jusqu'alors inoui d'une bienveillance également active & étendue à tout le genre humain.

C'est à la permission de disséquer dans les écoles publiques les cadavres des criminels, que l'Anatomie a dû ses principales découvertes, jusqu'à ce qu'enfin il fut permis d'ouvrir les personnes mortes de maladie. Ce moyen plus commode produisit les préparations embaumées & durables, les imitations en relief de cire colorée, les peintures & les dessins, en un mot les descriptions complettes, fidelles & beaucoup plus utiles & plus permanentes que toute autre représentation.

Tels sont les moyens dont l'Art anatomique a été plus ou moins pourvu dans les différens âges de la culture de l'esprit humain. Tout ce qui a précédé, relativement aux Sciences & aux Arts, la formation de la langue & de la Littérature grecque, demeure enséveli dans les plus profondes ténebres. Nous avons perdu le langage, les écrits & par conséquent les études de toutes les autres nations; nous pouvons seulement conjecturer que par-tout où ont regné les Mathématiques, les arts



du dessin & de la navigation; se sont trouvées en même tems toutes les connoissances utiles.

Le seul peuple dont les Grecs nous ayent transmis quelques connoissances, sont les Egyptiens; & les Savans disputent encore s'ils ont connu l'Anatomie. L'usage où l'on étoit en Egypte d'embaumer les cadavres, la multitude des personnes qui y exerçoient la Médecine, le goût qu'avoient pour cette Science les Grands & même les Rois & les Reines, le témoignage de Pline qui nous apprend que ces Rois amateurs coupoient en morceaux les cadavres pour découvrir les causes des maladies, voilà les raisons qu'on allegue pour prouver que les Egyptiens étoient excellens Anatomistes, avant la conquête d'Alexandre.

D'une autre part on sait que leur maniere d'embaumer les corps ne leur permettoit pas d'en manier & d'en contempler à loisir les parties intérieures, & que d'ailleurs la doctrine des matieres pures & impures faisoit partie de leur Religion.

La Chirurgie des Egyptiens étoit sans doute bien peu de chose, puis-





que, selon Hérodote, les douze plus habiles Chirurgiens qui fussent à la Cour de Darius, leur Souverain en Perse, ne furent point remettre à ce Monarque une simple luxation de pied, qu'un Chirurgien Italien, qui par hasard se trouvoit dans cette ville, lui remit sur le champ en perfection.

Diodore assure que l'ancienne Médecine des Egyptiens consistoit à se conformer dans tous les cas à certaines loix dont il n'étoit jamais permis de s'écarter le moins du monde : d'où l'on sent combien cet Art, uniquement exercé par les Prêtres qui ne manquerent pas de le mêler avec les absurdités de leur Religion, devoit être borné. D'ailleurs il n'y a pas lieu de croire que toutes ces loix touchant la Médecine fussent bien salutaires. Aristote, dans sa *Politique*, se moque avec raison de celle qui portoit que, dans toutes les infirmités, on ne devoit faire aucune sorte d'opération avant le quatrieme jour. Les Médecins Egyptiens ordonnoient trop souvent les purgatifs, les émétiques & les dietes austeres, même en tems de santé; ils prétendoient que toutes les maladies pro-



venoient des alimens : or tout cela s'accorde peu avec les vérités que nous ont révélées les observations anatomiques.

Quant à ce qu'on nous dit du goût que les Rois, les Reines & les Grands d'Egypte avoient pour la Médecine, il ne paroît pas que ce goût les eût conduits bien avant dans cette Science; & le mot de Pline ne semble devoir être appliqué qu'à ceux des Rois d'Egypte qui succéderent à Alexandre, parmi lesquels en effet il n'est pas impossible qu'il se soit trouvé quelqu'un qui par curiosité ait voulu assister à l'ouverture de quelque cadavre, faite pour y puiser des observations relatives à la Médecine.

On pourroit encore alléguer en faveur des Egyptiens le témoignage de Manethon (*a*) qui prétend qu'Atostis, second Roi de la premiere dynastie, étoit Médecin, & qu'il avoit écrit sur l'Anatomie; mais si l'on fait attention que Manethon suppose cinquante-six siecles d'intervalle entre le tems où il écrivoit & ce premier siecle qui, com-

(*a*) Voyez Eusebe.

me il le dit lui-même, touchoit au regne des demi-dieux, cette autorité ne sera pas d'un grand effet, & l'on sera plutôt porté à croire que Manethon n'avoit donné à l'Anatomie cette haute & noble antiquité, que pour faire sa cour à Ptolomée Philadelphe, à qui ce Prêtre Egyptien avoit dédié trois tomes de ses histoires, & qui cultivoit avec passion l'Anatomie & la Médecine.

Pour peu qu'on réfléchisse sur les mœurs des anciens Egyptiens, on se convaincra aisément qu'il étoit bien difficile que l'envie de découvrir les causes méchaniques du monde réel & palpable pût entrer dans des têtes superstitieuses & uniquement occupées de l'état des ames après la mort. L'expérience a démontré de nos jours qu'une attention forte & inquiete sur les objets insensibles subjugue presque toujours le goût des recherches physiques. Nous avons vu les célebres Stenon & Swammerdam renoncer tout-à-coup à leurs travaux anatomiques, au moment même qu'ils ont éprouvé les mouvemens d'un intérêt plus intérieur & plus sublime.



C'est donc chez les Grecs qu'il faut chercher la véritable origine de notre Anatomie; & leurs plus anciens écrits nous en offrent en effet des traces frappantes. Dans les descriptions que fait Homere des combats sanglans de ses héros, nous trouvons une infinité de traits de l'Anatomie *traumatique* & fortuite. L'Anatomie d'analogie ou de comparaison fit les délices de ces sages célebres qui vécurent dans la Grece avant que la Science des corps eût fait place à la Science des paroles; & comme par la Grece nous entendons encore les colonies de cette nation ingénieuse qui vinrent s'établir en Italie, nous mettons au nombre des plus anciens Anatomistes les premiers Pythagoriciens, d'autant plus que leur Ecole de Médecine & de Chirurgie subsista pendant long-tems & fut regardée avec raison comme une des trois plus célebres Ecoles de l'univers.

Celui des Philosophes Grecs qui s'appliqua le plus à l'étude de l'Anatomie, fut sans contredit Démocrite; on prétend même qu'il composa sur cette matiere plusieurs ouvrages curieux. La célébrité de son nom fut



cause que ses véritables productions ayent péri, quelques ignorans oserent lui en attribuer de fausses auxquelles Pline s'est laissé tromper lui-même; car, comme l'observe très-bien Aulu-Gelle, il met sur le compte de ce grand Philosophe des absurdités intolérables.

Hippocrate étoit de cette Ecole; & pour s'instruire en Anatomie, il recourut à tous les moyens qu'il lui fut permis d'employer : à la dissection des animaux & aux observations casuelles & chirurgiques. Ses successeurs, tels que Dioclès & Praxagore, n'eurent pas d'autres ressources; & Aristote lui-même, qui dans ses ouvrages fait paroître pour l'Anatomie un goût qui tient presque de la passion, avoue que de son tems il n'étoit pas possible d'avoir une connoissance absolue & certaine des parties intérieures du corps humain, & qu'on ne pouvoit les connoître que par le rapport qu'elles avoient avec les parties des animaux.

Il ne paroît pas dans les ouvrages de l'antiquité qui nous sont parvenus, que personne ait ouvert des corps humains avant Herophile; & par les fragmens qui nous sont restés de ce Mé-



decin, il est aisé de se convaincre que non-seulement il avoit examiné avec soin plusieurs cadavres humains, mais qu'il faut le regarder comme l'auteur de tout ce qu'on trouve de vraies connoissances anatomiques dans toute l'antiquité.

Herophile exerçoit la Médecine à Alexandrie & étoit au service de Ptolomée, premier fondateur d'une des plus florissantes & des plus heureuses Monarchies qui ayent jamais été : on peut donc fixer le commencement de la véritable Anatomie *humaine* vers l'année 300 avant la naissance de Jesus-Christ, année qui tombe précisément au milieu du long regne de ce Monarque.

A juger de la vertu par l'idée qu'y ont attachée les Philosophes, Ptolomée en atteignit la perfection, puisque de la condition particuliere où le Ciel l'avoit fait naître, il sut, sans offenser l'honnêteté, s'élever jusqu'au thrône & y établir sa race; ce fut uniquement à son courage, à sa grande connoissance dans l'art de la guerre, & plus encore à sa douceur, à son équité, en un mot à sa droiture intime & éclai-

rée, que ce grand homme dut son élevation. Un de ses premiers soins en tems de paix, fut de faire d'Alexandrie, sa capitale, la capitale des Sciences & des Arts : pour cet effet, il fit construire ce fameux Musée, le plus ancien & le plus magnifique des temples que la main des Monarques ait jamais élevé à la gloire & à l'avantage de l'esprit humain ; il y établit des Professeurs en tout genre ; & l'accueil qu'il fit aux Philosophes persécutés, l'asyle qu'il s'empressa de leur accorder, sur-tout à ceux d'Athenes, toujours faussement accusés d'irréligion & d'impiété ; la sagesse & le courage de ses résolutions touchant le gouvernement particulier & l'établissement de sa famille, toutes ces considérations ne permettent pas de douter que son esprit ne fût aussi courageux que son cœur, & qu'il n'admît la tolérance des différentes sectes de Philosophie, tolérance qui, dans ce tems-là, n'avoit lieu nulle part ailleurs.

Il paroît donc que ce fut Ptolomée qui, brisant les liens de la superstition, jusqu'alors si fatale aux progrès de l'Anatomie, permit le premier qu'on ou-



vrît les cadavres humains. Il paroît encore qu'au moyen des mesures qu'il prit, de l'éducation philosophique qu'il donna à son fils, & de l'heureuse combinaison de leurs regnes qui furent l'un & l'autre très-longs, cette permission dut s'établir solidement dans l'Ecole d'Alexandrie, qui devint par-là la premiere Ecole du monde pour la Médecine. Enfin on trouve des traces de cet usage, tant que les Ptolomées occuperent le thrône d'Egypte, quoiqu'à dire la vérité, l'Anatomie *humaine* tomba dans une décadence extrême sous les derniers Rois de ce nom, qui ne s'occuperent plus que de musique & de bagatelles, & avoient totalement dégénéré de la vertu de leurs ancêtres.

Après neuf ou dix générations la famille des Ptolomées étant éteinte ainsi que leur monarchie dont Auguste fit une portion de la sienne, les Sciences & les Arts tomberent en Egypte ; le mauvais goût qu'on remarque dans les monnoyes de ce pays, dès qu'il fut devenu province de l'Empire romain, en est une preuve sensible : dès-lors la dissection des cadavres humains cessa dans



toutes les parties du monde ; cette opération n'étoit pas compatible avec la façon de penser des Romains.

On fut donc réduit une seconde fois à l'Anatomie des animaux & à l'Anatomie *traumatique* & fortuite ; le seul avantage qu'on eut sur les premiers hommes qui étudierent cet Art, se borna à quelques descriptions laissées par Herophile ou par ses disciples. Galien ne négligea aucun de ces moyens ; & sans jamais ouvrir un seul cadavre humain, à force de travail & d'éloquence il conserva & étendit les principales connoissances de l'Anatomie, & empêcha lui seul que cet Art ne périt entierement.

Après Galien on répéta pendant quelque tems ce qu'il avoit dit ; bientôt après regnerent le silence & l'inaction pendant près d'onze siecles, & cela, tant chez les Grecs qui subsisterent jusqu'à ce que les Arabes eussent détruit Alexandrie, que chez les Arabes mêmes qui ayant reçu leurs connoissances des Grecs, tinrent pendant près de six cens ans le premier rang dans les Sciences, mais à qui leur religion absurde & incommode ne permettoit pas



d'ouvrir des cadavres humains. Aux Arabes succéderent dans la possession des Sciences, les Latins barbares, respectables ancêtres de tous les habitans polis de l'Europe ; mais l'étude exacte de l'Anatomie n'eut pour eux aucun attrait comme il est aisé de s'en convaincre par le peu d'Ecrivains qui dans ce tems-là s'exercerent sur cette matiere.

On ne recommença à étudier la vraie Anatomie qu'au commencement du troisieme siecle ; on cite au moins pour la plus ancienne dissection celle qui se fit publiquement dans l'Ecole de Boulogne l'an 1306. Il paroît par les Jurisconsultes de ce siecle qu'on doutoit alors si ces dissections étoient permises ; & quoiqu'il ne soit pas certain que la puissance législative eût rien statué à cet égard, on voit cependant que soit en vue de l'utilité publique, soit pour mieux conserver ou pour transporter plus commodément les corps des Grands, on introduisit la coutume, non-seulement d'ouvrir, de séparer & d'embaumer les entrailles, mais encore de disséquer à son gré toutes les parties

des cadavres dont les Princes faisoient présent aux Ecoles.

Cette sorte d'Anatomie fut extrêmement exercée peu après l'an 1500 en Italie, & sur-tout à Bologne; delà elle passa à Paris où se forma le célebre Vesalius qui après avoir perfectionné cet Art, le répandit dans toute l'Europe. Il y a lieu de croire que ce fut d'après les sollicitations de ce Savant Anatomiste, que Charles Quint, qui l'estimoit infiniment, demanda & obtint de l'Université de Salamanque l'an 1550 ce vœu dont les Legistes font mention, lequel déclaroit innocentes & permises les dissections des cadavres humains.

Mais l'exemple des souverains Pontifes fit encore un plus grand effet. Léon X. sur-tout & Clément VII. tous deux de la maison immortelle des Médicis, protegeoient ouvertement l'étude de l'Anatomie. Le premier fonda l'archi-Gymnase romain, & y établit une chaire de Médecine & d'Anatomie; le second encouragea les travaux des deux plus célebres Anatomistes de son tems, Carpi & Balamio, il ordonna à ce dernier de traduire de



grec en latin l'Anatomie de Galien; & ce fut encore par ses ordres que Calvo de Ravenne traduisit & publia tous les ouvrages d'Hippocrate. De sorte que même dans la restauration de la Médecine grecque, l'Italie a précedé toutes les autres nations. Les successeurs de ces Pontifes permirent tellement la dissection des cadavres humains, que ce fut dans l'Ecole romaine que Colombo fit ses belles observations, Eustache, ses tables qui font encore l'admiration des Savans, & peu de tems après Varolius, ses ingénieuses recherches.

L'Anatomie s'étant considérablement perfectionnée par le concours des études des nations les plus cultivées, la coutume infiniment plus commode & plus utile de disséquer les personnes mortes de maladie, s'introduisit insensiblement dans toutes les parties de l'Europe; personne ne contesta aux Médecins des Hôpitaux publics le droit d'ouvrir dans leurs Ecoles les cadavres de ceux que leurs parens avoient abandonnés. Le célebre Hôpital de Florence fut un des premiers où



cet usage s'établit, & tel fut le théâtre des découvertes importantes & curieuses des Boretti, des Stenon, des Bartolini, des Redi & des Bellini. Depuis ce tems-là l'Anatomie n'a eu d'autres obstacles que la paresse de ceux qui l'étudient, & quelquefois la jalousie de certaines personnes qui, pour parvenir au despotisme dans l'empire pacifique & tout ouvert des Sciences, n'ont pas rougi d'employer d'autres forces que celles du talent & du génie.

Aux avantages infinis que procure la liberté des dissections, notre siecle a réuni tous les moyens dont les anciens se servoient, c'est-à-dire, l'Anatomie des animaux, celle même des insectes, l'Anatomie *traumatique* & celle des observations casuelles & chirurgicales. L'Anatomie *littéraire* ou celle que nous offrent une infinité de beaux livres ornés de figures, &, ce que les anciens n'avoient pas l'usage du microscope; enfin les injections, soit liquides & faciles, telles que les pratiquerent Carpi, Eustachio, & ensuite le célebre Malpighi; soit solides & difficiles, telles qu'elles ont été imagi-

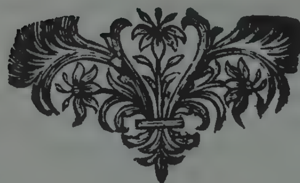


nées en Hollande il y a environ quatre-vingt ans, & qu'elles ont été depuis exécutées avec tant d'applaudissement par Swammerdam & par Ruisch. Les progrès étendus & multipliés qu'a fait l'Anatomie, ont rendu la méthode absolument nécessaire pour l'apprendre & l'enseigner. Hippocrate a eu raison d'avancer que dans le corps humain il n'est aucune partie qui puisse être regardée comme principe; elles sont toutes également & le principe & la fin, semblables aux points de la circonférence d'un cercle.

Notre vie dépend tellement de la structure de notre corps, qu'il est impossible d'imaginer que nous ayons vécu un seul instant sans avoir chacun des visceres ou organes dont nous sommes actuellement composés; de sorte qu'à la rigueur il n'en est point qui puisse être regardé comme l'origine & le fondement des autres, ni qui, admis pour principe, puisse nous conduire à exposer méthodiquement & graduellement la composition de l'homme.

Notre Auteur emploie le reste de

ſon diſcours à expoſer les différentes méthodes dont ſe ſont ſervis les Anatomiſtes, & à annoncer celle qu'il ſe propoſe de ſuivre dans le cours de ſes leçons.





## ARTICLE VIII.

*A Catalogue of the Royal and Noble authors of England*, &c.

« CATALOGUE des Rois & des » Nobles d'Angleterre qui ont été » auteurs, *&c* ».

*Dernier Extrait.*

ON ne peut pas avoir moins de reſpect que M. Walpole pour les opinions populaires. Les noms les plus illuſtres & les réputations les plus brillantes ne lui en impoſent pas, & il ſe plaît à appeller des jugemens du public au tribunal d'une critique rigoureuſe. Ecoutons-le apprécier le mérite du favori d'Eliſabeth, le Chevalier Philippe Sidney, auſſi célebre par ſa valeur que par ſes ouvrages.

« Mille accidens de naiſſance, de faveur ou de popularité concourent quelquefois à donner de l'éclat à un mérite médiocre; mais lorſque ces illuſions ont diſparu, la poſtérité s'étonne & cherche en vain ce qui a pu





ſéduire les yeux de la multitude. Il n'y a jamais eu d'exemple plus étonnant de cette admiration temporaire que le fameux Ch. Philippe Sidney. Les Savans de l'Europe lui dédioient leurs ouvrages; la République de Pologne l'avoit jugé digne de regner ſur elle. Toutes les Muſes d'Angleterre pleurerent ſa mort. Mais lorſque nous recherchons aujourd'hui quel étoit le mérite extraordinaire qui lui avoit mérité cette prodigieuſe réputation, que trouvons-nous? une grande valeur? mais c'étoit un ſiecle de héros. Il nous a laiſſé pour preuve de ſes talens, un ennuyeux, triſte & pédanteſque roman paſtoral (*a*) qu'une jeune fille amoureuſe n'auroit pas la patience d'achever, & quelques tentatives abſurdes pour aſſujettir le vers anglois aux entraves de la meſure latine, preuve évidente que cet Auteur ſi applaudi connoiſſoit peu le génie de ſa langue... Enfin il mourut avec la témérité d'un Volontaire, après avoir écrit avec le ſang froid & la prolixité de Mademoiſelle de Scuderi ».

M. Walpole juſtifie enſuite la cen-

(*a*) Intitulée : *l'Arcadie.*



ſure qu'il vient de faire de Sidney. « On ne peut, dit-il, avoir d'autre motif que la recherche de la vérité, pour conteſter la réputation d'un homme qui a vécu dans un tems auſſi éloigné du nôtre. Si la poſtérité étoit obligée de confirmer toutes les patentes de célébrité accordées par les contemporains, le temple de la Renommée ſeroit plein de dignitaires ſans mérite. Combien de Princes foibles ou méchans y ſeroient admis, parce que leurs courtiſans ou les médailles leur ont donné le titre de *grands!*

Le Chevalier Fulke Grevil, Lord Brooke, l'ami & l'admirateur de ce célebre perſonnage, voulut qu'on mît ſeulement ſur ſa tombe ces mots : *L'ami de Sir Philippe Sidney*. Ce Lord Brooke a laiſſé deux tragédies (*a*) dans leſquelles il avoit introduit des chœurs, à la maniere des anciens : *pédanterie auſſi peu judicieuſe*, dit M. Walpole, *que l'idée des hexametres anglois de Philippe Sidney*. Après tous les efforts qu'on a faits pour rétablir cette troupe de confidens, après les laborieuſes diſ-

(*a*) *Alaham & Muſtapha.*

ſertations que le Pere Brumoy a compoſées pour les juſtifier, peut-on ceſſer de les regarder comme des *excroiſſances* monſtrueuſes d'un genre de drame dont on admire les défauts comme les beautés. Quelque différence qu'il puiſſe y avoir entre les mœurs des Grecs & les mœurs des François ou des Anglois, il eſt impoſſible d'imaginer que Phedre ait confié ſa paſſion inceſtueuſe, & Médée ſa barbare vengeance à une foule de ſuivantes. Si les Operas de Métaſtaſe vivent aſſez long-tems pour mériter cette admiration ſans bornes qu'inſpire l'antiquité, les pédans futurs auront beau dire aux hommes raiſonnables que nos mœurs étoient différentes des leurs, on ne s'accoutumera point à voir chaque ſcene terminée par une chanſon, ſoit que l'Acteur ſoit amoureux ou furieux, ſoit qu'il aille à la noce ou ſur l'échafaut. Il eſt bien ſûr que les anciens ne confioient pas plus leurs ſecrets, ſur-tout des ſecrets criminels, que nous ne chantons dans toutes les ſituations. Les mœurs d'aucune nation ne changent les grands traits de la nature humaine; & quand cela ſeroit, toutes les fois



que les mœurs d'un ſiecle ſont ridicules, c'eſt à la comédie à les cenſurer, & non à la tragédie à les adopter. Enfin ceux qui défendent des abſurdités, ne paroiſſent pas faits pour ſentir les véritables beautés.

M. Walpole a recueilli un édit du Roi d'Angleterre Charles I. par lequel ce Prince ordonne le rétabliſſement de l'ancienne marche militaire des Anglois, laquelle eſt encore en uſage aujourd'hui pour leur Infanterie. Voici un extrait de cet édit :

« *Charles, Roi.* Comme la coutume » ancienne des nations a toujours été » d'employer dans les guerres une for» me conſtante de marche, qui diſtin» guât une nation d'une autre, & comme » la marche angloiſe, reconnue par les » étrangers même pour la meilleure » de toutes les marches militaires, » étoit, par la négligence des Tam» bours & par une longue diſconti» nuation, ſi fort altérée & dégéné» rée de ſon ancienne gravité & ma» jeſté, qu'elle étoit en danger de ſe » perdre.... nous avons jugé à propos » de la rétablir par le préſent édit. » Nous ordonnons à tous les Tambours





» de notre royaume & principauté de » Galles de s'y conformer exactement, » ſans aucune altération ou addition » quelconque, afin qu'un uſage ſi an» cien, ſi fameux & ſi reſpectable ſe » conſerve comme un modele & un » exemple pour la poſtérité, *&c.*

Robert Greville, Lord Brooke, fut un des chefs les plus déterminés du parti républicain qui s'éleva contre Charles I. lorſque la liberté de la nation parut attaquée par ce Prince. Le Lord Brooke & le Lord Say ſe propoſerent d'aller s'établir dans la Nouvelle-Angleterre, pour ſe ſouſtraire à la tyrannie dont la patrie étoit menacée. En 1635 ces deux Lords firent bâtir une petite ville qui fut appellée de leurs noms *Say-Brooke*, & où ils étoient ſur le point de ſe retirer avec leurs amis; mais la guerre civile s'étant allumée, ils crurent devoir le ſecours de leurs bras à leur patrie, & le Lord Brooke périt les armes à la main.

Edouard, Lord Herbert de Cherbury, fut un des plus grands ornemens de la Pairie & de la Littérature d'Angleterre. Il eſt célebre par pluſieurs ouvrages, entr'autres par celui qui a pour



titre : *De veritate, prout diſtinguitur à revelatione, à veriſimili, à poſſibili, à falſo ;* auquel il avoit joint deux petits traités, l'un : *de cauſis errorum ;* l'autre, *de Religione Laïci.* On connoît auſſi ſon livre *de Religione Gentilium, errorumque apud eos cauſis.* Kortholt, un de ces pédans fanatiques qui voyent l'impiété par-tout & qui croyent bonnement ſervir la Religion en lui cherchant des ennemis dans les perſonnages les plus célebres, a accuſé d'athéiſme le Lord Herbert, dans un traité intitulé : *De tribus impoſtoribus magnis, Edvardo Herbert, Thomâ Hobbes & Benedicto Spinoſa, liber.* Un Anglois moderne (*a*) qui a attaqué les Écrivains déiſtes, n'a pas manqué de groſſir ſa liſte du nom de Mylord Herbert; il prétend qu'il exiſte une vie manuſcrite de ce Lord, écrite ſur ſes propres mémoires, & dans laquelle on le repréſente adreſſant une priere ſolemnelle au Ciel pour qu'il lui fît connoître par un ſigne s'il devoit publier ſon traité *de veritate ;* & l'on ajoute qu'ayant entendu ſur le champ

(*a*) Le Docteur Leland.

un bruit extraordinaire, il l'avoit pris pour une permission d'imprimer. C'est en général une méthode assez avantageuse d'attaquer un homme, que de le rendre ridicule; mais cela ne devroit être permis dans les matieres graves, que lorsqu'on manque de bonnes raisons. S'il est vrai que Mylord Herbert objectât contre la Religion révélée l'improbabilité que Dieu n'eût révélé qu'à une petite portion d'hommes des vérités qui intéressoient le bonheur de tous les hommes, comment ce même Ecrivain auroit-il prétendu à une révélation immédiate de la Divinité? comment pouvoit-il croire que son livre fût d'une si grande importance pour la cause de la vérité, qu'il méritât une manifestation particuliere de la volonté divine, que l'intérêt le plus essentiel des trois quarts du genre humain n'auroit pû obtenir?

Parmi les défenseurs de Charles I. aucun ne s'est fait plus d'honneur que James Stanley, Comte de Derby, qui mourut courageusement pour le service de son Roi. Nous allons traduire la réponse qu'il fit à Ireton qui lui avoit fait des offres très-considérables pour qu'il



lui livrât l'isle de Man. On ne sauroit trop répandre ces exemples de magnanimité & de fidélité héroïque.

« J'ai reçu votre lettre avec indi-» gnation, & c'est avec mépris que je » vous renvoie cette réponse; je ne » saurois m'empêcher de voir avec » étonnement que vous ayez pu espé-» rer de me rendre, comme vous, per-» fide envers mon Souverain, puisque » vous ne pouvez ignorer la maniere » dont je me suis toujours comporté » pour le service de Sa Majesté: prin-» cipe de fidélité dont je ne me dépar-» tirai jamais. Je méprise vos offres, » je dédaigne votre faveur, je déteste » votre trahison, & je suis si éloigné » de livrer cette isle pour votre avan-» tage, que j'employerai au contraire » tous mes efforts à la défendre pour » votre ruine. Prenez ceci pour ma » derniere réponse, & dispensez-vous » de me faire de nouvelles instances; » car si vous m'importuniez de quel-» qu'autre message de même nature, » je brulerois le papier & je ferois » pendre le porteur. C'est la résolution invariable & ce sera la pratique constante de celui qui met sa principale





» gloire à être le plus fidele & le plus » obéissant des sujets de Sa Majesté ».

M. Walpole fait au sujet de Charles I. quelques réflexions qui méritent d'être rapportées. Je crois, dit-il, que ce Prince est digne de pitié parce que très-peu d'hommes à sa place se fussent mieux comportés que lui. Il avoit joui en montant sur le thrône de la plus grande portion de pouvoir qu'une nation puisse confier à un seul homme; on ne consent pas volontiers à perdre les droits qu'on a cru attachés à son rang. Je suis bien sûr que si Charles se fût conduit avec plus de sagesse, nous en serions moins heureux. Il falloit une grandeur d'ame & une force d'esprit qu'il n'avoit pas pour préferer le bonheur public à sa propre volonté. Il étoit né dans un Palais; pouvoit-il se représenter la misere qui habite dans les chaumieres? D'ailleurs Charles ne se proposoit pas d'opprimer le peuple; il vouloit seulement subjuguer quelques déclamateurs de la Chambre des Communes, qu'il connoissoit peut-être pour des hommes ambitieux, intéressés & corrompus. Mais il ne savoit pas, ou il ne faisoit pas réflexion qu'en subjugant deux ou trois cens hommes me-



chans, il asservissoit des millions d'honnetes gens avec leurs descendans. Il ne considéroit pas que s'il pouvoit envoyer de sa propre autorité un Membre du Parlement à la Tour, cent Ministres subalternes auroient fait mettre, sans sa participation, des milliers de pauvres malheureux dans les prisons. Il ne pensoit pas qu'en devenant Roi du Parlement, ses Seigneurs, que dis-je, les Commis de ses douannes, deviendroient les tirans du reste de ses sujets. C'est une révolution rare & extraordinaire que celle qui arriva sous Henri VII. lorsque l'insolence de tous les petits tirans de la noblesse monta à un tel point, que le premier tiran, c'est-à-dire, le Roi, fut obligé de mettre la liberté dans les mains des Communes pour servir de contre-poids entre l'autorité royale & la puissance des nobles.

Le Chancelier de Charles II. Edouard Hyde, Comte de Clarendon, est célebre comme écrivain & comme homme d'Etat. La grande connoissance qu'il avoit des hommes lui fit donner le nom de *Chancelier de la nature humaine*. Il sut allier l'attachement le plus sincere à son souverain avec le zele le

plus courageux pour la liberté. Lors de la restauration, il osa s'opposer au torrent d'une nation enthousiasmée, qui prioit le Roi & son Ministre de vouloir bien être absolus. Si Clarendon n'avoit cherché que le pouvoir, son pouvoir n'auroit jamais cessé. La corruption de la Cour & l'aveuglement de la populace, furent moins la cause de la chûte de ce Chancelier que l'ingratitude du Roi, qui ne lui pardonna point d'avoir refusé de soumettre à l'autorité souveraine la liberté de la nation qu'elle offroit elle-même. C'est par-là que Clarendon mérita encore mieux le titre de Chancelier de la nature humaine, que par la connoissance qu'il avoit de l'humanité. Semblable à la justice même, il tint la balance entre le pouvoir nécessaire du Magistrat suprême & les intérêts du Peuple. Ce service immortel que le Lord Clarendon rendit à sa patrie, ne fut point senti par ses contemporains, qui virent avec plaisir éloigner des affaires le seul homme qui auroit corrigé le mauvais gouvernement de son maître, si cela eût été possible.

Clarendon n'est pas moins estima-



ble comme historien, qu'il étoit respectable comme citoyen. L'éloquence & & la majesté, l'art de peindre les hommes, & une connoissance profonde des affaires, brillent dans ses écrits qui ne sont cependant pas sans défauts. S'il a l'éloquence de Tite-Live, on lui reproche d'en avoir aussi la superstition. Son histoire est pleine de revenans & de présages; on ne peut pas le justifier en disant qu'il n'y croyoit pas; car pourquoi donc les rapporter sérieusement? Il n'y a pas de milieu entre croire aux prodiges & en rire. La faute la plus considérable qu'on lui reproche, est d'avoir affecté dans son histoire de justifier partout Charles I. Jamais homme n'a sçu allier tant de vérité avec si peu de franchise; il ne rapporte pas une faute de ce Prince, qu'il ne l'adoucisse par quelque épithéte palliative, & il a eu supérieurement l'art de relever les ombres les plus fortes, par des traits de lumiere qui en font disparoître toute impression d'horreur. Enfin, en considérant Milord Clarendon, comme homme d'Etat, & comme historien, on peut



dire qu'il agit pour la liberté, & écrivit pour la prérogative.

George Digby, Comte de Bristol, homme singulier, dont la vie fut une contradiction continuelle. Il écrivit contre le Papisme & l'embrassa; il s'opposa avec force à la Cour, & se sacrifia pour elle; avec de grands talens, il se nuisit toujours, à lui & à ses amis; & avec une bravoure romanesque, il fut toujours malheureux dans ses expéditions militaires; il parla en faveur de l'acte du (*a*) *Test*, quoique Catholique Romain, & s'adonna à l'Astrologie lorsque la vraie Philosophie commençoit à s'établir.

Le Lord Holles ayant été offensé par Yreton, Général de Cromwell, lui donna un défi. Yreton répondit que sa conscience ne lui permettoit pas de se

(*a*) L'acte qui établit le serment du *test*, par lequel on déclare qu'aucune Puissance étrangere ne peut avoir d'autorité ni spirituelle ni temporelle en Angleterre, & l'on abjure solemnellement le dogme de la transsubstantiation, l'invocation des Saints & le sacrifice de la Messe. On ne peut posséder aucun emploi, sans avoir prêté ce serment.



battre en duel. Holles lui dit, en le prenant par le nez: ta conscience te devoit défendre d'avoir des torts, si elle ne te permet pas de les réparer.

Tout le monde connoît le caractere & les ouvrages du célebre Comte de Rochester. Les muses, dit M. Walpole, aimoient à l'inspirer, mais auroient rougi de l'avouer. Il exerça sans pudeur le secret de faire des vers qu'on lit pour leurs défauts, plus que pour leurs beautés; art qui n'est ni estimable ni difficile. Les moralistes disent souvent qu'il n'y a point d'esprit dans l'indécence, & cela est vrai. L'indécence ne suppose point l'esprit, mais elle ne l'exclut pas non plus. Les poëmes du Comte de Rochester ont plus d'obscurité que d'esprit, plus d'esprit que de poësie, plus de poësie que de politesse. On est étonné d'entendre appeller le siecle de Charles II. un siecle poli. Comme les Presbitériens & les *Religionistes* avoient affecté de donner à chaque chose un nom tiré de l'Ecriture, la nouvelle Cour affectoit d'appeller chaque chose par son nom propre. Cette Cour n'avoit de prétentions à la politesse, que par sa ressem-

blance avec un autre ſiecle groſſier qui s'appelloit auſſi poli, le ſiecle d'Ariſtophane. Le théâtre Athenien n'étoit pas plus fait pour civiliſer un Scythe, que le palais de Charles II. pour polir un Hottentot. En produiſant les ſatyres à la cour, il n'eſt pas étonnant qu'on en ait fait fuire les graces.

Ashley Cooper, Comte de Shafteſbury, fut un des hommes les plus corrompus du regne corrompu de Charles II. Il appuya la tirannie ſous Cromwell, l'exerça ſons Charles II. & deſhonora la Cauſe de la liberté en devenant un de ſes principaux inſtrumens, lorſqu'il ſe vit rejetté de tous les partis. Un bon mot de ce Seigneur ſuffit pour donner une idée de ſon caractere, & du ton qui regnoit à la cour. Charles II. lui dit un jour: « Shaftesbury, je crois que tu es le » plus grand vaurien de mon Royau» me ». *De vos ſujets, Sire,* répondit le Comte.

Ce Comte de Shaftesbury étoit le grand-pere du célebre Ecrivain de ce nom, dont quelques-uns des ouvrages ſont traduits dans notre langue. Mais le caractere du petit-fils étoit



auſſi aimable que celui de ſon grand-pere étoit odieux. Ses écrits reſpirent par-tout l'amour de l'ordre & de la juſtice, & ſont plus eſtimables encore par ce ton de vertu que par la diction. Cet Ecrivain, dit Monſieur Walpole, expoſe ſa doctrine en ſtyle emphatique, comme un Mage qui débite des viſions métaphyſiques à un auditoire oriental.

Voici le point de vue ſous lequel M. Walpole nous préſente ce fameux Villiers, Duc de Buckingham, dont Hamilton a peint le caractere & les bonnes fortunes avec tant de graces & de gaité dans les *Mémoires du Comte de Grammont*. Quand on voit cet homme extraordinaire, né avec la figure & le génie d'Alcibiade, charmer tour à tour le Presbiterien Fairfax & le débauché Charles; ridiculiſer à la fois, & ce Prince ſpirituel & ſon grave Chancelier; conjurer la ruine de ſa patrie avec une *cabale* de mauvais Miniſtres, & défendre enſuite la cauſe publique avec de mauvais Patriotes; on ne peut s'empêcher de regretter que tant de talens ſe trouvaſſent ſans une ſeule vertu. Mais quand Alcibiade de-



vient Chymiſte; quand il n'eſt plus qu'une véritable dupe & un avare viſionnaire; quand ſon ambition n'eſt qu'un caprice, & que les projets les plus odieux ne tendent qu'à des fins ridicules: alors le mépris éteint toutes les réflexions qu'on pourroit faire ſur ſon caractere.

Le Duc de Buckingham étoit amoureux de la Comteſſe de Shrewsbury; le mari qui juſqu'alors n'avoit jamais troublé les galanteries de ſa femme, s'aviſa de le trouver mauvais. Il appella en duel Buckingham, & ſe fit tuer pour vanger ſon honneur. On dit que la Comteſſe tenoit le cheval du Duc pendant le combat, deguiſée en page; & que pour récompenſer la valeur de ſon amant, elle le reçut dès la même nuit dans ſon lit, avec ſa chemiſe teinte du ſang de ſon mari.

Le caractere du Lord Somers mérite d'être cité comme un modele de grandeur, de talens & de vertus, qui n'aura guere de copies dans les Cours des Rois. C'étoit, dit M. Walpole, un de ces hommes divins, qui ſemblables à une chapelle dans un Palais, reſtent à l'abri de la profonation, tandis que



tout le reſte eſt ſouillé par la tirannie, la corruption & l'extravagance. Tous les témoignages contemporains s'accordent pour le repréſenter comme le Juriſconſulte le plus incorruptible, & l'homme d'Etat le plus intégre; comme un grand Orateur, un eſprit très-délicat, & un patriote plein des vues les plus nobles & les plus étendues. Il fut à la fois le modele d'Addiſon, & la pierre de touche de Swift. Le premier en a donné dans le *Free-Holder*, un portrait travaillé, mais foible & diffus, & qui n'eſt digne ni de l'Auteur, ni du Sujet. On ſait que Milord Somers ſurvécut à la force de ſa raiſon. M. Addiſon dit là-deſſus: « Sa » vie ſemble avoir été prolongée au» delà de ſon terme naturel, au mi» lieu des infirmités qui menacent la » vieilleſſe, afin qu'il goutât la ſatis» faction de voir réuſſir l'heureux » établiſſement qu'il s'étoit propoſé, » comme l'objet principal de tous ſes » travaux publics ». Voilà une maniere heureuſe d'interpréter la volonté de la providence? comme ſi un homme étoit conſervé par le Ciel dans un état d'imbécillité, juſqu'à l'iſſue d'un évene-

ment qui l'auroit rendu heureux, s'il avoit joui de ſa raiſon ?

Ce grand homme fut cependant perſecuté par ſa nation qu'il a ſi bien ſervie & qu'il honore ; *il fut une des premieres victimes, que la Reine Anne, qui l'eſtimoit, offrit en ſacrifice ſur l'autel d'Utrecht.*

Edouard Howard, Comte de Suffolk, ſe crut né Poëte, parce qu'il étoit né avec du goût pour les vers & quelque dérangement dans le cerveau ; mais malheureuſement ſa folie n'étoit pas du genre poétique, & il fit beaucoup de vers ſans pouvoir en faire de bons. Il liſoit un jour de ſes poéſies à un homme de Lettres, & comme il en étoit à la deſcription d'une belle femme, il s'arrêta tout-à-coup & dit : « Monſieur, je ne ſuis pas comme la » plûpart des Poëtes. Je ne chante pas » des beautés imaginaires ; j'ai tou- » jours mes modeles ſous les yeux » ; & ſur le champ il tire ſa ſonnette, & dit à un de ſes gens : « faites moi ve- » nir *Beaux-yeux* », une fille parut. « *Beaux-yeux*, dit le Comte, regar- » dez Monſieur en face » : elle regarda & ſe retira. Deux ou trois au-



tres Odaliques de ce ſerail parurent à leur tour, & étalerent aux yeux de l'homme de Lettres les charmes divers par leſquels elles étoient caractériſées dans les vers de Milord.

Il y a des hommes doués d'un eſprit naturel & de graces négligées, qui jettent dans la ſociété une foule de bons mots & de vers faciles qu'un laborieux compilateur recueille avec ſoin & dont eux-mêmes ſont tout étonnés de ſe trouver Auteurs ; tel étoit Charles Mordaunt, Comte de Peterborough, d'une figure avantageuſe & d'un caractere entreprenant, brave & galant comme Amadis, mais plus expéditif dans ſes voyages ; car on diſoit de lui que c'étoit l'homme de l'Europe qui avoit vu le plus de Rois & le plus de Poſtillons. C'étoit un homme, dit Pope, qui ne vouloit ni vivre ni mourir comme les autres mortels. Il avoit l'eſprit romaneſque & le caractere bizarre ; mais ſes bizarreries avoient une tournure aiſée & naturelle qui leur ôtoit l'air de l'affectation. Il étoit l'ennemi déclaré du Duc de Marlborough, & l'on ſait combien ce dernier aimoit l'argent. Un pauvre un



jour demanda l'aumône au Comte de Peterborough, en l'appellant Mylord Marlborough. Je ne ſuis point Mylord Marlbourough, dit le Comte au pauvre, & pour le prouver, je te donne une guinée.

Philippe, Duc de Wharton, étoit le plus ſpirituel, le plus agréable, le plus gai libertin de ſon tems ; il avoit toutes les graces qui peuvent embellir un grand caractere, mais qui ne le forment pas. Si Céſar n'avoit jamais fait que des parties de débauche avec Catilina, il ne ſeroit jamais devenu le Maître du monde. Il eſt vrai que le Duc de Wharton n'étoit pas né pour les conquêtes ; il n'étoit pas également propre à la taverne & au champ de bataille. Il ne ſe piquoit pas d'héroïſme : ayant été arrêté un jour par un Garde dans le Parc Saint James, il ſe chanſonna lui-même ; voici un trait de ſa chanſon : *Le Duc tira la moitié de ſon épée.... le Garde tira le reſte.* Sa légereté, ſon eſprit, ſon manque de principes, ſon éloquence & ſes aventures l'ont rendu célebre. Sans attachement pour aucun parti, il quitta l'air libre de Weſtminſter pour l'air ſombre
de



de l'Eſcurial ; il renonça à la Jarretiere du Roi Georges pour celle du Prétendant ; & avec une parfaite indifférence pour toutes les Religions, ce même Lord qui avoit fait une chanſon ſur l'Archevêque de Cantorbery, mourut ſous l'habit de Capucin.

M. Walpole ne dit qu'un mot de Mylord Bolingbroke ; & il faut ſe reſſouvenir que ce Lord célebre étoit l'ennemi déclaré du Chevalier Robert Walpole, pere de notre Ecrivain. Henri Saint-Jean, Vicomte de Bolingbroke, avec l'eſprit le plus agréable & de grands talens, n'eut ni bonheur ni ſuccès. Il écrivit contre le feu Roi qui lui avoit pardonné, contre Sir Robert Walpole qui le lui pardonna, contre le Prétendant & le Clergé qui ne lui pardonneront jamais. C'eſt un de nos meilleurs Ecrivains, quoique les traits qu'il ſe plaiſoit à lancer indirectement contre toutes les Religions & tous les Gouvernemens, euſſent jetté de l'obſcurité ſur ſon ſtyle. Souvent il faut connoître l'homme, pour entendre ce qu'il a voulu dire. On lui reproche deux autres défauts qui ſe trouvent rarement dans le même Ecrivain, beaucoup de

*tautologie* & peu de liaison dans les idées.

Le catalogue des Nobles d'Angleterre auteurs est suivi d'une liste de quelques *Pairesses* de la Grande-Bretagne & de plusieurs Princes & Pairs d'Ecosse & d'Irlande, qui ont aussi écrit. Nous ne tirerons de cette derniere partie que l'article de l'infortunée Marie Stuart, Reine d'Ecosse. « Cette Princesse n'est que trop célebre pour avoir eu le malheur de naître dans le même siecle, dans la même isle, & d'avoir été plus belle qu'Elisabeth. Elle eut l'imprudence de faire valoir des droits à un royaume plus considérable que le sien, sans avoir une armée pour les soutenir. La différence des talens de ces deux Princesses rivales pour le gouvernement, étoit sensible, même dans leurs passions : Marie fit périr son mari, parce qu'il avoit fait assassiner un Musicien qu'elle aimoit, & elle épousa ensuite l'assassin de son mari : Elisabeth refusa d'épouser ses amans, & en fit décapiter un, pour avoir trop compté sur la tendresse qu'elle lui marquoit. Il n'étoit pas possible que la maîtresse de David Rizio eût





l'avantage dans une querelle avec la Reine du Comte d'Essex. *Quelque belle que fût Marie, Sixte V. n'a jamais desiré de passer une nuit avec elle : ce n'étoit pas un moule où l'on pût jetter des Alexandres* ».

Nous terminons ici l'extrait de ce singulier catalogue ; nous en avons assez rapporté de traits, pour faire voir qu'il n'étoit guere possible de mettre plus d'esprit & d'intérêt dans une espece de nomenclature qui ne paroissoit guere susceptible ni de l'un ni de l'autre.





## ARTICLE IX.

*CASTI innocentis* Ansaldi, *Ordinis Prædicatorum, de sacro & publico apud Ethnicos pictarum tabularum cultu, adversùs recentiores Græcos, Dissertatio. Venetiis, apud* Petrum Valvalensem.

DISSERTATION du R. *Ansaldi*, » de l'Ordre des Freres Prêcheurs, » sur le culte religieux & public des » images, contre les Grecs moder- » nes. A Venise.

LE culte des statues est en horreur chez les Grecs & tous les Orientaux modernes. Ces hommes, qui prosternés devant les peintures sacrées, leur vouent le respect le plus superstitieux, traitent les Latins d'idolâtres, parce que les Latins s'agenouillent devant les statues. Ils se fondent sur ce que l'Ecriture défend les ouvrages de Sculpture & sur-tout les statues entieres, parfaites, *in formam viventis*. En second lieu ils prétendent que les simulacres





doivent être proscrits, comme ayant été constamment l'objet propre de la vénération des Gentils, & que le culte de la peinture au contraire est légitime, parce que la peinture n'a rien de commun avec les idoles du Paganisme.

Il s'ensuivroit de cette distinction absurde, que ceux des peuples anciens qui ont adoré toute autre chose que les statues, ne devroient point être regardés comme idolâtres. Si les Grecs modernes étoient en état d'entendre leur Concile de Nicée, ils verroient clairement que toutes les raisons qu'on y allegue pour & contre le culte des images, s'appliquent également à toutes les sortes de représentations. Les Protestans, en supprimant le culte des images, ont proscrit à la fois & les statues & les peintures ; mais faut-il être surpris que les Grecs modernes, qui, pour nous servir de l'expression de notre Auteur, n'ont pas plus d'aversion pour le Diable que pour la Logique & la Critique, ne soient pas aussi conséquens ? Pour convaincre ces hommes ignorans & superstitieux, le Pere Ansaldi n'a point recours aux ar-

gumens théologiques, il se borne à démontrer que la défense portée dans les livres saints contre le culte des images, frappe sur toutes les sortes de représentations, soit en peinture, soit en sculpture; que les unes & les autres furent l'objet de l'adoration publique des Idolâtres; & que par conséquent, si le culte des statues est prohibé, celui des peintures ne sauroit être légitime.

Du reste notre Auteur prévient, dès le commencement de son ouvrage, que son intention n'est pas de forcer les Grecs à se courber devant les statues: il sait que ce n'est là qu'une pure question de rite, qui n'intéresse nullement le dogme; mais comme les Grecs ne cessent de s'élever contre la coutume pieuse des Latins, le Pere Ansaldi a voulu leur prouver qu'on ne doit mettre aucune différence morale entre les différentes sortes d'images, & que l'usage & le culte des statues peut être aussi innocent que celui des peintures.

Avant d'entrer en matiere, notre Auteur s'est vu dans la nécessité de combattre deux célebres Ecrivains, Allatius & Assemani, qui maintiennent



que les statues sont en usage chez les Grecs, & qu'elles y sont en vénération.

Lorsque les Protestans ont tant fait valoir l'aversion des Grecs pour les simulacres, les controversistes orthodoxes n'ont fait, avec raison, aucun cas de cette difficulté, ils se sont contentés de répondre que les Grecs pensant comme nous sur le culte des Saints & de leurs images, c'étoit une chose très-indifférente & de pur rite, qu'ils n'adressassent leur culte qu'aux seules images peintes. Les deux Auteurs dont nous venons de parler sont allés plus avant, & ont prétendu que les Grecs ont également honoré les images sculptées. Quelles sont donc ces sculptures? Des bas-reliefs. Mais ce ne sont pas là les sculptures mises en question; il s'agit ici des statues entieres, parfaites, dont on peut voir & toucher toutes les parties, en un mot des vraies statues: or notre Auteur démontre que les Orientaux n'ont jamais adressé un culte religieux aux statues telles que nous venons de les dépeindre, & le prouve non-seulement par le témoignage de Smith, de Goar, de Ludolf, de Ricaut, de Stelladius, de Stewart,





de Veïelius, de Lequien, Mabillon, Zornius, Mamachi, & de cent autres célebres Auteurs, mais encore par les Rituels mêmes des Grecs & par ceux des Ecrivains modernes de cette nation qui sont le plus connus, tels que Zacharie de Crete, Metrophane, Critopule, Ziglara, *&c.* Ce qui est de certain, c'est qu'à l'exception de trente ou quarante personnes Grecques tout au plus, qui ont pu penser à ce sujet comme les Latins, tous les Orientaux modernes ont en horreur le culte des simulacres, & ont pour maxime de n'adresser aucune espece de culte à toute image dont on peut *empoigner le nez.*

Après avoir réfuté Allatius & Assemani, notre Auteur s'attache à prouver qu'il ne doit y avoir aucune différence morale entre les peintures & les statues. Pour cet effet, il fait voir que la défense de Moyse tombe sur les unes & sur les autres; il pense même que ce Législateur défendit encore plus expressément les peintures que les simulacres. Ezechiel ne reprocha-t-il pas ouvertement aux Juifs & aux Israélites d'avoir adoré les images peintes des Egyptiens & des Chaldéens? Ici notre



Auteur décrit les peintures dont parle le Prophete, & cite plusieurs autres passages de l'Ecriture, qui désignent clairement le culte des images peintes; il invoque le témoignage des Peres Grecs qui s'élevent communément contre l'hommage religieux que les Gentils rendoient aux représentations en peinture de leurs Divinités, & observe qu'Athenagore, S. Epiphane, S. Cyrille d'Alexandrie & S. Jean Damascene prétendent que l'idolatrie a dû son origine à la peinture. Pausanias & Themistius assurent que les images peintes des Divinités sont de beaucoup antérieures à leurs statues bien formées. Avant de quitter les Peres Grecs, le Pere Ansaldi fait remarquer que pendant tout le cours de la controverse touchant les images, les Iconoclastes ne cesserent de les appeller des *Idoles*, quoiqu'il ne s'agît que d'images peintes; preuve que peu de tems auparavant, les Gentils avoient leurs Idoles en peinture. Les Peres de l'Eglise latine, particulierement Tertullien, Minucius Félix, Arnobe, Lactance, Prudence, S. Augustin & S. Jérôme se sont exprimés tout comme les Peres

de l'Eglise grecque, au sujet du culte que rendoient les Gentils aux images peintes de leurs Divinités. Ces témoignages sont encore fortifiés par une infinité de passages tirés des ouvrages mêmes des Gentils, & qui ne permettent pas de douter que les statues & les tableaux ne fussent également l'objet de leur culte. Une chose bien remarquable, c'est qu'Aristote & Aristide s'élevent avec véhémence contre les peintures immodestes qu'on exposoit à l'adoration publique. Ce dernier vouloit que les seuls peres de famille sacrifiassent à ces sortes d'images qu'il regardoit comme très-dangereuses pour les femmes & les enfans.

Les Auteurs du Paganisme, & particulierement Pline & Plutarque, regardoient comme un sacrilege abominable le procédé des Peintres qui prêtoient aux Divinités les traits de leurs maîtresses. Ces peintures étoient donc adorées; car sans cela, eût-il été question de sacrilege? Après avoir dit un mot en passant des images peintes sur les bannieres des Gentils, de celles des Dieux tutélaires des navires & du culte qu'on leur rendoit, des portraits des



Empereurs Romains, qu'on envoyoit dans les villes & dans les provinces, & au-devant desquels les Magistrats & les peuples alloient en cérémonie, avec des cierges allumés & de l'encens; après avoir parlé des images des héros divinisés, peintes & adorées sur leurs tombeaux, comme le furent dans le quatrieme & le cinquieme siecles les images des Martyrs, l'Auteur détaille les différentes peintures que les Gentils adorerent publiquement dans leurs temples. Telles furent les images d'Apollon & de Bacchus, adorées à Delphes; celle du Soleil, peinte sur toile, adorée par les Perses; celle de Junon, peinte par Euphranor & dont parle Lucien; celle de Venus à Gnide; le *Bacchus*, peint par Aristide & adoré ensuite par les Romains, ainsi que la belle *Venus* d'Apelle, le *Génie tutélaire* des Athéniens, ouvrage de Parrhasius; la peinture admirable de Jupiter & Junon à Samos, celle d'Esculape, & enfin le beau tableau qui représentoit le Dieu d'Antonin Eliogabale, que cet Empereur fit faire lui-même & qu'il envoya de l'Orient à





Rome, avec ordre de le placer à côté de la statue de la *Victoire* & de lui rendre les mêmes honneurs, le même culte qu'aux images des autres Divinités; cependant comme les Grecs, malgré leur aversion pour les simulacres, ont une dévotion singuliere aux images brodées & en bas-relief, le P. Ansaldi parle de ces sortes de représentations & du culte que leur rendoient les Gentils: d'où il conclud que les Grecs modernes n'ont aucune raison de prétendre que les statues sont uniquement propres de l'idolatrie, puisque les Idolâtres adoroient les peintures & toutes les images qui ne différoient en rien, quant à l'art & quant à la nature, de celles pour lesquelles les Grecs ont tant de vénération.

Le Pere Ansaldi traite son sujet en homme intelligent & exercé; il n'affecte point d'arriver à son but par un même sentier, il sait interrompre sa marche & se détourner un moment, lorsqu'à côté de son chemin, il apperçoit des objets agréables; c'est ainsi que pour expliquer comment les anciens ont tant parlé des statues, & si rarement des peintures adorées, il tra-



ce en peu de mots l'histoire de la peinture ancienne. Les beaux jours de cet Art s'éteignirent rapidement, l'antiquité ne compte pas beaucoup d'excellens Peintres, & mille circonstances malheureuses ont concouru à la destruction des peintures qu'adoroient les Gentils. L'Auteur expose de quelle maniere les images peintes des Divinités, étoient *déifiées*, c'est-à-dire, consacrées; les Idolâtres croyoient que c'étoit par une sorte d'*irradiation* de la divinité. Il observe que ces images sont appellées dans l'écriture & par les Saints Peres τὰ ξυλινα & ξυλα, *de bois* ou *du bois*, parce qu'avant Neron, les Peintres Grecs & Romains ne peignoient que sur le bois, & que l'usage de la toile ne leur étoit pas encore connu. Il prouve que les mots *imago*, εικὼν & αγαλμα s'appliquoient également aux statues & aux peintures, & il indique dans quels cas ils désignent les unes plutôt que les autres; il éclaire en passant quelques endroits des anciens Auteurs, & corrige souvent les modernes, & particulierement Selden, Grotius & Graveson. Les deux derniers chapitres de l'ouvrage méritent sur-tout une atten-

tion particuliere; l'Auteur y recherche ſi les Grecs avant l'héreſie des Iconoclaſtes ont honoré les ſtatues; s'ils ont toujours eu pour ce culte la même averſion qu'aujourd'hui; quelle eſt la ſource de cette averſion, & enfin ſi les Latins ont commis une imprudence en permettant qu'on rendît aux ſtatues les mêmes honneurs qu'aux peintures. Après avoir prouvé que même avant l'héreſie des Iconoclaſtes, les Grecs n'ont point admis le culte des ſtatues, il fait voir cependant qu'ils étoient bien éloignés de les avoir en horreur comme aujourd'hui. Mais d'où cette averſion a t'elle pu naître? Ludof & Petau, ſemblent portés à croire que les Grecs la devoient aux Juifs, parmi leſquels il en eſt qui admettent les peintures dans leurs maiſons, quoiqu'ils aient tous les ſtatues en horreur. Mais cela ne ſatisfait pas le Pere Anſaldi, qui répond qu'il ne s'agit point ici de l'uſage, mais du culte, & que d'ailleurs dans le cas préſent l'opinion des Juifs n'a aucun rapport avec celle des Grecs.

Notre Auteur penſe que les Grecs modernes n'ont conçu cette aver-



ſion entiere que pour avoir mal entendu, & plus mal expliqué le ſecond Concile de Nicée; que le Schiſme de Photius étant ſurvenu, & ayant diviſé plus que jamais les Latins d'avec les Grecs, ceux-ci ne manquerent pas de nous accuſer d'innovation & preſque d'idolâtrie, parce que nous rendîmes aux repréſentations en ſculpture le même culte qu'aux images peintes; uſage qui s'introduiſit en effet inſenſiblement parmi nous dans l'intervalle du tems qui s'écoula entre le Concile de Nicée & le patriarchat de Photius. Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas d'expoſer toutes les raiſons ſur leſquelles l'Auteur appuie ſon ſentiment; il juſtifie l'introduction des ſtatues dans l'Egliſe latine, & prouve d'une maniere ſans réplique l'innocence de leur culte.

Ce petit ouvrage eſt rempli d'érudition: il y regne ſur-tout une critique excellente: cependant dans la partie que l'Auteur a traitée avec le plus de ſoin, il n'a pas fait une réflexion qui ſemble ſe préſenter d'elle-même, & que nous allons ſoumettre au jugement de nos lecteurs.



C'eſt moins dans l'ignorance des Grecs & dans leur haine pour les Latins, qu'il faut chercher la raiſon pour laquelle le culte des ſtatues leur fut défendu, que dans la vivacité de leur imagination, & dans les circonſtances où ils ſe trouvoient. Les peintures ne repréſentent que des ſurfaces, & les bas-reliefs n'offrent que quelques-unes des portions de leur ſujet. Ce ne ſont là que des repréſentations partielles, qui malgré tout l'art de leurs Auteurs, ne peuvent expoſer le ſpectateur, quelque ſenſible qu'on le ſuppoſe, à les confondre avec la choſe repréſentée. Il n'en eſt pas de même de la ſtatue; comme elle repréſente pleinement & en tout ſens toutes les formes, toutes les parties de ſon objet, l'image de la choſe peut alors ſe préſenter comme la choſe même, ſur-tout chez un peuple aſſez ſenſible pour prêter aux ſtatues la ſeule choſe qui leur manquoit, le mouvement & la vie. Il étoit donc à craindre qu'en propoſant les ſtatues à la vénération des Grecs, leur culte ne s'arrêtât tout entier au ſimulacre. D'ailleurs, quoique les Gentils rendiſſent les mêmes hommages aux pein-



tures & aux ſtatues de leurs divinités, cependant comme la Grece, féconde en Sculpteurs dont les ouvrages étoient autant de chef-d'œuvres, n'avoit eu qu'un très-petit nombre de Peintres habiles, il n'eſt pas douteux que le culte des ſtatues n'eût été plus commun & n'eût fait par conſéquent une impreſſion plus vive & plus univerſelle. Il falloit donc bien ſe garder de rappeller aux Grecs les objets principaux & encore ſubſiſtans de l'idolatrie de leurs ancêtres. Les Latins au contraire, qui lors du concile de Nicée, comme l'obſerve le Pere Anſaldi lui-même, s'embarraſſoient fort peu des ſtatues des Divinités, & qui peut-être ne ſçavoient même pas comment elles étoient faites, ne purent ſe ſervir des peintures, vû l'extrême rareté des Peintres dans ces tems groſſiers & barbares. Les Latins eurent donc recours aux ſtatues, & leur façon de penſer & de ſentir, la maniere dont ces ſtatues étoient travaillées, n'avoient certainement rien qui pût rendre ce culte dangereux.



## ARTICLE X.

*ODE à des alouettes prises dans des filets*

NOUS n'avions encore apperçu dans les productions de Madame *Karsch*, cette célebre improvisatrice du Nord, que des traits pleins de chaleur, d'élévation & de hardiesse : le morceau suivant ne nous permet pas de douter que son cœur ne soit aussi sensible que son imagination est ardente & impétueuse : le sentiment y marche à côté du sublime. Cette femme, vraiment extraordinaire, justifieroit elle seule l'idée que les Grecs s'étoient formée, & qu'ils nous ont transmise du talent pour la Poésie : tout ce qui frappe ses sens met en mouvement toutes les facultés de son ame. Ne soyons pas surpris si tous les Poëtes se sont énoncés comme s'ils étoient d'une nature supérieure à celle du commun des hommes. Il semble en effet que c'est à eux seuls que la nature a confié ses secrets & dévoilé ses



rapports. *Jupiter fait les Rois*, dit Homere, *& Apollon les Poëtes. Heureux les enfans d'Apollon !*

QUE je vous plains petites alouettes enfermées dans ces filets ! vous chantiez du haut des airs, & vos chants remuoient le cœur du juste, pendant qu'ils ne frappoient que l'oreille de l'impie.

Charmantes messageres du printems ! vous faisiez entendre votre ramage au Laboureur qui préparoit sa charrue, & qui voyant la terre se dépouiller de ses glaçons, commençoit à se promettre de l'herbe pour ses troupeaux.

Lorsque long-tems après les premiers regards du soleil, les habitans de la ville appesantis par les vapeurs du repas de la veille dormoient encore, déja le Berger vous écoutoit, & chantoit comme vous, la joie & le bonheur.

Les genisses paissoient l'herbe haute ; le Pâtre s'arrêtoit au pied d'un chêne pour vous entendre, & la vallée voyoit une multitude d'enfans accompagner vos chants, de danses & de jeux.



La belle Galathée prenant le jeune Berger Myrtil par la main, lui disoit : les alouettes chantent, mon bien aimé ! viens les écouter, &, si tu peux, imite leurs doux chants.

Le Berger favorisé de la muse sacrée qui avoit inspiré Abel, prenoit sa lyre, chantoit, & ses chants ressembloient aux vôtres.

Alors le long des belles joues de Galathée couloient des larmes aussi brillantes que les gouttes de rosée qui tombent dans une belle matinée du printems ; cependant vous ne cessiez de saluer les fleurs des prairies par votre ramage.

Les Moissonneurs allant aux champs vous écoutoient pleins de gaité, en se tenant par la main ; & au milieu du tumulte des armes, le Héros tout couvert de sueur & de poussiere prêtoit l'oreille à vos chants.

Souvent vous abaissiez vos aîles grisatres, & vous veniez chercher votre pâture dans le creux des sillons. C'est ainsi que les soins de ma subsistance m'ont souvent arraché des chansons foibles & rampantes, & m'ont fait adresser mes vers à des ames abjectes.



Vous ne chanciez plus, lorsque la récolte étoit faite ; vous vous taisiez alors, petits oiseaux, & entierement livrés à l'oisiveté, vous vous laissiez attirer dans les filets perfides où vous voilà prisonnieres.

Soyez un exemple pour moi. Mon ame détestera à jamais l'oisiveté. Il ne se passera point de jours que je n'exalte mon créateur par des chants nouveaux.

Il me donne à manger le suc du pays ; il me rend la vie douce comme du miel. Et moi trop rassasiée, j'oublierois ce Dieu fidele qui ne m'a jamais oubliée, qui ne m'a jamais délaissée ?

Je veux lui chanter un cantique sublime ; déja mes larmes préludent à mes chants. Ah ! puissé-je dans mon ravissement en répandre en abondance, lorsque mon cœur voit la divinité dans mes amis.

*LE Prince Persan, conte adressé à Son Altesse le Prince Royal Frédéric-Henri-Charles de Prusse* (a).

Ben-Halim, jeune Prince, élevé près du throne du grand Schach de Perse, & fils du frere du Monarque, étoit un prodige d'esprit & de bonté. Ben-Halim alla se promener un jour avec son grand-Vizir dans les vastes avenues qui conduisent au château. Un pauvre homme que l'âge avoit blanchi se tenoit dans l'éloignement; c'est ainsi qu'autrefois, timide & mal vêtue, je me tenois cachée près de la porte de l'église où je priois, & je voyois passer les Grands devant moi; ainsi le pauvre Persan se tenoit à l'écart les yeux baissés vers la terre. « Je te salue, ô vieillard! dit Ben-» Halim qui s'étoit approché de lui, » que Dieu & le grand Prophete te » bénissent ». Le vieillard ne sait le remercier que par quelques larmes qui

(a) On s'appercevra aisément que c'est une aventure particuliere qui a donné lieu à ce conte.



coulent le long de ses joues. Transporté de l'attention & des bontés du Prince, il oublie déja qu'il est nud, & qu'il n'a point de pain. Il étend les mains sur son bâton, & éleve ses yeux vers celui qui donne la nourriture à tout ce qui vit sur la terre. Ah! s'écrie Ben-Halim, le pauvre homme! Il prie pour mes jours, eh! son malheur ne suffit-il pas pour m'attendrir & m'intéresser? Tu sais, mon cher Vizir, que tu m'as donné de l'argent ce matin pour ma petite dépense du mois. Ce vieux Persan à besoin d'un habit & de pain; je vais lui donner la moitié de ce que j'ai. Le jeune Prince dit, & ses doigts compterent la moitié de son argent dans la main du pauvre homme, que sa reconnoissance & son admiration rendoient comme stupide.

Prince, lui dit le Vizir, que le saint Prophete te récompense! Ce pauvre vieillard que tu viens de rendre heureux, a autrefois bravé la mort dans plus d'une bataille. Mais s'il se présentoit un autre malheureux? Eh bien, dit le jeune Prince, je partagerois le reste de mon argent avec cet homme malheureux. Tu m'as appris



toi-même, Vizir, qu'il falloit aimer les hommes. Ce commandement est écrit dans l'Alkoran, & quand il n'y seroit pas, je le trouverois au fond de mon cœur. Que le Ciel te conserve! Prince bienfaisant, dit le Grand-Vizir, le visage inondé de larmes de joie, larmes précieuses & bien plus honorables pour Ben-Halim, que tous les chants des Poëtes, & tous les éloges des Orateurs!

O Henri! j'ai connu ton cœur, j'ai vu tes actions, & je me suis ressouvenue du jeune Prince dont parlent les annales de Perse.

Comme la fortune de Madame *Karsch* n'est fondée jusqu'à présent que sur la générosité de ses amis, Messieurs *Sulzer & Gleim* se sont proposés de donner ses ouvrages par souscription, persuadés que l'Allemagne ne mettra pas moins d'empressement à tirer de l'indigence une femme qui fait la gloire de sa nation, que n'en a marqué la France en faveur de la niece du grand Corneille. Les souscripteurs sont divisés en deux classes : ceux de la premiere payeront un *frédéric d'or*, & recevront leurs exemplaires sur de très-beau



beau papier à écrire : ceux de la seconde les recevront sur de beau papier d'impression, & payeront deux *rixdales*. L'ouvrage ne tardera pas à paroître, & l'on n'épargnera rien pour en orner l'exécution.

Les personnes qui se sont chargés de recevoir l'argent des souscriptions, sont:

A Magdebourg, M. de Reichmann & M. Bachmann.

A Berlin, M. le Conseiller Privé Buchholz, M. le Professeur Sulzer & M. Linke.

A Halberstadt, M. le Comte de Stolberg Wernigerode & M. le Chanoine Gleim.

A Pickelsheim, M. le Chambellan Baron de Spiegel.

A Anspach, M. Uz, Secretaire du Conseil de Justice.

A Brunswik, M. le Professeur Zacharias.



## ARTICLE XI.

*LA Bourse ou les trois Amis.* Conte arabe, tiré du *Guchen-ul-Kholefa*, c'est-à-dire *Jardin des Kalifes*, histoire manuscrite, composée par *Namy-Zadch-Effendy*, & mis en vers par M. *Bret.*

IL n'est point de Dieu pour l'impie;
Pour les cœurs durs il n'est point d'amitié.
Mais voyez ce couple lié
Par la plus douce sympathie,
Interrogez ces mortels vertueux
Qui font de s'entr'aimer le trésor de la vie,
Demandez-leur s'ils sont heureux :
Ils s'écrieront : ô puissante harmonie !
Liens sacrés ! aimables nœuds !
Vous êtes le seul bien qui soit digne d'envie.
Azar, Ibas & Nouskirvan
Les trois amis de cette fable,
Dans les plaines du Khorassan,
Pensoient ainsi de ce nœud respectable.
L'un d'eux (c'étoit Ibas) d'un destin misérable,
Sentit un jour le poids affreux.



J'ai mes amis, dit-il; à qui des deux
Dois-je donner la préférence ?
Il sait que l'un & l'autre ont même amour pour lui.
S'il prend Azar pour son appui,
Il va faire à l'autre une offense;
Mais comme il faut, quand notre ame balance,
Qu'enfin elle prenne un parti,
Ce fut à Nouskirvan que parvint la peinture
Des maux & des besoins d'Ibas.
Nouskirvan pour tout bien dans cette conjoncture
Ne possédoit que vingt ducats;
Dans une bourse bien scellée
Toute la somme rassemblée
Va consoler Ibas de son adversité.
Au moment qu'elle arrive, Azar de son côté
Près d'Ibas avoit député :
Son besoin est urgent, il appelle à son aide;
La bourse vole à son secours :
Mais de ses maux à peine Azar voit le remede,
Que Nouskirvan à lui-même a recours.
Aux besoins d'un ami mon propre besoin cede,
Dit Azar, & soudain
Pour la troisieme fois la bourse est en chemin.





De Nouskirvan la surprise est extrême,
Lorsqu'il revoit sa bourse même;
On ne l'a point ouverte. Il court chez son ami:
Azar, que veut dire ceci ?
D'où vous vient, dit-il, cette bourse ?
D'Ibas, répond Azar; à l'instant près de lui
J'avois trouvé cette ressource;
Vos besoins sur les miens ont obtenu le pas.
On s'achemine chez Ibas;
Et puis Dieu sait, quand on eut su l'affaire
Si chacun d'eux eut un remercîment
Et des complimens à se faire,
Combien le cœur s'épancha doucement,
Si l'on se fit mainte carresse,
Et si dans leur vive allégresse,
Par le trésor aussi-tôt partagé,
Chaque besoin ne fut pas soulagé.

Amans, Cresus, Grands de la terre
Vous qui croyez du Ciel être les favoris
De votre yvresse passagere
Ne soyez point enorgueillis;
Vous embrassez tous la chimere,
Le vrai *jouir* est pour nos trois amis.





# NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ANGLETERRE.

### I.

*A Military Essai*, &c.

« ESSAI militaire, contenant différentes réflexions sur la discipline de la cavalerie & de l'infanterie Angloise »

LE Colonel Dalrimple, Auteur de cet Essai, y traite de la maniere de lever les troupes, de les armer, de les habiller & de les discipliner. Il a beaucoup réfléchi sur les moyens de perfectionner l'art & la discipline militaire. Ce qu'il propose pour récruter les régimens paroît très-judicieux. Il voudroit qu'on donnât à chaque régiment le nom d'une province, & que cette province fût obligée de fournir les recrues nécessaires. Il desireroit en-

core que ces recrues ne serviſſent que pendant un certain tems, & qu'enſuite on leur accordât une gratification.

I I.

*THE English theatre*, &c.

« THÉATRE Anglois. Chez *LoWads*, » *in*-8°. »

Ce Théâtre eſt un recueil de quarante drames, c'eſt-à-dire de vingt Tragédies & d'autant de Comédies tirées de différens Auteurs, tels que Steele, Vanbrugh, Hill, Dryden, Cibber, Addiſon, Young, Hoadley, Farquar, Otway, Congreve, Rowe, Lillo, Madame Centlivres.

I I I.

*MEMOIRES of life of à modern Saint*, &c.

« MEMOIRES ſur la vie d'un Saint » moderne, leſquels renferment tou» tes ſes avantures en Angleterre, » en Ecoſſe & en Amérique, *in*-8° ».

Il ne ſe paſſe point de jour où l'on ne publie à Londres quelques ſatyres


contre le chef de la ſecte des Méthodiſtes. Cet enthouſiaſte eſt vivement attaqué dans le petit ouvrage que nous annonçons ; mais ſa tranquillité n'en eſt pas plus alarmée : cet homme ſemble ne tenir aucun compte de tout ce qu'on dit & fait contre lui.

I V.

*THE influence of the Paſtoral office*, &c.

« INFLUENCE des devoirs d'un Paſ» teur ſur le caractere du Paſteur » même, en réponſe de tout ce que » M. Hume a écrit contre l'eſprit de » cet état ».

M. Hume n'a pas reſpecté dans ſes ouvrages les Miniſtres de la religion : il les a hautement accuſés d'hypocriſie, de ſuperſtition, d'ambition, d'orgueil, de haine, de vengeance, &c. en un mot, il prétend que ceux qui ont embraſſé cet état, ſont plus méchans que le reſte des hommes. M. Gerard, célebre Théologien d'Aberdeen en Ecoſſe, tâche de prouver dans ſa diſſertation, que contre les regles de la bonne




Logique, M. Hume a conclu du particulier au général.

V.

*AN Enquiry into the divine of miſſion John the Baptiſt, and Jeſus-Chriſt*, &c.

« RECHERCHES ſur la miſſion di» vine de S. Jean-Baptiſte & de Je» ſus-Chriſt, &c. Par M. *Ball*, *in*» 8°. 1761 ».

M. Ball, ſavant Théologien de Cambridge, nous démontre la vérité de la Religion chrétienne d'une maniere neuve & tout-à-fait indépendante de toutes les démonſtrations qu'on a données juſqu'à préſent. Il prouve dans les deux premieres parties de ſon ouvrage la vérité des circonſtances miraculeuſes qui ont accompagné la conception & la naiſſance du Meſſie & de ſon Précurſeur. Dans la troiſieme partie il examine la vie de Jeſus-Chriſt & de S. Jean-Baptiſte, & fait voir combien cette vie eſt oppoſée à celle qu'ils auroient menée l'un & l'autre, s'ils euſſent été des impoſ-


teurs. Le reſte de l'ouvrage eſt employé à faire ſentir que la certitude & la vérité de toutes les circonſtances miraculeuſes des événemens rapportés par les Evangeliſtes, ſont une preuve évidente & inconteſtable de la miſſion divine de Jeſus-Chriſt.

V I.

*LONDON and its environs deſcribed*, &c.

« DESCRIPTION de la ville de Lon» dres & de ſes environs, contenant » un détail exact de tout ce qu'il y » a de plus grand, de plus élégant, » de plus magnifique & de plus rare » dans cette ville & dans ſes envi» rons, à ſept lieues de diſtance. En » 6 tomes *in*-8° ».

Cet ouvrage curieux & intéreſſant par lui-même, le devient encore davantage par la maniere dont il eſt exécuté.

V I I

*HARMONICS, or the Philoſophy of muſical ſounds*, &c.

Les Principes de l'harmonie, ou la

» Philosophie des sons ; par M. Robert Smith, Docteur en Théologie, Membre de la Société royale, » & Président du college de la Trinité dans l'université de Cambridge, *in*-8° ».

VIII.

Les amateurs des Arts ont très-bien accueilli l'ouvrage suivant.

*A Description of the royal Pelace and Monastery of S. Laurence*, &c.

« DESCRIPTION du palais royal & » du monastere de S. Laurent, autrement dit l'Escurial & de la » chapelle royale du Panthéon, traduite de l'Espagnol de François de » los Cantos, chapelain de Philippe » IV. Par *Georges Tompson*, *in*-4°. » Chez *Hopper* ».

IX.

*REMARKS on the history of Fingal, and ot her poëms of Oscian. By* Ferd. Warner. *For* Payne, 1762 ».

» REMARQUES sur l'histoire de Fin-



» gal & des autres poëmes d'Oscian, » par M. *Ferd. Warner*. Chez Paine. » 1762.

Ces remarques ne tombent ni sur le caractere ni sur l'authenticité de ces poëmes Ecossois : l'auteur a voulu seulement prouver que Fingal étoit natif d'Irlande, contre le sentiment du traducteur d'Oscian : M. Macpherson qui prétend que Fingal étoit un Prince d'Ecosse. Cette controverse n'est pas assez importante pour en occuper nos lecteurs.

X.

*A collation of letters*, &c.

« RECUEIL de Lettres écrites par M. » *Horney* à ses amis. Deux tomes *in*-» 12. Chez *Rivington* ».

Ces Lettres respirent la piété, le zele, & quelquefois le fanatisme.

XI.

Le Journal du voyage que le Pere Charlevoix, mort depuis peu à la Fleche dans un âge fort avancé, fit à





l'Amérique septentrionale par ordre du Roi, & que ce Jésuite adressa en forme de lettres à Madame la Duchesse de Lesdiguieres, vient d'être traduit en anglois & se vend chez *Dodsley*, en 2 tom. *in*-8°.





# ITALIE.

I.

*ISTORIA critica e filosophica del suicidio.*

« HISTOIRE critique & philosophi-» que du suicide ; par *Agathopistus* » *Cromazianus*. A Luques, chez *Riccomini*, *in*-8°. p. 289.

L'Auteur trace dans cet ouvrage l'histoire de tous ceux qui pour différentes raisons se sont donné la mort. Il remonte à l'origine de la chose : il examine les mœurs & les loix des Orientaux, & particuliérement des Japonois, des Chinois & des Indiens, & croit avoir trouvé l'origine du suicide dans la religion & la philosophie de Xeckias, de Confucius & des Bracmanes. Il recherche quelle étoit sur ce point la doctrine des Chaldéens, des Perses, des Turcs & des Hebreux : ensuite il jette un coup-d'œil sur l'Afrique, & trouve une infinité de traces

du ſuicide chez les Egyptiens & les Carthaginois. Il revient en Europe, parle des mœurs des Celtes, & croit appercevoir dans le ſyſtême de leur religion les raiſons qui les engageoient à ſe défaire. Il tourne ſon attention ſur les Grecs & les Romains, qui regardoient le ſuicide comme une action héroïque, & fait voir que les différens ſyſtêmes de Philoſophie qui regnoient chez ces peuples favoriſoient tous également le ſuicide. Il finit par juſtifier ceux des Chrétiens qui ont été accuſés de favoriſer le ſuicide, en convenant toutefois qu'il s'en eſt trouvé parmi eux qui dans certains cas l'ont approuvé.

## I I.

*RIME, e Lettere di* Veronica Gambara, *raccolte de* Felice Rizzardi *in Breſcia*, 1759. *Dalle ſtampe di* Giammana Rizzardi, *in-8°. grande di pag.* 298.

« POÉSIES & Lettres de *Veronique* » *Gambara*, recueillies par M. *Riz-* » *zardi*, &c ».

VERONIQUE GAMBARA naquit en



1485 : elle s'appliqua dès ſon enfance aux Belles Lettres, & ſur-tout à la Poéſie, ſans négliger cependant l'étude des Sciences. En 1508 elle épouſa Gibert X, Seigneur de Correge, & en eut deux enfans. La mort lui ayant enlevé ſon époux en 1518, elle ne voulut plus former de nouveaux liens : les devoirs domeſtiques, l'éducation de ſes enfans, la Poéſie & la lecture des ouvrages des ſaints Peres partagerent tous ſes momens : elle obtint & mérita la plus grande réputation ; enfin elle mourut à Correge le 13 juin de l'année 1550. On comptoit déja nombre d'éditions des ouvrages de cette femme célebre : mais celle que nous annonçons eſt enrichie de beaucoup de morceaux tant en proſe qu'en vers, qui n'avoient pas été même publiés, & que l'éditeur a tirés de la bibliotheque *Magliabecchi* de Florence. Les notes qui accompagnent le texte font honneur au goût & à l'érudition de M. Rizzardi.

## I I I.

*IL Meſſia, Egloga ſacra di* Aleſſandro Pope, *con la traduzione dal teſto in-*



*gleſe, in verſo ſciolto italiano*, &c

« LE Meſſie, Eglogue ſacrée de *Pope*, » traduite en vers libres italiens, » avec le texte à côté ; par le Pere » *Lettardi*, C. R. des Ecoles pies. A » Genes, 1761, de l'Imprimerie de » *Geſini* ».

CE petit Poëme, ingénieuſement tiſſu de différens paſſages imités de Virgile & d'Iſaïe, a été déja traduit en beaux vers latins par M. Berlingham, Prêtre Irlandois. Cette traduction a été imprimée à Naples en 1759.

## I V.

*DELLA Iſtoria eccleſiaſtica deſcritta da fra* Guiſeppe-Agoſtino Orſi, *dell' ordine de' Predicatori, cardinale di San Siſto, Academico della Cruſca ; tomo venteſimo, contenente l'ultima parte della ſtoria del ſeſto ſecolo. In Roma*, 1761, *nella ſtamperia di Pellade, appreſſo Niccolo e mario Pegliarini, in-4°. di pagine* 588.

« SUITE de l'Hiſtoire eccléſiaſtique



du cardinal *Orſi*, académicien de la Cruſca. A Rome, chez *Nicolas* & *Marco Pegliarini*.

C'EST ici le vingtieme tome de ce ſavant & bel ouvrage : il contient la derniere partie de l'hiſtoire du ſixieme ſiecle, c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt arrivé de plus intéreſſant en Eſpagne ſous le Roi Recarede, & en Angleterre ainſi que dans les autres parties de la chrétienté, ſous le pontificat de Gregoire le Grand.



# ALLEMAGNE.

## I.

*TRACTATUS de febribus intermittentibus cognoscendis & curandis, conscriptus à* Nicolao-Francisco Coliny, *Medicinæ Doctore*, &c.

L'AUTEUR s'éloigne peu de la théorie que le grand Boërhaave a exposée dans ses aphorismes & que le célebre M. Van-Swieten a développée. La partie diagnostique de cet ouvrage paroît être la meilleure, & peut servir de guide à ceux qui commencent à exercer la Médecine.

## II.

M. *Schalhorn* vient de publier à Ulm un petit ouvrage sous ce titre :

*DIATRIBE de antiquissima Bibliorum latinorum editione, seu primo Artis typographicæ fœtu*; in-4°.

« DISSERTATION sur la plus an-
» cienne édition des Bibles latines



» ou sur la plus ancienne produc-
» tion de l'Art typographique ».

DANS l'ancienne chronique de Cologne il est dit que le premier livre imprimé fut une Bible latine en gros caracteres, tels que ceux des Missels. C'est sans doute de cette Bible que parle Trithemius, lorsqu'il assure que le célebre Schoëffer lui avoit dit que l'Art d'imprimer avoit rencontré dans le commencement de grandes difficultés, au point qu'ayant entrepris d'imprimer une Bible, il avoit dépensé plus de 4000 florins, avant que les douze premiers exemplaires fussent achevés. On ne croyoit pas qu'il existât actuellement un seul exemplaire de cette Bible, M. Schelhorn a eu le bonheur d'en trouver un & s'est empressé de nous en donner la description. Cette Bible étoit partagée en trois tomes, mais notre Auteur n'en possede que le premier & le dernier. Le papier en est fort & beau; la forme est la même que celle de la Bible de Mayence de 1462; le caractere en est gros & semblable à celui des anciens Missels, ce qui distingue cette édition d'avec toutes celles que nous



connoissons. On voit clairement qu'elle a été faite avec des caracteres de bois, mais mobiles : aussi la même lettre ne se ressemble-t-elle jamais parfaitement, pas même dans l'espace d'une page. Du reste il est certain que cette Bible fut commencée à Mayence par Guttemberg & ensuite terminée par Schoëffer; mais on ne sait pas précisément le tems où ce dernier l'acheva : selon la chronique de Cologne, elle fut commencée en 1450.

*Fin du Journal de Mars.*



# TABLE
# *DES ARTICLES.*



## NOUVELLES LITTÉRAIRES

# TABLE
## DES MATIERES,
Par ordre des Langues.

## ALLEMAGNE.



## ANGLETERRE.



## DANNEMARK.



## ITALIE.



## PERSE.



### *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois de Mars. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 30 Avril 1762.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.



# *JOURNAL ÉTRANGER.*

AVRIL 1762.

*DEDIÉ*
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

*Par M. l'Abbé* ARNAUD,
De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

*Quæ robora cuique,*
*Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.*
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.

M. DCC. LXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

## CONDITIONS.

*ON souscrit* A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

*Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la* Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvu qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

*CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.*

| | |
|---|---|
| *Amiens*, . . . | François. |
| *Amsterdam*, . . . | Rey. |
| *Bayonne*, . . . . | Trebosc. |
| *Bruxelles*, . . . . | Pierre Vasse. |
| *Chaalons en Champagne*, | Briquet. |
| *Geneve*, . . . . . | Detournes le jeune. |
| *La Rochelle*, . . . | Chaboceau Grand'-Maison. |
| *Lyon*, . . . . | Deville. |
| *Montpellier*, . . . | Rigaud. |
| *Nantes*, . . . . | la veuve Vatar. |
| *Nismes*, . . . | Gaudes. |
| *Orléans*, . . . . | Tournay. |
| *Provins*, . . . . | la veuve Michelin. |
| *Rouen*, . . . . . | Pierre Le Boucher, sous la galerie du Palais. |
| *Soissons*, . . . . | la veuve Varoquier. |
| *Strasbourg*, . . . | Dulcesker. |
| *Turin*, . . . . . | les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve. |


*INTERLOCUTEURS.*

ORGON.

TIMANTE, fils d'Orgon.

DAMON, ami de Timante.

PHILIPPE, valet de Timante.

GERONTE.

CLIMENE, fille de Geronte.

LISETTE, suivante de Climene.

*La scene est dans une piece de la maison où Geronte & Timante demeurent.*



# JOURNAL ÉTRANGER.

## ARTICLE I.

*LE DÉFIANT, Comédie en cinq actes & en prose.*



PLATON vouloit que les Poëtes dramatiques, à la tête desquels il plaçoit Homere, fussent chassés de la République comme autant de perturbateurs de la tranquillité de l'esprit humain. Vainement, disoit-il, la raison vous dira qu'au sein même de l'adversité, vous devez conserver votre repos, parce qu'il est incertain si ce qui vous est arrivé est un bien ou un mal, parce que la douleur ne change pas le cours des événemens, parce qu'enfin il n'est



rien qui doive soumettre & dominer votre ame; le Poëte tragique fera parler les passions, & saura bien empêcher la raison de se faire entendre : il ne comptera pour rien, il subjuguera même cette partie de vous-même qui mesure, calcule & apprécie, & ne soulevera que les facultés aveugles & tumultueuses de votre être : il nourrira votre foiblesse : il fortifiera votre imagination : il troublera votre entendement : il fera naître successivement dans votre cœur mille sentimens différens, & à force d'agiter votre ame, il la rendra mobile, flottante, & incapable d'avoir jamais des mœurs constantes & solides. Ecoutez dans Homere ou dans les Poëtes tragiques, ces héros malheureux qui s'écrient, fondent en larmes, se frappent la poitrine, & déplorent leur infortune, tantôt par des cris aigus, tantôt par des accens lamentables; un charme secret vous attache à leur destinée : vous vous revêtez malgré vous, & cependant avec un plaisir inexprimable, de toutes leurs affections & vous portez jusqu'aux cieux le Poëte qui a sçu vous émouvoir avec tant de véhémence. Cependant

n'est-il pas vrai que, si jamais il vous arrive un malheur, loin de vous laisser aller aux gémissemens & aux larmes, vous rappellez tout votre courage, & que vous faites gloire d'opposer aux coups du sort une ame ferme & constante? Comment donc se peut-il que vous soyez enchanté du spectacle d'un héros qui se désole & se lamente, vous qui dans une situation pareille rougiriez de lui ressembler? Platon étend ce raisonnement à toutes les sortes d'imitations, à la Comédie ainsi qu'à la Tragédie. A force de pleurer & de rire, on devient, dit-il, foible & ridicule soi-même; en un mot, toutes les représentations, selon ce Philosophe, ne servent qu'à nourrir & fortifier des penchans qu'il faudroit, pour notre bonheur, affoiblir & détruire.

M. Dacier entreprend de justifier Platon, en faisant remarquer que ce Philosophe n'avoit jugé des effets de la Tragédie, que par ceux qu'elle produit sur l'heure même; mais cette observation est détruite par le texte même. Ne seroit-il pas plus simple & plus vrai de dire que Platon n'envisage ici que sa République, République purement



idéale, sur laquelle il n'eût pas même suffi, pour la rendre heureuse, que les Philosophes eussent regné; mais qui pour cet effet n'auroit dû être composée que d'un peuple de Philosophes?

Tous les hommes naissent avec des passions, & les passions sont d'autant plus fortes dans le peuple, que le peuple est moins éclairé, & qu'il réfléchit moins. Il ne faut donc pas espérer qu'il soit jamais possible d'établir dans l'ame du peuple la force, l'indifférence, en un mot le calme philosophique: il sera bien plus raisonnable & plus sage de faire servir ses passions à l'utilité publique. Or tel est le but & l'avantage du drame; il excite la terreur & la compassion: mais c'est pour régler toutes les affections de l'ame; c'est pour les attacher aux principaux objets de la félicité particuliere & générale. En effet est-il rien de plus propre à m'inspirer des réflexions utiles à mon repos, à mon amour-propre, à ma vertu, & conséquemment plus capables d'entretenir l'harmonie sociale que le spectacle de la chûte inopinée & terrible de l'homme impie, ambitieux & cruel ou du ridicule amer & cuisant dont



l'avare, l'hypocrite & le fat sont couverts?

Mais à force d'ouvrir mon cœur à la pitié, & mes yeux aux larmes, mon ame s'énervera.

Nous répondons à cela que les larmes que l'on répand au théâtre partent d'un principe d'humanité & non de foiblesse. Ce germe de sensibilité que la nature a mis au fond de nos cœurs, & que Platon voudroit qu'on travaillât à dessécher, ne sauroit être trop nourri, trop dévéloppé. Le penchant qui me porte à m'attendrir sur l'infortune d'autrui, me rend plus juste & plus honnête à mes propres yeux, & n'a rien d'ailleurs qui détruise le courage que je peux opposer à l'infortune qui m'affligera personnellement. Je doute, à l'aspect d'un malheureux, s'il a assez de force pour supporter son malheur; & lorsque ses mouvemens, ses gestes & ses expressions m'offriront l'image de la douleur & du désespoir, comment mon cœur pourra-t-il se fermer à la compassion? Quoi! parce que le spectacle d'une douleur profonde & cruelle m'arrachera des sentimens de commisération & de pitié, parce que



je n'aurai pas des entrailles de bronze, faudra-t-il en conclure que mon cœur est foible & pusillanime? Je peux disposer de mes affections; mais il m'est également impossible de disposer de l'ame & de ne pas être affecté des gémissemens & des larmes d'autrui.

Jugeons de la nature du drame par les services qu'il rendit autrefois à la politique & à la morale des Athéniens. Tant qu'Eschyle, Sophocle & Euripide parurent sur la scene, le peuple Athénien marcha de victoire en victoire, & la liberté de la république subsista pure & entiere. Athenes ne fut désolée par les Barbares & par les Tyrans que lorsque les orateurs, armés d'une éloquence insidieuse, plierent les loix à leurs passions & à leur intérêt personnel.

Nos Auteurs tragiques modernes ne s'occupent pas assez de cet objet moral & politique du drame: ils semblent même aujourd'hui négliger, ou plutôt ignorer l'art de remuer le cœur & d'exciter les passions: ils ne s'attachent qu'à étonner l'esprit, & à confondre l'attention par une multitude d'événemens inattendus & merveilleux, dénués de

toute vraisemblance, & dépourvus de toute préparation.

Il faut avouer que les sujets sur lesquels nos Tragiques persistent à s'exercer, ne nous offrant que des faits peu communs, pris dans des tems ou des lieux reculés; que n'ayant d'ailleurs, sur-tout dans la partie des détails, aucun rapport avec nos mœurs & nos usages, ils ne peuvent nous intéresser que vaguement, &, pour ainsi dire, de loin. Il n'en est pas ainsi de la comédie: elle poursuit les mœurs sous tous leurs aspects, & dans toutes leurs révolutions. Les sujets qu'elle traite sont tirés du milieu de la société: les caracteres qu'elle peint sont sous les yeux de tout le monde: les défauts & les vices qu'elle couvre de ridicule, sont les vices & les défauts du siecle: ce genre de drame est donc par lui-même infiniment plus moral & plus politique que ne le sont nos Tragédies.

Les Allemands, qui cultivent aujourd'hui avec un succès étonnant toutes les branches de la littérature, se sont partagés dans la maniere d'envisager & de traiter le genre dramatique: les uns,





tels que M. Lessing, ont cherché à se rapprocher des Anglois; les autres, tels que M. le Baron de Gronegk, ont pris les François pour modeles. Ce dernier est Auteur de la Comédie que nous allons traduire. Nous sommes persuadés qu'on y trouvera de la gaité, du naturel & même du pathétique: mais comme il y a lieu de craindre que le caractere du *défiant* ne paroisse exagéré, nous devons avertir nos lecteurs que pour en bien juger, il faut se figurer un Allemand flegmatique & réfléchi, qui ayant été élevé à la campagne, est tout-à-coup transplanté dans une Université, où il étudie long-tems, & avec application, le Droit civil & public; étude très-propre à dévélopper, & même à faire naître cet esprit de subtilité, de combinaison & de précaution, dont l'abus degénere nécessairement en défiance. Nos mœurs vives & faciles, nos études plus rapides, plus agréables & plus superficielles, le penchant de nos jeunes gens à l'étourderie & à la dissipation, tout conspire à nous éloigner des défauts qu'on a rassemblés ici pour les rendre ridicules. Aussi avons-nous le *Menteur* &



l'*Etourdi*, & non le *Défiant* & le *Mystérieux*. Cette derniere Comédie est de M. Schlegel, & n'est pas sans mérite: nous nous proposons de la faire connoître un jour.

## ACTE I.

### SCENE I.

(ORGON) Je n'ai rencontré personne dans toute la maison. [ *Il regarde sa montre.* ] Il est pourtant déja tard.... Il loge, m'a-t-on dit, à main gauche. Holà. [ *Il frappe.* ]

(PHILIPPE *en dedans*) Un moment... Qui peut donc frapper de si bonne heure? [ *Il sort.* ] Que demandez-vous, Monsieur? Mon Maître dort encore: d'ailleurs, d'où venez-vous? qui êtes-vous? où allez-vous?

(ORG.) Eh quoi! Philippe, tu ne me reconnois pas? Que veulent donc dire toutes ces questions? Il me paroît que mon fils est gardé avec plus de précaution qu'une forteresse. Tu m'interroges comme si c'étoit ici la barriere d'une place de guerre.

(PH.) O mon bon Monsieur! est-ce vous, ou bien est-ce un rêve? Oui, ma



foi, je crois que c'est vous-même. Je vous demande mille pardons; il y a si long-tems que je ne vous ai vu. Eh! quel bonheur vous amene ici?

(ORG.) Tu es aujourd'hui bien questionneur; je te répondrai une autre fois. Il y a dix ans que je n'ai vu mon fils, & je brûle d'impatience de l'embrasser. Allons, qu'on me mene chez lui.

(PH.) J'en suis bien fâché, Monsieur.... mais pour le présent cela ne se peut pas.

(ORG.) Cela ne se peut pas! & pourquoi donc?

(PH.) Mon Maître dort.

(ORG.) Eh bien, qu'on le réveille; je réponds de tout.

(PH.) Monsieur, ce seroit de tout mon cœur, mais cela est impossible.

(ORG.) Pourquoi cela n'est-il pas possible?

(PH.) Pourquoi! c'est que l'entrée de la chambre de mon Maître n'est défendue que par quatre doubles serrures, & que si je m'avisois de faire du bruit à la porte, il pourroit prendre un des six pistolets qui sont toujours au chevet de son lit, & me donner fort impo-

liment le bon jour. Oh! mon Maître n'est point du tout un homme aisé. Tenez, Monsieur, hier au soir il n'a pas tenu à lui qu'il n'arrivât un très-grand malheur. Comme il se retiroit, il a trouvé un Garde de nuit (*a*) qui se disposoit à souffler dans sa corne; n'a-t-il pas pris ce pauvre homme pour un voleur, & sa corne pour un fusil. Le voilà qui fait sur le champ un saut en arriere & met flamberge au vent... Enfin, Monsieur, si je ne l'avois arrêté, à l'heure que je vous parle, il y auroit un Garde de nuit de moins dans la ville.

( Org. ) Tu n'es pas encore bien éveillé, mon pauvre garçon, tu ne sais ce que tu dis; il est impossible que mon fils fasse de pareilles extravagances.

( Ph. ) Je ne sais si cela est possible

(*a*) Garde de nuit, *Nachtwachter*. Ce sont des gens qui sont entretenus par les villes d'Allemagne, pour veiller au feu. Ils se promenent dans les rues pendant la nuit, & de tems en tems soufflent dans une corne semblable à celle de nos Vachers; puis ils avertissent à haute voix de prendre garde au feu & disent l'heure qu'il est.



ou non; mais ce que je sais très-bien, c'est que rien n'est plus vrai que ce que je viens de vous conter: au reste vous n'aurez pas à attendre long-tems, mon Maître sortira dans demi-heure.

( Org. ) Mais pourquoi mon fils seroit-il si défiant? A-t-il des ennemis?

( Ph. ) Son plus grand ennemi c'est lui-même; il a de la défiance pour tout le genre humain, & il appelle cela de la prudence, de la circonspection. Je suis le seul dans la ville à qui il fasse la grace de témoigner quelque confiance, & cela parce que je ne sais ni lire ni écrire, & que pour être bien avec lui, j'affecte encore d'être plus sot que je ne le suis.

( Org. ) Ce ne fut jamais là le caractere de mon fils. J'avoue que j'ai remarqué autrefois en lui quelque penchant à la défiance, mais je m'en applaudissois. Le monde est aujourd'hui si méchant, qu'on ne sauroit être assez sur ses gardes. Moi tout le premier, je me reproche souvent la facilité que j'ai à prendre confiance en tous les hommes; j'ai tant de propension à les aimer, que je ne saurois les craindre.



( Ph. ) M. votre fils ne leur veut pas du mal non plus; il voudroit les obliger tous, mais il ne se fie à aucun: & ce défaut est d'autant plus singulier, qu'il paroît plus opposé à la façon de penser ordinaire des jeunes gens. Votre disposition à vous fier à tout le monde n'est pas moins étonnante dans un homme de votre âge. Quoi, Monsieur! vous ne déclamez pas contre le tems présent, vous ne louez pas le tems passé....Oh! il est impossible que vous soyez aussi vieux que vous le paroissez; ou si votre corps l'est effectivement, votre ame est encore dans la fleur de l'âge.

( Org. ) Je vois que Philippe est beau parleur, & que depuis que je ne l'ai vu, il est devenu Philosophe consommé.

( Ph. ) Eh! que n'apprend-on pas à la ville? Tenez, Monsieur, à la campagne....

( Org. ) Ecoute & réponds-moi. que faut-il que je pense de tout ce que tu viens de me dire sur le compte de mon fils? Tu m'as chagriné. Tant que je l'ai eu sous les yeux, je n'ai



remarqué dans lui aucun des défauts ordinaires aux jeunes gens.

( Ph. ) Non, sans doute; il n'est vraiment que trop prudent & trop dissimulé. A son arrivée dans la ville, il se lia avec assez mauvaise compagnie, & il eut plus d'une fois occasion de s'en repentir. Il est parti de-là pour se persuader que tous les hommes étoient faux & trompeurs. Souvent il lui arrive de s'arrêter au milieu de son discours, pour réfléchir si on ne pourroit pas donner une mauvaise tournure à ses paroles. Lorsqu'il voit deux personnes parler bas, il se figure que c'est de lui qu'elles parlent. Paroît-on lui témoigner de l'amitié, il croit qu'on le prend pour une dupe & qu'on cherche à le tromper; le traite-t-on froidement, il imagine qu'on lui cherche querelle. Dernierement il étoit à la Comédie: Arlequin fit rire tous les spectateurs; mon Maître seul, persuadé qu'on se moquoit de lui, sortit tout en colere. M. Geronte qui loge ici....

( Org. ) Geronte loge ici! & depuis quand?

( PH. ) Depuis peu. La salle où nous sommes est commune à son appartement & à celui de mon Maître. C'est un brave homme que ce M. Geronte ; il dit sans façon tout ce qui lui vient dans l'esprit. Il n'y a pas longtems qu'il gronda M. votre fils sur son caractere soupçonneux & défiant ; à peine fut-il sorti, que mon Maître s'écria : quelle profonde dissimulation! il y a là-dessous quelque mystere qu'il faut que je pénetre.

( ORG. ) De la maniere dont tu me dépeins mon fils, je crois qu'il ne saura que penser de mon retour inopiné.

( PH. ) Je le crois comme vous ; mais pour vous dire vrai, sans être aussi soupçonneux que lui, je ne serois pas moins curieux d'en savoir la raison.

( ORG. ) La voici : je pense à marier mon fils.

( PH.) Ah ! que dites-vous là, Monsieur ? Cette nouvelle va le faire devenir fou.

( ORG. ) Pourquoi donc ? Auroit-il quelque répugnance pour le mariage ?

( PH. ) Non....mais....



( ORG. ) Seroit-il amoureux ? Je pense au reste que Climene vaut bien la peine....

( PH. ) Quoi, Monsieur ! Climene ! la fille de Geronte, est celle que vous destinez à M. votre fils ?

( ORG. ) Oui. Geronte est mon ancien ami ; & je m'estimerois fort heureux, si je pouvois resserrer encore les liens qui nous unissent.

( PH. ) La rencontre est admirable : c'est précisément de cette Climene que mon Maître est amoureux.

( ORG. ) J'en suis ravi, & tu auras pour boire, pour m'avoir appris cette bonne nouvelle....Et l'aime-t-elle ?

(PH.) C'est ce que je ne saurois vous dire ; mais je ne tarderai pas à vous en instruire. Elle a auprès d'elle une certaine Lisette . . . Laissez-moi faire . . . Au reste ce qui m'a fait voir que mon maître aimoit Climene, c'est qu'il la traite très-durement & la gronde sans cesse. Derniérement comme elle étoit en compagnie, elle laissa tomber son évantail. Ceci n'est pas arrivé sans dessein, dit aussi-tôt mon maître, c'étoit quelque signal . . . . .

(ORG.) Il me suffit de savoir que



Timante l'aime, & je me fais un plaisir de la joie qu'il aura lorsqu'il apprendra que je la lui destine : cependant ne lui en dis rien ; je te le recommande très-sérieusement. Nous verrons au reste à le guérir de sa maladie ; car je ne puis appeller autrement cette défiance extrême : mais qui est-ce qui entre ici ?

(PH.) C'est précisément cette Lisette dont nous parlions tout-à-l'heure.

### *SCENE II.*

« Orgon ayant appris de Lisette que Geronte est chez lui, s'empresse d'aller surprendre son ami. Lisette restée seule avec Philippe, veut savoir quel est ce vieillard dont la physionomie lui paroît si honnête. Oh ! répond Philippe, c'est bien le meilleur homme qu'il soit possible de connoître : son seul défaut est de penser avantageusement de tout le monde, & d'embrasser l'opinion du premier venu. Cependant, tout bon qu'il est, lorsqu'on le contrarie, il ne laisse pas de se fâcher quelquefois : mais il n'est pas plus constant dans sa colere que dans ses opinions ; en un mot on



fait de lui tout ce que l'on veut, tant il est confiant & facile. Or cet honnête homme est le pere de Timante mon maître. Tout le dialogue de cette Scene est plein de naturel & de gaité. Philippe aime Lisette, & Lisette n'est pas indifférente pour Philippe. Tous les deux sont curieux & babillards, & se regardent cependant comme des personnages prudens & discrets. Philippe s'informe si Climene a du goût pour Timante. Lisette répond qu'elle ne le croit pas ; qu'elle soupçonne au contraire que sa maîtresse aime en secret Damon, l'ami de Timante, & que cette passion est réciproque ; qu'elle s'en est apperçue à leur timidité & à leur embarras. La conversation est interrompue par l'arrivée de Timante, qui s'approche tout doucement pour les écouter : ils l'apperçoivent, & Lisette se retire ».

(TIM.) N'y avoit-il pas quelqu'un avec toi ? Il me semble avoir entendu parler.

(PH.) Il n'y avoit personne que Lisette, mais j'ai une nouvelle....

(TIM.) Lisette ! que venoit-elle faire

ici ? Climene l'auroit-elle envoyée pour m'obſerver ou pour me dire de ſa part qu'elle eſt entierement réſolue à rompre avec moi ?

(PH.) Eh ! non, Monſieur, Liſette avoit ſeulement quelque choſe à me dire. Mais ceſſez donc une fois de vous former de pareilles idées....écoutez plutôt ce que....

(TIM. *regardant Philippe fixement.*) Elle avoit quelque choſe à te dire ! Philippe, dis-moi la vérité : cela me regardoit. Climene ne m'aime pas ; je l'ai vue qui parloit bas à ſon pere.

(PH.) Eh ! quelle conſéquence tirez-vous de-là ? Il me ſemble qu'il eſt permis à une fille de parler à ſon pere. Je vous aſſure que nous n'avons pas parlé de vous.

(TIM.) Tu raiſonnes comme un ſot, je te dis moi qu'il y a là quelqu'anguille ſous roche......Tu ne le crois pas, mais je veux te le démontrer d'une façon ſi claire, ſi claire.....

(PH.) Avant de commencer votre démonſtration, permettez-moi de vous dire que M. votre pere eſt arrivé, &c....

(TIM.) Comment ! que dis-tu ? Mon



pere eſt arrivé ? O Ciel ! que dois-je penſer de ſon retour ?

(PH.) Quoi ! Monſieur, l'arrivée d'un pere que vous n'avez pas vu depuis plus de dix ans, vous alarme, vous attriſte ? Par ma foi je croyois vous avoir annoncé une bonne nouvelle.

(TIM.) Arriver ainſi à l'improviſte, ſans m'en avoir donné le moindre avis !.......Ah ! ſans doute il aura été inſtruit de mon amour : il vient pour m'arracher de ces lieux. Qui aura donc pu lui faire ſavoir que j'étois ici ! Damon ! Ma foi je ne ſais trop ce que je dois penſer ſur le compte de Damon. Depuis quelque tems il me paroît triſte & abattu, comme un homme dont la conſcience n'eſt pas nette : il vient plus rarement chez moi, & paroît myſtérieux. Oui certainement Damon a écrit à mon pere...... Mais à quel propos mon pere vient-il lui-même !.....Voudroit-il porter plus loin ſa cruauté ? Voudroit-il me punir & me faire enfermer ! Ah ! traître, tu as auſſi conſpiré contre moi. Tu ris, maraut.

(PH.) Monſieur, avec votre permiſſion,



ſion, ce dernier trait eſt un peu fort, & je vous avoue que je ne ſaurois m'empêcher d'en rire. M. votre pere, à ce que vous prétendez, veut vous faire enfermer. Eh ! Monſieur, il ne veut que vous ſurprendre agréablement. Et ce pauvre Damon, que vous a-t-il fait ? Se défier à la fois de ſon pere & de ſon meilleur ami ! en vérité, Monſieur, je n'y entends plus rien.

(TIM. *à part.*) Damon ou mon pere pourroient bien avoir gagné ce coquin-là.

(PH.) Plaît-il, Monſieur ?

(TIM.) Rien, laiſſe-moi tranquille. [*Il ſe promene en long & en large, en rêvant profondément. Philippe le contrefait.*] Philippe ?

(PH.) Monſieur.

(TIM.) Où eſt mon pere ? Lui as-tu parlé ? A-t-il l'air fâché ou content ? A-t-il beaucoup de domeſtiques avec lui ? Pourquoi n'eſt-il pas ici ?

(PH.) M. votre pere eſt chez M Geronte. Je lui ai parlé ici, dans cette ſalle, & il m'a chargé de l'air du monde le plus ſatisfait, le plus content, de vous dire de venir le trouver.

(TIM.) Ah ! je vois trop bien que



pour redoubler ma confuſion il veut me défendre de jamais penſer à Climene en préſence de Climene elle-même. Cet air de bonté n'eſt que déguiſement. Malheureux Timante ! trahi par ton ami, haï de ta maîtreſſe, expoſé à l'indignation de ton pere, à qui pourras-tu recourir ? Helas ! peut-être ont-ils raiſon ! Quels droits après tout aurois-je à leur amitié ! Cependant en quoi les ai-je offenſés ! Mon amour eſt-il donc ſi criminel & mon caractere ſi déteſtable ! Ah ! ne ſuis-je né que pour la triſteſſe & le malheur !

(PH.) En vérité, Monſieur, vous m'attendriſſez : conſolez-vous. Vous êtes vous-même la ſeule cauſe de vos peines..... Il faut que je vous révele un ſecret. M. votre pere vient pour vous marier.

(TIM.) Me marier ? O Ciel qu'as-tu dit ? quel ſeroit ſon deſſein ? Ah ! ſans doute il veut me ſéparer de ma chere Climene ! j'irai, j'irai me jetter à ſes pieds pour prévenir mon malheur.

(PH.) Que prétendez-vous faire ? Ah ! mon cher maître, ſi l'on ſait que je vous ai dit ſeulement un mot, il

va pleuvoir sur mes pauvres épaules la plus terrible grêle de coups....

(TIM.) Comment, il t'a défendu de m'en parler ? Ah ! mon malheur n'est que trop certain. Il faut que j'aille le trouver.

(PH.) Monsieur, il m'éreintera

(TIM.) Eh ! qu'importe ! laisse-moi, les momens sont précieux.

(PH.) Qu'importe ! oh ! parbleu il importe beaucoup.... & je serois assez sot pour lui en dire davantage ? Non, je suis furieux, & je veux le punir.

(TIM.) Que murmures tu là, traître? Tu médites quelque méchanceté : allons, avoue-le moi, je te pardonnerai tout.

(PH.) Je n'ai rien à vous avouer. Sans me vanter, Monsieur, je suis homme d'honneur.

(TIM.) Jure-moi donc...

(PHIL.) Eh ! Monsieur, quand je ferois serment en Justice devant le Conseil suprême, m'en croiriez-vous davantage ? mais voilà Damon.

« La scene qui suit se passe entre Damon & Timante. Celui-ci continue de developper son caractere soupçon-



neux : il fait part à Damon de ses alarmes ; il observe les reponses de son ami, les prend toujours dans le mauvais sens ; bien-tôt ils sont interrompus par l'arrivée de Geronte & d'Orgon».

(ORG. *à Ger.*) Rien n'égale mon impatience : je ne puis me refuser plus long-tems au plaisir de le voir

(GER.) Vous le trouverez en parfaite santé.

(ORG.) Ah ! le voilà ! ô mon fils ! [*il l'embrasse.*]

(TIM.) Mon pere ! quelle joie imprevue !

(ORG.) Je ne suis pas maître de moi, je pleure de tendresse : j'ai voulu te surprendre, afin de rendre encore plus vif le plaisir de notre entrevue. [*à Geronte.*] Oh ! mon cher ami, pardonnez-moi si je me livre devant vous à toute ma sensibilité : vous ne savez pas tout ce qu'un pere éprouve de contentement & de joie en revoyant, après une longue absence, un fils qu'il aime & qui mérite toute sa tendresse.

(GER.) Oui, s'il étoit un peu moins défiant, votre fils seroit vrai-



ment un fort aimable garçon ; mais je tiens, moi, qu'un peu d'étourderie sied mieux aux jeunes gens qu'une prudence inquiete & soupçonneuse. Ne prenez pas ceci en mauvaise part : vous savez que je dis tout ce que je pense, & je pense comme on pensoit autrefois.

(TIM. *à Damon.*) J'ai lieu de croire qu'ils me jouent l'un & l'autre... Je ne sais que repondre.

(GER. *à Orgon.*) Ce jeune homme-ci est Damon, un des amis de votre fils & des miens.

(ORG.) Pardonnez, Monsieur, si je n'ai pas encore eu l'honneur de vous saluer : je suis enchanté que mon fils ait pour ami, un homme dont le pere a été si étroitement lié avec le mien.

(DAM.) Je m'en estime doublement heureux.

(GER.) Allons mes amis, point de complimens : il ne faut songer aujourd'hui qu'à nous bien rejouir : & vous, mon cher Timante, égayez-vous un peu ; vous voilà encore avec un air qui feroit honneur à un Ministre d'Etat.



(TIM.) Je ne suis point sérieux, Monsieur, la joie de revoir mon pere...

(ORG. *à Timante.*) Je te sçais bon gré d'avoir si bien choisi tes amis ; tu ne pouvois trouver une meilleure société que celle de mon ancien ami Geronte & de son aimable fille. Elle est ma foi très-bien, & quoique je ne l'aye vue qu'un instant, je t'avouerai que ses manieres m'ont séduit : parle, n'en es-tu pas enchanté comme moi ?

(TIM. *embarrassé.*) Dans le fait... mon pere... à present... non, point du tout.

(PH. *en le poussant.*) Que diable dites-vous là ?

(GER.) Mais que faisons-nous ici ? Messieurs, passons dans mon appartement, nous y causerons plus à notre aise : passez donc. [*Orgon fait des complimens.*]

(ORG.) Après vous.

(GER.) Je le veux bien ; pour vous apprendre le cas que je fais des complimens & des façons, je passe le premier. [*Geronte & Orgon s'en vont ensemble ; Philippe sort par un autre côté.*]

(TIM. *à Damon.*) Avant d'aller

joindre la compagnie, il faut que je reprenne un peu mes sens, & que je revienne de mon trouble & de ma surprise. J'ai beaucoup à refléchir sur la maniere dont je dois me conduire avec mon pere: car il n'en faut point douter, il dissimule; sa joie m'a paru trop vive, je la crois affectée: je n'ai pas merité la tendresse excessive qu'il me témoigne: il cherche à gagner ma confiance pour m'arracher quelque secret qu'il lui importe de savoir.

(DAM.) Eh mon ami, je vous l'ai dit plus d'une fois, vous seul troublez votre repos, vous seul faites le malheur de votre vie.

(TIM.) Damon, je ne me trompe pas; mon pere a des vues qui me seront funestes. N'avez-vous pas remarqué avec quelle affectation il a loué Climene, comme en même tems il m'a regardé fixément? *Elle m'a séduit*, a-t-il dit... Damon, cela peut signifier bien des choses; & s'il étoit mon rival....mais non, je ne veux pas me faire de pareilles idées.

(DAM.) Eh! qui peut voir Climene sans en être charmé? qui peut parler d'elle sans faire son éloge? bannissez



donc une fois pour toutes, les soupçons qui vous déchirent & vous deshonorent.

(TIM.) Vous cherchez toujours à m'ôter mes soupçons, & vous prenez constamment le parti des autres contre moi.

(DAM.) N'allez-vous pas croire que je cherche aussi à vous nuire? Je sais très-bien que malgré les preuves d'amitié que je vous donne, vous doutez encore de mes sentimens: tout vous paroît de ma part affectation ou dissimulation. Ah! Timante, vous connoissez bien peu mon cœur.

(TIM.) Mais que signifioit le propos de Geronte? entreprendrez-vous aussi de le justifier?

(DAM.) Je ne croirai jamais qu'il soit en lui de feindre: son unique défaut est même un excès de franchise, & c'est peut-être le seul homme dans le monde qui pourroit, si la chose étoit possible, vous guérir de votre maladie: pardonnez, mais je ne puis donner un autre nom à votre excessive défiance.

(TIM.) Si cette défiance n'étoit pas fondée, vous auriez raison de l'appeller ainsi. Mais j'ai vu les hommes de



trop près pour ne pas me tenir sur mes gardes. Croyez qu'au tems présent la défiance est devenue une vertu nécessaire...

« Timante se sépare de Damon en l'assurant qu'il rend pourtant justice à ses sentimens. Damon sort en plaignant son ami, mais en l'assurant qu'il est lui-même bien plus à plaindre ».

» Damon ouvre le second Acte. Il vient de voir Climene, & il est au désespoir de n'avoir pu s'entretenir plus long tems avec elle: il a craint de se trahir. Lisette le suit: son maître, dit-elle, l'a envoyée pour le rappeller, & lui demander s'il se souvenoit qu'on l'avoit prié à dîner avec Orgon & Timante. Elle ajoute finement que dès qu'il a été sorti, Climene a demandé ce qu'il étoit devenu »?

(DAM.) Climene m'a demandé !.... Je vais rentrer tout-à-l'heure.

(LISETTE.) Seriez-vous incommodé, Monsieur? vous paroissez un peu changé.

(DAM.) Non: je me porte fort bien.



(LIS.) N'allez pas tomber malade, toute la maison en seroit bien affligée, & particuliérement ma maîtresse.

(DAM.) Climene, dis-tu, en seroit affligée?

(LIS.) Certainement..... Vous paroissez rêver. Savez-vous que depuis deux mois je vous trouve fort abattu?

(DAM.) Ce n'est rien qu'un peu de mélancolie. [*Il fait semblant de s'en aller.*]

(LIS.) Ma maîtresse est tout de même.

(DAM. *revient*) Qu'est-ce que Climene a dit de moi? Je n'ai pas bien entendu.

(LIS.) Je disois que ma maîtresse étoit tout comme vous, distraite, rêveuse, cherchant la solitude & fuyant le monde... Il faut qu'elle ait aussi de la mélancolie, ou bien quelque passion secrete...

(DAM.) Quelque passion secrete! ô! fortuné Timante!

« Lisette répond que si sa Maîtresse a de l'amour pour quelqu'un, ce n'est pas pour Timante. Damon qui n'imagine pas que ce puisse être pour lui,

cherche parmi les jeunes gens qui compoſent la ſociété de Climene, celui ſur lequel elle auroit pu jetter les yeux. Après avoir joui long-tems de l'incertitude & de l'embarras de Damon, Liſette lui dit que c'eſt lui-même qu'elle croit être l'objet de la paſſion de Climene. Damon l'écoute avec tranſport, il n'eſt plus maître de ſon ſecret, il avoue qu'il adore Climene, que juſques-là il avoit renfermé ſon amour & s'étoit fait un devoir de le ſacrifier à ſon amitié pour Timante, mais qu'un rayon d'eſpérance venoit de luire dans ſon cœur. Il a appris qu'Orgon veut marier ſon fils, il eſpere qu'il lui aura choiſi un parti avantageux, & que Timante renoncera à Climene; cependant il eſt résolu de ne découvrir ſes ſentimens que lorſqu'il ſera ſûr de ne faire aucun tort à ſon ami, & ſort. Liſette s'applaudit du ſuccès de ſon adreſſe. Climene arrive; elle eſt ſurpriſe de voir Damon fuir ſa préſence. Même adreſſe de la part de Liſette, pour arracher à ſa Maîtreſſe ſon ſecret

(CLIM.) Eſt-il poſſible, Liſette?



Ce pauvre Damon mourroit! Non, ce n'eſt qu'une légere indiſpoſition...il ſe rétablira bientôt. N'eſt-il pas vrai, Liſette? il ſe rétablira.

(LIS.) Ne remarquez-vous pas qu'il change à vue d'œil?

(CLIM.) Je ne lui trouve pas ſi mauvais viſage.... Mais je ſerois bien curieuſe de ſavoir la cauſe de ſa mélancolie.

(LIS.) Je vous aſſure que je voudrois bien pouvoir lui donner quelque ſoulagement. Le pauvre malheureux! Quand il eſt ſorti du ſallon, il avoit les yeux baignés de larmes.

(CLIM.) Baignés de larmes!

(LIS.) Oui; il levoit triſtement les yeux au ciel, & diſoit en ſoupirant que l'air qu'il reſpiroit ici, ne lui étoit pas bon & qu'il vouloit quitter cette ville pour jamais.

(CLIM.) Quelle imagination! pourquoi cet air-ci ne lui conviendroit-il pas? Mais ne pourrois-tu pas me dire à quel ſujet il répandoit des pleurs?

(LIS.) Cela lui arrive tous les jours. Le pauvre garçon ne ſauroit cacher ſa



triſteſſe. Ah, Mademoiſelle! Damon ne vivra pas long-tems, & en vérité c'eſt grand dommage, il auroit fait un très bon mari; il eſt ſi ſenſible, ſi délicat en amitié: que n'auroit-il pas été en amour! Heureuſe celle qui l'auroit épouſée! Mais non, il ne ſe mariera pas, la mort l'en empêchera.

(CLIM.) La mort! Mais eſt-il donc ſi malade?

(LIS.) Qu'avez-vous donc, Mademoiſelle? Vous vous eſſuyez les yeux!

(CLIM.) Ce n'eſt rien. Damon reviendra-t-il ce ſoir?

« Liſette qui s'eſt aſſurée de l'amour de Climene, ne lui diſſimule plus qu'elle eſt aimée de Damon; elle lui apprend les raiſons reſpectables qui l'ont empêché de faire éclater ſon amour. Climene en eſt émue; cependant elle impoſe ſilence à Liſette, & défend qu'on lui parle de Damon».

(LIS.) De qui parlerai-je donc? De Timante?

(CLIM.) Ni de Timante, ni d'un autre. Timante ſeroit aſſez aimable,



s'il étoit moins ombrageux; quant à lui, je le trouve beaucoup plus gai & plus agréable dans la ſociété.

(LIS.) Avec votre permiſſion, Mademoiſelle, peut-on vous demander quel eſt ce *lui?*

(CLIM.) Son ami Damon. Où as-tu donc l'eſprit?

(LIS.) Vous m'avez défendu de parler de Damon.

(CLIM.) Cela eſt vrai....je ne peux cependant m'empêcher d'admirer ſa vertu. Par délicateſſe pour ſon ami, garder un ſilence qui le tue, c'eſt avoir une ame vraiment généreuſe....

« La converſation s'échauffe de plus en plus, quand tout-à-coup arrivent Timante & Philippe. Timante parle à Climene de l'amour qu'il a pour elle; il ſe plaint de ſon indifférence; il l'entretient de ſes alarmes, de la crainte où il eſt que tout le monde ne conſpire à le tromper. Climene lui répond d'abord avec amitié; mais Timante continue ſes reproches & va même juſqu'à lui dire qu'il croit avoir un rival heureux. Climene eſt irritée, ils ſe brouillent, ſe tournent le dos &

marchent avec précipitation des deux côtés oppoſés du théâtre. Climene revient ſur ſes pas, pour dire à Tim. qu'elle veut bien encore une fois lui parler avec franchiſe, qu'elle eſt deſtinée par ſon pere à lui donner la main, qu'elle ne fait qu'obéir, mais qu'elle prévoit que ni lui ni elle ne ſeront jamais heureux enſemble, & que c'eſt à lui à voir quel parti il veut prendre. Elle ſort avec Liſette ».

( TIM. ) L'ingrate ! il n'eſt plus douteux qu'elle veut rompre avec moi. Jamais elle ne m'a ſi mal traité ; mais je pénétrerai ce myſtere. Ce papier que Liſette vient de laiſſer tomber, contient ſans doute quelque choſe d'important.

( PH. ) En effet, cela reſſemble fort à un billet doux. Et pourquoi Liſette auroit - elle les billets de ſa Maîtreſſe ?

( TIM. ) Que tu es ſot ! Elle l'aura chargée de le porter à quelqu'un. Liſons toujours : *Fourni à Mademoiſelle Climene une échelle & des nœuds de manche....*

( PH. ) Ah, ah, ah, le joli billet



doux ! c'eſt un mémoire de la Marchande de modes.

( TIM. ) Tu vois bien cependant que cela regarde Climene. Pourſuivons : *Pour avoir monté deux bonnets.* Ceci peut encore ſignifier quelque choſe.

( PH. ) Oh ! oui : c'eſt une fine mouche que cette Marchande de modes. Il ira aux petites maiſons.

( TIM. *continue de lire :* ) *Pour avoir raccommodé un falbala & fourni une palatine couleur de roſe.*

( PH. ) Une palatine couleur de roſe ! Paroles myſtérieuſes.

( TIM. ) Qu'as-tu, maraud ? Tu te mords les levres.

( PH. ) Je ris, Monſieur, de la façon ſubtile dont la Marchande de modes fait écrire les choſes.

( TIM. ) J'ai beau faire, je ne découvre rien encore ; on ne me perſuadera pas cependant qu'il n'y ait du myſtere là-deſſous.... Va-t en me chercher de la lumiere.

( PH. ) De la lumiere : & pourquoi faire ?

( TIM. ) Fais ce que je te dis. Ce prétendu mémoire pourroit très-bien renfermer quelque chiffre écrit avec



du vinaigre ou du jus de citron. En attendant, voyons les lettres initiales.

( PH. ) Monſieur, voici de la lumiere.

( TIM. ) Donne. [ *Il place la lumiere derriere le papier.* ] Ne vois-tu rien ?

( PH. ) Pas la moindre choſe.

( TIM. ) Ni moi non plus. Regarde encore, il me ſemble que cela commence à noircir. [ *Le feu prend au papier, Timante le jette en criant :* ] Ah, quel malheur !

( PH. ) Pour vous punir de votre curioſité, vous voilà avec deux doigts au moins de brûlés.

« Timante perſiſte à ſoutenir que ſi le papier n'avoit pris feu, on auroit infailliblement découvert quelque choſe. Orgon arrive ».

( ORG. ) Es-tu ſeul, mon fils ? Je ſuis bien-aiſe de te parler une fois en liberté. Dis-moi, quelle vie as-tu menée depuis que je ne t'ai vu ? Comment te plais-tu ici ? Je vois avec une ſatisfaction inexprimable que tout le monde y dit du bien de toi.

( TIM. ) Je ſuis pénétré de la ten-



dreſſe que vous me témoignez. [ *bas à Phil.* ] Toutes ces queſtions ne ſe font pas ſans objet.

( ORG. ) Ecoute : il n'y a rien dans le monde que je ne faſſe pour te rendre heureux ; ah ! que je le ſerois moi-même, ſi je te voyois uni avec une perſonne aimable, & ſi dans le bonheur dont tu jouirois avec elle, je retrouvois l'image des plaiſirs de ma jeuneſſe ! .. Tu pâlis ; aurois-tu déja fait un choix ? Parle, ouvre-moi ton cœur : porterois-tu la folie juſqu'à te défier de ton pere ? Eh ! où trouveras-tu un meilleur ami ? Si tu as quelque paſſion dans le cœur, dis-le moi tout uniment.

( TIM. *embarraſſé* ) Ne croyez pas, mon pere.... non, ne croyez pas....que l'amour.....ſoit la cauſe de mon trouble....On vous aura peut-être dit quelque choſe à mon déſavantage. [ *à Philippe* ] J'ai vu le moment où ſon air de tendreſſe alloit m'en impoſer. Tenons-nous ſur nos gardes.

( ORG. ) Non, mon cher fils, on ne m'a rien dit qui puiſſe m'indiſpoſer contre toi : encore une fois ouvre-moi ton cœur. Aurois-tu formé quelque

attachement ? Eh bien j'en ſerois ravi. Je ſais qu'il y a dans cette ville nombre de jolies perſonnes bien capables de toucher & de fixer ton cœur ; par exemple, cette Climene, avec qui tu loges, eſt une fille charmante. Sa figure, ſes regards, ſes diſcours, toutes ſes manieres annoncent le caractere du monde le plus aimable. Je ſerois trop heureux ſi elle avoit ſçu te plaire, & que tu ſongeaſſes à l'épouſer.

(TIM. *à Philippe.*) O Ciel ! je vois que mes ſoupçons n'étoient que trop fondés.

(ORG.) Tu ne réponds rien, & tu parles bas à ton domeſtique. Eh ! pourrois-tu ſoupçonner mes intentions ? Mon fils, as-tu pris quelque autre engagement ? Je confirmerai tout, je te pardonnerai tout, pourvu que tu me parles avec confiance & franchiſe.

(TIM.) Je n'ai pris aucune eſpece d'engagemens, je puis vous en aſſurer. Je parle avec franchiſe : je crains ſeulement.....je crains.....que quelqu'un ne nous écoute.

(ORG.) Il n'y a ici que Philippe : parle à cœur ouver Veux-tu me donner la ſatisfaction de voir une



épouſe aimable faire ton bonheur, ou bien as-tu de la répugnance pour le mariage ? Je te laiſſe le choix. Je ne prétends pas contraindre ton inclination.

(TIM.) Mon pere, cette affaire eſt ſi importante, qu'il m'eſt preſque impoſſible de me réſoudre ſur le champ.... Je n'ai pas d'averſion pour le mariage.

(ORG.) Eh bien veux-tu te marier ?

(PHIL. *en le pouſſant.*) Eh ! morbleu répondez donc oui.

(TIM.) [ J'ai été tout prêt à me trahir. ] Je n'ai pas encore bien pris mon parti. Je vous demande deux jours pour me déterminer : ne le prenez pas en mauvaiſe part.

(ORG.) Il ſuffit, je ſerai ſatisfait ſi tu es heureux : je vais rejoindre la compagnie : je ne me trouve nulle part mieux qu'avec mon bon ami Geronte & ſon aimable fille. Ma foi je la trouve charmante : elle a quelque choſe de piquant qui me donneroit des deſirs, ſi j'étois à ton âge. Qu'en penſes-tu ?

(TIM. *troublé.*) Je penſe que ..... que tout cela eſt vrai, & que .... quel martyre !



(ORG.) Elle eſt en âge d'être mariée, & je lui ſouhaite un époux digne d'elle ; car je le repete, cette fille me plaît infiniment. Il ne paroît pas que tu penſes de même, j'en ſuis fâché. J'avois un projet dont je te ferai part.

(TIM.) Sur Climene.

(ORG.) Oui ſur elle-même. J'avois envie de te la donner pour femme. Cela te conviendroit-il ? Réponds, & ne vas pas encore me déſeſpérer par ton éternelle diſſimulation.

(TIM.) Si je l'aime ? .... Mais elle eſt très-aimable de toute façon .... Je ne diſſimule pas, & je ſerois digne de châtiment, ſi je ne répondois à tant de bonté, & ....

(PHIL.) Oh ! pour cette fois il va parler vrai.

(ORG.) Acheve.

(TIM.) Et je... & je vous ſupplie de me donner ſeulement une heure ou deux de réflexion avant de vous donner une réponſe déciſive.

(ORG.) Tout comme tu voudras. Je vais rentrer. Adieu.

(PH. *courant après Org.*) Il l'aime, ſur ma parole, il l'aime ; faites toujours comme s'il l'avoit avoué.



« Timante qui s'apperçoit que Philippe a parlé bas à Orgon, en prend de l'ombrage. Philippe demande à ſon Maître à quoi il penſe, de mettre lui-même oppoſition à ſon bonheur. Timante lui répond qu'il craint que ſon pere n'ait eu deſſein de le ſonder, qu'il appréhende même de l'avoir pour rival. Il a remarqué que ſes regards étoient quelquefois courroucés, & qu'ils ne devenoient tendres que lorſqu'il parloit de Climene. Enfin ſes ſoupçons vont toujours en augmentant, & il ne doute pas que s'il n'avoit malheureuſement brûlé le mémoire de la Marchande de modes, il n'eût découvert par-là toute cette intrigue ».

« Le troiſieme acte ouvre par une ſcene entre Geronte & Climene. Geronte annonce à ſa fille qu'elle aura Timante pour époux, & voit avec ſurpriſe que cette nouvelle l'afflige & qu'elle a peine à retenir ſes larmes. Climene s'excuſe ſur le regret qu'elle a de quitter ſon pere. Géronte ſoupçonne que ſa fille n'aime point Timante ; cependant l'affaire eſt arran-

gée, il prétend qu'elle ſe faſſe, & veut même que ſa fille ait l'air d'en être très-ſatisfaite. Orgon arrive & convient de tout avec Geronte; celui-ci, quoiqu'il choiſiſſe Timante pour gendre, ne laiſſe pas de parler de ſes défauts & de s'étendre ſur ſes ridicules. Sa fille l'interrompt avec dignité & lui dit que puiſqu'elle eſt deſtinée à épouſer Timante, elle ne doit s'occuper de ſes défauts que pour les excuſer & chercher à l'en corriger; qu'à la vérité il eſt défiant & ſoupçonneux, mais qu'elle eſpere qu'il en connoîtra mieux la vertu de ſa femme, & que cela même ſervira à le guérir. Orgon enchanté du diſcours de Climene, l'embraſſe en lui diſant : *Ah, charmante Climene! mon fils ne peut ſentir mieux que moi tout ce que vous valez; non, il ne mérite pas une femme ſi accomplie* ».

(GER.) Voilà qui va bien, mais Timante ne ſait encore rien de tout cela; je crois qu'il ſera bien ſurpris, lorſqu'il l'apprendra.

(ORG.) Soyez tranquille, je me charge de le lui dire.

(GER.) Rentrons donc, l'affaire



ſe terminera à table : je prierai votre fils à dîner, & tout ira bien.

« Timante qui vers le milieu de la ſcène précédente s'étoit coulé dans le fond du théâtre pour obſerver ce qui ſe paſſoit, a vu ſon pere embraſſer Climene & a entendu les paroles qu'il lui a adreſſées; il en falloit beaucoup moins pour achever de lui renverſer la tête. A peine Geronte, Orgon & Climene ſont-ils ſortis, qu'il entre ».

(TIM.) Qu'ai-je vu! qu'ai-je entendu! en croirai-je mes yeux, mes oreilles? O Ciel! ah, malheureux Timante! ton infortune n'eſt que trop certaine. A quel abîme de maux es-tu condamné? Pere cruel! Maîtreſſe perfide! traître Géronte! Non, rien n'égale le trouble où je ſuis. [*Il ſe jette dans un fauteuil.*] Que veulent donc dire ces paroles de Geronte? *l'affaire ſe terminera à table :* Peut-être veulent-ils prendre ce moment pour m'inſtruire du mariage de mon pere. Ah, comment pourrois-je être maître de moi! [*Il reſte plongé dans une profonde rêverie.*]

(PH.) Monſieur.... Le voilà encore abandonné



abandonné à ſes viſions. Monſieur..... Il ne m'entend pas....Je vais attendre qu'il ſe réveille.

(TIM. *ſans le voir.*) Comment ont-ils pu tenir la choſe ſi ſecrete? Comment Damon n'en a-t-il rien ſu? Oh! pour le coup je ſuis confondu, anéanti. Eh, que n'ai-je pas encore à craindre! Qui ſait ce que Geronte a dans la tête!...Je frémis quand j'y penſe. Pere dénaturé! me trahir de cette maniere! O Ciel!

(PH.) Je crois ma foi qu'il rêve... Monſieur. [*Il le tire par ſon habit.*]

(TIM. *effrayé fait un ſaut en arriere & tire ſon épée.*) Que veut cet aſſaſſin!...Ah! eſt-ce toi, Philippe?

(PH.) Hélas! Monſieur, je n'en ſais rien moi-même, tant vous m'avez fait peur.

(TIM.) Pardonne; la certitude où je ſuis de mon malheur, m'a renverſé l'eſprit. C'eſt à préſent que je me ſais bon gré d'avoir diſſimulé mes ſentimens à mon pere : je n'avois pas tort de le croire amoureux de Climene.

(PH.) M. votre pere amoureux de Climene! Eh, pourquoi vous a-t-il



propoſé de vous la donner en mariage?

(TIM.) Pourquoi! Pour découvrir ſi je l'aime, & pour m'en punir; peut-être auſſi n'eſt-ce qu'une ſage précaution pour arrêter un attachement qui devenoit criminel envers une belle-mere.

(PH.) Une belle-mere. Qui? comment? Que Diable dites-vous là?

« Timante répete à Philippe ce qu'il a entendu de la converſation d'Orgon, de Geronte & de Climene; ſurtout il répete ſouvent ces paroles de Géronte, *l'affaire ſe terminera à table.* Il ne veut point prêter à Geronte de mauvaiſes intentions; cependant, pour peu qu'il fût défiant, que n'auroit-il pas à craindre? Car enfin ſon pere, en épouſant Climene, ne peut le déshériter; & ſi Geronte vouloit que tout le bien paſſât à ſa fille....le moyen le plus atroce, s'il étoit le plus ſûr, ne lui feroit peut-être pas horreur. L'embarras eſt de parvenir à avoir quelques connoiſſances certaines de toutes ces intrigues. La ſituation critique où ſe trouve Timante, lui fait perdre de

vue les devoirs mêmes de la probité. Il trouve dans ſa chambre le porte-feuille de ſon pere; il ſe détermine à l'ouvrir, dans l'eſpérance d'y trouver quelque papier plus intelligible que le mémoire de la Marchande de modes; en effet il revient bientôt d'un air troublé, tenant une lettre dans ſa main. Il trouve Philippe avec Liſette qui lui dit qu'elle eſt venue pour l'avertir qu'on alloit ſe mettre à table. Il s'excuſe & prétexte un mal de tête. Liſette le preſſe : nouveau ſujet de ſoupçon, & par conſéquent de refus. Enfin Orgon, Damon & Geronte arrivent : le premier témoigne à ſon fils de l'inquiétude ſur l'état de ſa ſanté; Geronte aſſure qu'un verre de vin lui fera raiſon de tous ſes maux. *Venez*, dit-il, *je veux vous le verſer de ma propre main.* Ces paroles redoublent l'effroi de Timante, il réſiſte plus que jamais; on cede à ſes repréſentations, on convient de le laiſſer repoſer & l'on va dîner. Timante reſte avec Philippe : tout le confirme dans ſes ſoupçons; tout a dû le mettre en garde contre les inſtances qu'on lui a faites. Il ſe rappelle d'avoir vu un des



domeſtiques de Geronte ſortir de chez l'Apoticaire. D'ailleurs, quoiqu'il n'ait trouvé dans le porte-feuille de ſon pere qu'une lettre déchirée, ce qu'il en a pu lire ſuffit pour autoriſer ſes preſſentimens & ſes conjectures. Voici ce qui reſte de cette épître : *Je ſouhaite que ce couple aimable puiſſe vivre heureux & long-tems. Ne doutez point de la façon de penſer de votre fils; il prendra ſon parti, dès qu'il ſaura que vous avez pris le vôtre, & je trouve que vous n'avez pas bien fait de lui cacher vos deſſeins ſur Climene.* Qu'oppoſer à une pareille démonſtration, & que faire dans une telle circonſtance! Le ſeul parti qui lui reſte, c'eſt la fuite. Philippe n'approuve pas tout-à-fait cette réſolution, & il lui fait faire une obſervation très-ſenſée ».

(PH.) De quoi vivrez-vous?

(TIM.) Du peu d'argent que je pourrai emporter, du travail de mes mains : d'ailleurs j'aime mieux mourir de faim que de vivre comme je fais, dans des craintes, dans des alarmes perpétuelles, au milieu des méchans & des ſcélérats.



(PH.) Mais faites attention...

(TIM.) Point de réplique; fais ce que je t'ordonne : va me louer un cheval; & ſi tu aimes la vie, garde-toi de laiſſer rien entrevoir de mon deſſein. Je veux écrire à tous mes perfides amis; & lorſque je ſerai parti, tu leur porteras mes lettres. Apporte-moi ſeulement un morceau à manger. Va, mon cher Philippe, tu es la ſeule perſonne au monde à qui je puiſſe me fier : je m'abandonne à toi; au nom de Dieu, ne me trahis pas. Je m'en vais dans ma chambre pour écrire.... Mais non, apporte-moi ici une table, de l'encre & du papier.

(PH.) Pourquoi ici ? vous ſeriez plus commodément dans votre chambre.

(TIM.) Mon ami, il faut ſe tenir prêt à tout événement : tu ſais que j'ai fait mettre des barreaux aux fenêtres de ma chambre; ſi l'on m'y attaquoit, je n'aurois nulle eſpece de reſſource : ici je pourrai du moins me ſauver par la fenêtre. Apporte-moi une table.. Je tremble toujours que ce maraut n'aille révéler mes projets à mes ennemis. [*Il tire ſon épée; Philippe ap-*





*porte la table.*] Philippe, vois-tu cette épée?

(PH.) Ah! oui, Monſieur, je la vois, je ne la vois que trop. Ah! je ſuis mort.

(TIM.) Eh bien, je te la paſſerai au-travers du corps, ſi tu parles à perſonne de mon deſſein : ſi tu m'es fidele, au contraire, voilà une bourſe pleine de ducats que je te réſerve; choiſis.

(PH.) Mon choix eſt tout fait; mais rengaînez un peu cette lame, ſon éclat me fait mal aux yeux.

(TIM.) Jure donc, jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré, que tu ne parleras à perſonne. Approche-toi, poſe ta main ſur cette épée & fais ſerment.

(PH.) Ah! je jure ſur mon honneur, ſur ma tête, ſur la frayeur que j'ai, que je n'en dirai pas le moindre mot.

(TIM.) Il ſuffit : apporte-moi à dîner. Dès que je ſerai monté à cheval, je te donnerai la bourſe que je t'ai promiſe.

(PH.) J'y cours & je reviens dans le moment; je n'oublierai pas non plus

de vous louer un cheval.....& je vous ſouhaite un bon voyage.

(TIM.) J'ai peut-être mal fait de lui faire peur : qui ſait maintenant ce qu'il va faire ? J'ai envie de l'obſerver ; mais n'importe, arrive ce qu'il pourra, il faut que j'écrive. [ *Il ſe met à ſa table, écrit & puis lit tout haut ; il regarde de tems en tems autour de lui & ſe leve tout effrayé.* ] Commençons par Climene : *Madame & bellemere (a), ſi j'avois ſu plutôt que je duſſe vous appeller de ce nom, je vous aurois épargné l'importunité que vous a cauſée mon amour. Je ne vous écris pas pour vous faire de juſtes plaintes, ma lettre ſeroit trop longue. Il eſt vrai pourtant qu'une tendreſſe auſſi pure que la mienne méritoit plus de franchiſe de votre part. Je vous fais un éternel adieu & je ſouhaite même qu'il ſoit au pouvoir de mon pere de me deshériter pour vous donner tous ſes biens. Vivez heureuſe & oubliez votre malheureux beau-fils Timante.* Voilà qui eſt bien, je

(a) Il faudroit pouvoir conſerver ici le ſtyle allemand, qui rend la choſe bien plus plaiſante : *Gnadige fran muttei.*





dois maintenant prendre congé de mon pere.

(PH.) Monſieur, j'ai trouvé le dîner tout prêt ; dans une demi-heure le cheval ſera ici. Où faut-il mettre le couvert ?

(TIM.) Ici. [ *Il ſe leve, ſe promene en long & en large & relit ſa lettre.* ]

(PH.) Voilà la ſoupe, le reſte va venir dans l'inſtant.

(TIM. *regardant attentivement les plats.*) N'auroit-on rien mis là-dedans ?

(PH. *revenant avec une bouteille de vin.*) Eh bien, Monſieur, vous mettrez-vous à table ?

(TIM.) Non, je n'ai pas faim. Goûte un peu de ces plats, pour voir s'ils ſont bien accommodés.

(PHIL. *ſe met à manger.*) Très-bien, tout au mieux : goûtez un peu. Je parie qu'il croit qu'on y a mis de la *mort aux rats.*

(TIM. *prenant la bouteille.*) Le vin me paroît aujourd'hui bien trouble.

(PH.) Voulez-vous que je le goûte auſſi ?

(TIM.) Oui, tu me diras s'il eſt bon.



(PH.) Oh, excellent ! A votre ſanté, Monſieur.

(TIM.) La bouteille ne me paroît pas bien rincée, il me ſemble qu'il y a quelque choſe au fond. Bois tout, je ne veux ni boire ni manger. [ *Il ſe promene en long & en large. Philippe mange & boit.* ]

(PH.) Par défiance mourir de faim & de ſoif ! Cela me paroît un peu plus qu'extraordinaire.

(TIM.) Que dis-tu là ?

(PH.) Rien du tout. A vos plaiſirs, Monſieur. [ *Il boit.* ]

(TIM.) Emporte tout cela, il faut que je me prépare à partir. Je vais deſcendre dans le jardin, pour y attendre mon cheval & achever d'écrire les lettres que tu dois remettre.

(PH.) Pourvu que je ne reçoive pas une mauvaiſe récompenſe de mon meſſage.

(TIM.) Malheureux Timante ! cede à ta deſtinée ; fuis, fuis, s'il ſe peut, dans quelque déſert où les hommes ne viennent point troubler ton repos ; ton cœur eſt trop pur pour un monde ſi corrompu. Mais qui ſait ſi je ne me tromperai pas moi-même ! Il n'eſt perſonne à qui





l'on doive ſe fier : pere, ami, amante, tout doit nous être ſuſpect, & nous-mêmes plus que tout le reſte. [ *Timante ſort, & c'eſt la fin du troiſieme acte.* ]

« Au quatrieme acte Damon arrive déſeſpéré ; il eſt ſuivi par Liſette qui cherche inutilement à le conſoler. Il croyoit qu'Orgon avoit choiſi pour ſon fils une autre épouſe que Climene ; ſon cœur s'étoit ouvert à cette idée flatteuſe ; il s'en nourriſſoit avec tranſport, lorſque pendant le dîner Geronte a tout-à-coup annoncé le mariage de ſa fille avec Timante. Accablé de cette nouvelle, Damon a fixé ſes regards ſur Climene qui alors même avoit les ſiens attachés ſur Damon. Il a vu ſa douleur, & c'eſt ce qui met le comble à ſon déſeſpoir ; car il n'héſite pas à ſacrifier ſon amour à l'amitié. Il ſe réſout donc à fuir Climene, & veut abandonner pour jamais le ſéjour qu'elle habite. Il ſuppoſe une indiſpoſition, quitte la table & ſort. Climene inquiete de la ſanté de Damon, trouve un prétexte pour le ſuivre ».

(DAM.) Vos attentions me péne-

trent de reconnoiſſance. [ *A Liſette:* ] Ah, qu'il m'en coûte pour diſſimuler!

( CL. ) Ne viendrez-vous pas reprendre la compagnie ? [ *A Liſ.* ] Comme il paroît triſte ! Ah, que j'ai de peine à feindre !

( DAM. ) Pardonnez, ſi je vous quitte. La ſolitude peut ſeule donner quelque ſoulagement à mes maux, ſi toutefois mes maux ſont ſuſceptibles de ſoulagement; je reviendrai bientôt pour prendre congé de vous....

( CL. ) Pour prendre congé de nous! Où voulez-vous donc aller ?

( DAM. ) Hélas ! je l'ignore moi-même; mais je crois que dans l'état où je ſuis, le changement d'air m'eſt néceſſaire.

( CL. ) Oui, vous avez raiſon de voyager.... je vous l'aurois conſeillé moi-même; mais quoi ! voulez-vous partir ſi-tôt ?

( DAM. ) Le plutôt qu'il me ſera poſſible.

( CL. ) Que le Ciel béniſſe votre voyage ! puiſſiez-vous être auſſi heureux que vous méritez de l'être!

( DAM. ) Heureux ! Hélas ! il n'eſt plus de bonheur pour moi ſur la terre.



( CL. *à Liſette.* ) Il m'attendrit; j'ai peine à retenir mes larmes.

( DAM. ) Non, non; il y a déja long-tems que j'ai perdu l'eſpoir d'être jamais heureux. Puiſſe le Ciel, belle Climene, répandre ſur vos jours le bonheur & les plaiſirs qui devoient être le partage de ma jeuneſſe ! Vivez heureuſe avec votre époux, avec le fortuné Timante ! qu'aucune peine, qu'aucun chagrin ne trouble votre vie... Je vous vois pour la derniere fois; pour la derniere fois je baiſe cette main ſi chere.... Adieu, Climene.... adieu pour jamais.

( CL. ) Damon !

( DAM. ) Adorable Climene !

( CL. ) Vous pleurez ?

( DAM. ) Hélas!... Mais pourquoi détourner vos regards ?.. Que vois je! vous pleurez auſſi. O douleur ! ô tendreſſe !

( CL. ) Que puis-je vous dire ! Laiſſez-moi, Damon; fuyez....adieu....oubliez-moi...

( DAM. ) Hélas ! je vais bien-tôt me ſéparer de vous; mais n'exigez pas que je vous quitte ſi promptement.... Qu'avez-vous dit ! moi vous oublier !



( CLIM. ) Non, Damon, je ne le veux pas, non, ne m'oubliez pas, je ne ſuis pas plus heureuſe que vous... Helas ! j'en ai trop dit; adieu, Damon, adieu. [ *Elle veut ſortir.* ]

( DAM. ) Demeurez, adorable Climene, demeurez encore un inſtant... Hélas ! c'eſt le dernier où la vie ne ſera pas pour moi un fardeau inſupportable.... à peine ſera-t-il paſſé, que les regrets, la fureur, le déſeſpoir s'empareront de mon ame : alors mon malheur ſera à ſon comble.... En vain je voudrois cacher mes ſentimens, l'amour triomphe de ma réſolution, de mon amitié pour Timante, de ma fermeté. Je vous aime, je vous adore; c'eſt la premiere fois que j'oſe vous le dire, & ce ſera la derniere.... Si cet aveu vous offenſe, daignez me le pardonner: vous êtes deſtinée à épouſer mon ami; il me ſeroit impoſſible de vous voir dans les bras d'un autre. Je vous quitte, je m'éloigne de vous pour jamais : ma vertu ſeroit trop foible pour réſiſter à mon amour. Si j'oſe en croire l'attendriſſement que j'ai vu dans vos regards, ma préſence pourroit troubler votre repos; &



voilà le motif de mon départ... je me ſuis ſatisfait; je vous ai découvert mon ame. Lorſque, conſumé par la douleur, j'aurai terminé une vie infortunée, vous ſaurez au moins quelle a été la cauſe de ma mort... adieu Climene... plaignez-moi.

( CLIM. ) Demeurez, Damon... je ſuis auſſi foible que vous : je vous aime, & n'ai point honte de l'avouer. Doit-on rougir d'aimer la vertu ? il y a déja long-tems que vous avez fait naître en moi ce ſentiment trop bien juſtifié par la preuve généreuſe que vous me donnez aujourd'hui de votre amour pour moi. Partez-donc, fuyez-moi, Damon : c'eſt mon cœur que vous avez aimé; vous devez épargner ma vertu. Adieu; quoiqu'éloignée de vous, je vous aimerai d'un amour qui, à la vérité, ne pourra faire votre bonheur, mais qui durera autant que ma vie; d'un amour dont le devoir & la vertu ne pourront s'offenſer, & qui n'avilira jamais nos ames. Que ne dois-je pas à la nobleſſe de vos ſentimens! vous m'avez donné l'exemple d'un amour qui peut triompher de tout, puiſqu'il triomphe de lui-

même. Adieu : il est tems que nous nous séparions : adieu, Damon, mon cher Damon, plaignez-moi. )

( DAM. ) Où suis-je, grand Dieu ! la douleur, l'admiration, la tendresse, mille sentimens que je ne puis définir agitent & déchirent mon cœur : ô destin ! devois-tu separer des ames si tendres ?

( CLIM. ) Damon, vous m'avez donné l'exemple d'un amour généreux, donnez-moi celui de la constance & de la fermeté. [ *Ici Orgon paroît dans le fond de la scene, & reste caché pour observer ce qui se passe.* ]

( DAM. ) Votre vertu m'étonne & m'humilie. Continuez, belle Climene, à m'élever par vos sentimens & vos discours au-dessus de moi-même : inspirez-moi une fermeté digne de vous & de moi : ranimez ma vertu chancelante... mais, hélas ! cachez-moi ces larmes qui s'échappent de vos yeux : elles m'ôtent tout mon courage ; je n'y puis résister, & je retombe dans le désespoir.

(CLIM.) Ne croyez pas que ces larmes ne partent que de ma foiblesse ; votre générosité, la noblesse de vos sen-



timens mêlent une sorte de volupté à ces pleurs que vous me faites répandre... Il est nécessaire que nous nous séparions : recevez cette unique & derniere preuve de mon amour. Nous ne nous reverrons plus ; vous ne serez jamais à moi, mais ne cessez jamais d'en être digne.

( DAM. *l'embrasse.* ) Adieu, objet vertueux & divin ; adieu, douce & tendre espérance qui m'est ravie pour jamais ! Hélas ! dans un monde plus heureux nous nous reverrons, nous pourrons nous aimer encore.

« Cette scene touchante est interrompue par l'arrivée de Lisette qui annonce celle de Géronte & d'Orgon. Les deux amans se remettent du mieux qu'ils peuvent. Géronte demande ce qu'est devenu son gendre futur : il veut hâter le mariage, & a même déja envoyé chercher le Notaire. Mais Orgon qui a entendu une partie de la conversation de Climene & de Damon, & qui en a été touché, propose de différer encore quelque tems». *Philippe arrive.*

( GER. ) Où est ton maître ?



( PHIL. ) Mon maître m'a chargé de présenter ses civilités à toute la compagnie. Il y a une demi-heure qu'il est monté à cheval, après m'avoir donné ces lettres avec ordre de les remettre à leurs adresses. [ *Il donne à chacun sa lettre en faisant de profondes révérences.* ]

( GER. ) Que veulent dire ces nouvelles extravagances ?

( CLIM. *lit.* ) *Madame & belle-mere*... cette lettre ne sauroit me regarder.

( PHIL. ) Lisez jusqu'au bout.

( ORG. ) Je ne sais si je rêve ou si je veille. Ton maître, dis-tu, t'a ordonné de me porter cette lettre ? l'adresse est effectivement pour moi... Je reconnois sa main : seroit-il assez malheureux pour avoir entierement perdu la raison ?

( GER. ) Il n'aura pas fait grande perte : voyons un peu ce qu'il m'aura écrit.

( ORG. ) Fut-il jamais pere plus malheureux ! [ *à Damon.* ] tenez, lisez.

( DAM. *lit.* ) *Je sais que je ne suis point en droit de juger la conduite de mon pere, & il ne m'appartient*



*point de blâmer votre mariage avec Climene : mais falloit-il me tromper par une fausse espérance ? pourquoi a-t-on formé contre moi des desseins que je veux bien ne pas approfondir ? vous ne me reverrez plus ; vous m'avez rendu malheureux, mais vous m'avez donné la vie. Vous n'avez pas agi en pere, mais je n'en demeurerai pas moins votre très-soumis & très malheureux fils,* Timante.

( ORG. ) O ciel ! d'où peut venir ce changement ?

« Ils ne peuvent tous revenir de leur surprise : enfin Géronte demande avec menace à Philippe d'expliquer ce mystere. Philippe raconte ce qui s'est passé : mais l'étonnement de Géronte est à son comble lorsqu'en ouvrant la lettre qui lui est adressée, il y trouve ces mots : *je veux bien, par considération pour mon pere avec qui vous venez de vous lier en lui donnant votre fille en mariage, ne publier ni votre honte, ni votre mechanceté : je vous pardonne même de faire tout ce qui dépendra de vous pour engager mon pere à me deshériter ; mais n'al-*

*lez pas plus loin ; n'attentez pas à ma vie , ou redoutez la colere de* Timante.

« On imagine aiſement celle de Géronte ; il veut qu'on coure après Timante, qu'on l'arrête & qu'on le conduiſe aux Petites-Maiſons. Orgon au déſeſpoir abandonne ce fils extravagant. Damon ſeul le défend : il prend le parti de ſuivre Timante, de le ramener, & ne demande pour prix de ſes ſoins que le pardon de ſon malheureux ami. Géronte ne veut entendre à rien : il s'applaudit de ce que cet inſenſé n'eſt pas encore ſon gendre, & il propoſe ſa fille à Damon. Orgon déſeſpéré veut y joindre la donation de ſes biens. Damon, trop honnête pour ne pas rejetter cette derniere propoſition, n'accepte même la premiere, quelque flatteuſe qu'elle ſoit pour lui, qu'à condition qu'il obtiendra le pardon de Timante. On admire la générosité de Damon, mais c'eſt-là tout. Orgon a beſoin de repos ; il rentre ſuivi de Géronte, de Climene & de Damon qui ne perd pas l'eſpérance d'obtenir la grace de ſon ami. Philippe reſte ſeul, mais bien-



tôt il eſt interrompu par un homme qui l'appelle à voix baſſe : c'eſt ſon maître ».

(PHIL.) Eh! que diable faites-vous ici? ſavez-vous qu'il ne s'agit de rien moins que de vous faire arrêter pour vous conduire aux Petites-Maiſons ?

« Timante indigné de cette nouvelle preuve de la méchanceté de ceux qui le perſécutent, apprend à Philippe qu'ayant trouvé les chemins remplis de gens qui l'ont regardé fixement, & qu'il a jugé être des eſpions de Géronte, il n'a pas cru à propos de continuer ſa route avant que la nuit fût venue, & que d'ailleurs il a voulu voir s'il n'auroit pas laiſſé chez lui quelque papier dont ſes ennemis puſſent faire un mauvais uſage : mais, ajoute-t-il, qu'as-tu appris ? ne me trompe pas, je t'en conjure ».

(PHIL.) Tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'il eſt ſi peu vrai que M. votre pere ſoit marié avec Climene, que Damon va l'épouſer tout-à-l'heure. Du reſte, on veut vous deshériter : mais Damon & Climene intercedent pour vous.

(TIM.) Dieu ! quelles nouvelles !



mais j'entends venir quelqu'un ; où me cacher ?

(PHIL.) Eh ! non, demeurez, on ne veut que vous faire enfermer.

(TIM.) Oui, je veux reſter ici pour braver ma mauvaiſe étoile & mes perfides ennemis. [ *Effectivement tous ceux qu'il appelle de ce nom arrivent enſemble.* ]

(GER.) Allons, ſuivez-moi, je vais ſur le champ envoyer chercher le Notaire. [ *Il apperçoit Timante.* ] Mais ! qui vois-je là ! comment vous êtes ici ? Sortez tout-à-l'heure, inſenſé que vous êtes, ſi je n'étois arrêté par la conſidération que j'ai pour votre pere, je vous traiterois d'une autre maniere. Apprenez à connoître les gens d'honneur : aux Petites-Maiſons, aux Petites-Maiſons. [ *Il ſort.* ]

(TIM.) Je la quitterai bientôt cette maiſon déteſtée ; mais vous, mon pere, pouvez-vous voir de ſang froid toutes les horreurs dont on m'accable ?

(ORG.) Je ne ſuis plus ton pere : tes extravagances t'ont rendu indigne de moi. Je ne veux plus entendre parler de toi, & je te deshérite. [ *Il ſort.* ]



(TIM.) Pere dénaturé ! vous triomphez, barbare Climene !

(CLIM.) Je vous avoue que je ſuis bien-aiſe d'être débarraſſée de votre amour : mais je vous plains, j'ai pitié de vous, & je n'oublierai rien pour obtenir votre grace. Que votre malheur ſerve au moins à vous apprendre que les fautes de l'eſprit, lorſqu'elles ſont portées trop loin, deviennent à la fin celles du cœur. [ *Elle ſort.* ]

[ LIS. ] Ma maîtreſſe a raiſon : tenez, j'aimerois mieux reſter fille, fille toute ma vie, que d'épouſer un homme auſſi défiant que vous. [ *Elle ſort.* ]

(TIM.) Tout le monde m'abandonne ; & vous auſſi, ami perfide ?

(DAM.) Attendez, pour me faire des reproches, que vous ayez mieux appris à me connoître : ce n'eſt pas ici le tems de ſe répandre en d'inutiles proteſtations d'amitié : vous verrez bientôt ſi je ſuis effectivement votre ami. Je vous quitte. Croyez cependant que quand l'univers entier vous abandonneroit, je ſaurois vous

prouver encore l'injuſtice de vos ſoupçons. ( *Il ſort.* ]

(Tim.) Quelle fauſſeté ! ne croit-il pas que je me fierai encore à lui ?

(Phil.) Monſieur, juſqu'à préſent je vous ai été fidele : mais comme je n'ai plus d'autres récompenſes à en attendre que des coups de bâton, ou une place aux Petites-Maiſons, je vous prie de vouloir bien me donner mon congé.

(Tim.) Et toi Philippe auſſi, tu veux m'abandonner ? Malheureux Timante !

(Phil.) J'en aurois bien envie : mais, ma foi je n'en ai pas le courage. Si vous me promettez de vous conduire déſormais un peu plus réguliérement à mon égard, je vous ſuivrai par-tout, même à la guerre. Je vous ai toujours aimé, quoique je vous aie dit quelquefois vos vérités.

(Tim.) Tu es le ſeul en qui j'aie eu raiſon de prendre quelque confiance. [ *A part.* ] Je crois qu'il cherche à me trahir.

(Ph.) Tout n'eſt pas encore perdu. Damon eſt votre ami...

(Tim.) Mon ami ! es-tu aſſez ſimple



pour ne pas démêler ſon intention. Damon ne fait que diſſimuler. Mon pere me deshérite. Geronte me menace. Climene me hait : il n'y a pas juſqu'à Liſette qui ne s'aviſe de m'inſulter. Vois ſi j'avois raiſon de ne me fier à perſonne. Allons, rentrons, & préparons tout pour mon départ.

*Nous voudrions que les limites que nous ſommes obligés de nous preſcrire nous permiſſent de traduire toute la ſcene qui commence le cinquieme Acte.*

« Damon, cet amant ſi tendre, cet ami ſi généreux, déſarme la colere d'Orgon. C'eſt peu d'avoir obtenu de ce pere juſtement irrité qu'il pardonneroit à ſon fils, qu'il lui rendroit ſa tendreſſe & ſes biens ; il exige encore que pour le guérir entiérement, Orgon lui prouve que tous ſes ſoupçons étoient mal fondés ; que lorſque tout conſpiroit pour ſon bonheur, lui ſeul étoit l'inſtrument de ſon infortune : enfin qui le croiroit ? Qu'il lui rende Climene ; car, ajoute-t-il, toute eſpérance m'eſt interdite : je ne puis obtenir Climene ſans manquer à la vertu &



& à l'amitié. Je l'aime, il eſt vrai, plus que tout au monde, plus que ma vie, mais non pas plus que mon devoir & la vertu. Timante l'a aimée le premier : il l'a vûe avant moi. Je ſavois ſon amour ; j'en étois le confident : cependant je n'ai pu vaincre le penchant fatal qui m'a entraîné. Il faut que j'en ſois puni... »

« Il ſeroit à deſirer que ce trait de généroſité ne paſſât point les bornes de la vraiſemblance. Quand on ſe propoſe de corriger les hommes, il ne faut pas leur propoſer des modeles inacceſſibles & uniquement propres à faire naître le ſentiment ſtérile de l'admiration. Ceux des Philoſophes qui ont été le moins utiles à l'humanité, ſont ceux qui l'ont trop honorée. Si l'Auteur avoit lié la poſſeſſion de Climene à quelque vue de fortune ou d'ambition, la réſiſtance de Damon eût été plus néceſſaire & plus intéreſſante. C'eſt ainſi que M. Rouſſeau s'eſt ſervi du renverſement de la fortune de M. de Wolmar, pour en faire le plus puiſſant motif du mariage de Julie..... Mais revenons, après avoir fléchi Orgon, il s'agit de



calmer & de gagner Geronte : c'eſt un bon homme que ce Geronte. Lorſqu'il voit Orgon pardonner à ſon fils, & Damon renoncer à la main de Climene, il veut bien rendre ſa fille à Timante. Climene arrive : on peut juger de ſa ſurpriſe. Elle regarde fixément Damon. Vous ſoupirez, dit-elle, & gardez le ſilence. « Oui, Mademoi» ſelle, répond-il, tout ce qu'on vous » a dit n'eſt que trop vrai. Je ne pour» rois vous épouſer ſans offenſer l'ami» tié & trahir mon devoir. Faites le » bonheur de mon ami.... Laiſſez» moi à toute l'horreur de ma deſti» née, & plaignez-moi ». Climene eſt trop ſurpriſe, trop affligée, pour s'occuper des motifs qui déterminent Damon... A ſa douleur ſuccede un moment de dépit. « Eh bien, dit-elle, » Damon le veut... mon parti eſt pris, » j'épouſerai Timante ». Quel mot pour Damon ! Cette réſolution qu'il a ſollicitée lui-même le met au déſeſpoir. Sa vertu s'applaudit, mais ſon cœur eſt déchiré : il ſort fondant en larmes. Climene qui s'en apperçoit ſe repent de ſa précipitation, quand tout-à-coup Timante arrive en habit de voyage,

& d'un air préparé & concerté, s'adreſſe ainſi à toute la compagnie :

« (TIM.) Quoique vous m'ayez tous défendu de paroître devant vous, j'oſe cependant profiter du moment où vous êtes raſſemblés pour vous parler encore une fois. Mon pere, Geronte & vous, Mademoiſelle, je commence par vous demander pardon de ma précipitation : ce que j'imaginois ne s'eſt point trouvé vrai. Cependant je ne me ſuis peut-être pas abſolument trompé dans mes conjectures. Vous, mon pere, vous n'aimiez pas Climene, il eſt vrai, mais vous me deshéritez & me défendez de vous revoir : j'obéis ; je pars : je vais dans une terre étrangere chercher un autre pere & une autre patrie.

(ORG.) Ah! mon fils!...

(GER.) Laiſſez-lui achever ſon diſcours ; il l'a appris par cœur.

(TIM.) Pour vous, Mademoiſelle, vous avez raiſon de vous applaudir de mon infortune : elle vous donne à celui qui fut autrefois mon ami, le perfide Damon. Mais craignez de vous livrer à une joie imprudente. Celui



qui fut ami ſans foi, ne ſauroit être amant fidele. Il y a long-tems que vous l'aimez ; & ſans égard pour l'amitié, ſans reſpect pour la vertu, il a cherché à vous ſéduire & eſt parvenu à vous obtenir : mais je ne lui porte point envie... Il fuit le traître, il redoute mes regards.

(ORG.) Arrête, ô mon fils! crains d'offenſer le cœur le plus vertueux que le ciel ait jamais formé. Damon eſt de tous les hommes le plus eſtimable & le plus généreux : écoute, & reconnois ton erreur ; au lieu de te deshériter, je te mets en poſſeſſion de tous mes biens. Tu es mon fils, j'oublie, je pardonne tout : Géronte veut bien en faire autant. Enfin Climene eſt encore à toi ; & tout cela, tu le dois à l'amitié conſtante & généreuſe du vertueux Damon.

« Timante ſurpris & touché de tout ce qu'il entend, avoue & accuſe ſon erreur. Cependant pour le mieux convaincre, on lui montre le commencement de cette lettre ſur laquelle il s'eſt formé toutes ſes fauſſes idées. Voici ce qu'il y trouve :



*Je reçois tous les jours de nouvelles preuves de votre amitié : c'en eſt une bien flatteuſe pour moi, que la confiance que vous me témoignez en me demandant mon avis ſur le mariage de Monſieur votre fils. J'y repondrai en vous aſſurant que vous ne pouviez mieux choiſir : je connois Climene ; elle eſt belle & vertueuſe ».* C'eſt ici que la lettre ſe trouve déchirée ; l'on en a lu la ſuite. *Je ſouhaite que ce couple aimable, &c...*

(TIM.) C'en eſt trop, c'en eſt trop, je ſens tout l'excès de mon extravagance, & j'en rougis ; mais, hélas! belle Climene, un inſenſé tel que moi eſt-il encore digne de votre main ? Vous gardez le ſilence, vous paroiſſez triſte ; ah ! je conçois tout ce que je dois vous avoir inſpiré de dégoût & d'éloignement : le généreux Damon eſt ſans doute plus digne que moi d'obtenir votre main....

(PHIL. *le pouſſe.*) Eh ! morbleu, taiſez-vous ; vous allez encore retomber dans vos ſoupçons..... Climene répond que ſon devoir eſt d'obéir, mais elle laiſſe voir toute ſa douleur.



Timante veut parler à Damon, Géronte l'interrompt, & dit que le Notaire qu'on avoit envoyé chercher pour faire le contrat de Damon eſt arrivé, & qu'il s'agit actuellement de travailler à celui de Timante. Orgon, Géronte & Timante accompagnés de Philippe ſortent en même tems... Climene ſuffoquée par l'excès d'une douleur que la contrainte n'a fait que redoubler, ſe jette dans un fauteuil ; elle ſe plaint de Damon, elle accuſe Liſette de lui avoir parlé en ſa faveur ; elle s'accuſe elle-même de lui avoir découvert ſes ſentimens : *Damon*, dit-elle, *ne m'aime pas, ou du moins, il me préfere Timante !* Damon arrive dans le moment ; il eſt en habit de voyage. Il n'a pu ſe résoudre à partir, ſans avoir forcé Climene de lui rendre juſtice, ſans avoir obtenu d'elle ſon pardon.... Cette ſcene eſt très-touchante... Climene ſe rend, elle ne peut refuſer à Damon toute ſon eſtime, mais cette eſtime redouble encore ſon amour. Le déſeſpoir cruel vient troubler les douces impreſſions de la vertu. Ces deux amans tout à la fois courageux & foibles, en renonçant l'un à

l'autre, en ſe quittant pour jamais, épanchent tous les ſentimens d'une paſſion auſſi vive que malheureuſe. Orgon & Géronte les ſurprennent dans cet état. Nos amans veulent fuir, Géronte les retient. Le moment critique eſt arrivé; le malheur de Damon & de Climene eſt prêt à être confirmé pour jamais, lorſque Timante arrive, & arrête Climene qui veut ſe retirer ».

(Tim.) Où allez-vous, Mademoiſelle, lui dit-il? votre préſence eſt néceſſaire, & vous ne vous repentirez pas d'être reſtée... Vous voilà donc auſſi, cher & digne ami, généreux Damon? (*ils s'embraſſent*) vous pleurez? eſt-ce de douleur ou de tendreſſe? c'eſt à vous que je dois l'avantage de me connoître moi-même; il eſt tems de vous en témoigner toute ma reconnoiſſance : mon pere, Géronte, voudriez-vous bien m'écouter un inſtant?

(Ger.) Voyons à quoi nous conduira cette préface.

(Org.) Ecoutons, je vous en prie, il paroît qu'il a quelque choſe d'important à nous communiquer..



(Tim.) Il y a déja long-tems que mes préjugés & ma folle défiance m'ont rendu à la fois odieux & ridicule: je reconnois & j'avoue mon extravagance; c'eſt à vous que j'en ai l'obligation, & particulierement au vertueux Damon : ſa conduite généreuſe m'a prouvé qu'il étoit encore dans le monde de vrais amis, & que la plus grande partie des vices contre leſquels ma défiance me mettoit en garde, n'avoient d'exiſtence que dans mon imagination. Je rougis à la fois de mes démarches, de mes diſcours & de mes penſées.

(Ger.) Cette confeſſion eſt aſſez bien placée, mais elle commence à devenir un peu longue.

(Org.) Ne l'interrompez pas; il m'a tout attendri, & je pleure de joie.

(Dam.) Que je ſuis enchanté de vous voir dans de ſi bonnes diſpoſitions! Ah! je ſuis bien recompenſé de tout ce que j'ai fait pour vous; mais ce n'eſt pas à moi que vous devez le plus : votre pere....

(Tim.) Daignez ne pas m'interrompre, je vous en conjure encore une



fois. Ce début m'étoit néceſſaire pour vous prouver que j'ai appris à me rendre juſtice. La même raiſon qui diſſipe la défiance que j'avois pour les autres m'en inſpire beaucoup pour moi-même. Il eſt impoſſible qu'un défaut que l'habitude a ſi fort enraciné ſe détruiſe tout-d'un-coup. Le mariage ne peut donc pas encore me convenir : l'amour même que j'ai pour Climene, mon extrême ſenſibilité pour tout ce qui a rapport à elle. ſuffiroient pour me replonger dans mes anciennes erreurs.

(Ger.) Que diable veut dire ceci?

(Org.) laiſſez-le dire, je vous en conjure; ô mon fils, embraſſe-moi... que je ſuis heureux!

(Clim.) Je commence à eſperer.

(Lis. *à Philippe*) Je crois que ton maître va devenir raiſonnable.

(Phil.) Il en eſt bien tems; il a tout-à-l'heure trente ans.

(Tim.) Mais que penſeriez-vous de mon changement ſi, lorſque je ceſſerois d'être défiant, je continuois d'être ingrat? ô mon pere, & vous, Géronte, vous m'aviez donné la main de Climene, permettez que j'uſe un



moment de mes droits pour la remettre à celui qui ſeul eſt digne de poſſeder cette adorable perſonne. Approchez, mon ami, recevez Climene de ma main, elle ſeule peut être le digne prix du ſervice que vous m'avez rendu en diſſipant mes fatales erreurs.

(Ger.) Mais voilà qui eſt plaiſant; ils prennent ſa main & la rendent, comme ſi c'étoit ici une contre-danſe.

« On ſent bien que Géronte n'a pas de la peine à donner ſon conſentement. Damon & Climene ſont unis, & Timante déclare qu'il veut ſe retirer quelque tems dans les terres de ſon pere pour s'obſerver plus tranquillement, & pour achever de ſe corriger d'un défaut qu'il déteſte. Reſtent Philippe & Liſette, & ſuivant l'uſage de tous les Auteurs comiques, on n'oublie pas de les marier ».

(Lis. *à Phil.*) Eh bien, ferons-nous auſſi travailler le Notaire?

(Ph.) Pourquoi pas? Tant que mon Maître a été fou, j'ai été ſage; maintenant qu'il a recouvré ſa raiſon, c'eſt à moi de perdre la mienne.

« Enfin après toutes ces belles résolutions, ces belles harangues & ces beaux procédés, Timante sort en disant : *J'ai lieu de croire qu'ils avoient prévu le parti que j'ai pris, & qu'ils se sont moqués de moi lorsqu'ils m'ont fait tant de complimens.*





## ARTICLE II.

*DISSERTATIO medica, casum stuporis scabiei inoculatione curati exhibens, authore* Joh. Ulrico Toggenburgero, *Marthula-Tigurino-Helveto.* 1761.

« DISSERTATION de Médecine sur » une insensibilité guérie par l'ino- » culation de la galle, par M. *Jean-* » *Ulric Toggenburger*, du Canton » de Zurich ».

L'Observation exacte des infirmités humaines & le récit fidele des moyens qui ont servi au rétablissement de la santé, ont été dès les premiers tems les plus solides fondemens de la Médecine, Pénétré de cette vérité, l'Auteur a cru contribuer au progrès de son Art, en publiant un cas singulier dont il a été témoin lorsqu'il se formoit à la pratique de la Médecine, de la Chirurgie & des accouchemens dans l'hôpital de la Charité de Berlin, sous les auspices de M. Mutzell, Pro-



fesseur Royal & très-célebre Médecin de cet hôpital.

Un jeune homme de vingt-huit ans, d'un tempérament mélancolique, Cordonnier de profession, prit beaucoup de chagrin de l'état de pauvreté où son pere étoit réduit & de la mauvaise conduite de sa sœur ; il s'en affecta à un point qu'il pouvoit à peine s'occuper de son travail ordinaire. Ses yeux hagards, son silence opiniâtre, ou des réponses qui n'avoient aucun trait aux questions qu'on lui faisoit, manifesterent qu'il étoit devenu fou. Quelques remedes donnés par des Empyriques, firent empirer son mal ; le visage devint fort pâle & le corps maigrit extraordinairement. C'est dans cet état que ses amis le conduisirent en 1754 à l'hôpital royal de la Charité. Il se tenoit assis dans son lit, les yeux baissés, ne répondant à personne & n'étant touché de rien de ce qui se passoit autour de lui ; son poulx étoit tardif, foible & languissant ; il n'avoit ni faim ni soif ; & quoiqu'on l'eût laissé deux ou trois jours sans lui rien offrir à manger, il n'en demandoit point. Il falloit le presser pour lui faire



prendre de la nourriture ; on le menaçoit, on le frappoit avec des verges, on le piquoit avec des aiguilles, à peine avoit-il une légere sensation de douleur ; il étoit de la plus grande insensibilité à toutes les choses qui ont coutume d'émouvoir les autres hommes. On lui administra en vain pendant deux ans tous les remedes qu'on crut convenables, tels que les saignées, les sels moyens, & principalement le tartre tartarisé. Les sels volatils, le camphre, les huiles distillées & autres remedes donnés à la dose la plus forte, ne procurerent aucun soulagement ; vingt-cinq grains de tartre émétique ne le faisoient vomir qu'une seule fois. On lui a appliqué sans effet les vésicatoires les plus irritans ; il ne parut sensible qu'au bain d'eau froide, lorsqu'on l'y tenoit plongé jusqu'à la crainte de la suffocation. Les gouttes d'eau froide qu'on laissoit tomber sur sa tête rasée, & l'application de morceaux de glace lui faisoient rendre quelques sons plaintifs, mais il retomboit sur le champ dans la stupeur. M. Mutzell se détermina enfin, suivant le précepte d'Hippocrate, à employer des remedes ex-

trêmes contre une maladie ſi rebelle, & il conçut qu'il falloit à cet homme un aiguillon dont l'action fût continuë & plus efficace. C'eſt dans cette intention qu'il fit inoculer la galle à ſon malade. On fit avec une lancette aux bras & aux jambes une inciſion aſſez profonde à la peau, dans laquelle on inſéra de la matiere priſe des puſtules d'un galleux; le malade ne donna aucune marque de ſenſibilité pendant l'opération. Le ſecond jour on s'apperçut que le poulx étoit plus élevé; la fievre ſe manifeſta le troiſieme, & le quatrieme jour elle étoit très-vive; elle ſe ſoutint au même point le cinq & le ſix. Le malade avoit beaucoup d'inquiétudes, il ſoupiroit fréquemment, & ſa reſpiration étoit laborieuſe. La chaleur diminua un peu le ſeptieme, & le huitieme jour la moëteur parut, & il s'éleva de petites puſtules rouges ſur la peau. Le neuvieme on s'apperçut que le malade avoit recouvré la parole & la raiſon; il répondoit pertinemment à tout ce qu'on lui demandoit; il ne ſe ſouvenoit de rien de ce qui s'étoit paſſé avant le retour de ſa raiſon. La fievre ceſſa, les puſ-



tules ſe deſſécherent; & le malade, rétabli par un régime convenable, ſortit de l'hôpital, parfaitement guéri, trois ſemaines après l'inoculation.

Cette cure ſinguliere, dûe aux ſoins de M. Mutzell, eſt la baſe de la diſſertation de M. Toggenburger, ſon éleve, qui montre la plus grande érudition dans la maniere dont il parle du commerce réciproque qu'il y a entre l'ame & le corps par le moyen des nerfs. L'organiſation de ces parties, leurs uſages, le méchaniſme de leurs fonctions par la circulation des eſprits animaux, ſont d'abord l'objet des réfléxions du ſavant Auteur; il examine enſuite comment les paſſions ou la forte préoccupation de l'ame peuvent empêcher la diſtribution harmonique des eſprits & mettre la machine animale dans l'état de ſtupeur & d'inſenſibilité, telle qu'on l'a obſervée dans le malade dont il s'agit. L'autorité des meilleurs Ecrivains donne du poids à ſes différentes aſſertions; il expoſe les cauſes tant éloignées que prochaines de la maladie, & il conclut que le relâchement des nerfs ayant été porté au point que



les remedes les plus actifs ne pouvoient rendre aux eſprits languiſſans leur cours ordinaire, ni réſoudre la matiere ſtagnante qui comprimoit les nerfs, il falloit néceſſairement exciter un mouvement extraordinaire dans le ſang, pour remplir efficacement ces indications. La fievre a opéré ce bien, & le mouvement des arteres a chaſſé à l'extérieur du corps la matiere qui avoit cauſé dans les ſolides & dans les fluides l'agitation ſalutaire par laquelle les organes ont été rétablis dans leur état naturel.





## ARTICLE III.

*ESSAI analytique ſur les facultés de l'ame, par* Charles Bonnet. *A Coppenhague*, 1760.

*Second Extrait.*

MONSIEUR Bonnet ( *chapitre 6* ) adopte la méthode de Monſieur l'Abbé de Condillac, il s'attache par préférence au ſens de l'odorat, comme plus ſimple, moins fécond que celui de la vue, qu'il avoit d'abord pris pour exemple. Il donne une idée générale de la méchanique de l'odorat & de ce qui en réſulte par rapport à l'ame.

Il approche une roſe du nez de ſa ſtatue, & au même inſtant elle devient un être ſentant, ſon ame eſt modifiée en odeur de roſe, c'eſt pour elle une maniere d'être. Tel eſt l'effet d'un changement ſurvenu à l'un des ſens. Quel eſt ce changement? Premier pas à faire dans la vie ſenſitive.

Les corpuſcules émanés de la roſe,

introduits par l'air dans le nez de la statue, agissent vraisemblablement par impulsion sur les fibres nerveuses qui le tapissent, suivant les rapports qui sont entre ces corpuscules & les fibres, & qui les font concourir à produire le même effet.

Ces corpuscules par leur action impriment donc un mouvement aux rameaux du nerf olfactique, de-là au cerveau, sans que l'on en puisse déterminer la maniere, mais toujours en raison des premieres déterminations : c'est ainsi qu'à un certain mouvement d'un ou de plusieurs nerfs répond constamment un certain mouvement d'une ou de plusieurs parties du siege de l'ame ; comme aussi au mouvement d'une ou de plusieurs parties du siege de l'ame répond un certain mouvement d'un ou de plusieurs nerfs.

L'ame est un être simple qui n'est ni corps ni mouvement ; c'est une force, une puissance, une capacité d'agir ou de produire certains effets. Comment est-elle modifiée ? comment agit-elle ? C'est-là le secret que nous ne parviendrons jamais à pénétrer.

Mais suivons l'état de la statue qui



n'a encore éprouvé qu'une seule maniere d'être, qui n'a qu'une seule sensation, par conséquent point de notion, point d'idée de son existence, point d'attention, point de desirs qui supposent la présence de plusieurs idées, ni la connoissance d'un état différent que l'on compare à son état actuel.

La statue ayant éprouvé cette premiere sensation, l'on fait voir dans le *chap.* 7, que l'ébranlement produit par l'objet sur le nerf olfactique, se soutient quelque tems; qu'il ne s'éteint que peu-à-peu & par degrés; que la durée de la sensation est proportionnelle à la mobilité du nerf & à l'activité des corpuscules qui l'ont affecté; que la dégradation de la sensation suit celle du mouvement; que l'ame ayant la conscience & des différens états par lesquels elle passe, & de l'affoiblissement insensible de la sensation, elle fait une comparaison entre ces différens degrés : de-là l'état du bien-être ou le plaisir. Le *desir du mieux-être* est l'*attention*, ou cette réaction de l'ame sur les fibres que l'objet a mises en mouvement, laquelle s'épuise par l'exercice poussé trop loin, & replonge l'ame



dans sa premiere léthargie; mais comment arrive-t-il que la statue se rappelle cette idée qui alors ne tient plus à rien ? l'ame a-t-elle quelque pouvoir sur elle ? Chaque état d'une ame qui pense, doit avoir sa raison dans l'état qui a précédé. L'idée actuelle doit avoir quelque rapport prochain ou éloigné, direct ou indirect, avec celle qui l'a précédée ? L'acte du rappel ou de la réproduction de l'idée n'étant autre chose que l'attention que l'ame prête au mouvement que l'objet a imprimé à l'organe, l'on conjecture que ce mouvement change l'état primitif des fibres & leur communique des dispositions qu'elles n'avoient point, c'est-à-dire, que l'état d'une fibre du cerveau, mise une fois en action, quoique son mouvement s'éteigne, n'est plus le même que celui d'une semblable fibre qui n'auroit jamais été mue. Pour le prouver, il faut nécessairement se jetter dans plusieurs considérations générales sur la méchanique de la mémoire & sur la structure des fibres. La faculté de retenir les idées des choses a été attachée au corps ; l'expérience ne laisse là-dessus aucun



doute, & cette faculté dépend de la disposition qu'ont les fibres des sens à se prêter aux mouvemens qui leur sont imprimés par les objets & à les répéter.

Nous ne nous arrêterons pas à ce qu'établit l'Auteur dans le reste de ce chapitre, d'autant qu'il emploie tout le suivant (qui est le huitieme) à analyser la même question du rappel des idées. Pour cet effet il doue sa statue d'une nouvelle sensation ou d'une seconde modification, & il demande si celle-ci rappellera la sensation précédente; & lorsqu'elle la rappelle, comment ce rappel peut se faire ? l'on sent que c'est-là demander comment une idée en rappelle une autre; ou s'il est entre les mouvemens auxquels tiennent ces idées, des rapports en vertu desquels ils sont réciproquement cause de leur réproduction.

A la place des idées, on substitue les mouvemens du cerveau : ce n'est pas que l'un soit l'autre; l'on est bien éloigné de confondre l'idée avec l'occasion de l'idée, & l'on ne manque pas d'en faire la distinction : mais vû les rapports établis entre les changemens du cerveau & ceux de l'état de

l'ame, ce que nous voyons arriver à l'un ſert à expliquer ce qui doit arriver à l'autre.

Le réſultat de l'analyſe de l'auteur & les faits lui font conclure que la diverſité des ſenſations ne dépend pas de la diverſité des mouvemens imprimés par les objets à des mêmes fibres, mais qu'il eſt dans chaque ſens des fibres appropriées aux diverſes eſpeces de ſenſations que le ſens peut exciter dans l'ame; qu'il eſt une liaiſon entre ces différens ordres de fibres qui ſervent à la formation des idées, & que ces différens ordres ſont raſſemblés par faiſceaux dans le ſiege de l'ame.

Et comme entre deux ſenſations d'eſpece différente, il eſt des rapports en vertu deſquels elles appartiennent au même genre, ainſi il eſt des rapports analogues entre les fibres qui dérivent de quelque choſe de commun que nous ignorons, & qui donnent lieu à une certaine réciprocité d'actions entre ces fibres, d'où naiſſent la liaiſon des deux ſenſations, & leur rappel réciproque. Le rappel d'une ſenſation produit par une ſenſation



d'eſpece différente, eſt un fait atteſté par l'expérience; & peut-on avoir des ſenſations ſans l'intervention du cerveau?

Mais ces rapports ne ſuffiſent pas ſeuls pour operer ce rappel; il faut encore que les fibres ſur leſquelles d'autres fibres agiſſent, ayent été mues déja par les objets; qu'elles ayent acquis une tendance au mouvement imprimé, laquelle leur conſerve cette diſpoſition à recevoir cette ſeconde impreſſion, plus foible à la vérité, comme la ſenſation rappellée eſt auſſi plus foible. Voilà comment l'on conçoit qu'une ſeconde ſenſation, telle, par exemple, que l'odeur d'un œillet, imprimée à l'organe de la ſtatue, pourra lui rappeller celle de la roſe qu'elle a déja éprouvée.

Le ſujet du rappel des idées eſt trop important pour l'abandonner après ce premier pas; l'on cherche l'effet de ce rappel qui ſera un ſentiment qui conſtitue *la réminiſcence.* On entreprend d'établir une théorie de cette réminiſcence; on developpe les principes de *l'habitude;* on fait connoître *le plaiſir* attaché à *la nouveauté,* ce qui mene



mene à quelques conſidérations générales ſur *la perſonnalité*, qui dans la ſuite de l'ouvrage ſont beaucoup plus developpées. Tel eſt le ſujet du neuvieme chapitre dont nous ne pouvons raſſembler ici quelques traits. La memoire eſt l'acte par lequel une ou pluſieurs idées ſont rappellées à l'ame: elle differe de la réminiſcence, qui eſt le ſentiment qu'a l'ame que ces idées lui ont été auparavant préſentes. Il n'eſt pas douteux que la réminiſcence ne tienne au jeu des organes: l'objet qui agît de nouveau ſur une fibre ne la retrouve plus dans le même état où elle étoit avant la premiere impreſſion. De cette différence naît le ſentiment de la réminiſcence. Son effet ſe borne à inſtruire l'ame de l'identité ou de la diverſité de ſes modifications: par elle, l'ame a le ſentiment de la nouveauté de ſa ſituation; elle ne peut être une odeur d'œillet, par exemple, & ſe rappeller qu'elle a été odeur de roſe, ſans ſentir qu'elle n'eſt pas ce qu'elle a été.

On a vu déja qu'une fibre conſerve la diſpoſition que lui a communiquée l'action d'un objet, & cela





par une méchanique qui tient à la ſtructure & à l'extenſion des parties élémentaires de la fibre. Or, ſi un même mouvement eſt répété de temsen-tems dans la fibre ſans qu'il y en ait de différens, il arrive que les parties qui fourniſſent à la conſiſtance de cette fibre, fortifient ſa diſpoſition reçue, d'où naît *l'habitude;* & telle en eſt la méchanique, que la répétition des mêmes actes étant une répétition de mouvemens, celle-ci augmente auſſi la tendance aux mouvemens, & par-là fortifie l'habitude.

Si l'on n'avoit éprouvé qu'une ſeule ſenſation, & toujours au même degré, ſans changement, il n'y auroit point de réminiſcence: mais ſi les degrés de la ſenſation varient aſſez pour être ſenſibles à l'ame, s'ils different les uns des autres, il y aura lieu à la réminiſcence, puiſqu'il y aura des paſſages apperçus de changemens d'état.

La réminiſcence a ſes degrés comme tout autre ſentiment. Un objet nouveau nous affecte beaucoup, parce qu'il ne nous a point encore affectés; & la ſenſation que l'on n'a pas éprouvée depuis long-tems nous

affecte auſſi vivement lorſqu'elle ſe repreſente.

Les principes qui expliquent comment la réminiſcence ſe forme, ſervent auſſi à développer comment elle s'éteint. Les fibres des ſens végetent, croiſſent, tranſpirent, s'uſent : il ne reſte plus de fibres, ou du moins de parties élémentaires de ces fibres, qui retiennent quelque choſe des premieres impreſſions : le ſouvenir des ſenſations ſe perd pour l'ame ; & ſi les objets agiſſent enſuite de nouveau ſur ces fibres, ils les ébranleront, comme s'ils ne les avoient jamais ébranlées, ils feront naître des ſenſations qui auront pour l'ame le caractere de la nouveauté.

Des fibres trop molles ne retiendront rien, parce qu'elles cedent à tout; le plus leger mouvement détruit l'impreſſion de l'objet : des fibres trop roides ne cedent qu'à de fortes impreſſions, l'activité des objets ne peut ſurmonter leur réſiſtance.

En voilà aſſez ſur la théorie de la réminiſcence, elle conduit l'Auteur à traiter de *la perſonnalité.* Les ſenſations ſont des modifications, & cel-



les-ci ne ſont autre choſe que l'ame exiſtante de telle ou telle maniere; l'ame a un ſentiment d'elle-même, & par conſequent de chacune de ſes modifications. L'ame éprouvant l'impreſſion d'un objet, & ſe rappellant en même tems une autre impreſſion, s'identifie avec elles; & c'eſt là le fondement de la perſonnalité que l'on diſtingue en deux eſpeces : l'une vient de la liaiſon que la réminiſcence met entre les ſenſations antérieures & les ſuivantes, qui donne à l'ame le ſentiment des changemens par leſquels elle paſſe; l'autre eſt une perſonnalité réfléchie qui conſiſte dans un retour de l'ame ſur elle-même, par lequel ſe ſéparant en quelque ſorte de ſes propres ſenſations, elle réflechit que c'eſt elle qui les éprouve ou qui les a éprouvées; elle appelle *moi*, ce qui ſent en elle, & ce *moi* s'aſſocie & s'incorpore à toutes les ſenſations.

L'on diſtingue ces deux perſonnalités, parce que l'on voit aiſément que notre ſtatue n'ayant eu que deux ſenſations, & étant bien éloignée de réfléchir ſur ce qu'elle a ſenti, ce qui ſuppoſe une activité qui ne ſe déve-



loppe que par l'uſage des ſignes d'inſtitution, elle ne poſſede que la premiere eſpece de perſonnalité qui ſemble convenir aux animaux. L'Auteur reviendra dans le chap. 24 à cette perſonnalité, & y développera avec plus d'étendue cette diſtinction & ſes principes. C'eſt toujours l'ame qui ſent ; cette vérité eſt inconteſtable, mais c'eſt toujours le corps qui fait ſentir : ſeconde vérité auſſi certaine. L'ame eſt une puiſſance que le corps reduit en acte en lui ſervant d'inſtrument. Notre Auteur prie ſes lecteurs de vouloir interpréter dans un ſens figuré les expreſſions un peu trop phyſiques qui peuvent lui échapper en parlant de l'ame, ou qu'il a été obligé d'employer, faute de termes propres au langage *pneumatologique.* Ce n'eſt pas ſur ſes expreſſions que l'on doit porter un jugement, mais ſur ſes idées, & plus encore ſur l'enſemble de ſes idées.

Son 10. chap. offre quatre objets liés à la réminiſcence. 1°. Le phyſique du plaiſir & de la douleur. En paſſant d'une ſenſation à l'autre, ou en éprouvant différens degrés de la même ſenſation, la capacité de ſentir



ſe développe ; on paſſe de l'*être* au *mieux être* ou au *moins bien être* ; il ſe forme une ſorte de comparaiſon imparfaite entre deux ſenſations diſtinctes qui détermine l'activité de l'ame dans une proportion relative à ce qui fait le plaiſir, & la fait incliner du côté de la ſenſation dont le mouvement eſt le plus dans cette proportion. La ſenſation renferme non ſeulement ce qui caractériſe l'objet qui l'excite, mais encore qui détermine l'ame à agir. Le ſage auteur de la nature a rendu l'ame capable de *plaiſir* & de *douleur* : il en a mis le phyſique dans un certain ébranlement, ou même dans un certain degré de mouvement des fibres, qui, ſuivant qu'il eſt plus ou moins fort, plus ou moins accéléré, fait naître dans l'ame ce ſentiment rendu par les termes de pliaſir & de douleur. C'eſt ainſi que la ſouveraine ſageſſe a ſubordonné l'activité de l'ame à la ſenſibilité, celle-ci au jeu des fibres, & le jeu des fibres à l'action des objets.

2°. L'auteur ſe propoſe enſuite une queſtion fort délicate ſur l'arbitraire de l'union de l'ame & du corps, ou

du moins ſur ſes effets dépendans de la volonté de ſon auteur. Il demande ſi les cauſes du plaiſir & de la douleur, & généralement de tout ce qui ſe paſſe au-dedans de nous, étoient déterminées originairement par la nature des deux ſubſtances, indépendamment de la volonté divine ; ou plutôt cette volonté n'a-t-elle pas été déterminée dans la formation de l'homme & de tous les êtres mixtes par la nature des deux ſubſtances conſidérées comme poſſibles ? Quoiqu'il ne donne point de réponſe à cette queſtion, il eſt aiſé de s'appercevoir qu'il ne croit pas que l'affirmative ôte rien aux perfections du ſouverain Auteur de la nature.

Comme il s'agit du phyſique du plaiſir & de la douleur, il falloit faire voir que les objets n'agiſſans ſur l'ame que par le miniſtere des ſens ou des fibres ſenſibles, ceux-ci pouvoient modifier telle action des objets en différens individus, & que par conſéquent il ſuffiſoit qu'il y eût de la différence entre les corps pour qu'il y en eût auſſi entre les ſenſations. C'eſt la troiſieme queſtion traitée dans ce



chapitre, où l'on examine le tempérament d'une fibre ou ſon aptitude à céder à l'impreſſion de l'objet, & les effets qui en reſultent en particulier ſur l'activité de notre être.

L'on définit ici cette *activité* par la capacité qu'a l'ame de produire en elle & hors d'elle, ou ſur ſon corps, certains effets. L'on convient que l'on ne peut la connoître que par ſes effets, qui ſont les changemens, les modifications qui ſurviennent à des êtres par l'intervention d'autres êtres. La maniere dont ces changemens s'operent eſt encore un myſtere pour nous. Remarquons ici la retenue de l'auteur : il ſe garde bien d'aller au-delà des faits & d'établir aucun ſyſtême ſur les cauſes qui nous ſont inconnues. En examinant avec attention tout ce que l'on peut découvrir au-dedans de ſoi, en comparant les diverſes operations du cerveau & celles de l'ame qui leur correſpondent, en étudiant les rapports & les oppoſitions qui manifeſtent que ces deux êtres unis ne ſont pas de même nature, on parvient à ſe faire une idée de l'ordre, de la liaiſon de ces operations, &



des loix qui les dirigent ; mais on ne pretend pas atteindre au principe ſecret ou à la cauſe immédiate de cette liaiſon, ni rendre raiſon de la maniere dont ſe forme dans l'ame la perception ou la ſenſation. Cela eſt dit & répeté plus d'une fois dans tout le cours de cet ouvrage.

(*Chap.* 11.) Une branche de l'activité de l'ame ou une modification de cette activité, c'eſt la faculté de ſentir ; & tel eſt le ſujet du Chap. XI. L'ame ne ſe meut pas à la maniere du corps, mais l'effet de ſa capacité d'agir, ou de ſa force-motrice a un certain rapport avec l'effet de la force motrice du corps. Voilà tout ce que l'on entend par cette activité de l'ame, qui en ſoi eſt indéterminée. Comment donc eſt-elle déterminée à produire un certain effet ? comment eſt-elle portée à mouvoir une certaine fibre plutôt qu'une autre ? un être ſentant ne peut être déterminé à agir qu'en vertu d'une perception ou d'une ſenſation agréable ou deſagréable. L'action eſt un effet qui doit avoir ſa cauſe ou ſa raiſon dans ce qui a précédé im-





médiatement, ſans quoi ce ſeroit ſuppoſer des effets ſans cauſe. Un être ſentant pourroit-il être indifférent au plaiſir & à la douleur, aux ſenſations oppoſées ou aux différens degrés de la même ſenſation ? peut-il ne pas préférer l'une à l'autre ? Le principe donc, ou la raiſon de l'action, c'eſt la perception ou une ſenſation ; & l'effet immédiat de cette action ou de cette préférence, c'eſt l'attention que l'être donne à la ſenſation, ou à tel degré de la ſenſation qui lui donne le plus de plaiſir.

Préférer n'eſt pas ſentir ; c'eſt ſe déterminer, c'eſt agir. Dans l'être doué d'activité avoir de l'attention, c'eſt modifier ſon activité ou exercer la force motrice de l'ame ſur les fibres du cerveau. L'on renvoie le lecteur à ce qu'il a éprouvé lui-même lorſqu'il a donné ſon attention à quelque objet, lorſqu'il l'a fixé pendant long-tems ; il aura la preuve du phyſique de l'attention ou de l'intervention du corps dans l'acte de l'attention.

Déterminé par quelque motif étranger à l'objet (l'attention étant en ſoi indéterminée) j'y attache mes regards,

auſſi-tôt la perception de cet objet devient plus vive, les perceptions des autres objets s'affoibliſſent: à meſure que l'attention redouble, les impreſſions de l'objet ſe fortifient & ſe multiplient au point que je ne ſuis plus affecté que de cet objet. L'attention augmente donc l'intenſité des mouvemens imprimés par les objets, en réagiſſant ſur les fibres que l'objet tient en mouvement; & cette intenſité eſt toujours proportionnelle à la vivacité de la ſenſation.

L'objet de l'attention eſt un composé de différentes parties; la perception totale de l'objet eſt donc un composé d'une multitude de perceptions partielles, qui ont chacune leur degré de mouvement: l'attention augmente l'intenſité de tous ces mouvemens particuliers, & par-là je parviens à découvrir dans l'objet des particularités que je n'appercevois pas lorſque je ne le diſtinguois point des objets voiſins.

Autre effet de l'attention, c'eſt qu'à meſure que la perception de l'objet preféré devient plus vive, celles des objets voiſins s'affoibliſſent: l'on en rend raiſon par les mêmes principes



qui portent ſur l'augmentation ou la diminution d'activité dans les fibres.

Telle eſt l'attention en tant qu'elle eſt excitée par quelque motif étranger à l'objet: mais ſi entre pluſieurs objets que j'ai également ſous les yeux, il en eſt un qui flatte plus agréablement l'organe, cet objet excitera par lui-même l'attention, ou le plaiſir attaché à l'impreſſion de cet objet ſera le motif qui déterminera mon attention. L'ame réagira alors comme dans le premier cas, ſur les fibres que l'objet tient en mouvement, avec d'autant plus de force que l'objet lui procurera plus de plaiſir; par-là la ſenſation acquiert plus de vivacité, & réciproquement l'attention augmente au point, que l'on n'eſt plus affecté que de cette ſeule ſenſation.

(*Ch.* 12.) Préférer un état à un autre, agir conſéquemment à cette préférence, c'eſt avoir une *volonté*, & c'eſt l'*exécuter*. Nous voilà donc conduits avec l'auteur à traiter dans les chap. 12 & 13 les grandes queſtions de la volonté & de la liberté.

Ce ſujet eſt délicat; nous le diſcuterons avec précaution, & ſur-tout



nous ne ferons dire à l'auteur que ce qu'il a dit lui-même. Le lecteur jugera s'il s'explique d'une maniere plus lumineuſe & plus ſatisfaiſante que les Métaphyſiciens qui l'ont précédé dans cette carriere pénible & ténébreuſe. Il eſt difficile d'abréger.

Vouloir dans un être ſentant & penſant, c'eſt préférer entre pluſieurs manieres d'être, celle qui procure le plus de bien ou le moins de mal: la volonté ſuppoſe donc la connoiſſance; elle eſt donc ſubordonnée à la faculté de ſentir ou de connoître. Si, pendant toute notre vie, nous n'avions qu'une ſenſation, ou qu'un même degré de ſenſation, il eſt ſûr que nous n'aurions point de volonté: il faut qu'il y ait une raiſon de préférer un objet à un autre, une raiſon qui détermine l'exercice de la volonté.

L'effet de cette détermination, l'acte par lequel s'exécute cette volonté, c'eſt *la liberté* ſubordonnée à la volonté, comme celle-ci l'eſt à la faculté de ſentir qui tient à l'action des organes, & cette action à celle des objets; voilà la gradation.

La liberté eſt en ſoi indéterminée.



La volonté la faiſant agir ſur les organes, & par eux ſur les objets, la détermine à s'appliquer à tel ou tel organe, à telles ou telles fibres. Plus les organes ſur leſquels la liberté s'exerce ſont nombreux, plus la liberté a d'étendue, plus ſes effets ſont variés: ainſi, dans un homme reduit à un ſeul ſens, la liberté ſe trouve reſſerrée dans des bornes fort étroites. En général, cette faculté eſt concentrée dans l'attention que l'ame donne aux ſenſations qu'elle éprouve. L'attention eſt donc encore un acte de la liberté, comme étant l'exercice de la force motrice ſur certaines fibres, & cet acte (nous l'avons vu) a ſa raiſon dans le plaiſir attaché à la ſenſation.

De-là ne peut-on pas conclure avec l'auteur, que la liberté ne conſiſte pas à pouvoir agir de deux ou de pluſieurs manieres, mais à agir; qu'elle ne conſiſte pas dans le choix, mais dans l'exécution de ce choix qui eſt une action; & que la liberté, comme toutes les autres facultés de notre être, peut s'étendre & ſe perfectionner?

Nous ne toucherons pas à l'idée que l'Auteur donne des différens ſyſtêmes

ſur la liberté, non plus qu'à la modération avec laquelle il en releve les défauts, en faiſant voir comment l'on a confondu nos facultés, pour n'avoir pas réfléchi ſur l'eſpece de ſubordination qui eſt entr'elles ; nous ne nous arrêterons pas non plus à ce qu'il oppoſe aux idées que donne M. l'Abbé de *Condillac*, de la liberté, à la fin de ſon Traité des Senſations. L'on a vu déja, contre la définition de ce ſavant Abbé, que quand un être cede à l'impreſſion d'un objet ſans délibérer, c'eſt en vertu du plaiſir attaché à cette impreſſion ; qu'alors cet être fait ce qui lui plaît, & que faire ce qui nous plaît, c'eſt exécuter notre volonté ou agir librement ; que quand un être ſatisfait au beſoin qui le preſſe, il fait encore ce qui lui plaît ; ſa volonté de ſatisfaire à ce beſoin s'exécute : il eſt donc libre.

Si la liberté étoit le pouvoir de délibérer ou de choiſir, l'être dont l'intelligence embraſſe tous les poſſibles & toutes leurs combinaiſons ; celui qui a vu de toute éternité le ſouverain bien, & qui n'a jamais délibéré, ne ſeroit donc pas libre : il eſt



cependant ſouverainement libre, puiſque par un acte de ſa liberté il a rendu actuel l'Univers poſſible.

L'on a ſoin de le répeter, il ne faut pas prendre pour un acte de la liberté la ſuſpenſion de cet acte. L'ame n'agit pas lorſqu'elle ne veut pas agir, & elle ne veut pas agir lorſqu'elle n'a point de raiſon d'agir. En voilà aſſez contre les partiſans de la liberté d'indifférence ; s'ils veulent bien ne pas confondre nos facultés, l'entendement, la volonté, la liberté ; s'ils veulent obſerver avec notre auteur comment l'exercice des unes détermine l'exercice des autres, nous penſons qu'ils trouveront ici de quoi s'éclaircir ſur leurs difficultés,

*Ch.* 13. Juſqu'ici en parlant de l'attention, on a preſenté à l'ame l'objet qui excitoit en elle la ſenſation qui lui plaiſoit le plus. A préſent on l'éloigne, & l'on examine dans le chap. 13 ce qui en réſultera.

Le mouvement que l'objet a imprimé ſur l'organe ne s'éteint pas tout-d'un-coup, mais par degrés. La dégradation comme l'accélération obſerve la loi de continuité. La ſenſa-



tion fait cette dégradation de mouvement ; elle s'affoiblit peu-à-peu, & par des degrés ſenſibles qui ſont autant de modifications dont l'ame a la conſcience ; elle paſſe (comme nous l'avons déja remarqué) du mieux au moins bien être par des ſituations dont elle fait une eſpece de comparaiſon & qui lui donnent le deſir de revenir à ſon premier état.

Pour connoître ce qu'eſt le *deſir*, il n'y a qu'à analyſer ce qui ſe paſſe en nous. C'eſt ce que fait notre auteur avec une vivacité de pinceau qui caractériſe la ſituation même du beſoin & du deſir. « Preſſé de la ſoif » & ne pouvant ſatisfaire à ce beſoin, » mon imagination me retrace une eau » cryſtalline qui fuit en murmurant ; je » crois la voir, l'entendre murmurer, » je m'imagine la ſentir ſur mes le» vres ; déja elle inonde mon palais » deſſéché, j'en bois à longs traits. » Plus mon imagination me retrace » avec force le plaiſir que j'ai goûté, » plus je ſouffre de ne jouir de ce » plaiſir qu'en idée. Le ſentiment de » la ſoif en devient plus actif ; il réa» git ſur l'imagination & l'imagina-



» tion ſur le ſentiment. Lors donc que » je crois voir, entendre, toucher, » goûter, boire une eau pure, mon » ame agit ſur les différens ſens ſur » leſquels cet objet avoit agi auparavant ; elle y excite des mouvemens » ſemblables ou analogues : elle ſe pro» cure ainſi la jouiſſance imaginaire » de cet objet ; & voilà le deſir ».

Mais inſenſiblement la ſenſation s'éteint, l'ame tombe dans une ſorte d'épuiſement & de léthargie dont elle ne ſortiroit pas, s'il ne ſe faiſoit dans le cerveau quelques mouvemens qui peuvent dériver ou de l'action des objets ou de quelque impulſion intérieure, leſquels ſe communiquant aux fibres déja ébranlées, réveillent les ſenſations qui répondent aux mouvemens de ces fibres ; & alors nous avons des *ſonges* qui ne peuvent rouler que ſur des ſenſations déja éprouvées.

On développe dans le reſte de ce chapitre la méchanique qui produit les ſonges, méchanique fondée ſur l'expérience des faits, par leſquels il eſt prouvé que des impulſions inteſtines agiſſent ſur les fibres ſenſibles & réveillent les ſenſations qui leur ſont

attachées. L'on demande si nous pouvons avoir plusieurs idées présentes à la fois ? Mais il semble que l'Auteur a déja satisfait à cette question, en parlant de la réminiscence qui suppose l'ame affectée de plus d'une sensation dans le même instant, & en faisant voir que si l'ame n'avoit qu'une idée présente, elle n'auroit ni volonté, ni attention, ni desir.

L'analyse des deux seules sensations que notre Auteur a fait éprouver jusqu'ici à sa statue, a amené une infinité de questions qui se sont *présentées si naturellement*, qu'il n'étoit pas possible de se refuser à leur examen. Il n'est point de matiere qui s'épuise entre les mains d'un Philosophe qui croit devoir analyser tout ce qui s'offre sur sa route. Le mot d'*idée* qui revient si souvent, a été pris dans sa signification la plus étendue pour toute maniere d'être de l'ame, dont l'ame a la conscience; mais il reçoit différentes déterminations, suivant les différentes manieres d'être; tantôt il dé signe des perceptions, des sensations, tantôt des notions ou des idées intel-



lectuelles. Il s'applique aussi au sentiment, à la réflexion. L'Auteur trace à ce sujet une théorie profonde & lumineuse; nous en exposerons la substance dans le volume prochain.





## ARTICLE IV.

*LETTERA del Signor Conte* Francesco Algarotti, *&c.*

« LETTRE de M. le Comte *Algarotti* au Reverend Pere *Roberti*, » de la Compagnie de Jesus ».

IL y a beaucoup de finesse & de vérité dans les réflexions que vous m'avez communiquées sur toutes les qualités que doivent avoir les *comparaisons* pour être bonnes. Il en est peu, comme vous l'observez très-bien, qui méritent qu'un homme de goût & d'esprit s'en occupe & les retienne. Les unes sont tirées de trop près, les autres de trop loin; celles-ci manquent de justesse, celles-là de nouveauté. En voici quelques-unes dont je me ressouviens & que je vous laisse le soin d'examiner.

Les Scholastiques, dit M. Facciolatti, ressemblent aux chiens qui pour un peu de viande rongent laborieusement de gros os.



La Mothe compare le cœur humain au tonneau des Danaïdes; Rousseau compare la réputation d'un homme à son ombre qui tantôt le suit, tantôt le précede, quelquefois est plus longue & quelquefois plus courte que lui.

Les idées métaphysiques, dit Fontenelle, sont, pour la plûpart des hommes, comme la flamme de l'esprit de vin trop subtile pour brûler le bois.

Le Fontenelle de l'Académie Angloise, le Docteur Sprat, dit qu'il en est du peu de science que montrent les Arabes au milieu de leur profonde ignorance, comme de leur pays, où, au milieu des terreins immenses tout couverts de sable, on trouve de loin en loin quelques bosquets, quelques fontaines.

N'est-ce pas M. de Voltaire qui a dit qu'ordinairement les Savans écrivent mal les lettres familieres, comme les Maîtres à danser font mal la révérence?

*La solitude est la diete de l'ame*, a dit ingénieusement je ne sais quel auteur.

Le célebre Locke appelloit les Pairs

ecclésiastiques d'Angleterre qui, comme créatures de la Cour, ne s'opposent jamais à la volonté du Roi, le *caput mortuum* de la chambre.

Les livres, m'écrivoit un jour Mylord Hervey, sont dans le tems ce que les télescopes sont dans l'espace : les uns & les autres rapprochent également les objets éloignés.

Dryden compare les grands Seigneurs qui se mettent à faire des ouvrages, à ces Capitaines qui descendent du commandement pour exciter le soldat au travail, en travaillant eux-mêmes.

Il en est de l'esprit & du jugement, dit Pope, comme du mari & de la femme; ils sont faits pour s'aider mutuellement & sont toujours en querelle.

La valeur du soldat, dit Buthler dans son inimitable *Hudibras*, s'aiguise au son du tambour, comme la bierre s'aigrit au bruit du tonnerre.

L'affectation dans le langage & les expressions trop recherchées, dit un Critique François, sont une preuve de stérilité ; c'est une espece de fausse monnoie à laquelle on n'a recours



que dans une extrême indigence.

Un Poëte François a dit des soldats invalides de sa nation, qu'ils étoient

Sembables à ces bois jadis si révérés,
Que la foudre en tombant avoit rendus sacrés.

Il y a peu de comparaisons dans Machiavel; mais celles qu'on y trouve sont d'un grand sens. De même, dit-il, que les Dessinateurs de paysages descendent dans la plaine pour considérer la nature des montagnes & se placent sur les montagnes pour bien juger de la plaine : ainsi, pour bien connoître les Peuples, il faut être Prince; & pour bien connoître les Princes, il faut être au rang du Peuple.

On peut former à la bonne maniere de combattre des hommes ignorans & grossiers, dit ailleurs le même auteur, mais non pas ceux qui sont accoutumés à de mauvaises manœuvres : c'est ainsi qu'un Sculpteur pourra bien faire sortir une belle statue d'un bloc de marbre, mais non pas d'un morceau de marbre mal ébauché.

Celui qui se promene peut s'amuser à cueillir des fleurs; mais celui qui voyage



voyage n'en a ni le tems ni l'envie : aussi les Philosophes font-ils rarement usage des comparaisons; dans tous les ouvrages du grand Newton, à peine en trouve-t-on une seule.

Ainsi, dit-il, que dans l'algebre les quantités négatives commencent là où finissent les positives, de même en Physique la vertu répulsive commence là où finit l'attractive. Expression qui feroit croire que la comparaison n'est autre chose, comme l'a dit un Mathématicien, qu'un supplément à la clarté des idées.

Ne seroit-ce pas parce que le jugement est la partie qui domine dans les Philosophes, que les Philosophes sont si stériles en comparaisons ? Le jugement, a dit un grand Homme, consiste à appercevoir des différences dans les choses les plus ressemblantes ; & l'esprit, à appercevoir des ressemblances dans les choses les plus différentes.

Cependant le style du restaurateur de la Philosophie moderne fourmille de comparaisons : la vertu, dit-il, est semblable aux parfums qui ne rendent jamais une odeur plus agréable que lorsqu'ils sont broyés. Les



abstractions du concret sont dans la Métaphysique ce qu'est dans la Chymie la dissolution des composés. Je n'en citerai pas un plus grand nombre; vous connoissez Bacon, & vous savez que jamais personne n'a rendu la vérité sensible par des images plus vives & plus heureuses.

Descartes a souvent recours aux comparaisons, & quelquefois même il s'en sert comme de preuves. C'est vraiment à lui qu'on pouvoit adresser ce que dit un excellent Poëte de sa nation : *comparaison n'est pas raison.*

Aristote aimoit aussi à comparer : les desirs des jeunes gens, dit-il, sont comme la soif & la faim des malades. Il en est des états militaires, comme du fer qui se rouille s'il n'est mis en action.

Je ne vous parle pas de Platon : quels traits d'imagination! que de comparaisons heureuses vous trouverez dans ce Philosophe-Poëte !

Mais en voilà beaucoup trop, mon reverend Pere; car en vérité vous envoyer des richesses littéraires, c'est envoyer de la porcelaine à Meissen.



## ARTICLE V.

*MEMOIRE sur les coutumes & usages des cinq Nations Iroquoises du Canada* (*a*).

### DE LEURS GOUVERNEMENS.

CETTE nation qui ne connoît, comme tous les peuples de ce continent, d'autre loi que la loi naturelle, se conduit avec beaucoup de justice & de charité au-dedans, & de bonne foi au-dehors. Elle s'occupe sans cesse à ménager la bienveillance de ses alliés; les gages des traités qu'elle fait avec eux sont des colliers de porcelaine, sur lesquels la foi donnée se conserve par tradition jusqu'à la troisieme & quatrieme génération. Chez les Iroquois les exemples de la violation des traités sont rares : aussi leur alliance est-elle extrêmement recherchée par les autres nations.

(*a*) Nous devons ce Mémoire à un Officier aussi distingué par l'étendue & la variété de ses connoissances que par ses talens militaires : nous espérons qu'un jour il nous sera permis de le nommer.



Les Iroquois sont pour la plûpart grands, bien faits, courageux, bons chasseurs, excellens guerriers, cruels envers leurs ennemis, moins adonnés aux femmes que la plûpart de leurs voisins. La suite achevera de faire connoître leur caractere.

Il y a plusieurs sortes de Chefs pour la conduite des affaires publiques : les premiers sont les anciens de chaque village, estimés pour leur esprit & leur capacité, qui tiennent conseil sur les affaires les plus épineuses, & décident des démarches qu'il convient de faire avec leurs ennemis ou leurs alliés, soit pour la paix, soit pour la guerre.

Lorsque leur sentiment a été approuvé par le Conseil des femmes appellées *Hotouissaches*, il est rare que tout le village n'y accede pas.

Ces Chefs sont ordinairement dépositaires du trésor de chaque village, qui consiste dans les colliers dont ils répetent fréquemment les paroles, afin qu'après leur mort, leurs descendans soient instruits des engagemens qu'ils ont pris.

Quoiqu'ils ne soient point revêtus de l'autorité nécessaire pour gouverner



le village, cependant ils sont obéis & respectés dans presque tous les points qui concernent la paix & la tranquillité publique.

Viennent ensuite les Chefs de famille, dont le devoir & l'occupation sont d'entretenir l'union parmi les membres qui la composent, de les assister de leurs conseils & de faire soulager les indigens; ils sont encore obligés d'élever dans certains principes, qu'ils appellent principes d'honneur, les jeunes gens qui doivent succéder aux Chefs de leurs familles.

Le troisieme ordre est celui des Chefs de guerre : ceux-ci me paroissent les plus accrédités; ils emportent les suffrages de toute la jeunesse guerriere dont ils sont suivis, & dans plusieurs occasions ils se décident contre le sentiment des Chefs du premier ordre, sur-tout lorsqu'il est question de guerre. Ces Chefs ne parviennent à cette distinction que par des faits d'armes distingués & nombreux.

Il faut d'abord qu'ils soient heureux & qu'ils ne perdent point de vue ceux qui les suivent à la guerre; qu'ils soient généreux & qu'ils se dépouil-



lent en toutes rencontres de ce qu'ils ont de plus cher en faveur de leurs Soldats; qu'ils soient sobres, qu'ils fuyent les femmes, ou du moins qu'ils n'ayent pas l'air de leur être attachés. Dans le village ils sont obligés de ménager avec soin les jeunes guerriers, afin de ne pas manquer de Soldats lorsqu'il faut aller à la guerre.

Ceux qui ont acquis un haut degré de réputation, comme j'en ai vu parmi eux, ont pour maxime de ne paroître en public que très-rarement; ils passent constamment les jours entiers étendus sur leur natte; ils reçoivent les visites de leurs amis; s'ils sortent quelquefois, ce n'est jamais que sur le soir; ils prennent le tems qu'on a de la peine à les reconnoître, de façon qu'on ignore souvent s'ils sont dans le village : c'est en cela que consiste la conduite honorable, la dignité d'un Chef de guerre.

La langue des Iroquois est un idiome propre aux cinq villages, lesquels s'entendent réciproquement, quoiqu'il y ait quelque différence dans les termes & dans l'accent. Elle dérive de la langue des Hurons, qu'on peut regarder

comme une des deux meres-langues de ce continent. L'autre est l'algonkin, de laquelle dérivent les langues de plus de vingt nations différentes qui composent le plus grand nombre de ces peuples : on ne connoît que l'iroquois qui dérive du huron, & ces deux langues n'ont aucun rapport avec celles des nations voisines.

Suivant la tradition de ces peuples, les Hurons & les Iroquois étoient les plus nombreuses nations de ces contrées ; mais par envie ils s'attacherent à se détruire les uns les autres & mesurerent tant de fois leurs forces, que les Hurons qui succomberent les premiers, diminuerent considérablement les forces des Iroquois. Ceux-ci étoient encore assez puissans, lorsque je fuis arrivé dans ce pays en 1712, pour mettre en campagne douze cens guerriers de leurs cinq villages. Les Hurons au contraire n'étoient pas au nombre de deux cens ; mais la Religion catholique qu'ils ont embrassée & qui a beaucoup diminué le libertinage parmi eux, fait qu'ils se repeuplent peu-à-peu, pendant que l'Iroquois s'affoiblit & se détruit de jour en jour.



Les Iroquois sont superstitieux, comme toutes les nations sauvages.

La plus nombreuse est aujourd'hui celle des Outaouais, qui forme au détroit deux villages de quatre cens hommes & un autre de deux cens à Missilemakinac. Les Mississagues leur sont intimement attachés ; ils parlent la même langue, & cette langue est entendue des *Têtes de boule*, c'est-à-dire des Sauvages errans qui vers le Nord chassent dans l'étendue de plus de cent lieues de pays qu'ils regardent comme leur territoire. Revenons aux Iroquois dont je connois mieux les coutumes & avec lesquels j'ai demeuré plus de six ans dans ma jeunesse.

## DE LEUR GUERRE.

LORSQUE quelque particulier veut envoyer à la guerre, pour avoir un prisonnier qui remplace quelqu'un de ses proches qu'il a perdu, soit par les armes, soit par la maladie ; il faut qu'il se munisse d'un collier de porcelaine ; plus elle est noire, plus elle est riche : la blanche seule n'est pas admise. Il va trouver ensuite un Chef



de guerre, lui communique son dessein & lui présente son collier. Lorsque le collier est accepté, ce qui arrive communément, car cet hommage est très-honorable, le Chef de guerre qui l'a reçu le fait voir à quelqu'un de ses affidés ; & de proche en proche le bruit se répand qu'un tel forme un parti de guerre : plus il est estimé, plus on s'empresse d'en être. La forme de l'enrôlement est d'aller trouver le Chef & de lui dire : *je veux risquer avec toi* ; le Chef répond : *je le veux bien, nous risquerons ensemble*. Jamais le Chef de guerre ne mande ses associés, & cela pour n'être pas chargé des événemens ; parce que ceux-ci n'étant pas les maîtres de refuser sans se couvrir de honte, il s'ensuit qu'il les forceroit à une démarche à laquelle ils n'auroient peut-être pas d'inclination ; au lieu que leur offre étant volontaire, les parens de ceux qui périssent n'ont aucun reproche à faire à leur Chef. Le collier accepté & le nombre des guerriers étant réglé, on fixe le jour du départ, & tout le monde se trouve prêt. Quelques paires de souliers de peau de chevreuil passés & fumés, une natte de



jonc, une petite hache ou casse-tête, un fusil avec de la poudre & des balles, un collier rond pour lier les esclaves, un peu de farine de bled d'Inde, quelque peu de suif, s'il y en a, avec une petite chaudiere très-mince : tel est l'équipage de ces guerriers. Lorsqu'ils partent l'hyver & qu'il y a de la neige, ils mettent tout ce petit attirail sur un train de bois de frêne, très-mince & recourbé par-devant. Il est inoui que ces départs qui sont fréquens, fassent jamais verser des larmes ; quelques jeunes femmes accompagnent à la vérité leurs maris jusqu'à la premiere ou seconde couchée, mais sans donner aucun témoignage de tristesse & de douleur. Telles étoient les femmes de Lacédémone.

Il est rare que la chasse ne fournisse pas à ces guerriers de quoi vivre dans leur route ; & le peu de vivres qu'ils ont porté, ne leur sert souvent que pour leur retour qu'ils font à grandes journées, dans la crainte d'être poursuivis.

Il est d'usage parmi la plûpart des nations sauvages, de marquer, chemin faisant, sur des arbres dont ils levent

l'écorce, le nombre d'hommes qui sont dans le parti, de quelle nation, de quel village & même de quelle famille est le Chef de guerre; cependant ils croient avoir quelquefois des raisons pour ne le pas faire.

S'il se trouve parmi eux des jeunes gens sur la bravoure desquels ils n'ont pas encore lieu de se reposer, ils donnent de fréquentes alarmes au parti, pour examiner leur contenance.

Lorsque les guerriers approchent des terres ennemies & qu'ils craignent d'être découverts ou entendus, ils ne vivent plus que de viande séchée au feu, qu'ils ont pris la précaution d'accommoder la veille. Ils cachent en même tems quelques petits sacs de farine de bled d'Inde, pour s'en servir après leur expédition.

Arrivés sur le lieu où ils doivent frapper, ils s'approchent sans bruit & tombent, en poussant le grand cri, sur l'ennemi qui se trouve plutôt vaincu par la surprise que par la force. Ils tuent rarement ceux qu'ils peuvent faire prisonniers, car l'honneur & le profit de la victoire est de conduire des prisonniers au village.



La continence, cette vertu que Quinte-Curce admire tant dans Alexandre, est si commune à tous les guerriers Iroquois (on n'en sauroit dire autant des Outaouais), qu'un guerrier à qui l'on pourroit reprocher d'avoir abusé de son esclave, seroit perdu de réputation parmi ses camarades.

Lorsque le parti est de retour, le Commandant détache un Courrier à une journée du village, pour annoncer les succès de l'expédition; des cris longs & aigus annoncent que l'on apporte des chevelures & que l'on amene des prisonniers.

A ces cris le village s'émeut, sort de ses cabanes, va au-devant des guerriers à une certaine distance & tous preparent, chemin faisant, les instrumens des supplices qu'ils s'apprêtent à faire souffrir à ces malheureuses victimes, livrées sans défense & les mains liées derriere le dos, à leur aveugle barbarie. Nul sentiment d'humanité ne se fait entendre alors au cœur de ces bourreaux, sur-tout lorsque leur village a été maltraité par la nation sur laquelle ont été faits les prisonniers. Les enfans, les jeunes gens, les vieil-



lards, tous inventent des supplices & font briller à l'envi leur ingénieuse cruauté. Les prisonniers sont d'abord reçus à coups de pierre, ensuite à coups de bâton. ( Il est à remarquer que les meilleurs morceaux des animaux que tuent les guerriers, sont toujours donnés aux prisonniers que l'on se fait honneur d'amener gras & en bonne santé, pour donner au village des sujets d'une plus longue récréation. ) Après ce prélude on leur arrache les ongles avec les dents, on leur tient les doigts en cet état dans des pipes allumées, pendant que l'on fume. A chaque plainte du prisonnier, toute la cohue fait retentir l'air de cris de joie. Cela n'arrive cependant que lorsque les prisonniers sont destinés à la mort; car si le parti avoit été formé seulement pour remplacer quelqu'un qui seroit mort tranquillement dans le village, ou pour donner du soulagement à une veuve chargée de famille, alors cette veuve avertie par le Courrier, iroit au-devant du prisonnier; & si elle le trouvoit à son gré & qu'elle l'acceptât, elle lui épargneroit ces affreux tourmens.



Arrivés dans le village, les prisonniers sont donnés en remplacement à la cabane, qui leur accorde la vie ou les condamne à périr. Dans le premier cas, on coupe leurs liens & on les introduit dans la cabane : là ils sont sur le champ habillés, ils prennent le rang & l'autorité de celui qu'ils remplacent; ce n'est plus un étranger, tous l'appellent mon pere, mon oncle, mon frere ou mon cousin, & il n'a plus rien à craindre de la fureur de ces guerriers impitoyables.

Si au contraire le prisonnier ne plaît pas à la cabane, ce qui arrive souvent lorsqu'il est question, par exemple, de remplacer un homme qui a été brûlé par l'ennemi : alors on lui peint le visage & le corps de toutes couleurs & l'on se prépare à lui faire subir le même sort. Les poteaux sont plantés dans la plus belle place, les feux sont allumés, & l'on jette dedans tous les ferremens qui doivent servir aux différens supplices que chacun se proposé de lui faire souffrir : tantôt c'est un collier de haches rougies qu'on lui met autour du col; tantôt on lui leve la chevelure, en place de laquelle on lui

met une calotte de cendres rouges, ou bien on lui approche les pieds d'un grand braſier, juſqu'à ce que la peau s'en ſoit détachée ; on le fait marcher enſuite ſur des charbons ardens. Lorſqu'il eſt attaché au poteau, tous ceux du village viennent tour-à-tour lui faire ſouffrir le tourment que chacun d'eux a inventé ; quelquefois ils lui paſſent un bâton entre les nerfs, les tordent & raccourciſſent le corps du patient au point qu'il n'eſt plus qu'une maſſe informe. D'autres fois quelqu'un décide qu'ils ſeront empalés : alors ils lui paſſent un pieu au-travers du corps, comme on embroche un poulet ; mais ce ſupplice abrege trop le plaiſir diabolique de faire ſouffrir leurs priſonniers, pour qu'il ſoit ſouvent ordonné ; car ces malheureux forcenés, loin de preſſer la fin des tourmens, les font durer deux ou trois jours.

C'eſt ainſi que pluſieurs François ont été traités dans les premieres guerres avec l'Iroquois ; pour faire finir ces traitemens horribles, on fut obligé d'uſer des plus cruelles repréſailles : ce qui eut ſon effet.

Il eſt cependant à remarquer que



cette humeur féroce s'eſt beaucoup adoucie par la fréquentation des Européens, & qu'à préſent l'adoption parmi toutes ces nations l'emporte ſur le plaiſir barbare de tourmenter leurs priſonniers.

Lorſqu'un jeune guerrier ſe deſtine aux armes & qu'il en veut faire toute l'occupation de ſa vie, avant de commander le premier parti & pour s'aſſurer le ſuccès de ſes entrepriſes, il ſe choiſit parmi les animaux ou parmi les oiſeaux, ſon *Eſprit* ou ſon Dieu, il lui adreſſe ſes hommages ; il lui donne ſa confiance, il en porte toujours la figure, ou piquée ſur ſa peau, ou peinte ſur une écorce. Si l'animal eſt petit, il l'écorche, & il en conſerve la peau avec le poil ou la plume, le regarde comme ſon ange tutélaire ; au lieu d'encens, il lui ſouffle la fumée de ſon tabac, & il le conſulte dans toutes ſes entrepriſes. Il le tient toujours ſous pluſieurs enveloppes, & n'a garde de le montrer à perſonne. Il paſſe pluſieurs jours & pluſieurs nuits ſans manger ni dormir, ſe promenant ſeul à l'écart. Après cette eſpece de noviciat, il prend un air de



gaité & de ſatisfaction, pour perſuader à tout le monde que ſes auſtérités lui ont mérité de la part de ſon *Eſprit* les aſſurances des plus heureux ſuccès.

Lorſqu'ils ſont la campagne, dans quelqu'extrémité que la faim les réduiſe, ils ne ſe permettent jamais de manger de la viande de leur *Eſprit*, qu'ils appellent *Aguiaron chera*, ils reſpectent même certains oiſeaux, comme l'aigle, mais ce n'eſt que lorſqu'ils vont en guerre. Ils s'imaginent que rien n'eſt plus contraire au ſuccès d'un Chef de guerre, que de laiſſer groſſe une femme qu'il a priſe : auſſi les guerriers ne ſe marient-ils guere pour avoir des enfans que lorſqu'ils ſont las du métier des armes & qu'ils ſe décident pour la vie tranquille. Les chaſſeurs ont la même opinion ſur l'enfant que portent leurs femmes, ils lui attribuent le mauvais ſuccès de leur chaſſe.

En 1728 je fus étrangement ſurpris du bruit de chaudieres & autres uſtenſiles, qui s'éleva autour de moi & qui continua à droite & à gauche juſqu'aux deux bouts de la ligne que formoient trois cens Sauvages que j'avois conduits contre la nation des *Renards*. Ce



procédé ſingulier m'obligea d'en demander la raiſon à quelques Chefs : ils me répondirent que cela ſe pratiquoit pour éloigner les ames fugitives & *déplacées* des Renards qui avoient été tués le matin, que ce bruit les éloignoit & les empêcheroit de troubler notre repos ; ſans quoi elles nous cauſeroient des ſonges fâcheux, ou peut-être même nous ôteroient la reſpiration. Ce furent les Outaouais qui me firent cette réponſe. Toutes les nations ont à cet égard la même ſuperſtition ; & tout ce que je viens de dire de la façon de faire la guerre des Iroquois, ſe peut dire de preſque tous ces peuples.

## DE LEURS MARIAGES.

AVANT que les peres & meres marient leurs enfans, ceux-ci ont ſatisfait pendant long-tems leur goût & leur inclination : les filles ſur-tout ſont extrêmement déréglées ; les jeunes hommes ſont obligés de ſe barricader la nuit, s'ils veulent être tranquilles. Ils ſavent & ils diſent que l'uſage des femmes énerve leur courage & leurs forces, & que voulant faire le métier des armes, ils

doivent s'en abstenir ou en user avec modération. Tous à la vérité ne pensent pas de même; il y a parmi eux des libertins que la gloire des armes ne touche pas, & ceux-là par leur conduite dissolue semblent faire un corps à part.

Les bons chasseurs sont recherchés des femmes beaucoup plus que les guerriers qui sont toujours pauvres & dénués de tout, au lieu que les chasseurs fournissent abondamment à leurs femmes de quoi se vêtir. Il est rare que la fille qui s'est donnée à un guerrier comme à son mari, n'en prenne pas un autre pendant son absence. Elle en trouve aisément, pourvu qu'elle ne soit pas grosse, car le chasseur craint que l'enfant qu'elle porte ne lui soit contraire dans sa chasse; aussi, pour ne point manquer de mari, les jeunes femmes se font-elles communément avorter. Ce n'est donc qu'à un âge mûr, que les hommes & les femmes, fatigués de la vie qu'ils ont menée, les uns de vingt campagnes, les autres d'un libertinage non interrompu, prennent la résolution de s'unir ensemble, lorsqu'ils se conviennent. Alors les



femmes ne craignent plus d'avoir des enfans; elles s'attachent à leurs ménages, & les maris ne s'occupent plus que de la chasse pour nourrir & entretenir honnêtement leurs familles. C'est une vie nouvelle pour l'un & pour l'autre, que rarement trouble la désunion : au contraire, la droiture, la fidélité, la patience dans le travail & la complaisance font de la plûpart de ces ménages des exemples qui pourroient être proposés aux nations policées.

J'ai vu des peres & meres chez cette nation faire tenir à leurs enfans une conduite opposée à ce que je viens de dire, & les marier dès l'âge de dix ou douze ans, pour des raisons & des vues d'intérêt, comme pour faire alliance avec d'anciens Chefs accrédités dans le village, honorés des nations voisines & considérés des François & des Anglois. La parole réciproque des peres & meres étoient les fiançailles. Le garçon, quoique jeune, alloit à la chasse, & en apportoit le produit à la cabane de sa fiancée; la fille de son côté, ou sa mere, entretenoit la cabane du fiancé de bois à brûler; elles y en portoient deux charges tous les jours. Ces atten-



tions respectives entretenoient le lien d'amitié entre les deux cabanes, jusqu'à ce qu'il prît fantaisie à l'une des deux de faire une querelle à l'autre, & alors tout étoit rompu. C'est tout comme en Europe.

Lorsqu'un jeune Iroquois veut se reposer de la guerre & chasser pendant deux ou trois ans pour vêtir sa vieille mere abandonnée, ses freres, ses sœurs encore jeunes, & lui-même, il faut nécessairement qu'il prenne une femme qui le suive, écorche les bêtes qu'il tue, emporte la viande & lui prépare à manger, qui raccommode enfin ses souliers & ait soin de son équipage. Il demande à la premiere veuve qui lui plaît, si elle veut le suivre; rarement est-il refusé : voilà un mariage parfait, & qui durera peut-être autant que le mari chassera, à moins que la Dame ne lui dissipe sa pelleterie & ne soit paresseuse ou libertine.

Il y a cependant quelque chose d'injuste & de malheureux pour celles même qui sont les plus sages, c'est que si elles conçoivent, elles courent grand risque de céder leur



place à une autre. J'ai connu un Iroquois qui a pris sept femmes dans un hyver. Quand on parle de ces femmes, on dit seulement *celle qui est avec lui*; au lieu que les premieres qui ont des enfans & qui sont établies, s'appellent *Ahoha*, qui veut dire Dame.

Avec la facilité que les Iroquois ont de changer de femmes, vous jugez bien qu'ils ne doivent pas porter loin les effets de leur jalousie : aussi est-il rare qu'ils maltraitent celles qui sont avec eux; cela ne va tout au plus qu'à les priver de la part qu'elles auroient eue à leur chasse, & à leur ôter ce qu'ils leur auroient donné.

Il n'en est pas de même de plusieurs autres peuples de ces contrées, ils punissent l'infidélité de leurs femmes par un traitement qui les deshonore pour toute la vie; car ils leur coupent le nez & leur arrachent les dents : d'autres les conduisent dans une prairie ou dans quelqu'autre lieu destiné à la honte dont le mari veut punir sa femme adultere; là, après en avoir donné avis aux jeunes gens du village, qui s'y rendent, le mari la leur abandonne & ne la revoit jamais. Cette punition est autorisée par la coutume.

Parmi tous les Sauvages, les enfans appartiennent aux femmes & à la famille de la femme : il n'y en a jamais trop ; & c'est le plus beau présent que l'on puisse faire à une cabane, que de lui donner des enfans. Rarement connoissent-ils leurs peres : ils tiennent tout du côté maternel, tant pour la famille que pour les héritages & le nom. La sœur de la mere est également appellée mere, & le frere de la mere est le seul oncle. Il faut cependant observer que les enfans qui naissent pendant un mariage constant & solide, tel que je l'ai expliqué ci-devant, reconnoissent leur pere ainsi que leur mere, parce que l'un & l'autre les ont élevés à frais communs. Quoiqu'aucune loi ne défende la dissolution de ces mariages, cependant la coutume qui y a attaché un deshonneur est si forte, qu'on n'en voit presque point d'exemples.

## DES OBSEQUES,

*Et autres devoirs qu'on rend aux Morts.*

LORSQU'IL meurt quelqu'un dans la cabane, la perte en est annoncée



par les cris douloureux que poussent en même tems femmes, enfans, freres & sœurs. (Le deuil ne s'étend pas plus loin.) Les paroles qu'ils proferent ne signifient autre chose que ces mots françois : *hélas mon mari ! hélas mon pere ! hélas ma femme ! mes enfans !* &c. Tous ces cris se font entendre à la fois & déchirent l'oreille & le cœur. Les proches parens prennent le deuil qui consiste à porter ses plus mauvaises hardes, à ne point mettre de graisse à ses cheveux, à ne se point nettoyer le visage & à ne point porter sur soi de porcelaine qui est la grande parure des Sauvages. Pendant que dure le deuil, ils ne vont ni aux festins ni aux danses, & ne font point de visites : ils se permettent d'en recevoir de quelques parens & amis, mais rien n'est pardonné de ce qui a l'air de la joie ou de la parure. Il n'est pas besoin de vous dire que ces deuils ne regardent que ces ménages solidement établis ; car jusqu'à ce tems, tous les mariages passagers que contractent les jeunes gens, n'exigent ni deuil ni bienséance.

Pendant les premiers mois de la perte d'un Chef de famille, homme ou



femme, les proches parens un jour de chaque semaine ne manquent pas de pleurer le défunt. Celle qui entonne la premiere l'hymne funebre (car remarquez que ce ne sont que les femmes qui pleurent), est bientôt suivie de toutes celles des cabanes voisines qui sont dans le même cas ; & il arrive qu'au bout d'une heure on entend dans tout le village, des lamentations qui durent bien avant dans la nuit, si elles commencent au coucher du soleil.

Il y a un jour de l'année, comme celui que nous appellons le jour des morts, qu'elles employent presque tout entier à pleurer.

Pour enterrer quelqu'un qui meurt dans le village, les femmes de la famille creusent une fosse de quatre à cinq pieds de profondeur, dans laquelle on dépose le corps mort. Les parens & les amis marchent en file & en silence : cela imite assez la forme de nos enterremens. Leur superstition les porte à croire que le défunt va passer dans une terre étrangere ; & pour qu'il n'y manque de rien, ils habillent le cadavre tout à neuf & mettent au-



près de lui dans le cercueil son fusil avec du plomb & de la poudre, sa hache avec sa pipe & du tabac, & quelque porcelaine en cas de besoin ; après cela ils l'enterrent & couvrent la bierre avec de grandes écorces d'arbres, qu'ils ont levées & applaties ; ils recomblent la fosse de terre, & plantent tout autour, de petits pieux assez forts pour empêcher les animaux carnaciers d'en approcher. Ensuite un des plus anciens de la bande ayant demandé silence, fait une espece d'oraison funebre & apologétique sur la vie & les actions du défunt. On plante à la tête du tombeau, un petit poteau blanc qui représente le défunt, & sur lequel on distingue les hommes qu'il a tués, les prisonniers qu'il a faits & le nombre des partis qu'il a commandés. Avant de se retirer, les parens & les amis prennent un repas sur la tombe ; le repas fini, chacun se retire chez soi avec beaucoup de recueillement.

Il arrive ordinairement au bout de l'année, à moins que la pauvreté de la cabane ne l'empêche, que les parens s'assemblent & exhument le mort, pour voir s'il a fait usage de ce qu'on avoit mis

avec lui dans la tombe; & comme ses habits sont immanquablement réduits en poussiere, quelqu'infection que jette le cadavre, ils lui en mettent de nouveaux & refont les mêmes cérémonies que s'ils le mettoient en terre pour la premiere fois.

*La suite pour le volume prochain.*





## ARTICLE VI.

*AMAZONEN Lieder. Leipzig, bey* M. D. Weidmanns *erben und* Reich, 1762, *in*-12.

« CHANSONS d'Amazones. Léipsick, » chez les Héritiers de *M. G. Weidmann* & de *Reich*, 1762, *in* 12. »

LES scenes sanglantes dont l'Allemagne est depuis trop long-tems le théâtre, n'y ont point fait taire les Muses; la chaleur du Soldat a passé dans l'ame des Poëtes : las de gémir sur les malheurs de la guerre & d'implorer en vain la paix, ils semblent aujourd'hui vouloir partager le laurier des héros. La *puissante* trompette, pour nous servir de leur expression, est moins propre à enflammer le courage des combattans, que leurs chants mâles & sublimes. Ceux du Poëte (*a*) que nous allons traduire nous ont transportés au milieu de l'ancienne Sparte; nous avons cru voir une Lacédémo-

(*a*) M. Weiss.



nienne presser d'une main son amant contre sa poitrine, de l'autre lui montrer l'ennemi, applaudir à ses triomphes & verser des larmes de douleur & de joie, en le revoyant percé de coups & étendu sans vie sur le bouclier dont elle l'avoit armé. Quant à ceux de nos lecteurs qui ne porteront sur ces morceaux de Poésie qu'un œil purement critique, ils y verront briller tous les caracteres auxquels Longin reconnoît le *sublime*, & seront également frappés & de la force des images & de l'art avec lequel notre Poëte a su les faire contraster.

### *Adieux d'une Amazone moderne à l'ouverture de la campagne.*

*Jam nunc minaci murmure cornuum*
*Perstringis aures, jam litui strepunt,*
*Jam fulgor armorum fugaces*
*Terret equos, Equitumque vultus.* Hor.

C'EST assez, jeune guerrier, c'est assez jouir de l'amour & du repos : jusqu'ici tu mettois ton devoir à me plaire, & tu m'aimois d'un amour extrême.

Tantôt un vin excellent, tantôt mes levres brûlantes réchauffoient ton ar-



deur : tu t'endormois au son des flûtes : tu reposois dans mes bras.

A présent le son des tymbales & des trompettes te réveille : les sublimes chants de bataille te rappellent aux exploits guerriers.

Le fier drapeau se déploye & flotte à la tête de l'armée. Mars fait entendre son tonnerre : il met en arrêt sa lance redoutable, & t'invite à combattre.

Déja ton coursier est tout prêt : il frappe du pied, & dresse sa tête superbe : il respire après les combats, & ses narines lancent le feu.

Il agite son mords doré & secoue sa criniere : il ronge son frein plein d'écume. Ne l'entends-tu pas qui hennit & t'appelle?

Le guerrier appuyé sur ses armes s'impatiente. Une mere lui apporte encore une fois son enfant : elle sanglote : elle ne peut proférer un seul mot. Il prend l'enfant, le presse contre son sein paternel, & les renvoie brusquement l'un & l'autre.

Que tardes-tu? Ceinds ton epée : elle est altérée du sang ennemi. Ah! quand elle sera sortie du fourreau, qu'elle frappe des coups sûrs, & qu'elle ne

tombe jamais de la main qui en ſera armée : qu'un jour la patrie la révere & qu'elle diſe : cette épée fut portée par un héros. ...

Que ton cœur dans les champs de Mars palpite du deſir de la gloire, comme le mien palpite d'amour. Ah ! ne le ſens-tu pas battre, ce cœur fidele ?

Par tes baiſers tu eſſuyes les ruiſſeaux de larmes qui coulent de mes joues brûlantes. Ah ! que ne puis-je dans les combats eſſuyer par les miens le ſang & la ſueur de ton front !

La gloire t'attend aux combats, & l'amour t'attend ici : la gloire, ô jeune homme, eſt la ſeule rivale que je ſouffrirai.

Vas, marche, ſignale ta valeur, & ſuis les ſentiers qui te conduiront à la gloire des héros.

*Chant d'une Amazone, au retour de ſon amant de la guerre.*

> *Longâ feſſum militiâ latus*
> *Depone ſub laura mea.* Hor.

Il vient ! Sois attentive, ô mon oreille ! il vient, mon jeune guerrier :



le ſoleil ſe leve, & éclaire le champ de bataille enſanglanté.

Oui, déja les tymbales & les trompettes rétentiſſent ſous nos portes ceintrées : à ces ſons mon cœur treſſaillit de joie, mon ſein palpite.

Une forêt d'armes étincelantes s'avance dans un grand ordre, & l'étendard percé de coups de feu flotte glorieuſement à la tête.

Déja je vois cette longue marche de guerriers poudreux s'approcher. N'eſt-ce pas là le courſier qui portoit mon amant dans le ſentier de la gloire ?

Mais je le vois : c'eſt mon amant, c'eſt lui-même. Comme le feu de ſes yeux perce les nuages de pouſſiere ! un rameau verd pare ſon chapeau, & la ſueur couvre ſon viſage...

Remets, remets ton épée étincelante, cette épée ſi fatale à l'ennemi : Viens te précipiter de ton cheval fougueux dans mes bras.

O plaiſir ! ô volupté ! preſſe-moi hardiment contre ta poitrine : que dans le tranſport de nos baiſers mon ame paſſe dans la tienne.

Le fils de Latone étoit moins beau après le triomphe des Cyclopes : tu



l'emportes ſur Achille devant Ilion, & ſur Mars dans les bras de Venus.

Que ton viſage mâle & brûlé par les rayons du ſoleil eſt éclatant ! Il avoit moins de charmes lorſque tu ne fréquentois que les ombrages frais.

Tes cheveux en déſordre exhalent l'odeur de la poudre : ils ſont mille fois plus beaux que quand ils étoient arrangés & parfumés.

Tu m'entoures d'un ruban doré. D'où vient-il ce ruban ? O fortune propice !... Il ornoit le drapeau enlevé par tes mains.

Par ce lien tu attaches en moi la gloire à l'amour. Comme ſon or brille au ſoleil ! ainſi mon ame eſt enflammée pour toi.

Ta poitrine ſe découvre.... Voyons, ne ſont-ce pas là des cicatrices ? Ah ! laiſſe-moi les contempler, les compter & les couvrir de mille & mille baiſers.

Que n'ai-je pu voir ce beau ſang couler de tes bleſſures : que n'ai-je pu l'étancher, tandis que tu aurois repoſé ſur mon ſein.

L'amour grave profondément dans mon cœur les marques de la gloire ;



elles y reſteront comme les tiennes, juſqu'au tombeau.

*Chant d'une Amazone moderne, pendant le tumulte éloigné d'une bataille.*

> *Audire magnos jam videor Duces,*
> *Non indecoro pulvere ſordidos.* Hor.

OUI, oui, elle commence la bataille terrible... Les fondemens de la terre s'ébranlent : le ciel eſt en feu : le tonnerre gronde du fond des abîmes :

Les meres échevelées, les épouſes en pleurs, ſont ſaiſies d'épouvante & d'effroi : elles friſſonnent. A peine reſpirent-elles encore.

Elles pouſſent des cris lamentables, toutes les fois que le bruit du canon, porté ſur les aîles des vents, retentit à leurs oreilles.

Loin de moi, profane vulgaire ! loin de moi, honteux gémiſſemens ! la valeur combat, le triomphe eſt à ſa ſuite ; & toi, mon jeune guerrier, je te félicite.

Qu'eſt-ce que je ſens ?... quel friſſonnement ſaiſit tous mes membres ? Je prends l'eſſor. Un tourbillon m'éleve au-deſſus des nuées.

Ah ! n'eſt-ce point les vapeurs de la poudre que je reſpire ? La nuit s'étend ſous moi : la nuit qui dans l'ardeur du combat rend la mort inviſible. . .

Cependant je vois les deux armées rangées dans un ordre formidable : elles meſurent leur vaſte tombeau ; des lauriers ſanglans ſeront le fruit de la victoire.

Et toi, Renommée, déploie tes aîles, diſſipe les ténebres, afin que je voye les exploits de mon jeune héros, afin que je le voye combattre.

Où eſt-il ? . . . Ah ! je l'apperçois là-bas au premier rang des guerriers : ils brûlent tous comme lui, d'affronter la mort & de remporter la victoire.

Ils forment une ombre formidable qui va s'ébranler : ainſi l'on voit les nuages chargés de tonnerres s'étendre ſur les montagnes, puis s'avancer dans les plaines.

O jeune homme ! toi que la gloire enflamme, ſois un Alcide. Tu combats pour ta patrie, & moi je te regarde.

Oui, oui, je le vois animé d'une noble ardeur, ferme comme ſon deſtin. Déja la mort eſt dans ſa main : malheur à celui qui voudra lui réſiſter.



Plein d'impatience il frémit que le combat ſoit différé, tandis que d'un autre côté le ſang ruiſſele déja.

Son courſier plein d'une noble impétuoſité enſanglante ſon mords : il brûle de partir, il s'agite, & frappe la terre de ſon pied.

Dix fois d'un air farouche & menaçant, mon jeune héros enfonce ſon chapeau ; il murmure en ſecret contre ſon Général de ce qu'on ne fond pas encore ſur l'ennemi.

Il tourne vers lui ſes regards. . . Attends : quels ſons agréables ſe font entendre ! la puiſſante trompette réſonne : déja la tymbale fait entendre ſes roulemens.

La Diſcorde & Bellone accourent aux cris de guerre : elles ſont armées de torches enſanglantées, & enveloppées dans d'épaiſſes vapeurs.

Elles communiquent leur fureur à toutes les ames. Les cœurs palpitent ſous la cuiraſſe, & les guerriers ne reſpirent que la mort.

Le feu de leurs yeux étincele ſous leur front farouche : leurs levres ſe ferment avec force. Tous leurs traits expriment la fureur.



Enfin pour la derniere fois il enfonce ſon chapeau. Ah, voyez ! . . mon jeune héros leve l'acier, & fait ſigne à ſes compagnons . . . .

Telle paroît la fille de Jupiter à la tête de la jeuneſſe d'Argos : ſon épée reſplendit tout-à-l'entour, ainſi que ſa lance redoutable.

Les étincelles qui jailliſſent paſſent comme des ſerpens dans le cœur des Argiens. Leurs bras nerveux s'élevent, un plus long repos ſeroit un ſupplice. . . .

Les rangs ſe ſerrent, les chevaux ſe preſſent avec fracas. C'en eſt fait. . . il lâche la bride, & part comme un éclair.

Tel que le Dieu de la guerre, il s'avance ſuivi de ſes braves compagnons. L'ennemi tient ferme : mais bientôt l'épée de mon héros ſe fait un paſſage.

C'eſt ainſi qu'un torrent formé par l'orage ſe précipite du haut des montagnes, entraîne dans ſa courſe les arbres & les troupeaux, & les enſévelit dans le creux des vallons.

Les montagnes qui menacent les cieux ne peuvent réſiſter à ſa fureur :



il emporte ſur ſon dos liquide de vaſtes ruines.

Quels cris ! quel fracas ! le lion combat avec le tigre. Ah ! c'eſt à préſent que les crimes des peres ne ſont pas épargnés dans les enfans.

La forêt retentit : les antres des rochers réſonnent par la bouche de l'écho : les bras & les épées rempliſſent l'air : les morts & les mourans couvrent la terre.

Mais quoi ! Des eſcadrons entiers ſe précipitent ſur mon héros, comme s'il étoit le ſeul ennemi à craindre. . . . . Ah ! ſon courſier n'eſt-il pas déja enſanglanté ?

Il fuit ! il fuit ! malheureuſe que je ſuis ! Loin de moi, viſion affreuſe ! mon œil craint de te voir & ne te connoît plus.

Helas s'il fuyoit ! . . . il fuiroit, mon jeune guerrier, lui qui a brûlé conſtamment pour la gloire ! Cependant s'il fuyoit ! . . . . Par une prompte mort prévenez ſa fuite, ô vous foudres de guerre.

*Chant d'une Amazone, pendant la fuite de l'ennemi.*

*Per obſtantes catervas*
*Explicuit ſua victor arma.* Hor.

La puiſſante trompette retentit à nos oreilles. La victoire eſt à nous : la gloire réſonne : mon courage ſe réveille : l'ennemi.....Ah ! le voilà qui fuit.

En vain des nuages de pouſſiere couvrent ſon viſage pâle & tremblant : les colombes effarées n'échappent pas aux regards de l'aigle.

Il fuit ! mais il tombe encore en fuyant, foudroyé par mon héros, qui paſſant ſur les mourans, jonche la terre de cadavres.

Il fuit ! ainſi on voit fuir les nuages pourſuivis par le vent de la tempête : ils ſont diſſipés : ils ne ſont plus & bientôt le ſoleil montre ſa face riante.

Mon jeune guerrier s'éleve & ſe courbe ſur ſon courſier, il lance encore ſes carreaux : ſon épée s'appeſantit ſur le crâne de ſes ennemis... Ah ! dérobez-vous à ſa valeur.

Voyez, il abat ſous ſes coups vos



guerriers, & vos troupes nagent dans le ſang.....Vous renouvellez le combat ! Oui, combattez & irritez-le encore.

Un orage d'airain creve ſur vos têtes : ~~nul Dieu ne vous en garantit : nul hé-~~ros n'eſt égal au mien !

La terre rougie de ſang eſt devenue gliſſante ſous vos pas : vous tombez ; vos courſiers s'abattent, & la mort eſt par-tout.

O jeune guerrier ! ſi pour un inſtant tu peux oublier ta fureur, tourne tes regards, & vois la route que tu as parcourue.

Qui vois-je là ſe débattre au milieu des hommes & des chevaux renverſés ? Quels cris plaintifs ! hélas ! c'eſt un guerrier mourant qui s'efforce de ſe relever.

Sa tête eſt entr'ouverte : il appelle d'une voix défaillante ſon ami bleſſé : « Ayes pitié de moi, & ſi tes ſouf» frances te le permettent, donne-moi » la mort... »

Un beau jeune homme !.. ah ! peut-être étoit-il preſque auſſi beau que toi : un jeune & vaillant guerrier ; peut-être étoit-il preſqu'auſſi vaillant que toi.



Au bord d'un ruiſſeau paiſible, peut-être ſa tendre amante pleure à préſent ſon abſence, & mêle dans l'obſcurité de la nuit ſes gémiſſemens aux accens plaintifs du roſſignol...

Arrête, jeune héros, arrête ; c'eſt aſſez élever de trophées ſur ta carriere glorieuſe : les larges bleſſures des combattans implorent, en ſaignant, ta pitié.

L'ennemi foulé dans la pouſſiere, baiſe ton épée victorieuſe. Vois, ô mon ami, toi-même tu es baigné de ſang & de ſueur.

Le guerrier ſent le poids de ſon épée ; ſon bras fatigué demande le repos : le cheval eſſoufflé ſemble plier ſous le fardeau du puiſſant cavalier.

La muſique guerriere t'ordonne la retraite.... Tes braves compagnons s'aſſemblent devant toi ſur des cadavres, & s'arrêtent.....ah ! examine-les à-préſent...

Eh bien, jeune homme, les as-tu comptés ? Autant d'amis qui te manquent, autant de héros de moins.

Tu pleures ? Oui pleure : coulez larmes généreuſes : ces ſentimens d'hu-



manité te rendent plus grand que la victoire même.

Lave leurs bleſſures ; lave-les de tes larmes. Si je ne connoiſſois ton cœur ſenſible à la pitié, tu ne ſerois pas mon amant.

Mais pleure auſſi ſur ton ennemi : il eſt auſſi tombé en héros : celui qui ne pleure pas ſur le vaincu, merite de tomber comme lui.

Il gémit, il implore tes ſecours. Hâte-toi de ſoulager ſes ſouffrances, & il bénira ſon vainqueur : tu triompheras alors une ſeconde fois....

Et toi, Renommée, prends ta trompette : étonne l'univers : dis-lui qu'un héros a fait ces grandes choſes, & que ce héros eſt mon amant.

*Larmes d'une Amazone ſur la tombe de ſon amant.*

*Non ille pro charis amicis,*
*Aut patriâ, timidus perire.* Hor.

Coulez, larmes délicieuſes : coulez : mon cœur oppreſſé ſe réſoud dans une douce douleur ; c'eſt l'unique bien que je pouvois encore deſirer.

Oui, baignez mon sein, précipitez-vous de mes yeux : l'orgueil de la jeunesse, l'ornement des héros, n'est que poussiere, & sa maison est une tombe.

Vous ne le reverrez plus, ô mes regards baignés de larmes ! son visage si beau & si terrible, vous ne le reverrez plus.

Mon oreille ravie ne l'entendra plus : ses discours ravissans comme le chœur des muses, comme l'harmonie des spheres, elle ne les entendra plus.

Mes levres brûlantes ne se colleront plus sur les siennes : elles ne recevront plus ses baisers doux comme le parfum des fleurs & comme la rosée du matin.

Triste & solitaire, je vais errer dans la vallée : sa vûe inopinée ne me causera plus une douce émotion : je ne le trouverai plus caché dans l'obscurité du bois.

Mais qu'entens-je ? . . Quels accens lugubres se mêlent à l'expression de ma douleur? Ils s'approchent : j'entens des cris entrecoupés de sanglots.

Je vois . . . Une troupe de guerriers, compagnons de mon héros, s'approche



à pas lent : elle est suivie d'une multitude de guerriers.

Ah ! leurs joues hâlées brûlent d'une douleur profonde, & de grosses larmes coulent sur leur barbe épaisse.

O guerriers ! que portez-vous sous ce manteau ?. . . Vous ne me répondez point !. . . Vous sanglotez ! Ah ! malheur à moi : c'est lui ; c'est mon jeune amant.

Otez, ôtez ce vêtement qui le dérobe à mes yeux. Je veux le voir : il est à moi & à ma patrie. O jeune homme, que tu es encore beau !

Ah ! laisse-moi encore t'embrasser, aimable héros ! que mon baiser ne peut-il te ranimer, toi dont un regard me donnoit la vie !

Amis, ce cœur ne bat plus : l'amour & la gloire ne le font plus palpiter : ce regard ne défie plus l'ennemi : il ne se tourne plus avec un doux sourire vers moi.

Ce bras infatigable ne souleve plus l'épée : il ne s'entrelace plus autour de mon col.

C'en est fait ! ces restes de mon amant vont donc tomber en poussiere ! arrêtez encore : ces blessures ne



me disent-elles pas ce qu'il étoit?

Laissez-moi les voir !. . . j'y vois le triomphe & la gloire ! qu'elles sont profondes ! elles ne lui font plus de mal : mais elles t'en font, ô ma patrie !

Elles engloutissent mes larmes ! mais tu ne veux plus être pleuré : la gloire me le défend.

Elle m'arrache de la tombe ! mon cœur s'agrandit : il s'éleve jusqu'à toi : l'amour & le desir m'avoient trop ravalée !

Heureuse que sa chûte ait été si glorieuse ! ah ! que ne suis-je ce qu'il étoit, & que ne peux-je tomber comme lui !

Que mon ame ne peut-elle se dégager de sa dépouille, & que ne peut-elle animer ton corps pour devenir un être aussi grand que toi !

Alors d'une main courageuse je te vengerai ! & toi, ma patrie que je me trouverai heureuse de combattre, de verser mon sang, de mourir pour toi, & d'obtenir les regrets & les pleurs d'une troupe de héros, tels que ceux qui regrettent & pleurent ici mon



amant ! . . . Amis, venez le coucher dans la tombe.

Entassez les crânes des ennemis. Formez-en un monument à sa gloire, & arborez dessus le drapeau gagné par sa valeur !

Autour de la pyramide je planterai un bois épais de lauriers, & je lui consacrerai en silence mes soupirs.

O ma patrie ! tes pleurs arroseront ce bois sacré, jusqu'à ce que mes os reposent avec mon amant dans la même tombe.



## ARTICLE VII.

*UNPARTHYISCHER gutechten uber die Ameiren.*

« MÉMOIRE impartial ſur les Four-» mis ».

LA pénétration, l'intelligence, l'eſprit d'ordre & ſur-tout de ſociabilité qu'on obſerve dans les fourmis, touchent peu les ames vulgaires. Le Philoſophe aura beau ſe démener, il ne parviendra point à briſer le téleſcope avec lequel un chacun regarde l'édifice de l'univers. Nous nous obſtinerons à croire que nous ſommes placés au centre des perfections du monde; nous apprécierons les choſes d'après ce qu'elles ſont relativement à nous, & non d'après ce qu'elles ſont en elles-mêmes, & nous ne les trouverons bonnes & belles, qu'autant qu'elles nous ſeront utiles.

Si les fourmis amaſſoient du miel pour nos langues, quand ce ſeroit aux dépens de la vie de pluſieurs millions de créatures, nous nous empreſſerions



d'exalter leurs travaux; mais parce que leurs édifices nuiſent à certaines plantes qui peuvent nous être de quelque utilité, nous regardons ces pauvres animaux comme autant d'inſtrumens de la colere céleſte, & nous les écraſons impitoyablement.

Nous ne nous arrêterons pas à déplorer cette barbarie. Nous étant une fois arrogé le droit de détruire dans les œuvres de la création tout ce que, par une prétendue révélation de la nature, nous croyons être nuiſible à notre eſpece, nous prêcherions en vain une morale contraire. D'ailleurs comment eſpérer que les amateurs du jardinage & les Confiſeurs ſe rendiſſent jamais à nos raiſons?

Ces petits animaux ne ſont pas cependant toujours pernicieux, quelquefois même ils ſont très-utiles. M. Homberg rapporte que dans le pays de Surinam il y a une eſpece de fourmis appellées par les Portugais *fourmis viſitatrices*, à qui les habitans ont les plus grandes obligations; elles ne marchent qu'en groſſes troupes; quand on les voit arriver, on s'empreſſe d'ouvrir les caiſſes & les armoires



de toute la maiſon: les fourmis y entrent & en chaſſent les ſouris, les rats & les cakerlaques, eſpece d'inſectes de ces pays. Les habitans ne doutent pas que la nature n'envoie tout exprès ces fourmis pour débarraſſer leurs maiſons des inſectes & des animaux qui les déſolent. Si quelqu'un étoit aſſez ingrat pour leur faire de la peine, elles ſe feroient juſtice en ſe jettant ſur lui & en lui rongeant tout au moins ſes bas & ſes ſouliers; mais on n'a garde de les inquiéter. On eſt bien fâché que ces marches ſolemnelles ne ſoient pas plus ſouvent répétées.

Il faut avouer que les fourmis Européennes ne rendent pas au genre humain des ſervices de cette importance, mais auſſi ſont-elles moins barbares envers les autres animaux. Cependant en Suiſſe, en Luſace & dans quelques autres endroits, on les fait ſervir à-peu-près aux mêmes uſages: on en tire, par exemple, un parti merveilleux pour exterminer les chenilles: voici la maniere dont on s'y prend. Si un arbre eſt infeſté de chenilles, on enduit le bas du tronc de poix molle ou de glaiſe délayée, & l'on accroche



au haut de l'arbre un ſachet rempli de fourmis, auquel on laiſſe une ouverture pour les laiſſer paſſer: les fourmis parcourent l'arbre & voudroient bien l'abandonner; mais arrêtées par la poix & preſſées par la faim, elles ſe jettent ſur les chenilles qu'elles mangent juſqu'à la derniere. Ecoutons à préſent les plaintes que l'on fait contre les fourmis.

On les accuſe d'abord d'endommager conſidérablement les prés; elles creuſent la terre, dit-on, & leurs travaux ſont auſſi pernicieux au ſol que ceux de la taupe: tout leur crime eſt donc de ne pas ſavoir former des établiſſemens dans des endroits où elles ne nuiſent à perſonne. D'ailleurs ce délit, ſi c'en eſt un, ne s'étend pas à toutes les fourmis: quel tort font aux prairies celles qui ſe logent & ſe nourriſſent dans les forêts, dans les boſquets, dans les buiſſons? Celles-ci ſont de deux eſpeces: il y en a de rouſſes, il y en a de noires. Les rouſſes ont deux différentes manieres de ſe loger: les unes choiſiſſent des endroits où la terre renferme quelques reſtes de vieux troncs attachés à de groſſes racines

graſſes & creuſes, & c'eſt là qu'elles établiſſent leurs logemens dont le toît formé de toutes ſortes de matériaux arides, eſt impénétrable à la pluie & à la neige; fidelles à leurs habitations, ſi perſonne ne les y trouble, elles les occuperont pendant l'eſpace de vingt, trente années : leur poſtérité la plus reculée ne ſera pas même tentée d'en ſortir. Les autres ſe logent dans les cavités des vieux troncs d'arbres, coupés au-deſſus de la ſurface du ſol. Elles ont grand ſoin de couvrir leurs appartemens de paille, de feuillages, *&c.* pour ſe garantir de l'humidité. Ces colonies deviennent ſouvent en hyver la proie des renards & des blaireaux. Les fourmis noires bâtiſſent & dans la terre & dans les troncs d'arbre. Quant à celles des champs, il y a entre elles, pour la couleur, la même différence que dans celles des bois; mais les noires ſont plus petites que les rouſſes; elles ſe logent les unes & les autres dans les bleds & dans les prairies. Tant que le tems eſt ſec, elles ſe tiennent à une certaine profondeur dans la terre; mais lorſqu'il tombe de



la pluie, elles élevent leurs habitations peu-à-peu, à meſure que l'humidité les gagne : la pluie vient-elle à ceſſer, elles reprennent leurs premieres demeures. Il ne faut donc pas vouloir exterminer toutes les fourmis, puiſqu'il en eſt, comme on le voit, qui n'endommagent aucunement les prés & ne font tort à perſonne.

Mais, dira-t-on, elles ſont toutes coupables, toutes nuiſent aux fleurs, aux végétaux & même aux arbres : les rouſſes ſur-tout ſucent les jeunes plantes & les rejettons; elles rongent les racines & les feuilles, même avant qu'elles ſe développent. Elles ſe gliſſent ſouvent entre l'écorce des arbres & mangent le bois neuf à des profondeurs conſidérables. Si ces accuſations ſont fondées, les fourmis méritent la mort. D'ailleurs, en partant du deſpotiſme que les hommes ſe ſont arrogé, quand il ne ſeroit pas plus vrai que les fourmis font tous les dégâts dont nous venons de parler, qu'il ne l'eſt qu'elles mangent du bled & qu'elles en amaſſent des proviſions pour l'hyver, il paroît inconteſtable qu'en creuſant & minant la terre, elles font un tort irréparable aux végétaux.



Ainſi, ſi nous jugeons cette affaire relativement à nos intérêts, nous ſerons autoriſés à leur déclarer la guerre; & pour cet effet, nous nous ſervirons des armes qu'Ouecker, Angran & Ferrari nous ont tranſmiſes.

Pour empêcher les fourmis de monter ſur les arbres, il n'y a qu'à enduire le bas du tronc de matieres viſqueuſes & gluantes; on ſe ſervira encore avec ſuccès de jus de pourpier mêlé avec du vinaigre, ou ſimplement de cendres & de ſel, qu'on jettera au pied de l'arbre. Les oignons pilés avec du vieux oing, feront auſſi des merveilles. Si ces moyens ne vous paroiſſent pas aſſez violens, lorſque dans les prés vous appercevrez de gros tas de fourmis, vous n'avez qu'à jetter dans leurs trous un morceau de chaux vive & verſer de l'eau par-deſſus; le petit nombre de celles qui échapperont à la mort, ne s'aviſera jamais de revenir dans les mêmes lieux.

Le moyen le plus prompt & le plus ſûr de ſe débarraſſer des fourmis, c'eſt de chercher à découvrir leurs retraites, d'enlever les œufs & de noyer toute



la colonie. Si elles s'établiſſent dans vos parterres, il faut, autant qu'il eſt poſſible, remuer & retourner la terre autour des fleurs : par ce moyen on renverſe leurs édifices, & l'on fait périr un grand nombre d'habitans ſous les ruines. Ceux qui ont le bonheur de ſe ſauver, ne tardent pas à recommencer leurs travaux; mais on n'a qu'à continuer de les inquiéter en remuant la terre, bientôt les fourmis ſe laſſeront de perdre inutilement leurs peines & chercheront des lieux plus ſûrs & plus tranquilles. Si malgré ces vexations elles s'obſtinoient à vouloir rétablir leurs domiciles, il n'y a qu'à répandre à l'entrée de leurs grottes, de l'huile de térébenthine, de la lie de vin, ou de l'huile d'olive ou de noix, on les éloignera pour jamais. Liger eſt d'avis qu'on brûle quelques fourmis & qu'on jette leurs cadavres aux environs de leurs habitations; il aſſure qu'effrayées de ce ſpectacle, elles abandonneront des lieux où elles pourroient ſubir le même traitement. Mais les fourmis ont moins peur des morts que les hommes; elles

leur rendent avec exactitude & sans effroi les derniers devoirs. Lisez la description que le Pere Sautel a donnée d'un cimetiere particulier & enclos qu'elles entretiennent dans l'enceinte de leurs habitations.

Si les fourmis viennent à s'introduire dans la boutique des Confiseurs ou d'autres Marchands de friandises (& certainement elles n'oublieront rien pour cela), il n'y a qu'à répandre du marc de caffé tout autour des provisions : les fourmis retourneront sur leurs pas; & quelque gourmandes qu'elles soient, certainement elles n'aborderont jamais, tant qu'il y aura du marc de caffé à traverser.

Enfin, pour détruire les fourmis, il n'y a qu'à poser dans les environs de leurs habitations un os à-demi rongé; elles se jetteront dessus avec précipitation & en foule : lorsque l'os sera bien peuplé, on le jettera dans l'eau avec tous les convives. Ce moyen est aussi sûr & me paroît beaucoup plus humain que tous les autres; car puisqu'il seroit inutile de demander grace pour ces petits animaux, je voudrois au



moins qu'on les fît mourir de la mort la plus prompte & la plus douce.

Nous lisions ce mémoire au fond d'une allée qui ombrage l'extrémité d'un jardin; & quoique cette lecture nous intéressât singulierement en faveur des fourmis, nous avouons que le sort des fleurs nous touchoit encore davantage.

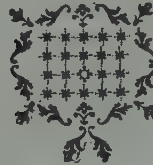
*Tutto il gran corso di lor vita è un giorno*, dit un Italien.

Le long cours de leur vie est formé d'un seul jour.

Et dans ce court espace que n'ont-elles pas à souffrir? A peine commencent-elles à s'épanouir, que les abeilles les percent de mille coups & en sucent le sang & la vie; une multitude innombrable d'insectes se jettent avidement sur elles, & sans pitié pour leur jeunesse, insensibles à leur beauté, ils sillonnent leur sein, ils déchirent leurs fibres tendres & délicates, & alterent ainsi les couleurs & les parfums dont la nature s'est plu à les enrichir. Les fourmis sur-tout leur sont extrêmement



funestes; nous l'avons vu, & nous nous sommes empressés de publier cette traductions, moins pour exciter le genre humain à les détruire, que pour fournir les moyens de préserver de leurs atteintes la plus belle de toutes les productions de la nature. *In floribus*, dit Pline, *natura est maxima*. La nature n'est nulle part aussi grande que dans les fleurs.





## ARTICLE VIII.

*DAR-THULA, Poëme traduit de la langue erse (a).*

QUE tu es belle, fille du Ciel! que le silence de ta face est doux! tu t'avances pleine d'attraits; les étoiles suivent tes traces bleuâtres vers

(a) Nous allons donner ici le précis historique de ce petit poëme, tel qu'il nous a été conservé par la tradition. Usnoth, Seigneur d'Etha, avoit eu trois fils, Nathos, Althos & Ardan, de Slissama, fille de Semo & du célebre Cuchullin. Usnoth envoya en Irlande ses trois enfans encore jeunes, pour y apprendre le métier des armes sous leur oncle Cuchullin qui avoit beaucoup de crédit & de renommée dans ce royaume. Ils étoient à peine débarqués à Ulster, qu'ils y apprirent la mort de Cuchullin. Nathos, quoique très-jeune, prit le commandement de l'armée de Cuchullin, attaqua Cairbar l'usurpateur, & le défit dans plusieurs combats. Cairbar ayant enfin trouvé le moyen de massacrer Cormac le légitime Roi, l'armée de Nathos se déclara pour l'usurpateur, & Nathos lui-même fut obligé

l'Orient. Les nuées se réjouissent en ta présence, ô Lune, & ta lumiere éclaire leurs flancs obscurs. Qu'est-ce qui est semblable à toi dans le ciel, fille de la nuit? les étoiles sont honteuses en ta présence, détournent leurs yeux verdâtres & étincelans.... Où te retires-tu à la fin de ta course, quand l'obscurité vient couvrir de plus

de retourner à Ulster, pour repasser en Ecosse.

Dar-thula, fille de Colla, & dont Cairbar étoit amoureux, habitoit un château d'Ulster, dont le nom étoit *Selama*. Elle vit Nathos, l'aima & s'enfuit avec lui; mais une tempête les ayant surpris dans leur fuite, leur vaisseau fut rejetté sur les côtes mêmes où Cairbar campoit avec son armée. Les trois freres s'étant défendus quelque tems avec beaucoup de courage, succomberent enfin sous le nombre & furent égorgés; & la malheureuse Dar-thula se perça sur le corps de son cher Nathos. Oscian, dans le petit poëme dont nous donnons la traduction, raconte la mort de Dar-thula d'une maniere différente de celle que la tradition commune a conservée; & son récit est plus vraisemblable, parce que le suicide paroît avoir été inconnu dans ces premiers âges; du moins on n'en trouve aucun exemple dans les plus anciennes poésies de ces peuples.



en plus ton visage? as-tu ta demeure comme Oscian? habites-tu dans l'ombre de la tristesse? tes sœurs sont-elles tombées du ciel? celles qui se réjouissoient avec toi dans la nuit ne sont-elles plus?... Ah! sans doute elles sont tombées, lumiere charmante, & tu te retires souvent pour pleurer....Mais une nuit viendra où tu tomberas toi-même, & où tu quitteras tes sentiers azurés dans le ciel. Les étoiles éleveront alors leurs têtes verdâtres : celles qui étoient honteuses en ta présence se réjouiront.

Tu es maintenant revêtue de toute ta lumiere : sors de tes portes, & regardes dans le ciel; perces ce nuage, ô vent, afin que la fille de nuit puisse se montrer, afin que la cime des montagnes hérissées soit éclairée, & que l'Océan roule ses ondes bleuâtres dans ta lumiere.

Nathos est sur l'abîme; Althos, ce rayon de jeunesse est près de lui, & Ardan est à côté de ses freres : ils se meuvent dans l'obscurité de leur course. Les fils d'Usnoth sont plongés dans les ténebres par la colere de Cairbar aux cheveux rouges.

Mais quel est cet objet sombre qui



se meut à côté d'eux? la nuit cache sa beauté. Sa chevelure semble soupirer au souffle du vent de l'Océan; sa robe flotte dans les ténebres : elle est semblable au bel esprit du ciel au milieu de son brouillard sombre. Ah! c'est Dar-thula (*a*), la premiere des filles d'Erin! elle avoit fui avec Nathos pour se dérober à l'amour de Cairbar. Mais les vents t'ont trompée, ô Darthula; ils ont refusé à tes voiles les forêts d'Etha. Ce ne sont pas tes montagnes que tu vois, ô Nathos; ce n'est pas le bruit de tes vagues mugissantes que tu entends : l'habitation de Cairbar est près de toi, & les tours de l'ennemi élevent leurs têtes. Ullin étend sa tête verdâtre dans la mer, & la baie de Tura reçoit le vaisseau. Où étiez-vous, vents du Midi, quand les fils de mon amour étoient ainsi entraînés vers leur ruine? vous vous jouïez sur la plaine, & vous poursuiviez la barbe

(*a*) Dar-thula signifie en langue celtique *une femme aux beaux yeux*. C'est la plus célebre des beautés de l'antiquité : aujourd'hui même, lorsqu'on veut louer une femme pour sa beauté, on dit encore dans le pays : *elle est belle comme Dar-thula*.



du chardon. Oh! pourquoi ne veniez-vous pas enfler les voiles de Nathos, jusqu'à ce que les montagnes d'Etha s'élevassent à sa vue, jusqu'à ce qu'elles s'élevassent au sein de leurs nues, & qu'elles vissent arriver leur Chef!.... Tu as été long-tems absent, Nathos, & le jour (*a*) de ton retour est passé.

Mais la terre des étrangers t'a vu, guerrier aimable, tu parus aimable aux yeux de Dar-thula : ton visage étoit comme la lumiere du matin; ta chevelure comme le plumage du corbeau; ton ame étoit douce & généreuse comme l'heure du soleil couchant; tes paroles étoient comme le murmure des roseaux, ou comme le gazouillement du ruisseau de Lora.

Mais quand la fureur de la bataille s'enflammoit, tu étois comme la mer au milieu de la tempête; le fracas de tes armes étoit terrible; l'ennemi s'évanouissoit au bruit de ta course....

(*a*) Le Poëte entend ici le jour fixé par le Destin. On ne trouve guere d'autres divinités dans les poésies d'Oscian, que le Destin; le fatalisme a toujours été & a dû être l'opinion de toutes les nations peu éclairées.

C'eſt alors que Dar-thula te vit du haut de ſa tour couverte de mouſſe, du haut de la tour de Selama où habitoient ſes peres.

Que tu es aimable, jeune étranger, s'écria Dar-thula ! car elle ſentit, en le voyant, palpiter ſon cœur tremblant : que tu es beau dans tes combats, ami du malheureux (*a*) Cormac ! pourquoi viens-tu expoſer ta valeur bouillante, jeune homme aux regards enflammés ? tes guerriers ſont en petit nombre pour attaquer le farouche Cairbar.... Oh ! que ne puis-je être délivrée de l'amour de Cairbar, pour me réjouir en la préſence de Nathos !... Heureux les rochers d'Etha ! ils verront ſes pas à la chaſſe ; ils verront ſon blanc ſein lorſque les vents ſouleveront ſa chevelure de corbeau.

Telles furent tes paroles, ô Dar-thula, ſur les tours couvertes de mouſſe de Selama ; mais maintenant la nuit eſt autour de toi, & les vents ont trompé tes voiles : les vents ont trompé tes voiles, Dar-thula ; leurs ſifflemens

(*a*) Cormac, Roi d'Irlande, tue par Cairbar qui avoit enſuite occupé ſon thrône.



ſont éclatans : ceſſe un inſtant, vent du Nord, & laiſſe-moi entendre la voix de l'aimable. Ta voix eſt aimable, Dar-thula, au milieu des vents mugiſſans.

Sont-ce là les rochers de Nathos ? eſt-ce le bruit des torrens de ſes montagnes que j'entends ? ce rayon de lumiere vient-il de la ſalle nocturne d'Uſnoth ? le brouillard roule à l'entour & le rayon eſt foible ; mais la lumiere de l'ame de Dar-thula eſt l'amour du Chef d'Etha !... Fils du généreux Uſnoth ! d'où vient ce ſoupir étouffé ? ne ſommes-nous pas dans la terre des étrangers, Chef du retentiſſant Etha ?

Non, ce ne ſont pas les rochers de Nathos, repondit le Chef ; ce n'eſt pas le murmure de ſes torrens ; aucune lumiere ne nous vient du palais d'Etha ; il eſt trop loin. Nous ſommes dans la terre des étrangers, dans la terre de Cairbar : les vents nous ont trompés, Dar-thula ; Ullin éleve ici ſes collines griſâtres.... Marche vers le Nord, Althos ; Ardan, porte tes pas le long de la côte, afin que l'ennemi ne vienne pas dans l'obſcurité, & ne nous



ôte pas l'eſperance de revoir Etha.

J'irai vers cette tour couverte de mouſſe, & je verrai qui habite autour de cette lumiere.... Demeures ſur le rivage, Dar-thula ; repoſes en paix, doux rayon de lumiere ; l'épée de Nathos eſt autour de toi, comme l'éclair du ciel.

Il partit ; elle reſta aſſiſe ſeule, écoutant le mugiſſement des vagues : de groſſes larmes viennent remplir ſes yeux, elle attend avec crainte le retour de ſon cher Nathos ; ſon ame frémit au ſouffle des vents : elle tourne l'oreille vers la trace de ſes pas ; mais la trace de ſes pas ne ſe fait plus entendre... Où es-tu, fils de mon amour ? le ſifflement du vent eſt autour de moi ; la nuit eſt obſcure & couverte de nuages...Mais Nathos ne revient point ! qui te retient, Chef d'Etha ?... les ennemis ont-ils rencontré le héros dans le combat de la nuit ?

Il revint, mais ſon air étoit ſombre : il avoit vu l'ombre de ſon ami ; c'étoit l'ombre de Cuchullin qu'il avoit vu marcher ſur le mur de Tura. Des ſoupirs ſortoient fréquemment de ſa poitrine, & la flamme de ſes yeux



affoiblie par ſa mort, étoit encore terrible : ſa lance étoit une colonne de brouillard : les étoiles jettoient une lumiere foible au-travers de ſon corps aërien : ſa voix reſſembloit au vent qui réſonne au fond d'une caverne, & ſes paroles annonçoient le malheur. L'ame de Nathos étoit triſte comme le ſoleil dans le jour du brouillard, lorſque ſa face eſt humide & ſombre.

Pourquoi ton ame eſt-elle triſte, ô Nathos, dit l'aimable fille de Colla ? tu es une colonne de lumiere pour Dar-thula ; la joie de ſes yeux eſt dans le chef d'Etha. Où ſera mon ami, ſi Nathos ne l'eſt pas ? mon pere repoſe dans la tombe : le ſilence habite ſur Selama : la triſteſſe eſt répandue ſur les courans bleuâtres de ma patrie : mes amis ſont tombés avec Cormac : les puiſſans ont péri dans la bataille d'Ullin.

Le ſoir étendoit ſes ombres ſur la plaine : les ruiſſeaux bleuâtres couloient ſous mes yeux : les vents agitoient de tems en tems les ſommets des bocages de Selama. J'étois aſſiſe ſous un arbre planté ſur les murs de mes peres. Truthil, le frere de mon

amour, vint s'offrir à ma pensée. Il étoit alors absent; il combattoit contre le farouche Cairbar.

Colla aux cheveux gris vint appuyé sur sa lance: son visage panché vers la terre est sombre; la tristesse habite dans son ame: le héros a son épée au côté, & le casque de ses peres sur la tête: l'idée de la bataille agite son sein, & il s'efforce de cacher la larme qui s'échappe de son œil.

Dar-thula, dit-il en soupirant, tu es la derniere de la race de Colla. Truthil est tombé dans le combat: le Roi (*a*) de Selama n'est plus.... Cairbar s'avance avec la foule de ses guerriers vers les murs de Selama... Colla ira au-devant de son orgueil, & vengera son fils. Mais qui pourra me repondre de ta sûreté, Dar-thula aux cheveux bruns? tu es aimable comme la lumiere du ciel, & tes amis sont étendus sur la terre!

Le fils de la bataille est-il donc tombé, repondis-je en laissant échap-

(*a*) On remarque qu'Oscian, dans tout le poëme, donne le titre de *Roi* à tous les Chefs distingués par leur valeur.



per un soupir? L'ame généreuse de Truthil a-t-elle cessé de briller dans le champ de guerre?... Ma sûreté, Colla, est dans cet arc: j'ai appris à percer le chevreuil. Pere de l'infortuné Truthil, Cairbar n'est-il pas comme le chevreuil du désert?

La joie brilla sur le visage du vieillard, & les larmes pressées coulerent de ses yeux. Le tremblement agita ses levres: sa barbe grise frémit au souffle du vent. Oh! tu es la sœur de Truthil, s'écria Colla, & tu es enflammée du feu de son ame! prens, Dar-thula, prens cette lance, ce bouclier de bronze, ce casque bruni: ce sont les dépouilles d'un guerrier, d'un fils de la premiere (*a*) jeunesse... Quand le soleil s'élevera sur Selama, nous irons au-devant de Cairbar... Mais ne t'éloigne pas du bras de Colla; reste sous l'ombre de mon bouclier: autrefois, Dar-thula, ton pere auroit pu te défendre; mais le tremblement de

(*a*) Le Poëte suppose ici que cette armure étoit celle d'un guerrier très-jeune; car autrementune jeune fille, comme Dar-thula, n'auroit pas eu la force de s'en revêtir.



la vieillesse est sur sa main: la force a abandonné son bras, & son ame est obscurcie par la douleur.

Nous passâmes la nuit dans la tristesse. La lumiere du matin se leva: je brillai sous l'armure du combat. Le héros aux cheveux blancs marchoit devant moi. Les fils de Selama s'assemblerent autour du bouclier retentissant de Colla; mais ils étoient en petit nombre dans la plaine, & leurs cheveux étoient blancs: les jeunes hommes étoient tombés avec Truthil dans la bataille de Cormac.

Compagnons de ma jeunesse, dit Colla, ce n'est pas ainsi que vous m'avez vu autrefois sous les armes; ce n'est pas ainsi que je marchois au combat quand le grand Confadan tomba; mais vous êtes chargés de douleur; la sombre vieillesse descend comme le brouillard du desert. Mon bouclier est usé par les ans; mon épée repose (*a*)

(*a*) C'étoit l'usage de ces tems-là qu'un guerrier, lorsqu'il étoit arrivé à un certain âge, ou lorsqu'il étoit devenu hors d'état d'aller à la guerre, attachoit ses armes dans la grande salle où toute la famille s'assembloit aux



à sa place. J'avois dit à mon ame: ta soirée sera tranquille & ta fin sera comme celle d'une lumiere qui s'éteint. Mais la tempête est revenue, & je suis courbé comme un vieux chêne; mes branches sont tombées sur Selama, & je suis chancellant à ma place... Où es-tu? où sont tes héros tombés, ô mon cher Truthil? Tu ne reponds pas du (*a*) sein de ton tourbillon rapide, & l'ame de ton pere est triste... Mais je cesserai bien-tôt d'être triste; Cairbar ou Colla tomberont. Je sens revenir la force de mon bras: mon cœur bondit au son de la bataille.

Le héros tira son épée, & l'acier étincella dans la main de ces vieux guerriers. Ils marcherent dans la plaine; leurs cheveux blancs étoient agités par

jours de festin & de réjouissance; dès-lors ce guerrier ne devoit plus paroître dans les combats: & ce période de la vie étoit appellé *le tems où l'on attachoit ses armes.*

(*a*) Ces peuples croyoient que les ames des morts se promenoient dans les airs, portées sur des nuages ou sur des tourbillons de vent, & apparoissoient à leurs parens & à leurs amis dans les momens où ceux-ci étoient en danger, ou dans la douleur.

le vent... Cairbar étoit aſſis au feſtin (*a*) qu'il preparoit à ſon armée dans la plaine ſilencieuſe de Lena. Il vit arriver les héros, il appella ſes chefs au combat.

Pourquoi ferois je, ô Nathos, le recit de la bataille ? je t'ai vu au milieu de mille combattans, ſemblable au rayon du feu du ciel, beau, mais terrible : les hommes tombent au devant de ſa courſe rougeâtre... La lance de Colla portoit la mort, car il ſe reſſouvenoit des combats de ſa jeuneſſe. Une fleche vint en ſifflant percer les flancs du héros : il tomba ſur ſon bouclier retentiſſant. Mon ame treſſaillit d'épouvante. J'étendis mon bouclier ſur mon pere, mais on apperçut le mouvement de mon ſein. Cairbar s'approcha armé de ſa lance, & il reconnut la fille de Selama. La joie s'éleva ſur ſon viſage ſombre ; il retint l'acier déja levé ; il dreſſa le tombeau de Colla, & me ramena toute en larmes à

(*a*) Cairbar, ſuivant la coutume, donnoit un feſtin à ſon armée, pour la victoire qu'il avoit remportée ſur Truthil & ſur le reſte du parti de Cormac.



Selama. Il me dit les paroles de l'amour, mais mon ame étoit triſte. Je voyois les boucliers de mes peres & l'épée du brave Truthil ; je voyois les armes des morts, & les pleurs deſcendoient ſur mes joues.

Tu parus alors, ô Nathos, & le farouche Cairbar s'enfuit. Il s'enfuit comme l'eſprit du deſert devant le rayon du matin. Son armée n'étoit pas près de lui, & ſon bras étoit foible contre ton épée... Pourquoi es-tu triſte, ô Nathos ? s'écria l'aimable fille de Colla ?

J'ai vu la bataille dès ma jeuneſſe, repondit le héros ; mon bras pouvoit à peine lever la lance quand le danger s'offrit à moi pour la premiere fois : mais mon ame brilloit devant la guerre, comme la vallée verte & étroite, lorſque le ſoleil y verſe des torrens de lumiere avant de cacher ſa tête dans le nuage de la tempête. Mon ame brilloit dans le danger avant que je ne viſſe la belle de Selama ; avant que je ne te viſſe ſemblable à une étoile qui étincele ſur la colline pendant la nuit... Mais le nuage vient lentement, & menace la lumiere aimable.

Nous



Nous ſommes dans la terre de l'ennemi, & les vents nous ont trompés, Dar-thula ; la force de nos amis eſt loin de nous : les montagnes d'Etha ſont loin de nous. Où trouverai-je ton repos, fille du puiſſant Colla ? Les freres de Nathos ſont braves, & ſa propre épée a brillé dans la guerre. Mais que ſont les fils d'Uſnoth contre l'armée du farouche Cairbar ? Oh ! ſi les vents avoient amené tes vaiſſeaux, Oſcar, Roi des hommes ! tu as promis de venir aux batailles de l'infortuné Cormac. Alors ma main ſeroit auſſi redoutable que le bras flamboyant de la mort : Cairbar trembleroit dans ſon palais, & la paix habiteroit autour de l'aimable Dar-thula... Mais pourquoi te decourages-tu, mon ame ? les fils d'Uſnoth triompheront.

Oui ils triompheront, s'écria vivement la fille aimable ! jamais Darthula ne verra l'habitation du ſombre Cairbar. Donne-moi ces armes d'airain qui brillent à la lumiere ſoudaine de ce météore : Dar-thula entrera dans le champ de l'acier... Ombre du grand Colla, eſt-ce toi que je vois ſur ce nuage ? quel eſt cet objet



ſombre que j'apperçois avec toi ? eſt-ce le brave Truthil ? dites-moi, verrai-je l'habitation de celui qui a tué le chef de Selama ? non je ne la verrai pas, eſprits de mon amour !

La joie s'éleva ſur le viſage de Nathos quand il entendit les paroles de la fille au ſein de neige. Fille de Selama, tu brilles ſur mon ame. Viens, ô Cairbar, viens avec tes milliers de guerriers ; Nathos a retrouvé ſa force. Et toi, ô ſage vieillard, ô Uſnoth, tu n'entendras pas dire que ton fils a fui. Je me rappelle encore les paroles que tu me dis ſur Etha, lorſque mes voiles commençoient à s'élever, quand je les déployois vers Ullin, vers les murs de Tura, couverts de mouſſe. Tu vas, ô Nathos, me dit-il, près du Roi des boucliers, près de Cuchullin, Chef des hommes, qui n'a jamais fui le danger. Que ton bras ne ſoit pas foible ; que ton cœur ne ſonge jamais à la fuite ; que le fils (*a*) de Semo ne diſe pas que la race d'Etha eſt lâche. Ses paroles viendroient à Uſnoth & attriſteroient ſon ame dans ſa demeure... En même

(*a*) Cuchullin.

tems les pleurs deſcendirent ſur les joues de mon pere, & il me donna cette épée étincelante.

Je vins dans la baye de Tura; mais les murs de Tura étoient environnés du ſilence. Je regardai tout autour, & je ne trouvai perſonne qui pût me parler du Chef de Dunſcaich. J'entrai dans la ſalle où les armes de ſes peres étoient jadis ſuſpendues; mais les armes n'y étoient plus, & le vieux Lamhor étoit aſſis, les yeux mouillés de pleurs.

D'où viennent ces armes d'acier, dit Lamhor en ſe levant? Il y a long-tems que l'éclat de la lance n'a brillé ſur les ſombres murs de Tura... Venez-vous de la mer, ou du triſte palais de Temora (*a*)?

Nous venons de la mer, répondis-je, des tours élevées d'Uſnoth. Nous ſommes les fils de Slis-Sama, la fille du vaillant Semo. Où eſt le Chef de Tura, fils de ce lieu de ſilence? .... Mais pourquoi le demandé-je, puiſ-

(*a*) Temora étoit le palais des grands Rois d'Irlande; le Poëte lui donne l'épithete de *triſte*, parce que le Roi Cormac venoit d'être tué par Cairbar.



que je vois tes pleurs! Comment le puiſſant eſt-il tombé? Réponds, fils du ſolitaire Tura.

Il n'eſt pas tombé, répondit Lamhor, comme l'étoile ſilencieuſe de la nuit, qui court à-travers l'obſcurité & s'évanouit; mais il étoit ſemblable au météore qui tombe dans une terre éloignée, dont la courſe lumineuſe précede la mort, & qui eſt lui-même le ſignal des guerres. L'affliction eſt ſur les bords du Lego, & le murmure du Lora eſt triſte; car c'eſt là que le héros eſt tombé, ô fils du grand Uſnoth.

Le héros eſt tombé au milieu du carnage, dis-je en jettant un ſoupir! ſa main étoit forte dans la bataille, & la mort ſuivoit ſon épée.... Nous allâmes ſur les triſtes bords du Lego; nous trouvâmes le tombeau élevé du guerrier; ſes compagnons de guerre y étoient auſſi, avec les Bardes qui ont chanté ſouvent ſes victoires. Nous pleurâmes trois jours ſur le héros; le quatrieme je frappai le bouclier de Caithbath: les guerriers ſe raſſemblerent autour de moi, pleins de joie, & agiterent leurs lances étincelantes.

Corlath étoit près de-là avec ſon



armée, Corlath, l'ami de Cairbar. Nous vînmes comme un torrent pendant la nuit, & les guerriers tomberent. Quand le peuple de la vallée ſe réveilla (*a*), il vit couler leur ſang à la lueur du matin; mais nous fondîmes, comme une colonne de brouillards, vers l'habitation retentiſſante de Cormac. Nos épées étoient levées pour défendre le Roi; mais les ſalles de Temora étoient vuides. Cormac étoit tombé dans ſa jeuneſſe; le Roi d'Erin n'étoit plus.

La triſteſſe s'empara des fils d'Ullin; ils ſe retirerent à pas lents & avec l'air ſombre, ſemblables à des nuages qui, après avoir long-tems menacé de la pluie, ſe retirent derriere les collines. Les fils d'Uſnoth marcherent, dans leur douleur, vers la baye réſonnante de Tura. Nous paſſâmes par Selama, & Cairbar ſe retira comme le brouil-

(*a*) Cet endroit rappelle un paſſage du IV. livre des Rois XIX. 35; « Et il arriva » cette nuit-là que l'Ange du Seigneur vint » dans le camp des Aſſyriens & frappa de » mort cent quatre-vingt-mille hommes; » & lorſqu'ils ſe leverent vers le matin, ils » virent les cadavres des morts ».



lard de Lano, quand il eſt chaſſé par le vent du déſert.

Ce fut alors que je te vis, ô fille charmante, ſemblable à la lumiere du Soleil d'Etha. Que ce rayon eſt aimable, dis-je! & les ſoupirs s'éleverent de mon ſein. Tu vins dans ta beauté, Dar-thula, avec le Chef déſolé d'Etha....Mais les vents nous ont trompés, fille de Colla, & l'ennemi eſt près de nous....

Oui, l'ennemi eſt près de nous, dit le puiſſant Althos; j'entends le bruit de leurs armes ſur la côte, & j'ai vu flotter le ſombre drapeau d'Erin. La voix de Cairbar ſe fait entendre auſſi haut que le torrent de Cromla. Il avoit apperçu le vaiſſeau ſur la mer; ſon peuple attend ſur la plaine de Lena, & dix mille épées ſont déja levées.

Dix mille épées levées! eh bien, dit Nathos avec un ſourire, les fils du vaillant Uſnoth ne trembleront jamais à la vue du danger. Pourquoi roules-tu tes vagues blanchiſſantes d'écume, ô mer bruyante d'Ullin? Pourquoi mugiſſez-vous ſur vos aîles ſombres, tempêtes éclatantes du ciel? Orages, croyez-vous retenir Nathos ſur le ri-

vage? Non, enfans de la nuit, c'eſt ſon courage qui l'y retient....Althos, apporte les armes de mon pere; tu les vois briller à la lumiere des étoiles: apporte la lance de Semo, elle eſt au fond du vaiſſeau.

Althos apporta les armes; Nathos revêtit ſon corps de l'éclat de l'acier. La marche du héros eſt aimable, la joie de ſes yeux eſt terrible. Il attend l'approche de Cairbar; le vent frémit dans ſes cheveux. Dar-thula eſt en ſilence à ſes côtés; ſes regards ſont fixés ſur le Chef; elle s'efforce de cacher le ſoupir qui s'éleve de ſon ſein, deux larmes viennent obſcurcir ſes beaux yeux.

Althos, dit le Chef d'Etha, je vois une caverne dans ce rocher; places-y Dar-thula, & que ton bras ſoit puiſſant. Ardan, nous rencontrerons l'ennemi, & nous appellerons au combat le ſombre Cairbar. Oh! que ne vient-il, couvert de ſon acier retentiſſant, au-devant du fils d'Uſnoth!.... Dar-thula, ſi tu échappes, ne ſonge pas à la chûte de Nathos. Leve tes voiles, ô Althos, vers les boccages réſonnans d'Etha.



Dis à Uſnoth que ſon fils eſt tombé avec gloire, que ſon épée n'a pas évité le combat; dis-lui que je ſuis tombé au milieu de mille guerriers, & que la joie de ſa douleur ſoit grande. Fille de Colla, raſſemble les filles dans le palais retentiſſant d'Etha; que leurs chants ſe faſſent entendre pour Nathos, au retour du ſombre automne... Oh, puiſſe la voix d'Oſcian s'élever pour ma louange! Alors mon eſprit ſe réjouiroit au milieu des vents de mes montagnes.

Oui ma voix te chantera, Nathos, Chef des forêts d'Etha; la voix d'Oſcian s'élevera pour te louer, fils du généreux Uſnoth: ah! pourquoi n'étois-je pas dans la plaine de Lena lorſque la bataille s'eſt élevée! l'épée d'Oſcian t'auroit défendu, ou il ſeroit tombé lui-même.

Nous étions aſſis cette nuit-là dans Selama; le vent ſouffloit dehors à travers les branches des chênes. L'eſprit de (*a*) la montagne fit entendre ſes

(*a*) L'*Eſprit de la montagne* n'étoit autre choſe chez ces peuples, que le ſon triſte & profond qui ſe fait entendre avant la tempête, & que connoiſſent bien ceux qui vivent dans les montagnes.



gémiſſemens: le ſouffle pénétra avec un ſombre murmure dans la ſalle, & fit réſonner doucement ma harpe. Le ſon étoit bas & plaintif comme le chant du tombeau. Fingal l'entendit le premier, & les ſoupirs s'éleverent en foule de ſa poitrine. Ah! s'écria le Roi de Morven, quelques-uns de mes héros ne ſont plus! j'entens le ſon de la mort ſur la harpe de mon fils. Oſcian touche cette corde qui réſonne: fais naître la triſteſſe, afin que leurs eſprits puiſſent voler avec joie vers les collines couvertes de bois de Morven.

Je touchai la harpe devant le Roi; le ſon étoit bas & plaintif: je chantai: ſortez de vos nuages, eſprits de mes peres; ſortez, faites voir les ſillons rougeâtres de votre courſe terrible, & venez recevoir le héros expirant, ſoit qu'il vienne d'une terre éloignée, ſoit qu'il s'éleve du ſein agité de la mer. Apprêtez ſa robe de brouillards & ſa lance formée d'un nuage: placez à ſon côté un météore à demi-éteint, ſous la forme de l'épée du héros, & que



ſon air ſoit aimable, afin que ſes amis puiſſent ſe rejouir en ſa préſence: ſortez de vos nuages, m'écriai-je, eſprits de mes peres, ſortez.

Telle fut la chanſon dont j'accompagnai dans Selama le doux frémiſſement de la harpe: mais Nathos étoit ſur le rivage d'Ullin, environné de la nuit. Il entend la voix de l'ennemi au milieu du mugiſſement des vagues; il entend ſa voix en ſilence, & ſe repoſe ſur ſa lance.

Le matin ſe leva avec ſes rayons; les fils d'Erin paroiſſent; ils s'étendent le long de la côte comme des rochers griſâtres couverts de leurs arbres. Cairbar étoit au milieu d'eux dans le brouillard, & il regarda l'ennemi avec un ſouris farouche.

Nathos ſe précipita en avant dans ſa force, & Dar-thula ne voulut point reſter derriere. Elle vint avec le héros, élevant ſa lance brillante. Qui ſont, dit Cairbar, ces guerriers avec leurs armes, dans l'orgueil de la jeuneſſe?... Ah! quel autre que les fils d'Uſnoth, Althos & Ardan aux cheveux noirs!

Viens, dit Nathos, viens, Chef du haut Temora! combattons ſur la côte

pour la fille au blanc ſein. Nathos n'a pas ſes guerriers avec lui ; ils ſont au-delà de cette mer bruyante. Pourquoi amenes-tu tant de guerriers contre le Chef d'Etha ? tu fuyois devant lui dans le combat lorſqu'il étoit environné de ſes amis.

Jeune homme au cœur orgueilleux, crois-tu que le Roi d'Erin combatte avec toi ? tes peres n'étoient pas parmi les renommés, ils n'étoient pas parmi les Rois des hommes. Ont-ils dans leurs ſalles les armes des ennemis & les boucliers des tems anciens ? Cairbar eſt renommé dans Temora ; il ne combat pas avec des hommes foibles.

Une larme s'échappe des yeux du vaillant Nathos ; il tourne ſes regards vers ſes freres : leurs javelots volent à la fois, & trois guerriers ſont étendus ſur la terre. Alors la lumiere de leurs épées étincela dans l'air. Les rangs d'Erin cedent comme une chaîne de nuages ſombres devant le ſouffle du vent.

Cairbar donna le ſignal à ſes guerriers, & mille arcs furent tendus. Mille fleches volerent ; les fils d'Uſnoth tomberent ; ils tomberent comme



trois jeunes chênes qui s'élevoient ſeuls ſur la colline. Le voyageur voyoit ces arbres aimables, & s'étonnoit qu'ils euſſent pu croître ainſi ſolitaires : le vent du deſert eſt venu pendant la nuit, & a étendu leurs cimes vertes ſur la terre. Le lendemain le voyageur revient, mais ils étoient deſſéchés, & la bruyere étoit nue.

Dar-thula reſtoit dans un douloureux ſilence ; elle vit leur chûte : aucune larme ne paroît ſur ſon œil, mais ſes regards ont une triſteſſe égarée : la pâleur eſt ſur ſa joue ; ſes levres tremblantes font entendre à peine un mot inarticulé ; ſes cheveux noirs cedent au ſouffle du vent... Mais le ſombre Cairbar s'approche : où eſt maintenant, dit-il, l'ami de ton cœur, le Chef d'Etha ? as-tu vu les ſalles d'Uſnoth, ou les collines ſombres de Fingal ? ſi les vents n'avoient pas rencontré Dar-thula, ma bataille auroit tonné ſur Morven ; Fingal lui-même ſeroit tombé, & la triſteſſe auroit habité dans Selama.

Le bouclier de Dar-thula s'échappe de ſon bras & laiſſe voir ſon ſein de neige. Son ſein parut, mais il étoit



teint de ſang ; une fleche avoit percé ſon côté ; elle tomba ſur le corps de Nathos, comme une guirlande de neige. Les cheveux noirs de la belle ſe répandirent ſur le viſage du heros, & leur ſang confondu coula autour d'eux.

Fille de Colla, tu es étendue ! dirent les cent Bardes de Cairbar. Le ſilence habite ſur les courans bleuâtres de Selama ; car la race de Truthil eſt tombée. Quand te leveras-tu dans ta beauté, ô la premiere des filles d'Erin ? Ton ſommeil ſera long dans le tombeau, & le matin eſt bien éloigné. Le ſoleil ne viendra point vers ton lit, pour te dire : éveille-toi, Dar-thula, éveille-toi, ô la premiere des femmes (*a*) ! Le ſouffle du printems eſt

(*a*) « Leve-toi, ma bien-aimée, ma belle, » & viens avec moi. L'hyver eſt paſſé, la » pluie a ceſſé. Les fleurs paroiſſent ſur la » terre, la ſaiſon des chants eſt venue, & la » voix de la colombe ſe fait entendre dans » ces campagnes. Le figuier pouſſe ſes fruits » verds, & la vigne avec ſes tendres bour- » geons exhale une odeur agréable. Leve-toi, » ma bien-aimée, ma belle, & viens avec » moi ». *Cant. Cant.*



venu ; les fleurs agitent leurs têtes ſur les vertes collines, les feuilles croiſſantes des arbres flottent dans les forêts. Retire-toi, ô Soleil ! la fille de Colla eſt endormie. Elle ne s'avancera plus dans ſa beauté ; les fils des hommes ne verront plus ſa démarche aimable.

Tel fut le chant des Bardes, en élevant ſon tombeau. Je chantai enſuite ſur la tombe, quand le Roi de Morven vint dans la verte Ullin pour combattre Cairbar.



## ARTICLE IX.

*MIRZA, hiſtoire orientale* (*a*).

DANS la Chronique de Perſe, pour l'année 530 de l'Hegire, il eſt ainſi écrit, au ſujet de la lettre de l'Iman Coſrou :

Il a plu à notre puiſſant Souverain Abbas Caraſcan, duquel les Rois de la terre reçoivent leur puiſſance & leur gloire, de donner à ſon ſerviteur Mirza le gouvernement de la province de Tauris. Mirza avoit mérité la faveur du Prince, par les vertus qui en éloignent ordinairement. Il avoit l'ame douce & les mœurs auſteres, de grands talens & une profonde modeſtie ; il n'avoit jamais flatté ni la paſſion de ſon Maître, ni l'orgueil de ſes favoris. Abbas voulut l'homme du peuple, & non l'homme de ſes Miniſtres.

(*a*) Ce conte moral eſt tiré de *l'Aventurier* ( the Adventurer ), ouvrage qui a paru en feuilles périodiques, & dont l'auteur eſt M. Hawkeſworth, connu en Angleterre par d'autres ouvrages eſtimés.



Mirza reçut cette dignité avec reſpect, mais plus effrayé des devoirs qu'elle lui impoſoit, que de l'éclat qu'il en recevoit, il ſe regarda comme chargé du bonheur des peuples qui lui étoient confiés, & crut qu'il feroit reſpecter d'autant plus l'autorité ſouveraine, qu'il la rendroit plus douce & plus légere. Il tint la balance de la juſtice avec une impartialité rigoureuſe ; il ſecourut les malheureux, protégea les foibles, encouragea les ſavans, honora les hommes de bien & récompenſa les induſtrieux. Mirza répandoit le bonheur & la paix ſur tout ce qui l'environnoit ; ſa préſence inſpiroit le reſpect & l'amour ; toutes les bouches béniſſoient ſon nom ; les peres demandoient au Ciel ſes faveurs pour Mirza, avant de les implorer pour leurs enfans. Mais on remarquoit qu'il ne jouiſſoit pas du bonheur qu'il donnoit : il étoit devenu rêveur & mélancolique ; il paſſoit tous les momens qu'il déroboit aux affaires, dans la plus profonde ſolitude ; & s'il ſortoit de ſon palais, ſa démarche étoit lente, ſa phyſionomie triſte, ſes regards toujours fixés vers la terre. Bientôt il ne



s'occupa plus qu'avec répugnance des affaires publiques, & il prit enfin le parti de ſe débarraſſer d'un fardeau qui opprimoit ſon ame.

Il obtint la permiſſion de s'approcher du thrône ; & Abbas lui ayant demandé le ſujet de ſa requête, Mirza lui répondit en ſe proſternant : Puiſſe le Maître du monde pardonner à l'eſclave qu'il a honoré, ſi je prends la liberté de remettre aux pieds de mon Maître les faveurs dont ſa clémence m'a comblé. Tu m'as donné le gouvernement d'un pays auſſi fertile que les jardins de Damas, & d'une ville dont la gloire efface celle de toutes les villes, excepté de celle qui réfléchit la ſplendeur de ta préſence : mais la vie la plus longue eſt un eſpace à peine ſuffiſant pour ſe préparer à la mort. Tout autre ſoin eſt vain & frivole, comme les travaux de la fourmi, qui ſont détruits par les pas du voyageur : toute jouiſſance eſt ſuperficielle & fugitive, comme les couleurs de l'arc qui brille dans l'intervalle de la tempête. Permets donc que je me prépare aux approches de l'éternité, que je livre mon ame à la méditation,



que j'étudie dans la ſolitude & le ſilence les myſteres de la dévotion, que j'oublie le monde & que le monde m'oublie juſqu'au moment où tombera le voile de l'éternité & où je comparoîtrai à la face du Tout-Puiſſant. Alors Mirza ſe proſterna le viſage contre terre & attendit en ſilence la réponſe du Prince.

Abbas trembla au diſcours de Mirza, ſur ce thrône au pied duquel tremblent les Grands de la terre. Il jetta des regards inquiets ſur ſes courtiſans ; mais la pâleur étoit répandue ſur tous les viſages, & tous les yeux étoient attachés ſur la terre ; perſonne n'oſoit ouvrir la bouche. Enfin Abbas, après avoir gardé le ſilence pendant près d'une heure, le rompit par ces mots :

Mirza, tes paroles ont fait deſcendre la terreur & le doute dans mon ame ; je me ſens ſaiſi d'une frayeur ſoudaine, comme un homme qui s'apperçoit qu'il eſt ſur le bord d'un précipice vers lequel il ſe ſent pouſſé par une force ſecrette & invincible : je ne ſais encore cependant ſi mon danger eſt un ſonge ou une réalité. Je ne ſuis,

comme toi, qu'un reptile sur la terre: ma vie n'est qu'un moment; & l'éternité, dans laquelle les jours, les années & les siecles ne sont rien, l'éternité est devant moi : à peine ai-je le tems de m'y préparer. Mais par qui les fideles seront-ils donc gouvernés? Sera-ce par ceux qui ne craignent pas le jugement du Ciel? par ceux dont la vie est plongée dans les voluptés & qui ont oublié qu'ils devoient mourir? La cellule du Derviche seroit-elle donc la seule porte du paradis? La vie du Derviche n'est pas possible à tous les hommes, elle ne peut donc être un devoir pour tous les hommes. Mirza, va à la maison qui est destinée à ta résidence dans cette ville; je méditerai sur l'objet de ta demande. Puisse celui qui éclaire l'esprit des humbles, me mettre en état de connoître la vérité & de me décider avec sagesse!

Mirza sortit; & le troisieme jour suivant, n'ayant reçu aucun ordre d'Abbas, il demanda une nouvelle audience. Il se présenta au pied du thrône d'un air plus gai, & ayant tiré une lettre de son sein, il la baisa & la présenta de la main droite à l'Empe-



reur. Seigneur, dit Mirza, cette lettre que j'ai reçue de l'Iman Cosrou, que tu vois devant toi, m'a enseigné la maniere dont il faut jouir de la vie & se préparer à la mort. J'ose maintenant regarder le passé avec plaisir & l'avenir avec espérance. Je me réjouirai d'être l'ombre de ta puissance à Tauris & de garder ces mêmes honneurs que je m'empressois il y a trois jours de remettre à tes pieds. L'Empereur qui avoit écouté Mirza avec un mêlange de surprise & de curiosité, remit la lettre à Cosrou & lui ordonna de la lire. Les yeux de toute la Cour se tournerent à la fois sur le sage vieillard dont le visage se couvrit d'une modeste rougeur, & ce ne fut pas sans quelque embarras qu'il lut ces mots :

*A Mirza, que la sagesse d'Abbas, notre puissant Seigneur, a honoré du commandement, puisse le Ciel accorder ses bénédictions!*

« Quand j'ai entendu la résolution que tu as prise de priver la province de Tauris des bienfaits de ton gouver-



nement, mon cœur s'est senti percer des traits de l'affliction, & mes yeux se sont couverts du nuage de la douleur. Mais qui ose parler devant l'Empereur, lorsqu'il est troublé par la tristesse? qui ose se vanter de ses lumieres, lorsqu'il est embarrassé dans le doute? Je veux te raconter les événemens de ma jeunesse; tu les as rappellés à ma mémoire. Puisse le Prophete multiplier pour toi les vérités que j'ai apprises de ma propre expérience!

J'étudiai sous le Médecin Aluzar, & je fis de bonne-heure d'assez grands progrès dans son Art. J'indiquois à ceux que la maladie avoit surpris, les plantes que le Soleil avoit impregnées de l'esprit de santé : mais les scenes de douleur, de langueur & de mort qui s'offroient perpétuellement à moi, me firent trembler aussi pour moi-même. Je voyois sans cesse le tombeau ouvert à mes pieds. Je me déterminai donc à ne plus m'occuper que des choses qui sont au-delà du tombeau, & à mépriser toutes les acquisitions que je ne pouvois pas conserver. Je m'imaginai que, comme il n'y avoit de mérite que dans la pauvreté volon-



taire & dans le silence de la méditation, ceux qui desiroient de l'argent n'étoient pas les objets vraiment dignes de charité, & que ceux qui en étoient dignes devoient mépriser l'argent. En conséquence j'ensévelis mon argent dans la terre; & renonçant à la société, j'errai dans les déserts & dans les forêts. Je me retirois dans une grotte que j'avois trouvée sur le penchant d'une colline. Je buvois l'eau qui sortoit du rocher & je mangeois les fruits & les herbes que je pouvois trouver. Pour rendre ma vie plus austere, je veillois souvent toute la nuit à l'entrée de ma caverne, la face collée contre terre, m'abandonnant aux secretes influences du Prophete, & attendant les illuminations d'en-haut. Un matin, après une de ces veilles nocturnes, comme je commençois à appercevoir l'horison se colorer à l'approche du Soleil, je sentis le sommeil descendre sur mes yeux avec une force invincible : je ne pus y résister. Je songeai que je restois assis à l'entrée de ma grotte, que l'aurore brilloit déja, & qu'au moment où je recevois les premiers rayons du jour, un corps

opaque vint l'intercepter. Je vis que ce corps étoit en mouvement ; & comme il s'agrandiſſoit en s'approchant, je découvris que c'étoit un grand aigle. J'attachai conſtamment mes yeux ſur cet oiſeau qui s'abaiſſa enfin à une petite diſtance de moi, ſur un endroit où j'apperçus un renard qui paroiſſoit avoir les deux jambes de devant rompues. L'aigle laiſſa devant le renard un morceau de chevreau qu'il avoit apporté dans ſes ſerres & diſparut. Je me réveillai ; je me proſternai le front contre terre, & je remerciai le Prophete des inſtructions du matin. En réfléchiſſant ſur mon ſonge, je me dis à moi-même : Coſrou tu as bien fait de renoncer au tumulte, aux affaires, aux vanités de cette vie ; mais tu n'as encore rempli qu'une partie de ton devoir : tu es ſans ceſſe occupé des ſoins de ta ſubſiſtance ; ton ame n'eſt pas encore dans le repos parfait de la dévotion ; ta confiance dans la providence n'eſt pas encore entiere. Qu'eſt-ce que ta viſion t'a enſeigné ? Si tu as vu un aigle envoyé par le Ciel pour nourrir un renard eſtropié, la main de Dieu ne ſaura-t-elle pas t'envoyer auſſi ta nourriture,



quand ce ſera la dévotion ſeule qui t'empêchera de te la procurer toi-même. Je comptai alors avec tant de confiance ſur les ſecours miraculeux du ciel, que je négligeai de ſortir pour chercher des alimens dont le beſoin ſe faiſoit cependant ſentir en moi ſi vivement, qu'il m'étoit impoſſible de m'occuper d'autre choſe : je m'efforçai de vaincre cette impatience, & je perſiſtai conſtamment dans ma réſolution ; mais je ſentis à la fin la vue me manquer, mes genoux trembler & plier ſous moi : je m'étendis ſur le dos, & j'eſpérai que cette foibleſſe augmenteroit bientôt juſqu'à l'inſenſibilité : je fus tout-à-coup frappé de la voix d'un être inviſible qui me fit entendre ces mots : Je ſuis l'Ange que le Tout-Puiſſant a chargé de veiller ſur les penſées de ton cœur, que je viens maintenant réprouver de la part de Dieu ; tandis que tu t'efforçois de porter la ſageſſe au-delà des bornes que la révélation t'a preſcrites, ta folie a perverti l'inſtruction que le Ciel a daigné te donner : es-tu hors d'état de chercher ta ſubſiſtance, comme le renard que tu as vu ? N'as-tu pas plutôt les forces de l'aigle



l'aigle ? Leve-toi, & que l'aigle ſoit l'objet de ton émulation : vas au ſecours de la douleur & de la maladie, & porte-leur le calme & la ſanté. La vertu n'eſt pas le repos, mais l'action. Si tu fais du bien à l'homme pour marquer ton amour pour ton Dieu, ta vertu s'élevera & de morale deviendra divine : le bonheur, qui eſt l'apanage du paradis, ſera ta récompenſe ſur la terre.

Ces paroles me frapperent comme un coup de foudre qui auroit abîmé une montagne ſous mes pieds. Je m'humiliai dans la pouſſiere : je retournai à la ville ; je retrouvai mon tréſor où je l'avois enterré ; je fus libéral & je devins riche. L'habileté que j'avois acquiſe dans l'art de rendre la ſanté au corps, m'apprit auſſi ſouvent à guérir les maladies de l'ame. J'endoſſai les vêtemens ſacrés ; ma réputation s'accrut au-delà de ce que je méritois, & l'Empereur daigna m'appeller à ſa Cour. Ne ſois donc pas offenſé de ce que je te dis : je ne me vante point des lumieres que je n'ai pas reçues. Semblable aux ſables du déſert qui boivent les gouttes de la pluie & la



roſée du matin, moi qui ne ſuis que pouſſiere, je m'abreuve des inſtructions du Prophete. Crois donc que c'eſt lui-même qui te dit que toute connoiſſance eſt frivole qui ſe termine à toi-même, & que toute vertu eſt fauſſe qui n'eſt utile qu'à toi : les lumieres ne ſont pas le fruit de la ſeule méditation, & la ſageſſe n'eſt pas le fruit de la ſolitude ; lorſque les portes du paradis s'ouvriront devant toi, ton ame ſera éclairée dans un inſtant. Ici tu ne fais qu'entaſſer erreurs ſur erreurs ; là tu éleveras des vérités ſur des vérités. Attends donc cette viſion glorieuſe, & en même tems imite l'aigle. Tout ce que tu peux, tu le dois. Quoique le Tout-Puiſſant puiſſe ſeul donner ſa vertu, cependant tu peux exciter à la bienfaiſance ceux même qui n'ont d'autre motif que l'intérêt immédiat. Tu ne peux pas produire le principe ; mais tu peux encourager la pratique. Le ſoulagement du pauvre eſt égal, ſoit qu'il le reçoive de l'oſtentation ou de la charité, & l'effet de l'exemple eſt le même, ſoit qu'il ait pour but d'obtenir la faveur de Dieu ou celle de l'homme. Que ta vertu ſe répande

au-dehors, & si tu crois avec soumission, tu recevras ta récompense d'en-haut. Adieu, puisse le sourire de celui qui réside dans les Cieux des Cieux luire sur toi ; & puisse-tu voir le bonheur écrit à côté de ton nom dans le Livre de ses volontés !

L'Empereur, ainsi que Mirza, avoit senti ses doutes se dissiper à la lecture de cette lettre, comme le brouillard du matin se fond à la lumiere du soleil. Il jetta un regard de bonté & de satisfaction sur le jeune Cosrou, envoya Mirza à son gouvernement, & voulut que cet événement fût conservé pour apprendre à la postérité qu'il n'y a point de vie agréable à Dieu, que celle qui est utile aux hommes.





# NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ANGLETERRE

I.

*CHIRURGICAL facts relating to wounds and contusions of the head, fractures of the skull*, &c.

« CAS de Chirurgie concernant les » coups & les contusions à la tête, » les fractures du crâne, *&c.* Par » M. Batting. Chez *Walter* ».

L'Auteur expose une infinité de cas où l'on peut employer avec le plus grand succès l'opération du trépan, même pour les parties de la tête qu'on n'avoit pas encore osé y soumettre. Cet ouvrage est accompagné de notes très-courtes, mais très-instructives.

I I.

*AN essay on fevers*, &c.

« ESSAI sur les fievres, où après avoir



» examiné les causes & les effets de » cette maladie, on prescrit deux » manieres différentes de la traiter, » *&c.* Par M. *d'Escherney*, in-8o. » Chez *Griffths* ».

I I I.

*AN essay on the small-pox*, &c.

» ESSAI sur les maladies vénériennes. » Par le même ».

I V.

*AN essay on the causes and effects of the gout*, &c.

« ESSAI sur les causes & les effets de » la goutte. Par le même ».

C'est un grand faiseur d'essais que ce M. d'Escherney ; mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, pour guérir les différentes maladies sur lesquelles il s'essaye, il n'a besoin que d'un seul spécifique dont il a la générosité de publier la recette, mais dont nous ne conseillons à personne de faire usage.

V.

*FLORA Britannica, sive synopsis me-*



*thodica stirpium britannicarum: Authore* Johanne Hill.

« LA Flore Britannique. Par M. *Hill*, » de l'Académie de Bordeaux. Chez » *Vaug* ».

Cet ouvrage n'est proprement qu'une traduction latine de l'*Herbier Britannique*. Il ne renferme rien qui appartienne à l'Auteur, pas même les erreurs & les fautes.

V I.

*TAE History of ours, customs, aids, subsides*, &c.

« L'HISTOIRE des douanes, subsides, taxes & dettes nationales » de l'Angleterre, depuis Guillaume » le Conquérant, jusqu'à l'année » 1761. Premiere partie ».

L'Auteur observe que dans les premiers tems de la Constitution Angloise il n'y avoit aucun prétexte pour exiger des impositions. Les revenus que Guillaume le Conquérant retiroit de ses domaines, montoient à 1061 livres sterling par jour. Hugon de Grands-

Maisnel, un des premiers Officiers, jouissoit d'un revenu de 80000 livres sterlings. Lorsque Richard I. parvint à la couronne, il y avoit dans le trésor 900000 livres sterlings ; & dans l'espace de deux ans il ramassa huit millions sterlings, *&c.* Ici l'Auteur retrace l'origine des taxes, des décimes, des subsides & de toutes les sortes d'impositions ; il indique les motifs qui les occasionnerent, & les manieres dont on les employa. A la mort de Charles II. la nation demeura chargée de dettes pour un million 328 mille 526 livres sterlings. En 1701 elle devoit six millions 748 mille 780 livres sterlings. Les sommes accordées par le Parlement pendant le regne de Guillaume III. monterent à 55 millions 470 mille 78 liv. sterl. Ce que la nation doit aujourd'hui, dit l'Auteur, surpasse toute imagination.

VII.

*AN interpretation of the new-Testament*, &c.

« INTERPRETATION du nouveau » Testament, seconde partie. Par





» M. *Heylyn.* 2 vol. *in*-4°. Chez » *Tonson* ».

LA premiere partie de cet ouvrage contient l'explication des quatre Evangiles & quelques discours sur les points essentiels de la religion révélée. La deuxieme renferme des commentaires sur les Actes & les Epîtres des Apôtres, & différentes dissertations sur les sujets suivans : *la conversion : la passion dominante : l'éternité : la patience : l'Eucharistie : la restitution : la parabole de l'Enfant prodigue.*

VIII.

*THE Merchant's Lawyer, or the law of trade in general*, &c.

« LE Législateur des Marchands, ou » la loi du Commerce en général ; » *in*-4°. »

CET ouvrage est une espece de Jurisprudence mercantile : on y trouve toutes les loix de la Compagnie des Indes, des banques, des annuités, des faillites, des arbitrages, des monnoyes, des billets de banque, des lettres de change, des impositions, &c. On en fait grand cas en Angleterre.



IX.

*DISCOURSES on luxury, infidelites and enthusiam*, &c.

« DISCOURS sur le luxe, l'infidélité » & l'enthousiasme. Par M. *Cole.* » Chez *Dodsley*, in-8°. ».

L'AUTEUR attaque vigoureusement ces trois vices : il les tourne en ridicule, & en même tems il expose, il loue les vertus contraires, & fait voir combien elles sont nécessaires à tout Chrétien.

X.

*EXPERIMENTAL magnetismo, or the truth of* Mason *discoveries in that branch of natural Philosophy*, &c.

« LE magnétisme expérimental, ou la » vérité des découvertes de M. *Ma*» *son* dans cette partie de la Philo» sophie naturelle. Par M. *Croocker.* Chez *Coote*, in-8°. »

AU moyen des expériences de M. Mason, on prouve dans cet ouvrage que le célebre Halley s'est trompé lorsqu'il a avancé que le globe de la terre



avoit quatre poles magnétiques, & l'on soutient que la terre ne renferme point de magnétisme intérieur ou central ; que le magnétisme n'est point un fluide, qu'il n'agit point sur les surfaces, mais qu'il est une *qualité substantielle* dont la direction est horisontale. Le terme de qualité substantielle indique clairement que l'Auteur est convaincu que la cause du magnétisme est encore cachée & inconnue.

XI.

*THE philological miscellany*, &c.

MÊLANGES philologiques, com» posés de dissertations tirées de dif» férentes Académies & sur-tout de » celles des Inscriptions & Belles» Lettres, & traduites en anglois ».

LES morceaux que renferme ce premier volume sont au nombre de dix-neuf, & nous paroissent choisis avec goût. Celui qui a pour titre *considérations sur la premiere formation des langues & sur le différent caractere des langues originales & composées*, mérite une attention particuliere : il est du célebre M. Smith, Professeur à Glascow.

XII.

*THE complet Distiller*, &c.

« LE parfait Distillateur, *in*-8°. Chez » *Cooper* ».

On enseigne dans cet ouvrage utile & fait avec intelligence la maniere d'extraire & de rectifier toutes sortes d'esprits, de distiller les simples, les eaux composées, les cordiaux, *&c.*

XIII.

*AN enquiry into the nature & designe of Christ's temptation*, &c.

« REFLEXIONS sur la nature & l'ob» jet de la tentation de J. C. dans » le désert. Par M. *Permer.* Chez » *Buicklard*, in-8°. »

La tentation de Jesus-Christ dans le désert est un des passages les plus difficiles & les plus embarrassans de l'Ecriture-sainte, sur-tout pour ceux qui veulent en pénétrer la raison & l'objet. Que n'ont pas dit à ce sujet les in-





terpretes? Mais qu'ont-ils dit de satisfaisant? L'Auteur que nous annonçons paroît joindre à une profonde connoissance des Livres saints, une critique excellente & très-judicieuse. Nous doutons cependant que son opinion soit mieux accueillie que celle des Commentateurs qui l'ont précédé.

XIV.

*AN historical and critical account of the life of Oliver Cromvvell, Lord Protector of the Commonvvealth of England, Scotland and Irlande, after the manner of M. Bayle. Dravvn from original vvriters & state papers. To vvhich is added an appendix of original papers novv first published. By* William Harris. Millar, *in*-8°. 1762.

« MEMOIRES historiques & critiques » de la vie d'Olivier Cromwel, Lord, » Protecteur de la république d'An» gleterre, d'Ecosse & d'Irlande, à » la maniere de M. Bayle, extraits » des Ecrivains originaux & des pa» piers publics : on y a joint un



» appendice de papiers originaux » qui n'avoient point encore été pu» bliés. Par *Guillaume Harris*. Chez » *Millar*, 1762, *in*-8°. »

M. Harris est déja connu par quelques ouvrages de Biogrophie. Son travail se réduit à une compilation exacte & bien faite des mémoires relatifs au sujet qu'il traite : mais nous ne voyons pas que sa maniere ait aucun rapport avec celle de Bayle, qui n'a point fait d'ouvrage de cette nature. En louant l'exactitude de M. Harris dans le fait qu'il rapporte, nous nous garderons bien d'approuver les inductions qu'il en tire. Il paroît qu'un zele tout au moins exagéré a corrompu quelquefois son jugement & son humanité. La haine vigoureuse qu'il porte aux principes arbitraires de gouvernement, peut justifier la censure rigoureuse qu'il a faite de l'infortuné Charles I; mais on ne peut lui pardonner de faire l'apologie de la conduite de Cromwel, qui ne s'opposa au despotisme foible & irrésolu de Charles, que pour se saisir lui-même du sceptre de la tyrannie, &



pour opprimer ceux qu'il sembloit délivrer de l'oppression. Il est difficile d'expliquer pourquoi ceux qui se déclarent les ennemis de Charles I, se montrent en même tems les partisans de Cromwel. Nous croyons cependant qu'on ne peut condamner les usurpations de Charles, sans abhorrer plus fortement encore, si l'on veut être conséquent, la tyrannie odieuse de Cromwel. Comme homme, il s'en falloit bien que cet usurpateur eût les vertus de Charles : comme Souverain, il fut une fois plus absolu & plus despotique. On n'a besoin pour attaquer le caractere que M. Horris trace de Cromwel, que des faits qu'il rapporte lui-même avec franchise & avec impartialité.

*Cromwel*, dit notre Biographe, *laissa après lui un nom qui ne mourra jamais; & si on ne peut pas le mettre au rang des meilleurs Princes, on ne lui refusera pas une place parmi les plus grands.* Nous opposerons à ce passage ce beau mot de Pope : *voyez Cromwel condamné à une renommée éternelle*, & le portrait qu'a tracé de cet usurpa-

teur l'illustre Auteur des *Mémoires de Brandebourg*. « Homme fin, hardi & » ambitieux, mais injuste, violent & » sans vertus ; homme enfin qui avoit » de grandes qualités, & n'en avoit » pas une bonne, & qui par conséquent » ne mérite pas le surnom de Grand, » qui n'est dû qu'à la vertu ».





# ALLEMAGNE.

## I.

*AUSSARLESSENE der vernunfe*, &c.

« DIFFÉRENTES vérités de la reli- » gion révélée, éclaircies, prouvées » & défendues par *Jean-Frédéric* » *Stiebritz*, Professeur de Philoso- » phie & des Sciences géonomiques. » A Hall, chez *Rengers*, in-8°. »

CE volume contient dix dissertations dont voici les sujets : 1°. Tendre à la perfection, c'est le premier principe du droit de nature, de la Morale & de la Politique. 2°. La pauvreté est-elle plus favorable à la vertu que les richesses ? 3°. L'Auteur discute & rejette le sentiment de S. Irenée touchant l'âge de J. C. Ce Pere croyoit que N. S. avoit plus de quarante ans lorsqu'il commença les fonctions publiques de son ministere. La quatrieme dissertation a pour objet la parabole du grain de senevé. Dans la cinquieme l'Auteur



justifie les Israélites du reproche qu'on leur fait d'avoir volé les Egyptiens. La sixieme roule sur l'*espérance*. On prouve que par les Philosophes *elpistiques* dont parle Plutarque, il faut entendre les Chrétiens. Dans la septieme, M. Stiebritz justifie, comme il peut, l'action de Jael. Dans la huitieme, il répond très-bien aux injustes reproches que *Tindal* fait au Prophete Elisée sur la conduite de celui-ci envers les enfans de Bethe. On lit dans la neuvieme l'histoire de ce Chrétien simple & ignorant, qui avant le Concile de Nicée convertit un Philosophe Payen en lui récitant le symbole des Apôtres. Notre Auteur prouve que c'est là une pure fable. Il s'agit dans la dixieme des songes naturels & divins ; & voilà les dix objets qui selon notre Auteur sont autant de vérités de la religion révélée.

## II.

*VERSUCH über die kunst*, &c.

« ESSAI sur l'art d'être toujours con- » tent. Par M. *Uz*. A Léipsick ».

Le plan de M. Uz est beaucoup plus étendu que celui de Sarraza dans son



ouvrage intitulé, *ars semper gaudendi*. Notre Auteur commence par définir la véritable joie : il en découvre les sources, qui sont la sagesse & la vertu. L'ouvrage est écrit en vers, & est divisé en quatre Epîtres. M. Uz est un des plus grands Poëtes de l'Allemagne

## III.

M. Ranische, Professeur à Altenbourg, traduit en allemand l'histoire universelle de M. Hardion. Richter en a déja imprimé le premier volume.



# PAYS-BAS

La Société des Sciences de Harlem a déclaré dans sa derniere assemblée que n'ayant été satisfaite d'aucun des Mémoires qui lui ont été envoyés sur *la recherche des raisons physiques pour lesquelles la mortalité des bêtes à corne est aujourd'hui plus opiniâtre qu'elle ne l'étoit autrefois*, elle abandonnoit ce sujet, & qu'elle proposoit pour l'année prochaine la question suivante : *quels sont les moyens d'accroître, de diminuer ou de supprimer le lait des femmes, quels sont les accidens qu'il occasionne, & comment peut-on les prévenir ou les guérir ?* La Société propose en même tems deux nouveaux sujets : le premier est de *déterminer quelle est la meilleure maniere d'habiller, de nourrir & d'exercer les enfans depuis leur naissance jusqu'à l'adolescence, pour leur procurer une longue vie & une bonne santé.* Le second consiste *à chercher les moyens de retirer le plus grand avantage possible des terres du pays, hautes & basses, selon leur diffé-*



*rente nature.* Les mémoires sur les deux premieres questions ont dû être envoyés avant le premiers mars de cette année 1762 à M. Vander-Aa, Secretaire de la Société. Les deux autres le feront avant le même jour de l'année 1763. On pourra les écrire en hollandois, en françois & en latin.

*Fin du Journal d'Avril.*



# TABLE
## DES ARTICLES.





# TABLE
## DES MATIERES,
### Par ordre des Langues.

## *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois d'Avril. Cet Ouvrage périodique, qui embraſſe toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des ſuffrages du Public. Les extraits ſont faits avec goût, & ſemés de réflexions propres à répandre un nouveau jour ſur les matieres qui en ſont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique ſage & qui eſt également éloignée de la paſſion & de l'adulation. A Paris, ce 3 Juin 1762.

DEPASSE.

Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

# JOURNAL ÉTRANGER.

MAI 1762.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

*Par M. l'Abbé* ARNAUD,
De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

*Quæ robora cuique,*
*Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.*
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.

M. DCC. LXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

## CONDITIONS.

*ON souscrit* A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

*Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la* Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvu qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

*CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.*

| | |
|---|---|
| *Amiens,* . . . | François. |
| *Amsterdam,* . . . | Rey. |
| *Bayonne,* . . . . | Trebosc. |
| *Bruxelles,* . . . . | Pierre Vasse. |
| *Chaalons en Champagne,* | Briquet. |
| *Geneve,* . . . . . | Detournes le jeune. |
| *La Rochelle,* . . . | Chaboceau Grand-Maison. |
| *Lyon,* . . . | Deville. |
| *Montpellier,* . . . | Rigaud. |
| *Nantes,* . . . . | la veuve Vatar. |
| *Nismes,* . . . | Gaudes. |
| *Orléans,* . . . . | Tournay. |
| *Provins,* . . . . | la veuve Michelin. |
| *Rouen,* . . . . . | Pierre Le Boucher, sous la galerie du Palais. |
| *Soissons,* . . . . | la veuve Varoquier. |
| *Strasbourg,* . . . | Dulcesker. |
| *Turin,* . . . . . | les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve. |



# JOURNAL ÉTRANGER.

## ARTICLE I.

*SUITE du Mémoire sur les coutumes & usages des cinq Nations Iroquoises du Canada.*

### DE LEUR RELIGION.

IL me seroit bien difficile, Monsieur, de satisfaire votre curiosité sur la Religion des Sauvages de ce continent; je n'ai remarqué chez les Iroquois aucune espece de culte. Lorsqu'ils se mêlent de raisonner sur la formation du premier homme, ou sur leur origine, ils racontent tant d'absurdités,

& cela d'une maniere si confuse, qu'il est impossible de rien résumer. Ils semblent avoir quelqu'idée d'une autre vie; ils croyent, par exemple, que celui qui a été bon chasseur, généreux, grand guerrier, passe à sa mort dans une terre abondante en toutes sortes de fruits & d'animaux, où il sera content & heureux; & qu'au contraire celui qui a été méchant, qui a abandonné ses parens lorsqu'il pouvoit les soulager, qui n'a rendu aucun service au village, est transporté dans une terre ingrate où tous les malheurs l'attendent.

Du reste les Européens leur ont donné occasion de mêler à leurs rêveries tant de traits de la Religion Chrétienne, qu'il n'est plus possible de distinguer quelle étoit leur ancienne croyance. Autrefois chaque vieillard se croyoit en droit de se faire une Religion à sa guise, & la transmettoit à ses enfans qui prenoient à leur tour la même liberté; tous les jours encore il s'introduit chez eux de nouveaux points de croyance dont ils ignorent l'origine. Ils ont pris des différentes sectes des Anglois ce qui a pu s'ac-





commoder à leurs premieres superstitions, & de nos dogmes tout ce qui n'a point été au-dessus de leur portée.

Plusieurs des Nations Sauvages qui habitent la partie du Sud, adorent le Soleil. J'ai quelquefois vu des Pontéotamis monter sur le haut de leurs cabanes au lever du Soleil, & après plusieurs génuflexions accompagnées de mouvemens de bras & de tête, offrir à cet astre de la *sagamité* & de la viande, dont ils lui faisoient un sacrifice. Ces sortes d'hosties offertes au Soleil ou au *Manitou*, nom que les Outaouais donnent à l'Esprit qui domine sur eux, sont tout ce que j'ai vu d'actes de Religion parmi les Sauvages connus.

## De leur Chasse.

Quoique les Iroquois, comme tous les autres Sauvages, n'ayent jamais fait de partage de terres, cependant il n'y a presque jamais de dispute entre eux sur cet article.

Une Nation chasse depuis un tems immémorial dans certaines contrées, cela suffit pour établir son droit; & si



par hasard quelqu'un s'avise de la troubler, il est réprimé par les anciens du village. Une riviere, un lac, une prairie les sépare, voilà leurs bornes, leurs limites & ce qui fait le droit de chaque Nation. Cependant les Gouverneurs du Canada, sur les plaintes de quelques usurpations réciproques, ont réglé leurs appartenances, & ces réglemens ont fait loi.

Il y a néantmoins quelques portions de terre qu'on pourroit appeller la commune des Nations voisines.

Lorsque le tems de la chasse est arrivé, on voit quelques Nations partir en corps pour aller poursuivre la biche ou l'orignal; d'autres, au lieu d'y aller en corps, n'y vont que par famille ou cabane. Lorsque tout le village part à la fois, on envoie en avant de jeunes chasseurs qui battent le pays & s'assurent de l'endroit le plus fréquenté par les bêtes : ils font leur rapport au village, & l'on se regle sur leurs avis, c'est-à-dire que l'on se partage par bandes, ainsi que les animaux qu'on a découverts sont partagés. Ce partage se fait même avec assez de justice & d'ordre; il est du moins vrai qu'on n'y entend





ni murmure, ni reproche, & que si l'on fait peu de chasse, on n'en impute la faute & le malheur qu'à soi-même.

La chasse du castor est la plus fatigante : elle se fait parmi les neiges & les glaces; mais elle est aussi la plus lucrative. Lorsque la saison est venue (c'est depuis le mois de novembre jusqu'à la fin de mars), les Sauvages partent armés d'outils tranchans pour couper la glace, & se rendent sur le lieu. S'il leur arrive de rencontrer quelque cabane de castors, autour de laquelle un chasseur ait laissé quelque signe pour donner à connoître qu'il a découvert & retenu pour lui la cabane, ils passent sans y toucher, & croiroient se rendre coupables d'un vol, s'ils se rendoient maîtres des animaux qui y sont renfermés. Il y a telle cabane qui contient une famille de dix à douze castors.

Trois ou quatre cabanes pareilles suffisent pour entretenir autant de familles de Sauvages.

Peut-être aurez-vous peine à croire que les animaux entr'eux connoissent quand un animal supérieur à leurs forces a fait une cache de viande dans le

bois. Ainſi le carkajoux, qui eſt un grand chaſſeur de chevreuils, connoît la cache qu'un loup a faite; & ſi la faim le preſſe, il n'héſite point de s'en emparer : mais ſi la cache eſt de la façon du tigre, ce qu'il diſtingue très-bien, loin de s'en approcher, il s'en écarte & ſe laiſſeroit mourir de faim, plutôt que d'y attenter.

Les Sauvages préferent la viande de caſtor à celle de tous les autres animaux. Tant que le froid dure, le poil & la peau de cet animal ſont bons. A l'approche du printems les chaſſeurs reviennent dans le village qui pendant l'hyver n'eſt habité que de quelques vieillards qui gardent les foyers avec ce qu'on leur laiſſe pour vivre.

Il ne faut pas croire que chaque Nation ſoit raſſemblée par village; il n'y a que celles du Sud : preſque tous les Sauvages du Nord ſont errans, comme autrefois les Scythes & les Nomades. Ils vont de contrée en contrée, en ſuivant l'ours, le chevreuil, l'orignal & le caribou, animaux qui changent de climat & qui, loin de s'approcher jamais des villages, cherchent au contraire la profondeur des



bois. Cependant la vie errante que menent ces Peuples, les expoſe ſouvent à jeûner & les oblige de ſe rapprocher du bord des lacs, pour trouver dans la pêche la nourriture de leurs familles. Lorſqu'on rencontre quelquefois, en voyageant, des arbres de bouleau & de tremble dépouillés de leur écorce & gratés juſqu'au bois dur, c'eſt que la chaſſe a manqué aux Sauvages, & que pour ſoulager leur faim, ils ont vécu de l'écorce fine de ces arbres & de la ſeve qui ſe trouve entre le bois & la groſſe écorce. Il faut pour cela que l'année ait été ſtérile en glands & en feves, & ils ſe trouvent rarement réduits à cette extrémité.

Ceux au contraire qui ſont raſſemblés par village, chaſſent moins pour le beſoin de la vie que pour faire le commerce des peaux : car la graiſſe ou l'huile de quatre ou cinq ours ſuffit pour apprêter pendant toute l'année le bled d'Inde néceſſaire pour la nourriture de huit ou dix perſonnes.

Les hommes n'ont d'autre ſoin à la chaſſe que de tuer les bêtes; les femmes ſont chargées de tout le reſte :





elles apportent le gibier mort ſur leurs épaules, elles écorchent les bêtes, raccommodent les ſouliers des chaſſeurs & font ſécher les viandes qui doivent ſervir de proviſion pour le voyage & pour le retour. La chaſſe du chevreuil eſt la plus facile & la plus abondante. J'ai eu la curioſité de la voir. A l'extrémité du lac Ontario il y a une pointe de bois, environnée d'un côté par de vaſtes marais, & de l'autre par le lac même, où les chevreuils qui aiment à changer de contrée, s'avancent ſouvent : alors les chaſſeurs ſe joignent, s'attroupent & marchent enſemble; ils battent un chemin droit qui traverſent cette pointe, ils y vont & viennent pluſieurs fois : cela fait, une partie ſe met en embuſcade, pendant que l'autre pouſſe le chevreuil. Lorſque cet animal rencontre le chemin battu, frappé de l'odeur du chaſſeur, il s'arrête tout court. Tous les chevreuils qui prennent le même ſentier s'arrêtent pareillement, de ſorte que les chaſſeurs embuſqués en tuent deux & trois d'un ſeul coup.

Dans le tems des macaingoins, le chevreuil s'approche des lacs & des



rivieres, & il entre dans l'eau juſqu'au col. Les chaſſeurs le vont guetter dans les marais où il eſt moins méfiant que dans les bois; c'eſt ce que l'on appelle tuer le chevreuil *à la plonge*.

La chaſſe en général eſt beaucoup plus facile & plus ſûre en hyver; plus il y a de neige, plus il eſt aiſé de tuer l'animal. Jugez juſqu'où peut aller un chevreuil, un cerf ou un ours qui a quatre ou cinq pieds de neige à ſurmonter à chaque pas qu'il fait : auſſi le fuſil eſt-il alors inutile, les dagues & les caſſe-têtes ſuffiſent.

Le pays des Iroquois eſt preſque dépeuplé de bêtes fauves. Ils ſont obligés d'aller au loin pour chaſſer; ils font ſécher la viande d'une partie des animaux qu'ils tuent, pour la rapporter à leurs villages. Ils ont leurs *Manitous* auxquels ils donnent leur confiance, tant pour la chaſſe que pour la guerre, ainſi que je l'ai dit plus haut; mais cet uſage aſſez général n'empêche pas que chaque chaſſeur & chaque guerrier ne puiſſe adopter & n'adopte ſouvent des ſuperſtitions qui lui ſont particulieres.

## De leurs Festins.

Le plus conſidérable eſt le feſtin de guerre. Il ſe fait d'ordinaire avec de la viande de chien ou d'ours; ſi par malheur on n'a que du chevreuil, le Chef du parti qui fait le feſtin en demande excuſe & prie les convives de manger de la viande qu'il offre, comme ſi elle étoit d'ours ou de chien. Les convives complaiſans ſe prêtent à la circonſtance & n'en mangent pas avec moins d'appétit & de plaiſir.

La façon de convier quelqu'un au feſtin leur eſt commune avec les autres nations : ils coupent un morceau de cedre, ou de pin, ou de tel autre bois, de la longueur d'environ quatre pouces; ils le fendent par petites allumettes que les François ont nommées *bûchettes*, & ils en envoyent une à chacun de ceux qu'ils veulent prier à manger. La maîtreſſe de la cabane coupe l'animal dont on fait le feſtin en autant de morceaux qu'il y a de conviés; la viande eſt miſe dans une chaudiere, & cuite à petits bouillons. Lorſque tout le monde eſt raſſemblé (notez que chacun apporte avec ſoi



ſon plat & ſa micouene), le Chef de la cabane annonce à l'aſſemblée le motif du feſtin, qui, preſque toujours, eſt l'accompliſſement d'un rêve fait par quelqu'un de la cabane au ſujet d'un malade, d'un chaſſeur ou enfin d'un Chef de guerre. Après la harangue qui n'eſt pas longue, la Dame de la cabane, ou une autre chargée par elle de la cérémonie, va tour-à-tour prendre & préſenter les plats; elle commence par le plus accrédité des Chefs, auquel on ſert la tête de l'animal; elle ſert enſuite à chacun des autres conviés un morceau de viande qui peſe quatre ou cinq livres, ſuivant la groſſeur de l'animal & le nombre des conviés. Quoique dans ces ſortes de feſtins on ſoit obligé de tout manger, il eſt néanmoins permis à celui qui ne peut pas achever ſon plat, de prier un autre de venir à ſon ſecours, ou d'emporter le reſte chez lui; mais cela arrive très-rarement. Les Sauvages mangent tant qu'ils veulent & jeûnent de même. Pour encourager les convives, le harangueur leur répete de tems en tems : *courage, courage, mes freres, le malade a rêvé*, ou *le Médecin a jugé*



*néceſſaire que l'animal fût mangé tout entier, il ne peut guérir qu'à ce prix*; pour faire avaler les morceaux, on ſert du bouillon dans lequel l'animal a été cuit.

Ces feſtins n'ont rien d'amuſant : on y entre, on y mange & on en ſort ſans avoir dit un mot.

Les Iroquois ont tant de conſidération pour les vieillards, qu'ils gardent preſque toujours le ſilence devant eux, à moins que les anciens ne leur ordonnent de parler. Ils ont d'excellentes qualités; ils ſont généreux, charitables, patiens & véridiques; ils mépriſent les babillards, les fripons, les menteurs & les gourmands. Le défaut qu'on leur reproche eſt d'être orgueilleux; mais l'orgueil n'a d'autre objet chez eux que la valeur à la guerre & l'adreſſe à la chaſſe. Ils ne connoiſſent point la vanité que nous attachons aux avantages de la figure. Ils aiment la parure, ſans trop s'y complaire; & s'ils affectent de ſe peindre le viſage, c'eſt pour ſe donner un air redoutable, avec lequel ils eſperent intimider leurs ennemis : c'eſt encore pour cette raiſon qu'ils ſe peignent de noir lorſqu'ils vont



à la guerre. Leur continence éclate ſurtout dans la maniere dont ils ſe comportent envers leurs jeunes eſclaves, femmes & filles; ils les amenent à leur village de plus de deux cens lieues, à travers les bois, ſans cependant que, dans tout ce long voyage, il leur arrive d'abuſer du droit du vainqueur.

## De leur Médecine.

Leur Médecine ne conſiſte que dans la connoiſſance des ſimples : leur maniere de s'en ſervir dans preſque toutes les maladies, eſt d'en faire des cataplaſmes qu'ils réchauffent ſouvent avec l'eau dans laquelle l'herbe a bouilli. C'eſt ainſi qu'ils diſſolvent les tumeurs, qu'ils font aboutir les abcès & qu'ils appaiſent les douleurs les plus aiguës. Ils ſe purgent & ſe font vomir avec des herbes dont ils avalent le ſuc, ou avec des pierres qui reſſemblent aſſez par le goût à celles de vitriol, mais qui ſont blanches. Au lieu de ſaignées, ils pratiquent les ventouſes.

S'ils ſont attaqués de rhumatiſme, ils ſcarifient la partie ſouffrante avec le tranchant d'une pierre à fuſil, ils y

appliquent ensuite les ventouses, par le moyen desquelles ils tirent une quantité de sang corrompu, & sont soulagés.

Ils n'ont aucun préservatif; & toute leur science ne consistant que dans quelques expériences très-incertaines, après les remedes généraux qui consistent en des tisanes faites de sucs d'herbes & de racines, ils laissent mourir tranquillement le malade qui s'y détermine avec une résignation surprenante. Je n'ai jamais vu ni même oui-dire que les Sauvages en laissant la vie, se plaignissent de son peu de durée : il est vrai qu'ils ne laissent rien à regretter.

Les Sauvages excellent sur-tout dans l'art de panser & de guérir les plaies. Leur détersif ne manque jamais de tenir leurs plaies vermeilles & nettes : il faut avouer que le régime qu'ils font observer à leurs blessés y contribue beaucoup; car dans les plaies considérables ils ne leur permettent de manger que du bled d'Inde cuit à l'eau : les viandes de cerf & de chevreuil leur sont expressément défendues.



Le Médecin & le malade ont l'un & l'autre une patience invincible. J'ai vu un Iroquois qui s'étant donné un grand coup de hache sur l'os de la jambe, resta trois ans entiers sur sa natte, se faisant panser tous les jours avec de la racine de bois d'épinette & de sapin, pilées & macérées en forme d'onguent; de façon qu'après en avoir fait sortir une quantité d'esquilles, il guérit parfaitement au bout de ce tems. Le Chirurgien de ma garnison voyant la jambe menacée de la cangrene, voulut plusieurs fois en faire l'amputation; mais l'Iroquois s'y opposa constamment & vint enfin à bout de conserver sa jambe.

Ils sont aussi bons Chirurgiens que mauvais Médecins : au reste tous ceux de la Nation ont la même connoissance des simples & des racines salutaires.

### DE LA JONGLERIE.

Il est une autre espece de Médecine dont les Sauvages cherchent à appuyer l'ignorance profonde où ils sont des maladies du corps humain : c'est la Jonglerie. Le Jongleur parmi eux



est réputé Médecin, parce que, disent-ils, il n'appartient de distinguer les maladies qui sont dans le corps, qu'à celui qui connoît les choses qui se passent loin de lui. En effet, ajoutent-ils, l'homme capable de pénétrer le voile que l'éloignement met sur les choses, pourra bien pénétrer aussi dans l'obscurité du corps humain & y découvrir les causes du mal. C'est sur ce faux raisonnement que porte la confiance qu'ils ont en cette espece de Charlatans. Un Jongleur renommé ne manque point d'occupation; il est fêté & respecté par-tout, on le régale & on le paye cherement. C'est un bon métier même chez les Sauvages.

Il est rare que ces Docteurs s'en tiennent à ordonner une médecine ou l'usage de quelque tisane, ils aiment mieux prescrire au malade de donner un festin à dix, quinze ou vingt personnes.

Aujourd'hui, je veux dire, depuis qu'ils ont la connoissance des Européens qui leur ont donné celle de l'eau-de-vie dont ils sont grands amateurs, cette liqueur entre dans tous les festins, elle est même la base de la Mé-



decine, & le malade ne sauroit guérir s'il ne soule un certain nombre de personnes, à la tête desquelles est le Médecin.

Il est étonnant de voir comme ces Sauvages courent les hasards d'un voyage de deux ou trois cens lieues, pour aller chercher un barril d'eau-de-vie que le Jongleur aura ordonné de se procurer, & avec quelle confiance le malade donne tout ce qu'il a, pour en faire l'achat.

La liqueur étant arrivée, le festin se fait sur le champ. Le malade ne tâte de rien; & cette médecine, si funeste à la raison de ceux qui la prennent, est avalée par les convives qui se mettent souvent dans un état pire que celui du malade. Il est aisé de juger si celui-ci s'en porte mieux; mais le préjugé ne raisonne point, & le mauvais succès des Jongleurs n'a jamais pu guérir l'esprit de ces Nations superstitieuses

Ces Charlatans, pour inspirer la confiance dont ils ont besoin, font croire au malade qu'on l'a ensorcelé, & l'assurent qu'ils lui en donneront bientôt des preuves. Pour cet effet on cons-

truit au Jongleur une cabane en forme de dôme, dans laquelle s'étant enfermé, il répand sur des pierres rougies, ce qu'il appelle sa médecine, qui n'est souvent qu'une poudre, à la fumée de laquelle il fait semblant d'entrer dans l'enthousiasme. Il crie, il s'agite, il évoque avec des hurlemens affreux son Démon familier. Il est tout en sueur, il écume, il étouffe, il appelle à haute voix son *Esprit*. Le corps du malade ouvert se présente à ses yeux; alors il profere les paroles de guérison : un tel, dit-il, a été ensorcelé il y a tant de jours, le sortilege est attaché à sa poitrine par un petit paquet de cheveux; mais je ne le saurois arracher, quelque tourment que je me donne, que le malade n'ait fait auparavant le festin d'un chevreuil & d'un barril d'eau-de-vie.

Les jeunes gens vont à la chasse; & le festin fini, le Jongleur rentre dans sa cabane. On l'y laisse avec le malade, sur le corps duquel il se jette, & appliquant ses levres à l'endroit où il a dit que le sortilege étoit caché, il suce pendant quelque tems avec violence & vient cracher à la porte, en criant



*victoire*, un petit tortillon de cheveux qu'auparavant il avoit eu la précaution de mettre dans sa bouche.

Ces imposteurs ont plusieurs façons d'en imposer à ces pauvres Nations; mais c'est assez de cet exemple dont j'ai été témoin moi-même. Le nombre des Jongleurs est extrêmement multiplié, & je ne conçois pas comment on n'est pas encore révolté de leurs grossieres supercheries. Il est certain qu'ils ne s'estiment nullement les uns les autres; mais comme ils ne sauroient faire tort à leurs confreres sans s'en faire à eux-mêmes, ils cachent la tromperie tant qu'ils peuvent : c'est leur intérêt. Le reste de la Nation veut être trompé, comme ailleurs.

Je ne connois aucun principe de morale établi parmi les Sauvages : il me paroît qu'ils ne suivent que cette loi gravée au fond du cœur de tous les hommes, qui est de ne faire à autrui que ce que l'on voudroit qui nous fût fait; & cette loi y est si puissante, qu'on ne voit presque jamais entr'eux aucun de ces scélérats dont les actions deshonorent la nature humaine.

Ils naissent tels, sans éducation,



sans correction de la part de leurs proches, sans avoir besoin de l'exemple. On ne les voit point entraînés par ces passions furieuses qui mettent tous les jours chez nous l'honneur, la liberté & la vie en danger. Ils sont complaisans au point de ne contredire jamais celui qui parle, & d'accorder tout ce qu'on leur demande. J'en excepte seulement ceux que leur commerce avec les Européens a corrompus.

*Le mémoire qu'on vient de lire, & dont nous ne connoissons pas l'Auteur, nous a été communiqué par M. de Bougainville* (a) *qui a bien voulu nous faire part en même tems du Journal de ses campagnes en Canada. Ce Journal plein d'observations militaires, politiques & philosophiques, nous fournira plus d'un article intéressant. Nous allons commencer par en extraire quelques traits propres à répandre du jour sur les mœurs & les usages des Peuples qui ha-*

(a) Colonel d'Infanterie, connu dans la république des Lettres par un excellent ouvrage sur le calcul intégral & différentiel.

*bitent*



*bitent le vaste continent de l'Amérique septentrionale.*

Les cinq Nations sont une espece de ligue ou d'association formée par cinq Peuples Iroquois d'origine, qui ne composent qu'une seule cabane qu'on appelle la Cabane Iroquoise ou le grand Village. Ces Peuples sont les *Esonnoutouins*, les *Goiogouins*, les *Onnontaguès*, les *Agniers* & les *Onneyots*. Ils parlent autant de dialectes différentes d'une même langue, & habitent cette partie de l'Amérique septentrionale située au Sud des lacs qui forment le fleuve S. Laurent, laquelle est bornée à l'Est par la Nouvelle-Yorck, & au Nord par les Apalaches. Ce sont les plus beaux guerriers de toutes ces contrées. Il n'y a presqu'aucune Nation Sauvage qu'ils n'ayent attaquée & soumise; mais, aussi bons politiques que les Romains, ils ont adopté quelques-uns de ces Peuples vaincus & leur ont, pour ainsi dire, donné sur leurs nattes le droit de bourgeoisie Iroquoise. Au reste, quoique par ces adoptions leur ligue soit maintenant composée de dix Nations différentes, comme ils n'é-

toient originairement que cinq, on continue de dire *les cinq Nations.*

La porcelaine eſt un genre de coquillage qui ſe trouve ſur les côtes de la Nouvelle-Yorck : ce ſont des bourgots ou colimaçons, dont les uns ſont blancs, & les autres violets tirant ſur le noir. Les blancs ſont de peu de valeur : les violets ſont les plus recherchés ; & plus ils tirent ſur le noir, plus ils ſont eſtimés. La porcelaine qui ſert pour les affaires d'Etat eſt travaillée en petits cylindres de la longueur d'un quart de pouce, & gros à proportion. On les diſtribue de deux manieres, en branches & en colliers. Les branches ſont composées de cylindres enfilés ſans ordre & à la ſuite les uns des autres, comme les grains d'un chapelet. Les colliers ſont de larges ceintures où les cylindres blancs & pourpres ſont diſpoſés par rangs & aſſujettis par de petites bandelettes de cuir, dont on fait un tiſſu aſſez propre : leur longueur, largeur & couleur ſe proportionnent à l'importance de l'affaire qu'on veut traiter. Les colliers ordinaires ſont de onze rangs & de cent quatre-vingt grains chacun.



Ces colliers & branches de porcelaine ſont l'agent univerſel chez les Sauvages ; ils leur ſervent de mémoire, de bijoux, de parure, d'annales & de regiſtres. C'eſt le lien des Nations & des particuliers ; c'eſt un gage inviolable & ſacré, qui donne la ſanction aux paroles, aux promeſſes & aux traités. Comme ils n'ont point l'uſage de l'écriture, ils ſe font une mémoire locale au moyen de ces colliers dont chacun ſignifie une affaire particuliere ou une circonſtance d'affaires. Les Chefs des villages en ſont les dépoſitaires & les font connoître aux jeunes gens qui apprennent ainſi l'hiſtoire & les engagemens de leur Nation.

Outre le nom de *gaionné* qui eſt le plus uſité pour ſignifier ces colliers, les Sauvages leur donnent encore le nom de *gartona* qui veut dire une affaire, celui de *gaouenda*, voix ou parole, & celui de *gaianderenſera* qui répond à celui de grandeur ou nobleſſe, parce que les grandes affaires traitées par les colliers, ſont de la compétence des Chefs, que ce ſont eux qui fourniſſent les colliers & branches, & que c'eſt entr'eux qu'on les repartit, lorſ-





qu'on fait des préſens au village, & qu'on répond aux paroles des Ambaſſadeurs.

Voici un exemple de l'uſage qu'on fait des colliers de porcelaine. M. le Marquis de Montcalm voulant réunir & lier les différentes Nations dont il avoit beſoin pour attaquer les Anglois, ſe pourvut d'un collier de ſix cens grains, & tint le grand Conſeil qui fut composé des Chefs & des Orateurs de ces Nations.

*Kiſenſeck*, fameux Chef Niſſiping, l'ouvrit : « Mes freres, dit-il aux Nations des pays d'en-haut, leſquelles venoient de remporter un léger avantage ; nous, Sauvages domiciliés, vous remercions d'être venus pour nous aider à défendre nos terres contre l'Anglois qui les veut uſurper. Notre cauſe eſt bonne, & le Maître de la vie la favoriſe. En pouvez-vous douter, après le beau coup que vous venez de faire ? Il vous couvre de gloire ; & le lac du ſaint Sacrement, teint du ſang de Caſlar, atteſtera éternellement cet exploit. Que dis-je ? Il nous couvre auſſi de gloire, nous vos freres, & nous en tirons vanité. Notre joie doit être en-



core plus grande que la tienne, ô mon pere, dit-il en s'adreſſant au Marquis de Montcalm, toi qui as paſſé le grand lac, non pour ta propre cauſe : car ce n'eſt pas ſa cauſe qu'il défend ; c'eſt le grand Roi qui lui a dit : *Pars, paſſe le grand lac & va défendre mes enfans.* Il va vous réunir, mes freres, & vous lier par le plus ſolemnel des nœuds. Acceptez-le avec joie, ce nœud ſacré & que rien ne puiſſe plus le rompre ».

La harangue fut rendue aux Nations par les différens Interpretes & reçue avec applaudiſſement.

Le Marquis de Moncalm leur fit dire enſuite : « Mes enfans, je ſuis ravi de vous voir tous réunis pour les bonnes affaires ; tant que durera votre union, l'Anglois ne pourra vous réſiſter. Je ne puis mieux vous parler que votre frere Kiſenſeck vient de le faire. Le grand Roi m'a ſans doute envoyé pour vous protéger & vous défendre ; mais il m'a recommandé ſur-tout de chercher à vous rendre heureux & invincibles, en établiſſant entre vous cette amitié, cette union, ce concours pour opérer les bonnes affaires, qui doivent ſe trouver entre des freres,

enfans du même pere, du grand *Ononthio*. Par ce *collier*, gage sacré de la parole, symbole de bonne intelligence & de force, par la liaison des différens grains qui le composent, je vous lie tous les uns avec les autres, de maniere qu'aucun de vous ne puisse se séparer avant la défaite de l'ennemi ».

Cette parole fut alors rapportée par les différens Interpretes, & le collier jetté au milieu de l'assemblée.

Il fut relevé sur le champ par les Orateurs des différentes Nations, lesquels les exhorterent à l'accepter. *Pennahouel*, en le présentant à celles des pays d'en-haut, leur dit : « Voilà maintenant un cercle tracé autour de vous par le grand *Ononthio ;* qu'aucun de vous n'en sorte : tant que nous resterons dans son enceinte, le Maître de la vie sera notre guide, nous inspirera ce que nous devons faire & favorisera toutes nos entreprises. Si quelqu'un en sort avant le tems, le Maître de la vie ne répond plus des malheurs qui pourront le frapper. Que son infortune lui soit personnelle & ne retombe pas sur des Nations qui se promettent ici une



union indissoluble & la plus grande obéissance à la volonté de leur pere ».

A mesure que les Orateurs avoient parlé en relevant le collier, ils le remettoient au milieu de l'assemblée. Le collier, suivant les coutumes de ces Nations, appartient à celle qui fournit le plus de guerriers, c'est-à-dire aux Iroquois qui sont presque toujours les plus nombreux & à qui leurs anciennes victoires sur presque toutes les Nations de l'Amérique septentrionale, ont donné un ton de supériorité qu'ils conservent soigneusement.

Les Sauvages du pays d'en-haut sont les plus superstitieux de tous. Il faut être extrêmement sur ses gardes pour ne rien faire de ce qu'ils regardent comme préjugés funestes : par exemple, si l'on touchoit aux armes d'un guerrier qui va en parti, il se croiroit menacé de périr, & ne prendroit aucune part à l'expédition.

Au haut d'une montagne plus élevée que la chaîne du Sud, est une espece de simulacre de pierres que les Sauvages ont en grande vénération : ils l'appellent *Rozzio*, & le regardent comme le maître du lac. Ils disent que





quatorze isles situées au-dessous, & qu'on nomme isles des quatre vents, sont ses enfans. Quand ils passent à portée de *Rozzio*, ils lui envoyent du tabac & des pierres à fusil pour en obtenir un tems favorable.

Toutes les fois qu'ils marchent en découverte, & qu'ils vont frapper, ils apportent au Général autant de bûchettes qu'il y a d'hommes dans le parti : c'est le contrôle du détachement : ainsi dans les premiers tems de la monarchie des Perses, lorsqu'on marchoit à la guerre, chaque guerrier déposoit une fleche dans un lieu public ; au retour chacun reprenoit la sienne, & le nombre de celles qui restoient, indiquoit la perte qu'on avoit faite.

La religion des Sauvages des pays d'en-haut est le Paganisme brut & encore dans son enfance. Chacun d'eux se fait un Dieu de l'objet qui le frappe, le soleil, la lune, les étoiles, un serpent, un orignal, enfin tous les êtres visibles, animés ou inanimés. Cependant ils ont une maniere de déterminer l'objet de leur culte ; ils jeûnent trois ou quatre jours : après cette préparation propre à faire rêver ; le premier être qui dans le



sommeil se présente à leur imagination échauffée, c'est la divinité à laquelle ils dévouent le reste de leurs jours ; c'est leur *Manitou* : ils l'invoquent à la pêche, à la chasse, à la guerre ; c'est à lui qu'ils sacrifient. Heureux quand l'objet de ce rêve important est d'un petit volume, une mouche, par exemple ; car alors, mon corps est une mouche, disent-ils, je suis invulnérable : quel homme assez adroit pour attraper un point ?

La croyance de deux esprits, l'un bon, l'autre mauvais, l'un habitant les cieux, l'autre les entrailles de la terre, établie maintenant parmi eux, ne l'est que depuis qu'ils commercent avec les Européens. Originairement ils ne reconnoissoient que leur *Manitou* : au reste ils disent que le maître de la vie, qui les a créés, étoit brun & sans barbe, tandis que celui qui a créé le François, étoit blanc & barbu.

Ils croyent beaucoup aux sorciers, aux jongleurs, à toutes ces divinations enfin qu'ils comprennent sous le nom général de Medecine. Ils n'admettent après la mort qu'un état pareil à celui de la vie, un peu plus heureux toute-

fois ; car ils pensent que leurs morts habitent des villages situés au couchant, où ils ont le vermillon & le tabac en abondance. Avant de les enterrer, ils les exposent trois ou quatre jours dans une cabane consacrée, les moustachent & leur servent à manger ce qu'ils ont de meilleur, usage que nous observons en France pour la Famille royale : ils les enterrent ensuite avec des vivres, des équipemens & leurs armes. Ils disent que sur le passage est une fraise d'un contour immense, dont les morts prennent un morceau pour leur servir de nourriture en chemin ; qu'au surplus ils font plus ou moins bonne chere dans le pays souterrein, suivant que leurs parens leur donnent plus ou moins de vivres tous les jours, & sur-tout les jours des repas des morts. La façon de leur en donner est de jetter dans le feu le premier morceau : ainsi les anciens faisoient des libations aux mânes, au commencement des repas.

Chez les Sauvages il n'y a qu'une subordination volontaire, chacun en particulier est libre de faire ce qu'il lui plaît. Les chefs de village & de guerre



peuvent avoir du crédit, mais ils n'ont point d'autorité ; encore leur crédit sur les jeunes gens est-il plus ou moins grand, suivant qu'ils donnent plus ou moins, & qu'ils ont plus d'attention à tenir *chaudiere ouverte*.

Un jour que je fis la traverse de Carillon à la Chûte dans un canot de Sauvages, tant que le trajet dura, un chef de guerre, debout dans le canot, le *chichicoi* à la main, raconta, pour ainsi dire en récitatif obligé, ses derniers rêves : le *Manitou* m'a apparu, chantoit-il, il m'a dit : de tous ces jeunes gens qui te suivent à la guerre, tu n'en perdras aucun ; ils réussiront, se couvriront de gloire, & tu les rameneras tous sur leurs nattes. Des cris d'applaudissemens l'interrompoient de tems en tems. Le pere de ce chef, vénérable vieillard, assis derriere lui, dit alors à haute voix : mon fils, avois-je tort de t'exhorter à jeûner ? Si semblable aux autres tu eusses passé le tems à manger, à sacrifier à ton ventre, tu ne te serois pas rendu le *Manitou* favorable ; & voilà qu'il t'a envoyé des rêves heureux, & qui font la joie de





tes guerriers. On voit par-là combien les Chefs sont occupés à se donner de la considération, & quelles choses sont capables de la leur procurer.

Je ne veux pas omettre un trait du fameux Kisenseck, Chef Nissiping : chargé d'aller informer le Marquis de Montcalm que l'avant-garde avoit pris poste ; j'étois embarrassé pour le trouver, attendu qu'il étoit en marche dans des montagnes fourrées de bois, où tout est chemin, parce qu'il n'y en a aucun de tracé : je rencontre Kisenseck, à qui je conte la peine que j'avois à trouver le Général dans des bois qui m'étoient inconnus. Je vais, me dit-il, chercher mon fils qui a été blessé, sans cela je te servirois volontiers de guide. Le Chirurgien qui l'a pansé, lui répondis-je, m'a assuré que la blessure étoit legere. Tu m'en réponds, dit Kisenseck : eh bien je vais te conduire, le service d'*Ononthio* l'exige, je verrai ensuite mon fils.

Le langage des Iroquois est plein de mouvement, de figures & d'images ; cela n'est pas surprenant : tel est le stile de tous les peuples que les loix, la réflexion, les sciences & les arts



n'ont pas encore domptés : mais ce qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, c'est que leurs raisonnemens sont souvent aussi justes, aussi sensés que leur élocution est forte & sublime.

Des Missionnaires voulurent engager les Abenakis de Saint François & de Bekancourt, sous prétexte de les éloigner du commerce des François & de les dégoûter des liqueurs fortes, à transporter leurs habitations sur les bords de la Belle Riviere ; mais les Abenakis ne voulurent jamais consentir à cette transmigration. Les Missionnaires, pour les y forcer, leur refuserent les Sacremens & même l'entrée de l'Eglise. « A la bonne heure, disoit » un de ces Indiens au principal Mis» sionnaire, tu es le pere de la priere : » les prieres, les Sacremens & l'Eglise » t'appartiennent, mais c'est nous qui » avons bâti ta maison ; elle est à » nous, & nous allons t'en fermer la » porte. » Jérôme, Chef de village, présenta à ce sujet un Mémoire à M. de Vaudreuil conçu en ces termes : « Moi, Jerôme, Chef de village des » Abenakis, représente à toi, mon » pere, que les robes noires veulent

» nous faire quitter notre natte & » transporter ailleurs le feu de notre » conseil ; cette terre que nous habi- » tons est à nous : ce qu'elle produit » est le fruit de nos peines ; fais-la » fouiller, tu trouveras dans ses en- » trailles les ossemens de nos peres : il » faut donc que les ossemens de nos » peres se levent de son sein pour nous » suivre dans une terre étrangere ».





## ARTICLE II.

*IL Trionfo di Clelia*, &c.

« LE Triomphe de Clelie, Drame » lyrique, représenté à l'occasion de » l'heureux accouchement de S. A. R. » l'Archiduchesse Isabelle, à Vien- » ne, 1762 ».

PORSENNA, Roi des Toscans, ayant résolu de rétablir sur le trône de Rome le dernier fils de Tarquin le Superbe, assiégea cette ville, à la tête d'une armée très-nombreuse. Les Romains réduits aux dernieres extrémités, demanderent quelques jours de treve. Porsenna voulut bien les leur accorder, en faveur du courage & de la fermeté dont Mutius Scævola venoit de lui donner l'exemple le plus extraordinaire ; mais il exigea des ôtages : les Romains lui en envoyerent, & l'illustre Clelie fut du nombre. Le caractere artificieux & violent de Tarquin d'une part, de l'autre la franchise & la magnanimité des Romains, firent



bientôt l'impression la plus vive sur l'ame juste & grande de Porsenna. Enfin ayant appris que Clelie avoit traversé le Tibre à la nage ( action qui, au rapport de Tite-Live, parut à ce Monarque plus héroïque que celles de Mutius & d'Horace ), loin d'opprimer les Romains, il fit sa paix avec eux, devint leur ami & les laissa généreusement dans la tranquille possession de cette liberté qui leur étoit si chere.

Voilà le sujet du Drame, en voici l'extrait ; nos réflexions viendront ensuite.

### ACTE PREMIER.

#### SCENE I.

*Le théâtre représente des appartemens destinés à Clelie, dans un palais situé entre les rives du Tibre & le pied du Janicule, & occupé par Porsenna, à l'occasion du siege de Rome.*

« Clelie assise, appuyée tristement sur une table, apperçoit Tarquin & se trouble en le voyant ».

( CLEL. ) O Ciel ! Tarquin dans ces lieux ! Et d'où te vient cette audace ?



( TARQ. ) Un instant.

( CLEL. ) Tout instant est un outrage....Pars.

( TARQ. ) Clelie, écoutez-moi.

( CLEL. ) Clelie est ici le gage d'un traité, & non pas une esclave : si ma gloire ne te touche pas, respecte au moins le droit des gens.

( TARQ. ) En quoi l'ai-je offensé ?

( CLEL. ) Le nom des Tarquins nous est tellement en horreur, que leur seule présence est un outrage...Eloigne-toi.

( TARQ. ) Ah ! Clelie, connoissez mieux mes sentimens. Tarquin vient vous offrir son cœur & sa main.

( CLEL. ) Ignores-tu que je suis l'épouse d'Horace ?

( TARQ. ) Clelie, un trône leve bien des obstacles.

( CLEL. ) Quel trône ?

( TARQ. ) Le mien.

( CLEL. ) Le tien !

( TARQ. ) Oui, celui de mon pere, celui de Rome qui dans peu va retomber sous mes loix.

( CLEL. ) Rome soumise à un Tarquin ? Ah ! tu verras plutôt le Tibre remonter à sa source ; & si par la

cruauté des destinées, Rome retombe dans ses premiers fers, apprends que Clelie mourra libre & ton ennemie.

( TARQ. ) Adorable Clelie ! si vous voyiez mon cœur !

( CLEL. ) Eh ! de quel front me présentes-tu ton cœur ? Ne l'as-tu pas promis à Larisse ?

( TARQ. ) C'est pour flatter le pere que je feins d'aimer la fille ; mais que peuvent les raisons d'Etat sur les sentimens ? J'adore Clelie, & je déteste Larisse....

( CLEL. ) La voici qui vient ; acheve de t'expliquer avec elle.

( TARQ. ) O Ciel !

SCENE II.

« Tarquin n'est pas long-tems à revenir de sa surprise ; il prévient même Larisse, & en présence de Clelie il lui prodigue les expressions les plus tendres & les plus passionnées. Larisse l'interrompt & lui impose silence. La réponse de Tarquin est dûe au sentiment qu'a eu le Poëte de ce qu'il devoit au Musicien ; elle est on ne peut pas plus lyrique. Il part ».



SCENE III.

« Clelie révele à Larisse la perfidie & la témérité de Tarquin : elle ne conçoit pas comment Porsenna protege ce Prince & lui destine sa fille. Porsenna est pere & Roi, répond Larisse : comme Roi, il défend dans Tarquin la cause des Monarques ; comme pere, il cherche à assurer un trône à sa fille ».

( CLEL. ) Eh de quel prix peut être le trône quand on le partage avec un Tarquin ?

( LAR. ) Son caractere artificieux & perfide n'est pas connu de mon pere. Personne ne sait mieux que lui nonseulement dissimuler ses vices, mais encore leur donner la couleur des vertus. Ah ! Clelie, que vous êtes heureuse ! vous avez trouvé dans Horace un cœur digne de vous.

( CLEL. ) Il est vrai : cependant Rome est en danger, mon époux n'obtient rien : enfermée dans un camp étranger, je me trouve exposée aux insultes de Tarquin, & les Dieux sçavent jusqu'à quel excès il peut se porter.....



Informons Horace de ma situation ; il y va de ma gloire, il y va de la sienne. Adieu.

( LAR. ) Arrêtez, vous cherchez Horace, Horace va venir, ouvrez-lui votre cœur, confiez-lui vos craintes : ah ! que ne puis-je aussi répandre les secrets du mien dans le sein de celui...

( CLEL. ) Larisse, vous aimez !

( LAR. ) Mes levres ont trahi mon cœur : j'aime, & la loi tyrannique du devoir me condamne à me taire : ô qu'il est cruel pour une ame sensible de cacher une belle ardeur ! mais à quoi servent ces efforts ? L'amour enséveli, captif au fond du cœur, brise ses liens, & vole sur le visage avec tous les secrets de la pensée.

« Cette derniere image est très-ingénieuse, très-heureuse, très-belle ; mais où trouver dans la Musique des ressources pour la rendre ? Nous sommes bien persuadés que *le Hasse*, loin de s'arrêter aux mots, comme le feroit la populace des compositeurs, s'est uniquement attaché à caractériser la situation de Larisse ».



SCENE IV.

« Clelie demeure seule & se livre aux plus tristes réflexions : l'audace de Tarquin, son caractere violent & superbe, tout l'épouvante. Horace survient, Clelie le conjure de l'arracher à ces lieux & de partir avec elle. Horace en demande la raison ».

( CLEL. ) Tarquin m'aime, le téméraire n'a pas craint de m'en faire luimême l'aveu.

( HOR. ) Eh bien, qu'il t'aime, & qu'il en soit puni par tes mépris.

( CLEL. ) Près de Tarquin il n'est point de sûreté pour moi, fuyons.

( HOR. ) Je ne le peux ni ne le dois, Clelie est ici le gage de la foi publique, j'y suis l'unique espoir de ma patrie, ces sentimens doivent triompher de tout.

( CLEL. ) Ingrat ! je te montre un rival, tu me vois exposée à ses artifices, tu peux me perdre pour toujours, & ton cœur demeure tranquille ; non, il n'est pas vrai que tu m'aimes.

( HOR. ) Clelie, écoutez : les Dieux me sont témoins que je vous aime, &

que je ne peux aimer d'autre femme que vous : mais je vous l'avouerai, Rome l'emporte ſur Clelie ; la patrie : voilà notre premier devoir, ſi Horace pouvoit l'oublier un ſeul inſtant, ſi pour plaire à Clelie il privoit Rome de ſon unique appui, Horace deviendroit indigne de Clelie elle-même.

(CLEL.) O Citoyen généreux & magnanime, tes diſcours font paſſer dans mon ame la tendreſſe & le courage, pardonne ſi j'ai douté un moment de ton amour ; Clelie imitera ton exemple.....

SCENE V.

« Mannius arrive, & apprend à Horace que le Roi veut lui parler. Horace obéit ; mais avant de partir, il s'adreſſe à Clelie : Adieu, lui dit-il, ſi la crainte s'empare de ton ame, penſe à Rome, penſe à moi : ton amour pour la patrie, ma tendreſſe pour toi, quels objets ! en eſt-il de plus propres à ſoutenir ta conſtance » ?

SCENE V.

« Mannius ſuit Horace : Clelie le re-



tient, & veut ſavoir de lui s'il reſte quelque eſpérance aux Romains ».

(MANN.) Porſenna eſt grand, il eſt juſte, mais Tarquin a ſa confiance.

(CLEL.) Et nul de vous n'entreprendra de détromper ce Monarque ?

(MANN.) C'eſt mon unique ſoin, je cherche par-tout des preuves de la perfidie de Tarquin, je parviendrai à en trouver, l'ame du confident de ſes ſecrets eſt déja dans mes mains ; mais je crains que Lariſſe ne le juſtifie aux yeux de Porſenna.

(CLEL.) Vaine terreur, Lariſſe le déteſte.

(MANN.) Eſt-il poſſible ? Quoi ! je pourrois eſpérer de toucher, d'attendrir le cœur indifférent de Lariſſe ?

(CLEL.) Tarquin n'eſt point votre rival, & le cœur de Lariſſe n'eſt pas indifférent, allez, ſuivez Horace.

(MANN.) J'y cours.

(CLEL.) Je vous confie les intérêts de Rome.

(MANN.) Et moi, ceux de mon cœur.

SCENE VII.

(CLEL. *ſeule.*) Graces immortelles



vous ſoient rendues, Dieux protecteurs de ma patrie, c'eſt à vous que je dois la paix qui tout-à-coup renaît au fond de mon cœur ; le courage de mon époux, le génie de Rome ont paſſé dans mon ſein ; j'enviſage tous les périls & je les brave tous ; ni la perfidie, ni la fureur, ni l'artifice ni la force, n'ont rien qui m'épouvante : la tempête bouleverſe les flots, les nuages voilent les cieux ; mais mon ame eſt tranquille & pleine d'eſpérance ; la ſécurité profonde dont je jouis à l'aſpect des dangers qui me menacent, eſt le préſage certain de mon bonheur.

SCENE VIII.

*Le théâtre repreſente l'appartement du Roi, d'où l'on découvre toute l'Armée Toſcane.*

PORSENNA, MANNIUS & *enſuite* HORACE.

(MANN.) Horace attend vos ordres.

(PORS.) Qu'il vienne, & que perſonne n'entre : ô ſi je pouvois triompher de la fierté de Rome, ſans ſouiller ma gloire par l'effuſion du ſang, que ma victoire ſeroit belle !



(HOR.) Porſenna a-t-il décidé ? Sommes-nous en paix avec lui, ou faut-il que nous reprenions les armes ?

(PORS.) Qu'aimes-tu mieux ? Décide toi-même.

(HOR.) Si le deſtin de Rome dépend de mes vœux, Rome eſt libre.

(PORS.) Prends un ſiege, Horace, nos vœux ne ſont point oppoſés ; tu aimes Rome & je l'admire ; ſon bonheur fait ton plus grand deſir, je le deſire moi-même. Travaillons de concert à l'établir pour jamais ; commençons par bannir de nos propos la fierté, le mépris & la haine ; qu'ici l'ami parle à ſon ami.

(HOR.) Les Romains ne connoiſſent d'autre bonheur que la liberté.

(PORS.) La liberté que les Romains idolâtrent n'eſt point le bonheur ; elle n'en eſt que l'ombre. Toutes les chaînes ne ſont pas les mêmes ; mais quiconque voit le jour porte des chaînes. Les premiers cris de l'enfance implorent l'aide & le ſecours d'autrui ; c'eſt la foibleſſe commune qui nous force à nous unir : nous ſommes tous aſſujettis les uns aux autres ; moi-même, tout Roi, tout Monarque que je ſuis, je

ſens mes fers ſur le trône : l'humanité entiere eſt ſoumiſe à cette loi; les Romains prétendent-ils en être ſeuls exemptés?

(HOR.) Les Romains veulent être ſoumis à la raiſon de tous, & non pas aux paſſions d'un ſeul.

(PORS.) Mais les Romains, pour être réunis, ſeront-ils exemps de paſſions? & un homme, parce qu'il regne ſeul, eſt-il privé de la raiſon? Horace, ſors d'erreur: il n'eſt rien de parfait ſur la terre. Il eſt néceſſaire d'être unis; & plus le nœud qui nous lie les uns aux autres eſt ſimple, moins il eſt imparfait.

(HOR.) Que faut-il conclure de tes maximes? Que Rome eſclave en ſera plus heureuſe? Sors d'erreur toi-même. Dans les viciſſitudes humaines, l'expérience eſt plus ſûre que ne peut l'être toute ta Philoſophie. Tu ne ſais pas ſi le joug des Tarquins eſt ſupportable, & nous le ſavons. Ce joug eſt briſé, nous ne le ſouffrirons plus: nous l'avons juré, & nous avons pris tous les Dieux vengeurs à témoin de nos ſermens. La mort eſt le prix de tout Romain qui ne rougiroit pas d'ap-



peller la ſervitude. Tu ſais quel ſang a coulé ſous la hache de Brutus; il n'eſt point de Romain qui ne ſoit prêt à frapper des mêmes coups les têtes les plus cheres qui ſe rendroient coupables du même crime.

(PORS.) Si pour vous convaincre il n'eſt d'autre raiſon que les armes, je me verrai forcé de vous rendre heureux malgré vous.

(HOR.) Malgré nous! Porſenna, l'entrepriſe eſt difficile: tout eſt libre & guerrier dans nos murs; tout ce qui y reſpire défendra juſqu'au dernier ſoupir le bien dont tu veux nous priver. Il n'eſt point de puiſſance capable de ſubjuguer un Peuple armé d'audace, de fer & de raiſon. Si les deſtins ont réſolu la chûte de Rome, Rome tombera; mais les ſeuls trophées dont tu pourras te couronner & t'enorgueillir, ſeront ſes cendres, ſes pierres & ſon nom. Adieu.

(PORS.) Où vas-tu?

(HOR.) A Rome.

(PORS.) Arrête.

(HOR.) Tes ſentimens me ſont aſſez connus.

(PORS.) Non, tu ne les connois





pas; apprends que Porſenna adore la vertu, même dans ſes ennemis.

(HOR.) Et cependant Porſenna l'opprime.

(PORS.) Ton courage te tranſporte. Donne un moment de repos à ton ame; réfléchis à loiſir & viens me répondre.

« Cette ſcene ſuffit pour juger s'il reſte encore du reſſort à l'ame de M. l'Abbé Métaſtaſe. Pourquoi ceux de nos Auteurs dramatiques qui s'empreſſent tant aujourd'hui d'imiter ce célebre Poëte, n'aiment-ils pas mieux tranſporter ſur notre théâtre des morceaux de cette nobleſſe & de cette vigueur, que ces incidens & ces tableaux, que le ſeul beſoin de complaire au Compoſiteur, au Chanteur, au Décorateur, à l'Entrepreneur, arrache aux Poëtes lyriques de l'Italie? »

« Dans la ſcene IX. Tarquin aborde Horace & cherche à endormir ſa prudence ».

(TARQ.) Les Dieux t'ont donné toutes les vertus, tu n'aimes que ta patrie & la gloire; tu connois les Tarquins, d'autres paſſions tyranniſent



mon cœur; j'adore Clelie. Si Clelie eſt à moi, Rome eſt libre; tu peux contenter à la fois mon amour & ta gloire.... Tu te troubles; j'entends, les héros ſont des hommes. Adieu, je te laiſſe à tes réflexions. Souviens-toi que la deſtinée de Rome eſt dans tes mains. [*Tarquin part, bien réſolu de mettre à profit les momens qu'Horace employera à délibérer.*]

SCENE X.

(HOR. *ſeul*) O ma patrie! quel ſacrifice exiges-tu de moi?... Tu ſeras ſatisfaite, j'immolerai mon cœur à ta félicité. Mais quoi! ne reſte-t-il plus de vigueur aux Romains? Combattons; que la juſtice & la valeur triomphent à la clarté des cieux.... Le ſort n'a pas toujours ſervi la valeur & la juſtice, & dois-je expoſer le deſtin de ma patrie au caprice du ſort?..Cependant que dira Clelie? Je peux vaincre ma douleur; mais la douleur de Clelie m'accable & me confond Eloignons-nous.

(CLEL. *ſurvient*) O mon époux?

(HOR.) Dieux tout-puiſſans!

(CLEL.) As-tu vu Porſenna?

( Hor. ) Je l'ai vu.

( Clel. ) Qu'as-tu obtenu de lui ?

( Hor. ) Rien.

( Clel. ) Il n'eſt donc plus d'eſpérance pour Rome ?

( Hor. ) Il lui en reſte encore.

( Clel. ) Et quelle ?

( Hor. ) O ciel ! ... Clelie.... laiſſe moi reſpirer....tu le ſauras. [ *Il part.* ]

### Scene XI.

« Clelie s'abandonne à toutes les inquiétudes que le trouble de ſon époux a dû lui faire naître ».

## ACTE II.

*La ſcene repréſente une gallerie qui correſpond à différens appartemens.*

« Tarquin qui, pendant que d'un côté les Romains ſe repoſent ſur la foi d'une treve, & que de l'autre Horace flotte entre les ſentimens qu'il doit à ſon épouſe & à ſa patrie, a ordonné qu'on s'emparât du pont & qu'on ſurprît les Romains, ignore ſi ſes ordres ont été exécutés ; il s'agit de poſſéder ou de perdre pour jamais Rome & Clelie. Cependant perſonne ne vient, ſes alarmes redou-



blent ; enfin il apprend que tout eſt prêt, & il vole. Horace paroît, il regarde triſtement autour de lui, ſon courage ſemble l'avoir abandonné ». Dieux de Rome, s'écrie-t-il ! pardonnez, ſi je laiſſe paroître la douleur qui me déchire. Amour de ma patrie, tu triompheras ; mais ne t'offenſe pas de mes ſoupirs : le ſacrifice que tu m'impoſes eſt cruel, même pour les héros. « Horace eſt enfin réſolu d'apprendre à Clelie à quel prix Rome peut être libre & tranquille. Clelie arrive : ſon maintien, ſes regards, tout annonce le trouble & l'agitation de ſon ame. Horace ne doute plus qu'elle ne ſoit inſtruite de tout ; mais d'autres malheurs ont fait naître ſon déſeſpoir. Elle vient d'apprendre que Rome va tomber au pouvoir des ennemis ; les traîtres ont violé la foi qu'ils avoient jurée, ils attaquent Rome. Horace s'apperçoit trop tard de l'artifice de Tarquin ; il veut aller trouver Porſenna ».

( Clel. ) Et qui défendra la patrie ?

( Hor. ) Eh bien, cours auprès du Roi ; je vole à Rome.





( Clel. ) Le fleuve t'en ſépare, & les Toſcans ſont maîtres du pont.

( Hor. ) Ce fer ſaura m'ouvrir un paſſage.

( Clel. ) Tu périras ſans ſauver ta patrie.

( Hor. ) Eh bien, je me jetterai dans le fleuve ; le Génie de Rome me tranſportera ſur l'autre rive.

( Clel. ) Et que deviendra Clelie ?

( Hor. ) Clelie reſtera fidelle à ſes engagemens.

( Clel. ) Quoi ! au milieu de ces traîtres ?...

( Hor. ) Leur perfidie ne juſtifieroit pas la tienne. Les Dieux ne devront des ſuccès aux Romains, que tant que les Romains donneront à l'univers l'exemple des vertus. Adieu.

( Clel. ) Horace !

( Hor. ) Ah ! permets que mon devoir....

( Clel. ) Oui, je te cede volontiers à la patrie, conſacre-lui ton cœur & ton bras ; mais ſouviens-toi d'Horace, ſouviens-toi de Clelie. Ce n'eſt plus l'ennemi, c'eſt toi qui me fais trembler : je ſais trop bien juſqu'où



peut te porter ta généreuſe ardeur. Horace, tes dangers ſont les miens, ma vie dépend de la tienne.

( Hor. ) Ah, Clelie ! .... ( Dieux tout-puiſſans, ſoutenez mon courage ! O mon épouſe ! ô Rome !...Adieu.

« Tout ce dialogue eſt plein de chaleur & d'action. Si nos Auteurs dramatiques avoient à peindre la même ſituation, par combien de mots & de rimes ſeroit-elle ralentie ? Le miel n'eſt pas plus doux que les derniers vers de cette ſcene. Eh, que ſeroit-ce, s'ils frappoient nos oreilles, revêtus des charmes de la Muſique du *Haſſe* » ?

« Dans la ſcene IV. Porſenna eſt ſurpris de la triſteſſe de Lariſſe, de ſon zele pour Rome & de ſon éloignement pour Tarquin : cependant il ne veut pas gêner ſon cœur ; il veut qu'elle oublie qu'il eſt ſon pere & ſon Roi, pour ne voir en lui qu'un ami. Il ſoupçonne que Mannius ... Au nom de Mannius, Lariſſe laiſſe voir un embarras, un trouble & des tranſports qui ne permettent pas à Porſenna de douter que ſa fille n'aime ce Prince ».

SCENE V.

*Dans ce moment même Clelie arrive :* Où suis-je, *s'écrie-t-elle ?* Est-ce au milieu des Toscans, ou parmi les Scythes ? Le droit des gens est-il ici respecté ? Quel cas y fait-on de la gloire, de la foi, de l'humanité ?

« Elle se plaint à Porsenna qu'au mépris d'un traité saint & solemnel, dont elle est elle-même le gage, les Toscans ont attaqué Rome. Porsenna qui ignore & qui ne soupçonne même pas la perfidie de Tarquin, s'efforce en vain de calmer Clelie ; sa fureur ne fait que s'accroître ». C'en est assez, lui dit Porsenna, je pardonne tes alarmes & tes reproches à la crédulité de ton sexe, aux feux de ta jeunesse & à ton amour pour la patrie, amour respectable même dans ses excès. Apprends que la gloire m'est chere ainsi qu'aux Romains. Ce n'est pas sur les seuls bords du Tibre qu'on voit briller un noble orgueil ; ce n'est pas au Capitole seul que le Ciel a fait présent de grandes ames : le Soleil éclaire & féconde d'autres plages ; il est ailleurs



des cœurs que les rayons de la vertu pénetrent & enflamment.

« Condamné à terminer presque toutes les scenes par une ariette, M. l'Abbé Métastase possede éminemment l'art de les varier & d'y mettre la seule sorte de vraisemblance dont elles sont susceptibles. Celle de Porsenna, dont nous n'avons rendu tout au plus que le trait, exprime la gravité, la grandeur & la noblesse, par le son même des mots dont le Poëte l'a tissue. Nous la rapporterons en faveur de ceux de nos Lecteurs qui savent ce que c'est que la partie pittoresque des langues ».

*Sol del Tebro in su la sponda,*
*Non germoglia un bell'orgoglio.*
*D'alme grandi al Campidoglio,*
*Sol cortese il Ciel non fù.*
*Altre piagge il Sol feconda :*
*V'è chi altrove il giusto onora :*
*Scalda i petti altrove ancora*
*Qualche raggio di virtù.*

SCENE VI.

« Larisse reproche à Clelie d'avoir accusé trop légerement Porsenna de la





plus noire des trahisons, & l'invite à cesser de se tourmenter elle-même ».

SCENE VII.

« Mannius vient, qui confirme l'audace & la perfidie de Tarquin ; il a tout vu lui-même ».

(LAR.) O ciel !
(CLEL.) Et les Toscans ?...
(MANN.) Ils ont déja livré l'assaut.
(CLEL.) Et les Romains ?
(MANN.) Ils prennent la fuite.
(CLEL.) O Rome ! ô mon époux ! ô jour à jamais déplorable !
(MANN.) Où courez-vous ?
(CLEL.) Je vais m'ensevelir sous les ruines de ma patrie.

« Dans la scene qui suit, Mannius se plaint à Larisse de l'indifférence dont elle l'accable ; Larisse qui ne peut pas encore disposer d'elle-même, dissimule ses vrais sentimens, & Mannius sort, désespéré de n'avoir pas pu arracher à la Princesse un aveu qui seul l'eût rendu heureux.



*Ici la scene change ; le théâtre représente le pont* Sublicius ; *une des têtes du pont est cachée à la gauche par un grand nombre d'édifices ; on voit l'autre sur la rive opposée du fleuve. Rome paroît dans le lointain.*

*A l'ouverture de la scene, le petit nombre des Romains qui gardoient le pont, surpris par les Toscans qui s'avancent lentement & en ordre, abandonnent leur poste & fuyent du côté de la ville. Horace vient, s'avance sur le pont & s'écrie :*

Non, traîtres, le destin de Rome n'est pas encore décidé. Horace seul saura punir votre perfidie & s'en venger sur l'Etrurie entiere.

*Il attaque les ennemis au milieu du pont, il les renverse ; on en voit quelques-uns tomber ensanglantés dans le fleuve. Tout cede à la valeur d'Horace, le pont reste libre : alors Horace faisant quelques pas en arriere, s'adresse à ses compagnons :*

Avancez, il est tems : les Dieux combattent pour nous. L'ennemi n'a

que ce seul passage, hâtez-vous de le lui couper. Renversez, détruisez le pont, employez le fer & le feu, pendant que j'arrêterai les efforts des Toscans.

SCENE XI.

*Tandis que les Romains se préparent à exécuter les ordres d'Horace, Tarquin arrête les Toscans fugitifs :*

Lâches! où courez-vous? Voyez donc par qui vous êtes mis en fuite, & rougissez de vos terreurs. Ah! puisse votre infamie ne parvenir jamais à la postérité! Puissent les siecles futurs ignorer que le bras d'un seul homme repoussa une armée entiere, qu'un seul Romain triompha de toute l'Etrurie.

*Les Toscans précédés par Tarquin, renouvellent l'assaut. Cependant les flammes s'étant déja emparées de la partie opposée du pont, quelques-uns des Romains pressent Horace de se mettre en sûreté.*

(HOR.) Non, mes amis, je n'abandonnerai pas mon poste; il faut, jusqu'à ce que ce passage soit coupé, que j'arrête l'effort des Toscans. Oubliez



mes dangers, songez à Rome, & non à moi. Hâtez-vous, voici l'ennemi.

*Horace va au-devant des Toscans. Cependant la partie du pont qui porte sur la rive romaine, cédant à la violènce des flammes & aux coups des travailleurs, crie, chancelle & tombe. Les Toscans épouvantés fuyent avec précipitation, & l'on voit l'intrépide Horace rester seul sur la partie entiere du pont.*

SCENE XII.

(CLEL. *arrive.*) Quel bruit affreux! Mais, ô ciel! qu'apperçois-je? Horace. O mon époux! Par quel étrange événement?

(HOR.) Rends grace aux Dieux, Rome est sauvée.

(CLEL.) Et toi?... Mais d'où vient que tes regards s'attachent sur le fleuve?

(HOR.) Fleuve sacré!...

(CLEL.) Horace! que fais-tu?

(HOR.) Reçois dans ton sein paternel le guerrier par qui ton cours est encore libre, & sois-lui propice. [*Il se précipite dans le Tibre.*

(CLEL.) Malheureuse que je suis!



SCENE XIII.

« Pendant que Clelie immobile sur les bords du fleuve, suit des yeux son cher Horace, Tarquin entre sur la scene. Furieux de voir toutes ses espérances échouées, il se propose de faire retomber sur les Romains la violation de la treve : la fuite d'Horace lui servira de preuve. Clelie qui a vu son époux arriver heureusement au rivage, respire & fait un mouvement. Elle apperçoit Tarquin, elle veut fuir. Tarquin la poursuit ».

(TARQ.) Adorable Clelie, pourquoi m'accablez-vous de votre haine?

(CLEL.) Je ne te hais point, je te méprise; tes ennemis sont au fond de ton cœur. Le traître est assez puni, quand il ne retire de la trahison d'autre fruit que la honte. [*Elle part.*]

« Dans la scene qui suit Tarquin resté seul, s'occupe moins de ses revers que de sa passion; il craint que la trêve étant rompue, Porsenna ne renvoye Clelie aux Romains. Pour éviter le coup, il se propose de l'enlever;



mais faisant attention que cette entreprise demande des préparatifs, & que dans ce tems-là Porsenna peut rendre Clelie, il prend le parti d'écrire à son confident, pour le charger de ce soin, pendant qu'il volera chez Porsenna ». Peut-être, dit-il, compté-je trop sur la faveur du sort; mais c'est à celui qui craint la mer, de dormir sur le rivage.

ACTE III.

*Le théâtre représente des jardins qui correspondent à l'intérieur de l'appartement de Clelie; ces jardins sont environnés de balustres & de portes qui ferment l'unique issue d'où l'on descend sur une rive solitaire du Tibre, duquel on voit une grande partie.*

SCENE I.

« Clelie est dévorée d'inquiétudes; elle sait que Tarquin a eu l'adresse de persuader à Porsenna que les Romains étoient les premiers transgresseurs du traité. Larisse lui a promis de détromper son pere, & Larisse n'arrive pas. Tout ce qui l'environne lui annonce

de nouveaux malheurs; elle cede à sa tristesse, quand tout-à-coup elle apperçoit le confident de Mannius, qui s'avance vers elle avec un billet à la main. Ce billet est précisément celui de Tarquin; Mannius l'a intercepté & s'est empressé de l'envoyer à Clelie. Elle le prend, l'ouvre, le lit & y trouve ces mots:

« J'ai voulu surprendre Rome, le » Ciel n'a pas secondé mon dessein, » je veux du moins m'assurer de Cle- » lie. Tu rassembleras des guerriers & » des chevaux, tu m'attendras caché » derriere le mont Janicule. Avant le » coucher du Soleil; je viendrai te » trouver, maître & possesseur de Cle- » lie. Là tu sauras de moi dans quels » lieux tu dois la conduire. Adieu. » TARQUIN ».

« Clelie passe de l'abattement à la plus grande joie. Elle a la preuve la plus éclatante de la perfidie de Tarquin; le traître s'accuse lui-même, Porsenna connoîtra l'homme qu'il protege & ceux dont il est l'ennemi; la fidélité romaine va éclater aux yeux de l'univers. Clelie ne peut contenir ses



transports, il lui tarde de se rendre auprès du Roi & de voir Tarquin confondu, lorsqu'elle apperçoit au loin Tarquin lui-même qui s'avance à la tête d'un gros de gens armés. Elle veut fuir, mais comment? A droite son palais n'a point d'issue, Tarquin est à gauche, derriere coule le Tibre. Désespérée, elle essaye d'ouvrir une des portes, elle y parvient; elle découvre enfin un passage libre jusqu'aux bords du fleuve, elle prend le parti de le traverser ou de périr, quand tout-à-coup un coursier se présente à elle ». Dieux protecteurs, s'écrie-t-elle! j'accepte l'augure & le secours. Je ne balance plus, le Ciel me favorise.

SCENE II.

« Cependant Tarquin désolé de ne point trouver Clelie, l'appelle à grands cris. Larisse arrive ».

(LAR.) Quoi! Tarquin dans ces lieux! Ah! le Ciel m'a conduite ici pour secourir mon amie. Le scélérat n'osera en ma présence....Mais qu'apperçois-je? N'est-ce pas Clelie qui presse le dos de ce coursier qui nage & fend les flots? O Ciel! c'est elle-même.



Imprudente, quel est ton dessein? Comment la sauver? comment la secourir?

(TARQ. *qui dans le trouble où il est, n'a pas encore apperçu Larisse.*) Clelie, Clelie! Ah! je la cherche en vain. Les Dieux ne cesseront donc pas de me persécuter. Clelie?

(LAR.) Tu cherches Clelie, la voilà. Ne l'abandonnez pas, Dieux protecteurs de la vertu!

(TARQ.) En croirai-je mes yeux? Quel coup de foudre! O Ciel! que dois-je faire? Faut-il suivre Clelie? faut-il appaiser Larisse, ou bien prévenir Porsenna? Dans le trouble où je suis, mon audace m'abandonne, & je ne peux rien résoudre. [*Il sort.*]

SCENE III.

(LAR. *seule.*) Hélas! je l'ai perdue de vue; les flots l'ont sans doute engloutie. O le plus méchant des hommes! Mais je ne le vois pas; l'imposteur a fui ma présence: & voilà les ames que le sort protege & favorise. Ce billet que je desirois tant, qui a coûté tant de soins à Mannius, périt avec Clelie. Nous voilà privés du seul



moyen de convaincre ce traître. Saintes Divinités! jusques à quand permettrez-vous que le vice triomphe de la vertu? [*Elle part.*]

SCENE IV.

« Porsenna, persuadé que Rome a rompu le traité la premiere, ne conçoit pas comment avec autant de vertus, les Romains ont pu se rendre coupables d'une pareille perfidie. Tarquin lui allegue l'exemple récent de Mutius Scævola »

(PORS.) Il m'a trompé, j'en conviens; & cependant son courage, son audace, sa fermeté plus qu'humaine me forcent à le respecter.

(TARQ.) Mais comment excuser Horace? lui qui sur la foi d'une treve jurée, nous surprend & nous attaque.

(PORS.) Il s'est exposé à périr pour sa patrie, il a repoussé lui seul les efforts d'une armée entiere. Tarquin, quel prodige de courage & de valeur!

(TARQ.) Je le vois trop, Porsenna, les fausses vertus de Rome t'éblouis-

ſent & te font perdre de vue mes droits & tes promeſſes.

(Pors.) Tu te trompes, Tarquin; en rendant juſtice au mérite, je n'offenſe point l'amitié. Tu vois l'Etrurie entiere armée en ta faveur.

(Tarq.) Eh bien, pourquoi différer plus long-tems? Il n'eſt plus d'eſpoir que dans les armes.

### Scene V.

« Pendant que Porſenna donne ſes ordres pour l'aſſaut, Mannius arrive & lui annonce qu'un Ambaſſadeur de Rome demande à lui parler ».

(Pors.) Qu'on l'introduiſe : il faut l'entendre.

### Scene VI.

(Tarq. *ſeul.*) O Fortune cruelle! tu m'abandonnes; du moins ſi mon audace me reſtoit! Mais tout m'épouvante, tout m'accuſe, tout m'accable. D'où me vient cette foibleſſe? Mon cœur frémit & ſemble me dire que c'eſt ici que je dois périr.

### Scene VII.

« Quel eſt l'étonnement & l'effroi



de Tarquin, lorſqu'il apprend que l'Ambaſſadeur de Rome eſt Horace lui-même! Il voudroit que Porſenna l'éloignât; mais ce Monarque veut voir juſqu'où l'on peut porter la diſſimulation & l'audace ».

### Scene VIII.

(Hor.) Je viens, au nom des Romains, demander raiſon à Porſenna de la perfidie qu'ils viennent d'éprouver. S'il en eſt lui-même l'auteur, Rome lui déclare la guerre; ſi tout autre que lui a rompu le traité, Rome demande le coupable.

(Pors.) Je m'attendois à des excuſes, & non à des accuſations. Ingrats! n'eſpérez pas abuſer encore de ma clémence.

(Hor.) Que le coupable s'excuſe, & qu'il tremble que les Dieux vengeurs...

(Pors.) N'inſultez point les Dieux; vous les avez déja aſſez outragés.

(Hor.) Quand?

(Pors.) Lorſqu'au mépris de la foi que vous aviez jurée, vous êtes venus nous attaquer.

(Hor.) Vous attaquer! Qui?



(Tarq.) Vous.

(Hor.) Nous! Quoi, les trahis ſont transformés en traîtres!

(Tarq.) Vaine ſurpriſe! Pourquoi paſſer en ſecret ſur l'autre rive du Tibre? Ne t'ai-je pas vu armé ſur le pont? Parle.

(Hor.) Je devois m'oppoſer à vos injuſtes projets.

(Tarq.) Quels projets? Et de qui les avois-tu appris?

(Hor.) D'une ame ennemie de l'injuſtice & de la trahiſon. Il eſt dans les cieux des Divinités propices à mon zele.

(Tarq.) Le méchant trouve toujours quelque Divinité complice de ſes crimes.

(Hor.) Quoi! l'abominable Tarquin....

(Pors.) Eh bien, ſi nous ſommes coupables, montre-nous notre accuſateur.

(Hor.) Je ne le peux ſans devenir parjure.

(Pors.) Horace, le fait vous condamne.

(Hor.) Les armes nous abſoudront : rends-nous nos ôtages.





(Pors.) Vous avez perdu le droit de les demander.

(Tarq.) Seigneur, c'eſt ici un nouvel artifice. Clelie eſt à Rome.

(Pors.) Comment!

(Tarq.) Lariſſe & moi avons été témoins de ſa fuite.

(Hor.) O Ciel.

(Tarq.) Eh bien, faut-il d'autres preuves de leur intelligence?

(Pors.) C'en eſt trop; pars, retourne à Rome, & dis que je veux la guerre.

(Hor.) Tu l'auras : tremble. Tu ſais ce qu'ont fait les Romains lorſqu'ils n'avoient à défendre que leur liberté; juge de ce qu'ils feront aujourd'hui, qu'ils ont à venger leur honneur. Rome perfide! Dieux témoins du traité que nous avons juré, je vous dévoue le traître qui l'a tranſgreſſé. Viens, Porſenna, emmene avec toi l'Etrurie entiere & toute la terre : toute la terre apprendra des Romains ſi la raiſon & la juſtice ſont à la guerre des armes redoutables. [ *Il part.* ]

SCENE IX.

« Tarquin respire & presse Porsenna de se venger ».

( PORS. ) Je te l'avouerai, les Romains confondent ma raison : as-tu bien fait attention à l'air, au maintien & aux discours d'Horace ? Dans cette voix ferme & terrible, dans ce front découvert & altier, dans ce regard assuré, dans ce langage intrépide & sublime, comment ne pas reconnoître tous les caracteres de l'innocence & de la vérité ?

( TARQ. ) Horace est convaincu, il suffit ; il n'est plus tems de délibérer.

SCENE X.

*Clelie accompagnée de Romains, laquelle entendant que Tarquin la nomme, s'arrête quelques instans pour l'écouter, sans être vue ni de lui, ni de Porsenna. Avec elle, tous les personnages.*

(PORS.) Mes doutes subsistent encore.

( TARQ. ) Mais Clelie fugitive....

( CLEL. ) Tarquin ment, Clelie est présente.

( PORS. ) Clelie dans ces lieux! ....



( CLEL. ) Tarquin entreprit de m'enlever : le traître m'avoit enveloppée de toutes parts ; il ne me restoit d'autre ressource qu'un coursier, le fleuve & mon courage. Jalouse de mon honneur, je me jettai dans le Tibre pour échapper au plus grand des affronts. Aujourd'hui jalouse de ma foi, je retourne auprès de Porsenna.

( PORS. ) O prodiges !

( HOR. ) Tu ne connois pas encore tous ses crimes : c'est lui qui a rompu le traité saint & solemnel par lequel Rome & Porsenna s'étoient liés.

( TARQ. ) Ne le crois pas, Porsenna, il t'en impose.

( HOR. ) Crois donc Tarquin lui-même ; lis ce billet tracé de sa propre main.

( TARQ. ) O Ciel ! je suis trahi ; il ne me reste plus d'espoir. [ *Il fuit.* ]

( PORS. ) Quoi ! Tarquin a osé....

( LAR. ) Le perfide a disparu.

(MANN.) Sa fuite prouve son crime.

( PORS. ) Que ne m'a-t-il délivré plutôt de sa funeste présence !

( HOR. ) Et les Romains...

( PORS. ) Leurs vertus ont passé dans mon ame ; je suis Romain moi-même.





Clelie, pars, retourne à Rome : dis-lui que tu triomphes de Porsenna ; annonce-moi comme l'ami & le défenseur de sa liberté. Me préservent les Dieux de priver la postérité des exemples de vertu qu'elle doit se promettre d'un Peuple dont les premiers essais font tant d'honneur à l'humanité. Le Ciel protege Rome, il a choisi les Romains pour donner aux armes & à la raison des regles immortelles. Je respecte les desseins de la destinée, trop heureux d'être appellé à les seconder.

*Le Drame est terminé par un chœur des Romains, en l'honneur de Porsenna.*

Pour mettre nos lecteurs à portée de juger eux-mêmes ce drame, ainsi que les drames lyriques italiens en général, les observations suivantes nous ont paru nécessaires.

L'ancienne Musique dramatique n'étoit plus : le chant avoit dégénéré sur la scene en pure déclamation. Sulpitius entreprit le premier de rappeller les procédés qu'avoient constamment suivis les Grecs & les Latins ; il com-



posa une espece de tragédie qui fut chantée en 1480 sur un magnifique théâtre qu'avoit fait construire le Cardinal Riari.

Dans le seizieme siecle la Musique dramatique fit de nouveaux progrès. Nous n'oserions assurer qu'elle s'étendit d'abord à toutes les parties du Drame ; ce qui est de certain, c'est qu'en 1590 on représenta à Florence en présence du Grand-Duc, deux pastorales qui furent chantées d'un bout à l'autre.

Mais ces sortes de représentations étoient encore imparfaites, informes & ne pouvoient être regardées que comme des essais, lorsque Rinuccini composa sa *Daphné*. Cet ouvrage, mis en Musique par *Jacopo Peri* l'an 1597, fut représenté la même année avec un succès extraordinaire. Dès ce moment la Musique s'empara de toutes les sortes d'ouvrages dramatiques ; les tragédies, les comédies & les pastorales furent chantées. Vint enfin *Cicognini* qui perfectionna & fixa la forme du *mélodrame* (*a*) proprement dit.

(*a*) Du mot grec ΜΈΛΟΣ *modulation*,

Long-tems la Muſique ſubordonnée à la Poéſie, ne procéda qu'au gré des paroles, & ſembla méconnoître ſa plus forte énergie. Son élocution, uniquement gouvernée par l'oreille & par les loix de la modulation, étoit incertaine, longue, traînante, telle en un mot que l'élocution oratoire des Grecs, avant qu'elle fût devenue périodique (*a*).

Cependant ceux des Compoſiteurs Italiens qui ne cultivoient que la Muſique inſtrumentale, forcés d'exprimer leurs paſſions & leurs idées par le ſeul emploi des ſons inarticulés, après avoir eu recours aux puiſſances de l'harmonie, chercherent & trouverent dans la mélodie des reſſources plus abondantes & plus heureuſes. Juſqu'alors ils n'avoient, pour ainſi dire, enviſagé que des proportions & des rapports; ils s'appliquerent à paſſionner les ſons; ils preſſerent la ſubſtance de l'harmonie & en firent jaillir des expreſſions

*chant.* C'eſt le nom que les Italiens donnent au Drame lyrique.

(*a*) Voyez ce que Demetrius de Phal. dit de la période dans ſon *Traité de l'élocution.*



& des formes nouvelles; le ſtyle muſical eut ſes tropes, ſes figures, ſes membres & ſes repos: il devint tout-à-la-fois périodique & pittoreſque: ainſi le geſte ne fût jamais plus vigoureux & plus expreſſif que lorſque ſe réduiſant à ſes propres forces, il dédaigna le ſecours de la parole.

Ces découvertes firent en quelque ſorte de la Muſique un art nouveau, & l'on ne tarda pas de ſentir tous les avantages que le théâtre pouvoit en retirer. La langue italienne, la plus ſonore & la plus ſouple des langues, ſe revêtit ſans effort des traits libres & hardis qui n'avoient été encore affectés qu'aux inſtrumens; de ſorte que la muſique vocale fut entierement confondue avec l'inſtrumentale.

Par ces nouveaux procédés la poéſie fut, plus que jamais, ſubordonnée à la muſique. Une trop grande quantité de paroles auroit embarraſſé le Compoſiteur, & l'eût mis dans l'impoſſibilité de développer ſes propres idées; les longues expoſitions ne lui auroient point laiſſé d'eſpace pour ſon Art. Nous ne parlons pas des ſentences & des épigrammes; elles repouſſent toute eſpece de mu-





ſique artificielle. Le Poëte devoit donc ne préſenter que des objets propres à favoriſer l'expreſſion des ſignes muſicaux, & n'employer de mots qu'autant qu'il en falloit pour ôter à cett expreſſion ce qu'elle a de vague & d'indéterminé.

Quelques Philoſophes Italiens ſe ſont élevés avec force contre l'Opera de leur nation: ils ne conçoivent pas comment dans le concours de la poéſie & de la muſique, la muſique a pu devenir l'art dominant & principal. Il ſeroit bien plus difficile de concevoir comment elle ne le ſeroit pas devenue. Un Art dont les ſignes ſont intimément & néceſſairement liés à la choſe qu'ils repréſentent, qui a ſes figures, ſes couleurs, ſes paſſions, en un mot ſa rhétorique propre, qui réunit enfin à ces avantages, toutes les puiſſances du rythme & de l'harmonie, doit néceſſairement produire ſur les ſens, ſur l'imagination & ſur le cœur, une impreſſion beaucoup ſupérieure à celle que peuvent faire naître les ſignes arbitraires & preſque uniquement propres à repréſenter les regards de l'eſprit, auxquels la poéſie & l'éloquence



ſont obligés de recourir. Auſſi vit-on la muſique, au moment même qu'elle ſe fit entendre ſur le théâtre, ſubjuguer inſenſiblement les loix & les regles de la poéſie. Le Drame, qui juſqu'alors avoit été conſtamment diviſé en cinq actes, ne fut plus compoſé que de trois. Le nombre des interlocuteurs fut réglé; ils ne dûrent jamais être plus de ſept ni moins de quatre: il fallut apprendre du Compoſiteur quels étoient les talens des perſonnages pour ajuſter les rôles de maniere que les voix, loin de ſe nuire, ſe ſerviſſent réciproquement; chaque acte dût renfermer une ſcene de mouvement & de force, & ſur-tout n'être terminé que par ceux des Chanteurs dont les talens & la voix étoient en poſſeſſion des applaudiſſemens.

Rarement il fut permis d'ouvrir les ſcenes par un air, ſi ce n'eſt au commencement des actes, & cela pour ne pas détruire l'effet de l'air par lequel les ſcenes devoient néceſſairement finir. Si jamais on inſéroit une ariette dans le corps du récitatif, elle devoit être courte, peu figurée & ſans

reprise : c'eût été refroidir l'action & choquer toute vraisemblance, de mettre dans la bouche d'un Acteur toutes les richesses du chant, pendant que les autres droits & muets auroient été forcés d'entendre tranquillement son ramage. Les *duo* furent placés ordinairement au milieu de la scene dans ces instans où deux ames sensibles, abandonnées aux mouvemens de la tendresse ou de la douleur, expriment leurs sentimens beaucoup moins par ce qu'elles disent, que par l'accent qu'elles donnent au peu de mots entrecoupé qui leur sont arrachés par leur situation

Les expositions, les intrigues, le narrations, les affaires, les conseils résistent aux figures de la musique, & dûrent par conséquent former la substance du récitatif. Les prieres, les louanges, les passions tendres & douloureuses, les expressions de l'amour ou de la haine, les irrésolutions d'un cœur agité par mille sentimens opposés, appellent des mouvemens & des traits plus ressentis : aussi firent-elles le sujet des ariettes.

Le récitatif fut ordinairement com-



posé de vers de sept & d'onze syllabes, que le Poëte put alterner & mêler à son gré. Les constructions & les périodes du récitatif dûrent être faciles & surtout très-serrées : par là le Compositeur étoit à portée d'animer & de passionner la scene par la fréquence des modulations ; le Chanteur pouvoit non-seulement reprendre haleine dans la prononciation, mais donner, au moyen des pauses, un nouvel essor à sa voix ; & l'Auditeur enfin avoit moins de peine à saisir le sens des paroles dont la musique altere le ton ordinaire, & qui dans la poésie italienne, ainsi que dans la poésie de toutes les langues qui en ont une, sont toujours transposées.

Le récitatif ne dut être ni trop court ni trop long ; dans le premier cas il auroit pu devenir obscur ; dans le second il eût été ennuyeux ; cependant dans les scenes de force il fut permis au Poëte de se livrer à son génie, & de donner un peu plus d'étendue au récitatif qui l'emporte alors sur l'ariette, en ce qu'il donne plus de mouvement & plus d'évidence à l'action. Et ce sont là les beaux momens de la musique italienne : c'est





dans ces parties du drame que réunissant toutes les forces du rythme, de la mélodie & de l'harmonie, le Compositeur attendrit, déchire, épouvante, tonne, foudroye & bouleverse les cœurs.

A l'égard de l'ariette, le Poëte y fut encore plus asservi que dans le récitatif. Il n'est pas nécessaire de porter plus loin nos observations pour faire sentir que dans le *Mélodrame* italien la musique est à tous égards l'art dominant & principal, & que toutes les regles, tous les procédés de la poésie doivent lui être absolument subordonnés. Les Poëtes lyriques italiens avoient étrangement abusé de ce principe ; pour mieux servir le Musicien ils avoient anéanti toutes les loix de la poésie, de la convenance & de la raison. Le savant Apostolo Zeno réforma cet abus, il osa se montrer Poëte & grand Poëte dans ses opéra ; mais il ne se souvint pas assez de ce qu'il devoit au Musicien, & il s'en falloit beaucoup que son élocution fût harmonieuse & lyrique.

Il étoit réservé au disciple immortel de l'immortel Gravina, à M. l'Abbé Metastase, de perfectionner toutes les par-



ties du *Mélodrame* ; c'est pour mettre nos Lecteurs en état d'en bien juger que nous avons tâché de donner en peu de mots une idée juste & précise de l'objet & de la nature de ce genre de poésie, qu'il faut bien se garder de confondre & avec la tragédie & avec nos opéra. Dans la tragédie le Poëte ne reçoit des loix de personne ; quant à nos opéra, notre musique n'a pas encore mérité que la poésie lui fît de si grands sacrifices.



## ARTICLE III.

*THE history of England, from the invasion of Julius Cæsar to the accession of Henri VII, by* David Hume. Millar, 1761.

« L'HISTOIRE d'Angleterre, depuis » l'invasion de Jules César jusqu'à » l'avénement de Henri VII, par » M. *David Hume*. Chez *Millar*, » 1761. 2 vol. *in*-4°.

NOus avons déja annoncé ces deux nouveaux volumes qui complettent l'histoire d'Angleterre depuis la descente de Jules César jusqu'à la révolution, c'est-à-dire jusqu'à l'avénement de Guillaume; & nous croyons que c'est le plus beau corps d'histoire qui ait été écrit dans aucune langue. M. Hume sera le modele de cette impartialité, de cette apathie philosophique qu'on exige particulierement d'un historien. Tranquille spectateur des sectes & des factions diverses dont il expose es extravagances & les fureurs, il ne



se passionne pour aucun systême, pour aucun homme, pour aucun siecle; il discute de sens froid, il pese les raisons opposées avec équité, il juge sans humeur, sans prévention, sans satyre; on croit entendre un être supérieur faire l'histoire des habitans d'un autre monde. On ne reconnoît l'homme qu'à ce caractere précieux de bienveillance universelle, de sage tolérance qui brillé dans tout l'ouvrage & qui le rendra cher à tous ceux qui ont en eux de quoi aimer le genre humain. Aucun Auteur n'a montré une connoissance plus profonde des ressorts qui font mouvoir les états & les individus; mais cette connoissance ne s'exprime ni par sentences, ni par saillies; la narration n'est ni surchargée de réflexions, ni coupée par des digressions; l'esprit philosophique est fondu dans la substance même de l'ouvrage, il en pénétre toutes les part es, & il en dirige tous les mouvemens. On ne pouvoit trop s'empresser de faire passer ce bel ouvrage dans notre langue: M. l'Abbé Prevôt a donné la traduction de l'histoire des Stuarts; celle de l'histoire des Tudors est actuellement sous presse; c'est l'ouvrage d'une



Dame dont l'esprit & les talens se sont déja exercés avec succès sur des ouvrages utiles, & qui prépare la traduction des deux volumes que nous annonçons.

Nous nous étions d'abord proposé de donner un extrait détaillé de ces deux nouveaux volumes; mais nous avons pensé qu'un semblable extrait ne seroit qu'un abrégé fort sec de faits qui sont dans toutes les histoires; ces faits d'ailleurs isolés, détachés des circonstances qui les enchaînent & les expliquent, perdroient tout l'intérêt qu'ils peuvent avoir. Nous avons cru qu'il convenoit mieux pour intéresser le Lecteur & pour faire connoître le caractere & la maniere de l'historien, de traduire le tableau raccourci qu'il a tracé lui-même des révolutions politiques & morales qui distinguent le période dont il fait l'histoire. Nous pourrons donner dans un autre volume un chapitre très-intéressant sur l'origine & les progrès du gouvernement féodal.

Après avoir suivi l'histoire d'Angleterre à travers une succession de plusieurs siecles barbares, nous voyons



enfin briller les premiers rayons de la politesse & de la science; l'histoire des tems postérieurs devient à la fois plus certaine & plus intéressante. Ce n'est pas que dans le cours de cette longue narration, nous ayons toujours eu à nous plaindre du défaut de certitude & d'intérêt. Cette isle possede plusieurs historiens anciens de bonne réputation & beaucoup de monumens authentiques: il est rare qu'un peuple aussi peu cultivé que l'étoient les Anglois, ainsi que les autres Nations Européennes depuis l'extinction des lumieres & des arts dans l'Empire Romain, ait transmis à la postérité des annales aussi complettes & aussi peu mêlées de faussetés & de fables: c'est un avantage que nous devons absolument aux Ecclésiastiques de l'Eglise romaine; comme ils fondoient leur autorité sur la supériorité de leurs connoissances, ils préserverent d'une ruine totale les restes précieux de la Littérature ancienne; & à l'ombre des immunités & des privileges sans nombre dont ils jouissoient, ils trouverent une sûreté qu'ils auroient attendue en vain de la justice & de l'humanité de ces tems de

tumulte & de licence : d'ailleurs le ſpectacle que nous offre l'hiſtoire de ces premiers tems n'eſt pas dénué partout d'intérêt & d'inſtruction. Le tableau des mœurs & des actions humaines, peintes ſous une infinité de formes diverſes, eſt également agréable & utile ; & ſi quelques périodes nous préſentent des aſpects hideux & terribles, nous y apprendrons du moins à reſpecter & à chérir la politeſſe & la ſcience, qui ont une liaiſon ſi intime avec la vertu & l'humanité, qui ont arrêté peu-à-peu les progrès de la ſuperſtition, le fléau le plus cruel des ſociétés humaines, & qui fourniſſent les meilleurs remedes contre les vices & les déſordres de toute eſpece.

La naiſſance, la progreſſion, la perfection & la décadence des Arts & de la Science, ſont les objets les plus dignes de l'attention des hommes, & ſont d'ailleurs intimément liés à la narration des tranſactions civiles. On ne peut rendre compte des événemens d'un période particulier, qu'en conſidérant les progrès que les hommes avoient faits à cet égard.

Ceux qui ont réfléchi ſur les révo-



lutions générales des choſes humaines, ont trouvé que les Arts ayant atteint à-peu-près leur état de perfection ſous le regne d'Auguſte, ſubirent dès ce moment une dégradation ſenſible, & que les hommes tomberent enſuite par degrés dans l'ignorance & la barbarie.

L'étendue illimitée de l'Empire Romain, & le deſpotiſme des Empereurs qui en fut le réſultat, étoufferent toute émulation, abaiſſerent les ames, & éteignirent ce feu ſacré qui doit entretenir & féconder tous les Arts de l'imagination & du goût. Le gouvernement militaire, qui ſuccéda bientôt, ne laiſſa plus de ſûreté pour la vie & les propriétés des Citoyens, il détruiſit les Arts plus groſſiers, mais plus néceſſaires de l'agriculture, des manufactures & du commerce, & il anéantit à la fin l'Art militaire même & l'eſprit belliqueux, qui ſeuls pouvoient ſoutenir encore l'immenſe coloſſe de l'Empire. Les irruptions des Barbares acheverent d'effacer juſqu'aux traces des connoiſſances humaines, & les peuples à chaque ſiecle ſe plongerent plus avant dans



les ténebres de l'ignorance, de la ſtupidité & de la ſuperſtition.

Mais il y a un dernier point d'abaiſſement comme d'élévation, que les choſes humaines ne paſſent jamais ; dès qu'elles ſont arrivées à ce terme, elles ſemblent retourner d'elles-mêmes ſur leurs pas. Le période où les peuples de l'Europe ont été plongés le plus avant dans l'ignorance, & par conſéquent dans les vices de toute eſpece, peut être fixé au onzieme ſiecle, vers le tems de Guillaume le Conquérant. Depuis cette époque le ſoleil de la Science commença à s'élever, & répandit des rayons de lumiere qui précéderent le beau matin où les Lettres reparurent dans tout leur éclat au quinzieme ſiecle. Les Danois & les autres peuples du Nord, qui avoient ſi long-tems déſolé par leurs déprédations les côtes & même les parties intérieures de l'Europe, apprirent enfin les Arts du labourage & de l'Agriculture ; & lorſqu'ils trouverent une ſubſiſtance aſſurée chez eux, ils ne furent plus tentés de renoncer à leur induſtrie, pour aller chercher une ſubſiſtance précaire en pillant les con-



trées voiſines. Le gouvernement féodal fut auſſi réduit en ſyſtême chez les nations plus méridionales ; quoique cette étrange eſpece de gouvernement civil fût peu propre à aſſurer la liberté & la tranquillité des peuples, il étoit cependant préférable à la licence, au déſordre univerſel qui l'avoit précédé dans toute l'Europe.

Peut-être rien ne contribua-t-il davantage à éclairer & à perfectionner le ſiecle, qu'un événement qui n'a pas été beaucoup remarqué juſqu'ici ; je parle de la découverte accidentelle d'une copie des Pandectes de Juſtinien, trouvée dans la ville d'Amalfi en Italie vers l'an 1130. Les Eccléſiaſtiques, qui avoient du loiſir & quelque goût pour l'étude, adopterent avec empreſſement cet excellent ſyſtême de Juriſprudence, & en répandirent la connoiſſance dans toutes les parties de l'Europe. Indépendamment du mérite intrinſeque de l'ouvrage, il leur étoit encore précieux par la connexion primitive qu'il avoit avec la ville Impériale de Rome, qui étoit le ſiege de la Religion, & ſembloit acquérir un nouveau luſtre & une nou-

velle autorité, en donnant ses loix au peuple d'Occident. Il n'y avoit pas dix ans que les Pandectes avoient été recouvrées, lorsque Vacarius, sous la protection de Theobald, Archevêque de Cantorbery, donna des leçons publiques de Droit Civil dans l'Université d'Oxford; & dans toute l'Europe les Ecclésiastiques encouragerent les progrès de cette nouvelle Jurisprudence & par leurs exhortations & par leur exemple. Cet ordre d'hommes ayant de grandes possessions à défendre, étoit pour ainsi dire forcé à tourner ses études du côté de la Jurisprudence; & comme les propriétés des Ecclésiastiques étoient souvent attaquées par la violence des Princes & des Barons, il étoit de leur intérêt d'accréditer l'observation des loix générales & équitables, dont l'autorité pouvoit seule les protéger: ils possédoient toute la science de leur siecle; il falloit bien nécessairement que la théorie, aussi-bien que la pratique de la Jurisprudence, leur appartînt. Quoique la correspondance étroite qu'ils établirent sans nécessité entre le Droit Civil & le Droit Canonique, eût excité la ja-



lousie des Laïques d'Angleterre, & eût empêché la Jurisprudence romaine de devenir la loi municipale du pays, comme cela étoit arrivé dans plusieurs Etats de l'Europe; cependant une grande partie de cette Jurisprudence passa secretement dans la pratique des cours de Justice, & les Anglois jaloux d'imiter leurs voisins, s'occuperent par degrés à tirer leur propre Jurisprudence de son état primitif de grossiereté & d'imperfection.

Il est aisé de concevoir quels avantages devoit procurer à l'Europe cet héritage précieux d'une Science complette, nécessaire par elle-même pour la sûreté de toutes les autres, & qui en donnant à la fois plus de finesse & de solidité à l'esprit humain, lui ouvroit la route à de plus grands progrès. L'utilité sensible de la Jurisprudence romaine, tant pour l'intérêt du public que pour celui des particuliers, en accrédita l'étude dans un tems où les Sciences plus élevées & plus spéculatives ne pouvoient point avoir encore d'attraits. Ainsi la derniere branche de la Littérature ancienne, qui s'étoit conservée pure & entiere, fut heureuse-



ment la premiere qui refleurit à la renaissance des Lettres; car il est bon d'observer que lors de la décadence des Arts de Rome, les Philosophes étoient devenus superstitieux & sophistes, l'Histoire & la Poésie étoient tombées dans la barbarie, tandis que les Jurisconsultes, qui dans tous les pays ne sont pas ordinairement des modeles de science & de politesse, s'étoient cependant soutenus par une étude constante & par l'imitation des grands Maîtres, & conservoient encore le même bon sens dans leurs décisions, & la même pureté de langage que leurs prédécesseurs.

Ce qui relevoit encore le mérite du Droit Civil, étoit l'extrême ignorance & l'imperfection de la Jurisprudence qui préceda cette étude chez les Nations Européennes, & particuliérement chez les Saxons ou anciens Anglois. On peut se former une idée de la maniere absurde & barbare dont s'administroit alors la Justice par les monumens authentiques qui nous restent des Loix Saxonnes: alors tous les crimes étoient compensés par une taxe pécuniaire; il y avoit un tarif établi pour les membres



& la vie de chaque ordre de Citoyens; les vengeances particulieres étoient autorisées par la Loi, qui admettoit les preuves de l'eau, du feu & ensuite le duel, comme des moyens légitimes de preuves: alors les Juges étoient des feudataires ignorans & rustiques qui s'assembloient dans les cas particuliers, & jugeoient les procès sur le débat des Parties. Un état de société semblable n'étoit guere avancé au-delà de l'état grossier de nature; la violence prévaloit universellement & tenoit lieu de maximes générales & équitables. La liberté prétendue de ces tems-là n'étoit qu'indépendance du gouvernement, & les hommes n'étant protégés par la Loi ni dans leur vie ni dans leurs propriétés, cherchoient leur sûreté dans des associations volontaires, ou se mettoient à l'abri de l'oppression en vouant leurs personnes & leurs services à des Seigneurs puissans.

Les progrès graduels de la raison tirerent peu-à-peu les Européens de cet état de barbarie, & les affaires prirent de bonne heure, particuliérement dans cette isle, une tournure

favorable à la Justice & à la liberté. Les emplois civils devinrent bientôt honorables chez les Anglois. Dans un pays que la nature avoit séparé du continent, l'attention du peuple n'étoit pas continuellement absorbée par les guerres comme chez les nations voisines, & l'estime publique n'étoit pas consacrée exclusivement à la profession militaire. La bourgeoisie & la noblesse même commencerent à regarder l'étude de la Jurisprudence comme une partie nécessaire de l'éducation, & l'on étoit moins détourné de cette étude par d'autres sciences, qu'on ne le fut dans la suite. Nous trouvons dans Fortescue que sous le regne de Henri VI. il y avoit dans les Colleges de Droit environ deux mille étudians, dont la plûpart étoient des hommes d'une naissance honorable qui s'appliquoient à l'étude de la Jurisprudence, circonstance qui prouve qu'on avoit déja fait des progrès considérables dans la Science du gouvernement, & qui en annonçoit encore de plus grands.

Un des principaux avantages qui résulta de l'introduction & des progrès des Arts, fut l'introduction & le pro-



grès de la liberté : cette conséquence intéressoit les hommes & comme individus & comme citoyens. Si nous considérons l'état ancien de l'Europe, nous trouverons que la plus grande partie des membres de la Société étoient partout dépouillés de la liberté personnelle, & vivoient entiérement assujettis à la volonté de leurs maîtres. Tout ce qui n'étoit pas noble étoit esclave ; les paysans s'achetoient avec la terre : le petit nombre d'habitans des villes n'avoit pas un meilleur sort ; la haute bourgeoisie étoit elle-même subordonnée à mille égards aux grands Barons & aux vassaux principaux de la Couronne ; ceux-ci, quoique placés dans un état brillant de puissance & de grandeur, ne trouvoient cependant qu'une foible protection dans la Loi, & se trouvoient par-là exposés à tous les orages publics : ainsi la condition précaire dans laquelle ils vivoient leur faisoit payer cher le pouvoir qu'ils s'arrogeoient de tyranniser & d'opprimer leurs inférieurs.

Le premier incident qui donna atteinte à ce systême violent de gouvernement, fut la pratique qui s'intro-





duisit en France d'ériger des communautés & des corporations, jouissant de privileges particuliers & d'un gouvernement municipal séparé qui les protégeoit contre la tyrannie des Barons, & que le Prince crut à propos de respecter. Le relâchement des *tenemens* féodaux & l'exécution plus sévere de la Loi donna aux vassaux une indépendance qui avoit été inconnue à leurs peres : les paysans eux-mêmes se dégagerent, quoique plus tard que les autres ordres de l'Etat, des entraves de servitude dans lesquelles ils avoient gémi si long-tems.

On pourra trouver étrange que le progrès des Arts, qui chez les Grecs & les Romains semble avoir servi à accroître chaque jour le nombre des esclaves, soit devenu dans les tems modernes la source générale de la liberté. Cette différence d'effet résulte d'une grande différence dans les circonstances qui tenoient à ces institutions. Les anciens Barons, obligés de se tenir en état de guerre, n'employoient point leurs *villains* comme domestiques, & encore moins comme manufacturiers : ils composoient leur suite



d'hommes libres, prêts à les accompagner dans toutes les expéditions militaires, & dont l'esprit belliqueux rendoit le Chef redoutable à ses voisins : les villains étoient uniquement occupés à cultiver les terres du maître ; ils payoient les rentes en bled, en troupeaux ou en autres productions de la ferme, ou bien en services personnels qu'ils rendoient au Baron dans sa famille ou dans les fermes qu'il s'étoit réservées. A mesure que l'Agriculture se perfectionna & que l'argent se multiplia, on trouva que ces services, quoique très-onéreux aux villains, étoient peu utiles au Seigneur, & que le produit d'une terre considérable seroit beaucoup mieux administré par le paysan qui la cultive lui même, que par le propriétaire ou son Bailli, qui recevoit ordinairement les rentes. On commua donc les rentes en services, & les rentes d'argent en rentes en nature ; & comme on sentit bien dans les tems postérieurs que les fermes seroient mieux cultivées lorsque le Fermier jouiroit d'une possession assurée, la coutume d'accorder des baux aux paysans commença à prévaloir, &

acheva de briser les chaînes de servitude que les altérations précédentes avoient déja relâchées. Ainsi la servitude des villains s'abolit peu-à-peu dans les pays les plus civilisés de l'Europe, & l'intérêt du maître, aussi-bien que celui de l'esclave, concourut à cette révolution. Les dernieres Loix connues qui ayent été faites en Angleterre pour affermir ou régler cette espece de servitude, furent portées sous le regne de Henri VII. Quoique les anciens statuts sur cet objet n'ayent jamais été abrogés par le Parlement, il paroît qu'avant le regne d'Elisabeth la distinction d'homme libre & de villain étoit déja anéantie, & qu'il ne restoit plus dans l'Etat personne à qui les anciennes Loix pussent être appliquées.

Ainsi la liberté personnelle devint presque générale en Europe : cette révolution prépara les progrès de la liberté civile & politique ; & dans les pays mêmes où elle n'a pas produit cet effet salutaire, elle a du moins servi à procurer aux membres de l'Etat quelques-uns des avantages les plus considérables de la liberté civile.



Le gouvernement Anglois peut se glorifier de cette circonstance honorable que même depuis l'invasion d'Angleterre par les Saxons, la puissance du Monarque n'y a jamais été entierement absolue & arbitraire ; mais à d'autres égards la balance du pouvoir a souvent varié parmi les différens ordres de l'Etat ; & la constitution Britannique a éprouvé toute la mutabilité à laquelle toutes les institutions humaines sont sujettes.

Les anciens Saxons, ainsi que les autres nations germaines où chaque individu étoit accoutumé à la guerre, & où l'indépendance personnelle étoit assurée par une grande égalité de possessions, semblent avoir admis un mélange considérable de Démocratie dans la forme de leur gouvernement, & avoir été un des peuples les plus libres dont l'histoire fasse mention. Lorsque cette tribu se fut établie en Angleterre, surtout après la dissolution de l'Heptarchie, la grande étendue du Royaume produisit une grande inégalité dans les propriétés, & la balance semble avoir penché dès-lors vers l'Aristocratie.

La conquête des Normands mit une





plus grande portion d'autorité dans les mains du Souverain ; cette autorité n'étoit pas cependant sans restriction, mais elle venoit moins des formes générales de la constitution, qui étoit trop irréguliere, que du pouvoir indépendant dont jouissoit chaque Baron dans son district particulier. L'établissement de la grande charte éleva encore plus haut l'Aristocratie, fixa des limites exactes à l'autorité royale, & introduisit par degré un mélange de Démocratie dans la constitution. Mais dans le cours même de ce période, c'est-à-dire depuis l'avénement d'Edouard I. jusqu'à la mort de Richard III. la condition des Communes ne fut point heureuse. Il s'établit un espece d'Aristocratie polonoise ; & quoique le pouvoir des Rois fût limité, le peuple étoit encore bien loin d'être libre. Il fallut l'autorité presque absolue dont jouissoit le Souverain dans le période suivant, pour abattre ces petits tyrans, aussi ennemis de la paix que de la liberté, & pour donner à l'exécution des loix la vigueur, & la consistance qui dans le siecle suivant mit la nation en état d'édifier un plan de liberté juste & régulier.



Dans chacune de ces altérations successives, l'unique regle de gouvernement qui soit intelligible ou qui soit revêtue de quelque autorité, est fondée sur la pratique établie du siecle, & sur les maximes d'administration qui étoient alors généralement reçues & approuvées. Ceux qui par une vénération prétendue pour l'antiquité en appellent sans cesse au plan primitif d'une constitution, couvrent leur esprit turbulent & leur ambition particuliere d'une apparence de respect pour les formes ; quelque période qu'ils assignent pour leur modele, on pourra toujours les faire remonter à un période plus éloigné, où ils trouveront les mesures du pouvoir entierement différentes, & où chaque circonstance, par la raison de la plus grande barbarie des tems, paroîtra encore moins digne d'imitation. D'ailleurs une Nation civilisée, comme la Nation Angloise qui a heureusement établi le systême de liberté le plus parfait qui ait jamais été compatible avec l'expérience, doit bien se garder d'en appeller à la pratique de ses ancêtres, & de regarder les maximes des siecles barbares

comme des regles certaines pour sa conduite présente. L'histoire des premiers périodes du gouvernement Anglois est une étude utile, parce qu'elle nous apprend à chérir notre constitution actuelle par la comparaison que nous en faisons avec l'état de ces tems éloignés; c'est aussi une connoissance curieuse, parce qu'elle nous fait connoître les principes primitifs & communément foibles & informes, des plus belles institutions, & parce qu'elle nous apprend à démêler le mêlange considérable de hasard qui concourt ordinairement avec une petite dose de sagesse & de prévoyance, à élever l'édifice compliqué du gouvernement le plus parfait.





## ARTICLE IV.

*ESSAI analytique sur les facultés de l'ame, par* Charles Bonnet. *A Coppenhague*, 1760.

*Troisieme Extrait.*

JUSQU'ICI l'on a pris le mot d'idée dans la signification la plus étendue, pour *toute maniere d'être de l'ame dont elle a la conscience*; mais il reçoit différentes déterminations, suivant les diverses manieres d'être de l'ame; tantôt il désigne des sensations, tantôt des notions: il s'applique soit au sentiment, soit à la réflexion. Il faut donc ébaucher ici cette théorie importante. Les idées sont comme les alimens de l'ame & les fondemens de toutes nos connoissances.

La *sensation* est une modification de la faculté de sentir: elle a son origine dans l'ébranlement des fibres sensibles, & elle est toujours accompagnée de plaisir ou de douleur.

La *perception* n'en differe que par le degré d'ébranlement: c'est une simple





appréhension de l'objet qui annonce sa présence. Je vois de la lumiere, j'ai une perception; cette lumiere est-elle assez forte pour offenser l'organe? Je sens de la douleur, j'ai une sensation.

Nous savons qu'il ne se fait aucun mouvement dans les fibres sensibles, qu'il n'y ait dans l'ame quelque chose qui corresponde à ce mouvement, & c'est là tout ce que nous nommons du nom général de perception ou de sensation.

L'ame compare des perceptions entre elles; elle sent que l'une n'est pas l'autre: ce sentiment résulte de la différence qui est entre un mouvement & un autre, & du rapport de chaque mouvement à la sensibilité ou à la perceptibilité.

Une perception n'étant donc que l'ame elle-même modifiée, l'ame doit sentir que c'est elle qui éprouve cette perception; c'est ce sentiment, que l'on nomme *conscience* ou *aperception* en Métaphysique, qui identifie l'ame avec ses perceptions. Cependant l'ame qui ne connoît que par le ministere des sens, ne se connoît point elle-même,



parce qu'elle n'est rien de ce qui tient aux sens. Ces idées ne sont point incompatibles.

Les rapports ou déterminations des objets lient l'activité de ces objets à celle de l'ame, & donnent naissance aux perceptions & aux sensations: celles-ci ne sont que de simples résultats, indépendans de toute opération de l'esprit, & elles deviennent les loix primitives de notre être.

Parmi ces modifications de l'ame, il en est qu'elle ne peut décomposer, parce qu'elles répondent à une impression simple: telles sont les idées simples, les sensations des odeurs, des sons, du froid, du chaud & de toutes les qualités sensibles; & quoique l'ame puisse y appercevoir des degrés comme dans les perceptions de l'étendue, de la solidité, ce sont toujours les degrés ou les parties de l'étendue, qui en soi est une & simple. Définir donc l'étendue, c'est définir un son, une odeur; nous ne pouvons définir nos sensations, parce que nous ne savons pas en quoi consiste le rapport d'un mouvement simple avec la sensibilité. Pour

connoître nos ſenſations, il faut les éprouver.

Il en eſt des forces intellectuelles comme des forces phyſiques : la perception, le ſentiment d'un acte de la volonté, de la liberté, eſt une idée ſimple. Nous ne pouvons pas plus les décompoſer que nous ne pouvons décompoſer l'ame dont ces forces ou ces facultés ſont les attributs eſſentiels.

Quand deux ou pluſieurs ordres de fibres d'un même ſens ou de pluſieurs ſens ſont ébranlés à la fois par un objet, l'impreſſion qui en réſulte eſt compoſée. La perception ou la ſenſation qui y répond eſt auſſi compoſée, & c'eſt ce que l'on nomme *idée compoſée*. Telles ſont celles de tous les corps qui nous environnent ; ce ſont des touts particuliers, & les perceptions qui les repréſentent ſont des *idées particulieres* ou *concretes*.

Ces idées ſimples, compoſées & concretes étant les réſultats de l'action des objets ſur les ſens, on les nomme *idées ſenſibles*.

Mais l'ame n'eſt pas ſi dépendante de l'action de l'objet qu'elle ne puiſſe



modifier cette action ; elle peut décompoſer une idée concrete, ſéparer ce qui eſt joint dans la nature. Cette opération de l'ame s'appelle *abſtraction*, & c'eſt un acte de l'attention.

Tantôt l'ame donne ſon attention à une certaine partie de l'objet ; c'eſt une *idée partielle* : tantôt elle ne la fixe que ſur un certain mode de l'objet ; c'eſt une *abſtraction modale* : tantôt elle ne conſidere en différentes idées concretes que ce qu'elles ont de commun, & ce ſont là des *idées univerſelles*. Dans tous ces cas l'idée abſtraite n'eſt qu'une idée ſenſible détachée du tout dont elle faiſoit partie : ce ſont donc des *abſtractions ſenſibles*.

C'eſt par une activité compoſée qu'un objet agit à la fois ſur deux ou pluſieurs ſens ; l'effet eſt l'idée concrete qui s'excite dans l'ame. Chaque qualité ſenſible eſt l'effet d'une force inhérente au ſujet de cette qualité : le rapport de cette force avec le ſens ſur lequel elle agit, & la liaiſon de ce ſens avec l'ame, forment l'*idée de la qualité*.

Chaque ſens a ſa méchanique, ſon action, ſa fin. Les idées que l'ame re-



çoit par un des ſens, n'ont aucun rapport avec celles d'un autre ſens. L'aveugle né qui recouvre la vue ne reconnoît que dans la ſuite & par l'expérience, que ce corps rond qu'il voit eſt le même qu'il avoit touché : c'eſt l'expérience qui nous apprend à former une *aſſociation d'idées*.

Les idées que les objets ont fait naître dans l'ame peuvent ſe repréſenter à l'ame ſans l'intervention des objets : cette faculté de ſe les repréſenter, eſt l'*imagination* ; alors les fibres appropriées à une idée ſenſible ſont mues de nouveau. Cette diſpoſition dans le cerveau à répéter ces mouvemens, eſt le *phyſique de l'imagination*.

Si une ou pluſieurs des idées qui en compoſent une concrete ſont reproduites, toutes les autres reparoîtront à l'inſtant. Telle eſt la diſpoſition du cerveau & la communication ſecrete entre les différens ordres de fibres qui y fait naître des mouvemens, & concourent à la production de l'idée concrete. Tout ce que l'on a dit ſur le phyſique de la mémoire & de la réminiſcence, donne une grande vraiſem-



blance à cette liaiſon, ſans nous en découvrir le comment. Il en eſt de même de la réproduction de toutes les idées concretes qui ont été excitées ſucceſſivement ou à la fois par différens objets. L'ordre dans lequel elles ont été excitées ou ſe ſont ſuccédées, influera ſur celui de leur reproduction dans l'imagination. La même choſe doit arriver de la reproduction des idées ſimples : ces idées reçues par les ſens, on les revêt de ſignes ou de mots qni les repréſentent ; de-là de nouvelles idées & de nouvelles diſtributions d'idées.

Il eſt des ſignes d'inſtitution dépendans de la relation naturelle qui eſt entre les objets & nos idées, ſur leſquels l'ame ne peut rien. Il en eſt d'autres arbitraires dépendans du langage : chaque objet, chaque mode, chaque action de cet objet ont été repréſentés par des ſons & des caracteres de pure convention.

Les idées ſenſibles ont donc été repréſentées par des termes ; la préſence de ce ſigne réveille l'idée qui y eſt attachée : il ſe forme ainſi entre ce ſigne & l'idée une liaiſon analogue à celle qui eſt entre une ou pluſieurs

idées formant une idée concrete & cette idée concrete. Pour se rappeller l'objet l'ame n'a plus besoin de l'avoir sous les sens, le signe le lui rappelle, & voilà la *mémoire* qui conserve & rappelle les mots représentatifs des choses.

Les signes sont des figures ou des sons; ils affectent l'œil ou l'oreille; ils tiennent aux fibres de ces sens qui vont aboutir au siege de l'ame : ils y trouvent d'autres fibres qui leur correspondent. La conservation & le rappel du signe s'operent par la même méchanique que le rappel de l'idée attachée à ce signe; de-là la conformité de la mémoire avec l'imagination.

Ces signes sont des nouveaux liens qui unissent nos idées : ils sont utiles sur-tout dans les abstractions sensibles; l'ame trouve par leur moyen plus de facilité à séparer & fixer les idées. La géométrie, qui par le secours des lignes, se fixe sur la figure des objets, en est une preuve.

Ce que l'ame exécute par les signes sur les modes d'un sujet, elle peut l'exécuter sur les effets des agens & sur les rapports qui les lient entre eux :



elle les représentera par de nouveaux termes : elle les détachera des objets, & en fera ainsi *des êtres idéaux* sur lesquels elle opérera : de-là les qualités physiques, les qualités intellectuelles, les qualités morales : de-là la généralisation des idées abstraites, des rapports, des genres, des especes, des classes : de-là encore les idées générales de volonté, de liberté qui viennent de la considération que fait l'ame d'un acte de son entendement. De ces idées elle remonte à de plus générales encore, celles d'être intelligent & moral.

C'est ainsi qu'en étendant & facilitant l'exercice de l'attention, l'usage des signes donne à l'ame les moyens de décomposer, de généraliser ses idées, & de les éloigner par-là de plus en plus des idées sensibles, de saisir des rapports généraux de ressemblance qui lient les êtres d'une même espece, d'un même genre, d'une même classe, & d'en former une *idée générale* qui appartient à l'esprit, qui est de sa création, & qui n'a point d'archetype ou d'original hors de lui.

Voilà donc des idées générales aux-



quelles les abstractions intellectuelles donnent naissance, & que nous appellons *notions*.

La notion differe donc de la perception, en ce qu'elle ne résulte pas simplement de l'action de l'objet sur les sens, mais suppose une opération de l'esprit sur cette action.

L'esprit considérant un objet par rapport à son individualité, ou désignant par des termes les particularités qui le caractérisent comme individu, acquiert une notion particuliere de cet objet, & s'en fait une *description*. S'il le considere par rapport aux objets qui lui ressemblent, & qu'il exprime ce qu'ils ont de commun, alors il acquiert la notion générale de l'objet, & s'en fait une *définition :* l'on en donne des exemples pris de la notion de l'*essence*, de celle de la *substance*, des *modes*, des *attributs*, des *rapports*, des *déterminations*, des *effets*, & de ce que nous connoissons de l'*essence réelle*. L'on passe de-là à la notion la plus générale, qui est celle d'*être*, d'où l'on déduit celle de sa *propre existence*. A cette notion l'on unit celle de *la durée*, d'où l'on tire celle du *tems :* l'on en



déduit encore celle *du nombre* & des *qualités numériques*, celle de *succession* de *priorité* & de *postériorité d'ordre*, & enfin celle du rapport à la capacité d'exister agréablement ou désagréablement, qui forme la notion *du plaisir* & de *la douleur*.

C'est donc en opérant sur les idées sensibles que l'esprit acquiert des notions, & cette opération s'appelle *réflexion*, d'où l'on dit que nos idées ont deux sources, les sens, la réflexion.

C'est le résultat de l'attention que donne l'esprit aux idées sensibles qu'il compare & revêt de signes qui les représentent; c'est ainsi que l'esprit se rendant attentif aux effets qui résultent de l'activité d'un objet, en déduit la notion de ses propriétés. L'idée sensible ne présente qu'un certain mouvement, un changement de forme, de proportions; l'esprit par une abstraction intellectuelle tire de tout cela l'idée réfléchie des propriétés.

Le physique de la réflexion consiste en général dans cette force motrice que l'ame déploye sur les fibres appropriées à chaque espece d'idée sensible, &

ſur les fibres des ſignes qui la repréſentent.

Les idées les plus abſtraites, celle de Dieu même, dérivent donc des idées ſenſibles, & tiennent aux ſens, aux caracteres & au mot que nous employons pour déſigner ce premier être. Les ſignes des notions doivent toujours réveiller dans l'eſprit quelque idée ſenſible : il eſt aiſé d'en donner la preuve par l'exemple de l'idée concrete d'un triangle que l'eſprit n'a point ſans ſe repréſenter la figure terminée par trois ſignes; ou par l'exemple des choſes morales, dont les mots repréſentatifs réveillent dans l'eſprit quelques-unes des idées ſenſibles deſquelles la notion morale a été tirée : c'eſt ainſi que les idées abſtraites ſont comme les eſquiſſes des objets ſenſibles; elles renferment des traits qui conviennent à pluſieurs objets & en rappellent les idées.

L'uſage donc des ſignes artificiels eſt d'étendre & de faciliter l'exercice de l'abſtraction que donne l'attention; d'où il arrive que les langues bornées, comme celles des Sauvages, facilitent peu les idées abſtraites; qu'étant en-



core plus reſſerrées pour les animaux, ceux-ci ne parviennent point à généraliſer leurs idées, ou du moins s'ils ſont capables d'aſſocier certaines idées, elles tiennent trop aux ſens, leur attention eſt trop renfermée dans les limites de leurs beſoins, & ils ont trop peu de ſignes pour que ces aſſociations puiſſent être multipliées & former des notions.

Les idées de réflexion étendent chez l'être qui réfléchit l'uſage de cette liberté qui conſiſte dans le pouvoir d'agir en éclairant la volonté. Celle-ci ſe détermine ſur des notions; de-là un nouvel ordre d'*actions morales*, ou ſoumiſes à une loi; & les êtres qui réfléchiſſent deviennent des *agens moraux*, ſupérieurs aux êtres corporels. L'on rappelle, & ceci développe ce que l'on avoit dit ailleurs ſur la volonté & la liberté.

Une idée ſenſible que l'ame ne peut confondre avec aucune autre idée ſenſible eſt *claire* ou *adequate*.

L'idée concrete eſt obſcure, ſi toutes les idées qui la compoſent ne ſont pas préſentes à l'ame : c'eſt ainſi que l'idée de la ſubſtance ou du ſujet eſt obſcure.



Une idée ſimple peut devenir obſcure par la foibleſſe de l'impreſſion lorſque les fibres ont été mues trop foiblement, ou qu'il n'y en a pas aſſez de mues pour que l'ame reconnoiſſe l'eſpece de la ſenſation.

Lorſque l'eſprit peut décrire ſon objet, énoncer toutes les idées particulieres que renferme ſon idée totale, l'idée que l'eſprit en a eſt une idée *diſtincte*, & cette idée eſt une notion.

Elle eſt *confuſe*, ſi l'eſprit ne poſſede pas tous les caracteres diſtinctifs de l'objet.

La confuſion eſt oppoſée à la diſtinction, l'obſcurité à la clarté. Une notion confuſe peut renfermer des idées claires : une idée obſcure peut avoir des notions diſtinctes. L'idée qu'a le Jardinier d'un poirier eſt très-claire; la notion qu'il s'en forme eſt confuſe; celle qu'en a le Botaniſte eſt diſtincte.

Les notions ſeront d'autant plus diſtinctes, que l'eſprit aura rendu les perceptions plus vives par l'attention, & qu'il poſſédera mieux la propriété des ſignes repréſentatifs, ce qui eſt une ſuite de l'eſprit d'obſervation.



Les notions étant déduites des perceptions qui ſont des repréſentations des objets, les notions doivent être conformes à ce qui eſt dans les objets ou à l'état des choſes, & c'eſt ce qui conſtitue *la vérité des notions*, comme *la fauſſeté* eſt l'oppoſition à l'état des choſes.

C'eſt encore par l'attention que l'on ſe forme des notions vraies des choſes, en les conſidérant en elles-mêmes & dans leur rapport ou leur oppoſition entr'elles. Cette attention eſt déterminée par la volonté, celle-ci par l'entendement. Ce ſera donc proportionnément au degré de lumiere de l'entendement que la volonté dirigera l'attention dans la recherche du vrai.

La perception & l'expreſſion du rapport qui eſt entre deux ou pluſieurs choſes, conſtituent la notion : ainſi quand on définit l'ame un être qui penſe & qui veut, on affirme de ce ſujet ou de l'ame les attributs de penſée & de volonté par leſquelles il eſt connu.

Toute notion renferme donc un *jugement* qui eſt la *perception* du rapport qui eſt entre deux ou pluſieurs

choſes : elle naît de la comparaiſon que fait l'ame entre les idées qu'elle en a.

Ou elles ſe conviennent ou elles ne ſe conviennent pas ; de-là les jugemens *affirmatifs* & les *négatifs*.

Les rapports ou oppoſitions des choſes ſont indépendans de l'entendement qui les conſidere : ils dérivent de l'eſſence réelle des choſes ; mais la maniere dont l'entendement acquiert des idées diſtinctes & les compare, dépend de ſa capacité, & celle-ci des circonſtances, qui ſont l'aſſemblage des cauſes phyſiques & morales qui varient ; tout cela varie auſſi infiniment les jugemens que l'entendement porte des choſes.

Mais ces circonſtances ne changent pas la nature des choſes ni la nature de l'entendement ; c'eſt le nombre & la qualité des idées qui différencient les entendemens.

Il y a une proportion primitive entre les choſes & la capacité qu'a l'entendement de les appercevoir & d'en juger. En vertu de cette proportion, il eſt des choſes dont l'entendement ſaiſit les rapports ou les oppoſitions d'une



maniere immédiate, & c'eſt ce qui conſtitue le caractere de ce que l'on appelle *évidence*.

Elle conſiſte dans un tel rapport ou dans une telle oppoſition entre deux choſes, que l'idée de l'une renferme ou exclut par elle-même l'idée de l'autre.

L'on peut dire que tous les entendemens apperçoivent également & immédiatement l'évidence des premieres vérités ; ils en ont tous les mêmes idées : la comparaiſon qu'ils en font eſt ſi prompte, ſi facile, qu'il leur ſuffit d'une ſimple appréhenſion de l'objet.

Mais il eſt une infinité de rapports ou d'oppoſitions que l'entendement ne peut appercevoir immédiatement : il a beſoin d'objets intermédiaires qui lient les choſes ; c'eſt par pluſieurs comparaiſons, pluſieurs jugemens qu'il en découvre les rapports ou les oppoſitions. Les idées que ces jugemens renferment ſont des idées moyennes ; & la collection de ces idées compoſe ce que l'on appelle le *raiſonnement*.

Le nombre des idées moyennes que l'entendement employe eſt dans le





rapport de ſa capacité avec la nature des choſes qu'il compare. Toutes choſes d'ailleurs égales, plus un entendement a d'étendue, plus il a de facilité à généraliſer, moins il multiplie les idées moyennes, & c'eſt là le caractere du génie.

Un être purement ſentant compare & juge ; mais ce jugement ſe réduit au ſimple ſentiment qui réſulte de la diverſité d'action des objets ſur ſes ſens : c'eſt ainſi que les animaux & les enfans jugent ; ils ſentent la différence qui eſt entre leurs ſenſations, & ils agiſſent en conſéquence de ce ſentiment : leur attention eſt renfermée dans la ſphere de leurs beſoins ; ils ne généraliſent pas leurs idées, ils n'ont pas des notions.

Mais l'être qui réfléchit compare deux ou pluſieurs objets entre eux : les impreſſions qu'ils font ſur ſes ſens réveillent en lui des notions, de caractere, par exemple, de qualité, de genre, &c. & ſa comparaiſon eſt toujours plus ou moins réfléchie.

La parole, & on l'a déja indiqué, donne encore à l'homme qui réfléchit un nouvel avantage ſur l'animal qui



ſent, en ce que le premier ne s'aſſujettit point à l'ordre dans lequel ſon imagination lui retrace des idées d'après l'impreſſion des objets. Doué de la parole & de l'uſage des ſignes, il peut arranger ſes penſées dans ſon cerveau, dans ſes diſcours, dans ſes écrits, comme il lui plaît. Il n'en eſt pas ainſi de l'animal, dans le cerveau duquel les objets arrangent eux-mêmes les idées, de ſorte que leur imagination ne peut travailler que d'après cet ordre. Il peut bien donner ſon attention à celle qui lui plaît le plus, mais il ne peut la déplacer ; il ne peut même en avoir le deſir.

Cet être qui réfléchit & qui parle a donc l'avantage d'arranger ſes penſées d'une maniere relative aux ſujets dont il s'occupe & au but qu'il ſe propoſe, & c'eſt là ce qu'on nomme la *méthode*. Tantôt l'eſprit s'occupant de la recherche d'une vérité inconnue, diſpoſe les idées moyennes connues, de maniere que les unes conduiſent aux autres, & toutes à une derniere, qui étant la vérité cherchée, devient la concluſion de tout le raiſonnement ; c'eſt l'*analyſe* employée ſur-tout pour découvrir.

Tantôt s'agiſſant de vérités déja connues, on les diſtribue dans un tel ordre que les plus ſimples & les plus générales précedent les plus compoſées & les plus particulieres, qui par-là deviennent des conſéquences; & c'eſt là la *ſyntheſe*, dont on ſe ſert pour inſtruire.





## ARTICLE V.

*EXTRAITS de* Saadi.

TROIS (*a*) Habitans de Balk voyageoient enſemble, ils rencontrerent un tréſor & ils le partagerent; ils continuerent leur route, en s'entretenant de l'uſage qu'ils feroient de leurs richeſſes. Les vivres qu'ils avoient emportés étoient conſommés; ils convinrent qu'un d'eux iroit en chercher à la ville la plus prochaine, & que le plus jeune ſe chargeroit de cette commiſſion. Il partit; il ſe diſoit en chemin : me voilà riche; mais je le ſerois bien davantage, ſi j'avois été ſeul quand nous avons trouvé le tréſor. Mes compagnons m'ont enlevé deux parts, ne pourrois-je pas les reprendre? Cela me ſeroit facile, je n'aurois qu'à empoiſonner les vivres que je vais chercher;

(*a*) C'eſt ici une traduction plus littérale de la belle fable que M. Bret a miſes heureuſement en vers, & que nous avons inſérée dans notre volume de novembre dernier





à mon retour je dirois que j'ai dîné à la ville, mes compagnons mangeroient ſans défiance & ils mourroient. Je n'ai que le tiers du tréſor, & j'aurois le tout.

Cependant les deux autres voyageurs étoient aſſis à l'ombre d'un platane & ils ſe diſoient : Nous avions bien affaire que ce jeune homme vînt s'aſſocier à nous; nous avons été obligés de partager le tréſor avec lui : ſa part auroit dû être la nôtre, & c'eſt alors que nous ſerions riches. Il reviendra dans peu, nous avons de bons poignards.... Le jeune homme revint, ſes compagnons l'aſſaſſinerent; ils mangerent enſuite des vivres empoiſonnés, ils moururent, & le tréſor n'appartint à perſonne.

COSROËS avoit un Miniſtre dont il étoit content & dont il ſe croyoit aimé. Un jour ce Miniſtre vint lui demander à ſe retirer; Coſroës lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter? J'ai fait tomber ſur toi la roſée de ma bienfaiſance; mes eſclaves ne diſtinguent point tes ordres des miens; je t'ai approché de mon cœur, ne t'en



éloigne jamais. Mitrâne (c'étoit le nom du Miniſtre) répondit : O Roi! je t'ai ſervi avec zele, & tu m'en as trop récompenſé; mais la nature m'impoſe aujourd'hui des devoirs ſacrés; laiſſe-moi les remplir : j'ai un fils, il n'a que moi pour lui apprendre à te ſervir un jour comme je t'ai ſervi. Je te permets de te retirer, dit Coſroës, mais à une condition : parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître, il n'en eſt aucun qui ſoit auſſi digne que toi d'éclairer & d'élever l'ame de mon fils, finis ta carriere par le plus grand ſervice qu'un homme puiſſe rendre aux hommes; qu'ils te doivent un bon maître. Je connois la corruption de la Cour, il ne faut pas qu'un jeune Prince la reſpire; prends mon fils & vas l'inſtruire avec le tien dans la retraite, au ſein de l'innocence & de la vertu. Mitrâne partit avec les deux enfans, & après cinq ou ſix années il revint avec eux auprès de Coſroës qui fut charmé de revoir ſon fils, mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de ſon ancien Miniſtre. Coſroës ſentit cette différence avec une amere douleur, & il s'en plaignit à Mitrâne.

O Roi! lui dit Mitrâne : mon fils a fait un meilleur uſage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre. Mes ſoins ont été partagés également entre eux ; mais mon fils ſavoit qu'il auroit beſoin des hommes, & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient beſoin de lui.

NOURSHIVAN le Juſte n'étant encore que Prince dans le Chorazan & ſujet du Roi des Rois, aimoit les plaiſirs & vivoit avec ſplendeur ; il répandoit ſes richeſſes autour de lui & au loin. Les Chanteurs les plus excellens, les Joueurs d'inſtrumens les plus habiles venoient le prier de les entendre, & ils étoient riches lorſque Nourshivan les avoit entendus. A peine fut-il Roi, qu'ils accoururent de toutes les parties de la terre : il prit beaucoup de plaiſir à leurs concerts ; mais il les récompenſa beaucoup moins qu'il ne les récompenſoit lorſqu'il n'étoit que Prince dans le Chorazan & ſujet du Roi des Rois. Un des Muſiciens oſa s'en plaindre à lui-même. Que le Ciel ſoit propice à Nourshivan ! Voici ce qu'il répondit : Autrefois je don-



nois mon argent, aujourd'hui je donne celui de mon peuple.

UN jour en paſſant dans un vallon écarté, je vis un jeune homme, dont une belle fille s'éloignoit ; elle étoit en déſordre, & fuyoit fort vîte : je m'approchai du jeune homme & il diſoit, je me vois à la fleur de mon âge, le jardin de l'amour me promet les fruits les plus doux, je ſuis riche & je puis acheter les plus belles filles de la Circaſſie ; mais je renoncerois aux plus belles filles de la Circaſſie, aux fruits les plus doux du jardin de l'amour, à mes richeſſes, à ma jeuneſſe même & à tout ce qu'elle peut me promettre de plaiſirs, ſi je pouvois poſſéder pendant une ſeule nuit tous les charmes de Dariſſa, qui s'eſt échappée de mes bras & qui m'a refuſé un baiſer. Je plaignis la folie de ce jeune homme & je continuai mon chemin. Un jour en me promenant dans les jardins du Roi de Damas, j'entendis fort près de moi un homme qui pouſſoit de profonds ſoupirs ; je n'étois ſéparé de lui que par un lambris de verdure, je l'apperçus ; les mains les plus habiles des ouvriers



de Damas avoient tiſſu ſes habits des plus belles ſoies de la Syrie ; ſon viſage étoit auſſi triſte que ſes habits étoient riches ; ſes ſourcils froncés s'abaiſſoient ſur ſes yeux ; ſes regards étoient ſombres ; tous les muſcles de ſon viſage étoient en mouvement & en contraction ; il diſoit : que me ſert-il d'être bien traité du Roi, de poſſéder de belles maiſons, de belles femmes & de beaux eſclaves ? puis-je jouir de mes richeſſes & de ma faveur tant qu'Hali-Naſrou ſera le ſeul dépoſitaire de l'autorité ? j'ai les careſſes du Prince, Hali-Naſrou a ſa confiance ; je ſuis honoré, & Hali-Naſrou eſt puiſſant ; il répand ſur ſes amis les bienfaits du Prince ; il fait ſentir à ſes ennemis le poids de la diſgrace ; la Cour, la Ville, les Provinces, ſe proſternent, le front dans la pouſſiere, en préſence d'Hali-Naſrou, & moi-même je fléchis le genou devant lui. Ah ! pour jouir, pendant l'eſpace d'une ſeule lune, d'une ſemblable puiſſance, je donnerois mes richeſſes, mon rang, mes plaiſirs & même ma vie : oui ma vie ; ne ſerois-je pas trop heureux de la perdre ſi je pouvois par ce ſacrifice obtenir d'être



pendant l'eſpace d'une ſeule lune à la place d'Hali-Naſrou ? Quelque tems après, je partis de Damas, pour me rendre en Perſe ; j'arrivai près d'une riviere dont le pont venoit d'être rompu ; un homme étoit au bord ; les rides commençoient à ſillonner ſes joues, & le tems avoit déja blanchi ſa barbe ; il couroit ſur le rivage, il l'embraſſoit, il ſe rouloit dans le ſable, & donnoit toutes les marques de la plus violente agitation ; il diſoit, quel malheur pour moi de ne pouvoir traverſer cette riviere & me rendre à la ville ! j'allois y conclure un marché qui devoit doubler mes tréſors, & à quoi peuvent me ſervir ces tréſors ſi je ne les augmente pas ? Je renoncerois volontiers à mes femmes, à mes enfans, à la ville où je ſuis né, à la plus grande partie de ce qui me reſte de jours à vivre, pour traverſer cette maudite riviere. Je laiſſai cet homme & je continuai mon chemin vers la Perſe. En traverſant les déſerts de la Meſopotamie, je rencontrai un voyageur dont la proviſion d'eau étoit épuiſée depuis deux jours ; il diſoit : je donnerois mes biens, mes plaiſirs & la plus grande

partie de ma vie pour un seul plaisir, je voudrois me trouver au bord d'un grand fleuve & d'abord y entrer, je verrois l'eau battre mes jambes, je descendrois encore, & je sentirois tous mes membres embrassés par les flots, ma tête seule resteroit élevée sur les eaux; je l'y plongerois souvent, non-seulement pour m'abreuver à longs traits, pour me rassasier du plaisir de boire; mais pour qu'il n'y eût pas une seule partie de mon corps qui ne fût pénétrée par le fluide. Je fis donner de l'eau à ce pauvre homme & je poursuivis mon chemin. Je repassai dans mon esprit ce que je venois d'entendre & ce qu'avoient dit le jeune homme désespéré des rigueurs de Darissa & le vieillard qui ne pouvoit traverser la riviere, & le courtisan de Damas; je marchai enséveli dans mes pensées & je me disois : il est donc possible que je m'arrête volontiers dans le petit vallon d'Abila, tandis que je suis le maître de me rendre dans la belle plaine de Sennaar; une pêche de ce vallon peut donc me tenter assez pour me faire arriver trop tard à la place de Bagdad, où se vendent les plus beaux & les



meilleurs fruits de l'Asie! J'oublierois donc au bord d'un lac le plaisir du spectacle imposant des vastes mers! quoi, le desir que je sens peut effacer en moi les impressions de tout autre desir, & anéantir pour moi toute partie du tems, excepté celle du moment où je suis! O homme! tu peux donc sacrifier la durée d'une saison à celle d'une lune, la durée d'une lune à celle d'un jour, & la vie à un moment. Quelle puissance les objets empruntent de leur proximité! ils nous font compter pour rien tout ce qui est éloigné de nous par les tems ou par les lieux : la femme que j'apperçois me fait perdre l'image de ces divines Houris qui sont promises par le Prophete aux serviteurs fideles; ce qui agit immédiatement & présentement sur mes sens & sur mon cœur, fait disparoître de devant moi l'avenir & tous les fantômes agréables ou terribles de l'espérance & de la crainte. Ces réflexions m'affligeoient, je me croyois prêt à perdre à chaque instant mon bonheur pour un plaisir; oh! disois-je, combien de fois l'homme est tenté fortement de perdre son bonheur? je cherchois à me rassurer en



rappellant à ma pensée quelle étoit la puissance de la raison & les secours que j'en pouvois attendre; c'est un ami, disois-je, qui me montrera le précipice où je pourrois tomber en descendant de la montagne; il me criera de me détourner sans doute; mais la descente est rapide, & si elle m'entraîne, la raison n'est en moi qu'une suite des sentimens qui me furent donnés par l'expérience, & qui sont conservés par ma mémoire; ils sont affoiblis par le tems & que peuvent-ils contre le sentiment qu'un objet présent m'inspire dans le moment présent? ils sont la voix de l'ami qui me crie dans l'éloignement, & que j'ai de la peine à entendre.

O Saadi, donne de la force à ta raison, retrace-toi souvent ces faits, ces événemens qui t'ont fait sentir la vérité des maximes des Sages, fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompense du Sage & des malheurs où tombe l'insensé; tu intéresseras ton cœur à être vertueux. Que la vertu soit toujours devant tes yeux & représente-la si belle, qu'il te soit impossible de ne pas l'aimer; sur-tout ne



t'occupe point de ses préceptes sans penser à ses effets & à ses charmes; donne-lui un corps, saisis-la par tes sens : ô mes amis, si malgré ce secours vous me voyez quelquefois broncher dans le chemin de la vie, soutenez-moi : si je tombe, ne riez point de ma chûte : je veux me relever, tendez la main au compagnon de votre voyage.

ABU-NEKER & moi nous nous étions aimés avec toute la force & le feu que donnent à l'amitié la jeunesse & la pauvreté : l'Ange qui veille sur les bons conduisit mon ami par la main; Abu-Neker trompa l'œil du méchant, & parvint à plaire au souverain Seigneur des Seigneurs, qui le combla de ses graces; mais il ne se crut riche que quand je cessai d'être pauvre. Dès que nous eûmes une fortune médiocre, il quitta la Perse, & alla s'établir dans la province de Cachemire, qui est le paradis de l'Asie. Je restai à Shiras, & je me disois tous les jours qu'il y avoit en Cachemire un cœur sur lequel je pouvois compter : les loix immuables qui sont écrites dans le livre de fer

que l'Ange de la néceſſité couvre de ſes aîles, m'ont fait depuis errer long-tems à l'occident de l'Aſie, dans mes voyages, dans mes travaux, dans mes diſgraces; le ſouvenir de mon ami ſoutenoit mon cœur, & l'eſpérance de le voir un jour ſéchoit mes larmes: enfin le Ciel permit que ma vie fût moins agitée: j'eus du loiſir & je partis pour Cachemire; j'embraſſai mon ami; j'entendis ſes paroles; il entendit les miennes, & je crus revenir aux beaux jours de ma jeuneſſe: je le trouvai dans une maiſon commode & riante, ſituée ſur le penchant d'un côteau qui dominoit un des plus riches canton de l'opulente Cachemire: cette heureuſe contrée eſt couverte au nord par les vaſtes montagnes de l'Immaüs, qui s'étendent un peu à l'orient & à l'occident comme une ligne qui ſe courbe à ſes extrêmités; cette plaine immenſe défendue ainſi de tous les vents froids & malfaiſants, part des montagnes & deſcend vers le midi en préſentant ſon ſein aux rayons du ſoleil; elle eſt partagée par deux grands fleuves qui font de longs circuits & forment des iſles innombrables; elle eſt coupée de mille



ruiſſeaux couverts d'arbres de toute eſpece. Abu-Neker y poſſédoit un terrein aſſez étendu qu'il cultivoit avec ſoin: l'expoſition & l'humidité de cette terre lui donnent une fécondité qui étonneroit un habitant des rives de l'Euphrate ou de la fertile Syrie; elle produit d'elle-même des plantes ſans nombre, dont les fruits parviennent promptement à leur maturité. Le travail des habitans conſiſte à empêcher la ſurabondance des plantes inutiles qui croiſſent ſans ceſſe & pourroient étouffer les plantes néceſſaires. Abu-Neker avoit des terres qui lui donnoient différentes ſortes de grains, il avoit des vignes, des lacs, des pâturages; ſes troupeaux étoient nombreux, ſes jardins étoient magnifiques; une multitude d'hommes eſt employée à ſon ſervice. L'eſclavage n'eſt point connu en Cachemire; des hommes libres, mais pauvres, ſe conſacrent au ſervice des riches qui conviennent avec eux du prix de leurs travaux. Mon ami alloit ſans ceſſe d'un de ſes biens à l'autre préſider aux différentes cultures, en fixer le tems & celui des récoltes; ſes femmes (il en avoit deux & elles s'ai-



moient), ſes femmes prenoient ſoin de ſa maiſon & de ſes jardins; elles alloient quelquefois viſiter les troupeaux; elles voyoient auſſi prendre dans les lacs des poiſſons délicieux. Dès le lever de l'aurore, l'Iman appelloit tous les ſerviteurs dans la petite moſquée d'Abu-Neker; après avoir levé leurs mains vers l'Eternel & récité à haute voix un chapitre de la Loi apportée par les Anges, ils alloient à leurs travaux qu'ils ſuſpendoient quelques momens pendant la plus grande chaleur, & qu'ils reprenoient bientôt pour les continuer juſqu'à la fin de la journée. J'accompagnois ſouvent Abu-Neker, je parcourois ſes campagnes avec raviſſement, je les voyois couvertes d'hommes attachés à l'ouvrage, qui béniſſoient Dieu & ſon Prophete. Il y avoit trois lunes que j'étois chez mon ami, & la paix, la gaité, l'amour du travail y avoient regné ſans interruption; je n'avois vu dans aucun des ſerviteurs ni mécontentement, ni relâchement, ni pareſſe. Je rendois graces au Ciel, & des larmes de joie couloient de mes yeux, quand je penſois à la douce ſituation de l'ami de mon



cœur. Il avoit chez lui un homme que ſes femmes & ſes ſerviteurs, excepté l'Iman, traitoient avec conſidération & même avec amitié; cet homme ne me plaiſoit point, je ne lui connoiſſois aucune fonction dans cette maiſon ſi bien ordonnée; il ſe levoit tard & ne ſe trouvoit jamais à la priere de la premiere heure; je le voyois dans les jardins avec les femmes de mon ami, & quelquefois dans la campagne avec des ouvriers qu'il détournoit de leur travail. Quand il ſe promenoit ſeul, il jettoit des regards contens ſur la nature; il ſembloit croire que les campagnes s'embelliſſoient pour le plaiſir de ſes yeux, & que le zéphir ſe levoit pour lui faire reſpirer le parfum des fleurs & un air plus doux. J'étois indigné qu'un homme ſi parfaitement oiſif n'en eût aucune honte & parût ne vivre que pour jouir tranquillement des travaux d'une famille active & laborieuſe. Je fis part de mes penſées à mon ami: que faites-vous, lui dis-je, de Suleiman? Il eſt encore dans ſa force, & il n'en fait aucun uſage. Pourquoi l'homme oiſif eſt-il bien traité dans la maiſon du travail?

Vous l'aimez : comment a-t-il mérité de partager avec moi le cœur d'Abu-Neker ? Mon ami me répondit : O Saadi ! respectez le sage Suleiman : ses mains ne cultivent pas la terre, mais sa raison éclaire les hommes ; aux lieux d'abondantes moissons il fait croître la vertu : avant son arrivée, je ne connoissois ni les bornes de la fermeté, ni celles de l'indulgence ; je n'avois la paix ni dans ma famille, ni dans mon cœur ; je sentois trop le plaisir de me faire obéir ; j'avois quitté la Perse où j'étois révolté de la tyrannie, & j'étois devenu un tyran. Je tempérai mon autorité, dès que Suleiman m'eut instruit dans la science des Sages. J'avois eu des serviteurs, & le jour que je fus juste, je me trouvai environné de mes freres. Hélas ! ils m'étoient indifférens, quand ils avoient à se plaindre de moi ; ils me devinrent chers, quand ils eurent à s'en louer, & je sentis le plaisir d'aimer, d'étendre mon cœur. Mes femmes n'étoient occupées qu'à se disputer mon amour & à se haïr ; graces à Suleiman, elles ont connu des devoirs, elles s'en occupent, & elles ont cessé de se haïr,



en cessant de s'ennuyer. La brune Niaré est altiere, injuste, capricieuse ; mais elle n'a jamais d'entretiens avec Suleiman, sans en rapporter de la douceur, de l'amour de l'ordre, & de la bienfaisance. La blonde Felina est timide, son esprit est foible & superstitieux ; elle a de mauvais rêves qui l'épouvantent, & Suleiman la rassure. Avec quelqu'amitié que mes femmes & moi traitions nos serviteurs, ils ont des momens où leur état les humilie : Suleiman leur apprend alors à s'estimer de posséder les vertus que leur état exige, & il les reconcilie avec leur état ; s'il leur arrive quelque bien, il va partager leur joie & il leur rappelle quelques circonstances qui doivent l'augmenter, & qui leur échappoient ; s'ils ont des peines, il les en console, en leur présentant le tableau de leurs vertus & en ouvrant leur ame à l'espérance. J'avois un Iman Acariâtre, qui contrarioit Suleiman en tout ; il vaut mieux perdre un Iman qu'un ami, je renvoyai l'Iman. J'en ai un plus traitable ; il s'est laissé persuader que mes gens pourroient plaire à Dieu, en vivant en freres & en servant bien



leur Maître. Nous ne lui permettons pas de les exhorter à des pratiques superstitieuses ; seulement nous le laissons prêcher, tant qu'il veut, les ablutions à nos femmes. Suleiman connoît les arts champêtres, il a perfectionné notre agriculture & les instrumens dont se servent nos ouvriers ; il nous apprend à faire des échanges avantageux de nos denrées ; nous lui devons une partie de nos richesses & l'art d'en jouir ; enfin nous lui devons d'être contens les uns des autres, de la nature & de nous-mêmes.

A mesure que le tems a fait passer devant mes yeux une plus longue suite des événemens du monde, & depuis que la couleur de mes cheveux est comme celle des cignes qui se jouent dans le jardin du Roi des Rois, j'ai pensé que le souverain Arbitre de nos destinées, qui fit l'homme & la vertu, ne laissa jamais sans plaisir le cœur de l'homme de bien, ni une bonne action sans récompense. Ecoutez, fils d'Adam, écoutez ce récit fidele.

Dans une de ces vallées fertiles qui coupent la chaîne des montagnes d'A-



rabie, habitoit depuis long-tems un riche Pasteur : je l'ai connu ; on le disoit heureux, & il étoit content. Un jour qu'il se promenoit au bord d'un torrent dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun jusqu'aux pieds des cedres dont le sommet de la montagne étoit couronné, il entendit une voix qui remplissoit quelquefois la vallée de ses cris perçans, & dont quelquefois les plaintes étouffées se distinguoient à peine du bruit du torrent. Le vieux Pasteur courut aux lieux d'où partoit la voix : il vit au pied d'un rocher un jeune homme à-demi couché sur le sable ; ses habits étoient déchirés ; ses cheveux tomboient en desordre sur son visage où les charmes de la jeunesse étoient flétris par la douleur ; on voyoit sur ses joues les traces des larmes ; sa tête étoit penchée sur son sein : il étoit semblable à la rose abattue & inondée par l'orage. Le riche Pasteur fut touché, il aborda le jeune homme & lui dit : O enfant de la douleur ! viens dans mes bras, laisse-moi presser contre mon sein l'homme qui gémit, ne m'ôte pas la consolation de lui faire sentir que

ses peines me font soupirer. Le jeune homme leva la tête, & en gardant un morne silence, il fixa pendant quelque tems le vieillard avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance & la pitié. La seule vue du bon Pasteur devoit donner de la confiance; ses yeux étoient humides & remplis de douceur & de feu, ils avoient ces regards vifs & tendres qui font toujours parler les malheureux. Le jeune homme se leva tout couvert de poussiere, & s'élança dans les bras du Pasteur, en poussant un cri que répéterent les montagnes: O mon pere! disoit-il, ô mon pere! Quand il fut un peu calmé par les discours & par les caresses du Pasteur, celui-ci fit plusieurs questions au jeune homme qui répondit ainsi: C'est derriere ces grands cedres que vous voyez sur la plus élevée des montagnes, qu'est le hameau de Shel-Adar, pere de Fatmé; la cabane de mon pere n'en est pas éloignée. Fatmé est la plus belle entre les filles des montagnes; je l'ai vue, & il m'est impossible de ne plus la voir. Je m'étois proposé pour conduire les troupeaux de son pere, & il y avoit consenti. Il est riche, le pere



de Fatmé, & mon pere est pauvre. J'aimois Fatmé, Fatmé m'aimoit; son pere s'en est apperçu: nous lui avons avoué que nous nous aimions, & il veut me contraindre à m'éloigner du pays de sa fille. Je me suis jetté à ses pieds & je lui ai dit: O pere de Fatmé! laisse-moi du moins habiter la vallée que tu habites; je consens de ne plus parler à Fatmé: je ne saurai pas si elle m'aime, je te le promets, je ne le saurai pas. Donne-moi encore à conduire un de tes troupeaux, permets que je serve toujours le pere de Fatmé. Eh bien, Shel-Adar m'a refusé tout, il m'a traité durement, & je n'avois pas la force de faire un pas pour m'éloigner de sa maison. Il m'a menacé de punir Fatmé, & vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. Fatmé est malheureuse, mon pere est infirme, j'ai perdu ma mere, & j'ai deux freres si jeunes, qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des cedres; mon pere & mes freres recevoient leur subsistance de moi qui recevois tout de Shel-Adar & de Fatmé: & je me meurs. Mon fils, dit le vieillard, al-





lons ensemble au hameau de Shel-Adar, je t'aiderai à marcher, viens. Le jeune homme y consentit. Il se traînoit à peine. En approchant ils virent Fatmé: elle étoit pâle & abattue de tristesse. Le jeune homme dit au vieillard: je vois Fatmé. Le vieillard entre dans la maison de Shel-Adar & lui dit: Une colombe d'Alep avoit été transportée à Damas; elle y vivoit avec une colombe du pays: leur maître craignit que la colombe d'Alep n'emmenât quelque jour sa compagne, & il les sépara. Elles cesserent de manger le grain qu'il leur donnoit dans la main, elles devinrent languissantes & moururent. O Shel-Adar! ne sépare point ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent ensemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maison, a-t-il de la vertu? Shel-Adar répondit: Le Prophete me soit témoin de ce que je vais dire: Ce qu'un lys est parmi les narcisses, ce jeune homme l'est parmi les fideles; il surpasse tous les jeunes Pasteurs par sa piété, par sa bonté & par sa vigilance; mais il est pauvre. Il ne l'est plus, dit le vieux Pasteur, non, Shel-Adar, il ne l'est



plus. Je possede la riche vallée d'Hosapha, & je puis enrichir ce jeune homme. Une partie de mes troupeaux sera demain à ta porte, si tu veux lui donner Fatmé. Shel-Adar promit de donner sa fille, & le vieillard se retira.

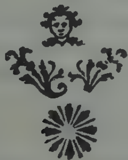
Le lendemain il fit partir pour le hameau de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le sommet des hautes montagnes pendant l'hyver, & des troupeaux de cavales plus belles que celles que montoit le Prophete. Quelques jours après cette action, le riche & bon Pasteur se mit en chemin vers les grands cedres au-delà desquels est situé le hameau de Shel-Adar. Il alloit sortir d'un bois pour entrer dans une prairie où couloit un ruisseau bordé de figuiers: il vit sur un tertre, à l'ombre des figuiers, Shel-Adar qui tenoit la main d'un vieillard dont la physionomie avoit un caractere de sagesse & de gaité. Ce vieillard regardoit souvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie: Shel-Adar avoit la même expression dans les siens. Le bon Pasteur les vit & il s'arrêta pour jouir de tout ce que le spec-

tacle doux & majeſtueux de la vieilleſſe contente peut donner de conſolation. Les deux vieillards ſe montroient l'un à l'autre pluſieurs jeunes gens parmi leſquels étoient deux enfans qui tantôt ſe jouoient ſur l'herbe & tantôt venoient careſſer les vieillards; ils étoient bien vêtus, ils avoient la ſanté, la vivacité, l'enjouement de leur âge. Il vit ces deux jeunes enfans, le bon Paſteur, & il avoit entendu que le vieillard que Shel-Adar tenoit par la main, étoit leur pere, & qu'ils étoient les freres du jeune époux de Fatmé. Plus près de lui & préciſément à la liſiere du bois, Fatmé & ſon époux étoient aſſis ſur le gazon; ſouvent ils reſtoient immobiles & ſe regardoient fixement; ils ſourioient ſi doucement, qu'il ſembloit que la ſeule habitude du plaiſir eût rendu leur viſage riant. Souvent ces jeunes époux interrompoient leur ſilence délicieux par des careſſes vives & modeſtes; on voyoit qu'ils étoient retenus par la préſence de leurs peres, & ſur-tout par leur reſpect pour les enfans. Souvent ils ſe regardoient tous, & chacun paroiſſoit enyvré du bonheur de ce qui lui étoit



cher & du ſien; la même joie qui les animoit ſe manifeſtoit de la même maniere ſur tous les viſages, comme la même ſeve couvre de fleurs ſemblables les branches d'un même cedre. Le bon Paſteur les regarda tour-à-tour, il porta ſes yeux dans la prairie, & il vit les troupeaux qu'il avoit donnés; ils effaçoient en beauté ceux de Shel-Adar, parmi leſquels ils étoient confondus. Il voyoit ces troupeaux, le bon Paſteur, & il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ſes chants le bonheur de ſes Maîtres & le ſien.

O fils d'Adam! je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché, & je vous ai fait le récit fidele que je vous avois promis.









## ARTICLE VI.

*Joannis-Joviani Pontani vita, auctore* Roberto de Sarno, *Congregationis Oratorii Neapolitani Praſbytero.*

« VIE de Jean-Jovianus Pontanus, » par le R. P. *Robert de Sarno*, de » la Congrégation de l'Oratoire de » Naples. A Naples, 1761 ».

JEan-Jovianus Pontanus naquit à *Cereto* en Ombrie au mois de décembre 1426: les factions qui déchiroient depuis long-tems ſa patrie avoient forcé ſes ancêtres de l'abandonner. Les citoyens de cette malheureuſe contrée étoient tous diviſés, & tous étoient vendus au crime. Les excès où les porta leur haine mutuelle font frémir l'humanité. Pontanus nous en a conſervé le tableau que ſon ayeule lui avoit tracé plus d'une fois dans ſon enfance en verſant des torrens de larmes. « Toutes les familles, dit-il, étoient armées les unes contre les autres, & la fureur qui les animoit



étoit telle, que lorſque ceux d'une faction s'étoient emparés de quelqu'un du parti oppoſé, ils s'aſſembloient pour jouir du ſpectacle barbare de voir couler le ſang de ce malheureux: ils déchiroient ſes membres, rôtiſſoient les lambeaux de ſon cadavre; & plus cruels que les bêtes féroces, ils dévoroient ſa chair & s'enyvroient de ſon ſang, en invoquant dans ces feſtins horribles le Ciel qui ne les puniſſoit pas. Mes ancêtres, pour échapper à la rage de leurs ennemis, ſe retirerent à la campagne; ils y bâtirent une tour où ils crurent leurs femmes, leurs enfans & leurs biens en ſûreté; mais bientôt après attaqués par une faction qui avoit pour chefs les deux freres de ma biſayeule, ils furent tous maſſacrés. Ma biſayeule reſta ſeule pour la défenſe de la place: ſes freres l'exhortent à ſe rendre; elle y conſent à condition qu'on conſervera la vie à ſes deux enfans. Les barbares rejettent la propoſition, & le fer leur étant devenu inutile, ils ont recours à la flamme. Cette femme courageuſe emporte ſes enfans dans le lieu le plus ſecret de la tour, où bientôt le feu les

atteint & les consume tous ». Né dans ces tems de haines & de guerres intestines, Jean passa ses premieres années dans les larmes : il vit massacrer Jacques Pontanus son pere, homme encore plus distingué par la supériorité de ses talens que par l'éclat de sa naissance; & lui-même ne dut la vie qu'aux tendres soins d'une mere vigilante qui le déroba au couteau prêt à l'égorger, & l'emmena à Perouze.

Cette femme vertueuse ne confia pas à des mains étrangeres l'éducation de son fils. Pontanus ne dût qu'aux soins & aux exemples maternels le germe des talens & des vertus qu'il fit éclater dans le long cours de sa vie. Après avoir passé son enfance dans le sein d'une mere uniquement occupée à lui former l'esprit & le cœur, Pontanus revint dans sa patrie : la discorde y souffloit encore ses fureurs. L'héritage de ses parens, qu'il venoit recueillir, avoit été envahi, & sa vie même n'étoit pas en sûreté. Attiré par la réputation qu'avoit Alphonse, Roi de Naples, d'aimer les Lettres & de récompenser ceux qui les cultivoient, il se rendit en Toscane auprès



de ce Prince, qui venoit de déclarer la guerre aux Florentins & revint avec lui à Naples. A peine fut-il arrivé qu'il tomba dangereusement malade : *Julius Fortis*, Ministre d'Alphonse, apprit sa situation, & non-seulement il l'adoucit, mais il prit un soin particulier de sa fortune.

Un des plus sages & des plus savans hommes de son siecle, *Antonius Panormita (a)*, qu'Alphonse honoroit de son estime & de sa confiance, connut Pontanus, aima son caractere, admira ses talens & le produisit à la Cour, où bientôt il jouit d'une grande considération.

Pontanus marchoit à grands pas dans le chemin de la fortune & de la gloire. A vingt-quatre ans il jouissoit déja d'une célébrité supérieure à celle des gens de Lettres de son tems les plus distingués. *Antoine Panormita* fut envoyé à Venise en qualité d'Ambassadeur, & Pontanus l'accompagna.

(a) Antoine *Bononia*, de l'ancienne Maison des *Beccadelli*. Un frere de l'Auteur de cette vie se propose de donner incessamment celle d'*Antoine*.





Arrivé à Florence, il attira tous les regards. Côme de Medicis, qui sur la fin de sa carriere gouvernoit encore sa patrie avec la gloire des premiers jours de son administration, voulut le connoître : il lut quelques-uns de ses vers & lui annonça la haute réputation à laquelle il parvint en effet, & que la postérité lui a confirmée.

La société aimable & douce de Pontanus devenoit tous les jours plus chere à *Panormita* : ce savant homme lui confioit ses secrets, lui soumettoit ses ouvrages; & lorsque ses amis venoient le consulter dans sa vieillesse sur quelque objet de littérature, il les renvoyoit à Pontanus.

Devenu plus célebre & plus considéré, Pontanus n'en devint ni plus fier ni moins appliqué. Tant de modestie, jointe à tant de mérite, engagea *Ulcinius*, Secretaire d'Alphonse, à lui céder une partie de son emploi. Bientôt il le lui confia tout entier. Pontanus le remplit avec un succès qu'on n'obtient pas toujours de la plus longue expérience : le tems que ses occupations lui laissoient, il le consacroit aux Muses : ses mains, comme il le disoit, avoient perdu



l'habitude de quitter la plume.

Parmi le grand nombre d'hommes illustres dont s'honoroit alors l'Italie, Alphonse choisit Pontanus pour précepteur de son neveu Charles de Navarre. Après la mort d'Alphonse, Charles se vit obligé de retourner en Arragon, & Pontanus délivré des soins de son préceptorat, s'attacha de nouveau à l'emploi qu'il avoit pris d'*Ulcinius* : bientôt il fut initié dans les affaires les plus importantes, & plus d'une fois la sagesse de ses conseils leva des difficultés qu'on croyoit insurmontables.

Ferdinand, successeur d'Alphonse, qui depuis long-tems connoissoit le mérite de Pontanus, le nomma son Secrétaire & le chargea de l'éducation de son fils, persuadé que ce fils instruit par un grand homme, seroit nécessairement un grand Prince.

Enveloppé dans sa propre gloire, Jovianus sembloit fuir les honneurs; mais les honneurs venoient le chercher, & dès-lors il fut aisé de présager le haut point de grandeur où l'Italie le vit depuis.

Une guerre s'éleva entre Ferdinand

& Jean d'Anjou. Ferdinand partit à la tête de son armée & emmena Pontanus, qui se montra tout à-la-fois Soldat & Général. On vit avec surprise un Philosophe qui, jusqu'alors n'avoit cultivé que sa raison & les Lettres, se distinguer dans les opérations militaires, comme si toute sa vie il eût fait le métier de la guerre. La poudre des camps & le tumulte des armes ne l'empêcherent pas de sacrifier aux Muses : il fit lui-même l'histoire de cette guerre, & l'écrivit avec autant d'élégance que d'impartialité.

L'habileté & les nouveaux talens que Pontanus avoit développés dans cette campagne, lui meriterent toute la confiance de Ferdinand. Ce Prince de retour à Naples le combla de bontés & d'honneur : l'envie s'arma contre lui ; elle alla même prendre des traits dans le cœur du jeune Alphonse qui, jaloux du crédit de son maître, fut encore assez lâche pour entreprendre de le noircir. Pontanus ne se vengea de la calomnie qu'en s'appliquant à devenir encore plus utile à son Prince & à l'Etat.

Il avoit coutume de dire qu'il n'a-



voit rien à craindre de ses ennemis parce qu'il avoit un puissant défenseur. Le Roi le pressant un jour de le lui nommer : *c'est ma pauvreté*, lui dit-il avec fermeté, *voilà le garant de mon innocence, & le témoin qui déposera toujours en ma faveur.*

Mais il est tems de parler d'une des plus brillantes époques de la vie de Pontanus. Quelque tems avant de mourir Alphonse I, toujours occupé du bien des lettres, se proposa d'établir une Académie dans sa Capitale, & chargea *Antoine Panormita* de veiller à ce que ce projet fût promptement exécuté. Antoine répondit aux vues du Souverain ; l'Académie fut érigée : les hommes les plus illustres d'Italie s'empresserent d'y être reçus, & quoiqu'Antoine vécût encore, ils placerent unanimement Pontanus à leur tête.

Parmi les statuts qu'il fit en qualité de Chef de cette société, un des principaux portoit que tous les Collegues prendroient un nouveau nom qui fût plus élégant & plus convenable à des hommes entierement voués aux Lettres. Ce fut à ce sujet qu'il prit le nom de *Jovianus*, & que Sannazar prit ce-



lui d'*Actius Syncerus*. Il s'agit ensuite de savoir comment on nommeroit la Société même : on respectoit trop Platon & Aristote pour oser lui donner le nom de Lycée & d'Académie ; on prit le parti de l'appeller le *Portique Antonien*, du nom de son fondateur ; mais bientôt après elle ne fut plus désignée que sous celui d'*Académie de Pontanus*.

Rien n'est plus propre à exciter l'émulation & à nourrir le germe des talens que ces sortes d'établissemens littéraires : mais il est arrivé souvent que des Sociétés auxquelles une premiere ardeur avoit donné de l'éclat, est ensuite tombée dans l'avilissement & le mépris. Cette décadence est inévitable lorsque les places faites pour décorer le mérite ne sont plus accordées qu'à la faveur ou à l'intrigue.

Marié à la Philosophie, Pontanus n'avoit point encore songé à d'autres engagemens : les chaînes les plus douces lui paroissoient encore trop dures ; il avoit eté frappé d'un mot de *Puderric*, noble Napolitain, qui allant aux nôces d'un de ses amis, le pria de l'accompagner, *pour ne pas aller seul*, di-



soit-il, *aux funérailles de son ami.*

L'ennui que la solitude entraîne fit taire le sentiment d'aversion qu'il avoit pour le mariage : il craignoit, comme il le disoit lui-même, de se voir abandonné, au cas qu'il retombât malade, aux soins d'un enfant qu'il nourrissoit. Cet enfant c'étoit lui-même.

Il épousa en 1461 une fille âgée de 17 ans qui, aux avantages d'une haute naissance, de la richesse, de la jeunesse & de la beauté, réunissoit des mœurs douces & pures : elle s'appelloit Adrienne.

Pontanus en eut quatre enfans qui lui furent d'autant plus chers qu'il aimoit passionnément la mere : c'est cette tendresse extrême qui lui fit imaginer un genre de poésie nouveau & tout-à-fait inconnu jusqu'à lui. Les vers qu'il fit pour *Lucius Franciscus*, celui de ses enfans qu'il aima le plus, nous en fourniront un exemple.

*Pupe meus, pupille meus, complectere matrem,*
*Inque tuos propera, pupule care, sinus.*
*Pupe bone, en cape, care, tuas, mi pupule, mammas.*

*Pupule belle meus, bellule pupe meus,*
*Suge; canam tibi næniolam, næ nænia nonne*
*Nota tibi, nate, est nænia næniola?*
*Pupe meus, pupille meus, næ nænia nonne*
*Nota tibi, nate, est nænia næniola?*
*Belle meus, mellite meus, næ nænia nonne*
*Nota tibi, nate, est nænia næniola?*
*Somniculus tibi jam lassis obrepit ocellis,*
*Dum tibi, nate, placet nænia nota nimis.*
*Pupe meus, dormisce, meus, nec nænia nostra*
*Da noctem nato nænia somniferam.*

Que d'agrémens, que de naïveté, que de mollesse dans ces vers! comme tout y caractérise un pere qui voyant son enfant se jouer & sourire sur le sein découvert de sa mere, s'abandonne tout entier aux mouvemens de la nature, balbutie, devient enfant lui-même, le caresse, l'invite à prendre la mammelle, ensuite appelle le sommeil par un murmure doux, long & uniforme, & qui, lorsque les tendres paupieres de l'enfant sont fermées, privé du spectacle délicieux de ses ris & de ses mouvemens, se frappe de l'image de la mort & tremble que son enfant ne se réveille plus!

Lucius après avoir fait des progrès



étonnans dans la Philosophie, mourut à l'âge de 29 ans : il y en avoit déja sept que Pontanus avoit perdu son épouse, avec laquelle il avoit vécu dans la plus parfaite union, quoique sa tendresse fût soupçonneuse, & qu'il fût très-facile de l'alarmer.

Peu de tems après la mort d'*Adrienne* Pontanus déja fort avancé en âge épousa une femme de Ferrare appellée *Stella* : son surnom & sa famille ne sont pas connus; mais on sait qu'elle eut des mœurs pures, qu'elle fut attachée à ses devoirs, & qu'elle les remplit avec exactitude. Son mari l'aimoit éperdument & voulut immortaliser son amour pour elle par deux livres d'élégies qui en effet respirent la tendresse : il en eut un fils qui ne vécut que 50 jours; sa mere ne lui survécut pas long-tems : nouveaux sujets de larmes & de vers.

Cependant dès l'année 1463 Pontanus avoit été chargé des affaires les plus secretes & les plus importantes du gouvernement : son élévation ne porta nulle atteinte à sa Philosophie; il étoit d'un si grand désintéressement que, lorsque ses amis le pressoient de suivre



l'exemple de ses prédécesseurs & de s'occuper enfin à augmenter & à assurer sa fortune, il leur répondoit qu'*il craignoit également l'indigence & l'opulence*, paroles admirables dans une place où la cupidité n'est pas même contrainte. Ferdinand instruit de sa modération le nomma citoyen de Naples, lui assigna des pensions sur le trésor royal, & le revêtit de deux nouveaux emplois très-considérables.

En 1482 une guerre s'éleva entre les Vénitiens & Hercule I, Duc de Ferrare. Les Venitiens ne pardonnoient pas à Ferdinand d'avoir donné sa fille Eleonore en mariage à ce Duc, & les préparatifs qu'ils faisoient annonçoient la violence de leur ressentiment. L'Italie entiere étoit dans l'agitation : les opérations sages & politiques de Pontanus tranquilliserent l'Italie, & la paix se fit quand tout annonçoit & respiroit la guerre.

Trois ans après, l'ambition d'Innocent VIII occasionna de nouveaux troubles. Ce Pontife exigea qu'indépendant de la haquenée dont les Rois de Naples font hommage au Saint-Siege, Ferdinand payât des subsides



que Paul II & Sixte V avoient abolis. Ferdinand les refuse, la guerre s'allume : Pontanus est chargé de la négociation, se rend à Rome, concilie les esprits & pacifie tout. Les Cardinaux marquoient quelques inquiétudes sur la sûreté du traité qu'on venoit de conclure : gardons-nous bien, dit Innocent, de manquer de parole à Pontanus; est-il juste que la vérité & la bonne foi abandonnent celui qui ne les a jamais abandonnées?

A son retour de Rome, Pontanus trouva de grandes révolutions dans le ministere : Antoine *Petruci*, premier Ministre du royaume, s'étoit rendu coupable d'un crime de lese-Majesté : sa place fut donnée à Pontanus, qui l'occupa en Philosophe dont la fortune ne sauroit changer ni les principes ni les mœurs. Le bonheur public fut le fruit de sagesse avec laquelle il gouverna. Placez Socrate au premier rang du monde & tous les hommes seront heureux.

Pontanus avoit donné l'exemple de toutes les vertus morales & politiques; il voulut laisser un monument de sa piété : il fit construire un Temple d'une architecture de très-bon goût & qui se

reſſentoit à peine de la barbarie qui, dans ce tems-là oppreſſoit encore les Arts. On n'y voit pas ſans reſpect les noms, les portraits & les épitaphes de Pontanus, de ſes femmes, de ſes enfans, de ſes ancêtres & de ſes amis. La face extérieure du Temple eſt ornée de huit Sentences gravées ſur le marbre & priſes de l'antiquité. Nous en citerons ici quelques-unes.

*In utraque fortuna, fortunæ ipſius memor eſto.*

De quelque façon que la fortune vous traite, ſouvenez-vous de ce qu'eſt la fortune.

*Hominem eſſe ſe haud meminit, qui nunquam injuriarum obliviſcitur.*

Celui qui n'a jamais pardonné n'a jamais ſenti qu'il eſt homme.

*Fruſtrà leges prætereunt quem non abſolvit conſcientia*

C'eſt en vain que les loix oublient celui qui n'eſt pas abſous par ſa propre conſcience.

Toutes les épitaphes qu'on y lit ont été compoſées par Pontanus lui-même.



Il nous ſuffira de rapporter ici celle qu'il fit pour ſon ami *Compater.*

*Quid agam requiris : tabeſco.*
*Scire quis ſim cupis : fui.*
*Vitæ quæ fuerint condimenta rogas :*
*Labor, dolor, ægritudo, luctus,*
*Servire ſuperbis Dominis,*
*Jugum ferre ſuperſtitionis,*
*Quos caros habeas ſepelire,*
*Patriæ videre excidium.*
*Uxorias moleſtias nunquam ſenſi (a).*

Petro Compatri, viro officioſiſſimo, Pontanus poſuit, conſtantem ob amicitiam, ann. LIII. MDI. XV. KAL. DEC.

Pontanus aſſigna pour l'entretien du monument qu'il avoit fait conſtruire 270 écus d'or de revenu, ſur leſquels il voulut qu'on en prélevât trente-ſix tous les ans pour doter de pauvres filles.

---

(a) Veux-tu ſavoir ce que je fais ? Je tombe en pouſſiere. Qui je ſuis ? Je fus. Quels ont été les aſſaiſonnemens de ma vie ? Le travail, la douleur, le chagrin, les larmes, ſervir des Maîtres ſuperbes, porter le joug de la ſuperſtition, enſévelir les perſonnes qui m'étoient les plus cheres, & voir la ruine de ma patrie.





Tendre une main ſecourable à la foibleſſe & ſauver ce que le ſexe doit avoir de plus cher, l'innocence & la réputation, c'eſt, diſoit-il, l'acte le plus agréable aux yeux de la Divinité, & le meilleur exemple qu'on puiſſe donner aux hommes. Mais les intentions de Pontanus ne furent pas longtems remplies : le monument de ſa religion & de ſa bienfaiſance fut négligé & abandonné juſqu'en 1759, où Charles de Bourbon, actuellement Roi d'Eſpagne, fondateur ou reſtaurateur de tout ce qu'il y a aujourd'hui de grand & d'utile dans le royaume de Naples, rendit à cet édifice ſon ancienne ſplendeur.

En 1494 Ferdinand mourut, & ſon fils Alphonſe, Duc de Calabre, monta ſur le trône. Le Roi de Naples perdit les ſentimens de jalouſie que le Duc de Calabre avoit eus contre Pontanus : il le combla d'honneurs, lui confia toute ſon autorité, & lui fit ériger une ſtatue de bronze dans un de ſes palais : *je ne puis trop l'honorer*, diſoit-il, *c'eſt un grand homme, & il fut mon maître.* Frédéric, frere d'Alphonſe, étoit comme lui pénétré d'admiration

pour



pour les grands talens & les vertus de Pontanus : Un jour le conſeil étoit aſſemblé ; Pontanus entre, Frédéric ſe leve par reſpect : *ſilence*, dit-il, *voici notre maître.*

Pontanus étoit au comble de la gloire ; il jouiſſoit du premier rang dans la Littérature ; dans l'Etat il ne voyoit au-deſſus de lui que la Couronne. Heureux ſi la mort eût alors terminé ſa carriere ! Le tableau de ſes vertus va s'effacer : un crime va détruire l'ouvrage de ſoixante ans de travaux glorieux & utiles.

Alphonſe las de porter la couronne la céde à ſon fils Ferdinand II. Ce nouveau Monarque confirme à Pontanus ſes honneurs & ſes dignités : mais à peine eſt-il aſſis ſur le trône que Charles VIII, Roi de France, entre en Italie, le chaſſe de ſes Etats, s'avance vers la capitale & la ſomme de ſe rendre. Pontanus en livre les clefs ; & chargé de haranguer le nouveau Roi dans la cérémonie de ſon couronnement, il employe ſon éloquence à flatter lâchement le conquérant qui ſubjuguoit ſa patrie, & à charger d'outrages les Rois ſes maîtres

& ſes bienfaiteurs; action baſſe, indigne, abominable, que rien ne peut juſtifier parce que rien ne peut diſpenſer l'homme, de la reconnoiſſance; & le Sujet, du reſpect & de la fidélité qu'il doit à ſon Souverain.

Cependant quelques Princes de l'Europe alarmés de l'entrepriſe de Charles ſe liguent & parviennent à chaſſer les François du royaume de Naples. Ferdinand rentre dans ſes Etats, & ce Monarque généreux ſe borne à dépouiller Pontanus de ſes charges. Il faut avouer que Pontanus ſupporta ſa diſgrace comme s'il ne l'eût pas méritée; la proſpérité n'avoit point enivré ſon ame; les revers ne l'abattirent pas; jamais même il ne montra plus de contentement & de gaieté que depuis qu'il fut éloigné du commerce des Souverains, du faſte des Cours & du tourbillon des affaires. *Je ne vis donc plus*, diſoit-il, *pour les Rois, mais pour moi-même; enfin je diſpoſe de ma penſée. Hommes ambitieux, connoiſſez le véritable bonheur, il conſiſte uniquement à jouir de ſon ame, c'eſt-à-dire, du commerce des immortels* Sa philoſophie n'étoit pas de ſpécula-



tion; quelque tems après ſa diſgrace Louis XII. s'empara du royaume de Naples & lui offrit les premieres charges de l'Etat. Pontanus refuſa, en lui diſant que le Ciel avoit pourvu à ſa fortune, qu'il ne cherchoit pas à rendre ſa vieilleſſe plus riche, mais plus occupée. C'eſt dans ſa retraite qu'il compoſa cette foule d'ouvrages qu'il nous a laiſſés en proſe & en vers; il y vécut l'eſpace de huit années, dont il partagea tous les inſtans entre la Philoſophie & l'amitié. Il mourut enfin en 1505 âgé de 77 ans, regretté de ſes amis, des Gens de Lettres & du public. Quelques momens avant de mourir il donna à Jérôme de Borgia ſon diſciple cette épitaphe, qu'il lui recommanda de faire graver ſur ſon tombeau, & qu'on y voit encore aujourd'hui.

*Vivus domum hanc mihi paravi, in qua quieſcerem mortuus, noli, obſecro, injuriam mortuo facere, vivens quam fecerim nemini: ſum etenim Joannes Jovianus Pontanus, quem amaverunt bonæ Muſæ, ſuſpexerunt viri probi, honeſ-*





*taverunt Reges Domini. Scis jam qui ſum aut qui potiùs fuerim. Ego vèro te, hoſpes, noſcere in tenebris nequeo, ſed te ipſum ut noſcas, rogo. Vale.*

« J'ai préparé pendant ma vie cette « maiſon pour l'habiter après ma » mort; n'outragez point celui qui » n'a outragé perſonne: je ſuis J. » J. Pontanus que les Muſes ont » chéri, que les gens de bien ont » reſpecté, & que les Rois ont » honoré. Tu ſais qui je ſuis ou » plutôt qui je fus. Habitant du » ſéjour des ombres, je ne puis te » connoître; mais connois-toi toi-» même ».

Pontanus étoit d'une taille ordinaire & bien priſe; il avoit la tête chauve le front large, les ſourcils bas, le nez aquilain, les yeux bleus, le menton un peu alongé, le col élevé, la bouche petite & la démarche noble: c'eſt ainſi qu'il ſe dépeint lui-même; ſa phyſionomie avoit quelque choſe d'auſtere qu'il temperoit par la politeſſe de ſes manieres & par l'agrément



de ſa converſation. Jamais homme ne s'eſt énoncé avec plus d'éloquence & de grace: peu de politiques & de négociateurs ont été auſſi profonds & auſſi habiles. Ses mœurs étoient pures & ſa religion ſolide: il étoit juſte, tempérant, frugal; mais ces belles qualités furent ternies par plus d'un vice. Pontanus étoit cauſtique, médiſant & d'une ambition démeſurée: d'ailleurs ſa perfidie envers ſon Souverain eſt une tache que toutes ſes vertus ne peuvent effacer.

Il ne nous reſte plus qu'à dire un mot de ſes ouvrages. Pontanus étoit tout-à-la fois un très-bel eſprit, un grand Littérateur & un vrai Philoſophe. La plûpart de ſes écrits roulent ſur des ſujets de morale & ſont tous remplis de maximes ſaines & de réflexions profondes & judicieuſes. Son hiſtoire de la guerre de Naples eſt un chef-d'œuvre & ſuffiroit pour l'immortaliſer. Sa latinité eſt toujours pure, toujours élégante & ſon ſtyle eſt plein de douceur, de nobleſſe & d'harmonie. Quant à ſes ouvrages de poéſie, on retrouve dans ſes hendecaſyllabes les graces piquantes & naïves de Ca-

tulle ; ſes élégies reſpirent le ſentiment, & dans ſes *Météores* & ſon *Uranie* c'eſt la Philoſophie elle-même parée de tous les charmes de la Poéſie. Pontanus ne ſe borna pas à enrichir la république des Lettres de ſes propres ouvrages, nous devons à ſes recherches tout ce que *Tiberius Donatus*, ancien Grammairien, a compoſé ſur les œuvres de Virgile, ainſi que la *Grammaire* de Q. Rhemnius Palæmon. Un des plus grands ſervices que ce grand homme ait rendus à la Littérature, c'eſt d'avoir corrigé & reſtauré le ſeul exemplaire qui fût reſté des poéſies de Catulle ; en un mot rien n'a manqué à la gloire littéraire de Pontanus ; ſes ouvrages excitèrent l'envie & ils en ont triomphé. Il avoit annoncé lui-même ſon immortalité : *la renommée*, dit-il dans ſon *Uranie*, *aſſiſe en habit de Fête ſur mon tombeau, portera chez tous les peuples & dans tous les âges, mon nom & ma gloire : la poſtérité la plus reculée parlera de Pontanus & le célébrera.*

Juſqu'à préſent nous ne connoiſſions en quelque ſorte de J. J. Pontanus que les ouvrages qu'il nous a laiſſés ;



les détails de ſa vie étoient ignorés : le Pere Robert de Sarno les a tracés le premier, & ſon travail eſt à tous égards digne d'éloges. Nous deſirerions ſeulement que ſa latinité fût moins laborieuſe, moins affectée, & ſur-tout plus conforme à celle du ſavant homme dont il a donné l'hiſtoire.







## ARTICLE VII.

*DE Magnete, libri quatuor, in duos tomos diſtributi, auctore* Joan. Bapt. Scorella, *Clerico regulari. Brixiæ, anno* 1759.

« TRAITÉ de l'Aiman, par le P. *Scarella*, &c. »

AVANT la découverte de l'électricité, il étoit peu de phénomenes auſſi intéreſſans que ceux du magnétiſme ; on les regardoit comme le ſeul moyen qui dût conduire à la découverte du ſecret de la nature : auſſi vit-on preſque tous les Philoſophes s'attacher à établir un ſyſtême dans lequel ils puſſent rendre raiſon, au moins d'une maniere plauſible, des principaux effets de l'aiman ; mais leurs efforts ne furent point heureux, & la théorie de l'aiman demeura imparfaite & obſcure. De nouvelles expériences & ſur-tout le champ vaſte qu'ont ouvert aux Phyſiciens les différens phénomenes du fluide électrique, ont ranimé leur courage, & l'on eſt en-



fin parvenu dans ce ſiecle à porter cette partie de la Phyſique auſſi loin qu'elle ſemble pouvoir s'étendre. On a même en quelque ſorte ſurpaſſé la nature, par la production des aimans artificiels.

L'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons ne s'eſt livré entierement à l'étude de la Phyſique, qu'après avoir cultivé long-tems les Mathématiques qu'il ſait employer avec autant d'adreſſe que d'intelligence & de ſagacité. Il a diviſé ſon traité en deux parties qui forment deux volumes *in*-4°. dont chacun eſt compoſé de deux livres.

Le premier livre traite des tourbillons magnétiques, de la nature du fer & de l'aiman, & des différences de ces deux corps. Dans le ſecond livre on examine quels ſont les effets qui doivent réſulter de ces torrens de corpuſcules magnétiques, & en particulier l'attraction & la répulſion, ainſi que la direction du courant.

Dans le troiſieme, l'Auteur s'occupe de la recherche des cauſes de l'inclinaiſon & de la déclinaiſon de l'aiguille. Enfin dans le quatrieme il explique

différens effets particuliers que la méthode qu'il s'eſt preſcrite ne lui permettoit pas de diſcuter dans les livres précédens. Nous ne rendrons compte ici que du premier volume qui renferme les deux premiers livres.

Après avoir établi l'exiſtence des émanations d'un fluide magnétique, l'Auteur fait voir l'impoſſibilité d'expliquer & par le choc de l'air groſſier & par l'attraction newtonienne, de quelle maniere le fer & l'aiman s'attirent mutuellement ou s'approchent l'un de l'autre. La premiere partie ſe prouve tout-d'un-coup par une expérience dans le vuide, de laquelle il réſulte que le fluide magnétique ne perd rien de ſa force, quelle que ſoit la raréfaction de l'air qui reſte dans le récipient & qui ne préſente plus aucune réſiſtance ſenſible aux corps les plus légers. La ſeconde partie mérite un peu plus d'attention, parce qu'elle dépend de l'idée que le P. Scarella s'eſt formée du ſyſtême de Newton & de l'uſage qu'il prétend qu'on en doit faire dans l'explication des phénomenes particuliers de la Phyſique. On pourroit imaginer ici que ce ſavant



Phyſicien eſt oppoſé à l'attraction; on ſe tromperoit: l'attraction a peu de défenſeurs plus zélés & plus intelligens. Mais, comme il l'obſerve très-bien, rien n'eſt plus capable de détruire ce ſyſtême dans l'eſprit d'un grand nombre de jeunes Philoſophes, que l'exceſſive liberté avec laquelle on forge autant de loix variables d'attraction, qu'il y a d'effets particuliers dont on veut rendre raiſon. Le P. Scarella regarde la loi qui ſuit le rapport direct des maſſes & l'inverſe des quarrés des diſtances, comme la ſeule dont l'exiſtence ſoit invinciblement démontrée : auſſi en fait-il une loi primitive; il prétend même qu'elle ſuffit dans une infinité de circonſtances où l'on s'eſt permis mal-à-propos d'en admettre d'autres.

Après ces remarques ſur l'attraction, l'Auteur donne un principe qui fait en grande partie la baſe de ſa théorie ſur l'aiman. MM. de Réaumur, Bouguer & pluſieurs autres Phyſiciens avoient déja ſoupçonné que cette théorie pouvoit ſe déduire immédiatement de la plus grande facilité avec laquelle le fluide magnétique traverſe le fer & l'aiman. Mais comme cette opinion





n'avoit été adoptée que parce que quelques phénomenes qu'elle ſembloit expliquer très-aiſément, l'avoient en quelque ſorte indiquée; à la premiere difficulté qui s'offrit, on ſe crut obligé de l'abandonner. Le P. Scarella renouvelle ce ſyſtême, & l'étaye des plus fortes preuves : nous n'en rapporterons qu'une ſeule. Que l'on mette le pole d'un bon aiman ſur le milieu d'une lame d'acier fort mince, placée horiſontalement & au-deſſous de laquelle il y ait, à une ligne de diſtance, de la limaille de fer; à peine appercevra-t-on dans la limaille le moindre mouvement : qu'on plonge au contraire l'extrémité de cette lame dans la limaille, & le pole à l'autre extrémité, à trois pouces de diſtance, la limaille ſera fortement attirée par ce même pole. L'Auteur ſe ſert de cette expérience pour réfuter certaines prétentions de MM. Réaumur & le Monnier; il fait voir que leurs expériences mêmes s'accordent entierement avec les ſiennes, & que tout conſpire à établir ce premier fait comme une vérité inconteſtable. Du reſte cette théorie, confirmée aujourd'hui par



pluſieurs Phyſiciens & en diverſes manieres, eſt entierement adoptée par M. Antheaume, à qui nous ſommes redevables de l'art de former les meilleurs aimans artificiels.

Ce premier pas conduit notre Auteur à une conſéquence très-naturelle & très-heureuſe. En effet on ne peut admettre cette plus grande facilité à traverſer le fer & l'aiman, qu'on ne reconnoiſſe en même tems une eſpece de réfraction qui en eſt une ſuite néceſſaire; peut-être même faudroit-il s'en tenir à cette idée, dans l'explication d'un grand nombre d'expériences. Mais on veut remonter encore plus haut : on aſpire à découvrir, autant qu'il eſt poſſible, la nature & les propriétés du fluide magnétique, & c'eſt là le grand objet du P. Scarella; pour y parvenir, notre Phyſicien établit un ſyſtême entierement nouveau, & qui peut-être trouvera beaucoup de contradicteurs : nous tâcherons d'en donner une idée juſte & lumineuſe, après avoir expoſé en peu de mots de quelle maniere il réfute le ſyſtême de M. Euler.

Ce grand Géometre prétend, d'a-

près les principes des Carthésiens, que la matiere subtile ou l'*æther* est la cause des phénomenes les plus remarquables du magnétisme, tels que l'attraction, la direction & l'inclinaison de l'aiguille. Pour analyser ce systême, on commence par examiner si la matiere subtile apporte quelque résistance sensible aux mouvemens des planetes, & l'on conclud, avec M. Euler, pour la négative: d'où, pour renverser la théorie de ce Géometre, on tire l'argument suivant: Il est impossible de concevoir qu'un tourbillon de matiere subtile, incapable d'apporter la moindre résistance, puisse néanmoins attirer & mouvoir des corps d'une masse considérable, tels que ceux que nous voyons tous les jours emportés par le tourbillon magnétique: donc l'*æther* ne peut pas être la matiere de ce tourbillon. Le systême de M. Euler une fois détruit, on sent que les autres doivent tomber nécessairement, car ils y ont tous plus ou moins de rapport: aussi notre Auteur passe-t-il tout de suite à l'exposition du systême qui lui est propre. Consultons, dit-il, l'expérience journaliere, & nous verrons que


*la matiere qui forme les tourbillons magnétiques, doit avoir deux propriétés essentielles, sans lesquelles on ne pourra jamais rien expliquer. Il faut premierement qu'elle ait assez de force pour soutenir des corps d'une certaine grosseur, & par conséquent qu'elle soit plus dense que la matiere subtile que nous venons de démontrer incapable de produire les mêmes effets. En second lieu, il faut qu'elle pénetre à-travers les corps les plus denses & les plus compacts, puisqu'il n'en est aucun qui paroisse altérer la force ou la vîtesse des atomes magnétiques, par son interposition.* On ne peut refuser de reconnoître la nécessité de ces principes; mais il faut voir de quelle maniere l'Auteur parvient à expliquer comment ces propriétés ont pu se trouver dans le fluide magnétique.

*Plusieurs Auteurs*, dit-il, *ont regardé la matiere subtile comme destituée de toute pesanteur; Boërhaave & d'autres après lui, ont eu la même idée sur le feu, d'après une infinité de phénomenes qui leur ont paru démontrer cette légereté absolue, Pourquoi ne pourrois-je pas imaginer, comme eux, que le*


*fluide magnétique n'est attiré que par* le fer & l'aiman, *tandis qu'il ne peut l'être en aucune maniere par les autres corps de la nature.* Il y a donc, selon le Pere Scarella, entre le fluide d'une part, & le fer & l'aiman de l'autre, une attraction qui n'existe entre aucun autre corps, relativement à ce même fluide. Sans combattre la supposition du P. Scarella, on pourroit l'attaquer par ses propres paroles. Personne n'est plus ennemi que lui des attractions particulieres qu'il regarde comme les derniers retranchemens d'une ignorance orgueilleuse; on pourroit donc l'accuser avec raison de se trouver ici en contradiction avec lui-même: mais il a prévenu l'objection, & voici comment il y répond: *Sans doute*, dit-il, *il seroit plus court de supposer une attraction particuliere entre le fer & l'aiman, que de l'établir entre ces deux corps d'une part, & le fluide magnétique de l'autre; mais si je m'étois arrêté à cette seconde supposition, j'aurois introduit une nouvelle attraction, contre les principes que j'ai établis; puisque la pesanteur de ces deux corps nous démontre qu'ils sont d'ailleurs soumis à la loi générale de l'at-*


*traction universelle.* Mais je ne suppose pas même que *le fluide magnétique soit attiré dans le fer & l'aiman par d'autre force que celle de cette même attraction; je ne fais que refuser aux autres corps la même attraction à l'égard de ce fluide.* D'où il conclud qu'il ne voit pas qu'on puisse lui faire aucun reproche. Il est si persuadé de la solidité de ce raisonnement, qu'il va jusqu'à prétendre que *sans le secours de ce fluide, Dieu n'auroit pas pu donner au fer & à l'aiman une force d'attraction réciproque, à moins d'en établir une toute particuliere, beaucoup plus puissante que celle qui suit la raison des masses & l'inverse des quarrés des distances.* Que deviendroit ce bel édifice, si l'on venoit à bout d'aimanter d'autres métaux que le fer, ainsi qu'on prétend l'avoir fait il y a quelques années, en présence de la Société Royale de Londres? En attendant, l'idée du P. Scarella devient moins insoutenable, quoique sujette aux plus grandes difficultés.

Le premier avantage qu'il se croit en droit de tirer de cette supposition, c'est de pouvoir donner une raison

plauſible & très-ſimple des phénomenes qui deviennent les plus inexplicables dans les ſyſtêmes d'Euler & des Carthéſiens ; car, dit-il, *dès qu'une fois on a privé les molécules du fluide magnétique de toute attraction ou répulſion vers les autres corps, de quelque nature qu'ils ſoient ; rien n'empêche de ſuppoſer à ces molécules, une denſité capable des effets ſurprenans dont nous ſommes témoins, ſans que le fluide perde rien pour cela de la facilité avec laquelle il pénetre les autres corps ; la petiteſſe des pores du fer & de l'aiman ne peut en aucune maniere être oppoſée à la denſité de ces atomes, comme pluſieurs expériences ſemblent nous l'indiquer.*

Notre Auteur examine enſuite comment ſe forment les poles du fer & de l'aiman. Tout concourt à établir que la figure que l'on donne à un morceau de fer que l'on veut aimanter, contribue beaucoup à la formation de ces poles. Une expérience des plus déciſives à ce ſujet, eſt celle que rapporte le Pere Scarella d'après M. du Fay : cet Académicien eut beau frotter une petite boule de fer ſur un bon aiman, il ne put jamais parvenir à y établir



des poles : c'eſt qu'alors la matiere du courant magnétique ſe trouve à-peu-près également diſtribuée par-tout.

Dans le chapitre ſuivant on examine la nature du fer & de l'aiman, ce qu'il y a de commun entre ces deux corps, & en quoi ils different ; enfin comment & par quel changement ſe fait le paſſage de l'un à l'autre. Nous regrettons que les bornes d'un extrait ne nous permettent pas d'entrer ici dans un détail convenable ſur les expériences curieuſes dont on rend compte dans cette partie de l'ouvrage : mais nous ne pouvons nous empêcher d'être ſurpris qu'après avoir ſi bien analyſé ces deux ſubſtances, l'Auteur ait eu recours à des idées métaphyſiques. La théorie dont il s'agit ici ne doit & ne peut être déduite que des faits. Expoſons actuellement & développons le ſyſtême phyſique du Pere Scarella.

L'on reconnoît dans le fer deux matieres fort diſtinctes ; l'une eſt d'une nature graſſe & inflammable ; l'autre eſt terreſtre & d'une nature plus compacte. Il faut encore diſtinguer deux portions de cette matiere graſſe ou phlogiſtique ; l'une n'eſt, pour ainſi dire,



qu'interpoſée, & l'autre eſt plus intimément unie à la baſe terreſtre du fer. Ne ſeroit-ce pas cette premiere qui réſiſte au torrent fluide magnétique, & dont il faut vaincre la réſiſtance par des frottemens réitérés pour donner au fer la vertu d'attirer ? C'eſt au moins ce que prouve la maniere dont le fer ſe change en aiman. En effet ces deux corps ne different que parce que l'un contient un phogiſtique ſurabondant, tandis que l'autre en eſt dépouillé en partie, ou que du moins il a ſouffert une altération ſenſible par l'action des acides, qui, en ſe combinant avec lui, en ont fait un corps ſulphureux plus dur & plus ſolide. Les idées du P. Scarella ſur la maniere dont ſe fait ce dépouillement, ſont appuyées ſur les expériences les plus conſtatées & ſur les principes de la meilleure chymie : cette matiere ainſi interpoſée ſert à rendre raiſon d'une infinité de phénomenes qui ſans cela deviendroient preſque inexplicables. Il y a plus, Deſcartes avoit tellement ſenti la néceſſité d'une pareille ſubſtance, qu'il avoit imaginé dans l'intérieur du fer une eſpece de duvet ou de matiere velue



adhérente aux molecules de ce métal, & dont les fils pouvoient être alternativement inclinés d'un côté ou d'un autre par le courant du fluide magnétique. Il n'y a plus actuellement de ſuppoſition à faire, la choſe exiſte & eſt inconteſtable : on explique par-là avec la plus grande facilité pourquoi les poles d'une petite barre de fer peuvent ſe détruire & ſe produire ſucceſſivement aux parties oppoſées ; pourquoi la ſeule ſecouſſe d'une pareille verge peut lui communiquer la vertu d'attirer la limaille ; enfin par quel méchaniſme on peut augmenter cette vertu attractive, en faiſant rougir les barres & en les frottant ſur un aiman juſqu'à ce qu'elles ſe refroidiſſent, tandis que d'autres perdent toute la vertu qu'elles avoient pour avoir éprouvé le même degré de chaleur. C'eſt encore par les mêmes principes que l'on explique une différence remarquable entre les poles de l'aiman & ceux du fer, dont les uns ſont plus fixes & plus invariables, tandis que les autres peuvent être changés, pour ainſi dire, à volonté.

Notre Auteur voulant d'abord éta-

blir les principes de tous les phénomenes qu'il entreprend d'expliquer dans tous les Livres ſuivans, termine celui-ci par l'examen de deux queſtions importantes ſur cette théorie : la premiere a rapport à la direction & l'inclinaiſon de l'aiguille aimantée & aux variations dont elles ſont ſuſceptibles ; non-ſeulement il reconnoît la néceſſité d'un fluide magnétique qui pénetre notre globe & circule d'un pole à l'autre, mais il eſt perſuadé qu'il y a au centre de notre terre une eſpece de noyau de la nature de l'aiman : il lui paroît que ce noyau ne pourroit pas être ſuppoſé de fer, parce qu'il ſeroit expoſé à être détruit dans la ſuite des ſiecles (a) : mais n'y auroit-il pas le même inconvénient à craindre s'il étoit de la nature de l'aiman ? Il faut avouer cependant que beaucoup de Philoſophes ont penſé ſur cela comme notre Auteur : ils ont même pouſſé cette idée ſi loin qu'ils

(a) M. de Buffon n'a pas été arrêté par cette conſidération, il en a ſuppoſé un de verre au riſque de le voir fracaſſé par la premiere comete qui viendra heurter notre globe.



ont regardé la terre comme un grand aiman & l'aiman comme un petit monde. Toutes ces hypotheſes nous paroiſſent également gratuites & inutiles. L'exiſtence & la direction du fluide magnétique démontrées invinciblement par l'expérience, ne ſont-elles pas ſuffiſantes pour expliquer tous les phénomenes de la bouſſole, & ce fluide a-t-il beſoin d'un corps ſolide placé au centre de la terre pour ſe manifeſter ſi fort au loin ? Le fluide électrique exiſte indépendamment des corps dans leſquels il exerce ſon action & qu'il pénetre avec tant de facilité. Le frottement ne fait que le mettre en mouvement & le rendre ſenſible. N'y a-t-il pas quelque cauſe méchanique à-peu-près ſemblable qui donne au tourbillon magnétique ſa direction & ſa force ?

Il s'agit encore ici de ſavoir ſi les corpuſcules qui compoſent ce fluide ne ſont que d'une ſeule eſpece. Les Carthéſiens & bien d'autres Philoſophes le prétendent de même ; mais le P. Scarella prouve que ce ſentiment eſt inſuffiſant pour rendre raiſon d'une infinité de circonſtances, & ce motif



le détermine à admettre deux tourbillons dont la nature eſt telle que chacun a une entrée & une ſortie qui lui ſont propres. Cette hypotheſe eſt appuyée de pluſieurs expériences qui la favoriſent, & les raiſons que l'on en donne paroiſſent très-ſolides.

Le ſecond Livre beaucoup plus étendu que le premier, eſt bien moins ſuſceptible d'extrait à cauſe de la variété prodigieuſe de phénomenes que l'Auteur entreprend d'y expliquer. Il faut convenir qu'il en eſt peu qui ne ſoit une conſéquence naturelle des principes dont on vient de parler ; mais pour donner encore plus de force à ſa théorie, le Pere Scarella commence par examiner la nature d'un corps ſolide dans un fluide. L'expérience ſert de baſe aux raiſonnemens qu'il fait ſur cette matiere épineuſe & délicate. Il expoſe enſuite de quelle maniere l'attraction doit s'opérer par le moyen des deux tourbillons dont il a démontré l'exiſtence. Il remarque à ce ſujet une différence entre le fer aimanté & celui qui ne l'eſt pas, à laquelle on ne fait pas aſſez d'attention. Ce dernier, contre l'idée commune, donne également





paſſage au fluide magnétique. En effet ſeroit-il probable que malgré la facilité avec laquelle ces corpuſcules pénetrent le fer, il n'y eût cependant aucune matiere de cette nature dans un morceau qui n'a point de vertu attractive ? Non certainement, il faut au contraire y concevoir avec le Pere Scarella ce fluide en aſſez grande abondance ; mais comme il n'a point de route conſtante & déterminée, les effets dont il eſt queſtion ne peuvent ſe manifeſter. L'art de concentrer & d'augmenter la force du magnétiſme dans les aimans naturels, quoique connu de tout le monde, n'en eſt pas moins un ſecret digne de l'admiration des meilleurs Philoſophes. La matiere graſſe & inflammable interpoſée dans les pores du fer, eſt ici la principale cauſe de ce phénomene ; & les différens degrés de mobilité dans leſquels elle ſe trouve, ſervent à expliquer toutes les variétés qui ont lieu dans l'armure des aimans naturels. Il en eſt une ſur-tout fort ſurprenante, c'eſt que le fer mou qui, tant qu'il eſt uni avec l'aiman, lui donne plus de force

qu'un acier trempé, devient auſſi le plus foible lorſqu'il en eſt ſéparé. On termine les deux premiers chapitres de ce Livre par une réponſe aux objections que MM. Muſchembroek & Krafft ont propoſées contre le ſyſtême des tourbillons de matiere magnétique : enſuite pour expliquer la direction & l'inclinaiſon de l'aiguille de la bouſſole, cauſée par le fluide qui circule autour de l'aiman terreſtre, l'Auteur conſidere attentivement toutes les circonſtances qui accompagnent ordinairement le mouvement d'une petite aiguille que l'on fait tourner autour d'une pierre d'aiman parallelement à ſon axe.

Cette matiere conduit à l'examen d'une autre queſtion qui eſt également curieuſe & importante. En admettant un noyau magnétique au centre de la terre, les poles communs de cet aiman terreſtre & des aimans ordinaires lancent-ils continuellement des atomes de même nature? On ſeroit tenté de le croire ; mais conſultons l'expérience & elle nous fera voir qu'il arrive tout le contraire : tant il faut être circonſpect dans les aſſertions phy-



ſiques que l'on ſeroit tenté de faire par analogie. On trouve encore ici la maniere de faire une aiguille qui ſe dirige conſtamment du couchant au levant dans le plan de l'équateur magnétique, de même que les autres ſuivent communément le méridien. Pour compléter davantage cette partie ; aux expériences que M. de la Hire a faites ſur les réſiſtances que s'oppoſent réciproquement des aiguilles aimantées poſées ſur un axe commun, ou l'une ſur un axe & l'autre ſur du verre, l'Auteur en joint de nouvelles qui lui ſervent à confirmer ſon ſyſtême & à découvrir pluſieurs obſervations qui avoient échappé à la ſagacité de M. de la Hire & des autres Phyſiciens qui ont approfondi cette partie. Juſqu'ici notre Auteur n'avoit eu aucune connoiſſance des travaux & des recherches de M. Muſchembroek ; un voyage qu'il fit dans les vacances le mit à portée de connoître & de lire le grand ouvrage de ce ſavant Profeſſeur : il étoit plus capable que tout autre d'en ſentir le mérite & les défauts. il fut d'abord tenté de recommencer tout ce qu'il avoit écrit ſur cette ma-





tiere, ſoit pour enchâſſer dans ſon ouvrage certaines portions de celui du Profeſſeur Allemand, ſoit pour réfuter avec plus de force un ſyſtême qui ſe trouvoit diamétralement contraire au ſien. Enfin le parti qu'il a pris a été de conſacrer à ce dernier objet une partie du ſecond Livre, ſans rien changer au plan qu'il avoit ſuivi dans le précédent. Les objections & les expériences de ſon concurrent ne l'allarment point, il oſe même entreprendre de les aſſujettir à ſon ſyſtême : il faut voir dans l'ouvrage même, de quelle maniere tous les faits viennent ſe ranger ſous les principes généraux dont nous avons parlé : il attaque M. Muſchembroek avec une vigueur extraordinaire ; & s'applaudiſſant des raiſons & des preuves qu'il lui oppoſe, il entre dans une ſorte d'enthouſiaſme & s'écrie : « Eſt-il donc poſſible que le ſyſtême des émanations magnétiques ſoit faux, comme on oſe le dire, lorſqu'à l'aide de ce même fluide, on rend raiſon non-ſeulement d'une infinité de phénomenes particuliers, mais encore des moindres circonſtances qui



les accompagnent » ! L'embarras où ſe trouvent les partiſans de l'attraction à ce ſujet, eſt en effet un préjugé bien favorable en faveur de ceux qui admettent les tourbillons de corpuſcules magnétiques.

Ce ſecond Livre eſt terminé par la recherche la plus importante qui ait été faite ſur l'aiman : c'eſt dans ce ſiecle que l'on eſt parvenu à former des aimans artificiels & à augmenter de beaucoup les forces des aimans naturels. On voit, ſans qu'il ſoit beſoin de le faire remarquer, combien cette partie peut avoir d'applications utiles : on y paſſe en revue les différentes méthodes qui ont été employées juſqu'ici. Les Auteurs les plus connus ſont MM. Knit, Michel & Canton parmi les Anglois ; & en France, MM. Duhamel & Antheaume : ce dernier ſur-tout eſt celui qui a pouſſé le plus loin la théorie & la pratique de cette partie de la phyſique de l'aiman. Perſonne n'ignore que c'eſt par le moyen des contacts de fer, entre leſquels on poſe, dans toutes ces méthodes, les barres ou lames d'acier que l'on veut aimanter,

qu'on parvient à augmenter si considérablement la vertu de ces lames. Le Pere Scarella observe à ce sujet que le fer, à cause de la mobilité de ses parties grasses, ayant moins de force que l'aiman pour conserver son tourbillon lorsqu'on vient à en séparer le même aiman afin de le porter en arriere, le tourbillon qui s'étoit déja formé reçoit, pour ainsi dire, une action contraire à celle qui lui avoit été imprimée dans le frottement, ce qui le diminue d'autant plus. L'Auteur déduit encore des mêmes principes la maniere dont il faut disposer les poles des barres que l'on veut aimanter par cette méthode. Enfin on peut expliquer par-là pourquoi les aimans médiocres sont souvent les plus propres à donner la vertu magnétique à un morceau de fer, tandis que ceux qui portent des poids plus considérables communiquent beaucoup moins de vertu, toutes choses étant égales d'ailleurs. La force que l'on donne avec des aimans artificiels ainsi préparés, est telle que l'on est le maître de changer par ce moyen les poles des aimans naturels



& d'augmenter considérablement leur force. Ces aimans ainsi améliorés peuvent servir de nouveau à donner à des lames d'acier trempé, une force que l'on n'auroit jamais pu obtenir au moyen de simples aimans naturels, même les meilleurs qui se puissent trouver. Dans l'explication de toutes ces expériences le Pere Scarella a l'avantage de déduire ses raisons immédiatement de la nature du fer, de celle de l'aiman, & de la maniere dont ces corps peuvent acquérir le magnétisme. On en déduit encore des conséquences qui peuvent servir à perfectionner davantage les aimans artificiels. Suivant ces principes tout se réduit à donner aux lames, une trempe qui soit telle que la matiere interposée acquiere plus de consistance & de dureté, sans cependant qu'elle soit en état de résister absolument à la force du tourbillon des corpuscules magnétiques. Ainsi l'on pourra se procurer des aimans artificiels, dont les uns auront plus de force & seront plus susceptibles d'altération, & les autres seront plus durables avec une force un peu moindre. M. Antheaume persuadé, comme notre





Auteur, que la nature du fer & les différentes manieres de le préparer, contribuent beaucoup à la variété de tous les phénomenes de l'aiman, a tourné ses vues vers cet objet important. Il faut attendre, pour confirmer encore davantage cette théorie du Pere Scarella, que les observations de notre habile Artiste-Physicien soient devenues publiques.





## ARTICLE VIII

Rabeners *Satyren*, &c.

« SATYRES de *Rabener* sixieme édi» tion. A Léipsick, 1762 ».

EN jettant les yeux sur cette nouvelle édition, nous sommes précisément tombés sur la partie de l'ouvrage où M. Rabener couvre de ridicule la maniere dont les éducations sont faites en Allemagne. Pour donner plus de force & de vie à sa satyre, l'Auteur suppose qu'un Seigneur Allemand s'adresse à un Professeur célebre, & lui demande un Précepteur. La lettre, la réponse & sur-tout la note dont elle est accompagnée, forment un tableau trop naïf & trop intéressant, pour ne pas l'offrir aux yeux de nos Lecteurs.

*LETTRE de Monseigneur le C. de*** à M. *** Professeur à Léipsick.*

MONSIEUR LE PROFESSEUR,

MES deux fils commencent à gran

dir, & il eſt tems que je leur donne un Précepteur. Juſqu'à préſent je me ſuis contenté de les envoyer au Maître d'école, mais le bon-homme ne peut plus en venir à bout. Vous jouiſſez à Léipſick d'une grande réputation, & je ſais que votre anti-chambre eſt toujours pleine de Supplians qui, proſternés juſqu'à terre, vous demandent des places de Gouverneur; ayez la bonté de me choiſir parmi eux un drôle vigoureux & réjoui. Vous n'ignorez pas que j'ai bon cœur, & que perſonne ne meurt de faim chez moi. Mon fils aîné Frédéric eſt un petit coquin plein de malice; il a l'eſprit ouvert, & beaucoup de diſpoſitions à aimer les filles: à peine a-t-il quatorze ans, & il ſait déja paſſablement ſon rudiment. Ferdinand mon cadet eſt le bijou de ma femme; il eſt d'une ſanté foible, & il faut bien ſe garder de le tracaſſer, c'eſt par la douceur qu'on parviendra à le réduire: ma femme a déja mis à la porte deux domeſtiques qui s'étoient donné les airs de le réprimander. J'ai auſſi une fille de douze ans: bien entendu que le Précepteur n'aura point à faire à elle; c'eſt à ſa Bonne de l'éle-



ver. Je compte lui laiſſer encore quelque tems pour apprendre ſon Catéchiſme, après quoi je lui chercherai un mari qui pourra à ſon aiſe achever ſon éducation. Vous voyez par ce que je viens de vous dire, que la beſogne ne ſera pas forte. Je ne demande rien d'extraordinaire; il me ſuffira que le Précepteur que vous me donnerez, parle couramment le latin, qu'il ſoit propre dans ſon linge & dans ſes habits, qu'il ſache le françois & l'italien, qu'il ait la main belle, qu'il poſſede les Mathématiques, qu'il ſache tourner un vers au beſoin, qu'il danſe, tire des armes, monte à cheval, &c, s'il eſt poſſible, qu'il deſſine; il faut qu'il ſoit parfaitement verſé dans l'Hiſtoire, mais ſur-tout dans le Blaſon. Je ſerois bien-aiſe qu'il eût voyagé. Ne manquez pas de le prévenir que j'habite toujours ſur mes terres, & que nous conclurons enſemble un bail pour ſix ans. Je le logerai; il aura la table avec mon Valet-de-chambre, & cinquante florins par an. Ma coutume eſt de ne rien donner aux étrennes & aux foires: je n'aime point à avoir la tête rompue de ces miſeres-là. Quand les





ſix années ſeront expirées, il pourra aller où bon lui ſemblera; je ſerois fâché de m'oppoſer à ſa fortune. Ne trouvez-vous pas, Monſieur, ces propoſitions juſtes & honnêtes? Si par haſard cet homme ſe trouve avoir du goût pour les détails d'une maiſon, je pourrai par la ſuite l'aſſocier à mon Intendant. C'eſt une place où il y a beaucoup à apprendre: & qui ſait ſi cela ne lui ſera pas utile un jour? J'aurai une très-grande reconnoiſſance de vos ſoins. J'ai l'honneur d'être, Monſieur le Profeſſeur, votre très-affectionné . . . . . . . . . .

MONSEIGNEUR,

D'APRÈS les ordres que m'a donnés Votre Excellence, je n'ai rien épargné pour ſonder *quovis modo* tous les ſujets que j'ai cru dignes d'entrer à ſon ſervice. Les aſpirans ne manquent pas, il y en a une foule; mais malheureuſement nos jeunes gens font les renchéris de bonne heure, & dédaignent de commencer par peu de choſe pour poſer les fondemens d'une fortune ſolide. Cette ridicule vanité leur vient



ſans doute de ce qu'ils ſe ſentent quelques talens: ſoit; mais faut-il pour cela exiger plus d'argent qu'on n'en dépenſe à habiller trois Laquais? Et pourquoi encore? Pour élever des enfans. Il eſt venu chez moi un jeune homme qui à la vérité poſſede toutes les qualités que Votre Excellence deſire dans un Précepteur; il eſt d'ailleurs honnête, ſage & vertueux. Perſonne n'eſt plus capable que lui d'inſpirer à Meſſeigneurs vos enfans tous les ſentimens qui pourront en faire de bons citoyens & ajouter à la gloire dont jouit la haute Maiſon de Votre Excellence; mais ce n'eſt pas là notre affaire. Cet homme extravague avec ſes prétentions; & vous avez trop de ſagacité, Monſeigneur, pour dégénérer de la prudence de vos illuſtres ancêtres, & ſacrifier tant d'argent à l'éducation de vos fils. Si vous daignez vous amuſer un inſtant, jettez les yeux ſur la note de cet homme, que je joins ici. Je crois, Monſeigneur, que vous devez vous pourvoir à meilleur marché. J'ai traité du prix avec pluſieurs autres qui tous regarderont comme une faveur, d'être acceptés. Il faut conve-

nir que pas un d'eux n'a les qualités que Votre Excellence a ſi ſagement requiſes dans un Maître, & je ne puis même nier que la plûpart ſe conduiſent aſſez mal ; mais auſſi je dois dire à leur éloge, que ce ſont des gens avec leſquels Votre Excellence pourra marchander, & qui ſont incapables de la ſurfaire.

J'ajoute encore ici une ſeconde note ſur laquelle j'attends les ordres ultérieurs de Votre Excellence. Si j'oſois lui donner un conſeil, ce ſeroit de raſſembler chez elle tous ces Candidats, & d'établir entre eux une ſorte de défi dont elle pourroit tirer un grand avantage. Chacun ſe piqueroit d'accommoder Votre Ecellence, & pour lors elle choiſiroit celui qui demanderoit le moins d'appointemens. Toutefois je ſoumets cette propoſition aux lumieres ſupérieures de Votre Excellence. Je ſuis avec un profond reſpect,

. . . . . .

### PREMIERE NOTE.

Le ſouſſigné penſe que, ſans être injuſte, il peut établir les prix ſuivans



pour les peines que Son Excellence attend de lui dans l'éducation propoſée.

1. Pour ſoins, vigilance, inſtructions dans le Chriſtianiſme & leçons de latin, . . . . 50 écus.

2. Pour étude de la langue françoiſe, . . . 24

3. De même pour la langue italienne, . . . . 24

4. Comme Maître à écrire, un écu 12 gros par mois, . . 18

5. Pour les leçons d'Arithmétique, de Mathématiques, 3 écus par mois, . . 36

6. Il prie Son Excellence de le diſpenſer de faire des vers.

7. Comme Maître à danſer, un écu par mois. Il ne donnera à cet exercice que deux heures par ſemaine, . . 12

8. Comme Maître en fait d'armes, une heure tous les jours, deux écus par mois, . . 24

9. Comme Ecuyer, une heure par jour, quatre écus, . 48

Il s'engage de ne pas faire naître de faux frais & de ne point ſolliciter de gratification.



Pour ce qui regarde l'étude de l'Hiſtoire, du Blaſon & autres, il ne porte rien en compte & renferme cet article dans le premier.

Il eſpere obtenir la *gracieuſe* permiſſion de manger avec ſes éleves pour avoir occaſion de leur apprendre à ſe tenir & à ſe conduire décemment à table, inſtruction que l'on ne donne pas aſſez à nos jeunes Gentilshommes.

Il ſera bon d'abandonner entierement le cadet des fils de Son Excellence à la direction du Gouverneur, ſans que Madame s'oppoſe aux corrections. Cette clauſe paroît néceſſaire pour le bien de ce jeune Cavalier.

Ces diverſes occupations laiſſeront peu de tems au Gouverneur pour partager celles de l'Intendant de la maiſon, & Son Excellence ne ſauroit mieux faire que de ſe pourvoir d'un Commis.

Quand les ſix années ſeront écoulées, le ſouſſigné oſe ſe flatter d'une récompenſe.

Le total des appointemens monte . . . . . . . 236 écus.

Son Excellence peut être perſuadée que l'on n'épargnera rien pour remplir



avec zele & avec attachement tous les devoirs importans de cette place.

### SECONDE NOTE.

*Signalement des Candidats qui ſe propoſent pour l'emploi de Précepteur.*

1. *N.* eſt un jeune homme de 22 ans : il a fait d'aſſez bonnes études ; mais il eſt venu dîner chez moi, & je trouve qu'il mange beaucoup trop : il demande qu'outre ſes deux repas, on lui donne à déjeûner & à goûter, non compris trois meſures de biere qu'il eſt accoutumé de boire dans les intervalles. Il ſe borne à cinquante écus.

2. *N.* Maître-ès-Arts a quarante ans : il paroît mur. Depuis long-tems il fait le métier de Précepteur ; mais il n'a jamais pu reſter plus d'un an dans la même maiſon. Il avoit aſſez bien employé ſon tems au College ; depuis qu'il en eſt ſorti il a oublié tout ce qu'il avoit appris : cependant il en ſait encore aſſez pour ſe charger de l'éducation des enfans de Votre Excellence : il demande cinquante florins, & par-deſſus le marché du tabac & de

la biere à diſcrétion. *N. B.* Il ne fume que du tabac de Breſme.

3. *N.* n'a que 29 ans : il eſt d'un bon tempérament. Son fort eſt la Théologie. Jamais baſſe n'a ronflé plus majeſtueuſement que ſa voix quand il prêche, & j'ai entendu quelques Sermons de lui qui ont fait du bruit. Il ſera content de cinquante florins, pourvu qu'au bout de ſix ans il obtienne quelque place de Vicaire.

4. *N.* a étudié dix ans dans différentes Univerſités : cependant ſes études ne ſont pas finies ; mais je penſe que les ſix années qu'il paſſera chez Votre Excellence lui ſuffiront pour achever de ſe former ; c'eſt un perſonnage fort plaiſant, & qui fera rire les enfans de Votre Excellence : il a grand beſoin d'une condition, ayant fait une promeſſe de mariage à une couturiere. Il tire des armes.

5. *N.* a 27 ans : il n'eſt pas ſans génie, il parle latin, grec, mais il ne ſait pas l'allemand : c'eſt une qualité de plus pour entrer chez la nobleſſe. On ne ſauroit trop ſe recrier ſur l'uſage où l'on eſt à-préſent d'exiger que non-ſeu-



lement nos Savans, mais même nos Gentilshommes, ſachent leur langue & qu'ils prennent du goût pour les ouvrages des prétendus beaux eſprits Allemands. Le Candidat demande ccIↃↃↃↃII. S. autrement dit 2100 ſeſterces, qui font environ 70 écus monnoie courante.

6. *N.* eſt Poëte de ſon métier : il fait des vers très-coulans, toujours rimés ; car il eſt mortel ennemi de nos hexametres. Dieu ſoit loué ! il y a encore au monde quelques gens de goût : il n'a gueres appris autre choſe que la Mythologie : mais en revanche il la poſſede ſur le bout de ſon doigt. Il travaille actuellement à un ouvrage très-judicieux : il met en vers toutes les Epîtres des Fêtes & Dimanches, ſans changer ou tranſpoſer un ſeul mot du texte. Quand il l'aura achevé, il compte s'appliquer un peu aux Humanités. C'eſt un homme inépuiſable pour les *complimens.* Il s'offre de ſervir Votre Excellence pour rien, à condition que pour chaque piece de deux cens vers dans ce genre, elle lui paye quatre gros argent comptant. Il eſpere que cela pourra lui rapporter annuellement



quatre-vingt écus. Il demande auſſi par an un habit de la garderobe de Votre Excellence : ſi cet homme vous convient, Monſeigneur, vous feriez une belle charité de lui donner une paire de culottes au lieu d'arrhes. *N. B.* Il eſt fort rejoui & ſatyrique. Je ne doute pas que ſes bouffonneries n'amuſent Votre Excellence ; on fait de lui tout ce qu'on veut : il ne ſe fâche jamais, ſi ce n'eſt quand on critique ſes vers.

7. Ayant ſouvent entendu dire ſi judicieuſement à Votre Excellence qu'un Gentilhomme qui ne penſe pas eſt bien plus ſupportable qu'un Gentilhomme qui ne ſait pas courre un lievre, j'aurois grande envie de lui propoſer le nommé *N.* Il a été contraint d'étudier par ordre de ſon Tuteur ; mais il a autant d'antipathie pour les Sciences que de paſſion pour les chiens de chaſſe. Sa mere étoit femme de l'Intendant d'un Seigneur, cela pourroit y avoir contribué. Quoi qu'il en ſoit, il ne ſait rien, ou très-peu de choſe ; mais il eſt excellent chaſſeur, grand oiſeleur, & fait des filets avec une adreſſe merveilleuſe. Il ne demande que cinquante



écus & toutes les peaux de renards.

8. *N.* eſt un petit homme trapu, & qui peut avoir deux aulnes & demie de circonférence, obligation qu'il a à la biere, dont il boit une grande quantité. Quand il vint chez moi, je ne pus ſavoir au juſte, s'il a des connoiſſances, car il n'étoit pas trop ferme ſur ſes jambes ; mais j'ai vu de bonnes atteſtations qu'il a rapportées du College. Au reſte ſi Votre Excellence ne peut en tirer parti, comme Précepteur, du moins lui ſera-t-il d'une grande reſſource comme convive. Quoique ſimple bourgeois, c'eſt un homme à tenir tête à dix cavaliers. Il ſe contentera de cinquante florins ; mais il demande un ducat toutes les fois qu'il ſera obligé de ſe ſouler pour faire les honneurs de la table de Votre Excellence.

9. *N.* eſt un homme poſé & civil : il a été deux heures chez moi ; mais à toutes mes demandes il n'a jamais fait d'autre réponſe que : *ah oui, mon illuſtre patron.* C'eſt je crois un Savant du premier ordre, car il n'a pas de conduite. Je lui demandai combien il ſouhaitoit avoir d'appointemens : il fit une profonde révérence & me répondit : *tout*

*comme il vous plaira, mon illustre patron. N. B.* Il ne porte pas de manchettes.

10. *N.* est un jeune homme tout gentil : il est paré comme une poupée, & ne pense pas davantage. Il a étudié pendant quatre ans à Leipsick, & pendant quatre ans il n'a pas mis une seule fois son chapeau sur la tête. Il s'est, dit-il, toujours appliqué à des études *galantes.* Il demande la permission de friser ses éleves. Entr'autres talens, il a ceux d'ôter en perfection les taches, de tourner & de découper supérieurement. Quand je le questionnai sur l'article de la pension, il fit une pirouette sur le talon & répondit d'une voix de fausset : *soixante-dix écus à votre service, Monsieur.* Il plaît beaucoup à ma femme.

11. Si Votre Excellence veut avoir un homme versé dans les langues, dans l'histoire, qui danse, tire des armes, monte à cheval, en un mot qui se vante de posséder toutes les qualités possibles, j'aurai l'honneur de lui offrir M. *N.* je soupçonne à la vérité qu'il n'a aucune des connoissances que je viens de détailler; mais il est fils de



ma sœur, & vient deux fois par semaine m'assurer de ses respects : je voudrois lui être utile. Jusqu'à présent je l'ai produit dans quelques bonnes maisons, où l'on a eu la bonté à ma considération de le payer tous les mois sans prendre de ses leçons : je crois que Votre Excellence ne peut lui donner moins de quatre-vingt écus par an; car il est mon neveu.







# *NOUVELLES*

## LITTÉRAIRES.

## ANGLETERRE.

NOus ne nous sommes pas proposé uniquement de rendre compte des productions de la Littérature étrangere; nous ne remplirions qu'une partie de notre objet, si nous ne faisions pas connoître le jugement que les Etrangers eux-mêmes portent de notre Littérature. Ces jugemens dépouillés des préventions que l'illusion du style, le caractere de l'Auteur, ou d'autres circonstances particulieres & locales peuvent faire naître dans l'esprit du Lecteur François, mettent le sceau à la réputation de nos ouvrages. Les Anglois sont sans doute le peuple du monde savant dont les suffrages doivent intéresser davantage un Ecrivain qui aspire à la célébrité; c'est aussi celui par qui notre Littérature est plus connue, plus cultivée, & nous osons dire



être mieux appréciée. Tous les bons ouvrages qui sortent de nos presses sont bientôt transmis dans la langue angloise, & tel livre françois est traduit à Londres, avant d'être connu dans le fond de nos provinces.

Pour peu qu'on connoisse le goût des Anglois, on sent avec quel empressement ils ont dû s'approprier les ouvrages de M. de Voltaire; il n'y en a aucun qui n'ait été traduit dès sa naissance : mais la plûpart de ces traductions, faites avec autant de précipitation que de négligence, n'étoient que des copies infidelles & informes, où l'on reconnoissoit à peine le génie d'un Ecrivain dont il doit être bien difficile de faire passer dans une autre langue, le feu, la finesse & les graces. Plusieurs Ecrivains (*a*) Anglois se sont réunis pour donner un corps complet des ouvrages de M. de Voltaire, d'après la derniere édition de Geneve. Cette traduction, exécutée avec beau-

(*a*) A la tête desquels sont M. Smollett, connu par une *Histoire d'Angleterre* estimée, & M. Francklin, auteur de plusieurs ouvrages & de quelques bonnes traductions.

coup de soin & de correction, vient d'être achevée, & a obtenu le succès qu'elle mérite. Voici le petit avertissement que les Traducteurs ont mis à la tête : « M. de Voltaire est un de » ces hommes rares, de ces génies heu» reux qui ont joui pendant leur vie » de la réputation la plus éclatante & » la plus étendue. Il a vu sa gloire » fleurir non-seulement dans sa propre » patrie, mais se répandre dans tous » les pays de l'Europe, où l'on admire » également le feu du génie, le bril» lant du bel esprit, le sel piquant de » la satyre, l'élégance & les graces du » style, en un mot le charme inexpri» mable qui embellit tous ses écrits, » qui arrache l'attention & les suffra» ges du Lecteur presque malgré lui, » & qui enchante également les hom» mes de tout pays, de tout âge, de » tout caractere.

» Mais quelque admiration que les » ouvrages de ce grand homme ayent » obtenue des autres Nations, ils pa» roissent plus particulierement destinés » a plaire aux Anglois, parce qu'ils bril» lent sur tout de cette fougue de gé» nie, de cette richesse d'imagination



» & de cette mâle liberté qui caracté» risent les grands Ecrivains de la Na» tion Britannique ».

Les papiers anglois annoncent aussi une traduction complette des *Contes moraux* de M. de Marmontel, dont quelques-uns ont déja été traduits séparément, & insérés dans les recueils périodiques. « La précision, la variété, » l'intérêt & l'élégance, disent les Au» teurs du *Monthly Review*, caracté» risent ce genre ingénieux qui n'avoit » point (*a*) de modele ni dans la lan» gue de l'Auteur, ni dans aucune » autre. Ses peintures de société, quoi-

(*a*) Quelques Critiques ont découvert que les Contes de M. Marmontel étoient des imitations d'Hamilton. Nous ne connoissons de cet Auteur que les *Mémoires du Chevalier de Grammont*, chef-d'œuvre de gaité & de fine plaisanterie, que personne encore n'a tenté d'imiter, & des Contes de Fées agréablement écrits, mais qu'on ne se soucie plus de copier. Il faut que ces Critiques ayent vu des ouvrages d'Hamilton qui ne soient pas encore publiés & qui ayent quelque rapport avec les Contes, d'un genre très-neuf pour nous, que M. Marmontel a donnés ; ou bien l'envie & l'habitude de médire troublent d'une maniere étrange le jugement & le goût.





» que présentant sans cesse des attitudes » variées & frappantes, ne sont point » chargées de ces teintes éblouissantes » & peu naturelles dont tant de Ro» manciers ont coutume de farder les » portraits qu'ils veulent rendre agréa» bles.

» Cet ingénieux Auteur s'est attaché » à peindre les principes, les déve» loppemens & les effets de l'amour, » comme de la passion qui a le plus » d'influence sur les mœurs privées » & domestiques. Il considere l'a» mour comme prenant sa source » dans l'imagination, dans le senti» ment ou dans le goût ; & les tableaux » qu'il présente sont toujours compo» sés de la maniere la plus propre à » corriger les vices & les folies, & à » indiquer les véritables routes de la » sagesse & du bonheur.

» On trouve à la tête de ce recueil » de Contes (*a*) une épître *sur les char» mes de l'étude*, qui prouve dans l'Au» teur un talent si heureux pour la » Poésie, qu'on ne sauroit trop regret-

(*a*) C'est apparemment dans une édition de Hollande qu'on a inséré cette épître.



» ter qu'un Ecrivain aussi capable de » nous intéresser par des peintures de » mœurs & de caracteres, si neuves, » si frappantes & en même tems si na» turelles, n'exerce pas son génie dans » le genre dramatique. Ses talens sem» blent faits pour embellir encore l'é» légance même du Théâtre François ».

L'*Histoire de Jean Sobiesky*, par M. l'Abbé Coyer, ne pouvoit manquer d'être favorablement accueillie par les Anglois ; ils en ont inséré des lambeaux dans les papiers périodiques, & la traduction entiere est sur le point de paroître. « On reconnoît dans cette » Histoire intéressante, dit un de leurs » Journalistes, l'esprit de philosophie » & d'humanité, la précision, & l'é» nergie du style, qui distinguent les » productions de cet Abbé qui dans » quelques satyres ingénieuses & har» dies, s'est approché de notre Swift » & a répandu des traits de cette plai» santerie qui semble nous être parti» culiere & que les étrangers ne peu» vent même rendre que par notre » propre mot *humour* ».

Le plan & l'exécution du nouvel ouvrage que M. l'Abbé Raynal vient

de publier ſous le titre d'*Ecole Militaire*, ont été fort goûtés à Londres. Voici ce qu'on trouve dans un *Magazin* anglois : « Juſqu'ici les différens
» Gouvernemens ſe ſont bornés à faire
» compoſer des ouvrages de Tactique
» & de raiſonnement, dont le but étoit
» uniquement d'étendre l'eſprit des
» Militaires. Le Miniſtere de France,
» plus éclairé, vient d'en faire com-
» poſer un qui parle à leur cœur, &
» qui doit néceſſairement les échauffer
» & leur donner l'enthouſiaſme de leur
» état. Il eſt impoſſible qu'un jeune
» homme appellé à la guerre, qu'un
» Officier ou un Soldat qui la font
» déja, liſent de ſang froid le plus
» grand recueil de vertus guerrieres
» qui ait encore été formé. Leur ame
» enflammée par une foule de grands
» exemples, ne peut plus éprouver
» que trois ſentimens, une grande in-
» différence pour la vie, beaucoup de
» mépris pour ce qu'on appelle *com-*
» *modités*, & une paſſion extrême pour
» la gloire.

» Toutes les Nations qui ont l'amour
» des grandes choſes, adopteront ſans
» doute cet ouvrage & le feront ſans



» répugnance, parce que l'Auteur a
» écrit leurs actions avec la même vé-
» rité, la même préciſion, la même
» chaleur que celles de ſes compatrio-
» tes. Ce ſeroit rendre un ſervice im-
» portant aux braves gens qui com-
» battent pour notre patrie avec tant
» de ſuccès & de gloire dans toutes
» les parties du monde, que de les
» mettre en état de lire un ouvrage
» qui les ſoutiendra dans leurs travaux
» & les encouragera à mériter d'y voir
» un jour leurs noms placés ».

L'éclat que les derniers ouvrages de M. Rouſſeau de Geneve ont fait parmi nous, & la diverſité des ſentimens qu'ils ont fait naître, doivent exciter notre curioſité ſur le jugement qu'on en a porté en Angleterre. Nous avons rapporté dans le *Journal de Décembre* dernier le parallele que les Auteurs du *Critical Review* ont fait entre *la nouvelle Héloïſe* & *Clariſſe*. Voici ce que les mêmes Auteurs diſent du *Diſcours ſur l'inégalité des conditions*, dont on vient ſeulement de donner la traduction : « Il doit paroître bien extraor-
» dinaire qu'un homme d'eſprit, qui
» jouit des bienfaits de l'inſtitution





» ſociale la plus parfaite qu'il y ait
» ſur la terre, & qui tire ſa plus grande
» gloire de ſes talens littéraires, ait
» fait le panégyrique de la condition
» de l'homme ſauvage, ait inſulté à la
» ſociété, & ait attribué au gouverne-
» ment & aux progrès des Lettres tous
» les vices & les crimes dont la nature
» humaine peut être capable; mais il
» faut conſidérer que M. Rouſſeau s'eſt
» fait un plan d'être ſingulier & ori-
» ginal en tout, & ce diſcours doit être
» regardé plutôt comme un eſſai de
» ſes talens, que comme une leçon de
» Philoſophie : d'ailleurs l'art de cet
» Auteur eſt d'élever & d'étendre l'eſ-
» prit, lors même qu'il égare le juge-
» ment. Si nous conſidérons ce *diſcours*
» ſous ce point de vue, nous y trou-
» verons autant de génie que de biſar-
» rerie; on y reconnoît un grand maî-
» tre de raiſon, qui ne ſatisfait ce-
» pendant pas la raiſon; un ami de
» l'homme, qui déclame contre les
» inſtitutions qui aſſurent le bonheur
» de l'homme; un Sujet fidele, qui
» regarde le gouvernement comme une
» infraction aux loix de la nature; &
» un fils plein de tendreſſe & de reſ-



» pect pour ſon pere, qui voudroit
» briſer tous les liens qui attachent
» les enfans à leurs peres. En un mot,
» nous trouvons à chaque page de cet
» ouvrage des choſes qui contrediſent
» les notions les plus claires du bon
» ſens, & qu'il ſeroit néanmoins très-
» difficile de réfuter par écrit. Nous
» regardons enfin l'Auteur comme un
» prodige de génie, aveuglé & égaré
» par le caprice & l'affectation de la
» ſingularité ».

Le nouveau Traité *de l'éducation* eſt déja parvenu à Londres, & paroît y exciter vivement la curioſité des gens de Lettres. Nous allons traduire ſimplement ce qu'on en dit dans le *London Chronicle* du 19-22 juin. « Ce
» traité eſt un mêlange de qualités hé-
» térogenes, une bigarrure d'obſcurité
» & de clarté, de ſubtilité & de ſim-
» plicité, d'abſurdité & de bon ſens,
» d'incrédulité & de religion, d'eſprit
» & de folie, de philantropie & de
» malignité, de ſageſſe & de témérité.
» Il décele un Auteur dont le juge-
» ment eſt emporté par une imagina-
» tion ſans frein, comme Phaëton par
» les courſiers du Soleil. Cependant on

» y trouve beaucoup de choses à ap-» prendre : M. Rousseau a semé par-ci » par-là de sages conseils, des vues ad-» mirables, des regles pour former le » corps & l'esprit, qui sont à la fois » praticables & salutaires; & lors même » que ses instructions sont chiméri-» ques, elles sont toujours intéressan-» tes. Enfin le tour original de son gé-» nie, la nouveauté qui regne dans son » expression, la rapidité de son esprit, » l'étendue de ses connoissances & le » feu de son imagination romanesque » & irréguliere rendront toutes ses pro-» ductions intéressantes, & le feront » regarder comme le plus agréable *feu* » *folet* qui ait jamais brillé dans la » république des Lettres.

» Il y a peu de méthode dans son » *Emile*. Il prend à la vérité son pu-» pille depuis le moment où il sort » du sein de sa mere, & le mene par » la main à-travers les différentes sta-» tions de la vie, jusqu'à ce qu'il ar-» rive à l'âge de maturité, où l'édu-» cation cesse; mais les excursions de » son esprit sont si irrégulieres & si » excentriques, que le Lecteur souvent » embarrassé, oublie où il en étoit, &



» ne sait plus où on le mene, *&c.* »

En rapportant ce jugement, nous sommes cependant bien éloignés d'en adopter toute la sévérité : nous déplorons l'usage que M. Rousseau a fait de ses talens; mais nous ne pouvons nous refuser à l'enthousiasme que fait naître en nous la grandeur & la force de son génie. Personne n'a porté dans la Philosophie plus de chaleur & d'éloquence; personne n'étoit fait pour donner à la vertu & à la vérité plus de charmes, d'intérêt & de dignité.







# PAYS-BAS.

*DE l'utilité des bains froids, particulierement en Hollande.*

L'Auteur de cet ouvrage (M. Decoré, Docteur en Medecine) démontre, 1°. que le bain chaud ne convient nullement à la plus grande partie des maladies de ce pays : 2°. que nos maladies en général procedent d'un relâchement & d'une foiblesse considérable des fibres : 3°. que pour guérir cette maladie & en arrêter les suites, les bains froids sont infiniment meilleurs que tous les autres remedes internes connus : 4°. enfin, que les bains froids pris à propos & avec précaution, n'ont jamais fait mal à personne. Ces quatre propositions sont très-bien prouvées, & l'Auteur les confirme par de belles expériences.





# ITALIE.

## I

*RACCOLTA di cento pensieri diversi di* Anton-Dominico Gobbiani, *Pittore Fiorentino*, &c.

« RECUEIL de cent *pensées* diverses » de M. *Gobbiani*, Peintre Floren-» tin, gravées par M. *Hugford*, son » disciple, & dédiées à S. E. M. le » Bailly *de Breteuil*, Ambassadeur » de la Religion de Malte à Ro-» me. A Florence, 1761, *in-fol.* grand » papier ».

NOus ne dirons rien ici de la beauté de ces dessins ou de ces pensées. Le nom de leur Auteur suffit pour en donner l'idée la plus avantageuse : mais ce qu'on ne sauroit trop admirer, c'est que M. Hugford les a gravés de maniere à en imposer aux yeux les plus exercés & les plus attentifs, en un mot à faire prendre les estampes pour les originaux mêmes.

II.

*RAGIONAMENTO istorico intorno a' nuovi volcani, comparti nella fine dell' anno scorso 1760, nel territorio della torre del Greco.*

« RAISONNEMENT historique sur » les nouveaux volcans qui ont paru » vers la fin de l'année 1760 dans le » territoire *de la torre del Greco*. A » Naples, 1761. De l'imprimerie de » *Simoni*, *in*-4°. p. 67.

Après le volcan qui commença le 6 du mois de novembre de l'année 1759, & qui ne cessa que vers la fin du mois de mars de l'année 1760, le Vésuve paroissoit assez tranquille; il jettoit à la vérité par intervalles du feu, de la fumée & des cendres, mais en très-petite quantité; de sorte que les habitans se flattoient qu'il se passeroit au moins une année sans qu'ils eussent rien à craindre, d'autant que la matiere liquéfiée que le Vésuve avoit lancée par son côté méridional avoit été très-abondante. Le vingt de décembre de l'année 1760 on éprouva dans les



endroits situés au pied de la montagne un tremblement de terre qui se fit sentir encore le lendemain; enfin la nuit qui précéda le 23 le mouvement fut si fort & les édifices si sensiblement ébranlés, que les paysans épouvantés s'enfuirent de leurs habitations, en remplissant l'air de leurs cris. Cette secousse fut accompagnée d'un phénomene qui augmenta encore leur effroi : le tems étoit calme, le ciel étoit serein, & l'on entendoit la mer frémir d'une maniere extraordinaire. Ce frémissement dura près de quatre heures. Le tremblement fut suivi de cinq autres secousses, mais qui furent très-foibles. Pendant tout ce tems-là la montagne ne vomit ni feu ni cendres ni fumée, quoique les secousses fussent sans contredit l'effet de l'embrasement de ses entrailles, comme on va le voir.

Le tremblement de terre du 23 se fit sentir dans tous les environs du Vésuve à la distance de quinze milles. Il fut beaucoup plus violent dans les endroits voisins de la montagne; mais il ne fit aucun tort aux bâtimens : en même tems, dans un lieu appellé par les paysans le *Tosso delle campane*, &



placé sur le flanc méridional du Vésuve, parurent deux volcans, qui commencerent à vomir avec un bruit effroyable de la fumée, des flammes, des cendres & des cailloux embrasés. Quelques heures après il y eut coup sur coup deux tremblemens de terre de la plus grande violence : alors le Vésuve jetta par la bouche une fumée noire, extrêmement épaisse, & mêlée avec de la cendre & des pierres. Cette fumée s'éleva en tourbillons immenses à une hauteur démesurée, jusqu'à ce que suspendue par les vents septentrionaux, elle se dilata & se répandit vers le midi, de maniere qu'on n'appercevoit aucune des montagnes qui étoient à l'opposite. Les cendres furent portées jusqu'à Surrente, à Massa & plus loin encore. Les pierres tomberent en abondance sur les endroits situés au pied de la partie méridionale du mont. Depuis ce tems-là jusqu'au lever du soleil les secousses furent également fréquentes & terribles, & l'on vit paroître tout-à-coup aux environs, dans un terrein cultivé, douze nouveaux volcans. Quelques paysans qui furent témoins de cet affreux spectacle, rap-



portent qu'après une secousse terrible ils voyoient la terre se fendre au loin, se soulever & prendre la forme que lui donnent les travaux souterreins des taupes. Peu de tems après, de ces fentes sortoient des petites flammes & une fumée extrêmement épaisse : quelques-uns d'entre eux virent la terre s'ouvrir sous leurs pieds, & eussent été infailliblement engloutis dans ces abîmes de feu, s'ils ne s'étoient enfuis avec précipitation. Ces quinze volcans lançoient avec un fracas épouvantable & à une hauteur prodigieuse, des cailloux embrasés, des cendres, du feu, de la fumée, & jettoient des pierres spongieuses à une distance très-considérable. Vers la fin du même jour (23 de décembre) un volcan vomit un fleuve de feu : une heure après d'un second volcan jaillit une seconde *lave* qui, s'unissant à la premiere, forma un vaste torrent qui coula sur le chemin royal qui mene de Naples à la Tour *della Nonziata*. Après avoir entraîné quantité de hameaux & de vignobles, ce torrent parvint au chemin public du *bosco tre case*, & couvrit une espace de 413 toises Napolitaines. La nuit qui

précéda le 25, se trouvant arrêté par un mur du chemin public, il forma un bras qui s'étendit lentement dans le territoire situé dans la partie occidentale du *bosco tre case*, & de-là s'élargissant toujours davantage, il roula jusqu'au 27 & s'éteignit enfin vers le soir. Ce bras avoit 56 toises de longueur & 290 de largeur.

C'est par cette description que commence l'ouvrage que nous venons d'annoncer : il est dédié au Cardinal Sestale, Archevêque de Naples, & l'Auteur l'a enrichi de deux estampes où sont représentés le Vésuve, les nouveaux volcans, le chemin de la lave, les nouveaux monticules formés par les volcans, &c.





# ALLEMAGNE.

I.

*DE quibusdam animalibus marinis, eorumque proprietatibus, orbi litterario vel nondum, vel minùs notis.*

« DE quelques animaux marins & de » leurs propriétés, *&c.* Par M. *Bo-» hadsck.* A Dresde ».

CET ouvrage est bien fait, & renferme des choses très-intéressantes.

II.

LE prix de Philosophie expérimentale, qui devoit être adjugé le 31 mai à Berlin, a été renvoyé à l'année 1763. On propose toujours la même question, savoir : *Si tous les êtres vivans, soit du regne animal, soit du regne végétal, sortent d'un vent fécondé par un germe ou d'une matiere prolifique, analogue au germe ?* La Classe de Philoso-



phie spéculative propose pour la même année la question suivante : *Les vérités métaphysiques en général, & en particulier les premiers principes de la Théologie & de la Morale sont-ils susceptibles de la même évidence que les vérités géométriques ? Et ne l'étant pas, quelle est la nature de leur certitude, jusqu'à quel degré cette certitude peut-elle parvenir, & ce degré suffit-il pour produire la conviction ?*

*Fin du Journal de Mai.*



# TABLE
# *DES ARTICLES.*



## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

# TABLE
## DES MATIERES,
Par ordre des Langues.

### ALLEMAGNE.



### AMERIQUE.



### ANGLETERRE.



### DANNEMARK.



### ITALIE.





*ERRATA du Volume d'Avril.*

*Page* 180, *ligne* 21, ta, *lisez* la.
*Page* 221, *ligne* 7, small-pox, *lisez* french-pox.
*Page* 229, *ligne* 14, le fait, *lisez* les faits.
*Page* 230, *ligne premiere*, sembloit délivrer, *lisez* sembloit vouloir délivrer.

*APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Journal Etranger du mois de Mai. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 30 Juin 1762.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de Louis Cellot, rue Dauphine.



# JOURNAL ÉTRANGER.

JUIN 1762.

*DEDIÉ*
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

*Par M. l'Abbé* Arnaud,
De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

*Quæ robora cuique,*
*Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.*
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez Jacques-François Quillau, Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.

M. DCC. LXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

## CONDITIONS.

*On souscrit* a Paris *chez* Quillau, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

*Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la* Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvu qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

*CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.*

| | |
|---|---|
| *Amiens*, . . . | François. |
| *Amsterdam*, . . . . | Rey. |
| *Bayonne*, . . . . | Trebusc. |
| *Bruxelles*, . . . . | Pierre Vasse. |
| *Chaalons en Champagne*, | Briquet. |
| *Geneve*, . . . . . | Detournes le jeune. |
| *La Rochelle*, . . . | Chaboceau Grand'-Maison. |
| *Lyon*, . . . | Deville. |
| *Montpellier*, . . . | Rigaud. |
| *Nantes*, . . . . | la veuve Vatar. |
| *Nismes*, . . . | Gaudes. |
| *Orléans*, . . . . | Tournay. |
| *Provins*, . . . . | la veuve Michelin. |
| *Rouen*, . . . . . | Pierre Le Boucher, sous la galerie du Palais. |
| *Soissons*, . . . . | la veuve Varoquier. |
| *Strasbourg*, . . . | Dulcesker. |
| *Turin*, . . . . . | les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve. |



# JOURNAL ÉTRANGER.

## ARTICLE I.

*LETTERS on Chevalry and Romance. By the Editor of* moral and political Dialogues. *For* Millar, 1762.

« LETTRES sur la Chevalerie & le » Roman. Par l'Editeur des *Dia-* » *logues politiques & moraux*. Chez » *Millar*, 1762 ».

ON trouve plus d'érudition que de philosophie dans les différens ouvrages qu'on a écrits jusqu'à présent sur la Chevalerie. Nous avons déja eu occasion de parler du génie & de l'origine de cette institution singuliere





qui a eu une si grande influence sur les mœurs, la législation & les arts de l'Europe moderne. Voyez notre Journal du mois d'août 1761. Nous nous contenterons ici de donner un précis des *Lettres* que nous annonçons; elles nous ont paru renfermer des vues ingénieuses & beaucoup d'idées nouvelles.

L'Auteur traite de la Chevalerie proprement dite & considérée sous le point de vue d'un Ordre militaire qui se conféroit par investiture, avec la solemnité du serment & des autres cérémonies que les anciens Romanciers & Historiens ont décrites, & il en trouve l'origine dans la constitution féodale.

Le premier effet de la constitution féodale & son effet le plus sensible dut être l'érection d'un grand nombre de petites tyrannies; car le pouvoir que ce gouvernement donnoit aux Barons sur leurs nombreux vassaux étoit si grand, qu'ils affectoient tous une indépendance entiere, & étoient en effet des especes de Souverains absolus, du moins à l'égard les uns des autres. Comme leurs vues & leurs intérêts se croisoient réciproquement, l'état féodal dut être



en grande partie un état de guerre; & leurs châteaux étoient en même tems des forteresses & des palais.

Cette disposition générale dut tourner les esprits du côté de la guerre & produire les plus grands encouragemens pour l'usage des armes. C'est de ce concours de circonstances, que prit naissance cette institution militaire, connue sous le nom de Chevalerie.

De plus, la discipline militaire ne dut point se relâcher, même en tems de paix : de-là l'origine des joutes & des tournois, qui étoient des images de la guerre. La Chevalerie étoit donc le produit naturel du gouvernement féodal.

Cette conjecture explique très-bien les différens caracteres de cette singuliere institution.

1°. La passion pour les armes, le goût des aventures, l'honneur de la Chevalerie, les récompenses de la valeur. L'ambition, l'intérêt, la gloire, tous les grands ressorts des actions humaines concouroient à produire ces effets. Lorsque les pensées & les passions des hommes eurent reçu cette direction, l'exemple & la mode durent

faire le reſte & entraîner tous les excès du fanatiſme militaire.

Une des circonſtances les plus étranges qu'on trouve dans les anciens Romans, & qui reſſemble le plus à une fiction, c'eſt le grand nombre de femmes guerrieres qui couroient le monde tout armées, défioient les plus braves au combat, & cherchoient toutes les occaſions de ſignaler leur adreſſe, leur force & leur courage. Cependant les anciens Romanciers, en contant les aventures de ces femmes extraordinaires, ne faiſoient que copier les modeles qu'ils avoient ſous les yeux.

2°. Les mêmes principes expliquent les idées romaneſques que les Chevaliers errans s'étoient faites de la juſtice, l'ardeur avec laquelle ils couroient au ſecours des opprimés, & la gloire qu'ils mettoient à redreſſer les torts & à venger les injures. L'état féodal étant un état preſque continuel de violence, de rapine & de meurtres, il étoit inévitable que les ſuivans & les vaſſaux d'un Baron ne fuſſent ſouvent enlevés par les vaſſaux d'un autre Baron : ainſi l'intérêt que chacun avoit de protéger les ſiens, dut donc faire conſiſter



le point d'honneur non-ſeulement à uſer de repréſailles avec ſon ennemi, mais encore à employer toutes ſortes de moyens pour arracher les captifs des mains de leurs oppreſſeurs.

On dut donc attacher le plus grand mérite au zele généreux qui portoit les Chevaliers à voler au ſecours de ces malheureux, lorſqu'on ſavoit où ils étoient détenus, & à les chercher lorſqu'on ignoroit les lieux qui les cachoient : c'eſt ce qu'on appelloit *aller à la quête des aventures*. On n'eut d'abord pour objet que de délivrer ceux de ſon parti ; mais l'habitude de ſe conduire d'après ce principe, & l'amour de la gloire firent de cette pratique un uſage preſque général ; de ſorte que le monde fut bientôt peuplé de Chevaliers qui erroient de royaume en royaume, pour trouver l'occaſion d'exercer leur valeur généreuſe & déſintéreſſée.

3°. La courtoiſie, l'affabilité & la galanterie qui diſtinguoient auſſi ces aventuriers, n'étoient que les ſuites & les conſéquences naturelles de leur ſituation. Les châteaux des Barons





étoient, comme on l'a déja dit, de petites Cours auſſi-bien que des fortereſſes. L'affluence des vaſſaux qui y arrivoient pour rendre hommage à leurs Chefs, & pour leur propre ſûreté, dut y introduire ce goût de politeſſe & de civilité qui ſe forme dans les Cours, & qui devint un des principaux caracteres de ces ſociétés. Le commerce libre des femmes dans les aſſemblées & les fêtes, donna naiſſance à l'eſprit de galanterie.

4°. Il ne reſte plus qu'à expliquer ce ſentiment de religion qui étoit ſi profondément gravé dans l'ame des Chevaliers, & qui paroiſſoit eſſentiel à l'inſtitution même. On peut aſſigner deux cauſes de cette ſingularité. 1°. La ſuperſtition de ces tems là, qui étoit ſi puiſſante & ſi univerſelle, qu'aucune inſtitution d'une nature publique ne pouvoit trouver de la conſidération & du crédit, qu'autant qu'elle étoit pour ainſi dire conſacrée par les Eccléſiaſtiques & intimément liée à la religion. 2°. L'état du monde chrétien qui commençoit à peine à reſpirer, après les ravages des Sarraſins. Encore frappés



du ſpectacle des maux qu'ils avoient éprouvés de la part de ces ennemis de la Foi, il étoit naturel & même néceſſaire que les Peuples cherchaſſent à attacher un nouvel Ordre militaire à la défenſe de la religion. Ceci explique très-bien pourquoi les Eſpagnols ont pouſſé plus loin qu'aucun autre Peuple le fanatiſme de la véritable Chevalerie : leur reſſentiment étoit encore excité par le ſouvenir & le voiſinage des Maures qui les avoient conquis & déſolés pendant pluſieurs ſiecles.

Tel étoit l'état des choſes dans l'Occident, lorſque les Croiſades s'établirent. On voit que les eſprits des Peuples étoient bien diſpoſés pour une entrepriſe de cette nature. Nous ne nous arrêterons point ſur les détails de ces expéditions religieuſes qui ont bouleverſé & dépeuplé l'Europe, & qui y ont ſuſpendu pendant long-tems les progrès de la raiſon, du gouvernement & des arts. Une philoſophie plus ſaine, une religion plus éclairée nous ont appris à apprécier ces excès funeſtes d'un zele inconſidéré.

Notre Auteur trouve une reſſemblance ſinguliere entre les mœurs des

tems héroïques de la Grece, telles qu'elles ont été peintes par le grand Romancier de ces tems-là, par Homere; & celles qui ſont repréſentées dans les livres de la Chevalerie moderne. Ce fait ne peut s'expliquer que par le ſecours d'un autre qui n'eſt pas moins certain, c'eſt que l'état politique de la Grece, dans les premiers périodes de ſon hiſtoire, reſſembloit à pluſieurs égards à celui de l'Europe lorſqu'elle étoit déchirée par le ſyſtême féodal en une infinité de petits gouvernemens indépendans.

Nous allons préſenter, d'après l'Auteur, les principaux traits de reſſemblance qui ſe trouvent entre les mœurs héroïques & les mœurs gothiques. 1°. L'enthouſiaſme militaire des Barons étoit de même nature que le fanatiſme des héros: de-là ces mêmes particularités de deſcription dans le Poëte grec & dans les Romanciers gothiques, lorſqu'ils font le récit des batailles, des bleſſures, des morts, *&c.* de-là ces détails minutieux dans la peinture des habits, des armes, des accoutremens, *&c.* Tous les eſprits, frappés des images & des idées guerrieres



étoient vivement affectés par ces petits détails, qui ſont froids & ſans intérêt pour les Lecteurs modernes.

2°. Tous les livres de Chevalerie ſont remplis d'aventures de géans aſſaillis, de Sauvages mis à mort par des Chevaliers errans. Ces géans étoient des Seigneurs féodaux qui opprimoient leurs voiſins; ceux de leurs vaſſaux qui, ſans avoir leurs forces, imitoient leurs violences, étoient ces *ſauvages* de roman. Les uns étoient appellés *géans*, à cauſe de leur pouvoir; & les autres *ſauvages*, à cauſe de leur brutalité.

Les monſtres, les dragons, les ſerpens étoient encore d'autres objets de terreur dans les tems gothiques. La croyance de ces fables tenoit à la foi que le vulgaire avoit pour les enchantemens; aux récits que les Croiſés faiſoient au retour de la Terre-ſainte, d'après les traditions orientales, & dans les tems plus modernes, aux contes étranges qu'on publioit dans l'Europe ſur la découverte du Nouveau-Monde.

En tous ces points, les mœurs de l'ancienne Grece reſſemblent beaucoup à celles de nos ancêtres. Qu'eſt-ce que



c'eſt en effet que les Leſtrigons & les Cyclopes d'Homere, ſi ce n'eſt des troupes de Sauvages qui avoient chacune à leur tête un géant d'une taille démeſurée? Le Bacchus, l'Hercule, le Théſée des Grecs ſont-ils autre choſe que des Chevaliers errans, exactement ſemblables aux Lancelot & aux Amadis?

3°. L'oppreſſion & la tyrannie que les Chevaliers ſe faiſoient un point d'honneur d'abattre & de punir, étoient ſouvent, dit-on, l'effet *des charmes & des enchantemens des femmes.* Nous pouvons ſuppoſer que ces *charmes* ſont pris ſouvent dans un ſens métaphorique, pour exprimer les attraits & l'empire du beau ſexe; quelquefois auſſi on les prenoit au ſens propre: l'ignorance de ces tems-là favoriſoit ces croyances abſurdes. Mais ces fables ne nous rappellent-elles pas les enchantereſſes du Poëte Grec, les Calypſo & les Circé?

4°. Le vol & la piraterie étoient honorables chez les héros de la Grece & de la Chevalerie. Comment expliquer cela, ſi n'eſt que dans les tems du gouvernement féodal & dans les



premiers tems de la Grece, le gouvernement étant trop foible pour réprimer les excès des petits Souverains, il y eut de la gloire pour de ſimples particuliers à entreprendre de venger la ſociété; & lorſque ces aventuriers généreux ne pouvoient pas faire réparer aux coupables leurs torts, ils les leur faiſoient du moins expier en ravageant leurs terres.

5°. La bâtardiſe étoit auſſi en honneur chez les uns & les autres. Les Grecs étoient extrêmement jaloux de la chaſteté des femmes; mais celles qui étoient enlevées dans les quartiers des ennemis, étoient de légitime priſe: ou ſi quelque femme, moins attentive ſur ſon innocence, ne pouvoit plus cacher les ſuites d'une tendre foibleſſe, ſa faute étoit couverte par une fiction ingénieuſe, & l'enfant qui en naiſſoit étoit regardé comme divin. Les plus fameux héros de l'antiquité étoient le fruit de l'amour des Déeſſes pour quelques aimables mortels, comme on nous dit que les plus braves Chevaliers devoient leur naiſſance à quelques Fées.

6°. La généroſité, l'hoſpitalité & la courtoiſie, jointes à la plus grande fé-

rocité de mœurs, formoient le caractere des héros. Achille étoit à la fois l'homme le plus vindicatif, le plus implacable & le meilleur ami. Nous retrouvons les mêmes mœurs dans les Romans gothiques. Comme dans ces tems d'anarchie on étoit environné de dangers & de malheurs de toute eſpece, il devoit en réſulter un mêlange de bonté, de compaſſion & d'attachement pour les malheureux de ſon propre parti, & de rage, de reſſentiment & d'animoſité contre ſes ennemis.

7°. Ces jeux guerriers qu'on célébroit dans l'ancienne Grece, aux occaſions importantes & ſolemnelles, n'avoient-ils pas la même origine & le même objet que les joutes & les tournois des héros Gothiques?

8°. Enfin cette paſſion pour les aventures, qui étoit ſi naturelle aux guerriers de ces tems anciens & modernes, devoit naturellement produire en eux l'amour de la louange & de la gloire: de-là les mêmes encouragemens en faveur des Panégyriſtes & des Poëtes.

On pourra objecter que la reſſemblance entre les héros & les Chevaliers n'eſt pas auſſi ſenſible dans les choſes



de religion & de galanterie. Mais le caractere religieux du Chevalier étoit le produit accidentel des mœurs du tems, & non l'effet naturel de leur condition civile; & ſi le culte qu'ils rendoient au beau ſexe ne leur eſt pas commun avec les héros de la Grece, cette particularité ſert à confirmer le ſyſtême de notre Auteur: car elle s'explique d'elle-même par les avantages dont les femmes jouiſſoient dans la conſtitution féodale qui les rendoit capables de ſuccéder aux fiefs ainſi que les hommes. On voit d'un coup-d'œil combien ce privilege devoit leur procurer de conſidération & d'influence: c'étoit à qui obtiendroit les bonnes graces d'une riche héritiere; & quoique dans les loix exactes du gouvernement féodal elle fût toujours cenſée au pouvoir & à la diſpoſition de ſon Seigneur ſuzerain, l'obſervation rigoureuſe de cette loi ne dura que peu de tems. Nous trouvons donc que quelque Demoiſelle eſt toujours le reſſort & l'objet des aventures d'un Chevalier qui veut l'arracher à l'oppreſſion par la force des armes, ou la mériter par l'éclat & la réputation de ſes exploits. Il eſt aiſé



d'appercevoir l'eſprit & l'origine de ces uſages. Comme dans ces tems de deſordre & de violence le beau ſexe avoit beſoin de protecteurs, tout Chevalier valeureux & courtois devoit ſe montrer en état de protéger & de défendre la beauté à laquelle il vouloit plaire.

On peut obſerver, ajoute l'Auteur, que les deux poëmes d'Homere avoient pour but de faire voir les inconvéniens & les maux qui réſultoient de l'état politique de l'ancienne Grece. L'Iliade préſente le tableau des diſſenſions qui s'élevent naturellement entre des Chefs indépendans; l'Odiſſée peint l'inſolence des ſujets puiſſans, ſur-tout lorſqu'ils ne ſont point réprimés par la préſence de leurs Souverains. Y a-t-il quelque choſe qui reſſemble plus exactement aux tems du gouvernement féodal, lorſque dans une grande entrepriſe, comme celle des Croiſades par exemple, les projets des Etats confédérés étoient perpétuellement troublés ou ſuſpendus par les diſſenſions des Chefs, tandis que les affaires intérieures étoient dans un deſordre continuel par les révoltes &



les uſurpations des grands vaſſaux? Jeruſalem étoit pour les Princes Européens ce que Troyes avoit été pour les Princes de la Grece.

Notre Auteur compare enſuite les mœurs & les fictions des Grecs avec celles des tems gothiques, conſidérées les unes & les autres relativement au but de la Poéſie. Voici ſes principes & ſes réſultats.

Dans les points de reſſemblance qui ſe trouvent entre les mœurs héroïques & les mœurs gothiques, la peinture des unes & des autres doit être également intéreſſante, ſi elle eſt également bien faite. Mais les circonſtances dans leſquelles ces mœurs different, étoient toutes à l'avantage des Poëtes gothiques.

Homere étoit un citoyen du monde. Après avoir vu dans la Grece les mœurs qu'il a décrites, s'il avoit pu voir dans l'Occident les mœurs des tems gothiques, il auroit préféré celles-ci, pour les reſſources qu'il auroit trouvées dans l'eſprit de galanterie, & dans la ſolemnité des ſuperſtitions. Spenſer (*a*)

(*a*) Poëte Anglois très-célebre, qui vivoit

& le Taſſe ſont venus trop tard. Il leur étoit impoſſible de peindre avec vérité ce qu'on ne voyoit ni ne croyoit plus. Mais nous pouvons prendre une idée des reſſources que ce ſujet auroit pu fournir au génie ſur les eſſais groſſiers & imparfaits que nous en trouvons dans les vieux Romanciers. Il ſuffit de parcourir l'un d'eux, pour être convaincu que la *galanterie* qui animoit les mœurs des tems féodaux, étoit de nature à fournir aux Poëtes des ſcenes plus intéreſſantes & des tableaux plus variés & plus agréables que la groſſiereté pauvre & ſimple de l'ancienne Grece. Les mœurs grecques n'offroient à peindre que les grands mouvemens des paſſions fortes & terribles. Les mœurs gothiques offrent ces mêmes paſſions à peindre ; mais en même tems les affections plus douces & plus humaines ſont éveillées par les développemens intéreſſans de l'amour & de l'amitié. Conſidérez les événemens imprévus, les aventures extraordinaires qui devoient ſuivre la vie des

---

ſous le regne d'Eliſabeth. Son poëme le plus eſtimé a pour titre : *la Reine des Fées.*



Chevaliers errans ; combien d'occaſions de décrire les merveilles des différentes contrées, & de peindre les mœurs & les gouvernemens des Etats éloignés, objets qui compoſent les matériaux les plus brillans de la grande Poéſie !

Quant à la *machine religieuſe*, peut-être que le ſyſtême populaire de ces tems groſſiers étoit également abſurde ; mais le ſyſtême gothique avoit quelque choſe de plus amuſant & de plus piquant pour l'imagination. Les contes des Fées & des Génies étoient même plus propres à s'emparer des eſprits crédules, & à les féduire par des prodiges ſpécieux, que la tradition de ce peuple de Divinités payennes. Les cérémonies barbares de la magie & des enchantemens ſont bien plus frappantes & plus terribles dans la Mythologie gothique ; les momeries des Prêtres du Paganiſme étoient puériles, mais les enchanteurs gothiques alarmoient & ébranloient toute la nature. La Canidie d'Horace ne peut pas être comparée aux ſorcieres de Macbeth ; & qu'eſt-ce que c'eſt que ces myrthes qui dégouttent du ſang dans Virgile,



en comparaiſon de la forêt enchantée du Taſſe ?

Si l'on veut bien juger de la différence qu'il y a entre la Mythologie gothique & celle des Grecs, qu'on examine l'effet que l'une & l'autre produiſirent ſur Spenſer & Milton, les deux Poëtes que les Anglois ſe plaiſent à comparer avec Homere.

Quoique Spenſer ſe fût nourri long-tems de l'eſprit & de la ſubſtance d'Homere & de Virgile, il choiſit cependant les mœurs de la Chevalerie pour ſon ſujet, & la terre de Féerie pour la ſcene de ſes fictions. Il auroit bien pu compoſer un poëme héroïque ſur le modele des Grecs, ou bien prendre un milieu entre les deux genres héroïques & gothiques, comme fit le Taſſe ſon contemporain ; mais les charmes de la Féerie le ſéduiſirent. Ce n'eſt donc pas comme poëme claſſique, mais comme poëme gothique, qu'il faut lire *la Reine de Féerie.*

Il eſt vrai que Milton préfera le modele grec au gothique, mais ce ne fut pas ſans avoir héſité long-tems ſur le choix. Son ſujet favori étoit *Arthur & les Chevaliers de la table ronde*, &



nous trouvons dans les morceaux de ſes poéſies où il s'enflamme davantage, une prédilection marquée pour la légende de la Chevalerie. Ce n'étoit pas la compoſition des livres de Chevalerie, mais les mœurs qui y ſont décrites, qui frappoient ſon imagination.

Le Taſſe qui étoit venu au monde un peu trop tard pour le ſuccès de la maniere purement gothique, jugea à propos de ſe faire un plan mitoyen entre cette maniere & celle des anciens. Comme la Littérature prenoit déja de ſon tems la tournure claſſique, la réputation de ſon poëme étoit particuliérement fondée ſur la grande reſſemblance qu'il conſervoit avec les poëmes épiques de l'antiquité. Les Lecteurs inſtruits furent charmés de retrouver les beautés d'Homere & de Virgile, réfléchies dans le Poëte Italien, & cette conſidération les rendit plus indulgens pour les contes de Fées & les enchantemens de magie qu'ils y trouverent.

La douceur enchantereſſe de la langue, la richeſſe d'invention, le feu & l'élévation du génie, la majeſté de l'expreſſion dans les grands ſujets, &

la simplicité naïve du langage dans les choses de sentiment, tout cela donnoit aux Poëtes Italiens une supériorité qui dut arracher l'admiration de toutes les autres Nations.

On objecte en général que les fables de la Féerie sont absurdes & contre nature, qu'elles sortent des bornes non-seulement de la vérité, mais encore de la probabilité, & qu'elles ressemblent plutôt aux rêves des enfans qu'aux inventions mâles de la Poésie.

Cette critique, quelque nom qu'on lui donne, suppose que les Poëtes qui sont menteurs par état, veulent faire croire leurs mensonges; & en cela ils ne sont pas déraisonnables. Ils pensent qu'il suffit de vous faire admettre la possibilité de leurs fictions, & il faut bien peu de chose pour obtenir cet effet. Une légende, un conte, une tradition, une superstition, enfin le moindre prétexte est bon pour servir de base à leurs visions aëriennes.

Mais il faut bien distinguer entre la croyance populaire & celle du Lecteur. Les fictions poétiques exigent la premiere; & lorsque le Poëte a pu fonder ses imaginations sur les supers-

titions





titions & les préjugés du siecle dans lequel il écrit, il laisse au Lecteur la liberté d'être aussi sceptique & aussi incrédule qu'il le voudra.

La source de toute mauvaise critique est dans l'abus des mots. Un Poëte, dit-on, doit suivre la nature; & par la nature on n'entend communément que l'ordre & le train ordinaire des choses de ce monde. Mais le Poëte se fait un monde à lui, dont il dirige les incidens moins par l'expérience ordinaire que par une imagination conséquente. Il a outre cela un monde surnaturel où il se promene à son gré & où il trouve à ses ordres des Génies, des Fées, des Sorciers.

Ainsi dans le monde du Poëte tout est merveilleux & extraordinaire, mais non hors de la nature en tout sens, parce que le Poëte doit se conformer aux idées qu'on se forme naturellement des natures idéales qu'il employe.

Cette maxime triviale *de suivre la nature* est encore mal entendue, lorsqu'on l'applique indifféremment à toute espece de poésie. Dans les poésies dont l'objet est de peindre les hommes &



les mœurs, on ne doit jamais perdre de vue la nature de l'homme : dans ceux où le Poëte s'adresse au cœur & veut obtenir son effet en remuant non l'imagination, mais les passions, la liberté de s'écarter de la nature, je veux dire des propriétés & des facultés réelles de la nature humaine, est infiniment limitée; & la vérité poétique est alors presqu'aussi sévere que la vérité historique. La raison de cela est que nous devons d'abord croire avant que d'être affectés.

Mais il n'en est pas de même dans la poésie plus sublime & plus créatrice : le Poëte s'adressant uniquement ou plus particulierement à l'imagination, faculté jeune & crédule, qui aime à admirer & à être trompée, n'a pas besoin d'observer ces regles séveres de crédibilité, auxquelles doit s'assujettir celui qui prétend remuer les affections & intéresser le cœur.

L'injustice que l'on a faite aux Poëtes Italiens ne se borne pas à l'objection que nous venons de réfuter; on ne cesse de crier que la magie & les enchantemens sont des choses absurdes



& puériles, & que par conséquent ces Poëtes ne valent pas la peine d'être lus; comme si les poëmes d'Homere & de Virgile n'étoient plus bons à rien, parce que les fables & les superstitions sur lesquelles ils sont fondés, ne sont plus adoptées par personne. Ne peut-on pas en dire autant du Tasse & de l'Arioste? car il n'est pas vrai que tout soit monstrueux dans leurs poëmes, parce qu'on y trouve un merveilleux incroyable. Il est vrai que les fictions n'auront qu'un médiocre succès, dès qu'elles cesseront d'être fondées sur la croyance populaire; la raison en est que d'ordinaire les Lecteurs ne se mettent pas, comme ils le devroient, à la place du Poëte ou plutôt de ceux que le Poëte fait agir ou parler. Mais ceci prouve seulement que tous les siecles ne sont pas également favorables à la composition des poëmes épiques, & non que les poëmes dussent être composés autrement.

Les Dieux du Paganisme & les Fées étoient également tombés de mode, lorsque Milton écrivoit; il fit donc bien de mettre à leur place des Anges & des Diables. Si l'on pouvoit suppo-

ſer, dit l'Auteur, que la croyance de ces êtres ſe perdît jamais parmi les Peuples, je ne ſais pas à quels expédiens les Poëtes épiques pourroient avoir recours; mais je ſais bien que toute la pompe du vers, l'énergie des deſcriptions, les plus belles peintures morales ne pourroient tenir lieu de ce reſſort-là. Sans l'admiration, la gloire du poëme épique ſera de courte durée : & l'admiration ne peut être produite que par le merveilleux de l'intervention céleſte, c'eſt-à-dire, par l'action de quelques natures ſupérieures réellement exiſtantes, ou cenſées exiſtantes. La Henriade elle-même, ajoute l'Auteur, malgré l'élégance de la compoſition, bientôt ne ſera pas plus lue que le *Gondibert* du Chevalier Davenant, & pour la même raiſon. Nous ne connoiſſons pas le *Gondibert* du Chevalier Davenant; mais nous oſons répondre que, malgré le défaut de merveilleux & de mythologie qu'on reproche à la Henriade, le charme de la poéſie, l'intérêt du ſujet, la beauté des détails, la grande & ſublime philoſophie qui y regne, en aſſureront le ſuccès tant que la langue françoiſe ſera connue & ſentie. Qu'on



ſuppoſe l'Enéide écrite du ſtyle de la Thébaïde, & l'on verra ſi c'eſt le merveilleux qui en ſoutient le ſuccès.

On demandera peut-être pourquoi les mœurs anciennes ſont encore aujourd'hui goûtées, admirées & imitées par les Poëtes, tandis que les mœurs gothiques ſont oubliées depuis longtems. Une des raiſons de cette différence, c'eſt que les grands Ecrivains de la Grece ont ennobli le ſyſtême des mœurs héroïques, tandis qu'il étoit encore nouveau & floriſſant; & leurs ouvrages étant des chefs-d'œuvre de compoſition, ont donné à ce ſyſtême une conſiſtance que les révolutions du tems & du goût n'ont pu ébranler dans la ſuite. Au contraire, les mœurs gothiques ont été avilies dans leur enfance par de mauvais Ecrivains; & comme de nouvelles mœurs commencerent à ſe former bientôt après, les anciennes ne purent être remiſes en honneur par les eſſais des Poëtes poſtérieurs. Ajoutons à cela que le véritable génie s'exerça même de très-bonne-heure contre le ſyſtême gothique, parce que les vieux Romanciers avoient trop outragé la vérité dans les peintures ex-





travagantes qu'ils avoient faites de la Chevalerie, & que la Chevalerie elle-même dégénéra bientôt de ce qu'elle étoit dans ſon principe. Ainſi les hommes raiſonnables furent doublement bleſſés de voir des repréſentations de mœurs qui étoient non-ſeulement fort différentes de ce qu'ils obſervoient dans le monde, mais qui paroiſſoient encore n'avoir jamais pu exiſter. D'ailleurs, lorſque la conſtitution féodale s'anéantit en Europe, les mœurs qui en dérivoient ne furent plus ni connues ni compriſes : il n'en reſtoit pas d'exemple ſur la face de la terre; & comme ces mœurs n'ont exiſté qu'une fois & n'exiſteront peut-être plus, on fut porté à les regarder comme romaneſques & hors de nature, & on finit par les mépriſer & les rejetter. Mais les mœurs antiques naiſſant des ſituations naturelles & habituelles de l'humanité, pouvoient avoir encore des modeles dans des tems fort poſtérieurs, & paroître naturelles à ceux-mêmes qui n'avoient jamais rien remarqué de ſemblable parmi leurs contemporains.

Les merveilles de la Chevalerie



étoient encore dans la mémoire des hommes; elles étoient, pour ainſi dire, encore ſubſiſtantes dans la ſociété, lorſque Chaucer (*a*) entreprit de tourner en ridicule les peintures barbares qu'on en trouvoit dans les romans de Chevalerie. On peut bien croire que le ridicule qu'on y jetta ne contribua pas peu à hâter la chûte de la Chevalerie & des romans; du moins depuis ce moment, cet eſprit dégénéra ſenſiblement & tomba à la fin dans un tel diſcrédit, que lorſque Spenſer parut, le ſiecle ne pouvoit plus ſupporter le récit nud de ces aventures ſingulieres. Ce Poëte fut obligé d'envelopper ſes fictions de Féerie du voile myſtique de l'allégorie morale. Il trouva une diſpoſition favorable dans l'eſprit encore romaneſque de ſon ſiecle, & ſes fictions furent protégées pendant quelque tems par l'eſprit plus romaneſque encore d'Eliſabeth. On connoît le goût de cette Princeſſe pour les inventions de la Chevalerie. Les joutes & les tournois revinrent à la mode; l'on vit

(*a*) Le pere de la Poéſie angloiſe, mort en 1400.

paroître *l'Arcadie* (*a*) & *la Reine de Féerie*. Ces circonstances accidentelles semblerent rendre une nouvelle vie à l'esprit de Chevalerie; mais la raison commença à jetter ses premiers rayons; & la lumiere devenant chaque jour plus vive, dissipa enfin tous ces fantômes agréables : de sorte que Milton, malgré le goût qu'il avoit pour les fictions gothiques, n'osa les employer que par forme de comparaison ou d'éclaircissement.

Depuis ce tems, le bel esprit & la poésie prirent une nouvelle tournure; l'imagination, après avoir joué si longtems dans un monde de fictions, fut obligée de se lier malgré elle avec la vérité, lorsqu'elle voulut être accueillie des esprits raisonnables. Qu'avons-nous gagné à ce changement, dit l'Auteur ? Un peu de bon sens dont on ne se trouve guere mieux, & nous avons perdu une infinité de fables charmantes dont l'illusion nous charme & nous séduit encore, en dépit de la mode & de la philosophie.

Nous avons assez fait connoître le

(*a*) Roman du Chevalier Philippe Sidney.



goût & la maniere des lettres que nous venons d'analyser; l'Auteur a certainement envisagé son objet dans un point de vue tout-à-fait agréable & intéressant, mais ses idées & ses principes demanderoient d'être plus approfondis : peut-être reviendrons-nous sur ce sujet, dont la discussion mériteroit de faire la matiere d'un article particulier.







## ARTICLE II.

*LES Solitudes. Poëme de M. le Baron* de Cronegk.

IL s'en falloit beaucoup que M. le Baron de Cronegk eût autant de ressort que de sensibilité : son ame douce & tendre se plaisoit aux objets tristes, mais il exprimoit foiblement & longuement les impressions qu'ils y faisoient naître; sa tristesse étendoit son cœur, sans agrandir sa pensée; rarement il y puisa ces idées grandes & fortes qui caractérisent la sublime mélancolie du Poëte dont il invoque la Muse. O Young ! il n'appartient qu'à toi de t'élever au sentiment de la grandeur & de la dignité de l'homme par le sentiment même de tes malheurs & de tes foiblesses, de porter les rayons de la vie dans les ténebres du tombeau, & de rendre sensible une félicité dont on ne peut jouir que lorsque les organes des sens sont détruits. D'ailleurs M. de Cronegk aime trop à se répéter, il gémit, il se plaint; & la



plainte, ainsi que la priere, aime les longueurs & les redites, mais elles ne sont pas supportables, lorsqu'au lieu de s'offrir comme l'expression du besoin de soulager sa douleur à force de l'épancher, elles ne presentent plus que l'idée de l'affectation ou de la stérilité. Nous les avons fait disparoître dans notre traduction, de même qu'une infinité de détails minucieux qui nous ont paru nuire à l'effet général de quelques-uns de ses tableaux.

### CHANT I.

CAMPAGNES solitaires où la nature se tait, ensévelie dans une morne horreur ! plaines arides qu'habite la seule mélancolie ! rochers effrayans ! cachez le monde à mes regards; mon ame accablée soupire après le repos. L'univers, mon cœur, tout est désert, tout est calme comme le tombeau.

O toi qui par tes sons harmonieux fais rendre la paix à l'ame, ô ma lyre ! toi qui dans d'autres tems chantas les peines douces & passageres de ma jeunesse ! te voilà maintenant muette & abandonnée sur la poussiere; fais retentir encore ces lieux sauvages de tes

tendres plaintes. Et toi, étincelle de l'éternelle lumiere, ô Soleil! cache tes triſtes rayons : ici tout eſt affreux.

Quelle Divinité majeſtueuſe deſcend lentement de la colline, les yeux baiſſés, & plongée dans une rêverie profonde; ſa beauté éclate à-travers ſa triſteſſe; ſon front eſt couronné de cyprès; le zéphir agite mollement ſes cheveux épars : elle s'avance paiſiblement avec une ſérénité céleſte; les déſerts mêmes s'embelliſſent à ſon approche. Elle reſſemble aux Habitans de l'Olympe, ou à toi, belle Amelie. Jeune homme, reconnois la Muſe deſtinée par le Ciel à conſoler les cœurs tendres; non celle qui ſoupiroit autrefois les foibles plaintes d'Ovide & les molles douleurs de Tibulle, mais celle qui, pleine d'une gravité ſublime, animoit les *Nuits* immortelles du Chantre Britannique ».

Viens, ô Muſe, m'animer à mon tour. Mais hélas! tu me fuis.... Erreur agréable! reviens.... Je me retrouve encore ſeul au milieu de ces campagnes lugubres. La Muſe a diſparu; mais auroit-elle pu me conſoler, moi que la ſageſſe ne conſole pas?



Sageſſe terreſtre, qu'es-tu? Une illuſion de quelques inſtans; un rêve pompeux où le famélique Irus eſt aſſis ſur le trône des Rois; mais quand l'aurore, du ſein vermeil des nuages, deſcend ſur les côteaux rians; lorſque les ombres ſe diſſipent; le ſonge fuit & ne laiſſe à la place du Roi qu'un gueux, & à la place du ſage qu'un fou.

Semblable à ces lâches guerriers qui avant le combat inſultent aux fuyards & menacent de loin l'ennemi, mais qui, lorſqu'il eſt proche, ne ſavent que trembler & fuir, tu oſes affronter les maux à venir, & dans ton orgueil tu te vantes de dompter la douleur. Mais hélas! tu fuis à l'aſpect du malheur préſent. Le ſage montre alors ce qu'il eſt... un homme; ce qu'il ſera... de la cendre.

De la cendre! Tu n'es donc plus que cendre, ô Serena (*a*)! Les tendres pleurs de l'amitié ne peuvent plus te réveiller; ton ſommeil durera juſqu'au jour où la trompette doit de nouveau nous raſſembler. Tu dors... Mais non, tu ne dors pas : élevée au-deſſus des nuages lumineux, tu regardes cette

(*a*) C'eſt le nom que le Poëte donne à ſa mere.



terre, tu entends mes plaintes; elles te touchent, mais ta compaſſion n'a rien de douloureux; elle eſt toute céleſte. Oui, tu vis : c'eſt moi qui ſuis mort : mort aux attraits du plaiſir : mort à l'amour de la gloire qui m'excitoit autrefois à veiller dans le ſilence à la clarté des lampes nocturnes, entouré des écrits de ces ſages immortels qui, même après leur trépas, inſtruiſent encore la terre. Ils vivent encore, & je ne vis plus. Quand viendra l'heure terrible, l'heure de la vérité, qui affranchira mon ame des liens du corps? Vaſte ſolitude! alors je repoſerai doucement dans ton ſein, oublié dans la terre paiſible. Qu'aucune épitaphe n'apprenne au voyageur qui j'étois; mais qu'un jeune homme tendre & ſenſible répande un jour ſur moi quelques larmes.

Habitans des ſpheres céleſtes, inviſibles compagnons des hommes, vous que le Ciel a deſtinés à veiller ſur la vertu, Anges! Génies! quel nom doisje vous donner? Peut-être en ce moment, touchés de ma douleur, vous m'environnez, vous comptez mes larmes, vous vous communiquez l'un à



l'autre l'émotion qu'elles vous inſpirent. Subſtances éthérées! parlez, Serena n'eſt-elle pas parmi vous? Cette tendre amie que la mort vient de m'enlever, n'eſt-elle pas chargée maintenant par le Ciel d'être mon Ange tutélaire? Eſprit céleſte, Serena, ma chere Serena, ne te refuſe plus à mes deſirs impatiens. Cet œil terreſtre & mortel ne peut, il eſt vrai, appercevoir ton corps aërien. Viens cependant, rends ta beauté viſible à mes regards, parois dans ce déſert, & que ta préſence en faſſe le ciel même.

O mon ame! ceſſe de t'égarer; qu'un vol téméraire ne te porte plus dans les arides régions du délire; c'eſt aſſez t'agiter & te tromper toi-même. Inutiles deſirs, diſparoiſſez : que la ſageſſe paiſible deſcende & prenne votre place dans mon cœur affligé... Le repos accompagne la ſageſſe.

Toi que les chœurs des Eſprits céleſtes appellent d'un nom inconnu à la terre, mais que les hommes appelloient autrefois Serena! ame heureuſe! tu ne reſſens plus les chagrins de l'humanité. Séparée de nous par un intervalle immenſe, placée au-deſſus des

ſcenes inconſtantes de cette vie, tu habites maintenant dans un monde où les limites de la joie & de la douleur ne ſe pénetrent pas, où le vice & la vertu ne ſe confondent jamais, où les larmes ne ſe mêlent point au plaiſir, où l'excès de la volupté ne devient plus une douleur brûlante.

O monde, qu'es-tu ? Un théâtre trompeur. Que ſont les différens états de l'homme ? Des rôles que la Providence lui a diſtribués comme pour l'éprouver. Heureux celui qui a ſçu s'acquitter du ſien. La mort tire le rideau; un nouveau théâtre nous attend, où joueront les plus grands rôles, ceux qui ſur la ſcene de ce monde ont rempli dignement les plus petits...

Créés pour la triſteſſe & pour les larmes, nous errons ici-bas au milieu des ombres, dans une nuit ſans étoiles. C'eſt au-delà du tombeau que le jour luit. A quoi donnes-tu le nom de plaiſir, ô malheureux mortel? Obſerve de près les ſcenes éblouiſſantes de la vie, tu ne verras qu'une toile ſur laquelle l'erreur a jetté des couleurs ſans éclat : l'inſenſé l'admire, le ſage la conſidere de ſens froid; quel-



quefois elle l'amuſe, mais elle ne le trompe jamais.

Ici un jeune homme coule, exempt de chagrin, les jours rians de ſa jeuneſſe; les plaiſirs ſeuls ſont ſa gloire; couronné de roſes au milieu des danſes folâtres, ou penché ſur le ſein languiſſant d'une jeune fille qui, aſſiſe à l'ombre d'un berceau myſtérieux, ne reſpire que la volupté; il oublie les leçons de la ſageſſe & les ſoucis brillans de l'ambition. Bacchus l'invite; l'Amour, avec un ſourire perfide, orne ſa tête de guirlandes de myrthes : il ſe croit au ſein du bonheur. Il redoute ces douleurs qui ſeules élévent & agrandiſſent l'ame : ces larmes tendres & reſpectables de la vertu qui combat & qui ſouffre, lui ſemblent romaneſques. Le luxe & les plaiſirs ſont à ſes yeux l'unique charme de l'exiſtence humaine. Il inſulte en riant à la vieilleſſe, & la vieilleſſe s'approche de lui pas-à-pas.

Là eſt aſſis un Tyran environné d'une troupe d'eſclaves qui regnent ſur lui; il mépriſe l'humble vertu, il inſulte à la ſageſſe, il égorge ſes peuples & dévore ſes provinces; mais il diſpoſe des loix à ſon gré, il fait un



ſigne & il eſt obéi; la criminelle adulation juſtifie ſes attentats & conſerve ſes vices; il nage dans les plaiſirs. Cependant le pauvre opprimé pouſſe des gémiſſemens vers le ciel. Le ciel l'entend, & déja le tonnerre gronde dans le lointain. Et voilà donc la félicité humaine ! Infortuné jeune homme ! tu prends la volupté pour l'amour, le bruit pour la gaité, & l'orgueil pour le mérite. Ecoute au ſein de tes plaiſirs, ton cœur qui murmure & ſe ſouleve; regarde dans la pouſſiere cette feuille de roſe qui ce matin couronnoit ton front. La mort n'a qu'à faire un ſigne, & ta jeuneſſe flétrie va tomber à côté de la roſe expirante.

Pour toi qui du haut du trône mépriſes les loix & la vertu, que de remords te tourmentent pendant le jour ! que de ſpectres t'effrayent pendant la nuit ! Le ſang, le ſang répandu de l'innocence crie, & ſes cris ſont entendus du ciel & de ta conſcience.

Mais n'y a-t-il donc ſur la terre que des plaiſirs empoiſonnés & perfides ? L'humanité n'en connoît-elle pas de plus innocens? Oui, ceux de ce ſage Solitaire qui, trop grand pour les em-



barras de la terre, coule ſes jours au fond des vallées paiſibles, loin du tumulte des villes, dans les bras d'une tendre épouſe. Tranſporté de joie, quand le matin ranime les prairies, il traverſe à pas lents les bocages; les fleurs ſemblent lui ſourire; il les contemple avec une gaité ſecrete; inſenſiblement les créatures le conduiſent juſqu'au trône du Créateur; dans ſa contemplation religieuſe & profonde, ſon ame s'élance au-delà de ce globe criminel. Bientôt ſa tendre épouſe vient au-devant de lui; ils s'embraſſent tendrement; des larmes de joie coulent le long de leurs joues brûlantes. Anges qui les environnez, la joie céleſte dont vous vous enyvrez eſt-elle égale à leur félicité ? Le ſoir, quand la féconde roſée humecte les campagnes, ſes yeux s'élevent vers l'aſtre de la nuit, qui, tranquille & calme comme ſon cœur, jette ſur lui ſes doux rayons. Enſuite il prend ſa lyre, il chante les louanges de l'Eternel, & ſes accens retentiſſent au loin, à-travers les ténebres & le ſilence des forêts. Une ſeconde fois Doris vient le trouver dans le vallon : tranquilles

comme une belle ſoirée, & ſereins comme les nuits d'été, ils s'endorment dans le ſein du repos. Ainſi dormoit Adam dans les bras de ſon innocente épouſe, lorſque gardé par les Anges, il habitoit le délicieux Eden. Où trouverai-je les plaiſirs dont je viens de tracer le tableau ? où le ſage eſt-il heureux ? & quelle eſt la durée de ſon bonheur ? Hélas ! peut-être le verra-t-on bientôt arroſer de ſes larmes le tombeau de ſa tendre épouſe. Le printems ne fleurit plus pour lui ; ſa lyre eſt devenue muette ; il déteſte la lumiere du jour, les ombres de la nuit augmentent ſa douleur ; il gémit, il appelle l'inſtant qui réunira ſes cendres aux cendres de ſa chere Doris.

Mais quand rien ne troubleroit ſon bonheur, quand les larmes de la triſteſſe n'auroient jamais trempé ſes yeux, ſera-t-il inſenſible aux malheurs de ſes amis ? Verra-t-il d'un œil indifférent la vertu flétrie & gémiſſante ?.. Vous ſeules connoiſſez le bonheur, ames tendres & ſenſibles ; mais pour un incident heureux, que de ſcenes douloureuſes dans le drame de la vie ! Ici le guerrier furieux détruit les chefs-



d'œuvre d'un Artiſte qui croyoit veiller pour l'immortalité : le villageois voit tomber toutes ſes eſpérances ; vainement dans ſon déſeſpoir il leve vers le ciel ſes innocentes mains : la vierge timide eſt arrachée cruellement d'entre les bras de ſa mere par des Soldats effrénés ; elle implore le ſecours de ſon amant, mais ſon amant n'eſt plus ; il l'a quittée pour aller chercher la gloire dans les champs de la guerre, où il a trouvé la mort.

Là une tendre mere pleure auprès de ſon fils unique qui, plein d'ardeur, ne reſpire que les combats ; terrible & déja tout couvert de ſes armes éclatantes, il embraſſe ſa mere & la quitte bruſquement : elle admire la majeſté de ſa taille & la fierté de ſa démarche ; ſa douleur s'en augmente, les larmes de la tendreſſe coulent lentement ſur ſes joues : Puiſſances céleſtes, s'écrie-t-elle au fond de ſon cœur, protégez mon fils ! Ses gémiſſemens & ſes pleurs maudiſſent l'inhumaine ambition des Monarques. Ah, que ces pleurs & ces gémiſſemens ſeront terribles au jour du jugement, au jour de la vengeance, pour les Maîtres de



la terre ! Ici la contagion exerce ſes funeſtes ravages : l'Ange de la mort deſcend du ſombre Olympe ; déja tout eſt déſert. Ailleurs la faim dévorante conſume des provinces entieres ; le vieillard accablé de langueur, trouve enfin pour toute nourriture un morceau de pain dur qu'il porte avidement à ſa bouche, quand tout-à-coup il apperçoit ſon enfant qui tend vers lui ſes défaillantes mains ; il le conſole, il joint ſes larmes aux ſiennes, il baiſe ſes joues flétries, il le preſſe contre ſon cœur, lui préſente ſon pain & tombe mourant. Quel eſt ce malheureux qui brûlé de ſoif, ouvre ſes veines pour s'abreuver de ſon propre ſang ?

Mais quel plaiſir prends-tu, infortuné jeune homme, à tracer ce tableau de crimes & de douleurs ? Hélas ! n'as-tu pas aſſez de tes propres maux ? Pourquoi les augmenter par des maux étrangers que ton imagination groſſit encore ? Que ſont devenues les images douces & riantes que la jeuneſſe & l'eſpérance te montroient dans un agréable lointain ? Ces nuages brillans d'un heureux avenir ont diſparu...Les idées



qui faiſoient ton bonheur ſe ſont diſſipées comme les ſonges des nuits d'été ; ta jeuneſſe paſſe, bientôt le tems en aura dévoré tous les inſtans. Déja tes jours de maladie & de travail ſont arrivés. Tu paſſeras le reſte de ta vie à gémir dans une triſte ſervitude, & tu mourras inconnu. Des ſots affairés paſſeront ſans émotion près de la tombe où tu repoſeras. Mais quand repoſeras-tu ? Que de jours empoiſonnés par le chagrin & par la mélancolie t'attendent encore ! qui ſait même ſi le ſort en courroux ne t'arrachera pas ta lyre ? ta lyre, la derniere & la plus douce conſolation de ta vie. . . Adieu, mes amis ! ne me refuſez pas les dernieres marques de l'amitié, accordez-moi quelques larmes.

Eſpérance douce & trompeuſe ! liberté que j'ai perdue & qui m'as coûté tant de pleurs ! adieu.

Boſquets qui entendez mes plaintes, ſi quelque jour un jeune homme ſenſible vient errer ſous vos ombrages, dites-lui, [ lorſque votre ſilence l'aura jetté dans des rêveries poétiques, & qu'un treſſaillement ſecret ſe ſera emparé de ſon cœur ] dites-lui qu'un

jeune homme venoit aussi se reposer & pleurer en ces lieux. . . O toi qui te promenes d'un pas grave, absorbé dans des pensées profondes, écoute la voix basse qui te parle dans le lointain : Sur cette tendre mousse que tu foules à présent de ton pied, reposoit, pensoit & gémissoit un jeune homme à qui la nature avoit accordé, comme à toi, une ame droite, tendre & susceptible du plus sublime enthousiasme. Si tu aimes la vertu, tu es son ami; donne-lui des regrets. Sa vie s'écouloit ici dans le silence & dans l'obscurité, comme tu vois s'écouler ce ruisseau. Maintenant son esprit habite des mondes plus heureux. Ah ! quand tu t'occuperas de ces pensées, qu'une larme religieuse & compatissante coule lentement sur tes joues; que ton cœur sensible & gros de soupirs, s'éleve. Ah, puisses-tu posséder sa lyre & une meilleure fortune!

Cependant coulez dans une douce langueur, ô mes heures ! conduisez bientôt cette ame vers le séjour des Esprits bienheureux, parmi lesquels Serena est prête à me recevoir. O mort, terme desiré des miseres humaines, approche!

Mais



Mais quelle voix s'éleve au fond de mon cœur ? Mortel ! au-delà du tombeau, sois heureux; mais en-deçà, sois sage. Regarde tes semblables, attends & souffre.

Immortelle voix de ma conscience ! je veux t'obéir. O solitudes, que votre calme profond passe dans mon ame ! Ici la nature sommeille; tout est tranquille, hors cette source qui descend avec un doux murmure du sommet de ce rocher escarpé. Je ne troublerai point ce vaste repos par des plaintes criminelles; je me tairai, mais je répandrai des larmes : eh, sans les larmes, où trouverois-je un adoucissement à mes maux ? Ainsi la patience religieuse, tristement assise sur un tombeau de marbre, porte le poids de la douleur.







## ARTICLE III.

*LETTERA del Signor Conte* Algarotti; *&c.*

« LETTRE de M. le Comte *Algarotti* sur les connoissances militaires de Virgile ».

LUCAIN a chanté les exploits des plus grands Capitaines qui ayent jamais été ; il a mis en vers une bonne partie des commentaires de Cesar. Il ne faut donc pas être surpris de trouver dans son poëme historique le beau plan de la guerre contre Afranius & Petreïus, ainsi que les savantes précautions que Cesar prit à la journée de Pharsale contre la Cavalerie de Pompée.

Lucain est un Peintre de portraits; il a peint de beaux visages, parce qu'il les avoit devant les yeux : mais Homere a puisé toutes ses richesses dans son imagination ; les figures qu'il a tracées, il les a embellies, il les a, pour ainsi dire, créées. Pour embellir ainsi



les objets sans les dénaturer, que de connoissances ne devoit pas posséder ce Poëte célebre ! Nous ne nous arrêterons ici qu'à celles qu'il eut dans l'Art militaire. C'est le poëme d'Homere, qui donna à Philippe l'idée de la Phalange Macédonienne, de cette troupe formidable qui vainquit tant de Peuples & qui ne céda qu'à la Légion Romaine. Tout le monde sait qu'Homere fut, pour ainsi dire, le compagnon & le guide d'Alexandre dans la conquête de l'Asie.

Peut-être dira-t-on que l'enthousiasme a fait voir plus d'une fois dans les ouvrages de ce Poëte des choses qui réellement n'y sont pas, & que la seule prévention a pu lui distribuer cette nouvelle espece de gloire; mais se refusera-t-on au témoignage des guerriers eux-mêmes ? Le Maréchal de Puysegur n'hésite pas de placer Homere au nombre des Ecrivains militaires.

Parmi plusieurs autres remarques qu'il fait à l'avantage de notre Poëte, il observe qu'Homere regarde avec raison le silence que gardoit dans sa marche l'armée grecque, comme un signe ca-

ractéristique de la discipline militaire, tandis que le tumulte & la confusion regnoient parmi les troupes indisciplinées de l'Asie. Il le loue d'avoir connu la force des rangs serrés, où les piques se soutiennent, les casques se touchent & les boucliers portent sur les boucliers. Il observe la division qu'Achille avoit faite de ses Soldats en différentes troupes de cinq cens hommes chacune, comme la cohorte des Romains & le bataillon des modernes. Il admire le camp que Nestor fait entourer d'un fossé profond & fortifier d'un retranchement flanqué de tours, pour mettre l'armée & les vaisseaux à couvert des sorties des Troyens. Enfin il trouve qu'Homere parle trop bien de l'Art militaire, pour n'avoir pas été guerrier lui-même.

Lorsque je lus ces observations du Maréchal de Puysegur sur les connoissances militaires d'Homere, je crus qu'il parleroit aussi de Virgile; mais je fus fort étonné de voir qu'il n'en disoit pas un mot. Cependant il y a beaucoup d'endroits dans l'Enéide où Virgile paroît très-versé dans l'Art de la guerre; & s'il est au-dessous de son



modele du côté de la poésie & de l'invention, il ne lui est guere inférieur pour les connoïssances dont il a enrichi son poëme.

Lorsqu'Enée débarqué sur le rivage d'Italie, quitte son armée pour aller solliciter des secours contre ses ennemis, il la laisse dans un camp fortifié selon les regles de l'Art. D'un côté il étoit défendu par le Tibre; de l'autre, il étoit couvert d'un fossé & d'un retranchement flanqué de tours (*a*). Près du camp, Enée s'étoit emparé d'une hauteur où il avoit placé une tour de bois. C'étoit une sorte de poste avancé qui défendoit le camp, dominoit la campagne, & d'où l'on pouvoit avertir facilement de l'arrivée des ennemis (*b*).

(*a*) *Æneadæ duri murorum in parte sinistra*
*Opposuêre aciem; nam dextera cingitur amni,*
*Ingentesque tenent fossas & turribus altis*
*Stant mœsti.* Lib. 9, v. 468 & seq.

(*b*) *Turris erat vasto suspectu & pontibus altis*
*Opportuna loco, &c.* Ibid. v. 530.





Les Troyens avoient ordre de se tenir dans leurs retranchemens, toujours sur la défensive, & de ne point s'exposer en rase campagne, jusqu'à l'arrivée d'Enée & des secours qu'il devoit amener. Y avoit-il de parti plus sage à prendre (*a*)?

Turnus au contraire cherche à profiter de l'absence d'Enée, & veut assaillir les Troyens (*b*). Il fait lancer des torches ardentes & des matieres embrasées sur les vaisseaux troyens (*c*). Cette

(*a*) *Namque ita discedens præceperat optimus armis*
*Æneas, &c.* Lib. 9, v. 40.

(*b*) *Turne, quod optanti Divûm promittere nemo*
*Auderet.* Ibid. v. 6 & seq.

(*c*) *Classem quæ lateri castrorum adjuncta latebat,*
*Aggeribus septam circum & fluvialibus undis,*
*Invadit, sociosque incendia poscit ovantes,*
*Atque manum pinu flagranti fervidus implet.* Lib. 9, v. 69 & seq.



opération consume une bonne partie du jour; l'attaque du camp est remise au lendemain matin. Turnus fait les préparatifs nécessaires, & distribue ses troupes. Il place devant les portes, des piquets de Cavalerie commandés par Messape, avec ordre d'allumer de grands feux pour découvrir les manœuvres de l'ennemi. Derriere cette troupe étoient quatorze compagnies de cent Fantassins chacune, qui devoient se relever, faire la ronde, être alertes toute la nuit en avant de l'armée latine (*a*). Les Troyens de leur côté disposent tout pour la défense, fortifient les portes & pratiquent des communications parmi les différens ouvrages du camp (*b*). Le jour paroît, Turnus

(*a*) *Nunc adeò, melior quoniam pars acta diei:*
*Quod superest, &c.* Ibid. v. 156 & seq.

(*b*) *Hæc super è vallo prospectant Troës, & armis*
*Alta tenent, necnon trepidi formidine portas*
*Explorant, pontesque & propugnacula jungunt.* Ibid. v. 168 & seq.

donne le ſignal pour l'aſſaut. Les Latins à couvert ſous leurs boucliers, travaillent à combler les foſſés & à ouvrir une partie du retranchement; d'autres tentent de les franchir dans les endroits où ils ſont dégarnis de troupes : mais les uns & les autres repouſſés par les efforts des Troyens, s'éloignent de leur camp & font pleuvoir une grêle de traits ſur leurs retranchemens, pour recommencer enſuite l'attaque avec plus de ſuccès, lorſque le nombre des Soldats qui le défendent ſera diminué. Mais l'attaque principale, celle où Turnus commande en perſonne, ſe fait au poſte avancé où s'éleve une haute tour. Ce Prince y jette une torche ardente; la flamme gagne, le vent (*a*) en augmente les progrès; les guerriers qui la défendent ſe retirent avec précipitation dans la partie que le feu n'a pas encore entamée; ils ſe preſſent, ils s'entaſſent les uns ſur les autres; la tour s'écroule

(*a*) *At tuba terribilem ſonitum procul ære canoro*
*Increpuit, &c.*
Lib. 9, v. 503 & ſeq. 530 & ſeq.



avec fracas, & ſes défenſeurs ſont enſévelis ſous ſes débris enflammés.

Les Troyens, pour réparer une ſi grande perte par une action déciſive, font une ſortie & mettent les Latins en déroute. Turnus accourt pour profiter de l'avantage que lui donne l'ennemi en s'expoſant en raſe campagne; il rallie les Latins, met en fuite ſes ennemis, les pourſuit l'épée dans les reins, & emporté par ſon ardeur, il entre avec eux dans leur camp : là il fait des prodiges de valeur & ſe jette enſuite dans le Tibre. C'eſt ainſi que Rodomont, dans l'Arioſte, ſe trouve enfermé dans la ville de Paris, s'y défend ſeul contre tous, ſe jette enſuite dans la Seine qu'il paſſe à la nage, au-travers d'une grêle de traits (*a*).

C'en étoit fait des Troyens, remarque Virgile, ſi Turnus avoit eu la tête aſſez froide pour mettre un frein à ſa valeur & pour introduire ſes guer-

(*a*) *Irrumpunt, aditus rutuli ut videre patentes, &c.*
Ibid. v. 683 & ſeq. 717 & ſeq. 727 & ſeq.





riers dans le camp des Troyens (*a*).

Sur ces entrefaites Énée arrive avec une flotte; il amene de nouveaux ſecours, & ſur-tout beaucoup de chevaux, dont ſon armée avoit grand beſoin : il fait ſon débarquement, & change bientôt la face de la guerre, qui de défenſive qu'elle étoit, devint offenſive de la part des Troyens. Ils ne ſe tiennent plus enfermés dans leurs retranchemens : ils en ſortent; ils s'étendent dans la campagne, & ſe mettent en marche pour venir aſſiéger la Capitale du Roi Latin. L'ordre de la marche convient à la nature des lieux où elle doit ſe faire. L'eſpace qui s'étend depuis le camp Troyen juſqu'à la Cité des Latins eſt moitié plaine, moitié montagne. Énée à la tête de l'infanterie paſſe ſur les hauteurs, la cavalerie le côtoye dans la

(*a*) *Et ſi continuò victorem ea cura ſubiſſet,*
*Rumpere clauſtra manu, ſocioſque immittere portis,*
*Ultimus ille dies bello gentique fuiſſet, &c.* Lib. 9, v. 757 & ſeq.



plaine, s'étend dans la campagne, & guette l'ennemi (*a*).

Turnus lui-même, avec ſon infanterie, va au-devant d'Énée, & comme il connoît mieux le pays, il penſe à occuper dans les bois certains paſſages où Énée devoit s'engager, à ſe rendre maître des hauteurs, à le combattre enfin & à le vaincre, à la faveur du terrein : en même tems il ordonne à Camille, à Meſſape & aux autres chefs de la cavalerie de marcher dans la plaine, d'aller à la rencontre des Cavaliers Troyens, & d'en ſoutenir l'effort pendant qu'il ſera aux priſes avec Énée (*b*).

(*a*) *Æneas, ut fama fidem, miſſique reportant*
*Exploratores, Equitum levia improbus arma*
*Præmiſit, quaterent campos, ipſe ardua montis*
*Per deſerta jugo properans, adventat ad urbem.* Lib. 11, v. 511 & ſeq.

(*b*) *Furta paro belli convexo in tramite ſylvæ, &c.* Ibid. v. 515 & ſeq.

Les deux corps se rencontrent dans la plaine, rangés de côté & d'autre par escadrons. Arrivés à la portée de l'arc, ils se lancent des traits, & après quelques escarmouches, pendant lesquelles ils perdent & gagnent alternativement du terrein, ils en viennent aux mains, le combat est opiniâtre. Virgile le peint avec les couleurs les plus fortes, tandis qu'Homere ne décrit dans son Poëme que des combats de chars ou d'infanterie.

Camille est tuée; la troupe qu'elle commandoit lâche le pied, & entraîne dans sa fuite le reste de la cavalerie. Les Troyens poursuivent l'ennemi jusques sous les murs de la ville. Turnus apprend cette nouvelle; il craint d'être pris en queue & coupé par la cavalerie Troyenne; il prend le parti de se retirer. Énée marche sans obstacle dans les défilés, d'où la crainte avoit délogé l'ennemi. Il apperçoit de la hauteur sa cavalerie victorieuse de celle des ennemis: il arrive le soir devant la ville, presque en même tems que Turnus; il y trace & fortifie son camp, d'où il sort ensuite pour combattre Turnus



dans un combat singulier qui termine la guerre & le Poëme (*a*).

C'est ainsi que Virgile a su imaginer le plan d'une guerre défensive & offensive. Par-tout il fait éclater ses connoissances militaires, soit qu'il s'agisse d'asseoir un camp, soit qu'il faille l'attaquer ou le défendre; il sait aussi-bien faire marcher une armée que la mettre en ordre de bataille, & il place avec art les corps qu'il commande dans les lieux où ils ont plus d'avantage.

Au reste, il n'est pas étonnant qu'il fût initié dans les secrets de l'Art militaire. La plûpart de ses amis, Pollion, Varus, Mécene, étoient guerriers, & Horace lui-même pouvoit entrer dans son Conseil de guerre,

*Militiæ quamquam piger & malus.*

Outre cela le métier des armes étoit celui des Romains; ils s'y exerçoient; ils en raisonnoient sans cesse, & l'on devoit parler de guerre à Rome comme on parle de commerce en Hollande,

(*a*) *At manus interea muris trojana propinquat*, &c. Lib. 11, v. 517 & seq.



du théâtre à Paris & de politique à Londres.

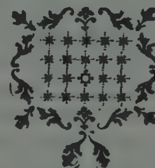
Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que cette partie des connoissances de Virgile n'ait attiré l'attention & mérité les éloges d'aucun de ses admirateurs. On pourroit, ce me semble, en citer plus d'une raison. Homere est le Dieu des Ecrivains. L'Iliade fut le premier Livre que lurent les Grecs: il fut en vénération dès les tems même que nous appellons anciens; il faisoit autorité en toute matiere, & les vers de ce Poëme étoient comme autant d'oracles. Voilà pourquoi les anciens Ecrivains militaires l'ont cité si souvent, & comment il a acquis tant de réputation du côté de la science guerriere.

Virgile au contraire a écrit dans un tems où les Livres étoient fort multipliés. Les bibliotheques, qui faisoient dès-lors une partie du luxe des Grands, celle des Ptolomées sur-tout, avec laquelle aucune des nôtres ne peut entrer en parallele, malgré la fécondité de la presse, en sont une preuve incontestable.

La science de Virgile étant donc plus commune, ne devoit pas frapper aussi



vivement les regards de ses Lecteurs; d'ailleurs ses Commentateurs chercherent toute autre chose dans ses vers que sa doctrine militaire, & quand ils l'y auroient cherchée, il ne leur étoit pas si facile de l'y trouver. Le Poëte traite cet Art en maître, sans affectation & sans parade, avec autant de liberté que de délicatesse, tandis que ses Scholiastes, nourris dans l'ombre des colleges, ne connoissoient d'autres guerres que celles de la plume, & ne savoient s'escrimer que sur le papier.



## ARTICLE IV.

*ESSAI analytique sur les facultés de l'ame. Par M.* Charles Bonnet.

*Quatrieme & dernier Extrait.*

L'AUTEUR (*chap. XVII.*) revient à sa statue, qui n'ayant encore éprouvé que deux sensations, acquiert à la vérité par le sentiment du passage de l'une à l'autre, un sentiment de succession; mais il s'en faut bien qne ce soit là l'idée abstraite de la succession, c'est un premier pas qui n'est que le résultat de l'impression & des objets sur la machine & de la machine sur l'ame.

Dans cet état l'essence personnelle de la statue ne consiste qu'en deux sensations qui se succedent alternativement.

L'on examine ici ce qui arrive à la statue, lorsqu'on interrompt cette succession en lui faisant éprouver une nouvelle maniere d'être dont l'effet est la *surprise.* Ce sentiment est le produit de la comparaison que l'ame fait entre une modification imprévue & les mo-



difications antécédentes : cette comparaison est l'attention même que l'ame donne à toutes ces modifications; attention dépendante du degré d'intérêt ou plutôt du plaisir plus ou moins vif attaché à leur nature, & sur-tout à la maniere dont elles se succedent.

(*Chap. XVIII.*) Si la statue desire fortement de changer de situation, elle éprouve alors une *passion.* M. Bonnet après avoir offert une partie des principes généraux de la méchanique des passions, s'attache à développer cet objet important. Dans le dix-huitieme Chapitre la passion a toujours un objet; on ne desire point ce que l'on ne connoît pas : donc le principe de la passion est dans la volonté ; c'est un mouvement de l'ame porté à toute son intensité. Plus l'objet est composé, plus il affecte de sens, & conséquemment de fibres; & plus les fibres sont sensibles, plus la passion est active : elle peut l'être au point d'ébranler & de bouleverser toute la machine.

L'amour propre qui, dans un être pensant est l'amour du bonheur & de la perfection, n'est dans un être simplement sentant que l'amour du plaisir:



mais dans l'un & l'autre il est le moteur de toutes les passions; car la statue, comme être sentant, a aussi son amour propre, le plaisir meut son ame; des deux sensations qu'elle a éprouvées, elle desire celle qui lui plaît le plus, elle l'aime, & par-là s'aime elle-même, & voilà ce qui la détermine à augmenter la vivacité de cette sensation, en réagissant sur les fibres qui en sont le siege. Le rappel de cette sensation, & l'attention que l'ame lui donne conduit notre savant Métaphysicien au rappel des idées.

L'ame ne peut rappeller ses idées qu'en vertu de cette force motrice subordonnée à la volonté, qui produit sur les fibres des mouvemens semblables à ceux que les objets y avoient déja fait naître : or l'ame trouve la raison physique de cette réproduction dans le mouvement que se communiquent les faisceaux de fibres, qui en s'ébranlant les uns les autres, occasionnent le rappel des idées qui leur sont appropriées, soit dans le cas où une idée nous en rappelle plusieurs, soit qu'à l'occasion d'une idée nous en cherchions une autre.



(*Chap. XIX.*) Ce rappel des idées nous conduit à l'exercice de l'activité de notre ame.

L'on ne parle pas ici de cette activité par laquelle on conçoit que l'ame forme ses sensations, mais de celle que l'ame exerce hors d'elle ou sur ses organes, en conséquence de la préférence qu'elle donne à un objet sur un autre. Cette préférence est l'effet de la volonté, ou plutôt elle en est l'exercice. Nous voici donc revenus à l'examen de la volonté & de la liberté.

L'Auteur distingue d'abord l'exercice de la volonté, de son exécution, cette différence s'explique aisément par l'état l'un homme qui veut mouvoir son bras, mais dont le bras ne peut cependant se mouvoir : il exerce sa volonté sur un objet, qui est son bras ; il compare l'état de mouvement dont il a l'idée, à l'état d'inaction qu'il éprouve : il préfere l'un à l'autre, & détermine ainsi sa volonté, laquelle étant active, augmente le mouvement des fibres appropriées à l'idée de mouvoir le bras : il exerce donc sa volonté; cependant sa volonté ne s'exécute pas. Dans ce cas, & dans le sens de l'Auteur, la volonté

est parfaite & la liberté ne l'est pas : celle-ci est contrainte, au lieu que la volonté ne peut jamais l'être. On peut empêcher un homme de mouvoir son bras, mais on ne sauroit l'empêcher de vouloir le mouvoir. La volonté a donc bien plus d'étendue que la liberté. On est libre toutes les fois que l'on fait ce que l'on veut. Si, comme le prétend l'Auteur, la liberté ne consiste pas dans le pouvoir de choisir, mais dans celui d'exécuter son choix, un être dans tout le cours de sa vie aura toujours fait ce qu'il aura voulu; mais dans chaque cas particulier, il ne lui étoit pas possible d'agir autrement qu'il n'a fait : en sera-t-il moins un être libre ?

Suivant ces principes, il n'y aura point de liberté d'indifférence. Nous l'avons déja vu, on le confirme ici, sur ce qu'il n'y a & qu'il ne sauroit y avoir de volonté d'indifférence.

Ces réflexions sur l'activité de l'ame présentent une question à laquelle il est difficile de répondre, savoir si c'est l'ame elle-même qui exécute ses volontés ? Le sentiment intérieur prouve seulement que l'ame a la volonté d'exécuter, mais non pas qu'elle exécute elle-même; la



maniere tient de trop près à la correspondance secrete des deux substances, pour oser rien dire de positif à ce sujet, de quelque maniere que cela se fasse, soit par une liaison entre les sens & les membres, soit par l'action immédiate du premier moteur, l'ame doit toujours être regardée comme l'auteur de l'action, parce que ce n'est qu'en conséquence de sa volonté que l'action est produite, parce que sa volonté est incontestablement à elle, & que la moralité de l'action consiste dans le principe déterminant de la volonté.

L'on revient encore à ce qui détermine la volonté; soit dans les êtres doués de raison, soit dans les êtres simplement sentans : chez ceux-ci, c'est le plaisir physique : chez les autres, c'est le plus souvent le plaisir moral, occasionné par les idées de perfection que leur offre l'entendement; ce n'est pas que l'entendement crée ces idées, il les acquiert par les circonstances, par l'éducation, dont l'effet physique est d'ébranler souvent, fortement & harmoniquement les fibres appropriées aux idées morales. Celles-ci présentent des rapports moraux, l'entendement



en juge comme la sensibilité juge des rapports physiques : l'on montre l'analogie qui se trouve entre ces deux facultés dans leur origine, comme dans leurs effets, & l'on fait voir en détail & par des exemples, comment l'entendement opere sur les idées sensibles & acquiert par-là des idées intellectuelles ou des notions.

Nous ne nous arrêterons pas aux questions qui sont traitées dans le *Chap. XX.* elles sont suffisamment expliquées par les principes que l'on a établis.

(*Chap. XXI.*) Ici notre Auteur doue sa statue d'une troisieme sensation, dont l'effet sera de rappeller le souvenir des deux précédentes, sans quoi celle-ci ne lui paroîtroit pas nouvelle : cela suit de cette secrete communication médiate ou immédiate que l'on croit appercevoir entre les fibres sensibles de tous les ordres.

Quoique chaque sensation ait ses fibres propres, ce qui a été bien établi; quoique les corpuscules qui émanent d'un objet ne puissent agir sur les fibres appropriées à l'action des corpuscules d'un autre objet, l'on fait remar-



quer néanmoins que ces fibres cedent à des impulsions analogues les unes aux autres, d'où peut dépendre la maniere dont se transmet à l'ame l'impression de l'objet & la formation du souvenir d'une sensation, à l'occasion d'une autre qui lui est analogue : l'on n'en découvre pas le comment.

Dans le *chap. XXII.* l'Auteur fait éprouver à l'homme-statue une suite de sensations toujours dans le même ordre. L'expérience démontre que le cerveau ainsi affecté pendant un certain tems par cette succession, contracte l'habitude de les reproduire dans le même arrangement. Mais comment se forme cette habitude, cette liaison qui fait qu'une sensation rappelle celle qui la suit ? Ceci tient à la méchanique de la mémoire dont il a déja été question, & dépend de faits observés dans ce qui nous arrive, lorsque nous voulons retenir une suite d'idées ou de mots, signes des idées. Il résulte de l'examen de ces faits, que c'est uniquement par la réitération des mouvemens dans le même ordre, que le cerveau contracte l'habitude de reproduire une même suite; que tout ce qui est propre à lier

ces mouvemens entre eux, eſt propre auſſi à former cette habitude; que les fibres une fois ébranlées par leurs objets, acquierent une tendance à s'ébranler réciproquement, d'autant plus grande que les impreſſions ſe ſuivent de plus près, ſans qu'on parvienne à découvrir d'où dépend cette liaiſon ou tendance d'ébranlement entre les fibres : ſeulement on ſait qu'il arrive que des fibres ſenſibles qui agiſſent les uns ſur les autres dans le même ſens, impriment aux parties par leſquelles elles communiquent enſemble, certaines déterminations en vertu deſquelles ces fibres s'ébranlent dans un ordre conſtant, d'où ſuit le rappel conſtant des perceptions excitées par l'ébranlement des fibres.

L'on tire delà des conſéquences, qui, expliquées par les principes établis, font voir pourquoi il eſt ſi difficile de détruire une habitude & de changer un caractere formé : cela n'eſt poſſible qu'en donnant aux parties élémentaires des fibres, qui ſont le ſiege de l'habitude, des déterminations différentes de celles qu'elles avoient con-



tractées; ou à d'autres fibres, d'autres déterminations capables de ſurmonter l'effet des premieres.

M. Bonnet eſt parvenu au point de pouvoir ſuppoſer dans le *chap. XXIII.* que toutes les fibres d'un ſens, comme celui de l'odorat, ſont miſes en jeu; qu'ainſi l'ame ne ſera preſque jamais ſans quelque ſenſation qui lui ſoit préſente. Dans ce cas, elle en éprouvera qui lui deviendront indifférentes par comparaiſon; d'autres qui lui plairont, auxquelles elle donnera plus ou moins d'attention, en proportion du degré de plaiſir qu'elles renferment. Elle la fixera ſans doute ſur celles qui lui ſeront les plus agréables; de-là le deſir d'en jouir; de-là le beſoin & l'ennui, ſi elle vient à en être privée.

Ces ſenſations indifférentes peuvent devenir très-agréables, ſi elles produiſent entre elles une ſuite harmonique : les rapports qu'elles ont avec d'autres ſenſations, l'ordre dans lequel elles ſe ſuccedent, le paſſage des unes aux autres, la comparaiſon qui naît de ces paſſages, donneront à l'ame une ſorte de plaiſir,





d'autant plus grand, que l'harmonie ſera plus unie & plus variée. Les ſons de la Muſique qui, pris ſéparément, ſont ſi inſipides, & qui lorſqu'ils ſont enchaînés & réunis, deviennent ſi délicieux, en ſont un exemple.

Des ſenſations déſagréables peuvent devenir agréables, ſi elles ſont préſentées dans un certain ordre. Les contraſtes, comme les accords, font naître les plaiſirs de comparaiſon.

De-là il faut conclure que les ſuites auxquelles l'on aura donné le plus d'attention, ſeront celles que le cerveau aura le plus de diſpoſition à reproduire.

De cette reproduction l'on paſſe à des conſidérations générales ſur les ſonges, effets de la reproduction. Durant le ſommeil, notre ame eſt affectée par des ſuites d'idées bizarrement aſſociées, qui ſouvent n'ont aucun rapport avec les repréſentations de la veille. La cauſe de cette reproduction eſt bien la même : elle eſt toujours dûe aux mouvemens qui s'excitent dans le cerveau; mais ici il ſurvient de nouvelles impulſions inteſtines qui choquent plus ou moins l'ordre des mou-



vemens, & qui ébranlant en même tems d'autres faiſceaux que ceux qu'affectoient les idées de la veille, reproduiſent d'autres idées qui viennent à la traverſe & n'ont aucun rapport avec celles qui les précedent. S'il ne ſurvient point de nouvelle impulſion, le mouvement s'affoiblit, le ſonge finit, & ſa durée répondra tout-à-la-fois au nombre des faiſceaux qui auront été ſucceſſivement ébranlés, & à la rapidité des mouvemens. Les impreſſions du dehors ſe mêlent encore à celles du dedans, & par-là modifient ſingulierement les ſonges. Si ces impulſions reçues pendant le ſommeil ont été aſſez fortes pour faire une impreſſion durable ou ſur les parties élémentaires de ces fibres, ou ſur leurs points ou élémens de communication, le ſouvenir du ſonge ſe conſervera pendant un tems plus ou moins long, & ſera d'autant plus vif, que les fibres auront reçu plus de déterminations, & qu'au réveil, l'attention ſe ſera plus fortement déployée ſur ces mêmes fibres.

Qu'eſt-ce donc qui nous fait diſtinguer ce qui ſe paſſe en nous pendant le ſommeil, d'avec ce qui s'y paſſe pen-

dant la veille ? C'eſt le degré d'intenſité des impreſſions, & plus encore l'habitude de réfléchir ſur ce qui ſe paſſe en nous & hors de nous. Nous conſervons le ſouvenir des objets qui nous ont affecté avant le ſommeil & de l'ordre dans lequel ils nous ont affecté : nous les comparons avec ce qui s'eſt paſſé pendant le ſommeil, & avec ce qui ſe paſſe au moment du réveil ; tout cela ſe fait aſſez machinalement, & nous aſſure que nous veillons.

D'ailleurs l'ame ne ſemble être que ſimple ſpectatrice dans les ſonges ; ſa liberté ne paroît pas s'y déployer ; ſon attention ne s'exerce point, ou ne s'exerce que ſur l'idée la plus hétérogene & ſur celles qui en ſont la ſuite : ſon activité & toutes ſes facultés ne ſont déterminées que par les impreſſions du dedans, impreſſions foibles, momentanées, & produites par le rappel de quelques idées qui nous ont affectés pendant la veille. Et comme la vue & l'ouïe ſont les ſens dont nous faiſons le plus d'uſage, il arrive de-là que les fibres appropriées à ces ſens étant devenues les plus mobiles, ſont auſſi celles qui ſont les plus exercées



dans nos ſonges. L'expérience prouve que dans nos rêves il nous arrive beaucoup plus ſouvent de croire voir & entendre, que ſentir ou goûter.

Les viſions ſont une ſuite de l'explication de la méchanique des ſonges. La ſenſation dépendant de l'ébranlement des fibres, ſoit qu'elles reçoivent ce mouvement du dedans, ſoit qu'il leur vienne du dehors, la ſenſation eſt également reproduite. Si donc les fibres ſenſibles viennent à être ébranlées par quelque cauſe que ce ſoit, pendant la veille, de maniere à repréſenter à l'ame une ſuite quelconque de choſes ou d'évenemens ; elle aura une viſion qu'elle reconnoîtra très-bien n'être point ſon ouvrage, à cauſe du ſentiment clair des idées qu'elle avoit avant cette viſion, & de celles qu'elle a encore pendant la viſion ; idées dont elle diſpoſoit, au lieu qu'elle ne peut écarter celles-ci, avec leſquelles elle les compare, & que leur enchaînement & leur ordre n'ont point été produits par la volonté.

A ce ſujet l'Auteur cite l'exemple d'un vieillard preſque aveugle, mais d'ailleurs ſain de corps & d'eſprit, ſu-





jet à des viſions d'un ordre & d'un enchaînement ſingulier, dont le ſiege paroiſſoit être dans la partie du cerveau qui répond à la vue. Il jugeoit très-ſainement de ces ſortes d'apparitions, qui n'étoient pour lui que ce qu'elles ſont en effet : il prenoit le parti de s'en amuſer ; & l'Auteur, qui le voyoit très-fréquemment & le ſuivoit dans cet état, s'eſt confirmé dans l'eſpece de ſyſtême qu'il s'eſt formé ſur ces principes du jeu des fibres ſenſibles.

Ici Monſieur Bonnet demande ſi ſa ſtatue peut avoir de pareilles viſions? Si elle peut changer à ſon gré l'ordre de ſes ſenſations ? Si elle peut former des abſtractions ? Elle le peut à ſa maniere, & autant que le comporte l'étendue des ſenſations qu'elle a reçues : elle peut donner ſon attention, ou l'exercer ſur un faiſceau de fibres particulier du ſens de l'odorat, ſur une portion de la ſenſation totale, ſur une partie de la durée de la ſenſation, ſur ce que pluſieurs odeurs préſentées à la fois ont de commun, comme la douceur, & former par-là des abſtractions ſenſibles & non intellectuelles, qui ne ſont pas en ſon pouvoir encore, puiſ-



qu'elle n'a pas les ſignes néceſſaires à ſon entendement pour pouvoir ſe déployer.

Cette queſtion ſur les abſtractions engage notre Auteur à entrer dans un détail ſuivi de ſes principes ſur la méchanique de nos ſenſations. Le Lecteur trouvera dans cette partie tout ce que M. Bonnet a répandu d'intéreſſant dans le cours de ſon ouvrage.

Chaque ſenſation, chaque odeur a ſon caractere propre, qui la diſtingue de toute autre, & ce caractere dérive de l'eſpece de fibre appropriée à cette ſenſation.

Chaque corps a auſſi ſes corpuſcules propres, qui compoſent autour de lui un atmoſphere particulier.

Les fibres de chaque ſenſation ont été conſtruites ſur des rapports avec l'action de ces corpuſcules.

Il y a donc autant de diverſité entre les fibres des diverſes ſenſations, qu'entre les corpuſcules qui émanent des différentes ſenſations.

Nous ignorons en quoi conſiſte cette diverſité, & nous manquons de moyens pour la découvrir : mais comme il n'y a que les fibres de la vue qui puiſſent

nous donner la ſenſation de la lumiere, ainſi il n'y a que certaines fibres de l'odorat qui puiſſent nous donner la ſenſation d'une certaine odeur.

Une fibre ne peut différer d'une autre que par la nature des particules qui conſtituent eſſentiellement ſon jeu, c'eſt-à-dire, par ſes élémens ou par l'arrangement & la maniere dont ces élémens peuvent être combinés & diſpoſés, ce qui la rend propre à tels ou tels corpuſcules, d'où dérive le mouvement auquel la ſenſation eſt attachée. L'intenſité ou le degré dans le mouvement détermine la force de l'impreſſion & les rapports de ces élémens entre eux, & à l'action des corpuſcules, conſtituent la conſtruction des fibres, d'où dépend l'exécution de leurs mouvemens.

Ce mouvement, ce jeu des fibres, a pour objet de tranſmettre à l'ame l'impreſſion de certains corpuſcules. La conſtruction de la fibre doit donc être, comme nous venons de le dire, dans un rapport avec la nature & la maniere d'agir de ces corpuſcules.

Chaque eſpece de fibre ſenſible eſt donc un petit organe qui a ſes fonc-



tions propres : les élémens en ſont les parties conſtituantes; leur arrangement détermine la conſtruction de l'organe, & leur action réunie produit la ſenſation.

Les élémens de ce petit organe ſont unis entre eux par une force qui en conſtitue le plus ou le moins de réſiſtance, en proportion de leur arrangement & de leur configuration; les fibres de la vue réſiſtent moins que celles de l'odorat.

Le degré de réſiſtance détermine le degré de mobilité.

L'objet agit par impulſion. La fibre ou les différens ordres de fibres dont les ſens ſont compoſés reçoivent ces impulſions : elles ſe meuvent; l'effet de ce mouvement eſt plus ou moins durable, & les parties conſtituantes de la fibre ne ſe trouvent plus après l'impulſion dans le même état où elles étoient auparavant.

Ainſi la conſtruction de la fibre renferme deux choſes eſſentielles, le pouvoir de céder à l'impulſion, & la capacité de retenir la détermination que l'impulſion lui a imprimée; de-là naît la mémoire qui conſerve un ſou-





venir plus ou moins clair de chaque eſpece de ſenſation.

Le pouvoir de céder à l'impulſion ſuppoſe dans les parties conſtituantes de la fibre, celui de changer de poſition reſpective, de s'éloigner, ou de ſe revêtir les unes à l'égard des autres de nouveaux rapports de ſituation.

La capacité de retenir les déterminations, ſuppoſe que ces parties conſtituantes de la fibre ne ſe rétabliſſent pas ſubitement dans leur état primitif.

Chaque eſpece de corpuſcules trouve donc dans l'organe, des fibres qui lui correſpondent, & qui ne correſpondent qu'à elle.

La ſenſation totale réſulte du jeu de toutes les fibres qui compoſent le faiſceau auquel la ſenſation a été attachée. La ſenſation partielle eſt produite par le jeu de quelques unes des fibres du faiſceau. L'eſpece de la ſenſation dépend donc de l'eſpece des fibres, ou de ce qu'il y a de propre dans leur jeu.

Les qualités communes à différentes ſenſations dépendent de quelque choſe de commun dans le jeu des fibres qui



leur ſont appropriées, & ce jeu des fibres n'étant que le mouvement des parties conſtituantes, c'eſt dans ce mouvement que l'on peut trouver cette qualité commune. L'on ne peut dire en quoi conſiſte cette qualité, parce que la méchanique même des fibres nous eſt inconnue. Différentes odeurs nous paroiſſent douces, parce qu'il eſt dans le jeu des fibres qui leur ſont appropriées, quelque choſe de commun qui excite en nous ce ſentiment que nous appellons doux.

Les proportions relatives des corpuſcules & des élémens des fibres, leur dégré reſpectif de mobilité, les diverſes manieres dont les élémens peuvent gliſſer les uns ſur les autres, en vertu de leur configuration & de leur arrangement, tout cela peut concourir à déterminer l'eſpece de la ſenſation.

C'eſt ainſi que les qualités génériques & ſpécifiques peuvent avoir des cauſes phyſiques. Voilà donc dans les fibres appropriées aux ſenſations, le fondement phyſique de tout ce que l'ame peut diſtinguer dans ſes ſenſations.

S'il y a une correſpondance entre les

fibres & les objets, il en est une aussi entre l'ame & les fibres. Si en vertu des loix de l'union, l'ame n'a des sensations qu'en conséquence des mouvemens qui s'operent dans les fibres des sens, il doit y avoir dans l'ame quelque chose qui réponde au jeu de ces fibres. Si donc les fibres des sens agissent sur l'ame, l'ame doit réagir sur ces fibres; le commerce des deux substances emporte cette réaction : de quelque maniere que cela se passe, l'action & la réaction n'en sont pas moins certaines, & l'effet de cette réaction est ce que nous nommons *perception* ou *sensation*. L'ame a une volonté ; elle l'exerce sur un sujet différent d'elle-même. Ce sujet ne peut être autre chose que les fibres des sens ; elle déploye son activité au moyen de l'attention, & c'est par le secours de l'attention qu'elle parvient à former des abstractions. C'est de-là que notre Auteur etoit parti pour rassembler tous ses principes sous un seul point de vue.

(*Ch. XXIV.*) M. Bonnet n'a pas encore épuisé l'analyse des sensations de sa statue : il la reprend & la trouve dans un état de contemplation sensi-



tive, bornée à exercer ses facultés sur des odeurs, n'ayant aucun sentiment de ce qui est hors d'elle, vivant dans son intérieur, heureuse ou malheureuse à sa maniere.

Multiplier ses sensations, c'est multiplier ses plaisirs & ses peines, c'est étendre son être, en augmentant les déterminations de son existence, qui sont autant de sensations & d'actions. Si ce nombre de déterminations préférables au néant l'emporte sur celui des déterminations auxquelles le néant seroit préférable, alors l'existence est un bien, & elle seroit le souverain bien, si toutes ces déterminations prises ensemble & meilleures que le néant, épuisoient toute la capacité de sentir & d'agir de notre être.

Cette existence composée de toutes ces déterminations ou manieres d'être dont nous avons la conscience, forme le *moi*, ou la personalité de l'être sentant. Ce sujet a déja été traité dans le neuvieme chapitre : on le reprend ici, pour faire sentir la différence qu'il y a entre le sentiment que nous avons nous-mêmes de notre propre personalité, & celui qu'en auroient les autres,



s'ils connoissoient tout ce qui se passe en nous ; de sorte que si un être sentant venoit à perdre le souvenir des sensations qui l'ont affecté, & ne pouvoit plus par-là en faire la comparaison avec celles qui l'affectent actuellement, ni s'identifier avec elles, il pourroit perdre le sentiment de sa personalité, sans cesser pour cela d'être la même personne pour une autre intelligence qui le connoissant & le voyant, rapporteroit à lui ou à sa personalité morale & physique toutes les modifications qu'elle y découvre, & jugeroit qu'elles appartiennent au même sujet ou à la même personne.

La personalité morale, soit qu'elle acquiere, soit qu'elle perde, demeure donc toujours pour les autres, à-peu-près la même, parce qu'elle ne change que par dégrés insensibles, & qu'elle laisse subsister les formes essentielles & les rapports des traits du corps humain, par lesquels les autres en jugent & décident que la personalité physique est la même, quoiqu'elle ait infiniment changé.

C'est ainsi que nous jugeons de la personalité des animaux sujets à des



changemens bien plus considérables encore que ceux que l'homme subit. Ceci conduit l'Auteur à diverses considérations sur l'identité des insectes qui se métamorphosent, & sur le sentiment que pourroient avoir ces animaux de leur personalité. Cette question paroîtroit plus curieuse qu'utile, si l'Auteur n'avoit l'art de la rendre intéressante, en la liant avec ce qu'elle peut avoir de relatif à la nature de notre ame.

Anéantir, dit-il, l'ame des bêtes, est-ce donner l'immortalité à celle des hommes, & la religion dépend-elle d'un systême qui tend à ôter tout sentiment aux animaux ? Ne vaut-il pas mieux combattre, comme fait l'Auteur, les idées des Matérialistes par le principe de l'unité de l'ame, dont le *moi* est le même dans chaque idée & dans toutes les idées à la fois au même instant indivisible. Cette unité de l'ame, sa simplicité suffit pour la mettre à l'abri de l'atteinte des agens, qui operent la destruction du corps ; mais elle ne rend pas impossible la supposition que celui qui l'a unie au corps, ne puisse l'anéantir. Heureusement la religion nous

fournit des preuves qu'il ne le veut pas.

Ces métamorphoſes, par leſquelles paſſe la chenille, tandis que ſon *moi* s'identifiant avec toutes les modifications de la ſenſibilité, peut lier par la réminiſcence le paſſé au préſent, & conſtituer le ſentiment qu'elle a de la perſonnalité : ces métamorphoſes, dis-je, conduiſent au ſyſtême du développement des germes, & mieux encore, à l'idée du plus grand bonheur que le ſage Auteur de la nature a eu en vue en faveur de tous les êtres. L'intelligence que l'on a ſuppoſée connoître à fond l'être ſentant & toutes les modifications auxquelles il eſt ſujet, quoiqu'il ſoit toujours le même ; cette intelligence ne verroit-elle point l'homme tel que la chenille? Sa mort ne ſeroit-elle point à ſes yeux une eſpece de métamorphoſe qui feroit jouir l'homme d'une nouvelle vie ? Voilà où menent les méditations de notre Auteur. Ses principes ſur l'économie de notre être, ſes preuves de la liaiſon de nos facultés ſpirituelles avec l'exercice de nos organes, s'accordent très-bien avec tout ce que nous enſeigne la révélation ſur la réſurrection de nos corps incor-



ruptibles & glorieux. Toute cette explication ſuit très-heureuſement de ſes principes, & tend à faire voir que le ſiege de l'ame, quel qu'il ſoit, renferme dès-à-préſent le germe de ce corps glorieux, & qu'ainſi la réſurrection n'étant qu'une nouvelle génération, elle rentre dans l'ordre des événemens naturels.

Le phenomene des animaux qui ſe conſervent & ſe perpétuent par bouture, n'échappe pas à l'examen de notre Auteur. Il s'agit de ſavoir ce que devient le *moi* ou la perſonalité dans un animal que l'on multiplie. Diviſe-t-on ſon ame en partageant l'animal ? Non ſans doute. Mais comment toutes ces portions diviſées acquéreront-elles une ame? Elles l'acquerreront à meſure que chacune devient elle-même un animal complet, ce qui ne ſe fait que par le développement du germe contenu dans chaque portion diviſée de l'animal, avec laquelle il exiſtoit, & qui n'attendoit que cette opération pour ſe développer ; ainſi dans un arbre, lorſqu'on coupe une de ſes branches, on donne lieu au développement d'une infinité de boutons. Si les





animaux ſont contenus dans ces germes, il ſe peut auſſi que ces germes renferment l'ame, qui doit devenir le principe de l'action & du ſentiment. Telle eſt l'idée du ſyſtême *du développement des germes*, ſur lequel M. Bonnet ſe propoſe de nous donner un ouvrage déja compoſé il y a pluſieurs années, & qui ne peut qu'être très-favorablement accueilli.

( *Chap. XXV.* ) L'Automate ſentant devient une perſonne très-compoſée, par le grand nombre de ſenſations que l'Auteur lui a fait éprouver. Sa réminiſcence, ſa mémoire, ſon imagination tiennent aux déterminations que les fibres de ſon cerveau ont contractées, déterminations qui dans cette ſuppoſition ſont indépendantes de l'ame; ainſi toute ame qui pourroit être placée dans ce cerveau ainſi diſpoſé, y éprouveroit les mêmes choſes qu'a ſenti l'ame de la ſtatue. Cette ſuppoſition donne lieu à des conſéquences que M. Bonnet examine dans ſon vingt-cinquieme Chapitre.

La premiere, c'eſt que ſi toutes les ames pouvoient être exactement les mêmes, ce qui n'eſt pas, la dépendance



de l'union actuelle, ou l'effet néceſſaire des deux ſubſtances, eſt tel que Dieu en variant les cerveaux, auroit varié les ames. Cette conſéquence n'a rien de révoltant pour un vrai Philoſophe qui, pour me ſervir de la comparaiſon citée par l'Auteur, obſervant les cerveaux d'un Monteſquieu & d'un Huron, & les trouvant exactement conformés de même, en concluroit ſans blaſphême que ſi l'ame du Huron étoit tranſportée dans le cerveau de Monteſquieu, elle en recevroit toutes les impreſſions, elle verroit & ſentiroit au moyen de ce cerveau, & qu'en un mot ce ſeroit l'ame même de ce grand homme, ſous le maſque groſſier d'un Huron.

Une autre conſéquence, c'eſt que la ſtatue qui a éprouvé plus de ſenſations, connoît davantage & deſire plus. Or plus elle deſire & plus elle agit ſur les objets de ſes ſenſations, & par une ſuite naturelle de cet exercice, plus elle acquiert de facilités qui ſe changent en habitudes.

Troiſieme conſéquence ; c'eſt que ce qui arrive à la ſtatue relativement aux mouvemens qu'elle ſe donne pour ſatisfaire ſes beſoins, repréſente & ex-

plique parfaitement ce qui détermine les opérations des brutes.

Il réſulte enfin de l'état actuel de la ſtatue bornée à ſes ſenſations d'odeurs, que cette ſorte de ſenſibilité forme un dégré de l'échelle des êtres ſenſibles ou de l'animalité; c'eſt par la ſenſibilité que l'animal l'emporte ſur la plante, & c'eſt par le nombre & l'eſpece de ſes ſens qu'un animal l'emporte ſur un autre. En ſuivant l'idée du développement des germes, il ne paroît pas impoſſible que l'homme n'acquiere de nouveaux ſens, & qu'il ne découvre par là dans les corps des propriétés qui lui ſeront toujours inconnues ici-bas; d'où naîtroit la différence de l'univers contemplé par le cerveau de l'homme tel qu'il eſt, avec l'univers contemplé par le cerveau du Chérubin ou d'une créature ſupérieure. C'eſt donc par l'impreſſion que les objets font ſur notre ame, qu'ils ont pour nous une exiſtence réelle; les propriétés par leſquelles les corps nous ſont connus ne ſont que nos propres ſenſations. L'exiſtence de nos idées & la diverſité entre nos idées, voilà ce qu'il y a de réel. Parmi ces



idées, les unes nous repréſentent la ſubſtance matérielle; les autres en ſont eſſentiellement diſtinctes, & nous repréſentent la ſubſtance immatérielle. L'Auteur ne perd jamais l'occaſion de nous faire ſentir ces différences.

Tout ce que la ſtatue connoît juſqu'ici ſe réduit à des odeurs, à différentes combinaiſons d'odeurs, à différens dégrés de la même odeur. Chaque ſenſation eſt pour elle une idée individuelle, qui ne repréſente que le même individu. Pour aggrandir la ſphere de ſon être, il faut qu'elle acquiere des idées générales, & elle ne peut y parvenir qu'au moyen des ſignes qui les repréſentent. L'on eſſaye donc de donner à la ſtatue l'uſage des ſignes. L'Auteur s'apperçoit que l'idée du ſigne ſe lie à l'idée ſenſible qu'elle eſt deſtinée à repréſenter; il cherche donc à ſuivre les effets de cette liaiſon. Ces ſignes de nos idées ſont des figures ou des ſons. Prenons les ſons, dont les impreſſions ſont plus ſimples que celles de la vue.

Il eſt inconteſtable que nos ſenſations de tout genre ſe lient les unes aux autres. Si je préſente au nez de la



ſtatue une roſe, & qu'en même tems je lui faſſe entendre & lui repete plus d'une fois le ſon de ce mot *roſe*, qu'en réſultera-t-il? En ébranlant les fibres appropriées à la ſenſation de l'odeur de la roſe, s'ébranlent celles qui ſont appropriées au mot *roſe*; la ſenſation de l'odeur déja très-connue, rappelle auſſi-tôt le nom de cette odeur, & réveille dans l'ame de la ſtatue l'idée du ſigne qui la repréſente.

Les parties ou les chaînons par leſquels ces deux ordres de fibres ſe communiquent, participent au mouvement commun, & forment par-là un enchaînement d'action, en vertu duquel elles tendent à s'ébranler réciproquement pendant un tems proportionné à l'intenſité des mouvemens particuliers & à la perfection de l'organe. De-là réſultent les divers phénomenes de la mémoire. Toutes les fois donc que l'on préſentera au nez de la ſtatue une roſe, elle ſe rappellera le ſon du mot *roſe*; & chaque fois qu'elle entendra le ſon de ce mot, elle ſe rappellera l'odeur dont il eſt le ſigne.

Ce qui s'opere entre une ſeule ſenſation & le ſigne qui la repréſente,



s'exécute entre une ſuite ordonnée de ſenſations & la ſuite correſpondante de ſignes. C'eſt ainſi que nous retenons une ſuite d'idées repréſentées par la ſuite des mots d'un diſcours. Les chaînons qui lient entre eux les faiſceaux appropriés à ces idées & à leurs ſignes, forment une ſeule chaîne, le long de laquelle le mouvement ſe propage dans un ordre conſtant.

M. Bonnet cite ſon propre exemple pour faire voir de quels efforts eſt capable le cerveau. Privé de la vue par des cauſes qui font autant d'honneur à ſon goût pour l'étude de l'Hiſtoire Naturelle, qu'à ſon zele pour la vérité, il eſt parvenu à compoſer & à retenir ſans confuſion & ſans les écrire, des diſcours de vingt, de trente pages, pendant des mois entiers, & même l'introduction & les quarante-cinq premiers paragraphes de cet ouvrage. Il auroit pu aller plus loin, s'il n'avoit craint avec raiſon qu'à force d'écrire ainſi dans ſon cerveau, ſes fibres intellectuelles ne ſe fuſſent trop relâchées.

La méchanique qui lie nos idées entre elles & à leurs ſignes, les effets qui en réſultent, le phyſique de la

compoſition, les phénomenes & les variétés de la mémoire, les exemples ſans nombre de l'aſſociation des idées, dont on peut tirer un ſi grand parti pour perfectionner l'éducation; tout cela fournit autant de faits qui viennent à l'appui des principes de cette analyſe.

Ajoutons un mot à ce qui a été dit ſur les opérations des brutes. Quoique les faits qui prouvent en eux des aſſociations d'idées, indiquent que la méchanique de leur cerveau ſe rapproche de la nôtre, il s'en faut bien cependant qu'elle renferme toutes les conditions néceſſaires à la généraliſation des idées.

Nous nous hâtons d'arriver à la concluſion.

(*Chap. XXVI.*) La ſtatue une fois accoutumée à lier ſes ſenſations à leurs ſignes, l'on ſuppoſera qu'elle peut exprimer par des ſons articulés, qui ſont des ſignes artificiels, tout ce qu'elle connoît au moyen du ſens de l'odorat. Ce ſera là le paſſage de l'état d'être ſimplement ſentant, à celui d'être penſant.

En nommant ainſi toutes les odeurs,



non-ſeulement elle enchaînera toutes ſes ſenſations entre elles par les faiſceaux de fibres qui leur ſont appropriés, mais encore elle les unira aux ſignes qui les repréſentent. Ces ſignes tiennent à des faiſceaux d'un autre genre, que l'on peut appeller fibres intellectuelles; ces faiſceaux ſont également liés entre eux; les chaînons qui les uniſſent reçoivent des déterminations durables & établiſſent une réciprocité d'action, d'où naît le rappel des idées attachées à leur ébranlement. Ainſi le ſon du mot *plaiſir* tient dans le cerveau à ſon faiſceau de fibres. Celui-ci a contracté une liaiſon d'action, avec différens faiſceaux attachés à différentes eſpeces de ſenſations agréables. Lors donc que la ſtatue prononcera ce mot, ou ſeulement qu'elle s'en rappellera le ſon, il ébranlera le faiſceau propre de ce mot, & réveillera non-ſeulement quelqu'une des ſenſations dont il eſt le ſigne, mais ſouvent même pluſieurs autres ſenſations, parce que ce premier ébranlement a pu être communiqué à pluſieurs des faiſceaux avec leſquels il eſt aſſocié. Ces ſortes de reproductions varieront, c'eſt-à-





dire, que les mêmes ſenſations ne ſeront pas toujours reproduites: cela dépend de la ſituation actuelle du cerveau, ou des circonſtances particulieres qui accompagnent la prononciation ou le rappel du mot *plaiſir*.

Si ce faiſceau a contracté une liaiſon plus étroite avec telle ſenſation qu'avec une autre, il en réſultera qu'une certaine ſenſation ſera reproduite plus fréquemment que toute autre. Ici, par exemple, ce ſera celle de l'odeur de l'œillet, qui ſera rappellée toutes les fois que l'on aura préſent à l'eſprit le mot *plaiſir*.

Ce ſouvenir pourra engendrer celui de pluſieurs autres ſenſations agréables auxquelles peut-être on ne donnera que peu ou point d'attention, il ſuffira que le mot excite un léger ébranlement, pour qu'il ne ſoit pas vuide d'idées.

Ceci peut s'étendre à une infinité de ſenſations & de-là aux notions, dont l'être penſant acquiert, comme on voit, la connoiſſance au moyen des ſignes dont il apprend à revêtir ſes ſenſations, & des comparaiſons de ces ſenſations pour en faire des pen-



ſées & les généraliſer en raiſon des circonſtances. C'eſt ainſi que le langage met en valeur toutes les fibres du cerveau. Celui d'un Hottentot peut à la vérité être auſſi-bien organiſé que celui d'un Anglois; mais quelle différence dans l'emploi des fibres & dans le développement & l'action des facultés de leurs ames ſur ces fibres!

Tout ce qui a été dit ſur l'odorat peut facilement s'appliquer aux autres ſens. On laiſſe faire cette application aux Lecteurs qui voudront pénétrer plus avant dans la méchanique de nos idées. Les principes qu'on a expoſés & les conſéquences que l'on en a tirées ſuffiſent pour faire connoître l'économie de notre être.

C'eſt au Lecteur à juger ſi l'Auteur a rempli ſes vues; ſi ſon ouvrage eſt de pure ſpéculation, ou s'il n'a pas fait quelques pas, comme nous le croyons, dans une carriere où juſqu'à préſent l'on étoit bien peu avancé, malgré la foule des guides qui ſe ſont préſentés pour nous y conduire.

Nous ne parlerons pas de quelques obſervations que l'Auteur ajoute en forme de ſupplément ſur l'ouvrage im-

mortel de M. de Monteſquieu. M. Bonnet ſe garde bien de critiquer ce Philoſophe Légiſlateur ; mais ſe trouvant en oppoſition avec lui ſur quelques points de Métaphyſique, & particulierement ſur ce que l'on doit entendre par les rapports qui conſtituent les loix, il s'attache à juſtifier & éclaircir ſes propres idées, ſans combattre celles de l'Auteur de *l'Eſprit des loix*.

Nous n'avons pas indiqué les endroits de cet ouvrage où l'on a commenté & quelquefois relevé l'Auteur d'un livre déja connu ſous le titre d'*Eſſais de Pſycologie*. Les *Conſidérations générales ſur les opérations de l'ame* avoient grand beſoin de ces *Eſſais analytiques*. Ces deux ouvrages ne peuvent qu'être extrêmement utiles au petit nombre des hommes qui aiment & cherchent la vérité.





## ARTICLE V.

*RELATION de l'Ambaſſade des cinq Nations Iroquoiſes au M.* de Montcalm, *extraite des Mémoires manuſcrits de M.* de Bougainville.

LEs premiers ſuccès de M. le M. de Montcalm avoient déterminé les cinq Nations à envoyer en ambaſſade à Montréal. Une partie de leurs Ambaſſadeurs au nombre de quarante, avec environ ſoixante tant femmes qu'enfans, y arriverent le 27 novembre 1758, & demanderent audience pour le 28. Le Marquis de Montcalm & le Chevalier de Levis furent appellés à cette audience. Quand tout le monde fut raſſemblé, un Gorogouin ſe leva, & après un inſtant de méditation & de ſilence, il dit qu'ils n'étoient encore que les Onnontagués & les Gorogouins ; qu'ils avoient avec eux des Cheraquis, Nation voiſine de la Caroline, vaincue & depuis adoptée par eux ; que leurs freres les Sonnontouins & les Onneyots viendroient inceſſamment, & qu'après leur arrivée ils parleroient des bonnes affaires.





Il fit enſuite les complimens accoutumés, & finit en rappellant une parole qui leur avoit été donnée avec deux branches de porcelaine, par le Commandant de Catarakoui. Il demanda pour le 29 une audience particuliere, afin d'y expliquer leurs réponſes au ſujet de ces branches. L'Orateur inſinua adroitement dans ſa harangue qu'ils avoient été ſurpris qu'on ne fût pas venu au-devant d'eux, & qu'on ne les eût pas reçus avec les cérémonies accoutumées.

Le Marquis de Vaudreuil répondit par des complimens & des aſſurances de protection & de bienveillance ; & à l'égard du cérémonial auquel ils s'étoient plaints qu'il avoit manqué, il leur dit qu'ils étoient arrivés tard à Montréal, & ſans qu'on les attendît.

L'audience accordée pour le 29 fut remiſe au 30. L'Orateur après avoir réitéré les complimens accoutumés, & les demandes des vivres & équipemens, inſinua, en parlant des cauſes du retard de leur voyage, qu'ils avoient compté ne reſter à Montréal que quatre jours, mais que ces quatre jours pourroient bien devenir quatre mois,



& qu'en tout cas ils avoient affaire à un bon pere qui ne les laiſſeroit manquer de rien ; que ſi leur pere le vouloit, ils étoient prêts à parler des bonnes affaires, ſinon qu'ils attendroient l'arrivée de leurs freres les Sonnontouins & les Onneyots. L'Orateur rapporta enſuite, ſuivant l'uſage, le collier d'invitation, remis par M. le Marquis de Vaudreuil aux Ambaſſadeurs venus cet été ; & pour ſe donner plus de poids, il dit qu'il parloit au nom des huit Nations.

Enſuite il expliqua la parole du Commandant de Catarakouy (*a*), parole donnée avec deux branches de porcelaine, pour les raſſurer contre des bruits que des Sauvages affidés aux Anglois avoient répandus, à deſſein de les indiſpoſer contre les François & de les détourner de venir à Montréal. Il ajouta que ces propos ne les avoient point arrêtés, & qu'ils avoient mépriſé toutes ces fauſſes nouvelles. Peut-être, dit-il alors d'un ton fier & animé, dans le tems que nous ſommes

(*a*) Nom que les Sauvages donnent au Fort Frontenac.

ici, nos femmes & nos enfans, privés de notre secours, sont-ils exposés au ressentiment des Anglois; peut-être le Colonel Johnson, fatigué des vains efforts qu'il a faits auprès de nous, ne leur parle-t-il plus avec des paroles douces, mais bien avec un ton menaçant. Que nous importe après tout qu'il menace, qu'il agisse même? Nous saurons nous venger, nous défendre, mourir s'il le faut; & la poussiere que nous éleverons en combattant, volera jusqu'aux cieux.

L'Orateur termina sa harangue en parlant des soins qu'ils apportoient pour contenir leurs jeunes gens, en s'applaudissant de la sagesse avec laquelle ils avoient vécu jusqu'à présent, & en priant leur pere de ne leur donner le matin que du vin, afin de leur conserver leur raison toute la journée, mais de leur donner le soir du lait de son teton gauche (*a*), parce qu'étant plus près de son cœur, il ne leur porteroit à la tête que des idées agréables, sur lesquelles ils s'endormiroient paisiblement.

(*a*) De l'eau-de-vie.



Le Marquis de Vaudreuil reconnut le collier d'invitation pour être le sien; & après les avoir remerciés d'être venus, il leur fit présenter six branches de porcelaine, pour essuyer leurs larmes, leur ouvrir les oreilles & leur déboucher le gosier. Il accorda ensuite leurs besoins & leur dit qu'ils avoient trop d'esprit pour n'avoir pas reconnu l'artifice des Anglois accoutumés à les tromper; que leurs menaces étoient vaines; que le foible seul menace, & que le puissant frappe sans menacer; qu'au reste si l'Anglois les attaquoit, le Général qui a rasé Chouagen, sauroit les défendre. Alors le Marquis de Vaudreuil présenta aux Ambassadeurs le Marquis de Montcalm qui étoit à côté de lui, & leur parla du bon procédé que ce Général avoit eu pour deux Sauvages de leur Nation qui avoient été trouvés portant des lettres aux Anglois, & de la gracieuse réception qu'il avoit faite à ceux des cinq Nations qui l'étoient venu visiter sur la ruine de Chouagen, encore qu'ils n'eussent eu aucune part au succès de cette expédition. Mon pere, reprit alors vivement l'Orateur Iroquois,





nous avons les premiers appris aux Anglois que Chouagen n'existoit plus. Ils venoient avec leur armée te combattre, nous les avons arrêtés dans leur course, en leur disant que tes guerriers étoient aussi nombreux que les feuilles des arbres, qu'ils écrasoient la terre sous leurs pas, & que rien ne pouvoit leur résister. L'Anglois a vu en nous si peu de disposition à le seconder, qu'il a lui-même détruit les Forts d'Entrepôt (*a*), comme lui étant désormais inutiles. Ainsi, mon pere, nous avons eu part aux bonnes affaires, au moins en portant aux Anglois des nouvelles qui les ont étonnés, abattus, déterminés à t'éviter & à détruire eux-mêmes leurs Forts qui sans doute ne t'auroient pas résisté, mais que tu aurois eu du moins la peine de prendre.

L'Orateur termina la séance, en présentant six branches de porcelaine, mesurées exactement de la même grandeur que celles que le Marquis de Vaudreuil leur avoit données, & il

(*a*) Les Forts Williams & de Bull, construits sur le terrein des cinq Nations, à vingt lieues environ de Chouagen.



dit en les présentant: mon pere, nous te remercions d'avoir essuyé nos larmes, débouché notre gosier, ouvert nos oreilles. Quoique le Maître de la vie t'ait favorisé & que tu ayes perdu peu de guerriers, le moindre d'entre eux t'est cher, & tu es affligé de sa perte. Nous te présentons ces branches pour essuyer tes larmes, te déboucher le gosier afin que tu nous parles, & t'ouvrir les oreilles afin que tu puisses entendre tes enfans qui comptent que tu les traiteras comme les a traités défunt ton pere, dont nous te rapportons tous les colliers pour en mieux lier les paroles.

Les autres Ambassadeurs des Sonnontouins & des Onneyots arriverent à Montréal le 6 décembre, & la députation se trouva pour lors monter à cent quatre-vingts personnes, y compris les femmes & les enfans. Tous les députés demanderent au Marquis de Montcalm une audience particuliere qui se passa en complimens réciproques, & qui finit par un coup d'eau-de-vie donné aux Ambassadeurs, & par un présent de tabac & de vermillon, que le Marquis de Montcalm

fit aux jeunes gens. Les Ambassadeurs l'inviterent à se trouver à la grande assemblée dans laquelle se devoient traiter les bonnes affaires.

Les Iroquois du Saut S. Louis, ceux du lac, les Ayonkins & les Pontéotamis furent pareillement invités à cette espece de congrès, dont la premiere séance se tint le 13 dans la grande salle du Gouvernement. Les Ambassadeurs des cinq Nations s'assemblerent dans la salle du séminaire de S. Sulpice, d'où ils partirent en ordre pour se rendre au Gouvernement. Le grand Chef à leur tête entra en dansant, en chantant & en pleurant. Ils présenterent seize paroles, dont quatorze avec des colliers, les deux autres avec des branches de porcelaine. Quelques-uns des colliers furent partagés en deux, pour que le même servît à deux paroles.

Ils donnerent d'abord, au nom de huit Nations, un collier pour couvrir la mort du Baron de Longueil, Gouverneur de Montréal, & du Baron de Longueil son fils, tués à l'affaire du lac S. Sacrement; un autre de la part des Onnontaguis & des Tascarovins



en particulier, pour engager ceux de cette famille à continuer à se mêler des bonnes affaires, comme avoient toujours fait les défunts; un troisieme, pour essuyer les larmes du Marquis de Vaudreuil au sujet des guerriers qu'il avoit perdus en campagne.

Ils présenterent ensuite plusieurs autres colliers pour allumer dans Montréal un feu éternel, pour y animer la seve de l'arbre de paix, dont les feuilles étoient prêtes à se sécher, & de remettre à la place du soleil obscurci par les nuages des mauvaises affaires, un bon soleil qui les éclairât tous, pour engager tous les François adoptés par leurs cabanes à concourir avec eux aux bonnes affaires; pour offrir à leur pere, suivant l'ancienne coutume de leurs ancêtres, une médecine qui pût dissiper ses humeurs; pour balayer les ordures qui défiguroient chez eux la natte du Conseil, depuis que les anciens Conseils ne s'y tenoient plus; pour rappeller enfin que le Marquis de Vaudreuil pere leur avoit donné une grande gamelle avec une queue de castor, voulant les faire manger avec leurs freres tous au même plat, & qu'il



leur avoit aussi donné un sac à petun avec un bout de tabac, leur recommandant de s'en servir lorsque le grand pin seroit tombé, afin de n'avoir que des bonnes pensées & de ne faire qu'une seule famille.

L'Orateur parla du danger où ils se trouvoient, l'Anglois ayant un œil hagard, & les François aussi. Il dit que malgré cette position critique, aucun motif n'avoit pu leur faire quitter le collier de paix; que leur foiblesse seule vis-à-vis de nous les empêchoit de s'offrir pour médiateurs; qu'au reste ils conserveroient toujours cet esprit de paix, excepté vis-à-vis des Têtes plates & des Chicachas, sur lesquels ils demanderent qu'on continuât la permission de frapper que leur avoit accordée le Marquis de Vaudreuil pere. Un collier fut alors présenté, afin de rappeller que ce Gouverneur général leur avoit donné un arc pour frapper contre ces Nations.

L'Orateur présenta un autre collier pour complimenter sur la prise de Chouagen, & servir de gage de la joie que leur causoit cet événement; en même tems il demanda, par quatre



branches de porcelaine, que puisque l'Anglois leur refusoit tout, même de la poudre, ils en pussent trouver à bas prix à Frontenac & à Niagara, ainsi que les marchandises dont ils avoient besoin. Il remercia adroitement le Marquis de Vaudreuil de ce qu'en détruisant Chouagen, il avoit rétabli les cinq Nations en possession d'une terre qui leur appartenoit. Il fit mention de l'établissement des voitures au petit portage de Niagara, comme d'un établissement qui leur étoit préjudiciable, attendu qu'autrefois ils faisoient eux-mêmes ce portage. Il dit que, quoique les loups ne fussent pas ici présens, il répondoit de leurs intentions, & que leur cœur étoit bon. Il conclut en invitant les Iroquois domiciliés, les Nepessings & toutes les autres Nations présentes à cette assemblée, à se réunir de sentiment & d'affection avec eux, pour travailler en commun aux bonnes affaires; & afin de les déterminer à cette union, il leur remit sous les yeux les alliances de familles contractées par des mariages réciproques, depuis que le Marquis de Vaudreuil pere

les avoit engagés à manger la queue du castor à la même gamelle.

La séance fut terminée par l'Orateur du Saut S. Louis, qui parlant au nom de tous les Iroquois domiciliés, félicita les cinq Nations sur les bonnes dispositions dans lesquelles ils paroissoient être; qu'il croyoit leurs paroles sinceres; que pour eux, vrais enfans d'Ononthio, ils l'avoient toujours soutenu & qu'ils le soutiendroient toujours; qu'ils étoient nombreux; que les Outaouais & les Pontéotamis pensoient de même, & qu'Ononthio avoit des milliers de Sauvages attachés & fideles à sa parole; qu'il en avoit depuis les lieux où le soleil se leve, jusqu'au grand lac où il se couche.

Les paroles des cinq Nations étoient rendues l'une après l'autre par l'Interprete; elles étoient recueillies par le Secretaire du Gouvernement, & les colliers numerotés à mesure qu'on les recevoit.

La seconde séance qui avoit été indiquée pour le 14, fut remise au 15. On y observa le même cérémonial que dans la premiere.

L'Orateur Goiogouin parlant au



nom des cinq Nations, présenta trois branches de porcelaine & cinq colliers qui leur avoient été envoyés avant & après la prise de Chouagen par le Marquis de Montcalm, tant à son nom qu'à celui de huit Nations sauvages qui étoient à l'armée. Il énonça les paroles représentées par ces colliers, & dont l'objet avoit été 1°. de les avertir qu'ils eussent à contenir leurs jeunes gens, à se tenir sur leur natte, à ne donner aucun secours à l'Anglois, sinon que leurs freres mêmes, les Iroquois du Saut, les traiteroient comme ennemis; 2°. de leur faire part de la prise de Chouagen, & leur dire de rester tranquilles, à moins que l'Anglois ne voulût rétablir cette place que nous avions détruite pour éloigner la guerre de la cabane des cinq Nations.

L'Orateur protesta que depuis la réception de ces paroles, ils n'avoient donné ni ne donneroient jamais à l'Anglois aucun secours, ni en vivres, ni en charrois, ni en découvreurs. Il présenta un collier du Marquis de Vaudreuil pere, qu'ils conservoient dans leurs villages comme un préservatif contre les mauvaises affaires. En le pré-





sentant, il demanda qu'on rétablît l'usage où l'on étoit autrefois de tenir toujours résident chez eux un Officier de leurs parens, c'est-à-dire d'une famille par eux adoptée, pour être témoin de leur fidélité, l'interprete de leurs paroles auprès de leur pere, & l'organe de la sienne auprès d'eux; qu'ils répondroient de la personne de cet Officier & des Iroquois du Saut & du Lac qui voudroient l'accompagner; qu'il falloit même que, suivant l'ancien usage, cet Officier fît avertir quand il seroit arrivé à la riviere aux Écorses, qui est à cinq lieues de Chouagen, & qu'on l'enverroit recevoir avec les honneurs accoutumés.

Il donna ensuite deux branches de porcelaine, pour notifier la mort de leur grand Chef, & présenta le jeune homme qui devoit le remplacer. Ce jeune homme âgé de seize ans, se leva & salua le Marquis de Vaudreuil.

L'Orateur des Onneyots alors parla de l'ancien attachement de la Nation pour les François. Il rappella le souvenir d'un fameux Chef Onneyot, nommé *Tharca*, qui du tems du Marquis de Vaudreuil pere, étoit venu



deux fois à Montréal pour traiter des bonnes affaires; qu'à la vérité on avoit cessé depuis de s'en entretenir, mais que leurs dispositions pour les François étoient toujours les mêmes & telles qu'on les pouvoit desirer. Il donna un collier pour garant de cette parole; il présenta aussi le jeune Chef qui avoit succédé à l'ancien, & quatre branches de porcelaine, pour notifier que les Cheruquis étoient réunis avec eux & dans les mêmes sentimens pour nous.

L'Orateur Goiogouin termina la séance en appellant à haute voix chaque Nation suivant son rang; & à mesure qu'il les appelloit, le Chef de chacune d'elles faisoit le cri de remerciement, qui étoit repris & cadencé par tous les Sauvages.

Le Marquis de Vaudreuil leur dit qu'il leur feroit savoir le jour auquel il leur rendroit sa réponse.

Le 21 on tint Conseil à cet effet. Le Marquis de Vaudreuil reprenant toutes les paroles des cinq Nations, y répondit dans le même ordre. Le résultat de ces réponses fut de leur accorder un oubli de tout le passé, en les exhortant à ne plus retomber dans

leurs égaremens. Il leur fit voir que l'Anglois ne cherchoit qu'à les tromper, & leur proposa l'exemple des Sonnontouins, dont plusieurs guerriers s'étoient venus joindre aux François. Il leur promit de leur faire trouver tous leurs besoins à Frontenac & à Niagara, & de leur remettre le portage de ce dernier poste, à condition qu'ils se conduiroient mieux que par le passé, attendu qu'ils y avoient pillé des effets du Roi. Il leur permit de faire la guerre aux Chicachas, & leur défendit de frapper sur les Têtes plates, alliées aujourd'hui de la France. Enfin il leur dit qu'il consentoit à leur envoyer un Officier de leurs parens, c'est-à-dire des familles de Longueil, Jonquiere & de la Chauvignerie, toutes les fois qu'ils auroient des propositions à lui faire.

Toutes ces paroles différentes furent accompagnées de colliers & de branches de porcelaine.

Après la réponse du Marquis de Vaudreuil, les Iroquois du Saut & du Lac présenterent un collier aux cinq Nations, pour les féliciter sur leurs bonnes intentions, les exhorter à y



persévérer, & les inviter à ramener les Agniers, & par-là leur épargner la douleur de répandre le sang de leurs freres.

Un Algonkin parlant au nom de sa Nation & des Nepissings, dit, en s'adressant à l'Orateur des cinq Nations : nous qui les premiers de cet univers avons vu les regards du soleil & ceux de notre pere, nous les premiers enfans de cette terre, nous t'avertissons pour la derniere fois que nous frappons quiconque fait mal à notre pere. Souviens-toi de cette parole : voilà un collier pour t'empêcher de l'oublier.

Aourchie, Chef Nepissing, celui qui au commencement du siege de Chouagen, tua le malheureux Decombles (*a*), se leva alors, & ses regards, ses gestes, son expression peignant une douleur furieuse : Qu'est-il besoin, dit-il, de conseils, de délibérations, de propos, quand il faut agir ? Je hais l'Anglois, je suis altéré de son sang, je vais partir pour m'en abreuver, & en même tems il chanta sa chanson de guerre.

Un Chef Outouais se leva ensuite,

(*a*) Ingénieur tué par méprise.



& après avoir présenté un collier aux cinq Nations, il dit : nous t'avertissons pour la derniere fois d'être fidele à la parole que tu viens de donner solemnellement ; si tu la fausses, nous ferons de toi un sacrifice, & ta natte ensanglantée te reprochera ton manque de foi. Je ne suis qu'un jeune Chef : tu me vois maintenant accompagné de peu de guerriers ; mais au printems le nombre de nos guerriers fera trembler la terre. Aussi-tôt il chanta sa chanson de guerre.

L'Orateur Pontéotamis parlant avec un peu plus de douceur, présenta un collier aux cinq Nations, en leur disant : mes freres, n'ayez pas la bouche sucrée & le cœur amer, car nous serions fâchés de cesser de vous regarder comme freres.

L'Orateur Goiogouin se levant alors, remercia le Marquis de Vaudreuil au nom des cinq Nations : il l'assura de leurs bonnes intentions ; qu'ils avoient retranché de leurs cabanes les Agniers dont le cœur étoit entierement anglois ; que cependant, à force de leur secouer la tête, ils espéroient leur faire retrouver l'esprit qu'ils avoient perdu



& les ramener à leur pere. Il fit ensuite l'appel de toutes les Nations, & l'assemblée se sépara.

La séance avoit été indiquée au lendemain ; mais leurs jeunes gens ayant perdu l'esprit (*a*), les Ambassadeurs en firent des excuses, & demanderent qu'elle fût remise au jour suivant.

L'Orateur Onneyot l'ouvrit en présentant un collier au Marquis de Vaudreuil pour l'assurer que ses paroles les avoient persuadés ; qu'en conséquence ils avoient fait sortir eux-mêmes tout ce qui pouvoit rester de mauvais ; qu'ils lui rapportoient deux médailles que leur avoit données l'Anglois & qu'ils vouloient traîner dans la poussiere : en même tems il les foule aux pieds. Il donna ensuite un collier pour dire qu'une Nation qui habite auprès d'eux, qui n'est ni Angloise ni Françoise, ni Sauvage, qui porte impatiemment le joug de l'Anglois, leur avoit proposé de s'unir avec eux pour vivre dans l'indépendance, à l'abri de leurs cabanes ; que comme des enfans doivent

(*a*) C'est-à-dire s'étant enyvrés.

toujours consulter leur pere avant que d'agir, il lui remettoit le collier de cette Nation, pour qu'il eût à lui prescrire ce qu'ils devoient faire.

L'Orateur du Saut S. Louis paroissant pénétré de cette derniere démarche des cinq Nations, les félicita au nom des domiciliés & des Sauvages d'en-haut des bonnes dispositions où il les voyoit; qu'il ne regrettoit pas d'être resté plus long-tems qu'il n'avoit d'abord compté, puisqu'il étoit témoin de leur soumission à la volonté de leur pere, & de la façon dont ils rejettoient les marques de distinction avec laquelle l'Anglois vouloit leur fasciner les yeux.

L'Orateur Goiogouin parlant au nom des huit Nations, dit aux domiciliés & aux Sauvages d'en-haut que leurs paroles n'étoient pas encore prêtes, mais que le lendemain ils seroient en état de répondre aux colliers.

Le Marquis de Vaudreuil indiqua la séance au lendemain, tant pour répondre lui-même aux derniers colliers des cinq Nations, que pour que les cinq Nations répondissent aux domiciliés & aux Sauvages d'en-haut.

Le



Le 24 s'est tenue la derniere séance de ce grand Conseil. L'Orateur des Goiogouins l'ouvrit en présentant un collier en réponse à celui que leur avoient donné les Iroquois domiciliés. Mes freres, leur dit-il, nous porterons votre collier aux Agniers pour les ramener entre les bras de leur pere; & afin de donner encore plus de poids à cette invitation, à celui que vous leur envoyez nous en joindrons un au nom des cinq Nations.

Puis s'adressant aux Algonkins & aux Nepissings : mes freres, leur dit-il en leur présentant un collier, vous nous avez conseillé d'observer religieusement nos paroles & de faire la volonté de notre pere : nos paroles sont sinceres, & notre pere sera satisfait de notre fidélité; faites qu'il le soit de la vôtre, & donnez-nous l'exemple de l'obéissance à sa volonté.

Il présenta un autre collier aux Outaouais, & ajouta : vous nous avez dit que vous n'étiez ici que des jeunes gens & en petit nombre, & que vous attendiez beaucoup de guerriers : nous vous croyons de grands Chefs, car le propre des grands guerriers est d'être





modestes. Nous suivons votre parole.

Enfin il présenta un collier aux Pontéotamis, en leur disant : mes freres, nous suivrons votre parole comme des vrais enfans d'Oronthio; mais en rendant ce qui vient de se passer ici, ayez soin d'être exacts : car plusieurs d'entre nous, lorsqu'ils sont arrivés à leur village, soit par oubli, soit par quelqu'autre motif, ne disent pas les choses telles qu'elles sont; & un mot changé tire à conséquence.

Quand l'Orateur des cinq Nations se fut assis, le Marquis de Vaudreuil fit présenter un collier pour répondre aux Onneyots; il les remercia de leurs bonnes dispositions & du rapport des médailles angloises; il les assura qu'il sauroit leur donner des marques de distinction aussi-tôt qu'il auroit reçu des preuves de leur affection, & qu'il auroit soin d'eux comme étant ses vrais enfans. Il leur fit présenter un second collier, en réponse à celui de cette Nation qui n'est ni Angloise, ni Françoise, ni Sauvage; & il ajouta qu'il connoissoit cette Nation; que c'étoit une portion d'un Peuple (*a*) habitant

(*a*) Ce sont des familles sorties du Palati-



au-delà du grand lac, & allié du grand Roi; qu'il voyoit bien que la domination angloise leur devenoit odieuse; qu'ils examinassent avec attention si la parole de ce Peuple étoit sincere; qu'en ce cas ils feroient bien de les incorporer avec eux comme des enfans d'un même pere; que même si cette Nation vouloit se transporter chez lui, il la recevroit entre ses bras & lui donneroit des terres; mais que si ce Peuple ne faisoit de pareilles propositions qu'afin d'écarter la guerre de la contrée qu'il habite, ces faux-semblans ne l'arrêteroient pas; qu'il iroit par-tout chercher l'Anglois & continuer les bonnes affaires.

L'Orateur Onneyot remercia pour

nat pour le fait de religion, elles peuvent faire au plus deux cens hommes. On n'est pas assez informé de leur disposition; ce qu'il y a de sûr, c'est que les Anglois, suivant ce que nous avons appris dans les derniers jours de mars, ont fait conduire en prison à Orange un des principaux habitans, & ont établi au milieu de ces familles Européennes, deux cens hommes de garnison, retranchés dans une maison de pierres dont ils ont fait un Fort.

lors le Marquis de Vaudreuil. Il l'assura qu'ils porteroient sa parole aux Palatins, & que si l'Anglois vouloit se rétablir à Chouagen, ils sauroient bien se défendre; que l'Anglois n'étoit pas si redoutable; que jamais il n'oseroit les suivre au-travers des bois; qu'au reste ils viendroient avertir leur pere de ses mouvemens.

Le Marquis de Vaudreuil fit remercier les cinq Nations de la maniere dont ils avoient terminé les bonnes affaires. Il ajouta qu'il lui sembloit qu'ils s'étoient assez entretenus, qu'il n'avoit plus rien à leur dire, qu'il alloit les faire équiper & leur faire donner les présens accoutumés, que des affaires d'importance l'appelloient à Quebec, & qu'il leur conseilloit de profiter des glaces pour retourner chez eux.

Il fit ensuite remercier les Sauvages domiciliés & ceux des pays d'en-haut de la part qu'ils avoient eue aux bonnes affaires, & leur témoigna sa satisfaction de les voir tous réunis aux cinq Nations, & combien il étoit enchanté de pouvoir les regarder tous comme les enfans d'Ononthio.



L'Orateur du Saut S. Louis parlant au nom des domiciliés & des Sauvages d'en-haut, exprima la joie qu'ils avoient de voir les affaires si heureusement terminées; & il remercia les cinq Nations de ce qu'elles vouloient bien joindre en leur nom un collier à celui que les Iroquois domiciliés envoyoient aux Agniers.

Quelques Iroquois de la Présentation (*a*) ont assisté à toutes les séances de cette négociation, mais jamais ils n'ont parlé séparément & en leur propre & privé nom. La raison en est, que n'étant domiciliés que depuis fort peu de tems, ils se regardent encore comme de la natte des cinq Nations.

A l'égard des colliers présentés par les cinq Nations, chacune d'entre elles fournit à son tour & également à cette dépense; & comme les Sauvages sont fort jaloux de montrer la part qu'ils ont à ces présens, à la fin de chaque

(*a*) Mission établie dans le haut du fleuve S. Laurent par M. l'Abbé Pecquet, Missionnaire de S. Sulpice, qui y attire plusieurs Iroquois des cinq Nations : établissement aussi avantageux pour la Religion que pour l'Etat.





discours, en remettant le collier, l'Orateur a soin de crier le nom du canton ou de la Nation qui l'a fourni.

Le 29 les Ambassadeurs des cinq Nations eurent leur audience de congé. On y traita encore quelques affaires particulieres, dont une assez importante. Les Onneyots présenterent aux Goiogouins un collier pour couvrir des morts tués chez eux il y a dix ans, & à ce collier pendoit une chevelure angloise. Cette démarche avoit été imaginée par un Iroquois, grand Politique, pour faire entrer une chevelure angloise dans la cabane des Goiogouins, dans laquelle il n'y en avoit point encore eu.

Les Ambassadeurs demanderent à rester jusqu'au lendemain du jour de l'an, parce qu'on leur avoit dit que ce jour-là les peaux blanches s'embrassoient & qu'on donnoit à boire.

Telle fut cette fameuse ambassade des cinq Nations, la plus importante qu'il y eût eu depuis long-tems, & qui, dans les circonstances où l'on se trouvoit alors, dut être regardée comme très-essentielle. Les Ambassadeurs, leurs femmes & leurs enfans furent équipés



en entier & défrayés aux dépens du Roi depuis le moment de leur arrivée jusqu'à celui de leur départ; on leur donna même des vivres & des provisions pour leur route, & les Chefs de guerre & de cabane reçurent des présens particuliers. Ces dépenses étoient inévitables; la neutralité de ces Nations étoit un des plus grands avantages que nous pussions avoir sur l'Anglois.



## ARTICLE VI.

*DE l'influence des opinions sur le langage, & du langage sur les opinions. Par M.* Michaëlis, *Professeur de Philosophie & Directeur de la Société Royale de Gottingue* (*a*).

LE langage & les opinions des hommes peuvent être comparés à deux ressorts qui agissent continuellement l'un sur l'autre. Un plan, un tableau, où cette action & cette réaction seroient exactement marquées, formeroit, pour ainsi dire, la carte générale de l'esprit humain; & l'on ne sauroit douter que ce ne fût la plus grande & la plus belle des découvertes, le chef-d'œuvre de la raison & de la philosophie.

(*a*) Cette dissertation qui a remporté le prix de l'Académie de Prusse en 1759, a eté imprimée en allemand. L'extrait que nous en donnons ici & qui nous a été envoyé, est de M. Merian, de l'Académie de Berlin. Il eût été difficile de rendre compte de ce savant ouvrage avec plus d'ordre, de lumiere & de précision.



Mais comment connoître en détail ce flux & reflux étonnant qui est entre les opinions & les langues? C'est au premier rayon que jetta l'intelligence humaine, c'est à la premiere formation des sons articulés & à la premiere combinaison de ces sons avec les idées qu'il faudroit commencer. De-là quel vaste pays ne resteroit-il pas à parcourir? La confusion des langues, arrivée dans les plaines de Sennaar, formeroit une seconde époque non moins importante que la premiere. L'invention de l'écriture tant hiéroglyphique que populaire, les divers changemens que d'un côté la parole & l'écriture, de l'autre les mœurs & les façons de penser, ont subis, changemens étroitement liés à l'histoire des Nations & à celle de leur dispersion successive sur le globe de la terre; enfin un esprit philosophique, assez subtil & assez pénétrant pour démêler jusqu'aux plus fines nuances par lesquelles les opinions passent pour devenir langage, & le langage pour devenir opinion; toutes ces connoissances, dis-je, suffiroient à peine pour épuiser l'immensité de notre problême, pris dans toute l'é-







tendue dont il est susceptible.

L'Académie de Prusse ne pouvoit rien prétendre d'aussi parfait; son problême est si beau & si sublime, qu'il falloit désespérer de le voir jamais résolu; & même, en le prennant dans un sens plus resserré, on ne pouvoit guere s'attendre à des solutions passables. Il suppose beaucoup de philosophie & une vaste littérature : les Littérateurs, pour l'ordinaire, ne sont pas assez Philosophes; & les Philosophes ne cultivent pas assez les Lettres. Il est rare que ces deux talens se réunissent dans une seule personne, & encore plus rare qu'ils y soient dans ce juste équilibre qui permet de les apprécier, pour ainsi dire, l'un par l'autre, & de tirer de nouvelles lumieres de leur combinaison.

L'influence des opinions sur les langues, celle des langues sur les opinions, qui est ou avantageuse ou nuisible; enfin les moyens propres à prévenir les influences nuisibles & à faciliter les influences utiles; ce sont les quatre sections dans lesquelles cet ouvrage est partagé.



### SECTION I.

ON ne sauroit douter que les premiers noms que l'on donna aux objets, ne fussent réglés sur le point de vue particulier sous lequel ces objets furent envisagés. Le même objet présente plusieurs faces; & comme la tournure d'esprit est différente dans différens hommes & dans différentes Nations, il est clair que le langage devoit s'en ressentir. On peut cependant remarquer que c'est l'intérêt qui façonne les esprits & les caracteres : chaque nomenclateur s'est donc attaché au point de vue qui l'intéressoit davantage.

Mais toutes les opinions ne passent pas dans le langage, ou du moins n'y passent pas avec une égale facilité. Celles des Savans y sont reçues plus rarement ou plus tard que celles du Peuple. On ne dit pas encore que la terre se leve ou se couche.

C'est donc le Peuple qui a le plus d'influence dans la formation des langues. Plus une Nation est éclairée & polie, plus aussi sa langue s'embellit & se perfectionne : la richesse & les beau-

tés infinies de la langue grecque en sont une preuve incontestable. C'est qu'alors le Peuple reçoit plus aisément les expressions & les tours dont les Savans, les Philosophes & sur-tout les Poëtes enrichissent le langage. Le beau sexe contribue beaucoup à donner cours à certaines façons de parler : il leur communique, pour ainsi dire, ses agrémens personnels ; & cela arrive principalement dans les pays où les femmes sont aimables & où les hommes en sont idolâtres. Il échappe quelquefois à l'esprit le plus commun une expression heureuse, un tour unique, un mot pittoresque qui prend racine & s'éternise dans le langage.

L'influence de l'opinion est très-sensible dans les noms qui servent à désigner la divinité. Dans la langue grecque, ce nom dérive d'un verbe qui signifie *courir*, *se mouvoir*. Il est manifeste que cela vient du mouvement des astres, dont le culte est la plus ancienne des idolatries, tant chez les Grecs que chez les Barbares. Chez les Romains, ce nom étoit ce qu'on appelle un *plurale tantùm*, parce que dans leur opinion il n'étoit pas appli-



cable à un être unique & individuel ; & l'on peut dire que le latin pur n'a point de mot pour exprimer l'idée de Dieu, telle que nous la concevons.

Notre Auteur compare les Divinités du Paganisme à ce que l'Eglise Judaïque & Chrétienne a nommé *des Anges*. Il leur fait assurément trop d'honneur : dans l'opinion même des Payens elles n'étoient pas comparables à des Esprits aussi purs & d'une nature aussi excellente ; elles ressembloient plutôt à ces Intelligences fantasques que nos ancêtres ont connues sous le nom de *farfadets* ; d'*esprits folets* & de *lutins*, & que le Comte de Gabalis a ressuscitées sous celui de *sylphes*, de *gnomes*, de *salamandres*, &c. Cependant il a raison de dire que les Juifs étoient dans le même sentiment, avec cette restriction, qu'ils prenoient les Dieux des Nations pour ces Anges rebelles que Lucifer entraîna dans sa chûte ; & cette opinion eut encore une influence visible dans le langage grec, tel que les Juifs d'Alexandrie, & tous les Juifs le parloient : chez eux le mot de *démon*, qui en Grece signifioit un *Dieu*, signifie un *diable*



Il remarque ensuite que les mots d'*essence*, de *nature*, de *personne* ont subi chez les Chrétiens de semblables révolutions, & qu'on risqueroit fort de se tromper sur certains dogmes de la Religion, si l'on vouloit expliquer ces mots selon les définitions de la Philosophie moderne.

La lepre passoit chez les Hébreux, aussi-bien que chez les Persans, pour une punition du Ciel ; & le nom porte l'empreinte de cette opinion, il signifie un *coup de fouet*.

Le mot grec qui dit une *ame*, dit aussi un *papillon*. Ce dernier sens vient de l'ancienne opinion de l'immortalité des ames, qui leur donne une ressemblance avec les insectes qui se transforment ; car, suivant cette opinion, la mort n'est pour nous qu'une métamorphose : & comme le papillon se dégage des enveloppes de la chrysalide, notre esprit débarrassé du corps qu'il animoit, prend son vol vers les cieux.

Je m'arrêterai encore à un exemple qui mérite bien d'être rapporté.

Ceux des Peuples orientaux dont les langues partoient d'une source com-



mune, paroissent avoir reconnu de tout tems le double sexe des plantes ; & il ne faut point s'en étonner : le palmier qui abondoit dans leurs campagnes, leur en renouvelloit sans cesse l'image. Mais comme l'esprit de ces Peuples se portoit en tout à l'exagération, ils appliquerent cette duplicité de sexe à toute la nature. Mahomet enseigne expressément que tout ce qui est sorti des mains du Créateur, est double, & que même il n'y a pas un Esprit qui ne soit ou mâle ou femelle. Il est donc très-probable qu'ils ont attribué les deux sexes aux membres du corps que nous avons doubles ; & l'on voit des traces manifestes de cette opinion dans les langues arabe, syriaque & hébraïque : les noms qui désignent ces membres ont une terminaison masculine & une construction féminine. Ce qui est plus frappant encore, c'est que dans un passage du second livre des Chroniques, où il est question des deux aîles du Chérubin, la construction même alterne étoit masculine pour une aîle & féminine pour l'autre.

Je passe à la seconde partie qui traite de l'influence des langues sur les

opinions, & nommément des avantages que cette influence peut procurer.

SECTION II.

Il y a des mots dont l'etymologie renferme des descriptions exactes, des définitions réelles qui développent l'idée & qui, pour ainsi dire, d'un seul coup de pinceau, nous présentent une image & plus juste & plus complette des objets, que l'on ne peut s'en former dans les langues où cette notion est attachée à un signe arbitraire. Te. est le terme grec qui exprime la *gloire*: littéralement rendu, il signifie l'*opinion* ou la *bonne opinion* des autres hommes. Cela coupe court à toutes les disputes & à tous les mal-entendus qui se sont élevés chez les Nations où cette idée se rend par un mot de *convention*, lequel, semblable à un caractere algébrique, n'a point de sens par lui-même. Un Grec, par exemple, ne confondra pas la gloire avec la perfection qui n'en est que la cause : il ne disputera point si le sage doit rechercher la gloire, ou la fuir ? ni si Dieu jouit de la gloire dans la solitude de l'éternité & avant qu'il existe des êtres



capables de le glorifier ? Sa langue a décidé d'avance toutes ces questions.

Il y a cent bonnes choses de cette espece dans l'étymologie. Il peut arriver qu'un spéculateur se tourmente pendant des années sur une découverte; il y parvient & s'en applaudit comme d'une merveille; il se trouve ensuite que cette vérité qui lui a coûté tant de travail, a été depuis un tems immémorial dans la bouche de tout le monde. Le plus petit génie, les femmes, les enfans mêmes ont souvent de ces coups de lumiere, de ces associations hardies d'idées qui leur font jetter comme au hasard, des expressions pleines de sens & de choses tout-à-fait neuves : le Peuple quelquefois, pour être Peuple, n'y réussit que mieux, parce que ses pensées sont plus voisines de la nature que celle du Savant de profession.

Cette méthode fournit encore au Philosophe une voie facile pour communiquer, pour perpétuer, pour immortaliser ses découvertes : en choisissant un terme qui représente bien la chose qu'il veut décrire, & qui en soit une espece d'hieroglyphe, il en assu-



rera bien mieux la durée que par de grands volumes qui au bout d'un certain tems risquent de n'être pas lus & de devenir la pâture des vers.

Un esprit qui eût été présent à l'origine des choses & qui eût vu les élémens se composer en corps, cet esprit seroit sans doute le plus propre à nous donner des descriptions exactes des différens objets que la nature renferme dans son sein; sa Physique surpasseroit de beaucoup les travaux réunis de tous les Physiciens & de toutes les Académies. Il y a des occasions où les langues jouissent du même avantage; c'est à l'égard de certains établissemens, de certaines relations politiques & morales qui se sont formées après l'invention du langage. La langue qui assistoit, pour ainsi dire, à leur naissance, pouvoit les caractériser d'une façon nette & précise, & faire entrer l'essence des objets dans les signes qui devoient les représenter.

Il est connu que Cecrops est le premier instituteur du mariage parmi les Athéniens, & il en reste dans la langue grecque un mot qui est la seule vraie définition du mariage, la seule



qui le distingue du concubinage, la seule propre à débrouiller tous ces cas épineux qui regardent les circonstances & la validité de cet acte. Ce mot signifie un *contrat formé sous la garantie des loix*. Le mot allemand dans son étymologie dit la même chose; mais cette racine a vieilli, & personne n'y songe.

Les langues ont des expressions qui sont en quelque sorte animées & qui, outre l'idée principale, présentent une idée accessoire de bien ou de mal; & l'on conçoit que ces expressions doivent puissamment influer sur l'esprit des Peuples. L'inoculation de la petite vérole est une expression indifférente : si l'on s'étoit avisé de la nommer l'*opération turque* ou *tartare*, ce nom auroit pu la rendre odieuse; si au contraire on l'appelloit *stratageme contre la petite vérole*, elle prendroit peut-être plus de faveur : le nom de *conservatrice de la beauté* l'auroit encore accréditée davantage, & toutes les belles personnes se seroient fait inoculer.

Les Législateurs; les fondateurs des Sociétés & des Religions se sont servi plus d'une fois de ce moyen pour

faire goûter leurs loix & leurs établiſſemens. La plûpart des noms orientaux peignent la divinité comme un objet de terreur ; la langue hébraïque en a un qui la peint comme un être bienfaiſant : & en général les Nations chez leſquelles le nom de *Dieu* eſt pris de l'attribut de la bonté, ſe font de l'Être ſuprême une image moins effrayante & plus juſte.

Les idées acceſſoires influent ſouvent d'une maniere ſecrete, & alors nous ſommes très-ſujets à porter de faux jugemens. Epicure, en faiſant conſiſter le ſouverain bien dans la volupté, ne vouloit dire autre choſe ſi ce n'eſt que tout ce qu'on peut appeller *bien*, doit nous conduire à un ſentiment agréable. Rien n'eſt plus vrai ; & ſi cette doctrine a été décriée, il ne faut s'en prendre qu'au mot de *volupté*.

C'eſt cette miſérable équivoque qui trompa Ciceron : échauffé par l'idée acceſſoire de ce mot, le plus éloquent des hommes devint un véritable déclamateur. Que de belles périodes n'eût-il pas épargnées, s'il avoit mieux étudié la Philoſophie Epicurienne ? On voit



par-là qu'il ſeroit bon que les langues euſſent un certain nombre de termes impartiaux, s'il m'eſt permis de les nommer ainſi.

Notre Auteur remarque fort bien que l'abondance de mots propres à déſigner les ouvrages de la nature & de l'art, lorſque ces mots ne ſont point empruntés d'une langue étrangere, procure des avantages infinis par rapport à l'avancement des Sciences. Les richeſſes de la nature ſont répandues en pure perte pour ceux qui ne ſavent pas les nommer.

Si, par exemple, toutes les plantes avoient des noms allemands, le plus ſimple payſan de l'Allemagne, à qui ces noms ſeroient familiers comme le reſte de ſa langue, ſeroit en état de les connoître, de les diſtinguer & ſouvent de faire des découvertes.

Les idées pour leſquelles il n'y a point de mots, ſont des idées perdues ; elles échappent & ne laiſſent aucune impreſſion dans l'eſprit. Nous aurions ſouhaité que l'Auteur de ce diſcours ſe fût étendu ſur cette matiere : il nous ſemble qu'il devoit commencer cette partie par une expoſition géné-



rale où il auroit fait voir que de tous les moyens imaginables de ſe communiquer ſes idées, le langage eſt le plus avantageux ; il devoit montrer comment il dégage les reſſorts de l'eſprit humain & en facilite les opérations, comment, en un mot, il influe ſur l'attention, la réflexion & le raiſonnement. Il devoit comparer les Nations dont les langues ſont pauvres, avec celles dont les langues ſont fertiles ; & après avoir prouvé que la profondeur, le génie, la fineſſe d'eſprit ſont toujours en proportion avec la richeſſe de la langue nationale, il lui étoit facile d'en indiquer la raiſon.

Les penſées intuitives & les ſentimens intérieurs de l'ame ne ſont que des modes paſſagers qui s'évanouiſſent preſqu'au moment qu'ils paroiſſent : le ſeul moyen de les fixer, c'eſt de leur donner, pour ainſi dire, un corps & une couleur. Ce n'eſt qu'alors que l'eſprit peut les analyſer & les développer : ſans ce ſecours, nos penſées & nos ſentimens demeurent dans une éternelle obſcurité.

Ce n'eſt que par le langage que l'homme devient véritablement hom-



me. L'exemple des ſourds & des muets, celui de ces hommes ſauvages, ou plutôt ces animaux à figure humaine que l'on a trouvés dans les forêts, nous apprend combien peu nous différerions des brutes, ſi cet inſtrument nous manquoit. Juſqu'où le langage contribue-t-il à perfectionner l'eſprit & le cœur ? Cette queſtion eſt une des plus belles que je connoiſſe : que de choſes utiles & curieuſes n'auroit-elle pas préſentées à la méditation de l'Auteur ! & de-là il en ſeroit venu très-naturellement à ſa concluſion générale : que ſi une Nation veut ſe perfectionner, elle doit perfectionner ſa langue.

La langue prévient ſouvent les erreurs populaires. Les Grecs diſtinguoient fort bien l'atmoſphere de l'ether, parce qu'ils avoient deux mots pour exprimer ces deux choſes ; au lieu que chez nous, le commun Peuple remplit d'air tout l'eſpace qui s'étend depuis la terre juſqu'au firmament.

Certaines vertus ne ſont guere connues, ou du moins on n'en fait pas le cas qu'elles méritent, parce qu'elles

n'ont point de nom. Les anciens Moraliſtes donnent de grands éloges à cette diſpoſition d'eſprit qui fait que le ſage ſe ſuffit à lui-même : chez les modernes, il n'en eſt preſque pas queſtion.

Une langue qui a des mots pour exprimer de grands nombres à la fois ſans marquer la multiplication qui les compoſe, donne à ceux qui la parlent un génie plus propre pour les Mathématiques. Ce n'eſt que la diſette de ces ſortes de mots qui retient les Nations barbares dans une Arithmétique ſi bornée ; il y en a qui ne peuvent compter que juſqu'à vingt : tout ce qui paſſe ce nombre, ils le déſignent en montrant les cheveux de leur tête. Voilà encore pourquoi l'Arithmétique binaire, quelques avantages que l'on puiſſe lui ſuppoſer, auroit toujours l'inconvénient de reſſerrer l'eſprit géométrique : le nombre 2 élevé à ſa dixieme puiſſance, ne ſurpaſſeroit que de fort peu la troiſieme puiſſance du nombre 10 ; & il faudroit l'élever à la vingtieme puiſſance pour atteindre le million.





Il y a lieu d'être ſurpris qu'en parlant des Mathématiques, on ne faſſe ici aucune mention de l'algebre & de la haute analyſe, que l'on peut conſidérer à juſte titre comme de nouvelles langues ; & perſonne n'ignore combien leur doivent les Sciences & combien de grandes vérités ſeroient encore inconnues, ſi elles ne les avoient éclairées de leur flambeau.

Il réſulte de cette ſeconde ſection que l'avantage des langues ſe réduit à ces points, à un fond riche en expreſſions, à une étymologie féconde.

### SECTION III.

MAIS ſi le langage a des influences avantageuſes ſur les opinions, il en a auſſi de préjudiciables : il peut devenir une ſource d'erreurs & de faux jugemens.

Nous avons déja vu le mal que peut cauſer la diſette d'expreſſions, en conſidérant le bien qui réſulte de leur abondance. Cependant cette abondance même peut devenir pernicieuſe, lorſqu'elle n'eſt pas diſtribuée proportionnellement ſur tout le corps de la langue. Il arrive alors qu'une idée qui







peut ſe rendre par pluſieurs termes ſynonimes, ſe partage en pluſieurs idées, & que les mots qui ne devroient avoir qu'un même ſens, ont un ſens multiple. Le ſeul remede, c'eſt de rendre un de ces termes claſſique ; mais il faut pour cela un Ecrivain qui ait aſſez d'autorité pour pouvoir donner le ton.

L'équivoque eſt un autre inconvénient que les langues introduiſent dans les opinions. Ce n'eſt pas qu'il faille proſcrire l'homonymie : outre les agrémens dont elle embellit le ſtyle, elle crée de nouvelles notions qui, ſans elle, ne parviendroient jamais à l'exiſtence ; & en effet elle n'eſt dangereuſe que lorſque les deux ſignifications du même mot ſont aſſez voiſines pour pouvoir être confondues. Quand on donne le nom de *Dieux* aux Monarques de la terre, perſonne ne s'y trompe, l'on voit bien qu'ils ſont paîtris du même limon que nous ; mais quand on décore de ce nom des Intelligences fort élevées au-deſſus de l'eſpece humaine, le Peuple, qui n'a point d'idées diſtinctes de l'Être ſuprême, ni de ces Intelligences, court riſque de tomber dans l'idolatrie.



Suppoſons que deux maladies eſſentiellement différentes, à cauſe de quelques ſymptômes qui leur ſont communs, ayent reçu la même dénomination, le Charlatan les traitera toutes deux ſur le même pied, & nous tuera par homonymie.

Les anciens appelloient *fin du bien* ou *dernier bien* ce qui eſt un bien par lui-même, entant qu'il nous procure immédiatement des ſenſations agréables : les autres biens n'étoient enviſagés que comme des moyens d'y parvenir. Ils le nommoient auſſi *ſouverain bien :* comme ce nom eſt équivoque & peut ſignifier également le plus grand de tous les biens, il en eſt né des diſputes auſſi frivoles pour le fond, qu'embrouillées pour la forme. Je me ſouviens à ce ſujet d'une comparaiſon ingénieuſe que j'ai lue quelque part dans les ouvrages de Loocke : il dit que ces Philoſophes pouvoient diſputer avec autant de droit de la préférence d'une eſpece de fruit ſur l'autre, & ſe partager dans les ſectes des prunes, des pommes & des abricots.

La confuſion du droit naturel avec la morale, celle des miracles avec les

merveilles, sont des exemples du même genre ; & qui pourroit les compter tous ? Il n'y a que trop de ces sujets de division dans les langues, & les esprits querelleurs ne manqueront jamais d'étoffe.

Nous avons expliqué ce qu'il faut entendre par idées accessoires, & l'on conçoit assez les faux jugemens où elles peuvent nous précipiter & où elles précipitent en effet le grand nombre. Il ne faut quelquefois qu'un mot ou un son pour prévenir les hommes favorablement ou défavorablement sur l'objet qu'il doit exprimer. La langue allemande n'a point de terme qui réponde exactement à celui de *luxe ;* elle ne peut traduire ce mot sans y attacher une espece de flétrissure ; cependant s'il y a un luxe vicieux, il y en a un que la saine politique doit non-seulement tolérer, mais encore encourager pour le bien de l'Etat.

Les Léibnitziens, qui ne prennent l'*espace* & le *tems* que pour un ordre de coexistence & de succession, se plaignent que ces noms sont desavantageux à leur sentiment. Notre Auteur trouve leur plainte mal fondée ; il ne



voit pas que ces noms soient accompagnés d'aucune idée accessoire : il est vrai que ce sont des substantifs ; mais cela ne les rend pas plus propres à dénoter des substances, que tous les autres substantifs qui signifient des relations abstraites, lesquelles certainement ne sont pas des substances. Le langage ne mérite donc ici aucun reproche de leur part, & à quelques égards même il les favorise : la distinction commune, par exemple, entre le tems & l'éternité est entierement à l'avantage de la Théologie scholastique qui exclut toute succession de l'idée d'éternité, & la représente comme un instant indivisible. Il est pourtant vrai que cet avantage est balancé par l'étymologie même du mot qui étant décomposé, peut se rendre par *tems infini.* Il est encore balancé par cette expression de l'Eglise, où l'éternité se nomme *les siecles des siecles.*

Le langage perpétue les erreurs comme les vérités ; & lorsqu'une fausse opinion s'est glissée, soit dans la dérivation d'un terme, soit dans une phrase entiere, elle s'enracine & passe à la postérité la plus reculée ; elle devient





un préjugé populaire, & quelquefois un préjugé savant pire que le préjugé populaire.

L'opinion commune sur la rosée, c'est qu'elle tombe du ciel ; tandis que l'on prend cette humidité qui s'attache quelquefois aux vitres & aux pierres, pour une transpiration. Tous les Physiciens savent que c'est précisément le contraire, & que la rosée monte au ciel au lieu d'en descendre, comme il paroît par ces brouillards qui s'élevent de la campagne à la pointe du jour. Le Berger qui passe des nuits entieres dans les champs, n'apperçoit jamais cette prétendue pluie. Et une expérience très-simple peut nous détromper : il n'y a qu'à couvrir quelques végétaux d'un récipient pendant une nuit abondante en rosée ; on les trouvera le matin tout autant mouillés que s'ils avoient été exposés en plein air. Cependant le Peuple croira toujours que la rosée tombe, & vous trouverez à cet égard plus d'obstination encore dans cette classe de Savans qui n'étudient que des mots & qui expliquent la nature par la Grammaire. D'où cela peut-il venir? L'analogie de la rosée avec la transpi-



ration est aussi forte qu'avec la pluie. Mais c'est une vieille expression de dire : *la rosée du ciel, la rosée tombe.* Elle est de plus autorisée par l'usage qu'en ont fait les Ecrivains sacrés, & cela suffit aux uns & aux autres.

Il en est de même de cette gomme qui transpire à-travers les plantes, les arbres & les buissons, & qui a le nom de *manne.* Elle fut anciennement appellée la *manne du ciel ;* le Prophete David la nomme le *pain céleste*, & il est dit qu'elle tomba avec la rosée, ce qui peut avoir un bon sens : son origine est en effet la même ; elle n'est, à proprement parler, qu'une rosée visqueuse. Et la réponse faite aux Juifs dans l'Evangile contient une vérité physique aussi-bien qu'une vérité morale : *Certainement je vous dis que le pain que Moyse vous donna ne venoit pas du ciel.*

Les mots de *hausser* & de *baisser* ont produit de semblables erreurs dans la vie civile : quand la monnoie d'argent ou de cuivre diminue en valeur, on croit que les especes d'or *haussent*, ce qui est vrai relativement : mais on le prend dans un sens absolu ; & l'on

pense avoir gagné, lorsqu'en effet on a perdu. Que l'on juge par ces échantillons, de ce qui doit arriver dans des matieres abstraites, où les erreurs une fois établies, sont encore bien plus difficiles à extirper.

Quelquefois les noms se changent par le laps de tems, au point de présenter une fausse prononciation, & par-là une fausse étymologie à l'oreille. Lorsque dans un tems serein un petit nuage flotte sur le sommet des Alpes, elles paroissent comme couvertes d'un chapeau : de-là est venu le nom de *Mons pileatus*, changé ensuite en *Mont de Pilate*; & de-là tous ces beaux contes sur la fin tragique du Gouverneur de la Judée.

Quand la fureur des étymologies a gagné les esprits, ils ne ménagent plus rien; ils confondent le sens figuré avec le sens littéral, & la langue devient une pépiniere d'absurdités. Dès-lors le crystal est une glace qui a perdu sa fluidité, l'Oolithe est composé d'œufs de poissons pétrifiés, le cancer s'engendre de l'attouchement d'écrevisses pourries : & qui pourroit dénombrer toutes les sottises de cette espece?


C'est ce qui a porté M. Adanson qui a écrit l'histoire du Sénégal, à souhaiter que l'on bannît des langues toutes les expressions figurées. *Il en doit être des noms*, dit-il, *comme des coups des jeux de hasard, qui n'ont pour l'ordinaire aucune liaison entre eux; ils seroient d'autant meilleurs qu'ils seroient moins significatifs, moins relatifs à d'autres noms ou à des choses connues.* Mais de très-bonnes raisons empêchent notre Auteur de penser comme M. Adanson dont le sentiment peut toutefois être justifié par des raisons aussi bonnes.

Cet abus des mots s'étend jusqu'aux phrases entieres. Plusieurs de ces figures hardies, fruits de l'imagination ardente des Orientaux, n'ont-elles pas été consacrées dans l'opinion des Peuples, & ne sont-elles pas devenues des articles de foi? Mahomet ne défendit de tuer les sauterelles, que parce que le nom arabe de cet insecte signifie *l'armée de Dieu*. Les langues orientales représentent le péché sous la figure d'un poids ou d'un fardeau : de-là vient que nous voyons dans l'Alcoran les




voleurs damnés, semblables à des bêtes de somme, voiturer sur leurs dos tous les biens qu'ils ont dérobés.

Mais un autre dogme de cette Religion, bien plus grave & bien plus sérieux, c'est le destin turc; & il y a beaucoup d'apparence qu'il est puisé dans la même source. Ici il échappe à notre Auteur de comparer Mahomet à Saint Augustin; il les regarde comme les deux Patriarches de la prédestination absolue; & quelque différence qu'il y ait d'ailleurs entre eux à l'égard de la doctrine & des mœurs, il croit pourtant que leurs opinions sur ce point particulier partent du même principe. Saint Augustin étoit Africain, &, qui plus est, Carthaginois; & quoiqu'il écrivît en latin, il pensoit à la maniere de son pays. Le latin n'est que le corps de son style, le punique en est l'ame : & la langue punique de ce tems-là ne différoit guere de l'ancien hébreu. Il parloit donc hébreu sans le savoir : ce qui, joint à un certain degré d'enthousiasme, à une imagination très-vive & très-sensible & à une forte passion qu'il


avoit eue dans sa jeunesse pour la Poésie, a pu donner l'idée de ce parallele indécent & bisarre.

Il y a dans toutes les langues certaines beautés souvent arbitraires, mais qui, changées en beautés nationales, deviennent pour les Ecrivains autant de loix dont on ne leur permet plus de s'écarter.

Jamais il n'y eut de Peuple plus délicat que les Grecs; leur oreille étoit choquée de tout ce qui ne rendoit pas un son grec; les barbarismes & les cacophonies leur étoient en horreur. Leurs Historiens ne se servent que fort rarement de noms étrangers; souvent ils les omettent entierement, plus souvent encore ils les estropient, en retranchant les lettres & les syllabes dont la prononciation est tant soit peu dure, & ils prennent un soin extrême pour leur donner une terminaison grecque & harmonieuse. Faut-il s'étonner que dans la suite du tems ce Peuple orgueilleux ait cru que toute la terre étoit pleine de peuplades parties de la Grece? Cette opinion flattoit sa vanité : & les Grecs ne sont pas les seuls qui ayent

eu la manie de transformer toutes les Nations en colonies de la leur.

Ils avoient encore une autre méthode tout auſſi propre à falſifier & à défigurer l'hiſtoire ; ils traduiſoient les noms barbares en leur langue, & ſurtout ceux des Villes Egyptiennes. Les Hébreux avoient fait la même choſe avant eux. Mais les funeſtes influences du goût grec ſont principalement dues à cette paſſion exceſſive qu'ils avoient pour l'éloquence : combien de fois ne ſacrifierent-ils pas la vérité, & juſqu'à la vraiſemblance, à l'arrondiſſement d'une période ? Y a-t-il rien de plus choquant que ces harangues étudiées qu'ils mettent dans la bouche de leurs guerriers, & qu'ils leur font prononcer dans les momens les plus critiques, avant le combat, dans la chaleur même du combat ? A peine ces ornemens ſont-ils ſupportables en Poéſie. L'Hiſtorien Joſephe avoue franchement qu'il ne connoît de l'hiſtoire du Peuple Juif que ce qu'il en a lu dans le vieux-Teſtament ; cependant, ſinge des Grecs, & affectant les élégances de l'Atticiſme, il imite ces infideles broderies, il



fait haranguer ſes perſonnages, & entrelace ſes annales de grands morceaux d'éloquence qui, ſans atteindre à la beauté des originaux qu'il copie, ſont pour le moins auſſi déplacés & auſſi ridicules.

Les langues modernes ſe ſont affranchies de ces pédanteſques embelliſſemens, mais elles en ont ſubſtitué d'autres qui ne valent guere mieux.

Ce que les harangues étoient chez les Grecs, les caracteres & les portraits le ſont chez les François. Rien de plus perfide que ces ſortes de tableaux ; tout y eſt en épigramme, en antitheſe, en *concetti ;* on rapproche les extrêmes avec violence pour les faire contraſter. Chacun ſent la torture que l'Ecrivain s'eſt donnée pour créer ces perſonnages bizarres: il ſemble voir un homme qui frappe deux cailloux l'un contre l'autre pour en faire ſortir des étincelles. L'hiſtoire & la vérité ſont immolées à ces idoles de la mode ; & pour peu que cette mode continue, il eſt à craindre qu'elle n'entraîne la corruption du goût & le dépériſſement de la Littérature françoiſe.

De tout ce qui vient d'être dit, on



peut tirer trois réflexions générales.

I. La plûpart des opinions erronnées ne ſortent pas immédiatement des langues ; mais y ayant été une fois introduites, les langues leur ont ſervi de véhicule, les ont répandues & les ont perpétuées.

II. Il ſe peut que toutes les langues connues ayent certains défauts en commun. Les différentes langues de l'Europe ont entre elles des liaiſons bien marquées, & ces liaiſons ne dépendent pas tant du voiſinage & du commerce qui ſubſiſte entre les diverſes Nations, que de la langue latine qui eſt l'idiome commun des Savans, qui a été long-tems & qui eſt encore en partie celui de l'Egliſe : les langues Européennes en tiennent beaucoup plus qu'on ne penſe, & à quelques égards n'en ſont que des traductions. La langue latine s'eſt formée ſur la grecque dont elle a voulu imiter les tours & les élégances. Il eſt viſible que celle-ci a beaucoup emprunté de la langue hébraïque & de la langue phénicienne ; l'on reconnoît même dans la Poéſie grecque des traces manifeſtes du langage hiéroglyphique de l'ancienne Egypte.



Enfin les Sarraſins qui inonderent l'Europe, porterent dans l'épaiſſe nuit de la barbarie de ces tems une foible lueur de Science, qui ne laiſſa pas de produire un alliage nouveau des langues de l'Europe avec celles de l'Orient.

On voit clairement que les mêmes opinions & les mêmes erreurs pouvoient couler par tous ces ſiecles & par toutes ces langues, comme par autant de canaux qui ſe communiquent, & parvenir ainſi juſqu'à nous. C'eſt aux Linguiſtes Philoſophes à creuſer cette matiere la plus intéreſſante, mais peut-être auſſi la plus difficile dont ils puiſſent s'occuper.

III. La république des Lettres a beſoin d'une langue ſavante, & il faut que ce ſoit une langue morte, parce que les vivantes ſont ſujettes à trop de variations. Le latin n'eſt parvenu qu'accidentellement à cette dignité, & il la doit à la Religion. On ne pouvoit pas faire un plus mauvais choix. Veut-on parler ou écrire le latin dans ſa pureté ? Il eſt d'une extrême indigence, & ne fournira jamais aſſez d'expreſſions. Veut-on ſubvenir à cette indigence,

en inventant, ſelon les beſoins, de nouveaux mots & de nouvelles phraſes ? Cela ſera une nouvelle langue, une langue à part, une langue barbare, & nous en aurons deux au lieu d'une.

Le grec auroit beaucoup mieux convenu, il eſt plus maniable, il ſouffre des compoſitions à l'infini ; mais l'arabe vaudroit encore mieux : la richeſſe de cette langue eſt inépuiſable, & les langues de l'Europe y vont ſouvent à l'emprunt ; mais c'eſt une richeſſe prodiguée en vain à des Peuples qui ne ſe ſoucient pas d'en faire uſage, & à qui même les Sciences ſont interdites par leur Religion.

## SECTION IV.

JE paſſerai fort légerement ſur la concluſion de ce diſcours. On y trouve des regles fort judicieuſes pour éviter les écueils dont le langage eſt environné, & pour en tirer tout le profit qu'il peut nous procurer. On y propoſe des projets plauſibles pour la correction des langues, & l'on ſouhaite ſurtout de voir cultiver de plus en plus



cette branche de la Philoſophie, que l'on peut nommer la Métaphyſique du langage : on obſerve très-bien qu'il faut procéder par la voie de l'expérience, & qu'avant d'avoir recueilli un nombre ſuffiſant d'obſervations, il ne faut point ſe preſſer de faire des ſyſtêmes. Perſonne n'eſt plus propre à pouſſer cette entrepriſe, que l'habile Auteur de ce diſcours : nous l'y exhortons fortement. Il nous trouvera toujours prêts à y concourir par nos conſeils & par nos lumieres, toujours prêts à applaudir, comme nous le faiſons aujourd'hui, à ſes ſuccès.







## ARTICLE VII.

*FRAGMENT d'un ouvrage qui a pour titre :* Comparaiſon des mœurs des Grecs modernes avec celles des Grecs anciens.

LOrſqu'après la mémorable expédition de Pharſale les Athéniens qui juſqu'alors avoient refuſé de rendre hommage à Céſar, vinrent au-devant de lui, & implorerent ſa clémence ; Céſar leur fit grace en ces termes : *juſques à quand, malheureux par votre faute, devrez-vous votre ſalut à la gloire de vos ancêtres !* La Grece n'a pas toujours eu des vainqueurs auſſi généreux. Cette nation ſuperbe, aux yeux de laquelle tous les Peuples de la terre n'étoient qu'un monceau de barbares ; qui, avec une poignée de ſoldats & une flotte médiocre, réprima d'abord, & bientôt après briſa les forces de tout l'Orient ; qui depuis raſſemblée ſous les étendards des Macédoniens, abolit l'Empire, le nom & les langues de tant de Nations, gémit depuis près



de quatre ſiecles dans les fers de la plus cruelle tyrannie. La magnanimité romaine pardonna aux enfans en faveur des vertus de leurs ayeux ; les derniers vainqueurs de la Gréce n'ont rien reſpecté : mais comme nous l'avons déja fait remarquer, le moral ſubjugue & ne détruit pas le phyſique. Arrachez les Grecs modernes à la ſervitude qui les opprime, & vous verrez ſe reproduire tous les talens & toutes les vertus qui diſtinguerent leurs ancêtres. M. Guis qui a parcouru plus d'une fois la Grece, moins pour obſerver les ouvrages des hommes que les hommes mêmes, frappé de la conformité qui ſe trouve entre les mœurs des anciens peuples de cette partie du monde & celles de ſes modernes habitans, a compoſé ſur ce ſujet un ouvrage plein d'érudition & de philoſophie, dont il a bien voulu nous communiquer quelques portions : nous commencerons par les danſes.

L'exercice de la danſe eſt de tous les pays & de tous les tems ; mais on peut avancer que les Grecs ont plus

danſé que les autres Peuples (*a*) : la danſe parmi eux faiſoit partie de la Gymnaſtique ; elle étoit dans pluſieurs cas ordonnée par les Medecins ; elle entroit dans les exercices militaires ; elle étoit affectée à tous les âges, à toutes les conditions ; elle entroit dans les feſtins ; elle animoit les fêtes : les Poëtes même récitoient & chantoient leurs vers en danſant. Platon, Ariſtote, Athenée, Xenophon, Plutarque, Lucien & tous les Auteurs Grecs font l'éloge de la danſe. Anacréon, le pere du plaiſir, repete dans ſa vieilleſſe qu'il eſt toujours prêt à danſer (*b*). Il y a plus, l'amour qu'Aſpaſie inſpire fait danſer le vieux Socrate. Ariſtide danſe malgré Platon à un feſtin de Denis-le-Tyran. Scipion l'Africain, à l'exemple de ces hommes illuſtres, apprend chez lui une danſe mâle & animée ; & on compte parmi les vertus d'Epaminondas, au rapport

(*a*) Voyez notre diſſertation ſur la danſe des Anciens, dans le volume d'octobre 1761.

(*b*) Od. 27 & Od. 42.



de ſon Hiſtorien, ſon talent pour la muſique & pour la danſe.

Si les hommes ſe piquoient d'exceller dans cet art, il devenoit pour les femmes un merite eſſentiel. Helene danſoit à une fête de Diane quand elle fut enlevée par Theſée & Pirithous (*a*). Ecoutons Homere : « la belle Polymele faiſoit tout l'ornement de la danſe ; l'enjoué Mercure l'ayant vu danſer à une fête de Diane, en devint éperdument amoureux ».

Je rechercherai non-ſeulement la reſſemblance entre les danſes grecques modernes & les anciennes, mais encore l'imitation qui a caractériſé anciennement celles qui exiſtent encore aujourd'hui. On ſait que la danſe chez les Grecs étoit une imitation figurée des actions & des mœurs ; voilà pourquoi Lucien veut qu'un danſeur, qui doit être en même tems un bon pantomime, ſache bien la fable & l'hiſtoire des Dieux. Dans toutes les fêtes on chantoit les louanges de la Divinité qui en étoit l'objet, & les

(*a*) Plut. v. de Theſ.



danſes enſuite repréſentoient les plus beaux traits de ſa vie : on danſoit le triomphe de Bacchus, les nôces de Vulcain, celles de Palés : les jeunes filles brilloient aux fêtes d'Adonis ; elles danſoient les amours de Diane & d'Endimion, la fuite de Daphné, le choix de Pâris, Europe que l'amour porte ſur les flots ; & alors les geſtes, les pas, les mouvemens & les airs exprimoient les ſituations les plus intéreſſantes. Les danſes particulieres aux pays où les fêtes ſe célébroient, & celles qui étoient faites pour les événemens les plus célebres, ont été plus long-tems conſervées que les autres.

Tous ces Danſeurs en Grece qui ſe tiennent aujourd'hui par la main & qui vont dans les ruës ou à la campagne en danſant, repréſentent les danſes publiques qu'on menoit autrefois.

Admete dit dans Euripide, en ordonnant une fête, qu'on mene des danſes publiques. Ce chœur orbiculaire (*a*) qui chantoit le dytirambe &

(*a*) Εγκυκλιος χορος.



danſoit au chant de cette eſpece d'hymne à l'honneur de Bacchus, tantôt les mains libres, tantôt les mains entrelacées, commença à danſer autour des autels ; on le plaça enſuite ſur le théâtre où, en conſervant le chant & la danſe, il joua lui-même un rôle intéreſſant.

Depuis la chûte du Théâtre des Grecs, ces chœurs iſolés n'ont été que des branles en rond que les Grecs ont conſervés. Ils danſent tantôt en chantant & tantôt au ſon de la lyre, tantôt les mains libres & tantôt les mains entrelacées. Mais ce n'eſt plus autour de l'autel de Bacchus ou des autres Divinités de leurs peres, c'eſt autour d'un vieux chêne, à l'ombre duquel, dans leurs fêtes les plus religieuſes, la tête couronnée de fleurs, ils renouvellent les anciennes Orgies & ſe livrent aux mêmes excès qu'on y voyoit autrefois.

On voit encore, pour ainſi dire, de ces chœurs de Nymphes Grecques qui ſe tenant par la main, danſent à la prairie ou dans les bois. C'eſt ainſi qu'on a peint Diane ſur les monts de Delon ou ſur les bords de l'Eurotas,

au milieu de ſes Nymphes (*a*)?

Il y avoit chez les Eleuſiniens un puits qu'ils nommoient le *Callichore*, autour duquel les femmes d'Eleuſis avoient inſtitué des danſes & des chœurs de muſique en l'honneur de la Déeſſe.

Ariſtomene le Meſſénien, en paſſant par Caries, y trouva toutes les filles du pays aſſemblées, qui danſoient & chantoient pour célébrer une fête de Diane (*b*).

Plutarque fait mention de cette danſe des Caryatides, gravée ſur le fameux anneau de Cléarque.

On retrouve ſouvent dans les anciens Auteurs le branle grec. Les Thyades, dit Pauſanias, ſont des femmes de l'Attique qui, avec d'autres femmes de Delphes, vont tous les ans au mont Parnaſſe & danſent, ſoit en chemin, ſoit à Panopée, toutes enſemble, une

(*a*) *Qualis in Eurotæ ripis. . . .*
*Exercet Diana choros*, &c.
Virg. Æneid.

(*b*) Pauſ. *t.* 1, *p.* 300.



eſpece de branle. Homere, en parlant de Panopée, dit que cette ville étoit célebre par ſes danſes.

Les principales danſes qu'on voit aujourd'hui en Grece, ſont la Candiote, la Danſe grecque, l'Arnaoute, les Danſes de la campagne, la Valaque & la Pyrrhique.

La premiere reſſemble beaucoup à la ſeconde, l'une eſt l'image de l'autre; mais l'air eſt différent, les figures ſont auſſi moins variées, & c'eſt toujours une fille qui mene la danſe, tenant à la main un mouchoir ou un cordon de ſoie.

Cette danſe, la plus ancienne de toutes, a été décrite par Homere ſur le fameux bouclier d'Achille.

Après pluſieurs autres deſſins, dit-il, Vulcain y repréſente avec une ſurprenante variété, une danſe figurée, pareille à celle que l'ingénieux Dédale inventa dans la ville de Cnoſſe pour la charmante Ariadne. De jeunes filles & de jeunes hommes ſe tenant par la main, danſent enſemble; les jeunes filles ſont habillées d'étoffes très-fines & ont ſur leurs têtes des couronnes d'or, & les jeunes hommes ſont





vêtus de belles robes d'une couleur très-brillante. Toute cette troupe danſe tantôt en rond, avec tant de juſteſſe & de rapidité, que le mouvement d'une roue n'eſt ni plus égal, ni plus rapide; tantôt la danſe ronde s'entr'ouvre, & cette jeuneſſe ſe tenant par la main, danſe en décrivant une infinité de tours & de détours. Voilà l'image de la Candiote qu'on danſe aujourd'hui. L'air en eſt tendre & débute lentement, enſuite il devient plus vif & plus animé, & celle qui mene la danſe deſſine une quantité de figures & de contours dont la variété forme un ſpectacle très-intéreſſant.

De la Candiote eſt venue la Danſe grecque que les Inſulaires ont conſervée; & pour vérifier la comparaiſon, il reſte à voir comment anciennement cette danſe de Dédale a donné naiſſance à une autre qui n'étoit qu'une imitation plus compoſée du même ſujet.

Dans la Danſe grecque, les filles & les garçons faiſant les mêmes pas & les mêmes figures, danſent ſéparément, & enſuite les deux troupes ſe réuniſſent & s'entre-mêlent pour ne faire



qu'un même branle. C'eſt alors une fille qui mene la danſe, tenant un homme par la main, & enſuite un mouchoir ou un ruban dont ils preſſent un bout chacun. Les autres (& la file eſt longue ordinairement) paſſent & repaſſent ſucceſſivement ſous ce ruban: d'abord on va lentement en rond; enſuite la conductrice roule le cercle autour d'elle, après avoir fait pluſieurs tours & détours : l'art de la Danſeuſe eſt de ſe démêler & de reparoître tout-à-coup à la tête du branle qui eſt fort nombreux, montrant à la main d'un air triomphant, ſon cordon de ſoie, comme quand elle a commencé.

On devine le mot de l'énigme; cependant le tableau devient encore plus intéreſſant, quand on ſait l'hiſtoire du ſujet.

Théſée retournant de ſon expédition en Crete, après avoir délivré les Athéniens du joug que les Crétois leur avoient impoſé, vainqueur du Minotaure & poſſeſſeur d'Ariadne, s'arrêta à Délos. Là, après avoir fait un ſacrifice à Venus & lui avoir dédié une ſtatue que lui avoit donnée ſa maîtreſſe, il danſa avec les jeunes

Athéniens une danſe qui du tems de Plutarque étoit encore en uſage chez les Déliens, & dans laquelle il imitoit les tours & les détours du labyrinthe. Cette danſe étoit appellée dans le pays *la Grue*, ſelon le rapport de Dicéarque. Théſée la danſa autour de l'autel appellé *Ceraton*, parce qu'il étoit conſtruit de cornes d'animaux.

Callimaque, dans ſon hymne ſur Délos, fait mention de cette danſe & dit que Théſée en l'inſtituant, mena lui-même le branle.

M. Dacier croit qu'on l'appelloit à Délos *la Grue* à cauſe de ſa figure, parce que celui qui la menoit étoit à la tête & plioit & déplioit le cercle, pour imiter les tours & les détours du labyrinthe; ainſi lorſque les grues volent, on en voit toujours une à la tête, qui mene les autres leſquelles la ſuivent en rond.

On a pu confondre la Grue avec la danſe de Théſée. Les grues partent de la Grece vers le printems. Voyez comme les grues s'en retournent, dit Anacréon; & les Grecs alors, comme aujourd'hui, étoient les premiers à danſer ſur les prairies, dès qu'elles repre-



noient leur verdure; or la danſe étant toujours chez eux une imitation, ils célébroient le retour du printems par des danſes qui imitoient l'objet qui les frappoient le plus, tel étoit le départ des grues; il leur annonçoit les beaux jours.

M. de Meſiriac qui a fait des remarques ſur la danſe dont il s'agit, l'appelle également *la Grue*; &, ſelon Heſichius, celui qui menoit le branle, dans cette danſe des Déliens, s'appelloit *Geranulcus*. Euſtachius, ſur le dix-huitieme livre de l'Iliade, écrit qu'anciennement les hommes & les femmes danſoient ſéparément, & que Théſée fut le premier qui fit danſer enſemble les filles & les garçons qu'il avoit ſauvés du labyrinthe, en la maniere que Dédale leur avoit enſeignée.

Homere, dit Pauſanias, compare les danſes gravées par Vulcain ſur le bouclier d'Achille, à celles que Dédale avoit inventées pour Ariadne, parce qu'il ne connoiſſoit rien de plus parfait en ce genre. A Cnoſſe, dit-il dans un autre endroit, on conſerve ce chœur de danſes dont il eſt parlé dans





l'Iliade d'Homere, & que Dédale fit pour Ariadne.

On voit donc encore aujourd'hui dans le branle grec Ariadne qui mene ſon Théſée; au lieu du fil, elle a un mouchoir ou un cordon à la main, dont ils tiennent chacun un bout; ſous ce cordon tous les autres paſſent plus d'une fois en allant & en revenant. L'air & la danſe commencent d'abord fort lentement, on va toujours en rond, c'eſt l'enceinte; enſuite l'air eſt plus vif, les tours & les détours ſe multiplient; Ariadne, tantôt à la tête, tantôt à la queue du branle, tourne rapidement, va, revient, s'égare & ſe perd au milieu d'une troupe nombreuſe de Danſeurs qui la ſuivent & qui décrivent divers contours autour d'elle; Ariadne eſt dans le labyrinthe: on la croit bien embarraſſée pour revenir, quand tout-à-coup on la voit, ſon cordon à la main, reparoître à la tête du branle qu'elle finit comme quand elle a commencé. On ſe figure alors avec plaiſir ce labyrinthe tortueux; & il eſt d'autant mieux figuré, que la plus habile Danſeuſe eſt



celle qui fait durer le plus la danſe & les contours.

Souvent auſſi les garçons & les filles entrelacés ſe ſéparent pour former deux branles à la fois; c'eſt-à-dire que de tems en tems les Danſeurs hauſſent les bras, les filles alors paſſent par-deſſous, & ſe tenant toutes par la main, danſent devant eux & rentrent enſuite pour ne faire qu'un cordon. Ne voit-on pas alors la petite troupe de Théſée, qui ſe diviſe? Voilà donc l'origine de cette danſe grecque. Dédale la compoſa d'abord pour Ariadne, à l'imitation de ſon fameux ouvrage; Ariadne enſuite la danſa avec Théſée, en mémoire de ſon heureux retour du labyrinthe. Cet ancien monument n'exiſte plus chez les Grecs, & la danſe s'eſt conſervée (*a*).

(*a*) *Tu inter eas reſtim ductans ſaltabis?* dit Demée à Micion, pour ſe moquer de ce qu'en mariant ſon fils, il alloit prendre chez lui des Danſeuſes Si Madame Dacier & Donat avoient vu danſer les Grecs, ils n'auroient pas été embarraſſés pour expliquer le paſſage de *reſtim ductans*; car il paroît bien que mener le branle ou tenir le cordon ne ſont qu'une même choſe.

A la campagne un Berger se met au milieu des Grecs, jouant de la flûte ou de la musette, & les autres dansent en rond & en chantant autour de lui; cette danse est plus mâle & plus animée que les autres. Ainsi, au rapport de Lucien, chez les Lacédémoniens, la danse finissoit tous les exercices; car alors un joueur de flûte se mettant au milieu d'eux, commençoit le branle en jouant & en dansant, & ils le suivoient avec mille postures guerrieres & amoureuses. La chanson même qu'ils chantoient empruntoit son nom de Venus & de l'Amour, comme s'ils eussent été de la partie. On voit par-là que dans leurs branles, les anciens Grecs chantoient en dansant; & c'est ce que les Grecs font encore.

Athenée parle de l'ancienne danse Hyporchématique, ainsi appellée parce que les Grecs & sur-tout les Lacédémoniens la dansoient en chantant des vers, les hommes & les femmes se tenant par la main. Les Grecs aujourd'hui ont des airs & des couplets faits pour ces sortes de branles.

Les Grecs ont encore une danse qu'ils appellent l'Arnaoute : c'est une an-



cienne danse militaire. On sait qu'anciennement ils en avoient plusieurs de cette espece, & qu'ils alloient même à la guerre en dansant, comme les Lusitaniens dont parle Diodore de Sicile.

L'Arnaoute est menée par un homme & par une Danseuse : celui qui mene tient un fouet & un bâton à la main; il s'agite, il anime les autres, il va rapidement de l'un à l'autre bout, frappant du pied & faisant claquer son fouet, tandis que les autres, les mains entrelacées, le suivent avec un pas égal & plus modéré.

Les Lacédémoniens, dit Lucien, avoient une danse qu'ils appelloient *Hormus*: c'étoit un branle composé de filles & de garçons, où le jeune homme menoit la danse avec des postures mâles & belliqueuses, & la fille le suivoit avec des pas plus doux & plus modestes, comme pour représenter l'harmonie & l'accord de la force & de la tempérance.

Quelquefois dans cette danse, un Joueur de lyre conduit la troupe, & les autres le suivent en ajustant leurs pas au son de l'instrument. Athenée ne peint pas autrement la danse que les





Grecs appelloient *Oploploeïa*, qui étoit une espece de Pyrrhique ou de danse militaire. Un Danseur jouoit de la lyre, & les autres formoient autour de lui une de ces danses mâles & animées qui entroient dans les exercices de ceux qui se destinoient à la guerre.

La véritable danse militaire est la Pyrrhique dont Pyrrhus passoit pour être l'inventeur. Il y en avoit de plusieurs sortes qui toutes portoient le même nom. Des hommes armés, au rapport de Xénophon parlant des Thraces qui danserent au festin de leur Prince Seuthès, dansoient en sautant légerement au son de la flûte; ils paroient avec leurs boucliers & portoient des coups avec beaucoup d'adresse.

Ce ne sont plus les Grecs assujettis & accoutumés au joug, mais les conquérans de la Grece, qui ont pris pour eux les danses militaires. La Pyrrhique est dansée par les Turcs ou par des Thraces qui, armés de boucliers & de courtes épées, sautent légerement au son des flûtes, & se portent & parent des coups avec une vîtesse & une agilité surprenantes. Ainsi ce sont les Turcs qui s'exercent aujourd'hui à la



Pyrrhique, à la lutte & à la course, & qui en asservissant les Grecs, semblent les avoir condamnés à leur céder encore les exercices qui servoient à former & à entretenir autrefois parmi eux les dispositions aux travaux militaires.

On retrouve cependant encore les danses Pyrrhiques dans le pays qu'on appelle *la Magne*, pays que les Spartiates ont rendu autrefois si fameux, & habité encore aujourd'hui par un Peuple indompté, féroce, gouverné par ses propres loix, & qui ne pouvant conquérir un Empire dont la puissance pourroit l'accabler, content de conserver son indépendance, fait paroître dans l'Archipel les Corsaires les plus terribles & les plus dangereux.

Les Soldats & les meilleurs Matelots pour la Marine des Turcs, sont toujours fournis par les Grecs; & dans les endroits où ils vont boire avec excès, ils ne sauroient boire sans danser au son des instrumens; on les voit trépudier, comme dans ces danses bacchiques ou militaires dont les anciens Auteurs font mention.

On peut mettre dans ce nombre la danse Ionienne qu'on dansoit, selon

Athenée (a), quand on étoit échauffé par le vin; elle étoit pourtant plus légere & plus réglée que les autres. Elle est dansée encore par un homme & une femme à Smyrne & dans l'Asie Mineure.

Les Grecs dansent encore la Valaque, fort ancienne dans le pays d'où elle prend son nom. Cette danse, dont le pas est toujours le même & ne ressemble à aucun de ceux des autres danses grecques, plaît assez quand elle est bien menée & avec la vîtesse qu'elle exige. Elle peut venir des Daces qui habitoient anciennement la Valachie.

Telles sont les danses grecques qui subsistent encore aujourd'hui parmi le grand nombre de celles que les anciens avoient inventées. Cette comparaison seule les fait valoir & ne les rend peut-être intéressantes que pour ceux qui les ayant vues dans la Grece, ont été plus frappés du mérite attaché à la ressemblance, que de celui de l'exécution.

(a) L. 14, p. 629.





## ARTICLE VIII.

*NOURADDIN & Amana. Conte arabe* (a).

AS-tu besoin d'un flambeau pour appercevoir la lumiere du matin? As-tu besoin de recourir à ta raison pour trouver des preuves de la perfection divine? Regarde tout autour de toi ce globe sur lequel tu te traînes; leve les yeux vers ces mondes qui roulent au-dessus de ta tête: tu vois par-tout la grandeur, l'abondance & la beauté. Celui qui les a produit n'est-il pas puissant? Tu penses: celui qui a formé ton entendement n'est-il pas intelligent? Tu jouis: celui qui procure des plaisirs à tes sens n'est-il pas bon? N'est-il pas infini celui qui a semé dans le cercle infini de l'espace & du tems cette multitude innombrable de mondes, d'êtres intelligens, de richesses & de plaisirs? Si l'intelligence de l'Etre suprême avoit des bornes, crois-tu que

(a) Traduit de l'*Adventurer*.



ta vue foible & trouble pourroit les découvrir? Ecoute les paroles d'Heli, le prêcheur d'humilité & de résignation, écoute, ô toi, dont le cœur s'est souvent révolté en secret contre ton auteur, & dont les desirs & les passions ont souvent accusé dans le silence sa bonté.

Je me levai un jour de grand matin pour méditer des choses qui pussent être utiles aux hommes. Je m'éloignois de mon habitation, & j'évitois les routes fréquentées. J'errai ainsi dans la campagne sans prendre garde au chemin que j'avois fait ni aux objets qui m'environnoient, jusques à ce que l'ardeur extrême du soleil, qui étoit presque à sa plus grande hauteur, me tira enfin de ma rêverie. Je me sentis épuisé de chaleur & de lassitude: en regardant autour de moi pour chercher un abri, je m'apperçus que je n'étois pas loin de la forêt où l'Hermite Rhedi étudie les secrets de la nature & adore la puissance de Dieu. Le desir d'éclairer ma méditation des lumieres de sa sagesse, me donna une vigueur nouvelle: j'atteignis bientôt le bois; je me sentis rafraîchi par l'om-



brage, & j'avançai jusqu'à la cellule du Solitaire. J'y entrai: Rhedi n'y étoit pas; mais il ne tarda pas à paroître; je le vis à travers les arbres s'approcher avec un vieillard dont l'air me parut, s'il est possible, encore plus respectable, & qui m'étoit entierement inconnu.

Lorsqu'ils furent près de moi, je me levai, & mettant la main sur mes levres, je me prosternai avec respect devant eux. Rhedi me salua par mon nom, & me présenta à son compagnon, devant lequel je me prosternai encore une fois jusqu'à terre. Ce vénérable inconnu après m'avoir regardé avec attention, posa sa main sur ma tête & me bénit: « Heli, me dit-il, ceux qui » cherchent la science pour enseigner » la vertu, meritent la récompense de » leurs travaux. Asseions-nous, je te » raconterai des choses que tu ne sais » encore qu'imparfaitement, & je te » dévoilerai des secrets de la Provi» dence, desquels tu pourras tirer de » l'instruction ». Nous nous assîmes; le Sage parla, & je prêtai l'oreille à ses paroles comme à la voix d'un Ange ou à la musique du Paradis.

Amana, fille du berger Sanbad, tiroit de l'eau au puits d'Adail; une caravane qui venoit de traverſer les déſerts y arrive en même tems, & le conducteur s'arrête pour y faire boire ſes chameaux. La plus grande partie des chameaux appartenoit à Nouraddin le Marchand, qui rapportoit d'Egypte le plus beau lin & d'autres marchandiſes de très-grand prix. Amana en voyant approcher la caravane, s'étoit couverte d'un voile. Un des ſerviteurs de Nouraddin excité par une curioſité brutale, tenta de le lui arracher. La jeune fille irritée de cet affront, & encouragée par la préſence des autres ſerviteurs, le frappa du bâton qui ſervoit à porter ſon ſeau. L'inſolent étoit ſur le point de ſe venger par une nouvelle violence, lorſque Nouraddin, qui accompagnoit la caravane, fit entendre ſa voix, & ſuſpendit par ſa préſence la brutalité de ſon ſerviteur.

Amana en ſe défendant avoit laiſſé tomber ſon voile; Nouraddin fut frappé de ſa beauté. L'aimable confuſion de la pudeur offenſée, qui coloroit ſes joues, l'indignation qui faiſoit palpiter ſon ſein, le reſſentiment qui



étinceloit dans ſes yeux, exprimoit en elle un ſentiment de ſon ſexe qui animoit encore toutes les graces de la jeuneſſe & de la beauté. Nouraddin n'avoit jamais vu tant d'attraits, & il ſentit s'élever dans ſon cœur un trouble qu'il n'avoit jamais éprouvé; car il étoit fort jeune, & il n'avoit pas encore ſenti les premiers aiguillons de l'amour. Les marchandiſes qu'il tranſportoit avoient été achetées par ſon pere, que l'Ange de la mort avoit enlevé dans le voyage. Cette jouiſſance inopinée de l'indépendance & des richeſſes n'eſt pas propre à réprimer l'impétuoſité des premiers deſirs d'un jeune homme. Nouraddin demanda Amana à ſes parens, qui reçurent la propoſition avec joie & avec reconnoiſſance. Nouraddin ne tarda pas à emmener ſa conquête en Egypte, après avoir châtié de ſa main le ſerviteur qui avoit outragé cette belle: mais il différa la ſolemnité du mariage juſqu'à ce que le terme du deuil de ſon pere fût expiré. Il ſe ſentit moins de peine à réprimer l'impatience de l'amour, lorſqu'il fut en ſon pouvoir de le ſatisfaire: il anticipoit dans ſon imagination ſur le bonheur dont



il alloit jouir, & ſembloit croire que ce bonheur s'augmenteroit par l'attente, comme un tréſor groſſit par l'uſure.

Pendant cet intervalle Amana eut le tems de revenir de la douce yvreſſe où l'avoit plongée ſon élévation ſoudaine. Son ambition ne pouvoit plus avoir d'objet; mais ſon cœur étoit tendre, & la reconnoiſſance y fit bientôt naître l'amour. Nouraddin, qui dans la naiſſance obſcure d'Amana, ne regrettoit que les ſoins qu'on auroit pu donner à la culture de ſon eſprit, s'appliquoit ſans relâche à réparer ce défaut. Elle recevoit ſes inſtructions avec un plaiſir avide: tandis qu'il lui parloit elle le regardoit avec des yeux de complaiſance & de reſpect, & il lui tardoit d'être plus digne de celui à qui elle devoit une ſituation ſi douce & ſi nouvelle.

Le Calyphe Oſmin regnoit alors en Egypte: tu ſais que les paſſions d'Oſmin étoient auſſi impétueuſes que les torrens d'Alared, & auſſi terribles que le tourbillon du déſert. Les exciter & les ſatisfaire étoit l'unique objet de ſes penſées; mais ſes deſirs étoient inſa-



tiables, & ſa vie étoit malheureuſe. Son ſerrail étoit l'aſyle de la beauté; mais la beauté avoit perdu ſon empire ſur lui & ſes traits s'émouſſoient ſur une ame endurcie par le vice, flétrie par la ſatieté. Tourmentée par les vains & pénibles efforts qu'il faiſoit pour rappeller le plaiſir qui le fuyoit, il entra un jour en fureur, & ordonna avec les plus effrayantes menaces à Nardic de lui chercher ſur le champ un nouvel objet propre à ranimer ſa ſenſibilité. Eunuque & bouffon, Nardic étoit le digne favori d'un Sultan voluptueux & ennuyé, qui en récompenſe lui avoit confié la garde de ſes femmes & le gouvernement de ſon royaume. Nardic fit donc publier que celui qui préſenteroit dans deux jours la plus belle vierge, ſeroit admis à la préſence du Calyphe, & deviendroit la troiſieme perſonne de ſon royaume.

Caled, ce même ſerviteur que Nouraddin avoit battu, étoit revenu avec lui en Egypte. La ſombre férocité de ſon caractere s'étoit fortifiée par le deſir de la vengeance, & la difficulté de la ſatisfaire. Lorſqu'il entendit la procla-

mation de Nardic, la joie brilla dans ses yeux comme l'éclair dans l'obscurité de la tempête. Il savoit qu'Amana étoit encore vierge, & que son mariage n'étoit pas éloigné; il précipita ses pas vers le palais, & demanda à être introduit devant Nardic, qui étoit assis au milieu de la magnificence & de la servitude. Le silence l'environnoit; la pâleur étoit sur ses joues; l'inquiétude sillonnoit son front, & rapprochoit ses sourcils terribles; la crainte faisoit battre son cœur d'un mouvement inégal & précipité.

Lorsque l'esclave fut en présence de Nardic, il se prosterna à ses pieds & lui dit: « Qu'un autre soit tiré par le sourire de mon maître de la foule des esclaves qui rampent dans l'obscurité, & que sa faveur éleve un autre de la poussiere; mais que mon service soit accepté, & que les desirs d'Osmin soient satisfaits par la jouissance de la beauté: Amana va devenir l'épouse de Nouraddin; mais le Souverain de l'Egypte est seul digne d'Amana; hâte-toi donc de la demander, elle est maintenant dans la



maison de Nouraddin, & je vais y conduire le messager de tes volontés ».

Nardic reçut cette nouvelle avec des transports de joie; il fit expédier sur le champ à Nouraddin un ordre scellé du sceau royal, & il le remit à Caled, qui retourna avec des forces suffisantes pour le faire exécuter.

C'étoit le jour même auquel le deuil de Nouraddin expiroit: il avoit changé de vêtemens, & parfumé toute sa personne; sa physionomie resplendissoit de la joie de son cœur: il avoit déja invité ses amis à la fête de son mariage, & le soir même devoit combler ses desirs. Ce soir étoit aussi attendu par Amana avec une joie qu'elle ne cherchoit point à retenir; elle cachoit l'aimable rougeur dont l'idée du bonheur prochain coloroit son front dans le sein de Nouraddin, lorsque Caled arriva avec l'ordre & le garde.

Les serviteurs de Nouraddin furent alarmés & épouvantés, & lui-même averti de cet évenement, sortit de la chambre d'Amana avec une précipitation mêlée de trouble & de frayeur. Quand il apperçut Caled, il se sentit



ému d'indignation & de colere; mais il fut intimidé par la présence du garde. Caled s'approcha avec un air d'audace & de triomphe, & présenta l'ordre du Calyphe. Nouraddin reconnut le sceau royal, s'agenouilla pour le recevoir; & après avoir regardé un moment la suscription, pressa le papier contre son front dans une agonie d'incertitude & de terreur. Le malheureux qui l'avoit trahi jouissoit de ce spectacle, & comme il vit que Nouraddin n'avoit pas le courage d'ouvrir ce papier, il lui en expliqua le contenu. Au nom d'Amana, Nouraddin tressaillit comme s'il eût senti la piquure d'un scorpion, & sur le champ tomba sans connoissance & sans mouvement.

Caled exécuta sa commission sans remords & sans pitié: il vit sans être touché Amana suppliante, désolée, presque mourante à ses pieds; il la conduisit au serrail du Calyphe, & la présenta à Nardic, plein d'espérance & de joie. Nardic en voyant paroître Amana fut agréablement frappé de l'élégance de sa taille; il leva son voile avec un sentiment d'impatience, d'inquiétude & de timidité, & il vit avec ravisse-



ment un visage où tous les charmes de la jeunesse & de la beauté brilloient à travers les nuages de la plus profonde douleur. Nardic se prosterna à ses pieds, & la regarda dès ce moment comme une personne de qui dépendoit désormais sa mort ou sa vie.

Amana fut conduite à l'appartement des femmes, & Caled jouit dans la même heure du fruit de sa trahison: on lui donna un logement dans le palais, & il fut fait Capitaine des Gardes qui en défendent l'entrée.

Lorsque Nouraddin eut repris ses sens, & qu'il apprit qu'on avoit emmené Amana au palais, il éprouva toutes les horreurs du désespoir & de la désolation: il passa la nuit dans une agitation qui épuisa toutes ses forces, & dès le matin il s'enferma dans la chambre d'Amana, & se jetta sur un sofa, bien résolu à ne recevoir ni nourriture ni consolation.

Tandis qu'il s'abandonnoit ainsi à tout l'excès de sa douleur, Nardic réveilloit l'imagination amortie du Calyphe par la description des charmes d'Amana. Osmin ordonna qu'on la disposât à le recevoir, & peu de tems

après il vint lui-même dans ſon appartement. Quelque familiariſé qu'il fût avec la beauté, il ne put voir Amana ſans trouble. Il s'apperçut à la vérité qu'elle étoit toute en larmes, & que ſa préſence l'avoit couverte de confuſion ; mais il imagina que ces frayeurs ſeroient aiſément diſſipées par les careſſes d'un Souverain amoureux. Il s'approcha d'elle ; alors elle ſe jetta à ſes pieds, en le conjurant de l'écouter, avec un ton & un mouvement ſi preſſans, qu'il ne put y réſiſter. Il la releva donc, & la ſoutenant dans ſes bras, il l'encouragea à parler : « Que mon Maître, lui dit-elle, renvoye une malheureuſe qui n'eſt pas digne de ſes bontés ; qu'il ait pitié d'un déſeſpoir qui ne peut ſouffrir aucun adouciſſement. Je ſuis fille d'un Berger ; j'ai été accordée au Marchand Nouraddin, dont on a bien pu ſéparer mon corps, mais à qui mon ame eſt unie par des liens indiſſolubles. Oh ! ne laiſſe pas tomber ſur moi la terreur de tes regards ! Le Souverain de l'Egypte daigneroit-il s'abaiſſer juſqu'à un reptile de la pouſſiere ? Le Juge des Nations voudroit-il retenir le lar-



cin d'un eſclave perfide ? Celui pour qui dix mille beautés languiſſent de deſir & d'amour, pourroit-il ſe complaire dans les tourmens d'une femme perdue de douleur & de déſeſpoir » ? Oſmin n'étoit point accoutumé à ce langage ; ſon ſein palpitoit tour-à-tour de deſir & de colere, à meſure qu'il contemploit les charmes d'Amana, & qu'il écoutoit ſes paroles : tout-à-coup il la repouſſa loin de lui, & ſortit ſans dire un ſeul mot.

Dès qu'il fut ſeul, il reſta quelques momens incertains ſur le parti qu'il avoit à prendre ; mais les ſentimens que la douleur & les larmes d'Amana avoient ſuſpendus reprirent bientôt toute leur force. Il lui fit dire que ſi dans trois heures elle ne ſe diſpoſoit à répondre aux deſirs de ſon maître, il feroit abattre à ſes pieds la tête de l'Eſclave pour qui elle le dédaignoit.

L'Eunuque qui fut chargé de ce meſſage, & les femmes qu'on avoit données à Amana, ne purent s'empêcher d'être touchés de la violente douleur à laquelle elle étoit livrée, & ils frémirent du danger qui la menaçoit :





ils lui conſeillerent de chercher du moins à différer le mal qu'elle ne pouvoit gueres ſe flatter d'empêcher. « Demandez au Calyphe, lui dirent-ils, trois jours de préparation pour récouvrer la tranquillité de votre ame, & vous mettre en état de ſentir tout le prix du bonheur qu'il vous offre. Pour gage de votre obéiſſance, envoyez-lui en même tems une coupe de ſorbet, dans lequel vous aurez fait diſſoudre une perle, & dont vous aurez goûté auparavant ». La déſolée Amana conſentit à ſuivre ce conſeil, & ſe diſpoſa à le mettre en exécution.

Dans ces entrefaites Nouraddin ſe réveilloit en ſurſaut après un ſommeil agité & douloureux ; le ſentiment de ſon malheur le replongea dans le plus profond déſeſpoir : ſa déſolation s'exprimoit par des cris, par des torrens de larmes, par un ſilence morne & farouche ; il accuſoit tour-à-tour, & imploroit la juſtice du Ciel : « Si la ſageſſe & la bonté, s'écrioit-il, préſident en effet ſur les ouvrages de la Toute-Puiſſance, d'où viennent donc l'oppreſſion, l'injuſtice, la cruauté ?



Puiſque Nouraddin a ſeul des droits ſur Amana, pourquoi Amana eſt-elle au pouvoir de Benin ? Oh ! s'il reſte encore de la juſtice dans le Ciel, que je devienne dès ce moment Oſmin, & qu'Oſmin prenne la place de Nouraddin ». Il n'eut pas prononcé ces mots que ſa chambre fut obſcurcie par un nuage épais, qui ſe diſſipa enſuite par un coup de tonnerre, & un Être d'une forme plus que humaine s'offrit à ſes yeux. « Nouraddin, lui dit le Génie, j'habite les régions ſupérieures ; mais mon devoir eſt de veiller ſur les enfans de la terre : tu as deſiré d'être Oſmin, & ton deſir ſera accompli autant qu'il peut l'être ; tu pourras prendre ſa force & exercer ſon pouvoir : je ne ſais pas s'il me ſera permis de cacher Oſmin ſous la forme de Nouraddin ; mais juſqu'à demain il ne pourra pas t'interrompre ».

Nouraddin, que l'étonnement & la terreur avoient rendu immobile, ſentit renaître dans ſon ame le calme & le courage à la voix du Génie comme à la voix d'un ami. Pendant qu'il cherchoit à exprimer ſa reconnoiſſance &

ſa joie, le Génie lui attacha un taliſman au bras gauche, & lui en expliqua la vertu. « Auſſi ſouvent, lui dit-il, que ce bracelet ſera appliqué à la région de ton cœur, tu ſeras alternativement transformé de Nouraddin en Oſmin, & d'Oſmin en Nouraddin ». L'Etre aërien diſparut auſſitôt. Nouraddin impatient de jouir de ſa chere Amana, preſſa le bracelet contre ſon ſein, & dans l'inſtant il ſe trouva ſeul dans un appartement du ſerrail.

C'étoit dans cet intervalle que le Calyphe attendoit la réponſe d'Amana. Dévoré d'inquiétude & d'impatience, il ſortit de ſon appartement & entra dans ſes jardins, où il ſe proména quelque tems à pas tantôt lents, tantôt précipités : s'arrêtant à la fin d'un air ſombre & penſif au bord d'un baſſin d'eau claire : « quel eſt donc, s'écria-t-il, mon bonheur, & quel eſt mon pouvoir ? Je ſuis malheureux, parce qu'il me manque ce que le caprice d'une femme a accordé à un de mes eſclaves ; je peux ſatisfaire la vengeance & non l'amour : en ôtant le bonheur à un eſclave, je ne me le procurerai pas ; que ne puis-je prendre



une forme ſous laquelle je verrois combler mes deſirs ? Si j'étois Nouraddin, Amana me ſerreroit avec tranſport contre ſon ſein ». Il s'abandonne dans ce moment aux illuſions de ſon imagination, & reſte dans un ſilence profond ; mais le ſouhait qu'il venoit de former l'avoit ſoumis au pouvoir du Génie, qui avoit tranſporté Nouraddin dans le palais. Ce ſouhait s'accomplit à l'inſtant : Oſmin, en fixant ſes regards ſur la ſurface de l'eau, s'apperçut avec autant de plaiſir que de ſurpriſe, que ſa figure venoit d'être changée, & que la glace liquide réfléchiſſoit l'image de Nouraddin. Son imagination avoit été échauffée par les carreſſes idéales d'Amana : le trouble de ſon ame s'augmenta encore par ce prodige ; comme il n'étoit occupé que de l'objet de ſa paſſion, il précipita ſes pas vers ſon palais, ſans faire attention que ſon changement de forme lui feroit refuſer l'entrée. En effet, lorſqu'il ſe préſenta à l'une des portes, il fut arrêté par une troupe de ſes propres Gardes, que commandoit dans ce moment Caled. Oſmin plein d'impatience & de fureur voulut ſe forcer un paſ-





ſage à travers la garde : Caled ne douta pas que ce ne fût Nouraddin, qui dans le délire du déſeſpoir avoit eſcaladé les murs du jardin pour enlever Amana ; charmé d'avoir trouvé une occaſion de vengeance qui ſurpaſſoit toutes ſes eſpérances, il frappa le faux Nouraddin de ſon poignard ; mais il ſentit en même tems celui d'Oſmin percer & glacer ſon cœur. Ainſi tomberent à la fois un tyran & un traître ; le tyran, par la main qu'il avoit armée pour ſoutenir ſon oppreſſion ; & le traître, par la fureur de la paſſion même que ſa perfidie avoit fait naître.

Nouraddin repoſoit alors en ſûreté ſur un ſopha, & Amana avoit préparé avec ſes femmes le meſſage avec la coupe de ſorbet qu'elle envoyoit au Calyphe. Nouraddin comprit par le meſſage que l'innocence d'Amana n'avoit pas encore été profanée : dans le raviſſement qu'il éprouva, il avala toute la liqueur, & renvoya la coupe par l'Eunuque, en lui ordonnant d'amener Amana devant lui.

Amana fut conduite par ſes femmes juſqu'à la porte de l'appartement : elle y entra ſeule, pâle & tremblante ; le



ſoûrire cherchoit à ſe placer ſur ſes levres ; mais les traits que la douleur, la crainte & l'averſion avoient gravés ſur ſon viſage, n'en étoient point effacés. Nouraddin jouiſſoit de ſon trouble, & ſe réjouiſſoit de la fidélité de ſon amante ; il s'élança vers elle, & l'enveloppa dans ſes bras avec un tranſport de tendreſſe & de joie, qui devint plus vif encore quand il vit avec quelle répugnance elle recevoit de la part d'Oſmin ces careſſes qu'elle eût rendues avec la même ardeur à Nouraddin. Il ſe hâta d'appliquer le taliſman contre ſon cœur ; & reprenant auſſi-tôt ſa véritable figure, il ſe jetta dans les bras d'Amana ; mais elle s'éloigna avec un treſſaillement d'étonnement & d'horreur. Nouraddin ſoûrit de l'effet du prodige ; il prit Amana dans ſes bras, & la preſſant contre ſon ſein pour la raſſurer, il lui rappella quelques tendres circonſtances qui ne pouvoient être connues que de lui ; il lui expliqua par quelle aventure il avoit intercepté le meſſage qu'elle avoit deſtiné au Calyphe, & la preſſa de le ſuivre loin du palais où il laiſſeroit le poids de la royauté à celui dont il avoit

usurpé un moment la figure, pour punir ce tyran des maux qu'il avoit fait éprouver aux plus tendres amans. Amana attachoit des regards fixés & immobiles sur Nouraddin pour s'assurer que ce n'étoit point une illusion; mais lorsqu'elle ne put plus douter que ce ne fût lui-même, elle s'arracha de ses bras, jetta des cris perçans, déchira ses vêtemens, invoqua la malédiction du ciel sur elle-même : à la fin sa voix s'éteignit, & son visage fut inondé d'un torrent de larmes.

Nouraddin voyoit avec une surprise & un attendrissement inexprimables les transports d'un désespoir qu'il ne comprenoit pas; mais les exclamations entrecoupées d'Amana lui en firent bientôt connoître la cause. « Cette coupe, lui dit-elle, que tu as » reçue renfermoit la mort : en la re» tirant de mes levres, j'ai desiré que le » reste de la liqueur devînt un poison; » & sur le champ une main invisible y a » versé une certaine poudre, & j'ai en» tendu une voix qui m'a dit que celui » qui l'avaleroit périroit sur le champ ».

Nouraddin sentit dans ce moment le poison gagner son cœur. Ses jambes


tremblerent & ses yeux s'obscurcirent; il étendit ses bras vers Amana, & fit un vain effort pour parler. La main de la mort glaçoit sa langue & ses membres; une obscurité impénétrable se répandit sur lui; il soupira & tomba. Dans sa chûte le talisman frappa contre son sein; sa figure changea aussi-tôt, & les horreurs de la mort s'imprimerent sur les traits d'Osmin. Amana qui avoit couru pour soutenir son amant expirant, recula d'horreur en appercevant cette derniere transformation, & sortit de l'appartement avec tout le transport de l'égarement & du désespoir. L'alarme se répandit dans le serrail; le corps qu'on prit pour celui d'Osmin, fut examiné par les Médecins qui y reconnurent l'effet du poison. Amana fut accusée du crime, & condamnée à la mort par Shomar qui succéda à son pere au trône des Calyphes.

« Telle fut, dit le compagnon de » Rhedi, la fin de Nouraddin & d'A» mana, d'Osmin & de Caled, sur la » destinée desquels je viens de tirer le » voile. Que les hommes y réfléchis» sent & soient sages. Heli, sois tou-





» jours le messager d'instruction, & » n'oublie jamais qu'il n'y a que les » fausses lumieres qui engendrent l'or» gueil, & que le premier fruit de la » science doit être de nous rendre mo» destes ».

Tandis que mes yeux étoient fixés sur ce sage vieillard qui daignoit me communiquer ainsi ses lumieres & ses conseils, je vis sa physionomie resplendir comme le matin; il s'éleva comme une vapeur dans les airs, & dans un instant il disparut à ma vue.

Frappé d'étonnement & de respect, je me tournai en silence vers l'Hermite Rhedi, & je remarquai sur sa physionomie la sérénité calme & profonde d'une vertu supérieure. La sainteté de sa vie l'avoit rendu familier avec les Intelligences célestes. « Heli, » me dit-il, la voix que tu as enten» due est la voix du Génie Zachis, » dont la puissance a produit les mer» veilles qu'il a racontées. L'emploi de » Zachis est de punir l'impatience & » la présomption, en remplissant les » souhaits de ceux qui voudroient in» terrompre l'ordre de la nature & di» riger la main de la Providence. Rap-


» porte ce que tu as entendu, afin de » préserver les autres du pouvoir de » Zachis.

» Que la vertu apprenne donc a » souffrir l'adversité avec résignation, » & que le vice craigne d'attirer sur » lui les maux qu'il prépare aux autres; » car celui qui se révoltera contre les » dispensations de la Providence, di» minuera la portion de bien qui lui » est destinée; & celui qui osera té» mérairement s'armer de l'épée, en » tournera la pointe contre son propre » sein ».



## ARTICLE IX.

*DISCORSO sopra l'uso esterno appresso gli antichi dell'acqua fredda sul corpo umano.*

« DISCOURS sur l'usage des bains » froids chez les Anciens. Par M. » *Antoine Cocchi* ».

TELLE est la fabrique du corps humain, que ses parties, leur liaison ou leur rapport, ses forces, les résistances qu'elles produisent & les mouvemens qui en sont une suite nécessaire, n'ont rien qu'on ne parvienne à connoître au moyen de l'observation & de la méthode. Nous savons qu'il n'est point de parties dans notre organisation où l'on ne puisse introduire des agens propres à en changer la figure, le mouvement ou la situation : on peut donc conserver dans le corps humain cette correspondance merveilleuse entre ses forces différentes, dans laquelle consiste la santé.

Ces agens ne sont autre chose que



les alimens & les médicamens de toute espece ; mais ils ne peuvent rien par eux-mêmes, s'il ne sont introduits, changés, mis en action par ces mêmes forces dont l'ensemble dans le corps vivant s'exprime ordinairement par le mot de *nature :* & c'est dans ce sens-là qu'Hyppocrate disoit que c'est la nature seule qui guérit, parce qu'en effet elle seule met les moyens en action, & qu'ils seroient tous inutiles sans elle.

Les remedes sont donc nécessaires pour conserver ou recouvrer la santé ; mais, graces aux observations dont la Médecine s'est enrichie depuis trente siecles qu'elle est cultivée en Europe, nous avons appris que, sans recourir aux ordonnances absurdes & funestes des ignorans ou des imposteurs, les corps les plus abondans & les plus agréables sont aussi les plus salutaires.

Parmi tous les médicamens, il n'en est aucun qui ne le cede à l'eau. L'abondance avec laquelle elle est répandue sur la surface de la terre, l'usage indispensable dont elle est pour tout ce qui vit & respire dans la nature, sa propriété singuliere de n'avoir ni saveur ni odeur,



doivent conserver à cet élément la préférence que Pindare lui donne sur tous les autres. Son usage dans les fievres aiguës & ardentes remonte jusqu'aux siecles les plus reculés ; & nous suivons aujourd'hui plus que jamais la méthode d'Héraclite de Tarente qui, pour changer insensiblement les humeurs viciées de notre corps, ne prescrivoit que l'usage intérieur & fréquent de cette simple boisson.

Ce n'est pas seulement lorsque nous la mêlons à nos liquides, que l'eau contribue infiniment à conserver & à rétablir la santé ; elle opere encore les effets les plus salutaires lorsqu'elle est appliquée à la surface de notre corps, & que par son contact & sa pression elle pénetre immédiatement par l'extrémité des veines absorbantes jusques dans le grand torrent de la circulation.

L'histoire ancienne & les relations des voyageurs modernes nous apprennent que presque tous les Peuples se sont plû à se baigner & à nager dans l'eau froide. Cet exercice ne fut pas le produit de la réflexion ; il naquit uniquement du besoin. Privés de presque



tous les secours, les premiers habitans de la terre vivoient dans les forêts & fixoient leurs habitations sur les bords des fleuves. Tel fut l'antique état des Nations même les plus polies. Les Grecs, selon Thucydide, n'eurent point d'autres ayeux ; & les découvertes modernes rendent cette opinion plus que vraisemblable : de sorte qu'il y a lieu de croire que dans les premiers tems la terre n'étoit qu'une immense forêt.

Les loix, la Religion & l'urbanité n'abolirent point cette coutume. Nous lisons dans l'Iliade qu'Ulysse & Diomede, de retour de leur expédition nocturne, allerent, au lever de l'aurore, se baigner dans la mer pour se rafraîchir & prendre de nouvelles forces. Dans l'Odyssée nous voyons Nausicaa & les femmes de sa suite se baigner dans le fleuve, quoique les circonstances indiquent clairement que ce fût en automne, & peut-être même en hiver. Qu'il nous soit permis de dire à ce sujet qu'il est bien étonnant que ces deux passages du plus ancien & du plus grand des Poëtes ayent échappé à Pline, lui qui prétend qu'Homere n'a jamais fait mention que des

bains chauds. Virgile appuyé sans doute de l'autorité de Caton & de Varron, dit que les premiers habitans de l'Italie plongeoient leurs enfans dans les fleuves & même dans la neige pour leur endurcir le corps. Les Spartiates, les anciens Germains & les Celtes en faisoient autant, & cette coutume est encore aujourd'hui en usage chez quelques Peuples du Nord & dans les deux Indes.

Il est évident par ce qui nous reste des bains des anciens Romains & par les descriptions qu'on nous en a laissées, qu'il n'en étoit aucun qui n'eût sa piscine ou son *baptistere*, c'est-à-dire, un réservoir d'eau froide assez grand pour pouvoir y nager. Pline rapporte qu'au tems d'Auguste l'usage s'étoit déja introduit de se faire jetter de l'eau froide sur le corps en sortant du bain chaud. Chez les Macédoniens les bains d'eau froide étoient pratiqués même par les femmes en couche, & Polien nous apprend que Philippe voulant se défaire d'un Général de Tarente, prit pour prétexte qu'il étoit trop délicat, & qu'il ne se lavoit jamais que dans des bains préparés.



La Religion contribua encore plus à établir chez les anciens l'usage des bains froids, que le plaisir & l'exercice. Les Historiens ont observé qu'il n'étoit point de Nation qui ne fût persuadée qu'on étoit infiniment plus agréable à ses Dieux après s'être lavé dans de l'eau froide: de-là les lustrations des Egyptiens, & les superstitions infinies des Grecs, des Romains & des Barbares. Voyez dans Théophraste, ce *dévot* qui ne passoit jamais devant une fontaine sans s'y baigner la tête.

Il seroit étonnant que l'usage des bains froids étant aussi fréquent chez les anciens, les Médecins de ces tems-là n'en eussent pas observé les effets: aussi l'ont-ils fait de maniere à mériter notre admiration. Les observations qu'ils ont faites à ce sujet sont si exactes & si judicieuses, que toutes les découvertes modernes n'ont servi qu'à nous faire sentir la nécessité de nous y conformer.

Les Egyptiens ont été sans contredit les premiers des anciens Peuples qui ayent cultivé la Médecine: ils la transmirent aux Grecs; mais comme



aucun de leurs ouvrages ne nous est parvenu, il seroit bien difficile d'apprécier leur mérite relativement à cette partie des connoissances humaines; d'ailleurs l'Egypte fut long-tems inaccessible aux étrangers, comme l'est aujourd'hui le Japon; & lorsqu'il fut permis à leurs voisins d'y pénétrer, le langage & les caracteres mystérieux dont les Prêtres affectoient d'envelopper leur doctrine, la rendoient impénétrable. Du reste Homere assure que les Médecins Egyptiens l'emportoient sur ceux du reste des Nations, & que ce fut d'une Reine d'Egypte qu'Helene apprit l'usage de l'opium: car s'il faut en juger par les effets, c'est-à-dire, par la propriété d'enyvrer legerement, de réjouir & de procurer l'oubli des maux & le sommeil, il n'y a pas lieu de douter que ce ne fût là la *Népente* d'Helene; d'ailleurs mille ans après, les femmes de Diospolis se servoient encore de cette drogue, ainsi que Diodore l'atteste; d'où lui est venu sans doute le nom de Suc thébaïque, qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Herodote, dont le témoignage ne



doit jamais paroître suspect lorsqu'il parle des choses qu'il a vues lui-même, nous apprend que de son tems la Médecine étoit partagée en différentes parties en Egypte, & que chacune d'elles étoit enseignée par un Professeur particulier, ainsi qu'on le pratique aujourd'hui dans les grandes Universités de l'Europe.

Isocrate dit que les Médecins Egyptiens proscrivoient les médicamens trop actifs, & qu'ils avoient pour maxime de ne jamais violenter la nature, d'aller toujours au plus sûr, en adaptant les remedes aux alimens & au régime de vivre. Ne sont-ce pas là les procédés des meilleurs Médecins de nos jours?

M. Cocchi fait ici une remarque bien digne de sa profonde sagacité. Dans les écrits des anciens Médecins Grecs, dit-il, on trouve des vérités physiques si lumineuses, si fécondes en conséquences utiles & en même tems tant de puérilités & d'absurdités, qu'il n'y a gueres lieu de penser que la plûpart de ces vérités ayent été le produit des recherches des Grecs; il est bien plus raisonnable de croire, ajoute-t-il, que

les Grecs les devoient à un autre peuple plus inſtruit & plus philoſophe : & qui ne ſait pas que ce fut en Egypte que Thalès, Pythagore & Démocrite, dont Hyppocrate fut le diſciple, allerent puiſer leurs opinions? Ce qui eſt de certain, c'eſt qne lorſque l'Egypte perdit ſa puiſſance, ſa doctrine & ſa liberté, on vit les Sciences & la Médecine dépérir ſenſiblement dans la Grece, juſqu'à ce qu'enfin les ténebres de l'ignorance s'étendirent ſur toute l'Europe. Ces ténebres n'ont diſparu que depuis que les Médecins ſe ſont attachés à l'étude des ouvrages des Grecs, & qu'ils ont mis leurs excellens préceptes en œuvre, c'eſt-à-dire, depuis environ 200 ans. Mais ce n'a été qu'au ſiecle paſſé que, ſelon la méthode admirable des premiers diſciples des Egyptiens, on eſt parvenu, au moyen de l'obſervation & du raiſonnement, à porter la Médecine au degré de perfection où elle ſe trouve aujourd'hui.

Or ſi les Médecins Egyptiens poſſédoient à fond les principes de leur Art, comme il n'eſt guere poſſible d'en douter, c'eſt certainement d'après



des obſervations bien ſuivies & des connoiſſances bien fondées de la nature & des forces du corps humain, qu'ils y ont introduit ou conſervé l'uſage du bain d'eau froide. Euripide voyageant en Egypte avec Platon, fut attaqué d'une maladie dangereuſe, dont il fut promptement guéri par quelques bains d'eau de mer.

M. Cocchi trouve dans Hippocrate une infinité de veſtiges de la Médecine excellente & philoſophique des Egyptiens, & entr'autres l'uſage des bains froids; il lui paroît même que ce grand homme en poſſédoit la véritable théorie : mais pour s'en convaincre, dit-il, il ne faut lire Hippocrate qu'après s'être enrichi de tout ce que les découvertes modernes nous ont appris ſur la nature de l'eau froide & ſur la ſtructure & la diſpoſition des parties externes de notre corps, qui en reçoivent la premiere impreſſion.

Après avoir fait ces ſavantes recherches ſur l'uſage que les anciens faiſoient de l'eau froide, M. Cocchi paſſe à l'examen de ſes effets, qu'il examine en Médecin philoſophe.

Le feu, cet élément que la main du



Créateur a répandu dans toute la nature, qui pénetre tous les corps & reſplendit dans tout l'univers, excita tellement l'admiration des premiers Philoſophes, que la plûpart d'entr'eux ſe voyant dans l'impoſſibilité d'en approfondir l'eſſence, le regarderent comme une choſe divine: quelques-uns même allerent juſqu'à l'adorer.

L'effet le plus merveilleux, le plus univerſel, & propre uniquement du feu, c'eſt de ſe mêler avec les autres corps, & de les raréfier tous, ſoit ſolides, ſoit fluides, ſoit mixtes. Au contraire l'effet principal & le plus univerſel du froid, qui n'eſt autre choſe que la diminution ou l'abſence du feu, c'eſt de reſſerrer tous les corps dans toutes leurs dimenſions, en rapprochant les parties extrêmes du centre, comme l'enſeigne l'expérience. La dilatation de l'eau, lorſqu'elle vient à ſe glacer, ne contredit point notre propoſition. Cette augmentation de volume n'a d'autre principe que l'interpoſition de l'air dans les molécules de l'eau.

Le degré de chaleur de l'eau, comme celui de l'atmoſphere, eſt toujours au-



deſſus de la chaleur du ſang humain: de-là il eſt aiſé de comprendre quel effet doit produire ſon contact à la ſuperficie de notre corps : elle y agira d'abord par ce nouveau degré de chaleur, en reſſerrant & criſpant ſa ſurface : en ſecond lieu, par ſa preſſion, jointe à celle de l'atmoſphere qui l'environne; enſorte que la preſſion de l'eau ſur les corps qui ſont en contact avec elle, eſt toujours relative à la hauteur de la colonne, avec laquelle elle preſſe, & à l'intenſité de ſon refroidiſſement.

Donnons une idée legere de la ſtructure du corps humain; la premiere choſe qui ſe préſente à nos yeux, c'eſt l'épiderme ou la cuticule. L'épiderme eſt formé d'un amas infini de petites écailles qui tiennent les unes aux autres, & qui ſont percées d'une infinité de pores dont les uns ſont les extrêmités des vaiſſeaux excreteurs & artériels, qui portent au-dehors la matiere de la ſueur & de la tranſpiration. Les autres ſont les orifices des veines, qui ſervent à rapporter dans l'intérieur du corps l'air & l'eau qui s'y trouvent répandus : elles donnent auſſi l'entrée aux parties les plus fines, les plus dé-

fiées & les plus mobiles des médicamens qu'on applique à leur ſurface. Ces veines s'appellent vaiſſeaux abſorbans. Les anciens n'en admettoient qu'une ſeule eſpece, & Bellini même de nos jours a penſé à ce ſujet comme les anciens. Au-deſſous de la cuticule ſe trouve le corps réticulaire de Malpighi : il donne paſſage non-ſeulement à tous ces vaiſſeaux, mais encore aux extrêmités des papilles nerveuſes, qui ſont le ſiege & l'organe immédiat du ſentiment. Ces papilles ont leur baſe dans la peau, qui eſt une forte membrane tiſſue de fibres tendineuſes & extrêmement élaſtiques. La peau ſert auſſi d'appui à un amas infini de petits vaiſſeaux ſanguins, artériels & veineux, qui ſont entrelacés dans ſa ſubſtance : ſous la peau ſe trouve le corps graiſſeux ; enſuite on découvre les muſcles, les vaiſſeaux ſanguins de toute eſpece, grands & petits, & enfin la charpente oſſeuſe qui donne la ſolidité & la conſiſtance à toute la machine.

L'effet que l'eau froide produit d'abord ſur le corps humain, eſt de comprimer par ſon poids toute la ſurface



des parties molles contre la charpente oſſeuſe qui les ſoutient, de contracter les parties qui ſont ſuſceptibles de ſentiment ou de reſſort, comme les vaiſſeaux, les nerfs, les muſcles, enfin de condenſer tous les fluides qui roulent dans ces vaiſſeaux. Cette preſſion & cette criſpation n'arrivent jamais que le reſſort de ces parties n'en ſoit augmenté. De-là l'accélération du mouvement des fluides, accélération d'autant plus ſalutaire, que leur éloignement du cœur ne les diſpoſe que trop à ſéjourner.

En ſecond lieu, elle diminue la tranſpiration par la contraction des orifices des tuyaux excréteurs, elle augmente la ſoupleſſe & la flexibilité de ces parties, au lieu que les bains chauds produiſent un effet tout oppoſé. La balance ſtatique nous apprend que dans ceux-ci l'on perd juſqu'à vingt onces chaque fois ; d'où naît l'épuiſement & cette rigidité des fibres qu'on éprouve lorſqu'on en fait un uſage trop continué.

Mais ce n'eſt pas ſeulement ſur la ſurface du corps que le bain froid opere ; il y a une telle correſpondance entre toutes les parties de la machine, au





moyen des nerfs qui ſont eux-mêmes le principe du ſentiment & du mouvement, que cette premiere impreſſion de froid, occaſionnée par le contact de l'eau, ſe communique en un inſtant dans toute l'économie animale. Bientôt par une loi générale & commune à tous les corps qui ſont capables de reſſort, toutes les parties ſolides ainſi contractées, reviennent ſur elles-mêmes, redoublent de force & d'action, pouſſent les fluides avec plus de violence, les diviſent davantage, & en augmentent la vélocité : de-là cette chaleur douce & agréable qu'on éprouve après les bains froids : de-là encore l'abondance des ſecrétions, de celle ſur-tout qui s'opere dans le cerveau pour le beſoin & l'intérêt commun de toute la machine.

Mais comme le bain n'agit ſur le corps humain que relativement à ſes forces, il s'enſuit, dit M. Cocchi, qu'il faut ſavoir les apprécier dans chaque individu, & connoître toutes les précautions qu'exige l'uſage d'un remede de cette importance. Les anciens avoient d'excellentes obſervations là-deſſus. Le célebre Agatinus,



qui exerçoit la Médecine à Rome ſous Trajan & qui fut le maître d'Archigene, avoit écrit ſur cette matiere ; mais il ne nous reſte de ſes ouvrages qu'un excellent fragment, qu'Oribaſe nous a conſervé.

Une des précautions les plus eſſentielles eſt celle qui regarde la température du bain. Les anciens qui n'avoient point de thermometre s'en rapportoient à cet égard au jugement des ſens. Gallien prétend que pour bien ſupporter l'eau froide, il faut avoir de la force & du nerf dans l'ame ; l'on a remarqué en effet que les perſonnes vigoureuſes recherchent & aiment le bain d'eau froide préférablement aux autres hommes. Horace a immortaliſé la fraîcheur de la fontaine qui couloit à ſa maiſon de campagne, & Seneque prenoit les bains d'eau froide même au mois de Janvier. Aujourd'hui que nous ſommes plus en état de meſurer la température du chaud & du froid, on penſe que l'eau la plus propre à cet uſage eſt celle qui eſt de trois ou quatre degrés au-deſſous de la température de l'air environnant, ce qui répond à-peu-près au cinquantieme degré du dernier

thermometre construit avec le mercure. Qu'on ne croye donc pas que les bains froids soient aussi dangereux que le prétendent certains Auteurs : des milliers d'exemples de gens qu'on a retirés vivans de dessous les glaces & les neiges où ils étoient ensevelis, prouvent assez que quand on a le corps d'ailleurs bien constitué, quand les parties sont susceptibles de force & de ressort, quand le cœur peut repousser l'impétuosité du sang qui reflue vers les ventricules dans l'instant du contact de l'eau ; le bain froid, loin d'être dangereux, est très-salutaire. Alexandre le Grand s'évanouit dans les eaux froides du Cydnus, & le premier des Frédérics perdit la vie dans le même fleuve ; mais dans quelle circonstance ces deux grands hommes s'y plongerent-ils ? Tous deux étoient brûlés par l'ardeur du soleil, couverts de poussiere & de sueur, & excédés de fatigue. Faut-il s'étonner que le sang étant prodigieusement raréfié par la chaleur & la fatigue, & venant à s'accumupar tout-à-coup dans le ventricule droit par la contraction subite extérieure, le cœur cédât à l'effort, & ne



pût plus surmonter cette résistence ? d'ailleurs la constitution particuliere de ces deux héros, & peut-être encore le trop long séjour qu'ils firent dans une eau extrêmement froide, purent très-bien occasionner leur accident. Mais les bains chauds en ont produit de bien plus funestes, & combien n'en produisent-ils pas encore tous les jours !

M. Cocchi recommande sur-tout de ne jamais entrer dans l'eau froide qu'après un long repos, lorsque la digestion est faite, & que tout est calme dans la machine : il veut sur-tout qu'on évite ce bain lorsqu'on a quelque partie du corps trop foible, sujette à quelque hémorraghie, ou attaquée de quelque obstruction considérable ; il observe enfin qu'on y doit rester d'autant moins, que l'eau sera plus froide.

Nous excédons déja de beaucoup les bornes d'un extrait : mais M. Cocchi nous entraîne ; il traite avec tant d'intérêt une matiere si intéressante par elle-même, que nous regrettons de ne pouvoir donner en entier la traduction de son discours.

Avant de finir, nous observerons avec notre Auteur que le propre du





bain froid étant de favoriser la circulation & de diminuer le diametre des vaisseaux, Celse a eu raison d'assurer que l'eau froide étoit merveilleuse pour la tête, & que quand cette partie est infirme, on n'a rien de mieux à faire que d'y en verser dessus en toute saison, & de s'en laver en même tems le visage. Ceux qui sont familiers avec les écrits d'Hippocrate, se rappellent que dans les fievres & les maladies aiguës, ce grand homme appliquoit très-souvent à la tête différentes matieres froides ; & Sersanus nous apprend qu'Avicenne son maître, qui pendant 500 ans tint le sceptre de la Médecine, ne se guérit lui-même d'une fievre ardente que par des fomentations de neige.

En un mot les Romains ne connurent rien de plus propre à conserver & même à rétablir la santé, que l'usage des bains froids. L'utilité de cet exercice se fera sentir aisément à quiconque s'occupera de l'origine véritable & méchanique des maladies, & non de ces descriptions puériles & chimériques dont les Charlatans bercent la pauvre populace.



Quantité de maux, & quelquefois les plus considérables, sont occasionnés par la lenteur & la ténacité des liquides, par le défaut de proportion dans le mêlange de leurs parties, comme aussi quelquefois par leur trop grand volume ou par leur peu de solidité. Dans tous ces différens cas les bains froids sont d'une utilité connue & éprouvée. C'est avec de l'eau du Xanthe que les compagnons d'Hector rappellerent ce héros à la vie lorsqu'il tomba renversé par l'énorme pierre que le terrible Ajax lui avoit lancée. Hippocrate rendit au jour une femme évanouie, qu'on croyoit morte, au moyen de quatre seaux d'eau froide qu'il lui fit jetter sur le corps. Dans les défaillances, dans les paralysies, les convulsions & toutes les maladies de nerf, ce Médecin ne propose point d'autre remede.

On sait que Musa guérit Auguste de la maladie dont il fut attaqué à son retour de la Biscaye avec des fomentations & des gargarismes d'eau froide : cette maladie, que M. Cocchi qualifie de consomption, avoit été occasionnée par un cautere ou une fluxion très-abon-

dante & très-opiniâtre qui s'étoit jettée sur toute l'étendue de la membrane pituitaire & de la trachée artere : elle étoit sans aucun ulcere manifeste, & ressembloit assez à la maladie qui est si commune en Angleterre.

M. Cocchi saisit ici l'occasion de justifier le Médecin Musa contre Diodore, qui l'accuse d'avoir fait périr le jeune Marcellus en le traitant peu de tems après de la même maniere. Ce jeune Prince, dit M. Cocchi, mourut en effet dans le bain ; mais c'étoit aux eaux thermales de Baïes, comme Properce même nous l'apprend ; d'ailleurs si l'on fait attention que Dion vivoit deux cens ans après cet événement, & que cet Auteur chagrin & satyrique s'attache sans cesse à flétrir la mémoire des plus grands hommes, son témoignage ne sera pas d'une grande valeur.

L'usage des bains froids, dit en finissant M. Cocchi, cet usage si salutaire, consacré par la religion & par la sagesse des peuples les plus célebres de la terre, est tombé parmi nous comme tant d'autres portions des mœurs antiques, & vraisemblablement mes



efforts ne le rappelleront pas ; mais j'ai cru qu'il étoit de mon devoir d'avertir mes compatriotes & de traiter méthodiquement une partie sur laquelle nous n'avons encore rien de satisfaisant ; d'ailleurs j'ai voulu donner un essai du procédé qu'il seroit à desirer qu'on suivît dans l'examen de tous les remedes connus bons ou mauvais : j'aime cependant à croire que nous ne négligerons pas toujours l'usage que je propose. Quelques Nations de l'Europe l'ont renouvellé, & il s'étend de jour en jour. Les Anglois en ont donné les premiers l'exemple : craindrions-nous de nous y conformer ? & se peut-il qu'un seul d'entre nous ignore que sans les découvertes & les travaux de ce Peuple, la Médecine moderne ne seroit peut-être pas encore sortie des ténebres où elle étoit ensevelie avant les jours heureux de l'immortel Harvée ?









# NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ANGLETERRE.

### I.

*THE new Pantheon, or fabulous History of the Heathens Gods, Goddesses, Heroes, &c. By* J. Newbury, 1762.

« LE nouveau Panthéon, ou l'Histoire » fabuleuse des Dieux, des Déesses, des Héros, *&c.* du Paganisme. » Par *Samuel Boyse.* Revu, corrigé » & considérablement augmenté par » *Guillaume Cooke*, &c. Chez *J.* » *Nevvbury*, 1763 ».

CET ouvrage, destiné particulierement à l'instruction de la jeunesse, renferme une explication claire & précise de la Mythologie des anciens, appuyée sur les écrits de Moyse, des Poëtes & des Philosophes Egyptiens,



Grecs, Romains, Orientaux, *&c.* On y trouve une dissertation préliminaire sur la Théologie des Payens, & une appendice qui roule sur l'Astrologie, les prodiges, les augures, les oracles, *&c.* des anciens. Le livre est orné de gravures & de planches.

### II.

*A general History of sieges and battles by sea and land, &c.* J. Curtis.

« HISTOIRE générale des sieges & des » batailles par mer & par terre, de» puis les premiers tems connus jus» qu'en 1763, *&c.* Chez *J. Curtis* ».

LE but de cet ouvrage est de rendre l'étude de l'Histoire plus agréable, en la dépouillant de tous les événemens politiques que l'Auteur regarde comme peu importans, pour n'attacher le Lecteur que sur les faits militaires, tels que les sieges & les combats que l'Auteur regarde comme les seuls mobiles de la chûte & de l'élévation des Empires. Il ne nous est pas possible de croire qu'on puisse faire une histoire générale, ni intéressante, ni utile, en

ne s'attachant qu'à la partie militaire : on l'a déja tenté dans notre langue avec peu de ſuccès. Celui qui connoîtroit le mieux du monde tous les détails des combats que les Romains ont livrés, & qui ne ſauroit que celà, connoîtroit bien peu les Romains & leur hiſtoire. Quoi qu'il en ſoit, l'ouvrage que nous annonçons peut avoir un objet d'utilité. L'Auteur en promettant un détail circonſtancié des expéditions militaires les plus remarquables de tous les tems & de toutes les parties du monde, annonce qu'il s'étendra plus particuliérement ſur celles qui peuvent intéreſſer la Grande-Bretagne. Il y joindra la vie & les actions de tous les Amiraux, Généraux & Capitaines illuſtres qui ſe ſont diſtingués au ſervice de leur patrie ; le tout ſera enrichi de portraits, de plans & de vues, gravés par les meilleurs maîtres. On annonce que l'ouvrage ſera complettè en douze volumes *in*-douze ou environ. Le quatrieme volume doit avoir été publié à Londres.

## I I I.

*NOTÆ, ſive Lectiones, ad Tragica-*



*rum Græcorum veterum, Æſchyli, Sophoclis, Euripidis, quæ ſuperſunt dramata, deperditorumque reliquias. Auctore* Benjamino Heath. *Oxonii*, T. Payne, *in*-4°, 1762.

« LEÇONS & Annotations ſur les » ouvrages des tragiques Grecs an- » ciens, Eſchyle, Sophocle & Eu- » ripide. Par *Benjamin Heath*. A » Oxford, chez *Payne*, in-4°. »

C'EST une tâche bien pénible & bien ennuyeuſe que celle d'un Commentateur qui paſſe ſa vie à confronter des manuſcrits & des éditions, à comparer des autorités, à reſtituer des textes tronqués. Lorſqu'on rencontre de ces martyrs héroïques de la littérature, on ne peut s'empêcher de leur dire avec le Poëte :

*O te, Bollane, cerebri*
*Felicem dixi !*

Cette laborieuſe application eſt d'autant plus merveilleuſe, qu'elle eſt moins récompenſée par la louange publique : mais heureuſement cette étude n'eſt pas exempte d'enthouſiaſme, &



un Scholiaſte ſe conſole du peu d'eſtime que le public fait de ſon travail par l'importance qu'il y attache lui-même. Il faut voir avec quelle chaleur M. Heath déclare dans ſa Préface qu'il n'a rien emprunté dans ſes remarques ſans l'avouer ; & comme s'il s'agiſſoit des plus grands intérêts, il produit les témoignages les plus forts de ſon honnêteté à cet égard. « Lorſque l'édi- » tion de l'Hypolite de Sophocle, par » Muſgrave, tomba entre mes mains, » dit-il, je trouvai que pluſieurs leçons » que j'avois corrigées étoient confir- » mées par des copies reſpectables ; » j'effaçai d'un trait de plume tous mes » changemens. J'avois auſſi rencon- » tré parmi mes Livres une édition » d'Euripide, aux marges de laquelle » ſe trouvoient d'excellentes remar- » ques écrites par une main inconnue ; » j'aurois pu me les approprier ſans » craindre d'être découvert ; mais j'en » ai religieuſement fait honneur à l'Au- » teur, quel qu'il ſoit ».

## I V.

*A Treatiſe on the art of Dancing. By* Giovanni-Andrea Gallini, *Direc-*



*tor of the Dances at the royal Theatre in the Hay-Market.* Dodſley, 1762.

« TRAITÉ ſur l'art de la Danſe. Par » *J. A. Gallini*, Directeur des bal- » lets au Théâtre royal de Hay- » Market à Londres. *Dodſley*, » 1762 ».

Nous nous contentons d'annoncer ce traité, qui a eu du ſuccès à Londres. Nous en donnerons un extrait dans les autres volumes, ſi nous croyons qu'il mérite d'être connu plus particulierement.

## V.

*MORAL and philoſophical Eſſays on ſeveral ſubjects, viz à vievv of the human faculties ; a ſhort account of the vvorld ; tvvo diſcourſes on decency ; an eſſay on ſelf-love.* Longman, 1762, in-12.

« ESSAIS philoſophiques & moraux » ſur différens ſujets, contenant

» une vue des facultés humaines, » un tableau raccourci du monde, » deux discours sur la décence, & » un essai sur l'amour-propre. Chez » *Longman*, 1762 ».

PLUSIEURS de ces Essais ont la forme du Dialogue; le langage n'en paroît pas fort élégant, mais on y trouve du bon sens, de l'honnêteté & des choses assez délicatement senties. Si l'Auteur n'est ni un Philosophe profond ni un grand Ecrivain, on ne peut du moins lui refuser le mérite d'avoir présenté d'une maniere agréable & faciles, un assez grand nombre d'observations vraies & ingénieuses, quoique superficielles.

V I.

*JACHIN & Boaz : or an authentie key to the door of Free-Masonry. By a Gentleman belonging to the Jerusalem lodge.* Nicoll, 1762.

« JACHIN & Boaz, ou la véritable » Clef de la porte de la Franc-Ma» çonnerie. Par un Gentilhomme


» appartenant à la loge de Jérusa» lem. Chez *Nicoll*, 1762 ».

VOICI un homme qui vient révéler un secret que personne ne se soucie plus de savoir, & qu'on ne trouvera bientôt plus que dans les livres.







# ITALIE.

I.

L'UNIVERSITÉ de Pise vient de perdre dans la personne de M. Etienne-Marie Fabrucci, un de ses meilleurs éleves, de ses plus célebres Professeurs, & son Historien. Ce savant est mort à l'âge de 72 ans, après une longue paralysie. Il avoit appris les loix dans l'Université de Pise, & il y exerça dès l'âge de 24 ans l'emploi de Professeur extraordinaire du Droit Canon. Il occupa dans la suite différentes chaires dans la même Université de laquelle il entreprit d'écrire l'histoire. Ses infirmités ne lui ont pas laissé le tems d'y mettre la derniere main. Ce qu'il en a fait se trouve dans le Recueil des *opuscules scientifiques & philosophiques du P. Calogera*. Il est à souhaiter qu'un bon Ecrivain rassemble ces matériaux, & donne au Public l'histoire entiere de l'Université de Pise, dont M. Fabrucci ne nous a laissé que des lambeaux épars.



I I.

*COLLECTIO maxima Conciliorum omnium Hispaniæ & Novi-Orbis, epistolarumque decretalium celebriorum, necnon plurium monumentorum veterum ad illam spectantium; cum notis & dissertationibus, quibus sacri canones, historiâ & disciplinâ ecclesiasticâ & chronologiâ accuratè illustrantur : curâ & studio* Josephi Saert de Aguirre, *Benedictinæ Congregationis Hispaniarum Magistri generalis, regii ac supremi Fidei Senatûs Consultoris, in Salmaticensi Academiâ Doctoris Theologi, ac post alias cathedras primarii sacrorum Bibliorum Interpretis, S. R. E. Præsbyteri Cardinalis, Tituli S. Balbinæ, Protectoris Regni Siciliæ. Editio altera, in tres tomos distributa, & novis additionibus aucta; Auctore* Josepho Catalano, *Oratorii S. Hieronymi Caritatis Præsbytero. Romæ,* 1759, *in Typographiâ* Antonii Fulgoni, *apud Sanctum Eustachium;* in-fol.

CET ouvrage est plein de recherches & d'érudition; mais il manque de

critique. Les remarques dont le Pere Catalani a enrichi cette seconde édition, sont utiles & savantes. Il seroit à desirer qu'on l'eût imprimée avec plus de soin & moins de fautes.

III.

*BIBLIOTHECA teatrale Italiana, scelta e disposta da* Ottaviano Deodati, *&c.*

« BIBLIOTHEQUE théâtrale Italienne, choisie & ordonnée par » M. *Deodati*, Patrice de Lucques, » *&c.* A Lucques, 1762 ».

*Fin du Journal de Juin.*



# TABLE
## *DES ARTICLES.*





# TABLE
## *DES MATIERES,*
### Par ordre des Langues.





*APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois de Juin. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 30 Juillet 1762.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

# JOURNAL ÉTRANGER.

JUILLET 1762.

*DEDIÉ*
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

*Par M. l'Abbé* ARNAUD,
De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

*Quæ robora cuique,*
*Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.*
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.

M. DCC. LXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

## CONDITIONS.

*ON souscrit* A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

*Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la* Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvu qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.



*CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.*

| | |
|---|---|
| *Amiens*, . . . | François. |
| *Amsterdam*, . . . | Rey. |
| *Bayonne*, . . . . | Trebosc. |
| *Bruxelles*, . . . . | Pierre Vasse. |
| *Chaalons en Champagne*, | Briquet. |
| *Geneve*, . . . . . | Detournes le jeune. |
| *La Rochelle*, . . . | Chaboceau Grand-Maison. |
| *Lyon*, . . . | Deville. |
| *Montpellier*, . . . | Rigaud. |
| *Nantes*, . . . . | la veuve Vatar. |
| *Nismes*, . . . | Gaudes. |
| *Orléans*, . . . . | Tournay. |
| *Provins*, . . . . | la veuve Michelin. |
| *Rouen*, . . . . . | Pierre Le Boucher, sous la galerie du Palais. |
| *Soissons*, . . . . | la veuve Varoquier. |
| *Strasbourg*, . . . | Dulcesker. |
| *Turin*, . . . . . | les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve. |



# JOURNAL ÉTRANGER

## ARTICLE I.

*LETTRE de M.* Guis, *Négociant & Député de la Chambre du Commerce de Marseille, à M.* Bourlac de Montredon, *à Paris.*



VOus allez regretter, mon cher ami, de n'être pas venu avec moi à Copenhague. On a dit qu'il falloit voir le monde avant que d'en sortir; mais quelque plaisir qu'on trouve à satisfaire sa curiosité par la nouveauté des objets, rien n'est si utile & si intéressant à connoître que les hommes : & je viens de les voir sous un aspect bien digne de

réflexions & d'étonnement. Un Etat deſpotique par choix, un Peuple heureux ſous un Maître dont la volonté fait la loi, voilà ce que n'auroient certainement pas imaginé ces ſages qui conſumoient leurs veilles à former une idée de république dont l'équilibre fît le repos & la ſolidité. Je l'ai vu ce prodige de gouvernement; mais quel concours de circonſtances il a fallu pour le produire! Un Roi plus juſte que la loi même, des Miniſtres enflammés comme lui de l'enthouſiaſme du bien public, une Cour formée de Citoyens qui environnent le Pere du Peuple. Que la vertu dans les Rois a d'influence & de charmes! c'eſt le centre de ſon activité.

J'ai vu à Copenhague l'adminiſtration la plus ſage & la mieux combinée. Il n'eſt peut-être point de Cour en Europe où les affaires paſſent par tant de mains & ſoient plutôt expédiées. L'œil du Maître toujours préſent éclaire & anime tout; & de quel Maître? Je vous l'ai dit, c'eſt le pere de ſes ſujets. Heureux qui vit ſous les loix d'un Prince ami des hommes! C'eſt à un François à louer ce bonheur, en-



chanté de trouver dans les climats du Nord & de pouvoir montrer aux Nations de ces contrées l'image de ſon Maître. Vous jugerez encore mieux de la reſſemblance, aux traits de bonté que l'on cite du Roi de Danemarck.

*Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitilenem.*

Ce Roi eſt allé voir le modele de ſa ſtatue équeſtre faite par M. Saly (*a*), ce ſavant & heureux Artiſte, qui s'immortaliſe en laiſſant à la poſtérité les images des Héros les plus chers à notre ſiecle. Frédéric entouré d'un Peuple qui l'adore & qui crioit: *vive le Roi, vive notre pere*, deſcend avec précipitation de ſon carroſſe, ſe jette, pour ainſi dire, dans les bras de ſes ſujets qui l'approchent & ſe preſſent autour de lui; & crie avec eux de ſon côté, ſe tournant à droite & à gauche & faiſant

(*a*) M. Saly a fait la belle ſtatue de Louis XV. qu'on admire à Valenciennes, & il l'a faite en donnant généreuſement ſon travail à ſa patrie. Ce trait devoit être gravé ſur le marbre avec le nom de celui qui a donné à ſon ſiecle un exemple ſi glorieux pour les Arts.





voler ſon chapeau comme eux, pour imiter leur naïve joie: *vive mon Peuple, vivent mes enfans! Oui, vous êtes tous mes enfans, tous mes enfans; je ſuis votre pere, votre pere à tous.*

Dites-moi, mon ami, ce ſpectacle attendriſſant ne vous fait-il pas l'impreſſion qu'il m'a faite? Je me ſuis tranſporté aux beaux jours de la convaleſcence de Louis XV; j'ai vu l'image de l'allégreſſe & de l'amour des François pour leur Roi, & les larmes ont coulé de mes yeux. Qu'on invente des cérémonies pompeuſes, qu'on environne les Rois de l'appareil impoſant de la grandeur; la nature ſimple en fait plus ici que l'orgueil & la flatterie n'en imagineront jamais. Vive un Souverain qui, au milieu de ſon Peuple comme au ſein de ſa famille, appelle, aſſemble ſes enfans, & ſe trouve plus grand dans cette foule que ſur le thrône. Celui qui cherche ailleurs la gloire, ne la connoît ni ne la mérite.

Le Roi de Danemarck a une Cour brillante & bien compoſée; ſes Gardes le ſuivent dans la ville, parce qu'il eſt obligé de les ſouffrir; mais s'il va à la



campagne, il eſt à peine aux portes de la ville, qu'il les renvoye.

Vous le voyez au milieu des Ouvriers & des Payſans, interroger les uns, recevoir lui-même les requêtes des autres, & permettre, par un excès de bonté, qu'un de ſes ſujets lui diſe à l'oreille ce qu'il ne veut pas lui expoſer tout haut.

Un tel Roi mérite bien des Miniſtres zélés, habiles & fideles; & il ne peut manquer d'en avoir. M. d'Ahlfedt, chargé du département de la guerre, M. de Holet pour le Clergé & les finances, M. le Baron d'Henſe pour le commerce, ſont des hommes ſupérieurs dans leur partie. On voit en particulier dans M. de Bernſtorff un génie ſage, actif, lumineux, d'une application ſoutenue & d'une ardeur infatigable, qui réunit le goût des talens à l'amour des vertus, & qui ne laiſſe rien échapper de tout ce qui peut concourir au bien public ou y porter atteinte. Ce n'eſt pas à moi de juger d'un homme d'Etat; je ſuis l'écho de la voix publique: mais dans la partie du commerce dont j'ai eu

l'honneur de l'entretenir, j'ai été étonné de l'étendue de ses connoissances.

Pour M. le Comte de Moltke, grand Maréchal de la Cour, c'est l'image de toutes les vertus qui devroient animer ceux qui gouvernent les hommes. Sa bonté, sa candeur, l'activité, l'idolatrie du bien public caractérisent ce digne favori d'un Monarque vertueux, qui partage avec son maître l'amour & la reconnoissance d'un Peuple qui leur doit son bonheur.

Un Artiste, un homme de Lettres sont accueillis à la Cour de Danemarck non pas avec cet air mêlé de hauteur & cette bonté qui les humilie, mais avec cette estime affable & douce qui les encourage : ils n'ont pas besoin de percer la foule. J'ai vu le Prince Royal (*a*) appercevoir le premier M. Jardin & aller au-devant de lui. Vous savez que M. Jardin, Architecte célebre, fait construire à Copenhague un tem-

(*a*) Le Prince Royal a pour Gouverneur M. de Reventlau qu'on peut comparer à M. le Comte de Tessin qui a élevé le Prince Royal de Suede.



ple d'une grande beauté. Le Roi l'a nommé Surintendant de ses bâtimens; & il n'est pas moins recherché à Copenhague pour la douceur de son caractere & de ses mœurs, que pour la supériorité de ses talens & le soin qu'il prend de les rendre utiles.

Que vous dirai-je du pays ? L'hiver y est triste & un peu long; mais ce pays, je veux dire le Holstein, la Sconie, la Zélande, réalise, à l'arrivée du printems, ce que les Poëtes ont dit des champs Elisées. La terre en peu de jours est revêtue de fleurs & de verdure : j'ai été étonné de la rapidité avec laquelle on voit pousser l'herbe & les feuilles. Il me semble que si la nature nous servoit aussi promptement dans nos pays chauds où l'herbe croît si lentement, nous serions peut-être moins impatiens & moins vifs. Que direz-vous de cette maniere d'expliquer le phlegme du Nord ? Ils n'ont pas à la fin de l'hiver ces premiers desirs qui nous échauffent; mais je ne veux pas dire pour cela qu'ils n'ayent pas les mêmes passions que nous. On m'a cité parmi le Peuple des amoureux Danois





désespérés qui, comme les Héros, faisoient le saut de Leucade.

Vous voulez savoir s'il y a à Copenhague des Négocians distingués : oui, sans doute, & en grand nombre. Je vous conterai l'histoire de M. le Baron de Lhimilman, Intendant général du commerce de Danemarck, où il jouit en sûreté de la fortune qu'il a faite pendant la guerre au service du Roi de Prusse. Cet ancien Négociant, décoré aujourd'hui du cordon de l'Ordre de Dannebrog, est moins remarquable par ses richesses & par le bon usage qu'il en fait, que par la douceur de ses mœurs, par sa bienfaisance, par sa modestie dans son élevation & sa prospérité, par la profonde connoissance qu'il a de toutes les parties du commerce, enfin par l'avantage de posséder une femme respectable qui a dû mettre le comble à ses vœux & à son bonheur.

Je n'ai pu qu'admirer le progrès des manufactures que M. de l'Archenleben, Conseiller d'Etat, a eu la complaisance de me faire voir : il seconde en effet, pour les faire prospérer, le



zele de M. le Baron de Bernstorff qui excite & encourage l'industrie.

Les Paysans du Danemarck, suivant M. Pluce qui a fait en 1759 *la Balance du Danemarck*, ont toujours fabriqué leurs habillemens; & pour celui des Bourgeois & des troupes, on avoit recours aux étoffes étrangeres. Le Géneral Scholten, Hollandois, fut le premier qui conseilla à Frédéric IV. d'établir à ses dépens une manufacture pour l'habillement des troupes de terre & des Matelots. Elle fut fondée malgré les oppositions & les intrigues des fournisseurs. Elle subsiste encore dans la maison de Force; on y fait au moins soixante mille aunes de drap, & on donne du travail à 1400 Ouvriers : les autres fabriques occupent à Copenhague 4000 personnes.

Je vous parlerai dans ma prochaine lettre de l'entrepôt qu'on peut y faire pour le commerce du Nord, du fameux détroit du Sund où l'on voit passer année commune six mille bâtimens qui payent tribut au Roi de la Mer Baltique; je vous parlerai de la Marine militaire & marchande du Danemarck, sujet intéressant & digne d'at-

tention pour un Voyageur négociant. On comptoit en 1759 dans les différens ports de Danemarck & de Norwege, 1750 bâtimens marchands danois; & cette Marine a plutôt augmenté que diminué

Je ne vous écrirai aucun détail sur la Hollande : venez en juger vous-même, venez voir ce beau pays au printems; vous y verrez la nature forcée par le travail & l'industrie, ne pouvant refuser ce qu'elle a de plus précieux aux efforts de l'art; vous y verrez des bois touffus sur le bord des canaux, souvent environnés d'eau de toute part, qui m'a fait répéter cette ancienne épigramme dont j'ignore l'auteur :

*Hic Cytherea tuo poteras cum Marte jacere ;*
*Nam Vulcanus aquis, & Phœbus pellitur umbris.*

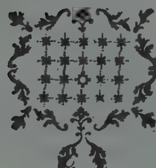
Notre ami M. de Calkom me charge de vous inviter de sa part à venir voir le sage dans sa retraite. Il m'a mené aujourd'hui au village & au château de Nisvik, & en me montrant la maison d'un Gentilhomme Catholique, il m'a conté qu'après la réformation,



109 familles de Négocians demanderent à l'Empereur des lettres de noblesse qu'on achetoit 4 à 5000 florins. Elles quitterent le commerce, & à peine en trouve-t-on deux aujourd'hui qui se soient soutenues dans leur premier état. Belle leçon pour les Négocians qui ne savent pas qu'ils doivent continuer d'être ce qu'ils ont été, pour mériter & pour soutenir cette noblesse qu'ils obtiennent!

Je suis, *&c.*

*A la Haye, ce 23 juin 1762*





## ARTICLE II.

### *RÉFLEXIONS sur le projet d'une langue universelle.*

WILKINS, Evêque de Chester, l'un des instituteurs de la Société Royale de Londres, est le premier qui ait eu l'idée de faire une langue philosophique, commune à tous les Peuples; il y avoit même travaillé. D'autres Savans s'en sont occupés depuis, & Leibnitz lui-même regardoit cet ouvrage comme l'un des plus propres à avancer & à faciliter les progrès de la raison humaine. Les caracteres de cette langue devoient, selon Leibnitz, se rapprocher autant qu'il seroit possible, des caracteres algébriques qui en effet sont simples & expressifs, n'ont ni superfluité ni équivoque, & dont toutes les variétés ont des principes fixes & raisonnés. Mais ce grand homme ne faisoit pas assez attention que la grande simplicité de ces caracteres ne tenoit pas aux caracteres qu'on employoit, mais à la simplicité



des objets mêmes qu'ils représentoient. Cette observation bien développée suffiroit pour faire sentir l'impossibilité & l'inutilité d'une langue universelle.

L'auteur de la savante dissertation sur l'influence réciproque du langage & des opinions, dont nous avons donné l'extrait dans notre dernier Journal, M. Michaëlis, a très-bien prouvé combien ce projet est chimérique. La digression qu'il a faite sur cet objet n'a été insérée dans sa dissertation qu'après le jugement de l'Académie de Berlin. Nous allons donner la traduction presqu'entiere de ce morceau qui nous paroît plein de bonne philosophie & digne d'être médité.

LA considération des défauts attachés à toutes les langues connues, a fait souhaiter à des esprits du premier ordre que les Sciences eussent un langage propre, qui ne fût emprunté d'aucun Peuple, & qui ne fût dû qu'à l'invention des Philosophes, en un mot une langue vraiment savante. Dans cette langue chaque idée auroit son caractere propre & incommunicable à d'autres idées, ce qui feroit disparoître

toute impropriété & toute figure de mot. Une pareille langue pourroit ne conſiſter qu'en caracteres écrits, ou bien ces caracteres pourroient encore être exprimables par des ſons articulés : au premier cas, elle reſſembleroit à la langue écrite des Chinois, qui eſt plutôt une caractériſtique qu'une langue ; & la plûpart de ceux qui deſirent l'exécution de ce projet, ſe contenteroient de cet avantage. Ce qui nourrit ſurtout leurs eſpérances, c'eſt la perfection que les Mathématiques ont acquiſe par le langage de l'algebre : inventons, diſent-ils, une algebre pour les autres branches des connoiſſances humaines, & elles parviendront au même degré de perfection. Enfin ce projet leur préſente cette perſpective très-agréable : c'eſt que par le moyen d'une langue univerſelle, les Savans de toutes les Nations pourront très-aiſément entretenir leur commerce littéraire & ſe communiquer leurs découvertes.

J'avoue que toutes ces eſpérances me paroiſſent peu fondées. J'ai des objections & des doutes à propoſer tant contre la poſſibilité d'une pareille



langue, que contre l'utilité qu'on prétend qui en réſulteroit ; & je les ſoumets à la déciſion de l'Académie.

D'abord l'exemple de l'algebre ne me ſéduit pas. Les autres Sciences different trop des Mathématiques, pour eſpérer des effets ſemblables. Lorſque je veux réſoudre un problême de Géométrie, je compoſe en quelque façon moi-même le langage que je dois employer dans la ſolution ; & ce petit nombre de caracteres eſt d'autant plus aiſé à retenir, qu'il eſt de mon propre choix : car quelqu'indocile & quelque rebelle que ſoit la mémoire à s'imprimer les découvertes d'autrui, elle eſt ſouple à l'égard de tout ce qui part de notre propre invention (*a*).

Mais par-tout ailleurs les raiſonnemens ſont compliqués de pluſieurs idées étrangeres qui ſouvent ſont priſes de Sciences très-différentes, & la Géo-

(*a*) Un de mes amis a inventé un alphabet qui lui ſert à rendre parfaitement ſur le papier tous les ſons imaginables de toutes les langues. Il y eſt ſi fort accoutumé, que juſqu'ici on n'a ſçu lui perſuader que cet alphabet ſeroit pour tout autre que lui très-difficile à apprendre.



métrie mixte eſt elle-même dans ce cas. A quoi j'ajoute que l'on ne ſeroit pas toujours le maître de ſe faire ſa propre caractériſtique ; il faudroit ſe ſervir de celle qui ſeroit une fois reçue dans la langue des Savans, c'eſt-à-dire qu'il faudroit apprendre par cœur un nombre infini de caracteres. La raiſon en eſt évidente. Lorſque je traite un ſujet de Mathématiques, je trace ſous mes yeux & ſous ceux de mon Lecteur les lignes que je veux déſigner par certains caracteres, ou j'ai d'autres moyens de les rendre reconnoiſſables, ſans qu'il ſoit poſſible de s'y tromper. Voilà pourquoi les caracteres dépendent toujours de mon choix ; au lieu que dans les Sciences où la ſignification des caracteres ne peut pas être exprimée ſur le papier par des images ſenſibles, je dois de toute néceſſité me ſervir de ſignes qui ſont déja connus dans quelqu'une des langues établies, & que l'on eſt convenu de faire ſignifier, par exemple, *le mariage*, *le concubinage*, *la polygamie*, *l'adultere*, *la fornication*, *la gloire*, *l'orgueil*, *l'ambition*, *l'humilité*, *la baſſeſſe*, &c. Sans quoi tous ces ſignes pourront préſenter aux autres



des idées tout-à-fait différentes de celles que j'ai dans l'eſprit.

Cette même réflexion nous montre une diſtance encore bien plus grande entre l'algebre des Mathématiciens & la caractériſtique des autres Sciences. Il n'y a point de Géometre qui puiſſe ſe méprendre aux caracteres algébriques : les lignes, de quelque façon qu'elles ſoient caractériſées, ſont ſous ſes yeux ; il lui eſt aiſé de définir, & ſes définitions ſont infaillibles.

Dans d'autres genres, les Ecrivains ne peuvent jamais tracer les images des objets auxquels ils ont attaché certains noms : quoique nous ne ſoyons des ignorans ni les uns ni les autres, nous pouvons nous tromper, eux dans leurs définitions, & moi dans l'application que j'en fais. Une caractériſtique de cette ſorte ſera donc toujours obſcure & incertaine. En un mot on ne ſauroit, d'une Science qui eſt le regne de l'évidence & de la certitude & dont les démonſtrations n'admettent preſqu'aucun objet étranger, conclure à des connoiſſances plus compliquées & qui pour l'ordinaire ne roulent que ſur des probabilités.

L'exemple des Chinois me paroît l'argument le plus fort contre le projet de la langue ſavante, ou de la caractériſtique univerſelle. Je ne ſaurois dire au juſte combien de milliers de caracteres la langue chinoiſe compte actuellement; mais l'on conçoit que ce nombre prodigieux deviendroit plus prodigieux encore, à meſure que les connoiſſances iroient en augmentant: combien de nouveaux caracteres la ſeule Botanique n'exigeroit-elle pas? Toutes les relations diſent unanimement que les Savans de la Chine paſſent la vie à apprendre leur langue, & qu'ils meurent ſans l'avoir entierement appriſe: ils paſſent donc leur vie à ſe fabriquer un inſtrument; & quand eſt-ce qu'ils l'employeront pour faire des découvertes? Nous nous impatientons de la longueur du tems qu'il nous faut donner à la langue latine; & le Peuple qu'on nous propoſe pour modele, donne tout ſon tems à ſa caractériſtique. Faut-il s'étonner que cette Nation d'ailleurs ſi ſage, ne ſoit pas plus avancée depuis plus de deux mille ans qu'elle cultive les Lettres, & qu'elle ſoit réduite à conſerver ſes premieres



connoiſſances, qu'elle a acquiſes de bonne-heure, mais qu'elle ne ſauroit augmenter? Il y a trois ſiecles que nous étions des barbares, tandis que les Chinois étoient une Nation lettrée; mais combien n'avons-nous pas gagné ſur eux dans ce court eſpace? Un ſiecle nous a fait aller où pendant vingt ſiecles ils n'ont pu parvenir. La Phyſique, l'Aſtronomie, l'Artillerie en ſont des preuves inconteſtables; & à l'égard de la derniere, il eſt à remarquer que les Chinois ont connu long-tems avant nous l'uſage de la poudre à canon. Si nous étions arrêtés par une étude auſſi pénible de la langue, nos Prométhées modernes qui ſemblent arracher, pour ainſi dire, les ſecrets du Ciel, en ſeroient encore à l'alphabet.

Mais laiſſons là l'algebre & la Chine, pour propoſer des objections plus directes contre la langue ſavante.

1. Cette langue, pour ſatisfaire à tous les beſoins, exigeroit une quantité prodigieuſe de caracteres qui laſſeroit déja les efforts du plus grand génie; l'eſprit inventeur ſeroit accablé ſous ce fardeau de la mémoire.



Nos langues évitent heureuſement ce défaut, en donnant à un même mot pluſieurs ſignifications que l'on diſcerne fort aiſément par la liaiſon du diſcours. De cette maniere, pour un nombre égal d'idées, nous avons à peine beſoin de la dixieme partie des caracteres qu'il nous faudroit employer dans l'hypotheſe de la langue ſavante.

2. Si cette langue ſe réduiſoit à l'écriture, la mémoire en ſeroit encore infiniment plus chargée. Nous n'avons pas le même penchant à aſſocier les idées aux figures, que nous avons à les aſſocier aux ſons. Ce dernier eſt naturel à l'homme; & ſi en naiſſant nous n'avions pas trouvé une langue toute préparée, nous n'euſſions pas tardé à en inventer une; au lieu que l'écriture eſt un ouvrage de l'Art, qui probablement n'eſt venu que des milliers d'années après le langage parlé.

3. Mais je veux que notre langue ſavante puiſſe ſe parler auſſi-bien qu'elle peut s'écrire: ſes ſons paroîtront à toutes les Nations également étrangers, ou barbares, pour m'expliquer à la grecque. Et les ſons étrangers ſont déja plus difficiles à retenir que les



ſons nationaux auxquels notre oreille eſt faite, & dont nous connoiſſons les dérivations & les analogies: que l'on compare la difficulté que cauſe à la mémoire un nom propre américain, avec la facilité qu'elle trouve à s'imprimer ceux de notre Nation.

Je craindrois d'ailleurs que cette langue ſavante ne fût extrêmement difficile dans la prononciation, & inſupportable à l'oreille. Les changemens & les contractions auxquels nos langues ordinaires ſont ſujettes, les ont délivrées de cette rudeſſe & n'y ont laiſſé que des mots faciles à prononcer & agréables à entendre. Après que la nature a mis au-delà de dix ſiecles à les limer & à les polir, elles peuvent paſſer pour ſon ouvrage; au lieu que la langue ſavante ne ſeroit que l'ouvrage de l'art imitateur de la nature: & comme, ſi je ne me trompe, elle devroit être invariable, elle ne ſouffriroit point de contractions & ſe refuſeroit entierement au rabot & à la lime.

4. Ce n'eſt point par l'uſage, mais par une inſtruction artificielle, que nous pourrions apprendre tous ces ſons ou tous ces caracteres: nouveau ſup-

plice pour la mémoire ! Autant qu'il eſt aiſé de ſe familiariſer avec un langage que l'on parle tous les jours & qui a cours dans la vie commune, ſur-tout ſi l'on s'aide de quelque teinture de Grammaire ; autant cette étude devient-elle pénible, lorſque nous ſommes uniquement réduits au ſecours de l'art. Quel tems ne nous faut-il pas pour apprendre un peu de latin, & combien peu pour apprendre les langues vivantes ?

Il eſt certain que le défaut d'une connoiſſance ſuffiſante de la langue latine retient l'eſprit dans une eſpece d'enfance, & en lui dérobant pluſieurs découvertes, laiſſe toujours de grandes lacunes dans ſon ſavoir. Cependant il n'y a que peu de Savans qui poſſedent le latin dans un certain degré de perfection : & ne ſeroit-on pas bien plus à plaindre, ſi au lieu du latin, il falloit étudier une langue beaucoup plus difficile & beaucoup moins agréable ? Ajoutons que cette langue même ne nous diſpenſeroit encore ni de la langue latine, ni des autres langues ſavantes. La caractériſtique nouvelle ne nous donneroit pas la clef des dé-





couvertes des tems paſſés ; on n'y trouveroit pas les ſources de l'hiſtoire ancienne : enfin les livres où ſe puiſe la Religion ne ſont pas écrits en cette caractériſtique, mais en grec & en hébreu.

5. Mais je ſuppoſe que l'on pût ſurmonter tous ces obſtacles & accoutumer les gens de Lettres à ſe ſervir d'une langue auſſi pénible, il n'en pourroit pourtant réſulter que des ſuites pernicieuſes. Je vois d'abord le Peuple tout entier & tous ceux qui ne ſont point ſavans de profeſſion, devenir de jour en jour plus ignorans : la caractériſtique tire un voile entre eux & les Sciences, à-peu-près comme les hiéroglyphes le faiſoient chez les Egyptiens. Déſormais tout ce qui n'eſt pas du corps des Lettrés eſt Peuple, il n'y a plus de milieu.

Enfin la ſuite la plus funeſte d'une caractériſtique propre aux Savans conſiſteroit à livrer le Peuple à leurs doctes impoſtures : c'eſt préciſément ce qui arriva aux Egyptiens du tems que toutes les découvertes demeuroient cachées dans l'ombre des hiéroglyphes. Mettons que toutes les expériences



que l'on a faites de nos jours ſur l'électricité fuſſent déguiſées ſous l'enveloppe de la caractériſtique & connues ſeulement des Savans, y auroit-il rien de plus facile pour eux que de former une conjuration qui auroit pour but de duper les eſprits crédules & tous ceux qui ne ſeroient pas de la clique ſavante, par de faux miracles, & d'établir ſur ces miracles une eſpece de tyrannie ſacrée ? L'occaſion tente, & la facilité à fourber augmente le nombre des fourbes. Il me ſemble que l'exemple des anciennes Nations devroit nous ſervir de leçon.

Mais quand même on trouveroit mes craintes peu fondées, au moins eſt-il inconteſtable que la caractériſtique appauvriroit extrêmement nos langues maternelles, & par-là nous feroit perdre tout ce qu'elle auroit pu nous faire gagner par d'autres endroits.

Eſt-ce avec raiſon que l'on ſouhaite de voir les Sciences ſortir de la ſervitude de la langue latine, & de leur entendre parler nos langues vivantes ? Tout ce que l'on peut dire en faveur de ce ſouhait, fait également pour moi.



6. J'ai inſinué que la langue ſavante devroit être invariable, & je penſe que ceux qui ſe flattent d'y trouver cet avantage, me demanderont par quoi je prétends le compenſer. Mais ne ſe ſeroient-ils pas flattés en vain ? Je craindrois fort que cette langue, pour ce qui regarde ſa partie eſſentielle, je veux dire le ſens des caracteres, ne fût plus variable que ne l'eſt aucune des langues vivantes. Rien ne varie davantage que le langage technique des Philoſophes, & que les termes techniques en général. Chaque réformateur de la Philoſophie, chaque Chef de ſecte ſe fait une nouvelle langue & produit de nouvelles définitions, ce qui revient à changer la ſignification des termes reçus : il eſt naturel que celui qui s'imagine avoir créé des idées qui avant lui ne ſe ſont préſentées à perſonne, ſe ſerve, pour les exprimer, de mots qui auparavant lui avoient paru inutiles & ſuperflus. Or je dis que dans une langue qui ne ſeroit maniée que par les Savans, ces variations devroient être plus fréquentes & plus bruſques que dans aucune langue nationale vivante. Dans celle-

ci tout eſt démocratique ; les mots ne ſauroient perdre leur ſignification reçue que par le conſentement du Peuple & par un uſage contraire qui ne s'introduit que peu-à-peu, au lieu que chaque Auteur diſpoſe en ſouverain maître du langage qu'il veut employer. Il dit, tel eſt le ſens que j'attache à ce terme, telle eſt la définition que j'en donne : dès-lors nous ſommes tous obligés de l'entendre comme il a déclaré qu'il veut être entendu ; & nous pouvons auſſi peu lui diſputer ce droit, que nous pouvons preſcrire à l'Algébriſte les lignes qu'il doit nommer *a* & celles qu'il doit nommer *b*. Le langage de cet Ecrivain deviendra l'idiome d'une ſecte, auſſi-tôt qu'il aura des lecteurs & des diſciples qui formeront pour lui un parti nombreux ; & nous pouvons compter que cela arrive pour le moins une fois en vingt-cinq ans : que dis-je ? l'Allemagne, depuis le commencement de ce ſiecle, n'a-t-elle pas déja vu trois Chefs de ſectes, je parle de Thomaſius, de Wolf & de Cruſius, eſprits d'ailleurs d'une trempe fort différente ? Ce qu'il y a encore d'heureux en tout ceci, c'eſt que ces



nouveaux idiomes ne changent pas la langue nationale, & que les Savans qui n'ont point l'eſprit ſectaire & qui ne ſe laiſſent pas mener comme des écoliers, demeurent fideles à l'ancien langage.

Qu'eſt-ce qui garantira de ces changemens une caractériſtique ou une langue qui n'eſt connue que des Lettrés ? A moins que tous les Peuples ne ſe rangent ſous la même ſecte & n'adoptent les mêmes variations du langage ſavant, ce qui n'arrivera jamais, ce langage ſe partagera bientôt en dialectes qui chez différentes Nations ne ſeront pas les mêmes ; & le malheur eſt que les ſignifications perdues des langues ſavantes ſont bien plus difficiles à recouvrer qu'il ne l'eſt de reſſuſciter la langue morte d'une Nation entiere. Ce n'eſt pas ici le lieu de faire des recherches plus étendues ſur les cauſes de ce phénomene ; mais l'expérience le prouve aſſez : les termes techniques des Philoſophes ne ſont-ils pas ce qu'il y a de plus difficile à déchiffrer dans les vieux monumens ? & les livres remplis de ces termes ne ſont-ils pas les premiers à s'obſcurcir ?





Les définitions ſont un foible remede contre cette obſcurité, ſoit parce qu'elles-mêmes ſont obſcures & imparfaites, ſoit parce que le ſens des termes dont elles ſont compoſées, a été également perdu.

7. Ce nouveau langage ne ſera pas plus à l'abri des erreurs que notre langage ordinaire. Il faudra accorder à chaque Savant le droit d'y introduire les ſiennes, ſans quoi il ſe plaindra que l'on n'y ſauroit tout exprimer. S'il ſe forme des idées creuſes de choſes qui n'exiſtent point ou qui, n'étant compoſées que de contradictions, ne peuvent exiſter, il tâchera de réaliſer ces êtres de raiſon par un caractere de la langue ſavante.

Ira-t-on juſqu'à permettre à la langue ſavante de caractériſer la nature des objets, moyennant une certaine combinaiſon analogue des ſignes, comme par exemple quelques langues américaines appellent le lion *le gros & méchant chat* ? Dès-lors l'homme de Lettres a le champ auſſi libre pour faire entrer dans la langue ſes fauſſes notions, que le Peuple l'a actuellement par le moyen des étymologies. Chacun



pourra donc, ſelon les penſées qui lui ſont particulieres, fabriquer un nouveau mot ; & il me ſemble voir la tour de Babel, il me ſemble, dis-je, voir renaître toute cette confuſion que la forme démocratique de nos langues ordinaires prévient, en n'admettant aucun terme que le Peuple ne l'ait approuvé. Veut-on au contraire que chaque objet garde ſa premiere dénomination ? qui nous garantit que cette dénomination ſoit juſte ? Et s'il s'y étoit gliſſé des erreurs, nous ſerions encore privés de la reſſource que nos langues nous offrent dans les ſynonymes qui, ſi je comprends bien le projet, ſeroient bannis de la langue ſavante, comme des ſuperfluités.

8. Le manque de ſynonymes nous ôteroit encore un autre avantage. Il arrive ſouvent, lorſque nous ſommes trompés par les idées acceſſoires d'un mot, que le ſynonyme nous détrompe ou du moins nous repréſente l'objet dans ſon vrai point de vue.

D'ailleurs les ſynonymes ſervent à ſoulager l'oreille que la monotonie fatigue, & l'eſprit à qui elle fait perdre l'attention. Ceux donc qui croyent que

l'abſence des ſynonymes embelliroit le langage, ne connoiſſent pas trop ni l'organe de l'ouïe, ni la nature du cœur humain.

9. Les expreſſions du cœur & les termes paſſionnés manqueroient tout-à-fait à cette caractériſtique ſavante, auſſi-bien que ces termes impropres, mais pleins de ſens, qui ſouvent par une ſimple comparaiſon répandent du jour & jettent de l'agrément ſur tout un ſujet.

10. Cette langue ſeroit donc ſeche, uniforme & déſagréable au dernier point; elle n'auroit pas plus d'attraits que l'algebre. Mais l'agrément du langage importe plus aux Sciences que l'on ne croiroit d'abord : ſans lui l'attention languit bientôt, & l'amour des Sciences tout ſeul ne ſuffit pas pour le ſoutenir; au lieu que les beautés du langage la réveillent : les idées gracieuſes qui voltigent, pour ainſi dire, devant notre eſprit, ſervent à le délaſſer de la profondeur des méditations dont il s'occupe. D'ailleurs la langue ſavante doubleroit notre peine & notre travail; les mots en exigeroient preſqu'autant que les choſes; &



cette langue, par les raiſons alléguées dans les articles précédens, ne pourroit jamais nous devenir auſſi familiere que nos langues maternelles, ni même que la langue latine : de ſorte que nous nous trouverions dans le cas d'un homme qui doit étudier ou traiter la Philoſophie dans un langage qu'il ne poſſede que médiocrement.

Les charmes du langage exaltent le génie, au lieu que la ſéchereſſe l'étouffe; & la plûpart des découvertes ſont les fruits du génie : elles ne ſont dûes ni à des méditations forcées, ni à la méthode démonſtrative. Une heureuſe aſſociation d'idées produit de nouvelles vues; & ce n'eſt qu'après en avoir été frappés, que nous cherchons des argumens propres à les appuyer. C'eſt ainſi qu'Archimede ne pouvoit venir à bout de réſoudre ſon problême, tandis qu'il y dirigeoit tous ſes efforts & toute la contention de ſon eſprit : il va ſe délaſſer dans le bain, & au moment qu'il ſe plonge dans l'eau, voilà la ſolution qui ſe préſente d'elle-même. Si dans ce moment il s'en étoit occupé, il ne l'eût ſûrement pas trouvée; il falloit qu'il pen-





ſât à toute autre choſe. Ce génie qui paroît un rayon céleſte & qui, entre mille chemins qui conduiſent tous à des vérités différentes, devine préciſément celui qui conduit à la vérité cherchée, ce génie, dis-je, devient actif par le plaiſir & les agrémens : au lieu que les abſtractions & la profondeur l'étourdiſſent. On ne ſauroit déduire d'une autre ſource ces penſées neuves que le Poëte philoſophe enfante comme au haſard dans les accès de ſon enthouſiaſme, & qui cependant ſoutiennent l'épreuve la plus rigoureuſe & peuvent paſſer pour des oracles.

11. Nous apprendrons toujours mieux une Science lorſqu'on nous la propoſera dans le langage de la vie commune, que lorſqu'elle ſera débitée dans un langage technique; & les meilleurs Maîtres de Philoſophie ſont ceux qui ramenent toutes les notions au ſens commun : mais il eſt viſible que la langue ſavante ne ſauroit jouir de cet avantage.

12. Enfin je ſuis perſuadé qu'une caractériſtique nouvellement inventée ſeroit inférieure en utilité aux langues



communes des Nations, à mille égards que je ne ſaurois déterminer d'avance. Il faudroit toujours qu'un ſeul Savant en entreprît la découverte, & que par conſéquent il décidât en Souverain abſolu; mais quel que ſoit ce Savant, j'aurai moins de confiance en lui que dans la démocratie d'une Nation entiere. La métaphyſique du langage n'eſt pas encore aſſez cultivée; & quand elle le ſeroit, peu de perſonnes la comprendroient aſſez bien pour pouvoir s'en ſervir. Elle ſuppoſe des connoiſſances tant philoſophiques que philologiques, fort étendues, jointes à une connoiſſance exacte de l'homme; & ce ſont là des qualités que l'on ne trouvera pas aiſément raſſemblées.



## ARTICLE III.

### *OBSERVATIONS sur le Bilan (a) général & raisonné d'Angleterre.*

L'Auteur du *Bilan d'Angleterre* a voulu prouver ce paradoxe, que tout le commerce & les richesses de ce royaume sont compris dans la somme de 385 millions qui sont le produit net de 35 millions d'acres (*b*), à

(*a*) Ce livre vient d'être publié par un homme d'esprit très-instruit de l'état politique & économique d'Angleterre. Les observations que nous insérons ici nous ont été communiquées en anglois, & sont l'ouvrage d'un habile homme. Nous ne doutons pas que l'Auteur du *Bilan* n'ait de bonnes raisons à opposer à cet adversaire : nous sommes très-disposés à insérer sa réponse, s'il juge à propos de nous l'envoyer. Il est plus essentiel que jamais pour toutes les Nations de connoître les moyens & les ressources de la Grande-Bretagne ; & une discussion propre à jetter de la lumiere sur cet objet important, ne peut qu'être intéressante & utile.

(*b*) L'acre d'Angleterre contient ordinai-



11 liv. par acre, & le total du revenu des terres des propriétaires de l'Angleterre proprement dite. Il soutient que l'Ecosse, l'Irlande, les Isles, les Colonies & tout le commerce n'ont rien ajouté à cette somme ; qu'au contraire, depuis la révolution ou le regne de Guillaume, cette somme a souffert des diminutions annuelles sur tous ces articles. Il ajoute que toutes les dépenses extraordinaires faites au-dehors, les autres déboursemens & exportations d'especes causés par les différentes guerres, ont été procurées par des emprunts dont le tiers a été fourni par les étrangers.

Pour répondre à cette doctrine inouie, je prierai l'Auteur de nous dire ce qui a formé le capital des richesses d'Angleterre, qui en 1688 se montoient à 88 millions sterling. Dans ce total sont compris les monnoies de toute espece, la vaisselle & tous les ouvrages en or & en argent, les bijoux, le bétail, les bâtimens & tous les autres effets mobiliers quelconques, propres

rement 720 pieds de Roi de long, & 72 de large.



à être convertis en argent, excepté les terres. D'après des relations exactes, il est prouvé que ces richesses, depuis 1600 jusqu'en 1688, ne s'étoient guere moins accrues que d'un million, & souvent de deux par année. Selon toutes les probabilités, elles se montent présentement à plus de 150 millions sterling.

Je ferai encore une question à notre Auteur : d'où sont venues les sommes prêtées par la Nation au Gouvernement, puisqu'il convient que la Nation en a avancé les deux tiers revenant à plus de 80 millions sterling ? & pense-t-il que la circulation du papier n'a aucune valeur ? Ces détails ne lui paroissent-ils pas valoir la peine d'une explication ? Un exemple bien simple pourra peut-être plus aisément fixer l'attention du Lecteur.

Supposons une Nation composée d'un Chef & de neuf Electeurs : le Chef sera l'emblême du Roi & du Gouvernement d'Angleterre ; la Nation sera représentée par les neuf Electeurs. Je suppose que chaque Electeur possede deux millions sterling de revenu, sous la condition d'en donner



un par an, en tems de paix comme en tems de guerre, au Chef pour toutes ses dépenses, ses charges particulieres & celles du Gouvernement. L'emploi de cette somme ne pourroit se convertir à aucun autre usage, & devroit toujours se faire avec le consentement des neuf Electeurs.

Le Chef, par les dépenses extraordinaires de la guerre, par défaut d'économie & par l'augmentation du luxe, dépense au-delà de ses revenus & est obligé chaque année de recourir à l'emprunt : les neuf Electeurs cependant ont payé régulierement une moitié de leur revenu, ou la taxe à laquelle ils étoient imposés pour le soutien du Gouvernement ; ils s'étoient attachés avec soin à l'amélioration de leurs terres & à l'accroissement de leurs possessions. Les plus jeunes de leurs enfans, avec la part du revenu de ces biens, qui leur étoit échue en partage pour leur patrimoine, avoient fait un commerce étendu & lucratif & avoient accru leur patrimoine à un tel degré, qu'il pouvoit balancer le revenu entier des Electeurs, ou le produit entier des terres.

Les Electeurs & leurs représentans se réunissent avec les représentans du commerce, afin d'examiner les moyens qu'on leur propose pour soutenir la Nation & secourir le Chef. Ils conviennent d'avancer à celui-ci, année par année, de grandes sommes hypothéquées sur les neuf millions que, selon le premier pacte, ils lui donnoient annuellement. Dans le cours de ces événemens, le commerce prenant toujours de nouveaux accroissemens, le Chef, les Propriétaires des terres & les Commerçans, pour donner plus d'activité à la circulation, établissent par degrés un papier de crédit en billets, obligations, *&c.* représentant l'argent monnoyé, de même usage que l'or & l'argent, & d'un emploi plus commode. Les Propriétaires des terres & les Commerçans reçoivent régulierement l'intérêt des sommes qu'ils ont prêtées; le crédit est si sacré, que chaque individu peut avoir son capital payé en tout tems, par une opération d'une demi - heure à la *Bourse*. S'il veut recevoir le tout en especes, il peut vendre le papier à un autre. En


tems de paix l'acheteur & le vendeur sont toujours au pair.

En même tems que les Electeurs & leurs familles, ou la Nation, ont fait ces avances au Chef ou au Gouvernement, ils ont tellement accru leur capital, qu'en 1600 il montoit à 17 millions sterling, qu'en 1688 il montoit à quatre-vingt huit millions sterling. Cela est démontré dans les calculs de M. Davenant; & si l'on accorde seulement une augmentation de 500000 livres par an jusqu'en 1762, ce qui est le moins que puisse accorder toute personne un peu au fait du commerce d'Angleterre, le total se monte à 124 millions sterling.

Demandons présentement d'où proviennent ces grandes sommes? L'Auteur avoue qu'une moitié du produit des terres est tout ce que l'Angleterre paye aujourd'hui ( en 1762 ) par la taxe & toutes les charges publiques; & je suis persuadé que les Propriétaires des terres, après avoir payé une moitié de leurs revenus en taxes envers le Chef & le Public, & après avoir donné un patrimoine à chacun de leurs enfans, dépensent le reste, sur-tout depuis des


dernieres années, où les progrès du luxe & de l'extravagance augmentent à vue d'œil. Ces sommes ne peuvent donc être prises sur les épargnes & sur l'économie des Propriétaires de terres; elles doivent venir du commerce & d'une circulation active dans tous les pays de la domination angloise. A l'égard du papier qui circule en Angleterre, comme les billets, les obligations & autres effets négociables, on peut les mettre au nombre des richesses réelles, puisqu'on peut les convertir à volonté en especes, puisqu'on peut acheter par leur moyen, de même qu'avec de l'or & de l'argent, toutes sortes de marchandises, non-seulement dans la Grande-Bretagne, mais encore dans les marchés les plus considérables de l'Europe : je veux dire en Hollande où le papier des fonds publics de Londres est négocié couramment. Si ce signe représentatif a la même valeur & les mêmes usages que la monnoie, je n'y vois aucune différence avec les especes réelles.

Supposons, par exemple, que les Electeurs ou la Nation, au lieu de porter leur argent à leur Roi, le placent dans


les fonds publics de France, dans la banque de Venise & de Gênes; que la France, Venise & Gênes ayent donné leurs formes usuelles de sûreté en papier négociable en Angleterre, ces effets, en circulant dans ce royaume, ne deviendroient-ils pas des richesses de niveau avec l'or & l'argent? N'auroient-ils pas aussi constamment la même valeur, tant que le crédit de France, de Venise & de Gênes conserveroit sa réputation?

Il est évident, d'après tout ce qu'on vient de dire, que, quoique le Gouvernement soit pauvre, la Nation est très-riche & que même si la guerre continuoit, elle seroit en état de soutenir le Gouvernement & de payer régulierement l'intérêt des sommes qu'il faudroit lever pour des subsides extraordinaires; & comme la seule dette à laquelle la Nation soit engagée est ce qui a été avancé par les étrangers, le tiers du fonds ou du capital de l'Angleterre, sans y comprendre les terres, suffit pour l'acquitter, en supposant que le fonds capital de la Nation soit équivalent à toutes les dettes du Gouvernement. Je suis convaincu que ce

capital excede de beaucoup la somme de 140 millions sterling. Cette opération faite, deux tiers de ce capital, avec les richesses qui circulent par le papier & qui équivalent à de la monnoie, resteroient pour le commerce & l'agriculture, outre les acquisitions qui peuvent s'ensuivre des succès des Anglois dans la guerre présente.

En un mot il y a une erreur sensible répandue dans tout l'ouvrage dont nous parlons. L'Auteur ne fait point de distinction entre le Gouvernement & la Nation, & souvent ce qu'il dit de la Nation n'est applicable qu'au Gouvernement.

Il dit que si la France poussoit l'amélioration de ses terres à un aussi haut degré de perfection qu'on l'a fait en Angleterre, les revenus que cet article produiroit monteroient au double de ce qu'il rapporte en Angleterre, parce que le nombre des acres propres à la culture est plus du double, & qu'il y a une plus grande variété dans les productions. Mais ce ne seroit pas un ouvrage aussi facile qu'il l'avance : il faudroit changer plusieurs des loix fondamentales & des plus anciennes



coutumes, & même le génie des Peuples. Il en seroit de même de la constitution des hommes & des animaux : il faudroit les nourrir aussi bien qu'ils le sont en Angleterre ; & peut-être après une génération, deviendroient-ils aussi vigoureux qu'en ce pays. Mais je suis convaincu que dans la situation présente des affaires, un million d'hommes & de chevaux en Angleterre peuvent labourer une aussi grande quantité de terre que le double de ce nombre en France, si l'on y veut labourer au même degré de perfection.

On peut apprécier les revenus de l'Angleterre proprement dite, en les plaçant sous un autre point de vue. D'après les calculs les plus justes, on a compté que le nombre des habitans de l'Angleterre se monte à sept millions ; que pour leur subsistance nécessaire, le vêtement & le logement à 5 sols par jour, ils dépensent l'un portant l'autre 7 livres sterling & 10 schelins par an. Cela a été calculé en 1688, en mettant les choses au plus bas. Cette somme se monte environ à 50 millions. Je ne vois pas pourquoi l'on n'a pas fait le même calcul à l'égard des



chevaux & des bestiaux noirs. En supposant la moitié moins à 5 sols par jour, cela se monteroit à 25 millions sterling ; ce qui fait en tout 75 millions sterling de dépenses annuelles ou consommation du produit des terres & des manufactures. Ajoutez à cela le fonds capital de l'Angleterre seulement de 24 millions, consistant en especes & en tout ce qui peut se convertir en argent, excepté les terres ; si vous y joignez encore les richesses qui circulent en papier (*a*), & l'activité & le mouvement de la circulation dans toutes les parties de la domination angloise, vous concevrez facilement combien il est absurde d'avancer que tous les revenus

(*a*) On peut y comprendre l'argent prêté au Gouvernement par la Nation, qui se monte à plus de 80 millions sterling qui circule en papier : de même que si la Nation avoit placé ces 80 millions en France, à Venise, à Gênes ou en Hollande. Le cours du papier n'est dans le vrai que le représentatif du capital de la Nation qui en fait la sûreté & qui par ce moyen circule continuellement dans la Nation. Ainsi ce capital & le cours du papier doivent être regardés comme une seule & même chose. Je laisse cet article à décider à de meilleurs Juges.



de l'Angleterre sont compris dans la somme de 385 millions, ou environ 17 millions sterling, qui, selon le sentiment de l'Auteur, sont le rapport annuel de toutes les terres cultivées, ou de 35 millions d'acres à 11 sols par acre, & d'ajouter que, pour completter cette somme d'environ 17 millions sterling du revenu des terres, il faut y comprendre tout le produit du commerce d'Angleterre & tous les avantages provenans du produit de l'Irlande, de l'Ecosse & des autres colonies & établissemens appartenant à la domination angloise.

C'est encore une fausse exposition de faits, que de supposer que ce qu'il appelle le revenu territorial, n'est que le tiers du total du rapport annuel de la terre. Alors le tout reviendroit à 50 millions sterling : ce qui suffiroit à peine pour les dépenses nécessaires de 7 millions d'hommes à 5 sols par jour l'un portant l'autre. D'où proviennent donc toutes les autres richesses dont j'ai parlé ? Ce doit être d'un commerce étendu & certainement avantageux. Le rapport annuel des terres, au lieu de 50 millions, se monte proba-

blement à près de 60 millions, par le moyen de ce commerce général & lucratif : d'où l'Auteur convient lui-même que le produit des terres en Angleterre est égal au produit des terres en France, & que tandis que le commerce de France est réduit à une circulation intérieure, celui de l'Angleterre est très-étendu, &, selon l'opinion de tout le monde, excepté de notre Auteur, est un trafic général & avantageux dans tous les coins de la terre.

Je terminerai ceci par une réflexion sur la question qu'on a élevée pour savoir laquelle des deux Nations est la plus en état de soutenir la guerre.

Il y a une distinction à faire entre la France & l'Angleterre en tems de guerre. Le Roi de France peut disposer facilement, & même avec une pleine autorité, des différentes ressources de la Nation : le Roi d'Angleterre au contraire ne le peut pas ; & le Gouvernement peut être dans une grande détresse, tandis que la Nation est riche & florissante. Nous en avons maintenant un exemple frappant dans la république de Hollande ; la Nation a des richesses immenses, & le Gouverne-



ment, par la nature de la constitution, ne peut disposer des grandes ressources de la Nation, ni par conséquent faire éclater son pouvoir d'une maniere conforme à ses richesses, à moins qu'une combinaison de circonstances extraordinaires ne force le consentement unanime de toute la Nation.

Ainsi il peut arriver que le Roi & le Gouvernement de France, même tandis que la Nation n'est pas si riche que l'Angleterre, ait en tems de guerre de plus grandes ressources que le Gouvernement Anglois, même dans l'article de finances.







## ARTICLE IV.

*THE Idler. London. For* Newbury, 1761.

« L'OISIF, ouvrage périodique dans » le goût du *Spectateur*. A Londres, » chez *Newbury*, 1761 ».

NOUS avons déja fait connoître quelques morceaux de ces feuilles qui avoient paru d'abord détachées, & qu'on a depuis recueillies en deux volumes *in*-12. Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit sur ce genre d'ouvrage en général, & sur *l'Oisif* en particulier. On peut revoir nos volumes de septembre 1760 & octobre 1761. Nous nous contenterons de choisir dans le recueil les morceaux les plus propres à en faire connoître la maniere & le caractere.

I.

ON a observé que lorsque deux Anglois se rencontrent, les premiers propos roulent sur la pluie & le beau



tems ; ils se hâtent & se disent mutuellement ce que l'un & l'autre doivent savoir déja, que le tems est chaud ou froid, pluvieux ou serein, *&c.*

Parmi le grand nombre de ceux qui aiment les subtilités & les paradoxes, il se trouve des gens qui cherchent dans le climat le principe des institutions civiles de chaque pays, qui imputent la liberté & la servitude à la température de l'air, qui peuvent fixer le méridien du vice & de la vertu, & nous dire à quel degré de latitude doivent se trouver le courage ou la timidité, la science ou l'ignorance, &c.

Une légere connoissance du monde & une connoissance médiocre de l'histoire suffisent pour dissiper ces songes d'une spéculation frivole & pour détromper de ces chimeres tout esprit droit en qui le goût de la singularité n'aura point étouffé l'amour de la vérité. Les formes diverses de gouvernement ne sont pas ordinairement le résultat d'une longue & profonde délibération ; elles ont été déterminées par le hasard dans les assemblées populaires, ou par l'autorité despotique dans les pays de conquête. Les loix sont

ordinairement le produit des circonſtances & ſouvent du caprice, l'ouvrage d'un petit nombre d'hommes, & quelquefois d'un ſeul. Toutes les Nations ont changé de caractere ; aujourd'hui la ſervitude n'eſt nulle part ſupportée avec plus de patience que dans les contrées habitées autrefois par les plus ardens fanatiques de la liberté.

Mais les coutumes nationales ne peuvent réſulter que d'un accord général ; le choix & non l'autorité les produit, & elles ne durent qu'autant que durent leurs cauſes. Si l'Anglois s'occupe ſi fort du tems qu'il fait, c'eſt la conſéquence naturelle de l'inſtabilité même du tems & de l'incertitude des ſaiſons. Dans pluſieurs parties du monde, la ſécheresse & l'humidité arrivent régulierement à certains périodes ; mais dans notre iſle chacun va ſe coucher ſans pouvoir conjecturer s'il trouvera au matin un athmoſphere nébuleux ou ſerein, ſi ſon ſommeil ſera tranquille ou troublé par l'orage. Nous nous félicitons donc mutuellement du beau tems, parce que nous nous regardons comme échappés à quelque choſe que nous craignions, & nous nous



plaignons du mauvais tems, parce qu'il nous prive de quelque choſe que nous eſpérions.

Telle eſt la cauſe de l'uſage que nous remarquons parmi nous : & quel eſt l'homme qui le traitera avec mépris ? Sera-ce l'homme de Cour, dont toute l'occupation eſt d'épier les regards d'un être auſſi foible & auſſi frivole que lui-même, & dont la vanité ſe borne à citer les noms de quelques perſonnages qui pourroient diſparoître de deſſus la terre ſans y laiſſer de vuide ? Sera-ce le Propriétaire de fonds, qui arrête dans la rue tous ceux qu'il connoît, pour déplorer la ruine de l'Etat, parce que les effets publics perdent un écu ſur la place ? Sera-ce le Nouvelliſte, qui remplit ſa tête d'événemens étrangers, de détails de ſieges & d'eſcarmouches dont ni lui ni ſes auditeurs ne reſſentiront jamais les effets ? Le tems eſt un ſujet bien plus noble & plus intéreſſant ; c'eſt l'état actuel du ciel & de la terre : l'abondance & la famine en dépendent, & pluſieurs millions d'hommes en attendent leur ſubſiſtance.

Souvent auſſi on s'entretient du tems





pour une autre raiſon moins honorable à mes chers compatriotes. Nos diſpoſitions ne changent que trop ſouvent avec la couleur du ciel : lorſque nous nous trouvons gais & de bonne humeur, nous en rendons graces à la puiſſance du ſoleil ; ou ſi nous tombons dans la triſteſſe ou dans la mauvaiſe humeur, nous en cherchons l'excuſe dans l'état de l'horiſon, & nous imputons notre chagrin au vent d'Eſt ou au brouillard.

Certainement rien n'eſt plus humiliant pour un être doué de raiſon, que d'abandonner ainſi ſes facultés à l'influence de l'air & de mettre ſous la dépendance du tems ou du vent, les ſeuls biens que la nature ait laiſſés à notre diſpoſition, la bienveillance & la tranquillité. Obſerver le ciel pour la nourriture de nos propres corps, c'eſt ſe ſoumettre à une condition de la nature ; mais s'adreſſer au ſoleil pour en recevoir le calme & la gaité, implorer les nuées pour ſe défendre contre la mélancolie ; c'eſt une lâcheté de la pareſſe, une ſuperſtition de la ſottiſe.

Dans ce ſiecle de recherche & de



philoſophie, où la ſuperſtition eſt couverte de mépris, où les préjugés & les prodiges n'en impoſent plus aux hommes, nous trouvons cependant cette folie autoriſée par des exemples fréquens. Ceux pour qui la queue d'une comete n'a plus rien d'effrayant, qui entendent avec la même tranquillité une corneille croacer à leur droite ou à leur gauche, ces mêmes hommes vous parleront des tems & des ſituations les plus propres aux ouvrages d'eſprit, vous diront que leur imagination eſt exaltée par les zéphirs du printems, & que leur raiſon a plus de vigueur dans un tems clair & ſerein.

Si ceux qui livrent ainſi leur imagination aux fantômes puériles de la crédulité, renfermoient leurs préjugés au-dedans d'eux-mêmes, ils pourroient régler leur propre vie ſur l'état du barometre, ſans aucun inconvénient pour le reſte des hommes ; mais répéter ſérieuſement que les ames ſont ſujettes à une eſpece de flux & de reflux, qu'il y a des eſprits qui s'éveillent au printems, ou ſe mûriſſent dans l'automne, d'autres qui s'étendent en été, ou ſe rétréciſſent en hiver, c'eſt faire à des

enfans des contes de Fées & de revenans. Que réſulte-t-il de ſemblables préjugés ? La frayeur trouvera toutes les maiſons habitées par des eſprits, & la pareſſe attendra ſans ceſſe le moment de l'inſpiration.

Cette diſtinction des ſaiſons a été enfantée par l'imagination que le luxe a gâtée. Tous les jours ſont clairs pour le tempérant, & toutes les heures ſont propres pour le laborieux. Celui qui aura bien la réſolution de mettre en œuvre ſes facultés & d'exercer ſes vertus, ſe rendra aiſément ſupérieur aux ſaiſons, & défiera le brouillard du matin & le ſerein du ſoir, les vents d'Eſt & les nuages du Sud.

Le Stoïciſme ſe vantoit d'affermir le cœur de l'homme contre toutes les ſecouſſes de la bonne ou de la mauvaiſe fortune, de le rendre inacceſſible aux ſéductions des plaiſirs, & invulnérable aux traits de la douleur; mais c'eſt le roman de la ſageſſe. Il y a des degrés de conſtance plus aiſés & plus néceſſaires; & tout homme, quelque peu de confiance qu'il ait en lui-même dans les extrêmes du bien & du mal, parviendra quand il voudra à lutter



contre la tyrannie du climat, & refuſera d'aſſervir ſa vertu & ſa raiſon aux plus variables des choſes humaines, aux changemens de tems & de ſaiſons.

## I I

TANDIS que l'armée angloiſe paſſoit près de Quebec, au-travers d'une vaſte prairie ſituée entre un lac & une montagne, le Chef d'une petite Nation étoit aſſis ſur un rocher, environné de ſa tribu guerriere. Cet Indien caché dans les broſſailles, contemploit l'art & la régularité de la diſcipline européenne. Le ſoir tomboit, on dreſſa les tentes : il obſerva la ſécurité avec laquelle les Anglois repoſoient pendant la nuit, & l'ordre avec lequel la marche recommençoit dès le matin. Il les ſuivit de l'œil auſſi loin qu'il put; & lorſque l'éloignement les eut dérobés à ſa vue, il reſta quelque tems abſorbé dans un ſilence morne & penſif. Enfin il ſortit de cette rêverie, & ſe tournant vers ſes compagnons, « mes freres, leur dit-il, j'ai ſouvent oui raconter à nos vieillards qu'il y a eu un tems où nos ancêtres étoient les maîtres





abſolus des forêts, des prés & des lacs de tous les pays où l'œil peut atteindre, où le pied peut ſe poſer. Ils chaſſoient & pêchoient, mangeoient & danſoient; & lorſqu'ils avoient beſoin de repos, ils ſe couchoient ſous le premier arbre, ſans crainte & ſans danger; ils changeoient d'habitations ſelon que les ſaiſons, leur commodité ou la curioſité les y engageoient; quelquefois ils recueilloient les fruits de la montagne, quelquefois ils ſe jouoient dans leurs canots le long de la côte.

Nos peres avoient vu s'écouler ainſi un grand nombre d'années, & peut-être de ſiecles, dans l'abondance & la tranquillité, lorſqu'enfin une nouvelle race d'hommes ſortit du grand Océan & entra dans notre pays. Ils s'enfermerent dans des habitations de pierres, dans leſquelles nos ancêtres ne pouvoient pénétrer par la violence, & qu'ils ne pouvoient détruire par le feu. Ces hommes extraordinaires ſortoient de ces forteresſes, quelquefois couverts, comme l'*Armadillo*, d'écailles d'où la fleche rebondiſſoit ſur celui qui l'avoit lancée, quelquefois portés par des animaux puiſſans qu'on n'avoit



jamais vus dans nos vallées & dans nos forêts, & dont la force & la vîteſſe étoient telles qu'on tentoit vainement & de leur réſiſter & de les fuir. Ces brigands formidables parcouroient le continent, maſſacrant avec fureur ceux qui leur réſiſtoient, & égorgeant pour leur plaiſir ceux qui ſe ſoumettoient. Parmi ceux de nos ancêtres qui échapperent à cet épouvantable carnage, quelques-uns enſévelis dans des cavernes, furent condamnés à tirer de la terre les métaux pour leurs nouveaux maîtres; quelques-uns furent occupés à cultiver ce terrein dont ces tyrans étrangers dévoroient les fruits; & lorſque le travail des mines & le tranchant de l'épée eurent exterminé toute la race des Naturels du pays, on mit à leur place des créatures humaines d'une autre eſpece & d'une autre couleur, amenées de quelques contrées lointaines, pour périr ſous le poids de l'eſclavage & de la peine.

Quelques-uns de ces étrangers vantent beaucoup leur humanité & leur clémence, parce qu'ils ſe contentent de s'emparer de nos champs & de nos pêcheries, de nous chaſſer ſans nous

égorger de tous les endroits où l'agrément & la fertilité du terrein les invitent à s'établir, & de ne nous faire la guerre que lorsque nous prétendons rentrer dans notre propre pays.

D'autres prétendent avoir acheté le droit de résidence & de tyrannie; mais assurément l'insolence d'un semblable marché est plus outrageante que la domination ouverte & déclarée de la violence. Quelle récompense pourroit engager le possesseur d'un pays à y admettre un étranger plus puissant que lui-même ? Il n'y a que la fraude ou la terreur qui puissent former de semblables contrats : ou ces étrangers avoient promis une protection qu'ils n'ont pas accordée, ou de l'instruction que nous n'avons pas reçue. Nous espérions ou d'être garantis par leurs secours de quelque autre mal, ou d'apprendre les Arts de l'Europe, par lesquels nous nous serions mis en état de nous défendre nous-mêmes; mais ils n'ont jamais employé leur pouvoir à notre défense; & pour leurs Arts, il snous les ont toujours cachés avec soin. Ils ont parmi eux une loi écrite; ils se vantent de l'avoir reçue de celui



qui a fait le ciel & la terre, & ils disent que ceux qui s'y conformeront, jouiront d'une vie heureuse lorsqu'ils sortiront de celle-ci; pourquoi donc ne nous ont-ils pas communiqué cette loi ? Ils la cachent parce qu'ils la violent. Comment en effet oseroient-ils la prêcher à une Nation Indienne, si, comme on me l'a dit, un de ses premiers préceptes leur défend de faire aux autres ce qu'ils ne voudroient pas que les autres leur fissent.

Mais le tems approche peut-être où l'orgueil des conquérans sera abaissé, où les cruautés des usurpateurs seront punies. Ces enfans de la violence & de la cupidité ont déja commencé à tourner leurs épées les uns contre les autres; semblables aux animaux voraces, ils se déchirent pour le partage de leur proie, & nous vengent eux-mêmes des maux qu'ils nous ont faits. Regardons-les tranquillement s'entre-détruire, & n'oublions pas que la mort de chaque Européen délivre le pays d'un brigand & d'un tyran. Quels sont en effet les droits de l'une & de l'autre de ces Nations, si ce n'est les droits du vautour sur la colombe, & du tygre



sur le daim ? Qu'ils continuent à soutenir, le fer à la main, leurs prétentions sur des contrées qu'ils ne sauroient peupler; qu'ils achetent au prix du sang & des dangers, l'honneur frivole de dominer sur des montagnes qu'ils ne pourront jamais gravir, & sur des rivieres qu'ils ne savent pas traverser; & pendant ce tems-là appliquons-nous à suivre leur discipline & apprenons à forger leurs armes; & lorsqu'ils se seront affoiblis par leur mutuelle destruction, fondons sur eux, détruisons de cette race barbare tout ce qui pourra tomber sous nos coups, forçons ce qui nous échappera de chercher un asyle dans leurs vaisseaux, & reprenons notre premier empire sur les contrées qui nous ont vu naître & que la nature nous a destinées.

## III.

*OMAR. Histoire orientale.*

OMAR, fils d'Hussan, avoit passé soixante & quinze ans dans les honneurs & dans la prospérité : la faveur de trois Calyphes successifs l'avoit comblé de richesses; & par-tout où il pa-



roissoit, les bénédictions du Peuple honoroient son passage.

Mais le bonheur de ce monde a un terme. La flamme consume son propre aliment. La fleur se dissipe en ses propres odeurs. La vigueur d'Omar étoit tombée; sa tête étoit dépouillée des cheveux dont la nature l'avoit ornée; la force avoit abandonné ses mains, & ses pieds n'avoient plus d'agilité. Il renvoya au Calyphe les clefs du dépôt & les sceaux du secret; il destina au repos & à la retraite les jours qui lui restoient à vivre, & il ne rechercha plus d'autre plaisir que le commerce des sages & la reconnoissance des bons.

Les facultés de son ame n'étoient point altérées par la vieillesse. Sa maison étoit toujours remplie d'hommes empressés de recevoir de lui les leçons de l'expérience, & de lui rendre les hommages de l'admiration & du respect. Caled, le fils du Vice-Roi d'Egypte, venoit chaque jour chez Omar de très-bonne-heure & n'en sortoit qu'à la nuit. Il étoit doué des charmes de la jeunesse, de l'éloquence & de la beauté. Omar admiroit son esprit & aimoit sa docilité. Apprenez-moi,

lui dit un jour Caled, ô vous dont la voix s'est fait respecter des Nations, & dont la sagesse est connue aux extrémités de l'Asie! apprenez-moi comment je pourrai ressembler à Omar *le Prudent*. Les moyens par lesquels vous avez sçu obtenir le pouvoir & le conserver, ne vous sont plus nécessaires. Découvrez-moi le secret de votre conduite, & dévoilez à mes yeux le plan sur lequel votre sagesse a élevé votre fortune.

Jeune homme, dit Omar, ne repose pas ton bonheur sur le plan de vie que tu auras formé. Les plus beaux projets deviennent le jouet de l'enchaînement inévitable des choses, & la fortune dispose presque toujours de l'homme le plus sage, malgré lui. J'avois vingt ans, lorsque je jettai mes premiers regards sur le monde. J'étois assis un jour dans une forêt, penché contre un cedre dont le feuillage ombrageoit ma tête; je méditois sur les conditions diverses de l'humanité, & je me disois à moi-même : la nature a donné soixante-dix ans de vie à l'homme; il m'en reste encore cinquante : je donnerai les dix premieres



à l'étude & à la Philosophie; je consacrerai les dix suivantes à voyager dans les pays étrangers. J'acquerrai de la science & j'obtiendrai des honneurs; je serai reçu dans les villes où je passerai aux acclamations du Peuple, & tous les jeunes gens qui cherchent la science solliciteront mon amitié. Vingt années d'études & d'observations jetteront dans mon esprit des vérités & des principes dont le développement, l'usage & l'application occuperont le reste de ma vie. Je goûterai le plaisir intarissable d'amasser sans cesse des richesses intellectuelles; je me préparerai des plaisirs pour tous les momens, & je ne craindrai pas d'être fatigué de moi-même. Je ne veux cependant pas m'écarter trop des routes communes de la vie; je ne renoncerai point aux douceurs que la nature a attachées au commerce des femmes; j'épouserai une jeune fille, fraîche comme le printems, belle comme les Houris, & sage comme Zobéide; je vivrai avec elle vingt ans dans les fauxbourgs de Bagdad, au milieu des plaisirs que l'imagination pourra inventer & que la richesse



pourra procurer. Alors je me retirerai dans une habitation champêtre; là je passerai mes derniers jours dans l'obscurité & la contemplation; j'attendrai la mort sans m'en occuper, & je la recevrai sans effroi. Je promets bien sur-tout de ne jamais faire dépendre mon bonheur du sourire des Rois, & de ne point exposer ma vertu aux artifices & aux séductions des Cours. Je ne rechercherai jamais les hommes, & je ne troublerai point le repos de ma vie en m'occupant des affaires publiques. Tel fut le plan que je formai & que je regardai dès ce moment comme la regle inviolable de ma conduite.

J'avois destiné la premiere partie du tems qui me restoit à la recherche de la vérité, & je ne trouvois rien qui pût s'opposer à ces vues : je ne voyois au-dehors nul obstacle, je ne sentois en moi aucunes passions qui pussent me détourner de mon projet. La science me paroissoit la distinction la plus flatteuse, le plaisir le plus attrayant que l'homme pût rechercher : cependant les jours s'écouloient, les mois se succédoient avec une rapidité inconcevable, & je m'apperçus que sept de



ces dix premieres années que j'avois destinées à l'étude, s'étoient déja évanouies sans laisser de traces après elles. Je sentis la nécessité de différer mon plan de voyages; car à quoi bon aller chercher des connoissances bien loin, tandis qu'il reste autour de soi tant de choses à apprendre ? Je m'enfermai pendant quatre ans, & je m'appliquai sans relâche à l'étude des loix de l'Empire. Le bruit de ma science parvint bientôt aux oreilles des Juges; on voulut me connoître, on me trouva en état de répondre sur les cas difficiles & douteux, & je reçus ordre de paroître au pied du trône du Calyphe. On m'écouta avec attention, on me consulta avec confiance, & l'amour de la louange échauffa mon cœur.

Je n'avois cependant pas renoncé au dessein de voir les contrées éloignées; j'écoutois avec ravissement les relations des voyageurs; je prenois quelquefois la résolution de demander au Calyphe la permission de quitter mes emplois pour avoir le loisir de satisfaire l'avidité de mon ame pour les objets nouveaux : mais ma présence paroissoit toujours nécessaire, & le tor-

:ent des affaires m'entraînoit avec lui. Je craignois quelquefois qu'on ne me soupçonnât de mécontentement, d'autres fois qu'on ne m'accusât d'ingratitude; mais comme je ne perdois jamais de vue ce projet de voyager, je ne voulois pas m'enchaîner par les liens du mariage.

Lorsque j'eus acquis ma cinquantieme année, je commençai à sentir que le tems des voyages étoit passé; je jugeai plus sage de m'en tenir au genre de félicité qui étoit encore en mon pouvoir, & de chercher dans les plaisirs domestiques un soulagement aux ennuis de ma vie publique. Je voulois une compagne; mais un homme de cinquante ans ne trouve pas aisément une jeune fille fraîche comme le printems, belle comme les Houris, & sage comme Zobéide. Je cherchai & je refusai, je consultai & je délibérai, jusqu'à ce qu'enfin je me trouvai à ma soixante-deuxieme année, & j'eus honte de penser à de jeunes filles. Il ne me restoit que la retraite, & je n'aurois peut-être jamais trouvé le moment de la retraite, si la maladie n'étoit venue m'arracher par force aux affaires publiques.



Tel étoit mon plan, & telles en furent les suites. Avec une soif insatiable de connoissances, je vis se dissiper sans fruit les années de l'instruction; avec le desir le plus vif de parcourir les pays étrangers, j'ai toujours habité la même ville; avec les plus belles espérances de la félicité conjugale, j'ai vécu sans femmes; & avec les plus constantes résolutions de finir mes jours dans la retraite & la contemplation, je vois ma vie prête à s'éteindre au milieu des murs de Bagdad.





## ARTICLE V.

*DE l'origine & des progrès du Gouvernement féodal.* (1)

LA loi féodale est la base principale de la Jurisprudence & du Gouvernement politique que les Normands ont établis en Angleterre. Il est donc important de se former une juste idée de cette loi, afin de bien connoître l'état non-seulement de ce royaume, mais encore des autres royaumes de l'Europe, lesquels étoient alors gouvernés par des institutions semblables.

Lorsque les Peuples du Nord eurent subjugué les provinces de l'Empire Romain, ils furent obligés d'établir un systême de Gouvernement qui pût garantir leurs conquêtes & contre la révolte de leurs sujets nombreux, & contre les irruptions des autres Tribus qui pourroient être tentées de leur enlever

(1) Ce morceau est tiré des deux nouveaux volumes de *l'Histoire d'Angleterre*, par M. *Hum*. Voyez notre Journal de Mai dernier.



enlever ces nouvelles acquisitions. La situation singuliere où ils se trouvoient par la conquête, les força à s'écarter des institutions qui avoient toujours prévalu parmi eux lorsqu'ils vivoient dans les forêts de la Germanie: cependant il étoit naturel qu'ils retinssent de leurs anciennes coutumes tout ce qui étoit compatible avec leur nouvel établissement.

Les gouvernemens de la Germanie, qui formoient plutôt des confédérations de Guerriers indépendans que des systêmes de subordination civile, tiroient leur principale force de plusieurs associations inférieures & volontaires que des individus formoient sous un Chef particulier, & que l'honneur ordonnoit de maintenir avec la fidélité la plus inviolable. La gloire des Chefs consistoit dans le nombre & dans la bravoure de ses suivans. Le devoir des suivans exigeoit qu'ils accompagnassent leur Chef dans toutes les guerres & dans tous les dangers, qu'ils combattissent & périssent à ses côtés, & qu'ils regardassent son estime & sa faveur comme une récompense suffisante de leurs services. Le Prince lui-même n'étoit qu'un

Chef principal que ſa bravoure ou ſa nobleſſe avoit fait choiſir parmi les autres, & qui tiroit tout ſon pouvoir de l'aſſociation volontaire ou de l'attachement perſonnel des autres Chefs.

Lorſqu'une Tribu, gouvernée ſelon ce ſyſtême & animée par ces principes, conquéroit un territoire conſidérable, les vainqueurs ſentoient bien que, quoiqu'il leur fût important de ſe maintenir dans un état de guerre, cependant ils ne pouvoient ni reſter réunis en corps, ni prendre leurs quartiers dans des garniſons différentes; leurs mœurs ne leur permettoient pas d'employer les expédiens dont une Nation civiliſée ſe ſeroit ſervie dans une ſituation ſemblable. Leur ignorance dans l'art de la finance, & peut-être les dévaſtations, inſéparables des conquêtes violentes, les mettoient dans l'impoſſibilité de lever des taxes ſuffiſantes pour payer de nombreuſes armées; & l'averſion qu'ils avoient pour une ſubordination civile, jointe à leur goût pour les plaiſirs champêtres, leur auroit rendu la vie des camps & des garniſons odieuſe & inſupportable, ſi elle eût continué dans les tems de la paix.



Ils s'emparerent donc d'une partie des terres conquiſes; ils en aſſignerent une portion pour ſoutenir la dignité de leur Prince & pourvoir aux beſoins du gouvernement, & ils diſtribuerent d'autres portions, ſous le titre de fiefs, à leurs Chefs. Ceux-ci firent une nouvelle diſtribution parmi leurs ſuivans. La condition expreſſe attachée à toutes ces conceſſions, étoit qu'on pourroit les retirer à volonté, & que le poſſeſſeur, tant qu'il en jouiroit, ſeroit prêt à prendre les armes pour la défenſe de la Nation. Quoique les conquérans ſe ſéparaſſent immédiatement après la conquête pour aller jouir de leurs nouvelles acquiſitions, leur inclination guerriere les tenoit toujours diſpoſés à remplir les conditions de leurs engagemens. Ils s'aſſembloient au premier danger; leur attachement habituel à leur Chef les ſoumettoit ſans effort à ſes ordres: ainſi il y avoit une force militaire, & reguliere, quoique cachée, toujours prête à défendre en toute occaſion l'intérêt & les honneurs de la communauté.

Nous ne devons pas imaginer que ces conquérans du Nord ſe ſoient em-





parés de la totalité, ou même de la plus grande partie des terres conquiſes, ni que le pays entier ait été ſoumis à ces ſervices militaires. Cette ſuppoſition eſt détruite par l'hiſtoire de toutes les Nations du continent. L'idée même que l'Hiſtorien Romain nous a laiſſée des mœurs des Germains, peut nous convaincre que cette Nation hardie ne ſe ſeroit jamais contentée d'une ſubſiſtance auſſi précaire, & qu'elle n'eût point combattu pour ſe procurer des établiſſemens qui ne devoient durer qu'autant qu'il plairoit au Souverain. Quoique les Chefs de guerre acceptaſſent des terres qui, étant conſidérées comme une eſpece de paye militaire, pouvoient leur être retirées, ils en poſſéderent auſſi d'héréditaires & d'indépendantes qui les mettoient en état de maintenir leur liberté naturelle, & de défendre, ſans la faveur de la Cour, l'honneur de leur rang & de leur famille.

Mais il y a une grande différence pour les effets entre une ſubſiſtance pécuniaire diſtribuée à certains termes, & des terres aſſignées à condition du ſervice militaire. Cette paye délivrée



aux Guerriers toutes les ſemaines, tous les mois ou tous les ans, conſerve toujours l'idée d'une gratification volontaire de la part du Souverain, & rappelle au Soldat la condition précaire de ſa commiſſion; mais l'attachement qui ſe forme naturellement à la poſſeſſion fixe d'une portion de terre, produit par degrés le ſentiment de la propriété, & fait oublier au poſſeſſeur la dépendance de ſa ſituation & la condition qui avoit été d'abord annexée au don. Il paroiſſoit juſte que celui qui avoit ſemé & cultivé un champ, en recueillît la moiſſon: de-là les fiefs, qui étoient d'abord abſolument précaires, mais qui devinrent bientôt annuels. L'homme qui avoit employé ſon tems & ſon argent à bâtir, à planter, à améliorer la terre qu'on lui avoit aſſignée, devoit jouir des fruits de ſon travail & de ſes dépenſes; de-là le terme de pluſieurs années fixé à la poſſeſſion des fiefs. Il auroit été dur de chaſſer de ſes poſſeſſions un homme qui avoit toujours fait ſon devoir & rempli les conditions auxquelles il les tenoit: les Chefs ſe crurent donc, dans le période ſuivant, autoriſés à

demander la jouiſſance des terres féodales pendant leur vie. On jugea enfin qu'un homme expoſeroit plus volontiers ſa vie dans le combat, s'il étoit aſſuré que ſa famille héritât de ſes poſſeſſions, & ne ſeroit pas expoſée par ſa mort à l'oppreſſion & à l'indigence; de-là les fiefs devenus héréditaires dans les familles, deſcendant d'abord aux enfans, enſuite aux petits-enfans, aux freres, & enfin à des parens plus éloignés. L'idée de propriété ſuccéda inſenſiblement à celui de paye militaire, & chaque ſiecle produiſit quelque addition ſenſible à la ſolidité des poſſeſſions féodales.

Dans toutes ces acquiſitions ſucceſſives, le Chef étoit ſoutenu par ſes vaſſaux qui, attachés à lui par des engagemens primitifs que fortifioit un commerce conſtant de bons offices, le réſultat naturel du voiſinage & de la dépendance, étoient diſpoſés à le ſuivre contre tous ſes ennemis, & lui rendoient volontairement, dans ſes querelles particulieres, la même obéiſſance à laquelle les terres qu'ils avoient reçues les engageoient dans le cas des guerres étrangeres. Tandis que le Sei-



gneur faiſoit valoir chaque jour de nouvelles prétentions pour s'aſſurer la poſſeſſion du fief principal, les vaſſaux cherchoient à ſe procurer le même avantage, en donnant de la ſtabilité aux fiefs ſubordonnés dont ils jouiſſoient; & ils s'oppoſoient vigoureuſement aux entrepriſes d'un Seigneur nouveau qui auroit voulu uſer du droit d'accorder la poſſeſſion de leurs terres à ſes ſeuls favoris & ſuivans. L'autorité du Souverain décroiſſoit par degrés: les Nobles ſe fortifiant chaque jour dans leur propre territoire par l'attachement de leurs vaſſaux, devinrent bientôt trop puiſſans pour craindre d'être dépouillés de leurs poſſeſſions par l'autorité du Prince, & ils s'aſſurerent enfin par la loi ce qu'ils avoient d'abord acquis par l'uſurpation.

Pendant que la puiſſance ſouveraine étoit dans cette condition précaire, on ſentit la différence qui ſe trouvoit entre les portions de territoire ſoumiſes aux *tenemens* féodaux, & celles qui étoient poſſédées par un titre libre ou allodial. Quoique ces dernieres poſſeſſions euſſent été d'abord regardées





comme infiniment préférables, on s'apperçut bientôt que les changemens progreſſifs qui s'étoient introduits dans la Juriſprudence générale & particuliere, les avoient rendues d'une condition inférieure à celle des fiefs. Les poſſeſſeurs d'un territoire féodal, unis par une ſubordination reguliere ſous un ſeul Chef, & par l'attachement mutuel des vaſſaux, avoient le même avantage ſur les propriétaires de francaleu, qu'une armée diſciplinée ſur une multitude diſperſée; auſſi ſe permettoient-ils avec impunité toutes ſortes d'injuſtices envers des voiſins ſans défenſe. Chacun ſe hâta donc de ſe procurer la protection dont il avoit beſoin; & tout propriétaire allodial, réſignant ſes poſſeſſions entre les mains du Roi ou de quelque Noble reſpecté pour ſa puiſſance ou ſa valeur, les recevoit enſuite de nouveau à la charge du ſervice militaire; condition qui, quoiqu'onéreuſe, étoit bien compenſée par l'avantage qui en réſultoit pour le propriétaire, d'être lié par les mêmes intérêts avec ſes voiſins, ſous la protection d'un Chef puiſſant. C'eſt



ainſi que l'altération du gouvernement politique entraîna néceſſairement l'extenſion du ſyſtême féodal. Les royaumes d'Europe étoient univerſellement diviſés en baronies, & celles-ci en fiefs inférieurs; l'attachement des vaſſaux à leurs Chefs, qui formoit d'abord une partie eſſentielle des mœurs germaines, ſe fortifia enſuite par les mêmes cauſes qui l'avoient fait naître, c'eſt-à-dire par la néceſſité d'une protection mutuelle & par le commerce conſtant & réciproque de ſervices & de bienfaits entre le Chef & les membres.

Mais il y avoit une autre circonſtance qui affermiſſoit encore ces dépendances féodales & qui tendoit à unir les vaſſaux avec leur Seigneur par un nœud indiſſoluble. Les conquérans du Nord, auſſi-bien que les premiers habitans de la Grece & de Rome, ſe firent une politique, inévitable pour toutes les Nations qui ont fait des progrès médiocres dans la légiſlation; ils ont toujours uni la juriſdiction civile avec la puiſſance militaire. La loi n'étoit pas dans les commencemens une ſcience compliquée; elle conſiſ-

toit plutôt dans les maximes d'équité que dicte le sens commun, que dans une foule de principes subtils que des raisonnemens profonds appliquent par analogie à la multitude des cas divers. Un Officier étoit en état, quoiqu'il eût passé sa vie dans les camps, de décider toutes les contestations légales qui pouvoient s'élever dans le district commis à sa charge, & ses décisions devoient trouver une prompte & facile obéissance dans des hommes accoutumés à respecter sa personne & à agir sous son commandement. Le profit qui résultoit des punitions qui alors étoient presque toutes pécuniaires, est une autre raison qui lui faisoit desirer de conserver la puissance judiciaire ; & lorsque son fief devint héréditaire, cette autorité qui y étoit essentiellement attachée, fut transmise de même à sa postérité. Les Comtes & les autres Magistrats qui n'avoient qu'une puissance d'office, furent tentés, à l'imitation des Seigneurs féodaux auxquels ils ressembloient à plusieurs égards, de rendre leur dignité perpétuelle & héréditaire ; & dans le déclin du pouvoir monarchique, ils



ne trouverent pas de difficultés à réaliser leurs prétentions. Ainsi s'affermit & s'agrandit le vaste édifice de la domination féodale ; elle forma dans toute l'Europe une partie essentielle de la constitution politique ; & les Normands & les autres Barons qui suivirent la fortune de Guillaume, y étoient si fort accoutumés, qu'ils pouvoient à peine se former l'idée (*a*) d'une autre espece de gouvernement civil.

Comme les Saxons qui ont conquis l'Angleterre, avoient extermine les anciens habitans, & qu'ils étoient défendus par la mer d'une nouvelle invasion, ils trouverent moins nécessaire de se maintenir dans une situation militaire. Les portions de terres qu'ils attachoient aux offices semblent avoir été de peu de valeur ; pour cette raison elles resterent plus long-tems dans l'état primitif, & furent toujours possédées, tant qu'il plut au Souverain,

(*a*) Les Jurisconsultes mêmes regardoient le gouvernement féodal comme la base universelle de la Monarchie. *Regnum*, dit Bracton, *ex Comitatibus & Baronibus dicitur esse constitutum*.





par ceux qui étoient revêtus du commandement. Ces conditions étoient trop incertaines pour contenter les Chefs Normands qui jouissoient dans leur pays de possessions & de jurisdictions plus indépendantes. Guillaume fut donc obligé d'imiter, dans sa nouvelle distribution de terres, les formes de possession qui s'étoient universellement établies sur le continent. L'Angleterre devint donc tout-à-coup un royaume féodal, reçut tous les avantages & fut soumis à tous les inconvéniens qui résultent de ce gouvernement civil.

On peut comparer ce tableau du gouvernement féodal avec un excellent morceau sur le même sujet, que nous avons extrait de la belle *Histoire d'Ecosse* de M. *Robertson*. Voyez notre Journal de juin 1760.





## ARTICLE VI.

*LETTRES de M.* DE LALANDE, *de l'Académie royale des Sciences, à M. l'Abbé* Arnaud, *sur les Ephémérides astronomiques du Pere* Hell, *pour l'année 1762, imprimées à Vienne en Autriche.*

MONSIEUR,

Il seroit peut-être un peu tard pour annoncer au public les *Ephémérides* de cette année, que le Pere Hell, Astronome impérial & royal de l'Université de Vienne, a données au public dès la fin de l'année derniere, si l'ouvrage qui porte ce titre, n'étoit beaucoup au-dessus de ce qu'il semble annoncer. On croit ordinairement que l'usage d'une Ephéméride se borne à l'année dont elle contient les calculs & pour laquelle elle est destinée ; celles que le Pere Hell donne annuellement au public depuis 1757, renferment encore des tables intéressantes, des calculs immenses, des observations précieuses

pour l'Astronomie. Plus j'en connois l'importance, plus je m'empresse à les faire connoître par votre moyen. Vous avez souvent rendu justice à l'habileté de ce grand Astronome, ainsi je ne doute pas que vous ne secondiez avec plaisir l'hommage que je lui rends à mon tour.

L'Astronomie a perdu cette année les trois hommes les plus célebres & les plus savans qu'il y eût eu depuis long-tems en Angleterre, en France & en Allemagne, M. Bradley, M. de la Caille, M. Mayer, tous trois célebres par des travaux immenses ou par des découvertes admirables. Pour réparer, s'il est possible, une semblable perte, il nous faut des Astronomes aussi laborieux & aussi habiles que le Pere Hell; mais il s'en trouve bien peu.

*Rara avis in terris, nigroque simillima cygno.*

Le Pere Hell nous avoit fait espérer qu'il donneroit dès l'année derniere les Ephémérides pour 1763, afin que cet ouvrage publié une année d'avance pût se répandre davantage & servir dans les pays étrangers & dans les



voyages de long cours; sa santé ne lui a pas encore permis de prendre une avance si considérable, & il me semble qu'il lui sera difficile d'y parvenir sans être secondé dans son travail.

Plusieurs Académiciens instruits des talens & du mérite supérieur de ce célebre Astronome, ont fait solliciter puissamment le Ministere de Vienne & M. Van-Swieten qui préside à l'Université de cette capitale, en faveur du Pere Hell, afin d'obtenir les secours nécessaires pour qu'il puisse se faire aider dans ses travaux & partager avec un aide subalterne les détails prodigieux de ces Ephémérides, qui, à certains égards, pourroient être faits par des mains moins habiles. Le tems que lui donneroit un semblable secours, seroit employé bien plus utilement à des recherches profondes, à des observations essentielles: il en naîtroit sans doute des découvertes que l'on ne prévoit pas. Que ne doit-on pas attendre d'un Savant tel que le P. Hell, lorsqu'il obtient le loisir nécessaire à ces études sublimes! Quelle perte pour les Sciences, quand un esprit de cette trempe est accablé sous



le poids d'un travail rebutant, d'un détail long & ennuyeux, sans être aidé ni soulagé! La Cour de Vienne protege trop & les Sciences & ceux qui les cultivent, pour ne pas reconnoître bientôt l'importance d'un semblable secours: jugeons-en par la magnificence avec laquelle l'Empereur ordonna il y a quelques années, à la sollicitation de M. de la Condamine, que l'on fournît au Pere Ximenez, Jésuite à Florence, les secours & les fonds nécessaires à la reconstruction du gnomon de la cathédrale de cette ville. Ces deux Jésuites soutiennent avec honneur la gloire que leur Société s'est acquise dans les Sciences depuis deux siecles, & ils partageront sans doute la protection de leurs augustes Souverains.

Parmi les calculs ordinaires d'une Ephéméride que le Pere Hell nous donne jour par jour & avec la plus grande précision possible, on trouve en particulier les longitudes du soleil calculées en secondes sur les tables de M. de la Caille, & les longitudes de la lune sur les tables de M. Mayer. Les calculateurs savent combien ces



nouvelles tables du soleil & de la lune l'emportent sur toutes les autres par leur conformité avec le ciel, si souvent constatée par les Astronomes, & en même tems combien elles exigent de calculs, combien elles renferment d'équations. Il y a jusqu'à quatorze équations pour les lieux de la lune, sans parler de celles de l'aphelie du nœud de la parallaxe & de la latitude. Le Pere Hell ajoute à cela l'ascension droite & la déclinaison de la lune, son diametre horisontal, son diametre apparent dans le méridien, le tems vrai de son passage, la hauteur apparente de son centre pour ce tems-là, & la durée de son passage par le méridien.

Les conjonctions vraies de la lune avec les étoiles fixes en heures & en minutes, avec la différence de latitude, les conjonctions des planetes, les aspects, les phases, les passages des planetes dans le parallele des principales étoiles, rendent encore les Ephémérides du Pere Hell très-intéressantes pour les observateurs; à l'égard des Satellites de Jupiter, leurs éclipses sont calculées sur des tables nouvelles

que ce célebre Aſtronome a compoſées, quoiqu'il ne les ait pas rendues publiques. Il y ajoute les configurations des quatre Satellites pour tous les jours de chaque mois à une heure donnée, & même encore pour les heures des principales obſervations qui arrivent dans le mois ; ces dernieres configurations ſont proprement les ſeules dont les Aſtronomes ayent beſoin : les autres ſont plutôt un objet de curioſité, dont le Pere Hell enrichit ſon ouvrage, qu'une choſe eſſentielle aux obſervateurs.

A la ſuite du catalogue d'étoiles, que le P. Hell a inſéré dans ſon livre, il ajoute les tables propres à calculer les mouvemens de préceſſion, d'aberration & de nutation, que les étoiles paroiſſent avoir : ces tables que les Aſtronomes ont ſans ceſſe à la main ne peuvent être mieux à leur place que dans un pareil livre, deſtiné à aider journellement les Aſtronomes dans leurs calculs & dans leurs obſervations.

On trouve encore pluſieurs autres tables auxiliaires dans cet ouvrage, telles que les réfractions, les parallaxes,



les arcs ſémi-diurnes, *&c.* Le catalogue des taches de la lune, ſuivant Riccioli & Hevelius, accompagne une grande figure du diſque lunaire que le Pere Hell a fait graver ; & comme il ſe trouvoit pluſieurs taches qui, dans la Sélénographie de Riccioli, ne portoient aucun nom d'Auteur, le P. Hell y a ſuppléé, en y mettant les noms de pluſieurs Mathématiciens célebres, Halley, Flamſteed, Mallebranche, Tacquet, Schott, Regnault, Schmeler. Les quatre derniers manquoient dans la Selenographie du Pere Riccioli, au catalogue des Jéſuites illuſtres dans les Sciences mathématiques, catalogue ſi nombreux, que j'ai peine à concevoir qu'on ait oſé dans ces derniers tems dire qu'il y avoit eu peu de Mathématiciens dans cette Société.

Les Ephémérides dont je viens de vous rendre compte, Monſieur, renferment encore un ouvrage particulier, également intéreſſant ſur le paſſage de Venus, obſervé l'année derniere : c'eſt un recueil de toutes les obſervations que le Pere Hell a pu faire, & de celles qu'il a pu raſſembler de ce fameux paſſage, le détail



des méthodes qu'on y a employées, & les réſultats que l'Auteur en a tirés. Les obſervations du P. Hell & celles de pluſieurs de ſes amis, faites à Vienne, les obſervations de S. E. M. le Cardinal de Luynes, de M. le Duc de Chaulnes & de tous les Aſtronomes de Paris, celles d'Anglererre, d'Eſpagne, d'Italie, d'Allemagne, de Pologne, de Suede, de Moſcovie, y ſont rapportées en détail, avec les conſéquences qui réſultent de la plûpart. Vous rendîtes compte, Monſieur, l'année derniere, des plus remarquables ; ainſi je n'inſiſterai pas ſur les noms & le mérite des obſervateurs dont le P. Hell a inſéré le travail dans ſon livre : vous voyez que c'eſt un recueil précieux de preſque tout ce qui s'eſt fait dans l'Europe à ce ſujet, le 6 juin 1761.

Lorſque le Pere Hell compoſoit ſon ouvrage, on n'avoit point encore reçu le détail des obſervations faites à Tobolsk en Sybérie & à l'iſle Rodrigues dans l'Océan Ethiopique, par ordre de l'Académie ; je dois à ce ſujet une eſpece de ſupplément à l'ouvrage du Pere Hell.



Ces obſervations avoient pour but de déterminer la parallaxe du ſoleil, & par ſon moyen, la diſtance de toutes les planetes, tant entre elles que par rapport à nous : la parallaxe du ſoleil, que nous eſtimions ci-devant de 10 ſecondes & un quart, d'après les plus longues recherches qu'on avoit pu faire à ce ſujet, ſe trouve n'être que de 9 ſecondes & un quart, ſuivant le calcul que j'ai fait de toutes ces obſervations, & en prenant un milieu entre les différens réſultats qu'elles m'ont fournis. Le Pere Hell a eu la complaiſance de rapporter dans ſon ouvrage une lettre par laquelle je lui faiſois part l'année derniere de mes recherches ſur cette parallaxe du ſoleil : je trouvois environ 9 ſecondes, en ne faiſant uſage que des obſervations de Suede, & ſuppoſant 1 heure 3 minutes 10 ſecondes, pour la différence des méridiens entre Paris & Stokolm. J'ai trouvé un peu plus par les obſervations de M. Chappe ; mais le milieu entre toutes les déterminations me paroît de 9 ſecondes & un quart, comme je l'ai annoncé dans le Mémoire lu à la rentrée publique de

l'Académie des Sciences, qui se tint il y a quelques mois.

Le Pere Hell a joint à son ouvrage les éclipses des Satellites de Jupiter, qu'il a faites à Vienne en 1761, celles de M. Maraldi, de M. Baudouin, de M. Messier, & les miennes, faites à Paris la même année : c'est par l'erreur d'un des correspondans du Pere Hell, qu'on y trouve encore d'autres observations sous le nom de M. Rizzi Zannoni, habile Géographe, mais qui ne s'occupe point d'Astronomie. Je ne dirai pas la même chose du Pere Weiss, du Pere Steppling & du Pere Mayr, Jésuites dont l'habileté est connue des Astronomes, & dont le Pere Hell rapporte aussi les observations.

Après vous avoir entretenu, Monsieur, du mérite de cet ouvrage, il ne me reste qu'à vous faire observer combien mon témoignage est peu suspect dans cette matiere. Le R. P. Hell ne m'est connu que par ses livres & ses travaux. Je suis chargé à Paris d'un travail semblable au sien, *la Connoissance des mouvemens célestes*, que l'Académie publie chaque année ; mais loin de vouloir aspirer à être son ri-



val, je ne souhaiterois que de pouvoir m'acquitter de ma commission de maniere à soutenir le parallele.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*

*A Bourg en Bresse, ce 15 août 1762.*





## ARTICLE VII.

### *DES Tombeaux que l'on trouve encore dans la Grece* (a).

ON trouve les tombeaux, suivant l'ancien usage, sur le chemin des villes ou des villages ; ils ne sont pas entourés de murs, comme nos cimetieres. Cet asyle est toujours sacré ; il est désigné dans tout l'Orient par les pierres qui honorent ceux qu'on y a ensévelis. Le marbre (*b*), les ornemens, les épitaphes distinguent les états, les rangs & les professions. On ne manque pas de graver un ciseau sur la tombe d'un Sculpteur, des armes sur celle d'un Militaire, & ainsi des autres. Cet usage est ancien parmi les Grecs.

(*a*) Cet article est un autre fragment de l'ouvrage que M. Gnis prépare sur le parallele de l'ancienne & de la nouvelle Grece, & que nous avons annoncé dans notre dernier Journal.

(*b*) *Traité des funér.* de Guichard, p. 114.



Menisque, dit Sapho, a mis sur le tombeau de Pelagus son fils qui étoit pêcheur, une rame & une nasse, instrumens d'un métier si pénible.

Ainsi l'ombre d'Elpenor dit à Ulysse : « Elevez-moi un tombeau sur le bord de la mer, afin que ceux qui passent apprennent mon malheureux sort ; n'oubliez pas d'y mettre ma rame, pour désigner ma profession & le service que je vous ai rendu pendant ma vie ». *Odissée*, *l.* 21.

Le célebre Archimede, au rapport de Plutarque (*a*), voulut qu'on en usât de même à son égard ; il pria ses parens de mettre pour toute épitaphe sur son tombeau, un cylindre circonscrit à une sphere.

Les épitaphes des Grecs modernes conservent encore cette simplicité qui les caractérisoit anciennement & que les Latins avoient imitée, comme on peut en juger par celles que Virgile & Tibulle avoient dictées pour leurs tombeaux.

A Athenes, ce Philosophe Indien qui se brûla avec tant d'éclat & de

(*a*) Plut. *Vie de Marcell.*

solemnité (*a*), en présence d'Auguste, au grand étonnement des Grecs, n'eut qu'une simple épitaphe où on lisoit :

> *Cy gît* Zarmano Cheyas, *Indien de Bargoza, qui, selon l'usage ancien de sa Nation, s'est donné la mort à lui-même.*

Il est juste de donner quelquefois des larmes à la perte de ceux de nos parens & de nos amis qui ne sont plus. Fideles à ce sentiment & à cet ancien usage, les Grecs vont de tems en tems pleurer sur les tombeaux, tandis que nous n'y sommes conduits que par la religion, & cela dans un seul jour de l'année. Faut-il être surpris que nous soyons si fort éloignés de la nature? Nous redoutons tout ce qui peut exercer notre sensibilité.

Pendant les fêtes de Pâques, que les Grecs célebrent avec tant de joie & d'éclat, il est un jour où ils se rendent ensemble sur les tombeaux; là ils pleurent leurs parens, leurs amis,

(*a*) *Histoire des Emper.* de Crev. l. 1, p. 74, *in-4°.*



& peut-être la perte de leur liberté passée.

Ainsi, dit Aristoxene cité par Athénée (*a*), nous faisons ce que pratiquent les Possidoniens, situés sur le golfe de la mer Tyrrhéniene. Ils étoient Grecs autrefois; mais étant tombés dans la barbarie sous la domination des Tyrrhéniens & des Romains, & ayant été obligés de changer de mœurs & de langage, ils prennent un jour de fête des plus solemnels de la Grece, pour s'assembler & s'entretenir de leur ancienne langue, de leurs usages, de leurs loix, de leur patrie; & ils ne se séparent qu'après avoir versé des larmes sur le malheur de leur état présent.

Les Grecs, sous le joug des Turcs, n'auroient-ils pas autant de raison de s'affliger que les Possidoniens qui appelloient les Romains des *Barbares?*

En Arcadie, dit Pausanias, *tom.* 2, *pag.* 212, vous verrez dans la place publique de Phigalie, la sépulture de ces braves Oresthasiens dont j'ai parlé. Les Phigaliens vont pleurer tous les ans sur leurs tombeaux.

(*a*) Athen. *l.* 14, *p.* 632.







A Elis, dit le même Auteur, *t.* 2, *p.* 58, on a érigé à Achille un cénotaphe, en conséquence d'un certain Oracle; & dans le tems de la célébration des jeux funebres, à jour marqué & à l'heure que le soleil se couche, les femmes du pays viennent honorer les manes d'Achille & se frappent la poitrine, en pleurant ce héros.

J'observerai ici que les Marseillois, quoiqu'issus des Grecs, ne pleuroient point leurs morts; & je ne suis pas surpris que ce Peuple, dont les mœurs étoient si séveres qu'il avoit renoncé à tous les spectacles de la Grece, ait regardé l'usage des pleurs comme une expression purement extérieure & souvent affectée. On sait que les Grecs mettoient beaucoup d'ostentation & d'éclat dans les marques publiques qu'ils donnoient de joie & de douleur.

Les femmes Grecques aujourd'hui s'arrachent les cheveux, sur-tout aux enterremens. Autrefois elles coupoient leur chevelure sur le tombeau de leurs parens ou de leurs amis, & leur sacrifioient ainsi l'ornement dont elles étoient le plus jalouses.



« C'est ici, dit Sapho, la cendre de la belle Timas qui, avant d'être mariée, est descendue dans le sombre royaume de Proserpine. Après sa mort, toutes ses compagnes ont coupé leurs cheveux sur son tombeau ». Un pareil sacrifice étoit une marque non équivoque de tendresse & de douleur.

Excepté quelques hommes (*a*) privilégiés qui furent enterrés dans les temples, comme Acrise & Cecrops, tous les autres, ainsi qu'on le pratique aujourd'hui, étoient enterrés hors des villes. Le spectacle de ces monumens, loin d'avoir rien d'affreux, n'est pas même aussi triste qu'on peut se le persuader d'après les idées qu'il présente. J'ose même dire, comme si j'étois encore assis sur les tombeaux des Grecs, qu'on s'y arrête avec plaisir. La sorte d'horreur qu'ils inspirent est bien adoucie dans une vaste campagne, par la variété des objets environnans. D'ailleurs la curiosité, l'humanité même trouvent à se satisfaire dans les inscriptions qui animent ces monu-

(*a*) *Traité des funér.* de Guichard, l. 2 p. 218.

mens & où trop souvent les misérables humains reçoivent pour la premiere fois le prix de leurs vertus. Alors l'envie se taît, l'erreur a disparu. Que l'artifice & le mensonge soient le poison de la vie, mais que du moins la vérité soit écrite sur les tombeaux. Une promenade agréable nous conduit à ces monumens religieux où notre place est déja marquée. Ils semblent nous rapprocher de ceux qu'une absence éternelle sépare de nous, & nous inspirent presque toujours des réflexions utiles.

En effet, dans le silence de la nuit qui, pour me servir de l'expression d'un de nos Poëtes qu'on ne lit point,

> Dessus son char d'ébene, environné d'étoiles,
> Dans le sombre univers représente le jour.
>
> *Chapelain.*

lorsque les vents enchaînés laissent regner le calme sur la vaste plaine des mers, éclairée par l'astre brillant dont les rayons semblent se jouer sur la surface immobile des flots, si je jouis, à la faveur de cette douce clarté, d'un spectacle immense; si, pour le goûter plus parfaitement



par le contraste, ma vue s'arrête sur des tombeaux que j'entrevois dans l'éloignement, & dont l'ombrage des arbres touffus qui les couvrent rend l'aspect plus lugubre, & redouble encore l'horreur dont je me sens pénétré : j'oppose alors au repos instantané de la nature qui bientôt va se réveiller avec tout son éclat, le sommeil éternel qui m'enleve sans retour mes semblables, mes parens & mes amis; & ce souvenir me fait envisager sans effroi le terme de ces jours rapides qui précipitent mes pas vers le tombeau.

Je me rappelle en ce moment le beau paysage du célebre Poussin, où de jeunes Bergeres d'Arcadie, en conduisant des danses champêtres, trouvent tout-à-coup sous leurs pas le tombeau d'une de leurs compagnes, morte à la fleur de l'âge, avec cette courte inscription qui les arrête & suspend leur joie & leurs plaisirs : *Et in Arcadia ego;* comme si elle leur disoit : *Et moi aussi je vivois comme vous dans l'heureuse Arcadie.*

La vue des tombeaux, loin de ternir les charmes de la campagne, ne





fait donc que les rendre plus intéressans.

Ne soyons pas surpris que les ouvrages des anciens soient pleins des réflexions que ce spectacle inspire. Ils n'alloient point à la campagne, jamais ils ne rentroient chez eux, sans avoir sous les yeux ces monumens de zele & de piété; l'image de leurs ancêtres leur étoit toujours présente : souvent arrêtés à la vue des tombeaux, plus souvent occupés de la lecture, on peut dire qu'ils habitoient avec les morts plus encore qu'avec leurs contemporains. Aussi trouve-t-on communément dans les Poëtes le tableau de la mort, à la suite de la plus vive image des jeux & des plaisirs. Le vieux Anacréon laisse tomber sa couronne de myrthe aux pieds d'un cyprès où ses genoux tremblans l'obligent de se reposer. Horace, au milieu des festins, entend les voix funebres; il s'écrie tout-à-coup qu'il voit un tombeau hérissé de ronces & d'épines, au bout de la route fleurie où il cueille encore les roses de la volupté.



Telle étoit la morale de la philosophie payenne; sur le bord de la tombe, elle appelloit les plaisirs. Les Grecs modernes, après avoir pleuré sur les tombeaux, y font encore des festins & des danses. La philosophie chrétienne déplore cet excès de délire & d'erreur; elle fixe nos idées sur des objets plus grands, plus sérieux, plus conformes à la dignité de notre être, & sur-tout infiniment plus propres à faire le véritable bonheur.



## ARTICLE VIII.

*Le Socrate ruſtique, ou Deſcription de la conduite économique & morale d'un Payſan Philoſophe. Traduit de l'allemand de M.* Hirzel, *premier Médecin de la République de Zuric, par un Officier Suiſſe au ſervice de France, & dédié à l'Ami des hommes. Zuric, 1762.*

CET ouvrage intéreſſant & utile fait partie du premier volume des Mémoires allemands de la Société de Zuric, établie pour l'avancement de la Phyſique, des Mathématiques, de l'Hiſtoire Naturelle, de la Médecine, des Arts, des Métiers, & principalement de l'Agriculture. M. Frey de Bâle, Capitaine au ſervice de France, l'a traduit & l'a dédié à M. de Mirabeau qui chérit & éclaire toutes les Sociétés utiles. Le traducteur y a ajouté une préface très-bien faite, dans laquelle il détruit les idées peu avantageuſes que quelques perſonnes ignorantes & frivoles ont encore ſur la



Nation reſpectable & ſavante à laquelle il appartient & fait lui-même tant d'honneur. Nous nous empreſſerons toujours de juſtifier les éloges qu'on nous donne dans cette préface, pour avoir concouru à détruire ces préjugés ridicules & à faire rendre à la Nation Allemande la juſtice qu'elle mérite à tous égards.

Monſieur Frey eſt auſſi auteur de pluſieurs notes inſtructives dont l'ouvrage que nous annonçons eſt accompagné. « Je peux, dit-il, ſans craindre » d'être tympaniſé par les diſeurs de » bons mots, offrir aux Lecteurs Fran» çois la traduction d'un ouvrage qui » n'a d'autre objet que de faire con» noître le mérite économique & » moral d'un Payſan Suiſſe qu'on oſe » y comparer à Socrate & propoſer » comme un modele à ſuivre. J'ai » même lieu d'eſpérer que cet ouvrage » ſera bien reçu dans un tems où une » heureuſe fermentation tourne tous » les eſprits vers le bon & l'utile, où » les livres d'Agriculture ont pris la » place des romans & de tant d'autres » écrits fades & ſuperficiels, & où en» fin un Gouvernement ſage & éclairé





» a ſçu mettre habilement à profit » cette diſpoſition favorable des eſ» prits, qui annonce à la France les » jours les plus heureux & les plus » brillans, lorſque le calme qu'elle » deſire, & pour lequel elle étoit prête » à faire les plus grands ſacrifices, lui » aura été rendu. Après avoir vu les » bons effets que l'original avoit pro» duits dans ma patrie, j'en ai entre» pris la traduction, dans l'unique vue » de procurer les mêmes avantages à » une Nation que ma famille n'a ceſſé » de ſervir depuis pluſieurs généra» tions, & que je ſers moi-même de» puis mon enfance ».

Le Socrate ruſtique dont on décrit les mœurs & les travaux, n'eſt point un caractere ſuppoſé; c'eſt un perſonnage qui exiſte, un Laboureur qui s'appelle *Jacques Goujer* & qui habite un village du canton de Zuric; ſes amis le nomment *Klijogg*, petit Jacques; titre ſous lequel notre Auteur le déſigne. Il vit avec un de ſes freres; leurs deux familles, quoique nombreuſes, ne forment qu'un ſeul ménage; ils labourent une grande poſſeſſion avec de grands ſuccès. Notre



Auteur décrit toute leur économie rurale, il en calcule les frais & les profits; nous regrettons de ne pouvoir le ſuivre dans tous ces détails, ſouvent trop liés pour être ſuſceptibles d'extraits, & toujours relatifs à la culture de la Suiſſe. De la deſcription des travaux de Klijogg, il réſulte qu'une longue ſuite d'expériences lui a donné pluſieurs pratiques utiles que les Agriculteurs ſavans ont découvertes par la théorie. Il a vu, par les eſſais qu'il a imaginés lui-même, que quelques-unes des nouveautés que les ſpéculateurs veulent introduire, ne ſont peut-être pas toujours auſſi avantageuſes qu'on ſe l'imagine; il ne veut point qu'on coure avec trop d'ardeur & ſans avoir bien connu les méthodes anciennes, après la nouveauté: il penſe au contraire qu'il faudroit avant tout commencer par étudier à fond la nature du pays, & ſur-tout les moyens que les plus induſtrieux & les plus laborieux économes mettent en uſage pour rendre leurs terres plus fertiles: il ne s'agiroit alors que de rendre la connoiſſance de ces moyens commune à tous les autres cultivateurs.

Klijogg, qui a l'eſprit obſervateur, a vu que l'eau des tourbieres eſt extrêmement nuiſible aux arroſemens, & qu'elle détruit entierement le gazon. Une eau qui charie du tuf, peut encore faire bien du tort à un pré ; de ſorte qu'il faut être très-attentif au choix de l'eau, ſi l'on ne veut ſe mettre dans le cas de rendre les arroſemens plus nuiſibles qu'utiles. On peut être aſſuré de la bonté de l'eau, lorſqu'il y croît du creſſon, du beccabunga & d'autres plantes graſſes ; au lieu qu'un ruiſſeau, dans le fond duquel on voit croître des joncs, de l'algue ou de la mouſſe, annonce une eau très-pernicieuſe aux prairies.

Notre Laboureur a eſſayé le trefle de Flandres (*Trifolium pratenſe purpureum majus. Raj. hiſt. 944.*), plante de laqueile on fait le plus grand cas pour les prairies artificielles ; & il croit que les avantages de cette culture ſur celle des herbages ordinaires, dépend de la grande quantité des engrais, dont il doute que les frais ſoient compenſés.

Klijogg a fait attention à une circonſtance qui peut cauſer la ruine totale d'une prairie, c'eſt lorſque le



plantain y croît trop abondamment. Ses larges feuilles couvrant entierement la terre, empêchent toutes les plantes d'un autre genre d'y pouſſer. Il fit voir au Traducteur un pré que les feuilles de cette plante tapiſſoient dans toute ſa ſuperficie, & qui étoit devenu abſolument ſtérile. Le ſeul remede qu'il faut employer, en pareille circonſtance, c'eſt de labourer cette prairie, & après lui avoir fait porter du bled pendant quelques années, de la remettre en pré.

Le judicieux Agriculteur pratique au mieux ſes arroſemens, adminiſtre très-bien ſes pâtures, laboure avec les plus grands ſuccès ſes champs à bled ; il a obſervé que, pour ſe procurer d'abondantes recoltes, il eſt très-eſſentiel de varier ſouvent les eſpeces de grains dans le même terrein. Il eſt tellement convaincu de l'importance & de l'utilité de cette méthode, qu'il prétend trouver une différence avantageuſe pour lui, lors même qu'il achete ſeulement ſa ſemence dans un village éloigné du ſien de quatre lieues.

Après avoir examiné Klijogg cultivant ſes champs, nous allons le conſi-



dérer dans l'intérieur de ſa maiſon. Son côté moral n'eſt pas moins digne de l'attention des Philoſophes : tout ce que l'Auteur de ſa vie dit à ce ſujet, mériteroit d'être rapporté : nous nous contenterons d'indiquer les traits qui nous ont le plus frappés. C'eſt Klijogg qui exerce dans le ménage la fonction de pere de famille : il eſt cependant le cadet ; mais ſon aîné a eu aſſez de lumiere & de raiſon pour reconnoître la ſupériorité du génie & des talens de ſon frere, pour lui laiſſer en conſéquence toute l'adminiſtration du travail, & pour ſe contenter de le ſeconder avec ardeur. En admettant le ſyſtême que Klijogg s'eſt formé des devoirs d'un pere de famille, on trouveroit au reſte peu de perſonnes qui ne lui en cédaſſent très-volontiers l'honneur. Il faut, ſuivant lui, que le pere de famille ſe trouve toujours le premier & le dernier à tous les ouvrages ; & l'eſſence de ſon autorité conſiſte à montrer l'exemple aux autres individus de la famille. Où cela manque, dit-il, tous les efforts que l'on fait, tous les ſoins qu'on ſe donne deviennent inutiles.

Klijogg tenoit le ſeul cabaret du



village, il en réſultoit en apparence un profit conſidérable ; mais il n'a pas tardé à être convaincu du contraire : il frémit à la ſeule penſée des funeſtes impreſſions que l'exemple dangereux des gens qui fréquentoient ſon cabaret, feroit ſur ſes enfans. Ces gens-là donnoient, pour la plûpart, à la boiſſon un tems précieux pour le travail, diſſipoient follement un argent qu'ils auroient dû employer à l'amélioration de leurs affaires domeſtiques, énervoient leurs forces & abrutiſſoient leur eſprit au point de ſe rendre incapables de vaquer à leurs occupations & à leurs devoirs. Cela lui fit prendre la réſolution de ne donner déſormais à ceux qui viendroient boire chez lui, qu'autant de vin qu'il leur en faudroit pour ranimer & réparer leurs forces épuiſées par un travail pénible ou par la fatigue d'un voyage, le ſeul uſage auquel le vin lui ſembloit avoir été deſtiné par le Créateur.

Il découvrit une autre ſource de la ruine du ménage, dans la coutume où l'on eſt de faire de petits préſens aux enfans à l'occaſion du baptême, ou au tems des étrennes. Ces ſortes de pré-

sens, dit-il, font que les enfans s'accoutument de bonne-heure à se faire de petits profits par d'autres voies que par le travail; ce qui devient d'autant plus dangereux que la fainéantise est la racine de tous les maux. Ces présens consistent d'ailleurs, pour la plûpart, en friandises mal-saines, ou pour le moins inutiles, ou en jouets qui ne sont d'aucun usage réel. On n'en est pas moins obligé de rendre ensuite la pareille dans l'occasion, ce qui ne laisse pas, au bout de l'année, de faire une dépense considérable & onéreuse pour le ménage. Klijogg se fit en conséquence une loi de ne recevoir jamais aucun présent ni pour lui, ni pour ses enfans, soit de comperes ou commeres, soit de parens, soit de qui que ce pût être, & de n'en point faire non plus de son côté, hormis à de vrais pauvres, à des personnes que l'âge ou d'autres accidens mettoient hors d'état de gagner leur vie par le travail

Klijogg bannit également toutes ces distinctions attachées à certains jours de l'année: chez lui, les dimanches & les fêtes, les clôtures des fenaisons, de la récolte, la fête du village, les



baptêmes de ses enfans, n'ont aucune sorte de préférence quant à la bonne-chere. Il lui semble qu'il est absolument contre le bon sens de donner plus de nourriture au corps dans les jours destinés au repos, que dans les jours ouvrables, où les forces épuisées par un travail pénible, ont besoin au contraire d'une plus grande réparation: c'est pourquoi il a soin de régler les repas suivant la nature du travail. Tout ce ménage est élevé de façon que Klijogg peut sans aucun risque laisser ouvertes les armoires & les chambres où il renferme ses provisions. Il en use de même à l'égard de la caisse où il tient son argent; elle est également ouverte à tous les membres de la famille qui sont en âge de raison: tous y ont les mêmes droits. Comme le bien est en commun, on évite avec le plus grand soin jusqu'à la moindre apparence du profit personnel, & par ce moyen, tout amour immodéré pour l'argent est banni de cette maison.

Ces traits nous paroissent suffisans pour faire connoître d'une façon très-avantageuse le Philosophe dont on vient de nous donner la vie, & celui



auquel nous devons cet ouvrage. On pourra comparer cette relation avec ce qu'on a dit dans le *Journal Etranger Août* 1758, d'un Agriculteur qui de lui même est parvenu aux connoissances les plus utiles. Monsieur Hingel nous paroît avoir choisi, tant pour la conduite économique que pour la morale, les traits qui caractérisent le mieux Klijogg; sans donner dans le merveilleux, il les a décrits avec une noble simplicité. Son ouvrage a fait en Suisse de grands biens: Klijogg étoit jusqu'ici l'oracle de ses voisins; aujourd'hui on vient le consulter de loin, & personne ne le consulte sans fruit.





## ARTICLE IX.

*LETTRE adressée à M. l'Abbé* Arnaud, *auteur du* Journal Etranger.

MONSIEUR,

On ne doit pas être étonné de voir des variétés dans l'arrangement & la disposition des parties qui constituent les êtres. La nature s'écarte souvent des regles qu'elle semble s'être prescrites; cependant, quelques singularités qu'elle produise, on ne peut s'empêcher d'admirer le soin qu'elle prend de les rendre quelquefois avantageuses, de sorte qu'elles ne s'opposent ni à l'existence ni à l'accroissement des corps qu'elle forme. Cette réflexion est bien justifiée par un fait remarquable, inséré dans le cinquantieme volume des Transactions Philosophiques de la Société royale de Londres, (premiere partie). Ce fait a été communiqué à cette célebre Académie par le Docteur Torkos.

Une femme accoucha de deux filles,

jointes l'une à l'autre. On attribue l'effet de cette conception à la force de l'imagination de la mere qui avoit regardé trop long-tems & avec trop d'attention des chiens qui s'accouploient. Ces deux corps étoient unis par la partie inférieure de la région des lombes. Celui de la premiere resta au passage pendant trois heures, & ensuite sortit avec la seconde qui vint par les pieds. On appella l'une *Hélene*, & l'autre *Judith*. Quoique ces enfans fussent joints fort intimément, ils avoient la facilité de s'asseoir, d'avancer & de reculer. Un seul conduit, placé entre la cuisse droite d'Hélene & la gauche de Judith, servoit au passage des excremens. Lorsqu'une de ces deux filles avoit envie d'aller à la garderobe, l'autre paroissoit faire les mêmes efforts. Il y avoit deux conduits pour la sortie des urines, & les envies de satisfaire au besoin de les rendre n'étoient point les mêmes. Chacune contentoit ce besoin en différens tems. Judith devint paralytique du côté droit à l'âge de sept ans : cette maladie se dissipa ; mais cette petite infortunée perdit alors ses forces, & son esprit



parut diminuer. Cet accident ne changea rien à la pétulence & à la vivacité d'Hélene. Elles eurent en même tems la rougeole & la petite vérole. D'autres maladies les attaquerent séparément ; car Hélene eut une pleurésie dont Judith ne ressentit point les effets ; Judith eut en même tems une fievre assez médiocre. A seize ans elles eurent leurs évacuations périodiques ; ces évacuations reparurent exactement tous les mois, avec cette différence, qu'elles ne venoient point dans le même tems, ni également. Ces filles étoient plus ou moins incommodées dans ce tems critique ; Judith étoit alors fort sujette aux vapeurs hystériques. A vingt-deux ans, Judith fut attaquée de convulsions & d'affections comateuses, elle resta dans cet état pendant dix jours, enfin elle mourut. Hélene fut attaquée dans le même tems d'une petite fievre, accompagnée de fréquentes foiblesses, & elle cessa de vivre trois quarts d'heure plutôt que Judith.

On fit l'ouverture de ces cadavres. Tous les visceres du corps d'Hélene étoient dans l'état naturel : Judith



avoit le cœur fort gros & le péricarde très-épais ; le poumon droit étoit en putréfaction. Dans l'un & l'autre corps, on distinguoit les visceres qui appartenoient à chacun en particulier. L'aorte & la veine cave de l'une & de l'autre, avant de former les rameaux iliaques, s'unissoient pour ne faire qu'un seul canal. On trouvoit deux vagins & deux *rectum*. Ces derniers conduits se rapprochoient vers l'anus pour en produire un seul qui devenoit commun. Les parties extérieures de la génération étoient conformées comme elles doivent l'être à vingt-deux ans. Les os *sacrum* étoient réunis en un seul corps, & c'étoit par cet endroit principalement que se faisoit l'adhérence si intime de ces deux filles.

Il n'y a rien de singulier dans cette conformation : on trouve dans les Auteurs mille exemples semblables, & il arrive souvent aux Maîtres de l'Art de délivrer des femmes de pareils enfans qui meurent presque tous en naissant. Le fait dont je viens de vous faire part, Monsieur, n'est digne d'attention & de surprise, qu'autant que ces deux filles ont pu vivre jusqu'à l'âge de vingt-deux ans.



Le Docteur Torkos n'est pas l'auteur de cette observation ; il l'a trouvée dans les papiers de son ami le Docteur Rayger. Je crois qu'Ettmuler a rapporté le même fait dans une dissertation imprimée à Léipsick en 1707 sous ce titre : *Dissertatio de monstro hungarico*. J'aurai soin d'examiner cet ouvrage & de voir si ce Médecin n'ajoute pas d'autres particularités à ce que vous venez de lire. Il seroit à desirer qu'on pût découvrir s'il se trouvoit de la différence entre les inclinations de ces deux filles, si les volontés étoient toujours les mêmes, s'il y avoit de la convenance dans les caracteres, si elles avoient les mêmes goûts, *&c.*

J'ai l'honneur d'être, *&c.*



## ARTICLE X.

### CONLATH & CUTHONA, *poëme erse.*

NOUS revenons encore une fois sur la collection de Poésie erse, que nous avons déja fait connoître. Quelque succès qu'ayent eu en général les différens fragmens que nous en avons détachés, nous n'ignorons pas que ce caractere de Poésie n'a pas été goûté de tous les Lecteurs. Ceux qui ne connoissent & ne sentent la Poésie que dans les vers françois, n'ont pas cru que quelques beautés sauvages pussent compenser le desordre & l'obscurité des idées, l'uniformité de ton & le retour continuel des mêmes images ; mais ceux qui joignent à une ame sensible un esprit philosophique, qui aiment à observer des mœurs nouvelles & extraordinaires, à remonter à la source des Arts & à suivre les élans de l'esprit humain livré à ses propres forces, ont été frappés de cette rudesse originale qui couvre une mul-



titude de beautés fortes, grandes & pathétiques, & ils ont regardé ces poëmes comme des monumens curieux où la Poésie se montroit avec la pompe, l'énergie & la naïveté que lui donne la nature seule, privée du secours des Arts & de la culture.

Le morceau dont nous allons donner la traduction est un des plus singuliers de toute la collection. Avant de le faire connoître, il est essentiel de prévenir les Lecteurs sur les faits historiques qui en sont le sujet. Les voici, tels que la tradition les a conservés. Conlath étoit le plus jeune des fils de Morni, & frere du célebre Gaul dont il est souvent fait mention dans ces poésies. Il étoit amoureux de Cuthona, fille de Rumar, lorsque Toscar, accompagné par Fercuth son ami, vint d'Irlande à Mora où habitoit Conlath. Les deux amis trouverent à Mora tous les secours de l'hospitalité, &, selon la coutume de ces tems-là, passerent trois jours dans les festins & les réjouissances avec Conlath. Au quatrieme, Toscar se rembarqua ; il côtoya l'*Isle des Vagues* ( vraisemblablement une des Hebrides ), il y vit





Cuthona qui chassoit, l'aima & l'emmena par force sur son vaisseau ; mais les vents le jetterent dans l'isle déserte d'I-thona. En même tems Conlath qui avoit appris l'enlevement de sa maîtresse, s'embarqua sur les traces de Toscar, & l'atteignit au moment où celui-ci alloit mettre à la voile pour la côte d'Irlande. Ils se battirent avec acharnement, & les Chefs & leurs suivans périrent tous des blessures qu'ils se firent mutuellement. Cuthona ne survécut pas long tems à son amant ; elle mourut de douleur le troisieme jour. Fingal instruit de la mort malheureuse de ces Guerriers, envoya Stormal, le fils de Morar, pour les enterrer ; mais il oublia d'envoyer un Barde pour chanter les chants funéraires sur leurs tombeaux. C'est là où commence ce poëme. On se souvient que l'auteur de ces poésies est Oscian, fils de Fingal, & que cet Oscian, comme Homere & Milton, avoit perdu la vue dans sa vieillesse. Il est frappé d'un bruit extraordinaire pendant la nuit, c'est l'apparition de l'Ombre de Conlath qui vient le prier de transmettre à la postérité sa renommée & celle de Cu-



thona ; car on croyoit dans ces tems-là que les ames des morts ne jouissoient du repos que lorsque leurs louanges avoient été célébrées par un Poëte. Le génie d'Oscian s'éveille, son imagination s'allume, il croit voir devant lui les Ombres de Conlath, de Toscar, de Cuthona ; il les entend, il prend a harpe ( il paroît que les Bardes, semblables aux premiers Poëtes Grecs, accompagnoient toujours leur Poésie d'un instrument ), & il chante les aventures de Cuthona. Il n'y a point de poëme qui porte plus sensiblement le caractere de l'inspiration : c'est l'élevation de Pindare & l'enthousiasme des Prophetes, avec tous les défauts en même tems qu'on a déja remarqués dans ces Poésies sauvages : on va en juger

Oscian n'a-t-il pas entendu une voix, ou bien est-ce le son des jours qui ne sont plus? Souvent la mémoire des tems anciens descend, comme le soleil couchant, sur mon ame ; le bruit de la chasse se renouvelle, & dans ma pensée je leve la lance. . . Mais Oscian a entendu une voix. Qui es-tu,

fils de la Nuit ? Les enfans des foibles sont endormis, & le vent de minuit se fait entendre dans ma salle. Peut-être est-ce le bouclier de Fingal, qui résonne au souffle du vent ; il est suspendu dans la salle d'Oscian qui le touche souvent de ses mains. . . Mais je t'entends, ô mon ami ! ta voix a été long-tems absente de mon oreille. Qu'est-ce qui t'amene sur ton nuage vers Oscian, fils du généreux Morni ? Les amis des vieillards sont-ils près de toi ? Où est Oscar, fils de la Renommée ? Il étoit souvent près de toi, ô Conlath, quand le bruit de la bataille s'élevoit.

### L'OMBRE DE CONLATH.

La douce voix de Cona dort-elle au milieu de sa salle bruyante ? Oscian dort-il dans sa demeure, & laisse-t-il ses amis sans leur renommée ? La mer roule autour de la sombre I-thona (a), & nos tombeaux ne sont pas apperçus par les étrangers, fils du retentissant Morven !

(a) I-thona, *Isle des Vagues*, l'une des Isles Westernes ou Hebrides.



### OSCIAN.

O si mes yeux pouvoient te voir assis sur ton nuage ! Es-tu semblable au brouillard de Lano, ou à un météore à-demi éteint ? De quoi sont les franges de ta robe ? de quoi est fait ton arc aërien ? . . . . Mais il est parti sur son tourbillon, comme l'ombre du brouillard. . . . Descends de ton mur, ô ma harpe, & fais-moi entendre tes sons. Que la lumiere du souvenir brille sur I-thona, afin que je puisse regarder mes amis. . . . Mais Oscian apperçoit ses amis sur l'isle bleuâtre ; l'antre de Thona lui apparoît avec ses rochers couverts de mousse & ses arbres courbés ; un ruisseau murmure à l'entrée, & Toscar est penché sur les bords. Fercuth est triste à ses côtés, & la fille de son amour (a), assise à quelque distance de lui, verse des larmes. . . Est-ce le vent des vagues qui me trompe, ou les entends-je parler ?

(a) Cuthona, la fille de Rumar, que Toscar avoit enlevée par violence.





### TOSCAR.

La nuit étoit orageuse, les chênes descendoient en gémissant de leurs collines ; la mer rouloit dans les ténebres sous les vents, & les vagues mugissantes grimpoient contre nos rochers ; l'éclair brilloit souvent, & laissoit appercevoir la fougere desséchée... Fercuth ! j'ai vu l'Esprit de nuit (a) ; il reposoit en silence sur ce rivage ; sa robe de brouillard flottoit au gré du vent. J'ai vu couler ses pleurs. Il avoit l'air d'un vieillard, plongé dans une rêverie profonde.

### FERCUTH.

C'étoit ton pere, ô Toscar, & il prévoyoit quelque mort prête à survenir

(a) On a cru pendant long-tems dans le Nord de l'Ecosse, que c'étoit les ombres des morts qui formoient les tempêtes. Ce préjugé subsiste encore parmi le peuple ; car ils croyent que les tourbillons & les coups de vent sont occasionnés par des Esprits qui se transportent de cette maniere d'un lieu dans un autre.



dans sa famille. Tel il parut sur Cromla, avant que le grand Ma-ronnan (a) tombât. . . Ullin (b), que tes valées & tes collines de gazon sont agréables ! le silence environne tes courans bleuâtres, & le soleil couvre tes campagnes. Que le son de la harpe est doux dans Selama (c), & que le cri du chasseur sur Cromla est aimable à mon oreille !.. Mais nous sommes dans la sombre I-thona, entourés de la tempête ! Les flots élevent leurs têtes blanchies au-dessus de nos rochers, & nous tremblons au milieu de la nuit.

### TOSCAR.

Qu'est devenue l'ame de la bataille, ô Fercuth dont la vieillesse a blanchi les cheveux ? Je t'ai vu intrépide dans le danger, j'ai vu tes yeux étincelans de joie dans le combat. Qu'est devenue l'ame de la bataille ? Nos peres

(a) Ma-ronnan étoit le frere de Toscar.

(b) La province d'Ulster en Irlande.

(c) Selamath, mot celtique, qui signifie *beau à voir*. C'est le nom du palais de Toscar, sur la côte d'Ulster, près de la montagne de Cromla.

n'ont jamais craint. . . Vois la mer qui s'appaise ; le vent de la tempête est tombé. Les vagues frémissent encore sur l'abîme, & semblent craindre le retour du vent ; mais regarde, la mer est appaisée : la clarté grisâtre du matin brille sur nos rochers ; le soleil s'avancera bientôt de son Orient, dans toute la pompe de sa lumiere.

J'ai déployé mes voiles avec joie devant les murs du généreux Conlath. Je passai près de l'Isle des Vagues, où sa maîtresse poursuivoit le daim : je la vis, semblable à ce rayon de soleil qui perce le nuage ; ses cheveux flottoient sur son sein palpitant ; elle tiroit de l'arc, le corps penché en avant ; & son bras tendu derriere elle, étoit semblable à la neige de Cromla... Viens à mon cœur, m'écriai-je, ô belle chasseresse de l'Isle des Vagues ! Mais elle passe ses momens dans les larmes, elle pense au généreux Conlath. Où pourrai-je trouver la paix de ton cœur, ô Cuthona, fille aimable ?

CUTHONA.

Un rocher escarpé s'avance sur la mer, couvert de mousse & de vieux



arbres ; les vagues roulent à ses pieds ; à ses côtés est la retraite des biches. On le nomme *Ardven*. Là s'élevent les tours de Mora ; là Conlath, les yeux tournés vers la mer, attend son unique maîtresse... Les filles de la chasse sont revenues, & il a vu leurs yeux abattus. Où est la fille de Rumar ? Mais elles n'ont point répondu... La paix de mon cœur habite sur Ardven, ô fils de la terre éloignée !

TOSCAR.

Et Cuthona retournera vers la paix de son cœur, vers la demeure du généreux Conlath. Il est l'ami de Toscar : je me suis réjoui dans ses salles. Levez-vous, vents doux & légers d'Ullin, & tendez mes voiles du côté d'Ardven. Cuthona reposera sur Ardven ; mais les jours de Toscar seront tristes. . . Je m'asseoirai à l'entrée de ma caverne, dans le champ du soleil. Le vent murmurera dans les feuilles de mes arbres, & je croirai entendre la voix de Cuthona : mais elle est loin de moi, dans les salles du puissant Conlath.





CUTHONA.

Oh, quel nuage est-ce que je vois ! Il porte les ombres de mes peres : je vois les franges de leurs robes, semblables au brouillard grisâtre & aqueux. Quand tomberai-je, ô Rumar ? Car la triste Cuthona voit sa mort. . . . Conlath ne me verra-t-il point, avant que je descende dans la maison étroite ?

OSCIAN.

Il te verra, fille aimable ! la mer roulante le portera vers toi. La mort de Toscar a obscurci sa lance, & l'on voit une plaie à son côté. Il paroît couvert de la pâleur de la mort à la caverne de Thona, & il montre son horrible blessure. . . . Où es-tu avec tes larmes, ô Cuthona ? Il meurt, le Chef de Mora. . . Mais la vision s'obscurcit & s'éteint : je ne vois plus les Chefs... O vous, Bardes des tems à venir, ne rappellez jamais sans verser des larmes, la chûte de Conlath. Il tomba avant le tems, & la sombre tristesse se répandit dans son habitation. Sa mere regarda son bouclier qui étoit suspendu



à la muraille (*a*), & il étoit teint de sang. Elle connut que son héros n'étoit plus, & les cris de sa douleur se firent entendre sur Mora.

Es-tu pâle sur ton rocher, Cuthona, assise à côté des guerriers tombés (*b*) ? La nuit arrive, & le jour revient, & personne ne paroît pour élever leurs tombeaux. Tu écartes les oiseaux croassans, & tes pleurs coulent pour toujours ; tu es pâle comme un nuage pluvieux qui s'éleve de la surface d'un lac.

Les fils du désert arriverent, & ils la trouverent sans vie. Ils éleverent un tombeau sur les héros ; & elle repose à côté de Conlath. . . Ne viens plus

(*a*) Ces peuples croyent que les armes qu'un guerrier laissoit chez lui paroissoient ensanglantées à l'instant où ce guerrier étoit tué, à quelque distance qu'il fût.

(*b*) La situation de Cuthona est assez semblable à celle de Respha, maîtresse de Saül, assise à côté de ses enfans qui venoient d'être massacrés par les Gabaonites. Elle étoit étendue sur le rocher, dit l'Ecriture, occupée à empêcher les oiseaux de l'air d'en approcher pendant le jour, & à en écarter les bêtes féroces pendant la nuit. Voyez le *deuxieme Livre des Rois*, ch. 21.

troubler mes ſonges, ô Conlath; car tu as reçu ta renommée. Que ta voix s'éloigne de ma demeure, afin que le ſommeil puiſſe y deſcendre à la nuit. O que ne puis-je oublier mes amis, juſqu'à ce que les traces de mes pieds ſoient effacées, juſqu'à ce que je me retrouve au milieu d'eux avec joie, & que mes vieux membres ſoient étendus dans la maiſon étroite!





## ARTICLE XI.

*LA Nuit. Par M. Geſſner.*

NUIT tranquille! avec quelle douceur viens-tu me ſurprendre au pied de cette roche couverte de mouſſe! Je voyois encore l'aſtre du jour, au moment où il ſe perdoit derriere les degrés que forment ces montagnes. Il ſourioit encore pour la derniere fois au-travers du nuage léger qui, ſemblable à un voile d'or, embraſſoit les vignobles, les boccages & les champs éloignés. Toute la nature enflammée par la réverbération du pourpre qui brilloit dans les nuages ſillonnés, ſembloit lui faire fête à ſon départ. Les oiſeaux lui faiſoient entendre leur derniere chanſon, & enſuite cherchoient deux à deux la ſûreté dans leurs nids. Le Berger, ſuivi de ſon ombre qui s'allongeoit, jouoit en retournant dans ſa cabane, ſon air du ſoir ſur le chalumeau, lorſque je m'endormis doucement.

Eſt-ce toi, Philomele, qui par tes



ſons touchans m'aurois éveillé? ou ſeroit-ce un Faune qui m'épie? ou bien eſt-ce le bruit d'une Nymphe qui paſſe au-travers des buiſſons?

Oh, que ce ſpectacle eſt doux & charmant! comme toute cette contrée ſommeille paiſiblement autour de moi! quel raviſſement! quelle douce ivreſſe s'empare de mon cœur attendri!

Mon œil parcourt la ſombre forêt, il ſe repoſe ſur les endroits que la lune éclaire au-travers des voûtes opaques formées par les feuilles tremblantes; ici j'apperçois ſa lueur ſur un vieux tronc couvert de mouſſe, là ſur l'herbe qui m'appelle, ailleurs elle blanchit les rameaux agités. Souvent elle ſemble reculer d'effroi à l'aſpect des formes hideuſes & biſarres que lui montrent des troncs tortueux, ou au bruit effrayant des branches qui frémiſſent dans l'obſcurité; ou bien elle ſe promene ſur les flots qui, ſemblables à des lumieres bondiſſantes, s'élevent par intervalles ſur le noir ruiſſeau dont les ondes roulent & ſe précipitent à mes côtés.

Aſſiſe ſur ſon char que tirent tantôt



des biches légeres, & tantôt un dragon dont les aîles bruyantes font mouvoir un corps grêle, la lune ſemble raſer en paſſant les ſommets brillans des arbres.

Quelle douceur dans les parfums que vous exhalez, ô tendres fleurs! & toi, modeſte violette, qui ne t'ouvres que pendant la nuit pour répandre ton baume. Que vos vapeurs ſont douces dans l'obſcurité qui vous rend inviſibles! Vous n'avez pas beſoin, pour annoncer votre préſence, de l'éclat de vos couleurs; vous êtes trahies par la volupté que je reſpire. Vous bercez dans votre tendre ſein les zéphirs qui s'y endorment, après s'être fatigués à folâtrer autour de vous pendant le cours de la journée, & qui trouvent à leur réveil la roſée qui s'eſt amaſſée dans les cavités odorantes & pures de vos feuilles.

Mais quel chant rauque & confus ſe fait entendre dans cette prairie? Ce ſont les grenouilles qui, poſées ſur les feuilles des plantes aquatiques, chantent la chanſon du ſommeil. . .

Derriere la prairie s'éleve doucement un côteau couvert de buiſſons

où l'on voit au-deſſous des chênes les rayons de la lune ſe confondre & ſautiller avec les ombres. Là coule avec précipitation un ruiſſeau qui murmure; j'entends, j'entends le bruit de ſon onde; il tombe en caſcades ſur les pierres couvertes de mouſſe; pendant qu'il court tout en écume ſe rendre dans la plaine, ſes flots bondiſſent & s'élancent pour embraſſer les fleurs qui embelliſſent ſes bords.

C'eſt là qu'au clair de la lune je trouvai ſur la rive verdoyante, la plus belle des Bergeres. Mollement étendue ſur des fleurs, vêtue à la légere, & ſemblable à ces nuages légers & tranſparens dans leſquels la lune ſe plaît à s'enfoncer à pluſieurs repriſes, elle ſoutenoit de ſon bras délicat un luth qui repoſoit ſur ſon ſein, tandis que ſa main légere tiroit des cordes harmonieuſes de l'inſtrument des ſons plus touchans que les accens de Philomele.

Elle chanta : tout ce qui l'environnoit écouta ſa chanſon; le roſſignol ſe tut. L'Amour qui repoſoit dans un boſquet voiſin, prêta l'oreille, & s'appuyant ſur ſon arc : je ſuis, dit-il en


lui-même, le Dieu de la tendreſſe & de la volupté; mais, par le Styx! le plaiſir que j'éprouve en cet inſtant ſurpaſſe tout ce que j'ai goûté de plaiſirs.

La Lune ordonna à ſon dragon de ne point faire entendre le bruit de ſes aîles; elle ſe pencha ſur un côté de ſon char d'argent, la chaſte Déeſſe écoutoit & ſoupiroit.

La Nymphe ceſſa de chanter. Déja l'écho avoit répété pour la troiſieme fois ſes derniers ſons; la nature attentive écoutoit encore; le roſſignol muet reſtoit perché ſur la branche *feuillagée*. Alors je m'approchai de la Nymphe : Fille céleſte! ô Déeſſe! lui dis-je en balbutiant, & je lui preſſai la main, & je ſoupirai. La Nymphe baiſſant modeſtement la vue, rougit & ſourit. Je tombai ſans force à côté d'elle; mes paroles entrecoupées & mes levres tremblantes lui peignirent le trouble & l'enchantement de mon ame.

Ma main gauche entrelacée dans ſes mains, s'exerçoit à un jeu perfide ſur ſes genoux légerement couverts, tandis que de l'autre bras j'environnois & je preſſois ſon col, dont les boucles


de ſa brune chevelure ombrageoient la blancheur. Alors ma main téméraire deſcendit ſur ſon ſein que ſoulevoit une reſpiration précipitée; la Bergere ſoupira, je le ſentis; elle baiſſa ſa vue timide, & par un foible effort elle détourna ma main de deſſus ſon ſein agité. J'eus la foibleſſe de céder à ſes mouvemens & de renoncer à la victoire qui déja me faiſoit ſigne.

Ah Nymphe! ah Nymphe! qu'eſt-ce que je ſens? Je crains bien que tu ne m'ayes enchaîné pour jamais.

Mais qu'eſt-ce que j'apperçois ſur la terre obſcurcie? Je vois bondir des flammes, elles ſemblent courir les unes après les autres; tantôt elles forment une danſe en rond; tantôt elles volent avec la promptitude des éclairs, par-deſſus les forêts & les côteaux.

O vous, devant qui le cultivateur tremble, & qui n'êtes aux yeux du Savant que des vapeurs enflammées, vous êtes des Divinités, ſans doute; oui, vous êtes des Dieux favorables, qui par bonté vous montrez pendant la nuit; vous guidez l'Amant égaré vers la Bergere qui l'attend avec impatience; vous éclairez leur chemin,


lorſqu'ils cherchent les boccages ſecrets, ou bien vous égarez les curieux indiſcrets qui pourroient les trahir, & vous les conduiſez dans les marais fangeux.

Mais qu'êtes-vous devenues, ô Divinités voltigeantes? Vous avez diſparu tout-à-coup à mes yeux, je ne vois plus de lumiere dans la contrée obſcurcie, je n'apperçois là-bas qu'un vermiſſeau qui, ſemblable à une petite lampe, brille ſuſpendu à un buiſſon; ſa lueur eſt foible comme celle de la lampe expirante du cabinet d'un Savant appliqué qui s'eſt endormi ſur ſes livres, tandis que ſon épouſe chagrine cherche le repos dans ſon lit déſert. Muſe! tu peux me l'apprendre : pourquoi des inſectes ont-ils la partie inférieure de leur corps lumineuſe? qu'eſt-ce qui produit cette merveille? Jupiter aima, ſuivant ſa coutume, une jeune mortelle; Junon le pourſuivit avec toute la rage qu'inſpiroit autrefois la jalouſie, paſſion inconnue aux femmes d'aujourd'hui : celles-ci ſourient & ſavent prendre une vengeance plus douce, lorſque leur époux les oublie, ou qu'il appaiſe ſes feux

avec une ſuivante plus jeune. Junon obſerva attentivement toutes les démarches de Jupiter : un jour au clair de la Lune, dans un bois ſolitaire, elle le ſurprit tandis que ſous la forme d'un inſecte il badinoit ſur le ſein & dans les plis de la robe d'une mortelle charmante. La rage dans le cœur, elle conſidere long-tems du haut d'un nuage cette ſcene étrange : Les inſectes, dit-elle, n'aiment que leurs ſemblables; il eſt bien ſingulier qu'un vermiſſeau aîlé s'enflamme pour une fille. Ainſi parla Junon, lorſque tout-d'un-coup Jupiter redevint lui-même & preſſa dans ſes bras la jeune fille épouvantée. Malheureuſe ! s'écria Junon en fureur, tu ſeras ce qu'il étoit tout-à l'heure; & ſur le champ la jeune fille, en punition de l'injure faite au lit de la Déeſſe, fut changée en vermiſſeau. Au ſortir des embraſſemens de Jupiter conſterné, elle alla s'attacher à la tige briſée d'un lys; & pour laiſſer un monument éternel de ſon ignominie, Junon plaça dans ſon corps un rayon qu'elle déroba à l'étoile du ſoir, & qui fut tranſmis à toute l'eſpece de ces vermiſſeaux.



Maintenant je vois mille petits nuages qui voltigent ſur le ciel ſemé d'étoiles; ſur leurs ſurfaces argentées je vois folâtrer les Amours, ils font tomber la roſée goutte à goutte, pour rafraîchir les fleurs qui demain orneront le ſein des jeunes beautés, & pour alimenter la vigne. On ſait ſi la vigne & les fleurs ſont utiles à ces petits Dieux malins.

Mais ils font pâlir les nuages. O Lune ! pourquoi te couvres-tu d'un voile ſombre ? ta pudeur ſeroit-elle alarmée à la vue des jeux folâtres des Dieux ? ou bien un Satyre t'auroit-il averti de l'arrivée de ton cher Endymion ?

Eclaire ma route, ô Divinité bienfaiſante ! Je veux quitter la forêt, pour viſiter ce côteau où de jeunes pampres ombragent le ruiſſeau qui ſerpente, & forment au-deſſus une voûte garnie de raiſins. C'eſt là que fraîchement aſſis & appuyé contre la muraille verte, je bois ſouvent avec mes amis, dans des verres couronnés de roſes; c'eſt-là que je chante les chanſons que *Hagedorn* & *Gleim* font en



l'honneur du Dieu du vin & du Die des amours.

Sous ces berceaux élevés que forme le feuillage & où regne l'obſcurité, on éprouve je ne ſais quel doux frémiſſement. . . . N'en doutons pas, Bacchus a pris ces pampres ſous ſa protection.

Souvent ici, au milieu du ſilence de la nuit, l'on entend avec ſurpriſe des chanſons à boire & le bruit argentin des verres. Le paſſant égaré l'entend, il regarde, ſon œil n'apperçoit rien, alors il recule, & ſaiſi de crainte & d'étonnement, il pourſuit ſon chemin.

Sombre berceau, je te ſalue : à quelle hauteur s'élevent tes rameaux chargés de raiſins ! quel plaiſir de voir ſautiller tes feuilles au clair de la Lune ! Mais qu'eſt-ce qui murmure ſi doucement au-travers de ce feuillage ? qui eſt-ce qui bondit de raiſin en raiſin ? Ce ſont les Zéphirs... Croyez-en ma Muſe, ce ſont des amis qui nous viennent; ils arrivent portés ſur les aîles embaumées des *Zéphirs*; des Zéphirs qui voltigent avec les Amours, qui ſe



raſſemblent, badinent & folâtrent ſur les raiſins, qui aiment à s'égarer dans le labyrinte que forment les ſeps & le ſarment, & qui, lorſqu'ils ſont fatigués, tantôt ſe raſſemblent dans les creux des feuilles de pampre, tantôt ſe baignent dans la roſée que renferment les cavités des roſes, ou bien ſommeillent doucement ſur les œillets, & rient à leur reveil, lorſqu'ils voient qu'une jeune beauté a cueilli les fleurs pour les placer ſur ſon ſein.

Vous, mes amis, qui êtes actuellement enſévelis dans un profond ſommeil, ah, que n'êtes-vous ici ! Si j'avois apperçu dans le lointain la lumiere de la lampe au-travers du feuillage, ſi j'euſſe entendu de loin vos chanſons, avec quel empreſſement je ſerois allé me jetter dans vos bras ! Alors enivré de vin & de gaité, j'aurois joint ma voix à la vôtre.

Mais que deviens-je ? qu'entends-je ? Le rire & la gaité montent ſur la colline. Peut-être eſt-ce Bacchus, accompagné de ſon joyeux cortege.

Mais non : ô tranſports ! ô raviſſement ! c'eſt vous que je vois & que j'embraſſe, ô mes amis, ô mes freres !

c'eſt vous qui montez le côteau. Allons, couronnons-nous de pampres, aſſéyons-nous ſous le feuillage. Qui de nous entonnera une chanſon bachique ? Elle retentira dans les forêts voiſines, & les rochers la répéteront aux rochers.

Le faune qui dort dans la caverne, l'entend & s'éveille; étonné il écoute, il ſe releve en ſautant, il répete nos chanſons & il vuide ſon outre.

Phœbus, en montant ſur l'horiſon derriere cette montagne, nous trouve encore à table : heureux mortels, dit-il, non, je ne fus jamais ſi content que vous. Plein de dépit, il ramaſſe des nuages & fait pleuvoir pendant toute la journée.





## ARTICLE XII.

*DIE Poëten nach der mode ein lustſpiel.*

« LES Poëtes à la mode, comédie en » trois actes ».

*Ridentur mala qui componunt carmina*

PARMI le grand nombre des Poëtes Allemands qui tout-à-coup ont étonné l'Europe par des chefs-d'œuvre dans preſque tous les genres, les uns ſe ſont aſſujettis au joug de la rime, les autres ont préféré la marche plus pittoreſque & plus noble des vers grecs & latins; mais la grandeur & la force des idées, la beauté des images, la hardieſſe des tours, la pompe des expreſſions, & tout ce qui caractériſe eſſentiellement la Poéſie, ſe fait également ſentir dans les ouvrages des uns & des autres. Heureuſe l'Allemagne, ſi elle n'avoit à ſe plaindre que des diſputes qu'ont fait naître ces différences dans la maniere de verſifier! Dans cette partie de l'Europe, comme dans tous les pays du monde, les





grands modeles ont produit une infinité de copies froides & ridicules : les cris diſcordans des oyes y ont déja preſque étouffé le chant harmonieux des cygnes, & une nuée de corbeaux y dérobe en quelque ſorte aux yeux le vol ſublime des aigles. Ceux-ci croyent s'être élevés juſqu'à la hauteur des Klopſtock, parce qu'ils ſont ténébreux, hyperboliques & bourſoufflés; ceux-là froids & rampans, s'imaginent avoir égalé le beau naturel & la douce & tendre ſimplicité des Geſſner; d'autres enfin ſe livrant à tous les délires de leur imagination effervеſcente & déſordonnée, n'offrent que les idées & les images les plus bizarres, & font de la Poéſie un jargon inintelligible. Tels ſont les hommes que M. Weiſs (a), auteur du drame ſuivant, s'eſt propoſé de tourner en ridicule. Cette comédie qui a eu le plus grands ſuccès en Allemagne,

(a) Le même dont les productions ont tant de fois orné notre Journal, & qui non content d'enrichir la langue & la Littérature allemandes des tréſors de ſon propre génie, y a tranſporté avec le plus grand ſuccès les beautés angloiſes & françoiſes.



parce que les originaux y ſont connus, ne doit pas laiſſer de nous intéreſſer, puiſqu'elle nous apprend à les connoître. D'ailleurs elle eſt bien deſſinée, bien écrite & M. Riviere (a) a fait paſſer dans la traduction qu'il en a faite & que nous allons préſenter, tout le ſel, toute la force & toutes les graces de l'original.

(a) Secretaire d'Ambaſſade du Roi de Pologne, Electeur de Saxe. Nous lui devons déja pluſieurs articles excellens, & nous déſirons, pour l'intérêt de notre Journal, qu'il ajoute de plus en plus à nos obligations.

### ACTEURS.

GERONTE.
Madame GERONTE.
HENRIETTE, leur fille.
VALERE, amant d'Henriette.
M. GALIMATHIAS &
M. RIME-RICHE, Poëtes.
JEAN, Valet de Valere.

*La ſcene eſt chez M. Geronte.*

« Valere arrive avec Jean; il compte épouſer Henriette que Geronte & ſa

femme lui avoient promise avant son départ. Il demande à son Valet s'il a fait savoir son retour à la famille de sa maîtresse. Celui-ci lui annonce qu'il sera mal reçu, & que la seule Henriette a témoigné de la joie de le savoir arrivé. Les soupçons du Valet sont bientôt confirmés par Henriette elle-même, qui apprend à son malheureux amant que ses parens refusent de tenir leur parole; mais il lui reste encore quelque espoir fondé sur l'opposition de leur choix. Geronte s'est entiché de M. Rime-riche, & veut lui donner sa fille. M. Galimathias a tourné la tête à Madame Geronte, & elle prétend l'avoir pour gendre. Valere prend la résolution de s'aller jetter aux pieds de Geronte qui sort pour le complimenter sur son retour ».

### SCENE III

GERONTE & VALERE.

( GER. ) Ah! vous voilà, Valere; j'en suis charmé. Comment va la santé? Et le cher oncle?...

( VAL. ) Il est bien votre serviteur, Monsieur, & desiroit ardemment d'être



témoin du bonheur qui m'attend chez vous. Oui, je ne puis vous exprimer combien...

( GER. ) Nous apportez-vous quelques nouvelles?

( VAL. ) Des nouvelles! Eh, Monsieur, un amant aussi impatient que je le suis, a-t-il le tems de s'informer?..

( GER. ) Pardonnez; mais les Savans.... quoi! rien de nouveau dans l'empire de l'esprit & des Lettres?

( VAL. ) Quoiqu'amateur des bons écrits qui paroissent, je vous avouerai que pour le présent, le cœur me semble avoir des droits de préférence...

( GER. ) Oui, le présent; c'est bien dit, Valere. Le beau siecle que celui d'à présent! Ah! je ne me sens pas d'aise.

( VAL. ) Monsieur...

( GER. ) Les Grecs & les Romains! Ah! ah! ah! les Grecs & les Romains, en comparaison de notre siecle! Oh! pour moi, je ne les lis plus. Homere & Virgile sont des barbouilleurs: je suis sûr qu'ils auroient un beau pied-de-nez, s'ils pouvoient lire nos poëmes héroïques allemands; ils maudiroient ceux qui ont sauvé leurs ouvrages des





flammes de Troye ou de la destruction de Jerusalem. Et nos voisins, ces François, ces Anglois, je ne sais pas en vérité tout le *cancan* qu'on fait de ces gens-là. Patience, patience; encore une douzaine de tragédies & de comédies, & nous leur donnons le coup de grace, n'est-ce pas, Valere?

( VAL. *à part* ) Quel extravagant! ( *haut* ) J'ignore si nous devons jamais nous flatter à ce point. Les anciens sont de beaux génies...

( GER. ) Qui n'ont pas le sens commun. Ils sont si obscurs qu'on n'y entend goutte. Votre Virgile... son style est si entortillé, que je n'ai jamais pu... & si... personne ne peut me disputer que je ne sache le latin. J'explique très-bien mes dialogues de Corderus. Ne faudra-t-il pas apprendre exprès le grec pour lire Homere? J'apprendrois plutôt le turc. Voilà justement ce goût holprique, aëstétique, cet enthousiasme Miltonique, Mizrainique, qui fait actuellement tant de progrès & dont nous voyons tous les jours des effets si étranges.

( VAL. ) Je ne vous comprends pas bien, M. Geronte; peut-être voulez-



vous parler des foibles imitateurs de nos grands génies, Milton, Klopstock....

( GER. *lui mettant la main sur la bouche* ) Oh, oh, oh! grands génies, grands génies, M. Valere, que dites-vous là? Je crois, Dieu me pardonne, que ma sotte de femme vous a ensorcelé. Oui, oui, vous êtes de son parti, je le vois.

( VAL. ) Je n'ai point encore vu Madame Geronte, & mon dessein n'est pas d'employer ma visite à de pareilles discussions: permettez même que je vous entretienne ici...

( GER. ) Ah! vous avez raison; c'est un esprit du diable que ma femme: je lui ai prouvé cent fois que son M. Galimathias & tous les beaux esprits qui lui ressemblent, sont autant de sots; mais elle me rit au nez: dès qu'elle apperçoit mon ami M. Rime-riche, elle se met dans une fureur... A propos, connoissez-vous ce digne homme? C'est le plus grand Poëte qu'ait produit la nature: je lui dois tout le goût que j'ai pour la Poésie. Ses vers coulent, ils coulent si agréablement, ils sont si purs....

Oh! il faut faire connoiſſance avec cet homme-là. J'entrevois que le goût helvétique commence un peu à vous infecter : allons, allons, nous vous remettrons ſur la bonne voie.

( VAL. ) Que M. Rime-riche ſoit un très-habile homme, j'y conſens ; mais ſouffrez que je vous faſſe reſſouvenir . . .

( GER. ) Qu'appellez-vous un très-habile homme ? Il eſt univerſel, unique ; il a compoſé douze tragédies, trente-ſix . . .

( VAL. ) Vous ne voulez donc pas m'écouter, Monſieur ? je vois bien qu'il faut aller trouver Madame Geronte.

( GER. ) Ah ciel ! je ne le ſouffrirai pas. Je démêle vos projets, mais je ſaurai les rompre. Tenez, j'aimerois mieux conſentir à vous donner ma fille, que de la voir entre les bras de Galimathias ; mais vous venez trop tard : ma réſolution eſt priſe : un homme célebre, en un mot M. Rime-riche . . .

( VAL. ) Comment ! & c'eſt là le fond qu'on doit faire ſur la promeſſe la plus ſacrée. Où eſt la probité ?


(GER.) Quel acharnement ! N'y a-t-il donc que ma fille au monde ? A vous dire vrai, je ne croyois pas que vous revinſſiez. D'ailleurs comment réſiſter à cet homme divin, à toutes ces pieces de vers qu'il a faites en mon honneur ? Vous-même, vous ne pourriez. . . . . Mais le voici. . . Où allez-vous ? Il faut que vous reſtiez.

( VAL. ) Excuſez-moi, Monſieur ; je ne ſaurois voir mon rival de ſang froid : je reviendrai dans peu. [ *à part* ] Que Lucifer te confonde avec tes Poëtes.

## SCENE IV.

### GERONTE, RIME-RICHE.

( GER. ) Graces au ciel ! c'eſt vous, M. Rime-riche : approchez, ô mon futur gendre ! Oui, vous le ſerez, duſſent tous les Valere & tous les Galimathias en crever de chagrin.

( RIM. ) J'eſpere mériter ce titre glorieux, en vous immortaliſant : vous ne connoiſſez pas encore tout ce que je vaux.







O toi, Patron fameux, Mécene reſpectable ;
Toi, des Muſes l'appui, le pere, l'amateur,
Laiſſe tomber un regard favorable
Sur la félicité de ton vrai ſerviteur.

( GER. ) Comment diable ! vous ne parlez plus qu'en vers. Ah, M. Rime-riche, vous m'enyvrez, vous m'extaſiez, vous m'aſſommez de votre mérite.

( RIM. ) Il faut que je vous faſſe part en confidence, d'un petit éloge public que je viens de recevoir dans une feuille littéraire. L'Ecrivain de cet ouvrage périodique eſt un grand homme ; voici ce qu'il dit de ma derniere tragédie :

« Enfin il vient de s'élever parmi nous » un véritable patriote qui nous vengera des jugemens intéreſſés de nos » orgueilleux voiſins ſur nos écrits » dramatiques. Conſidérons l'eſſor que » prend ce jeune Poëte, & nous conviendrons que Corneille & Racine » n'ont fait que ramper. Penſées, expreſſions, tout en eſt nerveux. Ecoutons-le parler ; nous ne choiſirons » pas les morceaux que nous allons


» expoſer à l'admiration de nos Lecteurs.

*Teſſandre menace, Idamand répond :*

Né d'un pere héros, d'une mere héroïne,
A tes coups, ſans pâlir, j'offrirai ma poitrine ;
Mais malgré mon ſang froid & ma grande douceur,
De mon juſte courroux redoute la fureur ;
Tremble qu'en ce moment cette main toujours ſûre
Ne te perce le flanc d'une large bleſſure.

*Idamand troublé.*

Quand on rit avec vous, Seigneur, vous vous fâchez :
Mon deſſein n'étoit pas de haſarder ma vie,
Je connois de vos bras la lourdeur infinie.
Androclidès chez lui revenu ſans ſon nez,
De toute votre force annonce les merveilles ;
Et pour vous irriter, j'aime trop mes oreilles.

( GER. ) Bravo, bravo ! Cela eſt magnifique. Que ce vers eſt heureux & noble !

Né d'un pere héros, d'une mere héroïne,

Et puis,

Tremble qu'en ce moment cette main toujours sûre
Ne te perce le flanc d'une large blessure.

Cette epithete de *large*, comme cela est choisi ! c'est un tableau. Ah, ma foi, l'Auteur des feuilles a raison.

( RIM. ) Cet homme célebre trouve cependant un défaut, & dans le fond il n'a pas tort.

( GER. ) Cela n'est pas possible : je m'en serois apperçu, car vous m'assurez tous les jours que je m'y connois.

( RIM. ) Ce n'est pas exactement ce que l'on appelle un défaut. J'ai intitulé mon livre : *Essai de tragédie ;* & là-dessus le Journaliste dit : « C'est » abuser le Public, que de lui donner » pour essais, des coups de Maître ».

( GER. ) Il a raison cet homme, je l'estime. Ma foi je ne m'attendois pas à cette pensée-là. Hé bien, il y a pourtant de sottes gens dans le monde qui ne veulent pas convenir de votre mérite.

( RIM. ) Corneille avoit coutume de dire, quand on lui rapportoit les jugemens ineptes d'une partie du Pu-



blic sur ses écrits : *je n'en suis pas moins le grand Corneille.* N'allez pas cependant m'appliquer cette phrase, je vous prie, & qu'on ne sache pas . . .

( GER. ) Bonne, excellente citation ! Dites hardiment : *je n'en suis pas moins le grand Rime-riche.* Mais remettons-nous un peu de notre enthousiasme poétique, & concertons ensemble les moyens d'exécuter la promesse que je vous ai faite de vous donner ma fille. Valere est ici. . .

[ *Henriette survient qui écoute.* ]

( RIM. ) Pardon, si je vous interromps ; j'avois encore quelque chose à vous dire. . . Mon imagination est si fort remplie de vous & de vos bienfaits. . . Ah ! je me rappelle. . . Votre Perruquier m'a appris que vous deviez aujourd'hui mettre une perruque neuve : je ne néglige aucune circonstance pour vous chanter, & celle-ci me paroît importante.

( GER. ) Eh, ne vous épuisez pas pour moi, M. Rime-riche.

( RIM. ) Ah ! Monsieur, cette perruque est un événement pour la Poésie & je . . .



( GER. ) Mais vous voulez donc m'immortaliser de la tête jusqu'aux pieds ?

( RIM. ) Toujours de la finesse, M. Geronte. [ *Geronte rit d'un air satisfait.* ] Quoiqu'assurément je ne mérite pas cet éloge, écoutez :

Sous cette perruque nouvelle,
Fruit d'un Artiste consommé,
Je prédis à ton chef une grandeur réelle,
Un bonheur continu, par les Dieux confirmé,
Ces boucles toutefois, cette noble frisure
A ton chef élégant ne donnent pas le ton ;
Il est orné par la parure ;
Il est meublé par la raison.

« Henriette qui étoit survenue, laisse échapper un éclat de rire peu respectueux qui interrompt les remerciemens du pauvre Geronte ; il se fâche ; le rire augmente, au grand scandale de M. Rime-riche. Geronte déclare à sa fille que Rime-riche sera son époux. Nouveau sujet de raillerie, auquel le Poëte amoureux oppose en vain les richesses de sa verve. Madame Geronte qui arrive, oblige M. Rime-riche de quitter la place ; & Geronte



se promet de faire entendre raison à sa femme dans cette entrevue sur le choix du gendre dont il est entêté.

## SCENE VI.

Mad. GERONTE, M. GERONTE, HENRIETTE.

( Madame GER. *d'un ton doucereux* ) Bon jour, mon cœur. Valere sort de chez moi.

( GER. ) Il est aussi venu me rendre visite.

( HENR. *à part* ) Cette union-là finira mal.

( Mad. GER. ) Ainsi vous n'ignorez pas le dessein qui l'amene ?

( GER. ) Oui : nous lui avons promis Henriette.

( Mad. GER. ) Et pourrois-je savoir quelle est à cet égard votre résolution ?

( GER. ) Ah ! ma chere, c'est votre sentiment qu'il m'importe de savoir.

( Mad. GER. ) Fi donc, mon Roi, ne sais-je pas le respect qu'une tendre épouse doit à son Seigneur & maître ?

( GER. ) Et moi, m'amour, pensez-vous que j'ignore les égards qu'on doit à sa femme ?

(Mad. GER.) Vous êtes charmant; mais permettez que là-dessus j'interroge ma fille.

(HENR.) Moi, Madame, je crois que l'un & l'autre vous devez tenir votre parole, & que mon cœur & ma main appartiennent également à Valere.

(Mad. GER.) Ciel! quelle effronterie! quand ma mere m'interrogea sur mon mariage, & vous savez, mon cher époux, que je ne devois pas être sans amour-propre, je fis une révérence basse, basse, très-basse, & je répondis: votre volonté décidera la mienne; mais, fille impudente.....

(GER.) Il faut avouer qu'elle est étrangement bornée: [*à part.*] je n'ai pas oublié tes éclats de rire de tantôt, tu vas me les payer, attend.

(Mad. GER.) Sans doute, vous vous flattiez, mon bien-aimé, qu'elle oublieroit ce freluquet de Valere.

(GER.) Oui vraiment.

(Mad. GER.) Eh! nous sommes du même avis; vous êtes le meilleur mari du monde.

(GER.) Je suis si fort éloigné, ma chere femme, de consentir à ce sot ma-



riage, que je me suis engagé ailleurs.

(HENR. *à part.*) Dieu soit loué, l'orage va s'élever.

(Mad. GER.) Je vois bien que votre choix n'a pu tomber que sur le divin M. Galimathias.

(GER.) Galimathias, ma chere épouse, Galimathias! vous vous trompez, c'est M. Rime-riche que vous avez voulu dire!

(Mad GER.) Quoi! ce misérable Poëte?

(GER.) Quoi! ce cahos de misantropie & de déraison?

(Mad. GER.) Non, jamais il ne sera son mari, dût-on vous faire interdire.

(GER.) Et moi je lui donne ma malédiction si elle épouse Galimathias.

(Mad. GER.) Ce froid, ce fantastique rimailleur!

(GER.) Cet extravagant glacial & boursoufflé!

(HENR. *à part*) Jamais ils n'ont dit si vrai l'un & l'autre.

## SCENE VIII.

« Lorsque les Acteurs se sont retirés & après un court monologue que fait



Henriette, Galimathias entre sur la scene en faisant des vers »:

Dans les lacs tortueux d'un objet séraphique
Imperturbablement je suis embarrassé;
Et ce piege fatal qu'ont tissu les Amours
Retient avec mon cœur l'imagination
D'où couloient autrefois des vers qu'Apollon même . . .

*Il apperçoit Henriette.*

Que vois-je!.. C'est elle, c'est la beauté qui excite tant de tempêtes dans mon ame. Mais non, ce n'est qu'une vapeur légere qu'enfante l'illusion. [*Henriette se met à rire & s'enfuit.*] Où est-elle? qu'es-tu devenue, Ombre divine? Reviens, reviens.

## SCENE IX.

JEAN, GALIMATHIAS.

(JEAN *accourt & donne du nez contre Galimathias*) Ah! Monsieur, pardonnez; je croyois trouver mon Maître.

[*Galimathias continue de rêver.*]

(JEAN *à part*) A qui diable en a-



t-il? Je gage que c'est un de nos rivaux.

(GAL.) L'encens de mes souhaits est monté jusqu'aux plus hautes régions. Ah, divine Uranie!..

(JEAN *regardant autour de lui*) Comment, divine Uranie?.. Je me suis trompé; ce n'est pas Henriette qu'il aime... C'est un fou.

(GAL. *l'appercevant*) Qui vois-je?.. Oui, mon bonheur étoit trop grand; les Dieux me l'ont envié. Est-ce Moloc, Adramelec, Tiphon, ou quelqu'autre Furie, qui t'envoye pour faire diversion à l'enthousiasme qui me transporte?

(JEAN *à part*) C'est un sorcier, sur ma parole, qui me prend pour un diable à sa solde. Je tremble de peur. Monsieur!..

(GAL.) Quel est le nuage qui t'apporte à mes pieds? Quelle sorte d'Ambassadeur es-tu?

(JEAN) Monsieur... vous voulez rire... Vous devez voir à mon équipage... que la Cour... dont je suis Ambassadeur... n'est pas riche... & pour ce qui est du nuage... qui m'a apporté... c'est le coche... ou, pour

mieux dire, le pannier du coche. Mon Maître auroit bien dû me donner une place à ses côtés; mais ces Poëtes & ces amoureux sont si singuliers. . .

(GAL.) Fort bien. Mon imagination échappée aux détours du labyrinthe de mes pensées, rétrogadant sur sa perspicacité ordinaire, me découvre maintenant à qui je parle. Quel est l'homme dont tu manges le pain?

(JEAN) Le Boulanger, Monsieur.

(GAL.) Je te demande qui tu sers?

(JEAN) Mon Maître. C'est lui que je cherche : pourriez-vous me dire où il est ? Mais je l'apperçois. Interrogez-le lui-même.

## SCENE X.

*Les Précédens*, VALERE.

(VAL.) Ah, te voilà, maraut ! qu'as-tu fait depuis une heure ? as-tu vu tous mes amis ? as-tu rendu mes lettres ? Où est Henriette ? Qui est cet homme ? a-t-il à me parler?

(JEAN) A quelle question faut-il que je réponde d'abord ? Ma mémoire s'embrouille volontiers; je commence



par la derniere. Cet homme que vous voyez... ma foi, c'est un Savant. Attendez.... Moloc, Adramelec, Tiphon.... quelle Furie es-tu?...

(VAL.) Faquin, veux-tu parler plus clairement ? Qu'est-ce que ce galimathias que tu me fais ?

(JEAN) Vraiment oui... Galimathias, voilà son nom.

(GALIM. *après les avoir considérés*) Oui, c'est Pluton; mais prendroit-il ma maîtresse pour Proserpine! Ah, si je le croyois!..

(VAL.) Peut-être l'indigence a-t-elle tourné la tête à ce pauvre homme. Tiens, prends ce florin, donne-le lui & le renvoye.

(GAL.) Ciel! suis-je donc tombé si bas, si bas que l'on me prenne pour un vil rebut de la fortune ? Que de nuées orageuses s'élevent dans mon cœur ulcéré !.. Se peut-il, Monsieur, que vous me méconnoissiez à ce point? Savez-vous à qui vous parlez ?

(JEAN) Monsieur, garderai-je le florin?

(VAL.) Pardon, Monsieur, si je me suis trompé. Mon dessein n'étoit pas de vous déplaire; mais jugez-vous



vous-même : vous me parlez de Pluton... de Proserpine. . .

« Galimathias avoue qu'il étoit dans l'enthousiasme, & que l'erreur de Valere est pardonnable. Dans la suite du dialogue il déclare qu'il prétend à la main d'Henriette, & que rien ne pourra l'y faire renoncer ».

(GAL.) Oui, Monsieur, cette fille est incomparable. Henriette est un trésor, & la moitié du monde devroit s'armer pour l'arracher à l'autre.

Pour Hélene s'armoient Antilochus, Ulysse,
Mnestée, Amphimacus, Polipetés, Ajax;
Le seul Menelaüs.....

(VAL.) Cela suffit. Sachez que si vous êtes Menelaüs, je serai probablement Pâris. Adieu, vous êtes un fou.

(GAL. *furieux, en gesticulant, tire son mouchoir & laisse tomber ses tablettes*) Un fou, moi, un fou! Va, enfant de la nuit, que les Furies te poursuivent : Puisse Tisiphone secouer sur ta tête ses redoutables flambeaux, toutes les fois que les neuf Sœurs m'inspireront de beaux vers.

ACTE



## ACTE II.

« Ces tablettes perdues produisent une scene plaisante. Le Valet les ramasse, les ouvre & trouve un poëme héroïque intitulé *Goliath*, dont il lit vingt vers sans pouvoir trouver un sens fini. La crainte de manquer de respiration l'oblige d'abandonner cette lecture. Le même incident occasionne une querelle entre les deux Poëtes; Galimathias accuse Rime-riche de lui avoir volé ses tablettes. Nous passons à regret sur cette scene & sur quelques autres qui servent de plus en plus à développer les caracteres ».

## SCENE X.

Madame GERONTE, HENRIETTE, VALERE & JEAN.

(Mad. GER.) Monsieur, je vous trouve fort à propos, pour vous répéter que vous devez absolument renoncer à ma fille. Oui, les tems d'illusion sont passés, mes yeux se sont ouverts : c'est à des Poëtes du rang de Galimathias, que des parens sages & raisonnables

doivent la préférence, lorſqu'il s'agit de pourvoir leurs filles. Il n'appartient qu'à ces grands hommes d'embellir la nature & de peindre tous les objets, pour me ſervir de l'expreſſion du divin Galimathias, avec des doigts trempés dans la pourpre de l'aurore.

(JEAN) C'eſt le moyen de ne jamais attraper de taches d'encre.

(VAL.) Mais, Madame, croyez-vous que pour être heureux, il faille néceſſairement ſavoir faire des hexametres? Je penſois que la vertu, la raiſon, l'inclination, la tendreſſe....

(Mad. GER.) Eh, voilà les qualités que les Poëtes poſſedent au degré le plus éminent.

(VAL.) Suppoſez, Madame, que Galimathias faſſe de beaux vers, comme vous en êtes perſuadée, eſt-ce une raiſon pour qu'il ſoit un mari agréable & complaiſant? remplira-t-il tous les devoirs de la vie? ſera-t-il bon pere?.. Non, Madame, j'ai peine à le croire. Quand il s'agira de rendre heureuſe ſa femme, quand il faudra la guider dans les ſoins du ménage & de l'économie, il fera des vers. Sera-t-il queſtion de rendre ſervice à un ami,



d'obliger quelqu'un, il fera des vers. Obſervez un Poëte: dès le matin il s'enferme; à midi, il apporte à table un viſage ſombre que ſes amis ne peuvent éclaircir; il rêve aux vers qu'il doit faire après le dîner; lui vient-il une penſée qu'il croit heureuſe, il quitte tout & court la dépoſer dans ſon cabinet.

(JEAN) N'oubliez pas ſur-tout qu'il ſe couche trois heures après ſa femme, & qu'il a déja barbouillé une rame de papier, quand la pauvre Dame s'éveille.

(Mad. GER.) Votre ſermon a été long, & j'admire ma patience; mais quand tout ce que vous avez dit ſeroit vrai, ne ſuffit-il pas qu'on faſſe des vers, pour être infiniment cher à notre ſiecle & à la poſtérité?

(VAL.) Vous avez raiſon, Madame, un Poëte que la nature a formé, qui chante la vertu, qui l'aime & la fait aimer, eſt un homme plus eſtimable à mes yeux qu'un Guerrier, qu'un Miniſtre. Ceux-ci n'ont beſoin que de courage, de jugement, d'habitude, de zele & de bonheur: il faut des ſiecles entiers pour produire un





grand Poëte; mais qu'a de commun la Poéſie avec le mariage? La félicité dépend des ſentimens du cœur, & non des talens de l'eſprit. Combien voyons-nous de Poëtes qui deshonorent l'un par l'autre?... Oui, un grand génie doit, ſelon moi, renoncer à l'hymen: ou il manquera aux obligations que lui impoſe ſa gloire, ou il ſera négligent à remplir celles qu'exigent les titres de pere & de mari.

« Madame Geronte ennuyée de la morale de Valere, le congédie durement, défend à ſa fille de le voir jamais, & lui ordonne de ſe préparer à recevoir la main de M. Galimathias. Valere au déſeſpoir, ſe retire & laiſſe entrevoir que ſa derniere reſſource eſt de ſe prêter à la manie de M. & de Madame Geronte, en affectant un goût décidé pour la Poéſie ».

*ACTE III.*

« Rime-riche arrête Valere & le force d'entendre des vers qu'il vient de compoſer. Ce dernier ne peut ſe débarraſſer du pédant qu'en lui faiſant ſentir tout le ridicule de ſes produc-



tions. Cette ſcene eſt abſolument calquée ſur celle du Miſantrope entre Alceſte & Oronte. Nous finirons cet extrait par la troiſieme ſcene qui amene le dénouement: elle ſe paſſe entre Valere, Geronte & Jean ».

(GER.) J'apprends que vous êtes décidé à partir, Valere; j'en ſuis fâché: vous devriez du moins ſouper avec nous.

(JEAN) Oui, il eſt vrai que c'eſt pour un ſouper que nous avons fait quarante milles.

(VAL.)

Tout mon bonheur eſt Henriette,
Tout mon bonheur eſt dans vos mains,
Si ma peine vous inquiette,
Vous pouvez changer mes deſtins.
Vous n'avez pas daigné m'entendre,
Mes maux ne vous ont pas touché;
J'eſpérois être votre gendre,
Et cet eſpoir m'eſt arraché.

(GER.) Qu'entends-je! Je reſte extaſié. Quoi, vous faites de ſi beaux vers! mais ſont-ils réellement de vous, ou les avez-vous appris par cœur?

(JEAN) Vous ne voyez rien. M.

Geronte ; il faut entendre mon Maître lorsqu'il est dans son enthousiasme poétique. Ses vers coulent... coulent alors... comme... la chûte du Rhin près de Schaffouse.

(VAL.)

Dans mes travaux, je dédaigne la gloire
D'instruire la postérité :
Ma Muse ne veut point au Temple de mémoire
Arracher le rameau de l'immortalité.
Ce n'est pas pour chanter les Héros de la terre,
Ni les caprices du hasard,
Ni les exploits brillans consacrés par la guerre,
Que d'Apollon j'emprunte l'art.
Je ne veux chanter qu'Henriette,
Son suffrage enivre mon cœur,
Et ma félicité se trouveroit parfaite,
Si mes vers de Geronte obtenoient la faveur.

(GER.) Je ne reviens pas de mon étonnement. Il me semble presque que vos vers valent mieux que ceux de M. Rime-riche. Ah, que n'avez-vous plutôt fait briller vos talens ! Je suis dans un embarras...

(JEAN) Il a raison, de par tous les



diables. J'aurois commencé d'abord par lui dire :

Sans façon, cher beau-pere à qui je dois respect,
Je suis votre très-humble & très-soumis valet.

(GER.) Fort bien, mon ami, fort bien. Il n'y a pas jusqu'à votre Domestique qui ne soit Poëte.

(VAL.)

Pour afficher bien peu d'esprit,
L'insensé fait beaucoup de bruit ;
Content de mériter l'estime,
Le vrai mérite est anonyme.

(JEAN) Je ne m'étonne donc plus, si je n'ai jamais fait de vers en ma vie.

(GER.) Ah, malheureux ! pourquoi ai-je signé ce contrat avec Rimeriche ?

(VALERE) Je ne me suis jamais fait un mérite de mes vers, car je sais qu'on en peut composer de beaucoup meilleurs. Je n'osois imaginer qu'Henriette dût être le prix d'un talent à quelques égards assez frivole, sans quoi j'eusse été Poëte. Que dis-je ! Henriette l'eût été elle-même. Mes





soins auroient bientôt dévéloppé ses talens pour cet Art divin.

(GER.) Ah ! vous plaisantez. L'idée est trop folle pour être réelle. Tenez, si vous pouviez m'apprendre à faire des vers, je vous jure qu'Henriette seroit à vous.

(VAL.) Et si je vous prouvois que dans ce moment vous venez de parler en vers, que diriez-vous ? Il ne faut qu'une légere transposition pour vous en convaincre. Vous aller voir.

(GER.) Cela ne se peut pas.

(JEAN) Je n'en crois rien non plus.

(VAL.) Nous parlions de faire des vers ; vous disiez : *si vous pouviez m'apprendre à faire des vers, Henriette seroit à vous.* Eh bien, c'est exactement dire :

Tiens, si je peux, aidé par ta science,
Faire des vers l'un dans l'autre enchassés,
Espere tout de ma reconnoissance,
Oui, tu verras tous tes vœux . . . .

Allons, M. Geronte, achevez.

(GER.) Eh ! parbleu . . . .
exaucés.

(VAL.) A merveille, à merveille !



(JEAN) Oh ! sur ma parole, je ne ferois pas mieux.

(GER.) Je ne me sens pas de joie. Cela est étonnant. Je n'aurois jamais imaginé être né Poëte. Ah ! c'est maintenant que je vais composer des idilles, des sonnets, & que je pourrai peindre en vers la ville & la campagne. Je veux chanter tout ce que je verrai. Le cœur me bat de plaisir. Allons, courage, M. Valere, encore une petite leçon, je vous prie.

(VAL.) Mais, sans vous en appercevoir, vous ne parlez plus qu'en vers. Remarquez que vous venez de dire : *Ah ! c'est maintenant que je vais composer des idilles, des sonnets ; je peindrai en vers la ville & la campagne*, &c. N'est-ce pas comme si vous disiez :

Je vais chanter des sonnets, des idilles ;
Et peindre dans mes vers les campagnes, les villes,

(GER.) Oh, admirable, admirable !

(JEAN) Cela me confond

(VAL.) Vous ajoutez ensuite : *le cœur me bat de plaisir... allons, courage, encore une petite leçon.* Eh bien,

ce sont des vers, ou peu s'en faut.

(GER.) Voyons, voyons.

(VAL.) Ecoutez :

Remplissez mon ardent desir,
Aidez le feu . . . . . .

Allons, suivez, M. Geronte.

Aidez le feu . . . . . . .

(M. GER.)

. . qui . . . me . . . dévore.

(VAL.) Bon.

Le cœur me bat de plaisir :
De grace, une leçon . . .

(GER. *transporté & précipitamment*)

. . . . . encore.

(JEAN *à part*) Le diable emporte la pécore !

(VAL.) Vous le voyez, M. Geronte. Je prétends ceindre aujourd'hui votre tête du laurier poétique.

(GER.) Ah ! que je vous embrasse, mon cher Apollon. Un laurier ! un laurier à moi ! Quel coup d'œil cela va faire sur ma perruque neuve !

(JEAN) Et moi je veux vous faire graver dans cet attirail & vous coller sur l'armoire où je serre mon pain.



(GER.) Ce n'est pas tout, Valere ; ne pourriez-vous pas aussi m'apprendre à composer des poëmes épiques, des tragédies, des satyres, & sur-tout quelques petites fables ?

(VAL.) Rien de plus aisé. Monsieur, dites-moi, n'avez-vous pas quelque bête favorite ?

(JEAN) L'âne, par exemple ?

(GER.) Oui : c'est un animal si doux, si patient ; je l'ai toujours aimé.

(JEAN *à part*) Sans doute, à cause de la ressemblance.

(VAL.) Soit. L'âne & le rossignol, si vous voulez.

(GER.) Oui da, le rossignol, cela sera fort joli.

(VAL.) Eh bien, voilà votre fable toute faite : c'est une narration . . . je vais vous la dire en prose, & je suis persuadé que vous la mettrez sur le champ en vers.

(GER.) Ah, du diable !

(VAL.) Suivez-moi, Monsieur. (*il récite sans scander*) « Maître Martin un » certain jour broutoit près d'un boc» cage, tandis qu'un rossignol par son » joli ramage charmoit les Bergers d'a» lentour ». Allons, à vous.







(GER.)

Maître Martin un certain jour . . .
Broutoit . . . près d'un boccage, . . .
Tandis qu'un . . . rossignol par son joli ramage
Charmoit les Bergers d'alentour.

(VAL.) Vous y voilà. (*sans scander*) « Ce chant lui paroît par trop tendre, » il se lasse de l'écouter. Petit Musi» cien, tais-toi, tu vas m'entendre. Ap» prends de moi l'art de chanter. Tout » aussi-tôt Martin de braire & d'é» tourdir tout le canton : mais à per» sonne il ne sut plaire ; il avoit pris » un mauvais ton ».

(GER.)

Ce chant lui paroît par trop tendre . . .
Il se lasse de . . . l'écouter.
Petit Musicien, tais-toi . . . tu vas . . . m'entendre.
Apprens de moi l'art de chanter.
Tout aussi-tôt Martin de braire . . .
Et d'étourdir tout le canton . . .
Mais . . . à personne il ne sut . . . plaire,
Il avoit pris . . un . . . mauvais ton.

(VAL.) On ne peut rien de mieux ; votre talent est décidé. Achevons.



[*en scandant*]

Les auditeurs, de s'enfuir & de rire ;
Un seul critique s'arrêta :
Modere-toi, dit-il, beau Sire ;
Ane jamais dans ces bois ne chanta :
Broute le chardon . . .

(GER. *avec enthousiasme*)

. . sans rien dire.

(VAL.) Bon.

Tu déchires l'oreille avec ton chant brutal.
Au sac, au sac . . .

[*Geronte hésite*] (JEAN *vivement*)

. . . ridicule animal

[*à part*]

Et du portrait voilà l'original.

(GER. *transporté*) Venez, que je vous embrasse ! Vous êtes un homme unique. Je veux que cette fable soit imprimée dans tous les Journaux, & que Rime-riche en creve de dépit.

« Telle est la scene qui change la situation des affaires de Valere & celle des autres Acteurs. Geronte prend un goût décidé pour le nouveau Poëte. Il le conduit en triomphe à Madame Geronte ; & Valere par ses discours, acheve de ruiner dans l'esprit de l'un

& de l'autre. Galimathias & Rime riche ».

« Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de rendre compte d'une ſcene où Galimathias étale encore à Henriette les ridicules richeſſes de ſa Muſe. Le dénouement ainſi préparé, s'effectue par le renvoi des deux pédans qui menacent toute la maiſon de leur reſſentiment, & promettent d'accabler ces gens ſans goût, des traits de la plus mordante ſatyre. Le mariage d'Henriette & de Valere termine la piece.





## ARTICLE XIII.

Frid. Haſſelquiſt *Reiſe nach Paleeſtina in den fahren von* 1749 *bis* 1752, &c. &c.

« Voyages du Docteur *Haſſelquiſt*, des » Académies de Stokolm & d'Upſal, faits en Paleſtine depuis 1749 » juſqu'en 1752, publiés par ordre » de S. M. la Reine de Suede, & » par les ſoins de M. Linnæus, traduit du ſuédois en allemand. A » Roſtoc, 1762, *in*-8°. p. 606 (*a*) ».

FRédéric Haſſelquiſt naquit en 1722 à Cornwalla dans la Gothie orientale. Après avoir fait à Upſal ſes études de Médecine & d'Hiſtoire Naturelle, il forma le projet de voyager en Paleſtine, pour décrire les curioſités naturelles de ce pays, ainſi que celles

(*a*) Nous devons cet extrait écrit d'une maniere aiſée, ferme & rapide à M. Schmidt qui, pour nous ſervir de l'expreſſion d'un ancien, cueille les fruits de l'érudition dans un âge où il y a du mérite & même de la gloire à la cultiver.



de l'Egypte. Tout parut d'abord s'oppoſer à ſes deſſeins : il étoit pauvre, & d'une ſanté très-délicate; mais ſon courage étoit plus fort que tous les obſtacles. Je partirai, diſoit-il, je partirai, dût-il m'en coûter cent fois la vie. C'eſt à ce degré d'enthouſiaſme & d'audace que nous devons & les découvertes & les progrès qui ſe ſont faits dans les Sciences, les Lettres & les Arts.

Quelques Seigneurs Suédois, les Facultés de Théologie, de Philoſophie & de Médecine fournirent à Frédéric des fonds conſidérables pour ſon voyage. Muni de ces ſecours & jouiſſant d'une meilleure ſanté, ou plutôt ne conſultant que ſon ardeur, il partit en 1749 pour Smyrne, & s'y occupa long-tems de l'Hiſtoire Naturelle de ce pays; en 1750 il fit le voyage d'Egypte, en 1751 celui de la Paleſtine, d'où il revint à Smyrne; là, excédé de fatigue & de travail, il fut attaqué d'une fievre lente, & mourut en 1752. Haſſelquiſt ne ménageoit pas plus ſa bourſe que ſa ſanté; il achetoit tout ce qu'il trouvoit de ſingulier & de remarquable : de ſorte qu'après avoir



dépenſé tout l'argent qu'il avoit reçu de Suede, il laiſſa encore douze mille livres de dettes. Les créanciers firent main baſſe ſur ſes tréſors : ſes animaux, ſes plantes, ſes papiers, tout fut ſaiſi. Sa mémoire couroit riſque d'être flétrie chez l'étranger, & le fruit de tant de travaux & de veilles alloit devenir la proie des Barbares, lorſque la Reine de Suede, qui aime, cultive & fait fleurir l'étude de l'Hiſtoire Naturelle, paya les dettes de notre Voyageur, & ſauva ainſi ſa gloire & ſes tréſors. Toutes les acquiſitions que notre Naturaliſte avoit faites arriverent une année après au palais de la Reine; S. M. en informa le célebre Linnæus & le chargea en même tems de rédiger & de publier les manuſcrits de Haſſelquiſt : d'où a réſulté l'ouvrage que nous annonçons. Linnæus y a joint les lettres que notre Auteur lui avoit adreſſées pendant le cours de ſes voyages. Ce livre mérite d'être connu en France; c'eſt en général un chef-d'œuvre d'Hiſtoire Naturelle, & en particulier le meilleur & même le ſeul bon ouvrage que nous ayons dans ce genre touchant la Pa-

leſtine, & ſur-tout pour ce qui concerne l'Egypte, car c'eſt en Egypte que l'Auteur a fait ſon plus long ſéjour. On ne peut comparer à notre Naturaliſte ni Maillet, ni Procoke, ni Schaw : ces ſavans hommes n'ont parlé de l'Hiſtoire Naturelle d'Egypte qu'en paſſant & d'une maniere ſuperficielle, au lieu que Haſſelquiſt en avoit fait ſon unique objet; il ne vouloit ni décrire ni même regarder autre choſe. Nous liſons dans une de ſes lettres qu'à côté de la grande Pyramide il cherchoit des fourmilions dans les ſables. Il nous apprend encore lui-même qu'en examinant les obéliſques, il remarquoit uniquement quelles eſpeces de chouettes, de hérons ou de vautours y étoient gravées; en un mot il ne voyoit, il n'obſervoit rien que relativement à l'Hiſtoire Naturelle : auſſi toutes ſes deſcriptions portent-elles le caractere de la plus grande exactitude. Si ſon ouvrage eſt une fois répandu en France, où l'Hiſtoire Naturelle eſt extrêmement cultivée, j'oſe avancer qu'on en retirera les plus grands avantages. Proſper Alpin a traité le même ſujet, mais d'une façon tout-à-fait différente



Haſſelquiſt eſt on ne peut pas plus méthodique; Proſper Alpin ne connoît point de méthode; notre Suédois étoit obſervateur; Proſper Alpin ſe contentoit de compiler ce qu'il avoit lu & entendu dire; enfin l'ouvrage de ce dernier n'eſt preſque compoſé que de planches, & Haſſelquiſt n'offre point de figures. J'obſerverai à ce ſujet que lorſqu'on ſait bien décrire une piece d'Hiſtoire Naturelle, on n'a pas beſoin du crayon. Au tems de Proſper Alpin, on peignoit à-peu-près un quadrupede; on chargeoit les caracteres qui les diſtinguoient des autres, on faiſoit des caricatures d'Hiſtoire Naturelle : on veut aujourd'hui des deſcriptions vraies & détaillées; il faut décrire la tête, le muſeau, les dents, les mouſtaches, les narines, les ſourcils, les yeux, les oreilles, la queue, les pieds, les ongles, *&c.* de chaque animal. Il eſt vrai qu'on ſe ſert encore quelquefois de ces caracteres décidés & tranchans, mais on n'en fait peut-être pas mieux. Tous les genres, toutes les eſpeces de regnes de la nature ſe touchent de ſi près, qu'il eſt bien difficile de rendre ſen-



ſibles leurs gradations & leurs nuances intermédiaires, en ſuivant ce procédé (*a*).

L'ouvrage de Haſſelquiſt eſt diviſé en deux parties : la premiere eſt écrite en allemand, & contient ſes lettres : on a jugé la langue latine plus commode pour la ſeconde partie, où ſont renfermées les deſcriptions des animaux & des plantes. On ſuit par-tout la méthode de Linnæus, avec cette différence cependant que les deſcriptions de Haſſelquiſt n'ont point cette ſavante, mais obſcure brieveté qui, dans les ouvrages de ce grand homme, embarraſſe ſouvent ceux qui ne poſſedent pas à fond l'eſprit de ſon ſyſtême. On n'a pas joint les ſynonymes à ce livre; il faut pour cet effet avoir recours à la dixieme édition du *Syſtême de la Nature* de Linnæus.

(*a*) Cette obſervation mériteroit d'être diſcutée. Nous croyons avec Leibnitz que la nature ne fait rien par bonds & par ſauts; mais quelque déliées que ſoient les lignes qui ſéparent les eſpeces & les genres, la deſcription la plus exacte peut-elle jamais l'emporter ſur la repréſentation même de l'objet?



La nature de ce Journal ne me permet pas de tracer en entier les deſcriptions méthodiques de quelques animaux ou plantes, telles que les préſente l'Auteur; je me contenterai d'extraire de l'ouvrage ce que j'y ai trouvé de plus frappant & de plus curieux.

Dans la claſſe des quadrupedes, cet Auteur donne des deſcriptions très-détaillées des ſinges d'Egypte & d'Ethiopie, des chameaux, de l'ichneumon, de la giraffe, des chevres d'Angola & de l'hippopotame; voici en peu de mots ce que Haſſelquiſt nous apprend de ce dernier animal. 1. La peau ſeule d'un hippopotame fait la charge d'un chameau. 2. L'hippopotame a la plus forte antipathie pour le crocodile, il le tue toutes les fois qu'il le rencontre, & c'eſt là une des cauſes de la deſtruction des crocodiles qui, ſi l'on n'avoit grand ſoin de leur faire la guerre, ſeroient capables de faire un déſert de toute l'Egypte, tant le nombre de leurs œufs eſt conſidérable. 3. On ne voit point l'hippopotame au-deſſous des Cataractes : les ſeuls habitans de la haute Egypte en parlent avec certitude; & comme peu

d'Européens & ſur-tout de Naturaliſtes ont pénétré dans ces contrées, les deſcriptions qu'on en a données juſqu'à préſent ſont très-imparfaites. On porte quelquefois la peau de cet animal au Caire, mais il eſt impoſſible d'y tranſporter l'animal même. 4. L'hippopotame fait en Egypte les plus grands ravages ; dans l'eſpace d'une heure, il dévaſte tout un champ ſemé en bled ou en treffle. Pour s'en défaire, on ſe ſert du ſtratagême ſuivant : on remarque l'endroit où il vient ordinairement chercher ſa nourriture, on y jette beaucoup de lupins; l'animal arrivé à terre, dévore tout ce qu'il rencontre ; il s'en retourne à l'eau lorſqu'il eſt raſſaſié, & boit d'autant plus que les lupins ſecs lui ont donné une ſoif difficile à éteindre; la grande quantité d'eau qu'il avale fait gonfler les lupins; peu de tems après on le trouve mort le long de la riviere, plus enflé que s'il avoit pris le poiſon le plus violent. 5. Plus l'hippopotame vient à terre, mieux on augure de la crue du Nil.

La ſeconde claſſe eſt celle des oiſeaux : on y trouve les deſcriptions



des vautours, des chouettes, des perroquets, des corbeaux, des pies, des alcyons & de l'ibis qui, ſelon notre Naturaliſte, eſt l'*ardea alba* de Linnæus. Cet Auteur donne auſſi la note des oiſeaux qui arrivent en différens tems en Egypte : ce qui peut ſervir à éclaircir les queſtions intéreſſantes qui ont été agitées touchant les oiſeaux de paſſage, matiere ſur laquelle il s'en faut beaucoup qu'on ſoit encore d'accord. A la fin d'octobre & au commencement du mois de novembre en 1750, Haſſelquiſt vit arriver en Egypte les grues, les bihoreaux, pluſieurs eſpeces de vannaux, le pélican, les alouettes, les moineaux, les chardonnerets & les becfigues. Les oiſeaux qui vivent dans les terreins marécageux, & ſur-tout les canards, arrivent en très-grand nombre au mois de novembre, tems où les terres que les eaux viennent d'abandonner, ſont couvertes de grenouilles. Les cailles viennent en foule au mois de mars.

Des oiſeaux notre Auteur paſſe aux amphybies, & décrit avec ſon exactitude ordinaire les ſerpens terribles d'Egypte, le caméléon, tous les lé-



zards, & en particulier le crocodile.

La quatrieme claſſe eſt celle des poiſſons, partie peu cultivée, & à laquelle Haſſelquiſt s'eſt principalement attaché. Ses deſcriptions ſont ſemblables à celles de Linnæus, d'Artedi ou de Gronovius. Il eſt aiſé à tout Auteur qui connoît & ſuit une méthode, de ſavoir s'il a vu des poiſſons que perſonne n'a encore décrits. Haſſelquiſt a eu cet avantage; il a trouvé plus d'un poiſſon qui fait non-ſeulement une eſpece, mais un genre tout nouveau. Si les Ichtyologiſtes ſe conformoient au procédé des Botaniſtes, ils pourroient ſans ſcrupule donner à quelque genre de poiſſon le nom de ce ſavant Suédois.

Dans la claſſe des inſectes, notre Auteur eſt obſervateur comme Réaumur & Suammerdam, & *deſcripteur* comme Raï & Linnæus; il ſuit la méthode de ce dernier, laquelle n'a d'autre défaut que de demander de meilleurs yeux qu'on ne les a communément. Il y a ici des obſervations neuves ſur les inſectes des figuiers.

Dans la claſſe des vermiſſeaux, Haſſelquiſt décrit quelques-uns de ceux



ceux qui habitent les coquillages, & confirme les découvertes que M. Adanſon a faites dans ce genre.

La derniere diviſion eſt celle des plantes. On trouve à l'article *Linum* un paſſage qui détruit l'opinion qu'on a eue juſqu'à préſent de la grande beauté des anciennes toiles d'Egypte; voici ce qu'en dit Haſſelquiſt : « On » cultive beaucoup de lin en Egypte, » & particulierement à Damiette; on » le prépare & le tranſporte enſuite à » Veniſe & à Livourne. Les toiles » qu'on en fait aujourd'hui en Egypte » ne ſont d'aucun prix en comparaiſon de celles d'Europe, elles ſont » beaucoup plus groſſieres; les Turcs » & les Européens ne les achetent que » pour les uſages les plus communs. » Les enveloppes des mumies prouvent que les fameuſes toiles de l'ancienne Egypte ne valoient pas mieux » que celles d'aujourd'hui ; elles ne » pouvoient avoir de la réputation » que dans un tems où l'Egypte ſeule » cultivoit le lin & poſſédoit le ſecret » de le mettre en œuvre. Les toiles » d'Egypte n'ont pas l'épaiſſeur de

» celles d'Europe ; étant plus minces ; » elles sont plus flexibles, & c'est ce » qui les rend plus durables ».

M. Rouelle, dans une dissertation insérée dans les Mémoires de l'Acamie royale des Sciences (année 1750), a fait à-peu-près la même observation à l'occasion des toiles des mumies.

En parlant de l'aloës, notre Auteur observe que les Mahométans regardent cette plante comme sacrée, & qu'au retour du pélerinage de la Mecque ils ont grand soin de la placer sur leurs portes, pour représenter sous l'image d'une fleur toujours verte, l'espérance ferme & certaine où ils sont de jouir après leur mort de l'éternelle félicité. Les Egyptiens, peuple extrêmement superstitieux, soutiennent que les démons & les lutins n'oseroient pénétrer dans les maisons où il y a des aloës. Les Empyriques d'Egypte distillent l'eau de cette plante; ils s'en servent contre la toux, la jaunisse & l'asthme. Hasselquist a vu un exemple frappant de ce que peut cette distillation contre l'ictere : un Chirurgien François donna quatre grandes tasses



de cette boisson par jour à un Cophte attaqué de cette maladie ; au bout de quatre jours le Cophte fut parfaitement rétabli. Ce remede est encore inconnu parmi nous ; cependant l'aloës est assez commun en Europe.

Ce qui concerne le regne minéral n'a pas assez d'étendue dans l'ouvrage de notre Naturaliste. L'Egypte & la Palestine fournissent à ce sujet les choses les plus intéressantes, & Hasselquist ne parle que des opales, des pierres à aiguiser & du natron d'Egypte.

Notre Auteur termine ses lettres par l'éloge de la beauté du ciel de l'Egypte & par les avantages dont jouissent par-là les Astronomes de ce pays. « Les étoiles, dit-il, dans les » nuits d'été sont aussi brillantes que » dans les plus belles nuits des hyvers du » Nord. Cette beauté du ciel n'est ja- » mais altérée ; je m'étonne, ajoute- » t-il, qu'aucune Académie d'Europe » n'ait encore pensé à établir un As- » tronome en Egypte, où le plus bel » horison & le ciel toujours serein » mettent à portée de faire des obser-





» vations aisées & non interrompues. » Les superstitieux habitans du pays » s'y opposeroient sans doute ; mais » les Arabes qui aiment l'Astronomie » & la cultivent à leur façon, feroient » disparoître tous les obstacles ».





## ARTICLE XIV.

*VOYAGES from Asia to America, for compleating the discoveries of the North-west coast of America*, &c.

« VOYAGES d'Asie en Amérique, » pour servir de suite aux décou- » vertes des côtes occidentales du » Nord de l'Amérique, avec un » abrégé des différens voyages faits » par les Russes sur la Mer Glaciale, » pour tâcher de découvrir un pas- » sage du Nord-Est de l'Asie en » Amérique, *&c.* Traduits de l'alle- » » mand de M. *Muller*, de l'Aca- » démie de Pétersbourg, & augmen- » tés de trois nouvelles cartes par » *Thomas Jefferys*, Géographe de » Sa Majesté Britannique. A Lon- » dres, chez l'Auteur, 1762 ».

C'EST de tout tems que l'intérêt & la curiosité ont porté les hommes aux plus grandes, aux plus hardies & aux plus dangereuses entrepri-

ſes : nous en avons des exemples étonnans. Mais la nature a quelquefois tellement multiplié les obſtacles, que toute l'ardeur & l'induſtrie humaine ne ſauroit en triompher ; ainſi l'on n'a fait juſqu'ici que des tentatives inutiles pour naviger plus promptement de l'Europe aux Grandes-Indes & pour éviter de doubler le Cap-de-Bonne-Eſpérance.

Tous les projets qu'on a formés à cet égard ſont, ainſi que l'obſerve l'Editeur, très-différens entre eux & pour le fond & pour la forme. Les uns ont propoſé de couper l'iſthme de Suez & de tracer un canal de communication de la Méditerranée à la Mer Rouge : les autres ont eu le même deſſein pour l'iſthme de Panama ; & nous croyons que ce dernier projet ne ſeroit pas auſſi impraticable que bien des gens veulent ſe l'imaginer, en effet la langue de terre qui ſe trouve entre le golfe du Mexique & la Mer Pacifique, eſt très-étroite & peu conſidérable. Qui ſait ſi dans la ſuite des tems, lorſque l'Amérique ſera bien peuplée, & que l'amour du travail &



l'eſprit d'émulation ſeront répandus parmi ſes habitans, on ne verra pas les deux parties de l'Amérique, la méridionale & la ſeptentrionale, entierement ſéparées par les eaux de la mer, qui offriroient alors un paſſage libre aux mers du Sud ? La nature elle-même qui eſt, pour ainſi dire, la *maîtreſſe ouvriere*, peut beaucoup contribuer à cet ouvrage. La terre ne peut-elle pas, inſenſiblement & par degrés, s'applanir juſqu'à la ſurface des ondes ? Ces ſecouſſes, ces tremblemens qui de tems en tems l'agitent ne pourroient-ils pas enfin déchirer ſon ſein & y laiſſer une ouverture aſſez profonde pour que les eaux de la mer s'y fiſſent un paſſage ?

Du reſte, dans l'état actuel des choſes, il ſeroit inſenſé de former ſur cela des projets : auſſi les Navigateurs les plus hardis & les plus raiſonnables ſe ſont-ils uniquement attachés dans ces derniers tems à faire la découverte d'un paſſage au Nord-Eſt ou au Nord-Oueſt. Nos Anglois ont ſouvent tenté cette derniere entrepriſe, & toujours ſans ſuccès. Les découvertes des Ruſſes prouvent abſolument l'impoſ-





ſibilité de réuſſir par cette voie, & ne laiſſent aucun lieu de douter que les contrées boréales de l'Aſie juſqu'au Japon & à la Chine ne ſoient toutes baignées par les eaux de la mer. D'ailleurs quoique ce chemin fût plus court que celui qu'il faut faire pour doubler le Cap à la pointe de l'Afrique ; les glaces énormes qu'on y rencontre rendront conſtamment cette navigation impraticable. Les retards occaſionnés par ces montagnes de glaces ſont ſi grands & ſi longs, que les Ruſſes ont mis quelquefois deux & trois ans à faire le voyage depuis l'embouchure de la Lana, riviere qui a ſa ſource en Sybérie & qui ſe jette dans la Mer Glaciale, juſqu'à Kamtſchatka. L'été eſt ſi court qu'ils n'ont jamais pu percer les glaces avant le retour précipité de l'hiver. Si les Ruſſes ont échoué dans cette entrepriſe, ſeroit-il poſſible que d'autres Nations, bien moins faites qu'eux à la rigueur extrême de ces climats, puſſent y réuſſir ? M. Muller fait tous ſes efforts pour engager les Peuples de l'Europe à ne former jamais une pareille entrepriſe ; on diroit que cet Auteur eſt



ici l'organe de la politique de la Ruſſie ?

Mais quelque favorable qu'on pût ſuppoſer le paſſage au Nord-eſt pour ceux qui commerceroient au Japon, à la Chine ; la nature du climat par lequel il faut paſſer doit tranquilliſer les Ruſſes ; nous pouvons les aſſurer que les autres Peuples de l'Europe n'exciteront jamais dans ces pays ni guerre ni diſpute, ſoit pour s'y ériger en Souverains, ſoit pour s'en procurer la poſſeſſion. Ainſi les voyages que M. Muller vient de publier, pourront tout au plus ſatisfaire la curioſité de l'avide Géographe ; mais ils n'inſpireront jamais aſſez de confiance aux Navigateurs pour entreprendre une route auſſi dangereuſe & auſſi remplie d'écueils que celle qu'il nous a tracée dans ſon ouvrage.

Il s'agit dans la premiere partie de ces voyages, des différentes expéditions qu'on a faites tant pour découvrir l'extrémité orientale de l'Aſie que pour parvenir à ſavoir ſi la Mer Glaciale baigne les côtes de l'Europe & celles de l'Aſie juſqu'au Japon. Les Ruſſes avoient encore pour

objet d'aſſigner des bornes certaines à leur vaſte Empire, & de ſoumettre les Peuples qui occupent le terrein immenſe qu'ils ſe propoſoient de parcourir.

Parmi les différens récits de l'Auteur, il y a des particularités remarquables, ſoit pour ce qui concerne les coutumes & les mœurs des barbares habitans de ces contrées, ſoit pour ce qui regarde l'hiſtoire naturelle & la qualité du terroir. On nous avoit déja appris bien des ſingularités à ce ſujet, mais elles étoient dénuées de toute vraiſemblance. On racontoit gravement, par exemple, que dans le continent oppoſé à l'extrémité orientale de la Ruſſie, il y a des Peuples qui ont des queues comme les chiens; qu'il y a d'autres Nations qui ont des pieds de corbeaux. En faut-il davantage pour rendre ſuſpect tout ce qu'il pourroit y avoir de vrai dans les autres parties de la relation ?

On a ſouvent conteſté la vérité des faits qu'on rapporte ſur la végétation rapide &, pour ainſi dire, inſtantanée des plantes & des arbres dans les régions boréales. Voici ce que l'Auteur, en parlant des bleds de Sybérie, aſſure



à cet égard. « Quoiqu'on ſeme peu de » grains dans ce pays, cependant ceux » qu'on y ſeme, de quelqu'eſpece qu'ils » ſoient, y croiſſent promptement; mais » le tuyau ou la paille n'a jamais plus de » ſix pouces en longueur; car auſſi tôt » que le bled eſt germé, il pouſſe ſes » épis & mûrit dans l'eſpace de ſix ſe» maines. La raiſon que M. Muller » en donne, c'eſt que le ſoleil s'abaiſ» ſant à peine au-deſſous de l'horiſon » en été, répand dans le jour & la » nuit aſſez de chaleur pour échauffer » la terre; mais ce qu'il y a de plus » remarquable, c'eſt que durant toute » cette ſaiſon il ne tombe pas une » goutte de pluie, & que la terre, » quoique graſſe & noire, n'eſt jamais » gelée au-delà de ſix ou de neuf pou» ces de profondeur, enſorte que les » racines ſont abondamment nourries » par la fraîcheur & par les ſucs concen» trés au-dedans de la terre. Tout cela » combiné avec la chaleur non inter» rompue du ſoleil, fait pouſſer le » bled & le mûrit en peu de tems. » Voilà la cauſe d'une végétation ſi » prompte ».

L'Auteur confirme ici tout ce qu'on





nous a raconté du Peuple appellé *Korjaki*, & particulierement ce qu'on nous a dit touchant leur maniere de s'enyvrer avec la liqueur de mouſſerons bouillis. Croiroit-on que dans ces occaſions les pauvres recueillent avec grand ſoin l'urine des riches & s'enyvrent de même & de bon cœur avec cette liqueur précieuſe ainſi doublement diſtillée ?

Voici quelques particularités vraiment curieuſes. Sur les côtés orientales de Kamtſchatka près de la mer, il y a un Peuple qui n'éleve d'autres bêtes que des chiens; ces animaux ne ſont remarquables que par la longueur de leur poil qui eſt d'environ ſix pouces. Dans l'année 1718 un Waivode voyageant du côté de la petite ville de Bereſowa ſur un traîneau attelé de douze chiens, s'étoit lié le corps à ſon traîneau, afin d'y reſter attaché, au cas qu'il vînt à verſer; l'Oſtiack qui étoit ſon guide alloit, comme cela ſe pratique, à côté de lui pour relever en cas de beſoin le traîneau. Ils arriverent dans une vaſte plaine où la terre eſt preſque toujours couverte de neige juſqu'à la hauteur d'un



homme. Ces chiens conducteurs, dont les Oſtiacks ſe ſervent auſſi pour la chaſſe, apperçurent malheureuſement un renard à quelque diſtance; auſſitôt ils ſe mettent à le pourſuivre, & ſans que le guide pût modérer leur ardeur, ils entraînent le Waivode avec tant de rapidité qu'on les perdit bientôt de vue. Ce ne fut que le lendemain au matin que le guide, en ſuivant les traces du traîneau, retrouva notre voyageur. Un vieux tronc d'arbre qui s'étoit rencontré ſur la route & un peu plus élevé que la neige, avoit heureuſement accroché & arrêté la voiture, ce qui ſauva la vie au Waivode qui n'éprouva d'autre malheur que celui d'être renverſé.

Ces animaux excellens pour le tirage, portent en même tems des charges très-conſidérables. En 1718 le Knées Miſchewski fit traîner par ſeize chiens un grand tonneau d'eau-de-vie, depuis le couvent de Ketſkoe juſqu'à Bereſowa. Le Peuple ne voyage qu'avec ces chiens, & cela ſeulement pendant le jour. Le matin avant de partir, on leur donne à chacun deux poiſſons

gelés pour toute nourriture : vers la nuit ces pauvres animaux ſont ſi abattus, ſi fatigués qu'ils ne peuvent manger ; ils ſe jettent à terre & ne ſongent qu'à dormir. Lorſqu'un voyageur arrive dans un village où il doit prendre un relai de chiens, ils pouſſent tous des hurlemens horribles, dans la crainte qu'on ne ſe ſerve d'eux pour les atteler à la voiture (*a*) ».

On trouve chez les Peuples du Tſuktſchi, au Nord-Eſt des bords de l'Aſie, les mêmes mœurs & les mêmes uſages, que Paul Lucas dit avoir obſervés chez les habitans de Camul. « Lorſqu'un étranger arrive, dit M Muller, ces Peuples viennent lui of-

(*a*) Comme M. Muller a fait un aſſez long ſéjour en Sybérie & qu'il a eu tout le tems de connoître les coutumes & les mœurs de ces Nations ſauvages, nous ne formerions aucun doute ſur tous ces traits, ſouvent cités dans le cours de ſon ouvrage, ſi nous avions devant les yeux l'original allemand ; mais ces particularités ne ſe trouvent que dans les notes de la traduction angloiſe, & le traducteur ne dit point ſi elles ſont de lui ou de M. Muller.



frir leurs femmes & leurs filles ; ſi le voyageur ne les trouve pas aſſez belles ou aſſez jeunes, ils en vont chercher d'autres dans les villages voiſins. Alors ſi la femme qu'on lui préſente lui convient, elle piſſe dans un baſſin en ſa préſence, lui offre ſon urine, & il eſt obligé de s'en rincer la bouche. Si l'étranger ſe refuſe à cette cérémonie, tous le regardent comme leur ennemi ; mais s'il s'y prête généreuſement, ils ne doutent plus de ſa ſincere amitié ».

Voilà des coutumes bien biſarres & fort éloignées ſans doute des mœurs de toutes les Nations civiliſées : du reſte ces Peuples ont l'ame élevée ; ils idolâtrent l'indépendance & la liberté, ils préferent tous la mort à l'eſclavage.

La ſeconde partie de l'ouvrage de M. Muller traite des voyages ſur mer, faits par les ordres de Pierre le Grand & de ſes ſucceſſeurs, pour découvrir ſi l'Aſie étoit jointe au continent de l'Amérique, ou s'il y avoit une grande diſtance entre les deux continens. Pierre le Grand deſiroit ſi fort d'être éclairci ſur ce point de Géographie, qu'il écrivit de ſa propre main



les inſtructions relatives à cet objet, dont il chargea le Général Apraxin.

Après la mort de ce grand Prince, l'Impératrice Catherine, en montant ſur le trône, commença par donner des ordres pour l'expédition de Kamtſchatka. Le Capitaine Berring & deux Lieutenans de vaiſſeaux, nommés Spanberg & Tſchirikow, entreprirent ce voyage ; ils partirent de Pétersbourg en 1725, & après avoir ſurmonté des difficultés ſans nombre, ils remplirent leur l'objet. Le Capitaine Berring retourna à Pétersbourg en 1730. Voici une anecdote qui peut ſervir à nous donner une idée des progrès qu'avoit faits dès ce tems-là la police des Ruſſes.

« Pendant le voyage que fit le Capitaine Berring en partant de la riviere de Kamtſchatka & tirant à l'Eſt, un vaiſſeau Japonnois fut jetté vers les côtes de ce pays, & s'arrêta pendant tout le mois de juillet 1729 au Sud de la baye d'Awatſcha. Dans cet intervalle, un Chef qui commandoit cinquante Cozaques, nommé André Schtinnikow, accompagné de quelques habitans du Kamtſchatka, vint voir



ces Japonnois pendant qu'ils apportoient quelques-unes de leurs marchandiſes ſur le rivage. Schtinnikow reçut d'eux quelques préſens ; mais cela ne le ſatisfit pas. Après avoir reſté deux jours parmi eux, il les quitta bruſquement pendant la nuit & vint avec les gens dont il étoit accompagné, ſe cacher dans le voiſinage, pour ſavoir ce que deviendroit ce vaiſſeau. Les Japonnois, au déſeſpoir du départ de Schtinnikow, prirent un bateau & allerent le long de la côte chercher d'autres habitans avec leſquels ils puſſent faire des échanges. Schtinnikow auſſi-tôt donna ordre à ſa troupe de les ſuivre, de tomber ſur eux & de les mettre à mort. Tous les Japonnois furent maſſacrés ; de dix-ſept qu'ils étoient, il n'y eut qu'un vieillard & un enfant de onze ans qui échapperent au carnage. Le brigand s'empara de tous leurs effets, mit en pieces le vaiſſeau pour en tirer le fer qu'il deſtinoit à d'autres uſages, & conduiſit les deux Japonnois comme priſonniers de guerre au Commandant d'une petite ville. Cette barbarie exercée ſur des étrangers jettés ſur les

côtes par un naufrage, ne resta pas impunie; le Commandant fit tenir Conseil de guerre, & Schtinnikow reçut la corde pour récompense. Les deux Japonnois furent remis en possession de leurs effets & envoyés à Jaculz en 1731, de-là à Tobolsk, & en 1732 à Petersbourg ».

Au commencement de l'année 1733 les mêmes personnes entreprirent un second voyage à Kamtschatka; trois Membres de l'Académie de Pétersbourg les accompagnerent par ordre du Gouvernement qui vouloit que les observations fussent plus exactes & l'entreprise mieux concertée. Les trois Académiciens étoient M. Gemelin, Professeur de Chymie & d'Histoire Naturelle, M. de l'Isle de la Croyere, Professeur d'Astronomie, & M. Muller qui devoit écrire la relation du voyage. Le premier étoit chargé d'observer les animaux, les plantes, les minéraux & tout ce qui auroit rapport à l'Histoire Naturelle. M. de l'Isle avoit en partage les observations astronomiques & devoit fixer les longitudes & latitudes des pays dont on espéroit faire la découverte. L'objet



du troisieme embrassoit l'histoire civile de la Sybérie, ses antiquités, les mœurs & les coutumes des différens Peuples qui se rencontreroient sur leur route. Nous n'entrerons ici dans aucun détail touchant la maniere dont chaque Académicien s'acquitta de ses fonctions; nous nous contenterons de rapporter que les maladies & mille accidens imprévus empêcherent ces hommes savans & courageux de remplir tous les objets qu'ils s'étoient proposés. Cependant la république des Lettres aura d'éternelles obligations à MM. Gemelin & Muller, pour l'avoir enrichie d'une infinité de traits curieux, liés à l'histoire naturelle & civile de la Sybérie. Nous souhaiterions, pour l'honneur de M. de la Croyere, que ses observations & ses recherches nous fussent parvenues; nous jetterions d'autant plus volontiers des fleurs sur son tombeau, qu'il s'est exposé dans ce voyage aux dangers les plus grands & qu'il y a perdu la vie. La carriere que cet Académicien avoit à fournir étoit bien plus pénible & plus dangereuse que celle des deux autres. M. Muller restoit tranquillement en



Sybérie, & M. Gemelin avoit un adjoint pour le soulager dans la partie la plus difficile de son travail. Cet adjoint étoit M. Steller qui s'acquit beaucoup de gloire dans ce voyage (*a*).

Quant à ce qui regarde les Officiers de mer, ils eurent à essuyer des dangers extrêmes. Le Commandant en chef, qui étoit le Capitaine Berring, mourut dans une isle déserte. Voici ce que M. Muller rapporte touchant la vie & la mort de ce brave Commandant. « Le Capitaine Berring, dit-il, étoit Danois de naissance & avoit fait, dans sa jeunesse, plusieurs voyages aux Grandes-Indes & en Amérique. La

(*a*) M. Steller a donné plusieurs descriptions particulieres de différens animaux marins qu'il trouva sur des côtes inhabitées; elles ont été insérées dans les commentaires de l'Académie de Pétersbourg, & nous en avons déja traduit quelques-uns dans notre Journal. Ayant resté quelque tems à Kamtschatka après le départ des Académiciens, il se trouva malheureusement impliqué dans quelques affaires étrangeres à sa commission. Cependant il s'en tira à merveille, & le Gouvernement lui permit de revenir à Pétersbourg; mais il ne vécut pas assez long-tems pour y arriver, il mourut d'une fievre à Tumen.



renommée de l'immortel Pierre le Grand, & sur-tout les récompenses & les encouragemens qu'il donnoit à ceux qui s'appliquoient à la Marine, le déterminerent à se rendre en Russie. En 1707 il fut nommé Lieutenant de vaisseau, & en 1710 il servit dans la Flotte Russe, en qualité de Capitaine-Lieutenant. Il fut employé dans Cronstadt tant que dura le siege de cette place, & fut de toutes les expéditions par mer qui se firent pendant la guerre contre Charles XII. Il joignoit beaucoup d'expérience à une grande capacité. Ce brave Officier périt de la maniere du monde la plus cruelle: ayant fait naufrage sur des côtes inhabitées & inconnues, il se vit obligé de se loger dans des trous où tomboit sans cesse du sable; une partie de son corps en étoit déja couverte, ses gens voulurent l'en retirer, mais il s'y opposa: ce sable, à ce qu'il disoit, lui rendoit la chaleur. On lui obéit, & il expira.

MM. Gemelin & Muller retournerent à Pétersbourg au commencement de l'année 1743, le Capitaine Tschirikow en 1645, & les autres Marins qui survécurent à cette mémorable ex-

pédition, n'y revinrent qu'en 1749; de sorte que ce voyage de Kamtſchatka a duré près de ſeize ans.

Des trois cartes géographiques qu'on a ajoutées à l'édition angloiſe, la premiere n'eſt qu'une copie d'une partie du Japon, telle qu'on la trouve dans les Mappemondes; la ſeconde eſt également une copie de la carte que MM. Deliſle & Buache ont imaginée ſur les prétendues découvertes des Amiraux Eſpagnols de Fuentes, de Fuca, *&c.* la troiſieme eſt aſſez grande & aſſez correcte; elle repréſente le Canada & la partie ſeptentrionale de la Louiſianne, s'étendant à l'Oueſt vers les côtes que les Ruſſes ont découvertes en 1741.

On ne trouve point d'*errata* à la fin de cet ouvrage; cependant ſi l'on en donne jamais une ſeconde édition, il ne faudra pas oublier que dans celle-ci la Mer Pacifique eſt appellée deux fois *Océan Atlantique.*





## ARTICLE XV.

*ELEMENTI di morale, per cio che riguarda all'eſercizio dieſſa nell'adempimento de' doveri dell'uomo, eſteſi per iſtruzione della nobile gioventù. Venezia appreſſo* Giam-Batiſta Paſquali.

« ELEMENS de morale, développés » pour l'inſtruction de la jeuneſſe. » A Veniſe, chez *J. B. Paſquali* ».

« O Citoyens! s'écrioit autrefois un » Philoſophe Pythagoricien, c'eſt » au fond des cœurs, & non ſur le » marbre & ſur l'airain, qu'il faut graver » les loix. La force, la durée & le » bonheur des Etats dépendent uniquement de l'inſtitution de la jeu» neſſe ».

Les anciens Perſes & Lycurgue avoient bien ſenti cette vérité. Où regnent les mœurs, les loix ſont tou-



jours obſervées, ou plutôt elles deviennent inutiles. Or les mœurs n'entrent & ne prennent racine que dans les ames tendres & jeunes.

Les Légiſlateurs modernes ont trop négligé cette partie de l'adminiſtration, ainſi que pluſieurs autres branches de la ſcience du gouvernement. Ils nous ont accablés ſous le fardeau des loix, ſans ſe mettre en peine de nous en inſpirer l'amour & le reſpect; loin de nous accoutumer à ne voir le bonheur que dans l'exercice des vertus, ils n'ont fait entrer dans nos cœurs que le ſentiment de la crainte.

On a beaucoup écrit ſur l'inſtitution de la jeuneſſe, & l'on auroit de la peine à trouver un bon livre ſur cette matiere. On a dit ce qu'il falloit apprendre & inſpirer aux jeunes gens, mais on n'a pas donné les moyens de réuſſir dans cette entrepriſe. Locke lui-même n'eſt pas exempt de ce défaut. Nous ne parlerons point ici de l'ouvrage d'un Philoſophe moderne, auſſi célebre par la nouveauté de ſes ſyſtêmes que par la force de ſon éloquence: en rapportant ce que les An-



glois penſent de ſes productions, nous avons fait connoître ce que nous en penſions nous-mêmes (*a*).

L'Auteur des élémens dont nous allons parler, trace des loix & des préceptes capables de développer dans l'ame des jeunes gens ces germes d'honnêteté & de vertu que la nature y a ſemés, germes précieux que la culture féconde & vivifie, comme un ſouffle léger développe le feu caché dans une foible étincelle (*b*). L'Auteur ſe plaint amerement de la méthode inſuffiſante dont ſe ſervent aujourd'hui la plûpart des inſtituteurs de la jeuneſſe, & malheureuſement ſes plaintes ne ſont que trop fondées. En effet, après dix années de fatigues, d'études & de châtimens, que ſavent la plûpart des jeunes gens? Expliquer bien ou mal un Auteur ancien, tourner un vers latin, réciter de mémoire quelques paſſages choiſis,

(*a*) Emile, ou Traité de l'éducation.

(*b*) *Omnium honeſtarum rerum ſemina animi gerunt, non aliter quàm ſcintilla levi flatu adjuta, ignem ſuum explicat.* Senec. *ep.* 94.

dont ils ne ſentent ni la fineſſe ni la force; mais qu'on leur demande ce que c'eſt que le monde où ils doivent vivre, quels devoirs ils ont à remplir, quels exemples, à donner ou à ſuivre: ils ſeront frappés d'étonnement, on leur parlera un langage étranger, & ils balbutieront à peine quelques paroles dépourvues de bon ſens. Qu'ils puiſent dans les ſources anciennes la pureté du langage, mais qu'ils apprennent les choſes avec les mots, qu'ils s'exercent à parler avec élégance, mais ſur-tout à penſer avec juſteſſe.

Cet eſſai eſt diviſé en deux parties: dans la premiere, l'Auteur apprend aux jeunes gens ce qu'ils doivent éviter; dans la ſeconde, il les inſtruit de ce qu'ils doivent pratiquer; il veut qu'un jeune homme apprenne d'abord à ſe connoître lui-même, qu'il ſache comment & pour quelle fin il eſt né, qu'il s'accoutume à régler ſes actions, à dompter la fougue de ſes paſſions, à démêler les rapports qui le lient à tous les êtres. Ces rapports ſont de trois ſortes : naturels, originaires & accidentels. Les premiers ont Dieu



pour objet, les ſeconds regardent les parens, les troiſiemes, tous les membres de la ſociété. Les préceptes que l'Auteur donne ſur cette matiere ſont pleins de force & de raiſon; on peut leur appliquer ce que Plutarque diſoit des anciens proverbes (*a*) : *Ils ſont courts, mais ſemblables aux myſteres qui renferment de grandes choſes ſous de foibles ſymboles.*

Telle eſt donc la ſubſtance de la premiere partie de ce traité : il faut qu'un jeune homme ménage le tems qu'il a; il ne doit ni faire tout ce qu'il peut; ni dire tout ce qu'il ſait; il ſeroit imprudent de donner tout ce qu'il a; il faut qu'il mette un frein à ſon impatience ou à ſa colere, lorſque quelque parole ou quelque action le bleſſe; qu'il ne deſire pas tout ce qui lui plaît, & qu'il ne ſatisfaſſe pas tous ſes deſirs dont la plûpart ſont contraires à la droite raiſon. Après avoir donné ces ſages avis,

(*a*) *Exigua hæc ſunt, ſed myſteriis ſimilia, in quibus maximæ res minutis ſignis continentur.*





l'Auteur dans ſa ſeconde partie expoſe aux yeux de la jeuneſſe toutes les vertus qu'elle doit acquérir : il l'exhorte à la tempérance, à la modération, à prévenir les dangers & les maux, mais à les ſupporter avec courage lorſqu'ils ſont arrivés; il lui recommande l'honnêteté, comme la ſemence de toutes les vertus & la baſe de la ſociété. Cette honnêteté dépend de quatre points principaux, de la connoiſſance & de l'amour de la vérité; du ſoin de rendre à chacun ce qui lui eſt dû & d'être fidele à ſes promeſſes; de l'empreſſement à faire du bien aux autres, & des égards qu'on leur doit. C'eſt ici que l'Auteur raſſemble tous les préceptes qui peuvent rendre un jeune homme honnête, juſte, bienfaiſant, libéral & ſociable. Il l'exhorte à choiſir dans la ſociété un ou deux amis auxquels il s'attache plus étroitement & dont le commerce ſoit pour lui une ſource d'agrément & d'utilité. Mais quelle précaution ne faut-il pas apporter dans ce choix ? Ici notre Auteur a beaucoup puiſé dans les ouvrages de Ciceron & de Socrate. Il diſtingue



pluſieurs claſſes d'amis : les uns ont les manieres agréables & prévenantes; les autres ont acquis & mérité l'eſtime publique par leurs actions & leur conduite; ceux-ci ſont naturellement portés à la bienveillance & à la tendreſſe; ceux-là ſont honnêtes & vertueux; il en eſt enfin qui joignent à la douceur, à l'honnêteté, à la bonne conduite, les manieres agréables & les témoignages d'un tendre penchant & d'une bienveillance marquée; mais où découvrir un ſi rare tréſor ?

Il y a un peu de ſécherеſſe dans cet eſſai, comme dans tous les ouvrages *élémentaires*. Il aura peu d'attraits pour les jeunes gens dont l'imagination vive & le cœur tendre ont beſoin de ſentimens & d'images, & ſont bientôt dégoûtés de l'aridité de l'expreſſion directe. L'Auteur Italien préſente aux jeunes gens un breuvage ſalutaire; mais il a oublié de couvrir de miel les bords de la coupe; il devoit ſe rappeller ces vers charmans du Taſſe :

*A l'egro fanciul porgiamo aſperſi*
*Di ſoavi liquor gl'orli del vaſo;*

*I succhi amari ingannato in tanto ei beve*
*E dall'inganno suo vita riceve.*

ou bien ce que dit Horace des Maîtres adroits :

*Pueris dant crustula blandi*
*Doctores, elementa velint ut dicere prima.*





# NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## ITALIE.

### I.

JOSEPH ALLEGRINI, Imprimeur, qui s'étoit engagé de publier successivement les portraits des hommes illustres de Florence, gravés en taille douce, avoit publié, au mois de févriet dernier, ceux de *Brunetto Latini*, né en 1230, & mort en 1294; de *Dante Alighieri*, né en 1262, & mort en 1331; de *Petrarque*, né en 1304, & mort en 1374; de *Bocace*, né en 1313, & mort en 1375; de *Zanobi da Strada*, né en 1315, & mort en 1364; de *Landini*, né en 1424, & mort en 1504.

Il vient d'en donner six nouveaux qui sont ceux de *Donato*, dit *Donatello*, Sculpteur, né en 1383, & mort en 1466; du Cavalier *Manente*, dit *Farinata degli Uberti*, né après 1200,





& mort avant 1280; de *Guido Cavalcanti*, Poëte & Philosophe, mort en 1300; de *Filippo Spano degli Scolari*, Comte de Temeswar & d'Ozore, né en 1369, & mort en 1426; du Cavalier *Giannozzo Manetti* qui étoit versé dans plusieurs langues savantes, né en 1396, & mort en 1459; de *Carlo Marzuppini*, Secretaire de la république de Florence, né en 1379, & mort en 1483. On indique l'original d'après lequel chacun de ces portraits a été gravé, afin qu'on puisse juger de la ressemblance. On a placé les armes de ces hommes célebres au-dessous de leurs portraits. Le format de la gravure est *in-4°.* celui du papier est *in-fol.* C'est un plaisir bien sensible pour un amateur des Arts, des Sciences, des vertus & des talens, de pouvoir contempler dans les images des grands hommes les traits de leurs physionomies, après avoir admiré leur génie & leur ame dans leurs ouvrages immortels ou dans leurs belles actions. L'amour propre est sur-tout flatté, lorsque ces hommes illustres ont été nos compatriotes : aussi cette collection agréable pour tout homme de



goût, est-elle infiniment précieuse aux Florentins.

### II.

*POESIE per musica di* Vittorio-Amedeo Cigna, *Torinese*, *Academico trasformato. Torino*, *presso* Giacomo-Giuseppe Avondo.

« POÉSIES lyriques de M. *Cigna*, &c. » A Turin, *in-12.* »

VOICI les drames contenus dans ce recueil :

*Enée dans le Latium. L'heureuse Rencontre. Hercule sur le Tage. La dispute des Muses. L'Amour & Psiché*, cantate. *Ariane & Bacchus. Venus appaisée. La Musique & la Poésie*, & douze autres cantates. *Andromede*, tragédie, & plusieurs autres pieces. Le même Auteur a donné une *Iphigénie en Aulide*, représentée cette année sur le théâtre de Turin.

### III.

L'ACADÉMIE de la Crusca & la Ville de Florence regrettent également la perte de M. Martini, mort le mois

de mai dernier. Il avoit travaillé plus qu'aucun autre Académicien à la derniere édition du Vocabulaire de la Crusca.

I V.

*BIBLIOTHECA teatrale italiana, scelta e disposta da* Ottaviano-Deodati, *Patrizio Lucchese, con suo capitolo in verso per ogni tomo, correlativo alle cose teatrali, per servir di trattato completto di Drammaturgia. In Lucca, 1762. Tom.* 1 in-8°. 331 *pag.*

« BIBLIOTHEQUE du Théâtre italien, *&c.* Par M. *Diodati*, Patrice de Lucques ».

DANS le premier volume de cette collection on trouve les drames suivans : *Achille*, tragédie du Comte Louis Savioli. *Les Fêtes de l'Himen*, composées à l'occasion du mariage de l'Archiduc avec l'Infante de Parme, par M. l'Abbé Frugoni. *Le Caffé, les trois Mariages*, comédies. *La Plautilla*, intermede de Gabriello Gabrielli. Ce recueil ne nous est pas encore par-



venu ; mais le *Prospectus*, publié à Lucques, annonce qu'il sera imprimé *in*-8°. en beaux caracteres, sur du beau papier, avec de grandes marges ; que chaque volume sera composé de 24 ou 25 feuilles d'impression, & de 5 belles planches. Chaque tome sera divisé en deux parties : la premiere contiendra une tragédie, un drame lyrique, une cantate, ou quelque autre piece ; la deuxieme sera composée d'une comédie, d'un opera bouffon & d'un intermede.

A la tête de chaque volume, au lieu de préface, on trouvera une piece de vers dont le sujet sera tiré de l'Art dramatique. On y ajoutera des essais & des dissertations sur le brodequin, le cothurne, les habillemens, les décorations, la peinture, l'architecture, la perspective & toutes les parties du Théâtre.

On y trouvera les vies de quelques Auteurs, avec le catalogue de leurs ouvrages. L'éditeur ne portera aucun jugement sur les pieces de son recueil.







V.

*LE Glorieux, l'Ingrat & l'Irrésolu*, comédies de M. Destouches, viennent d'être traduites en italien : on doit la traduction de la premiere au célebre & infortuné Thomas Crudeli, Poëte excellent & Philosophe courageux. Ce recueil se trouve à Florence, chez *André Bonducci*.





# SUISSE.

I.

*DIE kenzeichen der insecten.*

« CARACTERES distinctifs des insectes, selon la méthode de Linnæus. Par M. *Zulzer*, Docteur en Médecine. Zuric, 1761, *in*-4°.

CET ouvrage, utile aux amateurs de l'Histoire Naturelle, présente en vingt-quatre planches imprimées avec des couleurs, les principales especes des insectes, & leur description faite avec beaucoup de savoir & de clarté. Monsieur Zulzer ne suit pas aveuglément le systême de Linnæus ; il s'en écarte lorsque ses propres observations lui paroissent l'exiger. Il a ajouté quelques especes inconnues à cet Auteur, & il a eu le bonheur de trouver pour l'exécution de son ouvrage un Graveur qui est lui-même non-seulement amateur, mais aussi connoisseur des insectes. M. Gesner,

un des premiers Naturaliſtes de nos jours, a mis à la tête de ce livre une préface lumineuſe & intéreſſante ſur la maniere d'enſeigner & d'étudier l'Hiſtoire Naturelle en général, & en particulier celle des inſectes.

II.

*PLUTUS oder von den reichthümmeren.*

« PLUTUS, ou Dialogue ſur les ri- » cheſſes. Bâle, 1762 ».

Ce dialogue rempli de patriotiſme & d'éloquence, eſt l'ouvrage de M. Iſelin, Secretaire d'Etat de la ville & république de Bâle, écrivain illuſtre, qui, non content de conſacrer une grande partie de ſa vie à ſa charge de Magiſtrat, dans laquelle il fait à ſa patrie les plus grands biens, donne encore dans ſes momens de loiſir des écrits dont l'unique but eſt de mener les hommes, ſur-tout ſes concitoyens, à la vertu. Il montre dans la piece que nous annonçons, le cas & l'emploi qu'on doit faire des richeſſes; il loue, ſous des noms ſuppoſés, ceux qui en



font bon uſage; il en donne des portraits qu'on ne ſauroit méconnoître; il blâme en échange ceux qui en abuſent, mais ſous des traits ſi généraux, qu'il ne paroît pas qu'il ait eu quelqu'un de particulier en vue. Voici la note des autres ouvrages de cet excellent Auteur.

*Songes philoſophiques & patriotiques.*
*Eſſais philoſophiques & patriotiques.*
*Eſſai ſur la Légiſlation.*
*Eſſai ſur le ſublime dans l'érudition.*
*Réflexions libres ſur la dépopulation de la ville de Bâle.*

Nous nous propoſons de donner dans la ſuite de ce Journal des extraits de quelques-unes de ces pieces, en attendant que quelqu'un rende à la France le ſervice d'en donner une traduction entiere.





# ANGLETERRE.

*PURITY of heart, a moral epiſtle. By M.* Scott, *fellovv of Trinity-College en Cambridge.* Dodſley, 1762.

« LA Pureté de cœur, épître morale. » Par M. *Scott*, Membre du Col- » lege de la Trinité à Cambridge. » Chez *Dodſley*, 1762 ».

CETTE épître a remporté un prix fondé à l'Univerſité de Cambridge par M. Scaton : on y trouve de l'imagination, de la chaleur & un peu de cette maniere élégante & facile qui diſtingue ſur-tout les épîtres de Pope. M. Scott eſt un de ceux dont les talens ſoutiennent encore la Poéſie qui paroît ſe perdre entierement en Angleterre; il eſt déja connu par quelques poëmes eſtimés dans ſa patrie. Nous ne citerons de ſa nouvelle épître qu'un trait qui nous a frappés : il exprime l'effet que produit ſur le cœur



de l'homme l'habitude du vice, par cette comparaiſon :

« Lorſqu'un voyageur ſolitaire, près » du lac Ontario, entend mugir la » Cataracte bruyante de Niagara, il » s'arrête, glacé par une ſoudaine horreur, & le viſage pâli par la crainte, » ou bien il s'enfuit avec précipitation » dans quelque vallée éloignée : là » couché ſous l'ombrage odorant des » myrthes, il repoſe paiſiblement ſa » tête troublée. Il n'en eſt pas ainſi de » l'habitant naturel de ces contrées : » brave par l'habitude, il entend ſans » inquiétude frémir les vagues écu- » mantes, il regarde avec un ſourcil » immobile ce ſpectacle extraordi- » naire, & ſe joue à fendre les ondes fu- » rieuſes au-bas de la Cataracte. Ainſi, » lorſque nous nous écartons pour la » premiere fois des routes de la vertu, » notre cœur timide ſe ſent agité d'une » ſecrete frayeur; mais rendus hardis » par l'habitude & inſenſibles par le » tems, nous traverſons bientôt ſans » crainte les déſerts horribles, nous » enviſageons avec dédain le goufre » entr'ouvert du crime, & nous nous

» précipitons enfin, tête baissée, dans » une mort éternelle ». Ce dernier trait nous rappelle un mot sublime de l'éloquent Fenelon qui dans son *Télémaque* peint à l'entrée des enfers *l'impiété se creusant un abîme sans fond, où elle se précipite sans espérance.*





# ESPAGNE.

## I.

*CAMPANA de Phelipe V. en Portugal, en el año de 1704, en que està la puente de barcas, que se construyò sobre el Tajo para ir desde la provincia de Beyra à la de Altenjo, &c.*

« CAMPAGNE de Philippe V. en » Portugal, l'an 1704, où l'on a » gravé le pont de bateaux, qui fut » construit sur le Tage, pour aller » de la province de Beyra à celle » d'Alentejo, *&c.* 1762 ».

## II.

*Sancti Thomæ à Villanova opera omnia, &c.*

« Tous les ouvrages de S. Thomas de » Villeneuve, recueillis par le R. P. » *Emanuel Vida*, de l'Ordre de S. » Augustin. 1762 ».



## III.

*Plan geometrico è historico de la villa de Madrid y sus contornos, con los retratos del Rey, y Principe, nuestros Senores.*

« Plan géométrique & historique de » la ville de Madrid & de ses en» virons, orné du portrait du Roi » d'Espagne & de celui du Prince » des Asturies. Chez *André de Sotos*, 1762 ».

## IV.

*Arte general de la guerra, sus terminos, y definiciones, y la baraja de la Fortificacion moderne, &c.*

« L'Art général de la guerre, ses ter» mes, ses définitions, & le jeu de » la Fortification moderne, d'après » les meilleurs Auteurs. Par *Paul* » *Minguet*. 1762 ».

*Fin du Journal de Juillet.*



# TABLE DES ARTICLES.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.





# TABLE
## DES MATIERES,
### Par ordre des Langues.

### ALLEMAGNE.



### ANGLETERRE.





### DANNEMARK.



### GRECE.



### ITALIE.



### SUISSE.



---

*ERRATA de ce Volume.*

*Page* 85, Lettres, *lisez* Lettre.

---

*APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois de Juillet. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 6 Octobre 1762.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine

# *JOURNAL ÉTRANGER.*

AOUT 1762.

*DEDIÉ*
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

*Par M. l'Abbé* ARNAUD,
De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.

*Quæ robora cuique,*
*Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.*
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Christine, entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.

M. DCC. LXII.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

## CONDITIONS.

*ON souscrit* A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue Christine entre la rue Dauphine & celle des Grands-Augustins.*

*Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la* Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvu qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

*CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.*

| | |
|---|---|
| *Amiens,* | François. |
| *Amsterdam,* | Rey. |
| *Bayonne,* | Trebosc. |
| *Bruxelles,* | Pierre Vasse. |
| *Chaalons en Champagne,* | Briquet. |
| *Coppenhague,* | Chevalier. |
| *Geneve,* | Detournes le jeune. |
| *La Rochelle,* | Chaboceau Grand'-Maison. |
| *Lyon,* | Deville. |
| *Montpellier,* | Rigaud. |
| *Nantes,* | la veuve Vatar. |
| *Nismes,* | Gaudes. |
| *Orléans,* | Tournay. |
| *Provins,* | la veuve Michelin. |
| *Rouen,* | Pierre Le Boucher, sous la galerie du Palais. |
| *Soissons,* | la veuve Varoquier. |
| *Strasbourg,* | Dulcesker. |
| *Turin,* | les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve. |



# JOURNAL ÉTRANGER.

## ARTICLE I.

*REMARQUES sur l'Architecture de quelques anciens temples en Sicile, tirées & traduites d'un ouvrage périodique allemand, intitulé :* Bibliotheque des Belles-Lettres & des Arts libéraux.



ATTENTIFS à faire connoître tout ce qui concerne l'essence ou l'histoire des Arts, nous avons d'abord traduit en entier ces remarques; nous ne nous sommes pas apperçus qu'elles ne pou-





voient être de quelque utilité que pour ceux qui seroient à portée de consulter l'ouvrage que le Pere Pancrace, Théatin Italien, a donné il n'y a pas long-tems sur les antiquités siciliennes. Cependant comme l'Auteur de ces remarques s'est déja distingué par des productions pleines de force, de savoir & de vues, & que les idées qu'il nous offre sur l'Architecture n'exigent pas toujours qu'on ait sous les yeux les dessins des antiquités qu'il se propose d'éclaircir, nous exposerons ici celles de ses observations qui nous ont paru les plus intéressantes, & nous tâcherons de les rendre plus sensibles & plus utiles, en y mêlant de tems en tems les nôtres.

Le principal objet de l'Auteur est d'examiner l'Architecture Dorique des anciens tems. « Vitruve, dit-il, & » ceux qui sont venus après lui ne » nous apprennent rien de la plus an- » cienne maniere de cet ordre; de » sorte que si quelqu'un entreprenoit » d'écrire l'histoire de l'Architecture » grecque, il se verroit obligé de pas- » ser brusquement de la nécessité qui

» a appris à bâtir des cabanes & des » hameaux, aux tems de l'Architecture la plus riche & la plus élégante».
Notre Auteur se trompe : Vitruve (*a*) dit positivement qu'avant le temple élevé à Apollon Panionien par les Athéniens qui passerent en Asie sous la conduite d'Ion, fils de Kuthus, les colonnes doriques n'avoient point de proportion. Ces Athéniens, ajoute-t-il dans le même chapitre, prirent la mesure du pied de l'homme, qui est la sixieme partie de sa hauteur, sur laquelle ils formerent leurs colonnes (*b*).

(*a*) Liv. 4, chap. 1.

(*b*) Voici ce qu'on lit dans l'excellent ouvrage de M. le Roi, part. 2, pag. 1, au sujet des différentes manieres de l'ordre dorique :

« L'ordre dorique étant le premier & le plus ancien de tous les ordres, est aussi celui qui a éprouvé les plus grands changemens dans ses principales proportions; nous le considérerons dans trois états différens que nous offrent les monumens que nous avons recueillis dans la Grece : le premier, où ses colonnes étoient très-courtes en général, mais n'avoient cependant point encore des proportions déterminées : le second, où elles



Notre observateur cherche des matériaux pour remplir cette prétendue lacune dans l'histoire de l'Architecture, & croit les avoir trouvés dans le temple que les habitans d'Akragas (*a*) éleverent à la Concorde. « Ce temple, » un des plus anciens monumens de » la Grece, est d'ordre dorique & hexastyle periptere, c'est-à-dire qu'il » repose sur une rangée de colonnes » isolées, dont il y en a six devant & » six derriere, qui forment le *pronaos* » & l'*opistodomos* (*b*), de maniere

furent fixées à six diametres par les Grecs qui passerent, au rapport de Vitruve, d'Athenes dans l'Asie mineure, sous la conduite d'Ion, fils de Xuthus : & enfin le dernier, où elles furent faites d'une proportion plus élégante & au-dessus de six diametres ».

Il y a dans le même ouvrage beaucoup d'autres réflexions sur cette matiere, qui tendent à prouver qu'en général l'ordre dorique a passé avec le tems, des proportions les plus lourdes qu'on lui donnoit dans la plus haute antiquité, aux proportions peut-être trop légeres qu'on lui donne à présent.

(*a*) *Agrigentum* chez les Latins, & aujourd'hui *Girgenti*.

(*b*) La partie antérieure ou le vestibule du temple, & sa partie postérieure ou l'arriere-corps.



» cependant que lorsqu'on regarde le » temple par le flanc, on voit treize » colonnes de même qu'on en voit six » au *pronaos* & à l'*opistodomos*, quand » on les voit de face. Mais on peut » toujours dire que les côtés sont » soutenus par treize colonnes, & les » faces par six, quoique dans ce cas » on compte plusieurs fois celles des » angles ». Nous remarquerons ici que, s'il faut en juger par la méthode que Vitruve prescrit, les temples des Grecs étoient plus longs pour leur largeur que ceux des Romains. Cet Auteur ne donne qu'onze colonnes de retour, même en comptant celles des angles, à un temple qui en a six de face, au lieu qu'il y en a treize au temple de la Concorde à Agrigente, de même qu'à celui de Thésée à Athenes.

« Le temple d'Agrigente ressemble » parfaitement au-dehors, à deux temples de Pestum, & les uns & les » autres paroissent de la même antiquité. Le premier est connu depuis » long-tems; mais il y a tout au plus » dix ans qu'on a parlé pour la pre-



» miere fois de ceux de Pestum, qui » situés dans une grande plaine sur » les bords de la mer, sont cependant » très-visibles ».

Nous répondons à cela qu'il ne faut pas être surpris que les temples de Pestum, quoique peu éloignés de Naples, ayent été long-tems ignorés : on ne peut guere regarder ces monumens que comme des objets de pure curiosité. En effet, qu'on les dépouille de l'idée de haute antiquité qui les rend respectables, qu'on mette de côté la solidité de la bâtisse & la qualité des matériaux qui sont entrés dans leur construction, il ne restera qu'un assemblage monstrueux de parties nullement en proportion les unes avec les autres, & dont on ne peut excuser le désordre qu'en supposant, comme il est de fait, que ce sont là des productions de l'enfance de l'Architecture, dont on ne pouvoit tirer aucun parti, du moment que l'étude en étoit inutile pour l'avancement de l'Art. Si l'on a négligé d'aller visiter ces antiquités, certainement la paresse n'y a point eu de part : on ne

sauroit en accuser les Artistes qui, lorsque les Arts reprirent une nouvelle vie, vers le commencement du seizieme siecle, fouillerent par-tout & se répandirent dans la Grece pour examiner tout ce qu'elle renferme de curieux; mais autant que ces hommes étoient empressés de connoître tout ce qui pouvoit perfectionner leur goût, autant ils négligeoient ce qu'ils croyoient ne devoir pas leur être profitable & qui pouvoit même leur devenir nuisible.

« C'est pour n'avoir rien sû de ces » monumens, poursuit notre observa- » teur, qu'on a cru qu'il n'existoit » hors de la Grece d'autres ouvrages » doriques que les colonnes inférieu- » res qu'on voit au théâtre de Mar- » cellus, à l'amphithéâtre de Vespa- » sien & à un arc à Verone. Que doit- » on penser de M. de Chambrai qui, » dans son *Parallele de l'Architecture* » *antique avec la moderne*, compte le » théâtre de Vicence, construit par » Palladio, au nombre des ouvrages » antiques »?

Premierement Palladio fait mention du temple de la Piété à Rome, où





l'ordre dorique étoit employé sans base; & l'on en trouve la représentation dans le livre d'Architecture qu'a publié le *Labacco* en 1552. Il y a dans le même ouvrage une autre composition d'ordre dorique, & M. de Chambrai en a rapporté deux autres exemples tirés d'*Albano* & d'un monument sur la *Via Appia*, d'après des dessins de *Pirro Ligorio*. Il ne falloit donc pas restreindre, comme le fait ici notre critique, les ouvrages doriques aux seuls trois exemples qu'il cite. Quant à ce qui regarde M. de Chambrai, c'est sans raison qu'il est accusé d'avoir mis au rang des ouvrages des anciens le théâtre qui est à Vicence. Cet habile homme n'ignoroit pas, lui qui avoit traduit le livre d'Architecture de Palladio & qui le savoit, pour ainsi dire, par cœur, que ce théâtre étoit un ouvrage moderne, & l'ouvrage de Palladio même, & que de plus il n'entre aucune colonne dorique dans ce théâtre. On n'est pas obligé de tout savoir : sans cela, notre observateur, au lieu de s'en prendre à M. de Chambrai, auroit fait tomber



sa critique sur Palladio; car c'est uniquement sur la foi de ce célebre Architecte que M. de Chambrai cite en exemple ce qu'on juge à propos de relever. Palladio, au sujet de l'ordre dorique, fait observer que cet ordre n'a point de base qui lui soit particuliere; & pour le prouver, il choisit dans les ouvrages des anciens plusieurs colonnes doriques qui sont, dit-il, sans base, telles que celles du théâtre de Marcellus à Rome, du temple de la Piété près de ce théâtre, celles du théâtre de Vicence, & quelques-unes en d'autres lieux. Palladio n'a rien dit au hasard : il faut donc croire que de son tems on voyoit à Vicence, sa patrie, des restes d'un théâtre antique, dont les colonnes étoient doriques & sans base. Poursuivons :

« Les colonnes du temple d'Agrigente » ont pour leur hauteur, avec le chapi- » teau, un peu moins de 5 diametres du » bas de la colonne, de même que celles » de Pestum. Cependant Vitruve fixe » la hauteur des colonnes doriques à » sept diametres ou, ce qui revient » au même, à quatorze modules, sans » en donner la raison ».



Vitruve, en homme de goût, a donné à l'ordre dorique quatorze modules pour la hauteur de la colonne, & il est parti d'après les meilleurs Auteurs; il a choisi dans leurs ouvrages les proportions qui faisoient un plus bel effet, & les a proposées pour modele. On se seroit moqué de lui, si dans un livre qui devoit servir de regle à ceux qui cultivoient l'Architecture, il eût donné à son ordre dorique des proportions depuis long-tems abandonnées, parce qu'on en avoit reconnu le défaut. Or telles sont les proportions de ce vieil ordre dorique que notre observateur admire, mais dont il n'oseroit sans doute conseiller qu'on reprît l'usage.

« Les colonnes du temple ont une » diminution conique, fondée moins » dans leur mesure que dans leur ob- » jet. En effet une forme cylindrique, » à diametres égaux en-haut & en- » bas, auroit exposé les pierres qui » formoient la colonne à gagner des » crevasses, parce qu'alors le poids de » l'entablement eût porté principale- » ment sur l'axe du cylindre, au lieu » que la diminution conique réunit

» mieux en un les points qui portent le fardeau ».

L'expérience de nombre de ſiecles montre le peu de fondement de cette obſervation. Il y a des colonnes à Rome qui portent des fardeaux immenſes & qui, ſans être formées en cone, ne ſe ſont nullement éclatées. Si les premiers Architectes ont fait leurs colonnes courtes & en cone, ç'a été uniquement faute d'expérience & de goût.

« L'entablement de ce temple eſt composé, comme tous les autres entablemens, de trois membres, ſavoir: l'architrave, la friſe & la corniche. Vitruve veut que la hauteur des membres ſoit réglée ſur le plus ou le moins de hauteur des colonnes; & quelques-uns des Architectes modernes ne donnent à l'architrave guere plus de la moitié de la friſe. La haute antiquité ne connoît ni la premiere ni la ſeconde de ces regles. Au temple d'Agrigente, ainſi qu'à ceux de Peſtum, l'entablement eſt grand, magnifique, plus fort que ne l'exigeoit la hauteur des colon-



nes, & l'architrave & la friſe paroiſſent avoir la même élevation on verra par la meſure de l'entablement du temple de Jupiter Olympien, que ces hauteurs ſont en effet telles qu'elles paroiſſent. La corniche a environ trois parties de la hauteur de la friſe; la proportion des triglyphes & des metopes eſt la même que dans les autres monumens d'ordre dorique: mais comme on ne voit à Rome aucun bâtiment de ce genre qui ſoit entier, ce n'eſt qu'aux temples dont il s'agit ici, qu'on pourra reconnoître qu'à l'égard des triglyphes placés au-deſſus des colonnes des angles, les anciens ſe ſont écartés de la ſymmétrie ».

Il eſt de fait que l'architrave & la friſe ſont preſque toujours égaux dans les édifices de la haute antiquité; & c'eſt un grand défaut chez les Auteurs modernes, d'avoir fait l'architrave qui porte toutes les autres parties de l'entablement, plus foible qu'elles. A l'égard de la diſtribution des triglyphes, elle s'eſt toujours faite chez les anciens avec la plus grande régularité;



ils eurent une attention particuliere pour que le milieu de chaque triglyphe tombât à l'aplomb du milieu de la colonne qui étoit au-deſſous: ce qu'ils ont conſtamment obſervé, même pour les triglyphes & les colonnes qui faiſoient les encoignures de leurs édifices. Aux temples d'Agrigente & de Peſtum, les Architectes n'ont point ſuivi cette regle: les triglyphes n'y tombent pas à l'aplomb du milieu des colonnes qui ſont aux encoignures; ils en ſortent pour ſe rapprocher de l'angle ſaillant de la friſe & pour n'y point laiſſer d'eſpace nud. Voilà ſans doute ce que veut dire notre obſervateur; mais nous ſommes fort éloignés de louer ce procédé. On peut conſulter à ce ſujet l'ouvrage de M. le Roi; l'on y apprendra la façon dont les Grecs, dans la ſplendeur de l'Architecture, ont traité l'ordre dorique, & cela rejettera bien loin les idées de perfection qu'on veut attacher ici à des édifices informes, que la ſeule vétuſté paroît rendre recommandables.

« Le temple d'Agrigente a cinq grandes ouvertures en guiſe de fenêtres, qui vraiſemblablement ſont



l'ouvrage des Sarraſins qu'on ſait s'être ſervis de ce temple; car les temples quarrés des anciens n'avoient ordinairement d'autre jour que celui qui entroit par la porte. Quoiqu'il n'exiſte rien aujourd'hui qui puiſſe faire connoître quelle étoit la forme des portes de ce monument, il n'eſt pas permis de douter qu'elle ne fût telle que le preſcrit Vitruve pour l'ordre dorique, c'eſt-à-dire que l'ouverture n'en fût plus étroite par le haut que par le bas. Vitruve ſemble même affecter ces ſortes de portes à la ſeule Architecture dorique; mais la haute antiquité en a fait uſage dans preſque tous les cas, comme on peut s'en convaincre par les portes de la *Table Iſiaque*, ainſi que par quelques pierres égyptiennes ».

Notre obſervateur pouvoit citer les monumens mêmes; il eſt certain par tout ce qui reſte encore ſur pied des édifices des anciens Egyptiens, que l'ouverture des portes s'élargiſſoit par en-bas.

« Tout ce qu'il y a d'ornemens au temple d'Agrigente, ainſi qu'à ceux

» de Pestum, porte le caractere de la » grandeur & de la simplicité : les » membres d'Architecture y ont beaucoup de saillie & sont bien plus » ressentis qu'au tems de Vitruve. Les » saillemens des moulures & des corniches ne devinrent peu sensibles » que lorsqu'on chercha la beauté » dans la délicatesse ; mais la délicatesse exclud presque toujours le grand, » la seule chose qu'envisageassent les » anciens ».

Nous ajouterons à cette remarque, que dans les anciens tems, les plus beaux temples des villes étoient souvent placés au plus haut lieu des citadelles qui elles-mêmes étoient presque toujours placées sur une éminence ; de sorte que ces temples étant apperçus de très-loin, il falloit nécessairement leur donner des divisions mâles & très-ressenties, pour qu'elles n'échappassent pas à l'œil.

Du temple de la Concorde, notre observateur passe à celui de Jupiter Olympien. « Ce monument a fait le » principal objet des recherches du P. » Pancrace ; il en a long-tems cherché



» les restes au milieu des vastes ruines » de l'ancienne Agrigente ; un énorme » amas de très-grosses pierres & la » tradition qui se conserve encore dans » le pays, le lui ont enfin indiqué. » Cet Auteur prétend qu'il est impossible de se faire la moindre idée du » plan & de la véritable étendue de » cet édifice. Un triglyphe ( ce qui » prouve que l'Architecture en étoit » dorique ) & quelques pierres avec » des cavités en forme de fer à cheval, voilà tout ce qu'il en a trouvé.

» Ce temple, selon Diodore, étoit » le plus grand de toute la Sicile : cet » Auteur assigne la mesure de sa longueur, de sa largeur & de sa hauteur, de même que celle du diametre de ses colonnes ; & si le Pere » Pancrace eût examiné avec attention » la place qu'occupent aujourd'hui les » ruines de ce monument, il se seroit » apperçu qu'elle en marque avec assez de justesse le plan & l'étendue. » En effet la longueur de cette place » est parfaitement conforme à la mesure que donne Diodore. Cet Auteur porte la longueur du temple à



» 340 pieds, ou, selon la mesure angloise, à 345 (a). Il est vrai qu'à » l'égard de la largeur, celle de la » place est de 165 pieds, & que Diodore n'en assigne que soixante ».

» Mais si la largeur du temple étoit » la moitié de sa longueur, 170 étant » la moitié de 340, la mesure actuelle » de la largeur se rapproche infiniment » de cette proportion. Il y a donc erreur » dans le texte de Diodore ; & pour la » corriger, il faut nécessairement ajouter le nombre de cent à celui de soixante. La moindre réflexion sur la » proportion que les anciens ont fixée » pour leurs temples auroit dû faire » naître des doutes sur l'exactitude du » texte grec, mais peu de commentateurs réfléchissent ».

Cette observation est judicieuse ; mais ne seroit-il pas possible que Diodore, en donnant la longueur du temple, eût parlé de toute sa largeur, & qu'en parlant de sa largeur, il n'en eût voulu désigner que la partie qui étoit comprise entre les murs de la

(a) Le pied d'Angleterre est d'un $\frac{875}{10000}$ de pouce plus petit que le pied ancien de Grece.



*celle* & qui formoit toute la largeur de l'intérieur ? Ces sortes de procédés, vicieux à la vérité, sont très-familiers aux Auteurs anciens.

« La hauteur du temple de Jupiter » Olympien étoit de cent vingt pieds ; » les colonnes, au rapport de Diodore, » en étoient rondes au-dehors & quarrées en-dedans : c'est-à-dire, si je » ne me trompe, que ce temple avoit » au-dehors des colonnes moitié rondes, & des pilastres en-dedans.

» La circonférence de ces colonnes » demi-rondes étoit de vingt pieds de » Grece ; cependant leur *intérieur* (a), » c'est-à-dire, leur diametre étoit de » douze pieds : d'où il faut conclure » que ces sortes de colonnes formerent » quelque chose de plus qu'un demi-cercle (b), ce qui se trouve confirmé

(a) Aucun des traducteurs n'a entendu ce terme.

(b) En effet, si le diametre d'une colonne pris trois fois en donne toute la circonférence, une colonne de douze pieds de diametre doit en avoir trente-six de circonférence. Par conséquent la circonférence des demi colonnes du temple d'Agrigente auroit dû être de dixhuit : or elle étoit de vingt.

» par quelques fragmens de colonnes » qu'on a mesurées. Le diametre des » huit colonnes demi-rondes qu'on » voit à la façade de l'église de Saint » Pierre de Rome, & qui sont les plus » fortes qu'il y ait dans l'Architecture » moderne, est d'environ 9 pieds d'An- » gleterre; d'où l'on peut se former une » idée de la grosseur de celles du temple » de Jupiter. Diodore rapporte qu'une » seule de leurs cannelures qui dans » une colonne dorique doivent être » au nombre de vingt, pouvoit con- » tenir un homme tout entier. Parmi » les colonnes cannelées de l'antiquité » qui subsistent encore à Rome, les » plus grosses sont celles du *Campo* » *Vaccino*, de 41 pieds romains & 5 » pouces de haut, & de 4 pieds 4 » pouces de diametre. Les plus consi- » dérables qui fussent en Grece, après » celles d'Agrigente, se voyoient à un » temple à Cyzique; elles avoient 4 » *orgies* (*a*) de circonférence, & l'on » prétend qu'elles étoient d'un seul » bloc (*b*).

(*a*) La mesure de l'orgie étoit de 6 pieds de Grece.

(*b*) Voyez Strabon, l. 14, pag. 941.



» L'entablement qui terminoit les » colonnes du temple de Jupiter Olym- » pien consistoit en trois masses énor- » mes de pierres posées les unes sur » les autres. L'architrave & la frise » étoient de la même hauteur, comme » au temple de la Concorde, & cha- » cun de ses membres avoit dix pieds » d'Angleterre de haut; la corniche, » dont il ne s'est rien conservé, peut » avoir eu huit pieds de haut. Les tri- » glyphes étoient encastrés dans la » frise; ils étoient d'un seul bloc de » dix pieds de hauteur. L'unique chose » qui soit restée en entier de cet édi- » fice, c'est un chapiteau; il est d'un » seul bloc, & pour le mesurer, il a » fallu se servir d'une échelle ».

D'après un calcul judicieux & fondé sur les mesures que Diodore a laissées, ainsi que sur les parties du temple qui subsistent encore, notre observateur détermine la hauteur des colonnes & prouve qu'elles n'ont pu être ni aussi courtes qu'au temple de la Concorde & à ceux de Pestum, ni avoir la hauteur que Vitruve prescrit pour les colonnes doriques, mais qu'elles avoient rigoureusement six diametres : d'où il conclud



conclud que le temple de Thésée à Athenes, qui fut construit peu de tems après la bataille de Marathon, & par conséquent plus ancien que celui d'Agrigente, ne peut pas avoir eu des colonnes de sept diametres, ainsi que Pococke le prétend. De-là l'Auteur passe aux moyens méchaniques dont on se servit pour construire ce temple. Il existe encore quelques-unes des grosses pierres de l'entablement, aux deux extrémités desquelles il y a des cavités en forme de fer à cheval. Il n'est pas permis de douter qu'on ne fît passer dans ces creux un cable ou une chaîne, & que par ce moyen on n'élevât & ne rapprochât les pierres les unes des autres : lorsqu'elles étoient bien jointes, on en retiroit le cable; & pour empêcher l'humidité d'y pénétrer, on bouchoit ces cavités avec du bois. On a trouvé dans un de ces creux un morceau de bois qui s'y est parfaitement conservé pendant l'espace de plus de deux mille ans. Notre observateur est surpris avec raison qu'aujourd'hui, où toutes les parties des Mathématiques sont portées à un si haut degré de perfection, on



n'ait pas cependant encore égalé les anciens dans la méchanique. Jettons les yeux sur ces monumens de l'antiquité qui existent encore & dont la masse nous étonne & nous confond; l'univers entier retentit des préparatifs que fit Fontana pour élever un obélisque, & nous ne trouvons pas un seul mot de cette opération chez les anciens. Elle étoit sans doute très-simple : nous avons vu de nos jours combien les moyens naturels & faciles l'emportent sur les rouages multipliés & sur toutes les inventions artificielles & composées. Le plus ignorant de tous les hommes, *Zabaglia* (*a*), par la seule force de son génie, a inventé des machines qui paroissoient ne devoir rien produire, & dont l'effet a surpris les Architectes & les Méchaniciens même les plus habiles.

Le temple dont il s'agit ici n'a jamais été fini; dans la quatre-vingt-treizieme olympiade les Carthaginois s'emparerent pour la seconde fois de la Sicile, & ce fut cette guerre, dit

(*a*) Cet homme étonnant est mort à Rome il y a peu d'années.

Diodore, qui empêcha que ce monument ne fût achevé.

Essayons de répandre sur ces remarques un intérêt plus sensible & plus universel par le développement de quelques réflexions que nous avons déja plusieurs fois indiquées.

Nos Artistes ne sentent pas assez tout ce qu'ils peuvent sur les mœurs, ou plutôt les Gouvernemens actuels semblent n'avoir pas assez réfléchi aux avantages que la société peut retirer des Arts. S'il est vrai que nos idées dépendent de nos sensations & que dans un lieu stérile & sauvage notre ame soit tout autrement modifiée qu'au sein d'une campagne fertile & riante, comment n'a-t-on pas senti l'importance qu'il y avoit à ne mettre autour de nos sens que les objets les plus propres à faire sur nous des impressions tout-à-la-fois grandes & utiles ? Chez les anciens, non-seulement tout concouroit à élever le sentiment & la pensée ; mais les délassemens ainsi que les travaux, toutes les actions du corps,



toutes les productions de l'esprit, en un mot tous les Arts, soit libres, soit méchaniques, étoient intimément liés à l'utilité générale.

Jettons les yeux sur ce Peuple qui se disoit l'aîné du genre humain & à qui tous les Peuples de la terre dûrent en effet leurs connoissances & leurs erreurs. Nous douterions encore de tout ce qu'Hérodote, Diodore, Strabon & Pline rapportent des monumens immenses & prodigieux de l'Egypte, si les pyramides que les Romains mirent eux-mêmes au nombre des merveilles de l'univers, ne subsistoient encore. Quelques Savans à la vérité n'ont trouvé dans ces masses énormes que les caracteres de l'enfance de l'Art, mais ont-ils oublié que non-seulement les Egyptiens connurent toutes les regles de la symmétrie, mais qu'ils imaginerent & prescrivirent les moyens de ne s'en écarter jamais. « Ce n'est point » avec les yeux, dit Diodore, que les » Egyptiens mesurent la composition » des statues, mais avec des instru» mens connus & déterminés ; de sorte » que, par l'assemblage de plusieurs » pierres différentes, ils parviennent,



» au moyen d'une mesure fixe & cer» taine, à former & à perfectionner la » statue ».

« Chose étonnante, ajoute-t-il, que » différens Ouvriers, distribués en dif» férens endroits, concourent infailli» blement à former de quarante parties » différentes une statue réguliere & » proportionnée (*a*). »

D'ailleurs a-t-on pu ne pas appercevoir qu'il y avoit la plus grande analogie entre l'Architecture des Egyptiens & leur Poésie ? « Le corps de Ju» piter, dit Orphée d'après les Egyp» tiens, est composé de terre, d'air & » de feu ; à ses épaules sont attachées » les aîles des vents ; ses pieds tou» chent au centre de l'abîme ; ses che» veux sont les étoiles, ses yeux la » lune & le soleil, & sur son front » brillent deux cornes d'or, dont l'une » est l'Orient, & l'autre l'Occident (*b*) ».

La Discorde qui marche sur la terre & dont la tête s'éleve jusqu'aux cieux ;

(*a*) Voyez dans le traité de Léon Alberti *sur la statue*, les moyens qu'il indique pour faire la moitié d'une statue à Carrara & terminer l'autre moitié dans l'Isle de Paros.

(*b*) Voyez Eusebe.



les Géans qui escaladent l'olympe ; cette chaîne suspendue au trône de Jupiter & que tous les Dieux réunis essayent en vain de remuer ; le fuseau des Parques qui roule entre les genoux de la *Nécessité ;* toutes ces grandes & vastes images sont incontestablement égyptiennes : y trouvera-t-on le caractere de l'enfance de la Poésie ? Observons à ce sujet que, quelque ressemblance qu'il y ait dans la Poésie des premiers Peuples de la terre, il y aura toujours cette différence avec celle des Egyptiens, que l'une est purement *icastique*, c'est-à-dire qu'elle offre de simples images, & que l'autre présente des idées profondes, philosophiques & systématisées. Ce n'étoit pas seulement de quelques-unes des parties de la nature, c'étoit de la nature entiere, que les Egyptiens empruntoient leurs images. Nous n'insisterons point ici sur l'objet moral & politique des ouvrages de l'Art parmi les Egyptiens ; les monumens qu'ils éleverent n'étoient pas, comme quelques-uns l'ont pensé, l'ouvrage du faste & de la vanité. Les pyramides destinées à mettre les cadavres des Rois à l'abri de la malice des

hommes & des injures du tems avoient encore cet avantage, que, leurs côtés étant dirigés du Nord au Midi, elles donnoient une méridienne immobile. Quant aux obélisques, c'étoient de vrais horographes; on mesuroit à leur ombre les intervalles du jour. En un mot les Sciences & les Arts étoient tellement liés à l'esprit du gouvernement, qu'il étoit expressément défendu à ceux qui les cultivoient d'en rien retrancher & d'y rien ajouter.

Les Grecs, sans donner à leurs monumens ce caractere de durée & d'immensité qui fut propre de ceux des Egyptiens, y mirent non-seulement de la grandeur & de la majesté, mais de l'élégance & de la grace, qualité qu'ils répandirent sur tout, & qu'avant eux aucun Peuple n'avoit encore connue. Les monumens égyptiens étonnent & confondent en quelque sorte l'esprit; ceux des Grecs font naître une admiration douce qui, loin d'enchaîner ou d'accabler les facultés de l'ame, les occupe & les exerce d'une maniere ravissante.

Il n'en est pas de l'Architecture comme des autres Beaux-Arts. La Peinture &





la Sculpture ont pour principe & pour objet l'imitation; l'Architecture, fille du besoin, n'a point de type dans la nature : c'est un Art créé tout entier par les hommes. Quelque mobiles, quelque arbitraires que ses principes puissent paroître dès-lors, ils ne laisserent pas de recevoir des mains, ou plutôt du génie des Grecs, un tel degré de certitude que toutes les Nations éclairées les ont unanimement adoptés.

Ce seroit ici le lieu de faire remarquer combien l'Architecture grecque & ses principes étoient intimément liés au systême général que les Grecs avoient formé sur les Sciences & les Arts; mais cette observation a déja été faite par M. Le Roi, dans son excellent discours *sur la nature des principes de l'Architecture civile*, & nous y renvoyons nos Lecteurs. Nous ne nous arrêterons pas non plus à faire sentir la liaison du systême des Sciences & des Arts parmi les Grecs, avec leur systême politique (*a*). C'est un fait que

(*a*) Le systême de la politique & celui de la



nous avons suffisamment établi dans les différens endroits de notre Journal, où nous avons eu occasion de parler de la Poésie, de la Musique, de la Danse & de la Peinture des anciens. Il nous suffira de proposer une conjecture qui a pris à nos yeux le caractere même de l'évidence; c'est que tout ce qu'Aristote écrivit sur la Poésie faisoit partie de son admirable traité *sur la politique*, & suivoit immédiatement les chapitres de cet ouvrage, où l'Auteur parle de la nature, de la puissance & des effets de la Musique. En effet, un Philosophe qui discutoit dans la Grece les moyens de rendre la République heureuse & florissante, ne devoit pas seulement envisager la rectitude des occupations & des actions civiles, il falloit encore qu'il s'occupât de la rectitude des plaisirs & des délassemens, & qu'il suspendît ainsi à la faculté politique la chaîne entiere des Arts, soit libres, soit méchaniques.

Les Grecs, avant d'avoir reçu les Arts, étoient les plus méchans des

religion ne formoient chez les Egyptiens & les Grecs qu'un seul & même systême.



hommes; le tableau que Thucidide trace lui-même des horreurs dont le berceau de cette Nation fut environné, épouvante & fait frémir l'humanité. Pour adoucir les mœurs de ce Peuple, d'autant plus féroce & plus cruel qu'il étoit plus sensible, on eut recours à la douce & puissante magie des Arts; non contens de donner à la vérité & à la vertu, du corps & de la couleur, & de les rendre par ce moyen en quelque sorte palpables, les premiers Législateurs les embellirent de tous les charmes de l'harmonie. De-là la liaison intime des Arts avec la religion & la politique des Grecs.

Il n'en fut pas de même chez les Romains. Ce Peuple se montra dès son origine avec un caractere de tempérance & de fermeté qu'il ne perdit pas même avec sa liberté : aussi les productions dramatiques que la Grece idolâtra n'eurent-elles jamais un grand succès chez les Latins. Rien ne déconcertoit leur gravité; il n'étoit point d'événement public, quelque affreux, quelque terrible qu'il pût être, qui portât le trouble & l'effroi dans leur ame; il n'y en avoit point de particu-

lier, quelque ridicule qu'il fût, qui leur arrachât des éclats de rire immodérés. Ce Peuple avoit obtenu de la seule nature la modération que les habitans du reste du monde obtiennent à peine de l'exercice & des efforts de la raison. « Ce n'est pas sans motif, » dit Denys d'Halicarnasse, que la » terre latine a été appellée *Saturnien-* » *ne ;* les élémens & les esprits y ont » cette juste température qu'on dit qui » régnoit au tems de Saturne ». En un mot, long-tems avant d'avoir aucune connoissance des Arts, les Romains eurent des mœurs & des vertus. Les Arts ne dûrent donc point avoir & n'eurent point en effet parmi eux l'énergie & l'importance qu'ils avoient dans la Grece. Cependant quoiqu'ils ne fussent pas doués d'une imagination féconde, originale, créatrice, ces hommes ambitieux & fiers, toujours occupés de grandes vues, ne laisserent pas, lors même qu'ils furent livrés à leur propre génie, d'élever des monumens proportionnés, à certains égards, à la hauteur de leurs idées. Le Capitole, non celui que fit construire Numa, mais celui dont Tarquin l'An-





cien jetta les fondemens, qui fut continué & même agrandi par son neveu Tarquin le Superbe, & dont les Dieux, pour nous servir de l'expression de Tacite, réserverent l'achevement à la *liberté.* Le Capitole, au rapport de Tite-Live, étoit un monument digne du Souverain des hommes & des Dieux, de l'Empire Romain & de la majesté du lieu (*a*).

Notre dessein n'est pas de détailler ici tout ce que Rome fit de grand & d'admirable lorsqu'elle eut un commerce ouvert avec la Grece. On peut consulter à ce sujet Tite-Live, Saluste, Tacite, Pline, Denys d'Halicarnasse, Aristide, Dion, Ammien, Cassiodore, *&c.* Et quand les ouvrages de tous ces Ecrivains ne subsisteroient

(*a*) Ce Capitole périt dans un incendie pendant les guerres civiles de Sylla. Sylla en fit construire un second dont il ne fit point la dédicace, la seule chose qu'il dit lui-même avoir manqué à son bonheur : ce monument fut encore consumé par les flammes. Vespasien en fit élever un troisieme qui eut le même sort, & Domitien le releva pour la quatrieme fois. Rome eut donc successivement quatre Capitoles, mais qui tous furent bâtis sur le même terrein.



pas, il seroit aisé d'en juger par la grandeur & la magnificence que respirent encore les ruines mêmes de quelques-uns de ses monumens.

Après avoir élevé nos regards vers les ouvrages des anciens, laissons-les tomber un moment sur les productions de nos jours. De quels monumens sommes-nous environnés qui soient propres à faire naître une véritablement grande idée du génie, du goût & de la puissance de la Nation ? Que sont nos temples, nos théâtres, nos places publiques, nos marchés, en comparaison de ceux des anciens ? Et si notre vue s'étend encore plus loin, qu'est devenue aujourd'hui la partie morale des Arts ? où trouve-t-on les statues de nos grands hommes ? quelles sont les tragédies qui nous font aimer le gouvernement sous lequel nous vivons ? que disent à l'esprit & quelle est la nature & la durée des impressions que font sur le cœur la Peinture, la Sculpture & la Musique ? Chose étrange ! pendant que d'un côté les sens semblent n'être comptés pour rien, tant on néglige de leur offrir des objets propres à élever



& à agrandir la pensée, de l'autre on ne s'occupe qu'à amuser les sens, comme si la nature nous avoit retiré la faculté de penser. Seroit-il donc impossible que le goût des bisarreries & des frivolités fît place à l'amour du grand & du beau (*a*), & que la philosophie qui fait aujourd'hui tant de progrès, parvînt enfin à pénétrer dans le cabinet de nos Artistes ?

(*a*) Ce ne seroit pas assez de n'être ni petit ni frivole, il ne suffiroit même pas de mettre de la grandeur dans quelques parties ; il faudroit encore que le caractere en fût répandu sur tout l'ensemble.



## ARTICLE II.

*CRITO*, &c.

« CRITON, ou dialogue sur la » beauté. A Lond. chez *Dodsley* ».

EN travaillant à l'extrait de cet ouvrage, nous avons regretté plus d'une fois que l'Auteur n'eût pas vu son sujet d'une maniere plus profonde, qu'il ne se fût jamais élevé du sensible à l'idéal, & que se bornant à quelques exemples & à des observations ingénieuses, mais superficielles, il n'eût pas tâché de remonter jusqu'à une théorie plus sublime, plus féconde, plus générale. Ce qu'il n'a pas fait, nous aurions osé l'entreprendre nous-mêmes, si nous n'avions mieux aimé joindre nos réflexions à celles qu'a faites l'Abbé Conti sur la même matiere, dans une dissertation dont nous ne tarderons pas à rendre compte.

TOUT ce qui appartient à la beauté se réduit à la couleur, à la forme, à l'expression & à la grace. Les deux pre-



mieres sont comme le corps de la beauté; les deux dernieres en sont l'ame & la vie.

La couleur de la beauté est un mélange de blanc & de rouge tendre, répandu sur tout le corps dans les proportions convenables. Un ciel serein, lorsque le soleil se couche, nous présente les couleurs de la beauté; on y voit des teintes rougeâtres, blanches & rembrunies errer dans des nuages légers & transparens sur un fond du plus beau bleu. Observez un beau visage, vous appercevrez, outre le rouge & le blanc, le bleu clair des veines qui se marie agréablement avec les tempes & le contour des joues, tandis que le tout ensemble est relevé par les ombres des sourcils & des cheveux : car, malgré la variété des jugemens qu'on porte sur la beauté, une belle brune est incontestablement préférable à une belle blonde. Le brun donne aux yeux une vivacité, & à toutes les autres couleurs un relief qu'on chercheroit en vain dans la peau la plus blanche & la plus transparente. La plus charmante des *Madonnes* de Raphaël est une brune, & tous les



grands Artistes du siecle de Léon X. ont choisi ce ton de couleur. Le Guide & Carle Maratte, en prenant un coloris plus clair, ont affoibli l'Art.

La beauté considérée dans la forme n'est autre chose que la proportion ou l'union & l'harmonie de toutes les parties du corps.

Le caractere distinctif de la beauté dans la femme, c'est la délicatesse & la douceur : dans l'homme, c'est la force & l'agilité. Un exemple en femme, c'est la *Venus de Medicis*; en homme, c'est l'*Hercule Farnese* & l'*Apollon du Belveder*. Il y a dans cette derniere figure je ne sais quoi de céleste & de divin, dont aucun Poëte n'a ni conçu ni exprimé le caractere, à l'exception d'Homere & de Virgile parmi les anciens, de Shakespear & de Milton parmi les modernes.

La beauté qui consiste dans la forme est bien supérieure à la beauté qui résulte uniquement de la couleur. C'est à Rome qu'il faut étudier cette partie, & on la trouve bien plus frappante dans les statues que dans les tableaux.



Les deux autres parties qui constituent la beauté, sont l'expression & la grace : la premiere est commune à tous; la derniere ne se rencontre que dans un très-petit nombre.

Par l'expression on entend la peinture des passions, des affections de l'ame, autant qu'elles peuvent être sensibles à l'œil.

Quoique l'ame se peigne principalement sur le visage & dans les airs de tête, cependant chaque partie du corps peut avoir de l'expression. Tel est un bras qui pend nonchalamment ou qui s'étend avec violence; tels sont les doigts de l'un des enfans de Laocoon; tels sont aussi les doigts des pieds du Gladiateur mourant : la douleur, la mort même y est exprimée.

Les parties du visage où les passions se prononcent plus fortement, sont les yeux & la bouche; mais des yeux elles se répandent jusqu'aux sourcils.

Les sourcils dans un visage animé, ont leur langage propre & relatif aux différens mouvemens de l'ame. J'ai souvent remarqué le sentiment du déplaisir dans les sourcils d'une femme, lors même qu'elle avoit assez d'adresse

pour ne pas le laisser appercevoir dans ses yeux; & d'autres fois j'ai découvert ses pensées les plus secretes dans la ligne qui couronne ses sourcils. Son étonnement étoit grand, de se voir ainsi décélée.

Homere fait des sourcils le siege de la majesté; Virgile, de l'accablement; Horace, de la modestie; Juvenal, de la hauteur : & moi je demande pourquoi ils n'en ont pas fait le siege de toutes ces différentes passions?

Toutes les passions tendres & douces embellissent la beauté; les passions fortes & cruelles la défigurent. Il suit de-là qu'un bon naturel rend un beau visage bien plus beau.

Pope a renfermé les principales passions des deux genres en deux beaux vers :

*Love, hope, and joy, fair pleasure's smiling train*
*Hate, fear, and grief, the family of pain.*

« L'amour, l'espérance & la joie
» forment le riant cortege du plaisir.
» La haine, la crainte & le chagrin
» sont la famille de la douleur ».

Si les amans paroissent & sont réel-



lement plus beaux l'un pour l'autre qu'ils ne le sont aux yeux d'autrui, ils le doivent à la tendresse qui les anime quand ils sont ensemble & en liberté. Cette augmentation de beauté les abandonne lorsqu'ils sont séparés, ou qu'ils conversent dans un cercle avec des personnes qui leur sont indifférentes.

C'est à cause de l'expression, que Pline regarde la fameuse statue de Laocoon & de ses deux enfans, comme le plus parfait de tous les ouvrages qui se voyoient à Rome de son tems.

La plus noble partie & la perfection de la beauté, c'est la grace, qualité si sensible, & cependant inexplicable. Nous savons que l'ame est, mais nous ignorons ce qu'elle est. Tout juge de la beauté parle de la grace, mais personne n'a su la définir.

La grace dans les actions consiste bien plus dans la façon de faire les choses, que dans les choses mêmes : ainsi, dans un beau visage, elle sort de certains incidens plus piquans que la beauté même; mais rien n'est plus momentané; elle échappe à l'œil de l'observateur : aussi est-il bien plus



utile de l'étudier dans les tableaux des Peintres qui ont su la saisir & la fixer, tels que le Correge, le Guide ou Raphaël, que dans des beautés vivantes.

Cependant, s'il est impossible de définir la grace, on peut du moins assigner les parties où elle se montre. Son siege principal est dans le contour de la bouche, comme celui des passions est dans les yeux. La grace n'est pas précisément le sourire, mais quelque chose qui en approche; & ce je ne sais quoi, semblable à un petit Amour, joue dans toutes les lignes qui forment le contour de la bouche; c'est une espece d'éclair qui paroît, disparoît & reparoît encore. Au reste toutes les parties du corps, toutes les attitudes, tous les mouvemens, tout dans une belle personne est susceptible de grace. Ovide a raison de dire que Venus avoit de la grace même en contrefaisant son mari boiteux, pour amuser Mars son amant. Il y a une grace majestueuse, & une grace qui appelle. Les Peintres & les Sculpteurs Grecs affectoient la premiere à Minerve; ils donnoient l'autre à Venus. Aucun Poëte n'a mieux exprimé ces



deux sortes de graces, que notre Milton dans les portraits d'Adam & d'Eve.

Il est plus aisé de dire ce que la grace suppose, que de dire ce qu'elle est. Il n'y a point de grace sans quelque mouvement agréable, soit du corps entier, soit d'une de ses parties, soit au moins de quelqu'un de ses traits. Enée reconnoît Venus, malgré son déguisement, à sa démarche : *& vera incessu patuit Dea.* Toutes les belles statues sont en action ou en mouvement. L'*Apollon du Belveder* vient à vous, lorsque vous le regardez à une petite distance. Toutes les têtes des excellens Peintres sont en mouvement. Une tête dans l'inaction, telles qu'on les voit aux médailles frappées après la chûte de l'Empire Romain, ou semblable aux têtes gothiques avant la renaissance des Arts, est sans vie & sans grace.

Observons encore qu'il n'y a point de grace, si elle n'est appropriée au caractere de la personne. Les graces d'une petite beauté vive grimaceroient dans un caractere de majesté, ainsi que l'air majestueux détruiroit le piquant de la petite beauté vive. La vi-

vacité qui donne de la grace à la beauté dans la jeunesse, enlaidiroit encore plus la vieillesse.

Il n'est pas rare de trouver les trois premieres parties qui entrent dans la composition de la beauté, la couleur, la forme, l'expression; mais la grace se trouve dans bien peu de personnes & plaît à tout le monde. On naît avec la grace, comme on naît avec le talent de la Poésie : l'Art seul ne la donnera pas. Le Peintre le plus célebre de l'antiquité fut Apelles, & son rival parmi les modernes a été Raphaël. Le caractere distinctif de ces deux Artistes a été la grace.

La grace n'a rien de commun avec la couleur & la forme, qui sont les moindres parties de la beauté; mais elle tient infiniment aux passions ou à l'expression. Toutes les autres parties de la beauté plaisent jusqu'à un certain point; mais la grace charme au souverain degré, & par elle-même.

Ainsi l'ont pensé les Grecs, lorsqu'en arrangeant leur Mythologie, ils ont mis les Graces à la suite de Venus. C'est des Graces que l'Amour emprunte ses plus fortes armes. La fa-



meuse ceinture de Venus, tissue par Homere, est faite de tout ce qu'il y a de plus attrayant, de plus séduisant, de plus enchanteur.

La différence des jugemens sur la beauté en différens pays, porte principalement sur la couleur & la forme; & cette différence vient des coutumes nationales, ou de certains défauts très-répandus, qui alterent le goût naturel. Un de nos compatriotes voyageant dans les Alpes, attira tous les regards par sa figure; mais on trouvoit qu'il lui manquoit un grand agrément : *le bel homme*, disoit-on, *s'il avoit un goëtre !*

Se peindre les joues d'un rouge ardent, est un embellissement pour les femmes d'un Etat qui nous avoisine. Il est surprenant qu'il y ait une différence si marquée dans le goût de deux Nations qui se touchent. La premiere fois que je vis ces femmes rangées dans les loges de l'Opera à Paris, je crus voir une longue planche de pivoines dans un jardin. Les deux plus belles femmes que j'aye vues, c'est la Duchesse de . . . en France, & Mistriss . . . en Angleterre. Si la premiere n'ajoutoit pas aux roses que la nature



nature lui a données, une masse de vermillon, je serois embarrassé pour la préférence.

Cependant les fantaisies des Nations tombent beaucoup plus sur la couleur & la forme que sur l'expression & la grace. L'expression des passions douces & la grace plaisent à tout le monde.





## ARTICLE III.

*DE l'Inoculation. Piece ironique dans laquelle on combat son usage par des raisons tirées des grands succès qu'elle a eus.*

*Quis novus hic nostris successit sedibus hospes?*
*Quem sese ore ferens?* Virgil.

LES avantages de l'Inoculation sont prouvés d'une maniere si solide, les succès de cette méthode sont si constans & si connus, qu'il ne nous reste plus qu'à déplorer l'obstination de ceux qui persistent encore à la rejetter. Parens aveugles ! vous prenez pour un sentiment de tendresse un préjugé stupide qui, pour nous servir de l'expression d'un Poëte Latin, *fait que l'on aime plus, mais qu'on aime moins bien.*

*Cogit amare magis, sed bene velle minùs.*

Vous craignez, dites-vous, de tenter la Providence, dites plutôt que, fata-

listes insensés, vous accordez tout au destin (*a*).

Lorsqu'un Philosophe, ami de l'humanité, proposa, il y a quelques années, l'insertion de la petite vérole, comme le seul moyen d'affoiblir & presque d'anéantir l'effet d'un des plus terribles fléaux dont la nature humaine soit affligée, le croiroit-on? son éloquence, son zele, tous ses efforts furent tournés en ridicule. Que de regrets, que de larmes a coûté le mépris qu'on a fait des conseils de ce sage & savant Citoyen! Mais tel est le caractere de notre Nation; elle abandonnera gaiement cent côtés utiles, pourvu qu'elle en entre-voie un seul dont elle puisse s'amuser. Eh bien, voyons si le ridicule & l'ironie auront plus de force & d'effet que le raisonnement & l'exemple (*b*).

(*a*) Ainsi pensent ceux des Turcs qui proscrivent l'Inoculation. Voyez le Traité de Pilarini, intitulé : *Nova & tuta variolas excitandi per transplantationem methodus*, &c.

(*b*) La piece dont nous donnons ici la traduction est tirée d'un Journal Anglois : nous l'avons insérée dans le nôtre, per-



Je fus toujours partisan zélé des modes nouvelles, j'en ai même défendu quelques-unes des plus hardies; mais je me crois obligé de les combattre de toutes mes forces, lorsqu'elles sont contraires à la saine politique & à ce qu'on appelle *raison d'Etat*. Ma conduite à cet égard a toujours été uniforme, & je défie qui que ce soit au monde de prouver que j'aie dit un seul mot en faveur de cet excellent *ros-biff* dont nos bons ayeux étoient si friands, depuis que nos Créoles Epicuriens l'ont banni de l'Angleterre.

Personne n'ignore que je me suis trouvé dernierement à un repas de tortues, que j'ai loué outre mesure; j'ai approuvé tous les changemens qu'on a faits dans les habits & dans la façon de se mettre; j'ai consenti, malgré les clameurs d'un parti puissant & nombreux, à vouloir qu'on rognât les paniers, sur la promesse tacite que nos

suadés qu'elle nous seroit bien plus utile qu'elle n'a pu l'être en Angleterre où nous ne croyons pas que l'Inoculation ait actuellement un seul adversaire.



belles m'ont faite d'y souscrire, à condition que nos jeunes gens laisseroient voir à leur tour le bas de leurs jambes, comme ils le faisoient ci-devant. Je n'ai point trouvé à dire qu'ils portassent le *Cardinal* (*a*), quoique cet habit ait un nom dont l'étymologie est papiste, & qu'il paroisse n'avoir été inventé que pour cacher la malpropreté du deshabillé françois. Il y a plus, je n'ai jamais condamné le rouge dont se servent nos Dames, persuadé qu'une belle femme est maîtresse absolue de son teint; enfin je n'ai pas exigé qu'elles racontassent le matin le rendez-vous qu'elles ont donné la nuit à leurs amans, convaincu que les privileges de leur sexe ne permettoient pas qu'on remédiât à de semblables abus.

Avec uue Philosophie aussi raisonnable, on ne m'accusera sans doute ni d'humeur ni de prévention, si j'entreprends de combattre une pratique qui, bien qu'elle soit fort à la mode aujourd'hui, ne laisse pas d'être aussi contraire à la nature qu'au bien de l'Etat. J'ai de si fortes raisons à allé-

(*a*) Espece de surtout.



guer pour démontrer les mauvais effets & les suites funestes de l'inoculation, que je ne doute point qu'elle ne soit proscrite à jamais & qu'on ne la bannisse de cette isle, pour la renvoyer en Circassie d'où l'on n'eût jamais pensé qu'une Dame de qualité fût assez mal-avisée pour l'apporter dans sa patrie.

Je remarquerai d'abord (& cela ne fait pas honneur à cette méthode) qu'elle a pris son origine en Turquie; je crains même, en qualité de mâle, qu'en voulant l'introduire chez nous, on n'introduise avec elle quelqu'autre coutume du serrail encore plus effrayante.

De plus il me paroît que l'inoculation combat la doctrine de la prédestination absolue; car, comme le remarque très-judicieusement un Calviniste zélé, n'est-ce pas une témérité à une jeune femme de vouloir n'avoir que vingt grains de petite vérole sur son visage, lors peut-être que la Providence a décidé qu'elle en aura deux cens, ou même qu'elle n'en aura point du tout?

Je reviens à mon premier argument. Il est certain, quoi qu'en dise l'Auteur des Lettres Persanes, que le monde en général est beaucoup trop peuplé;

il eſt aiſé d'en juger par le nombre d'Entrepreneurs & de Maçons qui, dans cette capitale, ſont ſans ceſſe occupés à bâtir des maiſons pour les ſurnuméraires qui naiſſent tous les jours. La petite vérole avoit juſqu'à aujourd'hui remédié à cet inconvénient; elle emportoit journellement un nombre conſidérable d'habitans, il en mouroit un ſur ſept, de ceux qui l'avoient par la voie ordinaire, ce qui étoit d'un grand avantage pour les ſurvivans : mais depuis que l'inoculation eſt devenue à la mode, il n'y a plus moyen de diminuer le nombre des citoyens, il en meurt à peine un ſur trois cens, ce qui nuit extrêmement à la ſociété; de ſorte qu'à moins que nous n'ayons bientôt la guerre dans le continent, nous courons riſque de mourir de faim en Angleterre, tant eſt conſidérable le nombre des perſonnes qu'on a garanties de la mort, au moyen de cette méthode extraordinaire.

Voici mon ſecond argument; il m'a été ſuggéré par un Gentilhomme de mes amis, que j'ai rencontré ce matin dans le Parc où il s'étoit rendu pour prendre le frais. Qu'apportez-vous



en ville, lui ai-je demandé? Ma femme, m'a-t-il répondu d'un ton dolent, ma femme. Il lui avoit plu pendant les quatre premieres années de notre mariage de vivre paiſiblement à la campagne, où elle paſſoit le tems à prendre ſoin de ſon ménage, à viſiter ſes amies & à élever ſes enfans; ſi par haſard il lui prenoit envie d'aller en ville pour s'y divertir, je l'en détournois aiſément : ma chere, lui diſois-je d'un ton plein de tendreſſe, j'avois deſſein de vous mener à Londres le printems prochain, & l'on m'écrit que la petite vérole y fait de grands ravages; mais à peine a-t-elle oui parler du funeſte ſuccès de l'inoculation, qu'elle a voulu en courir les riſques. Elle s'en eſt heureuſement tirée, de ſorte que le prétexte dont je me ſervois pour la retenir à la campagne n'a plus eu lieu. Elle m'a entraîné dans la Capitale, où elle ſe dédommage avec uſure des quatre années qu'elle a paſſées dans la retraite.

Je conclus de l'hiſtoire que je viens de raconter, que l'uſage de l'inoculation prive notre Nation du ſeul moyen qu'elle avoit de retenir les femmes à



la campagne, abus que je ſuis bien éloigné de vouloir autoriſer. Ce n'eſt pas là tout, je prétends prouver encore à nos Politiques que l'uſage de l'inoculation & celui des tourniquets dont on a rempli notre ville, ſont cauſe qu'une infinité de Gentilshommes campagnards quittent leur retraite & viennent vivre à Londres, ce qui rend nos campagnes déſertes & nos places publiques inabordables.

Voici un autre mauvais effet de l'inoculation, que j'ai remarqué plus d'une fois en me promenant autour de la Rotonde de Ranelagh. La beauté rend pour l'ordinaire les femmes inſolentes; le ſentiment qu'elles ont de la ſupériorité de leurs charmes, leur inſpire néceſſairement des airs de hauteur & de mépris. De-là ce regard effronté dans nos jolies femmes, elles qui autrefois étoient encore plus douces & plus modeſtes qu'elles n'étoient belles; tandis que les laides, dont le viſage eſt couvert de ces honorables cicatrices qui devroient les faire reſpecter, trouvent à peine une beauté qui leur faſſe politeſſe, ou un jeune



homme qui leur propoſe une place dans ſon carroſſe.

Je ne crois pas au reſte qu'un trop grand nombre de belles femmes ſoit avantageux à l'Etat. Elles ſont ſans contredit l'ornement des ſpectacles, elles embelliſſent les aſſemblées & forment au Parc le plus charmant point de vue du monde. Cependant quelques perſonnes penſent que les laides, dont la raiſon n'eſt jamais renverſée par l'admiration & par les éloges, fourniſſent & les femmes les plus vertueuſes & les meres les plus tendres, & que par conſéquent, pour en conſerver le nombre, il convient d'abolir le ſecret qu'on a trouvé de conſerver la beauté du ſexe; d'autant que, d'après le calcul qu'on a fait, dix belles femmes par an, & ce nombre eſt aiſé à trouver en Angleterre, ſuffiſent pour occuper le beau monde durant une ſaiſon entiere & pour embellir les ſpectacles, pourvu qu'on ait ſoin de les placer convenablement.

J'avois d'abord deſſein d'expoſer au Gouvernement les raiſons que j'ai de proſcrire l'inoculation, dans l'eſpoir

qu'il les appuyeroit de son autorité & leur donneroit force de loi contre une innovation aussi pernicieuse ; mais un ami à qui j'ai communiqué mon idée, m'en a empêché & m'a prouvé qu'encore que je sois fondé à me plaindre du trop grand accroissement de nos habitans, lequel est dû sans contredit en grande partie au succès funeste de l'inoculation, ce seroit pécher contre la saine politique, que d'en diminuer le nombre dans ce tems critique, où le Gouvernement peut trouver l'occasion de les employer de façon ou d'autre. Il a cru que pour détruire cet inconvénient, il valoit mieux prier quelque Prédicateur zélé & à la mode d'anathématiser toutes les femmes qui se soumettroient à l'inoculation. J'aimerois cependant mieux, n'en déplaise à mon ami, que le College des Médecins décernât une médaille d'or à celui d'entre eux qui publieroit sur ce sujet un bon traité dans lequel il pût prouver & démontrer que toutes les maladies dont on meurt à l'âge de 70 ans, doivent leur origine à l'inoculation à laquelle on s'est soumis à l'âge de 7, & que



toutes les personnes qui l'ont eue par cette méthode, peuvent l'avoir naturellement dix fois de suite.

*De la Santé. Essai tiré du même Journal.*

Je rends graces à toute heure à l'Être suprême de m'avoir fait naître avec un caractere ennemi du chagrin & de la tristesse, & tel que lorsque je ne suis point occupé d'images agréables, je peux envisager les objets tristes comme les ombres d'un tableau, qui relevent & font valoir les clairs & achevent la beauté de l'ouvrage.

Cet heureux caractere me fait regarder le luxe qui regne dans ce siecle comme un moyen sûr de subvenir aux besoins des hommes, d'étendre le commerce & de hâter le progrès des Beaux-Arts. J'envisage les horreurs de la guerre comme la source du bonheur dont on jouit pendant la paix ; & en réfléchissant sur les malheurs des hommes, je remercie Dieu de m'en avoir garanti.

Il y a dans un poëme vraiment original, intitulé *le Spleen*, un passage



qui m'affecte infiniment plus que tout ce que j'ai jamais lu ; le voici.

« Heureux celui qui, vivant dans » l'innocence, ne s'afflige point des » maux qu'il ne peut empêcher ! Il » abandonne sa barque au courant & » ne s'efforce point de lutter contre » les flots. Tranquille au milieu de la » foule qui l'environne, il voit avec » indifférence le trouble & l'agitation » de ceux qui la composent, & ne » pouvant empêcher le mauvais succès » des acteurs, il se contente de rire » de leur folie »

J'ai toujours préféré le caractere de Démocrite à celui d'Héraclite ; je veux dire qu'il m'a toujours paru plus digne d'un Philosophe de rire des folies de l'homme que d'en pleurer les malheurs. Mais pourquoi l'homme est-il malheureux ? J'ai sur cela quelques idées dont je veux faire part à mon Lecteur : elles l'aideront sans doute à bannir de son ame cette humeur sombre & maligne qui détruit l'harmonie de la vie civile.

Quiconque prendra la peine d'observer ce qui se passe dans l'homme, appercevra facilement que presque tous



les malheurs qui l'affligent doivent leur origine à l'indolence ou à l'inaction du corps ou de l'esprit. Notre bonne ou mauvaise humeur dépend entierement de la maniere dont le sang circule dans nos veines : c'est la circulation libre de ce fluide, qui seule peut bannir de notre esprit cette foule d'idées vagues qui nous rend mécontens de tout ce qui nous environne, & insupportables à nous-mêmes.

Aussi la Providence, dont la sagesse est infinie, a-t-elle soumis les hommes au travail qui non-seulement leur procure les besoins de la vie, mais encore la santé, sans laquelle on ne jouit de rien. Voulez-vous être bien convaincu de la nécessité qu'il y a que la plus grande partie des hommes soit obligée de travailler ? Voyez l'usage que font de leurs richesses ceux qui sont affranchis de cette obligation. Vous pourrez même remarquer que la meilleure éducation ne suffit pas pour contenir les hommes dans les bornes que leur prescrivent la raison & la modération. Pour un riche qui emploie ses trésors à devenir meilleur ou à rendre les autres plus heureux, combien en est-il

qui se plongent dans les desordres inseparables du luxe, qui croupissent dans l'oisiveté & qui, par l'abus qu'ils font des commodités de la vie, sont sans cesse en proie aux inquiétudes de l'esprit & aux maladies du corps?

Non, les richesses ne sont pas aussi avantageuses qu'on se l'imagine : les travaux & les occupations ordinaires de la vie conviennent bien mieux au commun des hommes que la prospérité & l'abondance, unies à l'oisiveté.

Homme, bénis sans cesse le Créateur, pour t'avoir condamné à manger ton pain à la sueur de ton front : c'est à cette sentence que tu dois ta santé, ta force & tout le bonheur de ta vie. Si ton crime t'a fait chasser du Paradis terrestre, le châtiment que tu subis transforme la terre en un second Paradis. Regarde ces campagnes & ces jardins ; c'est ton travail qui les fertilise & les embellit. La terre a été maudite à cause de ta désobéissance ; mais cette malédiction n'a lieu que pour ceux qui l'attirent sur leurs têtes par leur intempérance ou par leur molesse.

Les besoins & les miseres de l'homme



deviennent pour lui une source de sentimens agréables ; ils lui attirent l'affection de ses semblables. Les nécessités de la vie, auxquelles personne ne sauroit pourvoir par lui-même, l'obligent, malgré qu'il en ait, à se rendre utile à autrui ; lorsqu'il croit ne travailler que pour lui, il travaille pour tous ceux qui l'environnent.

La santé est un bien que tout homme ambitionne, mais on ne l'achete qu'au prix de l'exercice & du travail : malheureusement le pauvre fait trop peu de cas de ce qu'il possede, & voit avec envie le bien-être & l'opulence de ceux qui sont au-dessus de lui, sans considérer que les fortunes brillantes ont pour compagnes inséparables les inquiétudes & les maladies.

S'il est vrai que ceux-là sont plus heureux qui connoissent moins de besoins, on peut dire que la richesse est plus digne de compassion que d'envie. Quelque modérées que soient les inclinations du riche, l'usage le contraint à vivre d'une maniere proportionnée à sa fortune. Il faut qu'il traîne à sa suite une foule de domestiques inutiles ; qu'il étouffe son appétit par la quan-



tité des mets dont sa table est couverte, & qu'il sacrifie son repos pour plaire à la multitude qui l'environne & qui l'observe ; il faut qu'il renonce aux plaisirs & aux charmes de la vie privée, pour devenir esclave des partis & des factions. Si la bonté de son cœur le porte à des actions d'humanité, il les voit presque toujours mal interpretées ; & dans l'impossibilité où il est de faire du bien à tout le monde, il s'attire plus d'ennemis par ses refus qu'il ne se fait d'amis par ses services. Si l'on ajoute à ces considérations une vérité que peu de personnes, je crois, révoqueront en doute ; savoir, que les plus grandes fortunes, en augmentant les besoins de leurs possesseurs, les rendent pour l'ordinaire les plus indigens de tous les hommes, on trouvera que le bonheur est toujours loin de la richesse.

Portons nos regards plus haut, examinons l'état des Rois, de ceux même qui sont aimés & chéris de leur Peuple. S'il est vrai que la vie d'un pere soit un état d'inquiétude & de souci, on sera forcé de convenir que le titre de pere du Peuple est un titre



aussi digne de nos respects que peu propre à exciter notre envie.

Je pense que le bonheur de la vie se trouve en général dans les Etats qui n'assujétissent point absolument l'homme au travail, ni qui ne l'en exemptent point absolument. La puissance est la mere de l'inquiétude ; l'ambition l'est des traverses ; & l'opulence, de la maladie.

Je vais terminer ces réflexions par la fable suivante.

Le Travail, fils du Besoin & pere de la Santé & du Contentement, vivoit avec ses deux enfans dans une petite chaumiere, au pied d'une montagne fort éloignée de la ville. Entierement ignorés des grands, ils n'avoient pour toute compagnie que les habitans des villages voisins ; il leur prit envie de voir le monde, ils abandonnerent leurs amis, leur séjour, & se mirent à voyager. Le Travail tenoit de la main droite la Santé qui, par la vivacité de sa conversation, par ses chants tendres & joyeux, adoucissoit la fatigue du voyage. Le Contentement marchoit à gauche, il soutenoit son pere, &

augmentoit par sa bonne humeur la vivacité de sa sœur.

Ils traverserent ainsi des forêts, des villes & des villages, & arriverent enfin dans la capitale du royaume. En entrant dans cette grande ville, le pere conjura ses enfans de ne point le perdre de vue; car, dit-il, Jupiter veut que votre séparation soit suivie de la ruine de tous trois. Mais la Santé étoit d'une humeur trop gaie pour suivre les conseils du Travail; elle se laissa débaucher par l'Intempérance & mourut en mettant au monde la Maladie. Le Contentement, dans l'absence de sa sœur, se livra à la Mollesse, & on n'entendit plus parler de lui. Le Travail, qui ne pouvoit vivre sans ses enfans, courut le pays pour les chercher; mais la lassitude le prit en chemin & il mourut de misere.





## ARTICLE IV.

*L'ART d'arroser les terres. Poëme.* Gratum opus Agricolis. *A Berne*, 1761.

LA Société Economique de Berne ayant proposé pour sujet du prix de l'année 1761 d'examiner quelle est *la meilleure méthode d'arroser les prés*, M. Tscharner, un des principaux Membres de cette Société, & par-là même exclu du concours, présenta à cette occasion un poëme en vers allemands rimés, qui obtint & méritoit en effet les plus grands éloges. Ce poëme fait époque dans la Littérature allemande; elle n'avoit rien encore fourni dans le genre géorgique, qui fût digne de quelque attention. M. Tscharner a traité avec autant de solidité que de graces la question proposée par la Société. Il enseigne la maniere d'examiner la nature des eaux relativement à celle des terres, à l'avantage desquelles on veut les employer. Il indique dans quelles saisons & comment on doit



pratiquer les arrosemens : & ses préceptes sont mêlés d'images agréables, piquantes & d'autant plus énergiques qu'elles sont toutes empruntées des objets que présentent les lieux mêmes qui l'environnent. Les Poëtes Allemands ne mettent rien entre eux & la nature; à l'exemple d'Homere, ils copient immédiatement les originaux. Vous qui, lorsqu'il s'agit d'imiter, négligez le plus grand, le plus fécond des modeles, & n'avez devant les yeux que les ouvrages des imitateurs, avez-vous oublié que plus la lumiere subit de réflections, plus elle perd de son éclat & de sa force ?

Pour donner une idée avantageuse du poëme de M. Tscharner, il suffira d'en extraire les premiers morceaux qui s'offriront à nos yeux.

LES Muses se plaisent au séjour de la campagne où la nature étale sa puissance dans les trésors des champs & dans l'émail des prairies. Aux sons libres des chalumeaux, dans des siecles plus heureux, elles dictoient des loix aux Peuples occupés du soin de leurs troupeaux. Théocrite entendit leurs le-



çons; & après lui Virgile fuyant les attraits de la Cour, les répétoit sur les rives fertiles du Pô. Inspiré par les Muses, le Chantre des Alpes a célébré sa patrie & le bonheur de la liberté dont elle jouit. Puissent, par leurs secours, ces premiers chants, consacrés à la gloire des vertes prairies, mériter quelques suffrages! J'entreprends d'enseigner l'art d'arroser les terres & d'entretenir des pâturages abondans par une humidité rafraîchissante, afin que nos vallées, couvertes de verdure & de plantes salutaires, fournissent l'entretien à nos troupeaux & l'engrais à nos champs. Les cimes brillantes des Alpes, ces remparts dont le vol des oiseaux ne peut atteindre la hauteur, tiennent en réserve, dans d'affreux abîmes, les immenses amas de l'hyver, jusqu'à la saison où les feux triomphans de l'été détruisant ces digues glacées, on voit la neige fondue se précipiter dans les vallons. Ces mêmes Alpes de leur front inébranlable arrêtent la course des nuages, les forcent à se décharger des flots renfermés dans leur sein, & reçoivent pour nous les riches tributs des mers éloignées. D'abord les

ondes bruyantes ſe verſent avec rapidité, par chûtes réitérées, dans la vallée déſerte, en couvrant les rochers de leur écume; mais bientôt dans le vaſte contour d'un lac étendu, le torrent dépoſe ſes eaux impures, & ſes tourbillons s'arrêtent. Un fleuve abondant coule enſuite tranquillement entre des rives ombragées de hêtres, & féconde la plaine du limon de ſes eaux; tandis que des Pêcheurs gliſſent ſur la ſurface humide, les ondes légeres baignent le bateau, en l'accompagnant de leur murmure. Heureux ceux dont les héritages ſont placés ſur les bords unis d'un fleuve dont les flots obéiſſans s'élevent ſans effort entre les digues, ſe ſéparent avec complaiſance dans les canaux preſcrits, pour réveiller au printems les campagnes aſſoupies!

Le Ciel a enrichi la Suiſſe d'une telle abondance de ſources, que des Nations éloignées en reçoivent le ſuperflu. Mille ruiſſeaux baignent le pied de nos vaſtes montagnes & verſent leurs ondes inépuiſables, toujours croiſſantes, tantôt ſur la pente de ces vallons contournés, tantôt ſur les plaines de ces contrées ouvertes dont les habi-



tans courageux ſe réuniſſent pour la défenſe de leur liberté; ceux-ci riches en moiſſons & en haras peuplés de robuſtes courſiers; ceux-là contens de la garde tranquille de leurs troupeaux. N'envions point aux climats plus chauds du Sud leurs ſuperbes jardins, les champs arides & brûlés y ſont privés de la roſée du matin, & à peine le Berger dans des citernes impures y puiſe pour ſes troupeaux une boiſſon mal-ſaine dont il compte encore chaque goute. Nous ne jouiſſons que fort tard des douceurs du printems; de la cime glacée des Alpes la neige éternelle menace encore nos moiſſons. Mais nous voyons des richeſſes abondantes jaillir des réſervoirs formés dans le ſein de ces rochers, & remplis par les neiges & les longues pluies de l'hyver.... Aſſurez-vous bien ſur-tout que vous ne donnez point votre confiance à des ſources perfides. Des eaux corrompues ne feront germer qu'une herbe mal-ſaine; les flots des rapides torrens & les fontaines chargées de graviers & de tuf ne ſerviront qu'à gâter les terres qui en ſeront arroſées. Telle que vous voyez

ſouvent



ſouvent la verte ſurface des tranquilles étangs, telles vous devez ſouhaiter les eaux qui ſerviront à nourrir vos prairies. Les ruiſſeaux abondans en pêche conviennent également à la terre & aux troupeaux, & partent toujours d'une ſource pure.... Réveillez par un cours plus libre la force endormie des eaux croupiſſantes au fond d'un marais. Que fatigué par les mouvemens multipliés des moulins & par des chûtes redoublées, le rapide torrent ſe dépouille de ſes parties rudes & glacées. Que les ſources graveleuſes & chargées de tuf repoſent quelque tems dans des réſervoirs ſpacieux. C'eſt ainſi qu'avec des ſoins prévoyans on ſoumet les eaux à l'empire de l'Art & qu'on les corrige, *&c.*

M. Tſcharner a traduit lui-même ſon poëme en françois, & par-là il acquiert de nouveaux droits à la reconnoiſſance que lui doit notre Littérature pour ſa belle traduction des poéſies de M. de Haller. Nous aimons à croire qu'il ne tardera pas à faire paſſer dans notre langue ſon Hiſtoire des Suiſſes, la meilleure ſans contredit qu'on con-



noiſſe. Nous l'invitons encore à nous communiquer pluſieurs petits poëmes allemands dont il eſt l'auteur & qui ſont pleins de naturel & de fineſſe. M. Tſcharner partage tous ſes momens entre les Muſes & les Graces, & nous connoiſſons peu d'Auteurs que les Graces & les Muſes ayent vus d'un œil plus favorable.



# ARTICLE V

***MELANGES** de Philoſophie & de Mathématiques de la Société Royale de Turin. A Turin, de l'Imprimerie Royale.*

CETTE Société qui dès ſa naiſſance a mérité de fixer les regards des plus ſavans hommes de l'Europe & dont nous avons déja fait connoître les premieres productions, juſtifie de jour en jour la haute opinion qu'on s'étoit formée du mérite des Membres qui la compoſent, ainſi que les grandes eſpérances qu'on avoit conçues des avantages que la Science retireroit de leurs travaux.

Nous commencerons cette analyſe des nouveaux Mémoires mathématiques de l'Académie de Turin par rendre compte d'une ſavante diſſertation de M. le Chevalier Daviet de Foncenex ſur les principes fondamentaux de la Dynamique.

M. d'Alembert réduit ces principes



à trois, *la force d'inertie, le mouvement compoſé & l'équilibre.* Il démontre rigoureuſement qu'un corps abandonné à lui-même doit perſiſter éternellement dans ſon état de repos ou de mouvement uniforme; que ſi ce corps tend à ſe mouvoir à la fois ſuivant les deux côtés d'un parallélogramme quelconque, la diagonale eſt la direction qu'il doit prendre de lui-même &, pour ainſi dire, choiſir entre toutes les autres; que toutes les loix de la communication du mouvement entre les corps ſe réduiſent aux loix de l'équilibre, & que les loix de l'équilibre ſe réduiſent elles-mêmes à celles de l'équilibre de deux corps égaux, animés en ſens contraires, de vîteſſes virtuelles égales; enfin que la loi de l'équilibre eſt une, c'eſt-à-dire que, quand les maſſes ne ſeront pas en raiſon inverſe des vîteſſes, un des corps devra néceſſairement obliger l'autre à ſe mouvoir. Cela ſuffit pour réſoudre cette queſtion célebre, *ſi les loix de la ſtatique & de la méchanique ſont de vérité néceſſaire ou contingente.*

M. de Foncenex admet tous ces



principes; ſeulement il differe du Géometre François par l'idée qu'il ſe forme de la force d'inertie. Ce n'eſt, dit-il, qu'une abſtraction purement mathématique, qu'une propoſition identique qui n'a pas beſoin de démonſtration. Il faut ſimplement reconnoître que tous les corps doivent être conſidérés comme perſévérant dans l'état où ils ſont; la méchanique n'exige pas que l'on donne à cette loi plus d'extenſion & de réalité. S'il eſt abſolument néceſſaire de rendre raiſon du pourquoi, je ne vois pas qu'il ſoit contradictoire de penſer que le mouvement d'un corps doit de lui-même ſe ralentir peu-à-peu, comme il ſemble que l'expérience le prouve. M. d'Alembert me démontre uniquement qu'on ne trouve dans l'idée du mouvement d'un corps aucune raiſon de variabilité; mais l'idée d'une vîteſſe conſtante n'y eſt pas plus compriſe que celle d'une vîteſſe retardée; en un mot la ligne droite & le mouvement uniforme ne ſont pas plus ſimples en eux-mêmes que toute autre ligne & toute autre loi du mouvement: car, ajoute-t-il, eſt-il plus abſurde d'aſſurer qu'un corps peut avoir



en lui-même de quoi retarder ou accélérer ſon mouvement, que de dire que cet effet eſt produit par la ſeule préſence d'un autre corps, quoique fort éloigné? Cette derniere raiſon ne nous paroît pas victorieuſe. M. de Foncenex n'ignore pas ſans doute que l'hypotheſe de la gravitation univerſelle a preſque ceſſé d'en être une par ſon accord admirable avec les obſervations aſtronomiques les plus délicates & les plus ſingulieres: cela ne nous autoriſe pas à multiplier ſans néceſſité les propriétés que nous attribuons à la matiere & à ſuppoſer dans elle un nouvel être dont on n'a pas d'idée nette.

Lorſque le mouvement eſt uniforme, les vîteſſes de deux corps ſont entre elles comme les eſpaces qu'ils parcourent dans des tems quelconques, & les eſpaces ſont entre eux comme les tems employés à les parcourir. Autrement, ſi les lignes qui repréſentent les eſpaces parcourus pendant des tems quelconques ſont des lieux à une ligne droite, le mouvement eſt uniforme; il ne l'eſt plus ſi ces lieux ſont à une courbe: mais il eſt accéléré ou retardé, ſelon que la courbe eſt convexe ou con-

cave vers la ligne des tems. La vîtesse du corps mû change alors à chaque instant & ne peut avoir, comme dans le mouvement uniforme, une quantité constante pour mesure. Quelle sera donc l'expression de la vîtesse ? Concevons que dans un tems quelconque un corps ait parcouru l'arc d'une courbe : si l'on se rappelle les premiers principes du calcul des fluxions, l'on verra que ce même corps doit parcourir avec un mouvement uniforme l'élément de l'arc ; ainsi dans le cas présent l'on aura encore la vîtesse à la fin du tems proportionnelle à l'élément de l'espace divisé par l'élément du tems. Le mouvement uniforme du corps ne peut être altéré que par quelque cause étrangere ; si l'on y réfléchit bien, la force accélératrice ou retardatrice n'est qu'une fonction de l'espace & du tems ; & le produit de cette force, par l'élément du tems, est toujours égal à plus ou moins l'élément de la vîtesse. Peu importe que ce principe soit de vérité nécessaire ou contingente, il vaut beaucoup mieux le regarder comme une simple définition. Donc pour déterminer l'équation d'une courbe que décrit



un corps, il faudra trouver la valeur de cette fonction de l'espace & du tems ; & cette valeur n'est autre chose que l'expression des forces qui agissent sur le corps. Dans le systême planétaire où tous les corps s'attirent mutuellement, cette recherche paroît immense ; mais il n'est pas nécessaire d'avoir égard à l'action de tous ces corps. Dans la théorie de la lune, par exemple, l'on n'en considere que trois, le soleil, la terre & la lune ; l'on fait même abstraction de l'action de la terre & de la lune sur le soleil. En général il est toujours assez facile de mettre ces sortes de problêmes en équation ; la grande difficulté c'est d'en conclure des faits que l'observation ne contredit pas. Revenons à la dissertation de M. de Foncenex, que nous avons abandonnée un moment pour ne point interrompre le fil de nos idées.

Notre Auteur, après toutes ses discussions métaphysiques sur la force d'inertie, parvient à démontrer analytiquement le second principe. Il trouve que si les deux côtés du parallélogramme suivant lesquels le corps tend à se mou-



voir, sont égaux, la diagonale, qui est la direction qu'il choisit de lui même, doit être proportionnelle au produit d'une fonction de l'angle que forment entre eux les deux côtés, par un des côtés. Quelle est la valeur de cette fonction ? Par un calcul fort élégant il détermine qu'elle doit être égale à deux fois le co-sinus de la moitié de l'angle. Ce n'est là qu'un cas particulier du problême général ; mais il est facile de démontrer que les autres s'en déduisent & n'en sont que des corollaires. Lorsque, les côtés étant inégaux, l'angle sera droit ; pour trouver la direction & la quantité de la force résultante, il suffira de tirer par le sommet de l'angle une ligne telle que les angles qu'elle formera avec les deux côtés soient égaux aux angles correspondans que forme la diagonale avec ces mêmes côtés. La proposition générale, c'est-à-dire celle où l'on suppose les côtés inégaux & l'angle quelconque, se conclut aussi très-aisément de la précédente, en tirant par le sommet de l'angle une perpendiculaire à la diagonale. Ces sortes de constructions doivent être très-familieres aux Géo-



metres : c'est ainsi qu'ils déterminent les rapports qu'ont entre eux les angles formés par des lignes qui, après s'être coupées, rencontrent une circonférence de cercle.

M. de Foncenex ne se contente pas d'avoir donné de cette proposition si nécessaire en Méchanique, une démonstration neuve & très rigoureuse ; il la croit encore beaucoup plus simple que celle qui se trouve dans le premier volume des opuscules du célebre Géometre déja tant de fois cité. Nous croyons devoir examiner ce point essentiel : cela nous engage naturellement dans un parallele qui ne peut jetter qu'un nouveau jour sur la matiere que nous traitons. Voici la démonstration de M. d'Alembert.

L'on ne peut nier qu'il n'y ait équilibre toutes les fois que trois puissances égales agissent suivant des lignes qui fassent entre elles des angles de 120 degrés ; d'où l'on tire que deux puissances faisant entre elles un angle de 120 degrés, équivalent à une seule représentée par la diagonale d'un rhombe dont les côtés seroient proportionnels à ces puissances : car dans le

cas préſent le triangle moitié du rhombe eſt équilatéral. Diviſons en deux parties égales chaque angle que forme la diagonale avec un des côtés, l'on prouvera par l'abſurdité du contraire, que la même diagonale ſera la direction que les deux puiſſances, repréſentées par les côtés du nouveau rhombe, feront parcourir au corps. Il eſt ſenſible que cela aura toujours lieu, pourvu que l'angle des directions ſoit exprimé par $\frac{p\ 120^\circ}{2^n}$ $p$ & $n$ étant des nombres entiers poſitifs quelconques : mais, comme le ſavent les Géometres, on peut toujours trouver un angle $\frac{p\ 120^\circ}{2^n}$ qui ſoit égal à un angle A, ou qui en differe moins qu'un angle donné ſi petit qu'on voudra : d'où l'on peut conclure, ſans entrer dans un plus grand détail, que deux puiſſances quelconques, égales ou inégales, faiſant entre elles un angle quelconque, équivalent à une ſeule repréſentée par la diagonale du parallélogramme dont les côtés ſeroient comme ces puiſſances & feroient le même angle. Nous ne voyons rien dans toute



cette démonſtration qui ne ſoit très-élémentaire.

Le Géometre de Turin, dès le premier pas qu'il fait, emploie les calculs différentiel & intégral. Il eſt vrai qu'il parvient fort ſimplement à l'équation qui, étant intégrée, donne la valeur de la fonction; mais penſe-t-il que ces calculs ſoient auſſi familiers aux commençans que les premiers élémens de Géométrie ? Pourquoi donc, ſans une extrême néceſſité, les employer l'un & l'autre ? pourquoi, ſans une néceſſité encore plus grande, faire uſage de ces différens ordres d'infiniment petits qui ſe détruiſent mutuellement ? Notre Auteur donne une autre démonſtration qui paroîtra beaucoup plus ſatisfaiſante à grand nombre de Géometres. Peut-être l'a-t-il en vue lorſqu'il prétend avoir démontré le ſecond principe plus ſimplement que tous ceux qui l'ont précédé. Diſons donc que celle-là même ſuppoſe la théorie aſſez compliquée des ſuites récurrentes. De plus, tous ces calculs n'évitent pas à M. de Foncenex ce qu'il y a de tant ſoit peu difficile dans la



théorie de M. d'Alembert ; il eſt obligé d'avoir recours à cette propoſition dont nous avons déja parlé : un angle quelconque étant donné, on peut toujours trouver un angle commenſurable avec la circonférence qui n'en diffère que d'une quantité auſſi petite qu'on voudra. La ſimplicité eſt d'un ſi grand prix dans les Sciences mathématiques, qu'un même génie peut ſe glorifier en même tems d'avoir créé une théorie & d'en avoir perfectionné une autre. M. de Foncenex ne traitera donc aſſurément pas de minuties les réflexions que nous venons de faire ſur ſes deux démonſtrations. Nous ne nous arrêterons pas ſi long-tems ſur ce qu'il dit de l'équilibre en général, ni ſur ſa démonſtration particuliere de l'équilibre du levier. Il faut voir dans ſon Mémoire même l'uſage ſingulier qu'il fait d'un problême que réſoud M. d'Alembert dans ſa théorie de la lune, & qui conſiſte à trouver la valeur analytique d'une fonction, lorſque la variable que cette fonction renferme croît ou décroît d'une petite quantité.

Juſqu'à préſent il n'a été queſtion que de la partie la plus élémentaire de la Mé-



chanique : ſans doute qu'il falloit beaucoup de ſagacité pour la réduire à des propoſitions auſſi évidentes & auſſi certaines ; mais il n'appartenoit qu'à un génie vraiment créateur de conclure de ces propoſitions un principe ſeul ſuffiſant pour réſoudre tous les problêmes poſſibles de ce genre : c'eſt ce qu'a fait M. d'Alembert dans la ſeconde partie de ſon traité de Dynamique. Soit, dit-il, un ſyſtême de corps $A$, $B$, $C$, &c. diſpoſés les uns par rapport aux autres d'une maniere quelconque, & ſuppoſons qu'on leur ait imprimé les mouvemens $a$, $b$, $c$, &c. qu'ils ne puiſſent ſuivre à cauſe de leur action mutuelle ; pour trouver le mouvement que chaque corps doit prendre, il faut décompoſer les mouvemens $a$, $b$, $c$, &c. chacun en deux autres $m$, $\alpha$, $n$, $\beta$, &c. qui ſoient tels que ſi l'on n'eût imprimé aux corps que les mouvemens $m$, $n$, $p$, &c. ils euſſent pu conſerver ces mouvemens ſans ſe nuire réciproquement ; & que ſi on ne leur eût imprimé que les mouvemens $\alpha$, $\beta$, $\gamma$, &c. le ſyſtême fût demeuré en repos : il eſt viſible que $m$, $n$, $p$, &c. ſeront les mouvemens

que les corps prendront en vertu de leur action.

Le principe de la conservation des forces vives, que nous devons à M. Huyghens, fut aussi très-fécond entre les mains du célebre Daniel Bernoulli. L'on doit se rappeller qu'il consiste dans ces deux propositions : si des corps agissent les uns sur les autres, soit en se tirant par des fils ou des verges inflexibles, soit en se poussant, pourvu qu'ils soient à ressort parfait; dans ce dernier cas, la somme des produits des masses par les quarrés des vîtesses fait toujours une quantité constante; & si ces corps sont animés par des puissances quelconques, la somme des produits des masses par les quarrés des vîtesses à chaque instant est égale à la somme des produits des masses par les quarrés des vîtesses initiales, plus les quarrés des vîtesses que les corps auroient acquises, si étant animés par les mêmes puissances, ils s'étoient mus librement chacun sur la ligne qu'il a décrite. Le grand Bernoulli ne regardoit pas ce principe comme suffisant, ce que l'on peut facilement remarquer dans son traité



d'Hydraulique. Mais M. d'Alembert en a donné une démonstration très-satisfaisante; cependant si l'on compare ce principe au sien, on ne tardera pas à donner à ce premier la préférence, sur-tout lorsqu'il sera question de conduire une théorie lumineuse sur le mouvement des fluides. Nous ajouterons même sans prévention que ce principe du Géometre François procure des solutions plus élégantes & beaucoup plus simples que celui de feu M. de Maupertuis, que les Allemands appellent *principe d'épargne*. L'on sait combien de tems cette découverte fut contestée à son ingénieux Auteur par le Professeur Kenig. Ce dernier prétendoit avoir vu quelque chose de semblable dans les ouvrages de Leibnitz, puis successivement dans ceux de Mallebranche, de s'Gravesande, de Volff, *&c.* étrange effet de la jalousie; elle nous aveugle à un tel point, que nous ne nous appercevons pas même de l'absurdité de nos raisonnemens.

M. Euler étendit beaucoup ce principe, en démontrant que dans les trajectoires que des corps décrivent par



des forces centrales, l'intégrale de la vîtesse multipliée par l'élément de la courbe fait toujours un *maximum* ou un *minimum*. Ce savant Géometre ne résoud par ce moyen qu'un très-petit nombre de problêmes qui peuvent tous se réduire à trouver le mouvement d'un corps attiré vers tant de centres fixes qu'on voudra par des forces exprimées par des fonctions quelconques des distances. M. de la Grange est le premier qui, dans le volume des Mémoires de Turin que nous analysons, ait donné à ce principe toute la généralité dont il est susceptible. Il ne suppose pas seulement un seul corps, mais un systême quelconque de plusieurs corps qui soient sollicités par tant de forces qu'on voudra & qui agissent de plus les uns sur les autres par des forces d'attraction mutuelle, & demande le mouvement de tous ces corps. L'équation qui résoud le problême est si générale, qu'elle renferme le principe de la conservation du moment du mouvement circulatoire de MM. Euler & Daniel Bernoulli, aussi-bien que cet autre de M. le Chevalier d'Arcy : la somme des produits de chaque corps par sa



vîtesse & par la perpendiculaire menée du centre sur sa direction, fait toujours une quantité constante.

M. de la Grange résoud ensuite plusieurs questions sur les corps qui se tirent par des fils ou par des verges. Immédiatement après il examine les loix du mouvement des fluides élastiques & non élastiques; ce dernier problême lui donne occasion de déterminer quel devroit être l'arrangement des différentes parties de la terre, si elle avoit été primitivement fluide. Il pense avec M. Clairaut qu'il seroit absolument nécessaire que les surfaces des différentes couches fussent de niveau.

Le Géometre Piémontois a lu les ouvrages de nos plus grands Géometres; il généralise leurs idées, se les approprie & montre par-tout une sagacité singuliere à manier les calculs les plus difficiles. C'est principalement dans son excellent Mémoire sur la propagation du son, qu'il faut remarquer toutes les ressources de son génie. Nous ferons dans la suite l'analyse de cet ouvrage

## ARTICLE VI.

*LETTRE écrite de Nuremberg ce 4 septembre 1762.*

NOTRE ami M.*** m'écrivit, Monsieur, dernierement de Paris qu'il vous avoit parlé de quelques essais sur l'Histoire Naturelle des animaux, auxquels je me suis amusé dans mes momens perdus. Il prétend même que, pour dégager sa parole, je suis dans l'obligation de vous en faire part. J'ai bien peur qu'il n'ait commis une imprudence : mes observations n'ont point été faites sur des animaux singuliers & peu connus; l'objet que je me suis toujours proposé exigeoit qu'elles se portassent sur les especes les plus communes & qu'on peut tous les jours avoir sous les yeux. Je ne peux pas vous donner d'histoire aussi piquante que celle des ours marins, que M. Steller vous a donnée. Point de faits extraordinaires; seulement la vie commune de plusieurs animaux, observée sous un point de vue qui peut avoir



quelque nouveauté, c'est à quoi se borne tout ce que j'ai à vous offrir.

Les descriptions anatomiques, les caracteres extérieurs qui distinguent les especes, les inclinations naturelles qui les différencient, sont sans doute des objets très-importans de l'histoire des bêtes; mais quand tout cela est connu, il me semble qu'il y a encore beaucoup à faire pour le Philosophe. Tous ces êtres organisés que le Créateur a rassemblés pour l'ornement de l'univers ont un principe commun d'action qu'il n'est pas possible de méconnoître : il est modifié dans chaque espece par les différences de l'organisation; mais en le suivant dans ses effets, on le retrouve par-tout le même; & les animaux, vus par ce côté-là, me paroissent devenir beaucoup plus intéressans. L'instinct proprement dit consiste dans les inclinations qui appartiennent à l'espece; mais toutes les especes sont affectées d'une maniere qui leur appartient à toutes. Si ces affections ne produisent pas toujours les mêmes phénomenes, il est aisé d'appercevoir que la différence n'en est dûe qu'à



celle des moyens que l'organisation donne aux animaux. Nous ne saurons jamais sans doute de quelle nature est l'ame des bêtes, & il faut convenir que cela nous importe assez peu. Nous sommes très-assurés que la nôtre est immatérielle & immortelle : la certitude que nous en avons est le fondement de nos plus cheres espérances. Que l'ame des bêtes soit immatérielle ou non, il est toujours certain qu'elle ne peut jamais avoir la destination glorieuse qui est réservée à la nôtre; ainsi la religion n'est nullement intéressée dans l'examen qu'on peut faire des facultés dont les animaux sont doués : mais de même qu'en observant la structure intérieure du corps des animaux, nous appercevons des rapports d'organes qui servent souvent à nous éclairer sur la structure & l'usage des parties de notre propre corps, ainsi en observant les actions produites par la sensibilité qu'ils ont ainsi que nous, on peut acquérir des lumieres sur le détail des opérations de notre ame, relativement aux mêmes sensations.

Je dis, Monsieur, que les bêtes sentent comme nous; & je crois que



pour penser autrement, il faudroit absolument fermer ses yeux & son cœur. Celui qui pourroit entendre, sans être ému, les cris plaintifs d'un animal, ne seroit pas fort sensible à ceux d'un homme. Il est bien vrai que nous n'avons de certitude complette que de nos propres sensations, mais les accens de la douleur, les marques visibles de la joie, qui nous assurent de la sensibilité de nos semblables, déposent avec autant de force en faveur de celle des bêtes. On n'auroit aucun moyen d'acquérir des connoissances, s'il falloit réclamer contre les impressions de notre sentiment intime sur des faits aussi simples.

Il me paroît donc impossible de ne pas admettre le sentiment dans les bêtes. Les plus obstinés partisans de l'automatisme leur accordent encore tacitement la mémoire, car ils veulent avoir des chiens sages, & les corrigent. Ces faits étant admis, le Naturaliste, après avoir bien observé la structure des parties, soit extérieures, soit intérieures des animaux, & deviné leur usage, doit quitter le scalpel, abandonner son cabinet, s'enfoncer

dans les bois pour ſuivre les allures de ces êtres ſentans, juger des développemens & des effets de leur faculté de ſentir, & voir comment, par l'action répétée de la ſenſation & l'exercice de la mémoire, leur inſtinct s'éleve juſqu'à l'intelligence.

Les ſenſations & la mémoire ont des ſuites néceſſaires qui ne doivent pas échapper à l'obſervateur. Les bêtes ont un grand nombre d'actions qui ne ſuppoſent que ces deux facultés; mais il en eſt d'autres qu'on ne pourroit jamais expliquer par ce qui appartient à ces facultés ſeules; il faut donc que le Naturaliſte diſtingue avec beaucoup de précaution ce qui eſt produit par la ſenſation ſimple, par la réminiſcence, par la comparaiſon entre un objet préſent & un autre que la mémoire rappelle, par le jugement qui eſt un réſultat de la comparaiſon, par le choix qui eſt une ſuite du jugement, par la notion de la choſe jugée qui s'établit dans la mémoire & que la répétition des actes rend habituelle & preſque machnale. Voilà, Monſieur, des objets d'attention qu'un obſervateur ne doit point perdre de



vue. La forme tant interne qu'externe, la durée de l'accroiſſement & de la vie, la maniere de ſe nourrir, les inclinations dominantes, la maniere & le tems de l'accouplement, celui de la geſtation, *&c.* ce ne ſont là proprement que des objets extérieurs, ſur leſquels il ſuffit d'avoir les yeux ouverts; mais ſuivre l'animal dans toutes ſes opérations, pénétrer dans les motifs ſecrets de ſes déterminations, voir comment les ſenſations, les beſoins, les obſtacles, les impreſſions de toute eſpece dont un être ſentant eſt aſſailli, multiplient ſes mouvemens, modifient ſes actions, étendent ſes connoiſſances, c'eſt ce qui me paroît être ſpécialement du domaine de la Philoſophie.

M. Steller, dans le Mémoire qu'il vous a donné ſur les ours marins, a rempli cette tâche du Philoſophe avec plus de ſoin que n'en ont apporté beaucoup de Naturaliſtes; & M. de Buffon l'a fait encore plus abondamment dans ce qu'il a donné au public de l'hiſtoire des animaux: mais celui qui voudroit ſe familiariſer avec eux & prendre la peine d'étudier long-tems leurs actions pour deviner leurs in-

tentions,



tentions, y trouveroit matiere à des ſpéculations bien plus étendues, & même d'un genre différent.

Je voudrois, par exemple, Monſieur, pour que nous euſſions l'hiſtoire complette d'un animal, qu'après avoir rendu compte de ſon caractere eſſenciel, de ſes appétits naturels, de ſa maniere de vivre, *&c.* on cherchât à l'obſerver dans toutes les circonſtances qui peuvent mettre des obſtacles à la ſatisfaction de ſes beſoins: circonſtances dont la variété rompt l'uniformité ordinaire de ſa marche & le force à inventer de nouveaux moyens.

Si c'eſt un animal carnaſſier dont on écrit l'hiſtoire, ce n'eſt pas aſſez d'indiquer en général quels animaux lui ſervent de proie, ni comment il s'en ſaiſit; il faudroit voir par quels degrés l'expérience lui apprend à rendre ſa chaſſe plus facile & plus ſûre, comment la diſette éveille ſon induſtrie, combien les reſſources qu'il emploie ſuppoſent de faits connus, retracés par la mémoire & combinés enſemble par la réflexion. Il faudroit encore obſerver tout ce que l'activité des différentes paſſions auxquelles l'animal eſt ſujet,



comme la crainte, l'amour, apporte de modifications à ſes démarches, combien la vivacité des beſoins écarte les idées de la crainte, & juſqu'à quel point une défiance acquiſe par l'expérience, balance en lui le ſentiment du beſoin. Ce n'eſt qu'en ſuivant ainſi l'animal dans ſes différens âges, qu'on peut parvenir à connoître le développement de ſon inſtinct & la meſure de ſon intelligence. S'il eſt d'une eſpece qui vive en ſociété, ou toute l'année, ou ſeulement pendant un certain tems, il eſt néceſſaire de bien remarquer tout ce que l'aſſociation ajoute aux démarches de l'animal conſidéré comme ſolitaire. La connoiſſance approfondie de tous ces différens ordres embelliroit encore aux yeux du Philoſophe le ſpectacle de l'univers, & ne pourroit qu'exciter ſon admiration pour l'Être ſuprême qui a varié à l'infini les affections ainſi que les formes, & fait tout concourir au plan éternel dont lui ſeul a le ſecret.

Les effets de la faculté de ſentir dans des ſujets qui par leurs organes ont moins de rapports avec les objets extérieurs, doivent donner des phéno-

menes moins compliqués, dont l'observation facile & sûre serviroit à développer ceux où il entre plus de combinaisons. On verroit dans quelques especes la sensation obtuse & presque sans activité, n'enfanter qu'un petit nombre de mouvemens spontanés ; dans d'autres, son intensité les multiplieroit : on en verroit sortir le desir & l'inquiétude qui produisent l'attention dans les êtres sentans & deviennent par-là les vraies sources de leurs connoissances. De même que la Géométrie s'éleve de la considération des propriétés d'une ligne simple aux spéculations les plus sublimes, ainsi l'observation s'éleveroit de la sensation la plus simple jusqu'à ses effets les plus compliqués, & les gradations observées dans le monde sentant marcheroient de pair avec celles qui frappent dans le monde visible.

Il me semble, Monsieur, que ce coup-d'œil jetté sur l'Histoire Naturelle des animaux, la rendroit plus intéressante en elle-même & plus propre à occuper les gens qui aiment à réfléchir. J'ai vécu pendant long-tems avec les bêtes ; j'en ai suivi plusieurs especes



avec beaucoup d'attention, & j'ai vu que la morale des loups pouvoit éclairer sur celle des hommes. Si vous voulez, Monsieur, me promettre de l'indulgence pour mon style étranger & de faire grace à mes *germanismes*, je vous donnerai volontiers quelques essais faits sur le plan dont je viens de vous tracer l'esquisse. Je me ferai un vrai plaisir de dégager la parole de mon ami & de vous donner en même tems des marques de l'estime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, *&c.*





## ARTICLE VII.

*HISTORICH - critische Abhandlung über das leben und die kunstwerke des berühmten deutschen Mahlers* Lucas von Cranach. *Humburg und Leipsick, bey* Grund *Witwe und* Holle, 1761, *in*-8°

« MÉMOIRE historique & critique » sur la vie & les ouvrages du célebre Peintre Allemand *Lucas de Cranach*. Par M. *Reimer*, Conseiller du Roi de Prusse. Hambourg & Léipsick, chez la veuve *Grund* & chez *Holle*, 1761, *in*-8°. »

LORSQUE les habitans d'Alexandrie virent Cesar s'empresser de visiter le tombeau d'Alexandre, couvrir de fleurs le corps de ce héros & ceindre sa tête d'une couronne d'or, ils l'inviterent à rendre les mêmes hommages aux Ptolémées : *je suis venu pour voir un Roi*, leur répondit Cesar, *& non pour visiter des morts ?* Ce mot devroit être sans cesse présent à l'esprit de tous



les Biographes. Ceux de nos semblables qui ont véritablement honoré l'humanité, voilà les hommes dont le souvenir & le nom méritent d'être éternisés. Accorder aux ames vulgaires ou médiocres un hommage qui n'est dû qu'aux génies distingués & sublimes, c'est émousser le plus puissant aiguillon des talens & des vertus. Ceci regarde particulierement les gens de Lettres qui se proposent d'écrire la vie des Artistes. La Peinture, la Sculpture, l'Architecture & la Musique ne sauroient, ainsi que la Poésie, admettre la médiocrité ; d'où l'on sent combien, dans la multitude de ceux qui cultivent les Arts, il en est peu qui méritent qu'après leur mort l'histoire les reproduise. Le Peintre que nous allons faire connoître n'est pas de ce nombre : il fut fort éloigné de la perfection, sans doute ; mais il fit de grands pas dans une carriere qu'il s'étoit frayée lui-même ; il dut ses succès à son propre génie, & ses ouvrages étoient faits pour éveiller, étendre & perfectionner les talens d'autrui : il fut donc un grand homme, & nous ne saurions donner trop d'éloges à l'His-

torien de la vie & des ouvrages de ce Peintre.

M. Reimer nous apprend lui-même les circonstances & les raisons qui l'ont déterminé à écrire ce Mémoire historique. Possesseur d'une nombreuse collection de tableaux, il forma le projet d'en donner un catalogue raisonné, & sur-tout d'en faire connoître les différens auteurs. Il fit sur-tout des recherches sur la vie du vieux Cranach, Artiste qui n'a pas moins contribué à la restauration de la Peinture en Allemagne, qu'Albert Durer & Jean Holbein. Pour cet effet il consulta les Auteurs qui ont écrit la vie des anciens Peintres : surpris que tous ces Biographes eussent à peine fait mention de Cranach, il prit le parti d'écrire à ceux des amateurs qu'il savoit qui possédoient des ouvrages de cet Artiste, & se procura par ce moyen les matériaux dont il avoit besoin pour remplir son dessein (*a*).

(*a*) M. Reimer se seroit épargné bien des soins, s'il eût jetté les yeux sur l'Histoire de l'Hôtel-de-ville & des Magistrats de Wittemberg; ce seul ouvrage, imprimé en



M. Reimer, dans une courte introduction, s'étend sur l'excellence de la Peinture, ainsi que sur la considération que méritent & qu'ont toujours obtenue les hommes qui se sont distingués dans ce bel Art. Il observe qu'en général il y a beaucoup d'élévation & même de fierté dans l'ame des grands Artistes (*a*), & il rapporte à ce sujet l'anecdote suivante.

« Pendant la guerre de la succession » d'Espagne, le Duc de Marlborough » se trouvant à la Haye, se fit peindre

1734 & composé par M. Paul Gottlieb Kettner, lui auroit fourni tout ce qui concerne personnellement l'Artiste dont il nous donne la vie.

(*a*) Il pouvoit ajouter que ce sentiment n'exclud point celui de la modestie. Il n'appartient qu'aux ames qui sentent ce qu'elles valent, d'être véritablement modestes, parce qu'elles seules, ainsi que nous l'avons déja observé, ont l'idée de la perfection & conséquemment de l'impossibilité de jamais y atteindre. Louez un grand homme, vous serez étonné de sa modestie; c'est qu'alors il mesure ce qu'il sait ou ce qu'il fait, sur ce qu'il voit bien qui lui reste encore à savoir ou à faire : mais si vous osez le mépriser, rien n'égale sa hauteur, parce qu'alors il se compare à celui qui le juge & le méprise.



» en grandeur naturelle par Van der » Werf. Le portrait fini, le Peintre » ne voulut point en fixer le prix, & » fit même prier le Duc de l'accepter » en présent. Le Duc s'en défendit & » voulut absolument savoir le prix » que le Peintre attachoit à son ouvrage; celui-ci demanda une somme » considérable; le Duc lui en fit offrir » une moindre par un de ses Officiers. L'Artiste se crut insulté, & en » présence de l'Officier il mit le portrait en pieces (*a*) ».

Ce Mémoire est divisé en trois parties : la premiere traite des circonstances de la vie de Cranach; la seconde, du caractere & du mérite de ses tableaux; la troisieme renferme le catalogue de ses ouvrages. Nous suivrons l'Historien pas à pas; & pour rendre son Mémoire plus interes-

(*a*) Nous sommes fort éloignés de garantir la vérité de ce fait. 1°. Van der Verf demeuroit à Rotterdam, & non à la Haye. 2°. Il ne peignoit point en grand. 3°. On ne trouve rien de tout cela ni dans Houbraken ni dans Van Gol, Auteurs Hollandois, qui ont écrit la vie de Van der Verf.

E v



sant, nous en accompagnerons l'extrait, de quelques notes qui nous ont été communiquées par M. Mariette, un des plus profonds & des plus savans connoisseurs qu'il y ait jamais eu dans la république des Arts.

## PREMIERE PARTIE.

Notre Artiste naquit en 1472, à *Cranach* ou *Cronach*, petite ville dans le Diocese de Bamberg. Son nom étoit *Müller* ou, selon quelques Auteurs, *Lucas Sünder*; mais il fut nommé généralement d'après le lieu de sa naissance, usage que plusieurs Peintres célebres ont adopté, comme Bernard de *Bruxelles*, Lucas de *Leide*, Rembrant du *Rhin*, &c.

Il apprit à dessiner de son pere; on ignore s'il eut d'autres Maîtres.

La protection que Frédéric *le Sage*, Electeur de Saxe, accordoit aux Artistes, attira le jeune Cranach à Wittemberg. Bientôt il y remplit les charges de Conseiller & de Chambellan; en 1537 il fut élevé à la dignité de Bourguemaître.

Il n'eſt pas douteux que dès l'année 1493 cet Artiſte ne fût attaché à Frédéric en qualité de Peintre; car dans les *Actes* de la Saxe (même année) il eſt dit que Cranach avoit accompagné l'Electeur dans ſon voyage au Saint-Sépulcre, pour deſſiner ce qu'ils trouveroient de rare & de curieux ſur leur route. Ce Prince l'aimoit & le conſidéroit tant, qu'en 1508 il lui accorda des Lettres de nobleſſe pour lui & pour ſes deſcendans.

Cranach fut ſucceſſivement attaché à trois Electeurs en qualité de Peintre de la Cour, à Frédéric *le Sage*, Jean *le Conſtant* & à Jean-Frédéric *le Magnanime*. Il fut ſur-tout extrêmement aimé de ce dernier qui voulut l'avoir toujours auprès de ſa perſonne & qui l'employa dans pluſieurs affaires importantes. Pendant les cinq années de la dure captivité où Charles-Quint retint ce Prince, Cranach ne l'abandonna jamais & tâcha de l'amuſer en faiſant ſous ſes yeux des deſſins & des tableaux ſur différens ſujets.

Voici un trait qui fera connoître juſqu'à quel point notre Artiſte eut l'ame



ſenſible & généreuſe. Après la fameuſe bataille de Muhlberg (*a*), où Jean-Frédéric fut fait priſonnier, Charles-Quint qui avoit établi ſon camp près de Wittemberg, envoya chercher Cranach.

« L'Electeur votre Maître, dit l'Empereur à ce Peintre, me fit préſent » à la Diete de Spire, d'un de vos » tableaux que j'ai ſouvent admiré; » d'ailleurs je n'ai point oublié que » vous m'avez peint dans ma plus tendre jeuneſſe. Je vous permets de me » demander la grace que vous jugerez » à propos ».

A ces mots Cranach ſe jette aux genoux de l'Empereur, & fondant en larmes, il lui demande l'élargiſſement de l'Electeur ſon Maître. Charles ſe contenta de lui répondre qu'avec le tems il feroit grace à l'Electeur. Enſuite il voulut l'emmener dans les Pays-Bas; mais Cranach ſupplia l'Empereur de vouloir bien l'en diſpenſer. L'honneur que lui faiſoit un des plus puiſſans Monarques de la terre le tou-

(*a*) Elle ſe donna le 24 Avril 1547.



cha bien moins que la douceur de partager la captivité de ſon Maître.

Frappé des vertus de cet Artiſte autant que de ſes talens, l'Empereur lui envoya avant ſon départ une taſſe d'argent remplie de ducats; Cranach ne prit de la ſomme que ce qui put tenir entre deux doigts, & fit préſent du reſte à l'Officier qui la lui avoit apportée.

Quand l'Electeur eut recouvré la liberté, il retourna dans ſes Etats accompagné ſeulement du Prince Héréditaire ſon fils & de ſon fidele Cranach.

Notre Artiſte paſſa les dernieres années de ſa vie à Weimar où l'Electeur Jean-Frédéric avoit fixé ſon ſéjour depuis ſon retour en Saxe. Il eut la douleur de perdre ſon Maître en 1552; il ne lui ſurvéquit pas long-tems, il mourut le 16 octobre 1553, âgé de quatre-vingt-un ans. On voit encore ſa tombe dans le cimetiere de Weimar, où il eſt repréſenté ſur une pierre, en grandeur naturelle.

Pour éterniſer ſa mémoire, on a frappé une médaille où l'on voit d'un côté ſon buſte, avec cette légende:



*LUCAS C...ANACH ÆTATIS....* Le reſte eſt effacé (*a*).

Cranach laiſſa un fils & deux filles; le fils porta le nom & profeſſa l'art de ſon pere. Il demeura toujours à Wittemberg, où il fut Magiſtrat & Bourguemaître. Dans l'égliſe de l'Univerſité de cette ville on voit encore les portraits de Luther & de Melanchton en grandeur naturelle, peints par Cranach le jeune en 1562; mais ce ne ſont là que des copies des ouvrages de ſon pere. Le tableau d'autel de l'égliſe de Kemberg, petite ville près de Wittemberg, eſt auſſi peint par Cranach le fils. Ses autres ouvrages ſont peu connus; il s'en falloit beaucoup qu'il eût les talens de ſon pere.

Cranach fut lié par les ſentimens de la plus étroite amitié avec Luther, Melanchton, Bugenhagen & pluſieurs autres Savans de ſon tems, qui tous l'aimoient & l'eſtimoient à cauſe de la douceur de ſes mœurs & de la ſolidité de ſon eſprit.

(*a*) Sur la médaille ſans doute qui eſt entre les mains de notre Auteur; mais eſt-elle unique?

Il existe encore à Wittemberg un descendant de Luc de Cranach, qui possède les Lettres de noblesse de son ayeul, ainsi qu'une piece latine faite en 1556, où sont contenues plusieurs particularités de la vie de Luc de Cranach. Cette piece fut trouvée, il y a environ dix ans, dans une tour du rempart de Wittemberg; elle y fut remise après qu'on en eut tiré copie. M. Reimer, à qui M. de Cranach de Wittemberg a communiqué ce manuscrit, l'a inséré dans son Mémoire, ainsi que les Lettres de noblesse.

SECONDE PARTIE.

Dans les tableaux de cet Artiste, dit M. Reimer, on admire sur-tout la fraîcheur d'un coloris agréable & brillant; personne n'a connu mieux que lui la sympathie des couleurs; il possédoit supérieurement l'art de les bien employer, de les fondre, de les marier & de les rendre durables (1)

(1) Ce n'est point la fraîcheur d'un coloris brillant & agréable qui se fait admirer dans



C'est pour cela qu'après plus de deux siecles & demi, ses couleurs se soutiennent encore & sont si éclatantes qu'il semble que ses tableaux ne sont faits que depuis peu de jours. Il faut avouer que dans cette partie Cranach a surpassé plusieurs des plus grands Maîtres (2).

les tableaux de Cranach; ce n'est pas non plus parce qu'il a connu la sympathie des couleurs & qu'il a si bien sçu les marier, qu'elles se sont tenues très fraîches après un si long tems. Cranach ne les tourmentoit point sur la palette, il les employoit presque toujours entieres : voilà la raison pour laquelle le tems ne les a point altérées; mais ce procédé entraîne un grand inconvénient : ces couleurs entieres s'opposent à l'accord du tableau, l'ouvrage reste sec & sans harmonie, & c'est là le défaut des productions de notre Peintre, ainsi que de tous les Peintres ses contemporains, sans en excepter Albert Durer; ils faisoient à l'huile ce qu'ils avoient vu faire à leurs devanciers lorsque ceux-ci peignoient en détrempe les miniatures dont les manuscrits de ce tems-là sont enrichis. C'est la même pratique & le même faire.

(2) Cranach n'est point au-dessus des plus grands Maîtres, parce que ses couleurs se sont soutenues dans leur premier éclat. Avec une plus profonde connoissance de l'Art, M.



Ce Peintre exprimoit aussi avec beaucoup de vérité les passions, telles que la tristesse, la haine, l'admiration, la colere, *&c.* En un mot, il entendoit parfaitement ce que les Maîtres de l'Art appellent *l'expression.* Mais rien n'est comparable à la délicatesse de son pinceau dans la maniere dont il a rendu les cheveux, les poils des barbes & les pelisses les plus fines. Ses portraits sur-tout sont étonnans pour la ressemblance (3)

Reimer ne seroit pas tombé dans une pareille exagération.

(3) Cranach a fait des portraits très-ressemblans, & c'est en quoi il a singulierement excellé : en voici la raison. Ce Peintre mettoit bien les choses en place, & il dessinoit avec exactitude, quoique ce ne fût pas de grande maniere. Il n'en falloit pas davantage pour un genre qui ne demande que de la fidélité. Scrupuleux imitateur de ce qu'il voyoit, notre Peintre ne cherchoit point à embellir la nature; il en chargeoit plutôt les défauts : témoins ses têtes de femmes qui sous son pinceau n'ont jamais pu acquérir le caractere de la beauté. Je ne dis pas cela pour déprimer ses ouvrages, mais seulement pour montrer qu'il n'a dû qu'à son exactitude le talent qu'il a eu de faire des portraits très-ressemblans : c'est par une suite de



Il ne devoit les grandes qualités qu'à ses talens naturels, à ses réflexions & à un travail infatigable; car dans sa jeunesse il n'avoit eu devant les yeux que des ouvrages gothiques. Il faut donc avouer qu'il a été grand par lui-même, & que l'art lui doit beaucoup (4). En effet il mit beaucoup de correction

la même exactitude qu'il a peint avec tant de soin les cheveux & les fourrures, qu'on en compte presque les poils; mais il s'en faut beaucoup que cette espece de mérite fasse le grand Peintre. Tous ces petits détails qu'Horace a si justement reprochés à quelques Artistes de son tems, & où sont entrés les Peintres d'Allemagne, ainsi que ceux des Pays-Bas : le grand homme les méprise & les évite.

Quant à l'expression, j'oserois prononcer que Cranach ne l'a point aussi bien traitée que le prétend l'Auteur de sa vie. On voit bien dans ses ouvrages qu'il la cherchoit & qu'il vouloit y arriver, mais il n'a pas été loin. Ses expressions ne sont pas faites pour émouvoir l'ame.

(4) Il est vrai que Cranach ne fut redevable qu'à lui-même de toutes les connoissances qu'il avoit acquises dans la Peinture; & c'est beaucoup qu'un Peintre qui n'avoit vu que des ouvrages gothiques, qui lui-même étoit forcé, pour se conformer au goût de son pays, de travailler dans les mê-

dans le dessin & une vivacité admirable dans les carnations : tout est représenté dans ses tableaux avec vérité & avec esprit ; & les dégradations, ainsi que les attitudes dans ses morceaux d'Histoire, sont très-bien observées (5). Quant aux draperies & aux vêtemens, il a sçu les dessiner d'après quelques bons principes, mais non d'après les meilleurs (6).

Dans le nud, non-seulement son

---

mes principes, se soit élevé à ce degré de perfection. Voilà ce qui fait l'homme extraordinaire, un de ces hommes nés pour ouvrir la carriere aux autres.

(5) Si l'on veut dire que les figures de ses tableaux sont bien sur leur plan & qu'elles sont en proportion les unes avec les autres à mesure qu'elles s'éloignent & qu'elles rentrent dans le fond du tableau, on l'accorde ; car il est vrai que Cranach a très-bien observé la perspective des lignes dans ses tableaux. Quant à la perspective aërienne, c'est autre chose ; il ne s'en est presque pas douté ; & dans ce sens l'observation de l'Auteur tombe à faux.

(6) Ses draperies sont chargées de trop de plis, quand ce sont des draperies idéales ; mais quand elles sont faites d'après nature, elles sont véritablement bien. Voilà sans doute ce qu'a voulu dire M. Reimer



dessin est correct, mais il a quelque chose d'agréable & de grand (7). Quoiqu'il se représentât la nature comme il la voyoit tous les jours, souvent son génie le conduisoit au beau. La plûpart des ouvrages qu'il a faits vers l'année 1520 jusqu'en 1540, en sont une preuve : au contraire tout ce qu'il a peint depuis 1506 jusqu'en 1510, ainsi que depuis l'année 1540, n'est souvent que médiocre. Toujours est-il certain qu'il a conservé presque dans tous les tems sa maniere spirituelle, ses idées particulieres & son extrême exactitude : ce n'est que par la correction du dessin, par le choix des draperies & par l'accord des couleurs, qu'il a mieux valu dans un tems que dans un autre.

Son pinceau, lorsqu'il a peint les chairs, est assez moëlleux ; & dans quel-

---

(7) Le dessin de Cranach, quoi qu'on en dise ici, n'a rien de grand ni d'agréable : je renvoie les Lecteurs, par rapport à l'idée du beau, qu'il n'a point eue, aux remarques que j'ai faites sur ce sujet un peu plus haut : remarques qui s'accordent assez bien avec le sentiment qu'expose ici M. Reimer.



ques especes de vêtemens, sur-tout dans les fourrures, comme nous l'avons déja dit, il est extrêment soigné.

Dans ses tableaux d'Histoire ses tons sont trop cruds, défaut qui ne se trouve pas dans ses portraits (8).

Du reste on ne sauroit disconvenir que quelques Peintres de ce tems-là, tels qu'Albert Durer & Luc de Leiden, ne l'ayent surpassé dans bien des parties ; ils ont montré plus de naturel dans leurs expressions, ils ont sçu mieux distribuer les lumieres & les ombres, ils ont drapé d'un meilleur goût, enfin ils ont mis dans le nud moins de maniere (9) : cependant il y a tels ouvrages de Cranach, que les meilleurs connoisseurs prendroient pour être d'Albert Durer. D'ailleurs Luc de Leiden avoit eu pour modeles

---

(8) Ce qui fait que les portraits de Cranach sont d'un ton moins crud que ses tableaux d'Histoire, c'est que dans les premiers la nature l'a soutenu, & que dans les autres il n'a été guidé que par son imagination.

(9) Tout ce qui est dit ici en faveur de Luc de Leiden & d'Albert Durer n'est vrai que relativement aux ouvrages de Cranach.



les ouvrages des freres Van Eyck, de Gerard de Harlem & d'autres bons Artistes des Pays-Bas. Albert de son côté avoit eu occasion de s'instruire à Nuremberg & dans ses voyages. Il n'est donc pas étonnant que leurs ouvrages se ressentent moins de la maniere gothique que ceux de Cranach, quoiqu'à dire vrai, la différence ne soit pas bien grande (10).

Quant au clair-obscur & au costume, il paroît que notre Artiste les a entierement ignorés. Où auroit-il puisé la

---

(10) Luc de Leiden & Albert Durer n'eurent pas une meilleure éducation que Cranach : tous trois reçurent en pur don de la nature les talens qui les ont illustrés. Nuremberg & Leide n'étoient pas alors mieux meublés en bons tableaux que ne le pouvoient être les villes de la Saxe. Toutes ces villes offroient à leurs Peintres à-peu-près les mêmes modeles, & les Artistes dont il s'agit ici les vîrent à-peu-près du même œil. Albert, il est vrai, fit des voyages, il alla même à Venise ; mais ce qu'il observa ne lui fit point changer de maniere : la réputation qu'il s'étoit acquise y auroit seule mis obstacle. Quand on sait qu'on fait bien & qu'on l'entend dire, on ne songe point à faire autrement.

connoissance du premier? L'art de la Peinture ne faisoit que de renaître; il étoit, pour ainsi dire, encore au berceau. Le grand Raphaël même méconnoissoit la vraie couleur, ainsi que l'effet du clair-obscur (11); & quand Raphaël naquit, Cranach avoit déja onze ans.

Les tableaux des meilleurs Maîtres d'Allemagne & même d'Italie respiroient encore alors le goût gothique; les traits & les contours étoient maigres & maniérés (12).

(11) M. Reimer me permettra de dire qu'il n'est pas vrai que Raphaël ait méconnu la couleur vraie, ainsi que la magie du clair-obscur. Par rapport aux Peintres Lombards & à ceux de l'Ecole Vénitienne, cette assertion peut avoir quelque degré de vérité; mais dans sa totalité elle est injuste. En effet, lorsque Raphaël a peint des portraits & d'autres objets d'après nature, on ne peut pas peindre avec plus de vérité: quant à la science des ombres & des lumieres, non-seulement il l'entendoit, mais il a si bien sçu l'inculquer à quelques-uns de ses disciples, que Polidore, l'un d'entre eux, est de tous les Peintres celui qui l'a le mieux mise en pratique.

(12) Le goût gothique s'est soutenu longtems en Allemagne; mais lorsque Cranach vivoit, il étoit déja banni de l'Italie.



D'ailleurs la magie du clair-obscur n'a été parfaitement connue que dans le dix-septieme siecle: Ottovenius, maître de Rubens, porta cet art à sa perfection (13), & l'employa le premier de maniere à étonner les spectateurs.

Je reviens au costume, dit M. Reimer, & j'avoue que Cranach y a manqué, sur-tout dans les tableaux historiques & allégoriques (14); mais enfin n'ayant

(13) M. de Piles en a jugé de même, mais il seroit fort aisé de combattre son sentiment. Le clair-obscur mis en regle date de beaucoup plus loin. On sait que Rubens l'a particulierement étudié en Italie, & que Polidore fut son guide à cet égard, comme le Titien le fut pour la couleur.

(14) Je n'ai vu ni tableaux historiques ni tableaux allégoriques de Cranach, & jusqu'à présent je n'avois pas même entendu dire qu'il en eût faits jamais. M. Reimer lui-même n'en cite aucun dans la notice qu'il donne des ouvrages de Cranach; car je ne regarde pas comme tableaux d'Histoire, des tableaux d'autels, qui roulent tous sur le même sujet, un *Crucifix*, une *représentation de la Sainte Vierge*, une *descente de croix, &c.* Mais si M. Reimer met ces sortes d'ouvrages au nombre des tableaux historiques, il est vrai que Cranach s'est rendu très-répréhen-

fait



fait la plûpart du tems que des portraits ou des tableaux d'après nature, comment auroit-il pu parvenir à une grande perfection dans le genre historique? Il n'avoit sous les yeux ni grands modeles ni dessins; il n'avoit point vu l'Italie, & par conséquent les monumens admirables de l'antiquité lui étoient inconnus. D'ailleurs les plus grands Maîtres, le Michel-Ange & le Titien, ont péché contre le costume.

Dans le cabinet du château d'Ambras en Tirol, on voit un tableau de Holbein qui représente l'enfant Jesus avec un rosaire, & les trois Rois portant à leur col la toison d'or. Dans une ville d'Allemagne, sur les frontieres d'Italie, il existe un tableau d'autel, où Jesus-Christ est mené au Calvaire,

sible, en y péchant si souvent contre le costume. Holbein n'est pas plus excusable, mais aussi vivoit-il pareillement en Allemagne & dans le même siecle, c'est-à-dire dans un pays & dans un tems où l'on n'avoit encore sur ce point que des connoissances très-bornées. Il y a grande apparence que ce tableau du Christ mené au Calvaire, qu'on veut faire servir d'excuse aux fautes de Cranach, est de même origine.



accompagné de deux Capucins dont l'un lui présente le Crucifix.

Il ne faut donc pas être surpris si Cranach, dans une gravure en bois, datée de 1516, où Saint Jean-Baptiste est représenté, on voit une dévote avec un chapelet entre les mains.

Avant de passer à la troisieme Partie qui n'est proprement qu'une nomenclature, nous résumerons, d'après M. Mariette, tout ce qu'on peut dire sur les talens de Cranach.

Cet Artiste devoit tout à la nature; & dans la crainte de s'écarter de la route qu'elle seule lui avoit tracée, il n'a peint que ce qu'il a vu: draperies, édifices, physionomies, les gestes même & les attitudes, il a tout pris de la Nation avec laquelle il vivoit. Cranach avoit de l'esprit, & dans tout autre tems, sur un autre théâtre, il auroit fait sans doute un meilleur choix; mais il avoit contre lui les Peintres qui l'environnoient & qui ne travaillant pas dans d'autres principes que les siens, n'en avoient pas moins acquis une très-grande célébrité. Il voyoit opérer un Albert Durer, un Holbein, un Luc de Leide, dans un goût qui

approchoit du sien, s'il n'étoit le même, & que ses compatriotes admiroient. En falloit-il davantage pour le convaincre que le goût qu'il suivoit étoit le meilleur, & l'empêcher d'en prendre un autre ? Tout Peintre qui ne voit pas la nature en grand, n'est touché que de son extrême fini ; qualité qui éclate dans toutes les productions de la nature : il croit donc devoir sur-tout s'attacher à ne rien omettre de ce qu'elle lui présente ; il entre avec elle dans les plus minces détails ; à l'exemple des Mieris & des Gerarddou, il compte les cheveux d'une tête, les filamens d'une étoffe, les poils d'une fourrure, & se garde bien d'en laisser échapper un seul. Cela plaît aux yeux de ceux qui ne sont pas capables de s'élever au grand, c'est-à-dire de la multitude. Tel a été le procédé des Peintres qui ont trouvé la Peinture dans le berceau, & les hommes avec des yeux encore à-demi fermés. Cranach opera de même, il mit son principal devoir à terminer extrêmement ses ouvrages ; & comme il est à présumer qu'il avoit commencé par peindre en miniature & avec des couleurs



en détrempe, dans des manuscrits tels que ceux dont M. Reimer fait mention lui-même dans la vie de notre Artiste, & qui se conservent dans la bibliotheque de l'Université d'Iene, il ne faut point chercher ailleurs l'origine & la cause du goût qu'il eut pour les couleurs entieres & brillantes, lorsqu'il se mit à peindre à l'huile. C'étoit là un nouveau moyen de plaire à sa Nation & aux Princes qui le faisoient travailler ; car rarement les Princes sortent de la sphere des demi-connoisseurs, & de tout tems ils ont aimé les belles couleurs. Quoi qu'il en soit, notre Peintre fut très-attentif à n'en employer que de bonnes. Comme il ne cherchoit point à faire produire à ses peintures des effets piquans de clair-obscur, il n'avoit pas besoin de rompre ses couleurs ; il avoit peu de teintes à trouver sur sa palette, & par conséquent peu de mêlanges à faire. Ainsi ses couleurs demeurant vierges & d'ailleurs étant soutenues par beaucoup d'outremer dont on faisoit alors beaucoup plus d'usage qu'on ne fait aujourd'hui, se sont conservées dans leur premier brillant & y demeureront



encore long-tems. Mais avec cela elles n'en sont ni moins crues ni moins incapables de rendre cette prodigieuse multitude de nuances imperceptibles qu'a versées le pinceau de la nature sur tous les objets qu'elle présente à nos yeux. On ne peut donc pas dire que Cranach ait peint les chairs avec vérité ; il n'y a mis que du soin. Il en est de même de son dessin ; il est précis, mais de mauvais goût. Ses portraits ressemblent, parce que chaque trait est saisi & mis à sa place, mais ils ne présentent que la nature en laid : ce ne sont guere que ce qu'on appelle des charges. Il n'est donné qu'à ceux à qui le bel antique a ouvert les yeux, de saisir le *beau* & de le rendre ; & l'on ne sait par quelle fatalité, dans les climats que le soleil n'échauffe point de ses rayons, les Peintres n'ont jamais pu s'élever à l'idée du *beau*. Ils ont d'origine un goût barbare qui se fait remarquer sur-tout dans les ouvrages de leurs prédécesseurs, & qui s'est tellement emparé des productions de Cranach, qu'il n'en est aucune de celles où il a voulu s'ériger en Peintre d'Histoire, qui n'en soit infecté. A-travers ces



défauts, on reconnoît dans les ouvrages de notre Artiste l'homme de génie : il y a dans les tours de ses figures une certaine souplesse & une naïveté qui plaît ; ses expressions ont quelque chose de simple qui ne dit pas beaucoup, mais qui met sur la voie du sentiment. Ses draperies, presque toutes prises dans les modes du tems, sont riches & assez bien agencées. Ce qu'il y a de singulier pour le tems où cet Artiste vivoit, & de bien propre à faire rougir plusieurs de nos Peintres, c'est que dans ses tableaux la perspective est observée avec la plus grande régularité : nous ne parlons ici que de la perspective des lignes, car il ne paroît pas que Cranach ait été fort occupé de celle des tons ; il l'étoit encore moins des regles du costume, dont l'inobservation l'a fait tomber dans une infinité d'absurdités qu'on ne peut lui pardonner que parce qu'elles lui sont communes avec tous les Peintres, nous dirions presque avec les gens de Lettres de son tems. Enfin on doit regarder Cranach comme un Artiste favorisé de la nature, qui, s'il fût né dans un meilleur siecle & sous

au plus beau ciel, se seroit fait sans doute un nom digne de figurer avec ceux des Raphaël & des Titien.

Passons à la notice que trace M. Reimer des ouvrages de Cranach : nous nous contenterons d'en citer les principaux.

### TROISIEME PARTIE.

La plûpart des tableaux de Cranach sont demeurés en Saxe & sont presque tous conservés dans des cabinets particuliers de la Gallerie royale de Dresde.

Sandrart, dans son *Académie des Peintres*, nous apprend qu'il existe à Munich, dans la Gallerie de l'Electeur, un des plus beaux morceaux de Cranach, représentant une Lucrece en grandeur naturelle.

Dans l'église collégiale de Naumbourg, on voit encore plusieurs tableaux du même Artiste.

On conserve à Leipsick, dans la bibliotheque du Conseil, le portrait de Cranach, fait de sa main, ainsi que celui de Luther, celui de Catherine de Bora sa femme, celui de Melanchton & celui de Bugenhagen.

Au château de plaisance de Salzda-



hlen, près de Wolfenbuttel, on trouve encore plusieurs petits tableaux de Luc de Cranach, entre autres un Saint Jérôme, peint avec beaucoup de soin.

A la maison de ville de Nuremberg on voit une Vierge avec l'enfant Jesus, & les bustes de trois Electeurs de Saxe, Frédéric le Sage, Jean le Constant & Jean-Frédéric le Magnanime. Frédéric le Sage y tient la Couronne impériale dans une balance, & elle lui paroît trop pesante. Cranach a voulu désigner par-là qu'il n'a tenu qu'à ce Prince d'être Empereur en 1519.

Dans l'église du Chapitre de Mersebourg il y a un tableau d'autel peint par Cranach.

La chapelle du château de la même ville est ornée de six tableaux du même Peintre.

Wittemberg possede un grand nombre d'ouvrages de Cranach. Le tableau d'autel de l'église (15) du château a

(15) Quand M. Reimer envoya le manuscrit de son Mémoire à Hambourg, il ignoroit le malheur qu'avoit essuyé la ville de Wittemberg. Son Libraire ajoute dans une apostille, que cette ville ayant été assiégée



toujours fait l'admiration des connoisseurs.

Cranach s'est peint lui-même en grandeur naturelle sur un beau & grand tableau d'autel dans l'église capitale de Weimar : on voit sur le même tableau, l'Electeur Jean-Frédéric avec son épouse & ses trois fils, tous en grandeur naturelle. Plus sensible à la gloire qu'à l'intérêt, Cranach ne voulut point recevoir d'argent pour ce tableau, en considération de ce qu'on lui avoit permis de placer son portrait à côté de celui de son Prince.

La bibliotheque de l'Université d'Iene possede six Missels que l'Electeur Frédéric III. avoit fait orner de belles peintures de la main de Cranach, sur l'un desquels on voit un beau portrait de ce Prince ; ainsi qu'une Bible imprimée en 1543 sur un velin, dont on n'a tiré que trois exemplaires.

On ne connoît aucune estampe gra-

& bombardée, l'église du château a été réduite en cendres, & que presque tous les ouvrages d'Albert Durer & de Luc de Cranach dont elle étoit enrichie, ont été la proie des flammes.



vée en cuivre par Cranach (16); mais on trouve beaucoup de ses gravures en taille de bois, depuis 1506 jusqu'en 1543 : elles représentent des portraits, des tournois, des chasses & différens sujets tirés des Livres saints.

(16) M. Mariette peut en montrer une qui porte la date 1509 & la marque de cet Artiste ; cette estampe représente l'histoire sans doute fabuleuse d'un Moine qui, ayant corrompu la vertu d'une fille, s'étoit retiré dans un désert pour expier son crime, & s'y étoit réduit à la condition des bêtes. Presque tous les Peintres contemporains de Cranach se sont occupés de ce sujet : on ne sait trop pourquoi. Cranach en a fait un morceau assez agréable & qui montre un assez beau génie.



## ARTICLE VIII.

*LETTRE à une nouvelle Mariée, traduite de l'anglois.*

NOus ne connoiſſons cette lettre que par la traduction italienne qu'en a donnée la fille ſavante d'un des plus ſavans hommes de ſon ſiecle (*a*). Le ton en eſt auſtere & ſauvage, peut-être même aurions-nous dû l'adoucir en faveur de l'extrême délicateſſe de nos femmes; mais nous n'avons jamais prétendu donner aux Nations voiſines les uſages & les mœurs de la nôtre. D'ailleurs nous aurions mauvaiſe grace ſans doute à craindre de faire paſſer dans notre langue un ouvrage qu'une Italienne jeune, aimable & ſavante n'a pas craint de faire paſſer dans la ſienne.

(*a*) Mademoiſelle Cocchi. Cette traduction eſt imprimée à la ſuite de quelques réflexions ſur le mariage, dont nous ne doutons pas que le célebre Cocchi ne ſoit l'auteur.



Le tumulte de vos noces eſt appaiſé, la foule des importuns s'eſt écoulée, vous allez prendre un genre de vie où vous avez beſoin de conſeil, & je crois pouvoir vous en donner d'utiles.

Je ſuis lié d'une amitié intime avec vos parens; l'homme qu'ils vous ont choiſi pour époux m'eſt cher : il y a long-tems que je deſirois de vous voir unis l'un à l'autre, parce qu'il eſt digne de vous, & qu'il dépend de vous d'être digne de lui. Vos parens ont eu raiſon de ne pas trop vous produire dans le monde; par-là ils vous ont épargné les imprudences de votre âge & les mauvaiſes impreſſions qu'il auroit fallu corriger : mais on a eu tort de ne pas cultiver en vous les dons de l'eſprit, ſans leſquels il eſt difficile d'acquérir & de conſerver l'eſtime & l'amitié d'un homme ſage. Vous devez ſentir qu'un mari ſe laſſe bientôt du rôle d'amant, & qu'il a bien plus beſoin, pour tous les paſſages douloureux de la vie, d'une compagne raiſonnable & d'une amie ſolide & ſenſée, que d'une maîtreſſe frivole. Vous devez donc vous inſtruire à mériter ſa confiance & ſon eſti-



me; & ſi vous goûtez mes conſeils, je vous ſuis garant du ſuccès.

Je vous invite d'abord à changer le plus tard que vous pourrez la contenance modeſte qu'exigeoit votre état avant le mariage. C'eſt la coutume de la plûpart des jeunes femmes, auſſi-tôt qu'elles ſont mariées, de prendre un air & un ton décidé, comme ſi elles vouloient annoncer à tout le monde qu'avant le mariage leur modeſtie n'étoit qu'un jeu, & leur pudeur un voile importun. Je ſuis perſuadé que ſi l'on recueilloit les voix des gens ſages, ils décideroient preſque tous en faveur de celles qui après le mariage, n'en ſont que plus modeſtes & plus réſervées.

Je vous avertis bien ſérieuſement de ne laiſſer échapper aucune marque d'amour pour votre mari devant aucun témoin, quelqu'intime, quelque familier, quelqu'affectionné qu'il puiſſe être : ces careſſes indécentes bleſſent toujours ceux qui les voyent. On les attribue à deux motifs dont le moins honteux eſt l'hypocriſie : je ne veux pas vous nommer le ſecond. Montrez votre eſtime pour votre mari, mais



cachez votre amour, & réſervez pour le tête-à-tête vos expreſſions & vos regards tendres. Il y a toujours du tems de reſte pour la paſſion même la plus romaneſque. On voit des femmes qui, en l'abſence de leurs maris, affectent une inquiétude & une impatience de le revoir, auſſi ridicule qu'elle eſt peu ſincere; au moindre bruit, elles ſe levent pour regarder ſi ce n'eſt pas lui; elles ſonnent à chaque inſtant pour ſavoir s'il n'eſt pas rentré; à ſon retour, elles le reçoivent avec des carreſſes mêlées de reproches, lui demandent affectueuſement où il a été ſi long-tems. Je ne vois rien de plus inſoutenable pour un mari qui n'eſt pas un ſot. Il y en a qui, lorſque leurs maris vont en voyage, exigent d'eux qu'ils leur écrivent à chaque poſte, ſur peine d'apprendre qu'elles ont eu des vapeurs; elles fixent rigoureuſement le terme de l'abſence & le jour précis du retour, ſans rien donner au haſard des accidens & des obſtacles. Tout ce que j'ai vu dans celles qui font tant de bruit, c'eſt qu'elles auroient payé généreuſement un Courier qui leur auroit apporté la nouvelle de leur veuvage.

Vous vous fâcherez peut-être, quand je vous conſeillerai de modérer cette paſſion violente que votre ſexe a pour la parure. Il eſt bien dur pour nous autres hommes, en faveur de qui vous vous parez, de ne pas être admis à votre conſeil de toilette ; j'oſe vous aſſurer pourtant que nous ne ſerons pas difficiles ſur le prix des étoffes, quand les Dames conſentiront à polir leur eſprit & à cultiver les graces que la nature leur a données : ſans cela, je vous préviens que la ſaine partie de notre ſexe croira qu'il n'eſt pas impoſſibe d'être en même tems fort parée & fort mauſſade. Je finirai ſur un point ſi délicat par un mot biſarre & plaiſant d'un homme de ma connoiſſance. Il diſoit d'une femme de qualité aſſez ſotte & très-parfumée, qu'il ne ſavoit d'autre moyen pour la rendre ſupportable que de lui couper la tête.

Que vous dirai-je du choix de votre ſociété ? On appelle bonne compagnie des femmes de votre état, qui ne ſont pas tout-à-fait perdues, & je crains bien qu'il ne vous ſoit difficile d'en voir ſouvent avec leſquelles vous ne



ſoyez pas en danger de prendre des caprices, de la légereté, de l'affectation, de la vanité, de la folie. Le ſeul moyen de les voir ſans péril, c'eſt de bien former la réſolution d'avoir une conduite & un maintien directement oppoſés à leur exemple & à leurs conſeils : c'eſt-là, je crois, une bonne regle qui a très-peu d'exécution. Par exemple, les femmes ont la louable coutume de donner des inſtructions à une jeune mariée ; elles propoſent à ſon imitation leur conduite à cet égard comme un excellent modele; elles lui recommandent bien d'éviter les exemples contraires aux leurs ; elles enſeignent comment on doit s'y prendre pour avoir le deſſus dans les querelles domeſtiques; elles développent les artifices dont il faut uſer pour découvrir le foible d'un homme & en tirer parti ; elles marquent au juſte quand il faut employer auprès de lui la douceur & l'inſinuation, quand il faut l'attendrir par des larmes & quand il faut en venir à force ouverte. Dans ce cas & dans mille autres, vous ferez prudemment de retenir le plus que vous pourrez de leurs



ſages leçons & de faire enſuite poſitivement le contraire de ce qu'elles vous auront appris.

J'eſpere que votre mari interpoſera ſon autorité pour que vous ne ſoyez pas tout-à-fait libre ſur le chapitre des viſites. Une demi-douzaine de folles ſont en conſcience autant de femmes que vous en pourrez fréquenter, encore vous ſuffira-t-il de les voir deux fois par an. Je penſe que la mode n'exige pas qu'on s'aſſerviſſe à rendre ſcrupuleuſement les viſites entre amis.

Je vous conſeille plutôt la ſociété des hommes que celle des femmes ; je ne connois pas une femme ſenſée qui aime ſon ſexe de bonne foi. J'avoue que quand les deux ſexes ſont mêlés enſemble avec choix & qu'ils s'efforcent de briller à l'envi, il ſe forme entre eux un commerce d'agrément & de politeſſe que l'émulation rend fort amuſant ; mais un cercle de femmes eſt une école de frivolité & de déraiſon : c'eſt encore un haſard ſingulier s'il ne s'y mêle rien de pire.

Ne donnez jamais votre confiance à une Femme-de-chambre ; ne vous abaiſſez point à écouter l'hiſtoire cri-



tique de ſes anciennes Maîtreſſes ; ne lui permettez point de vous inſinuer que vous avez apporté une riche dot, & que vous avez à vous plaindre ; n'en appellez jamais à elle des torts que peut avoir votre mari ; ne vous déterminez point par ſon jugement, parce que vous devez être ſûre qu'il ſera toujours en votre faveur ; ne recevez & ne congédiez aucun de vos gens d'après ſes avis ; gardez-vous encore plus de vous dégoûter de vos amis parce qu'ils ont pu lui déplaire.

Votre grande affaire eſt d'obtenir & de conſerver l'eſtime & l'amitié de votre époux : vous êtes mariée à un homme bien né, qui a des connoiſſances, de l'eſprit & du goût. Ces qualités ſont relevées en lui par une grande modeſtie, une humeur très-douce & très-ſociable, & des diſpoſitions non communes à la ſobriété & à la vertu : c'eſt encore un bonheur pour vous ; mais ni ſon caractere aimable, ni ſa vertu ne peuvent l'engager à vous eſtimer qu'autant que vous ferez eſtimable ; & vous devez vous attendre à lui être un jour au moins indifférente, ſi par des qualités durables vous ne ſavez

pas réparer la perte de votre jeunesse & de votre beauté.

Vous n'avez que peu d'années à être jeune & belle aux yeux de la société, & peu de mois à l'être aux yeux de votre mari qui n'est pas un sot : ainsi j'espere que vous renoncerez auprès de lui à toutes ces petites agaceries, à tout ce manege de la coquetterie, artifice usé même en amour, & dont le mariage est l'écueil. Observez sur-tout que le vôtre a été une liaison formée par la prudence avec une satisfaction réciproque, mais sans aucun mêlange de cette ridicule passion qui n'existe que dans les comédies & dans les romans.

Je vous conseille de tâcher d'acquérir quelques-unes des qualités que votre mari estime le plus & qu'on estime le plus en lui. Je prends sur moi le soin de diriger vos lectures. Si vous vous sentez la mémoire foible, c'est par des extraits qu'il faut recueillir le fruit de ce que vous lirez. Attirez auprès de vous des gens d'un esprit cultivé, vous rectifierez avec eux votre jugement & votre goût ; & quand vous serez parvenue à goûter le bon sens des autres,



vous serez en droit de penser d'après vous. C'est par-là que vous pouvez devenir pour votre ami une compagne aimable & judicieuse : cette conduite lui inspirera pour vous un amour solide & vrai & une estime que votre vieillesse n'alterera point. Il vous consultera dans les choses les plus importantes ; pour l'entretenir avec agrément, vous n'aurez pas besoin d'un tiers ; vous pourrez être seule sans que le tems vous pese, & vous n'aurez pas besoin de vous fuir l'un l'autre & de vous dissiper afin d'en abréger le cours. Quoique je ne sois pas trop prévenu en faveur de votre sexe, je ne peux voir sans répugnance la Maîtresse de la maison se lever de table immédiatement après le repas, & cela même dans des sociétés où l'on n'est pas dans l'usage de boire, comme si c'étoit une maxime reçue, que les femmes sont de trop dès que l'on veut parler raison. C'est la faute de vos pareilles. Dès que les hommes parlent de choses sérieuses, il semble qu'elles ne croient pas avoir le droit de penser avec eux ; elles font cercle à part & ne s'occupent que du goût des modes, ou du choix & du



prix des dentelles & des rubans : on diroit que la plus grande affaire de votre vie & l'intérêt du monde entier sont dans les mains de vos Couturieres. Les Théologiens prétendent qu'il y a des gens qui se donnent plus de peine pour gagner l'enfer qu'il ne leur en coûteroit pour mériter le ciel : ainsi vous autres femmes, vous faites plus d'efforts d'esprit & de mémoire pour être des folles, que vous n'auriez besoin d'en faire pour être sages & bonnes à quelque chose.

Quand je réfléchis là-dessus, il me vient dans l'esprit que vous n'êtes pas des créatures humaines, mais une espece élevée à peine d'un degré au-dessus des singes. Ces animaux ont des manieres plus aimables que quelques-unes d'entre vous ; ils sont moins méchans, ils causent moins de dépense : peut-être qu'avec le tems ils pourroient devenir des connoisseurs supportables en velours & en brocard.

Je voudrois que vous regardassiez la parure comme une folie nécessaire, afin de ne donner à cette folie que ce que vous ne pouvez lui refuser. J'espere que vos habits seront toujours



d'un degré au-dessous de ce que votre fortune vous permet, & que vous mépriserez dans le fond du cœur toutes les distinctions que vous attire une belle robe, parce qu'elle ne vous rendra ni plus riche, ni plus jeune, ni plus belle, ni meilleure, ni plus vertueuse que si elle étoit encore chez le Marchand.

Si vous êtes dans la compagnie de gens éclairés, quand ils parleroient d'Arts & de Sciences au-dessus de vos lumieres, il sera plus satisfaisant de vous instruire à les écouter, que de prêter l'oreille aux vains propos d'un cercle de femmes ; mais si les hommes sont aussi polis qu'éclairés, ils s'engageront rarement devant vous dans des entretiens où vous ne puissiez avoir part. S'ils parlent des mœurs & des usages de l'Europe, des voyages faits en pays lointains, de l'Histoire ancienne ou moderne, ou des intérêts de leur patrie, s'ils raisonnent sur les Ecrivains qu'a produits l'Italie, l'Angleterre ou la France, s'ils parlent de vers ou de prose, s'ils s'entretiennent sur la nature & sur les limites du vice & de la vertu, il seroit honteux pour

une femme de ne pas s'être mise en état de les entendre & de s'instruire avec eux.

Il est étrange que, même parmi les filles de condition, à peine il s'en trouve une entre mille qui sache lire correctement & qui entende bien sa langue : & cela n'est pas surprenant ; on néglige si fort leur enfance, & dans tout le reste de leur vie elles se négligent si fort elles-mêmes ! Je vous conseille de lire tous les jours quelque chose à haute voix devant votre mari, s'il veut le permettre, ou devant quelqu'ami d'un esprit cultivé, mais que ce ne soit pas devant une femme.

Je sais que les femmes qu'on appelle savantes perdent toute l'estime qu'attire le savoir, par le ridicule étalage qu'elles en font à tout propos & par la trop bonne opinion qu'elles ont d'elles-mêmes. Vous ne donnerez point dans cette vanité, si vous voulez bien vous mettre dans la tête que, quelque peine que vous vous donniez, vous ne serez jamais en Littérature au niveau d'un jeune Ecolier qui sort du college. La lecture que je vous conseille n'est qu'un moyen pour améliorer votre bon sens



dont la discrétion est inséparable. Le mauvais choix des livres & la mauvaise méthode sont précisément ce qui rend ces femmes savantes de plus en plus ennuyeuses, à mesure qu'elles lisent. C'est pour cela que je prends sur moi le soin de vous diriger : je m'imagine être plus propre à cette fonction qu'un autre, parce que j'ai été plus attentif qu'un autre à observer la source des différentes folies de votre sexe, & que je crois mieux savoir les lumieres dont il a besoin.

Remarquez, je vous prie, combien c'est peu de chose qu'une femme ordinaire, quand sa jeunesse & sa beauté sont passées, comme elle paroît méprisable aux yeux des hommes & encore plus à ceux des jeunes personnes de son sexe. Elle n'a point d'autres ressources contre l'ennui, que de perdre sa journée dans des visites où elle n'est plus fêtée, de jouer toute la soirée, après avoir passé toute sa matinée à faire le rôle d'hypocondre & d'envieuse, & à réparer à force d'art & de parure l'outrage irréparable des ans. Au contraire, j'ai vu des femmes d'un âge avancé, fort aimables, qui se voyoient

fréquentées



fréquentées & desirées par ce qu'il y avoit de plus galant à la Cour & à la Ville, & qu'on recherchoit pour le seul plaisir de s'entretenir & de s'éclairer avec elles. Je ne connois point de qualité aimable dans un homme, qui ne le soit aussi dans une femme, sans excepter même la modestie & la gentillesse de l'humeur ; & je ne connois aucune folie ni aucun vice, qui ne soit également haïssable dans les deux sexes.

Une foiblesse, à vrai dire, généralement passée aux femmes, c'est la pusillanimité : il y a cependant de la bisarrerie dans cette foiblesse ; car tandis que les femmes font profession d'une grande admiration pour un Colonel ou un Capitaine qui a montré de la valeur, elles s'imaginent que c'est une qualité fort aimable en elles que d'avoir peur de leur ombre, de pousser les hauts cris dans une barque au milieu du calme le plus profond, ou dans un carrosse qui va le petit pas, ou de s'évanouir à la vue d'une araignée. On croit généralement que cela vient d'un excès de délicatesse ; je ne l'assure pas, mais au moins j'ai



peine à croire que ce soit une qualité assez précieuse pour qu'il soit beau de l'exagérer. Comme les mêmes vertus conviennent également aux deux sexes, il n'y a aucune qualité par laquelle les femmes veulent se distinguer des hommes, qui ne les dégrade, excepté la retenue que vous gâtez encore par une affectation déplacée : car si vous ne pouvez avoir trop de réserve pour ceux qui auroient la hardiesse de prendre avec vous des libertés indécentes, d'un autre côté vous devriez être plus à votre aise dans la compagnie de gens de mérite, quand vous avez fait une épreuve suffisante de leur discrétion.

Il y a dans les grandes villes une légion de femmes bruyantes, hardies, grandes panégyristes d'elles-mêmes : leur babil passe parmi les sots pour de l'esprit & de l'enjouement. L'excellence de leur mérite consiste dans des expressions grossieres & désobligeantes & dans l'art qu'elles ont, disent-elles, de *terrasser un homme*. S'il se trouve quelqu'un dans leur compagnie qui ait quelque tache dans sa naissance ou quelque défaut dans sa personne, s'il est arrivé à sa famille ou à lui-même

quelque malheur dont il rougisse, elles ne manqueront pas de lui faire entendre qu'elles en sont instruites, sans qu'on les en prie, & qu'elles ayent à se plaindre de lui. Je vous recommanderois plutôt la société des femmes de la lie du Peuple. Il m'est venu souvent dans l'esprit qu'aucun homme n'étoit obligé de supposer que de pareilles créatures fussent des femmes, mais de les traiter comme des hommes insolens & travestis.

J'ajouterai une précaution peut-être hors de propos, c'est de vous prier d'apprendre à estimer votre mari pour les bonnes qualités qu'il possede réellement, & de ne point lui prêter celles qu'il n'a pas. Quoiqu'on regarde ceci comme une marque d'amour, ce n'est en effet qu'affectation ou défaut de jugement.

Je ne puis vous donner aucun conseil sur l'article de la dépense; seulement je crois que vous devez savoir au juste à combien se montent les revenus de votre mari, afin de vous renfermer dans les bornes de sa fortune pour la partie du ménage qui sera de votre ressort. Ne grossissez point le



nombre de ces femmes qui croïent avoir gagné beaucoup, quand elles ont épuisé la bourse de leurs maris pour avoir un équipage, un écrin, une robe d'un grand prix, sans avoir examiné auparavant combien il étoit dû au Boucher.

Je souhaite que vous conserviez cette lettre & que vous examiniez souvent votre conduite d'après les avis qu'elle renferme. Que Dieu daigne vous combler de ses faveurs & vous rendre l'exemple de votre sexe & la consolation perpétuelle de votre mari & de vos parens!







## ARTICLE IX.

*ESSAI géographique sur une Carte d'Espagne & de Portugal en douze feuilles, dressée par M. Rizzi-Zannoni, de la Société Royale de Gottingue.*

LEs Pyrénées, cette longue chaîne de montagnes la plûpart inaccessibles, fixent les limites de l'Espagne du côté de la France: le reste de ce continent est, comme l'on sait, entouré de l'Océan & de la Méditerranée; le sol y est d'une fertilité très-variée, le climat serein & favorable au génie. Mais tous ces avantages naturels ne garantirent point ces contrées de la barbarie & de la stupidité qui suivirent la décadence de l'Empire Romain. Qu'on se figure une presqu'isle couverte de ronces, des villes démantelées & devenues désertes par la transmigration d'une foule de citoyens qui fuyoient en Afrique, en Asie ou dans les Gaules, pour éviter l'esclavage; des frontieres dévastées, un pays absolument destitué de



commerce. Tel étoit le déplorable état de l'Espagne, lorsque le fugitif Abderamme y vint donner des loix. Il est vrai que, trente ou quarante ans avant ce Prince, le Calife Abdalassiiz, avoit essayé de répandre dans ce pays la politesse & l'amour des Sciences, & qu'il avoit même exécuté l'entreprise la plus glorieuse de son siecle, la description de toute la péninsule. Ce Calife l'avoit parcourue toute entiere lui-même; il en avoit figuré le local & fait mesurer tous les chemins: mais les ténebres profondes qui enveloppoient encore cette vaste contrée ne furent pas dissipées par cette lueur passagere. Abderamme, le plus grand Prince qu'ait eu l'Espagne Sarrasine, enleva ce Royaume aux Califes, il fonda celui de Cordoue & établit le siege de son Empire dans la capitale de ce nom. Cette ville lui doit son éclat, ses jardins, son illustre Académie & ses mosquées. Sous son regne les campagnes furent couvertes de fruits & d'habitans, on vit s'élever des villes superbes, une quantité prodigieuse de palais & des monumens publics aussi magnifiques qu'utiles. L'humanité, la

politique & l'opulence, fruit des Beaux-Arts, du commerce & de l'induſtrie, étoient en honneur chez les Arabes : auſſi la Géographie qui ſuit ordinairement la marche des autres Sciences, brilloit-elle avec éclat à la Cour & dans les grandes villes, tandis que l'Eſpagne Chrétienne & preſque toute l'Europe ne renfermoient que des villages & des bourgades habités par des hommes ignorans & barbares.

Je n'entreprendrai point de paſſer en revue les grands hommes qui dans ce tems-là illuſtrerent l'Eſpagne : les noms d'Averroës, de Geber, de Hazan & de Ben-Sayd ſont connus de tous les gens de Lettres. Il me ſuffira de dire que dans ces ſiecles mêmes on ne laiſſa pas de cultiver avec ſuccès les Mathématiques & l'Aſtronomie : on fit ſur-tout beaucoup de recherches, on compara ſoigneuſement les obſervations céleſtes les plus anciennes, & on les fit ſervir aux beſoins de la Géographie & de la Navigation. Preſque tous les habitans des bords de la Méditerranée s'appliquoient à cette partie des connoiſſances humaines. Pour s'en convaincre, il ne faut que jetter



les yeux ſur la premiere Carte qu'Arzachel a faite d'une grande partie de l'Eſpagne (*a*). On y diſtingue les principaux endroits de ce continent, placés relativement aux diſtances & ſoumis à des longitudes & à des latitudes que Boabdil avoit recueillies ou déduites de ſes obſervations.

Les Sciences cultivées par les Arabes & répandues chez les Chrétiens, loin d'éclairer les eſprits & d'étendre la politeſſe dont ce ſeul Peuple étoit alors en poſſeſſion, reſterent enſévelies ſous les débris du trône de Cordoue ; & le Clergé, je ne ſais par quelles vues, fut le premier à les bannir de l'Eſpagne & à y ramener l'ignorance & la barbarie. Cependant ſous le regne d'Alfonſe X. les mœurs s'adoucirent & le caractere des Caſtillans commença à ſe développer. Ce Prince éclairé fit venir de la Nubie & de l'Egypte des Mathématiciens & des Aſtronomes. On

(*a*) C'eſt un manuſcrit très-précieux, daté du onzieme ſiecle, qui a été tranſporté à Vienne dans la Bibliotheque Impériale, par une Princeſſe de la branche aînée de la Maiſon d'Autriche.



vit renaître à Cordoue quelques productions géographiques, reſtes précieux de la généroſité d'Abderamme (*a*) ; mais ce n'étoit là qu'une foible lueur qui bientôt eût diſparu, ſi les Sciences n'euſſent eu pour protecteur Charles V. Prince auſſi magnifique que Ferdinand & Iſabelle, ſes prédéceſſeurs. Depuis Charlemagne, l'Europe n'avoit point encore vû de Roi auſſi puiſſant que Charles-Quint. Toutes les couronnes de la Monarchie d'Eſpagne étoient réunies ſur ſa tête. Chef de deux Empires & poſſeſſeur de vingt Royaumes que Colomb & ceux qui avoient ſuivi les traces de ce grand homme lui avoient conquis dans le Nouveau-Monde ; il voyoit la Sicile, Naples & la Sardaigne, les dix-ſept Provinces, la Franche-Comté, les côtes d'Afrique ; des pays immenſes dans les Indes orientales ſoumis à ſa domination, la plus vaſte qui ait jamais

(*a*) Perſonne n'ignore qu'Alfonſe X. eſt l'auteur des Tables aſtronomiques, appellées de ſon nom *Alfonſines*, ainſi que d'une hiſtoire d'Eſpagne, la premiere qui ait été écrite en langue caſtillane.



été. Le reſte du globe ne vit qu'avec effroi cette puiſſance prodigieuſe qui s'acheminoit à grands pas vers la Monarchie univerſelle, à laquelle Ferdinand V. avoit tant aſpiré.

Ce regne eſt ſans contredit le plus floriſſant de la Monarchie Eſpagnole, & le plus long dont il ſoit fait mention dans les annales de l'Europe. Le Commerce, les Arts & les Sciences furent cultivés ; ces tréſors précieux, échappés des ruines de Conſtantinople & de la Grece, étoient déja répandus en Eſpagne & y avoient fait naître de nouvelles mœurs. Une politique ſupérieure à celle des autres Peuples, la forme de gouvernement la plus belle, une foule de grands Capitaines, d'habiles Miniſtres, de Magiſtrats éclairés rendit célebres les Eſpagnols de ce ſiecle autant que leurs découvertes, leurs victoires & leurs conquêtes. Par la protection éclairée que le Monarque accorda aux Lettres & aux Savans, pluſieurs Univerſités furent érigées en Académies, d'où ſortirent des hommes qui ſurent ajouter aux connoiſſances de leur tems les fruits de leurs propres travaux, & parmi leſquels quelques-uns, ſur-tout dans les

Mathématiques & dans la Géographie, l'emporterent de beaucoup sur ceux qui les avoient précédés : sans parler ici des mémoires nautiques de Lebrija ou des observations du Cosmographe Giravá, j'ose avancer que dans la Carte que J. Gastaldo dressa en 1544, la configuration de toute la péninsule est plus conforme au local qu'elle ne l'est dans la plûpart de celles que je connois ; & je ne doute point que cette Carte n'ait servi de modele à toutes celles que Rod. de Zamora, Fer. Alv. Secco & beaucoup d'autres ont publiées.

Mais le calme dont on jouissoit alors ne fut pas d'assez longue durée pour l'avantage de la Géographie. Les troubles qui agiterent l'État sous Philippe I. les guerres continuelles qui le déchirerent jusqu'à la fin du regne de Charles II. & la perte d'un grand nombre de sujets que l'appât du gain attiroit dans le Nouveau-Monde, suspendirent les progrès de cette Science. Le siecle de Philippe II. si fertile en Guerriers, en Philosophes, en Poëtes & en Orateurs, ne le fut point en Géographes. Ce Prince avoit porté une atteinte mortelle à la Monarchie ; son successeur, foi-



ble & prodigue, acheva presque de l'anéantir par l'expulsion totale des Maures & par de vaines largesses. La perte imprévue d'un beau Royaume & la révolte de quelques provinces sous Philippe IV. précipitoient la décadence d'un Empire que les Espagnols, avec beaucoup de génie, de courage, de patience & de fermeté, ne purent conserver dans tout son lustre. L'activité, l'amour du travail & l'émulation s'éclipserent ; les étrangers, attirés en Espagne par l'abondance que le commerce, le travail & les Arts y avoient ramenée, épuiserent bientôt toutes ses richesses & les emporterent avec eux. A peine, depuis la paix des Pyrénées comptoit-on dix ou douze vaisseaux délabrés dans les ports du Royaume ; 30000 Soldats sans discipline composoient toutes les forces de la Monarchie ; les loix étoient sans vigueur, les terres sans culture, & les Peuples sans industrie. Telle étoit la situation de cette partie de l'Europe, lorsqu'elle passa sous la domination des Bourbons.

Malgré ces calamités, on trouve dès le commencement du dix-septieme siecle des Géographes & des Astrono-





mes en Espagne. Je vois en 1617 un Aldrete & un Vasconcelle travailler de concert à des Cartes particulieres de ce continent. A-peu-près dans le même tems Pinto Rebeiro traça en un grand morceau hydrographique les rivages de la péninsule. Dom Vellez publia sa *Peregrinacion d'España*, & Dom Carvalho d'Acosta celle de Portugal ; sans parler de nombre de Cartes des provinces & diocèses de ces deux Royaumes, dont je renvoie l'histoire & la discussion à leurs articles particuliers.

Après ces productions intéressantes parurent les savans mémoires & les dissertations géographiques de Rod. Mendez Sylva ; j'ignore si les siecles futurs remplaceront aisément cet Auteur : sa *Poblation general d'España* est regardée comme une des plus belles productions géographiques qui ayent encore paru sur l'Espagne. Quelles lumieres & quelles connoissances n'a-t-on pas puisées depuis dans cet ouvrage ? Je ne crains point de dire qu'il renferme assez de matériaux pour composer une Carte de ce Royaume très-détaillée.

A mesure qu'on approche de notre tems, c'est-à-dire vers la mort de Phi-



lippe IV. il semble que l'Espagne eût cédé à la France sa rivale tous les genres de gloire. Les commencemens du regne de Philippe V. signalés par des combats & par des guerres intestines & étrangeres, n'étoient point favorables à la renaissance des Mathématiques & de la Géographie. Il paroissoit réservé à Guillaume Delisle de travailler à la perfection de la Carte d'Espagne, & il exécuta cette belle entreprise en 1701.

L'étude de la Géographie & des observations célestes languissoit depuis long-tems dans ce Royaume ; mais ces inconvéniens ne rebuterent point cet habile Géographe. Pour y suppléer, il remonta lui-même à des sources auxquelles ses prédécesseurs n'avoient point eu l'attention de recourir, ou dont ils n'avoient pas su faire un bon usage. Il recueillit soigneusement des Ecrivains les plus dignes de foi, une infinité de circonstances locales & topographiques ; il joignit toujours le peu d'observations qu'il avoit acquises, aux itinéraires terrestres & maritimes ; enfin il compara les résultats de ces combinaisons avec les détails des Historiens & les descriptions particulieres

du pays. C'est au moyen de tous ces secours réunis, qu'il forma de l'Espagne un plan presque tout nouveau (*a*).

Il n'en est point de la Géographie comme des autres Sciences mathématiques, dont les progrès dépendent absolument du génie de ceux qui les cultivent. La Géographie positive n'étant appuyée que sur l'observation & sur l'expérience, ne se perfectionne que par des degrés lents & insensibles. Dès que la paix d'Utrecht eut laissé à Philippe V. la paisible possession d'un trône acheté par tant de travaux & de dangers, son premier soin fut d'imiter son immortel ayeul Louis XIV. Il institua différentes Académies & récompensa les talens & le mérite : son fils Ferdinand VI. suivit son exemple, il n'oublia rien de ce qu'il jugea propre à exciter le génie & l'activité de ses sujets. C'est sous les glorieux auspices de ces deux Rois que l'Espagne vit éclore tant de belles productions à l'avantage de la Géogra-

(*a*) Voyez son analyse insérée dans les Mémoires de Trevoux, Juillet & Août 1701, pag. 215.



phie & de la Navigation. L'Observatoire de la Marine, établi à Cadix en 1753, dès le commencement de son institution fut fréquenté par quantité d'habiles Astronomes. Dès 1748 parurent plusieurs Cartes des *Merindades d'Osma & de Soria*. L'Andalousie dédia à son Souverain la grande & belle Carte *del Reynado de Seccilla*, levée géométriquement par D. François Llobet, sous la direction du Marquis de Pozoblanco. Deux ans après on publia à Madrid une seconde édition *del Reynado de Leon*, composée par *Luiz Sanpizo*. En 1752 Vinc. Moscardon mit au jour une excellente Carte du Royaume de Grenade. Pendant que dans les différentes Académies du Royaume on s'empressoit à faire des observations de longitude & de latitude, M. Godin & D. Georges Juan projettoient l'entreprise la plus glorieuse, la mesure géométrique de toute l'Espagne. L'illustre Académicien exécutoit déja quelques triangles dans les Algecires, & le savant Espagnol méditoit une méridienne depuis la mer des Asturies jusqu'à la Méditerranée, quand la mort prématu-



rée du Monarque arrêta les travaux de ces deux savans hommes.

Les lumieres que le tems a amenées depuis la mort de Guillaume Delisle ont mis ceux qui suivent les traces de ce célebre Géographe, à portée de le surpasser. M. d'Anville connoissant l'insuffisance de ce qu'on avoit sur l'Espagne & sachant de plus que les monumens de l'antiquité pouvoient encore beaucoup contribuer à la perfection des ouvrages de ce genre, travailla à réduire de nouveau les mesures itinéraires à une plus juste évaluation qu'auparavant ; & par la combinaison de ces mesures avec les observations célestes comparées aux espaces terrestres correspondans, il dressa une Espagne toute nouvelle dans son excellente Carte d'Europe, qui par son exactitude l'emportera toujours sur toutes les précédentes.

Il s'en falloit beaucoup que l'Espagne eût toute l'étendue qu'on lui attribuoit. Les observations de longitude faites à Mallorca, à Valence, à Madrid & à Lisbonne, jointes à celles de latitude faites sur les côtes de la péninsule dans les différens voyages entrepris par ordre



du Roi Très-Chrétien, ont rendu cette erreur très-sensible. Le grand Cassini avoit commencé en 1701 à tracer la méridienne qui traverse la France. Cette ligne & les grands triangles mesurés depuis, entre Golioure & Bayonne, ont confirmé ce déplacement & fixé plusieurs points intermédiaires à ces deux villes d'une maniere invariable.

Mais quel tableau avantageux la Géographie Espagnole n'offre-t-elle pas aujourd'hui sous le sage Roi qui la gouverne ! C'est sur-tout à signaler son regne par son amour pour les Sciences, que, conformément aux vues toujours élevées des Bourbons, ce Prince bienfaisant s'attache ; & déja les Sciences brillent dans toutes les parties de sa domination avec autant d'éclat que jamais. L'Espagne nous offre aujourd'hui de nombreux établissemens en faveur des Arts, de l'Agriculture & du Commerce : les abus se corrigent, toutes les facultés de l'esprit humain ont pris un libre essor. La Marine & la Géographie, assoupies pendant quelque tems, commencent à se réveiller. Les trésors

du Royaume sont employés à creuser dans toutes les provinces de vastes réservoirs pour conserver les eaux & les porter par de longs canaux dans les terres, remede unique aux sécheresses qui désolent l'Espagne. Voilà les exploits par où Charles III. marche à l'immortalité.

Après cet exposé il doit paroître surprenant que sur un pays tel que l'Espagne, la Géographie souffre encore une réforme aussi considérable que va l'offrir cette analyse. Il est aisé de sentir non-seulement l'insuffisance d'une Carte d'Espagne réduite à un espace trop limité, mais encore combien il importe d'en avoir une à un point d'échelle assez ample pour que l'expression du local qui entre dans cette étendue devienne plus sensible, plus parfaite, & puisse en beaucoup d'occurrences exempter le public de la nécessité de recourir à une foule de morceaux la plûpart introuvables ou trop coûteux.

Je sentois toutes les difficultés d'une pareille entreprise, & je n'aurois osé m'y livrer, si MM. Delisle & Maraldi ne m'eussent mis à portée de l'exécuter,



en me communiquant les trésors astronomiques & géographiques dont ils sont dépositaires. Je dois nommer parmi les Savans qui ont bien voulu contribuer à la perfection de ma Carte, Mylord Mackenzie, M. l'Abbé Galliani, M. d'Anville, les PP. Rieger, Guevara & Marin & beaucoup d'autres, les uns par des cartes & morceaux particuliers sortis du pays-même, les autres par des livres itinéraires ou observations célestes. Les dessins & la plûpart des gravures sont achevés : je peux donc rendre un compte succinct de la construction de cette Carte. Si dans les douze feuilles qu'elle contient, il n'a pas été possible d'épuiser les détails, comment prétendroit-on les étaler sur une moindre surface? Je ne doute pas cependant que si la Géographie de l'Espagne vient à se perfectionner, il n'y ait aucune partie de ce Royaume sur laquelle on ne puisse aller plus loin avec le tems & de nouvelles recherches.

Je serai content de mon travail, si la Carte dont je donne l'analyse peut du moins en produire de meilleures & accélérer les progrès de la Géographie chez une Nation dont la pénétration & la sagacité nous promettent sans doute des connoissances plus étendues sur cet objet à mesure que le goût de cette Science s'y répandra davantage.





Nous ferons connoître la suite du travail de M. Rizzi-Zannoni, & nous n'oublierons rien pour mettre le Lecteur encore plus à portée de juger de la profondeur, de l'étendue & de la variété des connoissances de cet habile Géographe.





## ARTICLE X.

*DES Herrn* Christian-Ewald von Kleist, *sæmmtliche Werke zween theile.*

« ŒUVRES diverses de M. de *Kleist*, » en deux volumes. A Berlin, chez » *Chretien-Frederic Vosṣ*, 1760, » *in-8°*. »

CE recueil, dont il y a déja longtems que nous avons annoncé l'édition, est composé en grande partie de pieces de vers; le reste consiste en quelques morceaux de prose, qui roulent sur différens sujets & où l'on trouve tantôt de la force, tantôt de la grace, & le plus souvent une morale utile & piquante. Nous avons suffisamment célébré les talens de M. de Kleist. Cet Auteur est déja, même parmi nous, au nombre des hommes dont le nom seul fait l'éloge.

I.

CARON & CATILINA.

*Dialogue.*

CARON

TON ombre eſt menaçante & toute couverte de ſang; tu as été ſans doute un héros, & tu as péri dans quelque bataille.

CATILINA.

Tu l'as dit: j'étois un héros, & j'ai péri dans une bataille.

CARON.

Comment t'appellois-tu?

CATILINA.

Catilina.

CARON.

Je te connois: pluſieurs Romains que j'ai paſſés dans ma barque m'ont parlé de toi. Mais, réponds, pourquoi cherchois-tu la perte de ta patrie? Que t'avoit-elle fait?



CATILINA.

Des injuſtices. Elle me refuſa des places & des honneurs que je méritois, je voulus m'en venger. J'avois les mêmes vues que Ceſar, je fus auſſi grand que lui; mais il fut plus heureux que moi.

CARON.

Tu étois donc un homme bien vertueux?

CATILINA.

Je m'embarraſſois auſſi peu que Ceſar de ce mérite des foibles. J'étois un grand Capitaine, un grand Politique, un grand homme. J'avois de l'ambition & de vaſtes deſſeins.

CARON.

Tu étois un homme extraordinaire, comme l'ont été tous les fameux brigands, mais tu ne fus jamais un grand homme: ce nom ne convient qu'à ceux qui joignent les grandes vertus aux grands talens. Eſt-il vrai que tu te plongeas dans tous les excès de la débauche?

CATILINA.



CATILINA.

Je croyois n'être né que pour être heureux, auſſi ne me ſuis-je refuſé aucune eſpece de plaiſir.

CARON.

Je t'entends. Tu partageois la meilleure partie de tes momens entre les brigandages, les feſtins, la danſe & les femmes, & tu donnois le reſte du tems au ſommeil. . .

CATILINA.

Tu te trompes, Caron; mon penchant pour la volupté ne m'empêcha jamais de ſupporter mieux que tout autre le froid & le chaud, la faim & la ſoif quand il le falloit. Rome l'a ſenti: jamais je n'aurois rendu, faute de ſubſiſtance, le poſte que je défendois. J'aurois mangé ma main gauche pour combattre encore avec la droite.

CARON.

Catilina, tu méritois la potence ou le trône. Te donner une rame c'eût



été te faire grace; eh bien, voilà la grace que je veux te faire. Viens, tu es robuſte & nerveux, applique tes mains à cette double rame & fais l'eſſai de tes forces. Je prierai Pluton de t'aſſocier à mon emploi, afin que dans ma vieilleſſe je puiſſe me repoſer de tems en tems auprès du gouvernail (*a*).

---

I I.

Monſieur le Spectateur, graces au zele des Sages qui vous ont précédé, nos femmes commencent à ſe couvrir le col & la jambe. Leurs habillemens s'abaiſſoient de jour en jour par le haut & s'élevoient par le bas; de ſorte que pour peu que cette mode eût fait des progrès, bientôt les femmes ſeroient revenues à la feuille de figuier de leur commune mere. Ces corbeilles immenſes, uniquement propres à déformer le corps & à cacher

(*a*) La fin de ce dialogue n'eſt pas heureuſe: l'Auteur devoit conſerver ſon premier ton, & non s'attacher à copier celui de Lucien.

le crime, les paniers, ont également cédé aux railleries ingénieuses de vos prédécesseurs & ont été bannis des modes. Les maris les plus jaloux ont compris que Pope a eu raison de dire que *ce bastion septuple, quelque terrible qu'il soit par ses cercles & par ses côtes de baleine, ne résiste pas toujours à la ruse.*

L'habit d'Amazone est devenu depuis à la mode : cet habillement, malgré son air mâle, ne laisse pas d'être décent... Mais par quel esprit de vertige les femmes se sont-elles imaginé que toute personne qui porte chapeau doit nécessairement aller à cheval ?

Elles galoppent & caracollent aujourd'hui aussi bien qu'un Cuirassier. Dans les sociétés elles n'ont sur les levres que des termes de manege. Elles en savent plus que l'Ecuyer & le Maquignon

Ces nouvelles Amazones ont renoncé sans doute à l'envie & au mérite de plaire, car rien ne blesse tant la modestie que l'exercice pour lequel elles se piquent d'avoir aujourd'hui tant de goût ; & sans la modestie, est-il possible que les femmes plaisent jamais ?



D'ailleurs à quel danger ne sont-elles pas exposées, lorsqu'elles ont le sang agité par un mouvement aussi violent que celui du cheval ? Je connois un jeune libertin qui, pour faire sa cour aux femmes, choisit sur-tout l'instant où elles descendent de cheval : jamais, m'a-t-il dit plus d'une fois, je n'ai trouvé des momens plus favorables.

Voilà, M. le Spectateur, une belle occasion d'exercer votre censure & de servir les mœurs.

---

III.

J'AI un ami qui est Anglois, Poëte & grand amateur de la promenade. L'autre jour, après l'avoir inutilement cherché dans sa maison, je le trouvai dans le bois, étendu sur l'herbe, auprès d'un petit torrent qui roule sous un berceau de roses sauvages & dont les eaux brisées par de petits cailloux, s'élevent comme autant de perles liquides & se précipitent dans le vallon. Le bruit de l'eau l'empêcha d'entendre celui de mon arrivée. Je me glissai doucement derriere sa tête, & je m'ap-



perçus qu'il poussoit des soupirs & que même il versoit quelques larmes, en écrivant sur ses tablettes les dernieres lignes d'un poëme... Il voulut en ce moment se lever, il me vit... Y a-t-il long-tems que vous êtes ici, dit-il en rougissant un peu ? Je ne vous ai pas entendu venir. Je suis ici, lui répondis-je, depuis que vous soupirez, & j'ai vu vos larmes tomber sur vos tablettes. Le printems, cette belle soirée, tout ce qui s'offre à mes sens, me dit-il, m'a tellement attendri, que je n'ai pu ni retenir mes pleurs, ni m'empêcher de tracer quelques-unes de mes sensations. Là-dessus il me communiqua son poëme ; il me pardonnera, si je le publie ici à-travers une traduction prosaïque & très-foible.

« Que j'aime à entendre le doux » murmure de ce ruisseau ! comme ses » flots frémissent en roulant sous les » fleurs qui s'inclinent comme pour lui » rendre hommage ! N'aguere ils se » précipitoient par-dessous une voûte » de glace ; la terre étoit affligée, triste » & ensévelie dans un habillement de » mort ; les buissons & les forêts



» étoient abandonnés de leurs mélo» dieux habitans ; les corps robustes » des cerfs & des taureaux, arrosés de » gelée & de glace, retentissoient en » marchant, comme s'ils eussent été » cuirassés. Toutes les créatures sen» toient le poids de l'hiver.... Que » Dieu est bon ! comme il rajeunit » tout ce qui respire ! C'est lui dont la » main toute-puissante donna le pre» mier branle aux globes de l'univers » & leur prescrivit leur mouvement & » leur chemin, d'où naissent les chan» gemens des saisons... Le soleil rou» geâtre voit maintenant la terre verte » & fleurie nager dans l'océan de ses » rayons. Semblable à une isle flot» tante, la baleine s'éleve & repose » sur les flots réchauffés par le souffle du » printems, ou bien elle se précipite au » fond de la mer, & ses jeux excitent » des tourbillons. Une multitude in» nombrable d'oiseaux qui avoient » abandonné nos champs, s'empressent » aujourd'hui de repasser la mer, & » nagent par bandes sur les flots invi» sibles de l'air. Les bois retentissent du » chant de leurs joyeux citoyens. L'é» léphant & tous les colosses animés, la

» foule innombrable des quadrupedes, » tout ce qui reſpire ſur la terre, ſur » les arbres, dans l'air & dans les eaux, » ſent l'haleine puiſſante du printems. » Rendez graces au Seigneur & louez » ſon nom, vous tous qui ſentez ſa » bienfaiſance. Qu'un concert univer- » ſel s'éleve de toutes les parties de la » création vers ſon trône ! Prêtez-moi » votre voix, vous tonnerre qui êtes » revenu demeurer dans les airs, afin » que j'annonce à la terre la grandeur » & les louanges du Seigneur ! . . . O ! » de quels attraits brille le ciel, lorſ- » que ſur le ſoir il ſe revêt d'une lu- » miere d'or & de pourpre ! Ici il reſ- » ſemble à un payſage enrichi de prai- » ries, de forêts, de lacs & de mon- » tagnes ; là, à une mer qui roule des » ondes de feu. Un parfum délicieux » ſe répand de toutes parts ; un calme » profond regne dans toute la nature, » ſeulement il eſt interrompu par le mur- » mure du petit ruiſſeau, par la chan- » ſon mélancolique du roſſignol & » par les ſons d'une flûte champêtre » qui ſoupire. . . Sois tranquille, mon » cœur, ſois tranquille comme l'air ; » puiſſes-tu n'éprouver jamais des paſ-



» ſions impétueuſes, hors la haine du » vice & l'indignation contre le cri- » me ! . . O toi qui m'aidas à ſuppor- » ter le matin & le midi de ma vie, » Seigneur, fais que le ſoir qui s'ap- » proche à pas précipités, en ſoit en- » core plus beau ! Qu'à mon dernier » moment mon ame & tous mes ſens » s'élancent vers ton éternelle demeu- » re ! . . Et vous qui faiſiez mon bon- » heur, ma gloire & mes richeſſes, » vous qui en faveur de mes vertus » excuſiez mes défauts & mes foibleſ- » ſes, ô mes amis ! lorſque mes regards » chancelans & preſqu'éteints ſe tour- » neront pour la derniere fois vers le » ciel, répandez ſur moi quelques » larmes ».

---

## I V.

CERTAINS Critiques petits & ſuperbes qui n'ont formé leur goût que ſur celui d'une ſeule Nation ou ſur un petit nombre d'ouvrages, blâment tout ce qui leur eſt étranger ; & que de choſes leur ſont étrangeres ! Cependant le ton impérieux & dogmatique avec



lequel ils prononcent, en impoſe à ceux qui ont la vue encore plus courte ; de ſorte qu'il n'eſt pas rare d'entendre parler de chefs-d'œuvre mêmes, comme de productions très-médiocres. L'Anacréon de l'Allemagne(*a*) a entrepris d'en devenir l'Alcée : qu'en eſt-il arrivé ? Ses mâles accens ont offenſé l'oreille délicate de cette portion d'hommes polis, mais bornés & ſuperficiels, qui s'annoncent ſous le titre de gens de goût. Ils ont blâmé le Poëte & critiqué ſon ouvrage. Ces hommes agréables auroient bien dû nous dire s'ils connoiſſent rien de plus ſublime que les *chanſons de guerre*.

Quels tableaux & quel coloris dans les ſtrophes ſuivantes !

*Nous eûmes la nuit, mais Frederic ne l'eut pas. Aſſis ſur un tambour, le Héros méditoit ſa bataille, ayant le firmament pour tente & la nuit autour de lui.*

*Libre, comme un Dieu, de crainte & de terreur, plein de ſenſibilité, il eſt là & diſtribue les rôles de la grande tragédie.*

---

(*a*) M. Gleim.



*Rangées autour de lui, ſes troupes ſe tiennent en grand ordre, exemptes de frayeur, pendant que le ſoleil ſe leve.*

*Ainſi, lors de la création, l'armée des étoiles étoit autour de Dieu : docile à ſa voix, elle attendoit en ordre* (*a*).

Que cette comparaiſon eſt grande & fiere dans le poëme que l'Auteur adreſſe à ſa Muſe après la bataille de Zondorf !

*L'armée ennemie avançoit lentement. Ainſi dans les champs fertiles de l'Afrique marchent des armées de ſerpens. Les plantes qu'ils preſſent de leur ventre ſe deſſechent & périſſent ; tout ce qui les environne meurt. Depuis Mémel juſqu'à Kuſtrin, le pays de Frederic étoit abandonné, dévaſté, triſte, mort.*

L'image ſuivante fait frémir.

*Baigné dans un torrent de ſang, je montai d'un pied timide ſur une montagne de cadavres, & je regardai loin autour de moi.*

---

(*a*) Voyez notre Journal de Novembre 1761.

J'aurois trop à citer, si je voulois rapporter ici tout ce qu'il y a de beau, de grand & de pathétique dans les poëmes de notre Auteur sur la guerre. Il seroit à desirer que nos Poëtes parvînssent à exprimer le sublime d'une maniere aussi simple, aussi précise. Notre Poésie est en général un peu trop verbeuse; nous nous attachons trop à imiter les Anglois. L'Angleterre a produit à la vérité de grands génies, mais la Grece & Rome en ont produit de plus grands encore : sans emprunter les idées ni les images de personne, imitons la sagesse des procédés & de la maniere des Grecs & des Latins. A force de prodiguer les épithetes, les métaphores & généralement toutes les figures brillantes, les Anglois sont beaucoup moins fideles à la nature (*a*).

(*a*) Il seroit plus vrai de dire que les Anglois n'ont peut-être pas encore saisi ce point délicat où l'art & la nature se réunissent, se servent & s'embellissent réciproquement.





## ARTICLE XI.

*RÉPONSE aux Observations sur le Bilan général & raisonné de l'Angleterre.*

LORSQUE nous avons inséré ces *observations* dans notre Journal, nous connoissions toute la force de l'Auteur qu'on attaquoit, & nous ne doutions pas qu'elles ne nous valussent une réponse solide, instructive & qui nécessairement ajouteroit encore au mérite de son ouvrage. Nous ne nous sommes pas trompés, cette réponse vient de nous être adressée, & nous nous hâtons de la publier.

Peut-être parmi nos Lecteurs s'en trouvera-t-il quelques-uns qui, parce que ces discussions & ces recherches ont pour objet immédiat l'avantage de la patrie, les regarderont comme étrangeres à la Littérature : mais si la Littérature, lors même qu'elle paroît s'éloigner le plus de son but principal, ne nous offroit encore des rapports sensibles avec le bien de la société, nous renon-



cerions à la faire connoître, nous disons plus, à la cultiver. Rendons justice à notre siecle, jamais les connoissances sérieuses & solides ne furent mieux accueillies ni plus généralement cultivées. Graces aux progrès que la Philosophie a faits de nos jours, on ne voit plus de questions frivoles & purement littéraires agiter, diviser & la Cour & la Ville; l'utilité publique est devenue la mesure commune à laquelle on rapporte toutes les productions de l'esprit.

J'IGNOROIS que mon Bilan général & raisonné de l'Angleterre eût été critiqué, lorsqu'on m'apprit que dans le *Journal Etranger* de juillet 1762 il y avoit des observations contre cet ouvrage, qui méritoient que je travaillasse à les détruire. Dès le lendemain je lus très-attentivement ces observations, & je me proposai d'y répondre : mais j'étois alors à Fontainebleau où mes affaires m'avoient attiré; & je n'avois auprès de moi rien de ce qui m'étoit nécessaire pour former ma défense. C'est la seule cause qu'elle n'a pas paru plutôt.



L'Auteur des observations prétend » que j'ai voulu prouver des paradoxes, » que j'ai soutenu une doctrine inouie, « que dans tout mon ouvrage j'ai répandu des erreurs sensibles, enfin » que j'ai fait de fausses expositions » de faits ».

Voilà des accusations bien graves; mais pour me justifier, je n'ai besoin que d'examiner ce qui commence les observations & ce qui les termine; j'espere qu'on n'en exigera pas davantage, & qu'on me dispensera de suivre mon adversaire dans tous ses argumens. Ma défense en pourroit devenir ennuyeuse.

L'Auteur des observations commence sa critique en disant que j'ai voulu soutenir ce paradoxe : « que tout le » commerce & les richesses de l'Angleterre sont compris dans la somme » de trois cens quatre-vingt-cinq millions qui sont le produit net de » trente-cinq millions d'acres à onze » francs l'acre, & le total du revenu » des terres des propriétaires de l'Angleterre proprement dite ».

Il se peut que ce soit là un paradoxe; mais existe-t-il dans mon ou-

vrage ? Je me ſuis exprimé bien différemment, & cela dans des termes bien clairs & bien précis.

1°. J'ai dit expreſſément, page 7, art. 2, que dans la réproduction annuelle du territoire d'une Nation quelconque, il y a trois choſes principales à diſtinguer. « La premiere eſt la réproduction totale : la ſeconde eſt le revenu territorial, qui conſiſte en tout ce que la terre reproduit outre & par-deſſus les frais, avances & juſtes profits de ceux qui la travaillent & l'exploitent ; leſquels frais, *&c.* étant conjointement avec la terre la ſeule & unique ſource d'une réproduction abondante, doivent être entierement intacts & ne ſauroient faire partie du revenu territorial, attendu qu'on n'en peut diſpoſer à ſon gré ſans porter coup à la réproduction totale, & conſéquemment au revenu territorial. La troiſieme eſt le revenu particulier des propriétaires en fonds de terre, lequel ne peut nulle part être le même que le revenu territorial, parce qu'il y a par-tout des charges publiques qui



doivent être prélevées ſur ce dernier revenu, avant que les propriétaires puiſſent compter le leur ». Voilà donc trois choſes différentes l'une de l'autre & clairement diſtinguées : la réproduction totale qui comprend tout ; le revenu territorial qui ne comprend que ce qui reſte de la réproduction totale, après que ceux qui travaillent & exploitent la terre ont prélevé leurs frais, avances & juſtes profits ; & le revenu particulier des propriétaires, qui ne comprend que ce qui reſte du revenu territorial, après en avoir prélevé les charges publiques, de quelque nature qu'elles ſoient.

2°. Je n'ai point cherché dans le Bilan à eſtimer la valeur de la réproduction totale de l'Angleterre proprement dite ; mais art. 5, à la fin de la page 13, je porte le revenu territorial à *huit cens dix millions tournois*, & au commencement de la page 14 j'inſiſte ſur la diſtinction que j'ai déja faite entre le revenu territorial & le revenu particulier des propriétaires en fonds de terre. Enſuite, depuis la page 18 juſques vers la fin de la page 45, tout



ce que je dis ſert à prouver que le revenu particulier des propriétaires ne monte qu'à *trois cens quatre-vingt-cinq millions tournois* qui, chargé de 39 millions pour la taxe ſur les terres & les maiſons, ſe trouve par-là réduit à 346 millions. Or cette nouvelle diſtinction ſi bien marquée entre la réproduction totale que je n'évalue point, le revenu territorial que j'évalue à *huit cens dix millions*, & le revenu particulier des propriétaires, que je ne mets qu'à *trois cens quatre-vingt-cinq millions*, cette nouvelle diſtinction devoit m'aſſurer qu'il ſeroit impoſſible de les confondre & de les prendre l'un pour l'autre, ſur-tout pour quiconque entreprendroit de me critiquer. On verra cependant que malheureuſement l'Auteur des obſervations s'y eſt mépris.

3°. J'ai dit « que les frais, avances & juſtes profits de ceux qui travaillent & exploitent la terre doivent être intacts, & qu'on n'en peut diſpoſer à ſon gré ſans porter coup à la réproduction totale, & conſéquemment au revenu territorial, at-



tendu qu'ils ſont conjointement avec la terre la ſeule & unique ſource d'une réproduction abondante » ; & en parlant ainſi, j'ai tenu le langage des Caton, des Varron, des Columelle, des Sully, des Vauban, des Loke, des Cantillon, des Queſnay, des Mirabeau, des hommes les plus ſavans dans la ſcience de l'économie politique des Nations. J'ai parlé d'après l'expérience de tous les tems, de tous les pays ; j'ai ſoutenu une vérité immuable, éternelle. Il eſt certain que tout languit, que tout dépérit dans un Etat où l'on enleve aux cultivateurs les richeſſes, qu'autrement ils s'empreſſeroient de confier à la terre & qu'ils ne lui confient jamais, qu'elle ne ſe plaiſe à combler de ſes dons précieux eux & toute la Nation. Mais je n'ai dit nulle part, ſoit directement, ſoit indirectement, que dans la maſſe des richeſſes d'une Nation & dans la circulation de ſon commerce il n'entre rien de cette partie de la réproduction totale, qui conſiſte dans la valeur des frais, avances & juſtes profits de ceux qui travaillent & exploitent la terre. Si je n'ai

pas marqué en termes exprès que toute cette valeur fait corps avec la maſſe des richeſſes d'une Nation & que la plus grande partie entre dans la circulation de ſon commerce, c'eſt que je n'avois pas beſoin d'affecter de dire ce que perſonne n'ignore, ce qu'on ne ſauroit nier ſans être privé de tout ſens commun. Mais ce que je n'ai pas dit poſitivement, je l'ai dit indirectement en vingt différens endroits du Bilan, principalement lorſque j'ai parlé de l'amélioration qu'il y eut ſous le regne de Guillaume III. dans l'agriculture de la Nation Angloiſe, & de l'augmentation qui s'en enſuivit pour le commerce & pour le revenu territorial. Je l'ai même dit preſque directement, lorſque j'ai poſé, page 219, ces deux grands principes : l'un, « que, ſans le produit de la terre, il » n'y a pour les hommes ni biens ni » richeſſes ; l'autre, que tout commerce » eſt échange & ne ſe fait qu'en don- » nant ; & que j'ai ajouté que qui n'a » rien à donner ne peut pas commer- » cer, qu'il ne peut que recevoir des » préſens ou recevoir l'aumône ». Le Laboureur qui vend du grain pour



avoir des habits, du linge, des chevaux, une charrue ; ce Laboureur, dis je, fait un échange, un commerce ; & le grain qu'il vend entre dans la circulation du commerce intérieur & peut même entrer directement ou indirectement dans celle du commerce extérieur. D'un autre côté, le Laboureur qui pour la ſubſiſtance de ſa famille conſomme en nature partie du grain qu'il a cueilli, conſomme une partie des richeſſes de la Nation. Ce ſont là des vérités dont il n'eſt permis à qui que ce ſoit de douter un ſeul inſtant. Comment donc l'Auteur des obſervations a-t-il pu imaginer « que j'ai » voulu prouver ce paradoxe, que tout » le commerce & les richeſſes de l'An- » gleterre ſont compris dans la ſomme » de 385 millions qui ſont le produit » net de trente-cinq millions d'acres » à onze francs l'acre & le total du » revenu des terres des propriétaires » de l'Angleterre proprement dite » ? Ai-je inſéré dans le Bilan la moindre expreſſion qui lui donne droit de m'accuſer d'avoir ſoutenu la propoſition abſurde « que la production to- » tale ne fait point partie des richeſſes



» de la Nation, & qu'aucune partie » de cette réproduction n'entre dans la » circulation du commerce » ? Eſt-ce qu'il a cru que j'ai voulu dire que les Cultivateurs gardant leur juſte part ſans y toucher, ils n'en échangent rien, n'en vendent rien, n'en achetent rien, en un mot n'en jouiſſent point ? Je lui laiſſe le choix, s'il ne m'a pas prêté une pareille abſurdité, il a eu tort de m'accuſer d'avoir voulu renfermer tout le commerce & toutes les richeſſes de l'Angleterre dans le ſeul revenu particulier des propriétaires, lequel j'ai prouvé n'être que de 385 millions ; & s'il me l'a prêtée, comme l'apparence y eſt, j'oſe dire que c'eſt ſans fondement, & qu'il a également tort. L'art. 4, page 8 & ſuivantes, & la note page 9 & ſuivantes devoient ſuffire pour lui donner une juſte idée de ma façon de penſer à l'égard de la diſtribution *de la réproduction totale*. J'ai affecté dans ces deux endroits du Bilan de faire ſentir par le raiſonnement, & encore plus par la force d'un exemple terrible, « que les frais, *&c.* de l'ex- » ploitation appartiennent en entier » ſans aucune retenue, ſans aucune



» ſpoliation, à ceux qui travaillent & » exploitent la terre ; qu'ils ſont leur » apanage ſacré ; qu'ils ſont en leur » faveur comme l'or ſacré du temple » de Delphes, malheur à tout autre » qui y touche ; enfin que ni proprié- » taire ni Gouvernement ne peut y » porter une main profane & en enle- » ver la moindre partie, ſans le payer » au centuple, ſans courir à ſa propre » ruine ». Or cette doctrine n'eſt point inouie, & il n'en réſulte nullement que ces frais *&c.* ne ſont point corps avec la maſſe des richeſſes de la Nation & n'entrent aucunement dans la circulation du commerce.

4°. Mon adverſaire ne s'eſt pas con tenté de m'imputer par rapport à la réproduction totale, ce qui ne ſe trouve en aucune maniere dans le Bilan, ce qui eſt diſcordant avec ce que j'ai dit, avec mes principes fondamentaux, ce qui choque l'intelligence la plus bornée. Il voudroit auſſi faire croire que j'ai avancé le contraire de ce que j'ai affirmé. Il ſemble qu'il n'a lu le Bilan que pour voir ce qui n'y eſt pas & pour ne pas voir ce qui y eſt. Il me refuſe d'avoir compris *le revenu terri-*

*torial* de l'Angleterre dans la masse des richesses circulantes & commerçables de cet Etat. Il n'a donc pas fait attention aux expressions dont je me suis servi pour énoncer ma proposition capitale, celle qui est l'objet principal de mon ouvrage & qui me l'a fait entreprendre, celle enfin qui m'a attiré la sévérité de sa critique. Cette proposition se trouve page 49 du Bilan : elle s'y présente en lettres italiques, pour avertir le Lecteur d'y avoir une attention particuliere, & elle est conçue en ces termes : *Quant à la supériorité que l'Angleterre peut obtenir* (sur nous) *par le revenu territorial de l'Ecosse, de l'Irlande & des Colonies ; par l'activité & le produit du commerce particulier de toutes les différentes parties de sa Monarchie ; & enfin par l'activité & le produit de son propre commerce, tant avec ces mêmes parties de sa Monarchie qu'avec l'étranger : quant à cette supériorité*, dis-je, *elle ne peut exister que dans l'imagination, elle n'est qu'un vain fantôme enfanté & produit dans le monde par des idées erronnées sur l'essence du commerce ;* ET LORSQU'ON A DIT A QUOI PEUT MONTER LE



REVENU TERRITORIAL DES ANGLOIS, TOUT LE PRODUIT DE LEUR COMMERCE S'Y TROUVE EN GLOBE, ET L'ON A TOUT DIT (*a*). Or, de la ma-

(*a*) Il est à propos d'avertir ceux qui n'ont pas lu le Bilan, que la proposition que j'en extrais y vient immédiatement après que j'ai fait remarquer que les Anglois ayant en ce moment un revenu territorial à-peu-près égal au nôtre, ils sont par cela seul environ le double plus riches que nous, parce qu'ils n'ont à partager leur revenu qu'a environ la moitié du nombre auquel il faut partager le nôtre.

Les Anglois auront ce genre de supériorité tant que leurs Cultivateurs ne payeront point d'impôts arbitraires & que les nôtres en payeront, & tant que chez eux le bled vaudra pour les Cultivateurs environ vingt-deux francs le septier, & que chez nous il ne vaudra que douze à quatorze francs. Mais les Anglois ne sauroient conserver cette supériorité qu'autant que nous le voudrons. Notre situation exige qu'à la paix nous continuions de gros impôts : laissons donc, s'il le faut, subsister les trois vingtiemes, mais ôtons pour toujours l'arbitraire de la taille ; fixons cet impôt, diminuons-le, & faisons de même pour les autres impôts de la même nature. Etablissons par une loi constitutionnelle la liberté du commerce des grains, & dans ce moment notre revenu territorial augmentera tous les jours, & celui des Anglois diminuera en

niere



niere dont cette proposition est énoncée, le total du revenu territorial doit

proportion. Ils n'auront plus la supériorité qui nous appartient ; & sans qu'il soit besoin de guerre, vivant au contraire en paix avec tous nos voisins, nous nous remettrons vis-à-vis des Anglois & de toute l'Europe, au haut rang que la nature nous a destiné, en nous plaçant sur ce sol qui, au rapport de Velleius Paterculus, *fournissoit sous Auguste & sous Tibere le tiers du revenu de tout l'Empire Romain.*

D'après le Bilan, il faudroit que la valeur de la réproduction totale montât en France environ deux fois & demie plus haut qu'elle ne fait, pour qu'en ce moment nous eussions sur l'Angleterre la proportion de supériorité que la nature ne cesse de nous offrir ; & d'après la théorie de l'impôt, il faudroit que cette valeur fût au sextuple en sus de ce qu'elle est, pour que nous eussions cette même proportion de supériorité. Il faut cependant observer que dans l'une & dans l'autre de ces hypotheses, on suppose que le revenu de l'Angleterre resteroit tel qu'il est, ce qui ne sauroit être, si nous avions la liberté du commerce des grains, qui feroit nécessairement baisser le revenu de l'Angleterre, en proportion de ce que le nôtre augmenteroit.

D'après le Bilan, il faudroit que la France eût environ vingt-cinq millions d'habitans, pour que sa population fût dans sa juste pro-



certainement entrer dans la masse des richesses circulantes & commerçables de la Nation Angloise, puisque tout le produit du commerce doit s'y trouver englobé. C'est ce que j'ai ensuite établi & prouvé par calculs sur calculs & preuves sur preuves qui prennent 100 pages sur les 260 que contient mon ouvrage ; & de tous ces différens calculs, de toutes ces différentes preuves, il résulte simplement « que l'amélioration » de l'agriculture augmente la masse » du commerce, & que l'augmentation du commerce sert à accroître le » montant du revenu territorial ; mais » que quand on a dit à quoi monte » ce revenu, tout le produit du commerce s'y trouve englobé, & l'on a » tout dit ; autrement on feroit un » double emploi ». Les pages 107, 108, 119, 131, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145,

portion avec la présente population de l'Angleterre, en supposant cette derniere à sept millions d'habitans.

Il y a aussi à inférer du Bilan, que n'ayant qu'un revenu à-peu-près égal à celui de l'Angleterre, plus nous avons d'hommes au-dessus du nombre qu'elle en contient, plus nous sommes pauvres & foibles vis-à-vis d'elle.

148, 152, 159, 160 & autres, pour ne les pas citer preſque toutes, font foi que dans la maſſe des richeſſes circulantes & commerçables j'ai toujours compris le revenu territorial. C'eſt un principe que j'ai ſuivi & dont je ne me ſuis point écarté. Comment donc mon critique a-t-il pu ſe porter à m'accuſer d'avoir voulu prouver « que toutes les richeſſes & » le commerce de l'Angleterre ſont » compris dans la ſomme de trois cens » quatre-vingt-cinq millions », tandis que je n'en exclus nullement la réproduction totale, & que j'y fais entrer très-expreſſément le revenu territorial que je porte à *huit cens dix millions?* Intéreſſé à en trouver la cauſe, je l'ai cherchée, je l'ai trouvée, & la voici. Il a très-bien ſenti que ma propoſition roule ſur le revenu territorial, non ſur le revenu particulier des propriétaires; mais quoique je les aye clairement diſtingués l'un de l'autre, il les a confondus, & il a pris le revenu particulier des propriétaires de 385 millions pour le revenu territorial de 810 millions. C'eſt ce que je vais prouver en examinant une autre partie de ſa



critique, celle qu'il a réſervée pour la derniere, comme étant la plus forte.

L'Auteur des obſervations dit, page 49 du *Journal :* « C'eſt encore une » fauſſe expoſition de faits que de ſuppoſer que ce que l'Auteur du Bilan » appelle *le revenu territorial* n'eſt que » le tiers du rapport annuel de la terre. » Alors le tout reviendroit à 50 millions ſterling, ce qui ſuffiroit à peine » pour les dépenſes néceſſaires de ſept » millions d'habitans, *à cinq ſols par* » *jour l'un portant l'autre* ».

1°. Je prie de remarquer que dans ce paſſage mon adverſaire prend nommément *le revenu territorial* pour un des élémens & pour le multiplicande du calcul, dont le produit doit former, ſuivant lui, le total de la dépenſe annuelle & journaliere de ſept millions d'habitans, & doit enſuite ſervir à me convaincre *d'une fauſſe expoſition de faits.* Je prie auſſi de remarquer que dans ce paſſage mon adverſaire convient que le total de ce qu'il appelle *le rapport de la terre annuel*, lequel ne ſauroit être que ce que j'appelle *la réproduction totale*, que ce total, dis-je, doit former celui de la dépenſe annuelle & journaliere de ſept millions



d'habitans, *&c.* Or quiconque a à conſommer, à dépenſer tant par jour ou tant par an, jouit d'un revenu journalier ou d'un revenu annuel de pareille ſomme. Le total du revenu des particuliers fait le total du revenu de la Nation. L'eſſence & la premiere forme du revenu des particuliers & du revenu de la Nation eſt en nature : les monnoies n'en ſont que les ſignes repréſantatifs; elles ne font qu'en marquer & en conſtater la valeur. Quiconque conſomme de la premiere main une partie de ſon revenu en nature, conſomme partie du revenu de la Nation & de ſes richeſſes annuelles. Quiconque dépenſe donne une choſe pour en avoir une autre : il fait donc un échange, il fait donc un commerce, ſoit actif ou paſſif, ſoit avec ſes concitoyens ou avec des étrangers, directement ou indirectement. Par conſéquent l'Auteur des obſervations ayant admis que *le revenu territorial* fait partie de la dépenſe journaliere & annuelle de chaque Anglois l'un portant l'autre, & que le rapport annuel de la terre, autrement *la réproduction totale*, forme la total de cette dépenſe:



il réſulte de-là qu'il admet non-ſeulement que *le revenu territorial* entre dans la circulation du commerce, mais qu'il admet auſſi que *la réproduction totale* fournit à la dépenſe journaliere & annuelle de la Nation & forme conſéquemment ſon revenu journalier & annuel : donc tout ce qui n'eſt pas conſommé en nature & de la premiere main entre auſſi dans la circulation du commerce & en augmente la maſſe. D'un autre côté, on a déja vu que c'eſt préciſément ce que j'ai dit, directement ou indirectement, dans tout le cours du Bilan, & que je ne me ſuis jamais écarté de cette doctrine. Comment donc eſt-il arrivé que l'Auteur des obſervations ait à la fin de ſon ouvrage admis ces principes conjointement avec moi, & que cependant il ait prétendu au commencement que j'ai voulu prouver ce paradoxe, « que tout le com» merce & les richeſſes de l'Angleterre » ſont compris dans les 385 millions » qui forment le revenu particulier » des propriétaires en fonds de terre » ? Il faut donc qu'il ait fait, ou au commencement ou à la fin, *une fauſſe expoſition de mes principes.* Je dis plus,

il faut nécessairement qu'au commencement ou à la fin il ait fait *une louche, une fausse exposition des siens.*

2°. Il est vrai que dans l'article 2, page 7, j'ai distingué le revenu des propriétaires d'avec le revenu territorial, & ces deux revenus d'avec la production totale, j'ai même rapporté ci-devant cette distinction; mais dans quel endroit du Bilan mon adversaire a-t-il trouvé que le revenu territorial *n'est que le tiers du rapport annuel de la terre?* S'il pense que ce revenu doit monter au-delà de la valeur de ce tiers, je suis convaincu qu'il reste beaucoup au-dessous; & ce qu'il y a de singulier, c'est que dans mon ouvrage je n'ai nullement traité cet objet. Si j'en avois parlé, j'aurois dit avec Sir Guillaume Petty, avec Cantillon & avec l'explication du tableau économique, que pour les terres labourées & semées en grains, le revenu territorial, en y comprenant la dîme, va à environ les sept dix-huitiemes de la réproduction totale de cette partie. Quant à l'exploitation des terres d'un autre genre, pâtures, mines, *&c.* j'aurois été plus circonspect, attendu que le calcul en est



très-difficile & que personne, que je sache, ne l'a encore entrepris. J'aurois pu cependant me *hasarder* de dire qu'à perte de vue, par approximation & en évitant tout double emploi (*a*), la réproduction totale de cette derniere partie des terres n'est guere que d'environ les trois quarts en sus du revenu territorial qu'elle donne. L'Auteur des observations ne défend donc pas bien sa these, puisqu'il imagine que j'ai supposé que le revenu territorial n'est que le tiers de la réproduction totale; & l'on verra bientôt que pour l'Angleterre, je ne le porte guere au-dessus de la moitié, & que cela suffit

(*a*) Dans les pays à grains, la plus grande partie des frais & avances de l'exploitation de toutes autres terres que celles de labour, consiste dans l'achat & la consommation directe ou indirecte d'une partie du produit de ces mêmes terres en labour. Par conséquent, lorsqu'on fait le calcul de la réproduction totale d'une Nation qui manie glorieusement la charrue, & qu'on a déja passé en compte toute la réproduction de cette charrue, il faut bien se garder de mettre aussi en compte tous les frais & avances de l'autre partie de l'exploitation : ce seroit certainement un double emploi.



pour donner à chaque Anglois, l'un portant l'autre, un revenu très-considérable.

3°. Après m'avoir fait dire *que le* REVENU TERRITORIAL *n'est que le tiers du rapport annuel de la terre*, mon antagoniste multiplie *ce revenu* par trois, & le produit de sa multiplication ne monte qu'à cinquante millions sterling. Il est pourtant certain que j'ai toujours porté le revenu territorial à huit cens dix millions tournois, & que si l'on multiplie cette somme par trois, le produit est de deux milliards quatre cens trente millions tournois qui, à vingt-quatre francs pour la livre sterling, passent cent millions sterling. Cette méprise est un peu forte, & je ne doute point que mon critique ne soit fâché de l'avoir faite. Je suis moi-même fâché, pour l'amour de lui, d'être obligé de la relever; mais il m'a attaqué si vivement & si publiquement, que je ne puis honnêtement me dispenser de me défendre & que je suis forcé non-seulement de faire voir qu'il s'est mépris, mais aussi de dévoiler la cause de sa méprise, qui est telle qu'on





en sera étonné. Il a confondu le revenu territorial avec le revenu particulier les propriétaires, quoique je les aye très-clairement distingués; & au lieu de prendre pour son multiplicande *les huit cens dix millions du premier*, il a pris pour ce multiplicande *les trois cens quatre-vingt-cinq millions du dernier*, qui, multipliés par trois, ne donnent qu'onze cens cinquante-cinq millions tournois, lesquels, à vingt-quatre francs pour la livre sterling, font à-peu-près les cinquante millions sterling qu'il a trouvés comme produit du *revenu territorial*, multiplié par trois. Quelle erreur ! Elle est d'autant plus fâcheuse pour lui, qu'il paroît par le tissu de ses observations que s'il n'y étoit pas tombé, il ne se seroit point érigé en rigide censeur du Bilan, & qu'au contraire il auroit pu en être le défenseur. Mais comment a-t-il pu y tomber au point d'en faire toute la base de sa censure, au point de rassembler à la fin de ses observations tout ce qui pouvoit la caractériser & la manifester, & de prétendre en fabriquer les traits qui devoient achever de m'accabler ?

C'eſt une énigme que je ne ſaurois deviner, & j'attendrai tranquillement qu'il veuille me l'expliquer.

4°. L'erreur qu'on vient de voir eſt immédiatement ſuivie d'une autre qui mérite également d'être dévoilée. Après avoir dit que *le revenu territorial* de 810 millions, multiplié par trois, ne donne que 1155 millions tournois, ou environ cinquante millions ſterling; l'Auteur des obſervations ajoute tout-de-ſuite que cette ſomme *ſuffiroit à peine pour les dépenſes néceſſaires de ſept millions d'habitans* A CINQ SOLS *par jour l'un portant l'autre.* Cependant, d'après ſon premier calcul & en admettant que 810 millions, multipliés par trois, ne donnent que 1155 millions, cette derniere ſomme, diſtribuée également à ſept millions d'habitans, donne cent ſoixante-cinq livres tournois à dépenſer par an, & neuf ſols & environ un demi-denier à dépenſer par jour; ce qui joint à l'erreur du premier calcul, change en ma faveur tout le raiſonnement ſur lequel mon adverſaire veut s'appuyer pour prouver que j'ai fait *une fauſſe expoſition de faits.* Cette derniere faute, ſi



elle vient de lui (*a*), eſt tout auſſi impardonnable que la premiere; mais j'aime mieux penſer qu'ayant envoyé ſon manuſcrit en anglois, on aura traduit ſon expreſſion angloiſe, *at five pence a day*, par ces mots, *à cinq ſols par jour*, comme l'indique le Dictionnaire de Boyer, au lieu de la traduire par ces mots, *à cinq deniers ſterling*, ou *cinq peniques par jour*, qui ſeuls peuvent rendre l'expreſſion angloiſe que je viens de marquer. Je me contenterai donc d'obſerver que ſi la faute appartient à mon Critique, il a fait un très-faux calcul, & que de plus il eſt coupable d'*une fauſſe expoſition de faits*, & que s'il n'y a aucune part, il ne laiſſe pas d'avoir encore tort de s'être ſi fortement recrié contre la propoſition qu'il m'a prêtée, puiſqu'en 1660, Sir Guillaume Petty, fameux Calculateur Anglois, ne donnoit à dépenſer à chaque Anglois, l'un portant l'autre, qu'environ huit ſols neuf deniers tournois par jour, & que les derniers calculs les plus forts & les plus haſardés ne donnent qu'environ

(*a*) Non, elle vient de nous.



onze ſols huit deniers. C'eſt ce que je vais déduire plus au long dans les articles ſuivans.

5°. Vers l'an 1660, Sir Guillaume Petty calcula le revenu annuel des Anglois & ne le porta qu'à environ *quarante-ſept millions ſterling.* En 1688, le Docteur Davenant le fit monter à environ *cinquante-huit millions ſterling.* Vers la même époque de 1688, un autre Calculateur Anglois renchérit ſur le Docteur Davenant & trouva que ce revenu alloit à environ *ſoixante-deux millions ſterling.* Enfin en 1749, M. Hooke de Briſtol qui, de l'aveu de ſes compatriotes, a beaucoup cherché à enfler par ſes calculs les richeſſes de l'Angleterre; M. Hooke, dis-je, a porté le revenu annuel de l'Angleterre & de l'Ecoſſe à *cent millions ſterling*; & ſi ſur cette ſomme on défalque *ſeize millions* pour l'Ecoſſe, ce qui eſt le moins qu'on en puiſſe défalquer, il ne reſte alors que *quatre-vingt-quatre millions* pour l'Angleterre proprement dite. Mais ſi l'on ſuivoit la ſuppoſition de l'Auteur des obſervations & qu'on multipliât par trois le revenu territorial de *huit cens dix millions*



*tournois*, on auroit pour l'Angleterre ſeule, comme il a été marqué par l'avant-dernier article, une réproduction annuelle de plus de *cent millions ſterling*; & ſi ſur ces *cent millions* on en déduiſoit environ *douze* pour la valeur des ſemences de toute eſpece, il en reſteroit *quatre-vingt-huit* qui fourniroient à la conſommation & à la dépenſe annuelle de la Nation Angloiſe, & qui par conſéquent formeroient ſon revenu annuel, lequel ſeroit alors d'environ quatre millions ſterling plus fort que celui que lui donne M. André Hooke. Mais ce n'eſt pas là ma maniere de calculer; la voici: Suivant ce que j'ai dit, établi & ſuivi dans le Bilan, ſuivant ce que j'ai marqué ci-devant, la Nation doit être en pleine jouiſſance du revenu territorial de *huit cens dix millions tournois*, & doit avoir entiere liberté de le conſommer & dépenſer à ſon gré: il fait donc partie de ſon revenu annuel. Quant à cette partie de la réproduction totale, laquelle conſiſte dans les frais, avances & juſtes profits de ceux qui travaillent & exploitent la terre, j'ai remarqué ci-devant que l'Auteur

des observations a mal-à-propos imaginé que j'ai entendu qu'elle ne fait point corps avec la masse des richesses de la Nation, & qu'il n'en entre rien dans la circulation du commerce. J'ajouterai maintenant que cette même partie de la réproduction totale, que je soutiens toujours être l'apanage sacré des Cultivateurs, fournit nécessairement, comme les autres, à la consommation & à la dépense annuelles de la Nation, & par conséquent sert, comme elles, à former le revenu annuel, s'y incorporant tout entiere, après en avoir cependant prélevé la valeur de la semence, à laquelle il est défendu de toucher en aucune maniere, sous peine de diminution & de destruction du revenu annuel, sous peine de misere & de mort. Ces deux points établis, j'en partirai pour tâcher de marquer à quoi on peut porter le revenu annuel de l'Angleterre, sans s'écarter du Bilan; & pour abréger, je dirai que sur les trente-cinq millions d'acres que j'ai passées en produit, j'en admets ici dix millions labourées à la charrue & semées en grains. A cela je joindrai qu'ayant adopté ci-devant le sentiment qui donne



pour revenu territorial de ce genre de terres les sept dix-huitiemes de la réproduction totale, & m'étant HASARDÉ de dire que pour les autres terres, cette réproduction ne va en bloc qu'à environ les trois quarts en sus du revenu territorial qu'elles donnent, je m'en tiens, *quant à présent*, à l'une & à l'autre de ces estimations. Or en les suivant, le revenu territorial du total des trente-cinq millions d'acres en produit n'est point le tiers de la réproduction totale, comme mon critique l'a supposé à tort & à mon avantage. Il n'est à cette réproduction qu'à-peu-près comme HUIT sont à DIX-SEPT: d'où il résulte qu'ayant donné à l'Angleterre environ *huit cens dix millions de revenu territorial*, la valeur de la réproduction totale doit être d'environ *dix-sept cens vingt millions*. Pour avoir ensuite le revenu annuel, il faut, d'après ce que j'ai marqué ci-dessus, déduire sur cette derniere somme la valeur de la semence; & si l'on porte cette valeur à deux cens millions, ce qui est beaucoup plus que suffisant, il restera environ quinze cens vingt millions qui seront le revenu annuel de



l'Angleterre proprement dite, & dont sept cens dix, joints aux deux cens pour la semence, seront l'apanage sacré de ceux qui travaillent & exploitent la terre.

6°. Les calculs de Sir Guillaume Petty, faits vers l'an 1660, donnent pour la dépense annuelle de chaque Anglois, l'un portant l'autre, *six liv. treize sols huit deniers sterling*, ou environ *cent soixante livres tournois*, faisant, comme je l'ai déja marqué, environ *huit sols neuf deniers par jour*. Un autre Anglois qui a calculé en 1688, donne par an *huit livres sterling*, ou environ *cent quatre-vingt-douze livres tournois*, faisant par jour environ *dix sols six deniers*. Les calculs de M. André Hooke en 1749, donnent par an *huit livres dix-sept sols sterling*, ou environ *deux cens douze livres huit sols tournois*, faisant par jour près de *onze sols huit deniers*. Sur quoi je dois observer que ce dernier Calculateur qui a visiblement fait des doubles emplois, prétend qu'outre ce revenu annuel, chaque Anglois, l'un portant l'autre, fait aux dépens des autres Etats une épargne d'environ



vingt-cinq francs par an: ce qui porteroit véritablement le revenu annuel à environ *deux cens trente-sept livres huit sols tournois*, & le revenu journalier à environ *treize sols* (*a*). Si l'on suivoit ce que l'Auteur des observations a bien voulu me prêter, si l'on regardoit le revenu territorial de huit cens dix millions tournois comme le tiers de la réproduction totale, & que sur ce revenu multiplié par trois on ne défalquât rien pour la semence, il en résulteroit que sept millions d'Anglois auroient l'un dans l'autre un revenu annuel de près de *trois cens quarante-sept livres tournois*, faisant par jour environ *dix-neuf sols*. Mais dans l'ar-

(*a*) M. Hooke prétend que cette épargne ou réserve annuelle forme un fond réproductif qui va tous les ans en augmentant; tellement que depuis douze ans qu'il a écrit, l'Angleterre auroit déja fait aux dépens de l'Europe une nouvelle épargne qui devenant tous les ans plus forte, iroit déja beaucoup au-delà de deux milliards deux cens millions tournois. Mais, sans chercher ici à combattre l'idée de M. Hooke dans toute son étendue, je laisse au Lecteur, quant à présent, de l'adopter ou de la rejetter en tout ou en partie, avec des modifications ou sans modifications.

ticle précédent je n'ai porté le revenu annuel de l'Angleterre qu'à *quinze cens vingt millions tournois*, ſemence prélevée. Or en partant de-là & en partageant ce revenu à ſept millions d'habitans, le revenu annuel de chacun d'eux, l'un portant l'autre, ſe trouve encore d'environ *deux cens dix-ſept livres tournois*, faiſant par jour environ *onze ſols onze deniers*. Par conſéquent, ſi l'on ne fait pas abſtraction de l'épargne annuelle inſérée dans les calculs de M. Hooke, qui, ſans elle, paſſent encore ceux de tous les autres Calculateurs Anglois, les miens donnent par an & par tête *vingt livres huit ſols tournois* moins que les ſiens, & par jour environ *treize deniers*; mais ſi l'on fait abſtraction de cette épargne, alors les miens donnent par an environ *quatre livres douze ſols* plus que les ſiens, & par jour environ *trois deniers*.

Où ſont donc les *paradoxes* que j'ai voulu prouver ? où eſt la *doctrine inouie* que j'ai ſoutenue ? où ſont les *erreurs ſenſibles* que j'ai répandues dans tout mon ouvrage? où ſont mes *fauſſes*



*expoſitions de faits ?* Les accuſations ſéveres de mon adverſaire tombent d'elles-mêmes ; & ſi l'un de nous les mérite, C'EST LUI. Il a fait de *faux calculs* ; & à couvert de ces calculs, il a fait de *fauſſes expoſitions de faits*. Cet Auteur, tout habile qu'il eſt, a-t-il ſuivi le fil de mon ouvrage où les calculs & les preuves, j'oſe le dire, s'enchaînent & s'appuyent réciproquement ? M'a-t-il entendu ? S'eſt-il entendu lui-même ? S'il ne m'entendoit pas, ne devoit-il pas demander des explications, avant de s'ériger publiquement en cenſeur rigide de ce qu'il ne comprenoit pas ? Pourquoi me fait-il dire que les richeſſes conſacrées pour l'uſage & l'entretien de ceux qui travaillent & exploitent la terre, n'entrent aucunement dans la maſſe des richeſſes circulantes & commerçables & ne font point partie du revenu annuel ? Pourquoi me prêter une ſi grande abſurdité ? Pourquoi a-t-il aveuglément confondu dans ces calculs le revenu particulier des propriétaires avec le revenu territorial, quoique je les aye ſi clairement diſtingués l'un de l'autre ? Eſt-il poſſible qu'un habile



homme ſouffre que ſon entendement s'obſcurciſſe juſqu'à ce point-là ? Eſt-ce que, preſſé par la ſoif de critiquer, il ſe ſeroit enyvré au point de ne plus voir que des fantômes ? Peut-il méconnoître & rejetter ces principes ſi ſimples & ſi inconteſtables : *que, ſans le produit de la terre, il n'y a pour les hommes ni biens ni richeſſes ; que tout commerce eſt échange & ne ſe fait qu'en donnant-donnant ; que qui n'a rien à donner ne peut pas commercer & ne peut que recevoir des préſens ou l'aumône ?* Ignore-t-il que, ſans le produit de la terre, il n'y a ni commerce de luxe, ni commerce d'économie ? Ignore-t-il la différence qu'il y a entre ces deux genres de commerce ? Ne ſait-il pas que la nature a réglé que les grandes Nations cultivatrices, comme la Nation Angloiſe, ne puiſſent faire que le commerce de luxe, & qu'elle a ſagement ordonné que le commerce d'économie ſeroit le légitime &, ſi je peux m'exprimer ainſi, la portion congrue des petits Peuples qu'elle a relegués ſur des rocs ou dans des marais, ou qu'elle a confinés dans quelque petit coin limitrophe de grands



Etats ? S'il le ſait, pourquoi a-t-il cherché les richeſſes des Anglois dans le produit d'un commerce d'économie? Que ne les cherchoit-il, comme moi, dans la ſeule valeur du produit des terres ? Plus habile que moi, il auroit vu plutôt & mieux que moi que le bon état de la culture, la tranquillité & l'aiſance des Cultivateurs, le bon prix des denrées du crû, ſur-tout DES GRAINS, & le débit avantageux chez l'étranger, ſont les véritables ſources des richeſſes de l'Angleterre & la ſeule baſe de cette puiſſance qui en ce moment étonne toute l'Europe. Il auroit vu plutôt & mieux que moi qu'en ce moment, & ſans qu'il ſoit beſoin de verſer une ſeule goutte de ſang, il dépend de la France de diminuer les ſources de ces richeſſes & de ſapper cette puiſſance d'autant plus précaire qu'elle couvre une étendue immenſe, & que la baſe en eſt petite & eſt poſée ſur un ſable mouvant. Il ſe ſeroit fermement convaincu qu'ajouter pour les grandes Nations le produit du commerce au produit de la terre, c'eſt faire un double emploi, & que pour ces Nations la valeur de la main d'œuvre

& de l'induſtrie n eſt autre choſe que la valeur des denrées que conſomment cette main d'œuvre & cette induſtrie, dont les épargnes, *ſi elles en ſont*, ſe prennent toujours ſur le produit total du ſol. Ne ſait-il pas que par les loix de la nature, les Nations qui ſe plongent dans l'extravagance du luxe ſont ſi éloignées de pouvoir faire un commerce d'économie, que chaque jour & de plus en plus elles dépenſent au-delà de leur revenu, & qu'alors plus leur commerce s'étend, plus leur dépenſe nationale s'augmente, parce que, ſuivant ce qui eſt dans le Bilan, leur luxe fait que leur commerce s'étend beaucoup plus en achats qu'en ventes? S'il le ſait, pourquoi après être convenu, page 44 du *Journal Etranger* de Juillet 1762, *que depuis ces dernieres années les progrès du luxe & de l'extravagance augmentent à vue d'œil chez les Anglois*; pourquoi, dis-je, n'eſt-il pas également convenu que les derniers calculs du Bilan doivent être juſtes, *quant au fond & par approximation*; & que depuis quelques années l'Angleterre ne fait aucune épargne en aucun genre & achete plus qu'elle ne



vend, quoique ſon commerce puiſſe être aujourd'hui plus étendu qu'il n'a jamais été. Il a donc rejetté, par rapport à l'économie politique des Etats, les grandes & ſages idées des anciens Légiſlateurs, celles de Socrate & de Platon ſon diſciple, celles de nos ayeux, de Sully, de Richelieu, égaux par la ſageſſe & la force de leur adminiſtration, à tout ce que l'antiquité a eu de plus grand. Il s'eſt donc livré à de nouvelles & petites idées mercantiles *qui n'ont qu'environ un ſiecle d'exiſtence, qui ne ſauroient être propres que pour de petits Peuples colporteurs, & qui, adoptées par de grandes Nations cultivatrices, ne ſauroient manquer d'occaſionner enfin leur ruine.* Elles ont formé autour de lui un tourbillon épais, elles l'ont entraîné, il a perdu de vue les grands principes; & tout ce qu'il peut faire de mieux, c'eſt de reconnoître ſes erreurs & d'avouer ſincerement au public que n'ayant vu dans le Bilan que les chimeres que lui préſentoient ſes préjugés, *il a fait de faux calculs & de fauſſes expoſitions de faits, lorſque pour les éviter il ne s'agiſſoit*



*que de ſavoir chiffrer*; & qu'il n'a nullement entendu cet ouvrage & en a bouleverſé toute la *doctrine* pour pouvoir enſuite lui donner l'épithete d'*inouie*. C'eſt même ce qu'exige abſolument de lui ſa réputation, comme habile homme. S'il lui reſte des doutes, qu'il daigne me les communiquer; je ferai mes efforts pour les éclaircir. Ils pourront faire naître des idées inſtructives & pour lui & pour moi; & en nous inſtruiſant l'un l'autre, nous pourrons, quoiqu'il ſoit Anglois, remplir également notre devoir de citoyen. Nous travaillerons de concert à éclairer les deux Nations ſur leurs vrais intérêts & à leur faire eſtimer & rechercher le vrai bonheur national, ce bonheur qui fait ſe borner & ſe fixer à jouir tranquillement, & ſans en abuſer, des ſeuls biens que peuvent procurer une bonne police intérieure une bonne culture du ſol & un ſage commerce des productions de ce ſol.





## ARTICLE XII.

*MEDICAL obſervations and inquiries*, &c.

« OBSERVATIONS & recherches » médicales, par une ſociété de » Médecins de Londres. Vol. I. *in-* » 8°. ſeconde édition corrigée & » augmentée. A Londres, chez *William Johnſton*, &c. 1758, avec » figures ».

CE recueil d'obſervations eſt le fruit des travaux d'une ſociété des plus célebres Médecins de l'Angleterre, parmi leſquels il nous ſuffira de nommer les Docteurs Fothergill, Hunter & pluſieurs autres, déja connus par leurs ouvrages. Ce volume, outre une préface dans laquelle les Aſſociés expoſent leur objet, eſt compoſé de vingt-neuf articles. Le premier contient le détail de la guériſon d'une femme qui avoit été attaquée d'une contraction ſpaſmodique de la mâchoire inférieure à la ſuite d'une bleſſure à un tendon

des doigts. Malgré tous les remedes qui lui furent ordonnés par le Docteur Silveſter, la malade ne fut radicalement guérie qu'après l'amputation du doigt bleſſé. On voit par cette cure, comme le remarque fort bien ce Docteur, que l'aphoriſme d'Hyppocrate ( *Convulſio quæ in vulnus incidit, lethalis* ) n'eſt pas toujours vrai. Le ſecond renferme le détail de la maladie d'une femme qui a vécu juſqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, quoiqu'affligée depuis quarante-quatre ans d'une hydropiſie de poitrine : après ſa mort il ſortit, à l'ouverture de ſon corps, cinquante-une pintes d'un fluide fétide, épais, viſqueux & ſalin, *&c.* lequel étoit contenu entre les deux lames du péritoine. Une lettre du Docteur A. Ruſſell au Docteur J. Fothergill, où l'Auteur donne la deſcription de la plante dont on tire la ſcammonée, & de la maniere dont ſe ſervent les Naturels du pays où elle croît pour la ramaſſer, forme le troiſieme article. Le quatrieme eſt une relation de deux enfans qui ne vécurent que peu d'heures, & dont les viſceres *abdominaux* furent trouvés après leur mort da la



cavité du *thorax*. On trouve dans le cinquieme qui eſt de M. Gowing-Knight, un trait de Phyſiologie qui, quoique peu recherché, n'a pas laiſſé de paroître à pluſieurs perſonnes avoir le mérite de la nouveauté. La goutte eſt une de ces maladies qui ſouvent ſont l'écueil de la Médecine : ſes accès ſont ordinairement critiques, & l'on en doit la guériſon bien plus à l'opération de la nature qu'à l'art. Le ſixieme article de cet ouvrage nous offre une criſe ſinguliere de cette maladie, décrite par le Docteur Samuel Pye. On trouve dans le ſeptieme la deſcription d'une contraction ſpaſmodique de la mâchoire inférieure, à la ſuite d'une bleſſure au métatarſe, guérie par J. Elephane M. D. au moyen de l'*opium* dont le malade, dans l'eſpace de vingt-deux jours, prit environ quatre-vingt-dix grains. Le huitieme préſente un détail des maladies épidémiques les plus fréquentes à *Gambroon*, par le feu Docteur Oliphant. Dans le neuvieme, le Docteur Thomas Bond décrit une maladie dont la cauſe étoit un ver qui exiſtoit dans le foie & qui le rongeoit. La deſcription eſt accompagnée de





quelques remarques ſur cette maladie & ſur les autres maladies du foie. Le dixieme contient la cure d'une ſuppreſſion d'urine par le *quinquina*.

On a eſſayé pendant long-tems les moyens de rendre médicinaux & de faire contribuer au profit de quelques malades les effets ſurprenans de l'électricité. M. Cadwallader Evans dans le onzieme article nous trace le détail de la cure d'une maladie opérée par ce moyen. Cette maladie étoit une ſuite d'accès convulſifs qui, malgré la plûpart des remedes uſités en ce cas, affligeoit une femme depuis environ dix ans & paroiſſoit tantôt ſous une forme & tantôt ſous une autre. La malade, preſque réduite au déſeſpoir, eut recours à l'électricité : elle ſe rendit à Philadelphie, ſe fit électriſer par M. B. Franklin, & au bout d'environ quinze jours elle fut preſqu'entierement guérie. Le douzieme article eſt une deſcription des ſymptomes de l'*opiſthotonos* & du *tetanus*, par le Docteur Lionel Chalmers de Charles-Town. Ces maladies, comme le remarque fort bien l'Auteur, ſont ſi rares en Europe, qu'on ne peut guere



en attendre de bonnes deſcriptions de la part des Médecins Européens : auſſi Galien, Aurelien, Aretée, *&c.* n'ont-ils fait que copier Hyppocrate qui lui-même ne regarde ces maladies que comme ſymptomes d'autres maux, comme des bleſſures des parties tendineuſes & aponévrotiques. Cette deſcription n'eſt pas ſuſceptible d'analyſe ; paſſons au treizieme article où le Docteur Samuel Pye expoſe le détail d'une cécité périodique, maladie aſſez rare. Le malade qui fait le ſujet de cet article, étoit aveugle la nuit ; le matin, lorſque le ſoleil ſe levoit, il recouvroit la vue ; & le ſoir, dès que le ſoleil ſe couchoit, il redevenoit aveugle. Ce détail eſt ſuivi d'une diſſertation curieuſe & très-intéreſſante ſur les nyctalopes des anciens. Dans le quatorzieme on recherche l'origine de la poudre arthritique, connue en Angleterre ſous le nom de *Poudre du Duc de Portland*, & que la Faculté de Paris a adopté dans ſon *Codex medicam. ann.* 1748, ſous le nom de *Pulvis arthriticus amarus*. L'article 15^e^ contient le détail de la maladie ſinguliere d'une femme hydropique, à laquelle

on fit vingt-deux ponctions en dix-sept mois, par lesquelles on lui tira environ deux cens trente-une mesures d'eau chacune pesant quatre cens dragmes. Dans le seizieme, M. W. Fordyce, Chirurgien du troisieme Régiment des Gardes à pied de Sa Majesté, rapporte plusieurs expériences qu'il a faites pour s'assurer des vertus de la décoction de la racine de sarsepareille dans la cure des maladies vénériennes. D'après ces expériences & les remarques dont l'Auteur les accompagne, il paroît que lorsqu'on a fait usage du mercure sans être parvenu à vaincre entierement ces sortes de maladies, la décoction de racine de sarsepareille est d'un grand secours pour emporter tout-à-fait les restes du virus vénérien. Les observations que M. Fordyce a faites à ce sujet sont au nombre de treize : trois ou quatre malades à qui il a donné ce remede, étoient réduits aux dernieres extrémités ; une trentaine de bouteilles de cette décoction dont il donne la recette & la composition, les guérirent tous parfaitement. Dans le dix-septieme article, M. J. Fordyce décrit plusieurs vertus du *quinquina*, qui n'é-



toient pas encore bien connues, particulierement dans les maladies scrophuleuses, & qui se trouvent confirmées par des expériences & des observations rapportées au nombre de sept. Le dix-huitieme renferme un détail des symptomes de la lepre, telle qu'elle existe à Martigues en Provence, dans l'hôpital Saint Lazare. Dans le dix-neuvieme, M. Cadwallader Colden traite des maux de gorge ulcérés. L'Auteur, après avoir fait mention des remedes qui lui ont paru les meilleurs en pareil cas, dit un mot de son opinion sur les fievres qu'il distingue en trois classes, suivant les trois différentes humeurs dans lesquelles existent leurs causes. De cette distinction naît un traitement bien simple de ces fievres. Lorsque la cause de cette fievre est dans le sang, comme dans les vraies inflammations, M. Cadwallader Colden met en usage la saignée ; lorsqu'elle a pour principe quelque sécrétion troublée, il s'attache uniquement à la rétablir ; si enfin le siege de la maladie est la lymphe, il met en usage les remedes qui peuvent augmenter la transpiration. C'est dans l'ouvrage même



qu'il faut voir les raisons que rapporte ce savant Médecin en faveur de son opinion. Le vingtieme contient la description d'une maladie de nerfs singuliere. Il y avoit long-tems qu'on desiroit, & c'étoit le vœu du grand Sydenham, de trouver un émétique dont les effets fussent si doux qu'on pût s'en servir dans les cas les plus critiques, comme dans certaines maladies des enfans, des femmes enceintes ou des personnes extrêmement foibles, où ces remedes sont indiqués. On prouve dans l'article vingt-un que l'*ipecancuanha* remplit cet objet autant qu'on peut le desirer. M. Samuel Pye M. D. a administré cet émétique en très-petites doses, comme d'un, deux, trois grains, à plus de cinquante malades dans les circonstances que nous venons d'exposer, avec tout le succès possible. Le même article renferme des remarques sur les maladies dont ces personnes étoient attaquées. Le vingt-deuxieme est la relation d'une femme endormie d'un sommeil extraordinaire. Le vingt-troisieme contient le détail de la guérison d'une humeur scorbuti-



que aux jambes, opérée par l'usage de l'eau de chaux. Dans le vingt-quatrieme, Monsieur A. Russell décrit deux paralysies dont les crises ont été singulieres & curieuses. Le vingt-cinquieme roule sur l'usage du *quinquina* dans les maladies scrophuleuses. M. J. Fothergill M. D. rapporte à ce sujet plusieurs cures opérées à l'aide de ce remede. Le détail de ces cures est terminé par des remarques pathologiques très-intéressantes. Dans l'article vingt-six, W. Hunter M. D. décrit l'histoire d'un anévrisme de l'aorte, avec des remarques sur les anévrismes en général. Pour terminer toutes les disputes qui se sont élevées au sujet de l'anévrisme, M. Hunter, fondé sur les observations & sur les preuves, distingue l'anévrisme en trois especes, savoir : anévrisme *vrai*, c'est-à-dire par dilatation ; *faux*, c'est-à-dire par rupture ; & *mixte*, c'est-à-dire par dilatation & par rupture. L'Auteur subdivise ensuite l'anévrisme *faux* en *diffus* & *circonscrit*. Enfin, après avoir exactement décrit les signes pathognomoniques & prognostiques, il passe à

des remarques fort intéressantes sur la cure palliative & radicale. Ce mémoire ne sauroit être analysé; il faut le lire en entier. Une lettre du Docteur J. Fothergill au sujet d'une gomme astringente qui vient d'Afrique, fait le sujet du vingt-septieme article. Depuis que M. le Baron Van-Swieten a fait servir le sublimé corrosif à la guérison des maladies vénériennes, nous connoissons peu d'observations qui nous instruisent du résultat de ce remede. L'article vingt-huitieme confirme les succès de cette préparation, du moins en Angleterre, où le Docteur Pringle l'a employée avec le plus grand succès. Les observations faites à ce sujet sont exposées dans huit lettres : la premiere est de M. Abraham Gordon, Chirurgien-Major du troisieme Régiment d'Infanterie ; ce Chirurgien rapporte qu'au moyen de ce remede, il a guéri radicalement & sans aucun accident vingt personnes attaquées de maladies vénériennes. Les suivantes ne contiennent que des observations & des particularités à-peu-près les mêmes. Enfin le 29e & dernier article de cette collection



contient plusieurs expériences sur les moyens de mêler les huiles, les résines & autres substances grasses avec l'eau, par le *medium* d'un mucilage végétal, on y trouve aussi des remarques sur ces expériences par le Docteur J. Fothergill. Le mucilage dont s'est servi M. J. Osogle French, auteur de ces expériences, est celui de gomme arabique : par-là il est parvenu à mêler avec l'eau toutes les substances qu'on y mêle ordinairement au moyen du jaune d'œuf, avec cette particularité, que le premier mêlange dure plus long-tems, qu'il n'est pas sujet à devenir rance, & qu'enfin, lorsque les substances qu'on veut mêler ont un goût désagréable, le mucilage de gomme arabique couvre ce mauvais goût bien mieux que le jaune d'œuf.

Il a dû nous suffire de donner une idée de cette collection qui renferme beaucoup de nouveautés dont il nous paroît que la Médecine peut tirer les plus grands avantages.

M. Bourru à qui nous devons cette analyse & qui nous a promis celle du



second volume pour le Journal prochain, se propose de donner dans peu la traduction de tout le recueil : nous ne doutons pas qu'elle ne soit très-favorablement accueillie.





# *NOUVELLES* LITTÉRAIRES.

## ALLEMAGNE.

### VIENNE.

LE lendemain de la fête de Saint François dont S. M. l'Empereur porte le nom, on a représenté pour la premiere fois, au théâtre près de la Cour, *Orphée & Eurydice*, fête théâtrale en musique & en langue italienne.

Il n'est personne à qui ce sujet ne soit connu & qui ne sache qu'il a été plusieurs fois traité ; mais l'Auteur s'est ici frayé une route nouvelle.

ACTE I. Le théâtre représente un bosquet solitaire, planté de cyprès & de lauriers, dans lequel est le tombeau d'Eurydice qu'on feint morte dans une plaine fertile près du lac de l'Averne, au voisinage duquel les Poëtes ont dit que se trouvoit une caverne qui ou-

vroit le chemin aux Enfers. Une troupe de Bergers & de Nymphes couronne de fleurs le tombeau d'Eurydice, y brûle des parfums & fait retentir les airs des plaintes les plus tendres; Orphée assis sur un roc, y mêle de tems en tems ses accens douloureux, en prononçant tristement le nom d'Eurydice. Resté seul en ces lieux, il s'y livre à toute l'amertume de son sort : « Chere épouse, s'écrie-t-il, je te de- » mande vainement sur ces funestes » rivages aux Dieux & aux Mortels ; » hélas! Echo seule, Echo qui sut ai- » mer, répete le nom d'Eurydice. . . » Dieux cruels ! rendez-la moi, ou je » pénetre, pour la chercher, dans les » demeures sombres ». . . .

L'Amour paroît, encourage Orphée à suivre le dessein qu'il vient de former & lui apprend que Jupiter est sensible à sa peine. « Vas, dit le Dieu de » Cythere, perce dans les abîmes téné- » breux : si tu peux fléchir par tes ac- » cens les Furies, les Monstres & l'im- » pitoyable Mort, ta chere Eurydice » te sera rendue ; mais apprens qu'il » t'est défendu de la regarder jusqu'à » ce que tu sois sorti avec elle des



» noires cavernes du Styx, & que si tu » oses l'instruire de la loi qui t'est im- » posée, tu reperds ton épouse pour » jamais ». . . Quelque dure que paroisse cette loi au tendre Orphée, il l'accepte. A quoi ne se soumettroit-on pas pour rendre le jour à ce qu'on aime !

ACTE II. Le théâtre représente des lieux horribles au-delà du Cocyte, terminés par une caverne affreuse, d'où sortent des tourbillons de flammes & d'épaisse fumée. Orphée paroît à l'entrée de la caverne ; des Spectres, des Monstres, des Furies marquent par leurs gestes & par une musique effrayante leur surprise de voir un mortel s'avancer témérairement sur les pas d'Hercule & de Pirithoüs, & cherchent à l'épouvanter par tout ce qu'il y a de plus effroyable. Orphée, loin de les craindre, les adoucit insensiblement par les accords touchans de sa lyre dont les charmes leur font céder la place à ce tendre époux. Alors pénétrant dans les Enfers, il arrive aux Champs Elisées qui forment une très-belle décoration. Parvenu à ces lieux



de délices, il y cherche, il y demande sa chere Eurydice ; bientôt un chœur d'Ombres heureuses lui annonce qu'elle va paroître & elle paroît en effet, conduite par ces mêmes Ombres; Orphée la saisit rapidement par la main sans jetter les yeux sur elle, la conduit avec la même précipitation & termine par-là le second acte.

ACTE III. Le théâtre représente une caverne obscure, formant un labyrinthe tortueux, rempli de morceaux de rochers détachés & de troncs d'arbres couverts de mousse & de plantes sauvages : on y voit Orphée exhortant Eurydice à suivre promptement ses pas. Cette tendre épouse lui demande comment il a pu pénétrer jusqu'au séjour des morts : à peine il lui répond, & cependant il la presse vivement de le suivre. Eurydice s'alarme de la froideur qu'elle croit qu'il lui marque : « Eh quoi, dit-elle, tu dédaignes de » me parler ! tu n'as pas volé dans mes » bras ! je n'ai pas mérité un seul de » tes regards ! . . . Ah, répond Orphée, » te regarder seroit le comble du mal- » heur ! . . . . Infidele, reprend-elle, » c'est donc là l'accueil que tu me fais!



» tu m'empêches même de t'interro- » ger ! vas ! tu as oublié la tendresse, » la foi, la constance. . . . Pourquoi » m'as-tu arrachée au repos dont je » jouissois ? Je préfere la mort à vivre » avec un perfide ». . . . En vain Orphée cherche à la rassurer; ses soupirs, ses larmes sont d'inutiles moyens : la pitié, la tendresse, la crainte, la sévérité d'une loi trop rigoureuse déchirent tour-à-tour son ame agitée; il succombe enfin. Un regard lancé sur Eurydice lui enleve cette épouse chérie ; elle s'affoiblit, le regarde tendrement & meurt. Orphée désespéré cherche vainement à la rappeller à la vie. « Dieux cruels, s'écrie-t-il, vous ne » m'en séparerez plus » ! . . . Son désespoir augmente & il est prêt à se frapper, quand l'Amour paroît, lui arrache le fer des mains & rend le jour à Eurydice. Alors ces époux fortunés se donnent mille marques de leur tendresse mutuelle. La scene change, le théâtre représente le temple de l'Amour : Orphée & Eurydice y entrent, précédés d'une troupe de Bergers & de Bergeres qui y viennent célébrer avec eux les bienfaits du Dieu auquel

il eſt conſacré, & terminent par-là le ſpectacle.

L'Auteur des paroles, qui a eu la modeſtie de ne pas ſe nommer, a réuni tous les ſuffrages: la marche de ſa piece eſt réguliere, l'intérêt croît à chaque ſcene; elles ſont toutes extrêmement bien liées les unes aux autres, & l'on a ſur-tout admiré celle d'Orphée avec Eurydice, qui ouvre le troiſieme acte. L'Auteur a cru pouvoir ne pas s'aſſujettir ſervilement à la Fable; il s'en eſt écarté en faiſant ranimer par l'Amour l'épouſe d'Orphée. C'eſt une licence qui paroît d'autant plus permiſe qu'elle n'eſt point ſans exemple & qu'on l'a pratiquée entr'autres dans l'opera françois d'*Hypolite* & *Aricie*.

La muſique qui eſt du Chevalier Gluck, a été généralement goûtée: elle eſt par-tout exactement adaptée au ſujet, & les plus grands Maîtres s'applaudiroient ſans doute de l'avoir faite.

Les ballets ſont de la compoſition de M. Angiolini : ils ſont tous liés à la piece & tirés du fond du ſujet, & ne démentent point la réputation que les talens de l'inventeur lui ont déja acquiſe.


Les décorations ſont de M. Quaglio : elles ont été trouvées très-bien entendues & très-pittoreſques, l'on a ſur-tout admiré celle des Champs Eliſées.

*Fin du Journal d'Août.*



# TABLE
## *DES ARTICLES.*






NOUVELLES LITTÉRAIRES.

# TABLE DES MATIERES,

## Par ordre des Langues.

## ALLEMAGNE.



## ANGLETERRE.



## ITALIE.







## SUISSE.



### *ERRATA de ce Volume.*

Page 7, *Kuthus*, lisez *Xuthus*.
Page 122, ligne 3, *Si Cranach, dans une gravure en bois*, lisez *Si, dans une gravure en bois de Cranach.*

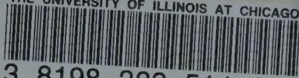
### *APPROBATION.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois d'Août. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 11 Février 1763.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT, rue Dauphine.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE
FÉVRIER 1968


THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 322 514 611